LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1911

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1911

LETTRES DE JEUNES FILLES

(1820-1824)

« Aurore Dupin, c'est George Sand... Des lettres de George Sand, encore!... Il y en aura donc toujours! » — va s'écrier quelque lecteur grincheux. — Sans examiner s'il serait à regretter ou à souhaiter qu'en effet « il y en eût toujours », prions-le d'observer que celles-ci, entièrement inédites, sont d'une espèce particulière et tout à fait rare : nous aurions pu, à la rigueur, les donner sous le nom de George Sand, pour ne pas « désorienter le monde », comme disait Mirabeau, ou du moins pour ne pas désorienter d'autres lecteurs plus distraits; mais leur signataire et véritable auteur est bien cette jeune fille qui, malgré certain « calepin vert », déjà confident de ses « souvenirs », n'avait aucune idée de ce pseudonyme, — une jeune fille âgée de seize ans lorsqu'elle écrivit les premières, — Aurore Dupin. Et, pour tout dire, les quatre dernières sont d'une jeune femme, « madame Casimir Dudevant », — de même que les trois dernières sont adressées à une amie mariée, — mais cette jeune femme-là, non plus, à vingt ans, quels que fussent déjà l'aisance et le charme de son style, ne se doutait guère, on le verra, qu'elle deviendrait George Sand.

Quand je publiai dans une revue parisienne les lettres qu'Aurore Dupin avait adressées à la marquise de la Rochelambert, née de Bruges, son ancienne compagne au couvent des Dames Anglaises, le baron Gaëtan de Wismes, le distingué président de la Société académique de Nantes, voulut bien m'aviser qu'il en possédait douze autres, encore inédites, du même auteur. Ces lettres, qu'il eut l'obligeance de me confier, avaient été reçues par une de ses tantes,

mademoiselle Émilie de Wismes, pensionnaire, elle aussi, aux Dames-Anglaises et mariée plus tard au vicomte de Cornulier.

Là-dessus, la petite-fille de George Sand, madame Frédéric Lauth, à laquelle j'avais eu l'honneur de porter les autographes de son aïeule, me remit les réponses de mademoiselle Émilie de Wismes, conservées par George Sand, avec cette note inscrite de sa main au crayon : *Jolies lettres à garder ou à rendre, si on les réclame.*

George Sand s'y connaissait : les lettres de mademoiselle de Wismes en effet ne sont pas indignes de celles à qui elles répondent. Il y a dans cette correspondance de jeunes filles une fraîcheur délicieuse. Madame Lauth-Sand et M. de Wismes voulurent bien me charger de sa publication. Toutefois M. de Wismes désirait faire connaître lui-même comment ces précieux documents étaient venus entre ses mains; il m'adressa quelques pages dont voici le principal :



« Pendant une visite faite, au cours du printemps 1904, à la comtesse de Villebois-Mareuil, la conversation étant tombée sur le centenaire de George Sand, ma vénérée cousine m'apprit qu'elle possédait des lettres écrites à sa mère par la célèbre romancière, qu'elle me les communiquerait avec plaisir et qu'elle m'autorisait à les publier, si elles en valaient la peine. Vous devinez ma joie! Quelques jours après, les précieuses missives m'étaient apportées. A la première lecture, je fus heureux; à la seconde je fus enthousiasmé : c'était une révélation de la psychologie d'Aurore Dupin.

» C'est au couvent des Anglaises qu'Aurore Dupin connut et aima Émilie et Anna de Wismes. Fait étrange, cette compagne avec qui elle devait échanger les lettres les plus affectueuses, elle n'en parle pas dans le tome VI de l'*Histoire de ma Vie*[1], où elle rappelle les faits et gestes de plusieurs pensionnaires. A peine sortie du couvent et rentrée à Nohant, elle ouvre le feu; la correspondance entamée pendant l'été de 1820 se poursuit jusqu'en avril 1824. Pourquoi madame Dudevant, mariée en septembre 1822, et la vicomtesse de Cornulier, mariée en juin 1823, cessèrent-elles leurs relations? Je l'ignore. Mais un curieux passage de l'*Histoire de ma Vie* doit être rappelé ici :

» *Je revis, à cette époque, plusieurs de mes compagnes de couvent, rentrées dans le monde ou mariées; Émilie de Wismes, toujours doucement railleuse, épousa un monsieur de Cornulier qu'elle s'amusa à me dépeindre vieux et laid. Je m'étonnais de la*

1. Édition en dix volumes.

voir prendre si gaiement son parti. Je la rencontrai, un soir, avec ses parents, à la sortie de l'Opéra. « Viens, me dit-elle, regarde, je veux que tu le connaisses, le voilà qui passe. » C'était le premier passant ridicule qui se trouvait dans le couloir, un habit râpé, une tête à perruque... J'étais consternée, lorsqu'elle éclata de rire... « Console-toi, me dit-elle enfin, ce n'est pas ce monsieur-là, que je ne connais pas. Mon prétendu a vingt-deux ans et il est mieux. »

» Ouvrons, à présent, l'*Histoire de ma Vie*, au tome VII, (pages 237-238), nous y lirons ce renseignement capital en l'espèce :

» *Je trouvais aussi une distraction douce à écrire beaucoup de lettres, à mon frère, à madame Alicia, à Élisa, à madame de Pontcarré et à plusieurs de mes compagnes restées au couvent ou sorties définitivement, comme moi. Dans les commencements, je ne pouvais suffire aux nombreuses correspondances qui me provoquaient ou me réclamaient; mais il avait fallu bien peu de temps pour que je fusse oubliée du plus grand nombre. Il ne me restait donc que des amies de choix. J'ai conservé presque toutes ces lettres, qui me sont de doux souvenirs, même des personnes que j'ai entièrement perdues de vue... Il y a beaucoup d'esprit, de gaieté ou de grâce, dans les lettres de jeunes filles que j'ai conservées. Pour détacher un point un peu brillant dans la lourde trame de mon récit, je citerai quelques extraits de la manière espiègle et charmante d'une de ces aimables compagnes.*

» George Sand donne alors quatre lettres d'une de ses « amies de choix », et il se trouve que cette correspondante préférée est précisément Émilie de Wismes [1]. A la suite des lettres d'Émilie de Wismes, George Sand ajoute :

» *La personne qui m'écrivait ainsi était extrêmement jolie malgré les moqueries qu'elle fait d'elle-même. Elle était un peu grasse et un peu louche, il est vrai, mais cela ne l'empêchait d'être légère dans sa démarche et d'avoir le plus doux regard et les plus jolis yeux. Elle avait peu de voix, en effet, mais chantait d'une manière ravissante. C'était une nature narquoise, remplie de bienveillance et voyant en toute chose le côté comique. Elle avait de grandes originalités, aimant le plaisir sans coquetterie*

1. Nous mettrons entre crochets les parties de cette correspondance que George Sand a citées. — On s'apercevra que, ne se piquant pas de procéder à une publication du genre documentaire, elle a sur quelques points légèrement retouché le texte et parfois brouillé les dates. — Quant aux lettres d'Aurore Dupin, elles sont toutes entièrement inédites.

et laissant prendre à son esprit un tour assez hardi quelquefois, sans manquer dans ses manières et dans ses actions à une réserve exquise [1].

» Une rencontre curieuse veut que Maurice Dupin ait eu pour parrain le marquis de Polignac et que mon grand-père, oncle d'Émilie de Wismes, se soit marié à mademoiselle de Polignac [2]. Mais un fait beaucoup plus original est celui-ci : il s'en est fallu de peu que le père de George Sand n'épousât celle qui devait être la mère d'Émilie de Wismes! En effet, au tome III (pages 95-96), de l'*Histoire de ma Vie*, se trouve une lettre de Maurice Dupin à sa mère, datée du 18 janvier (1802), dont voici le début :

» *Oui, madame de la Marlière veut absolument me marier avec une demoiselle de Ramière, qui a vingt mille livres de rente et beaucoup de talent et d'esprit, à ce qu'elle assure. En outre, elle est fort jolie, dit-on. Certainement, ma bonne mère, vingt mille livres de rente ne me feraient pas grand mal, je voudrais bien les avoir pour te les donner; mais malgré les agréments si vantés de l'héritière en question, je t'avoue que je n'ai pas la moindre envie de me marier. Il faut si peu de chose pour gâter les projets de bonheur qu'on se laisse mettre en tête! D'abord, tu sauras que cette demoiselle est fort pieuse, dévote, en d'autres termes. Comment t'arrangerais-tu, dis-moi, d'une belle-fille qui se scandaliserait de tes opinions? Tu vois bien qu'il ne faut pas donner si vite dans tout cela, et tu me permettras bien d'y réfléchir.*

» Au nom « Ramière » George Sand ajoute en note :

» *Je crois que c'est la même qui a été mariée à M. de Wismes, préfet d'Angers et dont les filles ont été au couvent avec moi.*

» N'est-il pas amusant de songer que la pieuse Émilie, dernière descendante de la noble famille Ramire de la Ramière, épouse d'un préfet de la Restauration qui se retira pendant les Cent Jours et démissionna en 1820, aurait pu confondre sa destinée avec celle d'un soldat de fortune, républicain et sceptique autant qu'il était brave?

» Je possède un trésor, — disais-je au début. — Le qualificatif n'a rien d'exagéré. Vous savez, monsieur, que les lettres de jeunesse de George Sand sont rarissimes. Eh bien! je vous en apporte tout un paquet; et de ces pages inédites sort une lumière éblouissante qui éclaire la physionomie mobile de la jeune échappée du couvent... »

1. *Histoire de ma Vie*, t. VII, p. 244.

2. *Ibid.*, t. I, p. 75.



Telle est, en ses points capitaux, la très intéressante lettre que m'écrivit le baron Gaëtan de Wismes. Je regrette que les dimensions d'un simple avant-propos ne me permettent pas de la donner toute entière. Mais la citation que voilà éclaire suffisamment le lecteur sur les relations d'Aurore Dupin et de sa correspondante préférée. C'était là tout le dessein de M. de Wismes et le nôtre.

CH. DE FRAZAC

I

Mademoiselle
Mademoiselle Émilie de Wismes,
Hôtel de la Préfecture,
Angers.
(Maine-et-Loire.)

Du château de Nohant près la Châtre (Indre)[1].

« Qui peut m'écrire? quel est ce timbre? cette écriture? cette personne enfin, que je ne connais point? » Voilà Émilie des plus intriguées. Allons, ma chère, reconnaissez une compagne de couvent qui, vous sachant réunie à vos parents, et connaissant le désir que depuis longtemps vous en aviez, veut vous en faire son compliment et ses félicitations. Oui, bonne de Wismes, je me suis réjouie *at hearing* cette heureuse nouvelle et je te félicite encore du bonheur d'avoir Miss Gabb pour *governante*. J'ai vu Louisa (Rollet) *there is some time ago* : la pauvre *ragazza* se désolait en me racontant que pas une lettre de De Wismes n'avait depuis longtemps charmé ses ennuis, et que la dernière qu'elle avait écrite était restée sans réponse. Alors je lui appris ton départ du *convente* et je l'ai engagée à t'écrire. Mais je n'ai pas voulu donner un conseil sans exemple et j'aurais trouvé déraisonnable *d'ouvrir à une autre le chemin d'un bonheur que je pouvais goûter la première* et je me suis *empressée* comme dit Apollonie[2], de me rappeler

1. Été de 1820.

2. Apollonie de Bruges, marquise de la Rochelambert.

au souvenir de ma première écolière d'italien, qui dans ce moment serait à portée par son savoir d'être ma maîtresse, si j'avais le temps et la patience de m'occuper *di questa dolce lingua*. En revanche, la musique et le dessin occupent tellement nos loisirs que nous ne nous occupons guère d'autre chose, si ce n'est d'anglais, que nous parlons matin et soir. Il y a toujours trois ou quatre partitions ouvertes sur le piano, duos et romances traînant sur chaque chaise. Avec tout cela, nous pensons à toi et nous te regrettons pour soulager les doigts de madame de Pontcarré qui nous accompagne avec tant de talent. Nous avons joué la comédie. J'étais Colin; Pauline, Lucette. Force sentiment, qui nous donnait grande envie de rire. Enfin cela a été fort bien. Nous dansons la bourrée.

J'aurais encore mille choses à te dire, mais Pauline m'arrache le papier des mains et le vieux commissionnaire me dit en bégayant, et même je crois en *bavant*, mille choses des plus pressantes et des plus engageantes pour mettre la lettre à la poste. Je ne puis résister à ses instances si charmantes et je *m'arrache* à cet entretien si doux. *Addio*. Je *kiss* ta sœur et toi mille fois. Un autre jour, je vous écrirai une lettre des plus longues et, comme tu penses, *des plus aimables*. Écris-moi. Je t'aime tendrement, bonne Émilie, et t'embrasse encore.



Combien tu vas être étonnée, chère Émilie, de recevoir de mes nouvelles [1]! J'aurais bien désiré t'écrire plutôt pour te complimenter de ta sortie du couvent, mais la fête de madame Dupin nous a tellement occupées que toutes nos correspondances ont été fort retardées. Tu penses bien quel empressement nous eussions mis à t'écrire pour te parler du bonheur que tu dois éprouver d'être réunie dans ta famille et hors des Anglaises qui, à ce qu'il me semble, deviennent insupportables, car il y a souvent de grandes lamentations dans les lettres de ces demoiselles, ce qui les fait souvent retenir. Je crois que tu n'as besoin d'aucun détail et que tu sais tous les détails autant que

1. Cette lettre, écrite à la suite de celle d'Aurore Dupin, est de Pauline de Pontcarré.

moi. Mande moi, je te prie, quelles sont toutes tes occupations, tes amusements, etc., et donne-moi surtout des nouvelles de cette bonne Miss Gabb que j'ai fait tant de fois mettre en colère; dis lui mille et million de choses et que, si je savais qu'une *letter* de moi ne l'ennuyât pas trop, je m'empresserais de la remercier de toutes les bontés qu'elle a eues pour moi, et que je tâche de mettre ses leçons à profit, traduisant de l'anglais tous les jours en quantité et les *Saisons* de Thomson, ce que je trouve délicieux. Il faut que je t'embrasse, chère Émilie. car on grogne depuis si longtemps après moi que je ne sais si tu pourras en lire un mot.

Ton amie,

P. P.

Mille choses à ta sœur.

II

A Mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près La Châtre.
(Indre.)

Angers, ce 28 septembre 1820.

J'ai été on ne peut plus touchée de ton aimable souvenir, ma bonne Aurore, et j'y aurais déjà répondu sans le plus joli voyage du monde que nous venons de faire à Nantes sur la Loire : c'était la première fois que nous voyagions par eau et cela nous a paru charmant. Nous étions avec une demoiselle de nos amies, qu'on avait confiée à maman, et le colonel de la légion, qui était déjà venu nous voir à Paris. Toutes les vues du bord de la Loire sont ravissantes : nous ne pouvions nous lasser de les admirer et, après le coucher du soleil. la pleine lune ne faisait qu'embellir encore les paysages. Nous arrivâmes à onze heures du soir. Le lendemain, qui était un dimanche, nous allâmes à la messe militaire et en sortant nous fûmes entourés sur la grande place de tous les officiers de la garnison qui avaient été à Angers. Tu penses que cela m'amusa beaucoup. Nous allâmes ensuite à la Préfecture, où M. de Brosses

nous reçut à merveille et nous prêta sa voiture pour courir la ville : nous vîmes toutes les curiosités. Nous montâmes en haut de la tour de Saint-Pierre, qui est la cathédrale : maman, qui y avait déjà été il y a deux ans, nous y laissa aller toutes trois avec le colonel et elle resta dans l'église. Cette tour est très haute et au sommet il y a encore une espèce de petit donjon où on grimpe à l'aide d'une échelle à pic. Une fois là, il s'agissait de descendre et la chose n'était pas facile. Le colonel passa le premier pour nous donner la main, ce qui, bien que nécessaire, n'était pas fort agréable, car nous nous trouvions immédiatement au-dessus de sa tête ; heureusement que c'est un homme discret. Nous fûmes aussi voir le cabinet d'histoire naturelle. où il y a une momie fort curieuse.

Après avoir bien couru et reçu bien des visites, nous repartîmes par la diligence, ce qui nous causa une grande joie à cause de la nouveauté ; maman, pour augmenter encore notre plaisir, nous permit de monter sur l'impériale pendant cinq ou six lieues, ce qui nous enchanta. Mais à l'approche de notre ville capitale nous remontâmes dans la voiture jusqu'à notre arrivée : ainsi se termina notre voyage qui fut fort agréable. J'ai fait connaissance ici avec le lieutenant-colonel, qui est Italien ; comme il est fort bien élévé et d'un certain âge, maman me permet de causer avec lui tant que je veux, permission dont je profite avec bien de la satisfaction. car je commence à oublier un peu *la mia lingua favorita* : aussi je fais quelquefois des fautes, surtout en parlant à la troisième personne, à quoi je n'ai pas été accoutumée. Ce qui fait que l'autre jour je dis à ce monsieur : « *Aspetta* », pour « *aspetti*[1] », et. quoique je me sois reprise tout de suite, je n'en ai pas moins été un peu embarrassée. Je continue toujours l'anglais, quoique je ne l'aime guère : mes parents désirent que je le sache. La harpe m'amuse toujours beaucoup ; nous jouons des duos. Anna et moi, qui ont beaucoup de succès et, puisque je suis la seule *harpie* de la ville, il n'y a pas d'objets de comparaison. Écris-tu à Apollonie ? Je soupçonne que non, bien qu'elle ne me l'ait pas dit, mais à la manière indirecte dont elle se plaint de l'amitié. Elle est en Suisse.

1. « *Aspetti* », c'était le tutoiement.

Adieu, ma chère Aurore. J'espère que tu voudras bien m'écrire encore. Pardonne mon griffonnage : si je ne me dépêchais pas, je n'aurais pas le temps de répondre à Pauline aujourd'hui.

ÉMILIE DE WISMES

Anna t'embrasse.

III[1]

Tu es mille fois plus gentille qu'un cœur, chère Émilie, de m'avoir répondu par une aussi aimable lettre, description, etc. Je reconnais bien là le bon goût, l'esprit, de cette bonne de Wismes. Mon Dieu! comme tu étais heureuse et comme je t'envie dans ton trajet sur la Loire, moi qui suis si sensible aux beautés de la nature! malheureusement, le château que nous habitons est mal situé et, pour trouver de jolies promenades, il faut faire à peu près une lieue aux environs. Et puis voyager sur un fleuve, au clair de la lune! Que j'aurais aimé à m'extasier avec toi sur la beauté de la nuit, la fraîcheur des paysages! que d'*idées fleuries*, que d'*imagination*, que d'*esprit* enfin, puisqu'il faut dire le mot, nous aurions eu ensemble! J'aime aussi à la folie ton récit, la peinture de l'échelle! C'est à mourir de rire!

Pauline et sa mère nous ont quittées ces jours-ci, à mon vif regret, comme tu penses. Heureusement, je ne suis pas seule tout à fait. M. de Lacoux, dont je t'ai souvent parlé, est un homme *precious* à la campagne. Il montre tout, du matin au soir, il donne des leçons à ta très humble servante. Il a sa harpe, son excellente harpe, qu'il me prête sans cesse ; il m'a fait faire assez de progrès et, si ma santé (mauvaise maintenant) m'avait laissé le courage d'étudier davantage, grâce à lui et à sa harpe, qui est dure comme du fer, j'aurais des doigts parfaits. Il me donne aussi des leçons d'anglais. Nous traduisons ensemble *Gerusalemme liberata*, dont je me propose, *nonobstant*, de *passer* quelques *passages*, sans qu'il s'en doute. Ensuite il me montre tous les *boleros* espagnols, sur une assez mauvaise

1. Nohant, fin de l'été 1820.

guitare que nous avons trouvé à emprunter. Tu vois que, si je voulais seconder son obligeance et sa bonté, je deviendrais une petite perfection. Mais, loin de cela, ma santé *traînante* me donne une *laziness* d'esprit, une espèce de dégoût pour tout, que quelquefois j'écoute : alors je suis la personne la plus maussade et la plus bête qui existe. Nous avons aussi ici Hippolyte, ce jeune élève de l'école militaire de Saumur avec lequel j'ai été élevée, et dont je t'ai montré plusieurs lettres au couvent. Nous faisons encore un peu de folies, comme qui dirait de casser, de briser tout, de faire enrager les chiens, de les jeter à l'eau, etc. Nous faisons souvent des promenades à cheval : il m'a montré à monter à l'anglaise, et, sans que je sois fort habile, comme je suis très courageuse, nous faisons des courses charmantes. Nous traversons les rivières, nous galopons. Par parenthèse, un des chevaux étant malade, M. de Lacoux avait pris, l'autre jour, une petite jument de ferme ; la pauvre petite rosse, en nous suivant dans l'eau, en avait jusqu'aux flancs. M. de Lacoux, dont les jambes sont d'une longueur démesurée, avait ses bottes inondées ; il était obligé de relever ses grandes jambes sur les oreilles de sa bête, qui avait l'air si honteux qu'on aurait dit Don Quichotte monté sur Rossinante. Juge comme je riais ! Mais une aventure bien plus jolie est celle-ci :

Un matin, nous étions partis. M. de Lacoux, qui remplit le rôle de notre père, avait pris une belle chabraque d'un rouge éclatant ; Hippolyte, avec son uniforme de hussard et son bonnet sur l'oreille ; moi, coiffée d'un chapeau d'homme pour tenir mes cheveux. Dans ce bizarre équipage, nous trottions sur nos palefrois, quand un des spirituels habitants du Berry nous fit l'honneur de nous prendre pour ces charlatans qui, avec des espèces d'uniformes, d'habits rouges galonnés, bigarrés, parcourent souvent la province, vendant des herbes, du vulnéraire, etc. Un de nos aimables Berrichons accourut donc naïvement, s'efforçant, d'une voix enrouée, de se faire entendre d'Hippolyte qui, s'étant arrêté pour savoir ce qu'il demandait, reçut de cet homme l'étrange proposition, *au cas qu'il eût sur lui ses outils*, de visiter sa bouche, de lui arracher une dent qui le faisait beaucoup souffrir, etc. Juge quelle peine nous eûmes à ne pas lui rire au nez ! Enfin Hippolyte, gardant son sang-

froid à merveille, et soutenant la gravité du personnage qu'il représentait aux yeux du paysan, lui indiqua une auberge de La Châtre, petite ville à une lieue d'ici, dans laquelle auberge vont débarquer tous les histrions et comédiens ambulants : le bonhomme l'en crut sur parole et, lui ayant fait promettre de le recevoir le soir même à la ville et de le guérir, se retira enchanté d'une si heureuse rencontre et nous laissant rire aux éclats en continuant notre route. Il nous a sans doute bien cherchés et demandés à l'auberge et dans toute la ville, peut-être plusieurs jours de suite, dans l'espoir de nous retrouver.

M. de Lacoux montre aussi à danser à Hippolyte, qui ne s'y prend pas mal du tout; mais les peines du maître à tourner les pieds en dedans du roide cavalier sont encore fort plaisantes.

Reçois-tu des nouvelles du couvent? Sais-tu qu'il n'y a plus de cellules que pour les plus anciennes et qu'on a fait des appartements de madame Lassone un dortoir pour la grande classe? Sais-tu que madame Brador est morte, etc., etc.?

Adieu, bonne de Wismes. Madame de Pontcarré, dont le nom de baptême est Émilie, nous contait toujours que sa bonne, ayant l'habitude de mettre des *x* à la fin de tous les mots, lui écrivait : *Max cherex Émilix, je voux envoix dex poirex tapex*. Aussi, toutes les fois que j'écris ton nom, je suis tentée de mettre Émilix.

Adieu donc, aime-moi un peu; moi, je t'embrasse tendrement, je t'aime de tout mon cœur, j'ai un plaisir infini à recevoir de tes nouvelles et des lettres si aimables que je désire qu'elles soient plus fréquentes. Mes compliments à Miss Gabb, dont tu ne me parles pas. Mille tendresses à Anna. Mes révérences à tous tes chats. Bien des félicitations à toi, chère amie, sur le choix de l'Italien bête et ennuyeux avec lequel tu trouves un si grand charme à t'entretenir. Adieu. Bonsoir, il est une heure, je me couche.

Ton amie

AURORE

Ne suis-je pas indéchiffrable?

IV

A Mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près La Châtre.
(Indre.)

Jeudi, 23 novembre 1820.

J'ai reçu, il y a trois jours, une lettre d'Apollonie où elle m'apprenait la mort de son père, mais sans aucun détail. J'avais envoyé tout de suite ta lettre en Suisse, ce qui fait qu'elle ne la recevra pas. Je suppose que maintenant elle serait inutile. Je plains bien cette pauvre fille, qui aimait tant ses parents. Crois-tu que maintenant elle reste en France?

Ta longue lettre m'a beaucoup amusée et je trouve charmant que ce bon Berrichon ait pris M. Hippolyte pour un dentiste ambulant : il doit en être bien flatté. Je suis aussi dans l'admiration des talents et de la complaisance de M. de Lacoux : je voudrais bien avoir son pareil, surtout pour la harpe, que personne ne sait ici, et pour la *mia diletta lingua italiana*, car j'ai perdu mon maître M. Colonna, que je regrette de plus en plus. Son régiment est envoyé en Normandie. Je n'ai commencé à découvrir son *amabilité* que peu de temps avant son départ : aussi me garderai-je bien maintenant, si j'ai la *sorte* de voir des Italiens, de les juger avant de les avoir vus souvent. Quoi qu'il en soit, nous avons eu quelques jours l'inquiétude que la légion du Cantal ne fût pas remplacée, ce qui aurait fait bien faute pour les bals, ici où il y a peu de danseurs. Mais deux bataillons du Calvados sont venus nous rassurer. J'ai été au bal, il y a huit jours, où j'ai vu deux de ces nouveaux venus, avec lesquels j'ai dansé. Nous soupçonnons que ce sont les seuls qui paraîtront jamais, car toutes les dames qui viennent chez maman disent : « Ce régiment est bien composé, il y a des danseurs : M. de la Morandaye, M. de Lauzun, et, sûrement, etc. » Les vieux messieurs disent : « Il y a des gens bien élevés dans cette légion, de très bonne famille : M. de Lauzun...

M. de la Morandaye... » Jamais encore nous n'en avons entendu nommer d'autres.

J'irai ce soir à un concert qui m'amuserait si je ne devais pas y chanter, ce qui me fait peur. M. Lambert avait dû venir ici; il a été à Saumur et il avait écrit à maman, qui l'attendait, mais il ne suivra pas ce projet : je viens d'apprendre son retour à Paris. Une demoiselle d'Angers vient de se marier : cela nous procurera deux bals, un dimanche, l'autre mercredi. On dit qu'il y aura des officiers de l'école de Saumur. Les bals m'amusent beaucoup, mais pour ne pas trop me *pervertir* j'ai enfin écrit à Mgr l'évêque de Soissons : maman veut que je lui demande des haricots de son diocèse. Anna ne va pas encore du tout dans le monde; elle dansera seulement ici et au bal qu'on donnera pour le baptême du petit duc. Avez-vous eu pour lui quelque fête champêtre? Ici nous n'avons rien eu encore du tout. Resteras-tu en Berri tout l'hiver? J'apprends avec peine que tu es toujours souffrante et je comprends bien que cela influe sur ton moral. Du reste il n'y paraît pas dans tes lettres, où tu sembles de la meilleure humeur. La comparaison de l'*orologio* me plait beaucoup. Tu es bien heureuse de pouvoir parler italien et je parie que tu n'en profites pas...

C'est par toi que j'apprends les nouvelles du couvent : j'ignorais la mort de madame Brador. J'ai appris aussi ici le mariage de Mathilde de Gualtier avec M. Duparc, la grossesse de Sidonie, le départ de Mary Kellye, mademoiselle Gilles, etc., tu dois savoir cela. Je ne partage pas ton désir de retourner au couvent, à moins que ce ne soit pour bien peu de jours; encore, une simple visite me plairait mieux. Mais aussi, à l'exception d'Eugénie, Lavinia et madame Lavinski, je n'y aime plus personne. Je regrette bien cette bonne supérieure et madame Alippe.

Adieu, chère Aurore, je t'embrasse de tout mon cœur. Ta correspondance m'est fort agréable, j'espère que tu voudras bien la continuer, malgré la paresse dont je me rends souvent coupable envers mes meilleures amies et qui tient au nombre *infini* de mes correspondances.

ÉMILIE

V

Mademoiselle
Mademoiselle Émilie de Wismes,
Hôtel de la Préfecture,
Angers.

Nohant, 20 décembre[1].

Je rougis, ma bonne et aimable Émilie, de mon long silence, mais je suis d'une paresse dont on ne peut se faire d'idée. Je passe mes journées étalée dans mon fauteuil, un ouvrage à la main, ou à mon dessin, tandis qu'Hippolyte me fait la lecture — ou bien dérange tout, casse tout dans ma chambre. — Je finis, après l'avoir bien grondé, par faire autant d'enfantillages que lui. Maman gronde, dit que nous lui rompons la tête et puis finit par rire aussi. Nous menons une petite vie fort douce et fort agréable. M. de Lacoux, sa sœur et l'adorable petite chienne que cette dernière pour le malheur du genre humain a élevée, sont partis. J'en suis réduite donc à ma petite harpe, que j'ai beaucoup *bonifiée* à force d'y travailler, et d'en adoucir les sons avec de la peau, des réparations, etc., dont M. de Lacoux possède les *sublimes* idées et que je mets à exécution. Enfin ma harpe, toute *patraque* qu'elle est, n'est pas mauvaise et me sert de délassement jusqu'à ce que j'en aie une bonne.

Et toi, chère amie, te voilà donc la meilleure, la plus célèbre *harpie* d'Angers? Le joli minois de la virtuose et ses yeux *en tapinois*, comme nous te disions au couvent, ajoutent sans doute encore au talent. As-tu une bonne harpe? tu ne me parles pas de cela. J'espère que tu chantes? tu t'en acquittes si bien! Pour moi, si tu me le permets, je t'enverrai quelques petits airs originaux, qui ne sont pas fort connus, avec accompagnement de harpe, à condition que de ton côté tu m'enverras quelques-unes de tes productions en musique. Car tu faisais de fort jolies choses et je me souviens fort bien que j'allais écouter à la porte, et je recueillais les premières

1. 1820.

productions de ton génie *musicomane*. Au reste, c'est une charmante manie et je regrette bien d'avoir perdu le peu de voix que j'avais. Parle-moi un peu de vous. Passez-vous l'hiver à Angers? A la ville, cette saison n'est pas triste, surtout quand on est une jolie danseuse et qu'on aime le bal. Mais à la campagne elle l'est extrêmement. Au mois de mars, j'espère que nous quitterons notre rustique contrée et que nous irons nous délasser l'esprit à Paris des travaux et des détails domestiques. Je brûle d'y être. Non pour jouir des brillants plaisirs que je n'ai jamais aimés, comme tu sais, mais pour voir enfin ma chère Alicia que j'aime si tendrement et avec laquelle un quart d'heure d'entretien, seule à seule, me serait une si douce chose.

Pauvre Apollonie! Que tout cela m'a affligée! Cette excellente fille! quel malheur pour elle! Malgré tes soins à vouloir bien t'employer pour moi, comme je t'en avais priée, la lettre lui est parvenue : elle y a répondu d'une manière à laquelle j'ai été bien sensible.

Puisque c'est moi qui t'apprends les nouvelles du couvent, voyons si tu sais celle-ci. Madame Eugénie, autrement dite la Supérieure, ne reçoit plus de pensionnaires passé l'âge de quatorze ans : les anciennes, dit-on, et les grandes sont trop impertinentes. Faisons la révérence, ma chère! Cela ne m'empêche pas d'avoir toujours un certain faible pour cette femme-là, et rien ne peut me faire perdre le souvenir de tout ce qu'elle a fait pour moi, lorsque j'étais si *naughty child*. Parle moi donc de Miss Gabb : l'aimes-tu toujours? C'est une si bonne personne! Et sa petite friponne d'Anna qui ne me répond pas! *Addio, cara amica; io ti abbracio teneramente e ti amo con sincerità*. Amuse-toi bien, mais n'oublie pas tes amies et tes correspondances, car il me paraît que le bal, la légion du Calvados, M. de Lauzun et les élèves de Saumur te font perdre le souvenir des réponses que tu dois à tes *avides* compagnes.

AURORE

Pardonne mon griffonnage, mais tu sais que je n'ai jamais pu m'astreindre à écrire comme toi lisiblement, proprement, etc., *Farewell!*

VI

Mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près La Châtre.

Angers, le 27 décembre 1820.

Tu es bien trop aimable, ma chère Aurore, pour que je ne réponde pas tout de suite, malgré les lettres de jour de l'an et autres dont le nombre m'accable. Mais j'ai d'autant plus de plaisir à t'écrire que [tu es la seule avec qui je puisse un peu me livrer à mon babil. L'inspection de madame Eugénie met beaucoup de contrainte dans ma correspondance du couvent,] et je juge par les lettres de Chérie que M. Bazouin doit être aussi fort sévère. [Je ne me risquerais pour rien au monde à leur parler de M. de la Morandaye, qui est maintenant le seul beau danseur du Calvados, M. de Lauzun étant absent. Tu te représenteras facilement le premier quand je te dirai qu'il me ressemble comme deux gouttes d'eau, surtout au bal, où nous avons tous deux de très vives couleurs : nous sommes de la même taille, il jouit ainsi que moi d'un honnête embonpoint, il a des cheveux blondasses et des petits yeux bleus entr'ouverts; enfin, quand nous dansons ensemble, on le prendrait pour mon frère. Maman ne cesse de répéter que, si elle s'était mariée deux ou trois ans plus tôt, elle aurait pu avoir un fils aussi *charmant*. Au dernier bal où j'ai été, il y avait trois officiers] de Saumur : MM. de Charnacé, de Saint-Victor et Gilbert de Voisins. Ce dernier [avait de grands pantalons rouges et surtout de petits brodequins verts qui me donnaient grande envie qu'il me fît danser, mais c'est un désir qu'il n'a pas partagé.] A propos, je voudrais bien savoir le nom de M. Hippolyte qui casse tout dans ta chambre. S'il est encore à Saumur, nous pourrions le voir : cela serait bien amusant.

[Pendant l'avent, où on ne danse pas ici, maman a donné des concerts, où nous avons figuré, comme tu penses. J'avais très peur, surtout de jouer du piano, mais le public d'ici ne se connaît pas beaucoup] en musique. Les duos de harpe sont, je crois, ce qui fait le plus de plaisir. [Ma harpe est très bonne,

quoique pas beaucoup plus grande que la tienne; elle a des sons charmants. Elle est d'Érard, en bois satiné gris et toute dorée. Je chante toujours un peu, et on met mon peu de voix sur le compte de la timidité.] Je te remercie bien des petits airs que tu veux m'envoyer; ils seront fort bien reçus. Mais je ne t'enverrai pas de mes *productions* : je ne compose plus du tout. Maman a donné à dîner dernièrement à un aimable Berrichon nommé M. Delorme. Il a une figure fort extraordinaire et nous a donné un bel échantillon des gens qui l'entourent. Il était ici en passant. Nous avons vu aussi pendant les élections un M. de Colbert, que je ne pouvais pas croire être celui qui te plaît, tant il produisait sur moi l'idée contraire, mais il ne te connaît pas, à ce qu'il nous a dit.

Adieu, chère amie, je t'embrasse; Anna en fait autant. Elle est d'une paresse inouïe pour écrire. Dis-moi si ta correspondance avec Chérie dure toujours, et si elle te donne plus de détails qu'à moi sur la vie qu'elle mène. Je ne savais pas la nouvelle du couvent que tu m'annonces : je ne les apprends que par toi, ce que je trouve un peu extraordinaire.

J'ai envie d'écrire à Poulette pour le jour de l'an. Quant à la supérieure, point : je m'étonne toujours qu'on puisse l'aimer autrement que pour l'amour de Dieu.

Adieu encore. Je suis bien sensible à ta longue lettre. Malgré ta mauvaise santé, l'hiver à la campagne doit être bien triste.

VII [1]

C'est fort bien fait de dire que *les extrêmes se touchent.* En voyant deux êtres dont les goûts, le caractère, la situation, sont si différents sous tous rapports, on s'étonnerait d'apprendre que nous nous plaisons mutuellement. (Tu vois que je juge de toi par moi-même, bonne Émilie, et que je ne crains pas assez peut-être de passer dans ton esprit pour une présomptueuse.) Pardonne ce petit sentiment d'orgueil : il n'y a pas encore assez longtemps que dure ma vie *d'anachorète* pour être dégagée de toute *attache humaine*, et j'en suis encore si loin que j'attache

1. Nohant, janvier 1821.

beaucoup de prix à ton amitié et à ton souvenir. Je te fais compliment de la vie que tu mènes. Te voilà tout à fait une *mondaine*. Ne te fâche pas de la plaisanterie. Mais nous sommes bien différentes, je t'assure. Je ne me *pervertis* pas comme toi, car je suis d'une sagesse *obligata*, — comme les accompagnements de flûte. — Hippolyte est parti, de sorte que nous sommes absolument seuls. J'abrège la journée en me levant tard, je déjeune, je cause avec ma grand'mère quelquefois une heure ou deux, je remonte chez moi, où je m'occupe, je joue de la harpe, guitare, je lis, je me chauffe, je crache sur les tisons, — comme on dit des vieux, — je rumine des souvenirs dans ma tête, j'écris sur la cendre avec la pincette, je descends pour dîner et, tandis que maman fait sa partie avec M. Deschartres, qui a été précepteur de mon père et d'Hippolyte successivement, je remonte chez moi et je griffonne quelques idées dans une espèce de calepin vert, qui est fort rempli maintenant, et tu ne te figures pas quel plaisir je trouve à relire, quelques mois après, mes souvenirs. Je parie que tu en fais autant, car c'est bien dans ton genre, si toutefois ta *dissipation* te permet de parler quelquefois à toi-même. Comme je suis seule, moi-même est ma seule conversation, mon seul conseiller, mon seul confident, etc. Quand je compare cette vie isolée et monotone à tous tes plaisirs, j'en suis si *abasourdie*, et si étourdie pour toi, qu'il me semble que nous vivons dans un monde différent et que nous résidons chacune dans notre planète. Eh bien! s'il faut te l'avouer (tu vas me traiter de barbare, de sauvage), eh bien! je confesse, peut-être à ma grande honte, que je ne voudrais pas changer ma manière de vivre pour la tienne; encore moins te soucierais-tu de l'échange. La ressemblance de M. de la Morandaye avec toi est une chose fort extraordinaire et fort drôle.

Hippolyte de Chatiron ne retourne point à Saumur. Il l'a quitté depuis plus d'un an que ses études sont finies. D'ailleurs il ne va guère au bal : on ne peut pas obtenir de lui d'aimer la danse. Malgré cela, s'il eût dû y retourner, je lui aurais fortement recommandé de te faire danser : cela l'aurait peut-être réconcilié avec cet exercice, car, quoiqu'il ne soit pas toujours tout à fait galant avec moi, chose dont je le dispense, vu notre ancienne intimité, il est, dis-je, fort poli avec les demoiselles.

Il n'aura donc point ce bonheur. Il est parti pour Nancy, le cœur bien gros de nous quitter. Il ne s'amuse guère à son régiment et se trouvait fort heureux ici, où il était si bien choyé; il disait en partant qu'il allait trouver dans la vie militaire une furieuse différence.

Que je suis fâchée de ne point connaître ce M. Delorme! Au moins j'aurais ri avec toi de sa figure. Mais il est Berrichon, c'est m'en dire assez.

Quant à M. de Colbert, celui dont je t'ai parlé est, je crois, à Paris. Tu es bien prodigue en disant qu'il me plaît. Je t'assure que c'est jusqu'à un certain point et je crois fort que son extérieur produirait sur toi le même effet que celui de l'autre Colbert. Ce que j'aimais de lui, c'était sa bonté pour les enfants : car j'étais fort enfant alors et j'ai gardé toujours le souvenir de sa bonhomie. Il avait aussi un ton brave et décidé qui convient bien à un général, il chantait et jouait du piano fort bien. Je ne l'ai jamais revu, et même j'ai entendu dire depuis qu'il pensait assez mal.

Mais ce qui me donne fort *dans l'œil*, c'est ta harpe gris de lin satiné : je crois bien que, quand je serai à même d'en avoir une belle, je la choisirai de ce bois. Quant aux sons, voilà ce que j'apprécie. J'ai adouci un peu l'aigreur de mes dessins, mais quel bonheur qu'une bonne harpe! Je vais tout de suite me mettre à copier quelques petits airs. Tu me pardonneras si je fais des fautes, vu que je ne suis pas musicienne comme toi. Que j'aurais de plaisir à entendre vos duos! Nous allons à Paris au mois de mars. Comptez-vous en faire autant bientôt? Je serais si contente de t'y rencontrer! Je reçois de Chérie des lettres fort aimables, mais pas un mot sur sa manière de vivre. Ma petite Jane me parle de son écureuil, de ses leçons et de Miss Gabb, qu'elle aime beaucoup et qui leur donne des leçons. Je ne sais si la sévérité de leur père empêche d'autres détails; mais d'ailleurs tout le monde ne mène pas la vie que tu mènes, et elle n'a peut-être rien de semblable à me dire.

Adieu. Pardonne la longueur de mes lettres : cela te prouve encore une fois que les extrêmes se touchent et que j'ai du plaisir à causer avec toi, quoique j'aie des choses bien différentes à te dire. Adieu; gronde Anna de ne pas m'écrire. Je t'embrasse tendrement.

VIII

A mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près et par La Châtre.

[Jeudi matin, 18 janvier] 1821.

[Il est plus de trois heures, je sors du bal à l'instant et j'espère avoir le temps de commencer ma lettre en attendant la femme de chambre qui déshabille maman. Et puisque *les extrêmes* peuvent se réunir, je veux te raconter, *tout chaud tout bouillant*], comme dit Chérie, [mes plaisirs de ce soir, qui cependant n'ont pas été sans mélange], comme tous ceux de ce monde que tu sais si sagement mépriser.

Je te dirai donc que [j'ai dansé avec tout le monde excepté avec cet officier dont les petites bottes vertes m'avaient déjà tentée, et, comme les difficultés augmentent les fantaisies, j'en ai plus envie que jamais.] J'ai eu pour me consoler M. Vidal de Lauzun, qui est de retour pour remplacer M. *Chaton* des Morandayes (car tel est son vrai nom), qui est maintenant en semestre.

Tu connaîtras bientôt par moi toute la société d'Angers; moi, je ne connais du Berry que l'étrange figure de M. Delorme, sur laquelle je n'avais pas trop osé m'étendre, de crainte qu'il ne soit peut-être un de tes parents, ou amis. Adieu, le sommeil me gagne, je remets la fin de ma lettre à un autre instant.

Vendredi.

Je n'ai pas eu le temps de reprendre ma lettre hier, car j'ai été tout à fait paresseuse, mais je vais mener une [vie] moins [*désordonnée*] jusqu'à mardi, où maman reçoit chaque semaine. [J'ai un peu besoin de repos après trois bals de suite, ce qui est un peu fatigant. Ta vie en effet est bien différente de la mienne et tu es bien sage de la préférer.] Le départ de M. Hippolyte doit te laisser bien seule. Je suppose que tu lui écris, mais une lettre n'est qu'un plaisir d'un moment. Pour moi, j'en dois à tout le monde et, bien loin de pouvoir écrire dans un calepin, j'ai beaucoup de peine à entretenir ma correspon-

dance journalière sans trop d'inexactitude. L'histoire, l'anglais, la musique, m'occupent beaucoup, sans compter ce que je peux leur dérober de temps pour l'italien, qui est toujours mon occupation favorite, quoique absolument sans encouragement et livrée à moi-même. Je regrette beaucoup M. le comte Colonna, qui, je crois, d'ailleurs, ne me haïssait pas. Nous devons ce soir faire de la musique, devant un ci-devant jeune homme à qui maman donne à dîner et qui se pique d'être grand connaisseur. Il se croit aussi très beau danseur et étale ses grâces à l'infini. Toutes les malignes chattes comme moi ont été ravies de le voir avant-hier au même bal que M. de Lauzun, qui fait autant de mines que lui.

Comme ils n'habitent Angers ni l'un ni l'autre, cette réunion était un grand hasard, et par conséquent d'autant plus appréciée. Sais-tu qu'Eugénie de Costella n'est plus au couvent? et puis-je au moins une fois t'apprendre une nouvelle? Tu as sûrement écrit à ces dames pour le jour de l'an. Quant à moi, j'avoue à ma honte que je ne l'ai pas fait. Mademoiselle de Crescent a seule eu de mes nouvelles. Adieu, chère Aurore, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. Écris-moi souvent, tes lettres me sont infiniment agréables, et surtout ne les abrège pas.

ÉMILIE

Anna t'embrasse. Elle n'écrit à personne. Cependant peut-être obtiendras-tu une exception.

IX[1]

A mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près et par la Châtre.

J'ai su par Chérie, ma chère Aurore, la maladie de ta bonne-maman, et je prends bien part à l'inquiétude que tu dois éprouver dans cette occasion. Ce bon Vau, qui venait nous voir le jeudi au couvent, nous en a causé une toute

1. La lettre est timbrée d'Angers, avril 1821.

semblable. Il vient d'avoir tout à coup une attaque de paralysie qui le privait totalement de l'usage du bras et de la jambe gauches.

Papa et maman sont allés le voir à Paris. où ils sont encore. Ils l'ont déjà trouvé mieux; il peut même marcher avec un soutien et recouvre quelque sensibilité dans le bras. Les douches lui ont fait beaucoup de bien. Il a aussi plus de soixante ans. J'espère beaucoup pour ta bonne-maman. A-t-elle un bon médecin? A-t-elle conservé toute sa tête? Je me mets bien à ta place : seule ainsi à la campagne, tu dois être bien tourmentée. Ces vilaines attaques sont bien communes, cette année, mais aussi plusieurs personnes s'en sont assez bien remises.

Je suppose qu'Apollonie t'écrit. J'ai reçu dernièrement une lettre d'elle où elle m'annonce qu'elle est convertie depuis un jour. Ne la reconnais-tu pas là? Elle est plus folle que jamais. Lavinia me dit aussi les nouvelles du couvent. Poulette a été un peu malade, aussi mon amie Anne Austin. Elle ne parle pas de madame Alicia. Maman nous a bien promis d'aller au couvent avant de quitter Paris. Nous l'attendons bien impatiemment. Nous nous ennuyons en son absence.

Adieu, chère amie; j'espère avoir par toi de meilleures nouvelles.

Excuse mon griffonnage, mais je suis fort pressée, et, si je n'écrivais pas aujourd'hui, je ne le pourrais pas vraisemblablement de la semaine.

ÉMILIE DE WISMES

X[1]

Mademoiselle
Mademoiselle Émilie de Wismes,
Hôtel de la Préfecture,
Angers.

Que tu es bonne et aimable, ma petite de Wismes, de songer à moi! Au milieu des peines, des inquiétudes que j'ai éprou-

1. Nohant, mai 1821.

vées, je ne t'ai cependant pas oubliée, et je me préparais (ma grand'mère étant convalescente) à répondre à la lettre que tu avais eu l'amabilité de m'écrire en sortant du bal, lorsque j'ai reçu celle qui me montre ton intérêt et ton amitié. J'en suis bien reconnaissante. Ma grand'mère a eu comme votre ami M. de Vaulgrenant une attaque d'apoplexie et de paralysie, elle a été à la mort, ou du moins hors d'espérance. Par un miracle du Ciel, je n'en doute pas, elle a guéri : la paralysie s'est presque entièrement dissipée, les idées sont redevenues saines, et, quoique les facultés morales soient fort affaiblies, elle est aussi bien qu'on peut l'être à son âge, si faible et après une telle secousse. Nous la faisons monter en voiture pour la promener. Je suis vivante aussi maintenant : car certes je ne vivais plus, dans ces moments de crainte et d'inquiétude, j'avais perdu la tête. Dieu te préserve, chère amie, de semblables anxiétés, et cependant mieux vaut cela que le désespoir.

Mais ne nous attristons pas sur ce sujet. Parlons de toi, bonne Émilie. Comment! tes parents ne t'ont pas emmenée à Paris avec eux? Tu dois bien t'ennuyer sans eux, et surtout sans le cher *Minet* que tu aimes tant. Ne va pas lui dire, au moins. que je me sers, moi, de ce terme irrespectueux! Au reste, je crois qu'il ne me connaît pas. Que j'ai pris part à ton bonheur, chère amie, quand on m'a écrit que tu quittais le couvent! Je t'assure que surtout à cette époque je me suis mise à ta place : j'ai senti ton bonheur de te retrouver près de ce père si chéri et si bon sans doute. Je me suis rappelé nos entretiens du couvent, toutes tes idées mélancoliques de ton éloignement de tes parents, que tu voulais bien me conter en italien, le soir, à la récréation : il me semble encore y être. Et moi qui dans ce temps-là voyais tout en couleur de rose, je te prêchais l'oubli des peines, une grande force d'âme pour surmonter ces idées tristes; rien ne me coûtait alors, ni conseils ni exemples. Aussi j'étais une sainte, une nonne. Le chagrin donne de sévères leçons, il nous apprend à nous connaître, il nous montre combien nous sommes faibles pour résister aux peines qui nous environnent aussitôt que nos yeux s'ouvrent à la raison.

Mais je me laisse toujours entraîner par ma vieille morale.

Je serai bien radoteuse et toute pleine de sentences à quatre-vingts ans, si le bon Dieu ne me fait la grâce de mourir avant ce temps-là. Pardonne moi de t'écrire une si ennuyeuse épître, en considération de ma solitude. J'espère que tu jouis bien comme moi du retour *della primavera*. Je trouve ce mot charmant. Quel plaisir de *rêvasser* dans un coin de jardin, le soir, de respirer les lilas, d'écouter le rossignol! Quoique habitant la ville, tu fais sûrement de temps en temps des promenades dans la campagne, sous l'égide de la bonne Miss Gabb, que je te prie d'embrasser de ma part. Je suis bien sûre que tu n'as point noirci ton joli teint couleur de rose au soleil ardent et que tu n'as point comme moi une teinte couleur tabac d'Espagne répandue sur le visage. Ma femme de chambre dit de moi : « Mademoiselle est bien *terrible*, elle ne met jamais de chapeau pour sortir, etc., etc. » Aussi tu ne sors point en grande redingote d'homme et en casquette, un fusil sur l'épaule, arpenter les terres labourées pour troubler le repos d'un misérable lièvre, et souvent pour ne rien trouver, et rapporter de sa chasse de mauvais moineaux sur le triste sort desquels ma sensible femme de chambre répand des pleurs!... Aussi tu n'as point été aguerrie au métier de hussard par Hippolyte qui, pour vous rassurer quand vous lui dites à la leçon d'équitation que vous avez peur à cheval, donne au vôtre un grand coup de chambrière et le fait, comme dit ma bonne-maman, *marcher tout debout*. J'espère bien que tu fais mieux que moi, que tu conserves tes forces pour un bal ou un concert et que tu ne t'exténues pas à cette vie fatigante. Pour moi, depuis qu'il fait beau, j'éprouve une lassitude continuelle qui m'ôte l'appétit et pourtant, par un si beau temps, au mois de mai, comment se reposer? Pour y mieux réussir, j'ai oublié cette nuit de me coucher et, comme il est trois heures, je m'en passerai : le jour commence et je me promets un grand plaisir de voir le lever du soleil. A sept heures, j'irai faire, avec le précepteur de mon père qui a soixante ans et qui m'accompagne toujours, deux ou trois lieues à cheval. C'est une jolie petite rosse que je monte, parce que mon cheval depuis quelque temps fait des sauts épouvantables et m'envoie sur son col. M. Deschartres, qui fait labourer avec des chevaux parce qu'il a une métairie ici, m'a prêté la plus belle de ses haquenées,

qui tombe dix fois dans un quart d'heure, mais il prétend que c'est toujours ma faute.

Je voudrais bien t'avoir ici : d'abord je serais trop heureuse, et ensuite tu me montrerais à déchiffrer la partition que je joue toute la journée à ma grand'mère. Je fais au hasard un *galimatias* (comme disait Miss Carey) que ma grand'mère trouve toujours bien, je ne sais pas comment cela se fait : elle est pourtant bonne musicienne; mais, comme c'est de moi, c'est toujours bien.

Mais il est temps de *mettre fin à tous ces discours*, comme disait Bossuet. Je t'embrasse bien tendrement; j'attends une longue lettre et le pardon de ce long et ennuyeux griffonnage. Chantes-tu avec Métastase :

Le fronde agli alberi tornano, etc?...

Oh! tu ne chantes pas cela, cette année! Tu n'as sûrement pas lu le Dante. Il y a de quoi devenir fou de son poème de *l'Enfer*. Grâce à Dieu, je n'en ai lu que des fragments, mais j'y ai rêvé toute la nuit. Il faut seulement que je te dise les paroles écrites, selon lui, sur la Porte de l'enfer :

Per me si và nella città dolente,
Per me si và nell' eterno dolore,
Per me si và tra la perduta gente...
. . . .
Lasciat 'ogni speranza, voi ch'entrate!

Quelle belle et triste cadence dans la monotonie de ces vers! Toi qui prononces parfaitement l'italien et qui es sensible à la belle poésie, tu en seras charmée comme moi, j'en suis sûre. Je crois entendre *rimbombare* ces vers dans ta bouche, ou dans la bouche sonore de M. Magnani.

Mais adieu, adieu, il fait grand jour. Vois comme je m'oublie avec toi!

AURORE DUPIN

(La fin prochainement.)

LA HORDE[1]

VI

Un dimanche matin, Isidro et Feliciana descendirent au Rastro. La veille, le jeune homme avait dit d'un ton résolu :

— Feli, n'attendons pas plus tard que demain. Il est temps pour nous de vivre ensemble. Je suis las d'errer avec toi dans les terrains vagues, comme font les *gitanos*. Je travaille pour toi, et nous avons le droit d'avoir notre nid.

Jusqu'alors ils étaient réduits à se promener, chaque soir, dans les champs, aux environs des Cuatro Caminos, lorsqu'il la reconduisait de la fabrique jusqu'auprès de chez elle, à la nuit tombante. Le printemps arrivait, et les arides environs de Madrid commençaient à s'embellir. Les collines verdoyaient sous la poussée des blés et des avoines. Dans les bas-fonds, les amandiers se couvraient de fleurs, les unes blanches comme la nacre, les autres rosées comme la chair féminine. Les lilas épanouissaient à l'extrémité des branches leurs grappes violettes. Les insectes bourdonnaient, ivres de chaleur et de vie ; les oiseaux voletaient, peuplant le feuillage de frissons et de soupirs : les premiers grillons crissaient, blottis dans l'herbe. La campagne semblait épaissir ses fourrés pour dissimuler sous leur abri les caresses amoureuses, pour bercer les couples dans les parfums et les chants de sa vie exubérante.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

Près de la *Huerta del Obispo*[1], un chemin bordé d'amandiers attirait tous les soirs Isidro et Feli. Ils se promenaient en se tenant par la taille, entre les arbres qui étendaient sur leurs têtes une voûte de fleurs. Les corolles, rouges comme des lèvres, s'ouvraient pour les saluer.

— Regarde-les ! — disait Feli. — Ce sont de petites bouches qui nous sourient, qui veulent nous adresser la parole.

Isidro accueillait gaiement cette naïve affirmation de la jeune fille. Oui, c'étaient des bouches de fleurs qui s'ouvraient pour dire à Feliciana combien elle était jolie.

— Et je partage l'opinion de ce meeting de fleurs ! — ajoutait-il avec une gravité plaisante.

La brise du soir faisait frissonner les arbres, et une neigée de pétales tombait sur Feli, s'accrochait dans sa chevelure. Ils s'asseyaient sur les talus gazonnés, et, tout en causant, ils cueillaient les marguerites écloses à portée de leurs mains. Ils attendaient ainsi le crépuscule, et souvent la nuit les surprenait dans le voisinage de ce canal silencieux et profond qui, sans un murmure, avec l'indulgente complicité de la lune, avait assisté à la première communion de leur amour.

Feli vivait dans une douce somnolence, toute à son bonheur, un peu étonnée que le monde eût en réserve tant de délices. Tout lui paraissait bon ; elle se donnait avec une sublime impudeur, se sentait capable de tomber aux bras d'Isidro en plein square des Cuatro Caminos, avec le même abandon passionné que lorqu'ils étaient dans la solitude.

Isidro, lui, était plus exigeant et moins facile à satisfaire. Certes la campagne était belle au printemps ; mais, malgré tout, cette façon d'aimer n'était ni très commode, ni très sûre, ni très favorable au travail. Maintenant qu'il avait un peu d'argent, il s'embourgeoisait, comme il le disait lui-même avec ironie, en parlant de son opulence. Il éprouvait le besoin d'avoir un « chez soi », d'habiter sous un toit qui fût à lui, de disposer d'une retraite où il pût s'enfermer pour travailler, dans la tiédeur de l'intimité amoureuse.

Son ouvrage sur *le Vrai Socialisme* était presque achevé. Il s'était mis à la besogne avec beaucoup d'entrain, écrivant tout

1. « Le Jardin de l'Évêque. »

le jour à la Bibliothèque nationale, à l'Ateneo, dans tous les endroits où il trouvait du silence et des livres. Sa tâche avançait rapidement, et il n'oubliait pas les recommandations du marquis de Jimenez. Au bas de chaque page, il avait mis une solide assise de caractères petits et serrés, avec des citations d'auteurs appartenant à tous les pays, de livres appartenant à toutes les littératures, et il avait même poussé le scrupule jusqu'à en rapporter de longs passages dans la langue des œuvres originales. Nulle affirmation, si simple qu'elle fût, ne manquait d'être corroborée par le témoignage d'une demi-douzaine d'autorités. L'exposition avançait lentement, avec une prudence infinie; mais, quand l'écrivain posait enfin le pied quelque part, il était sûr de ne pas trébucher : n'avait-il pas pour le guider et pour le soutenir tous les savants de la terre? L'érudition coulait à torrents dans les notes, et Maltrana les avait prodiguées avec une facilité que ne gênaient pas les scrupules. Quant il voulait fortifier sa démonstration par des textes étrangers et qu'il n'en avait pas sous la main, il invoquait le témoignage d'Olaf Skagerrak, illustre membre de l'Académie de Norvège, de Wenceslas Erzdummkopf, célèbre professeur de l'université de Göttingue, et d'autres sociologues non moins fantastiques, inventés par le secrétaire pour ahurir son patron. Après tout, ce n'était pas lui qui signerait l'ouvrage!...

Le marquis de Jimenez recevait un chapitre tous les deux jours, et, en le recopiant de sa propre main, malgré ses absorbantes occupations, il était stupéfait de la science de son jeune collaborateur.

« C'est un livre qui va faire du bruit, — pensait-il. — Peut-être même est-il trop remarquable! Il faudra que j'y mette un peu du mien. »

Et, pour donner au style sa marque personnelle, il changeait de place les points et les virgules, modifiait l'ordre des mots, écrivait « illustre » là où Maltrana avait mis « célèbre », et réciproquement. Une besogne vraiment pénible, après laquelle il serait bien étrange que l'on contestât au marquis la paternité de l'ouvrage!

Obligé de travailler tout le jour, Maltrana avait abandonné le galetas de la rue des Artistes et couchait maintenant à Madrid, dans le grenier où perchait un compagnon de bohème.

Mais cet arrangement n'était que provisoire. Le jeune homme ne pouvait embarrasser indéfiniment son ami; et d'ailleurs il avait encore un second motif, un motif grave, pour vouloir s'installer d'une autre façon. Sans doute, le Mosco s'inquiétait peu de la conduite de sa fille et ne la surveillait guère; mais elle rentrait si souvent en retard et elle alléguait des prétextes si étranges que des soupçons viendraient sûrement au père; — sans compter que les gens du quartier commençaient à bavarder, et qu'une mauvaise langue se chargerait, un beau matin, de lui glisser dans l'oreille toute l'histoire! — Bref, le jeune homme estima que ces rencontres idylliques en pleins champs étaient trop périlleuses; et il se persuada que, si Feli l'aimait, elle devait le suivre et lui sacrifier tout ce qui n'était pas leur passion.

Lorsqu'il parla à sa maîtresse de se mettre en ménage avec lui, elle hésita, un instant :

— Et mon père?...

Mais quelques mots de Maltrana suffirent pour vaincre cette résistance. Elle était en pleine ivresse d'amour, sans autre volonté que de l'adorer, de se donner toute à lui. Vivre avec lui, vivre avec lui! Pour un tel bonheur, elle renierait volontiers tout son passé.

Or Maltrana possédait deux mille réaux, un sérieux capital. Jamais il n'avait vu tant d'argent à la fois. Ils pourraient donc aller vivre à Madrid, où personne ne les connaîtrait. Ils seraient mari et femme pour les gens qui ne comprennent l'amour que dûment enregistré par le maire et par le curé. Plus tard, s'ils avaient des enfants, ils songeraient à régulariser leur situation... Feliciana, vaincue dans ses derniers scrupules, consentit à tous les projets de son amant. Elle aussi, elle désirait cette vie nouvelle, qui lui permettrait d'être toujours auprès d'Isidro, de ne plus retourner à ce quartier des chiffonniers qui maintenant lui semblait plus sale et plus triste.

Il discuta longuement avec Feli les détails de leur installation :

— Il faut être pratiques, — disait-il, — se caser en vrais bourgeois.

— Tu verras, tu verras, — répondait Feli. — Nous ferons des économies et nous vivrons très bien.

Pour « être pratique », Isidro chercha d'abord un logement à l'autre bout de Madrid, dans un endroit retiré où ils ne risqueraient pas d'être découverts, après le scandale de la fuite. Mais les loyers y étaient si chers!... Enfin, un samedi, il expliqua à Feli qu'il avait trouvé ce qu'il leur fallait, et qu'ils pourraient s'installer dès le lendemain. Il avait rencontré « frère Vicente », ce saint un peu fêlé qui distribuait des imprimés catholiques dans la banlieue. Frère Vicente habitait près de la place de la Cebada, et son appartement, situé sous les toits, au quatrième étage, avait plus de pièces qu'il n'en occupait lui-même : il leur céderait donc volontiers celles qui ne lui servaient à rien. C'était un brave homme, doux et facile à vivre, sans autres défauts que sa manie de piété. Il avait hébergé déjà des ouvriers avec leur famille : mais il avait fini par les congédier, à cause des bavardages des femmes et de l'ivrognerie des maris. Il ne voulait plus loger personne. Néanmoins, quand le jeune homme, après lui avoir annoncé son mariage, demanda à frère Vicente s'il consentirait à lui sous-louer une partie de son appartement, le dévot accueillit avec plaisir cette demande : car « monsieur de Maltrana », comme il disait, était un homme poli et bien élevé, qui l'écoutait en silence et qui ne se permettait jamais une raillerie contre Dieu et les saints.

Isidro énuméra donc à Feli les avantages de la combinaison. Ils demeureraient si loin des Carolinas qu'il faudrait être bien malin pour venir les dénicher; ils ne paieraient que trois douros de loyer; ils auraient pour eux la cuisine, dont frère Vincente ne se servait pas, une vaste pièce dont lui, Maltrana, ferait son bureau et d'où la vue s'étendait sur tous les toits de Madrid, et encore une autre pièce qui leur servirait de chambre à coucher. Bref, c'était un palais; mais il faudrait y mettre des meubles.

Feli abandonna la maison paternelle, un matin que le braconnier, las de son expédition nocturne, dormait d'un profond sommeil, et elle courut rejoindre son amant, qui l'attendait au square de Bilbao.

Ils se mirent en route pour le Rastro. Feliciana connaissait à peine cette région de Madrid. Habituée à la vie semi-rurale

de Tetuan, elle éprouva une sorte d'inquiétude quand elle se sentit bousculée par la foule, aux approches de la Cebada. Les revendeuses, tenant à la main deux citrons ou un bouquet de persil, criaient à tue-tête leurs légumes. Rue de la Ruda, la jeune fille dut saisir le bras d'Isidro, pour ne pas tomber sur l'asphalte glissant, couvert de feuilles vertes, de paille mouillée, d'écailles de poisson. Des femmes en tabliers crasseux, bombés par des ventres proéminents, offraient « le bon chou pommé » et « la fraîche escarole ». Les paniers des marchands ambulants encombraient la chaussée; les étalages débordaient sur les trottoirs étroits.

Quand ils arrivèrent à la place du Rastro, la jeune fille se reposa quelques minutes, appuyée contre la grille du monument élevé au soldat de Cascorro. Maltrana semblait réfléchir. Il finit par plonger les mains dans les poches de son gilet, en retira deux billets de vingt-cinq pesetas et une poignée de pièces d'argent.

— Garde l'argent, ma petite! Je me connais : si c'est moi qui l'ai, je le dépenserai en bagatelles avant que nous ayons acheté nos meubles.

Feliciana sut bon gré à Isidro de cette prudente résolution. Elle enveloppa dans son mouchoir la petite fortune, qu'elle tint serrée entre ses deux mains, avec un geste de ménagère disposée à défendre son trésor. Puis ils descendirent vers l'infernale cohue du marché de bric-à-brac.

La *Ribera de Curtidores* s'ouvrait devant eux, en pente si rapide que les maisons du bas avaient leurs faîtes au même niveau que la partie de la chaussée où ils se trouvaient. Par-dessus les toitures des *Americas*, Feli apercevait les ondulations des collines jaunes, les molles boursouflures de la plaine castillane, si sèche que les objets s'y accusaient à de grandes distances. Des deux côtés de la Ribera, sous des tentes de toile blanche ou sous des toiles d'emballage aux couleurs sombres, étaient disposées les traditionnelles boutiques en plein vent des brocanteurs.

Par terre, sur de vieilles bâches, s'éparpillaient les objets les plus hétéroclites : épées aux fourreaux de velours, qui avaient servi dans les théâtres, briquets cubains, sabres recourbés de la milice nationale, faïences ébréchées, salières cassées, vases

de porcelaine réparés avec de grossiers crampons, anciennes lithographies encadrées sous des verres poudreux et représentant les infortunes d'Atala ou les exploits de Fernand Cortès, tableaux bitumineux où, dans l'empâtement noir, on distinguait un coup de pinceau rouge qui était une jambe, une tache jaune qui était un crâne chauve.

Les piquets qui soutenaient les tentes étaient reliés par des cordes auxquelles se balançaient des uniformes de soldat, des redingotes montrant la chaîne, des pantalons élimés, des basquines passées de mode depuis trente ans, des jupes qui sentaient l'humidité, la poussière, et qui avaient dû longtemps moisir dans les coffres d'une soupente. Parmi les marchands, les uns se tenaient immobiles, avec une passivité mauresque, et attendaient la demande des acheteurs, tandis que d'autres s'agitaient, vantaient le bon marché de ce qu'ils avaient là, déclaraient que le tout provenait de faillites célèbres. On pouvait y trouver les rebuts de l'élégance et les déchets du caprice féminin : garnitures de jais qui ne se portaient plus, guirlandes de fleurs pour les chapeaux, blondes et gazes défraîchies, mille objets démodés avant d'avoir été mis en usage. En d'autres endroits, il y avait de vieux télescopes, des cornets à piston, des cartouchières en cuir fendillé, des selles de cheval ; et, au milieu de nippes malpropres, on apercevait avec surprise les roses pâles d'une chasuble.

Sur la chaussée passaient, avec de grands paniers de quincaillerie, des vendeurs ambulants qui criaient leur marchandise : — tout à un réal la pièce, depuis le bougeoir jusqu'à la brosse et à la paire de peignes ; — camelots aux vigoureux poumons, qui, pour attrouper les badauds, se démenaient comme des épileptiques, couraient autour de leurs places, gesticulaient, exhibaient tels ou tels articles, les remettaient à des compères, soi-disant acheteurs, afin que ceux-ci donnassent l'exemple aux récalcitrants.

— Ici, le marchand est devenu fou et donne tout pour rien ! — criait l'un d'eux, d'une voix de stentor.

— Prenez en main et achetez ! Faites de la place à ceux qui arrivent ! — mugissait un autre.

Parmi la sordide et grise camelote accumulée sur les trottoirs, les yeux étaient frappés soudain par des objets luisants

à éblouir. C'était un étalage de bronzes astiqués pour la vente du dimanche : des braseros à couvercle doré, des mortiers de cuisine, une multitude de revolvers de Biscaye, — à un prix qui faisait trembler pour ceux qui oseraient en faire usage !

Le meuble que les jeunes gens désiraient acheter le premier, c'était le lit, et ils s'arrêtaient devant tous les étalages, devant toutes les portes de boutique où des lits étaient en montre : lits de toute espèce, en fer ou en bois, les uns repliés, les autres développés, avec leurs sommiers élastiques. Il y en avait tant que cela faisait tourner la tête à la jeune fille : plusieurs lits lui plaisaient à la fois, et elle ne pouvait se décider pour aucun. Mais Maltrana l'entraînait : ils n'étaient qu'à l'entrée du Rastro, et ils avaient encore beaucoup de choses à voir. Là-bas, aux Americas, il avait des amis, des parents : c'était chez eux qu'ils trouveraient les articles les plus avantageux.

Au bas de la Ribera, quelques femmes rassemblaient autour d'elles une foule de personnes de leur sexe, en offrant de « magnifiques bas en fil d'Écosse à trois réaux la paire ! » Maltrana se poussa avec Feli dans cette foule. Il voulait que la première emplette qu'ils feraient ensemble fût pour elle : quelques paires de ces jolis bas, une demi-douzaine. Elle protestait, en le tirant par le bras. C'était de la folie ! Pourquoi une demi-douzaine ? Jamais elle n'en avait eu autant. Non, il ne fallait pas jeter l'argent par les fenêtres. Mais il lui imposa silence, se fâcha pour rire :

— Sachez, madame, que votre devoir est d'obéir et de prendre ce qu'on vous offre !... Voyons, Feli, donne l'argent à cette brave femme, puisque c'est toi qui l'as... Comme tu vas être jolie, ma mignonne, quand tu enfileras dans les pantoufles tes pieds chaussés de ces bas de couleur !

Et elle rougissait, à cause du caractère intime de ce cadeau, murmurait à l'oreille de son amant :

— C'est un cadeau qui porte malheur. J'ai entendu répéter souvent qu'il fait qu'on se querelle. Il faut détruire cette fâcheuse influence par un autre cadeau...

Et elle s'arrêta devant l'étalage d'un brocanteur, où elle venait d'apercevoir un énorme encrier de cristal, que fermait une boule de métal doré. Après un long marchandage, elle l'acheta et le remit à Isidro.

— Tiens, voilà pour toi. Tu auras de quoi écrire, mon pauvre petit, avant d'épuiser l'encre!...

Ils entrèrent enfin dans la vaste enceinte des *Nuevas Americas*[1]. Là étaient les commerçants en gros, ceux qui achetaient les ferrures et les ornements des maisons en démolition. Les magasins étaient des baraques de vieilles planches; mais, comme la prodigieuse quantité des marchandises ne trouvait pas de place dans ces étroits réduits, les objets s'en échappaient, envahissaient les ruelles et les places de l'enceinte.

A tel endroit, il y avait surtout du marbre, et on y voyait en grand nombre des croix de sépultures, des comptoirs, des lavabos, même des monuments funèbres dont les constructeurs avaient fait faillite avant de les porter au cimetière. En tel autre endroit, c'étaient des entassements de tapis roulés, qui exhalaient une odeur de pourriture et qui montraient à l'envers leurs couleurs déteintes. Ailleurs, il y avait des files de machines industrielles et agricoles dont l'acier se moirait de reflets bleu sombre, des enseignes arrachées à des portes ou à des balcons, et qui, avec leurs énormes lettres d'or, annonçaient des modistes françaises ou d'élégants salons de coiffure qui n'existaient plus.

Sur les places s'élevait en montagnes la vieille ferraille, si mangée de rouille qu'elle semblait devoir se briser comme verre. C'étaient des locomobiles démontées, dont les roues étaient couchées dans la boue, des chaudières immenses, dont le ventre creux s'enfonçait dans des cadres de planches rompues, et, entre ces résidus industriels, d'interminables rangées de balustrades encore en bon état, de grilles de jardin qui gardaient encore dans leurs gonds le plâtre des piliers.

Les deux amants s'arrêtèrent à peine quelques minutes dans cette partie du Rastro. Ils traversèrent la *Ronda de Ambajadores*[2], encombrée de gens, de brocanteurs libres qui ne pouvaient payer une place, de badauds qui écoutaient chanter la complainte d'un crime célèbre, devant l'affiche qui en représentait les scènes les plus truculentes; et ils pénétrèrent dans l'autre enceinte.

1. « Nouvelles Amériques. »

2. « Chemin de ronde » ou « boulevard des Ambassadeurs ».

Dès l'entrée, ils virent des bouquineries où de vieux messieurs aux vètements râpés feuilletaient des volumes dans lesquels ils plongeaient leurs nez chaussés de lunettes; de petites boutiques où s'entassaient, dans un désordre indescriptible, des tableaux troués, des feuilles de verre sales et opaques, de vieux bahuts, des cornes d'abondance dédorées et auxquelles manquait la pointe.

D'anciens décors de théâtre, de grosses toiles maculées de peintures où l'on entrevoyait des vestiges de palais et d'arbres touffus, servaient de portières et de cloisons à ces boutiques misérables. Le sol des ruelles était pavé de pierres inégales qui, par endroits, s'enfonçaient dans la boue et disparaissaient sous des ruisseaux d'eau noire et fétide. Ces ruelles nauséabondes, avec leurs îlots de cailloux et leurs lacs de fange, faisaient ressembler cette partie du marché aux allées étroites et tortueuses d'un souk mauresque.

Maltrana indiquait à Feli, en riant, tel ou tel de ces étalages, dont la valeur totale ne montait pas à plus de trois pesetas. Sur de vieux journaux étaient exposés des marteaux sans manche, des couteaux ébréchés et sans poignée, des heurtoirs, de vieilles blagues à tabac, des exemplaires moisis de revues illustrées. Le marchand se tenait immobile sur une chaise boiteuse, sans se soucier beaucoup des essaims de mouches qui volaient autour de ses lèvres, et, de temps à autre, plutôt pour les effrayer que pour attirer le public, il criait :

— A un sou!... à un sou la pièce!...

Ce qui manquait le moins, c'était la vieille ferraille, oxydée et rougeâtre. Isidro admirait la patience de certains fureteurs qui, ayant besoin d'une vis ou d'un clou pareil à celui qu'ils tenaient à la main, employaient toute leur matinée à se promener d'étalage en étalage, sans se lasser de remuer des montagnes de fer.

Un tas de vieilles poupées attira l'attention de Feli. C'étaient des poupées qui avaient habité des maisons de riches et qui, avec une joue crevée ou une jambe de moins, attendaient au Rastro la seconde partie de leur carrière et se proposaient à l'enfance misérable, aux mioches indigents, réduits à chercher leur bonheur dans ce fumier. Une pauvresse, qui marchandait une de ces poupées, n'arrivait pas à s'entendre avec le mar-

chand, tandis que la fillette, accrochée aux jupes de sa mère, s'efforçait de saisir la gothon nue, qui avait la tête toute noire et un bras brûlé.

— Je la veux, je la veux! — pleurnichait la fillette avec un bégaiement enfantin.

Mais la pauvresse rejeta la poupée à terre :

— Ça coûte trois sous, ma petite! Je ne suis pas assez riche.

Feli intervint, émue par le gros chagrin de l'enfant :

— Prenez-la, madame. C'est moi qui l'offre à votre petite.

Et elle paya, tandis que la femme la remerciait et que la fillette, serrant sur son cœur la gothon mutilée, répétait, à l'instigation de la mère :

— Merci, madame! merci bien!

Ensuite Isidro se mit en quête de son oncle « l'Ingénieur », lequel, quoique retiré des affaires, ne laissait pas de venir tous les dimanches faire là son étalage.

A l'autre extrémité de la place, grinçait un orgue de Barbarie. Les mélodies nasillardes en arrivaient par lambeaux jusqu'à Maltrana, dans les courts intervalles où les marchands interrompaient leurs vociférations. Le jeune homme prit Feli par le bras et se dirigea vers le lieu d'où partait cette musique lamentable. Il ne s'était pas trompé : le joueur d'orgue était son oncle « l'Ingénieur ».

Celui-ci était vêtu d'un pardessus châtain à gros boutons et coiffé d'une casquette sous la visière de laquelle ressortaient les deux taches noires de besicles garnies d'étoffe, qui protégeaient sa vue malade. Il était assis dans un fauteuil de bois blanc doré, aux courbes gracieuses, qui datait du XVIII[e] siècle. La soie ancienne qui recouvrait ce fauteuil avait gardé, entre les déchirures et les effilochures, le lointain souvenir d'une scène pastorale. A côté de l'Ingénieur était assise, sur un tabouret, une grosse femme au nez camard, aux chairs débordantes, qui, pour s'abriter du soleil, avait ouvert une ombrelle rouge, ornée de dentelles dont la richesse contrastait avec la saleté de ses nippes.

Isidro ne fut pas surpris de la voir là. Il connaissait les faiblesses de l'Ingénieur. C'était, sans doute, la favorite du moment. L'oncle, depuis qu'il était veuf, jouissait d'une détestable réputation de paillard, dans tout le quartier, depuis

la *Ribera de Curtidores* jusqu'au *Paseo* des Acacias. Il n'y avait pas au Rastro de vendeuse d'abatis, de fripière ou de marchande de bric-à-brac qu'il ne courtisât, fort du prestige que lui assuraient ses talents et les honnêtes économies qu'on lui supposait. Les odalisques se succédaient à tour de rôle dans ses faveurs, avec des alternatives de scandales et de rixes, sans que l'illustre Ingénieur se décidât formellement pour aucune.

Campé dans son fauteuil magnifique, il tournait la manivelle de l'orgue et se délectait aux sons criards qu'il accompagnait avec des mouvements de la tête. Il avait à ses pieds une abondante collection de livres à l'usage des aveugles. — Qui diable pouvait aller chercher au Rastro une marchandise de ce genre-là ?

Quand l'Ingénieur, à travers ses lunettes aux verres noirs, aperçut un couple arrêté devant son étalage, il crut flairer des clients.

— Un orgue superbe, *caballero* ! Fabrication allemande... A vendre pour rien !... Vous êtes un homme de goût. Je vais changer le registre, et vous entendrez un morceau remarquable : la marche du *Prophète* !

Isidro lui répondit par un éclat de rire, tandis que la formidable odalisque tirait l'Ingénieur par la manche, afin de lui faire comprendre son erreur.

— Mais, mon oncle, c'est moi ! — dit Maltrana.

— C'est toi ! Et qui donc es-tu ?

— Isidro, le fils de votre sœur !... Je me suis marié : je viens avec ma femme faire quelques emplettes, et j'ai voulu vous voir pour vous demander conseil.

En apprenant qu'une femme accompagnait son neveu, l'Ingénieur lâcha brusquement la manivelle, et, foulant aux pieds les livres pour aveugles, il approcha de Feli ses besicles et la contempla. un bon moment.

— Parfait, mon neveu ! Toutes mes félicitations ! — dit-il ensuite avec un sourire de connaisseur. — Je suis enchanté de vous voir, ma jeune dame. et je vous souhaite de vivre longtemps sans devenir plus antipathique ni plus laide... Pardieu, non, mon neveu, ces livres-ci ne sont pas pour elle ! Quelle paire d'yeux elle a, ton associée !

Puis, s'adressant à son obèse compagne, du même ton que s'il parlait à un chien :

— Écoute, toi! Ne trouves-tu pas que cette jeune dame ressemble beaucoup à Nicanora, la cigarière de la rue *Mira el sol*[1]?

— Mais non, mais non, elle ne lui ressemble pas du tout! — repartit la grosse femme avec non moins de rudesse, en faisant voir entre ses lèvres, gonflées comme des saucisses, une denture pointue et jaunâtre. — C'est toi qui es aveugle! Madame est beaucoup plus jolie, et la Nicanora serait très flattée de ressembler à la semelle de ses souliers!

— Peuh! — fit dédaigneusement l'Ingénieur, — tu as la berlue... Ne faites pas attention à ce qu'elle dit, vous autres. Elle a pris Nicanora en grippe parce que la gosseline en tient pour moi, La semaine passée, elles se sont crêpé le chignon, et on a dû les conduire au poste.

— Et vous, on ne ferait pas mal de vous berner avec elle sur la place publique! — répliqua la mégère d'une voix éraillée. Après quoi, satisfaite de ce souhait charitable, elle se retourna sur son siège, tint son ombrelle droite et demeura immobile, pinçant les lèvres et feignant de ne voir et de n'entendre ni l'Ingénieur ni le neveu et la nièce.

Ensuite le vieux brocanteur, toujours assis dans son fauteuil, donna les conseils demandés par Isidro pour les achats à faire. La boutique de la *Ribera de Curtidores* appartenait maintenant à ses enfants : il la leur avait cédée, pour jouir d'une liberté complète. Après avoir tant travaillé, il lui était bien permis de s'amuser un peu. Mais d'ailleurs il avait gardé le goût du métier, surtout pour ce qui concernait les instruments de musique. Ses confrères n'acquéraient pas un mécanisme défectueux sans lui demander de le réparer. Il avait toujours chez lui quelque bijou comme cet orgue, et, chaque dimanche, il venait s'installer dans les Americas, afin de ne pas en perdre l'habitude.

L'Ingénieur s'indignait en parlant de sa famille. Son frère l'antiquaire était un orgueilleux qui, depuis qu'il se trouvait en rapport d'affaires avec des marquis et des curés riches, était

1. « Regarde le soleil. »

devenu insupportable. Ils ne se rencontraient pas une fois sans que ledit antiquaire lui jetât à la face ses fredaines et ses aventures scabreuses. C'était un jésuite, un hypocrite; il vivait comme un imbécile, sans joie, sans fantaisie. A quoi lui servait son argent? L'Ingénieur conseillait à Isidro de ne pas aller voir un pareil individu.

— Si tu vas chez lui, aux *Americas viejas*, il te recevra avec ses airs solennels qui donnent envie de lui administrer une paire de taloches... Quant à mes deux fils, ils sont brouillés avec moi. Ils me cherchent continuellement chicane, me renient pour moins d'un sou. C'est à peine s'ils me saluent, et ils allèguent que c'est à cause de ma façon de vivre, et parce que je parle à telle ou telle personne. Mais ce n'est que de la frime! La vraie raison, c'est qu'ils ne veulent pas me payer ce qu'ils me doivent pour la cession de la boutique. Que leur importe, à ces juifs, ce que fait leur père? A côté d'eux, j'ai l'air d'un jouvenceau. Il n'y a pas dans la famille de gaillard plus jovial et plus dégourdi que l'Ingénieur!

Malgré tout, il finit par conseiller à Maltrana d'acheter le lit dans la boutique de ses fils : ils avaient des articles neufs et à bon marché. Il ne fallait pas faire cette acquisition aux *Americas* : on n'y trouvait que des lits ayant déjà fourni un long service et où, pour le moins, une famille entière était morte.

Puis l'Ingénieur demanda des nouvelles de sa mère, la señora Eusebia. Il ne l'avait pas vue depuis plus d'un an. Comment s'arrangeait-elle avec le señor Polo? Un jour que l'envie lui en viendrait, il se déciderait peut-être à pousser jusque là-bas. Il ne connaissait plus les habitants des Carolinas. Pour lui, Madrid finissait au café de San Millan, où il se réunissait, chaque jour, avec des copains, pour reluquer les femmes de la Cebada. Quand son neveu voudrait le voir, il savait maintenant où on pouvait le trouver.

Cela dit, il recommença de faire tourner la manivelle, de sorte que la nasillarde mélodie grinça pour la seconde fois. Maltrana se disposait à quitter son oncle; mais celui-ci, avant de le laisser partir, eut un accès de générosité :

— Prenez ici tout ce qu'il vous plaira! Puisque vous êtes nouvellement mariés, je vous dois un cadeau de noce.

Et, d'un geste noble, il leur montra la marchandise épar-

pillée à ses pieds, ces livres pour aveugles dont les uns étaient ouverts au vent, les autres posés sur la tranche, le dos en l'air Les jeunes gens se contentèrent de le remercier.

— Je ne vous offre pas l'orgue, — continua-t-il, — parce que j'ai un faible pour la marche du *Prophète*. Mais, quand j'en serai las, venez le prendre : il vous fera passer de bons moments.

Les amoureux s'éloignèrent. En remontant vers les hauteurs du Rastro, ils traversèrent la cour des *Americas viejas*. Feli y admira les vastes magasins d'antiquités, les ameublements dont les sièges de soie voyante égayaient les recoins sombres de la cour. Puis ils entrèrent dans la boutique des fils de l'Ingénieur et demeurèrent là plus d'une heure, à faire leur choix et à marchander. Maltrana s'aperçut bientôt que ses cousins étaient « des juifs », comme disait leur père. Ils n'avaient ni gaîté ni cordialité : c'était comme si la poussière de leur magasin avait gagné aussi leur âme. Ils parlaient avec une gravité pleine de défiance, craignaient évidemment qu'Isidro ne se targuât de sa qualité de parent pour acheter à crédit. En tout autre endroit, le jeune homme aurait eu les mêmes meubles à meilleur compte ; mais, justement à cause de la parenté, il eut honte de faire du marchandage. Il acheta un petit lit doré, un sommier, deux oreillers et deux couvertures, un bureau, une table de salle à manger, quelques chaises. Tout cela était modeste et peu coûteux. Le lit de fer lui-même, avec ses dorures si éblouissantes que tous deux se reprochaient cette élégance et s'accusaient de gaspillage, ne valait que sept douros. Tandis qu'ils faisaient leurs achats, ils se regardaient avec inquiétude. Comme c'était cher ! Mais ensuite leur appréhension se dissipait, lorsqu'ils examinaient de nouveau ce lit, surtout ce sommier élastique. Elle, aux Carolinas, elle n'avait jamais eu qu'une mauvaise paillasse mise sur des planches ; et lui, dans la rue des Artistes, il avait dû attendre, pour reposer ses os, que son beau-père lui laissât le grabat. Quand ils sortirent de la boutique, ils tremblaient d'émotion.

— Que d'argent dépensé ! — disait Feli, en jugeant au toucher la diminution du petit paquet de monnaie qu'elle portait dans sa main. — Si nous continuons à gaspiller de la sorte, nous serons bientôt réduits à demander l'aumône.

Mais Isidro la rassurait. N'allaient-ils pas commencer une vie nouvelle, avoir leur « chez soi », être les maîtres dans leur logis? A quoi bon s'inquiéter? Ils avaient encore de l'argent pour les besoins du ménage. D'ailleurs, avec sa plume, il saurait en gagner d'autre!... Et il parlait de sa plume avec une fière assurance, comme si le monde entier attendait impatiemment qu'il daignât écrire et mettre en vente un ouvrage.

Sortis du Rastro, ils considérèrent, un instant, près de la place, les échoppes des savetiers qui utilisent les vieilles chaussures ramassées dans les rues. Ces hommes avaient devant eux de gros tas de souliers mouillés, extraits d'une large cuve, et ils les dépeçaient comme des bêtes mortes, en arrachaient les clous, les semelles, les talons, tout ce qui pouvait servir. Le reste, jeté à terre, se collait aux pavés comme des débris de viande flasque.

Devant la statue du soldat de Cascorro, ils croisèrent deux marchands d'habits qui revenaient de courir les rues en s'égosillant à crier leur marchandise. Ils portaient sur les bras des hardes de toutes sortes. Ils étaient chaussés d'espadrilles, coiffés de casquettes par-dessus lesquelles ils avaient arboré, comme insignes de leur profession, l'un, un chapeau à haute forme, l'autre, un chapeau de prêtre d'un noir verdâtre. Ils marchaient gravement, comme deux caricatures de la bourgeoisie et du clergé, sans prêter la moindre attention aux rires des curieux. Ils entrèrent à la taverne du Manco, pour s'entretenir de leur commerce entre deux verres.

Isidro et Feliciana avaient hâte de se voir dans leur petit appartement. Ils hésitèrent une minute devant la porte d'un café, se demandant s'ils y déjeuneraient; mais ils se décidèrent à retourner chez eux, où ils pourraient manger seuls, loin de tout regard indiscret.

Lorsque le garçon du restaurant voisin se présenta, avec un grand plateau, à ce haut étage où ils cachaient leur bonheur, ils durent mettre sur une petite table qui appartenait à don Vicente, la grillade de porc aux pommes de terre, la morue frite, le dessert de raisins secs et d'amandes grillées, la bouteille de vin. Ils mangèrent avec le bel appétit de la jeunesse, encore excités par le plaisir que donne le changement de

milieu. De temps à autre, Feli fronçait le sourcil, avec la mine préoccupée d'une sage ménagère.

— Ça commence mal : nous dépensons trop. Avec le prix de ce déjeuner apporté du restaurant, j'avais assez pour nous faire vivre deux jours !

Maltrana ne répondait que par des éclats de rire. Il fallait bien se donner de la joie. C'était le jour de leur noce, ce premier dimanche qu'ils passaient ensemble ! Plus tard, ils songeraient à faire des économies.

Ils burent dans le même verre, chacun ayant soin de poser ses lèvres à l'endroit où les lèvres de l'autre avaient laissé une marque. Ils s'embrassaient entre deux bouchées, et les baisers imprimaient sur leurs joues de petits ronds de vin et de graisse.

— Vilain ! dans quel état je suis ! — disait-elle avec une moue gentille, en s'essuyant la figure. — Laisse-moi donc manger ! je n'en peux plus ; j'ai besoin d'être tranquille : nous avons encore tant de choses à mettre en ordre !

Grâce à don Vicente, qui survint, le repas se termina dans un calme relatif. Le saint homme venait d'entendre plusieurs messes, d'assister à une réunion de confrérie, de causer avec ces messieurs de la Conférence, qui lui remettaient des images et des brochures pieuses pour qu'il les distribuât aux prolétaires impies. Les dimanches étaient pour lui des jours de grand labeur. Il ne voulut pas accepter les reliefs du repas que le jeune homme lui offrait.

— Merci bien, monsieur de Maltrana !

S'il refusait, ce n'était point par fierté ; mais on était en carême, et il jeûnait rigoureusement. Il avait pris dans la rue sa modeste collation. N'était-ce pas bien suffisant pour « cette maudite chair de péché » ?

Il fixait avec une certaine inquiétude sur Feli ses yeux malades, troublé de voir une femme jeune et jolie dans sa propre salle à manger, dans cette salle aux murs garnis de rayons poussiéreux sur lesquels s'alignaient les dos vénérables de bouquins où, selon lui, étaient renfermées toute la sagesse et toute la sainteté du monde.

Car don Vicente adorait les livres de théologie, et il en possédait une telle quantité qu'on en aurait bien chargé trois

camions. C'était la seule dépense de luxe qu'il se permettait. Tous les bouquinistes de Madrid le connaissaient, et, lorsqu'ils avaient de vieux ouvrages de droit canon, de casuistique ou d'hagiographie, reliés en parchemin, ils les mettaient de côté à l'intention de frère Vicente, heureux d'avoir un amateur pour ces invendables rossignols. Le saint homme n'avait ni fauteuil ni couchette; il dormait par terre sur un matelas, et n'allumait jamais de bougie; mais il avait loué cet appartement de huit douros par mois afin d'avoir la place nécessaire pour loger sa bibliothèque. C'était son vice, sa faiblesse, son plaisir coupable. D'ailleurs il n'ouvrait jamais un de ces livres, n'était pas capable de les comprendre, avait de trop mauvais yeux pour s'en permettre la lecture. Il avait bien essayé de lire un peu de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix; mais ses idées s'étaient vite embrouillées, sa tête avait tourné. Aussi se contentait-il maintenant de considérer les dos de ces innombrables volumes, et il lui semblait alors qu'il avait devant lui un jardin : — le jardin de la science éternelle, où chaque livre, sous son enveloppe de peau et sa couche de poussière, était une fleur au parfum exquis.

Embarrassé, don Vicente se promenait de long en large avec ses gros souliers de curé, qui, à chaque pas, faisaient clic clac, et, ne sachant quoi dire à cette belle fille, il ânonnait :

— Alors, vous êtes la femme de monsieur de Maltrana?... Très bien, très bien!... Dieu vous accorde une longue vie de bonheur!

Feli se disait à elle-même que cet homme était né pour porter une soutane ou un froc.

— Alors, vous êtes la femme de monsieur de Maltrana?... Très bien, très bien!... Dieu vous bénisse et vous donne beaucoup d'enfants, pour qu'ils vous accompagnent dans le ciel!... Vous avez une honnête figure. Monsieur de Maltrana, lui aussi, est honnête, quoiqu'il ne songe guère à son salut... Vous le guiderez dans le bon chemin : en ces matières-là, les femmes sont plus habiles que les hommes... J'ai idée que nous nous entendrons, que nous vivrons comme de pieux chrétiens, dans une sainte paix....

Don Vicente expliqua la façon dont ils arrangeraient leur vie. Liberté entière pour tous! Ils avaient leur clef, et il

gardait la sienne. Chacun pourrait entrer et sortir à sa guise. En cas de besoin, on s'appellerait les uns les autres, pour s'assister mutuellement, comme de bons frères. Quant à lui, il lui arrivait parfois de se coucher lorsque le soleil brillait encore à l'horizon; mais, d'autres fois, il ne rentrait qu'à une heure avancée, soit qu'il fût aux prises avec quelque blasphémateur, soit qu'il veillât des malades dont il espérait la conversion *in extremis*. La nuit était aussi convenable que le jour pour servir Dieu.... Du reste, il dormait peu, n'aimait pas à dormir : car le Malin, pour nous tenter, pour nous séduire par des visions coupables et impures, choisit précisément le moment où nous sommes endormis. Il attendait donc avec impatience le point du jour, et il était sur pied avant l'aube, afin d'aller entendre la première messe. A l'heure où ses locataires se lèveraient, il serait depuis longtemps à courir les rues.

— Ne vous imaginez pas, madame, — continua-t-il, — que j'aie toujours vécu aussi chrétiennement qu'à présent. J'ai eu mon temps de libertinage, de noctambulisme. (Et il sourit avec une candeur qui voulait être malicieuse.) Quand je travaillais à conquérir l'âme de mon cordonnier, un malandrin de Grenade, qui a commis d'effroyables sacrilèges et dont la conversion vous a peut-être été contée par don Isidro, j'ai passé des mois et des années sans me coucher jamais avant le lever du soleil. Ce pécheur prenait plaisir à m'entendre; et moi, je m'attachais à lui, je l'accompagnais dans les tavernes et dans certains endroits pires encore, sauf votre respect, madame : dans des endroits où, au temps des martyrs, les païens ont conduit des vierges saintes. Puisse le Seigneur me le pardonner! Et il buvait, commettait des péchés abominables, tandis que, moi, sans accepter ses politesses, sans faire cas de ses blasphèmes, je continuais à lui tenir des discours édifiants, en attendant qu'il fût bien ivre, pour voir si je réussirais alors à l'amener dans une église et à lui faire entendre une messe, une seule, avec l'espoir que le Christ et sa sainte Mère me viendraient en aide et lui toucheraient le cœur... Cela m'a coûté cher, mais je suis arrivé à mon but : j'ai rendu une âme à Dieu!

Et, en clignotant de ses yeux rouges, il se frottait les mains,

très fier de sa malice et enchanté de cette conversion qui était l'acte le plus glorieux de sa vie.

— Vous serez bien ici, madame, — continua-t-il. — On trouve tout ce qu'il faut dans le quartier même. Vous avez à proximité plusieurs églises, où l'on dit des messes à toute heure. En outre, la cathédrale de San Isidro, avec sa fameuse chapelle « isidorienne », est pour ainsi dire à portée de la main. On y fait une musique admirable. Il y a des enfants de chœur, une bande de chérubins, que vous écouterez bouche béante...

Sur ces entrefaites, deux hommes de peine se présentèrent, apportant une partie des meubles, et don Vicente prit congé des jeunes gens. Ce soir-là, il avait à faire de la propagande. Il irait visiter d'abord, sur la grand'route d'Estramadure, quelques pauvres hères qui, pour tout moyen d'existence, n'avaient, en été, que le travail dans les tuileries, et, en hiver, le vol des cardons et du bois à brûler dans la *Casa de Campo*[1].

— Je vous laisse, — conclut-il. — je vous laisse absolument maîtres des lieux. Avec d'autres locataires, je n'aurais pas tant de confiance. Monsieur de Maltrana n'a pas à se gêner : il peut disposer de ma bibliothèque. Toutes les portes restent ouvertes. Si vous avez à clouer quelque chose, vous trouverez un peu de tout dans la caisse aux outils. Si madame a besoin de boutons, de fil et d'aiguilles, il y en a une provision sur une planche de la bibliothèque.

Les amants, restés seuls, consacrèrent une grande partie de l'après-midi au rangement de leurs meubles. Les hommes de peine avaient tout laissé pêle-mêle au beau milieu de la pièce dont le jeune homme voulait faire son bureau. Après de longues réflexions et de non moindres hésitations, Isidro et Feli se décidèrent à mettre les choses en place.

— Ici la table, près de la fenêtre, — dit Feli. — Tu écriras, le dos tourné à la cuisine; et moi, je viendrai tout doucement, sur la pointe des pieds, pour te faire peur, au moment où tu t'y attendras le moins, et je jetterai mes bras autour de ton cou en te donnant un gros baiser... comme ça !... comme ça !...

Et le silence monacal de l'appartement de frère Vicente

1. Parc royal, dans la banlieue de Madrid.

fut troublé par une pluie de baisers sonores et par les soupirs de passion qui accompagnaient les fortes étreintes.

La grande affaire de l'après-midi fut l'installation du lit. Ils le changèrent de place un nombre incalculable de fois, sans arriver à être satisfaits l'un et l'autre. Ils haletaient, la tête rouge de fatigue, à tourner et retourner cette lourde couche dans l'étroite pièce. Feli, les manches retroussées, les boucles rebelles collées au front par la sueur et la poussière, frappait du pied sur le plancher et faisait la moue, jamais contente. Elle voulait que le lit fût bien en vue, que la lumière fît ressortir tout l'éclat de l'or. N'était-ce pas pour cela qu'ils avaient dépensé tant d'argent?... Et, quand ils avaient obtenu le résultat cherché, divers inconvénients se révélaient. Serait-ce elle qui coucherait du côté du mur? Ne faudrait-il pas qu'elle se levât la première, pour vaquer aux soins du ménage? Et, si elle couchait du côté du mur, elle ne pourrait pas se lever sans troubler le sommeil d'Isidro. Ils changeaient donc le lit de place, encore une fois, mais sans réussir à trouver l'arrangement parfait.

Lorsqu'ils eurent à peu près fini d'installer leur chambre, ils gagnèrent la pièce qui devait servir de bureau à Maltrana, et celui-ci alla chercher le marteau et les clous : il voulait orner les murs d'estampes données par un ami. C'étaient des portraits, et le jeune homme expliqua chaudement à sa maîtresse la géniale grandeur de ces personnages qui, sur le papier, faisaient des gestes léonins ou levaient en l'air des yeux ardents d'inspiration.

— Regarde bien, ma petite! Celui-ci, c'est Victor Hugo, un demi-dieu. Quand j'aurai rangé ma bibliothèque, je te ferai lire quelque chose de lui... Cet autre, c'est Frédéric Strauss, qui a soumis la vie de Jésus à une impitoyble critique... Ce barbu-là, c'est Darwin; et celui qui ressemble à un hérisson blanc, c'est l'oncle Schopenhauer... Voici Zola, avec son regard triste comme s'il allait pleurer; et voici mon ami Hæckel, ce petit vieux si coquet et si sympathique!... Des gens distingués, tu sais; des particuliers de marque, qui ne s'offenseront pas de vivre avec nous en pleine allégresse juvénile. Et je te prie de croire qu'ils en verront de drôles, ces illustres polissons!...

Elle souriait en regardant les portraits, et, dans sa naïve ignorance, elle croyait de bonne foi que c'étaient des messieurs de Madrid en relations familières avec son amant. Mais cette familiarité supposée lui inspira une crainte. Ne seraient-ils point mal vus de don Vicente, leur propriétaire?

Maltrana éclata de rire. La veille, en apportant les estampes, il les avait justement montrées à don Vicente, et le dévot était resté longtemps perplexe.

— Moi, — s'était-il écrié, — je me méfie toujours des hommes de grande réputation. Je ne connais pas ces messieurs, puisque je ne lis jamais les journaux; mais, quand les feuilles publiques s'occupent beaucoup d'un homme, cela me met la puce à l'oreille. Aujourd'hui, on ne parle que des grands pécheurs, et les saints vivent dans l'oubli.

Puis, après réflexion, il avait demandé :

— Parmi ces messieurs-là, n'y aurait-il pas Voltaire ou Garibaldi?

Frère Vicente ne connaissait pas de plus grands ennemis de Dieu. Le nom de Voltaire le mettait hors de lui, faisait monter à ses yeux rouges des larmes de pieuse rage.

— Non, non, don Vicente! Ils n'y sont pas!

— Je m'en félicite : car, s'il y avait eu Voltaire ou Garibaldi, j'aurais sûrement décampé. Il me serait impossible de vivre sous le même toit que de pareils démons.

Après quoi, tranquillisé par la déclaration du jeune homme, il avait complaisamment examiné ces figures, avait même loué les grandes barbes d'argent et les fronts sereins qui, selon lui, donnaient à certaines d'entre elles un air de béatitude.

Quand Maltrana eut achevé de clouer quelques porte-manteaux dans la chambre à coucher, la nuit tombait. Il fallait penser au souper et à l'éclairage. Les nécessités de la vie matérielle troublaient leur amoureux isolement, les obligeaient à sortir de cette inconscience d'oiseaux vagabonds qui bâtissent leur nid pour la première fois. Isidro prit son chapeau : il allait descendre afin d'acheter le nécessaire.

— Adieu, ma petite. Adieu, ma mignonne. Je reviens dans un instant.

Et ils s'embrassaient très fort avant de se quitter; puis ils se détachaient l'un de l'autre; mais aussitôt ils se rappro-

chaient, s'étreignaient, se couvraient encore de baisers, comme si le jeune homme avait été sur le point d'entreprendre un très long voyage. Enfin ils se quittèrent sur le palier.

— Ferme bien la porte, — recommanda Isidro, comme s'il craignait que Feli ne courût de grands périls pendant son absence.

Et il ne s'éloigna qu'après avoir entendu la clef grincer dans la serrure.

Il revint au bout d'une demi-heure avec un paquet de bougies, deux côtelettes panées, un pain d'une livre, une bouteille de vin et un sac de petits fours : — une orgie! — Décidément, la vie bourgeoise, avec un logement à soi et une seule femme, avait du bon. Oui, la vie était gaie, à condition qu'on la prît dans un sens dionysiaque, et ce n'était pas bien difficile : pour cela, une vitrine de confiseur et les beaux yeux d'une jeune fille suffisaient, fût-elle née dans le fumier de Tetuan.

Feli l'attendait au haut de l'escalier, tremblante de crainte :

— C'est toi, Isidro? — demanda-t-elle d'une voix qui trahissait son angoisse.

Il était nuit close. Quand les ombres avaient envahi son nouveau logement, elle avait été prise de la peur de l'inconnu. Tout l'effrayait, surtout cette multitude de livres alignés sur les vieux rayons et ce Christ ensanglanté, aux longs cheveux pendants, que don Vicente avait dans la pièce voisine. Elle s'était sauvée sur le palier et elle attendait avec impatience le retour d'Isidro.

Celui-ci alluma une bougie et déposa ses emplettes sur la table. Alors Feli retrouva sa gaîté. Durant tout le dîner, ils firent des projets pour le lendemain. Ils iraient voir les boutiques de la rue de Toledo, pour acheter des draps. Isidro, malgré les protestations de Feli, songeait à lui offrir un certain costume exhibé sur un mannequin, à la porte d'un magasin de modes; et il se rappelait aussi que, depuis longtemps, elle rêvait d'avoir des bottines hautes, très hautes, de couleur jaune, avec beaucoup de boutons.

— Mais nous allons nous ruiner, mon bébé! — soupira-t-elle, en mettant sa tête sur l'épaule de son amant. — Tu n'es pas assez riche pour faire toutes ces dépenses.

Isidro protesta. Il travaillerait. Et à quoi pouvait-il employer

son argent, sinon pour sa Feli, pour cette jolie casquettière qui avait tout abandonné afin de le suivre, lui, si pauvre et si laid !

— Ne dis pas cela ! — répliqua-t-elle. — Tu es le plus beau garçon de Madrid et le plus savant. Quand bien même le prince des Asturies me courtiserait, je lui dirais non. J'ai mon Isidro qui, pour moi pauvrette, est plus que tous les princes et tous les rois !

Le jeune homme n'en protesta pas moins qu'il était désolé de n'avoir pas une existence meilleure à lui offrir. Il aurait voulu la loger dans un plus grand appartement, lui donner une servante, l'habiller comme une dame, la mener au théâtre dans une loge, la voir saluée par les hommes du monde, lire dans les journaux l'éloge de « la toute belle madame de Maltrana ».

Elle se mit à rire comme une gamine :

— Grand fou ! Est-il permis de désirer des choses si « superficielles » ? L'important, c'est qu'on s'aime. Je ne demande qu'à rester toujours ainsi... assise sur tes genoux... les lèvres sur tes lèvres...

Pendant quelques minutes, il demeura pensif. Il avait foi en l'avenir ; le bien-être physique l'induisait à croire que ses rêves d'ambition n'étaient pas de pures chimères.

— Oui, — reprit-il, — je travaillerai et je réussirai. Jusqu'à présent, j'ai lutté en vain contre la malchance ; mais tu me porteras bonheur. Désormais, je me sens une force que je ne me connaissais pas... Je me consacrerai à la politique. Dans notre pays, il n'y a pas d'autre moyen pour arriver promptement, et je veux faire de toi une grande dame. J'ai quelque chose dans le ventre, je te l'affirme. Le jour où je me serai révélé, j'imposerai le respect. Je serai directeur de journal, je serai député aux Cortès. Et je deviendrai ministre, Feli ; et tu seras ma femme, la femme de Son Excellence !...

Il parlait avec la foi de tous les humbles qui ont un peu d'imagination. Et elle riait avec un enthousiasme enfantin, sans concevoir le moindre doute au sujet des espérances de son amant, persuadée que ces rêves pouvaient se réaliser la semaine prochaine.

— C'est cela ! Femme de son Excellence ! J'aurai des calèches, des laquais à livrée galonnée d'or ; et mon oncle

le Fédéral restera bouche bée, quand il me verra passer à la Puerta del Sol, devant le trottoir où il tient boutique... Et tu iras au Palais Royal, tu fréquenteras les duchesses...

Mais soudain le visage rieur s'assombrit : elle pinça les lèvres et elle ajouta, sur un ton de mauvaise humeur :

— Mais non, je ne veux pas que tu sois ministre et que tu fréquentes les duchesses! Tu m'entends, Isidro? Je te défends d'accepter un portefeuille. Promets-moi que tu le refuseras, quand ils te l'offriront. Promets-le moi, ou je me fâche... et je te corrige!...

Et elle se redressa sur les genoux du jeune homme avec une feinte colère, le souffleta doucement de sa menotte blanche, lui tira les cheveux sans pitié.

— Eh bien, je te promets de ne plus l'être, — répondit Isidro. — Je donne ma démission. Grande crise ministérielle... Mais lâche-moi donc, ma petite : tu me fais mal, à me tirer les cheveux si fort!

Et alors elle lui baisa les yeux bien délicatement, comme si elle avait peur de lui blesser les paupières avec ses lèvres.

Enfin ils se sentirent pris d'une douce lassitude, gagnés par le désir du repos. Donc, à la niche! Mais ils ne dormirent pas : ils n'avaient pas sommeil. Enveloppés dans l'obscurité, ils entendirent le grincement de la serrure et le pas du frère Vicente qui rentrait à tâtons. Feli prêta l'oreille aux bruits que faisait le saint et en devina la cause : « Pan! pan! il ôtait ses gros souliers et les jetait sur le plancher... Puis il se déshabillait... Puis il s'allongeait sur sa paillasse... » Elle eut l'esprit traversé par une idée qui lui donna une si forte envie de rire que, pour étouffer l'invincible hilarité qui la tordait, elle dut presser ses lèvres contre l'épaule de son amant. Riant aussi sans savoir pourquoi, il lui demanda à l'oreille la raison de ce fou rire.

— A quoi penses-tu?

— Je pense à la mine que doit avoir le saint en chemise!...

Longtemps un petit murmure s'éleva dans la pièce voisine : c'était don Vicente qui récitait ses prières. Puis au murmure succéda un ronflement pénible. Mais, de temps à autre, le ronflement était interrompu par de longs soupirs et par de pieuses exclamations :

— Ah! Seigneur!... Lâche-moi, Satan! Je te reconnais bien!... Tu perds ta peine avec moi, démon! Ma chair est morte... Gloire à Dieu!...

VII

Dans le calme de sa nouvelle existence, Maltrana termina vite le livre du marquis de Jimenez. Et ce grave personnage se montrait satisfait du travail, chargea même le jeune homme de surveiller l'impression et de corriger les épreuves : un sénateur est si occupé!

Quand l'ouvrage fut imprimé, « l'auteur » confia encore à Maltrana une nouvelle besogne. Le chef du parti, qui devait écrire la préface, ne tenait pas sa promesse et payait d'excuses don Gaspar. Celui-ci ne s'en offensait pas : il connaissait trop bien les exigences de la politique, impitoyable pour ceux qui se dévouent à ses écrasants labeurs. En fin de compte, l'illustre homme d'État avait donné au marquis une preuve insigne de confiance : il l'avait prié de rédiger lui-même ladite préface, et l'avait autorisé à y mettre la signature de son chef. Quand on était capable d'écrire un livre si remarquable, on pouvait bien, en une soirée, jeter sur le papier quelques pages d'introduction...

— Et moi, mon jeune ami, — continua le sénateur, — je vous donne, à mon tour, plein pouvoir pour l'accomplissement de cette honorable tâche, dont vous vous acquitterez, je n'en doute pas, avec tout le soin dont vous êtes capable. Quel honneur pour vous! Écrire des choses qu'un homme célèbre autorisera de sa signature! Peu de gens, à votre âge, ont eu pareille gloire!... Je crois inutile de vous indiquer ce que vous aurez à dire dans cette préface. Je m'en rapporte entièrement à votre talent. Le chef, qui a pour moi une particulière affection, n'aurait pas ménagé les éloges à mon livre, si ses occupations le lui eussent permis. Laissez courir votre plume sans scrupule. Vous savez mieux que personne la valeur de ce livre, qui résume l'expérience d'une longue vie politique, et où il y a des passages vraiment admirables.

Le marquis parla ensuite de la rémunération de ce nouveau travail. Pour le livre, qu'il s'était engagé à payer trois mille

réaux, il irait jusqu'à mille pesetas : car il était content, quoique les notes fussent un peu maigres. Le chef (qui d'ailleurs n'avait pris connaissance que de la table des matières) avait porté aux nues l'érudition de l'auteur... En plus, pour la préface, Maltrana toucherait cinquante douros ; mais il devrait se distinguer, faire un travail qui étonnerait, qui aplatirait les autres présidents de groupes assez téméraires pour discuter, aux Cortès, contre l'illustre chef du parti.

— Je vous initie aux mystères de la haute politique. Quel honneur pour vous de les connaître, à votre âge !... Mais bouche close, n'est-ce pas, mon ami ? Vous me perdriez aux yeux du chef, s'il venait à savoir que cette préface a été faite par un autre que moi-même. Il n'aurait plus confiance en moi ; et sa confiance, il est de votre intérêt que je la garde... Ah ! quand nous serons au pouvoir !... Vous verrez, vous verrez, quand nous serons au pouvoir !...

Maltrana, estimant la rétribution suffisante, écrivit la préface. En tout, cinq mille réaux, dont il avait presque mangé la moitié. Mais il avait encore du pain sur la planche pour deux mois, et, pendant ce temps-là, il était probable que don Gaspar, flatté du succès, concevrait le désir de publier un autre livre. Décidément, la vie était agréable.

Isidro était sous le charme de sa nouvelle existence, si paisible, si régulière, si bien ordonnée, aux côtés de Feli. Celle-ci se révélait comme une excellente ménagère. Chaque matin, elle descendait sur la place, enveloppée dans son châle, un panier au bras ; et, aussitôt revenue, elle retroussait ses manches et passait la journée à cuisiner, à épousseter, à laver et à faire sécher le peu de linge que possédait Isidro. Jamais la mise du jeune homme n'avait été aussi soignée ; ses amis célébraient avec étonnement la blancheur de ses chemises, la propreté de son chapeau. En outre, il engraissait, prenait un teint meilleur. Le pot-au-feu de Feli, les ragoûts paysans, dont elle avait appris la recette chez son père, et l'habitude de se coucher tôt, rendaient une vigueur nouvelle à cet organisme ébranlé par les privations et par les désordres de la vie de bohème. Les camarades disaient :

— Il a une petite qui le soigne, qui le bichonne... une perle !... Et jolie, avec ça !... Le chançard !

Et ils glosaient sur les cachotteries astucieuses de Maltrana, qui, connaissant la liberté de langage et les hardiesses de ses amis, avait grand soin de ne pas leur faire savoir où il demeurait. Il redoutait leurs visites et il ne donnait rendez-vous, même aux plus intimes, qu'à l'Ateneo.

Feli aussi éprouvait les heureux effets du changement de vie. Elle se montrait gaie; et cependant, de loin en loin, un nuage passait dans ses yeux, quand elle pensait au Mosco. Que devenait son père, seul dans la masure des Carolinas? Que disait-il de sa fille?

Les après-midi du dimanche, les deux amants sortaient dans la banlieue, — mais en évitant de s'approcher des Cuatro Caminos ; — ou bien ils se promenaient dans les allées les plus solitaires du *Buen Retiro*[1]. Et alors Maltrana considérait sa maîtresse avec une sorte d'orgueil, comme si elle était son œuvre à lui, et il se complaisait à en détailler les perfections.

— Si tes anciennes amies te voyaient, ma petite!... Te voilà devenue une demoiselle!... Le jour où tu t'y attendras le moins, je te ferai présent d'un chapeau.

Elle avait acheté son costume dans un magasin de modes de la rue de Toledo. Elle avait été séduite par des mannequins plantés sur le trottoir : dames sans tête, vêtues d'étoffes criardes, et alignées comme pour une réception. Sur le ventre de chacune pendait un écriteau indiquant le prix. Feliciana avait choisi une robe bleue à ornements noirs, qui, d'après la formelle déclaration de la demoiselle de magasin, était la « dernière création de Paris ». Cette robe, complétée par une modeste mantille, la transformait. Elle avait même caché sous des gants ces jolies mains dont elle était si fière aux Carolinas. Mais ce qui flattait le plus sa vanité féminine, c'étaient les bottines couleur citron, qu'elle avait longtemps rêvées et qu'elle appréciait comme le plus joli cadeau de son amant. Elle se préoccupait beaucoup de sa chaussure, considérait ses pieds comme la partie la plus excellente de sa personne, et, tout en marchant, elle lorgnait avec coquetterie les deux taches d'or pâle, à pointe aiguë, qui apparaissaient et disparaissaient alternativement sous la bordure de sa jupe.

1. Le *Buen Retiro* ou *Parque de Madrid* est un immense jardin planté d'arbres, qui se trouve à l'est de la ville.

De ces promenades dominicales ils revenaient fatigués, les pieds poudreux, contents de retrouver la douce tranquillité de leur petit appartement, avec le dîner qui les attendait et que suivrait une nuit tendre. Le sentiment de leur bonheur domestique les portait à s'isoler de plus en plus, à s'enfermer dans leur amour et à oublier le reste de l'univers. Tout ce qu'ils souhaitaient, c'était que cette vie durât pour eux éternellement.

Dès que Maltrana était descendu de son étage, il lui semblait qu'il venait de mettre le pied sur une autre planète. Dans la rue, il regardait les passants avec surprise, comme s'ils étaient d'une autre espèce que lui-même. Certainement ces gens-là, pour la plupart, ni n'aimaient, ni n'étaient aimés. Comment pouvaient-ils vivre de cette façon? Lui, c'était à peine s'il se rappelait l'époque récente où il vivait comme dans les limbes, sans autres passions que de lire, d'émettre des paradoxes, d'aboyer après les hommes arrivés, sans s'apercevoir qu'il y avait des femmes sur la terre et un sentiment qu'on appelait l'amour! Il lui paraissait incroyable, aujourd'hui, qu'il eût été capable de vivre ainsi, comme une plante, comme un caillou, sans véritables joies, sans douces tristesses, sans aspirations idéales. Ah! il n'y avait de poésie en ce monde que pour ceux qui, comme lui, étaient amoureux. Et il se disait avec orgueil que les amoureux constituaient dans l'humanité une élite aristocratique dont il faisait partie.

Un jour, Maltrana rencontra Manolo, « le Fédéral », sur le trottoir de la Puerta del Sol où il distribuait son « papier ».

— Bien, très bien, citoyen! — fit ironiquement le camelot. — Toi et Feli, vous en avez fait de belles!... Il est incroyable que des « intellectuels », que des personnes qui n'appartiennent pas au quatrième état, commettent de pareilles sottises!

Et il le regardait de ses yeux en boules de loto, soufflant, essuyant la sueur de sa face; puis il recommençait à faire tomber sur Isidro l'avalanche de son indignation :

— Non, pardieu, ce n'est pas croyable! Et ne va pas t'imaginer que je vous reproche de vous être mis ensemble et d'avoir usé de votre absolue autonomie. Cela pourra scanda-

liser les réactionnaires et les unitaires; mais moi, non, parce que je suis un citoyen conscient et que j'ai moi-même conclu plus d'un contrat de cette espèce... L'homme est libre, la femme est libre, l'amour doit être libre et autonome... Mais ce qui est une gaminerie digne du fouet, c'est la façon dont cette morveuse a laissé son père dans l'abandon, là-bas, aux Carolinas. Moi, je vais tenir compagnie au Mosco plus souvent que par le passé. Chispas habite avec lui, et ils ne font pas mauvais ménage. Mais, malgré tout, le pauvre homme est triste : quelque chose lui manque; il ne veut pas qu'on parle devant lui de la gosseline, et de toi moins encore. Il boit comme un moustique et veut aller au Pardo tuer à bout portant quelque garde. Vous l'avez mis dans un tel état qu'un de ces jours il va faire une grosse bêtise.

Maltrana, pris de remords en songeant au mal qu'il avait fait à cet ami, éprouva un vif desir de réparer sa faute. Manolo ne pouvait-il pas intervenir en leur faveur et obtenir que le Mosco leur pardonnât?

— Votre conduite n'a pas de nom, — continua le Fédéral. — Vous vous aimiez? Parfaitement! Alors il fallait venir me trouver, moi qui suis l'homme pratique par excellence, et nous serions allés ensemble causer un peu aux Carolinas. De ces lèvres que voici, j'aurais fait une motion : « Frère, ces enfants s'aiment; ils sont en âge d'être autonomes, et ils doivent se confédérer devant la nature. D'ailleurs l'affaire ne comporte pas d'autre solution : car, à ce que disent les mauvaises langues, ils ont déjà pris l'habitude d'aller se promener, le soir, dans les terrains vagues, et je soupçonne qu'ils ont goûté au pot-au-feu avant le coup de midi. Telle est mon opinion. » Le débat ainsi engagé, nous aurions discuté avec autant de tours de parole qu'il eut été nécessaire; et sois certain que, sur le résumé que votre serviteur aurait fait de la discussion, vous auriez été autorisés, en vertu de vos droits individuels, à aller au dodo sans que le Mosco se posât en tyran centralisateur. Mais, après votre irrationnelle équipée, il est devenu difficile de mettre cette affaire à l'ordre du jour.

Maltrana, tourmenté par sa conscience, eut un mouvement d'audace et parla d'aller lui-même, en compagnie du camelot, solliciter le pardon du braconnier.

— Non, il est encore trop tôt, — répondit Manolo. — Si tu te présentes ainsi à l'improviste, le Mosco est capable de te traiter comme un chevreuil de Sa Majesté. Les mains lui démangent d'occire quelqu'un. Laisse-moi le soin d'arranger ça... Tu ne sais pas jusqu'où va mon habileté. Dis-toi bien qu'en ce moment tu parles à la diplomatie en personne.

Bref, il se chargeait d'apprivoiser peu à peu la bête féroce. Tant que les délinquants n'iraient pas là-bas, ils ne couraient aucun danger. Le Mosco restait sur son territoire et jurait de ne plus mettre les pieds à Madrid, pour ne pas rencontrer les fugitifs. Du reste, jamais Manolo ne lui avait parlé d'eux, quoiqu'il eût appris leur retraite dans la semaine qui avait suivi la fuite. Ils habitaient près de la Cebada, chez un vil réactionnaire, chez un vieux fou qui distribuait des images de piété et qui amusait les gens par ses sermons.

— Vous voyez que je n'ignore rien, — conclut le camelot en riant de la surprise de Maltrana. — Dans ma boutique, on est au courant de tout ce qui se passe à Madrid.

Maltrana ne prit congé de Manolo qu'après que celui-ci lui eut promis d'intercéder pour eux auprès du Mosco. Le jeune homme pouvait être tranquille : la négociation était en bonnes mains...

Rentré au logis, Maltrana parla à Feli de cette rencontre. Elle pleura un peu ; mais son chagrin passa plus vite qu'il ne l'avait prévu.

— Il faut espérer — dit-elle — que l'oncle viendra à bout d'obtenir que papa nous pardonne ! Mais, dans tous les cas, je suis résolue à ne pas te quitter : il me serait impossible maintenant de vivre sans toi.

Ce qui lui inspirait cette ferme résolution, c'était d'abord l'amour sincère qu'elle avait pour Isidro ; mais c'était aussi un autre sentiment. La vie trop rude qu'elle avait menée aux Carolinas lui faisait peur, depuis qu'elle avait commencé à goûter une existence plus facile.

Quelques jours après, vers neuf heures, comme Isidro se rendait à la Bibliothèque Nationale, il reconnut, à l'entrée de la rue du Carmel, la carriole de Zarathustra. Le chiffonnier philosophe était assis dans le véhicule, avec sa longue barbe

répandue sur les genoux, et il attendait son domestique, le Bobo, qui était allé chercher des ordures aux étages supérieurs d'une maison.

Zarathustra se redressa en apercevant le jeune homme. C'était la première fois qu'il le revoyait depuis la fugue, et il le regardait en clignant malicieusement ses petits yeux. Il apprit à Isidro de fâcheuses nouvelles. Quelques jeunes chiffonniers avaient réussi à découvrir l'endroit où habitait le faux ménage, et ils étaient allés bien vite conter la chose au père de Feli.

— Car ils t'en veulent, tu sais ! Tu t'es adjugé la perle du faubourg, coquin ! Ce qu'on t'envie, là-bas !...

Et, comme avait déjà fait Manolo, Zarathustra déconseilla fort au jeune homme d'aller voir son beau-père. Le Mosco était de plus en plus sombre et intraitable, et, un jour, il avait dit à la Mariposa que, si jamais il rencontrait Maltrana, il le tuerait. D'ailleurs il était peu probable que le braconnier cherchât cette rencontre. Ce qui était plus à craindre, c'était qu'il se fît tuer lui-même : il passait les nuits au Pardo, et, quelquefois, il y pénétrait même en plein jour, comme pour provoquer les gardes, pour les forcer à s'occuper de lui. Ceux-ci, d'abord, avaient fermé les yeux, afin d'éviter un conflit qui peut-être causerait une effusion de sang ; mais ils étaient aux abois et ne pouvaient feindre plus longtemps l'ignorance sans se compromettre. Oui, une de ces nuits, il y aurait du sang répandu.

— Le fait est — conclut Zarathustra — que tu t'es conduit comme un galopin. Ah ! si tu avais mon âge !... Si tu possédais mon expérience !... Crois-moi : tu en auras bientôt assez. L'amour, c'est comme la rougeole : tout le monde y passe, à un certain âge. Mais, mon petit, l'homme se trouve beaucoup mieux quand il vit seul... Tu n'es pas sans savoir que je suis resté quelques mois à la *Carcel Modelo* [1]. C'était pour avoir administré à ma troisième femme une raclée un peu forte, un jour que je l'avais surprise avec un jeune drille. Et cette chienne-là avait plus de soixante ans !... Toutes se valent, et il faut bien les prendre comme elles sont, puisque nous ne

1 « Prison modèle ». — Grande prison cellulaire, située dans la banlieue, au nord-ouest de Madrid.

pouvons nous passer d'elles. Je te l'ai déjà dit : l'homme est un animal noble et fier; mais la femme...

— Oui, oui, Zarathustra, je sais! — interrompit le jeune homme, qui redoutait le bavardage du vieux. — Adieu, grand philosophe! Bien le bonjour à la grand'mère!

Quelque temps s'écoula sans que de nouvelles rencontres vinssent rappeler aux deux amants le désarroi causé au logis du chasseur par la fuite de Feli. Maintenant Isidro manquait de travail; mais une partie de la somme versée par le marquis de Jimenez était encore entre les mains prudentes de la jeune femme. Il avait fait visite au sénateur, pour le cas où celui-ci aurait conçu de nouvelles idées et où l'envie de publier d'autres livres le chatouillerait. Mais, malheureusement, l'illustre « auteur », en pleine lune de miel littéraire, ne songeait qu'à savourer le charme de son premier succès.

L'œuvre se pavanait, splendide, sous une couverture mirifique, aux vitrines des libraires. Quant à se vendre, c'était une autre paire de manches. Le sénateur déclarait avec découragement que personne n'était curieux de connaître la véritable solution du problème social. Quel pays! Échauffez-vous donc la tête, travaillez nuit et jour, condensez, à force d'études, en d'innombrables notes, toute la sagesse de la terre, pour qu'ensuite on fasse moins de cas de vous que d'un *novillero*[1]!

Ce qui, toutefois, rachetait pour le marquis cette indifférence du public, c'étaient les éloges de ses collègues de la Chambre haute, — lesquels, ayant reçu le volume à titre d'hommage, le conservaient intact sur leur pupitre, sans même le couper, — et aussi les entrefilets laudatifs des journaux, entrefilets dus à des rédacteurs qui s'étaient contentés de donner un coup d'œil à la table des matières. La préface du chef avait été reproduite par tous les organes du parti.

— Quel homme, mon cher Maltrana! — s'écriait le sénateur, si transporté d'enthousiasme qu'il oubliait à qui il parlait. — Quel prodigieux talent! quelle pureté de style!

Mais, hélas! le marquis ne songeait pas à composer un autre ouvrage avant l'année prochaine : il jugeait maladroit de se

1. Apprenti *torero*.

prodiguer. Au surplus, il éprouvait un peu de fatigue. On ne pouvait publier tous les mois une œuvre de cette importance! Pour le moment, son unique occupation était de lire les critiques de la presse. Il attendait les journaux avec une impatience fébrile, toujours inquiet de ce qu'ils pourraient dire, soit en bien, soit en mal: et, quand il y rencontrait un petit article élogieux, il s'empressait d'en donner connaissance à sa famille; puis il s'enfermait dans son cabinet, où il passait des heures entières à contempler ce bout de papier avec des yeux tendres; et, finalement, il le montrait à tous ses visiteurs, de l'air dégoûté d'un grand homme qui est las de la gloire...

Isidro n'avait donc rien à espérer. pour le moment, de ce côté-là. Mais sa confiance n'en fut nullement ébranlée : il trouverait ailleurs de nouvelles besognes. Seulement, comme il n'avait plus rien à faire, il cessa de rester à la maison, passa les après-midi à l'Ateneo ou dans les cafés, à discuter avec les jeunes littérateurs. Puis il se mit à rentrer tard dans la soirée, et il conseilla à Feliciana de l'attendre au lit. La littérature imposait des obligations : si l'on voulait réussir à se faire connaître, il était indispensable de ne pas se terrer, d'assister aux « premières », d'intervenir dans les discussions de l'Ateneo, de prendre part aux interminables et stériles discussions qui s'y engagent sur l'existence de Dieu ou sur la séparation de l'Église et de l'État.

Un matin, Feli le réveilla tandis qu'il dormait encore d'un profond sommeil. Le soir précédent, il s'était distingué dans une controverse sur la « philosophie du merveilleux », et il reposait, satisfait de sa propre éloquence. Quand il apprit que José, son beau-père, l'attendait dans le cabinet de travail et paraissait en proie à un trouble cruel, le grand homme en herbe sauta à bas du lit. Que pouvait bien lui vouloir ce brave maçon?

Dès qu'Isidro parut, José, les larmes aux yeux, lui saisit les mains :

— Quel malheur, mon ami! quelle honte! Si tu n'arranges pas cette affaire, je crois que j'en mourrai!

Isidro le fit asseoir et lui recommanda le calme. De quoi s'agissait-il? Il ne fallait pas se désespérer : il y avait remède à tout.

Alors le maçon, en présence de Feli, parla de son fils, du fameux Barrabas qui sûrement le tuerait de chagrin.

Barrabas venait d'être mis sous les verrous. Trois jours auparavant, on l'avait coffré, avec d'autres rôdeurs, pour un vol de bronze et de fil de fer commis dans une fabrique de Vallecas. Depuis plus d'un mois, il avait abandonné la rue des Artistes, sans que son père réussît à découvrir l'endroit où il s'était retiré. Du reste, cette fugue n'était pas la première. Isidro savait que plusieurs fois déjà Pépin avait disparu, et que les rossées qu'on lui avait administrées, au retour, étaient demeurées inefficaces pour le corriger. Une vraie peau de chien! Ni coups ni conseils n'avaient donné le moindre résultat. C'était un chenapan, mais pas ordinaire : aussi distingué dans le vice que son frère aîné l'était dans l'étude; à tel point que les camarades l'avaient élu capitaine.

— Ce qu'il m'a fait souffrir, le gueux! — dit José. — J'ai perdu le salaire de trois ou quatre journées à le chercher, mais inutilement. Et pourtant je conserve un certain flair, du temps que j'étais gendarme. On m'avait raconté qu'il vagabondait aux environs du *Cerro del Pimiento* avec une troupe de garnements et avec une gaupe qui est sa bonne amie, la *Piquirri*, une gamine sèche comme un échalas, toute couturée, qui vend des journaux à la Puerta del Sol et qui s'y retrousse jusqu'aux genoux, pour que les vieux messieurs reluquent ses mollets pareils à des flûtes. Eh bien! j'ai passé là des journées entières, et je n'ai pas pu mettre la main dessus. Ensuite je l'ai cherché à la montagne du *Principe Pio*[1], dans les grottes creusées sous les casernes, du côté de la gare du nord. J'ai cru le pincer dans ce qu'on appelle le « Palais de Cristal », un bouge où les voyous se rassemblent avec toutes les roulures et toutes les gouapes qui attendent les soldats aux environs du quartier. Mais, là non plus, je ne l'ai pas aperçu. Or, hier soir, en causant au Cuatro Caminos avec un copain de Zamora[2], qui a été mon camarade au régiment et qui maintenant est de la police, j'ai appris où le vaurien nichait. Il est à la *Carcel Modelo*. Tu entends : mon fils est à la *Carcel Modelo*!... Moi, qui suis son père, je peux paraître sans édu-

1. Éminence située à l'ouest de Madrid.

2. Petite ville de la province de Leon, sur le Douro.

cation, passer pour un ignorant; mais partout où je me suis trouvé, personne n'a jamais eu rien à redire sur mon compte, et mes chefs m'ont toujours cité comme un exemple de bonne conduite...

Sur ce, José porta une main à ses yeux et les frotta, pour y faire rentrer les larmes. Son fils en prison!... Il lui semblait que tout son passé de rude honnêteté et d'intégrité féroce s'écroulait d'un coup. Qui aurait dit cela, au temps où, le fusil tenu à l'épaule par la bretelle, il mettait les menottes aux délinquants et les conduisait sur les routes? Qui aurait dit que, lui, le soldat de la loi, le gardien de l'ordre, il aurait pour fils un gibier de galère et augmenterait d'une unité l'armée sinistre de ceux qui vivent en guerre perpétuelle contre la l'ordre social? Désormais il n'aurait plus le cœur d'aborder dans la rue ses anciens chefs, pacifiques vétérans qui végétaient à Madrid, gênés par l'étroitesse de leur solde de retraite. Il n'oserait plus leur dire : « Comment allez-vous, mon capitaine? » à ces messieurs qui, se rappelant son passé de probité et d'obéissance, lui serraient la main comme à un égal et lui demandaient des nouvelles de sa famille. Pourrait-il leur répondre que son fils unique était en prison pour vol? Ce misérable fils obligeait le père à quitter le monde des honnêtes gens, lui enlevait pour toujours la fierté d'une vertu qui était son unique luxe. En prison, à quatorze ans! Et ce gredin-là portait le nom d'un homme qui avait cent fois mérité des éloges pour services rendus à la société!

— Je t'en prie, Isidro, — gémissait le pauvre père. — fais pour lui tout ce qui te sera possible... Je ne sais pas trop moi-même ce que je viens te demander : car je sais que tu n'as pas le moyen de le tirer de l'endroit où il est... Et d'ailleurs le bandit n'a que trop mérité son sort! Qu'il pourrisse. qu'il crève en prison!...

Mais, un instant après, les sentiments paternels reprenaient le dessus :

— Va tout de même le voir. Moi, je ne peux pas y aller : je crois que je le mettrais en pièces. Mais, toi, tu as la langue bien pendue, et il te respecte : il tiendra compte de tes paroles. Sermonne-le. S'il est tombé, qu'au moins il se corrige, se repente. J'ai vu de grands criminels qui ont fini en hommes

honorables. Et... si tu connaissais quelque greffier qui eût en mains le procès, ou quelque autre personne qui possédât de l'influence..., fais une démarche pour lui, je t'en conjure! Il faut que le gamin sorte de ce mauvais pas. Dès qu'il sera dehors, je me charge de lui, et il mourra sous mes coups plutôt que de s'échapper encore une fois.

Le brave homme causa longtemps avec Isidro. La fâcheuse aventure de son fils avait bouleversé toutes ses idées. Il lui paraissait que, depuis sa jeunesse, la société s'était étrangement corrompue. Autrefois les honnêtes gens formaient une classe à part, bien circonscrite, et leurs enfants étaient honnêtes comme eux; mais aujourd'hui tout était pêle-mêle, et le mal s'insinuait jusque dans les meilleures familles. Ah oui! outre les voleurs que les gendarmes arrêtaient, il y en avait beaucoup d'autres que l'on n'arrêtait pas, et c'étaient peut-être les pires. Par exemple, il travaillait en ce moment à une grande coquine de maison que l'on construisait dans la banlieue et dont le gouvernement voulait faire une caserne, un hospice ou autre chose de cette sorte. L'entreprise était concédée sans adjudication publique, et l'État payait de bons millions à l'entrepreneur. Mais celui-ci construisait en carton-pâte : le ciment était de la poussière ramassée sur la route; les murailles étaient de simples cloisons en briques sur champ; les pilastres étaient vides. Les gens du métier tremblaient de peur, à voir une bâtisse pareille. On n'en était qu'au premier étage; mais, un beau jour, quand l'édifice monterait plus haut, tout s'écroulerait, et les ouvriers seraient écrasés comme des punaises... Chacun ne songeait plus qu'à gagner de l'argent, beaucoup d'argent, quitte à offrir des pots-de-vin aux gros bonnets qui ordonnaient les travaux. Certes José continuait à croire que les révolutionnaires étaient de scandaleux perturbateurs; mais pourtant il commençait à se dire que, sur certains points, peut-être ils n'avaient pas tort. Car enfin cela faisait bouillir le sang dans les veines, de voir autour de soi tant d'injustice impunie!...

Bref, Isidro promit au maçon de s'occuper de Pépín, le jour même. Il connaissait le directeur de la prison, pouvait lui recommander ce chenapan. Il tâcherait ensuite de trouver, parmi ses amis, une personne qui interviendrait auprès des juges.

Dès l'après-midi, Maltrana se rendit à la Carcel Modelo. C'était Feli qui l'avait pressé de faire cette démarche : sa sensibilité féminine s'était émue pour le jeune prisonnier; elle se rappelait vaguement Pépín, qu'elle avait vu marauder aux Carolinas avec une bande de voyous. Le pauvret avait pourtant une bonne figure! Ce qui l'avait perdu, c'étaient les mauvaises compagnies.

Isidro fut introduit dans la prison par un employé que le directeur lui donna pour guide. Quand le dernier guichet s'ouvrit, le jeune homme ressentit une impression de froid et de tristesse. Il aperçut tout d'un coup les vaisseaux énormes, les galeries superposées, les portes des cellules munies de gros verrous. Le jour, en tombant des toitures vitrées, s'assombrissait, prenait une teinte grise et crépusculaire, comme dans une crypte. Un silence de tombe pesait sur l'invisible population de ce lieu, enfermée là comme dans les niches d'un cimetière. Derrière ces portes verrouillées, il y avait des êtres humains condamnés au silence, qui mangeaient et pensaient, mais qui ne participaient plus à la vie que sur le signal donné par le clairon, lorsqu'on leur apportait la gamelle ou qu'on les faisait tourner dans la cour comme des bêtes en cage, pendant quelques minutes. Un vol d'oiseaux réfugiés sous les vitrages battait des ailes, dans cette lumière de plomb; et leurs piaillements résonnaient comme une parodie de l'allégresse printanière.

L'employé lui fit monter un escalier au haut duquel étaient les cellules des enfants. Après qu'ils eurent fait quelques pas dans une longue galerie, le surveillant de la section jeta un ordre, et un gosse bondit de porte en porte avec une légèreté de diablotin, tirant à grand bruit les verrous.

A l'entrée de chaque cellule, parut alors un enfant, qui se mit en position avec une raideur militaire. Ils se lançaient les uns aux autres des coups d'œil obliques, les lèvres pincées pour étouffer le rire. Ils étaient chaussés d'espadrilles effilochées ou marchaient nu-pieds sur le carreau froid, les vêtements rapiécés et sales. Quelques-uns n'avaient que la chemise et un pantalon d'homme, soutenu par une bretelle passée en travers de la poitrine. Les caboches rasées laissaient voir l'étrange conformation d'un grand nombre de crânes. Certaines têtes

étaient énormes, si lourdes qu'elles semblaient osciller sur le cou mince et faible; d'autres, aplaties par derrière, décelaient l'insuffisance de la masse encéphalique. Tels de ces malheureux avaient les yeux insolents et canailles, d'une fixité agressive: tels autres avaient le cou raviné de scrofules, le nez et les joues rongés par des ulcères. Et ils se tenaient raides, les mains sur la couture du pantalon, le ventre en avant, la chemise faisant poche et pleine d'objets divers qui leur servaient de jouets.

Le guide de Maltrana les connaissait tous comme d'anciens clients de la maison. Le premier qu'il signala fut le *Machaco* [1].

— Quand on l'amena ici pour la première fois, — dit-il, — ce gamin avait si grand'peur qu'il se trouva mal en passant la grille et qu'il fallut le soigner. Maintenant, il est à la prison comme chez lui. Hé! Machaco, combien de fois es-tu venu nous voir?

— Vingt-trois fois, en comptant celle-ci.

— On t'a pincé pour avoir volé le porte-monnaie d'une dame, n'est-ce pas? Tu le lui avais arraché des mains, et tu avais pris tes jambes à ton cou.

— Non, monsieur, — fit le Machaco d'un air grave. — Je le lui avais pris dans la poche. Je ne travaille pas de la façon que vous dites.

A cette protestation de dignité professionnelle, l'employé sourit, puis continua la revue des vauriens. L'un d'eux, un môme à la grosse tête, aux yeux effarés, habillé d'une veste de futaine brune, se nommait le *Paleto* [2]. On l'avait arrêté pour avoir volé un corset. Il jeta sur Maltrana des regards de victime expirante, supposant que ce visiteur était un puissant personnage.

— Oui, monsieur, j'ai pris le corset, — pleurnicha-t-il avec son rude accent campagnard. — J'avais faim... Je suis venu à Madrid avec mon père; nous cherchions du travail... Je ne recommencerai plus, monsieur. Je suis un honnête garçon...

Les gauches contorsions du Paleto et ses jérémiades provoquèrent chez les autres une hilarité mal réprimée.

1. « Le Jaspineur. »

2. « Le Balourd. »

— Silence! — cria le surveillant, d'un ton impérieux.

Tous redevinrent immobiles et baissèrent la tête; mais sur leurs lèvres errait un sourire amusé.

L'employé nommait l'un après l'autre chacun des garnements rangés sur une double file. D'abord, le *Besugo*[1] et son copain le *Gallego*[2]; le *Margallo*[3]; le *Viruelas*[4]; — tous quatre complices de Barrabas dans le vol du bronze et du fil de fer. — On les avait séparés du frère de Maltrana pour éviter les batailles : car celui-ci parlait de « manger le foie » à ses complices, qu'il accusait d'avoir trop bavardé devant le juge. Ces précoces malandrins avaient le regard louche et les maxillaires volumineux. Quant au « Viruelas », c'était un monstre de laideur, avec ses traits déformés. son nez aplati, ses yeux presque enfouis sous des sourcils pendants; et. en outre, sa bouche et sa peau exhalaient une odeur nauséabonde.

Puis vinrent le *Golfin*[5], un angelot aux cheveux bouclés, aux yeux bleu clair, qu'il fallait surveiller de très près, à cause de la sympathie excessive qu'il inspirait à ses compagnons, et des rivalités, des jalousies terribles qui en résultaient; le *Boto*[6], le *Feo*[7], le *Pasiego*[8]. — qui avaient déjà passé plus d'une saison dans l'établissement, et qui travaillaient toujours ensemble; — le *Morritos*[9], le *Lentija*[10] et le *Lagarto*[11], — qui. âgés de moins de treize ans, avaient leurs maîtresses en ville, circonstance qui leur donnait un grand prestige aux yeux de leurs camarades. Ces maîtresses étaient des femmes qui auraient pu être leurs mères, des filles de trottoir qui se faisaient un jeu de la passion de leurs petits hommes et qui les excitaient à voler : car elles ne croyaient à leur amour que s'ils se présentaient à elles avec de l'argent.

1. « La Brême. »
2. « Le Galicien. »
3. « Le Palmier nain. »
4. « La Variole. »
5. « Le joli Voyou. »
6. « La Ganache. »
7. « Le Laideron. »
8. « Le Natif de Pas » (province de Santander).
9. « Le petit Mufle. »
10. « La Lentille. »
11. « Le Lézard. »

L'employé dit à l'un d'eux :

— Et ta bonne amie? Est-elle venue te voir?

Le gamin répondit négativement :

— Ah! les femmes! Toutes les mêmes! Elles ne vous aiment que quand elles voient de la galette!

Et il compléta cette déclaration de principe par une cynique grimace de sa face vicieuse et prématurément flétrie.

Ensuite l'employé expliqua à Maltrana les difficultés de la fonction de surveillant. Il fallait être doux avec ces jeunes prisonniers : le directeur exigeait que l'on s'abstînt de toute brutalité. Mais pourtant il était nécessaire de les traiter avec énergie : car, à la moindre faiblesse. ces voyous, malicieux comme des singes, prenaient un air insolent et se mutinaient. Pour communiquer de cellule à cellule, ils avaient inventé d'ingénieuses télégraphies, et ils tramaient des complots contre tout gardien qui leur était antipathique.

La révolte consistait à faire au gardien une *tapadera*[1], et voici en quoi cela consistait. Chacun d'eux, enfermé dans sa cellule, frappait contre la porte avec le couvercle de sa tinette, et le vacarme bouleversait toute la prison. Le surveillant salué par ce charivari était obligé d'abandonner son poste et de passer à la section des hommes, plus tranquilles et plus disciplinés que ces effrontés macaques.

Enfin, à l'extrémité de la galerie, Maltrana aperçut Barrabas debout à la porte de sa cellule. Celui-ci avait vu entrer son frère sans témoigner la moindre émotion. Il mettait son orgueil à être un « bon prisonnier »; il imitait les gestes et l'impassibilité des vétérans du crime, logés en bas: il se piquait de connaître toutes les sonneries de clairon, et il affectait de se mouvoir automatiquement, comme un vieux « cheval de retour » qui serait habitué à tous les usages de la « boîte ». Il salua l'employé en portant la main à sa tempe, et il se tint immobile.

— Il me semble, — dit Maltrana, — que tu te trouves assez bien ici, tandis que ton pauvre père est accablé de honte et de douleur... Voyou!... filou!...

Barrabas sourit et haussa les épaules, comme pour donner à

1. De *tapa*, couvercle.

entendre que son frère avait eu grand tort de se déranger pour lui adresser de pareils reproches. Maltrana n'en continua pas moins à semoncer le jeune forban.

— Tu es ici pour vol. Comprends-tu bien ce que cela veut dire? Te rends-tu bien compte du déshonneur qui en rejaillit sur nous tous? Ne crains-tu pas de faire mourir ton père de chagrin?

Barrabas se départit de son immobilité pour lancer des regards de haine aux garnements plantés quelques portes plus loin.

— Je suis ici, — dit-il d'une voix rauque, — par la faute de ces mouchards qui ont mangé le morceau devant le juge. Si l'on m'a pris, c'est leur faute, et, dès que je pourrai, je leur crèverai la peau.

Malgré l'impudence de cette réponse, Maltrana voulut prolonger l'entretien; mais il ne tarda pas à se convaincre de la parfaite inutilité de sa démarche. Barrabas n'était pas un de ces médiocres délinquants qui commettent le mal par faiblesse plutôt que par audace: c'était un criminel-né, qui s'imposait à ses camarades par son énergie précoce et par sa férocité propre. Il était déjà célèbre par la facilité avec laquelle il tirait la *navaja*[1]; malgré sa jeunesse, tout le monde le respectait au « Palais de Cristal », et, dans les grottes du *Principe Pio*, personne n'osait lui disputer la place la meilleure pour dormir, ni les plus jolies drôlesses qui venaient y passer la nuit. Ce gamin avait tous les appétits et toutes les convoitises, était résolu à conquérir toutes les brutales jouissances, celles du jeu, celles de la ripaille, celles de la luxure: et il ne concevait pas d'autres moyens pour arriver à ses fins que la violence et le meurtre. Chez lui, les instincts sanguinaires de la bête de proie n'étaient contenus par aucun frein religieux ou moral. Son rêve était de devenir chef de bande. Il avait lu en cachette l'histoire de *José-Maria, roi de la Sierra Morena*, et les exploits de ce chevaleresque détrousseur de grand chemin lui avaient singulièrement exalté l'imagination. Il se voyait déjà cheminant par monts et par vaux à la tête de sa compagnie, semant partout la terreur, ne faisant quartier à personne et amassant par le brigandage des richesses immenses...

1. Couteau à ressort, qui sert d'arme au bas peuple espagnol.

Fatigué enfin du cynisme de cet affreux bonhomme, Maltrana le quitta, non sans lui avoir promis que, malgré tout, il tâcherait de voir les juges et de dire quelque chose en sa faveur.

Revenu à la maison, il ne cacha point à Feli la mauvaise impression que lui avait faite cette visite. Mais, dans la soirée, lorsque José, qui n'était libre qu'à ce moment-là, reparut, il n'eut pas le courage de lui dire franchement ce qu'il pensait.

— Eh bien? — avait demandé le père avec anxiété.

Par pitié pour cet excellent homme, Maltrana essaya de lui donner des espérances : on réussirait peut-être à obtenir l'élargissement de Pépín...

Les jours suivants, après avoir fait quelques démarches sans conviction et sans succès, il se montra moins optimiste : il dit au père que, pour faire relâcher le jeune prisonnier, il faudrait donner caution, mais qu'on ne trouvait pas facilement de caution, lorsqu'on était pauvre.

Finalement, il se résolut à déclarer toute la vérité. Ce garçon était perdu, et le mieux qu'il y avait à faire, c'était de le laisser sous les verrous, pour l'empêcher de commettre d'autres méfaits.

A la suite de cette déclaration, José ne revint plus chez Maltrana. En dépit de son caractère rigide, le père s'était senti offensé de voir son beau-fils désespérer si vite de la régénération de Barrabas. Et Maltrana, n'étant plus stimulé par José à intercéder pour son gredin de frère et ayant d'ailleurs d'autres soucis en tête, cessa de s'occuper de lui.

Malgré l'économie de Feli, la situation du faux ménage devenait très critique. Il n'y avait presque plus d'argent à la maison. De temps à autre, une traduction procurée par un ami, un article placé dans un journal illustré, arrêtaient bien quelque peu la baisse des fonds. Mais c'était insuffisant : pour assurer l'existence des deux amoureux, il aurait fallu des rentrées régulières et certaines.

Le jeune homme pensa, un moment, à faire un effort et à entrer dans la rédaction d'un journal. Mais l'entreprise était malaisée : tous les emplois étaient pris, et, au surplus, Maltrana

n'avait guère d'aptitudes pour ce genre de travail. Sa réputation d'indolence s'était répandue partout.

Quelquefois il espérait son salut d'ouvrages bizarres dont l'idée lui venait tout à coup, et qui, selon lui, étaient destinés à faire grand scandale. Mais qui voudrait les imprimer? Et où trouver le courage de les écrire, avec cette volonté engourdie et cette inquiétude du lendemain?

Il commençait à douter de sa force. Il perdait peu à peu la confiance qui lui était venue aux jours de bien-être, lorsqu'il croyait à d'étonnantes ascensions vers le triomphe. Dans son désespoir, il se disait qu'il était un malheureux condamné à la misère, et qu'il avait moins de talent qu'un portefaix. Ses vêtements râpés de « monsieur » n'étaient que la livrée de la faim. Rentré dans sa chambre, il s'allongeait sur le lit, tremblant et triste comme sous la menace d'une catastrophe, et il cachait sa face entre ses mains. La pauvre Feli accourait, lui demandait en balbutiant de crainte :

— Qu'est-ce que tu as, Isidro? Qu'est-ce qui t'arrive, mon trésor?

Elle le caressait comme une mère, plongeait ses doigts dans cette chevelure frisée, tandis que Maltrana répondait d'une voix entrecoupée par les soupirs :

— Rien!... je n'ai rien!... De la migraine; de la lassitude causée par le désœuvrement; de l'ennui...

Il gémissait de son impuissance, et la douce Feli pleurait, sans réclamer d'autres explications : car, avec son instinct de femme, elle devinait un rapport entre ces crises et le tas de monnaie, de plus en plus réduit, qu'elle gardait dans la commode. Et puis, la jeunesse, l'amoureux contact de leurs corps finissaient par sécher cette pluie de larmes. Ils s'embrassaient, les yeux encore humides, sentant le besoin de s'étreindre pour mieux résister au malheur; les baisers succédaient aux larmes, et ils s'abandonnaient à l'amour avec un reste de tristesse qui donnait à leur étreinte des douceurs nouvelles.

La nuit, Maltrana restait dehors de plus en plus tard. La craintive Feli avait dû surmonter sa peur du logement désert et des effroyables images pieuses qui appartenaient à frère Vicente. Elle cousait jusqu'à onze heures passées, à la lumière

d'un quinquet acheté au Rastro. Quand frère Vicente, rentrant à la maison, apercevait de la clarté sous la porte, il frappait d'une main discrète :

— Monsieur de Maltrana n'est pas là?

Feli répondait qu'elle était seule. Alors il refusait d'entrer : il était trop tard, et il lui fallait se lever dès l'aube.

— Travaillez beaucoup, madame, et dormez bien... Si vous disposez d'un moment de loisir et si vous voulez vous distraire un peu, n'oubliez pas de lire la jolie prière que je vous ai remise : vous gagnerez quatre-vingts jours d'indulgences...

Et, quelques instants après, Feli entendait le bruit des souliers qui tombaient sur le plancher, l'écrasement de la paillasse, les soupirs et les oraisons jaculatoires du dévot, les apostrophes au Malin qui venait le tourmenter dans son lit par des tentations charnelles. Vers minuit, elle se décidait à se coucher aussi, et elle attendait dans l'obscurité le retour d'Isidro. Chaque fois que des pas résonnaient dans l'escalier, elle tressaillait d'espérance. Quelquefois elle s'endormait, vaincue par la fatigue. et elle ne se réveillait qu'en sentant sur ses yeux la violente impression du jour.

Isidro, d'un air fatigué, se dévêtait près du lit. Quelle heure était-il?... Trois heures... quatre heures... Il s'excusait de son retard, en alléguant les obligations qui s'imposent à un écrivain, les exigences du métier. Il fallait se faire voir, fréquenter les réunions du café de Fornos, aller dans les bureaux de rédaction, courir les rues avec des noctambnles qui pouvaient aider un ami... Certes il aimait Feli autant qu'autrefois ; mais il se devait à la littérature et au public.

Un soir, il se rendit à un banquet donné par souscription en l'honneur d'un confrère qui venait de publier un volume de poésies. C'était une fête des « jeunes », une occasion pour eux de se serrer les uns contre les autres, de prouver leur force et de faire enrager les « vieux ». Feli brossa avec beaucoup de soin le vêtement de son amant, lui versa sur le mouchoir quelques gouttes d'eau de Cologne qui restaient au fond d'un flacon. Pour les dépenses imprévues, elle ajouta deux pesetas au douro, prix du repas. qu'elle préleva tristement sur ce qu'elle appelait le « capital du ménage ». Isidro parti, elle travailla longtemps; puis elle finit par se coucher. A l'aube,

elle fut réveillée en sursaut par des mains qui se posaient sur son front, et elle vit devant elle Isidro transfiguré, les joues rouges, les yeux brillants d'un éclat extraordinaire; puis elle perçut un parfum de fleurs fanées, et elle trouva, éparpillés sur le lit, plusieurs bouquets qui avaient indubitablement orné les couverts, à la table du banquet.

— Vive l'art! — hurla Isidro avec une exaltation qui fit rire Feli malgré elle. — Vive l'éternelle beauté! Vive la jeunesse triomphante!

— Mais tais-toi donc, enragé! — interrompit la jeune femme. — Puisque tu es en train de vociférer, tu devrais pousser un vivat en l'honneur du vin : car il me semble que tu es un peu pompette.

— Oui, je suis saoul, c'est vrai : saoul d'enthousiasme, de vie, d'inspiration! L'avenir est à nous, ma petite! Les « jeunes » triomphent! Toi, tu es la Beauté, la Muse de la jeunesse : laisse-moi te couvrir de fleurs...

Et, comme un enfant espiègle, il se mit à lui jeter les bouquets à la figure. Elle se défendait, protestait :

— Oh! Isidro, tu vas réveiller don Vicente!

— Au diable le sacristain! Qu'il crève, ce rat d'église!... A bas l'obscurantisme! Vive l'Art et la Jeunesse!

La gaîté de l'ivresse lui faisait contempler Feli avec des yeux amoureux. Comme il la voyait belle dans le désordre du sommeil, les cheveux ébouriffés, les joues rosées, montrant sa gorge d'une blancheur de camélia sous les fausses dentelles de la chemise, et croisant derrière sa tête le marbre de ses bras potelés! Oui, c'était vraiment la Muse de la jeunesse!... Et il la baisait sur le visage, sur les épaules, sur la poitrine, dans tous les adorables recoins de la chair qu'elle découvrait en se tournant et se retournant, toute frissonnante de cette averse de caresses et de chatouillis qui lui arrachaient des rires étouffés et des plaintes voluptueuses.

— Laisse-moi donc, méchant! — soupira-t-elle entre deux rires. — Laisse-moi, ou j'appelle!

Il continua de la baiser, entrecoupant ses caresses de paroles ardentes :

— Appelle, si tu veux, je ne te lâche pas. Je t'adore. Tu es pour moi la Vénus de Milo... Mais, non! Quelle sottise? La

Vénus de Milo n'a pas de bras, et les tiens sont admirables. C'est la Vénus de Médicis que je voulais dire, ou celle de Canova, ou celle du Capitole... Oui, oui, celle du Capitole est la plus épatante de toutes!... Permets que je te baise à genoux, que je t'adore!...

Feli souriait de ces folies, heureuse de le voir gai. Elle s'était endormie en pensant à la nécessité de lui dire une chose... une chose très importante... Isidro pencha la tête pour entendre mieux.

— Parle! Dis-moi ce que c'est!

Mais, au lieu de parler, elle cachait sa face et rougissait beaucoup. Non, pas maintenant! Elle avait peur que don Vicente ne l'entendît à travers la cloison... Enfin elle prit dans ses mains la tête d'Isidro, l'attira près de ses lèvres et chuchota des paroles accompagnées de câlineries enfantines.

Lorsque Maltrana se redressa, ses yeux ne brillaient plus; sa joyeuse ivresse s'était dissipée; il avait perdu l'envie d'acclamer la jeunesse et l'art. La paternité venait de jeter son fardeau d'inquiétudes, d'affections graves et de pénibles devoirs sur le chemin de leur amour. Avoir un enfant! Tout d'un coup, le bohème crut sentir sur ses épaules la chape de plomb des années, et sa misère lui en parut plus noire et plus triste.

L'indéfinissable émotion qu'il éprouva était un mélange de contentement et de crainte. Sa personnalité allait se dédoubler, se prolonger dans l'avenir. Cela le grandissait, comme homme; mais, en même temps, il croyait sentir quelque chose se détacher de lui. L'allègre jeunesse, qui ne connaît ni responsabilités ni obligations, était finie pour toujours, et, dans le lointain, les illusions en fuite battaient des ailes.

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LA MORT DE LA « LIBERTÉ »

I

Londres, lundi 25 septembre 1911.

Le restaurant du « Piccadilly » commence de s'emplir. Neuf heures vont sonner. J'ai voyagé tout le jour, et le train qui m'a déposé tantôt à Charing-Cross avait du retard. Je n'ai guère eu le temps que de prendre un bain et de m'habiller, et je n'ai encore aperçu personne de connaissance. Peu importe : Londres est la meilleure ville que je sache pour y passer une soirée solitaire.

D'ailleurs, aujourd'hui, il fait très beau, et le soleil a brillé, un vrai soleil, pareil à celui de Cannes ou de Monte-Carlo. La soirée s'annonce délicieusement douce, et j'ai grande envie d'aller tantôt rôder dans Hyde-Park, comme un *cockney* désœuvré. Il fera bon marcher dans l'herbe, sèche par hasard.

Le maître d'hôtel prend mes ordres. Dans le même instant, un valet de pied s'approche :

— *Mister* X...

— *Yes*...

Il me tend un télégramme.

Un télégramme! De qui donc, par exemple? Seul un très intime ami est au courant de ma présence ici... Et lui certes, que je reverrai demain soir à Paris, n'a que faire de me télégraphier à Londres...

Intrigué, je déchire, et je saute à la signature : « *Charles de P...* » C'est bien de mon ami... Pourquoi diable?...

Je lis :

X... *Piccadilly, Londres. — Profondément ému du grand malheur qui vous frappe avec toute la France, désespéré de la perte de tant d'hommes parmi lesquels vous avez sûrement des amis, croyez-moi de cœur avec vous, douloureusement...*

Effaré, je me suis levé. Le maître d'hôtel accourt. Je l'interroge, — en français, dans mon premier trouble :

— Il est arrivé quelque chose, en France, aujourd'hui?... un malheur?... une catastrophe?...

L'homme, qui voit mon télégramme encore étalé devant moi, comprend ou devine. Il répond :

— *Yes, sir*... Oui... un français *battleship*... *Liberté*... *is lost*... perdu... sauté... *three hundred*... trois cents hommes... morts...

Il continue. Il raconte. Il a lu les journaux du soir, qui sont pleins de détails. Mais, moi, je n'écoute plus. Je me souviens. Une vision effroyable a surgi tout d'un coup de ma mémoire, — la vision d'un autre *battleship* qui sauta de même, il y a quatre ans, sous mes yeux, — la vision de l'*Iéna*, foudroyé par l'explosion, blessé à mort, et flambant de la quille aux mâts, comme une torche géante...

Alors la *Liberté* aussi...?

Trois cents morts!... Est-il possible?... Sur l'*Iéna*, je me rappelle exactement, il y avait seulement cent vingt-trois victimes... Alors, comment! cette fois, trois cents?...

Je me retourne vers le maître d'hôtel, et je le questionne, en anglais :

— Que s'est-il passé au juste?... sait-on?

Il renonce au français, et recommence un récit plus clair :

— Ce matin, vers cinq heures, la *Liberté* a sauté à Toulon. Ce sont les poudres qui ont pris feu, et un magasin à projectiles a éclaté ensuite. Le navire a coulé bas, avec beaucoup

d'hommes tués ou blessés. Et l'explosion a fait aussi du mal aux navires voisins, jusqu'à plus d'un mille de distance. Presque toute l'escadre a souffert...

Il s'arrête soudain, et me regarde :

— Monsieur est officier de marine ?

A tous la mer nous imprime un caractère commun, qui ne trompe guère ; et les Anglais, mieux accoutumés que les Français aux marins, les distinguent vite des autres hommes.

— Oui, je suis officier de marine... *a french naval officer...*

— *Oh ! sir ! what an infortunate navy !*

Malgré moi, j'ai baissé la tête... Oui, marine infortunée, s'il en fut !... En quatre ans, deux cuirassés sautés, et quatre cents cadavres à leur bord, — autant qu'il en coûta à l'heureuse Angleterre pour gagner la bataille d'Aboukir ! — Deux cuirassés détruits... Et je ne parle même pas des menus désastres : canons déculassés, gargousses fusant trop tôt, torpilleurs abordés, transports échoués, — que sais-je !... Combien de fois depuis dix ans ai-je écouté « en épaulettes et sabre », dans tous les cimetières des cinq ports, les harangues funéraires de tous les ministres qui se sont succédé rue Royale !

Allons ! je ne manquerai pas au triste devoir de marcher derrière les trois cents cercueils des morts de la *Liberté*...

Je ne suis pas allé à Hyde-Park. J'ai erré çà et là dans Londres. J'ai écouté le cri des vendeurs de journaux. J'ai regardé les larges manchettes qui annoncent le *french disaster*. J'ai su qu'outre la *Liberté*, deux autres cuirassés de la deuxième escadre, la *République* et la *Démocratie*, — curieuse, la réunion de ces trois noms ! — sont hors de combat pour un temps, l'un et l'autre ayant subi, par le fait de l'explosion voisine, des avaries heureusement légères...

Partout, sur mon passage, j'ai vu la foule anglaise attristée, recueillie presque. Des groupes, devant les feuilles affichées, commentaient brièvement le fait. Point de discussion, d'ailleurs. Point d'accusation, non plus. Le même *leit-motiv* partout : les Français sont des gens malheureux, et les poudres modernes sont des choses redoutables... Et nul n'ajoute mot.

Je rentre au « Piccadilly ».

Vainement j'ai cherché dans les journaux anglais la liste des morts. Elle n'a pas encore été communiquée par Paris.

Et je ne sais pas quels camarades, quels amis, très chers, peut-être, j'ai perdus.

II

Paris, mercredi 27 septembre.

La liste officielle des morts, où est-elle?...

Arrivé depuis une heure, j'ai couru chez Charles de P... Les journaux de ce matin, fiévreusement parcourus sur le quai de la gare, au débarquer, ne contiennent pas un mot qui ait le sens commun. Cela me change péniblement de la presse anglaise, parfaite de sang-froid et de raison. Il est vrai que là-bas les questions maritimes sont suivies de près par un public attentif et instruit, tandis que le public français... Paris est trop loin du Havre.

Cette liste, cette liste des morts!... Aucun journal ne songera donc à fixer définitivement l'abominable inquiétude de tous ceux qui, comme moi, redoutent un deuil personnel, s'ajoutant au grand deuil national du cuirassé perdu!... Il y avait huit cents marins sur la *Liberté*. Trois cents morts, disaient les feuilles londonniennes... Qui sont-ils?

Çà et là, d'un journal à l'autre, quelques noms, publiés sans ordre, comme au hasard... « Guéguen »... « Vallée »... Quel Vallée? quel Guéguen? La marine en compte par douzaines!... Et pas un prénom, pas un grade. Rien. Je ne sais toujours rien.

Ah! si! voici un nom plus rare... et ici, le grade qu'on ajoute, par exception : enseigne de vaisseau Gabolde, tué dans une embarcation de secours... Lui n'en était pas, du navire foudroyé. Mais, sans doute, au premier bruit, s'est-il précipité, comme un bon soldat qu'il était, toujours prêt à courir au canon, d'où que le feu vienne!... Gabolde... Je le connaissais... Nous étions amis...

Il est mort. Certes, il n'y a pas grand'chose au monde de plus douloureux que cette mort-là, qui fauche en pleine

jeunesse un de nos plus braves, un de nos plus nobles compagnons d'armes, un de ceux que tous nous savions, avec une si fière certitude, trouver toujours au premier rang, partout où il y avait à combattre pour le bien de la marine et pour le bien du pays! Certes... Et pourtant, qui d'entre nous ne l'envierait, plutôt que de le pleurer, cet officier-là, si simplement et si fièrement tombé à la tête de ses hommes, comme pour servir d'exemple à nous tous qui lui survivons?

Dans ces journaux, décidément, rien. En voici qui « signalent à l'attention publique » je ne sais quelle « piste de sabotage », capitale, d'après eux...

A qui fera-t-on croire, dans notre France, où le bon sens n'est pourtant pas tout à fait aboli, qu'il a pu se trouver un fou assez monstrueux pour « saboter » trois cents vies humaines choisies parmi les plus simples, les plus humbles, les plus laborieuses, — trois cents vies d'hommes du peuple, d'enfants presque, — trois cents existences de petits matelots!

Moi, je ne l'admettrai jamais.

III

Marseille, dimanche soir 1er octobre.

Onze heures du soir. Le rapide de Paris entre en gare, très retardé par un encombrement des voies, dû, semble-t-il, au violent mistral qui sévit sur toute la plaine du Rhône, et qui retarde sensiblement les trains allant du sud au nord. Sur les trottoirs, une foule nombreuse se presse, une foule provençale, bruyante, exubérante, criarde. Il y a très loin de cette foule-ci aux foules de Londres. Et la comparaison n'est pas pour me charmer.

Une main frappe mon épaule. Je me retourne. C'est un ancien camarade d'escadre, un officier canonnier, actuellement embarqué sur l'un des cuirassés de la classe *Danton*. Nous causons, le temps pour nos porteurs de réunir nos valises.

— Et la catastrophe?

— Comme l'*Iéna*. Une réplique. La leçon n'a pas assez porté.

— Alors, les poudres B, toujours?

— Parbleu ! quoi d'autre ?

— A Paris, on parle de malveillance…

— Oui, et de négligence aussi. Je sais. Mais ce n'est pas à vous, mon vieux, qu'il faut que j'apprenne la façon dont nos bâtiments sont tenus. Tout ça serait grotesque, si ce n'était d'abord odieux. Et vraiment, c'est bien au moment où quatre cents des nôtres viennent de tomber, morts ou blessés, victimes de cè danger terrible, perpétuellement suspendu sur toutes nos têtes, c'est bien à ce moment funèbre qu'il sied de parler de notre négligence, et d'admettre qu'officiers ou matelots puissent être assez imbéciles pour se promener de soute en soute, une bougie à la main ou une cigarette à la bouche ! Les niais criminels qui répètent ou impriment de telles sottises n'ont qu'à venir faire un tour à mon bord : mes matelots leur prouveront un peu rudement que l'ordre règne chez nous, et que les visiteurs suspects y sont plus surveillés qu'ils n'imaginent !

Je n'ai pas du tout affaire à un cerveau brûlé, tant s'en faut. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais mon interlocuteur pour un homme rassis et calme, autant que pour un très remarquable officier. Cette colère mal contenue, cette exaltation qui perce sous chacun de ses mots m'étonne et m'inquiète. Y aurait-il, parmi mes camarades, que j'ai perdus de vue depuis trop longtemps peut-être, y aurait-il, par la faute d'une presse imprudente, et trop prompte à accuser au hasard, le germe ou le levain d'un mécontentement plus amer que je n'aurais cru ?

IV

Toulon, lundi 2 octobre.

C'est dans l'arsenal qu'a été dressée, cette fois, l'immense chapelle ardente qu'on avait dressée naguère, pour l'*Iéna*, dans l'ancien hôpital, aujourd'hui démoli.

Cent vingt cercueils sont là, qui s'alignent en longues rangées funèbres. Cent vingt cercueils seulement, car on est encore bien loin d'avoir découvert toutes les victimes de l'effroyable hécatombe. Combien d'entre elles, d'ailleurs, ont

disparu pour jamais! La vase molle et mouvante des fonds toulonnais aura vite fait d'enlizer beaucoup de cadavres; et l'explosion surtout n'a pas manqué de pulvériser tout ce qui se trouvait à courte portée, — choses et gens.

Cent vingt cercueils seulement sont là, qui renferment les dépouilles à peu près identifiées d'à peu près cent vingt morts. — Je me souviens trop bien de ce que renfermaient les cercueils de l'*Iéna*, pour risquer une phrase plus précise. On a sagement fait de clouer ces bières-ci, avant d'admettre le public à défiler dans la chapelle ardente.

On aurait plus sagement fait de ne l'admettre pas, ce public trop irrespectueux, trop bavard : il oublie trop vite, qu'il défile ici devant cent vingt soldats tués pour la patrie, — tués à l'ennemi, en vérité, — devant cent vingt soldats dont chacun fait en ce moment couler les larmes d'une mère, d'une fiancée, ou d'une amie.

V

Toulon, 2 octobre, neuf heures du soir.

Il n'y a point de deuil dans les rues. La ville continue de vivre tout pareillement. Les trottoirs, neigeux d'électricité, regorgent d'une cohue insouciante.

A faire tache parmi cette insouciance générale, je ne vois que les marins, — matelots et officiers. — Eux, vraiment, ont l'air d'être en deuil, tous. Ceux-là mêmes que je reconnais, et qui viennent à moi, la main tendue, gardent, jusque dans la cordialité de l'accueil, une sensible mélancolie.

Je cause avec l'un d'eux, un ami de vieille date, un compagnon de Chine et de Mauritanie, et qui s'est spécialisé dans les études d'artillerie. A ma très vive surprise, lui semble ne pas mépriser *a priori* cette fameuse « piste de sabotage » dont parlaient les journaux parisiens.

Je le presse de questions. Il hésite d'abord à nettement répondre. Et je sens dans ses réticences un souci dominant de ne se point laisser entraîner à des jugements téméraires, et de concilier ensemble, avec sang-froid, tous les faits démontrés et toutes les théories raisonnables.

Je précise alors. Ces faits démontrés, quels sont-ils?

— Dites moi tout, mon cher, de l'alpha à l'oméga. J'arrive d'Angleterre, et je n'ai lu que des feuilles absurdes.

Il m'expose alors, très méthodiquement :

— Ce qu'on sait, ce qu'on sait avec certitude, le voici : lundi dernier, vers cinq heures du matin, ou un peu plus tôt, le feu s'est déclaré dans les soutes à poudre avant de la *Liberté*. Les gargousses de ces soutes fusèrent d'abord, et le feu, parti on n'a pu fixer exactement d'où, se répandit bientôt de magasin en magasin. L'officier de quart, à la tête de l'équipage, lutta jusqu'au bout contre cet incendie. Finalement, il y eut, comme toujours en pareil cas, explosion; c'est-à-dire que les poudres, après avoir été chauffées jusqu'au degré voulu, cessèrent de fuser et *détonèrent*, pour employer le mot technique. Cette *détonation* fut effroyable, inconcevable : le pont cuirassé de la *Liberté*, épais de huit centimètres, lourd d'au moins quinze cent mille kilogrammes, et surchargé d'une superstructure plus lourde encore, s'arracha d'un seul coup, brisant ses innombrables rivets et boulons d'acier, se ploya en deux comme une feuille de papier, et se rabattit sur l'arrière du navire, instantanément effondré et coulé bas. Une mitraille de débris fut projetée alentour, et c'est à ce moment-là que mourut notre pauvre Gabolde, parmi tant d'autres braves gens, accourus de toute la rade au secours du navire en feu... Et ce fut la fin. Comme jadis l'*Iéna*, et dans des conditions très analogues, la *Liberté* n'était plus qu'un cadavre.

— L'*Iéna*, tout de même, avait causé moins de victimes : et, après l'explosion, tout l'avant du bateau demeurait intact.

— Oui. Mais l'*Iéna* avait sauté au bassin. La coque, à sec, n'était pas soutenue de bas en haut par la pression de la mer. Et la force de l'explosion put se déchaîner de haut en bas. Les fonds du navire, moins robustes que le pont cuirassé, cédèrent. Et l'équipage, logé en grande partie au-dessus de ce pont cuirassé, fut épargné aux trois quarts. Tandis que pour la *Liberté*....

— Oui, évidemment : les fonds de la *Liberté*, soutenus, maintenus par la pression marine, résistèrent à l'explosion, qui sévit de bas en haut; et ce fut le pont cuirassé qui céda. D'où l'hécatombe, double ou triple.

— Double ou triple. On ne sait pas encore au juste. Les manœuvres finies, l'escadre avait envoyé beaucoup de gens en permission. Sur la *Liberté*, la comptabilité de ces permissionnaires a disparu avec le bâtiment. On ne peut donc établir encore une liste exacte des survivants, ni par conséquent une liste des victimes.

Tous deux, comme malgré nous, nous nous taisons. Et, par la pensée, nous revoyons l'immense chapelle ardente, où tant de cadavres sont alignés, et où cependant tant d'autres cadavres n'ont pas pu obtenir leur place.

Nous nous sommes réfugiés au fond d'un café choisi parmi les moins bruyants. Et la petite salle où nous causons est presque vide.

Voici qu'entre un autre officier que je connais bien, et qui va s'asseoir seul à une table écartée, où il commence d'écrire son courrier. Mon compagnon se penche vers moi :

— Z..., — me dit-il, — celui qui s'occupe justement de la fameuse enquête...

Je le regarde :

— L'enquête? Oui... elle est, je le sais, composée de gens irréprochables, les plus compétents, à coup sûr, de toute la marine... Et je ne doute pas que chacun d'entre eux ne fasse tout au monde pour aboutir, et mettre au jour la vérité. Mais cette vérité, fallait-il, de bonne foi, tant d'efforts pour la découvrir? et ne risque-t-on pas, par une enquête fatalement vouée aux résultats incomplets, puisque aussi bien, le navire étant presque broyé, toutes données matérielles manquent, ne risque-t-on pas de seulement créer dans l'esprit du public une indécision sur les causes de la catastrophe. indécision qui n'existe dans l'esprit d'aucun homme du métier?

Mon camarade me jette un regard hésitant.

— C'est un cas, — réplique-t-il enfin. — Vraiment vous parlez là en termes trop absolus. L'indécision existe même chez des gens du métier. Chez quelques-uns, au moins.

— Comment?

— Écoutez-moi bien, et ne me faites dire que ce que je dis. Si nous interrogions Z..., qui écrit là-bas, il ne nous répondrait pas, lié qu'il est par le secret professionnel. Mais ce secret est celui de Polichinelle. Et nous savons tous, peu ou

prou, ce que les témoins convoqués par la commission d'enquête ont apporté à cette commission.

— Eh bien?...

— Eh bien, voici la substance d'une déposition confirmée par plusieurs autres, toutes, incontestablement. sincères; le matin de la catastrophe, au petit jour, c'est-à-dire assez peu de temps avant l'incendie, deux hommes inconnus ont été aperçus, d'un bâtiment voisin, pas loin de la *Liberté*, et regagnant à la nage un canot inconnu qui les emporta on ne sait où.

— C'est un roman, voyons!

— Qui sait?

— Ou, si ce n'est pas un roman, c'est le plus simple des faits divers : vos deux hommes étaient deux indigènes quelconques, qui prenaient un bain de mer.

— A quatre heures et demie du matin, l'eau est très froide.

— Enfin, quoi! vous n'allez pas prétendre que ces deux baigneurs soient, n'importe comment, les auteurs de l'explosion?

— Mon Dieu...

Il hésite encore, puis, prenant un parti :

— Mon cher, je n'en sais rien!... Je ne sais rien! je ne prétends rien! Mais, tout de même, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Vous vous souvenez de l'*Iéna*. Ai-je hésité, à cette époque? ai-je cherché midi à quatorze heures? A vous-même, chez vous, le soir du malheur, je criai : « Les poudres blanches! ce sont les poudres blanches! les vieilles poudres, les poudres radoubées, les poudres à bande verte! Adigard[1] l'avait prédit : combustion spontanée, et détonation par suite. » Aujourd'hui...

— Aujourd'hui?...

— Aujourd'hui je ne dis rien! je n'ose rien dire! La situation n'est plus la même. Nos poudres sont toujours des poudres blanches, les mêmes poudres blanches, soit! mais ce sont, en immense majorité, des poudres neuves... Et je vous garantis que nos officiers canonniers ne s'en plaignaient plus. Au contraire! La sécurité était grande, très grande, en escadre.

1. Le capitaine de vaisseau Adigard commandait en 1907 l'*Iéna*, et fut tué par l'explosion.

Et l'explosion de lundi passé nous a d'autant plus ébranlés, tous.

— Diable ! mais alors, le moral des équipages?...

Mon camarade se lève, sans répondre.

— Dix heures qui sonnent, je crois? il faut que je vous quitte, mon cher : j'ai promis d'aller passer un bout de soirée chez les N...

Moi aussi, j'ai promis d'aller passer un bout de soirée chez d'autres gens, les D..., qui, eux aussi, comptent parmi mes amis toulonnais les plus chers.

Les D... habitent au Mourillon ; et me voilà roulant une fois de plus dans le fameux tramway célébré par l'auteur de cette délicate *Consolata*, que tous nous aimâmes. Les rails luisent parmi la poussière des boulevards nocturnes, entre la double haie des grands platanes poudreux, que le mistral n'époussette jamais tout à fait. Et là seulement, hors de la ville éternellement babillarde, je retrouve le silence que j'ai cherché partout en vain autour de la grande ruine encore sanglante.

La maisonnette est pleine, mais pleine seulement d'amis très intimes. Me revoilà au cœur de notre grande famille errante, — la famille des marins, si rarement réunie.

Ici encore, je suis des mieux placés pour apprendre la vérité, — la vérité vraie, celle que ne sauront ni les journalistes parisiens, ni les parlementaires, ni même les hommes d'État, ni surtout le grand public, aux yeux duquel la presse précautionneuse fixe toujours des verres colorés et déformants.

D... [1], ingénieur d'artillerie, auteur de divers travaux estimés sur les poudres et sur les projectiles, est d'ailleurs la personnalité la plus technique que je pouvais souhaiter. Et, chez lui, voici, comme je m'y attendais, l'élite de la jeune marine, — dans le sens favorable du mot : car il fut jadis une « jeune marine » qui retarda de bien des années le progrès logique et scientifique dans toute la flotte française. — La jeune marine d'aujourd'hui met son point d'honneur à mépriser toutes les utopies, toutes les chimères, à ne pas rêver, et à travailler.

1. Il va sans dire que toutes les initiales employées pour distinguer les personnages de ce récit vrai sont de pure fantaisie.

La soirée n'est pas chaude : c'est autour d'une cheminée où se consument des bûches que nous causons à présent.

F..., parent éloigné d'un des officiers morts dans la catastrophe, rapporte un mot vraiment noble et presque antique du frère de cet officier, officier lui-même, et qui venait d'apprendre la fatale nouvelle.

— Puisque tant d'hommes devaient mourir, il fallait bien que des chefs eussent leur part dans la tuerie. J'ai certes un dur chagrin. Mais, si j'avais été à la place de mon frère, je n'aurais pas voulu échapper.

Puis la principale question est agitée de nouveau : pourquoi les poudres de la *Liberté* ont-elles explosé?

D..., péremptoire, affirme :

— Parce que c'étaient des poudres B. Toute poudre B peut exploser, n'importe où, n'importe quand, et sans raison apparente. Il faut qu'une fois pour toutes le public s'enfonce cette idée dans la tête.

Un officier de marine fournit l'objection déjà entendue :

— Mais elles étaient neuves, les poudres de la *Liberté*!

— Non, — réplique un autre marin ; — pas toutes. L'enquête établit en ce moment même que des munitions de 65 millimètres avaient été radoubées, et pas récemment.

— Peu importe, — reprend D..., toujours très net. — Neuves ou radoubées, la différence n'est que du passable au médiocre. Ce n'est pas du côté de la *conservation* des poudres qu'il faut chercher le péché originel ; c'est du côté de la *fabrication*. Le fait est là, qu'on ne peut nier : la poudre blanche française, dite poudre B, n'est pas une poudre stable. C'est une poudre puissante. C'est une poudre progressive. C'est une poudre qui n'use pas l'âme des canons. C'est une poudre économique par-dessus le marché. Et l'homme qui l'inventa n'était certes pas un chimiste négligeable. Mais lorsqu'il s'agit d'en faire une poudre marine, lorsqu'il s'agit par conséquent de l'emmagasiner dans les soutes un peu spéciales de nos bâtiments de guerre, soutes plus semblables, par la chaleur, sinon par l'humidité, à l'étuve d'un bain turc qu'à tout autre local, ah! non! halte-là! Laissez la poudre B tranquille, et cherchez des explosifs moins nerveux.

A mon tour de questionner :

— Pour vous, en tout cas, nul doute à cet égard : la *Liberté* a sauté, comme jadis sauta l'*Iéna*, par suite d'une combustion spontanée des poudres?

Cette fois, la réponse est générale :

— Oui.

— Aucun doute là-dessus?

— Aucun.

— Mais les bruits de malveillance?

— Fantasmagorie.

Quelqu'un poursuit :

— Fantasmagorie, ou manœuvre assez ingénieuse de gens trop responsables..., j'entends trop négligents.

— Qui?

— Je n'en sais rien, et ne m'en soucie pas. La négligence peut se faufiler partout. Les poudres ont sauté toutes seules, voilà le fait. Ces poudres, qui les fabriquait? l'administration des poudres et salpêtres. Qui les conservait? l'artillerie navale. Qui les logeait dans des soutes trop chaudes et trop mal aérées? le génie maritime. Qui les surveillait, une fois logées là? les officiers de vaisseau. Trop de gens, mon cher ami, tous trop séparés les uns des autres, et par des cloisons trop étanches. Moi, ingénieur d'artillerie, chargé de la conservation, sais-je quelque chose de la fabrication? non. Sais-je seulement pourquoi, malgré l'exemple, très heureux jusqu'ici, de la marine allemande, nos poudriers refusèrent après l'*Iéna* d'expérimenter une poudre tubulaire, une poudre « en macaronis », plus facile à aérer que notre poudre « en lamelles »? Je n'en sais rien. Ma tâche ne s'en trouve pas facilitée. Et la vôtre, officiers de vaisseau, ne l'est pas plus que la mienne. Il y a des réformes à étudier dans cette voie-là. Et peut-être le monopole d'État doit-il être le premier accusé, dans ce tragique procès. En tout cas, ne cherchez pas la faute des gens : elle est nulle ou vénielle. Cherchez la faute des institutions; vous n'aurez pas de peine à la trouver.

Et moi-même alors je conclus :

— Les vrais responsables sont peut-être, avant tous les autres, la presse française et le public français, tous les deux également ignorants des choses de la mer, et tous les deux

s'obstinant, par paresse, dans cette dangereuse ignorance. Après l'explosion de l'*Iéna*, si tant de folies n'avaient pas été débitées, si tant de sottises n'avaient trouvé créance, si tant d'enquêtes et de contre-enquêtes, toutes non techniques, n'avaient abouti au chaos, le danger véritable mieux reconnu, mieux signalé, fût apparu aux yeux de toute la nation. Et qui douterait qu'une opinion publique mieux éclairée, voyant le mal et devinant le remède, n'eût pas imposé l'unique mesure salutaire : l'adoption d'une poudre nouvelle, analogue à celles des marines étrangères telles que l'anglaise et l'allemande, analogue à celles des marines qui n'ont pas connu encore d'explosion spontanée?

Nous rentrons du Mourillon en bande, dans l'auto de notre ami H...

H... sert depuis dix-huit mois sur l'un des cuirassés de la deuxième escadre, — de l'escadre à laquelle appartenait la *Liberté*. Si quelqu'un peut me renseigner sur le problème délicat, que je n'ai pu résoudre encore, de l'influence de cette seconde explosion sur l'état d'esprit des équipages, H..., mieux que nul autre, sera ce quelqu'un.

Je l'interroge sans préambule, durant qu'il prend de prudents virages dans les ruelles abruptes du Mourillon.

— Les hommes, cher ami, nos hommes?... que pensent-ils? et que disent-ils?

H..., une demi-seconde, détourne son regard de la route à suivre pour chercher mon regard à moi :

— Les hommes? mon vieux, je n'ose pas plus vous répondre que je n'ose lâcher mon volant en descendant ce quinze pour cent!

Il donne un coup de sirène, avant d'aborder, au bas du raidillon, le boulevard de Bazeilles.

— Les hommes? — reprend-il, la troisième vitesse embrayée; — les hommes? Les hommes ne disent rien, rien du moins qu'une oreille d'officier puisse entendre... Mais ils pensent,... et ce qu'ils pensent, je ne l'imagine même pas.

— La discipline, alors?...

— Oh! la discipline n'est pas en cause. Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Je ne sais pas ce que pensent les

hommes des combustions spontanées de poudres. Je ne sais pas ce que pensent les hommes de l'inconvénient qu'il peut y avoir pour eux à habiter sur le Vésuve, trop près d'Herculanum et de Pompéi. Mais je sais très bien ce que les hommes pensent de nous, les officiers.

— Et quoi?

— Ils pensent que Gabolde est mort, et avec Gabolde, Chanteau, Albertin, Lestin. Il paraît que cette liste-là n'a pas suffi à certains bourgeois de Paris. Nos matelots s'en contentent. Jamais, moi qui vous parle, je n'ai été plus sûr des hommes que j'ai l'honneur de commander. Et quand je leur dirai : « Allons nous faire tuer », ils m'emboîteront le pas, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Eh bien! alors?...

— Oui. Mais attendez : le jour où, tué le premier, je n'aurai pas eu le temps de leur tenir ce petit discours... ce jour-là...

— Ce jour-là?...

— Ce jour-là... Non, décidément, je ne sais pas, je ne sais *plus* ce qui se passera ce jour-là!

VI

Toulon, mardi 3 octobre 1911.

Les funérailles.

Toutes pareilles à celles de l'*Iéna*. Fort bien réglées. Le protocole est établi, sans conteste. Et le défilé ne prête à nulle critique : un peloton de cavalerie pour ouvrir la marche; les couronnes ensuite, portées à bras; — il y en a deux mille, dit-on; — puis les détachements de matelots en armes; puis deux escouades anglaises, envoyées par le cuirassé de S. M. B. l'*Exmouth*; puis le clergé; puis les cercueils, rangés cinq par cinq sur vingt-quatre prolonges d'artillerie, bien drapées de pavillons tricolores; puis les survivants du cuirassé détruit; puis les familles des morts; puis le président de la République; puis tout le monde, — les officiers de marine relégués en queue, naturellement; et un peloton de cavalerie pour fermer la marche.

Cela s'en va par les rues, à petits pas, aux sons de diverses

marches funèbres. Cela s'en va vers l'arsenal de terre, dépositoire consacré pour les cas analogues. Cela s'en va sous le soleil provençal, éclatant, et parmi les curiosités tapageuses d'une populace endimanchée. Sur tout le parcours du « cortège », on a dressé des bancs, des chaises et des échelles. Dans les rues adjacentes, des voitures stationnent. Et des grappes humaines s'accrochent à chaque estrade improvisée. On crie. On s'appelle d'un trottoir à l'autre...

Écœuré, je veux m'écarter, m'en aller, quitter n'importe comment cette cohue. Mais j'y suis enveloppé, englué. Et, bon gré mal gré, je ne m'en dépêtrerai pas. Allons! attendons que le « cortège » ait passé...

Très dense, la foule se presse contre la haie des soldats protégeant le défilé. Tout à coup, un remous extraordinaire parcourt cette foule entassée, la secoue, la projette, la change comme par un coup de baguette magique en une horde hurlante et fuyante, qui se précipite au hasard, parmi des clameurs d'épouvante et des piétinements affolés. A peine ai-je le temps de m'adosser au mur de la plus proche maison. La vague humaine passe devant moi, bondissante, trépignante, éperdue. Des femmes, des enfants, des vieillards tombent et sont foulés aux pieds. Et le défilé funéraire, rompu, disloqué, commence de fuir à son tour. Devant quoi? on ne sait; nul ne sait; mais tout le monde fuit. Et tandis que, stupéfait, ahuri, je me hausse sur mes pointes, pour tâcher d'apercevoir, par-dessus la marée montante des têtes terrifiées, la chose inconnue, effroyable, sans doute, qui causa leur terreur, — soudain, je vois... je vois une Chose, terrible en effet, quoique différente assurément, de celle que je cherchais, cause de la panique...

Je vois, mêlés au peuple, et fuyant avec lui, — fuyant, oui! fuyant en désordre, mains hautes, à la « sauve qui peut » ! — je vois des matelots français; je vois des soldats français; je vois des escouades entières en pleine déroute, et qui, pour courir plus vite, ont jeté baïonnettes et fusils[1]! Et je vois une autre Chose encore, plus affreuse, s'il se peut, pour mon orgueil d'officier : je vois, au milieu de l'universelle terreur, je vois les deux sections anglaises de l'*Exmouth*, d'instinct formées en

1. Deux femmes furent blessées par ces baïonnettes projetées çà et là.

carré, résister seules au tumulte, et seules s'opposer, impassibles, inébranlables, au torrent des fuyards.

Oui. J'ai vu cela.

Pourquoi, cette panique?

Qu'importe! probablement, pour rien. A l'origine, des gens ont crié : « Sauve qui peut! » D'autres : « La bombe! » Il n'en a pas fallu davantage. La foule s'est enfuie. Les matelots, — les matelots de l'escadre, ceux qui ont vu sauter la *Liberté*, — les matelots, dépourvus d'officiers, se sont enfuis avec la foule. Les soldats qui formaient la haie se sont enfuis avec les matelots.

Alors, qu'est-ce à dire?

Faut-il en venir à cet aveu terrible, que le moral de nos équipages, jadis inébranlable, a subi, par tant d'accidents accumulés, une secousse funeste?

Non! pareille calamité n'est pas possible. Je ne veux pas y croire. Je n'y crois pas.

Je n'y crois pas, sur mon honneur!

Mais je me souviens des paroles de H... Et je suis persuadé que la vérité, « la vérité vraie », la voici :

La plupart des matelots sont, ont toujours été des enfants. A ces enfants il faut, il a toujours fallu une main qui les guide : la main, en tous temps respectée, du chef, — de l'officier.

Les jours particulièrement sombres, les jours de grand deuil, de grand péril, de grande épouvante, aux matelots comme aux enfants il faut que la main soit plus ferme et plus douce tout ensemble. Moyennant quoi, nul risque de désordre ni de folie. Nul risque que s'affaiblissent aucunement, à bord de nos vaisseaux tant éprouvés, ces qualités vitales, sève et sang d'une marine de guerre : l'énergie et la discipline. Nul risque qu'au milieu des pires désastres la flotte française cesse d'être ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qu'elle sera : redoutable à l'ennemi, apte à vaincre.

Mais il n'y a point de faute à commettre. Tout est dans la main des chefs, — des officiers, d'abord; et ceux-là, je sais

que par eux tout le nécessaire sera fait, tout le possible et l'impossible ; — des hommes qui sont au-dessus des officiers, ensuite : parlementaires, ministres, rapporteurs des budgets, membres des commissions, peuple enfin...

Et à ceux-là tous, j'adresse une très ardente prière ; et je les supplie, sans colère, sans menace, très simplement, très respectueusement, de vouloir bien descendre au fond d'eux-mêmes, pour y découvrir leur part de responsabilité dans les désastres passés et pour y chercher, par plus de sincérité, plus de travail, moins de partis pris, moins de volontaires aveuglements, les vrais remèdes, logiques et scientifiques, qui peut-être supprimeront les désastres à venir...

VII

Toulon, mardi soir.

Sur rade, au soleil couchant, parmi l'archipel brillant des vaisseaux vivants, le monstrueux cadavre du vaisseau mort émerge, pareil, vraiment, à je ne sais quelle prodigieuse charogne, effroyablement boursouflée, bouleversée par la décomposition.

Cela se dresse très haut au-dessus de la mer, profonde pourtant, ici, de quatorze mètres. C'est un îlot d'acier, un îlot abrupt, informe, noir de suie, rouge de rouille. Cela ne ressemble à rien. On n'imagine pas qu'un vaisseau vivant ait pu devenir cela. L'épave de l'*Iéna*, cent fois moins chaotique, était plus émouvante, parce qu'on y retrouvait l'apparence encore perceptible de ce qui avait été jadis. Ici, on ne retrouve rien. On ne devine rien. On ne comprend pas. On regarde, et on s'étonne.

A la longue, on se rend compte pourtant, à peu près : le cadavre est évidemment replié sur sui-même, toutes jointures brisées, tous membres arrachés. Et ce qui apparaît, à présent, ce sont justement ces choses toujours invisibles, du vivant du navire : les entrailles et les viscères, — le dessous des ponts, l'intérieur des couples et des lisses : — tout ce qu'on n'a jamais aperçu. Comment le reconnaîtrait-on?

En vérité, ce cuirassé-ci est plus que mort.

VII

En mer, jeudi 5 octobre 1911.

C'est hier que j'ai quitté Toulon. Et aujourd'hui, me voilà reparti vers les pays d'Islam, où m'attire le conflit italo-turc. Un vieux, un très vieux paquebot des Messageries maritimes, — la lenteur des Gouvernements et des Chambres à signer un contrat raisonnable avec cette malheureuse compagnie est en train de la tuer tout net, en présence de l'ardente et multiple concurrence des compagnies étrangères, toutes autrement avantagées ! — un paquebot français, vieux de quarante ans, m'emporte donc vers Smyrne et vers Stamboul, où je redoute de constater d'étranges changements.

Il est nuit. Je me suis réfugié à l'extrême arrière du grand salon. Ici, la trépidation de l'hélice éloigne les passagers moins endurcis que moi à la mer. Et je suis seul, pour écrire à mon aise, et songer.

Les visions de cauchemar des trois jours précédents ne s'effacent de mes yeux. Perpétuellement je revois l'épave indescriptible, les morts sans nombre, et surtout, oh ! surtout la panique abominable, la panique des matelots et des soldats...

Je revois tout. Et pourtant, ici, environné du grand calme souverain de la mer, il me semble que je revois avec de meilleurs yeux, plus perspicaces, plus clairs...

J'ai peut-être, avant-hier, vu de trop près. Cette fuite horrible a passé trop près de moi. J'en ai senti le souffle d'épouvante, et reniflé l'odeur de défaite.

Et pourtant, dix, vingt, trente, cent hommes qui fuient, est-ce une armée ? Suis-je sûr qu'à Austerlitz, il n'y eut pas une seule compagnie pour jeter bas ses armes ? A Auerstædt, je sais qu'un régiment entier abandonna jusqu'à son aigle. Auerstædt, Austerlitz en est-ce moins des victoires ?

Peut-être le mal que j'ai vu n'a-t-il été que le mal d'un instant.

Il est impossible que jamais aucune catastrophe abolisse la vertu de cet organisme supérieur, qui a déjà traversé,

intact, tant de prodigieuses vicissitudes : l'organisme du combattant français, — soldat, matelot...

Je ne suis plus seul, à l'arrière du grand salon. Non loin de moi, une jeune femme est venue s'asseoir.

Elle lit. Son visage pensif repose sur sa main repliée. Je distingue des traits admirablement purs, des yeux parfaits, des cheveux blonds pareils aux cheveux d'Hélène chantée par Homère.

Or, — hasard mystérieux. — ce visage m'est connu, et je le reconnais. A Londres, récemment, j'ai eu l'honneur d'être présenté à cette voyageuse, — madame Y..., une Athénienne, qui sans doute aujourd'hui rentre dans son pays.

Intacte à travers tant de siècles, la beauté d'Hélène aux bras blancs survit.

Quelle folie donc, et quel sacrilège, d'imaginer, une seconde, un cataclysme capable de détruire le courage du Franc, fils d'Odin, qui fut notre ancêtre, l'ancêtre de tous nos petits soldats, de tous nos petits matelots, — sans peur !

★ ★ ★

SOUVENIRS[1]

III

LES GENS DU NOUVION

Il apparaissait, même à des yeux d'enfant, que les principaux personnages du Nouvion étaient les « beutiers », comme on appelait les grands propriétaires engraisseurs.

Chaque année au printemps, des bœufs en bandes, conduits par des commissionnaires qui les avaient achetés aux foires de Franche-Comté, arrivaient maigres et las. Ils étaient reçus dans des écuries, puis répartis entre les pâtures. Quelquefois, un bœuf d'une pâturée donnait les signes de l'ennui : il ne mangeait pas, se tenait à l'écart, ou même, pris de colère, se jetait sur la haie pour « foncer ». C'est qu'on l'avait séparé par mégarde du compagnon avec lequel, dans les champs et sur les chemins de la Comté, il avait tiré la charrue ou le charriot. Alors on allait chercher le commissionnaire; il trouvait dans une autre pâture le camarade de joug qui, de cœur moins sensible à l'amitié, paissait tranquillement, et il l'amenait auprès du mélancolique, dont le chagrin cessait aussitôt. Les commissionnaires, les frères Champion et les frères Carrette, qui ramenaient des centaines de bœufs, con-

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

naissaient chacune de leurs bêtes; ils se rappelaient qu'ils avaient acheté ce couple à telle foire, cet autre à telle autre, et ils racontaient des dialogues où ils imitaient l'épaisseur de l'accent franc-comtois.

Chaque commissionnaire était en relation avec des bouchers de Cambrai, Valenciennes et autres villes du Nord. A l'automne, les bouchers venaient au Nouvion. Alors, dans les pâtures, on apercevait un groupe très sérieux de trois personnes, le propriétaire, le commissionnaire et le boucher, qui allait de bête en bête. Le boucher enveloppait et pesait le bœuf du regard et il le tâtait à la poitrine et au haut de la queue. Les marchés étaient suivis de déjeuners vigoureux, convenables à l'appétit des bouchers, gens sanguins et « puissants ».

Les grands propriétaires étaient vêtus en bons bourgeois. Je me rappelle certaines casquettes élégantes forme jockey, une surtout, une casquette d'été, de paille très jaune, à visière dont le vernis reflétait les nuages. Ils habitaient des maisons amples, accompagnées de jardins fleuris et ombreux, que de hauts sapins du Nord attristaient de leur monotone verdure perpétuelle. Ils possédaient cheval et voiture, même deux voitures, un cabriolet et une calèche; mais ils conduisaient eux-mêmes, le domestique cocher étant encore inconnu chez nous. Ils avaient à l'église leur banc fermé sur lequel, d'ailleurs, ils n'allaient pas souvent s'asseoir. Aux offrandes des enterrements, ils donnaient deux sous; les deux sous de ce temps-là, lourdes pièces à l'effigie de la première république, — je crois en avoir vu aussi à l'effigie de Louis XVI, — émouvaient en tombant au plateau la plèbe de liards ébréchés et rouillés où s'effaçait la couronne de France.

C'était un privilège de ces grandes maisons que leurs servantes fussent qualifiées demoiselles; elles me semblaient des personnes notables en comparaison de Catherine, la femme de journée qui venait aider ma mère à faire « son samedi ». Pourtant Catherine était l'épouse du garde-champêtre Dufour, sur la poitrine de qui luisait une plaque de cuivre où j'admirais les mots : *La loi*.

Par l'exemple d'un de ces riches propriétaires, celui que

j'ai connu le mieux, et qui fut très bon pour moi pendant sa longue vie, je puis donner une idée des soins, soucis et joies de la profession : ouvrir tous les matins la grande porte cochère aux ouvriers qui, les ordres reçus, s'en allaient travailler aux pâtures ; atteler le cheval au cabriolet pour l'inspection biquotidienne des dites pâtures ; s'inquiéter des indications de deux baromètres, l'un à mercure et l'autre à eau, contrôlés l'un par l'autre ; se réjouir d'une pluie bienfaisante après l'avoir attendue longtemps et penser : « Voilà des pièces de cent sous qui tombent » ; se plaindre à l'ordinaire du trop de sécheresse ou du trop d'humidité ; se plaire voluptueusement à sentir le pied enfoncer dans l'herbe drue, moelleuse comme du velours : se lamenter si elle se flétrissait et laissait voir entre ses brins desséchés et recroquevillés la laideur de la terre chauve ; évaluer l'engraissement des bœufs et le bénéfice que l'on pourrait faire « à tête » d'animal ; espérer une bonne récolte de pommes ou en désespérer ; surveiller la fenaison et l'engrangement ; faire peser devant soi les sacs de pommes ; présider à la fabrication du cidre pour la maison ; se tourmenter au moment de conclure ses marchés et n'en être jamais content après la conclusion ; le bénéfice encaissé, longtemps méditer sur l'emploi et se tourmenter encore : achèterait-t-on de la rente, ou bien des obligations, peut-être même — mais quelle audace ! — des actions de chemins de fer ; plutôt chercher un bon placement hypothécaire ; mais plutôt encore acheter de nouvelles pâtures, s'il était possible ; prévoir qu'à tel moment ceci ou ceci serait mis en vente ; ne pas se presser, savoir attendre, mais au besoin, s'il s'agissait de telle ou telle pâture voisine, faire un sacrifice à « la convenance » ; la pâture achetée, vite éventrer la haie longtemps importune ; à la fin, posséder, d'un seul tenant, coupé seulement par des chemins publics, dont on occupait les deux côtés, un vaste domaine tout vert, doux au regard, doux au penser, — ce qui était une grande joie et le sujet d'un orgueil secret qu'on laissait transparaître par la façon de porter la tête.

Ce grand propriétaire vivait très simplement par goût plus encore que par économie. Il prenait dans la cuisine claire où luisaient les cuivres, ses repas proprement servis sur nappe blanche. Il évitait ainsi des allées et venues à Célinie, puis le

double chauffage et le double éclairage. On a calculé qu'à la fin de sa vie, ce riche ne dépensait guère que le revenu de son revenu. C'est ainsi qu'on faisait jadis les bonnes maisons par le travail, l'ordre et l'économie, avec une absolue probité. Quand on veut chez nous évaluer la fortune de quelqu'un, on dit : « Celui-là ne se ferait pas couper le cou pour cent, pour deux cent mille francs » ; à la fin de leur vie, les maîtres de Célinie ne se seraient pas fait couper le cou pour un million, ni pour deux.

***

Les notaires et les fonctionnaires, juge de paix, percepteur et receveur, me paraissaient de très respectables personnes.

Mon père avait été clerc dans l'étude de l'un des deux notaires, maître Azambre. Le notaire et sa femme m'aimaient bien. Quelquefois, le soir, pendant l'été, assis devant leur porte en face de l'église et me voyant passer, ils m'appelaient. Si l'*Angelus* venait à sonner, madame Azambre se levait, retournait sa chaise pour s'agenouiller à demi et récitait des versets de l'Annonciation, car elle était dévote. A l'église, elle faisait la police autour d'elle ; quand un gamin remuait trop ou bavardait, elle émettait une certaine petite toux, que nous connaissions ; le gamin se retournait et elle lui montrait le doigt ; en cas de récidive, elle allait tirer l'oreille du polisson très doucement ; car c'était la meilleure des femmes, que « madame Azambre le notaire », comme on l'appelait pour la distinguer de moindres dames Azambre. Elle avait fort à faire avec sa servante, Caroline, qui grognait à propos de tout, et, par exemple, au moindre retard de ses maîtres à l'heure des repas. Caroline savait son importance, elle portait fièrement son bonnet en auréole qui tremblait au souffle du vent et au mouvement de sa marche. Elle accueillait avec dignité les visiteurs ; si une jeune dame se présentait pour la première fois, elle l'engageait à garder son ombrelle à la main « pour se donner un maintien ».

Le juge de paix, M. Canon, ancien notaire, grave, un peu solennel, marchait à petits pas avec un dandinement léger et

parlait par petites saccades. Pendant les vacances, j'allais assister à son audience. Je m'y amusais beaucoup à écouter les disputes des plaideurs. Par moments, tout le monde riait, excepté le juge. J'appris là de bonnes histoires et tout le répertoire local des injures. Les plaideurs, en effet, se plaignaient souvent d'injures reçues : « truand » était alors d'un usage courant; plus rares et savoureux étaient « perneur (preneur) ed rats », « maingeu (mangeur) d'poux malades ». Le juge ne retenait dans ses arrêts que les plus graves propos et il les désignait par des initiales quand ils étaient mal sonnants, quand une femme, par exemple, avait été traitée de g... et de p.....

Notre percepteur avait fait des études classiques et s'était même préparé à l'École normale. Il avait des livres, et même je crois qu'il les lisait. Il se tenait au courant des inventions et découvertes; l'électricité à ses débuts le passionnait. Père d'une fille qui mourut jeune, et propriétaire de rentes et de pâtures, son testament le préoccupait. Il en rédigea six projets, dont un en latin et un en grec, et mourut sans en avoir signé aucun.

Au-dessous de cette aristocratie, se plaçaient les moyens propriétaires, un fabricant de tissus, trois brasseurs, trois marchands de nouveautés, trois marchands de bois, les maîtres ouvriers, les ouvriers et journaliers.

Je ne savais où mettre dans ces cadres, je mettais en dehors et au-dessus deux vieux soldats, Jupin et Hachon. Jupin, par son gros ventre, ses cheveux tondus et ses joues rasées voulait certainement ressembler à l'Empereur. Je ne crois pas lui avoir jamais parlé; je savais qu'il avait été un des grenadiers de l'île d'Elbe, et cela me stupéfiait. Son ruban rouge s'étalait largement sur sa boutonnière. Hachon, suisse de notre paroisse, marchait dans les allées de l'église la hallebarde sur l'épaule et balançait la canne galonnée; pour se tenir droit comme à la parade, il se raidissait, et l'effort se sentait au petit tremblement de son plumet. C'est sur sa poitrine que je vis pour la première fois une croix de la Légion d'honneur; elle rayonnait.



Une sorte d'esprit démocratique régnait dans le pays. La morgue était infiniment rare chez les riches, qui, le dimanche, au café « Trinquefort », jouaient aux cartes ou bien au billard avec les moindres gens. Le maître cordonnier, mon cousin Brancourt, faisait autorité au jeu de billard; on le consultait avant certains coups difficiles : « Brancourt, un conseil »; il ôtait un moment de sa bouche édentée le tuyau de sa longue pipe, et, après un bèlement suspensif « Bè », il donnait son avis; le coup joué, il replaçait sa pipe dans la brèche d'où il l'avait retirée.

L'humeur générale était tournée à l'ironie sans méchanceté. Une moquerie rapide partait à l'adresse de qui voulait se singulariser; être un original passait pour un grand ridicule et on l'était à peu de frais. Chacun prétendait que chacun ressemblât à tout le monde. Les faiseurs d'embarras provoquaient des haussements d'épaules et des mots drôles; j'entendis un jour murmurer au passage d'un monsieur qui se donnait de l'importance : « En voilà encore un qui ferait bien du fumier, si seulement il avait de la paille! » Les hâbleurs ne trouvaient pas créance; on les interrompait d'un « Je m'attends qu'oui », qui signifiait : « Va toujours, mon bonhomme! » L'ironie s'exprimait par des bout-rimés grossiers; par exemple, les noms bibliques insolites d'une famille protestante inspirèrent ces déplorables rimes : Jérémie, au biscuit, — Dorcasse, à l'fricasse, — David, à l'marmite, — Léa, au plat, — Paul, à l'casserolle. Une femme composa tout un poème à propos de je ne sais quoi, et le récita à qui voulut l'entendre; je vois encore son œil fixe et son geste raide. Une autre placarda sur sa vitre des pamphlets en prose, que nous allions lire; assise à sa fenêtre, elle nous regardait d'un air triste.

Les Nouvionnais étaient conservateurs des habitudes acquises; contents d'une aisance partout répandue, l'esprit d'entreprise ne les tourmentait pas. Ils se méfiaient de toute nouveauté. D'autre part, incapables de se concerter sur rien, ils ne savaient pas faire durer une « musique », ni une compagnie de pompiers.

La vie religieuse était à peu près nulle. J'ai à peine connu le curé doyen qui gouvernait la paroisse au temps de mon enfance, parce qu'il s'était brouillé avec ma famille pour avoir voulu forcer la porte de la chambre où une jeune sœur de mon père se mourait sans savoir qu'elle fût en danger de mort. Il se nommait Baudet. Gros de la tête aux pieds, il paraissait se mouvoir d'une pièce, sans jeu d'articulations, comme s'il eût été poussé sur des roulettes. Pour combattre l'embonpoint, il se promenait longuement; il savait la mesure de son pas et le nombre des boutons de sa soutane au-dessus de la ceinture; à chaque pas, il défaisait un bouton; arrivé au col, il notait dans sa mémoire le chiffre 1, redescendait, reboutonnait et notait le chiffre 2 et ainsi de suite. La promenade finie, il obtenait par un calcul la distance parcourue. Il avait de l'esprit; des mots de lui, — des mots salés quelquefois, — circulaient; par exemple, celui qu'il fit à l'annonce d'un projet de mariage entre un M. Cusse et une demoiselle Hecq. Il chantait bien la messe, et je me rappelle l'intonation mélancolique très douce qu'il donnait au *Pater noster*; mais jamais il ne montait en chaire; il parlait, des marches du chœur, sèchement, aigrement. Tous les ans, le dimanche de la fête communale qu'on avait instituée parce que la fête de Saint-Denis, patron de la paroisse, tombant en octobre, il était presque impossible d'y danser, le doyen s'indignait : « La fête de qui? demandait-il? La fête de quoi? » Il concluait que c'était une fête païenne. Il aurait fallu un apôtre pour tirer ce pays de son indifférence religieuse; notre doyen n'était pas un apôtre.

A peu près nulle était, me semble-t-il, la vie politique. Chez le grand propriétaire, de qui je parlais tout à l'heure, dans la salle à manger, deux gravures se faisaient pendant : du Bailly, debout sur une chaise, dans la haute salle nue du Jeu de Paume, criait le serment de ne point se séparer avant d'avoir voté la Constitution; les députés des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, assis autour d'une table, signaient la Déclaration d'indépendance des États-Unis. Nos gros bourgeois étaient en effet des libéraux. Dans leur jeunesse, ils avaient fait opposition à la monarchie restaurée. J'entendis raconter que, lors d'une élection sous le règne de Charles X,

M. de Polignac et le général Foy étant concurrents, les électeurs nouvionnais partirent ensemble à cheval pour aller porter leur suffrage à Vervins. On criait autour d'eux : « Ni gnic, ni gnac » ; ils répondirent : « ni gnic, ni gnac », et promirent de voter pour le général Foy. La révolution de 1830 réjouit notre bourgeoisie ; la famille d'Orléans était d'ailleurs aimée dans tout le pays ; on disait : « C'est une belle famille ». Puis le « domaine de Guise », dont la forêt du Nouvion était le joyau, passa par héritage à M. le duc d'Aumale, après la mort du dernier des Condé ; le jeune prince devint alors comme le seigneur du pays. En 1847, il y amena sa jeune femme, et, charmé de l'accueil qu'il avait reçu, promit de revenir « l'année prochaine ».

L'année prochaine, ce fut l'année 1848. Le dernier jour de février, un de nos gardes champêtres s'en alla par les rues agitant sa sonnette. La grande nouvelle était connue déjà ; on s'empressa vers le garde. Nous, la marmaille, les nez en l'air, nous formions le premier cercle autour de lui. Il annonça : « La République est proclamée », et nomma les membres du Gouvernement provisoire, parmi lesquels : *El'rude-Rollin.* Quelqu'un lui cria : « Ledru-Rollin » ; il regarda son papier et rectifia « Eldru Rollin ».

Toutes sortes de souvenirs se pressent dans mon porte-plume. La garde nationale s'exerce au maniement des armes et aux mouvements militaires : Gauche, Droite, Gauche, Droite, Une, Deuss, retentissent dans le bruit des pas cadencés. Par la fenêtre de l'hôtel de ville, je regarde le maire, entouré de quelques personnes, manœuvrer sur la table des soldats de plomb. On chante la Marseillaise, le Chant des Girondins et le Chant du Départ que je préfère aux deux autres, à cause de sa gravité triste et quasi religieuse. Une couturière, Julie Bourgeois, une belle fille, de qui les grands yeux noirs mangent la mince figure brune, m'apprend à chanter :

Plan, plan, rantanplan,
Vivent les Rouges, en bas les Blancs !

Un horloger, Arcadie Plateau, monté sur une table au milieu de la place pérore ; on l'applaudit et on se moque de lui. Un jour, les bûcherons sortent de la forêt et s'en viennent,

la hache sur l'épaule, sous la halle, demander du pain au maire qui leur promet la générosité de la République. Un autre jour, on annonce que les « Quérisiens », habitants du village voisin, Esquehéries, très pauvre alors, marchent sur le Nouvion pour piller. On ferme les boutiques, mais les Quérisiens ne viennent pas.

Un autre jour, arrive la nouvelle que les « insurgés », maîtres du Cateau-Cambrésis, y incendient les fabriques. Dans les rues, les tambours de la garde nationale battent le rappel, l'ordre étant venu d'aller combattre les incendiaires. Mon père revêt son uniforme et cherche son fusil que ma mère a caché; ma mère pleure à chaudes larmes. Mon père a trouvé son fusil; il sort, et descend vers la halle où se fait le rassemblement. Je le suis et j'étreins de mes bras serrés une jambe du commandant que je supplie de ne pas emmener papa; le commandant me fait lâcher prise en me secouant.

On décide d'envoyer en éclaireur, sur le chemin du Cateau, Molard, un beau gaillard, domestique du commandant, mais enorgueilli de se savoir l'authentique bâtard d'un comte, et qui porte sur le visage un air d'aristocratie. Il saute sur un grand cheval, arrange sur sa poitrine la bandoulière de son fusil posé en travers du dos et assujétit sa giberne énorme. Sa fière moustache semble braver; il a l'air d'un des fils Aymon qui chevauchaient sur une enseigne d'auberge dans ma rue, et dont personne, pas même l'aubergiste Losserand que j'interrogeai, n'avait pu me conter l'histoire. Molard part au galop. Le bataillon s'ébranle lentement; il fait une halte au haut de la côte de Monte-à-peine pour attendre des nouvelles; Molard est signalé, courant bride abattue : il n'y a pas d'insurgés au Cateau! Le bataillon fait donc volte-face. Cette équipée fut appelée la campagne de Monte-à-peine et célébrée par des bouts rimés dont je ne me souviens plus.

Mais l'élection présidentielle se prépare. Sur le marché, des colporteurs vendent de grandes images au bas desquelles s'alignent les couplets de chansons à la gloire de l'Empire. La marmaille chante à tue tête :

Dis-moi, soldat; dis-moi, t'en souviens-tu?

Tout le pays achète un almanach plein d'anecdotes glo-

rieuses. Le portrait de Louis-Napoléon, portant sa signature autographiée, est affiché dans les cabarets. Je monte sur un haut tabouret pour voir de près la signature de Napoléon. Dans les rues, Jupin et Hachon se redressent et se rengorgent. A l'approche de l'élection, on tient des assemblées, et Arcadie Plateau remonte sur une table. Il était grand parleur, de ceux dont on disait : « C'ti qu'y a coupé le filet i n'a pas volé s'nargent ». — Le Nouvion donne une énorme majorité à Louis-Napoléon, le 10 décembre 1848.

Puis il me semble qu'il ne se passa plus rien. C'est une chose extraordinaire que le coup d'État du 2 décembre 1851 ne m'ait laissé aucun souvenir; j'avais neuf ans pourtant à cette date. Il faut que l'événement ait passé inaperçu dans ce pays où l'indifférence politique égalait l'indifférence religieuse. Toujours est-il que, de 1848 à 1852, je n'ai gardé, avec les souvenirs d'école déjà racontés, que des souvenirs de famille, de tous les plus chers.

IV

FAMILLE MATERNELLE

Ma famille maternelle habitait Oisy, village situé dans le canton de Wassigny, voisin; mais très différent de celui du Nouvion. La brigade de gendarmerie n'y suffisait pas à sa besogne de police et le juge de paix et son greffier y étaient surchargés d'affaires; on y voyait souvent « descendre » la justice de Vervins. J'entendais raconter des actes de violence extrême : un ami de ma famille, dans une dispute, décrocha une oreille de son adversaire d'un coup de dents.

Le village de Mennevret, sis en ce canton, avait une renommée détestable. Les habitants gagnaient pauvrement leur vie par le tissage à domicile et par le travail dans une forêt voisine. En août, ils émigraient par centaines, hommes, femmes, enfants, pour aller faire la moisson « en France », c'est-à-dire dans les environs de Paris. En 1848, les bûcherons — les « boquillons » comme on les appelait — se mirent à faire des coupes dans la forêt. Sans doute ils pensaient que

la forêt devait appartenir aux forestiers. Chez nous, on contait qu'ils portaient toujours leur serpe pendue à la ceinture, même le dimanche, et qu'en entrant à l'église ils la piquaient dans un bloc placé à l'entrée, car ils allaient à l'église et ils aimaient leur curé.

Ce curé, l'abbé Quinquet, était célèbre à dix lieues à la ronde. Je l'ai connu. C'était un vaillant homme, d'une famille de vignerons du Laonois, l'aîné de douze enfants. Très vigoureux, il employait au besoin sa vigueur. Un jour qu'il menait de ses ouailles au pèlerinage de Notre-Dame de Liesse, il fut salué dans une gare par les cris : « Couac, couac, couac! » Il marcha vers les braillards et prit à partie celui qui semblait le chef de la bande : « Je suis sûr, lui dit-il, que tu n'as jamais été confirmé »; ce disant, il claquait et reclaquait. Un jour, pour démontrer que son église n'était plus solide, il en fit crouler un mur d'un coup d'épaule. La reconstruction de cette église fut la principale affaire de sa vie. Pendant des années, il sollicita le gouvernement en la personne de M. Vilcoq, le sous-préfet de Vervins. Il allait souvent à la sous-préfecture à pied : il partait après avoir sonné l'*Angelus* du matin; quand, rentré au presbytère, après avoir sonné l'*Angelus* du soir, il défaisait les boucles de ses souliers, il avait marché dix-huit lieues; c'est ce qu'il appelait faire ses affaires « entre deux *Angelus* ». Il sollicita aussi les bonnes volontés des particuliers, et naturellement « il y alla de sa poche ». L'abbé avait la poche généreuse; pour soutenir une école de religieuses qu'il avait appelées à Mennevret, il se mit au régime végétarien, vivant des légumes et des fruits de son jardin qu'il cultivait à merveille, en fils de vigneron. Pourtant il n'était pas né ascète et même faisait bonne figure à bonne table : « Allons! disait-il en tendant son verre, encore un peu d'huile pour mettre dans le quinquet ».

L'abbé Quinquet ne plaisait pas à tout le monde. La reconstruction de l'église, qu'il entreprit avant d'avoir reçu l'autorisation en règle, et surtout l'ouverture de l'école congréganiste le brouillèrent avec la municipalité. D'ailleurs, il ne s'entendait pas aux ménagements. Comme il lui déplaisait que la commune fît sonner le soir par la cloche de l'église la retraite pour annoncer la fermeture des cabarets, il voulut

interdire cette sonnerie; en chaire, il dit à ses paroissiens étonnés : « Mes frères, la cloche a reçu des bénédictions pour faire entrer les chrétiens à l'église, et non pour faire sortir les cochons du cabaret. » Il appliquait à la rigueur les règles canoniques; si quelqu'un de qui la vie était irrégulière notoirement se présentait à l'offrande, il lui refusait la patène et disait au lieu du *Pax tecum* : « Passe comme t'es »! Un jour un de ces pécheurs voulut protester contre cet affront : « Tu sais bien, lui dit le curé à haute voix, que je ne donne pas le baiser de paix à un concubinaire; file! » Il se consolait des petites misères qu'on lui faisait et s'en vengeait dans un journal en vers latins[1]. Il y avoue qu'il avait aidé de sa main et par ses artifices la vieille église à s'écrouler :

Non tamen absque manu tacita pastoris et arte
Corruit;

que souvent sa bourse se lamenta d'être vide :

Non raro doluit viduatus sacculus œre;

que l'école de filles fut pour lui une outre à tempêtes;

......Cur tot quatiere procellæ
Hœc schola causam unam mihi se sciat esse pericli.

Il accable le maire de Mennevret de noms d'animaux, lion, serpent, léopard, renard :

Nunc leo, nunc draco, nunc pardus, nunc denique vulpes.

Ces querelles n'empêchaient pas l'abbé Quinquet d'être populaire. Sans flatter les petites gens, il les aimait de toute sa charité chrétienne. Il ne refusait pas de faire une partie de boule à la porte d'un cabaret. Il intervenait dans les querelles et les batailles si fréquentes en ce « pays al' serpe », et il essayait de prévenir les rixes entre les jeunes gens de Mennevret et ceux des villages voisins. D'ordinaire, les jeunes villageois du canton de Wassigny profitaient du tirage au sort pour régler leurs comptes; l'abbé prit l'habitude de conduire les gars de sa paroisse au chef-lieu de canton. Il les

1. J'ai trouvé ces vers dans une brochure publiée après la mort de l'abbé Quinquet, en 1901, à Chauny, imprimerie Nogarède.

tenait autour de lui, calme devant les insultes. Quelquefois cependant les provocations exaspéraient son troupeau et faisaient perdre patience à l'abbé : « Faut-il *buquer*, monsieur le curé », lui criait-on? « Buquez » mes enfants, répondait monsieur le curé, qui se mettait à buquer lui-même.

L'abbé Quinquet reconnaissait volontiers que ses paroissiens, s'ils avaient mauvaise tête, avaient bon cœur; mais il s'affligeait du médiocre succès de ses efforts pour amender les têtes. Si l'on essayait de le consoler et de le rassurer en lui disant que c'était déjà bien beau et méritoire d'avoir défriché cette mauvaise terre et préparé des moissons à ses successeurs, il hochait mélancoliquement la tête : « Le bon Dieu, disait-il, m'a fait exprès pour être curé de Mennevret, et, après m'avoir fait, il a cassé le moule. »

Les gens d'Oisy auraient eu besoin eux aussi d'un curé à eux, destiné par décret providentiel, car ils ressemblaient fort aux gens de Mennevret. Les hommes tissaient à domicile et les femmes brodaient des grenades pour tuniques militaires. Des troupes d'hommes et de femmes allaient moissonner en France. Quelques propriétaires de pâtures ou de champs formaient une aristocratie modeste. L'ensemble avait l'air miséreux; sur le pas des chaumières malpropres, des enfants pouilleux fourrageaient dans la broussaille de leurs cheveux blonds déteints par le soleil et par la pluie. Les querelles dans les ménages et entre les ménages étaient fréquentes et violentes.

Malheureusement le curé Percin n'était pas de même tempérament que le curé Quinquet; froid et pointilleux, on ne l'aimait guère; il le savait, et ne s'en troublait pas. Informé que ses paroissiens désiraient qu'on leur donnât un autre pasteur, il leur disait en chaire : « Un curé, c'est un curé; si vous obtenez que je m'en aille, Monseigneur vous enverra un curé, qui sera encore un curé ». Mais les gens d'Oisy pensaient qu'il y a curé et curé; ils regrettaient de n'en avoir pas un à leur convenance; car ces gens rudes sentaient comme le vague besoin d'une autorité spirituelle. N'eurent-ils pas, il y a quelques années, l'extraordinaire idée de changer de religion? Un beau dimanche, des hommes, des femmes et des enfants d'Oisy, s'en allèrent en charrettes à Esquehéries où

existe une communauté protestante; ils remplirent à le faire déborder le temple où le ministre célébrait le prêche en la petite compagnie habituelle.

Les gens d'Oisy étaient divisés en deux partis presque égaux en nombre; quelquefois, la différence était d'une voix; aussi tout nouvel arrivant était-il choyé des deux côtés. L'origine de cette division, je crois bien que personne n'aurait pu la dire: elle n'en était que plus violente. La passion battait son plein dans les élections municipales; les deux partis, si les élections se faisaient en temps de moisson, envoyaient « en France » chercher leurs adhérents, auxquels ils payaient les frais du voyage et le prix des journées perdues. L'administration municipale était une guerre de tous les jours. Je me rappelle vaguement l'histoire d'un maire auquel on reprocha d'avoir emporté à son domicile l'encrier de la commune; d'avoir gagné une pendule à une loterie où il n'avait pas pris de billet; d'avoir fait peindre en bleu, de son autorité propre, des barrières autour d'une fontaine publique; cette dernière affaire, dite affaire de « barrières bleuses » m'amusa beaucoup. Mais ces disputes engendraient de vilaines haines. Un brave garçon qui, dans un procès, avait témoigné contre le maire, fut accusé de faux témoignage et injustement condamné.



Je n'ai point connu mes grands-parents maternels; mais j'ai connu beaucoup le frère de ma mère qui avait hérité de la maison de famille.

Mon oncle Régis Levent était cultivateur et brasseur. Son visage rasé, coloré, entre des cheveux qui blanchirent prématurément, s'éclairait du bleu très vif d'yeux intelligents et malins. Il fumait sans arrêt; le soir, au moment de se mettre au lit, il posait sa pipe sur sa table de nuit, pour la reprendre au réveil. Il était travailleur assurément, mais, comme on dit, un peu « amusette ». Son grand plaisir, c'était la partie de cartes au cabaret, arrosée de glorias. Et je crois bien que la culture et la brasserie auraient un peu souffert de sa négligence, si ma tante n'avait veillé au grain.

Mon oncle était bavard, ma tante était silencieuse; il riait souvent, elle ne riait guère. Traire, faire le beurre, recueillir les œufs, porter les œufs et le beurre au marché d'Etreux, faner, engranger, soigner les bêtes..., pas une minute n'était perdue par elle.

Elle était économe à l'excès, très dure pour elle-même, mais en même temps généreuse. Jamais elle ne me donnait moins de deux sous, lorsque j'allais à Oisy ou qu'elle venait au Nouvion. Or, je ne percevais à la maison qu'un liard les jours de marché, le mercredi et le samedi, et un sou le dimanche. Quand je fus devenu plus grand, elle me donnait dix sous; la première pièce blanche que je possédai me vint d'elle. Elle faisait de plus grandes générosités lorsqu'elle accueillait chez elle, pour tout le temps qu'il leur plaisait de rester, des parents malheureux. Une de ses vertus était l'amour profond de la famille.

La bonté de ma tante ne s'exprimait point par des paroles, que peut-être elle n'aurait pas trouvées, si elle les avait cherchées; mais elle ne les cherchait pas. Cette bonté se révélait par toute sorte de signes; ma tante était une « mère aux bêtes ». Un âne, du nom de Mathurin, que l'on me prêtait pendant les vacances, devint si vieux qu'il fut impossible de lui demander aucun service. Ses jambes se couvrirent d'ulcères où se délectaient les mouches. Ma tante enveloppa les pauvres jambes d'un pantalon de toile bleue et nourrit Mathurin tant qu'il put manger. Une jument blanche, Béatrix, mourut aussi de sa belle mort, à un âge très avancé. Toutes les peines étaient épargnées à sa vieillesse. Ma tante l'attelait pour aller à Etreux, à trois quarts de lieue; mais si Béatrix avait trop péniblement traîné ses pauvres sabots usés, ma tante la laissait à Etreux et s'en revenait à pied. Le lendemain, on lui ramenait sa jument.

Mon oncle avait en grande considération sa femme, qu'il appelait « nôdame ». Il lui laissait tenir les cordons de la bourse, mais se plaignait qu'elle les tînt trop serrés. Je vais anticiper un peu pour raconter une histoire que je tiens de lui. Pendant la guerre, ma tante avait caché un petit trésor au fond du grenier dans un vieux coffre. Mon oncle pensa qu'il en pourrait tirer une pièce de cinq francs, sans que nôdame s'en

aperçût. Il força la serrure avec son couteau, prit une pièce, referma précipitamment le coffre et s'en alla faire sa partie. Mais, pendant qu'il jouait, une inquiétude le prit; il tâta et fouilla ses poches, cherchant son couteau. Brusquant la partie, il rentra chez lui : « Régis, lui dit ma tante, vous avez donc eu peur que les Prussiens ne prennent votre couteau, que vous l'avez mis dans le coffre. — Ah! nôdame, s'écria mon oncle en riant, je suis pris! »

Par la vertu de cette grande économie, une belle dot fut amassée pour ma cousine Olympe, qui possède aujourd'hui beaucoup de pièces d'or; son cœur est du même métal.

Mon oncle venait souvent nous voir, quand j'étais enfant; ma mère et lui s'aimaient beaucoup. Il nous contait toutes les histoires d'Oisy longuement: une pipe finie, il en allumait une autre sans presque s'arrêter de parler, plaçant un mot entre les bouffées rapides de l'allumage. Si c'était une phrase qu'il disait entière, la pipe s'éteignait et il frottait une nouvelle allumette. Il racontait avec une verve amusante, refaisant les conversations et trouvant des mots très drôles. Tous les gens d'Oisy avaient des surnoms par lesquels il les nommait. Je me rappelle *Botte* — un petit homme, mon cousin Tétart —, *Lapin blanc*, *Fromage rouge*. Plus tard, les surnoms des sauvages américains, dans des récits de voyage, me rappelèrent les gens d'Oisy. Plus tard aussi, me rappelant avec quelle animation mon oncle parlait, et combien je m'intéressais aux affaires d'Oisy et détestais les adversaires de notre parti, je me suis demandé si une certaine humeur batailleuse et une passion de me jeter dans les querelles, que le temps a singulièrement calmées, ne me venait pas de mon sang d'Oisy.

IV

FAMILLE PATERNELLE

J'ai vécu intimement dans ma famille paternelle, qui était très unie. Presque chaque jour, pendant mon enfance, je faisais une tournée de visites chez de vieux parents qui m'aimaient et que j'aimais bien.

Mon arrière-grand-oncle, M. Godelle, naquit en 1766, et mourut en 1856. Il était notre patriarche, que nous vénérions. Je connaissais sa très curieuse histoire. Au temps de la Révolution, il était professeur ou répétiteur de mathématiques au collège Sainte-Barbe, à Paris. On me conta qu'il vit passer le carrosse qui conduisit Louis XVI à l'échafaud ; c'est même ainsi que j'appris qu'un roi de France avait été guillotiné, ce qui me parut fort extraordinaire. Après le vote de la Constitution civile du clergé, il se fit prêtre. Arrivé dans sa paroisse, il ordonna entre autres choses qu'une même sonnerie annonçât les enterrements des riches et ceux des pauvres, attendu que « tous les hommes sont égaux devant Dieu ». Cette parole, quand elle me fut rapportée, me parut très belle.

Je ne sais ni quand, ni pourquoi il quitta la robe sacerdotale et vint s'établir au Nouvion. Il y possédait quelques belles pâtures et il était un propriétaire soigneux. Il pesait lui-même ses « jalois » de pommes, et ne laissait enlever le sac qu'après avoir vérifié l'exactitude du poids : « Pas une pomme de moins, disait-il ; mais pas une de plus ». Dans la pâture attenante à la maison, un grand cerisier donnait beaucoup de cerises ; mon oncle en confiait la cueillette à un nommé Péché, — je ne suis pas sûr de l'orthographe, — de la tribu des Péché, nombreuse, miséreuse et qui vivait de besognes diverses, cueillette des pommes, curage des fosses et des puits, vidange, etc. Il craignait que la bouche de Péché, réputée goulue, n'interceptât des cerises dans le passage de la branche au panier : « Péché, criait-il du pied de l'arbre, siffle-moi un air », Péché sifflait, et, après un moment, s'arrêtait... « Péché, siffle encore, tu siffles si bien ! — Mais, m'sieu Godelle, je ne saros mie chiffler comme ça tout le temps. — Chiffle, Péché ! »

L'oncle Godelle, très poli, mettait de la grâce dans sa politesse ; il saluait les dames d'un geste où sa main touchait son cœur. Il avait de l'esprit. Un jour, dans une réunion de famille, quelqu'un prononça le mot *paillard*. Une toute jeune femme, voisine de table de l'oncle, lui demanda : « Un paillard, mon cousin, qu'est-ce que c'est que ça ? » Il répondit : « Ma belle cousine, un paillard, c'est un homme qui aime la paille fraîche et qui en change souvent ».

Cet ancien prêtre n'allait plus à l'église. Il était libéral, et,

je crois, républicain; en 1849, il écrivit une constitution républicaine qui commençait par un hommage à l'« Être suprême ».

Quelques années avant sa mort, il retomba en enfance. Comme il demeurait près de chez nous, il venait souvent nous voir; il chantonnait en secouant sa canne à pomme d'argent, où du plâtre désagrégé faisait un bruit qui l'amusait. Je me rappelle les deux premiers vers d'une chanson dont je n'ai jamais su la suite, parce qu'on me faisait sortir dès qu'elle était commencée :

Savez-vous pourquoi les dames
N'ont pas de barbe au menton?

Il oubliait tout du présent; il redemandait à dîner, sitôt la table desservie, au désespoir de sa bonne, l'octogénaire Guiguite Génard, fidèle, mais injurieuse, qui criait : « Mordiu! il veut toujours maquer! » Mais il parlait à ravir des choses de son temps passé. On m'a dit que, si l'on commençait devant lui un vers de Virgile, il l'achevait.

Mon arrière grand-oncle Garbe, receveur buraliste, avait servi l'Empereur; nul ne pouvait l'ignorer. Je l'écoutais avidement quand il racontait ses campagnes; mais on m'avertit qu'il était un peu hâbleur. Quel dommage! Figurez-vous qu'un jour, en je ne sais quel pays, l'Empereur, sur le rapport qui lui fut fait qu'on manquait de sous-officiers, résolut de procéder à une promotion de sergents. Je ne sais plus combien de caporaux, mais un grand nombre, je suppose, furent appelés dans sa tente. Ils entrèrent; l'Empereur, assis devant une table, écrivait; au bout d'un moment, il posa la plume, regarda les caporaux alignés et commanda : « Marche! » Mais il se leva furieux, car ces caporaux avaient perdu la tête: ils étaient partis du mauvais pied, un seul excepté, le caporal Prosper Garbe; seul mon oncle fut promu sergent. L'Empereur se souvint toujours de lui; la veille d'une grande bataille, Austerlitz, Iéna ou Wagram, je ne sais plus, comme il inspectait un campement, il reconnut son sergent, lui fit un signe de la main, et, se tournant vers les maréchaux : « Le sergent Prosper est là; nous pouvons être tranquilles ». — « L'Empereur,

disait modestement l'oncle Garbe, ne me connaissait que par mon prénom ».

Mon oncle Saveux faisait plusieurs métiers qui ne suffisaient point à son activité : épicier, marchand de verre et de porcelaine, graveur sur verre, libraire, herbager. Il était toujours par voies et par chemins, d'un pas allongé. On racontait qu'un jour, parti avant l'aurore, il était allé à Vervins, à trente kilomètres de chez nous: comme il revenait au Nouvion, il s'aperçut, au moment d'arriver chez lui, qu'il avait oublié son portefeuille, et le voilà reparti. Il rentra le lendemain matin, sans s'être reposé. Il saluait les passants et rendait le salut, même des enfants, en baissant bas sa casquette. Plus tard, quand je fus en pension à Paris, il vint m'y voir et me mena au château de Versailles. Arrivés à la grille, nous fûmes abordés par des guides qui nous offrirent leurs services. Mon oncle salua profondément : « Je vous remercie, messieurs, de votre complaisance », dit-il. Et l'envie me prit de me donner l'air de n'être pas avec lui. Sa maison était le paradis des enfants de la famille; il nous accordait tout ce que nous demandions : « Mon oncle, dessinez-moi quelque chose sur un verre »; il disait : « S'il... », et nous complétions « s'il vous plaît »; mais déjà, il était sur son tabouret: la petite roue tournait, et nous voyions prendre forme un lapin, un oiseau, ou le petit chapeau de l'Empereur.

Mon oncle avait des idées bizarres. Par exemple, il imaginait ce moyen de faire fortune : creuser un trou dans une de ses pâtures, en un endroit assez éloigné de la route pour qu'on n'en pût découvrir l'orifice; de ce trou, faire partir un petit tunnel qui aboutirait au delà de la frontière belge (à quelques kilomètres du Nouvion), et, par cette voie souterraine, pratiquer la contrebande. Sans doute, il plaisantait; mais ce n'est pas bien sûr. Des rêves passaient dans ses yeux d'un bleu très clair. Il avait des colères brusques. Un jour, à la fin d'un dîner de fête, un des enfants assis à la petite table vint lui montrer la tasse à café qu'on lui avait donnée, dont l'anse était cassée. Il se leva, un couteau à la main, fit le tour des tables, cassa toutes les anses de tasses, et, se tournant vers Rosalie, la servante, il lui dit : « Madame, une autre fois vous servirez

les enfants comme les grandes personnes ». Dans ces moments, il malmenait sa perruque, dont la raie morte se déplaçait à droite et à gauche.

L'oncle Savreux était un philosophe. Je pense qu'il lisait les livres de sa librairie, — une cinquantaine de volumes, presque tous du XVIIIe siècle. — De temps à autre, il donnait de la gravité aux conversations. Un jour, il prononça le nom de Jean-Jacques ; je ne sus que beaucoup plus tard le nom qui suivait ce prénom-là ; mais je fus très frappé du ton qu'il mit à prononcer cette phrase : « Quand j'ai besoin de me confesser, je vais m'asseoir au pied d'un arbre, je retire ma casquette, et je me confesse à Dieu. Je ne me confesserai jamais à un homme ».



Je n'ai presque point connu mon grand-père, qui, du rang de mes vieux, sortit le premier pour aller au cimetière. Je me souviens qu'il me prenait sur ses genoux et me racontait des histoires. Il me taquinait en me parlant de personnages, qui, s'étant mis en route, marchaient ; cent fois, il répétait : « Il marche, il marche, il marche », et je demandais : « Quand est-ce qu'il arrivera, papa » ? Dans une poche de son gilet, une bonbonnière de cuivre contenait des morceaux de réglisse, du sucre candi et des pastilles mi-partie blanches et mi-partie roses. Il me conduisait à l'église, où il portait un gros livre que j'ai encore ; on y voit à la première page le roi David, couronne en tête, improviser le *Psalterium* de son regard illuminé, de ses lèvres ouvertes et de ses mains courant sur une harpe géante. Quelquefois, il me montrait les images d'une histoire de France qui datait de la Restauration. Au frontispice, un Génie aux ailes ouvertes montrait une pyramide où étaient écrits des noms de victoires : le premier était Tolbiac ; les deux derniers, Fontenoy et le Trocadéro. Le Génie ne voulait rien savoir des victoires remportées pendant les *nefanda tempora*. Chaque roi avait son portrait et son distique au dessous desquels se succédaient des demandes et des réponses ; par exemple, à propos de Philippe IV : « Pourquoi l'appelait-on le Bel ? —

Parce qu'il était d'un physique agréable. » Le dessinateur des têtes avait eu le souci de donner la couleur historique : la couronne, qui n'était sur la tête de Pharamond qu'un simple cercle de fer hérissé de longs clous, s'embellissait peu à peu, s'arrondissait et devenait la classique couronne de France. Sur les faces de tant de rois se reconnaissait un air de famille; Louis XVIII avait l'air d'un Pharamond engraissé au long cours des âges et dont la flottante chevelure s'était resserrée dans un catogan.

Une après-dînée du mois de mai 1851, mon bon grand-père, qui travaillait dans son jardin, tomba frappé d'apoplexie. Il vécut encore quarante-huit heures sans avoir repris connaissance, si ce n'est peut-être un moment où ses yeux se rouvrirent et regardèrent à droite et à gauche avec un air d'interroger. Je fis alors la connaissance de la mort. Ma grand'mère, un bras étendu sur une table, la tête posée sur le bras, était secouée par des sanglots. Je pleurai comme tout le monde, sans être très ému probablement; à cet âge, on ne pleure pas encore pour les raisons de pleurer. Ma mère me donna un mouchoir blanc, le premier de cette couleur qui soit entré dans ma poche; je ne suis pas sûr de ne l'avoir point porté à mes yeux plus souvent qu'il n'était nécessaire, afin de faire voir que j'avais un mouchoir de grande personne. En revenant du cimetière, je courus auprès de ma grand'mère que mes parents avaient forcée de rester à la maison. Elle me demanda s'il y avait eu beaucoup de monde à l'enterrement; je lui répondis que oui, ce qui était vrai; puis, après un effort sur elle-même : « Y avait-il de l'eau dans la fosse? » Il y en avait, comme il arrivait presque toujours dans l'humide terrain de notre cimetière. Je répondis sans hésiter : « Non, maman! »

Ma chère grand'mère, que j'ai gardée longtemps, longtemps, car elle est morte plus que nonagénaire, comme je l'ai bien aimée!

C'était une petite femme mince, agile, aux traits réguliers et fins, et qui avait été une jolie fille jusqu'au jour où la petite vérole l'avait marquée de ses « poquettes ». Elle naquit avec de la gaieté dans l'âme, doucement moqueuse, prompte à saisir

le moindre ridicule, pour s'en moquer sans méchanceté aucune. Lorsque j'étais assis près d'elle devant la large fenêtre qui donnait sur la rue, elle me poussait le coude et me montrait du regard un passant qui lui semblait drôle. Je crois bien que c'est elle qui m'apprit à regarder. Dans les réunions de famille, à table ou à la veillée, elle était le boute-en-train. Sa gaieté continue ne faisait pas de bruit; elle ne riait pas après qu'elle avait dit quelque malice; elle mettait la main devant sa bouche. Elle semblait une personne qui avait envie de rire, mais qui se retenait.

Comme elle avait une santé parfaite, elle ne croyait pas à la médecine. Elle guérissait ses indispositions en buvant un pot d'eau claire. Pour remède aux rougeurs et boutons, elle conseillait l'application de la salive ou du suif de chandelle.

Ma grand'mère n'allait point à l'église; elle n'aimait pas « les curés ». Aux offrandes des messes d'enterrement, les seules qu'elle entendît, elle portait ses plus méchants liards, ou même elle « touquait » dans le plat sans y rien mettre; mais elle croyait en Dieu, et, quand elle prononçait son nom — Diu — elle envoyait un petit regard en haut. Elle avait une naturelle noblesse de sentiments; sa morale était une esthétique très simple; elle ne disait: jamais : « Ce n'est pas bien ce que tu fais là »; elle disait : « Ce n'est pas beau », et, quand elle parlait d'une vilaine conduite, elle faisait une grimace de dégoût.

Je vécus beaucoup avec elle; après la mort de mon grand-père, j'allai coucher chez elle. Par elle, je connus les mœurs de son enfance et les habitudes de sa maison paternelle, située au penchant nord du vallon nouvionnais, sur le « Rejet d'en haut », — une grande maison basse, avec des mansardes, dont les fenêtres étaient surmontées d'un petit toit ardoisé, qui avait l'air d'une cocotte comme en font les enfants avec du papier. Devant la maison, de chaque côté d'une grosse barrière, deux petits pavillons coquets se faisaient face, percés de fenêtres et de portes vitrées à petits carreaux. Devant, sur la droite, une fosse large et profonde s'appelait « l'étang du général ». En face, un sentier bordé de haies descendait vers le bourg.

Là vivait la famille Lebon, dont le chef, mon arrière-grand-père, mourut du choléra en 1832, dans le fauteuil de paille,

où je suis assis en ce moment. Il possédait quelques pâtures, et il était « retordeur » de fils, que, chaque année, on allait, dans un voyage à pied, vendre à Nancy. Le retordage se faisait dans les petits pavillons, où travaillaient cinq filles et deux garçons, sous la surveillance du père, qui voulait que l'on travaillât bien. Les demoiselles pourtant avaient des distractions; elles regardaient vers le sentier. Un arbre, placé à l'entrée, gênant la vue, elles allaient le soir verser au pied de l'eau de savon noir, espérant que ce gêneur en mourrait; car elles auraient voulu voir arriver le plus loin possible les amoureux, qui, l'un après l'autre, vinrent demander au Rejet d'en haut « le cœur et la main » des demoiselles Lebon.

Ma grand'mère fut pour moi le vivant témoin du passé. Au lieu de demander : « Qu'est-ce qu'il y a de nouveau », elle disait : « Qu'est-ce qui nn'est de la guerre? » Elle avait si souvent entendu faire cette question, de 1792 à 1815! Elle parlait du « temps de l'ennemi », des fuites dans le bois où des cachettes étaient préparées, de la joie des victoires, de la déroute de Waterloo, de l'arrivée des Cosaques qui occupèrent le pays en 1815 : « Nous étions sur le pas de nò porte: Lavisse (son mari) me disait : « Ils ne viendront pas »; juste à ce moment-là, j'ai vu des lances qui passaient le coin de la rue de la Croix, et puis les grands bonnets. » Elle ne se plaignait pas de la conduite des Cosaques pendant le temps qu'ils demeurèrent. Elle en logeait un, qui s'appelait Antoine, ou plutôt Antone et qui était un brave homme. Il est vrai qu'un jour une jolie cravate disparut; on se mit à la chercher; Antone, plus zélé que les autres, se penchait pour regarder sous une table; ma grand'mère aperçut alors entre le pantalon et la veste du Cosaque un bout de la cravate; elle la retira et battit d'une forte claque le gros derrière d'Antone, qui se releva, s'excusa et supplia qu'on ne le dénonçât pas à ses chefs. Ma grand'mère pardonna et fit bien; car, à quelque temps de là, mon père, tout enfant, ayant grimpé sur le bord d'une cuve pleine d'eau, y tomba. Antone survint juste à temps pour le sauver. Et moi, tout compte fait de la vie, je me sens obligé envers la mémoire d'Antone.

Dans la pièce où ma grand'mère se tenait d'habitude, deux

portraits étaient accrochés au mur, celui de l'Empereur et celui du roi de Rome. Ma grand'mère adorait l'Empereur et plus encore « le pauvre nicheron », comme elle appelait le malheureux enfant. Elle regrettait seulement qu'il ne fût point né de Joséphine et flétrissait de mots vifs l'Autrichienne Marie-Louise. Mais elle savait de quel prix il fallut payer la gloire; en 1812, elle avait pleuré au départ d'un frère qui ne devait pas revenir. Souvent elle parlait de ce « frère Théodore », qu'on avait attendu pendant bien longtemps, espérant toujours, car d'autres étaient revenus après des années, et peut-être Théodore s'était-il marié avec une Cosaque et n'avait-il pas osé le dire.

Un soir, il y a quarante ans, nous rentrions, mon père et moi, d'une longue course. Ma grand'mère était assise dans la cuisine, près du poêle où Mamie, une vieille bonne, regardait avec une attention profonde mijoter une fricassée de pommes de terre. Nous lui dîmes bonsoir en l'embrassant; mais elle continuait à regarder vers la porte comme si elle s'attendait à voir entrer une autre personne, et elle nous demanda son mari, mort il y avait si longtemps. Depuis quelque temps, nous remarquions des redites et des manques de mémoire; mais nous comprîmes ce soir-là que la pauvre maman n'était plus de notre monde. Elle devint soupçonneuse et cachottière; elle dérobait des provisions qu'elle entassait dans des tiroirs. Elle devint méchante et nous entendîmes avec surprise des gros mots sortir de sa bouche. Le soir, c'était toute une affaire que de la mettre au lit; elle se croyait à l'auberge et demandait son compte. Elle voulait retourner à « nô maison », c'est-à-dire au Rejet d'en haut, et réclamait « maman ». Souvent, on la déshabillait de force, très doucement; mon père avait les mains couvertes de ses égratignures. Des éclaircies se produisaient, et nous revoyions son sourire de malice et la bonne gaieté de son regard, et nous réentendions le : « Qu'est-ce qui nn'est de la guerre? » Puis le visage redevenait méchant, et les injures recommençaient. Mon père la soignait tendrement. Pendant les vacances, j'allais souvent le relever de son service de garde. Un jour, elle eut la fantaisie de venir s'asseoir sur mes genoux et s'y endormit; pendant une heure, sa

chère vieille tête reposa sur mon épaule. Au réveil, elle m'apostropha durement. Je l'amenai à parler du temps passé comme je faisais souvent; je prononçai le nom de Robespierre; elle fit sa grimace de dégoût; « et le général Bonaparte, demandai-je? » Sa figure s'illumina : « On dit que c'est un brave homme. »

C'est une des joies de ma vieillesse de penser que je fus secourable à celle de ma chère grand'mère.

***

Mon père avait une figure qui le faisait aimer, du premier regard, par la régularité des traits, la douceur des yeux et un air d'intelligence, d'honnêteté, de bonté. Jamais il n'élevait la voix; je n'ai gardé souvenir d'aucune gronderie de lui; il me reprenait de mes petites fautes sur un ton de plaisanterie gentille, et il commandait si doucement que l'idée ne me vint jamais de lui désobéir. Son autorité paternelle était comme une caresse perpétuelle.

Il ne fit que de très modestes études. Au sortir de chez « nô maître », il fut mis en pension à Boué, un village voisin du Nouvion, chez un instituteur, M. Fortin, qui tenait, avec l'assistance de madame Fortin, une école primaire de garçons et de filles. Je ne sais pas ce qu'il apprit dans cette maison. Il devint ensuite clerc chez Me Azambre, où il trouva sans doute un complément d'éducation. Son patron le prit en telle estime qu'il voulait lui réserver sa succession. Me Azambre avait donc découvert en lui des qualités que j'admirai fort plus tard, lorsque je fus en état de les apprécier. Mon père comprenait vite et comprenait bien. Il écrivait, d'une écriture nette et jolie, en un style simple et pur. Certainement, il savait d'instinct notre langue. Il avait acheté, de ses médiocres deniers, le gros « Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires Français » par Napoléon Landais, « auteur de la *Grammaire*, résumé général de toutes les grammaires françaises », 3e édition. Je reçus de lui, étant grand garçon et lauréat de concours, d'utiles avis qu'il me donnait modestement : « Crois-tu qu'on dise ceci, qu'on dise cela? » Je l'avais cru

et je m'étais trompé. Je me rappelle des explications qu'il me donnait à propos de mes devoirs d'écolier; moi qui eus beaucoup de maîtres, je n'en ai connu aucun qui se fît si bien comprendre. Je suis persuadé qu'il aurait réussi dans n'importe quelle carrière intellectuelle, ou libérale, comme on dit. Il n'accepta point pourtant l'offre de Me Azambre. Une étude de notaire coûtait cher dans notre riche pays. Où trouver l'argent? Mes grands-parents n'étaient pas capables de le donner, il s'en fallait de beaucoup. « Tu feras un beau mariage », disait Me Azambre; mais mon père était très modeste, très prudent aussi et timide. Puis il gardait dans son cœur le souvenir d'une jeune fille qui avait été sa camarade à l'école de Boué. Il s'excusa auprès de son patron non sans de grands remerciements.

Il fallait donc qu'il apprît un métier. On délibéra en famille, et l'on jugea qu'il y aurait place au Nouvion pour un troisième marchand de nouveautés. Il alla donc apprendre le commerce à Paris, dans la maison des Statues Saint-Jacques, au quartier Saint-Martin, où il resta deux ans. Au retour, il demanda la main de sa camarade de Boué.

Ma mère était une paysanne d'Oisy, qui portait au menton la trace d'une brèche faite par un fourchet. Sous un front large et très haut, ses yeux bleus ressemblaient à ceux de l'oncle Régis, son frère, avec un peu moins de malice. Elle n'était point belle; mais elle avait un air de bonté, de force et de santé. Elle était très gaie; dans les réunions de famille, elle riait aux éclats et elle aimait qu'on fît du bruit. Comme elle n'ajouta rien à l'éducation reçue chez maître Fortin, elle ne savait pas grand'-chose. J'ignore quelles sortes de sentiments et d'aptitudes attendaient en elle une culture qui ne vint pas; mais elle aimait à entendre bien parler: elle était portée à l'enthousiasme; elle provoquait les récits de l'oncle Garbe, et je me rappelle ses émotions pendant la guerre de Crimée et sa fierté après la prise de Sébastopol. Son cœur débordait de tendresses familiales. Et elle était vaillante à la besogne; je me rappelle qu'un jour, me montrant ses mains fatiguées par le travail, elle me dit d'un ton un peu mélancolique : « Regarde, j'ai des mains de servante ».

Avec la petite dot qu'apporta ma mère, fut achetée, pas cher, une maison sur laquelle fut apposée l'engageante enseigne : « Au petit bénéfice ».

Une devanture vitrée à longues vitres : à droite et à gauche, deux longs comptoirs, devant les rayons d'étoffes ; au fond, un comptoir encore, avec, au milieu, une ouverture devant la porte par où l'on pénétrait dans l'intérieur de la maison ; au-dessus de cette porte, une inscription à l'adresse des marchandeurs : « Prix fixe » ; puis, la salle, qui servait de salon et de salle à manger aussi dans les grands jours très rares où nous avions « du monde à dîner » ; une cuisine où nous mangions et nous nous tenions d'ordinaire : à l'unique étage, quatre chambres, dont la chambre d'amis, luxueuse, car il s'y trouvait un large fauteuil de bois et paille, une commode en bois de noyer avec dessus de marbre, un lit et des chaises du même bois : sur le marbre de la commode, des chandeliers argentés sous globe, des verres de luxe, bleu et or ; aux murs, quatre lithographies, la Demande en mariage, le Mariage, le Coucher de la mariée — le marié impatient poussait la porte et l'entre-bâillait, mais une dame résistait de ses deux mains appuyées à la porte, — la Naissance du premier né ; au-dessus des chambres, un grenier où traînaient quelques livres dépareillés, un énorme shako, un sabre, un vieux fusil à pierre et divers ustensiles ; derrière la maison, une petite cour avec un grand puits profond, un bûcher et un jardinet où ma mère cultivait ses fleur et plante préférées, l'œillet et le réséda ; quatre poiriers en quenouille donnaient des « duchesses », et un saule pleureur formait, de ses branches étayées, un berceau triste. Telle était en sa chère médiocrité la maison paternelle.

J'y appris beaucoup de choses à regarder et entendre les gens qui venaient chez nous. Les jours de marché, je m'amusais aux mines et parler des femmes des hameaux. Jamais elles ne répondaient directement aux questions même les plus banales. A la question sur la santé, la réponse était : « C'est moi le plus malade », ou bien : « A quoi que ça servirot d'es' plainde ; enn' arot mie davantage ». Le marchandage était acharné ; mon père se défendait, mais l'acheteuse insistait : « J'vo pairai in argint blinc », c'est-à-dire pas en liards, pas en sous, pas en assignats, comme dans le temps,

mais en argent qui brille, entendez-vous? Elle faisait semblant de s'en aller : « Faut que j'aille traire ». Elle finissait par se décider: mais quelle attention du regard, au moment du mesurage de l'étoffe! Le marchand ne l'allongeait-il pas en tirant? ne pourrait-il pas ajouter quelques centimètres? Quand la cliente, ayant tiré son argent du nœud d'un mouchoir caché dans son panier, avait compté et recompté, puis déposé ses pièces en pile sur le comptoir, et accompli ainsi son sacrifice, elle paraissait tout aimable : « Vos n'errevenez pas avec mi »? disait-elle; mais elle savait bien la réponse : « Merci, disait mon père; vous feriez mieux de manger la soupe avec nous »; mais il savait bien la réponse : « Faut que j'aille traire ». Chargée de compliments pour les siens, l'acheteuse remerciait : « J'leur en ferai récit ed' vot' part »; elle remettait son panier sur sa hanche, et s'en allait.

Ce n'étaient pas seulement des acheteurs qui entraient au magasin; des passants, amis de mon père, qui était très aimé, s'arrêtaient, causaient, racontaient des histoires et je les regardais et je les écoutais, car je me suis toujours servi beaucoup de mes yeux et de mes oreilles, et je crois avoir beaucoup appris de l'enseignement diffus que la vie offre à tout venant, lequel n'en a cure d'ordinaire.

Le bon moment, c'était le soir. Mon père dressait les contrevents au long du vitrage; il posait une large barre horizontale percée de deux trous aux extrémités; il y poussait des boulons; monté sur un tabouret, de l'autre côté du vitrage, j'introduisais les clavettes. Pour la dernière fois de la journée. la sonnette sonnait. Mon père tirait les verrous et tournait la clé laissée dans la serrure. Nous allions à la cuisine; nous nous mettions quatre à table, mes parents, ma sœur et moi — un frère n'est venu que plusieurs années après, quand j'étais au collège; — ma sœur, de trois ans plus jeune. que moi, était une mignonne petite fille, très douce, très fine, et qui ressemblait à mon père. On parlait de choses de la journée; je bavardais beaucoup. Le souper fini, ma mère, qui était debout depuis cinq heures du matin, en toute saison, très lasse et bâillant, nous faisait jouer, ma sœur et moi à qui se déshabillerait le plus vite. Nous montions à la chambre

où nos lits voisinaient avec le grand lit. Mais quel tranquille sommeil!

Je suis sûr de ne pas imaginer aujourd'hui des sentiments que j'aurais éprouvés, il y a soixante ans. Ces sentiments, je suis sûr que je les ai sentis alors. Mais il est vrai que, plus j'ai avancé en âge, plus fort et plus doux est devenu le charme de ces souvenirs. Je m'y réfugie aux heures douloureuses. Je vois alors nous quatre remparés contre le dehors par les contrevents, la barre de fer, les boulons, les clavettes, les verrous et la clé tournée, et, dans cette solitude, et ce silence du dehors, les vertus rassemblées de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de l'amour filial, de l'amour fraternel, une pleine quiétude, le bonheur.

Plus aussi s'accroît ma reconnaissance envers les êtres, qui, s'étant donné pour fonction d'assurer à leurs enfants une destinée meilleure et plus haute que la leur, ont, par un travail sans arrêt, sans distraction, sans plainte, gagné ma vie.



Je quittai la maison paternelle trois mois avant que sonnât ma dixième année. Mon père et ma mère voyaient que je travaillais avec plaisir; mes maîtres leur disaient du bien de moi et promettaient que je deviendrais un « sujet ». Il fut donc résolu que je concourrais pour une bourse départementale. Mon père s'était procuré des titres à faire valoir auprès de M. le Préfet; il était délégué cantonal et lieutenant de sapeurs-pompiers. Sa demande — nous étions en 1852 — fut signée de ces deux qualités : « délégué cantonal, lieutenant de sapeurs-pompiers nommé par S. M. l'Empereur ».

Nous allâmes à Laon pour passer l'examen. C'était une affaire qu'un voyage à Laon, où ne menait aucun chemin de fer, et la diligence coûtait cher. Nous allâmes coucher à Oisy chez l'oncle Régis, à qui mon père avait demandé de nous prêter son cheval et son cabriolet. Nous partîmes le lendemain de bon matin; huit heures après, nous arrivions au pied de la montagne, dans une auberge de Vaux-sous-Laon. Mon père avait emporté une brosse à habits, une brosse à cheveux et

un savon. Il me débarbouilla vigoureusement, me brossa les cheveux qui étaient taillés selon la mode d'alors « aux enfants d'Édouard », brossa mes habits, et nous montâmes par la grimpette vers la ville pour y faire visite aux examinateurs. Le lendemain, à dix heures, les concurrents entrèrent dans la salle d'examen, accompagnés de leurs papas. Un des examinateurs nous dicta une dictée : il détacha pour le mieux prononcer un des mots : *tactique :* en relisant, il insista : *tactique.* Mais je n'avais jamais vu ce mot-là, et, comme je connaissais le mot tic-tac, j'écrivis tac-tic. L'examen écrit terminé pendant que nous descendions l'escalier, mon père me demanda comment j'avais écrit le mot. Sur ma réponse, il s'inquiéta, et notre déjeuner fut anxieux ; mais, à deux heures, nous apprîmes que j'étais admissible. L'examen oral me classa premier, et mon père me mena au *Café de la Comédie* où il fit flamber en mon honneur un bol de punch ; ce qui était une grande débauche.

J'étais donc apte à obtenir une bourse ; mais il fallait l'obtenir. Le fils du vieil oncle, mon cousin Godelle, un des bienfaiteurs de ma vie, nous y aida ; nous reçûmes la nouvelle de ma nomination à la fin d'août. Je devais partir le premier lundi d'octobre ; mon père passerait par Laon pour aller à Paris faire ses achats de la saison d'hiver : il me mènerait au collège.

Ma mère prépara mon trousseau ; je la vis coudre sur des mouchoirs, sur des chemises et des habits mon numéro, le numéro 15. A cette besogne, son grand front devenait pensif, je le voyais bien, et je voyais aussi que ses regards se faisaient plus tendres, et je sentais que ses baisers insistaient plus qu'à l'ordinaire.

Ma grand'mère souffrait à l'idée de perdre son camarade de lit. Elle s'affrayait à voir « son pauvre nicheron » partir si loin, elle qui me racontait qu'étant allée, enfant, passer deux jours à Buironfasse, chez l'oncle Joseph, elle avait pleuré en entendant les cloches qui ne sonnaient pas comme celles du Nouvion. Mais la vaillante vieille ne laissait rien voir de son chagrin ; à tout propos elle me poussait le coude, en me disant des choses drôles.

Mon père faisait le brave ; il parlait de mon départ comme de

la chose du monde la plus naturelle, du plaisir d'habiter une ville et des belles promenades où je jouerais avec des camarades : « Tu as bien de la chance, disait-il, j'aurais bien voulu aller au collège, moi! »

Quant à moi, je ne voulais pas m'expliquer avec moi-même sur ce que je ressentais; je ne m'imaginais pas vivant hors de chez nous ; en même temps, je me rendais compte que je devenais une personne intéressante : seul de mes camarades, j'allais partir pour un collège : j'aurais une tunique à boutons d'or, avec un ceinturon où serait écrit en lettres d'or : Collège de Laon, et un képi à large galon d'or, et, chaque semaine, madame la principale me compterait cinq sous pour mes menus plaisirs. Mes parents, qui voulaient me donner des habitudes d'ordre et d'économie, m'avaient remis un petit agenda pour y inscrire mes dépenses.

L'automne était venu; les jours abrégés s'en allaient plus rapides. La veille de mon départ, je fis mes visites dans la famille, et je récoltai une fortune de trois francs cinquante. Rentré à la maison, je trouvai, posée sur deux chaises, une longue malle étroite, dont le dessus était, suivant l'usage d'alors, hérissé de poils de porc ; par terre, une caisse contenait des pots de confiture, des noisettes et un pot de beurre salé. Ma mère me prit sur ses genoux, et ma figure toucha la sienne; bientôt elle me mit par terre, mais trop tard; j'avais senti que le coin de sa paupière se mouillait.

Le lendemain matin, nous montions, mon père et moi, dans la diligence. Une période nouvelle allait commencer dans ma vie: elle devait durer quatre années, qui furent les plus heureuses de mon temps scolaire.

ERNEST LAVISSE

(A suivre.)

LISZT ET LES ROMANTIQUES[1]

Dès que la mère de Franz Liszt apprit la mort de son époux, elle accourut à Paris. Mère et fils habitèrent un modeste appartement de la rue Montholon, au n° 7 *bis*. Franz donna des leçons de piano pour subvenir aux besoins du ménage. Il ne manquait pas d'élèves. Plusieurs dames du Faubourg s'empressèrent de lui confier l'éducation musicale de leurs filles : entre autres, madame de Saint-Cricq, femme du ministre du Commerce.

Madame de Saint-Cricq et sa fille étaient d'une exquise sensibilité. La considération qu'elles ressentaient l'une et l'autre pour le talent du jeune musicien se changea bientôt en une vive affection pour sa personne. Madame de Saint-Cricq se mourait de la poitrine. On prétend que sa dernière pensée fut pour unir Liszt et sa fille.

— Si elle l'aime, — aurait-elle dit à son mari, — n'empêche pas leur bonheur.

Franz voyait journellement l'orpheline. Ses affaires éloignaient souvent M. de Saint-Cricq de la maison. Les jeunes gens passaient la soirée à faire de la musique, ou bien s'absorbaient dans la lecture et dans d'interminables causeries. Quelquefois le musicien amoureux s'attardait si longtemps chez son élève que, rentré chez lui, il prenait le parti de dormir sur

1. Voir, dans la *Revue* du 15 octobre, *les Débuts de Liszt*.

le palier, crainte de réveiller sa mère. Il arriva qu'un jour le suisse de l'hôtel de Saint-Cricq, moins par dévouement que par ennui d'être dérangé à des heures aussi tardives, mit son maître au courant de ces visites prolongées. Là-dessus, le comte pria Liszt de cesser les leçons. Peu après, il maria sa fille à un grand propriétaire du midi, M. d'Artigaud.

Une profonde mélancolie s'empara de Liszt. En vain sa mère s'employa-t-elle à dissiper cette langueur, dont les causes lui échappaient. Madame Liszt était une excellente femme, très gracieuse, très animée, mais sans le moindre sens artistique. Son fils lui témoigna toujours l'affection la plus indulgente, mais il n'en vivait pas moins dans une grande solitude morale.

A cet abattement, à ces dégoûts passagers de tout, même de la musique, succéda une maladie nerveuse, semblable à celle qu'il avait éprouvée à Doborján. Voici comment lui-même explique cette phase douloureuse de sa jeunesse :

D'abord, lorsque les pressentiments paternels m'arrachèrent aux steppes de la Hongrie, où je grandissais libre et indompté au milieu des troupeaux sauvages, et me jetèrent, pauvre enfant, au sein d'une société brillante qui applaudit aux tours de force de celui qu'elle honora du glorieux et flétrissant stigmate de *petit prodige*! Une mélancolie prématurée pesa dès lors sur moi, et je subis avec une répulsion instinctive l'avilissement mal déguisé de la domesticité artistique. Plus tard, lorsque la mort m'eut enlevé mon père, et que revenu seul à Paris je commençais à pressentir ce que pouvait devenir l'art, ce que devait être l'artiste, je fus alors comme écrasé par les impossibilités que je voyais surgir de toute part dans la voie que se traçait ma pensée. Ne trouvant d'ailleurs aucune parole sympathique non seulement parmi les gens du monde, mais encore parmi les artistes, qui sommeillaient dans un commode indifférentisme, n'ayant nulle conscience de moi, du but que je devais me poser et des forces qui m'étaient départies, je me laissai déborder par un amer dégoût de l'art réduit, tel que je le voyais, à un métier plus ou moins lucratif, à un amusement à l'usage de la bonne compagnie, et j'eusse voulu être tout au monde plutôt que musicien aux gages des grands seigneurs, patronisé et salarié par eux, à l'égal d'un jongleur ou du savant chien Munito. Paix soit faite à sa mémoire.

Vers ce temps, je fis ma maladie de deux années, à la suite de laquelle mon impérieux besoin de foi et de dévouement, ne trouvant point d'autre issue, s'absorba dans les austères pratiques du catholicisme. Mon front brûlant s'inclina sur les dalles humides de Saint-

Vincent-de-Paul; je fis saigner mon cœur et je prosternai ma pensée. Une image de femme chaste et pure comme l'albâtre des vases sacrés fut l'hostie que j'offris avec larmes au Dieu des Chrétiens; le renoncement à toute chose terrestre fut l'unique mobile, le seul mot de ma vie [1].



Un musicien des bords de la Baltique, Guillaume de Lenz, arrivait à ce moment-là en France, avec l'intention de prendre des leçons chez Kalkbrenner, le pianiste à la mode de la Restauration. En novembre 1828, un jour qu'il flânait sur les boulevards, une affiche jaune et noire, annonçant une audition de Liszt au Conservatoire, attira son attention. Le programme débutait par le *Concerto pour piano en es dur* de Beethoven. M. de Lenz n'ignorait pas le nom de Beethoven. Il le connaissait comme un musicien d'avant-garde, et fort excentrique. Il pensa que l'homme assez audacieux pour jouer une pareille musique devait être un gaillard, un *Tausendsappermenter*. Il s'en fut chez l'éditeur Schlesinger, rue de Richelieu. On lui donna l'adresse de Liszt. M. de Lenz s'achemina vers la rue Montholon. Laissons le raconter lui-même sa visite :

Liszt était chez lui. Sa mère, une excellente femme au cœur allemand, me dit que j'avais de la chance de le rencontrer ainsi, car son Franz passait presque tout le temps à l'église, et s'occupait à peine de musique.

J'aperçus un jeune homme maigre et pâle, aux traits infiniment séduisants. Il était couché, songeur, sur un sopha et fumait une longue pipe orientale. Trois pianos encombraient la pièce. Il ne bougea pas à mon entrée, comme s'il ne me voyait pas. Quand je lui eus dit, en français (c'était la seule langue que l'on pût lui parler alors), que ma famille m'avait envoyé à Paris pour devenir l'élève de Kalkbrenner, mais que je venais à lui, parce que j'avais appris qu'il se proposait de jouer un concerto pour piano de Beethoven *en public*, il eut un sourire. Ce fut comme la brève lueur d'un poignard au soleil.

— Jouez moi donc quelque chose, — me demanda-t-il avec une ironie indescriptible, mais qui n'avait rien de blessant.

— Je sais la sonate pour la main gauche principale de Kalkbrenner, — répondis-je fièrement.

1. *Revue et Gazette Musicale*, 1837, p. 54.

— Celle-là, je ne veux pas l'entendre, — reprit-il. — Je ne la connais pas et je ne veux pas la connaître[1].

M. de Lenz lui joua donc *l'Invitation à la valse* de Weber. C'était la première fois que Liszt entendait une composition pour le piano de ce charmant maître. Et c'est grâce à lui que Franz et son visiteur se séparèrent en véritables amis.

Dans sa solitude de la rue Montholon, où le jeune homme menait une existence de rêve, de tels traits sont les seuls que peut saisir le biographe.



Hormis son éducation musicale, Liszt n'en avait reçu aucune. Il ne sentait que trop ce manque. Il se jeta à corps perdu dans la lecture.

— M. Crémieux, — dit-il un jour au célèbre avocat, — apprenez moi toute la littérature française.

Et Crémieux de murmurer :

— Une grande confusion semble régner dans la cervelle de ce jeune homme.

Ce n'était pas de la confusion : c'était un véritable chaos. Chateaubriand, Hugo, Vigny, Lamennais, Sénancour, Sainte-Beuve, poètes, philosophes, publicistes, tout y passait, jusqu'aux encyclopédies et aux dictionnaires. Joseph d'Ortigue le vit rester assis quatre heures, sans bouger, sous le manteau de la cheminée, un volume de Lamartine entre les mains.

Cependant Liszt ne se contentait pas de pénétrer la pensée des grands écrivains de son temps ; il tentait aussi de se rapprocher de leurs personnes. Son art lui ouvrait toutes les portes. Chez madame Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, il vit de près son idole, Chateaubriand, qui trônait morose dans un cercle de femmes, gracieuses et légères sous leurs chapeaux romantiques à brides flottantes. Aux réunions de l'Arsenal, il subit le charme de Nodier, l'entendit faire des contes adossé à la cheminée, ayant autour de lui Hugo, Vigny, Musset. Balzac, les Johannot, Delacroix et le bon géant Dumas[2].

1. W. Von Lenz, *Die grossen Pianoforte-Virtuosen unserer Zeit.* (Berlin 1872, p. 22.)

2. Madame Menessier-Nodier, *Charles Nodier.* (Paris, 1867, p. 200.)

Il se mêlait à la jeunesse romantique. Il devait être d'ailleurs bien accueilli par ces rêveurs, toujours occupés d'étonner l'univers par les tourmentes de leur âme et le feu de leur imagination. Tout le servait pour gagner leur sympathie : le romanesque de sa carrière, quelque chose de vibrant, de passionné dans sa personne, ses traits inoubliables, et jusqu'aux excentricités de toilette qu'affectionnaient ces ténébreux, et qu'il n'avait pas manqué d'adopter.

On trouve dans un curieux roman d'un écrivain aujourd'hui oublié, Alphonse Brot, une description très vivante du milieu que fréquentait Liszt à cette époque :

Une douzaine de jeunes gens se tiennent debout les uns à côté des autres: ils parlent, non pas de toilette et de politique, mais de gloire et d'art; leur conversation est bruyante et animée. Les uns sont peintres, les autres sont poètes; tous ont une étincelle de feu sacré, tous s'épuisent à travailler; leur nom surnagera, quelle que soit la durée de leur existence en ce monde. L'un d'eux, à la figure pâle et triste, à la taille haute et frêle, au regard paisible, écoute en silence. Après avoir parlé peinture et poésie, on parle musique. Il lève la tête à ce nom, son regard s'enflamme, sa bouche improvise : c'est le tour des autres de l'écouter avec religion. Ce jeune homme, c'est Listz.

On le prie, il se met au piano, on fait cercle près de lui.

Pauvre jeune homme, que son siècle ne comprend pas et que plusieurs journaux traînent dans la fange, parce qu'il a des idées à lui, idées immenses et toutes d'harmonie : sa parole à lui, c'est la musique; le démon de Mozart et de Haydn l'inspire.

Il joue... Que d'accords riches, pleins, nombreux s'élancent! Ses doigts tourbillonnent, son corps se raidit, sa figure se décompose, il agite la tête en tous sens, sa poitrine se gonfle; on dirait que chaque son que le piano envoie part de sa poitrine et est une plainte de son cœur. Pauvre ami de la musique, combien il doit souffrir d'arracher ainsi de sa pensée des fibres d'harmonie! C'est une flamme qui se détache de son regard, une portion d'existence qui se sépare de son âme[1].



Comme tous ces jeunes intellectuels, Liszt acceptait sans contrôle les impressions les plus diverses. C'était une âme

1. Alphonse Brot, *Ainsi soit-il.* (Paris, Hyppolyte Souverain, 1833), p. 94.)

ouverte à tous les vents, quand il fit la rencontre de deux des personnalités les plus remarquables du siècle, dont l'influence sur lui fut décisive.

En 1831, une provinciale séparée de son mari débarquait à Paris, décidée à s'adonner à la littérature pour augmenter son bien-être par quelques profits. Elle arrivait avec d'excellents principes :

Je n'attirerai l'envie et la haine de personne. La plupart des écrivains vivent d'amertumes et de combats, je le sais, mais ceux qui n'ont d'autre ambition que de gagner leur vie vivent à l'ombre paisiblement [1].

Elle porta un manuscrit à Kératry. Ce romancier, déjà un vieillard à cheveux blancs, venait de se marier.

— Vous faites des romans, madame, — lui dit-il ; — faites plutôt des enfants.

— Faites en vous même ! — répondit la jeune femme, piquée au vif [2].

L'histoire littéraire ignore si le romancier suivit ce malicieux conseil. Quant à George Sand, elle mit au jour *Indiana*.

Toute la France lut ce livre. Il pénétra jusque dans les châteaux perdus de la province, — dans celui de Croissy, par exemple, où le comte d'Agoult, fils du grand écuyer de la duchesse de Berry, boudait le nouveau régime : la jeune châtelaine en fit ses délices. — Comment Liszt, en plein Paris, ne l'aurait-il pas lu? Ce roman le transporta. Il était lié avec Musset : il pria son ami de le présenter à l'auteur.

Bientôt il fut des intimes de la « mansarde aux rideaux bleus » du quai Malaquais. George Sand recevait là ses amis, dans son cabinet de travail, étendue sur une natte de jonc d'Espagne, fumant sa pipe et caressant son « spirituel chat Trozzi [3] », tandis qu'autour d'elle Balzac, Heine, Malefille, Delacroix, Paul Huet, Pierre Leroux, Michel de Bourges et Lamennais causaient d'art, de littérature, et surtout de questions sociales.

1. George Sand, *Correspondance*, t. I, p. 159.
2. Arsène Houssaye, *Mes Confessions*, t. IV, p. 262.
3. V. *Lettres d'un Voyageur*, lettre VII.

De tous les esprits éminents que Liszt rencontrait dans ce grenier d'artiste, Lamennais eut sur lui l'influence la plus profonde et aussi la plus durable. Ils étaient d'ailleurs faits pour s'entendre. Lamennais était très musicien. Nous avons là-dessus le témoignage de Dumas :

L'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* voit peu et mal, il a un nuage sur les yeux et un nuage sur le cerveau ; à l'endroit de la perception du monde extérieur, le seul sens qui soit, pour ainsi dire, éternellement éveillé dans cette organisation particulière est le sens de l'ouïe, qui répond à la faculté musicale : l'abbé de Lamennais joue du piano, et se plaît surtout aux compositions de Liszt. De là peut-être la cause de sa profonde tendresse pour le grand artiste [1].

Toutefois, ce n'est pas seulement le talent de Liszt qui disposait Lamennais en sa faveur. Ce prêtre nerveux et pâle, l'œil vert, le regard en dedans, ce « druide ressuscité en Armorique », — ainsi le désignait Lacordaire, — retrouvait dans le jeune musicien la meilleure part de lui-même : sa foi mystique, son élévation vers l'infini, son enthousiasme humanitaire, aussi bien que son amour de la nature. Il se plaisait à l'entretenir des souvenirs de sa chère Bretagne, du bruit des vagues qui se brisent contre la falaise et des cris des oiseaux de mer, « qui passaient au-dessus de sa tête en aboyant [2] ».

L'amitié de Lamennais et de Liszt, qui débuta chez George Sand, dura jusqu'à la mort de l'admirable apôtre. Liszt ne parlait jamais qu'avec émotion de cet homme extraordinaire. L'estime que lui portait celui-ci n'était pas moindre. Il écrivait en 1836 à madame Jemeniz :

Je suis charmé que M. Litz soit connu de vous et de vos connaissances. C'est une des plus belles et des plus nobles âmes que j'aie rencontrées sur cette terre.



Lamennais développa les dispositions naturelles de Liszt. Il élargit et, pour ainsi dire, humanisa ses croyances. Ce fut

1. Alexandre Dumas, *Mémoires*. (Éd. in-fol., t. II, p. 232.)
2. Alexandre Dumas, *Op. cit.* (T. II, p. 226.)

Lamennais qui éveilla en lui l'intérêt pour les grandes questions sociales. Liszt partagea longtemps ses nobles chimères. Et surtout il adopta avec joie ses idées sur les hautes destinées de l'art. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de reproduire en partie un article de Liszt touchant la musique religieuse. Rien ne montre mieux la fascination qu'exerça sur son esprit Lamennais, ni la généreuse violence de cette âme de vingt-quatre ans.

Entendez-vous ce beuglement stupide qui retentit sous la voûte des cathédrales? Qu'est-ce que cela? c'est le chant de louange et de bénédiction que l'épouse mystique adresse à Jésus-Christ, — c'est la psalmodie barbare, pesante, ignoble, des chantres de paroisse.

Que leurs voix sont fausses, rauques, abominables! que cet accompagnement (à tort à travers) de buccin et de basse ronflante est hideux et repoussant! — Ne dirait-on pas de monstrueux insectes bourdonnant dans un cadavre?

Et l'orgue, l'orgue, — ce pape des instruments, cet océan mystique qui naguère baignait si majestueusement l'autel du Christ et y déposait avec ses flots d'harmonie les prières et les gémissements des siècles, — l'entendez-vous maintenant se prostituer à des airs de vaudeville et même à des galops?...

Entendez-vous, au moment solennel où le prêtre élève l'hostie sainte, entendez-vous ce misérable organiste exécuter des variations sur *Di piacer mi balza il cor*, ou *Fra Diavolo*?

O honte! ô scandale! quand cesserez-vous de vous renouveler chaque dimanche, chaque fête, dans toutes les églises de Paris et dans toutes les villes des quatre-vingt-six départements de France? Quand chassera-t-on du lieu saint ces bandes de gueulards ivres? — Quand aurons-nous enfin de la musique religieuse?

De la musique religieuse!... mais nous ne savons plus ce que c'est. Les grandes conceptions de ce genre des Palestrina, des Händel, des Marcello, des Haydn, des Mozart, n'ont qu'à peine une existence de bibliothèque, jamais ces chefs-d'œuvre ne soulèvent la poussière qui les recouvre; jamais leur verbe ne se fait chair, soit pour frapper de terreur et d'étonnement, soit pour enchanter religieusement la foule prosternée devant le saint des saints.

Ce n'est pas qu'on les oublie ou qu'on les méprise. Non, la raison de leur silence est plus grave, plus profonde.

Nous ne savons plus ce que c'est que de la musique religieuse; et comment en serait-il autrement?...

Le pouvoir spirituel du moyen âge, ce pouvoir si grandiose et souvent si bienfaisant au temps de ses splendeurs, semblable main-

tenant au roseau cassé, au lumignon qui fume à peine, n'a plus en lui la force de repousser de vigoureuses racines dans le sol et illuminer cieux et terre par de flamboyantes et miraculeuses gerbes d'or. Depuis longtemps la direction du mouvement social lui a échappé. L'Église catholique, uniquement occupée à balbutier sa lettre morte et à prolonger dans l'aisance sa dégradante caducité, — ne sachant qu'exclure et anathématiser là où il faudrait bénir et encourager, — dépourvue du sentiment des besoins profonds qui travaillent les générations nouvelles, ne comprenant rien ni à la science ni à l'art, et n'ayant rien, ne pouvant rien, pour apaiser cette faim et cette soif de justice, de liberté et de charité qui nous tourmente, l'Église catholique, telle qu'elle est faite, telle que la voilà souffletée à la fois sur les deux joues par les rois et les peuples, dans les antichambres et sur la place publique; cette Eglise, disons-le sans détour, s'est entièrement aliéné le respect et l'amour de la société actuelle. Le peuple, l'art, la vie, se sont retirés d'elle; et il semble que sa destinée soit de périr dans le délaissement et l'abandon. D'un autre côté, le pouvoir temporel, toujours plus ou moins ouvertement en état d'hostilité avec l'Église, a définitivement divorcé avec elle en Juillet. La royauté citoyenne et bourgeoise, économe, prudente par nature et par nécessité, forcée de défendre son terrain pied à pied, sans cesse chicanée, tracassée, harcelée de toute part, cette pauvre royauté n'a ni le temps ni la volonté de s'embarrasser de choses qui sont à la fois du domaine du culte et de l'art.

Au delà du Rhin, il est vrai, tous les princes, ducs, grands-ducs, roitelets et potentats tiennent à honneur d'avoir une chapelle et des maîtres de chapelle[1].

Mais en France la loi est athée. Sa Majesté Louis-Philippe, qui ne va que peu ou point à la messe, a pensé avec raison qu'une chapelle était de trop, et que les musiciens de la chapelle devenaient des sinécuristes. Il s'est donc dépêché, dès les premiers jours de son avènement au trône, de congédier aumôniers et artistes en signifiant à sa famille que désormais le plain-chant de Saint-Roch était assez harmonieux pour elle.

Assurément, c'est là une de ces mille et une hontes de l'ordre de choses qui suffirait à elle seule pour soulever notre indignation. Mais, une fois en train, le vandalisme bourgeois ne s'arrête pas en chemin; il va vite en besogne. Les réformes économiques pleuvent de droite et de gauche. La dissolution de l'école Choron suivit de près la dissolution de la chapelle. De peur d'être accusé de jésuitisme, on mit à la porte des Tuileries MM. Chérubini, Plantade,

1. Spohr et Hummel sont attachés en cette qualité, le premier à la Cour de Hesse, le second à celle de Saxe-Weimar. Haydn dirigeait la chapelle du prince Esterházy. (*Note de Liszt.*)

Lesueur, avec leurs messes, leurs requiems, et, cela fait, sans perdre de temps, on profita de l'occasion pour rayer de la liste civile la modique pension de l'institution de la rue de Vaugirard, dont l'utilité et les services étaient généralement appréciés, et qui, par suite de cette royale et pitoyable lésinerie, fut hors d'état de continuer ses travaux.

Au reste tout cela est bien conséquent et prouve jusqu'à l'évidence que les arts sont protégés et la situation des artistes grandement digne d'envie! Les dieux s'en vont, les rois s'en vont, mais Dieu reste et les peuples surgissent. Ne désespérons donc point de l'art.

D'après une loi adoptée par la Chambre des députés en 1834, la musique devra être enseignée prochainement dans les écoles. Nous nous félicitons de ce progrès et nous l'acceptons comme gage de progrès plus vastes et dont l'influence sur les masses tiendra du prodige.

Nous voulons parler d'une régénération de la musique religieuse. Quoique par ce mot on ne désigne ordinairement que la musique exécutée à l'église pendant les cérémonies du culte, je le prends ici dans sa plus large acception. A l'époque où le culte exprimait et satisfaisait à la fois les croyances, les besoins et les sympathies des peuples, alors que les hommes et les femmes cherchaient et trouvaient à l'église un autel où s'agenouiller, une chaire pour nourrir leurs esprits et un spectacle qui récréait et exaltait saintement leurs sens, la musique religieuse n'avait qu'à se renfermer dans la mystérieuse enceinte et pouvait se contenter de servir d'accompagnement aux magnificences de la liturgie catholique.

Aujourd'hui que l'autel craque et chancelle, aujourd'hui que la chaire et les cérémonies religieuses sont devenues matières à doute et à raillerie, il faut nécessairement que l'art sorte du temple, qu'il s'étende et accomplisse au dehors ses larges évolutions.

Comme autrefois, et plus même, la musique doit s'enquérir du Peuple et de Dieu; aller de l'un à l'autre; améliorer, moraliser, consoler l'homme, bénir et glorifier Dieu.

Or, pour cela faire, la création d'une musique nouvelle est imminente : essentiellement religieuse, forte et agissante, cette musique, qu'à défaut d'autre nous appellerons humanitaire, résumera dans de colossales proportions le Théâtre et l'Église. Elle sera à la fois dramatique et sacrée, pompeuse et simple, pathétique et grave, ardente et échevelée, tempêtueuse et calme, sereine et tendre.

La Marseillaise, qui mieux que les récits fabuleux des Hindous, des Chinois et des Grecs, nous a prouvé la puissance de la musique, *la Marseillaise* et les beaux chants de la Révolution en ont été les terribles et glorieux préambules.

Oui, n'en doutons pas, bientôt nous entendrons éclater dans les

champs, les hameaux, les villages, les faubourgs, les ateliers et dans les villes, des chants, des cantiques, des airs, des hymnes nationaux, moraux, politiques, religieux, faits pour le peuple, enseignés au peuple, chantés par les laboureurs, les artisans, les ouvriers, les garçons et les filles, les hommes et les femmes du peuple.

Tous les grands artistes, poètes et musiciens, fourniront leur contingent à ce répertoire populaire incessamment renouvelé. L'état décernera des honneurs, des récompenses publiques à ceux qui auront été comme nous trois fois aux concours généraux; et toutes les classes, enfin, se confondront dans un sentiment commun, religieux, grandiose et sublime.

Ce sera le *Fiat lux* de l'art.

Vienne, vienne donc une ère glorieuse où l'art se complète et se développe à la fois sous toutes ses faces, et s'élève au plus haut degré en unissant fraternellement les hommes dans de ravissantes merveilles. Vienne le temps où l'inspiration ne sera plus pour l'artiste cette eau amère et fugitive qu'il trouve à grand'peine, après avoir creusé dans un sable stérile, mais où elle s'épanchera comme une source inépuisable et vivifiante. Vienne, oh! vienne l'heure de délivrance où le poète et le musicien ne diront plus « le public » mais « le Peuple et Dieu[1] »!

On comprend la prédilection de Lamennais pour un pareil disciple. Et, l'on ne saurait en douter, c'est dans son commerce que Liszt puisa les premières idées de ses grandes compositions religieuses.



D'autre part, des relations très amicales s'établirent à cette époque entre Liszt et Chrétien Urhan, organiste à l'église Saint-Vincent-de-Paul, parfait musicien et homme admirable. Ernest Legouvé, dans ses *Souvenirs*, nous a laissé un excellent portrait de cet artiste mystique :

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, on pou-

1. Dans la *Gazette Musicale* de 1835, l'article est précédé de cette note : *Note de l'auteur.* — Les lignes suivantes sont extraites d'un long article fait en 1834, dans le but de démontrer la nécessité d'ouvrir un concours pour la composition poétique et musicale des airs, cantiques, chants et hymnes nationaux, moraux, politiques et religieux qui devront être enseignés dans les écoles. Cet article oublié depuis, pourra peut-être en temps et lieux se transformer en pétition.

vait voir tous les jours, vers les six heures, passer sur le boulevard des Italiens un petit homme voûté, je pourrais dire bossu, enveloppé dans une longue redingote bleu clair, et son attitude méditative, son front penché, ses yeux toujours tournés vers le sol, son teint plombé, son long nez à la Pascal, sa figure d'ascète du moyen âge, faisait dire à ceux qui le rencontraient : « Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? » La surprise redoublait, quand on voyait ce personnage cénobitique s'arrêter au coin de la rue Marivaux et entrer au Café Anglais. La surprise devenait de la stupéfaction si, vers les sept heures, on l'apercevait quittant le Café Anglais, se dirigeant du côté de la rue Le-Peletier, entrant à l'Académie royale de musique par la porte des artistes, et enfin allant prendre place parmi les musiciens de l'orchestre. Qui était-ce? C'était en effet une sorte de moine du XIVe siècle, égaré dans le Paris du XIXe et à l'Opéra : c'était Urhan, à qui son père et sa mère avaient donné, comme par prévision, le prénom de Chrétien.

Chrétien Urhan avait deux cultes. La foi et la musique se partageaient son âme et sa vie. Il suivait tous les offices, s'astreignait à toutes les pratiques, jeûnait tous les jours jusqu'à six heures, ne mangeait jamais gras, dînait d'une tasse de lait et d'un peu de poisson, au Café Anglais, et était premier violon à l'Opéra. Comment s'était-il décidé à s'asseoir à ce pupitre? Ce ne fut pas sans de grands troubles de conscience. Son mysticisme lui faisait un crime de concourir à l'interprétation d'œuvres frappées d'anathème par l'Église, d'être partie active dans cet ensemble de tentations et de séductions; mais, d'un autre côté, il croyait en Gluck, en Mozart et en Rossini presque autant qu'en Dieu, et il adorait non seulement la musique religieuse, mais la musique dramatique. Cesser d'entendre, cesser de jouer *Orphée, la Vestale, Guillaume Tell, les Huguenots...,* l'aurait mis au désespoir. Comment faire? Il s'en tira par un permis et un compromis. Le permis lui fut accordé par l'archevêque de Paris, qui ne put s'empêcher de sourire quand Urhan vint lui demander l'autorisation de jouer du violon à l'Opéra. Le compromis fut une affaire entre sa conscience et lui. Il se promit, et il se tint parole, de jouer en tournant le dos à la scène. C'était toujours ses yeux de sauvés.

... La sincérité de sa foi, l'austérité de sa vie, l'ardeur de sa charité (il donnait tout ce qu'il gagnait) commandaient à tous le respect et la considération; on sentait en lui ce que les hommes honorent le plus, et le plus justement, un caractère. Sa dignité d'artiste était proverbiale. Cette dignité ne venait pas seulement du respect de lui-même, mais du respect de son art. J'en puis citer une preuve frappante. Le marquis de Prault, amateur de musique fort intelligent, avait institué, dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré,

des matinées de quatuors et de trios d'instruments à cordes, dont il avait confié l'organisation et la direction à Urhan. Urhan y jouait les premiers violons. Un jour une jeune duchesse... (la mode était aux matinées du marquis de Prault. tout le beau monde était enchanté d'avoir l'air d'aimer la musique sérieuse), une jeune duchesse donc, tout étincelante d'élégance et de beauté, arrive, au milieu d'un morceau, et, après avoir fait son petit fracas, s'assoit et engage tout bas quelques menus bavardages avec sa voisine. Urhan frappe sur son pupitre un petit coup sec, arrête net le quatuor, met son archet sous son bras, regarde en l'air en attendant que le bruit ait cessé, et, une fois le silence rétabli, recommence gravement le morceau *da capo*. Je vous réponds qu'après ce jour-là personne n'a plus fait de bruit aux matinées du marquis de Prault. La séance finie, j'allai le féliciter de son attitude : « Jamais, me répondit-il avec calme, je ne souffrirai qu'on manque de respect, devant moi, à un chef-d'œuvre. » Ce n'était pas pour lui qu'il avait été froissé, c'était pour Beethoven [1].

Beethoven était la grande admiration de Liszt et de ses amis. Tous ils s'étaient employés activement à populariser son œuvre, ce qui n'alla pas sans lutte. Longtemps les esprits routiniers considérèrent les compositions de ce génie comme des monstruosités, jusqu'à dire, — et Liszt l'entendit lui-même, — que « ce n'était pas là de la musique ». Rodolphe Kreuzer, premier violon à l'orchestre du Conservatoire, comme on jouait, à une répétition, la sonate en do majeur, se boucha les oreilles en criant au chef d'orchestre :

— Au nom de Dieu, délivrez-nous de cette misérable musique barbare [2] !

Pourtant cette musique « barbare » triompha. Quelques années plus tard, Balzac mandait à madame Hanska.

Hier, je suis allé entendre la symphonie en ut mineur de Beethoven. Beethoven est le seul homme qui me fasse connaître la jalousie.



Mais Liszt n'était pas de ceux qui, selon sa propre expression, « assomment les vivants avec les morts ». Il devait écrire à M. de Lenz :

1. Ernest Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*. (Paris, 1887, p. 121.)
2. P. Trifonoff, *Franz Liszt*. *Revue Internationale*, 1884, p. 658.)

Pour nous, musiciens, l'œuvre de Beethoven est semblable à la colonne de nuée et de feu qui conduisit les Israélites à travers le désert, — colonne de nuée pour nous conduire le jour, — colonne de feu pour nous éclairer la nuit, *afin que nous marchions jour et nuit* [1].

Il accueillit avec enthousiasme tous ceux qui s'efforçaient de créer des formes nouvelles en art. Il tendit la main à ces hommes qui « vivent seuls, maudits par la génération qui est, parce que la génération qui est est pour eux la génération qui n'est plus, et qu'ils lui tiennent le langage de la génération qui n'est pas encore ». La première audition de Berlioz fut pour lui une autre *Indiana*.

La veille du deuxième concert donné par celui-ci, Liszt alla le voir. L'auteur de la *Symphonie fantastique*, dans ses *Mémoires*, n'a garde d'oublier cette démarche et ce qui s'ensuivit :

Nous ne nous connaissions pas encore. Je lui parlai du *Faust* de Gœthe, qu'il m'avoua n'avoir pas lu, et pour lequel il se passionna autant que moi bientôt après. Nous éprouvions une vive sympathie l'un pour l'autre, et depuis lors notre liaison n'a fait que se resserrer et se consolider [2].

Liszt assista à ce concert, où il se fit remarquer de tout l'auditoire par ses applaudissements et ses enthousiastes démonstrations.

Le 6 décembre 1830, Berlioz écrivait à son père :

Liszt m'a pour ainsi dire emmené de force dîner chez lui, en m'accablant de tout ce que l'enthousiasme a de plus énergique [3].

Liszt avait l'intuition de la grandeur de son nouvel ami. Un soir que Legouvé réunissait quelques intimes, Berlioz pria Liszt de jouer une sonate de Beethoven. On passa dans le salon. — Et voici le procès-verbal de Legouvé lui-même, esprit lucide et peu enclin aux émotions faciles :

1. *Lettres de François Liszt*, publiées par La Mara. (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1893, t. I. p. 123.)

2. *Mémoires* d'Hector Berlioz (t. I, p. 169).

3. *H. Berlioz, les Années Romantiques*, correspondance publiée par J. Tiersot, p. 119.

La lumière était éteinte, et le feu de la cheminée couvert. Goubaux apporte la lampe de mon cabinet, pendant que Liszt se dirige vers le piano et que chacun de nous cherche un siège pour s'y installer.

— Montez donc la mèche. — dis-je à Goubaux. — on n'y voit pas assez clair.

Au lieu de la remonter, il la baisse, et nous voilà dans l'obscurité, je pourrais dire dans les ténèbres, car ce passage subit de la clarté à la nuit, se mêlant aux premiers accords du piano, nous avait tous saisis au cœur. On eût dit la scène des ténèbres de *Moïse*. Liszt, soit hasard, soit influence involontaire, commence le funèbre et déchirant andante de la sonate en ut dièse. Chacun reste cloué à la place où il se trouve, et ne remuant plus. De temps en temps, le feu mal couvert perçait soudainement la couche des cendres et jetait dans la chambre des lueurs étranges, fugitives, qui nous dessinaient tous avec des formes de fantômes. Je m'étais laissé tomber dans un fauteuil, et j'entendais au-dessus de ma tête des sanglots et des plaintes étouffées : c'était Berlioz. Le morceau fini, nous restâmes un moment muets; Goubaux rallume une bougie, et pendant qu'on repassait du salon dans mon cabinet, Liszt m'arrête par le bras, et, me montrant Berlioz, les joues toutes ruisselantes de larmes :

— Regardez-le, — me dit-il tout bas, — il a écouté en héritier présomptif.



Bientôt Liszt aussi allait écouter, — et l'on pourrait dire, lui aussi, en héritier présomptif, — le fameux virtuose qui remplissait le monde du bruit de ses triomphes.

En 1831, Paganini fit son apparition en France. Il était fils d'un courtier de commerce de Gênes. Sa grande renommée commença vers 1828, lors d'un séjour à Vienne. Le succès fut si éclatant que les coiffures, les robes, les mets, tout fut accommodé « à la Paganini ».

Les tabatières, les cannes, portèrent son portrait ou son effigie, et l'on frappa une médaille à sa gloire. Un beau matin, il entre dans un magasin de modes et demande des gants. On lui en présente à *la girafe*. « *No, no signora, d'una altra bestia!* » Et la marchande lui donne des gants à *la Paganini*[1].

1. J. d'Ortigue, *Le Balcon de l'Opéra* (Paris, Renduel, 1833), p. 245.

Le même témoin qui nous a rapporté cette anecdote, Joseph d'Ortigue, écrivait le 12 mars 1831, à propos du premier concert donné par le virtuose :

L'autre jour, on nous a représenté Méphistophélès au Théâtre Italien. Je l'avais pris bonnement pour un être fantastique, pour un personnage idéal d'un drame romantique. Maintenant je crois fermement à son existence. Oui, c'est bien lui, Méphistophélès, que j'ai vu et entendu jouer du violon, et plus d'un millier d'auditeurs l'ont entendu et vu comme moi. J'ai vu ce qu'on appelle vulgairement le *pizzicato*, semblable à des étincelles électriques, pétiller sur les cordes de son instrument, tandis que son archet, comme un éclair éblouissant, traçait un sillon de feu autour de sa tête échevelée; j'ai vu son violon se métamorphoser tour à tour, se multiplier à la fois en flûte, harpe, harmonica, voix humaine, et enfin représenter tout un orchestre, avec ses effets et ses contrastes[1].

Déjà, sa seule personne était extraordinaire :

Il est vêtu de noir, son habit boutonné jusqu'au menton, le visage pâle et allongé, à moitié dans la cravate, un rictus qui se joue avec les rides immobiles qui sillonnent sa figure, un front large et découvert, une chevelure flottante, des yeux qui roulent dans leurs orbites noires et lancent des éclairs dans l'assemblée, un sourire niais et qui semble narguer le monde, un violon sous le bras, un archet qui pend à sa main droite, la main gauche dans la poche de l'habit; il s'avance, décontenancé et humble, il recule, puis s'avance encore, saluant comme le juif d'*Ivanhoë*; enfin, après bien des zigzags et des courbettes, il se trouve au milieu du théâtre. Il pose son instrument, son archet est en l'air, il tombe, le signal est donné, l'orchestre part, l'homme a fini, l'artiste commence.

Peut-être y avait-il un peu d'exagération dans l'idolâtrie que rencontrait ce virtuose. Rappelons-nous le mot, rapporté par Arsène Houssaye, d'une femme d'esprit, qui dit en tendant la main au violoniste Bériot :

— Le jeu de M. Paganini est admirable; mais, tout bien considéré, j'aime mieux la musique.

Néanmoins les succès de l'Italien excitèrent l'émulation de Liszt et provoquèrent chez lui un superbe élan d'énergie.

Le 2 mai 1832, il écrivait à son ami Pierre Wolff :

1. J. d'Ortigue, *op. cit.*, p. 249.

Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés. Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite les dévore avec fureur; de plus, je travaille quatre à cinq heures d'exercices. Ah! pourvu que je ne devienne pas fou, tu retrouveras un artiste en moi! Oui, un artiste, tel que tu le demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui[1]! « Et moi aussi, je suis peintre! » s'écria Michel-Ange, la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre... Quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis la dernière représentation de Paganini. René[2]! quel homme, quel violon, quel artiste!

Chez Liszt, l'enthousiasme était suivi régulièrement d'un grand effort de volonté. Il avait la ténacité de réaliser ses rêves. Il se remit à travailler le piano et acquit cette maestria grâce à laquelle il allait obtenir des succès analogues à ceux de Paganini.

En janvier 1833, Joseph d'Ortigue en atteste un d'une valeur singulière :

Samedi dernier, M. Dietz, facteur de pianos, avait réuni chez lui tout ce que Paris renferme de jeunes talents. On devait y entendre le fameux septuor de Hummel, joué par Liszt et par six artistes de l'Opéra. Le septuor, œuvre magnifique d'inspiration et d'art, est venu faire pâlir tout ce dont il était précédé et suivi. C'est grand, c'est fort, c'est hardi, c'est souvent gracieux, c'est original, c'est beau! Mais Liszt! Comment caractériser un pareil phénomène? Rien ne l'arrête, rien n'entrave sa marche; ce ne sont pas ses mains qui jouent du piano, mais bien sa pensée, son âme, son cœur. Ses doigts obéissent à son inspiration, comme les touches du piano obéissent à ses doigts. Il bondit sur le superbe instrument, il pleure, il sanglote, il succombe et se relève fier; il rêve et soupire, se passionne jusqu'à la frénésie, se prosterne dans une contemplation religieuse, joue et folâtre comme un jeune tigre, puis vous éblouit jusqu'à en perdre la vue, vous fascine, vous écrase, et vous jette en finissant un coup de foudre comme pour achever la consternation où vous plonge son génie. Oui, génie et non pas talent. Il faut le voir, il faut l'entendre; il faut suivre son œil humide cherchant dans la foule l'œil

1. *Lettres de François Liszt*, t. I, p. 7.

2. L'exclamation n'est-elle pas typique? C'est en l'honneur de Chateaubriand, à coup sûr, que le jeune enthousiaste s'écrie : « René! » comme on s'écrie : « Dieu! »

sur la sympathie duquel il compte, le cœur dont il sait être compris. Pendant qu'il frémissait, comme la pythonisse sur son trépied, ses regards se portaient presque constamment sur un jeune artiste. Avons nous besoin de dire que cet artiste était Hector Berlioz? L'exécutant ne pouvait pas mieux s'adresser: Berlioz était l'écho qu'il fallait à Liszt. Aussi à peine le dernier accord était il frappé que le pianiste tremblant, pantelant d'émotion, s'est élancé au cou de son ami, et celui-ci lui répétait en l'embrassant : « *Oh! mon cher sublime! que je vous aime!!...* » *Cher sublime* est le mot : il exprime tout ce que l'artiste ressentait, et nous le comprenons[1].



« Cher sublime! que je vous aime!... » Une parfaite amitié, une admiration réciproque attachait ces deux hommes. Liszt ne se contenta pas de transcrire pour le piano la *Symphonie fantastique* et d'autres œuvres de Berlioz, et de les publier à ses frais : il prit la plume pour défendre la cause de son ami. Dans une série d'articles sur « la Situation sociale des artistes », parue en 1835 dans la *Gazette musicale*, où s'arborait le drapeau de la jeune école, il consacrait une page vibrante à ce grand méconnu :

Voyez maintenant cet athlète infatigable, toujours debout, toujours militant, voyez Berlioz! Berlioz, le lauréat de l'école royale de musique; Berlioz qui, avec deux symphonies; deux poèmes gigantesques, a mis en émoi tout Paris, artistes et artisans, dilettanti et connaisseurs: Berlioz, homme de génie[2], homme populaire (et qui cependant restera toujours supérieur à sa popularité); Berlioz, l'artiste nouveau par excellence, le musicien du canon de Juillet et de la France.

Eh bien! voici près de trois ans qu'il demande, et on refuse; qu'il frappe aux portes, et on lui ferme les portes; qu'il cherche les moyens matériels, un théâtre, des chœurs, des musiciens, pour révéler sa pensée et produire son œuvre, et toujours on l'ajourne, on le repousse! Au pachalik de la rue Le Peletier, M. Véron lui a signifié gravement que son théâtre n'était pas un théâtre d'essai; que par conséquent la raison et la logique (termes favoris de M. V....) ne per-

1. *Op. cit.* p. 295.

2. « Je me plais à rappeler ici cette épithète jointe au nom de mon ami dans un article du dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, signé par une femme célèbre, G. Sand. » (*Note de Liszt.*)

mettaient pas à l'administration de l'Opéra de monter un ouvrage de l'auteur des *Francs-Juges*. A l'épicerie de la place de la Bourse (la même où Berlioz a déjà fait ses preuves comme choriste au théâtre des Nouveautés [1]), de prétendus chanteurs, d'introuvables choristes, furieux contre la critique spirituelle et mordante du collaborateur des *Débats*, ont empêché jusqu'ici M. Crosnier (le directeur de l'Opéra-Comique) de mettre en répétition une partition écrite par cet ardent adversaire de la « vermine vaudevillique ».

M. Robert enfin, la providence du dandysme dilettante, le maquignon de la fioriture; M. Robert, dont le « répertoire varié s'augmente chaque année d'une douzaine de nouveaux chefs-d'œuvre de la jeune et brillante école d'Italie [2] », s'est trouvé forcé d'éliminer le nom de notre ami de la liste des prétendants au triomphe de la bonbonnière Favart, pour cause d'encombrement!...

Donc, tous les théâtres demeurent fermés pour Berlioz; ainsi toute grande publicité, toute chance de gloire européenne lui est enlevée, et cela non de par le roi et la loi, mais de par messieurs tels et tels... Que dis-je? Ne me trompé-je pas? Ne viens-je pas encore d'exagérer?

Oui, sans doute! les choses ne sont pas aussi noires, aussi désespérées que je le dis. Un fait essentiel, et d'une haute importance, m'a totalement échappé. Dieu soit loué! Un vaudevilliste-mélodramaturge s'est chargé de réparer et de venger la criante injustice de nos impressarii. Ce monsieur a royalement proposé à Berlioz... devinez quoi! Je vous le donne en cent, en mille... la place de chef d'orchestre et de répétiteur des chœurs à la Porte-Saint-Martin.

Cela vaut au moins M. Beckford offrant une place de valet de chambre à Chatterton.

— Mais que fera Berlioz? que deviendront ses puissantes facultés? Composera-t-il des oratorios, des messes, de la musique religieuse?... Et qui l'exécutera? Quelle chapelle se chargera de manifester son œuvre?... Continuera-t-il à faire des symphonies, des ouvertures, des quatuors, de la musique instrumentale?... Mais tout le monde sait combien le public qui s'intéresse à ce genre de composition est restreint, divisé et peu habitué d'ailleurs à rétribuer le temps perdu de l'artiste. Que fera donc Berlioz? Que fera l'élite des jeunes compositeurs, hommes sérieux et consciencieux dont la situation est (à quelques nuances près) identique à la sienne? Que feront-ils? je le répète. — La réponse est toute trouvée, dira-t-on : qu'ils fassent des romances, des chansonnettes, des mosaïques, ou, mieux encore,

1. « Voyez sa biographie par J. d'Ortigue dans la *Revue de Paris*. » (*Id.*)

2. « Voyez les feuilletons des journaux, surtout à l'approche de la saison des Bouffes. » (*Id.*)

des contredanses et des galops sur les motifs favoris des opéras nouveaux.

Vive Musard! Vive Tolbecque! Vivent messieurs ****, *****, ********, et *tutti quanti*. Ce sont là les Louis-Philippe, les Rothschild et les Aguado de la musique.

Aux grands hommes la patrie reconnaissante!!!



Ce frondeur au verbe haut, animé de toutes les belles audaces, se lia, en même temps qu'avec Berlioz, d'une très vive amitié avec Chopin, en tous points son antipode. Leurs relations avaient commencé dès l'arrivée du musicien polonais à Paris; l'art les rapprocha. Liszt reconnut vite les qualités de cet être exquis. Et les différences de leur nature ne firent que renforcer le mutuel attrait. Tandis que Liszt bouillonnait sans cesse d'une sorte d'ivresse évangélique pour l'avenir de l'humanité comme pour les hautes destinées de l'art, Chopin était fort réservé, très mûr en ses idées, plein de délicatesse, et de sa frêle personne s'exhalait un charme étrange et maladif.

Son regard bleu était plus spirituel que rêveur; son sourire doux et fin ne devenait pas amer. La finesse et la transparence de son teint séduisaient l'œil. Ses cheveux blonds étaient soyeux, son nez recourbé expressivement accentué, sa stature peu élevée, ses membres frêles. Ses gestes étaient gracieux et multipliés; le timbre de sa voix un peu assourdi, souvent étouffé. Ses allures avaient une telle distinction et ses manières un tel cachet de haute compagnie qu'involontairement on le traitait de prince[1].

Liszt, lui, trouvait « dans son imagination et son talent quelque chose qui, par la pureté de sa diction, par ses accointances avec la *Fée aux miettes* et *le Lutin d'Argail*, par ses rencontres de Séraphine et de Diane murmurant à son oreille leurs plus confidentielles plaintes, leurs rêves les plus innommés, rappelait le style de Nodier, dont on rencontrait maintes fois les volumes sur les tables de son salon ».

C'est dans ce salon, éclairé par quelques bougies disposées

1. Liszt, *Chopin*, p. 177.

sur le piano, que se rencontraient de temps à autre les amis de Chopin :

Des coins laissés dans l'obscurité semblaient ôter toute borne à cette chambre et l'adosser aux ténèbres de l'espace. Dans quelque clair-obscur on entrevoyait un meuble revêtu de sa housse blanchâtre, forme indistincte, se dressant comme un spectre venu pour écouter les accents qui l'avaient appelé. La lumière, concentrée autour du piano, tombait sur le parquet.

Rassemblées dans la zone lumineuse, plusieurs têtes d'éclatante renommée étaient groupées autour du piano. Heine, le plus mélancolique des humoristes, écoutait avec l'intérêt d'un compatriote les narrations que lui faisait Chopin sur le mystérieux pays que sa fantaisie éthérée hantait aussi, dont il avait exploré les plus délicieux passages. Chopin et lui s'entendaient à demi-mot et à demi-son.

D'autres fois, c'était Liszt qui réunissait ses amis. Un chroniqueur contemporain nous a laissé le tableau d'une de ces soirées :

Figurez-vous une assemblée de lions dont M. de La Mennais était le roi ; M. de La Mennais transporté tout d'un coup du fond de sa solitude de La Chesnaie au grand jour des lampes et des bougies de la rue de Provence, et voyant de son canapé une partie de Paris littéraire posée devant lui, comme il avait vu devant lui tout à l'heure le Paris révolutionnaire.

Les trois pièces dans lesquelles M. Listz reçoit étaient littéralement encombrées. Sur un canapé, l'auteur d'*Indiana* et d'*André* écoutait avec charme l'auteur des *Paroles d'un Croyant*. Dans un angle obscur, quelques hommes se livraient à un grave entretien : c'étaient M. Ballanche, ce philosophe des premiers âges, qui a parlé à Moïse et à Homère ; l'illustre directeur du *Catholique*, M. le baron d'Eichsten, et M. de Guerny, l'éloquent prédicateur, qui amena le premier la foule dans les églises. Ailleurs, M. Émile Deschamps prodiguait ses trésors de verve et l'inépuisable jeunesse de son esprit. Henry Heine, ce jeune Français d'Allemagne qui vient de donner à son dernier livre le titre d'un livre de madame Staël, entr'ouvrait sa critique d'étincelles qui a dû tant éblouir les yeux des Schlegel ; et, adossé contre une porte, M. Barrault, avec sa longue barbe orientale, le saint-simonien, non le député, racontait quelques souvenirs d'Asie que lui retraçaient peut-être les beaux yeux noirs de la juive mademoiselle Falcon.

Ad. Nourrit a chanté comme il le fait toutes les fois que le sujet de ses chants est religieux, — avec l'inspiration et la voix des anges. — Kreissler tenait le piano.

Nous pouvons vous dire positivement que G. Sand en s'en allant a demandé un cigare [1].



Voici donc Liszt entouré de tout ce qu'il y a de plus brillant à l'époque romantique. Son esprit est d'une réceptivité inlassable. Tous les artistes du temps ont contribué à sa grandeur. Dans un article de la *Gazette musicale*, on trouve notée avec beaucoup de justesse, quoique avec l'emphase à la mode, l'influence de son entourage sur son évolution :

Liszt n'est pas le résultat d'une méthode ni le développement d'une étude spéciale. L'exercice peut enseigner la main à devancer sur le clavier la rapidité du coup d'œil ; la méthode, donner ces notes plus ou moins appuyées, ces réticences de temps et de mouvement, conventions ridicules d'une expression factice, procédés empiriques pour avoir ou mentir de l'âme ; mais cette conception profonde de l'œuvre étrangère, cette réverbération lumineuse par où l'exécution remonte à la portée du génie créateur, ne sauraient jaillir que d'une entité généreuse, élevée par toutes ses facultés à la fois à la hauteur de l'art en général. Liszt n'a pas choisi son heure, il est né fatalement de l'heure présente ; c'est le mouvement général du siècle qui l'a enfanté avec ses autres émancipations ; aussi vainement le sarcasme lui-même s'est-il essayé contre ce talent jeune et vrai : Liszt vaincra l'envie, de même qu'il a vaincu son instrument. Mais savez-vous où il a puisé ses forces ? — Liszt a porté ses regards vers toutes les régions élevées, et, voyant les lettres, le théâtre, la philosophie, la science même se régénérer dans la liberté, il s'est élancé dans leur voie, pour détourner au profit de son art toutes les richesses du monde intellectuel. N'en doutez pas, voilà le secret de Liszt : s'il rend aussi merveilleusement Beethoven, c'est qu'il comprend de même Shakespeare, Gœthe, Schiller, Hugo ; c'est qu'il comprend l'auteur de *Fidelio* dans son génie plus encore que dans son œuvre ; Liszt, c'est la main de Beethoven. Sans doute, c'est avec l'obstination d'un travail bien guidé que, dépassant la stérilité du mécanisme, et supérieur à toute difficulté, Liszt s'est fait de ses doigts comme une voix admirable et soumise aux plus délicates inflexions de son âme ; mais avec quel autre soutien que l'aile puissante de la poésie serait-il allé conquérir à l'exécution

1. Ed. Leclerc, *Une soirée chez Liszt*. (*Le Mercure de France*, 15 juin 1835.)

musicale un lien qui la renoue à cette chaîne d'idéalité, par où les arts s'élèvent et se rattachent au ciel?



Douze années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Liszt à Paris. Le timide petit Hongrois qui avait baisé la main de Cherubini est à présent un homme de belle figure et de maintien hardi. Ses longs cheveux châtains encadrent bien son profil aigu. Le regard de ses yeux d'un vert glauque semble se perdre au delà de l'horizon.

Encore enfant, lorsqu'il s'est séparé du terroir, c'est un mince bagage qu'il apportait de son lointain pays. Paris a été sa serre chaude. C'est la ville où s'est éveillée sa curiosité, où de vastes perspectives se sont ouvertes devant lui. Lamennais et George Sand, voilà ses vrais éducateurs. Toutefois d'autres esprits, moins hauts, mais pleins de vie et de grâce, contribuent à sa formation.

Il fréquente le salon de madame de Duras, l'aimable auteur d'*Ourika*, — laquelle, assure M. Villemain, surpassait de beaucoup l'éloquence de ses nouvelles dès que les choses la touchaient au cœur. C'est elle qui répondait à Charles X, pour calmer les scrupules que donnait à ce prince l'enthousiasme universel inspiré par la Grèce :

— Après tout, Sire, la Grèce, aujourd'hui, c'est la Vendée du christianisme!

Le jeune musicien se plaisait dans cette atmosphère féminine, qu'il retrouvait à l'ambassade de la rue Saint-Dominique, où la comtesse Apponyi, au dire d'une contemporaine, rappelait les grâces de l'ancien régime, comme les peintures d'Herculanum celles de leur siècle. Il fut de ces goûters sous les arbres, sur les pelouses du petit parc, dont Arsène Houssaye a gardé un si bon souvenir et qui lui remémoraient les fêtes de la Renaissance :

On y cherchait Boccace et l'Arioste, on y retrouvait Eugène Sue et Balzac. On y faisait des mots, on y aiguisait des pointes. La comtesse Apponyi demandait au grand romancier : « A quoi pensez-vous, M. de Balzac? — Madame la comtesse, je pense qu'une

femme élégante s'habille et qu'une merveilleuse se pare. — M. de Balzac, il n'y a ici que des merveilleuses et vous êtes un merveilleux, parce que vos contes sont adorables[1]. »

Ses occupations aussi bien que ses goûts rendaient particu-ièrement aimable à Liszt le commerce des femmes. Il vécut dans ce monde dont Eugène Lami nous a laissé de si délicieuses images. Il vit les belles de la Restauration devant leur clavier de forme oblongue, porté par des colonnettes légères, la pédale en forme de lyre. Il connut la génération suivante, celle qui lisait George Sand. qui jouait, rêveuse, sur de petits pianos surmontés d'une lampe à globe laiteux, tandis que des jeunes gens. ressemblant tous à Musset, écoutaient, debout, la tête penchée. maniant leur « bolivar ».

Cette vie de salon et la constante société des femmes n'eurent pourtant pas l'effet de métamorphoser Liszt en muscadin. Loin de là, il reste plutôt une sorte d'enfant terrible. Sa tenue ne cesse pas d'être presque négligée, ses manières insolites, au point que tel ou tel, jugeant d'après les apparences, l'accuse de charlatanisme. Tout son être respire alors un charme singulier, mais sans mignardise ni fadeur. On demandait. un jour, à la comtesse Plater son opinion sur les trois musiciens assidus de son salon :

— Je prendrais — répondit-elle plaisamment — Hiller pour ami, Chopin pour époux. Liszt pour amant.

Elle eut bien des contemporaines. qui ne jugèrent pas d'autre façon. Liszt profita des occasions qui se présentent à un artiste de bel air et de grande renommée.

C'est un sensuel :

— Je voudrais — lui dit Arsène Houssaye — que la Sainte Cécile de Raphaël fût au-dessus de votre piano.

— Non, — répondit-il. — la Fornarina.

Mais, en réalité, il a besoin d'autre chose que de galanteries passagères ; il arrive à la maturité, le cœur inassouvi.

Ce n'est pas une soif maladive de tendresse qui le torture, comme Berlioz : Liszt n'est pas un homme qui se laisse tout entier mener pas sa sensibilité. Sa pensée a beau être tumultueuse, son langage celui de l'enthousiasme, il n'en est pas

1. Arsène Houssaye, *op. cit.*, t. I, p. 393.

moins très différent de son ami, de celui-là que M. Romain Rolland qualifie « l'incarnation même du génie romantique, une force déchaînée, inconsciente du chemin qu'elle suit[1] ».

Rien d'inconscient chez Liszt. Il est animé de grandes idées humanitaires, d'une foi sincère, d'un parfait dévouement à l'art. Il est né musicien et toute sensation trouve en lui une expression musicale. Mais, dans cet homme, la sensibilité est toujours soutenue par l'intelligence et la volonté. Par devant les dons d'artiste que la nature lui a dévolus, on peut même l'affirmer, la volonté demeure au premier plan. Et on la reconnait dans les moindres actes de sa vie. Pas plus en amour qu'en art, il ne se contente de ses succès présents. Le voici, à vingt-quatre ans, virtuose hors ligne, comblé d'honneurs et de profits, comme assiégé par les attentions flatteuses du monde. Il veut plus. Il se sent fait pour de plus grandes choses que celles où nous l'avons vu engagé jusqu'à cette heure. Il est tourmenté du double désir qui fait le prix de la vie pour les âmes de cette trempe : il lui faut la création et l'amour.

ANDRÉ DE HEVESY

1. Romain Rolland, *Musiciens d'aujourd'hui*, p. 5.

LE SABLIER

EXTRAIT DU MANUSCRIT

DE

MONSIEUR LE CHEVALIER DE FLEURANGES

> « ... Faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que le diamant, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. »
>
> DESCARTES.

I

Ce fut à Venise, en 1749, que je rencontrai pour la première fois M. de Grémonville.

J'étais alors dans ma trentième année, et j'avais formé le dessein de parcourir l'Europe pour achever de m'instruire, estimant qu'un honnête homme ne saurait mieux former son esprit qu'en étudiant les mœurs et les coutumes des étrangers.

J'avais résolu de commencer mon voyage par cette terre d'Italie où, mieux qu'en toute autre contrée, on peut cultiver son goût à l'école des anciens. J'avais visité Gênes, Milan, et l'exquise Florence, et cette auguste cité de Rome qui régna sur le monde, et je ne me lassais point de saluer, en chacune de ces villes, le génie de l'homme, qui a édifié des monuments si admirables et produit des œuvres d'art si émouvantes.

Maintenant la douce Venise accueillait ma curiosité. J'ai

toujours eu de l'inclination pour ce lieu séduisant et unique. J'aime ses palais altiers qu'on dirait nés, tout frémissants, de l'eau verte de ses lagunes; j'aime ses églises innombrables, et son mystère, et son odeur; mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est sa volupté magnifique.

Je ne pouvais me lasser des divertissements que me procurait son très long carnaval, et je courais jour et nuit, sous la *baütta* et le masque, à la recherche des aventures que ma jeunesse, ma bonne mine et les sequins sonnant à chaque mouvement de mes poches ne manquaient point de susciter sur mon chemin.

Ce jour-là, qui était calme et tiède, je devais rendre visite à M. le sénateur Bremani, qui m'avait prié de l'aller voir en sa villa de la Brenta.

L'air était pur et léger lorsque j'atteignis la terre ferme, où je quittai ma gondole pour le carrosse de mon hôte; les arbres pliaient sous le poids des fruits mûrs, les feuillages frissonnaient joyeusement sous la brise, et le vent frais de la course venait fouetter mon visage à travers les glaces abaissées. Étendu sur les souples coussins, je m'amusais à suivre dans le ciel la fuite des petits nuages blancs et floconneux, semblables à ceux que messer Tiepolo se plaît à figurer en ses peintures.

Le sénateur m'attendait au seuil de ses jardins, devant le large portail que flanquaient deux nains de pierre narquois et grimaçants. C'était un vieillard de stature élevée, dont le visage respirait la noblesse et l'indulgence. Il voulait bien m'honorer de son amitié, et je me plaisais fort à sa conversation, qui était abondante et pleine d'enjouement.

Rien n'égale en agréments la résidence qu'il me fit visiter. Les charmilles épaisses y dispensaient l'ombre et la fraîcheur, et les meilleures sculptures antiques mêlaient aux sombres verdures la blancheur des marbres vénérables. Des rocailles de l'effet le plus heureux donnaient issue à des sources murmurantes, et leurs grottes spacieuses offraient aux visiteurs avides de silence et de repos l'asile de leurs salles galamment ornées.

Nous devisions avec un abandon familier tout en marchant. Le gravier jasait finement sous nos pas, et le son de nos voix

se mêlait à la chanson des jets d'eau qui retombaient dans leurs vasques de porphyre.

Nous parvînmes ainsi jusqu'à la villa bâtie par Palladio pour l'aïeul du sénateur, et dont je goûtai fort l'architecture aimable et les proportions harmonieuses.

L'aménagement de cette demeure enchanteresse ne le cédait en rien, pour la splendeur, à ses façades ; les meilleurs artistes de l'Italie en parèrent les appartements somptueux, et je ne saurais dire le mérite éminent des fresques peintes autrefois par le Tintoret.

Mais mon admiration ne connut plus de limites lorsque le sénateur m'eut fait pénétrer dans sa bibliothèque, remarquable non seulement par la sobre richesse de son décor mais par la qualité des ouvrages conservés sur ses rayons. Je me sentais saisi de respect en contemplant derrière les grillages de cuivre la réunion des livres les plus intéressants qui témoignent de l'effort humain. Le vieux Bremani me révéla des armoires, habilement dissimulées dans l'épaisseur des murailles, qui offraient aux érudits ce trésor plus précieux encore, une merveilleuse collection de manuscrits anciens.

De grandes tables occupaient le milieu de cet immense vaisseau, et j'observai bientôt qu'à l'une d'elles un homme vêtu de noir était assis, une loupe à la main, et semblait fort absorbé par la lecture d'un palimpseste.

Il fallut que le bruit de nos pas et de nos rires même résonnât tout près de lui pour que ce travailleur silencieux redressât enfin la tête et s'avisât de notre présence.

C'était un homme de cinquante ans peut-être, dont les rides profondes trahissaient les travaux et les veillées ; son visage aux longs traits osseux, que dominait un large front bombé, respirait l'énergie spirituelle, et je remarquai la lueur étrange de ses yeux clairs qui attachèrent sur ma personne un regard aigu et pénétrant. La simplicité de son habit sombre et dépourvu de toute superfluité me l'avait fait prendre tout d'abord pour quelque bibliothécaire ; mais je m'aperçus, quand ce personnage leva sa haute taille fort droite pour venir à notre rencontre, que sa démarche était parfaitement noble et que tout son maintien avait ce je ne sais quel air de suprême aisance à quoi se distinguent les gens de qualité.

— Monsieur, — me dit le sénateur, — souffrez que je vous fasse connaître votre compatriote, monsieur de Grémonville, qui est un homme d'un savoir incomparable, et particulièrement versé dans les sciences de la mathématique et de l'astronomie.

Celui que le sénateur venait de nommer ainsi inclina la tête légèrement, mais avec beaucoup de politesse, et nous conversâmes quelques minutes.

M. de Grémonville parlait peu et assez brièvement, et je vis bien qu'il n'était pas fort satisfait que nous l'eussions interrompu en ses méditations. Il me déclara, cependant, qu'il avait entrepris le voyage d'Italie tout exprès pour consulter dans cette bibliothèque certains manuscrits bien des fois séculaires concernant la science de l'astronomie, dont il avait dessein de faire un livre, et traitant surtout de la planète Mars, qu'il tenait pour un monde semblable au nôtre et peuplé d'êtres bien préférables à l'homme pour l'intelligence et l'instruction.

Lorsque nous eûmes quitté la salle, le sénateur m'apprit que M. de Grémonville passait pour un grand savant, mais un peu bizarre et enclin aux opinions singulières, ce qui l'avait éloigné des Académies. Je sus d'ailleurs qu'il était d'excellente noblesse normande et vivait fort retiré dans un vieux château proche de Paris.

— N'espérez point — ajouta mon hôte, — rencontrer ce gentilhomme étonnant à la promenade ou à la comédie, ni le voir goûter aucun des divertissements que notre ville prodigue aux étrangers : toutes ses journées s'écoulent près de cette table où vous l'avez surpris. Les chefs-d'œuvre de l'art même n'ont pas d'effet sur cette âme exclusivement consacrée à l'étude, et vous pouvez tenir pour assuré qu'il ne servit jamais aucune maîtresse hors Vénus Uranie. C'est une amante peu commune, monsieur, et peut-être, à tout bien considérer, est-elle moins inconstante que bien d'autres; mais je pense que votre jeunesse m'approuvera si j'avoue que j'eusse préféré jadis à ses faveurs celles de nos charmantes courtisanes, de cette Angelina, par exemple, qui parut, l'autre soir, à la Fenice, dans ce costume d'une si audacieuse élégance.

Et le sénateur, en prononçant ces paroles, passa sa langue sur ses lèvres avec un sourire de convoitise et de regret.



Je fréquentai beaucoup, par la suite, chez le sénateur Bremani, et mes visites à cette villa de la Brenta, que j'appréciais si justement, furent souvent renouvelées. J'eus l'occasion d'y revoir plusieurs fois M. de Grémonville; mais nos rapports en furent à peine resserrés, non pas que ce gentilhomme me marquât le moindre éloignement, mais parce qu'on devinait toujours en lui le désir de retourner à son cher labeur, et qu'on éprouvait sans cesse, à l'entretenir, le sentiment d'être importun.

D'ailleurs, la molle existence de Venise, où je savourais un plaisir extrême, ne me laissait guère le loisir de disputer sur l'astronomie, et, quelque estime que je pusse avoir pour les sciences, le souci de musarder dans les *casini* et celui de rendre mes devoirs aux *zentildonne* l'emportaient de beaucoup, chez moi, sur les joies sévères de la spéculation.

J'avais presque oublié ma première entrevue avec M. de Grémonville, lorsqu'un hasard me permit d'offrir à ce vieux gentilhomme l'hospitalité de ma gondole, un soir que nous revenions tous deux de la villa. Il l'accepta sans façons et m'en remercia très civilement.

Allongés côte à côte sous le *felze*, nous échangeâmes divers propos, et, comme j'avais moi-même quelques notions de la mécanique et de l'astronomie, je tâchai de ramener mon compagnon de route aux sujets qui lui étaient chers. Il me répondit tout d'abord assez brièvement, suivant sa coutume. Je constatai bientôt, cependant, que j'avais touché le savant à l'endroit sensible, car il ne tarda point à s'échauffer et me donna la réplique avec une animation dont je ne l'aurais pas supposé capable. Apparemment le peu d'érudition que je pouvais montrer suffisait-il à le persuader qu'il avait affaire à une personne digne de le comprendre.

Il m'interrompit, à plusieurs reprises, très vigoureusement, et ses yeux brillaient d'une ardeur toujours plus vive tandis qu'il me faisait part de ses idées surprenantes.

— Quelle étude plus rémunératrice, monsieur, — disait-il

avec enthousiasme, — que celle-ci, grâce à quoi l'homme perd de vue cette parcelle de boue sur laquelle nous végétons piètrement et prend son essor vers le ciel? Quelle destinée plus enviable que celle du philosophe, s'il trouve en soi-même assez de force d'âme pour oublier la laideur et la misère qui l'environnent par la seule considération des astres impassibles qui scintillent au-dessus de lui? A celui-là les rêveries de vos poètes paraissent bien futiles, qui procèdent de l'infirmité humaine, et dont tout l'art consiste à en exalter les actions les plus basses et les plus grossières. Vous êtes jeune, monsieur, mais vous semblez prudent et cultivé; sans doute votre esprit est-il encore un peu gâté par l'influence exécrable de ces déclamateurs insensés qui méprisent, invoquant je ne sais quel sentiment de l'art, le culte salutaire et légitime, lui seul, de la raison : c'est une influence dont vous saurez vous délivrer avec l'âge, et sûrement estimerez-vous bientôt, à mon exemple, qu'il n'est rien de supérieur aux lois des nombres et des figures. Elles seules peuvent fournir à notre entendement ce simulacre de certitude vers lequel il s'efforce, dans l'abîme d'ignorance où il est plongé!

Mon étonnement et ma curiosité croissaient durant tout ce discours. Je contemplais d'un œil ravi cette lagune aux eaux glauques dont la senteur pénétrante montait plus forte à nos narines à mesure que déclinait le soleil. Des péottes de Chioggia passaient, chargées de légumes et de fruits, et je m'amusais de leurs grandes voiles rouges où se cabre la silhouette d'un cheval. Et voici qu'au moment où M. de Grémonville achevait son dithyrambe, l'illustre cité surgissait devant nous, fardée par les derniers reflets du couchant, et comme sortie des eaux par la puissance de quelque magie.

L'apparition fut telle que je ne pus m'empêcher d'en faire observer à mon voisin la splendeur et la grâce. Il haussa les épaules et me fit entendre assez rudement que de tels spectacles avaient peu de prise sur son âme.

— Les lignes et les perspectives que vous louez en ces monuments, — dit-il, — nierez-vous que le géomètre en sache tirer en ses figures des combinaisons infiniment plus satisfaisantes et plus variées? Ces jeux de lumière dont vos yeux sont séduits et qui sont, j'en dois convenir, d'un assez

bel effet, ne sont pourtant qu'un assemblage fortuit et sans aucun art des couleurs autrement éclatantes qui brillent dans toute leur pureté au prisme du physicien. Je ne puis, quant à moi, me délecter de ces pierres que vous révérez : elles ne représentent, à mes yeux, qu'un atome du limon originel où nous devons retourner bientôt. Ne reconnaissez-vous pas en l'odeur même de ces eaux, que vous semblez aimer, celle de la corruption et de la mort? Sachez que pour moi, monsieur, il ne peut y avoir de beauté en ce monde où tout contribue à nous rappeler l'inconstance de nos desseins et l'imminence de notre fin prochaine. C'est vers le ciel que doit se tourner notre regard avide d'un objet stable où se poser.

M. de Grémonville resta songeur, un instant, puis reprit :

— Croyez-moi, monsieur, il entre plus d'idéal et de rêverie superbe que vous ne le pensez dans les délices austères où se complaît le sage alors que, dressé vers la voûte céleste, il interroge anxieusement les globes roulant au-dessus de lui! Peu lui importerait, en vérité, la connaissance de leurs lois et de leurs mouvements, s'il n'en devait jaillir enfin une source de joie nouvelle. Un jour viendra, n'en doutez point, où la parole espérée atteindra son oreille, où les habitants de ces mondes inconnus répondront à son appel confiant et hardi. Cette heure de l'universelle fraternité, je m'estimerais trop heureux si je l'avais pu hâter selon mes faibles moyens. A l'aube de ce jour-là, monsieur, la pensée humaine, affranchie de l'ignorance et de la mort, s'élancera dans l'espace infini vers les fils glorieux de la lumière!

La voix du vieux gentilhomme, âpre et fervente, remplissait tout le réduit du *felze*, et je demeurais interdit, laissant traîner dans l'eau, par l'étroite fenêtre, ma main gauche dégantée, incertain si je devais plaindre ou admirer ce personnage extraordinaire.

L'air fraîchissait. M. de Grémonville s'était tu. C'était l'heure merveilleuse où les campaniles innombrables célèbrent la fin prochaine du jour; la claire symphonie de leurs cloches montait vers le ciel, dans une atmosphère lumineuse et limpide.

Quelques notes attardées vibraient encore sur les eaux lorsque nous débarquâmes au quai des Esclavons.

M. de Grémonville, après m'avoir souhaité le bonsoir, s'éloigna rapidement, et je restai songeur, suivant des yeux à travers la Piazzetta la haute silhouette noire qui ne tarda point à s'engloutir dans la foule.

Le soleil avait disparu. Les premières étoiles brillaient au firmament; les lumières s'allumaient sous les arcades des Procuraties. Au haut de la tour, les hommes de bronze frappèrent la demie de six heures.

II

Je ne revis plus, à Venise, M. de Grémonville, et j'appris bientôt que ce gentilhomme était reparti pour la France. D'ailleurs, je devais continuer mon voyage, et m'arrachai bientôt moi-même de ce captivant séjour.

J'avais résolu de visiter l'Allemagne, et je m'accordai avec le patron d'une felouque génoise qui faisait voile vers Trieste. Le moment arriva où je contemplai pour la dernière fois la haute colonne que surmonte le lion ailé, et mon cœur se serra quand, accoudé au bordage, je vis s'évanouir l'ange d'or du Campanile.

L'image de la ville délicieuse ne cessa de hanter ma mémoire pendant les deux années que je passai encore loin de mon pays, et je ne pouvais m'empêcher d'y joindre celle de la figure étrange qu'était le vieil astronome. Toutefois je fus très absorbé, dès mon retour, par le plaisir de retrouver, après une si longue absence, parents et amis, et peut-être n'aurais-je plus entendu parler de ce personnage, si le hasard, grand maître de nos destinées, ne nous avait remis en présence dans la conjoncture que je vais rapporter.



En 1754, vers le milieu de l'été, la mort d'un oncle très âgé, que je connaissais à peine et qui me laissait un petit bien, m'appela dans la ville de Dijon, en Bourgogne. Mes affaires étant réglées, je repris rapidement la route de Paris, et j'allais

y parvenir, lorsque la rupture d'un essieu mit ma chaise hors d'usage, à huit lieues de la capitale, près de Corbeil.

Je descendis dans une méchante auberge, où je dus me contenter d'une maigre collation, et, le charron ayant déclaré que la réparation ne serait pas terminée avant la nuit, je pris le parti d'exhaler dehors ma mauvaise humeur et de visiter le pays en attendant le souper.

L'heure était chaude et silencieuse; la campagne entière semblait opprimée sous la pesante étreinte du soleil. Seul, un grillon élevait parfois son menu crissement familier. Les mouches bourdonnaient dans l'air torride. Accablé, vaincu, je résolus d'aller chercher le repos sur les bords de la Seine, dont la rive bornait l'horizon de ses coteaux verdoyants, couverts de vignes. Un chemin ombragé m'y conduisit, et je m'assis enfin sous un saule, près de la berge, respirant avec délices la senteur humide qui se dégageait du fleuve.

En face de moi, sur le bord opposé, se dressait une demeure noble et charmante, dont la muraille baignant dans l'eau me rappela très agréablement ces palais de Venise que j'aime si fort.

C'était un château de dimensions moyennes, mais de proportions exquises, et dont l'architecture, dans le goût du siècle dernier, était, bien que fort simple, d'une grâce et d'une élégance parfaites. Une ample terrasse s'étendait à droite et à gauche de la maison; une double rangée de marronniers régulièrement taillés y répandait une ombre abondante, et cette muraille de verdure me cachait les jardins qui devaient s'étendre par derrière et dont le peu que je pus deviner me parut d'une fastueuse ordonnance. Du haut de la balustrade de pierre, des vases de marbre reflétaient dans l'eau calme leurs formes blanches où flamboyaient des géraniums.

Il émanait de cet ensemble un air de bien-être et de fraîcheur dont je demeurais émerveillé : j'enviai le maître de ce beau logis, qui devait y couler des heures de quiétude et de joie.

La rivière étincelait; des libellules volaient au ras du courant. Parfois une perche sautait hors de l'onde : un moment, ses écailles diaprées scintillaient au soleil, puis elle retombait avec un bruit d'eau très doux, laissant à la surface de petits

cercles mouvants qui s'élargissaient peu à peu et venaient mourir doucement à mes pieds.

Deux femmes survinrent, qui portaient des corbeilles chargées de fruits. J'interrogeai l'une d'elles. Quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que ce château appartenait à M. de Grémonville!

Ce nom raviva dans mon esprit le souvenir de notre rencontre chez le sénateur Bremani : je revis cette fin d'après-midi que nous avions passée ensemble sur la lagune, et les voiles rouges de Chioggia, et la ville féerique émergeant sous la suprême flatterie du soleil; j'entendis résonner à mes oreilles le concert argentin des cloches, et aussi la voix âpre qui proférait à mes côtés les paroles dont j'avais été si fort surpris.

Je ne pouvais croire, néanmoins, que cette demeure aimable et riante abritât ce contempteur de toutes les grâces et je fis réflexion que c'était là, peut-être, le domaine de quelqu'un de ses parents; mais je me souvins tout à coup de ce que le sénateur m'avait raconté jadis de l'existence du vieux gentilhomme, et qu'il habitait un château voisin de Paris. Il était donc assez probable que le Grémonville de céans fût bien celui-là même que j'avais connu, et je fus saisi violemment par le désir de contempler une fois encore cette rare physionomie.

De retour à l'auberge, je ne manquai point de pousser mes recherches plus avant. Je recommençai d'hésiter lorsque j'ouïs dire que le possesseur de ce château était un seigneur magnifique, très ami des arts, et renommé partout à la ronde pour la gentillesse de son accueil et l'aménité de ses manières.

Mais l'hôtesse était bavarde et tous mes doutes ne tardèrent pas à être dissipés, en même temps que ma curiosité accrue, par la suite de son récit.

J'appris, en effet, à travers un fouillis de contes invraisemblables, que le domaine de Grémonville avait été plongé pendant de longues années dans le silence et l'abandon, le maître du lieu ne bougeant guère de sa vaste bibliothèque où il restait abîmé dans ses rêveries. Ses jours entiers s'écoulaient dans l'étude de gros livres bizarres et poussiéreux, et ses nuits

à scruter les profondeurs du ciel. En ce temps-là, les amoureux qui, par les paisibles soirs d'été, allaient chercher en quelque barque la fraîcheur et l'obscurité propice, avaient aperçu maintes fois le morose gentilhomme, assis à l'une de ses fenêtres, et braquant une immense lunette vers le firmament. Ils raillaient sa haute silhouette vêtue de noir, et le bonnet de velours de même couleur dont il avait l'habitude de se couvrir. Les commères l'accusaient volontiers de donner dans la cabale. Ce personnage solitaire sortait rarement, et n'avait quitté qu'une seule fois son domaine pour entreprendre, disait-on, un voyage en Italie. Tout le domestique se composait, à cette époque, d'un vieux valet taciturne et renfrogné. Nul, hormis quelques fournisseurs, ne franchissait jamais le seuil du château, si ce n'est un petit homme maigre et d'âge incertain qui semblait le commensal du savant, et qui s'était éclipsé un jour, et ne s'était remontré jamais. Le parc était négligé absolument, livré aux herbes folles et aux plantes sauvages qui poussaient là en liberté. Les appartements eux-mêmes, affirmait-on, étaient laissés dans un état de délabrement affreux, le seigneur n'en occupant que trois ou quatre pièces qui, seules, étaient entretenues.

Ce régime bizarre avaient pris fin brusquement, sans que l'on pût découvrir la cause de ce changement plus bizarre encore.

Il y aurait deux ans bientôt qu'une vieille chaise de poste, attelée de deux chevaux étiques, avait emmené, un matin, M. de Grémonville et son valet. Peu de jours après, une foule d'ouvriers et d'artisans avait envahi la morne demeure : des artistes fameux avaient rendu aux larges salons leur luxueuse décoration d'autrefois ; des jardiniers habiles avaient restitué aux charmilles des jardins la symétrie de leurs formes régulières, et y avaient ménagé des perspectives ingénieuses. L'eau avait jailli des fontaines, les fleurs les plus choisies avaient combiné leurs nuances autour des statues. Un jour, enfin, M. de Grémonville avait reparu, vêtu d'un habit splendide, comme il convient à un homme de sa qualité, suivi d'un personnel nombreux. Le château avait rouvert ses portes et ses fenêtres ; les marmitons s'affairaient aux cuisines, les corridors retentissaient du pas des laquais et des servantes. Bientôt le

châtelain, dans un riche équipage, faisait visite à la noblesse des environs et peu à peu la vieille résidence reprenait sa vie somptueuse de jadis. Elle passait maintenant pour la plus brillamment hospitalière de la contrée; d'aimables compagnies venaient fréquemment s'y divertir, et l'on y donnait des fêtes superbes. M. de Grémonville était connu aux alentours et béni de tout le monde pour sa largesse et pour sa bienveillance, et les petits grimauds le venaient saluer familièrement lorsqu'ils le rencontraient dans les promenades qu'il aimait à faire à pied, appuyé sur une haute canne à pomme de jaspe.

Je demeurais ébahi, et me perdais en conjectures sur les raisons qui avaient pu modifier la façon de vivre et le caractère de cet homme déconcertant. J'admirais le destin qui se plaît à des rencontres si imprévues, et qui me fournissait, par l'opportunité d'un accident banal, le moyen de pénétrer, peut-être, cet irritant mystère. Je résolus de recourir à l'excuse de nos relations vénitiennes pour me présenter devant M. de Grémonville.

Craignant, toutefois, d'être indiscret, j'écrivis à cet original une lettre que je fis porter bien vite : je lui faisais part du hasard singulier qui m'immobilisait près de sa demeure, et du plaisir que j'aurais à lui rendre mes devoirs.

On me rapporta bientôt sa réponse : il m'assurait, dans un billet fort civil, qu'il serait très honoré que je lui fisse l'amitié de venir respirer en ses jardins la douceur de cette fin de journée, et que je mettrais le comble à ses vœux en acceptant de souper avec lui; que d'ailleurs il ne pouvait souffrir l'idée que je fusse logé dans une si piteuse auberge, et me priait de tenir son château pour le mien.

Je me mis en route sur un mauvais cheval difficilement découvert. Je dus descendre jusqu'au pont de Corbeil pour traverser la Seine, et je ne tardai point à m'arrêter devant la grille du château. Deux laquais s'empressèrent au-devant de moi. Tandis que l'un emmenait ma monture, l'autre me précéda vers la maison.

Je m'avançai par une avenue majestueuse, entre des buis exactement disciplinés, où les héros de marbre et les déesses de pierre mêlaient à la verdure leurs blancheurs délicates.

Des jets d'eau bruissaient joliment au milieu des bosquets. Le soleil était haut encore et très chaud. Une paix immense était épandue sur toutes choses, et le parfum subtil des fleurs s'alliait à l'odeur humide et forte de la rivière toute proche.

M. de Grémonville m'attendait sur le seuil, et j'eus peine en vérité à retrouver, dans le gentilhomme accompli qui me souriait avec un geste de bon accueil, le savant hargneux que j'avais vu disparaître naguère sur la Piazzetta.

Il avait pris de l'embonpoint, et son visage avait acquis un teint florissant qui le faisaient méconnaissable. Un habit de soie gaiement brodé avait remplacé la souquenille noire d'autrefois.

Peut-être mon hôte lut-il dans mes yeux la stupeur où me jetait une pareille métamorphose, et je crus voir, un instant, le rire de ses yeux clairs; mais, contrairement à ce que j'avais imaginé, il ne me parla point de Venise et du sénateur Bremani. Faisant quelques pas vers moi, le chapeau à la main, il s'inclina très poliment et me souhaita la bienvenue en ces termes :

— Bien que je déplore, monsieur, l'accident qui a si mal à propos interrompu votre voyage, je ne puis me défendre pourtant de m'en réjouir en quelque sorte, puisqu'il me vaut l'honneur et le plaisir de vous recevoir en ce vieux logis que j'aime, et où je ne doute point que vous ne vous plaisiez, non tant pour la médiocre hospitalité que je vous y puis offrir, que pour la fraîcheur de ces jardins et la grâce de ces antiques pierres baignées d'eau.

Je répondis à M. de Grémonville que, moi aussi, je me félicitais de l'avoir pu rencontrer, et me promettais un particulier plaisir d'un si précieux tête-à-tête; j'ajoutai que je n'avais pas oublié notre conversation de jadis balancée sur la lagune, et que je serais fort heureux de disputer encore une fois avec lui de la mathématique, rien n'étant meilleur, après souper, que d'agiter les grands problèmes de la pensée humaine. M. de Grémonville sourit à ces paroles, mais ne releva point l'allusion que je venais de faire à ses discours, et j'eus le sentiment que je le désobligerais plutôt si j'insistais là-dessus.

Comme pour rompre l'entretien, il prit mon bras vivement et me proposa de visiter ses jardins.

Ils étaient les plus beaux du monde et se développaient, en effet, par derrière jusqu'à mi-hauteur de la colline que j'avais aperçue de l'autre rive. M. de Grémonville avait fait établir, au point le plus élevé, face au château, une cascade dont la vue, au fond d'une immense pelouse, était de l'effet le plus heureux. Des vasques de marbre où jaillissaient des fontaines ornaient ce tapis vert que bordait une double rangée de cyprès. Les pointes sombres dressées vers le ciel bleu me remémorèrent ces jardins d'Italie auxquels je gardais une respectueuse tendresse, et mon esprit ne pouvait se détacher de la promenade pareille que j'avais faite chez le sénateur Bremani, et de ma rencontre en sa bibliothèque avec le vieux savant que je retrouvais aujourd'hui sous une apparence inopinée. Mais M. de Grémonville ne semblait point remarquer mon trouble, et opposait à mon regard interrogateur un visage impassible et souriant. Il me fit voir qu'une grotte ingénieusement dissimulée sous la cascade, était le plus favorable asile contre la brutalité du jour; de grands divans couverts d'étoffes moelleuses en longeaient les parois; des tables de prix étaient disposées là pour la commodité du souper ou de la lecture; un lustre de Venise pendait au plafond, et le bruit de la cascade, amorti, devenait comme une perpétuelle musique.

M. de Grémonville me faisait les honneurs de son domaine avec toute la courtoisie et la gaieté imaginables; il marchait à mes côtés d'un pas alerte et prompt, caressant au passage, d'une main amoureuse, les formes souples des statues. Nous revînmes vers le château en devisant. Le soleil éclairait le jardin de ses rayons obliques. Sur une pelouse, un paon étalait les pierreries de sa roue multicolore. L'heure était savoureuse, et la soirée s'annonçait divine. Mon hôte me proposa d'aller attendre le souper sur la terrasse qui dominait la Seine.

Nous nous assîmes donc à l'ombre des marronniers. Devant nous, par delà le fleuve, se déroulaient des prairies où tranchaient seulement les toits des villages et les clochers des églises. M. de Grémonville avait croisé ses jambes, et humait avec un air d'extrême satisfaction la brise clémente qui venait de s'élever.

— Ne vous plairait-il pas, monsieur, — dit-il tout à coup et sur le ton le plus jovial, — de boire un pot de vin frais,

cependant que nous assisterons au spectacle que nous octroie messire Phœbus?

Il frappa dans ses mains, et, fidèles à son commandement, deux servantes de plaisant visage et faites à ravir épanchèrent pour nous en des cristaux de Venise le vin clair apporté par elles en deux brocs d'argent. Je ne pus m'empêcher d'observer le regard câlin que mon hôte coula sur la brune Babette, tandis que, les reins cambrés, la taille inclinée gracieusement, elle versait à boire à son maître, et je dois confesser que je ne fus pas insensible au charme de la blonde Marthon qui me servait en souriant.

M. de Grémonville but en silence une gorgée de vin, dont il jouit voluptueusement, les yeux mi-clos; puis, se levant, il alla s'adosser à la balustrade, où il demeura quelques instants, songeur, appuyé de la main au grand vase orné de deux têtes de béliers, aux flancs duquel le sculpteur avait représenté le combat des Centaures et des Lapithes.

— Monsieur, — me dit-il enfin lorsqu'il se fut rassis, — j'ai lu dans vos yeux, dès le moment où j'eus l'honneur de vous recevoir, l'étonnement que vous cause l'aspect nouveau sous lequel je me suis présenté à vous, et je conçois que vous soyez surpris de ne plus retrouver aujourd'hui le fâcheux personnage qui vous tint sur la lagune, par une belle soirée claire comme celle-ci, un discours singulier. Il faut convenir que je semble avoir renié maintenant les idées que je défendais alors avec tant de véhémence. Je n'éprouve nulle honte à l'avouer. Telle est en effet l'incertitude où nous nous débattons que notre esprit n'échappe point à l'universelle inconstance, et que nul homme ne peut, sans être insensé, jurer qu'il ne pensera point dans une heure l'opposé de ce qu'il pense à présent. D'ailleurs, notre vie entière n'est-elle pas un continuel reniement de nous-mêmes?

» Il est donc vrai que ces sentiments auxquels j'avais fermé volontairement mon âme sont rentrés en maîtres dans mon cœur et dans mon cerveau : vous remarquerez en ma bibliothèque plus de poèmes que de traités d'astronomie, et l'ouvrage que j'avais préparé au prix de tant de veilles court grand risque de ne voir jamais le jour.

» Comment s'est opérée cette transformation profonde,

quelle occasion l'a déterminée, c'est là une confession que personne encore ne fut invité à recueillir. C'est une histoire si étrange que je n'ai pas voulu jusqu'ici en révéler les circonstances, craignant d'être considéré comme fou! Je n'ai pas de parents. que de fort éloignés, et ne me connais point d'ami qui soit capable de m'entendre sans se moquer. Pourtant je suis vieux, et ne veux pas emporter dans la tombe le secret de la rencontre qui a décidé de mon sort, et dont l'exemple pourrait profiter à plus d'un. Lorque je vous ai vu tout à l'heure, monsieur, dans l'allée où vous vous avanciez vers moi, j'ai songé que vous pourriez être le digne objet de cette confidence. Aussi bien suis-je volontiers fataliste et fort enclin à me figurer, comme les Turcs, que les choses qui doivent arriver sont écrites en quelque livre immuable. Je croirai donc que le hasard qui nous remet en présence après plusieurs années n'est point si frivole qu'il paraît, et que c'est le destin qui vous a conduit vers moi. Je veux vous faire le récit de la prodigieuse aventure dont je fus un soir le héros ou le témoin dans cette maison.

» Mais je me reprocherais de gâter par mes paroles le plaisir que nous goûtons l'un et l'autre au spectacle de ce beau soir : j'attendrai donc, s'il vous plaît, que la nuit prête à nos entretiens le refuge de son silence, et que nous soyons tous deux, après souper, dans cette bibliothèque même qui fut le théâtre des événements que je dois vous narrer.

J'acquiesçai à la requête de mon hôte, qui, depuis cet instant, parla peu et resta fort absorbé. Le soleil était couché maintenant. La lune, énorme globe jaunâtre, luisait au ciel pur. M. de Grémonville la contemplait, tout rêveur, étendu dans son fauteuil. Un grand calme régnait au loin sur la terre apaisée.

Le vieux gentilhomme sembla s'éveiller en sursaut lorsqu'un laquais vint nous annoncer le souper. Il passa la main sur son front d'un air las, sourit, et, me prenant par le bras de façon affectueuse. il gravit avec moi les marches du perron.

III

L'intérieur du château n'était ni moins luxueux ni moins aimable que les jardins. Partout s'y témoignait le goût le plus

sûr : des tableaux de maîtres ornaient les panneaux de bois subtilement sculptés; la richesse de l'ameublement s'accordait avec la profusion et l'excellence des œuvres d'art.

La table était mise dans une salle assez petite qui donnait sur la rivière par une fenêtre ouverte; sur les murs peints en grisaille, des guirlandes dorées soutenaient les attributs de la chasse et de la pêche. La recherche du service, l'éclat du linge et des cristaux trahissaient chez mon hôte l'amour des repas bien ordonnés, et la qualité des mets en fut encore une preuve, et non la moins agréable.

Ce furent les deux soubrettes qui nous servirent, et M. de Grémonville ne me cacha pas qu'il préférait, lorsqu'il soupait seul avec un ami, la présence de ces jolies filles à celle de ces grands effrontés de laquais trop souvent occupés de vous épier par le trou de la serrure ou de s'approprier quelque bon morceau.

— Ces enfants, — ajouta-t-il, l'œil fixé sur la porte par où la brune Babette venait de sortir avec un frou-frou de soie, — ne sont ni moins curieuses, je le sais, ni moins gourmandes, mais ces vices, intolérables chez un homme, prennent chez elles un air de grâce mutine et de malice aimable qui ne messied point à leur sourire.

J'ai dit que nous fîmes bonne chère et les vins généreux ne furent point épargnés. Mon hôte semblait avoir dépouillé toute la mélancolie dont il avait fait montre un peu auparavant; il redoublait de verve et contait les anecdotes les plus piquantes, avec une voix chaude et forte où résonnait, par instants, l'énergie d'autrefois.

La nuit était complète lorsque nous eûmes terminé notre repas, et la lune argentait l'eau qui fuyait sous nos yeux. Un souffle de vent faisait vaciller parfois la flamme des bougies. Des insectes, attirés par la lumière, venaient voleter autour de nous. M. de Grémonville les chassait de la main, qu'il avait fort belle et parée d'un anneau d'or à chaton d'émeraude.

Nous ne tardâmes point à quitter cette petite salle, où, tout aussitôt, derrière la porte refermée, tinta le rire joyeux des deux servantes. Un laquais nous précédait, un candélabre au poing. Nous traversâmes deux chambres tendues de tapisseries galantes, et pénétrâmes enfin dans une pièce dont les murs

disparaissaient tout entiers derrière des bibliothèques où s'étageait une multitude respectable de livres et de manuscrits.

C'était une salle immense éclairée par trois larges fenêtres qui donnaient pareillement sur la Seine. La boiserie était de couleur sombre, et l'on voyait, peintes au-dessus des trois portes, trois allégories de haute mine, représentant la Physique, l'Architecture et l'Astronomie. Une glace surmontait l'imposante cheminée de pierre que décorait seul un buste en marbre d'Aristote. Une considérable horloge était debout dans le seul panneau qui restât libre.

Le milieu de la pièce était occupé par deux grandes tables de travail et par un bureau du siècle dernier, garni de cuivres délicats, où resplendissait l'emblème royal du soleil.

Tandis que le laquais ouvrait les fenêtres et s'en allait, mes yeux parcouraient avidemment tous les objets dont était muni ce temple de l'étude. Une sphère céleste s'arrondissait tout au fond. Une armoire pratiquée dans la muraille contenait nombre de gnomons et d'astrolabes, ainsi que divers instruments de physique, et une lunette reposait sur son pied devant la fenêtre du milieu. Mais j'observai que tout cela semblait poussiéreux et comme abandonné. Quelques livres, qui devaient être des auteurs favoris de mon hôte, étaient sur le bureau, et je ne pus m'empêcher de sourire en y reconnaissant, avec un ou deux ouvrages de sciences, les *Géorgiques* de Virgile et les *Odes* d'Horace et d'Anacréon. Ce bureau supportait encore, outre un encrier de bronze d'un fort beau style, quelques objets d'art familiers, statuettes antiques ou babioles de porcelaine, que mon hôte aimait à conserver sous la main. J'y distinguai, entre autres choses, un sablier d'une forme étrange et d'un travail insolite.

Nous étions seuls maintenant, et sans doute M. de Grémonville comprit-il à mon attitude l'impatience où j'étais d'entendre son récit, car, m'ayant prié de m'asseoir et d'allumer une pipe de tabac, il arpenta le parquet à grandes enjambées et me parla en ces termes :

— Le moment est venu, monsieur, où je dois contenter la curiosité que je vois peinte sur votre visage, et vous allez savoir à la suite de quel incident j'ai quitté le costume et les idées du vieux savant que vous avez bien voulu ne pas oublier, pour devenir tel que vous me voyez aujourd'hui.

M. de Grémonville, s'étant assis lui-même, saisit sur la table un petit perroquet en céladon. C'est en le considérant avec attention qu'il reprit son discours :

— Il faut d'abord, monsieur, qu'afin de vous éclairer sur ce que vous allez ouïr, je remonte un peu plus haut, et que je vous fasse faire plus ample connaissance avec le gentilhomme à peine courtois que vous entrevîtes à Venise.

» Sachez donc que je naquis en cette maison, et que ma mère mourut en me donnant le jour. Mon père, après avoir servi aux armées sous le maréchal de Turenne, était venu se retirer en ce château où il menait une existence fastueuse, dissipée tout entière en fêtes : il n'avait donc guère le loisir de s'adonner à mon éducation. D'ailleurs, il faisait à la cour des séjours fréquents et prolongés, durant lesquels il me confiait à la garde de mon précepteur, le vénérable monsieur Labrède. Mon père était un homme plein de noblesse et de bonté, mais il avait pour les sciences le mépris habituel aux gens de guerre, et les tenait pour une occupation peu digne d'une personne bien née. Il ne cessa de déplorer la propension par laquelle son fils, l'unique héritier de notre nom, fut toujours entraîné vers l'état de « souris de bibliothèque », ainsi qu'il disait avec un extrême dédain.

» Quant à mon précepteur, c'était un homme simple et doux, bien que d'un savoir infini, et qui me témoignait l'affection la plus dévouée. Je ne puis entrer dans cette bibliothèque sans y revoir avec émotion la silhouette frêle et menue de ce vieillard qui, tout en me prodiguant ses leçons, avait coutume de se promener à petits pas, le regard perdu en sa rêverie.

» Monsieur Labrède ne concevait pas qu'un honnête homme pût vivre autrement que dans l'étude de la nature ; il adorait la science humaine avec une foi véritable, ardente, absolue, et n'admettait point que les progrès en dussent avoir des limites. Telle était, monsieur, l'audace de sa pensée qu'il ne lui semblait pas impossible que l'homme, ayant asservi la matière et conquis par l'esprit tout le domaine de l'espace, pût s'affranchir enfin de la vieillesse et de la mort. C'est à cette source peu vulgaire que s'abreuva ma jeune intelligence avide de s'instruire, et mon maître peu à peu modela mon cerveau à l'image du sien. Il avait pris soin, tout d'abord, d'établir solidement chez

moi les principes de la géométrie et de l'algèbre; il y joignit bientôt les éléments de l'astronomie, qu'il prisait bien plus que tout le reste. Je fus initié aux mouvements de ces astres innombrables qui scintillent à la voûte céleste, et possédai les règles qui permettent d'en examiner la configuration ou l'état. Que de nuits nous passâmes près de cette fenêtre-ci, l'œil fixé à cette lunette aujourd'hui délaissée! Monsieur Labrède abondait en hypothèses téméraires, et j'estime aujourd'hui que ce regretté maître était enclin à donner dans les erreurs des cabalistes. Ainsi prétendait-il que toutes les planètes fussent habitées par des créatures très supérieures à l'homme et qui parfois, rendaient visite aux philosophes, comme il se voit par l'exemple de ces trois vieillards issus de la lune qui apparurent, un soir, au savant Gerolamo Cardano.

» Vous savez, monsieur, que cette opinion fut longtemps la mienne et que je la voulais même soutenir, en ce qui touche la planète Mars, dans un ouvrage déjà fort avancé, que je n'achève pas cependant, et que je crois bien que je n'achèverai jamais!

M. de Grémonville se tut, un moment, puis continua :

— Sans doute, au surplus, avez-vous reconnu dans les idées que je viens de vous exposer comme étant celles de mon maître celles que je proclamai jadis en votre présence, et vous pouvez juger par cette similitude de la communauté spirituelle qui s'était formée entre mon précepteur et moi, et de l'ascendant qu'avait pris sur la mienne cette intelligence partiale et pleine de superbe.

» Ainsi s'écoula ma studieuse jeunesse, et vous pensez bien, monsieur, que dans une pareille éducation, les arts avaient peu de place. Le bon monsieur Labrède les méprisait de tout son pouvoir. Il professait pour les mensonges des poètes, comme pour les artifices des rhéteurs, l'aversion la plus vigoureuse. L'architecture et la sculpture ne trouvaient pas grâce devant lui, ni aucun art plastique, — car, disait-il, un honnête homme ne doit point s'attacher à ces images grossières où les lignes et les figures sont assemblées sans discernement, selon la fantaisie d'un ignorant fort incapable d'en soupçonner seulement les lois et les propriétés.

» Je vécus donc la moitié de ma vie sans percevoir aucune

autre beauté que celle des nombres et de leurs rapports, et, semblable à ceux dont il est dit qu'ils ont des oreilles et n'entendent point, je demeurai indifférent aux splendeurs de la nature et de l'art, l'esprit tendu perpétuellement vers le même but : cette science où je croyais trouver le seul refuge qui fût contre le doute et l'incertitude.

» Lorsque mon père mourut, à un âge fort avancé, je n'en poursuivis que plus assidûment les études qui m'étaient chères, et ce château qui avait hébergé tant de brillantes compagnies devint la retraite silencieuse de la méditation.

» C'est alors, monsieur, que j'entrepris l'ouvrage dont je vous ai parlé; c'est alors que je fis le voyage d'Italie pour visiter plusieurs bibliothèques célèbres de ce pays et notamment celle du sénateur Bremani, où j'eus l'honneur de vous rencontrer. Il est inutile, je pense, que je vous décrive davantage les sentiments et le caractère qu'avait développés en moi cette éducation particulière : je crois vous avoir suffisamment révélé de moi-même, à cette époque, en des propos que vous n'avez pas oubliés... C'est un an après mon retour, environ, que se place l'événement inexplicable qui devait bouleverser toute mon existence.

M. de Grémonville s'était levé; il s'approcha de la fenêtre et respira, quelques instants, l'haleine embaumée de la nuit. Puis il revint à son siège, et, d'une voix plus basse, il reprit :

— Sachez donc, monsieur, que j'étais, à ce moment-là, singulièrement affecté par la mort de mon vieux précepteur. Bien qu'il n'eût plus à s'occuper proprement de mon instruction, le vénérable monsieur Labrède n'avait cessé d'être pour moi un conseil et un soutien, et il était demeuré ici en qualité de bibliothécaire. Cette perte me privait donc à la fois d'un ami et d'un collaborateur, et je ne pouvais m'accoutumer à la solitude où me laissait une si déplorable disparition.

» J'étais assis, un soir, après souper, à cette place même où vous me voyez aujourd'hui, et je tâchais en vain d'absorber mon esprit dans la lecture de l'ouvrage magistral qui mena en prison le malheureux Galilée. La nuit était chaude et orageuse. De gros nuages passaient, rapides, voilant et démasquant tour à tour les étoiles qui brillaient, pâles, dans le ciel noir. J'avais travaillé, tout le jour, avec beaucoup de constance, et vous

savez, monsieur, qu'il est un point où notre cerveau se dérobe à la moindre connaissance nouvelle et semble se raidir en une tension douloureuse. Je sentis que mon entendement se refusait à l'effort; mes yeux, d'ailleurs, fatigués par l'usage de la lunette, ne pouvaient supporter le vacillement du flambeau.

» Je restai donc abîmé en mes pensées, appuyant sur mes deux mains mon front trempé de sueur, et je m'assoupis d'un demi-sommeil où se mêlaient en un désordre indescriptible le souvenir de mon pauvre maître et ses théories hasardeuses et les objets de mes études présentes. Mon esprit cherchait en vain le repos, et j'ignore le temps que dura cette somnolence pénible.

» J'avais gardé, pourtant, la notion assez nette des objets qui m'entouraient, et je me rappelle fort bien que mes yeux se fixaient machinalement sur le contour de ce cuivre, lorsqu'un soudain frisson me fit tressaillir tout entier...

» Dans cette maison silencieuse, où seul je veillais, quelqu'un venait de pénétrer sans bruit; dans cette bibliothèque même où je travaillais, j'eus la sensation brusque, impérieuse, que deux yeux m'examinaient attentivement. Je dressai la tête, et un cri de stupeur s'arrêta dans ma gorge : là, près de cette fenêtre, dans ce fauteuil que vous voyez, une forme humaine, ou qui paraissait telle, était assise et me regardait!

» C'était un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une sorte de longue tunique de nuance foncée, analogue à la bure que portent certains moines. Le visage de cet inconnu était d'une rare beauté; le front, largement dégagé sous les cheveux blancs rejetés en arrière. Mais je remarquai surtout les yeux bleus et profonds, à la fois perçants et doux, et dont je pouvais à peine soutenir l'éclat, bien qu'ils m'attirassent d'une manière invincible. Je demeurais ainsi, à demi soulevé de mon fauteuil, la langue paralysée, n'osant interroger ce visiteur qui venait d'entrer chez moi en traversant la muraille.

» Alors l'étonnant vieillard, me considérant avec plus de douceur encore, parla dans le silence, où sa voix résonna, basse et profonde, comme lointaine :

» — *Peut-être, ô étranger, la façon dont je me suis introduit dans ta maison a-t-elle de quoi te surprendre, car les hommes ne possèdent pas encore l'art subtil de commander à la matière*

et d'en pénétrer l'épaisseur. Ne crains pas cependant : ma visite est celle d'un ami. Je sais que tu es curieux de t'instruire, et l'on m'a dit que tu étais familier avec l'astronomie, dans la mesure où vous autres hommes pouvez scruter les mystères insondables du firmament. Je sais que ta vie s'est vouée à l'étude, et que tu as fermé ton cœur à tout autre sentiment que l'amour de la science, et que tu as mis en elle ton espoir. C'est pourquoi, ayant rencontré ton regard alors qu'à l'aide de cet instrument grossier tu t'évertuais à explorer notre planète, j'ai résolu de quitter les hauteurs de Mars pour venir jusqu'à toi et pour te donner un avis.

» Apprends donc que, libres fils de cette planète, nous sommes en possession d'un savoir bien supérieur au vôtre, et près duquel toute la doctrine de vos génies les plus fameux n'est que vagissement de petit enfant : il y a longtemps que nous avons découvert l'art d'asservir à notre volonté toutes les substances, et la loi de cette transmutation des métaux où tant d'hommes ont échoué, et mille autres secrets enfin que ton esprit ne saurait concevoir.

» Apprends, d'ailleurs, qu'il est dans l'univers des mondes dont les habitants nous dépassent de beaucoup en savoir, et qu'il en est d'autres, par contre, qui sont peuplés d'êtres inférieurs à l'homme.

» Mais qu'importent ces différents degrés de la connaissance, en regard des mystères profonds qui ne seront jamais éclaircis? Les lois de la gravitation ne sont-elles point les mêmes pour la pierre et pour le diamant? De même, toutes les sciences, quelles qu'en soient les lumières, ne sont-elles pas égales, ou, pour mieux parler, ne se trouvent-elles pas également vaines devant l'énigme insoluble de notre origine et de notre fin?

» Notre existence diffère considérablement de la vôtre pour la longueur, et la vie entière d'un homme n'équivaut pas même à l'une de nos années; pourtant ces durées sont également misérables devant l'éternité!

» Si je suis descendu vers toi, c'est pour te rappeler, ami, que le savoir véritable n'est pas orgueilleux : il porte en lui le mépris de soi-même, et la science est stérile qui n'enseigne point à bien vivre. Notre destinée à tous est de bâtir sur le sable : insensé qui prétend se mettre hors la loi! Le vrai sage est celui qui offre à la fortune un visage souriant et dont l'âme complaisante, pareille à un miroir, reflète en un tout harmonieux les images éparses que lui propose la réalité quotidienne.

» Il y a, crois-moi, plus de philosophie dans l'oiseau qui chante, ou dans la source qui murmure, que dans les traités de tes physiciens!

» *Je veux, en te quittant, te laisser un présent dont ta sagesse saura peut-être tirer quelque profit.*

» Et mon secourable interlocuteur déposa devant moi ce sablier. Il ajouta :

» — *Le sable contenu dans ces parois de verre est d'une espèce que vous ne connaissez pas; il coule avec une extrême lenteur, et la durée d'une vie humaine ne suffit point à égaler celle de sa chute. Le sable qui reste à tomber représente exactement les années qui te restent à vivre. Puisse cette vue salutaire t'inspirer la conduite la plus raisonnable!*

» Ayant ainsi parlé, le vieillard disparut à travers la muraille, comme il était venu...

» L'aube blanchissait l'horizon quand je m'éveillai, la tête lourde et les membres gourds. Je reprenais conscience avec peine, comme il arrive après un sommeil pesant et agité; mes yeux erraient sans voir autour de moi. Je me levai de ce fauteuil et j'allai m'accouder à la fenêtre. L'air vif du matin fouetta mon visage. Au loin, la campagne s'animait; j'entendais renaître confusément les mille rumeurs de la vie. Alors seulement je me souvins du songe qui m'avait visité. Je souris en me remémorant les histoires que me contait jadis M. Labrède sur les relations des philosophes et des êtres singuliers qui seraient issus des planètes. J'admirais l'obscure action par laquelle se continue dans l'intelligence endormie le travail commencé pendant la veille, quand, soudain, le sourire se figea sur mes lèvres : mes yeux, fixés sur la table, y venaient d'apercevoir le sablier!...

» Un coq chanta, clair, dans le lointain. Les dernières étoiles brillaient dans le ciel pâle. La planète Mars scintillait étrangement...

IV

M. de Grémonville se taisait maintenant, et j'examinais avec la curiosité la plus vive le sablier placé devant moi. Les deux ampoules dont il était formé semblaient d'un cristal épais, quoique irréprochablement limpide; elles affectaient une

forme bizarre et fort irrégulière, et communiquaient entre elles par un tuyau d'une extrême finesse. La substance dont la monture était faite offrait l'aspect d'un vieil ivoire jauni; mais elle rendait, au choc, un son clair et métallique. On y distinguait une inscription rédigée en caractères inconnus.

J'observai que l'ampoule inférieure était remplie plus qu'aux trois quarts : il ne restait plus en haut qu'une petite quantité d'un sable blond, d'une ténuité infinie, et qu'on voyait couler, grain à grain, lentement.

M. de Grémonville passa la main sur son front et poursuivit :

— Je n'ai jamais donné dans la cabale, monsieur, et ma raison s'accommode mal de toutes les fables concernant le commerce des hommes avec les esprits. Vous devez concevoir, cependant, l'émotion extraordinaire où me laissa cette visite!... Fallait-il en déduire que monsieur Labrède n'avait pas tort quand il invoquait l'exemple de Gerolamo Cardano, et un habitant de la planète Mars m'était-il vraiment apparu? Avais-je, au contraire, été le jouet d'un songe? Mais comment expliquer la présence du sablier?... Ces questions sollicitaient sans trêve mon jugement indécis, et je dois vous dire qu'à l'instant même où nous sommes je ne les ai pas encore résolues.

» Durant de longues heures je ne cessai de méditer les paroles entendues pendant cette inoubliable nuit. Je ne pouvais détacher mon regard de ce cristal qui, si je devais en croire mon visiteur, devait enclore le secret de ma destinée!

M. de Grémonville se tut de nouveau et fixa le regard, une fois de plus, sur le sablier; puis, il secoua sa rêverie, et continua d'une voix plus forte :

— Rien n'exerce, monsieur, aussi utilement que l'étude de la science, la faculté de la réflexion, et les âmes qui se sont fortifiées dans la société des philosophes y acquièrent le pouvoir de s'observer soi-même. Je conclus bientôt qu'il ne seyait guère à un esprit raisonnable de se laisser déconcerter par une image aussi commune que celle de la mort. Certes la quantité de sable qui restait à couler était bien moindre que celle qui déjà reposait à la partie inférieure du sablier; mais je m'avisai qu'il n'y avait rien là qui pût me surprendre, car enfin j'avais dépassé depuis longtemps la moitié moyenne!

D'ailleurs, la totalité des grains déjà tombés figurait-elle exactement le nombre de mes jours révolus, c'est ce que le vieillard avait omis de me confier. De plus, je ne pouvais évaluer la rapidité d'écoulement de cette poussière impalpable, et la forme irrégulière du cristal m'interdisait d'en apprécier le volume.

» Je fus de la sorte amené à penser que ce cadeau n'était point de nature à éclairer mon avenir aussi nettement que je l'avais cru tout d'abord, et que je n'en pouvais tirer. quant au nombre de mes années futures aucune assurance. Tout au plus, la chute visible du sable en sa clôture diaphane me devait-elle rappeler à la nécessité de saisir l'heure présente, et m'inviter à me mettre au travail de plus belle afin de mourir un jour en laissant une œuvre, et d'attacher mon nom à quelque importante découverte.

» J'étais alors, vous ne l'ignorez pas, fort préoccupé d'un ouvrage sur la planète Mars. La première idée qui se déclara en moi fut celle de la preuve éclatante que cette apparition apportait à ma thèse, et de l'intérêt qu'ajouterait à mes démonstrations le récit d'un tel événement.

» Je résolus donc de retourner à cette étude et de m'y appliquer encore plus que devant. et de ne pas m'obstiner contre ce mystère qui demeurait pour moi impénétrable. Je repris mes observations et mes calculs acharnés. Quant au sablier, j'avais eu la précaution de l'enfermer en cette armoire, de peur que sa vue ne ravivât en moi le souvenir inquiétant de son origine et de son symbole.

» Il n'en sortit pas, deux années durant, toutes consacrées au labeur le plus impitoyable auquel un homme se puisse livrer. Pendant ces deux années-là, monsieur, je n'eus pas d'autre joie que celle de la méditation, d'autre souci que celui d'affronter les problèmes qui se dressaient sur mon chemin. Je ne sortais plus de la bibliothèque, et mes yeux ne quittaient les in-folio poudreux où ils étaient fixés tout le jour que pour interroger avidement l'impassible immensité de la nuit. A ma ferveur d'autrefois se joignait maintenant une sorte de fièvre que j'entretenais avec complaisance, y cherchant comme un remède contre le trouble dont, malgré tout, j'éprouvais confusément les retours.

» Mais notre volonté ne prévaut pas contre la loi inflexible du destin, et il fallait que le mien s'accomplît.

» En dépit de mes efforts, le germe du doute s'était insinué en moi. C'est le seul ennemi contre lequel même le divertissement d'un pareil labeur est impuissant. Que de fois, après les nuits de veille, à l'heure où le flambeau pâlit sous les premières lueurs de l'aube, n'ai-je pas senti cette pointe aiguë harceler mon cerveau fatigué, avec le souvenir de l'étrange vieillard et de ses paroles! Je m'efforçais de chasser par un surcroît d'étude ces rêveries que j'estimais malsaines, et dont l'angoisse me causait parfois un abattement profond. Rien ne devait arrêter le travail lent et sûr qui se faisait en moi.

» Il y avait donc près de deux ans que cette fantastique aventure m'avait surpris, quand m'assaillit un irrésistible désir de revoir le sablier. Je venais de me heurter en mes recherches aux difficultés les plus solides, et le renversement d'une théorie que j'avais admise venait d'anéantir la tâche de plusieurs mois. Comme au soir de l'apparition, mon cerveau me refusait le service, et mes yeux rougis se détournaient du manuscrit où je les voulais retenir. Un découragement affreux se mêlait, cette fois, à la lassitude. Je m'avouais que, malgré toutes mes peines, je n'étais guère plus avancé que deux années auparavant.

» C'est alors que j'eus l'idée d'ouvrir l'armoire, et que je posai le sablier sur cette table, au milieu des feuillets que je venais de barrer à grands traits de plume.

» Comment vous dire, monsieur, l'émoi extraordinaire qui m'étreignit quand je constatai que, du sable qui restait à la partie supérieure, plus d'un tiers s'était écoulé!

» Je retournai à cette fenêtre où, quelques minutes plus tôt, j'avais quitté mon poste d'observation ; je m'accoudai à l'appui, et, les yeux levés, je me pris à rêver longuement. La nuit était sereine et calme comme aujourd'hui. C'était un de ces moments où les astres scintillent en si grand nombre que le ciel en est comme poudré. C'est tout juste si je parvenais à distinguer, dans ce fourmillement d'étoiles, cette planète Mars où j'avais vécu depuis deux années! Et voici que de nouveau le doute s'empara de mon esprit! Ces mondes innombrables que je voyais rouler si loin au-dessus de ma tête, j'avais passé

ma jeunesse et la plus grande part de ma vie à les étudier, à en apprendre les conditions et les rapports; et qu'en savais-je, à cette heure? Je n'en connaissais pas même le nombre, que mon faible entendement ne pourrait pas même concevoir, ni les distances, que toute ma science ne pouvait prétendre à calculer sûrement. J'ignorerais toujours quelle pensée palpite derrière ces yeux ouverts dans l'infini.

» Alors, monsieur, j'entendis pour la première fois le cri d'angoisse que pousse la science humaine! Je fus semblable à celui qui, arrivé au pied de la montagne qu'il espérait gravir, y trouve un fossé infranchissable; il me parut que mon humanité vibrait pour la première fois, que, pour la première fois, je participais à l'universelle misère, et je redis en moi-même la sublime exclamation de Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie! »

» Mes yeux revinrent à la terre. La lune baignait de ses rayons la rive du fleuve où, çà et là, brillaient des lumières aux fenêtres des maisons; une odeur délicieuse montait des plaines endormies : il me sembla que ce spectacle était nouveau pour moi. Je fis réflexion que là, dans l'ombre où se dessinaient, incertaines, les formes des villages et des clochers, des hommes vivaient qui étaient semblables à moi, qui, sans doute, aimaient et souffraient, et qui mourraient, un jour, bientôt peut-être, et rentreraient dans la paix de cet univers immense. Je me sentis leur frère; j'aurais voulu me rapprocher d'eux, unir ma faiblesse à la leur!

» Derrière ce cristal, le sable coulait, grain à grain, et chaque grain qui tombait emportait une parcelle de ma vie!

» Alors je me rappelai les paroles du vieillard : « La science est stérile qui n'enseigne point à bien vivre! » et une subite clarté se fit en moi. Je saisissais maintenant le sens de cette visite et du conseil qui avait accompagné le don du sablier : « Puisse cette vue salutaire t'inspirer la conduite la plus raisonnable! » Je compris que celui-là seul est sage, qui, ayant conscience de sa faiblesse, impose une limite à son désir; je glorifiai ce philosophe ancien qui, en classant toutes choses, faisait la distinction de celles qui dépendent de nous et de celles qui n'en dépendent point, afin de s'attacher aux premières et de tâcher à mépriser les secondes; je vis que ceux-là

seuls obéissent à la souveraine loi qui s'efforcent de vivre honnêtement, et ne demandent point à l'existence d'autres biens que ceux que la nature a placés en elle.

» Comme après la visite mystérieuse, l'aube maintenant blanchissait l'horizon et les étoiles s'effaçaient, une à une, dans le ciel pâli. La planète Mars avait disparu. Comme deux années auparavant, je perçus le chant lointain et clair du coq, et il me sembla que je m'éveillais pour la première fois.

» A dater de ce jour, monsieur, je résolus de vivre harmonieusement le peu de temps qui me restait. Certes je ne maudis point mon amour de la science, ayant trop d'équité pour lui reprocher que je n'eusse pu atteindre à l'objet de mon absurde ambition, et je crois même que je l'aimai mieux à mesure que j'en élargissais le domaine.

» Ce furent des années merveilleuses que celles où je naquis derechef à toute la joie de la vie, où s'épanouit en moi cette curiosité universelle par où se recrée sans cesse le monde !

» Avec quelles délices je découvris les appas de la nature ! Avec quelle ampleur mon âme vibra devant les horizons lointains de la campagne, et de la forêt, et de la mer ! Je sentais, devant les révélations de l'art, se ranimer en moi les goûts voluptueux et les appétits de magnificence que m'avait légués mon père et que je m'étais efforcé d'étouffer comme pernicieux. Un désir effréné de vivre m'avait envahi, et l'avertissement du sablier, que j'avais résolu de conserver désormais devant mes yeux, mettait en ces plaisirs une ardeur comme héroïque. Je voulais embrasser à la fois tout ce monde séduisant que je sentais fuir à mesure qu'il se manifestait à mon âme ravie !

» C'est alors que je fis refaire ces jardins, que des artistes habiles reçurent l'ordre de restituer à cette demeure son luxe et toute sa parure de jadis : les jets d'eau s'élancèrent au milieu des arbres, les parterres refleurirent, le rire frais de ces deux enfants que vous vîtes tout à l'heure égaya cette maison, et je me plus à leur grâce, ne pouvant plus jouir effectivement de leur beauté. Des compagnies charmantes s'habituèrent à venir deviser après souper de mille choses futiles ou même sérieuses, et nombre de bons esprits affectionnèrent cette retraite.

M. de Grémonville se renversa au dossier de son fauteuil et poursuivit :

— Je crois avoir, aujourd'hui, repris possession de tous ces biens que je dédaignai si longtemps, et mis à profit les conseils de mon visiteur nocturne. A la satisfaction de mes désirs, limités prudemment, j'ai dû la seule chose qui me fit défaut : le calme et la sérénité. Tel que vous me voyez, monsieur, je ne souhaite plus rien au monde : cette bibliothèque renferme tous les ouvrages dignes d'être lus et relus par un honnête homme, cette maison est fraîche et pleine d'agréments, les oiseaux chantent dans les jardins, et la vue de cette eau qui s'écoule sous mes fenêtres est favorable aux méditations philosophiques. Je vis heureux entre mes livres, mes objets d'art, et ces filles bienfaisantes qui procurent à ma vieillesse le spectacle du seul bien que je n'aurai pas possédé ici-bas et que je ne souhaite point puisqu'il n'est plus en mon pouvoir : la jeunesse.

M. de Grémonville saisit sur la table un petit bronze antique où l'on voyait danser un faune ivre et joyeux :

— Tenez, — dit-il en le regardant avec amour, l'œil luisant sous les paupières abaissées, — considérez quelle vie allègre et quelle noblesse de lignes l'artiste a su conférer à cette figure! Et pourtant, qu'y a-t-il là, je vous prie, sinon un simple morceau de métal grossier, parcelle de la matière inerte et brute? L'homme sage est semblable à ce sculpteur : de la misère et de la laideur humaines, il sait faire de la joie et de la beauté!

» Cependant, monsieur, — ajouta mon hôte en reposant la statuette, — il est assuré que le sable ne coulera plus longtemps derrière ce cristal. Le vieillard eut-il raison, et le dernier grain emportera-t-il avec lui la dernière minute de ma vie? Je l'ignore; ceux qui doivent me survivre en pourront faire l'expérience dont, pour ma part, je me soucie fort peu. La paix que j'ai su établir en mon âme n'est point troublée par l'idée de la mort : j'irai vers elle sans crainte et sans regret et je veux offrir à sa triste face le sourire d'une âme impassible et sereine.

M. de Grémonville s'était tu, et, comme je gardais le silence, profondément touché du récit que je venais d'entendre :

— Allons, monsieur, — dit-il sur un ton badin, — il faut que je m'excuse d'avoir ainsi prolongé la relation d'un fait

qui m'est tout personnel ; je crois pourtant qu'il y a dans cette histoire assez de mystère et d'intérêt pour qu'elle puisse ne pas déplaire aux personnes curieuses.

» Mais voici qu'il se fait tard et vous avez besoin de repos : je veux vous mener moi-même en votre appartement.

Et M. de Grémonville, ayant pris un flambeau, me guida jusqu'à la chambre qu'il m'avait bien voulu réserver.

Lorsque mon hôte se fut retiré, après m'avoir donné le bonsoir plus que poliment, je m'accoudai à la fenêtre ouverte et m'attardai à contempler les champs assoupis. Le vent léger agitait dans l'ombre les feuillages confus. Je respirais, par delà les charmilles du jardin, l'odeur forte des légumes et des fruits mûrs. Un crapaud lançait parfois la gouttelette sonore de son appel flûté. Je rêvai minutieusement à ce que je venais d'entendre, et j'admirais, en même temps que cette incroyable aventure, la souriante sagesse du vieux gentilhomme.

Je fus tiré de ces pensées par la blonde Marthon, que son maître avait bien voulu attacher à mon service, et qui vint s'enquérir si je n'avais besoin de rien. Cette fille avait la taille la mieux faite qui fût au monde, et la peau la plus fraîche, et je ne doutai bientôt pas que l'hospitalité de M. de Grémonville sût ménager à ses amis les plaisirs les plus doux...

Je repartis le lendemain, après une brève collation que je pris avec le châtelain dans la grotte, au bruit mélodieux de la cascade. Mon hôte m'y tint mille propos plaisants, parmi lesquels il émit le vœu que je revinsse le visiter bientôt.

Il me voulut reconduire jusqu'à la grille et, tandis que ma chaise s'éloignait au galop, je demeurais retourné sur les coussins pour apercevoir encore sa haute silhouette. Il portait une longue robe de chambre de soie. Sa main fine, agitée hors de la manchette de dentelle, me prodigua jusqu'au tournant de la route des signes d'amical adieu.

V

Je gardai de l'entrevue que je viens de rapporter un souvenir ineffaçable ; toutes les circonstances en restèrent gravées à

jamais dans mon esprit. Rien ne saurait rendre l'impression profonde que m'avait causée le récit de M. de Grémonville, ni l'inclination respectueuse qui m'attirait vers ce personnage énigmatique.

Je n'eus donc garde d'oublier l'invitation qui m'avait été faite, et je ne manquai point de renouveler plusieurs fois ma visite. Le vieux seigneur me recevait toujours avec son affabilité parfaite et je vis croître encore l'amitié qu'il daignait me témoigner.

Nous nous plaisions à deviser en nous promenant côte à côte par les jardins; les vertes allées virent s'allonger souvent sur le gravier nos deux ombres confondues, et les vasques profondes mirèrent plus d'une fois nos visages pensifs. Les sciences ou les arts formaient habituellement la matière de l'entretien, et je ne me lassais point d'écouter M. de Grémonville, dont l'éloquence toute simple abondait en considérations élégantes et en remarques toutes neuves et justes. Mon esprit puisait comme un élixir apaisant à la source de cette âme harmonieuse et noble qui répandait sur toutes choses une philosophie sereine et doucement résignée. Le châtelain marchait lentement auprès de moi, la main à la poignée de jaspe de sa haute canne; il arrivait parfois que, dans l'animation de son discours, il se plantât brusquement au milieu du chemin, et je guettais ses lèvres, sans bouger, tandis qu'il poursuivait son discours, les yeux perdus au loin. Autour de nous, le jardin entier se taisait. Un écureuil, parfois, sautait d'une branche à l'autre, en frôlant les feuilles, et la parole s'envolait sur la brise qui remuait mélodieusement les cimes.

Quelques personnes aimables prenaient part, de temps en temps, à ces entretiens, et je fus prié fréquemment à des soupers où la beauté choisie et l'ajustement des femmes rehaussaient la valeur d'une conversation libre et animée. Notre hôte n'épargnait rien pour donner à ces fêtes tout l'éclat dont se piquait sa magnificence. La table, richement servie, s'éclairait de mille flambeaux. La chère était fine et les vins authentiques, et les laquais en somptueuse livrée foulaient sans bruit les tapis lourds au son des violons invisibles.

M. de Grémonville ne me reparla jamais du sablier, et je ne tardai point à observer que, sans doute par crainte de cer-

taines questions, il se dispensait de mener ses invités dans la bibliothèque.



Un an, ou peu s'en faut, après les événements que je viens de rapporter, je dus quitter de nouveau la France pour entreprendre un second voyage en Italie; je passai une autre année à visiter le nord de cette contrée bienheureuse où je rencontrais chaque jour quelque sujet d'émerveillement.

Je ne manquai point de retourner à Venise; j'eus la bonne fortune d'y arriver à l'époque du carnaval, et je ne puis dire tout le plaisir que je goûtais à retrouver cette cité de marbre et d'eau si accueillante aux étrangers, et à laquelle se mêlait pour moi si intimement la pensée de mon vieil ami.

Je fus reçu avec mille démonstrations d'amitié par le sénateur Bremani, qui m'offrit une collation dans cette même villa où lui-même nous avait présentés l'un à l'autre: il s'enquit de mon érudit compatriote, et ne fut pas peu surpris d'apprendre le changement qui s'était opéré dans sa vie et dans ses manières; je me gardai pourtant de lui en dire la cause, à laquelle je savais que le vieux gentilhomme n'aimait point qu'on fît allusion.

Pendant cette absence, j'écrivis plusieurs fois à M. de Grémonville, célébrant les œuvres d'art qui m'enchantaient sans relâche et dont la description pouvait l'intéresser. Il avait eu la précaution de m'avertir, lors de mon départ, qu'il était fort paresseux sur le chapitre de la correspondance : je ne fus pas étonné de ne recevoir en réponse que de courts billets remplis d'amitié.

Ce fut dans la ville de Ravenne, où je m'arrêtai en quittant Venise, que me parvint une lettre moins laconique. M. de Grémonville répondait avec sa science et sa grâce habituelles à diverses observations que je lui avais soumises, et protestait de la joie qu'il aurait à me revoir bientôt; il ajoutait que, sachant mon retour prochain, il ne m'écrirait plus, réservant tout ce qu'il pourrait avoir à me dire pour le moment où il nous serait donné de reprendre nos promenades familières. Il

terminait en m'assurant que, pour lui, il menait toujours en sa retraite la même existence, et que je le retrouverais pareil, avec un degré de vieillesse en plus.

J'eus le chagrin de sentir dans cette fin de lettre une certaine mélancolie qu'on n'était point accoutumé à voir poindre dans les discours de mon vieil ami. Je pensai toutefois que c'était là peut-être une impression fugitive, et moi-même, d'ailleurs, je ne lui écrivis plus que pour lui annoncer la date probable de mon retour.

Cependant mes prévisions furent déjouées par quelques incidents, et je n'arrivai à Paris que trois ou quatre jours après celui que je m'étais fixé. Un billet, signé de M. de Grémonville et qui avait été apporté, me dit-on, par un valet, m'attendait depuis quarante-huit heures : ma curiosité s'excita quand je lus qu'il me priait de venir chez lui au plus vite, ayant à me confier quelque chose de très important.

Je voulus sans retard me rendre à cet appel, et, laissant là tout autre soin, je partis dès le lendemain pour le château de Grémonville, où je parvins vers cinq heures de l'après-dînée.

On était alors au début de septembre, et l'automne déjà rougissait quelque peu les feuillages. Jamais ces lieux ne m'avaient paru plus touchants. Les buis exhalaient leur odeur amère et forte, les cyprès dressaient vers le ciel clair leurs pointes aiguës, les jets d'eau unissaient leurs voix murmurantes en un concert presque solennel. Tout le jardin avait pris un air de majesté suprême, et je fus saisi, je ne sais pourquoi, d'un grand serrement de cœur, à l'idée des nombreux mois que je venais de passer loin de ces objets amis.

M. de Grémonville vint à ma rencontre avec beaucoup d'empressement. J'aperçus de loin sa haute stature vêtue d'un habit de velours amarante, et je ressentis une véritable joie lorsque mes yeux discernèrent ce visage doux et noble où se peignait le plaisir de me revoir. Cependant le maintien du vieux gentilhomme trahissait une lassitude inusitée, et je me rappelai soudain la lettre que j'avais reçue à Ravenne.

Il multipliait pour moi, de son air le plus naturel, les marques d'amitié, déplorant la longueur de mon absence qui avait empêché que nous ne nous vissions depuis un an; il s'in-

forma de ma santé avec zèle et me questionna sur divers détails de mon voyage, puis, me prenant par le bras comme d'habitude, il m'entraîna vers la terrasse qui domine la rivière, à l'endroit même où il m'avait reçu lors de ma première visite.

On y jouissait d'une vision magnifique. Le soleil couchant teignait l'horizon de longues traînées sanglantes que tachaient légèrement quelques nuées grises. A nos pieds, le fleuve et les arbres de la rive semblaient s'enfoncer déjà dans l'ombre, tandis que se doraient les hauteurs et que s'embrasaient, de-ci, de-là, les vitres des maisons.

M. de Grémonville, debout, contemplait avec ravissement ce paysage. Il demeura d'abord immobile, le regard fixé vers l'horizon, puis il se tourna vers moi, et je vis que son visage avait pris soudain une expression de gravité singulière ; m'ayant, d'un geste, invité à m'asseoir, il parla, et sa voix résonna profonde et comme voilée :

— Monsieur, — dit-il, — vous ne sauriez croire à quel point je me suis réjoui à la nouvelle de votre retour, ni quelle reconnaissance je vous ai de m'en avoir bien voulu consacrer le premier loisir. J'avais redouté, un moment, que vous ne vinssiez trop tard pour recevoir la communication que je souhaitais de vous faire, et pour être le témoin de l'événement qui peut-être va échoir tout à l'heure.

Le vieux gentilhomme, en achevant ces mots, avait saisi sur une table de mosaïque un objet dont je n'avais pas remarqué la présence, et qu'il élevait maintenant à la hauteur de mes yeux. Je reconnus le sablier.

— Vous n'avez pas oublié, monsieur, — ajouta M. de Grémonville, — la relation que je vous fis, un soir, dans la bibliothèque, de la visite que j'y reçus jadis : le moment va venir où nous saurons si le vieillard descendu de la planète Mars était un bon prophète, et s'il faut prendre à la lettre les propos qu'il me tint.

J'observai alors que la partie supérieure du sablier était presque vide : on ne distinguait plus à travers le cristal, où se jouait un dernier rayon de soleil, qu'à peine quelques grains de sable qui, lentement, coulaient un à un vers le bas.

— Le sable est bien près d'être épuisé, — poursuivit mon hôte ; — si j'en dois juger par les expériences que j'ai pu faire

sur la rapidité de son écoulement, il n'en restera plus rien dans une heure ou deux.

Après un silence, il prononça :

— Je désirais, monsieur, que vous fussiez près de moi en cet instant décisif, vous qui, seul, avez connu le secret mystérieux de ma vie. J'ai peu de famille, et de fort indifférente, et les parents éloignés qui viendront après ma mort prendre possession de ce domaine se soucient de moi tout autant que de ceci.

Et M. de Grémonville fit tomber un caillou dans le grand vase de pierre, où sa chute tinta sourdement.

— Je n'ai donc nulle envie de les voir avant de mourir : aussi bien ne comprendraient-ils pas l'étrangeté unique de l'heure qui va sonner pour moi.

Sa voix devint plus douce encore :

— Un hasard naguère a fait de vous mon confident, et vous êtes devenu mon ami ; je voudrais que vous fussiez aussi l'héritier, monsieur, et le continuateur de ma pensée. Mon testament vous déclare le légataire de mes livres et de mes instruments ; je désire, en outre, que vous conserviez ce sablier où nos yeux interrogateurs se fixent en cette minute. Puisse sa vue vous profiter comme elle m'a profité à moi-même, et sa présence, avec le souvenir d'un ami, contribuer à établir en vous ce repos, cette égalité d'âme qui sont le bien le plus précieux de l'homme prudent !

Mes yeux se mouillaient de larmes, et je ne pouvais proférer une parole, tant j'étais ému par la perte possible de cet homme excellent, et par l'admiration que m'inspiraient la hauteur et la noblesse de son langage.

M. de Grémonville comprit, sans doute, le trouble dont j'étais envahi : je crus voir briller en ses prunelles comme une lueur de regret. Mais il sourit aussitôt et me dit posément :

— Je ne crains aucunement la mort : j'ai bien assez duré, puisque j'ai réussi, finalement, à mettre en ma chétive existence un parfum de beauté. La vie, monsieur, est pareille à ces livres pesants dont la reliure toute rongée des vers se couvre de toiles d'araignées, et dont les pages tachées de rouille révèlent pourtant à qui sait en déchiffrer les caractères les plus substantielles maximes que nous aient laissées les

anciens. Morne au front des ignorants, amèrement triste au cœur des hommes orgueilleux, elle triomphe dans l'âme sereine du philosophe.

Sa voix s'élevait, claire et forte :

— Je me sens maître, à présent, de ma pensée; mon âme affranchie ne connaît plus de désir ici-bas; elle entrera sans heurt dans l'éternité!

Mais il aperçut mes larmes et s'écria vivement :

— Je souhaite par-dessus tout que ma mort ne soit point pleurée! La fin du sage n'a rien de lamentable, non! Les artisans d'autrefois gravaient au fronton de leurs cadrans solaires cette noble et superbe devise : *Nec ultima si prior*. La mort de celui qui a su vivre est un commencement, et c'est, en somme, un spectacle heureux que le passage aisé, hautain et confiant d'une âme fortement trempée dans le mystère de l'au-delà. Je voudrais que ma mort, proche ou lointaine, fût souriante et calme comme les jours qui l'auront précédée.

Son regard se reporta sur le cristal fatidique :

— Voici que les derniers grains de sable tombent à leur tour.

Il sourit encore.

— Je me sens l'esprit libre et le corps dispos, et je n'éprouve l'atteinte d'aucun mal; mais je fus astrologue, monsieur, et, comme tel, je crois volontiers aux présages : mon âme d'artiste serait assez satisfaite que la prédiction fût réalisée!

M. de Grémonville fit une pause, embrassant d'un regard circulaire la campagne tranquille, dont la salubre odeur montait à nos narines, mêlée à la senteur humide du fleuve. Il conclut enfin comme en extase :

— Et puis, que la mort serait belle en cette heure divine où la nature entière aspire au repos! Quelle destinée enviable que d'exhaler son âme en cet air délicieux, et de la prévoir montant vers le ciel dans la douceur de la nuit! Les oiseaux se taisent sur les branches, les fleurs ferment leurs corolles...

Il s'était renversé au dossier du fauteuil, avec une expression de volupté suprême.

Le soleil avait disparu, les étoiles apparaissaient, indécises encore, dans le ciel pur et limpide. M. de Grémonville articula d'une voix très basse, avec une douceur infinie, ce mot :

— Dormir.

Un grand papillon de nuit passa, lui effleurant le front de son aile sombre et diaprée.

Au fond du sablier, le dernier grain de sable venait de tomber sans bruit...

Comme au soir de jadis où nous voguions sur la lagune, l'angelus lançait aux hommes son appel paisible et clair. Les battements espacés résonnèrent longuement.

M. de Grémonville souriait toujours, et son âme s'envola, légère, au son des cloches attardées.

ÉPILOGUE

Ainsi mourut, dans la splendeur d'un beau soir, M. de Grémonville, dont j'imagine entendre parfois vibrer l'âme harmonieuse dans le murmure des branches agitées par le vent.

J'ai pleuré longtemps cet ami singulier et charmant, dont l'existence étrange fut couronnée d'une fin si touchante.

J'ai hérité de ses livres, dont quelques-uns n'ont point leur pareil, de ses gnomons et astrolabes, et de sa lunette, et de son ouvrage inachevé · *Des Mouvements, de la Configuration et des Habitants de la Planète Mars.*

Quant au sablier mystérieux, je voulus m'en saisir dès que j'eus fermé les yeux de M. de Grémonville; mais toutes mes recherches furent vaines, il me fut impossible de le retrouver.

MAURICE-JACQUES BARENDSON

MAUPASSANT ET « MUSOTTE »[1]

Voilà dix-huit ans que Maupassant est mort. En voilà vingt que *Musotte* a été jouée pour la première fois. J'eus l'honneur de collaborer à cette pièce avec cet illustre confrère, de mettre mon nom à côté, que dis-je? au-dessous du sien. Notre amitié, qui existait déjà, s'était beaucoup resserrée à cette occasion. J'ai gardé de lui un très net et très vivant souvenir.

Des deux collaborateurs de *Musotte*, les destins aveugles ont enlevé prématurément, pour le malheur des lettres françaises, le plus jeune et le seul célèbre. Voilà comment le survivant apporte aujourd'hui son modeste témoignage à celui dont l'amitié fut un véritable honneur pour toute sa vie.



L'œuvre de Maupassant a été maintes fois étudiée par de plus compétents que moi et le sera maintes fois encore. Il est rare de pouvoir dire, si peu de temps après la mort d'un artiste, qu'il passera sûrement à la postérité. Pour celui-là, on peut l'affirmer sans crainte. Dans le voisinage de Flaubert, son maître et son inspirateur, il comptera parmi les plus

1. Conférence faite au théâtre de l'Odéon, avant une représentation de *Musotte*, le 19 octobre 1911.

grands écrivains du siècle qui vient de finir. Depuis son premier volume intitulé *Des Vers*, — son unique recueil de poésies d'ailleurs, — jusqu'à *l'Angelus*, son dernier roman inachevé, hélas! dont les premières pages ont été publiées par la *Revue de Paris*, c'est une succession d'ouvrages admirables, d'un style sans pareil en sa simplicité même et d'une humanité si profonde que l'on est tenté de s'écrier à chaque instant : « Comme c'est vrai! »

Car c'est là, d'un seul mot, tout l'art de Maupassant, c'est par là qu'il restera. Il a toujours su créer, ou, parlons plus exactement, reproduire la vie. Il travaillait, comme un peintre, d'après nature. Pas un de ses personnages, pas un de ses paysages, — rappelant la large manière d'un Rousseau ou d'un Diaz, — qui ait été « fait de chic ». Maupassant était le réceptacle infiniment sensible, maladivement sensible même, des impressions qui lui arrivaient du dehors. Son puissant cerveau les enregistrait une par une, inconsciemment, et, le moment venu, l'auteur avait pour les transmettre au public l'instrument d'un style qui, sans nulle imitation, hormis celle de la nature, se trouvait d'emblée classique. La bonne langue française traditionnelle, sans acrobatie, sans contorsions, sans vains néologismes, lui suffisait pour rendre tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait senti. Dans sa belle préface de *Pierre et Jean*, sorte de profession de foi littéraire, il déclare :

« La langue française est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler... La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse... Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre... »



Au physique, Maupassant était-il l'homme de ses œuvres? Pas tout à fait. Taille moyenne, petite plutôt; carrure solide, manquant de grâce; tête forte, épaules larges. « Un petit taureau normand », a-t-on dit assez justement. Il était très soigneux de sa personne, mais il s'habillait avec moins de goût parfois que de prétention à l'élégance, à la recherche même.

La figure était ronde, puissante. Une forte moustache d'un châtain roux recouvrait la bouche, imprécise de dessin. Le nez était de forme pure, le teint coloré. Mais ce que la figure avait de plus remarquable, c'était les yeux profonds et douloureux, d'un brun de topaze brûlée; le front bas et large, sillonné de rides précoces; les cheveux plantés droit, coupés en brosse, abondants, fins, avec de jolis mouvements qui mettaient, en cette physionomie plutôt sévère, un peu de grâce presque féminine. La voix était basse, peu timbrée, comme voilée même. De l'origine normande, elle gardait un accent traînard, appréciable surtout dans les finales...

Le caractère était complexe. Maupassant était à la fois doux et violent, timide et hardi, défiant et expansif. Peu causeur, il ne parlait jamais de ses œuvres et détestait qu'on lui en parlât. En ce cas, et presque avec humeur, il détournait la conversation. Il ne s'animait vraiment que pour parler nature et voyages. Alors, sa parole s'élevait, se passionnait. Ses manières étaient courtoises; parfaitement poli avec les hommes, il était presque galant avec les femmes, bien qu'il professât pour elles un mépris plus affecté que réel. Malgré cela, — certains diront à cause de cela, — il en était fort aimé, fort adulé. Parfois il était gai, même très enfant. Il adorait les mystifications, les plaisanteries, les jeux de société innocents et actifs. Je me souviens de l'avoir entendu rire comme un gamin à certaines parties de « mouchoir empoisonné », jeu dont il raffolait et qu'il introduisit dans quelques salons parisiens. Mais ces gaîtés devenaient, à la fin, de jour en jour plus rares et son amère mélancolie s'assombrissait encore.

On connaît sa passion pour les exercices physiques. En s'y adonnant, il avait doublé sa vigueur naturelle. Dans sa jeunesse, il pratiquait le canotage à l'aviron, sur la Seine ou sur la Marne. Mais à Étretat, où il habita longtemps, et à Cannes, où il vint plus tard, sa joie était de naviguer sur la mer, en vrai matelot. Il n'était jamais si heureux que sur son bateau, le *Bel Ami*, — sa « solitude flottante », comme il l'appelait, — filant par bonne brise, au ras des vagues, sous l'ombre mouvante d'une voile bien gonflée... Il eut couru ainsi jusqu'au bout du monde, indépendant, seul avec lui-même,

vivant cette « vie errante » qui fut le titre d'un de ses livres les plus délicieux, celui où, exprimant directement, sans la fiction des personnages, ses sensations ou ses idées personnelles, il donne le plus de lui-même et où, par suite, on pénètre plus avant en sa pauvre âme tourmentée.



Au printemps de 1888, Maupassant publiait un volume intitulé *Clair de Lune*. C'était une série de ces nouvelles courtes, robustes, puissantes, auxquelles il excellait. Peu après, je lisais ce recueil, un soir, à la campagne. J'y trouvai ce récit : *l'Enfant*.

Aucun lecteur ne se plaindra que je le remette sous ses yeux, en l'abrégeant de quelques lignes :



L'ENFANT

Après avoir longtemps juré qu'il ne se marierait jamais, Jacques Bourdillère avait soudain changé d'avis. Cela était arrivé brusquement, un été, aux bains de mer.

Un matin, comme il était étendu sur le sable, tout occupé à regarder les femmes sortir de l'eau, un petit pied l'avait frappé par sa gentillesse et sa mignardise. Ayant levé les yeux plus haut, toute la personne le séduisit. De toute cette personne, il ne voyait d'ailleurs que les chevilles et la tête émergeant d'un peignoir de flanelle blanche, clos avec soin. On le disait sensuel et viveur. C'est donc par la seule grâce de la forme qu'il fut capté d'abord ; puis il fut retenu par le charme d'un doux esprit de jeune fille, simple et bon, frais comme les joues et les lèvres.

Présenté à la famille, il plut, et il devint bientôt fou d'amour. Quand il apercevait Berthe Launis de loin, sur la longue plage de sable jaune, il frémissait jusqu'aux cheveux. Près d'elle, il devenait muet, incapable de rien dire et même de penser, avec une espèce de bouillonnement dans le cœur, de bourdonnement dans l'oreille, d'effarement dans l'esprit. Était-ce donc de l'amour, cela ?

Il ne le savait, n'y comprenait rien, mais demeurait, en tout cas, bien décidé à faire sa femme de cette enfant.

Les parents hésitèrent longtemps, retenus par la mauvaise réputation du jeune homme. Il avait une maîtresse, disait-on, « une vieille maîtresse », une ancienne et forte liaison, une de ces chaînes qu'on croit rompues et qui tiennent toujours.

Alors il se rangea, sans consentir même à revoir une seule fois celle avec qui il avait vécu longtemps. Un ami régla la pension de cette femme, assura son existence. Jacques paya, mais ne voulut pas entendre parler d'elle, prétendant désormais ignorer jusqu'à son nom. Elle écrivit des lettres sans qu'il les ouvrît. Chaque semaine, il reconnaissait l'écriture maladroite de l'abandonnée; et, chaque semaine, une colère plus grande lui venait contre elle, et il déchirait brusquement l'enveloppe et le papier, sans ouvrir, sans lire une ligne, sachant d'avance les reproches et les plaintes contenues là dedans.

Comme on ne croyait guère à sa persévérance, on fit durer l'épreuve tout l'hiver, et c'est seulement au printemps que sa demande fut agréée.

Le mariage eut lieu à Paris dans les premiers jours de mai.

Il était décidé qu'ils ne feraient point le classique voyage de noces. Après un petit bal, une sauterie de jeunes cousines qui ne se prolongerait point au delà de onze heures, pour ne pas éterniser les fatigues de cette longue journée de cérémonies, les jeunes époux devaient passer leur première nuit commune dans la maison familiale, puis partir seuls, le lendemain matin, pour la plage chère à leurs cœurs, où ils s'étaient connus et aimés.

La nuit était venue, on dansait dans le grand salon. Ils s'étaient retirés tous les deux dans un petit boudoir japonais tendu de soies éclatantes, à peine éclairé, ce soir-là, par les rayons alanguis d'une grosse lanterne de couleur, pendue au plafond comme un œuf énorme. La fenêtre entr'ouverte laissait entrer parfois des souffles frais du dehors, des caresses d'air qui passaient sur les visages, car la soirée était tiède et calme, pleine d'odeurs de printemps.

Ils ne disaient rien; ils se tenaient les mains en se les pressant parfois de toutes leurs forces. Elle demeurait, les yeux vagues, un peu éperdue par ce grand changement dans sa vie, mais souriante, remuée, prête à pleurer, souvent prête aussi à défaillir de joie, croyant le monde entier changé par ce qui lui arrivait, inquiète sans savoir de quoi, et sentant tout son corps, toute son âme envahis d'une indéfinissable et délicieuse lassitude.

Une porte de côté s'ouvrit, un domestique entra, tenant sur un plateau une lettre pressée qu'un commissionnaire venait d'apporter. Jacques prit en tremblant ce papier, saisi d'une peur vague et soudaine, la peur mystérieuse des brusques malheurs.

Il regarda longtemps l'enveloppe dont il ne connaissait point

l'écriture, n'osant pas l'ouvrir, désirant follement ne pas lire, ne pas savoir, mettre en poche cela, et se dire : « A demain! Demain, je serai loin, peu m'importe! » Mais, sur un coin, deux grands mots soulignés : *Très urgent*, le regardaient et l'épouvantaient. Il demanda : « Vous permettez, mon amie? » déchira la feuille collée et lut. Il lut le papier, pâlissant affreusement, le parcourut d'un coup et, lentement, sembla l'épeler.

Quand il releva la tête, toute sa face était bouleversée. Il balbutia : « Ma chère petite, c'est... c'est mon meilleur ami à qui il arrive un grand, un très grand malheur. Il a besoin de moi tout de suite... tout de suite... pour une affaire de vie ou de mort. Me permettez-vous de m'absenter vingt minutes? Je reviens aussitôt. »

Elle bégaya, tremblante, effarée : « Allez, mon ami! » n'étant pas encore assez sa femme pour oser l'interroger, pour exiger savoir. Et il disparut. Elle resta seule, écoutant danser dans le salon voisin.

Il avait pris un chapeau, le premier trouvé, un pardessus quelconque, et il descendit en courant l'escalier. Au moment de sauter dans la rue, il s'arrêta encore sous le bec de gaz du vestibule et relut la lettre.

Voici ce qu'elle disait :

« Monsieur,

» Une fille Ravet, votre ancienne maîtresse, paraît-il, vient d'accoucher d'un enfant qu'elle prétend être à vous. La mère va mourir et implore votre visite. Je prends la liberté de vous écrire et de vous demander si vous pouvez accorder ce dernier entretien à cette femme, qui semble être très malheureuse et digne de pitié.

» Votre serviteur,

» Dr BONNARD »

Quand il pénétra dans la chambre de la mourante, elle agonisait déjà. Il ne la reconnut pas d'abord. Le médecin et deux gardes la soignaient. Deux bougies brûlaient sur un meuble; derrière le lit, dans un petit berceau d'osier, l'enfant criait, et, à chacun de ses vagissements, la mère, torturée, essayait un mouvement, grelottante sous les compresses gelées...

Elle reconnut Jacques et voulut lever les bras : elle ne put pas, tant ils étaient faibles, mais sur ses joues livides des larmes commencèrent à glisser.

Il s'abattit à genoux près du lit, saisit une main pendante et la baisa frénétiquement; puis, peu à peu, il s'approcha tout près, tout près du maigre visage qui tressaillait à son contact. Une des gardes, debout, une bougie à la main, les éclairait, et le médecin, s'étant reculé, regardait du fond de la chambre.

Alors, d'une voix lointaine, en haletant, elle dit : « Je vais mourir, mon chéri; promets-moi de rester jusqu'à la fin. Oh! ne me quitte pas maintenant, ne me quitte pas au dernier moment! »

Il la baisait au front, dans ses cheveux, en sanglotant. Il murmura : « Sois tranquille, je vais rester. »

Elle fut quelques minutes avant de pouvoir parler encore, tant elle était oppressée et défaillante. Elle reprit : « C'est à toi, le petit. Je te le jure devant Dieu, je te le jure sur mon âme, je te le jure au moment de mourir. Je n'ai pas aimé d'autre homme que toi... Promets-moi de ne pas l'abandonner. » Il essayait de prendre encore dans ses bras ce misérable corps déchiré, vidé de sang. Il balbutia, affolé de remords et de chagrin : « Je te le jure, je l'élèverai et je l'aimerai. Il ne me quittera pas. » Alors elle tenta d'embrasser Jacques. Impuissante à lever sa tête épuisée, elle tendait ses lèvres blanches dans un appel de baisers. Il approcha sa bouche pour cueillir cette lamentable et suppliante caresse.

Un peu calmée, elle murmura tout bas : « Apporte-le, que je voie si tu l'aimes. »

Et il alla chercher l'enfant.

Il le posa doucement sur le lit, entre eux, et le petit être cessa de pleurer. Elle murmura : « Ne bouge plus. » Et il ne remua plus. Il resta là tenant en sa main brûlante cette main que secouaient des frissons d'agonie, comme il avait tenu tout à l'heure une autre main que crispaient des frissons d'amour. De temps en temps, il regardait l'heure, d'un coup d'œil furtif, guettant l'aiguille qui passait minuit, puis une heure, puis deux heures.

Le médecin s'était retiré; les deux gardes, après avoir rôdé quelque temps, d'un pas léger, par la chambre, sommeillaient maintenant sur des chaises. L'enfant dormait, et la mère, les yeux fermés, semblait se reposer aussi.

Tout à coup, comme le jour blafard filtrait entre les rideaux croisés, elle tendit ses bras d'un mouvement si brusque et si violent qu'elle faillit jeter à terre son enfant : une espèce de râle se glissa dans sa gorge; puis elle demeura sur le dos, immobile, morte.

Les gardes accourues déclarèrent : « C'est fini. »

Il regarda une dernière fois cette femme qu'il avait aimée, puis la pendule qui marquait quatre heures, et s'enfuit oubliant son par dessus, en habit noir, avec l'enfant dans ses bras.

Après qu'il l'eut laissée seule, sa jeune femme avait attendu, assez calme d'abord, dans le petit boudoir japonais. Puis, ne le voyant point reparaître, elle était rentrée dans le salon, d'un air indifférent et tranquille, mais inquiète horriblement. Sa mère, l'apercevant seule, avait demandé : « Où donc est ton mari? » Elle avait répondu : « Dans sa chambre; il va revenir. »

Au bout d'une heure, comme tout le monde l'interrogeait, elle avoua la lettre et la figure bouleversée de Jacques et ses craintes d'un malheur.

On attendit encore. Les invités partirent; seuls, les parents les plus proches demeuraient.

A cinq heures, un bruit léger glissa dans le corridor; une porte s'ouvrit et se ferma doucement; puis soudain un petit cri pareil à un miaulement de chat courut dans la maison silencieuse.

Toutes les femmes furent debout, d'un bond, et Berthe, la première, s'élança enveloppée de son peignoir de nuit.

Jacques, debout au milieu de la chambre, livide, haletant, tenait un enfant dans ses bras.

Berthe, devenue soudain téméraire, le cœur crispé d'angoisse, courut à lui : « Qu'y-a-t-il, dites, qu'y-a-t-il? »

Il avait l'air fou; il répondit d'une voix saccadée : « Il y a... il y a que j'ai un enfant et que la mère vient de mourir... » Et il présentait dans ses mains inhabiles le marmot hurlant.

Berthe, sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'étreignant contre elle; puis, relevant sur son mari ses yeux pleins de larmes : « La mère est morte, dites-vous? » Il répondit : « Oui, tout de suite... dans mes bras... J'avais rompu depuis l'été... Je ne savais rien, moi... c'est le médecin qui m'a fait venir... »

Alors Berthe murmura : « Eh bien! nous l'élèverons, ce petit! »



On ne s'étonnera pas que ce conte m'ait ému. Et je fus en même temps frappé de l'effet que ce récit pourrait produire au théâtre. Je sentis là une pièce rapide, simple, en trois actes qui, aussitôt, se déterminaient dans mon esprit. Le lendemain matin, j'écrivis à Maupassant pour le prier de m'autoriser à tirer une pièce de sa nouvelle; je lui indiquais un plan sommaire.

Peu après, il m'envoyait son consentement. Je me mis à la besogne, plus malaisée qu'il ne m'avait semblé d'abord, car, si dramatique qu'elle fût, l'action était bien sommaire. Il fallait l'amplifier, créer des personnages accessoires, éviter ce qui aurait pu être dangereux au théâtre. Je fis de mon mieux, et, mon travail terminé, j'en avertis Maupassant. J'ai dit combien il était nomade; je l'étais quelque peu moi-même alors. Nous ne pûmes nous rencontrer que plusieurs mois

après, à Cannes, où, cet hiver-là, il s'était fixé. Avant même qu'on eût dit un mot de la pièce, Maupassant me proposa de venir à bord de son yacht, le *Bel Ami*. Il y réunissait des camarades de lettres pour faire une promenade en mer.

Ce fut une journée charmante, dont le souvenir, après tant d'années, m'est demeuré parfaitement précis.

Le déjeuner, dans la salle à manger toute petite, au panneaux de sapin verni, avait été joyeux et cordial. Pour convives : Paul Bourget, le poète Jean Lahor, — encore un bon et cher ami bien regretté ! — Octave Mirbeau, Henry Bauër, deux ou trois autres. Après le repas, on avait levé l'ancre, et, poussé par une jolie brise, le bateau glissait sur une mer de lapis-lazuli. Le soleil mettait des frissons roses dans la blancheur des voiles et des étincelles d'or sur les cuivres bien astiqués. Nous filions allégrement, tirant des bordées d'un bout à l'autre de la baie, le cap tantôt sur la Croisette, tantôt sur les îles de Lérins. Tout le monde s'était assis sur le pont, en un petit groupe, tandis que les deux marins et le mousse, corrects dans leurs tricots de laine bleue, veillaient à la manœuvre. On bavardait tout en fumant. Et c'était une sensation moralement et physiquement délicieuse que celle de ce bavardage ailé, dans l'air libre, comme rythmé par le doux balancement du bateau.

Paul Bourget, causeur exquis, parlait abondamment, nous charmait par sa conversation tour à tour sérieuse ou gamine. Je le vois encore, svelte, élégant, appuyé au bastingage. Entre deux bouffées de cigarette, les paroles s'envolaient, rapides, de ses lèvres qu'ombrageait une moustache légère. Très net de tenue, le monocle à l'œil, il semblait quelque jeune Anglais fraîchement sorti d'Oxford ou de Cambridge, faisant son tour de Méditerranée. Sans doute, comme chacun de nous, il admirait le cadre merveilleux où nous nous agitions ; mais, tout à sa pensée, il regardait plus en soi, et, si son âme subissait le charme de la nature, elle pouvait s'en dégager aisément.

Tout autre était Maupassant. Vêtu d'un épais manteau dont il avait relevé le collet, — car il craignait infiniment le froid ; — une grosse casquette de laine couvrant le front et enfoncée par derrière jusqu'à la nuque, il maniait la barre avec toute la conscience, tout le sérieux d'un pilote de profession. Il

écoutait d'une oreille distraite les propos qui bourdonnaient autour de lui; il ne se mêlait à l'entretien que rarement, jetant une phrase, un mot. Sa pensée, son attention s'appliquaient presque uniquement à ceci : bien gouverner, faire œuvre de bon marin. Ses grands yeux bruns et lumineux ne quittaient guère l'avant du yacht. Ils ne s'en détachaient que pour examiner curieusement les autres bateaux que nous rencontrions, à droite ou à gauche. Maupassant les jugeait d'un coup, en connaisseur, avec cette subtile rapidité que met une femme à détailler, à estimer, en une seconde, les beautés ou les imperfections d'une rivale. Parfois aussi, quand la route était libre, il laissait ses regards flotter au loin sur la côte claire, sur le bleu de la mer ou du ciel. Il semblait, en quelque sorte, absorbé par la nature. Elle entrait en lui, le pénétrait, le dominait. — Et, s'il voulait ensuite la décrire, il retrouverait l'impression reçue et la reproduirait avec une fidélité photographique...

Nous ne rentrâmes au port qu'à la fin de la journée. Le soleil disparaissait déjà derrière l'Estérel, dont les dentelures se découpaient en sombre sur un fond de pourpre et d'or. La mer était devenue d'un violet presque noir. Les mousselines d'une brume ténue estompaient les lignes de la côte. Au-dessus de nos têtes, dans le ciel d'un bleu pâle et comme lavé, des mouettes tournoyaient en criant...

Oui, ce fut une délicieuse journée, à marquer d'une pierre blanche, comme disaient les anciens.



J'en reviens à *Musotte*. Après une période de travail en commun, la pièce fut lue aux artistes du Gymnase chez Victor Koning, alors directeur du « Théâtre de Madame ». Les rôles furent excellemment distribués à mesdames Pasca, Raphaële Sisos, Desclauzas, Darlaud, Blerzy, et à MM. Raphaël Duflos, Noblet, Nertann, Léon Noël, Paul Plan.

Les répétitions commencèrent. Je dois à la vérité de dire qu'elles n'allèrent pas toutes seules. Maupassant, déjà très nerveux, très irritable, n'y vint pas souvent; mais, lorsqu'il y

venait, ses rapports avec Koning étaient sans cordialité. Je ne sais pourquoi, il l'avait pris en grippe et l'accusait des plus noirs desseins à notre endroit. Koning était un petit homme très intelligent, très actif, frisé comme un astrakan et. à l'occasion. rageur. Entre ces deux êtres, irrités l'un contre l'autre, je jouais le rôle ingrat de conciliateur, d'état-tampon. Les choses s'envenimèrent à ce point qu'un jour tout faillit se rompre. Ma diplomatie, secondée par celles d'amis communs, empêcha la rupture, et la première de *Musotte* eut lieu enfin le 4 mars 1891.

La répétition générale (en ces temps déjà lointains, les répétitions générales n'étaient pas encore des « premières ») avait été « bonne », mais « bonne » seulement. Les artistes n'avaient qu'une demi-confiance dans la pièce, laquelle semblait alors très hardie, presque « d'avant-garde ». A l'entendre aujourd'hui, on peut juger si, depuis lors, le théâtre « a marché ». Mais la « première » fut un grand et vif succès. Maupassant souffrait, ce soir-là, de névralgies dans les yeux et le mal physique l'empêcha de jouir pleinement de notre réussite.

La presse fut excellente, avec quelques réserves... Ne sied-il pas qu'il y ait toujours quelques réserves?... Les principaux critiques d'alors — quelques-uns n'ont pas cessé de nous éclairer — s'appelaient Francisque Sarcey, Jules Lemaître, Henry de La Pommeraye, Edmond Stoullig, Adolphe Brisson, Paul Ginisty, Albert Wolff, Léon Bernard-Derosne... Ils furent unanimes à aimer *Musotte* et à la faire aimer de leurs lecteurs. La pièce fut jouée près de soixante-dix fois. En ce temps-là, on n'était pas déshonoré lorsqu'on n'atteignait pas la centième. Elle fut reprise, quelques années après, au Vaudeville. Elle reçoit maintenant la vaste hospitalité de l'Odéon. C'est peut-être un bien grand cadre pour l'humble petite *Musotte*! Il me paraît néanmoins qu'on trouve quelque intérêt à la voir ou à la revoir. En tout cas, on apprécie le goût délicat et sûr avec lequel M. Antoine a monté la pièce et le talent que les artistes emploient à l'interpréter.



Une double question se pose maintenant. Si une mort absurde et cruelle ne l'avait enlevé à quarante-trois ans, Mau-

passant eût-il continué à écrire pour le théâtre? Y eût-il réussi? Sur les deux points, à mon avis, on doit répondre affirmativement. Maupassant n'aimait pas le théâtre comme spectateur; il y allait peu : il disait y être incommodément, et ne pouvoir être dupe de ses fictions. Mais il me déclara plus d'une fois que le théâtre l'intéressait comme auteur et que sa ferme intention était de faire œuvre scénique. Il m'a dit notamment vouloir tirer une pièce d'une de ses plus curieuses et touchantes nouvelles, *Yvette*. Il en avait déjà ébauché le scénario. La mort l'empêcha de poursuivre son œuvre. Mais *Yvette*, ingénieusement adaptée par M. Pierre Berton, fut jouée en 1901 au Vaudeville; *Mademoiselle Fifi* et *Boule-de-Suif* réussirent brillamment au théâtre Antoine. Et aujourd'hui le vif et récent succès de *la Petite Roque*, à l'Ambigu, achève de le prouver : le répertoire littéraire de Maupassant est une mine abondante et riche, qu'il ne put exploiter lui-même, mais qu'il était réservé à d'autres d'exploiter heureusement.

Sur le second point, à savoir si Maupassant eût réussi comme auteur dramatique, c'est résolument qu'il faut répondre oui. S'il lui manquait encore l'expérience, le « métier », il avait en lui ce qui fait l'homme de théâtre : l'originalité de la conception, la netteté et la concision du dialogue, la plus belle hardiesse pour aborder une situation osée... Comme on sait, il n'y a que deux pièces, signées de son nom seul, qui furent représentées de son vivant : *Histoire du Vieux Temps*, chez le brave Ballande, et *la Paix du Ménage*, à la Comédie-Française. Toutes deux ont réussi; toutes deux suffisent à prouver que, si Maupassant avait vécu, il eût bâti lui-même un superbe édifice théâtral, et, avec le souvenir d'un grand romancier, eût laissé, un jour, celui d'un grand auteur dramatique.



Lorsque nous pensons aux morts admirés et aimés, nous devons tâcher de ne les voir que dans leur intégrité physique et morale, dans leur plein rayonnement spirituel, dans leur gloire. Notre devoir est de négliger toutes les déchéances par

où se rappellent trop souvent à nos âmes distraites le peu que nous sommes et la foule innombrable des maux qui planent sur nos têtes. Je ne décrirai certes pas la fin si triste et si longue du pauvre Maupassant. Après deux années d'une nuit chaque jour plus épaisse, ce magnifique cerveau s'obscurcit à jamais. Le 6 juillet 1893, Maupassant, délivré de son mauvais rêve, entrait dans l'éternité...

Quatre ans plus tard, par une claire journée d'octobre, sous la feuillée jaunissante du parc Monceau, on inaugurait ce monument gracieux et suggestif qui représente une Parisienne méditant, un livre sur les genoux, dominée par une colonne et par un buste. *Après une lecture*, pourrait se dénommer ce monument élevé grâce à la Société des Gens de Lettres, et dont l'auteur, un sculpteur de grand talent, M. Raoul Verlet, vient d'être appelé par les suffrages de ses confrères à l'Institut. Des discours furent prononcés; entre autres, par Émile Zola et Henry Houssaye. Tous les deux ont rejoint, depuis, au pays des ombres celui qu'ils glorifièrent alors. A la fin de la cérémonie, mademoiselle Brandès, de la Comédie-Française, se leva, et, d'une voix émue, dit des vers inspirés par une admiration sincère et par une profonde amitié. Ces vers, on me pardonnera de les citer ici :

A MAUPASSANT

Parmi ces verts gazons, ces corbeilles fleuries,
Ces arbres allongeant leurs sveltesses dans l'air,
— Cadre exquis, où Paris met ses coquetteries, —
Ton image se dresse enfin, ô maître cher!

Oui, c'est bien toi! Voilà ce front où la pensée
Creuse un double sillon inquiet et nerveux;
Et, versant sur ce front comme une ombre apaisée,
Les ondulations fraîches de tes cheveux.

Telle était, pour nos yeux amis, la forme humaine
Que revêtit ton âme en passant ici-bas;
Mais l'Art a su donner à cette forme vaine
Une apparence stable et qui ne trahit pas!

Tel nous t'avons connu, tel nous t'aimions, ô Maître!
Tantôt en un salon raffiné de Paris,
Causant discrètement, doucement, sans paraître
Aux mots que tu disais attacher quelque prix;

Tantôt là-bas, le long de la côte azurée,
En cet ardent Midi qui t'inspira souvent,
Comme un pilote adroit, d'une main assurée,
Guidant le *Bel Ami* vers le large, à bon vent!

L'ouragan depuis lors a passé sur ta tête
Et l'implacable Mort t'emporta dans ses bras;
Mais l'œuvre est immortelle et survit au poète...
Regarde seulement... et tu t'en convaincras!

Regarde cette femme, au cours de sa lecture,
S'interrompre soudain et, l'esprit en émoi,
Laisser son regard vague errer à l'aventure...
Le livre qu'elle tient est un livre de toi!

Sur ces pages, inerte et chétive matière,
A fleuri ta pensée aux multiples couleurs,
Et la belle lectrice est à toi tout entière,
Joyeuse de ta joie ou triste de tes pleurs!

Et pendant bien des soirs, pendant bien des journées,
Par d'innombrables yeux tes livres seront lus,
Et tu les connaîtras, ces nobles destinées
Que le juste avenir réserve à ses élus!

Car si ta vie, hélas! fut une course brève,
Cette œuvre, où tu jetais ta force et ton amour,
Cette œuvre résistante et de si bonne sève
Aura d'autres succès que les succès d'un jour!

Jeune, tu disparus; jeune, ton œuvre reste
Sincère et rayonnante en ses aspects divers,
Tels ces pins vigoureux, par la campagne agreste,
Tendant vers le ciel bleu leurs rameaux toujours verts.

Parmi les arbres morts, sur la terre fanée,
On les voit droits et fiers de leurs tons éclatants,
Et, réduisant à trois les saisons de l'année,
L'automne, sans hiver, les transmet au printemps!

JACQUES NORMAND

LA VIEILLE-SERBIE

ET

LES ALBANAIS

Le soulèvement albanais, le voyage du Sultan en Kossovo, la mise à l'étude du chemin de fer Danube-Adriatique, viennent d'attirer l'attention de l'Europe sur ce coin de Turquie qu'on appelle la Vieille-Serbie [1].

Entre les chaînes de l'Albanie du Nord et les masses montagneuses de la frontière serbe, entre les hautes terres du Sandjak et au sud le rempart du Chardagh et du Karadagh, s'allongent, du nord-ouest au sud-est, deux cuvettes deux effondrements parallèles : au nord celui de Kossovo, au sud celui de Métohia-Prizren. Pays de plaines bien abritées, au climat chaud et humide, au sol exceptionnellement riche,

1. Voir la carte à la fin de l'article. — La Vieille-Serbie, comme la Macédoine, est un terme géographique dont le sens est flottant. Toutefois on s'accorde généralement à y faire rentrer, outre les bassins de Kossovo et de Métohia-Prizren, la haute vallée du Vardar avec la cuvette d'Uskub. Cette région pourtant restera en dehors de notre étude, car si les droits historiques des Serbes y sont incontestables, aujourd'hui, du moins, Serbes et Bulgares se contestent le pays, exarchistes et patriarchistes y sont aux prises, et la population ne semble pas y avoir encore pris nettement et définitivement conscience de sa nationalité. Le sandjak de Novi Pazar ne sera pas non plus compris dans le cadre de ce travail. Division politique arbitrairement découpée, il diffère de la Vieille-Serbie et par sa nature physique et par le caractère homogène de sa population.

la Vieille-Serbie est considérée, avec les environs de Sérès, comme la région la plus fertile de la Turquie.

Kossovo est un long fossé —, 34 kilomètres de Mitrovica à Kačanik, 14 kilomètres de large entre Priština et le pays de Drenica. — Il a donné son nom à tout le vilayet dont le centre administratif est aujourd'hui Uskub. Au fond de cette fosse dort un petit affluent de l'Ibar, la Sitnica, dont le lit, large de 20 à 30 mètres, disparaît sous des joncs qui cachent une fange épaisse, où s'engloutirait un cheval et son cavalier; au delà, des touffes de chardons recouvrent sur de vastes espaces une terre très noire. Autour de Kossovo rayonnent plusieurs vallées. Au nord, le haut Ibar et la route de Serbie : plus élevé et moins fertile, le pays annonce déjà le Brdo monténégrin et le sandjak de Novi Pazar. Le peuple de Kossovo sait qu'au delà du plateau de Rogozna la nature est tout autre que dans sa plaine : d'étroites vallées entre de grands plis de montagne, des villages aux maisons de bois, disséminées aux quatre coins de l'horizon, une population de pasteurs dont le type, la langue, les mœurs représentent la race serbe dans ce qu'elle a peut-être de plus pur. Au nord de Kossovo, mais un peu à l'est de l'Ibar, s'allonge la vallée du Lab, dont les Serbes appellent la plaine centrale « le petit Kossovo ». Plus à l'est encore, se déploie le massif montagneux que voyageurs et géographes des xve et xvie siècles appelaient la Montagne de l'Argent et que dominent les ruines de Novo-Brdo, centre minier célèbre au Moyen âge et aussi place de commerce des plus animées avec sa colonie de marchands ragusains. Entre ce pays et le Karadagh, la Morava supérieure, avec la région de Gnilane, forme un petit pays à part, tandis qu'au sud Kossovo s'ouvre sur la plaine d'Uskub par le fameux défilé de Kačanik, brèche où se glisse le chemin de fer de Mitrovica.

Sans être aussi richement articulée que la plaine de Kossovo, Métohia plus étalée, est aussi mieux arrosée par des rivières vives et fraîches, qui, presque toutes, s'appellent « Bistrica » (les limpides), et dont les eaux, par un réseau de rigoles, vont fertiliser prairies et champs de maïs. Métohia a des hivers plus courts et moins rudes que Kossovo : la neige n'y couvre le sol que de décembre à la fin de février.

Les moissons y mûrissent plus tôt et la terre y est si féconde qu'elle donne régulièrement deux récoltes et que les prairies sont fauchées à trois reprises. De grandes forêts de résineux, alternant avec de riches pâturages, dominent les hauteurs d'Ipek et de Dečani, aux vergers chargés de prunes et de pommes à la chair si diaphane que leurs pépins transparaissent. Ce pays, un des plus riches de la Péninsule, est aux trois quarts envahi par un taillis buissonneux de petits chênes à peine plus hauts que l'homme, et qui, gênants pour la marche, sont propices aux embuscades. Rarement les voyageurs osent s'y aventurer; jusqu'à ces derniers temps, pour se renseigner sur cette région, il fallait recourir aux travaux presque centenaires de deux Français, A. Boué et Viquesnel.

Au sud de Métohia et séparé d'elle seulement par la crête que le Drim blanc traverse en défilé à la hauteur de Djakovica, le bassin de Prizren, plus petit, est un pays de collines, où réussissent très bien le blé, le maïs et la vigne. Au sud de la dépression suivie par le chemin actuel de Prizren en Kossovo et par où passera le Danube-Adriatique, le pays s'élève, les rivières dévalent de la montagne avec d'énormes apports, l'élevage du mouton prédomine, les forêts se réduisent de plus en plus. Prizren, au pied même des monts, est dans une position comparable à celle d'Ipek.

Placée entre l'Égée et l'Adriatique, entre le golfe de Salonique et le golfe du Drim, la Vieille-Serbie est au croisement des deux grands chemins qui, au Moyen âge, traversaient la Péninsule. Le premier, suivi par les marchands de Venise, de Raguse et de Bosnie, passait par Trgovichté (Novi Pazar), traversait Kossovo, gagnait Uskub et de là Salonique, Sérès et Constantinople. Le second, partant des ports très riches de la côte entre Cattaro et Durazzo, contournait au sud le lac de Scutari, remontait le Drim blanc et atteignait Prizren. De Scutari à Prizren, on comptait un jour et demi. Puis de là, ce chemin, la via de Zenta, descendait en Kossovo où il rejoignait la route de Bosnie. Au temps où Venise était le grand emporium de la Méditerranée, où les marchands de l'active Raguse essaimaient sur toute la Péninsule, par ces voies arrivaient le sel, les armes, les draps, les verreries, tandis

qu'en sens inverse les caravanes emmenaient vers Scutari et Raguse les produits des troupeaux, et des métaux, fer, plomb et argent.

Quiconque tenait le carrefour de ces routes pouvait d'un jour à l'autre étendre sa domination sur la Péninsule, et l'on comprend ainsi que la Vieille-Serbie ait été le cœur du grand État serbe au Moyen âge. Les petits princes de Rachka, à l'étroit dans leurs montagnes et subissant l'attrait des riches plaines de Kossovo et de Métohia, y avaient transporté le siège de leur puissance. Là, au cours des XIIIe et XIVe siècles, fut le centre de la civilisation des Némanides, et de leurs capitales successives, Priština, Prizren, Uskub, de leur capitale religieuse, Ipek; là s'élevèrent les fondations pieuses, églises et monastères, Dečanï, Gračanica, qui sont aujourd'hui encore la gloire de l'art serbe. Alors l'Empire serbe descendait jusqu'aux portes de Salonique, et des Serbes allèrent s'établir au pied de l'Olympe et à l'ouest, jusqu'au Skumbi et à l'Adriatique. C'était le temps où l'Empire byzantin se mourait tandis que, menaçantes déjà, s'avançaient les hordes d'Orient.

Après les défaites de la Marica (1371) et de Kossovo (1389), ce fut l'écroulement de l'œuvre de Douchan; un cycle de chansons superbes, véritable épopée populaire, nous en a gardé le souvenir. En Vieille-Serbie, un grand vide se fait après la conquête turque, avec les émigrations en masse des Serbes vers le nord. Les ports de la côte entre Durazzo et Raguse dépérissent rapidement et le chemin de Scutari est délaissé. Raguse, puis Venise déclinent à leur tour. Les Turcs ne savent pas exploiter les mines et le recours à la corvée forcée met en fuite les habitants. Enfin Métohia et Kossovo, dépouillés de leur ancien prestige, n'exercent plus la même attraction que naguère. Le centre du mouvement et de la vie s'est déplacé vers l'est. Ambassadeurs, voyageurs, commerçants animent les chemins qui empruntent soit le grand sillon Morava-Vardar, soit la vallée de la Marica, vers les grandes capitales Salonique, Constantinople. Au XIXe siècle, par l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, l'Autriche-Hongrie détourne vers le nord le commerce des deux provinces, tandis que le chemin de fer de Mitrovica draine au sud, vers Uskub et Salonique, toute la vie active de Kossovo, Prizren et Métohia. Au

début de ce siècle, l'oppression et la misère où vivent les Chrétiens, qui seuls travaillent le sol, et surtout l'état permanent d'insécurité qu'y entretiennent les Albanais, transforment cette région fertile en un des pays les plus déshérités de la Péninsule.



Monuments intacts ou ruineux, églises, monastères, forteresses, cimetières; anciens lieux habités; diplômes du monastère de Dečani, étudiés par le savant historien Stojan Novacović: enfin la tradition populaire, fidèlement transmise depuis des siècles, — tout témoigne en Vieille-Serbie que le peuplement y était autrefois beaucoup plus dense qu'il ne l'est aujourd'hui. De plus, à la différence du sandjak de Novi Pazar, où, sauf quelques anciens groupements albanais en train de se serbiser, la population entière à conservé le pur type serbe, en Vieille-Serbie, la masse s'est laissé pénétrer, non par le conquérant turc, ici en petit nombre et confiné dans les villes, mais par l'Albanais musulman.

Un recensement officiel a eu lieu naguère dans cette région: les résultats n'en sont pas encore connus [1]. On sait d'ailleurs que les dénombrements turcs tiennent compte uniquement de la confession et nullement de la nationalité, faisant rentrer dans le groupe musulman, Turcs, Albanais, Slaves convertis, Tsiganes. etc., et dans le groupe patriarchiste, Grecs, Slaves, Valaques, et les différents convertis. Sans parler des erreurs multiples qui entachent nécessairement, dans ces régions, un recensement effectué par des fonctionnaires ottomans, il faut savoir que la population étant dénombrée par têtes d'habitants, le chiffre obtenu est presque toujours très sensiblement inférieur à la réalité : les femmes, en effet, sont très souvent négligées; seuls les hommes importent, soit comme recrues, soit comme contribuables, et les communautés, par corruption et par ruse, s'efforcent, en réduisant le nombre de leur population mâle, de diminuer la quotité de l'impôt qui les frappe.

1. Sauf ceux communiqués par R. Pinon, *l'Europe et l'Empire ottoman*, 1909, p. 143.

Indépendamment des statistiques officielles, en ce qui concerne la Vieille-Serbie, nous ne possédions jusqu'ici aucune donnée précise sur le nombre et la nature de sa population[1]. Un géographe bien connu dans le monde de la science, J. Čvijić, dans une œuvre très vaste et très neuve sur la Macédoine et la Vieille-Serbie[2], a annexé à son étude sur la Vieille-Serbie une carte ethnographique où, à l'aide de teintes différentes, il a exprimé la répartition par villages des Serbes, orthodoxes, catholiques ou islamisés, et des Albanais, musulmans, catholiques ou orthodoxes[3].

1. Hilferding (*Bosnie, Herzégovine et Vieille-Serbie*, Moscou, 1859, en russe), et Yastrebov (*Contribution à l'Histoire de l'Église serbe*, Belgrade, 1879, en serbe) avaient donné les résultats détaillés d'enquêtes menées sur place, mais ces enquêtes n'embrassent qu'une partie des régions étudiées, elles sont en outre invérifiables et de plus inutilisables, ayant vieilli. Impossible aussi de recourir à l'étude plus récente (1900) de Kntchoff sur la Macédoine (en bulgare), car, outre qu'elle révèle un esprit des plus chauvins, — le nombre des Serbes d'Uskub est évalué à 300! — elle ne porte pas sur les régions situées au nord du Chardagh. Enfin, comme carte ethnographique de la Vieille-Serbie, nous ne possédons que la grande carte éditée par le ministère de la Guerre bulgare et comprenant, outre la Macédoine, Kossovo et Métohia. Mais cette carte s'est bornée à copier les registres turcs d'état-civil, bases de la statistique officielle dont on sait déjà les défauts. Et, comme les villages sont désignés sur cette carte par leurs noms turcs, d'ailleurs souvent tronqués et sans analogie aucune avec les noms indigènes, toute identification est rendue impossible.

2. *Introduction à l'étude géographique et géologique de la Macédoine et de la Vieille-Serbie*. Belgrade, en serbe, Ier et IIe vol., 1906, trad. allemande; IIIe vol., 1911. — Ce travail est le résultat de treize années d'études, dont deux années entières sur le terrain; il a exigé souvent un effort d'exploration, dans ces régions dont certaines nous sont encore aussi mal connues que telle partie du centre de l'Afrique.

3. Pour dresser cette carte, l'auteur a recouru d'abord aux listes patriarchistes de la métropolie serbe de Priština. Les luttes entre exarchistes et patriarchistes n'existant pas en Kossovo et en Métohia, l'obstacle qui s'oppose à l'emploi de ces listes en Macédoine se trouve ainsi écarté; de plus, hormis un très petit nombre d'Albanais orthodoxes et les quelques Valaques de Prizren, aucune autre nationalité en dehors des Serbes ne figure sur ces listes. Mais la population y est comptée par maisons et non par têtes d'habitants et la population non orthodoxe, Albanais et Musulmans, y est complètement négligée. L'auteur a d'autre part fait appel aux instituteurs et aux popes qui sont évidemment les seuls agents d'information. Dans leurs villages ou dans les villages environnants, ils ont relevé le nombre des maisons et des familles, se sont renseignés sur l'origine de ces familles, la cause et le moment de leur venue dans le pays. Toutes les fois qu'il l'a pu, l'auteur a vérifié lui-même sur place les renseignements qui lui étaient fournis et n'a jamais employé que ceux dont il était sûr. La haute tenue scientifique de l'œuvre qui tranche tout à fait sur celle des

Actuellement, dans la partie du vilayet de Kossovo qui se trouve au nord du Chardagh et du Karadagh, on compte 26 339 maisons de Serbes orthodoxes qui se répartissent ainsi : sandjak de Novi Pazar 5 965; sandjak de Priština, 14 048; sandjak d'Ipek 3 926; sandjak de Prizren, moins les kaza de Tetovo et de Gostivar, 2 400. Ces chiffres prennent toute leur valeur si l'on sait que la vie familiale chez les Serbes de cette région continue à présenter la forme communautaire de la zadruga; aussi risque-t-on de rester un peu au-dessous de la vérité, en prenant, comme l'a fait le professeur Čvijić, une moyenne de 9 à 10 habitants par maison. En Métohia et dans le sandjak de Novi Pazar en particulier, les grandes zadrugas comptent parfois de 40 à 60 membres. Dans la région d'Ipek, au village de Drsnik, 5 maisons comptent chacune de 50 à 60 membres et les 20 autres, chacune plus de 25. En Kossovo, — bien que plus petite, de 12 à 15 membres en moyenne, et, moins fréquente, — la zadruga constitue aussi le type normal du peuplement. Aussi doit-on conclure qu'au nord du Char, en pays turc, vivent aujourd'hui encore 260 000 Serbes orthodoxes.

A l'inverse du Serbe qui se groupe pour se défendre, l'Albanais vit en familles distinctes, car il est l'agresseur. En regard du nombre de la population serbe, on ne peut encore placer le chiffre de la population albanaise. Toutefois, dans les différentes régions qui ont fait l'objet d'enquêtes détaillées, des rapprochements partiels permettent de saisir le phénomène de la descente et de l'avancée albanaise. Ces études de détail, portant sur 443 villages répartis à peu près également en Kossovo et en Métohia, déterminent non seu-

livres publiés jusqu'alors et la personnalité même de l'auteur justifient pleinement la confiance dans les documents qui nous sont présentés. La plupart des informations ainsi recueillies datent des années 1900-1908, tandis que les listes de la métropolie utilisées sont celles de 1910. Des difficultés se sont opposées à cette enquête dans maint pays où la population est en partie ou en totalité albanaise, aussi n'a-t-il pas été toujours possible de déterminer et parfois même d'évaluer le nombre des habitants autres que les Serbes. Une carte de densité de la population est aujourd'hui encore impossible à dresser; en l'état actuel de nos connaissances il faut considérer comme un résultat très appréciable le fait d'être arrivé à représenter graphiquement et assez exactement la répartition actuelle des différents éléments à la surface du pays.

lement le nombre de la population, la confession et le groupe ethnique auxquels appartiennent les familles établies dans ces villages, mais encore leur pays d'origine et la date de leur arrivée.

De cette enquête il résulte dans l'ensemble que le recul des Serbes, bien qu'évident, n'est pas tel pourtant qu'on eût pu l'imaginer : on constate en effet un renouvellement incessant de la population qui, bien que ralenti en ces dernières années, explique néanmoins en partie pourquoi les Serbes n'ont pas entièrement cédé la place à l'Albanais. Des montagnes de l'ouest et en particulier du Brdo Monténégrin, ce « réservoir d'hommes », les montagnards serbes sont descendus en Métohia, en Kossovo, tout comme y descendirent les montagnards albanais, au cours des deux derniers siècles. D'autre part, beaucoup de Serbes, oubliés en avant-garde aux environs de Scutari, se sont repliés peu à peu vers leurs compatriotes des plaines de l'est, tandis que d'autres quittaient les pays de Tétovo et d'au delà pour repasser le Char. Ces nouveaux venus ont comblé peu à peu les vides causés par l'extinction ou l'émigration des leurs.

D'autre part l'étude du passé des familles montre qu'il serait plus exact de parler non pas tant d'un recul des Serbes que d'un recul de l'orthodoxie au profit de l'Islam. Il est aujourd'hui des régions entièrement habitées par des Serbes musulmans, qui, au lieu de maintenir leur nationalité comme les musulmans de Bosnie-Herzégovine, sont en partie ou complètement déjà albanisés. Chez eux on peut retrouver encore une vénération toute particulière pour saint Nicolas, et l'observance de la Slava, fête familiale des Serbes. Dans leurs villages il y a presque toujours d'anciennes églises, de vieux cimetières où reposent leurs ancêtres chrétiens et où fréquentent ces petits-fils, musulmans aujourd'hui, chez qui la tradition domine le sentiment religieux. D'ailleurs les Serbes n'ont pas été seuls à se convertir : jusqu'à une date très récente, tous les Albanais venus des tribus catholiques de l'ouest, Malissores, Mirdites et autres, passaient régulièrement à l'Islam, peu après leur descente en Métohia. Par ces conversions forcées ou spontanées, s'explique la prédominance progressive de l'élément musulman en Vieille-Serbie.

Le pays le plus entamé aux dépens des Serbes est naturellement Métohia[1]. La Haute-Albanie en est toute proche; les Serbes n'y forment plus que de petits îlots au pied de la grande falaise du Prokletié et de la Mokra Gora. Comme pour rester en vue de leur vieille cathédrale, la patriarchie d'Ipek, ils ont fui le centre de la plaine, envahie par la broussaille, coupée de petits bois. Là le Turc n'ose et ne peut rien, l'Albanais est le maître. Par endroits une koula (maison-forte), en pierres taillées, aux murs épais, aux étroites meurtrières, en rappelle la présence. Entre les cheminées élancées, se dresse une sorte de guérite, dominant tout le pays et, elle aussi, percée de meurtrières. A côté, le petit bois où se tendent les embuscades, où « se paie le sang », constitue avec la koula et le fusil, les trois forces de l'Albanais. Dans cette région quiconque tient à ses biens et à sa vie doit être armé, même le petit pâtre de douze et quinze ans qui garde son troupeau; le paysan dès qu'il voit poindre un inconnu, lâche la faux ou la charrue pour prendre le fusil. Les villages serbes, de 10 à 20 maisons au plus, y offrent un contraste saisissant avec les koulè albanaises, superbes et isolées : les petites maisons des Slaves se serrent les unes contre les autres, avec leurs toits de chaume, sans cheminées, avec leurs doubles portes qui se font face pour assurer toujours une issue en cas d'attaque.

Au centre des villes, les koulè fortifiées des chefs albanais, Moula Zeka à Ipek, Riza bey, Baïram Tsour à Djakovica, représentent la véritable autorité. Leurs murs abritent parfois une centaine de gens armés qui à l'entour entretiennent la terreur. On se croirait dans un coin de l'Italie du Moyen âge; chaque ville est divisée en plusieurs quartiers: à Djakovica, chaque quartier a son marché, car si le marché était commun, ce serait un massacre général : on se doit « tant de sangs »! Djakovica, le centre des beys et chefs de fis albanais, est aujourd'hui en presque totalité albanaise. Ipek, la métropole religieuse des Serbes jusqu'à 1768, sur les 2 258 maisons qu'elle comptait en 1900, en avait 519 qui

1. 176 villages étudiés, dont 87 où figure l'élément serbe orthodoxe et 17 exclusivement peuplés par lui. Au total 3 079 maisons, dont 889 aux Serbes, 2 087 aux Albanais musulmans, 188 aux Albanais catholiques, le reste aux Tsiganes musulmans ou orthodoxes.

étaient habitées par des Serbes orthodoxes (800 en 1857, selon Hilferding), contre 1709 aux Musulmans : 334 à des musulmans de race serbe parlant encore le serbe et l'albanais, 130 à des Tsiganes et 1 204 à des Albanais musulmans.

Cette population, dans les villes comme dans les campagnes, paraît installée de fraîche date. Les villages sont établis sur des terrains récemment défrichés, tandis que les ruines d'églises et les vieux cimetières sur des lieux anciennement habités, abondent. Et cette impression se confirme quand on interroge les habitants sur leur origine. Les descendants de l'ancienne population serbe sont aujourd'hui l'exception; il y eut des migrations en masses à la fin du XVII[e] et au début du XVIII[e] siècle. La grande majorité de la population actuelle de Métohia n'est arrivée là que depuis cent à deux cents ans au plus. Dans la ville d'Ipek, les immigrés, depuis moins de cent cinquante ans, constituent 72,5 p. 100 des maisons serbes. Le contingent fourni par les immigrés serbes à la population actuelle de Métohia apparaîtrait encore beaucoup plus grand si l'on pouvait toujours déterminer avec certitude le nombre de ceux qui, arrivés là, sont passés à l'Islam et se sont fondus depuis dans la masse albanaise; mais plus rien maintenant ne permet de les en distinguer, sauf leur nom et parfois encore leur connaissance de la langue serbe. En général, pourtant, se transmet le souvenir de la conversion et des circonstances qui l'ont accompagnée. La date de la plupart de ces conversions ne remonte pas bien loin : on sait par exemple que dans le village de Dečani le dernier Serbe est passé à l'Islam entre 1860-1870; les quatre maisons serbes qui s'y trouvent maintenant s'y sont établies ensuite.

Depuis une trentaine d'années le nombre des immigrants serbes s'est beaucoup réduit : la plupart venaient des pays réunis au Monténégro par le traité de Berlin. Le mouvement d'émigration se poursuit toujours hors de ces montagnes, mais il change de mobile et de direction : au lieu d'être provoqué surtout par l'osvéta, « la vendetta », il a la faim pour cause, et maintenant l'émigrant tourne le dos à Métohia, où la même misère l'attend, pour se diriger vers l'Amérique.

Il n'y a pas longtemps non plus que la population albanaise est, elle aussi, descendue dans la plaine du Drim blanc. Les

montagnes albanaises la dominent à l'ouest et au sud. A ces montagnards vigoureux et pauvres, qui subissaient l'attrait d'un pays fécond, et de villes riches, il fut facile de refouler ou d'absorber une population clairsemée et déjà amollie. La majeure partie des Albanais est arrivée en Métohia vers la fin du xviie et le début du xviiie siècle. Les montagnes de Dukadžin en fournirent un si grand nombre que souvent aujourd'hui ils appliquent ce nom de Dukadžin à tout le bassin du Drim blanc. Ceux qui vinrent ensuite, se recrutèrent surtout dans les pays situés plus à l'ouest. Ces Malissores, arrivés catholiques, sont presque tous aujourd'hui islamisés. Toutefois, les Mirdites qui, depuis une cinquantaine d'années, sont venus s'établir aux environs de Djakovica y conservent leur foi et forment déjà plusieurs îlots catholiques dans la masse de leurs compatriotes musulmans.

Au sud de Métohia, dans le pays de Prizren les Serbes se concentrent pour résister à la poussée albanaise. Prizren conserve pour eux son prestige de vieille capitale de Douchan : c'est toujours le Tsarigrad des chansons populaires. Grâce à son brillant passé et à son heureuse position sur les chemins venant de Kossovo, de Métohia, de Tétovo, à portée du chemin de Bosnie, sur la voie la plus courte du Danube à l'Adriatique, Prizren, jusqu'à la fin du xviie siècle, drainait tout le commerce de Mitrovica à Uskub, puis l'écoulait vers Scutari. Mais, plus encore que la décadence des ports de l'Adriatique, le progrès des Albanais, l'insécurité et la terreur en permanence ; la ville plusieurs fois assiégée, et contrainte à payer de gros tributs ; aux environs, l'élevage, dont les produits animaient le marché, tout à fait compromis ; enfin, il y a quarante ans, la construction du chemin de fer de Mitrovica, — autant de raisons qui expliquent le déclin du plus grand marché serbe au temps d'Uroš et de Douchan.

Magnifiquement assise au pied de la montagne, Prizren, avec ses 30 000 habitants, reste encore la plus grande ville de Turquie au nord du Char ; mais tandis que vers 1840, elle était au quatre cinquièmes serbe et ne comptait qu'un sixième d'Albanais [1], aujourd'hui, d'après la statistique turque de 1910,

1. Dr J. Müller, *Albanien, Rumelien und die österreich-montenegrische Grenze*. Prag, 1844.

sur 30285 habitants. 23800 sont musulmans, soit environ les quatre cinquièmes et 4350 seulement Serbes orthodoxes[1], — ces derniers comprenant d'ailleurs un fort contingent de familles venues des villages voisins et encore, par delà le Char, du pays de Tétovo (Kalkandelen). Faibles numériquement, les Serbes sont très actifs. Il y a trente ans tout le commerce était entre leurs mains et aujourd'hui ils en détiennent toujours une part considérable. Outre leurs diverses écoles primaires, ils ont un séminaire et une école de commerce; leur langue continue à être la langue du marché au même titre que l'albanais. Ils ont ardemment réclamé la réalisation du projet Danube-Adriatique et les voilà qui travaillent à doter Prizren d'une installation électrique en utilisant la force de leur Bistrica.

Tout comme Ipek, Prizren n'est déjà plus qu'une citadelle isolée pour les Serbes qui se sont repliés au pied des monts du nord et de l'est. Au nord, dans la plaine du Drim, on les retrouve épars dans 41 villages où ils comptent au total 723 maisons. Leur plus gros village est Velika Hoča (131 maisons sur 141), mais c'est à Orahovac, le centre du pays, qu'ils sont le plus nombreux (141 maisons contre 416 aux musulmans). La presque totalité des musulmans de cette région est formée par des Serbes passés depuis peu à l'Islam[2]. La plupart des conversions semblent s'être opérées depuis le début du XIX[e] siècle; beaucoup remontent à moins de vingt-cinq ans et l'on trouve de nombreuses familles divisées en maisons orthodoxes et en maisons musulmanes.

Mais ce phénomène d'islamisation est surtout remarquable dans les hauts bassins qui, au delà de la cuvette de Prizren, s'alignent au pied nord du Chardagh : celui de Gora est exclusivement peuplé par des Musulmans qui ne parlent que le serbe, et qui, fidèles observateurs de leurs coutumes et fêtes d'autrefois, vivent en hostilité constante avec les Albanais. Ils ont dû renoncer à leur antique métier de pasteurs, la mon-

1. Le reste de la population se répartit comme suit : Latins (catholiques) 950, Valaques de Macédoine 725, Tsiganes 460.

2. 17 villages étudiés en détail. Leurs 1310 maisons se répartissent ainsi : 644 aux Serbes musulmans, 516 aux Serbes orthodoxes, 53 aux Albanais musulmans, 24 aux Albanais catholiques, 5 aux Serbes catholiques, 6 aux Turcs, 52 aux Tsiganes orthodoxes, 10 aux Tsiganes catholiques.

tagne devenant trop peu sûre; ils émigrent, maintenant, dans toute la péninsule et dans l'Europe centrale où ils se sont fait une spécialité de la vente des boissons et produits sucrés de l'Orient. A la suite du bassin de Gora, le bassin de Sredska est presque également partagé entre musulmans (486 maisons) et orthodoxes (420); puis, toujours vers le nord, Sirinié compte 10 villages serbes (741 maisons serbes sur 795), contre 7 villages albanais (213 maisons). Ici encore pour déterminer la proportion réelle des deux éléments, on doit songer que la zadruga est le type normal de la maison serbe, tandis que chez l'Albanais il est de mode de procéder sans retard au partage du bien familial. Le groupe serbe s'est donc bien maintenu dans cette région où les anciens habitants ont trouvé un abri, les immigrés un refuge. Ces immigrés, fuyant les plaines dangereuses de Tétovo, Kossovo, Métohia, sont accourus dans ces petites cuvettes difficilement accessibles et, grâce à leur grande fécondité, ils ont réussi à y former la moitié de la présente population orthodoxe. Ici, la terre est libre; mais elle manque, et l'on n'ose plus envoyer les troupeaux sur la montagne que l'Albanais occupe. L'émigration a déjà commencé : les uns s'en vont comme maçons, d'autres comme scieurs de bois, en Roumanie, en Bulgarie : beaucoup partent pour l'Amérique. Quant aux Albanais, ils sont tous, ici aussi, des immigrés, — les plus anciens venus il y a cent cinquante ans. La plupart se recrutent parmi les gens de Ljuma et les Mirdites; ces derniers, arrivés catholiques, sont passés à l'Islam et sont considérés comme les fanatiques les plus redoutables. Dans les champs de Kossovo, on retrouve en présence Serbes et Albanais, musulmans et orthodoxes. Mais ici les Serbes ne se distribuent pas en lambeaux isolés; ils forment une bande qui s'allonge selon l'axe de la plaine, s'élargit au sud en s'appuyant sur la Morava supérieure et va en s'amincissant vers le nord jusqu'à Mitrovica où elle rejoint la masse compacte des Serbes de l'Ibar et du Sandjak. Nulle part elle n'atteint la frontière du royaume de Serbie; elle est enserrée au nord et au sud par deux longues zones albanaises qui, s'avançant petit à petit, la pénètrent et l'étranglent même par endroits.

Déjà le pays de Férizovic, au sud de la plaine, a presque complètement perdu son caractère serbe. Férizovic, au point

où le chemin de Prizren rejoint la ligne de Mitrovica, sur ses 400 maisons n'en compte que 38 aux Serbes orthodoxes. Au sud de Priština, tout le pays de la Drenica est complètement albanisé; de même au nord, la vallée du Lab, et aussi dans la vallée de la Morava la région qui confine à la Serbie. Au nord de Kossovo, la contrée de Vučitrn est très compromise, enfin, au cœur même de Kossovo, les Albanais ont pénétré jusqu'au sanctuaire serbe de Gračanica; on y compte aujourd'hui 5 maisons albanaises, venues de Drenica, il y a sept ou huit ans[1].

Si la situation apparaît si grave pour les Serbes, c'est qu'ils ont à faire front de deux côtés à la fois. De l'ouest, après avoir débordé Métohia, est venu l'afflux albanais, le plus ancien, le plus considérable, composé de Malissores, de Mirdites et aussi de gens de Dibra et de Ljuma, arrivés la plupart depuis cent à cent cinquante ans et aujourd'hui tous musulmans. Du nord, depuis 1878, un nouveau courant albanais est descendu en Kossovo, habitants des territoires cédés à la Serbie par le Congrès de Berlin, et se repliant vers le sud, en refoulant devant eux les Serbes qu'ils rencontraient. Au nombre de 30 000 environ, ces Albanais occupent aujourd'hui toute la vallée du Lab que les Serbes ont dû quitter pour passer en Serbie, à l'exception de sept familles demeurées en Kossovo; ils détiennent en même temps toute la zone frontière depuis Kopaonik jusqu'à la Morava du sud. Ce sont les plus grands brigands de Kossovo; par rancune, ils font payer aux Serbes de Turquie le départ auquel les ont contraints les Serbes du Royaume. Leurs brigandages et leurs rapines provoquent à tout instant des incidents de frontière.

A l'effort albanais, il faut joindre aussi celui des Turcs qui, pour retirer à Kossovo son caractère national, ont recouru à la colonisation. Vers 1860-1870, après les révoltes du

1. En Kossovo : 136 villages étudiés en détail, dont 54 mixtes et 17 purement serbes. Au total 4 679 maisons, dont 1 325 aux Serbes orthodoxes, 2 515 aux Albanais musulmans, 752 aux Musulmans immigrés.

Haute-Morava : 56 villages étudiés en détail dont 27 mixtes, 14 purement serbes; ces derniers sont les plus gros villages de la région.

Au total : 2 667 maisons, dont 1 013 aux Serbes orthodoxes (18 aux catholiques), 1 115 aux Serbes turcisés, 188 aux Albanais, 106 aux Musulmans immigrés.

Caucase, une quarantaine de mille de Tcherkesses furent déversés en Kossovo. Ils furent décimés rapidement par un climat et des conditions de vie tout différents des leurs, et ceux qui ne moururent pas durent quitter le pays. Après la guerre serbo-turque, au lendemain de l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, l'expérience fut reprise, cette fois avec les musulmans des deux provinces, et elle se poursuit au lendemain de l'annexion. Ces Muhadjiri sont installés pour la plupart dans le sandjak de Novi Pazar et en Kossovo, de préférence là où les chrétiens sont en majorité, au voisinage immédiat de leurs villages ou de leurs monastères. Entre autres privilèges, on leur a attribué une partie des pâturages communaux; l'élevage étant toujours une des principales ressources de l'habitant, surtout dans le sandjak, les Serbes du voisinage ont dû émigrer.

Enfin, la proximité même de la Serbie qui, semble-t-il, devrait favoriser la résistance de l'élément serbe en Kossovo est au contraire trop souvent pour lui une cause de faiblesse : pour échapper à la misère, pour fuir les vexations du Turc, les violences de l'Albanais, le Serbe cède trop facilement à la tentation de franchir en un jour de marche la distance qui le sépare de la frontière; il sait que dès qu'il mettra le pied sur le sol de Serbie, à la menace constante d'ennemis de sa race et de sa foi succédera la joie de se retrouver parmi des frères.

Parcourant ce pays de Kossovo, il y a quinze ans, Victor Bérard envisageait ainsi l'avenir des Serbes : « Si l'anarchie actuelle dure encore dix ans, le Serbe pourra fonder en Vieille-Serbie toutes les écoles qu'il voudra, envoyer des évêques et des prêtres dans toutes les villes et dans tous les hameaux, les prêtres ne trouveront plus un chrétien à catéchiser, les écoles ne trouveront plus un Slave à éduquer. Devant l'Albanais, en effet, le Slave est obligé de fuir ou de mourir et sa disparition dans tout le pays ne sera qu'une affaire d'années et de quelques années[1]. » Depuis lors, l'anarchie a duré; elle a même empiré. Cependant, ainsi qu'en font foi les chiffres cités plus haut, non seulement tous les Serbes n'ont pas

1. *La Macédoine*, Paris, 1896, p. 139.

émigré, bien qu'on retrouve des gens de Kossovo dans toute la Serbie du centre et de l'est, non seulement tous les Serbes ne se sont pas « arnautisés », bien qu'un grand nombre, — ceux de la Drenica en particulier, — soit passé à l'Islam, mais ils ont encore dans cette région plus de 14 000 maisons, soit près de 150 000 âmes[1].

Cette persistance de la vie serbe en Kossovo s'explique par le culte du passé, le prestige des souvenirs. Nulle part les vieilles églises serbes ne sont aussi nombreuses, aussi belles; nulle part la dévotion au pays et à la religion ne s'exprime sous des formes aussi touchantes. Les Serbes de Kossovo ont conscience de garder les Lieux Saints où, de Serbie, on vient en pèlerinage.

Au surplus, en certaines parties de Kossovo. tandis que l'attention n'était attirée que par les départs ou les conversions, le renouvellement incessant de la population serbe restait inaperçu. Aujourd'hui l'on sait que les neuf dixièmes des Serbes habitant le pays sont des immigrés et, pour beaucoup, des immigrés de fraîche date, — la moitié environ étant arrivée au cours du dernier siècle. Ceux qui sont venus du sud, des régions de Tetovo. Uskub, Kičévo s'égrènent jusqu'aux environs de Priština : ils forment le courant le plus faible, ayant quitté des pays assez sûrs pour descendre dans des régions de moins en moins sûres. Les nouveaux venus de l'ouest et du nord-ouest l'emportent de beaucoup par le nombre, la vigueur et la fécondité. Ils constituent le type prédominant de la population ; parmi eux figurent des émigrants du pays de Prizren et de Métohia qui s'arrêtent en Kossovo à la descente. Mais les montagnards du nord et du nord-ouest, ceux du Brdo monténégrin et les gens du Haut-Ibar, de ce pays que l'on appelle Vieux-Kolašin sont encore les plus nombreux. Par la vallée de l'Ibar. ils débouchent à Mitrovica, là ils bifurquent. les uns continuant directement sur Raška et la Serbie. les autres obliquant en Kossovo. A la différence des autres émigrants qui la plu-

1. Chiffre supérieur aux diverses évaluations tentées jusqu'alors, mais qui se rapprocherait sensiblement de ceux de la statistique officielle. (Cf. Pinon, *l'Europe et l'Empire ottoman*, p. 143.) Recensement ordonné par Hilmi Pacha en 1908 : 164 176 patriarchistes pour *la partie* du vilayet de Kossovo dont le recensement est achevé.

part fuient devant le brigandage albanais, ceux-ci au contraire témoignent d'une force d'expansion comparable à celle qui a poussé les Albanais hors de leurs montagnes. La plupart sont venus parce que trop nombreux et qu'ils étaient chassés de leur pays par les vendettas et les rivalités entre familles, entre tribus; beaucoup, par prudence, ont dû changer de nom et de patron. Ce sont eux qui ont entretenu la tradition des fameux uskoks, dont le rôle est si grand dans l'histoire des Slaves du sud. Venus de pays où les leurs vivent en groupes compacts, sans avoir été jamais pénétrés par aucun élément étranger, ils ont conservé en Kossovo leur exceptionnelle fécondité; ils y possèdent toujours les zadrougas les plus nombreuses et, même ont réussi sur certains points à refouler l'élément albanais, dans le nord en particulier. C'est ainsi qu'aux environs de Vučitrn, des villages comme Slatina, Rasnik, entièrement albanisés il y a quatre-vingts ou cent ans, après le départ des anciens Serbes pour la Serbie, sont redevenus complètement serbes depuis.

Enfin tous ces émigrants, chassés par la violence, la faim ou la vendetta et arrivés là, presque tous, comme uskoks, ont été installés sur les parties les plus fertiles de Kossovo, mais sans pouvoir posséder jamais la terre qu'ils mettaient en valeur. Nulle part en Turquie d'Europe la proportion des terres libres n'est aussi faible. Sur toute l'étendue de Kossovo, il n'y a pas 25 familles serbes qui possédent en propre le sol qu'elles cultivent. Jusqu'ici victime de l'exploitation des aghas et des beys, et des rapines albanaises, resté sans armes et sans défense, le Serbe, misérable tchiftchia, a trouvé dans sa lamentable situation une condition de durée[1] : il représentait le seul vilain qui pût labourer le sol et fournir leurs rentes aux beys, leur pitance aux Albanais.



En ce coin de Turquie, depuis cinq siècles, le chrétien opprimé se débat pour sauvegarder son existence, sa religion

1. Par une sorte de mimétisme instinctif, le Serbe a adopté le costume et souvent la langue de l'Albanais. Soucieux de se dissimuler le plus possible, il a contribué ainsi à exagérer l'importance apparente de l'élément albanais en Vieille-Serbie.

et sa race. De guerre lasse, à plusieurs reprises, il a abandonné la lutte, mais, avec de nouveaux renforts, la lutte reprenait. Tout cela va changer avec l'émigration des Serbes vers les Amériques, avec la force croissante de l'expansion albanaise, avec les intentions nouvelles de la Jeune Turquie.

Chaque année, à l'exception de la seule Serbie, la péninsule balkanique fournit un fort contingent au mouvement d'émigration vers les Amériques. Le Monténégro, la Turquie d'Europe, et en particulier la Vieille-Serbie et la Macédoine, ont été atteints tour à tour, au cours de ces cinq ou six dernières années. C'est presque exclusivement l'élément slave qui s'éloigne. D'après les statistiques américaines, le nombre des Slaves de Turquie immigrés aux États-Unis en 1907 étaient de 20 768. en 1908 de 52 559. Jusqu'alors à ces Slaves, la Serbie et la Bulgarie avaient servi de débouchés, mais en ces pays, l'immigration est devenue très faible. Le sort misérable des Slaves de Turquie les désigne à la propagande des agences d'émigration ; dans la plupart des villages, les grands services de navigation ont leur représentant indigène ; partout l'œil est attiré par des pancartes flamboyantes où s'étalent d'immenses navires tournant leur proue vers une terre dorée. A la gare de Belgrade défilent sans cesse de pauvres diables, encadrés par deux ou trois individus d'allures louches qui ne les quitteront qu'à Hambourg, à Brême ou à Anvers.

Tandis que les Slaves partent en silence, les hauts faits albanais s'imposent à l'attention de l'Europe. Les coups de fusil ont été entendus ; comme l'Europe, la Turquie actuelle réserve aux Albanais sa sollicitude exclusive.

Ils tiennent maintenant tout le pays de Debar, ils s'étendent dans le bassin de Gostivar et de Tétovo, ils ont passé Djakovica, Ipek, Prizren, ils sont entrés en Kossovo, dans le kaza de Gnilane et ont même franchi vers l'est la ligne de Salonique. Les circonstances ont puissamment assisté leurs qualités personnelles dans cette œuvre de pénétration. Hormis quelques Turcs établis dans les villes et les Bosniaques immigrés, ils étaient seuls à représenter l'élément musulman en face des Slaves chrétiens ; ils pouvaient user et abuser de cette situation privilégiée à la faveur de l'anarchie où ces pays ont vécu jusqu'à nos jours. Seuls, ils avaient le droit de porter des

armes, — tous les gardes champêtres slaves institués après 1903 ont été massacrés ; — seuls ils osaient s'en servir pour razzier, violer, tuer, sans avoir presque jamais à craindre aucune répression. La liste de leurs méfaits, d'une barbarie souvent effrayante, serait interminable. Sous ce régime de terreur, leur nombre s'est grossi de tous les Serbes qui, par la contrainte ou d'eux-mêmes, sont venus se joindre à eux.

Pour que la lutte entre Serbes et Albanais fût d'une inégalité moins criante, il faudrait que l'anarchie prît fin, que chacun pût paître son troupeau sur la montagne et surtout ensemencer la plaine. Le péril est d'autant plus grave pour les Slaves qu'en Kossovo, où l'on constate déjà l'influence du rail, l'Albanais commence à oublier qu'hier encore il n'était que pasteur et brigand. Descendu dans la plaine, le montagnard se change petit à petit en laboureur. Il est aidé dans cette transformation, par les nombreux Serbes albanisés qui savaient déjà travailler la terre avant leur conversion. Du jour où cessera la vendetta et les grosses charges qu'elle entraîne, l'Albanais économe et très endurant, pourra devenir un redoutable concurrent pour le Serbe. Plus hardi aussi, l'Albanais, quand il ne s'empare pas du sol par la violence ou la ruse, l'achète partout où il le juge bon, sans se soucier de l'éloignement ; le Serbe, lui, n'achète jamais qu'à proximité immédiate de son village. En Drénica, il est courant de trouver des paysans albanais possédant de 100 à 500 livres (2 200 à 11 000 francs) de capital, outre leur bétail et leurs autres biens. Beaucoup déjà circulent en voitures comme de vrais seigneurs. En Kossovo se distinguent surtout les Albanais immigrés de Serbie ; arrivés presque nus, la plupart aujourd'hui vivent dans l'aisance. De Mitrovica à Kačanik, on retrouve ce type d'Albanais actif, plein d'initiative, tantôt paysan, tantôt boutiquier, aubergiste, voiturier, gendarme ou gardien de chemin de fer ; souvent même il est le bailleur de fonds du Slave, auquel il prête au taux ordinaire de 60 p. 100. Quant aux éléments de trouble, ils se recrutent parmi les Albanais restés pauvres ou parmi ceux qui sont membres de familles nombreuses : recourant aux rapines et aux brigandages, sans que d'ailleurs leurs compatriotes en soient jamais victimes, ils arrivent, eux aussi, à prendre pied là où ils le désirent et à s'enrichir, ainsi que l'ont

fait Roustem Kabach, Moula Zeka, Issa Bolyétinats, les plus fameux Albanais de ce temps.

L'Albanais semble ainsi vouloir, à l'école du Serbe albanisé, se charger lui-même d'exploiter cette terre qu'il est en train d'acquérir, ou de conquérir plutôt.

Le triomphe de l'Islam, s'annonce donc. Mais un jour prochain peut surgir pour le Turc le danger d'une Grande Albanie, ayant derrière elle l'Autriche, — danger beaucoup plus grand et plus menaçant que ne fut celui de la Grande Bulgarie de San Stephano. L'action de Vienne est très active parmi les divers petits groupes catholiques : Albanais dans la région de Djakovica, Serbes de Zagorié, dans le nord du Karadagh (160 à 180 maisons), dans le pays voisin de Laraman (crypto-catholiques) et dans la ville de Janjevo (400 maisons sur 505). Les portraits de François-Joseph à l'église sont adorés comme des icones; les missionnaires circulent: des colonies de Juifs de Budapesth, les meilleurs agents du germanisme dans les pays slaves du Sud, parcourent le pays et s'y installent à demeure. L'argent travaille : Issa Bolyétinats était accusé récemment d'avoir été à Mitrovica recevoir une somme que lui avaient refusée les autorités turques, mais qu'il avait déclaré savoir où trouver. En ce moment il est question de fonder à Uskub une banque autrichienne au capital de cinq millions et qui aurait des succursales à Vélès, Pristina, Ipek, Prizren. Enfin la récente intervention diplomatique du marquis de Pallavicini à Constantinople, à côté d'autres indices qu'il serait peut-être encore prématuré d'exposer ici, est venue prouver une fois de plus à la Jeune-Turquie l'intérêt croissant que la puissance maîtresse de la Bosnie manifeste pour la Vieille-Serbie. Déjà la presse autrichienne s'accorde à la baptiser du nom général d'Albanie, comme pour faire oublier ainsi à l'Europe toute l'utilité qu'il y aurait pour elle à dresser une Serbie grande et forte qui barrerait à l'Autriche le chemin de Salonique.

Soucieuse d'inaugurer un régime de justice pour tous, la Jeune-Turquie, en contraste avec l'action des bandes grecques et bulgares, et avec l'état de rébellion ouverte des Albanais, devrait apprécier l'attitude parfaitement loyale des Serbes, leur constante fidélité aux heures les plus critiques. Paisibles

et conciliants, ils se sont vu arracher les armes qu'ils cachaient de jour, mais qui, la nuit, les défendaient contre l'attaque toujours à redouter, et fermer sous un vain prétexte leurs écoles pendant plusieurs mois, à l'encontre des privilèges garantis par un firman antérieur. Les Serbes ont été froissés à différentes reprises dans leurs sentiments les plus intimes, lorsque, par exemple accourus pour saluer le Sultan, le peuple de Kossovo a vu descendre les cloches de ses églises; enfin et surtout ils sont menacés dans leur existence même par le funeste décret qui contraint le tchiftchia à passer un contrat avec son agha : ce contrat, naturellement de très courte durée, neuf ans au plus, méconnaît les quelques droits, — en particulier celui de transmission dans la famille, — que lui reconnaissait la loi de 1859, accordée il est vrai à la Bosnie mais, à défaut d'autre, appliquée également en Kossovo : le tchiftchia, devenu une sorte de tenancier temporaire, sera obligé de partir s'il ne se résigne pas à accepter les conditions de l'agha. Ne pouvant ni résister, ni protester, exposé sans défense à toutes les attaques, hier encore privé de ses écoles, tandis que ses fils sont envoyés servir au loin sur le Bosphore ou même sur les hauts plateaux de l'Asie, menacé enfin d'être expulsé de ce sol, berceau et espoir de sa race, dont Mechtrovitch, le grand sculpteur national, vient de ressusciter à l'exposition de Rome la superbe épopée, — que peut, que doit penser le Serbe à la vue de l'Albanais, déjà si privilégié, et récompensé encore de ses récentes révoltes, en recouvrant les armes qu'on lui avait enlevées, en recevant de l'argent pour relever ses koulè démolies, pour payer ses dettes de sang et enfin continuant comme par le passé ses méfaits, assuré presque toujours de la même impunité?

Toutefois, si l'on songe au sort réservé à la population serbe pendant plus de quatre siècles et particulièrement au cours du siècle dernier, quand Turcs et Albanais se sont acharnés contre ce raïa qu'ils accusaient d'être un révolutionnaire, ce qui doit surprendre, ce n'est pas le recul de cette race, c'est son maintien actuel[1], le nombre et l'étendue des positions qu'elle occupe encore, les promesses d'avenir et de développement

1. Dès 1859, Hilferding, un slave pourtant, annonçait son étouffement (pp. 107, 124), ouv. cité.

qu'elle offre et qui se réaliseraient aussitôt après le rétablissement de la sécurité, et la reprise de la lutte à conditions moins inégales.

Le Turc, au milieu des difficultés de tout ordre contre lesquelles il a eu à se débattre, soit qu'il redoutât une nouvelle immixtion de l'Europe, soit qu'il fût animé d'un sincère désir de conciliation, a exprimé en plusieurs occasions ses intentions bienveillantes pour cette population si opprimée et si loyalement fidèle. Les bons rapports qu'entretiennent la Serbie et la Turquie, les séjours du roi Pierre à Constantinople, du prince Izeddine à Belgrade, le souci évident d'éviter tout froissement politique et surtout l'intimité des rapports économiques depuis 1906, date de la rupture du traité de commerce austro-serbe, — ont déjà réagi sur le sort des Serbes de Turquie. Tandis que le gouvernement serbe obtenait d'importantes concessions pour son exportation par Salonique, les Serbes de l'Empire se voyaient reconnaître leurs anciens droits sur plusieurs monastères, entre autres Treskavac, Zrre, Slepče dans le pays de Prilep, indûment occupés par les exarchistes ; ils voyaient attribuer à l'un des leurs, l'évêque Varnava, l'éparchie de Débar-Vélès. Le nombre de leurs sièges épiscopaux se trouve ainsi porté à trois. Quiconque connaît les conditions de la propagande en Macédonie saisira toute l'importance d'une pareille concession : un Serbe succédant à un Grec à la tête d'une église, c'est un événement dont les conséquences apparaissent presque immédiatement sur la carte ethnographique de la région. Les écoles de l'éparchie de Rachka-Prizren, fermées depuis plus de neuf mois ont été rouvertes et le *Vardar*, unique journal serbe édité en Turquie, a été autorisé à reparaître. Enfin on parle du chemin de fer Danube-Adriatique. Jusqu'ici on s'est plu à en envisager les conséquences internationales, politiques et économiques, et la Serbie elle-même y voit surtout un instrument indispensable à son indépendance économique. Mais cette ligne, indépendamment du grand crochet de Débar, influera aussi sur la mise en valeur et sur le peuplement de la Vieille-Serbie. Tout comme l'ancienne via de Zenta, elle va traverser en écharpe toute la région, relier les vieilles capitales de Priština et de Prizren, leur rendre l'animation et la prospérité de jadis. En établis-

sant des relations directes avec la Serbie actuelle, elle contribuera puissamment à fortifier la conscience nationale chez les Serbes de la Vieille-Serbie et facilitera la lutte qu'ils ont à y soutenir pied à pied contre l'Albanais. Il sera une sérieuse garantie de sincérité pour le programme exposé au printemps dernier sur la tombe du sultan Murat, quand le sultan actuel vint poser la première pierre de l'Université de Kossovo, voulant ainsi symboliser l'union des races et des religions au sein de son Empire.

Mais ce ne sont là encore que des promesses. Aucune réforme notable n'a été jusqu'ici réalisée. La paix pour tous ne s'est pas encore substituée à la violence, à l'épouvante. Ces derniers mois, depuis la fin officielle des troubles de l'Albanie du nord, on assiste en Vieille-Serbie à une recrudescence du nombre des attentats : vols, pillages, meurtres, incendies. Les Albanais ont recouvré leurs armes, ils reçoivent de l'argent, ils voient le vali d'Uskub aller d'un chef à l'autre et faire tout pour s'attirer leurs bonnes grâces. Cette attitude conciliante de la Jeune-Turquie ne peut être que provisoire. Sous peine de ramener le régime hamidien, elle ne saurait être compatible avec le souci de la sécurité publique et de l'application uniforme de la loi. Autrement, elle ne ferait qu'augmenter le nombre des mécontents, au moment même où menace le danger d'une dislocation attendue et annoncée depuis si longtemps déjà.

GASTON GRAVIER

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Fernand Caussy une lettre que nous nous faisons un devoir de publier :

Paris, le 22 octobre 1911.

Monsieur le Directeur,

Vous avez donné comme inédites, dans votre numéro du 15 octobre dernier, des lettres de la marquise du Deffand à Maupertuis. J'ai l'honneur de vous faire connaître que déjà les mêmes lettres avaient été publiées par mes soins dans la livraison du *Correspondant* du 10 octobre 1908.

Je compte sur votre courtoisie pour insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

FERNAND CAUSSY

Ayant communiqué cette lettre à M. le Dr Georges Hervé, nous avons reçu de lui cette réponse, qui fait honneur à sa bonne grâce comme à sa bonne foi :

Paris, le 25 octobre 1911.

Monsieur le Directeur,

Grand est mon regret d'avoir ignoré la publication faite par M. Fernand Caussy dans le *Correspondant* et de vous avoir ainsi présenté comme inédites ces lettres de madame du Deffand à Maupertuis. J'avais pourtant cru m'assurer que nul avant moi n'avait tiré parti de ce vieux cahier. J'avais compulsé minutieusement, à la Bibliothèque Nationale, encore au commencement de ce mois, le tome 43 du *Catalogue général*, publié l'année dernière, ainsi que les fiches relatives aux deux noms Maupertuis et Du Deffand : le travail de M. Fernand Caussy n'y est pas mentionné.

J'avais, d'autre part, consulté différentes personnes compétentes : aucune ne se rappelait avoir lu ces lettres ni une étude quelconque ayant trait à ces lettres.

Je ne peux aujourd'hui, Monsieur le Directeur, que déplorer cette mésaventure, et vous prie de croire à la sincérité de mon regret comme à celle de mes tout dévoués sentiments.

Dr GEORGES HERVÉ

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES DIEUX ONT SOIF

I

Évariste Gamelin, peintre, élève de David, membre de la section du Pont-Neuf, précédemment section Henri IV, s'était rendu de bon matin à l'ancienne église des Barnabites, qui depuis trois ans, depuis le 21 mai 1790, servait de siège à l'assemblée générale de la section. Cette église s'élevait sur une place étroite et sombre, près de la grille du Palais. Sur la façade, composée de deux ordres classiques, ornée de consoles renversées et de pots à feu, attristée par le temps, offensée par les hommes, les emblèmes religieux avaient été martelés et l'on avait inscrit en lettres noires au-dessus de la porte la devise républicaine : « Liberté, Égalité, Fraternité ou la Mort. » Evariste Gamelin pénétra dans la nef : les voûtes qui avaient entendu les clercs de la congrégation de Saint-Paul chanter en rochet les offices divins voyaient maintenant les patriotes en bonnet rouge assemblés pour élire les magistrats municipaux et délibérer sur les affaires de la section. Les saints avaient été tirés de leurs niches et remplacés par les bustes de Brutus, de Jean-Jacques et de Le Peltier. La table des Droits de l'homme se dressait sur l'autel dépouillé.

C'est dans cette nef que, deux fois la semaine, de cinq heures du soir à onze heures, se tenaient les assemblées publiques. La chaire, ornée du drapeau aux couleurs de la nation, servait de tribune aux harangues. Vis-à-vis, du côté de

l'Épître, une estrade de charpentes grossières s'élevait, destinée à recevoir les femmes et les enfants, qui venaient en assez grand nombre à ces réunions. Ce matin-là, devant un bureau, au pied de la chaire, se tenait, en bonnet rouge et carmagnole, le menuisier de la place de Thionville, le citoyen Dupont aîné, l'un des douze du Comité de surveillance. Il y avait sur le bureau une bouteille et des verres, une écritoire et un cahier de papier contenant le texte de la pétition qui invitait la Convention à rejeter de son sein les vingt-deux membres indignes.

Évariste Gamelin prit la plume et signa.

— Je savais bien — dit le magistrat-artisan — que tu viendrais donner ton nom, citoyen Gamelin. Tu es un pur. Mais la section n'est pas chaude ; elle manque de vertu. J'ai proposé au Comité de surveillance de ne point délivrer de certificat de civisme à quiconque ne signerait pas la pétition.

— Je suis prêt à signer de mon sang — dit Gamelin — la proscription des traîtres fédéralistes. Ils ont voulu la mort de Marat : qu'ils périssent.

— Ce qui nous perd, — répliqua Dupont aîné, — c'est l'indifférentisme. Dans une section qui contient neuf cents citoyens ayant droit de vote, il n'y en a pas cinquante qui viennent à l'assemblée. Hier nous étions vingt-huit.

— Eh bien ! — dit Gamelin, — il faut obliger, sous peine d'amende, les citoyens à venir.

— Hé ! hé ! — fit le menuisier en fronçant le sourcil, — s'ils venaient tous, les patriotes seraient en minorité... Citoyen Gamelin, veux-tu boire un verre de vin à la santé des bons sans-culottes ?...

Sur le mur de l'église, du côté de l'Évangile, on lisait ces mots accompagnés d'une main noire dont l'index montrait le passage conduisant au cloître : *Comité civil, Comité de surveillance, Comité de bienfaisance.* Quelques pas plus avant, on atteignait la porte de la ci-devant sacristie, que surmontait cette inscription : *Comité militaire.* Gamelin la poussa et trouva le secrétaire du Comité qui écrivait sur une grande table encombrée de livres, de papiers, de lingots d'acier, de cartouches et d'échantillons de terres salpêtrées.

— Salut, citoyen Trubert. Comment vas-tu ?

— Moi ?... je me porte à merveille.

Le secrétaire du Comité militaire, Fortuné Trubert, faisait invariablement cette réponse à ceux qui s'inquiétaient de sa santé, moins pour les instruire de son état que pour couper court à toute conversation sur ce sujet. Il avait, à vingt-huit ans, la peau aride, les cheveux rares, les pommettes rouges, le dos voûté. Opticien sur le quai des Orfèvres, il était propriétaire d'une très ancienne maison qu'il avait cédée en 91 à un vieux commis pour se dévouer à ses fonctions municipales. Une mère charmante, morte à vingt ans et dont quelques vieillards, dans le quartier, gardaient le touchant souvenir, lui avait donné ses beaux yeux doux et passionnés, sa pâleur, sa timidité. De son père, ingénieur opticien, fournisseur du roi, emporté par le même mal avant sa trentième année, il tenait un esprit juste et appliqué.

Sans s'arrêter d'écrire :

— Et toi, citoyen, comment vas-tu ?

— Bien. Quoi de nouveau ?

— Rien, rien. Tu vois : tout est bien tranquille ici.

— Et la situation ?

— La situation est toujours la même.

La situation était effroyable. La plus belle armée de la République investie dans Mayence ; Valenciennes assiégée ; Fontenay pris par les Vendéens ; Lyon révolté ; les Cévennes insurgées, la frontière ouverte aux Espagnols ; les deux tiers des départements envahis ou soulevés ; Paris sous les canons autrichiens, sans argent, sans pain.

Fortuné Trubert écrivait tranquillement. Les sections étant chargées par arrêté de la Commune d'opérer la levée de douze mille hommes pour la Vendée, il rédigeait des instructions relatives à l'enrôlement et l'armement du contingent que le « Pont-Neuf », ci-devant « Henri IV », devait fournir. Tous les fusils de munition devaient être délivrés aux réquisitionnaires. La garde nationale de la section serait armée de fusils de chasse et piques.

— Je t'apporte — dit Gamelin — l'état des cloches qui doivent être envoyées au Luxembourg pour être converties en canons.

Évariste Gamelin, bien qu'il ne possédât pas un sou, était inscrit parmi les membres actifs de la section : la loi n'accordait cette prérogative qu'aux citoyens assez riches pour payer

une contribution de la valeur de trois journées de travail; et elle exigeait dix journées pour qu'un électeur fût éligible. Mais la section du Pont-Neuf, éprise d'égalité et jalouse de son autonomie, tenait pour électeur et pour éligible tout citoyen qui avait payé de ses deniers son uniforme de garde national. C'était le cas de Gamelin, qui était citoyen actif de sa section et membre du Comité militaire.

Fortuné Trubert posa sa plume :

— Citoyen Évariste, va donc à la Convention demander qu'on nous envoie des instructions pour fouiller le sol des caves, lessiver la terre et les moellons et recueillir le salpêtre. Ce n'est pas tout que d'avoir des canons, il faut aussi de la poudre.

Un petit bossu, la plume à l'oreille et des papiers à la main, entra dans la ci-devant sacristie. C'était le citoyen Beauvisage, du Comité de surveillance.

— Citoyens — dit-il — le télégraphe optique nous apporte de mauvaises nouvelles : Custine a évacué Landau.

— Custine est un traître! — s'écria Gamelin.

— Il sera guillotiné, — dit Beauvisage.

Trubert, de sa voix un peu haletante, s'exprima avec son calme ordinaire :

— La Convention n'a pas créé un Comité de salut public pour des prunes. La conduite de Custine y sera examinée. Incapable ou traître, il sera remplacé par un général résolu à vaincre, et *ça ira*!

Il feuilleta des papiers et y promena le regard de ses yeux fatigués :

— Pour que nos soldats fassent leur devoir sans trouble ni défaillance, il faut qu'ils sachent que le sort de ceux qu'ils ont laissés dans leur foyer est assuré. Si tu es de cet avis, citoyen Gamelin, tu demanderas avec moi, à la prochaine assemblée, que le Comité de bienfaisance se concerte avec le Comité militaire pour secourir les familles indigentes qui ont un parent à l'armée.

Il sourit et fredonna :

— Ça ira! ça ira!...

Travaillant douze et quatorze heures par jour, devant sa table de bois blanc, à la défense de la patrie en péril, cet

humble secrétaire d'un comité de section ne voyait point de disproportion entre l'énormité de la tâche et la petitesse de ses moyens, tant il se sentait uni dans un commun effort à tous les patriotes, tant il faisait corps avec la nation, tant sa vie se confondait avec la vie d'un grand peuple. Il était de ceux qui, enthousiastes et patients, après chaque défaite, préparaient le triomphe impossible et certain. Aussi bien leur fallait-il vaincre. Ces hommes de rien, qui avaient détruit la royauté, renversé le vieux monde, ce Trubert, petit ingénieur opticien, cet Évariste Gamelin, peintre obscur, n'attendaient point de merci de leurs ennemis. Ils n'avaient de choix qu'entre la victoire et la mort. De là leur ardeur et leur sérénité.

II

Au sortir des Barnabites, Évariste Gamelin s'achemina vers la place Dauphine, devenue place de Thionville, en l'honneur d'une cité inexpugnable.

Située dans le quartier le plus fréquenté de Paris, cette place avait perdu depuis près d'un siècle sa belle ordonnance : les hôtels construits sur les trois faces, au temps de Henri IV, uniformément en brique rouge avec chaînes de pierre blanche, pour des magistrats magnifiques, maintenant, ayant échangé leurs nobles toits d'ardoise contre deux ou trois misérables étages en plâtras, ou même rasés jusqu'à terre et remplacés sans honneur par des maisons mal blanchies à la chaux, n'offraient plus que des façades irrégulières, pauvres, sales, percées de fenêtres inégales, étroites, innombrables, qu'égayaient des pots de fleurs, des cages d'oiseaux et des linges qui séchaient. Là, logeait une multitude d'artisans, bijoutiers, ciseleurs, horlogers, opticiens, imprimeurs, lingères, modistes, blanchisseuses, et quelques vieux hommes de loi qui n'avaient point été emportés dans la tourmente avec la vieille justice.

C'était le matin et c'était le printemps. De jeunes rayons de soleil, enivrants comme du vin doux, riaient sur les murs et se coulaient gaîment dans les mansardes. Les châssis des croisées à guillotine étaient tous soulevés et l'on voyait au-

dessous les têtes échevelées des ménagères. Le greffier du tribunal révolutionnaire, sorti de sa maison pour se rendre à son poste, tapotait en passant les joues des enfants qui jouaient sous les arbres. On entendait crier sur le Pont-Neuf la trahison de l'infâme Dumouriez.

Évariste Gamelin habitait, sur le côté du quai de l'Horloge, une maison qui datait de Henri IV et aurait fait encore assez bonne figure sans un méchant étage de plâtre et un petit grenier couvert de tuiles dont on l'avait exhaussée sous l'avant-dernier tyran. Pour approprier l'appartement de quelque vieux parlementaire aux convenances des familles bourgeoises et artisanes qui y logeaient, on avait multiplié les cloisons et les soupentes. C'est ainsi que le citoyen Remacle, concierge-tailleur, nichait dans un entre-sol fort abrégé en hauteur comme en largeur, où on le voyait par la porte vitrée, les jambes croisées sur son établi et la nuque au plancher, cousant un uniforme de garde national, tandis que la citoyenne Remacle, dont le fourneau n'avait pour cheminée que l'escalier, empoisonnait les locataires de la fumée de ses ragoûts et de ses fritures, et que, sur le seuil de la porte, la petite Joséphine, leur fille, barbouillée de mélasse et belle comme le jour, jouait avec Mouton, le chien du menuisier. La citoyenne Remacle, abondante de cœur, de poitrine et de reins, passait pour accorder ses faveurs à son voisin le citoyen Dupont aîné, l'un des douze du Comité de surveillance. Son mari, tout du moins, l'en soupçonnait véhémentement et les époux Remacle emplissaient la maison des éclats alternés de leurs querelles et de leurs raccommodements. Les étages supérieurs de la maison étaient occupés par le citoyen Chaperon, orfèvre, qui avait sa boutique sur le quai de l'Horloge, par un officier de santé, par un homme de loi, par un batteur d'or et par plusieurs employés du Palais.

Évariste Gamelin monta l'escalier antique jusqu'au quatrième et dernier étage, où il avait son atelier avec une chambre pour sa mère. Là finissaient les degrés de bois garnis de carreaux qui avaient succédé aux grandes marches de pierre des premiers étages. Une échelle, appliquée au mur, conduisait à un grenier d'où descendait pour lors un gros homme assez vieux, d'une belle figure rose et fleurie, qui tenait péniblement

embrassé un énorme ballot, et fredonnait toutefois : *J'ai perdu mon serviteur.*

S'arrêtant de chantonner, il souhaita courtoisement le bonjour à Gamelin, qui le salua fraternellement et l'aida à descendre son paquet, ce dont le vieillard lui rendit grâces.

— Vous voyez là, — dit-il en reprenant son fardeau, — des pantins que je vais de ce pas livrer à un marchand de jouets de la rue de la Loi. Il y en a ici tout un peuple : ce sont mes créatures ; elles ont reçu de moi un corps périssable, exempt de joie et de souffrances. Je ne leur ai pas donné la pensée, car je suis un Dieu bon.

C'était le citoyen Maurice Brotteaux, ancien traitant, ci-devant noble, car son père, enrichi dans les partis, avait acheté une savonnette à vilain. Au bon temps, Maurice Brotteaux se nommait monsieur des Ilettes et donnait, dans son hôtel de la rue de la Chaise, des soupers fins que la belle madame de Rochemaure, femme d'un procureur, illuminait de ses yeux, — femme accomplie, dont la fidélité honorable ne se démentit point tant que la Révolution laissa à Maurice Brotteaux des Ilettes, ses offices, ses rentes, son hôtel, ses terres, son nom. — La Révolution les lui enleva. Il gagna sa vie à peindre des portraits sous les portes cochères, à faire des crêpes et des beignets sur le quai de la Mégisserie, à composer des discours pour les représentants du peuple et à donner des leçons de danse aux jeunes citoyennes. Présentement, dans son grenier, où l'on se coulait par une échelle et où l'on ne pouvait se tenir debout, Maurice Brotteaux, riche d'un pot de colle, d'un paquet de ficelles, d'une boîte d'aquarelle et de quelques rognures de papier, fabriquait des pantins qu'il vendait à de gros marchands de jouets, qui les revendaient aux colporteurs, qui les promenaient par les Champs-Élysées, au bout d'une perche, brillants objets des désirs des petits enfants. Au milieu des troubles publics et dans la grande infortune dont il était lui-même accablé, il gardait une âme sereine, lisant pour se récréer son Lucrèce, qu'il portait constamment dans la poche béante de sa redingote puce.

Évariste Gamelin poussa la porte de son logis, qui céda tout de suite. Sa pauvreté lui épargnait le souci des serrures, et quand sa mère, par habitude, tirait le verrou, il lui disait : « A

quoi bon? On ne vole pas les toiles d'araignée, et les miennes pas davantage. » Dans son atelier s'entassaient, sous une couche épaisse de poussière ou retournées contre le mur, les toiles de ses débuts, alors qu'il traitait, selon la mode, des scènes galantes, caressait d'un pinceau lisse et timide des carquois épuisés et des oiseaux envolés, des jeux dangereux et des songes de bonheur, troussait des gardeuses d'oie et fleurissait de roses le sein des bergères.

Mais cette manière ne convenait point à son tempérament. Ces scènes, froidement traitées, attestaient l'irrémédiable chasteté du peintre. Les amateurs ne s'y étaient pas trompés et Gamelin n'avait jamais passé pour un artiste érotique.

Aujourd'hui, bien qu'il n'eût pas encore atteint la trentaine, ces sujets lui semblaient dater d'un temps immémorial. Il y reconnaissait la dépravation monarchique et l'effet honteux de la corruption des cours. Il s'accusait d'avoir donné dans ce genre méprisable et montré un génie avili par l'esclavage. Maintenant, citoyen d'un peuple libre, il charbonnait d'un trait vigoureux des Libertés, des Droits de l'Homme, des Constitutions françaises, des Vertus républicaines, des Hercules populaires terrassant l'Hydre de la Tyrannie, et mettait dans ces compositions toute l'ardeur de son patriotisme. Hélas! il n'y gagnait point sa vie. Le temps était mauvais pour les artistes. Ce n'était pas, sans doute, la faute de la Convention, qui lançait de toutes parts des armées contre les rois, qui, fière, impassible, résolue devant l'Europe conjurée, perfide et cruelle envers elle-même, se déchirait de ses propres mains, qui mettait la terreur à l'ordre du jour, instituait pour punir les conspirateurs un tribunal impitoyable auquel elle allait donner bientôt ses membres à dévorer, et qui dans le même temps, calme, pensive, amie de la science et de la beauté, réformait le calendrier, créait des écoles spéciales, décrétait des concours de peinture et de sculpture, fondait des prix pour encourager les artistes, organisait des salons annuels, ouvrait le Muséum et, à l'exemple d'Athènes et de Rome, imprimait un caractère sublime à la célébration des fêtes et des deuils publics.

Mais l'art français, autrefois si répandu en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Pologne, n'avait plus de débouchés

à l'étranger. Les amateurs de peinture, les curieux d'art, grands seigneurs et financiers, étaient ruinés, avaient émigré ou se cachaient. Les gens que la Révolution avait enrichis, paysans acquéreurs de biens nationaux, agioteurs, fournisseurs aux armées, croupiers du Palais-Royal, n'osaient encore montrer leur opulence et, d'ailleurs, ne se souciaient point de peinture. Il fallait ou la réputation de Regnault ou l'adresse du jeune Gérard pour vendre un tableau. Greuze, Fragonard, Houin, étaient réduits à l'indigence. Prud'hon nourrissait péniblement sa femme et ses enfants en dessinant des sujets que Copia gravait au pointillé. Les peintres patriotes Hennequin, Wicar, Topino-Lebrun, souffraient la faim. Gamelin, incapable de faire les frais d'un tableau, ne pouvant ni payer le modèle, ni acheter des couleurs, laissait à peine ébauchée sa grande toile du *Tyran poursuivi aux Enfers par les Furies*. Elle couvrait la moitié de l'atelier de figures inachevées et terribles, plus grandes que nature, et d'une multitude de serpents verts dardant chacun deux langues aiguës et recourbées. On distinguait au premier plan, à gauche, un Charon maigre et farouche dans sa barque, morceau puissant et d'un beau dessin, mais qui sentait l'école. Il y avait bien plus de génie et de naturel dans une toile de moindres dimensions, également inachevée, qui était pendue à l'endroit le mieux éclairé de l'atelier. C'était un Oreste que sa sœur Électre soulevait sur son lit de douleur. Et l'on voyait la jeune fille écarter d'un geste touchant les cheveux emmêlés qui voilaient les yeux de son frère. La tête d'Oreste était tragique et belle et l'on y reconnaissait une ressemblance avec le visage du peintre.

Gamelin regardait souvent avec tristesse cette composition. Parfois ses bras frémissants du désir de peindre se tendaient vers la figure largement esquissée d'Électre et retombaient impuissants. Le peintre était gonflé d'enthousiasme et son âme tendue vers de grandes choses. Mais il lui fallait s'épuiser sur des ouvrages de commande qu'il exécutait médiocrement, parce qu'il devait contenter le goût du vulgaire et aussi parce qu'il ne savait point imprimer aux moindres choses le caractère du génie. Il dessinait de petites compositions allégoriques que son camarade Desmahis gravait assez adroitement en noir

ou en couleurs et que prenait à bas prix un marchand d'estampes du faubourg Antoine, le citoyen Blaise. Mais le commerce des estampes allait de mal en pis, disait Blaise, qui depuis quelque temps ne voulait plus rien acheter.

Cette fois pourtant, Gamelin, que la nécessité rendait ingénieux, venait de concevoir une invention heureuse et neuve, du moins le croyait-il, qui devait faire la fortune du marchand d'estampes, du graveur et la sienne; un jeu de cartes patriotique dans lequel aux rois, aux dames, aux valets de l'ancien régime, il substituait des Génies, des Libertés, des Égalités. Il avait déjà esquissé toutes ses figures, il en avait terminé plusieurs, et il était pressé de livrer à Desmahis celles qui se trouvaient en état d'être gravées. La figure qui lui paraissait la mieux venue représentait un volontaire coiffé du tricorne, vêtu d'un habit bleu à parements rouges, avec une culotte jaune et des guêtres noires, assis sur une caisse, les pieds sur une pile de boulets, son fusil entre les jambes. C'était le « citoyen de cœur » remplaçant le valet de cœur. — Depuis plus de six mois Gamelin dessinait des volontaires, et toujours avec amour. Il en avait vendu quelques-uns aux jours d'enthousiasme. Plusieurs pendaient au mur de l'atelier. Cinq ou six, à l'aquarelle, à la gouache, aux deux crayons, traînaient sur la table et sur les chaises. Au mois de juillet 92, lorsque s'élevaient sur toutes les places de Paris des estrades pour les enrôlements, quand tous les cabarets, ornés de feuillage, retentissaient des cris de « Vive la Nation! vivre libre ou mourir! » Gamelin ne pouvait passer sur le Pont-Neuf ou devant la maison de ville sans que son cœur bondît vers la tente pavoisée sous laquelle des magistrats en écharpe inscrivaient les volontaires au son de la *Marseillaise*. Mais en rejoignant les armées il eût laissé sa mère sans pain.

Précédée du bruit de son souffle péniblement expiré, la citoyenne veuve Gamelin entra dans l'atelier, suante, rougeoyante, palpitante, la cocarde nationale négligemment pendue à son bonnet et prête à s'échapper. Elle posa son panier sur une chaise et, plantée debout pour mieux respirer, gémit de la cherté des vivres.

Coutelière dans la rue de Grenelle-Saint-Germain, à l'enseigne de « la Ville de Châtellerault », tant qu'avait vécu son

époux, et maintenant pauvre ménagère, la citoyenne Gamelin vivait retirée chez son fils le peintre. C'était l'aîné de ses deux enfants. Quant à sa fille Julie, naguère demoiselle de modes rue Honoré, le mieux était d'ignorer ce qu'elle était devenue, car il n'était pas bon de dire qu'elle avait émigré avec un aristocrate.

— Seigneur Dieu! — soupira la citoyenne en montrant à son fils une miche de pâte épaisse et bise, — le pain est hors de prix; encore s'en faut-il bien qu'il soit de pur froment. On ne trouve au marché ni œufs ni légumes, ni fromages. A force de manger des châtaignes, nous deviendrons châtaignes.

Après un long silence, elle reprit :

— J'ai vu dans la rue des femmes qui n'avaient pas de quoi nourrir leurs petits enfants. La misère est grande pour le pauvre monde. Et il en sera ainsi tant que les affaires ne seront pas rétablies.

— Ma mère, — dit Gamelin en fronçant le sourcil, — la disette dont nous souffrons est due aux accapareurs et aux agioteurs qui affament le peuple et s'entendent avec les ennemis du dehors pour rendre la République odieuse aux citoyens et détruire la liberté. Voilà où aboutissent les complots des Brissotins, les trahisons des Pétion et des Roland! Heureux encore si les fédéralistes en armes ne viennent pas massacrer, à Paris, les patriotes que la famine ne détruit pas assez vite! Il n'y a pas de temps à perdre : il faut taxer la farine et guillotiner quiconque spécule sur la nourriture du peuple, fomente l'insurrection ou pactise avec l'étranger. La Convention vient d'établir un tribunal extraordinaire pour juger les conspirateurs. Il est composé de patriotes; mais ses membres auront-ils assez d'énergie pour défendre la patrie contre tous ses ennemis? Nous manquons d'hommes. Danton a de la vigueur, mais il est corrompu; Robespierre est vertueux, mais sans action sur ses collègues. Tout notre espoir est en Marat. Celui-là aime le peuple, discerne ses véritables intérêts et les sert. Il fut toujours le premier à démasquer les traîtres, à déjouer les complots. Il est incorruptible et sans peur. Lui seul est capable de sauver la République en péril.

La citoyenne Gamelin. secouant la tête, fit tomber de son bonnet sa cocarde négligée.

— Laisse donc, Évariste : ton Marat est un homme comme les autres, et qui ne vaut pas mieux que les autres. Tu es jeune, tu as des illusions. Ce que tu dis aujourd'hui de Marat, tu l'as dit autrefois de Mirabeau, de La Fayette, de Pétion, de Brissot.

— Jamais! — s'écria Gamelin, sincèrement oublieux.

Ayant dégagé un bout de la table de bois blanc encombrée de papiers, de livres, de brosses et de crayons, la citoyenne y posa la soupière de faïence, deux écuelles d'étain, deux fourchettes de fer, la miche de pain bis et un pot de piquette.

Le fils et la mère mangèrent la soupe en silence et ils finirent leur dîner par un petit morceau de lard. La mère ayant mis son fricot sur son pain, portait gravement sur la pointe de son couteau de poche les morceaux à sa bouche édentée et mâchait avec respect des aliments qui avaient coûté cher.

Elle avait laissé dans le plat le meilleur à son fils, qui restait songeur et distrait.

— Mange, Évariste, — lui disait-elle, à intervalles égaux, — mange.

Et cette parole prenaient sur ses lèvres la gravité d'un précepte religieux.

Elle recommença ses lamentations sur la cherté des vivres et Gamelin réclama de nouveau la taxe comme le seul remède à ces maux.

Mais elle :

— Il n'y a plus d'argent. Les émigrés ont tout emporté. Il n'y a plus de confiance. C'est à désespérer de tout.

— Taisez-vous, ma mère, taisez-vous! — s'écria Gamelin. — Qu'importent nos privations, nos souffrances d'un moment! La Révolution fera pour les siècles le bonheur du genre humain.

La bonne dame trempa son pain dans son vin : son esprit s'éclaircit et elle songea en souriant au temps de sa jeunesse, quand elle dansait sur l'herbe à la fête du roi. Il lui souvenait aussi du jour où Joseph Gamelin, coutelier de son état, l'avait demandée en mariage. Et elle conta par le menu comment les choses s'étaient passées. Sa mère lui avait dit : « Habille-toi. Nous allons sur la place de Grève, dans le magasin de M. Bienassis, orfèvre, pour voir écarteler Damiens. » Elles eurent grand'peine à se frayer un chemin à travers la foule

des curieux. Dans le magasin de M. Bienassis la jeune fille avait trouvé Joseph Gamelin. vêtu de son bel habit rose, et elle avait compris tout de suite de quoi il retournait, Tout le temps qu'elle s'était tenue à la fenêtre pour voir le régicide tenaillé, arrosé de plomb fondu, tiré à quatre chevaux et jeté au feu, M. Joseph Gamelin, debout derrière elle, n'avait pas cessé de la complimenter sur son teint, sa coiffure et sa taille.

Elle vida le fond de son verre et continua de se remémorer sa vie.

— Je te mis au monde, Évariste, plus tôt que je ne m'y attendais, par suite d'une frayeur que j'eus, étant grosse, sur le Pont-Neuf, où je faillis être renversée par des curieux, qui couraient à l'exécution de M. de Lally. Tu étais si petit, à ta naissance, que le chirurgien croyait que tu ne vivrais pas. Mais je savais bien que Dieu me ferait la grâce de te conserver. Je t'élevai de mon mieux, ne ménageant ni les soins ni la dépense. Il est juste de dire, mon Évariste, que tu m'en témoignas de la reconnaissance et que, dès l'enfance, tu cherchas à m'en récompenser selon tes moyens. Tu étais d'un naturel affectueux et doux. Ta sœur n'avait pas mauvais cœur; mais elle était égoïste et violente. Tu avais plus de pitié qu'elle des malheureux. Quand les petits polissons du quartier dénichaient des nids dans les arbres, tu t'efforçais de leur tirer des mains les oisillons pour les rendre à leur mère, et bien souvent tu n'y renonçais que foulé aux pieds et cruellement battu. A l'âge de sept ans, au lieu de te quereller avec de mauvais sujets, tu allais tranquillement dans la rue en récitant ton catéchisme; et tous les pauvres que tu rencontrais, tu les amenais à la maison pour les secourir, tant que je fus obligée de te fouetter pour t'ôter cette habitude. Tu ne pouvais voir un être souffrir sans verser des larmes. Quand tu eus achevé ta croissance, tu devins très beau. A ma grande surprise, tu ne semblais pas le savoir, très différent en cela de la plupart des jolis garçons, qui sont coquets et vains de leur figure.

La vieille mère disait vrai. Évariste avait eu à vingt ans un visage grave et charmant, une beauté à la fois austère et féminine, les traits d'une Minerve. Maintenant ses yeux sombres et ses joues pâles exprimaient une âme triste et violente. Mais

son regard, lorsqu'il le tourna sur sa mère, reprit pour un moment la douceur de la première jeunesse.

Elle poursuivit :

— Tu aurais pu profiter de tes avantages pour courir les filles, mais tu te plaisais à rester près de moi, à la boutique, et il m'arrivait parfois de te dire de te retirer de mes jupes et d'aller un peu te dégourdir avec tes camarades. Jusque sur mon lit de mort je te rendrai ce témoignage, Évariste, que tu es un bon fils. Après la mort de ton père, tu m'as prise courageusement à ta charge et, bien que ton état ne te rapporte guère, tu ne m'as jamais laissée manqner de rien. Et, si nous sommes aujourd'hui tous deux dépourvus et misérables, je ne puis te le reprocher : la faute en est à la Révolution.

Il fit un geste d'objurgation ; mais elle haussa les épaules et poursuivit :

— Je ne suis pas une aristocrate. J'ai connu les grands dans toute leur puissance et je puis dire qu'ils abusaient de leurs privilèges. J'ai vu ton père bâtonné par les laquais du duc de Canaleilles parce qu'il ne se rangeait pas assez vite sur le passage de leur maître. Je n'aimais point l'Autrichienne : elle était trop fière et faisait trop de dépenses. Quant au roi, je l'ai cru bon et il a fallu son procès et sa condamnation pour me faire changer d'idée. Enfin je ne regrette pas l'ancien régime, bien que j'y aie passé quelques moments agréables. Mais ne me dis pas que la Révolution établira l'égalité, parce que les hommes ne seront jamais égaux ; ce n'est pas possible, et l'on a beau mettre le pays sens dessus dessous : il y aura toujours des grands et des petits, des gras et des maigres.

Et, tout en parlant, elle rangeait la vaisselle. Le peintre ne l'écoutait plus. Il cherchait la silhouette d'un sans-culotte, en bonnet rouge et en carmagnole, qui devait, dans son jeu de cartes, remplacer le valet de pique condamné.

On gratta à la porte et une fille, une campagnarde, parut, plus large que haute, rousse, bancale, une loupe lui cachant l'œil gauche, l'œil droit d'un bleu si pâle qu'il en paraissait blanc, les lèvres énormes et les dents débordant les lèvres.

Elle demanda à Gamelin si c'était lui le peintre et s'il pouvait lui faire un portrait de son fiancé, Ferrand (Jules), volontaire à l'armée des Ardennes.

Gamelin répondit qu'il ferait volontiers ce portrait au retour du brave guerrier.

La fille demanda avec une douceur pressante que ce fût tout de suite.

Le peintre, souriant malgré lui, objecta qu'il ne pouvait rien faire sans le modèle.

La pauvre créature ne répondit rien : elle n'avait pas prévu cette difficulté. La tête inclinée sur l'épaule gauche, les mains jointes sur le ventre, elle demeurait inerte et muette et semblait accablée de chagrin. Touché et amusé de tant de simplicité, le peintre, pour distraire la malheureuse amante, lui mit dans la main un des volontaires qu'il avait peints à l'aquarelle et lui demanda s'il était fait ainsi, son fiancé des Ardennes.

Elle appliqua sur le papier le regard de son œil morne, qui lentement s'anima, puis brilla, et resplendit; sa large face s'épanouit en un radieux sourire.

— C'est sa vraie ressemblance, — dit-elle enfin ; — c'est Ferrand (Jules) au naturel, c'est Ferrand (Jules) tout craché.

Avant que le peintre eût songé à lui tirer la feuille des mains, elle la plia soigneusement de ses gros doigts rouges et en fit un tout petit carré qu'elle coula sur son cœur, entre le busc et la chemise, remit à l'artiste un assignat de cinq livres, souhaita le bonsoir à la compagnie et sortit clochante et légère.

III

Dans l'après-midi du même jour, Évariste se rendit chez le citoyen Jean Blaise, marchand d'estampes, qui vendait aussi des boîtes, des cartonnages et toutes sortes de jeux, rue Honoré, vis-à-vis de l'Oratoire, proche les Messageries, à l'*Amour peintre*. Le magasin s'ouvrait au rez-de-chaussée d'une maison vieille de soixante ans, par une baie dont la voûte portait à sa clef un mascaron cornu. Le cintre de cette baie était rempli par une peinture à l'huile représentant « le Sicilien ou l'Amour peintre », d'après une composition de Boucher, que le père de Jean Blaise avait fait poser en 1770 et qu'effaçaient depuis lors le soleil et la pluie. De chaque côté de la porte, une

baie semblable, avec une tête de nymphe en clef de voûte, garnie de vitres aussi grandes qu'il s'en était pu trouver, offrait aux regards les estampes à la mode et les dernières nouveautés de la gravure en couleurs. On y voyait, ce jour-là, des scènes galantes traitées avec une grâce un peu sèche par Boilly, *Leçons d'amour conjugal* et *Douces résistances*. dont se scandalisaient les Jacobins et que les purs dénonçaient à la Société des arts; la *Promenade publique* avec un petit maître en culotte serin, étalé sur trois chaises, des chevaux du jeune Carle Vernet, des aérostats, *le Bain de Virginie* et des figures d'après l'antique.

Parmi les citoyens dont le flot coulait devant le magasin, c'étaient les plus déguenillés qui s'arrêtaient le plus longtemps devant les deux belles vitrines, prompts à se distraire, avides d'images et jaloux de prendre du moins par les yeux leur part des biens de ce monde; ils admiraient bouche béante, tandis que les aristocrates donnaient un coup d'œil, fronçaient le sourcil et passaient.

Du plus loin qu'il put l'apercevoir, Évariste leva ses regards vers une des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus du magasin, celle de gauche, où il y avait un pot d'œillets rouges derrière le balcon de fer à coquille. Cette fenêtre éclairait la chambre d'Élodie, fille de Jean Blaise. Le marchand d'estampes habitait avec son unique enfant le premier étage de la maison. Évariste, s'étant arrêté un moment, comme pour prendre haleine devant l'*Amour peintre*, tourna le bec de cane.

Il trouva la citoyenne Élodie qui, ayant vendu des gravures, deux compositions de Fragonard fils et de Naigeon, soigneusement choisies entre beaucoup d'autres, avant d'enfermer dans la caisse les assignats qu'elle venait de recevoir, les passait l'un après l'autre entre ses beaux yeux et le jour, pour en examiner les pontuseaux, les vergeures et le filigrane, inquiète, car il circulait autant de faux papier que de vrai, ce qui nuisait beaucoup au commerce. Comme autrefois ceux qui imitaient la signature du roi, les contrefacteurs de la monnaie nationale étaient punis de mort; cependant on trouvait des planches à assignats dans toutes les caves; les Suisses introduisaient de faux assignats par millions; on les jetait par paquets dans les auberges; les Anglais en débarquaient tous

les jours des ballots sur nos côtes pour discréditer la République et réduire les patriotes à la misère. Élodie craignait de recevoir du mauvais papier et craignait plus encore d'en passer et d'être traitée comme complice de Pitt, s'en fiant toutefois à sa chance et sûre de se tirer d'affaire en toute rencontre.

Évariste la regarda de cet air sombre qui mieux que tous les sourires exprime l'amour. Elle le regarda avec une moue un peu moqueuse qui retroussait ses yeux noirs, et cette expression lui venait de ce qu'elle se savait aimée et qu'elle n'était pas fâchée de l'être et de ce que cette figure-là irrite un amoureux, l'excite à se plaindre, l'induit à se déclarer s'il ne l'a pas encore fait, ce qui était le cas d'Evariste.

Ayant mis les assignats dans la caisse, elle tira de sa corbeille à ouvrage une écharpe blanche, qu'elle avait commencé de broder, et se mit à travailler. Elle était laborieuse et coquette, et comme, d'instinct, elle maniait l'aiguille pour plaire en même temps que pour se faire une parure, elle brodait de façons différentes selon ceux qui la regardaient : elle brodait nonchalamment pour ceux à qui elle voulait communiquer une douce langueur; elle brodait capricieusement pour ceux qu'elle s'amusait à désespérer un peu. Elle se mit à broder avec soin pour Évariste, en qui elle désirait entretenir un sentiment sérieux.

Élodie n'était ni très jeune ni très jolie. On pouvait la trouver laide au premier abord. Brune, le teint olivâtre, sous le grand mouchoir blanc noué négligemment autour de sa tête et d'où s'échappaient les boucles azurées de sa chevelure, ses yeux de feu charbonnaient leurs orbites. En son visage rond, aux pommettes saillantes, riant, un peu camus, agreste et voluptueux, le peintre retrouvait la tête du faune Borghèse, dont il admirait, sur un moulage, la divine espièglerie. De petites moustaches donnaient de l'accent à ses lèvres ardentes. Un sein qui semblait gonflé de tendresse soulevait le fichu croisé à la mode de l'année. Sa taille souple, ses jambes agiles, tout son corps robuste se mouvaient avec des grâces sauvages et délicieuses. Son regard, son souffle, les frissons de sa chair, tout en elle demandait le cœur et promettait l'amour. Derrière le comptoir de marchande, elle donnait l'idée d'une nymphe de la danse, d'une bacchante d'Opéra, dépouillée de sa peau de

lynx, de son thyrse et de ses guirlandes de lierre, contenue, dissimulée par enchantement dans l'enveloppe modeste d'une ménagère de Chardin.

— Mon père n'est pas à la maison, — dit-elle au peintre ; — attendez-le un moment : il ne tardera pas à rentrer.

Les petites mains brunes faisaient courir l'aiguille à travers le linon.

— Trouvez-vous ce dessin à votre goût, monsieur Gamelin ?

Gamelin était incapable de feindre. Et l'amour, en enflammant son courage, exaltait sa franchise.

— Vous brodez avec habileté, citoyenne ; mais, si vous voulez que je vous le dise, le dessin qui vous a été tracé n'est pas assez simple, assez nu, et se ressent du goût affecté qui régna trop longtemps en France dans l'art de décorer les étoffes, les meubles, les lambris ; ces nœuds, ces guirlandes rappellent le style petit et mesquin qui fut en faveur sous le tyran. Le goût renaît. Hélas ! nous revenons de loin. Du temps de l'infâme Louis XV, la décoration avait quelque chose de chinois. On faisait des commodes à gros ventre, à poignées contournées d'un aspect ridicule, qui ne sont bonnes qu'à être mises au feu pour chauffer les patriotes ; la simplicité seule est belle. Il faut revenir à l'antique. David dessine des lits et des fauteuils d'après les vases étrusques et les peintures d'Herculanum.

— J'ai vu de ces lits et de ces fauteuils, — dit Élodie, — c'est beau ! Bientôt on n'en voudra pas d'autres. Comme vous, j'adore l'antique.

— Eh ! bien, citoyenne, reprit Évariste, si vous aviez orné cette écharpe d'une grecque, de feuilles de lierre, de serpents ou de flèches entre-croisées, elle eût été digne d'une Spartiate... et de vous. Vous pouvez cependant garder ce modèle en le simplifiant, en le ramenant à la ligne droite.

Elle lui demanda ce qu'il fallait ôter.

Il se pencha sur l'écharpe : ses joues effleurèrent les boucles d'Élodie. Leurs mains se rencontraient sur le linon, leurs souffles se mêlaient. Évariste goûtait en ce moment une joie infinie ; mais, sentant près de ses lèvres les lèvres d'Élodie, il craignit d'avoir offensé la jeune fille et se retira brusquement.

La citoyenne Blaise aimait Évariste Gamelin : elle le trou-

vait superbe avec ses grands yeux ardents, son beau visage ovale, sa pâleur, ses abondants cheveux noirs, partagés sur le front et tombant à flots sur ses épaules, son maintien grave, son air froid, son abord sévère, sa parole ferme, qui ne flattait point. Et, comme elle l'aimait, elle lui prêtait un fier génie d'artiste qui éclaterait un jour en chefs-d'œuvre et rendrait son nom célèbre, et elle l'en aimait davantage. La citoyenne Blaise n'avait pas un culte pour la pudeur virile, sa morale n'était pas offensée de ce qu'un homme cédât à ses passions, à ses goûts, à ses désirs ; elle aimait Évariste, qui était chaste ; elle ne l'aimait pas parce qu'il était chaste ; mais elle trouvait à ce qu'il le fût l'avantage de ne concevoir ni jalousie ni soupçons et de ne point craindre de rivales.

Toutefois, en cet instant, elle le jugea un peu trop réservé. Si l'Aricie de Racine, qui aimait Hippolyte, admirait la vertu farouche du jeune héros, c'était avec l'espoir d'en triompher et elle eût bientôt gémi d'une sévérité de mœurs qu'il n'eût point adoucie pour elle. Et, dès qu'elle en trouva l'occasion, elle se déclara plus qu'à demi, pour le contraindre à se déclarer lui-même. A l'exemple de cette tendre Aricie, la citoyenne Blaise n'était pas très éloignée de croire qu'en amour la femme est tenue à faire des avances. « Les plus aimants, se disait-elle, sont les plus timides ; ils ont besoin d'aide et d'encouragement. Telle est, au reste, leur candeur, qu'une femme peut faire la moitié du chemin et même davantage sans qu'ils s'en aperçoivent, en leur ménageant les apparences d'une attaque audacieuse et la gloire de la conquête. » Ce qui la tranquillisait sur l'issue de l'affaire, c'est qu'elle savait avec certitude (et aussi n'y avait-il pas de doute à ce sujet) qu'Évariste, avant que la Révolution l'eut héroïsé, avait aimé très humainement une femme, une humble créature, la concierge de l'académie.

Élodie, qui n'était point une ingénue, concevait différentes sortes d'amour. Le sentiment que lui inspirait Évariste était assez profond pour qu'elle pensât lui engager sa vie. Elle était toute disposée à l'épouser, mais s'attendait à ce que son père n'approuvât pas l'union de sa fille unique avec un artiste obscur et pauvre. Gamelin n'avait rien ; le marchand d'estampes remuait de grosses sommes d'argent. L'*Amour peintre* lui rapportait beaucoup, l'agio plus encore, et il s'était associé à

un fournisseur qui livrait à la cavalerie de la République des bottes de jonc et de l'avoine mouillée. Enfin, le fils du coutelier de la rue Saint-Dominique était un mince personnage auprès de l'éditeur d'estampes connu dans toute l'Europe, apparenté aux Blaizot, aux Bazan, aux Didot, et qui fréquentait chez les citoyens Saint-Pierre et Florian. Ce n'est pas qu'en fille obéissante elle tînt le consentement de son père pour nécessaire à son établissement. Le père, veuf de bonne heure, d'humeur avide et légère, grand coureur de filles, grand brasseur d'affaires, ne s'était jamais occupé d'elle, l'avait laissée grandir libre, sans conseils, sans amitié, soucieux non de surveiller, mais d'ignorer la conduite de cette fille, dont il appréciait en connaisseur le tempérament fougueux et les moyens de séductions bien autrement puissants qu'un joli visage. Trop généreuse pour se garder, trop intelligente pour se perdre, sage dans ses folies, le goût d'aimer ne lui avait jamais fait oublier les convenances sociales. Son père lui savait un gré infini de cette prudence ; et, comme elle tenait de lui le sens du commerce et le goût des entreprises, il ne s'inquiétait pas des raisons mystérieuses qui détournaient du mariage une fille si nubile et la retenaient à la maison où elle valait une gouvernante et quatre commis. A vingt-sept ans, elle se sentait d'âge et d'expérience à faire sa vie elle-même et n'éprouvait nul besoin de demander les conseils ou de suivre la volonté d'un père jeune, facile et distrait. Mais pour qu'elle épousât Gamelin, il aurait fallu que M. Blaise fît un sort à ce gendre pauvre, l'intéressât dans la maison, lui assurât des travaux comme il en assurait à plusieurs artistes, enfin, d'une manière ou d'une autre, lui créât des ressources ; et cela elle jugeait impossible que l'un l'offrît, douteux que l'autre l'acceptât, tant il y avait peu de sympathie entre ces deux hommes.

Cette difficulté embarrassait la tendre et sage Élodie. Elle envisageait sans terreur l'idée de s'unir à son ami par des liens secrets et de prendre l'auteur de la nature pour seul témoin de leur foi mutuelle. Sa philosophie ne trouvait pas condamnable une telle union que l'indépendance où elle vivait rendait possible et à laquelle le caractère honnête et vertueux d'Évariste donnerait une force rassurante ; mais Gamelin avait grand'peine à subsister et à soutenir la vie de sa vieille mère : il ne

semblait pas qu'il y eût dans une existence si étroite place pour un amour même réduit à la simplicité de la nature. D'ailleurs Évariste n'avait pas encore déclaré ses sentiments ni fait part de ses intentions. La citoyenne Blaise espérait bien l'y obliger avant peu.

Elle arrêta, du même coup, ses méditations et son aiguille :

— Citoyen Évariste, — dit-elle, — cette écharpe ne me plaira qu'autant qu'elle vous plaira à vous-même. Dessinez-moi un modèle, je vous prie. En l'attendant, je déferai comme Pénélope ce qui a été fait en votre absence.

Il répondit avec un sombre enthousiasme :

— Je m'y engage, citoyenne. Je vous dessinerai le glaive d'Harmodius : une épée dans une guirlande.

Et, tirant son crayon, il esquissa des épées et des fleurs dans ce style sobre et nu, qu'il aimait. Et, en même temps, il exposait ses doctrines.

— Les Français régénérés — disait-il — doivent répudier tous les legs de la servitude : le mauvais goût, la mauvaise forme, le mauvais dessin. Watteau, Boucher, Fragonard travaillaient pour des tyrans et pour des esclaves. Dans leurs ouvrages, nul sentiment du bon style ni de la ligne pure : nulle part la nature ni la vérité. Des masques, des poupées, des chiffons, des singeries. La postérité méprisera leurs frivoles ouvrages. Dans cent ans, tous les tableaux de Watteau auront péri méprisés dans les greniers ; en 1893, les étudiants en peinture recouvriront de leurs ébauches les toiles de Boucher. David a ouvert la voie : il se rapproche de l'antique ; mais il n'est pas encore assez simple, assez grand, assez nu. Nos artistes ont encore bien des secrets à apprendre des frises d'Herculanum, des bas-reliefs romains, des vases étrusques...

Il parla longtemps de la beauté antique, puis revint à Fragonard, qu'il poursuivait d'une haine inextinguible :

— Le connaissez-vous, citoyenne ?

Élodie fit signe qu'oui.

— Vous connaissez aussi le bonhomme Greuze, qui certes est suffisamment ridicule avec son habit écarlate et son épée. Mais il a l'air d'un sage de la Grèce auprès de Fragonard. Je l'ai rencontré, il y a quelque temps, ce misérable vieillard, trottinant sous les arcades du Palais-Égalité, poudré, galant,

frétillant, égrillard, hideux. A cette vue, je souhaitai qu'à défaut d'Apollon quelque vigoureux ami des arts le pendît à un arbre et l'écorchât comme Marsyas, en exemple éternel aux mauvais peintres.

Élodie fixa sur lui le regard de ses yeux gais et voluptueux :

— Vous savez haïr, monsieur Gamelin, faut-il croire que vous savez aussi ai...

— C'est vous, Gamelin? — fit une voix de ténor, la voix du citoyen Blaise qui rentrait dans son magasin, bottes craquantes, breloques sonnantes, basques envolées, et coiffé d'un énorme chapeau noir dont les cornes lui descendaient sur les épaules.

Élodie, emportant sa corbeille, monta dans sa chambre.

— Eh bien, Gamelin! — demanda le citoyen Blaise, — m'apportez-vous quelque chose de neuf?

— Peut-être, — dit le peintre.

Et il exposa son idée :

— Nos cartes à jouer offrent un contraste choquant avec l'état des mœurs. Les noms de valet et de roi offensent les oreilles d'un patriote. J'ai conçu et exécuté le nouveau jeu de cartes révolutionnaire dans lequel aux rois, aux dames, aux valets sont substituées les Libertés, les Égalités, les Fraternités ; les as, entourés de faisceaux, s'appellent les Lois... Vous annoncez Liberté de trèfle, Égalité de pique, Fraternité de carreau, Loi de cœur... Je crois ces cartes assez fièrement dessinées; j'ai l'intention de les faire graver en taille douce par Desmahis, et de prendre un brevet.

Et, tirant de son carton quelques figures terminées à l'aquarelle, l'artiste les tendit au marchand d'estampes.

Le citoyen Blaise refusa de les prendre et détourna la tête.

— Mon petit, portez cela à la Convention, qui vous accordera les honneurs de la séance. Mais n'espérez pas tirer un sol de votre nouvelle invention, qui n'est pas nouvelle. Vous vous êtes levé trop tard. Votre jeu de cartes révolutionnaire est le troisième qu'on m'apporte. Votre camarade Dugourc m'a offert, la semaine dernière, un jeu de piquet avec quatre Génies, quatre Libertés, quatre Égalités. On m'a proposé un autre jeu où il y avait des sages, des braves, Caton, Rousseau, Annibal, que sais-je encore!... Et ces cartes avaient sur les vôtres, mon ami, l'avantage d'être grossièrement dessinées et gravées sur

bois au canif. Que vous connaissez peu les hommes pour croire que les joueurs se serviront de cartes dessinées dans le goût de David et gravées dans la manière de Bartolozzi! Et c'est encore une étrange illusion de croire qu'il faille faire tant de façons pour conformer les vieux jeux de cartes aux idées actuelles. D'eux-mêmes, les bons sans-culottes en corrigent l'incivisme en annonçant : « Le tyran! » ou simplement : « Le gros cochon! » Ils se servent de leurs cartes crasseuses et n'en achètent jamais d'autres. La grande consommation de jeux se fait dans les tripots du Palais-Égalité : je vous conseille d'y aller et d'offrir aux croupiers et aux pontes vos Libertés, vos Égalités, vos..., comment dites-vous?... vos Lois de cœur... et vous reviendrez me dire comment ils vous ont reçu!

Le citoyen Blaise s'assit sur le comptoir, donna des pichenettes sur sa culotte nankin pour en ôter les grains de tabac, et, regardant Gamelin avec une douce pitié :

— Permettez-moi de vous donner un conseil, citoyen peintre : si vous voulez gagner votre vie, laissez là vos cartes patriotiques, laissez là vos symboles révolutionnaires, vos hercules, vos hydres, vos furies poursuivant le crime, vos génies de la Liberté, et peignez-moi de jolies filles. L'ardeur des citoyens à se régénérer tiédit avec le temps et les hommes aimeront toujours les femmes. Faites-moi des femmes toutes roses, avec de petits pieds et de petites mains. Et mettez-vous dans la tête que personne ne s'intéresse plus à la Révolution et qu'on ne veut plus en entendre parler.

Du coup, Évariste Gamelin se cabra :

— Quoi! ne plus entendre parler de la Révolution!... Mais l'établissement de la liberté, les victoires de nos armées, le châtiment des tyrans sont des événements qui étonneront la postérité la plus reculée! Comment n'en pourrions-nous pas être frappés?... Quoi! la secte du sans-culotte Jésus a duré près de dix-huit siècles, et le culte de la Liberté serait aboli après quatre ans à peine d'existence!

Mais Jean Blaise, d'un air de supériorité :

— Vous êtes dans le rêve; moi, je suis dans la vie. Croyez-moi, mon ami, la Révolution ennuie : elle dure trop. Cinq ans d'enthousiasme, cinq ans d'embrassades, de massacres, de discours, de *Marseillaise*, de tocsins, d' « aristocrates à la lan-

terne », de têtes portées sur des piques, de femmes à cheval sur des canons, d'arbres de la Liberté coiffés du bonnet rouge, de jeunes filles et de vieillards traînés en robes blanches dans des chars de fleurs; d'emprisonnements, de guillotine, de rationnements, d'affiches, de cocardes, de panaches, de sabres, de carmagnoles, c'est long! Et puis l'on commence à n'y plus rien comprendre. Nous en avons trop vu de ces grands citoyens que vous n'avez conduits au Capitole que pour les précipiter ensuite de la roche Tarpéienne, Necker, Mirabeau, La Fayette, Bailly, Pétion, Manuel, et tant d'autres. Qui nous dit que vous ne préparez pas le même sort à vos nouveaux héros?... On ne sait plus.

— Nommez-les, citoyen Blaise, nommez-les, ces héros que nous nous préparons à sacrifier! dit Gamelin, — d'un ton qui rappela le marchand d'estampes à la prudence.

— Je suis républicain et patriote, — répliqua-t-il, la main sur son cœur. — Je suis aussi républicain que vous, je suis aussi patriote que vous, citoyen Évariste Gamelin. Je ne soupçonne pas votre civisme et ne vous accuse nullement de versatilité. Mais sachez que mon civisme et mon dévouement à la chose publique sont attestés par des actes nombreux. Mes principes, les voici : Je donne ma confiance à tout individu capable de servir la nation. Devant les hommes que la voix publique désigne au périlleux honneur du pouvoir législatif, comme Marat, comme Robespierre, je m'incline; je suis prêt à les aider dans la mesure de mes faibles moyens et à leur prêter l'humble concours d'un bon citoyen. Les Comités peuvent témoigner de mon zèle et de mon dévouement. En société avec de vrais patriotes, j'ai fourni de l'avoine et du fourrage à notre brave cavalerie, des souliers à nos soldats. Aujourd'hui même, je fais envoyer de Vernon soixante bœufs à l'armée du Midi, à travers un pays infesté de brigands et battu par les émissaires de Pitt et de Condé. Je ne parle pas : j'agis.

Gamelin remit tranquillement ses aquarelles dans son carton, dont il noua les cordons et qu'il passa sous son bras.

— C'est une étrange contradiction, — dit-il, les dents serrées, — que d'aider nos soldats à porter à travers le monde cette liberté qu'on trahit dans ses foyers en semant le trouble et l'inquiétude dans l'âme de ses défenseurs... Salut, citoyen Blaise.

Avant de s'engager dans la ruelle qui longe l'Oratoire, Gamelin, le cœur gros d'amour et de colère, se retourna pour donner un regard aux œillets rouges fleuris sur le rebord d'une fenêtre.

Il ne désespérait point du salut de la patrie. Aux propos inciviques de Jean Blaise il opposait sa foi révolutionnaire. Encore lui fallait-il reconnaître que ce marchand ne disait point sans quelque apparence de raison que désormais le peuple de Paris se désintéressait des événements. Hélas! il n'était que trop certain qu'à l'enthousiasme de la première heure succédait l'indifférence générale, et qu'on ne reverrait plus les grandes foules unanimes de Quatre-vingt-neuf, qu'on ne reverrait plus les millions d'âmes harmonieuses qui se pressaient en Quatre-vingt-dix autour de l'autel des fédérés. Eh bien! les bons citoyens redoubleraient de zèle et d'audace, réveilleraient le peuple assoupi en lui donnant le choix de la liberté ou de la mort.

Ainsi songeait Gamelin, et la pensée d'Élodie soutenait son courage.

Arrivé aux quais, il vit le soleil descendre à l'horizon sous des nuées pesantes, semblables à des montagnes de lave incandescente : les toits de la ville baignaient dans une lumière d'or; les vitres des fenêtres jetaient des éclairs. Et Gamelin imaginait des Titans forgeant avec les débris ardents des vieux mondes Dicé, la cité d'airain.

N'ayant pas un morceau de pain pour sa mère ni pour lui, il rêvait de s'asseoir à la table sans bouts qui convierait l'univers et où prendrait place l'humanité régénérée. En attendant, il se persuadait que la patrie, en bonne mère, nourrirait son enfant fidèle. Se roidissant contre les dédains du marchand d'estampes, il s'excitait à croire que son idée d'un jeu de cartes révolutionnaire était nouvelle et bonne et qu'avec ses aquarelles bien réussies il tenait une fortune sous son bras. « Desmahis les gravera, — pensait-il. — Nous éditerons nous-mêmes le nouveau jeu patriotique et nous sommes sûrs d'en vendre dix mille, à vingt sols chaque, en un mois. »

Et, dans son impatience de réaliser ce projet, il se dirigea à grands pas sur le quai de la Ferraille, où logeait Desmahis, au-dessus du vitrier.

On entrait par la boutique. La vitrière avertit Gamelin que le citoyen Desmahis n'était pas chez lui, ce qui ne pouvait beaucoup surprendre le peintre, qui savait que son ami était d'humeur vagabonde et dissipée, et qui s'étonnait qu'on pût graver autant et si bien qu'il le faisait avec aussi peu d'assiduité. Gamelin résolut de l'attendre, un moment. La femme du vitrier lui offrit une chaise. Elle était morose et se plaignait des affaires qui allaient mal, bien qu'on eût dit que la Révolution, en cassant les carreaux, enrichissait les vitriers.

La nuit tombait : renonçant à attendre son camarade, Gamelin prit congé de la vitrière. Comme il passait sur le Pont-Neuf, il vit déboucher du quai des Morfondus des gardes nationaux à cheval qui refoulaient les passants, portaient des torches et, avec un grand cliquetis de sabres, escortaient une charrette qui traînait lentement à la guillotine un homme dont personne ne savait le nom, un ci-devant, le premier condamné du nouveau tribunal révolutionnaire. On l'apercevait confusément entre les chapeaux des gardes, assis, les mains liées sur le dos, la tête nue et ballante, tournée vers l'arrière de la charrette. Le bourreau se tenait debout près de lui, appuyé à la ridelle. Les passants, arrêtés, disaient entre eux que c'était probablement quelque affameur du peuple et regardaient avec indifférence. Gamelin, s'étant approché, reconnut parmi les spectateurs Desmahis, qui s'efforçait de fendre la foule et de couper le cortège. Il l'appela et lui mit la main sur l'épaule : Desmahis tourna la tête. C'était un jeune homme beau et vigoureux. On disait naguère, à l'académie, qu'il portait la tête de Bacchus sur le corps d'Hercule. Ses amis l'appelaient « Barbaroux », à cause de sa ressemblance avec ce représentant du peuple.

— Viens, — lui dit Gamelin, — j'ai à te parler d'une affaire importante.

— Laisse-moi ! — répondit vivement Desmahis.

Et il jeta quelques mots indistincts, en guettant le moment de s'élancer :

— Je suivais une femme divine, en chapeau de paille, une ouvrière de modes, ses cheveux blonds sur le dos : cette maudite charrette m'en a séparé... Elle a passé devant, elle est déjà au bout du pont !

Gamelin tenta de le retenir par son habit, jurant que la chose était d'importance.

Mais Desmahis s'était déjà coulé à travers chevaux, gardes, sabres et torches et poursuivait la demoiselle de modes.

IV

Il était dix heures du matin. Le soleil d'avril trempait de lumière les tendres feuilles des arbres. Allégé par l'orage de la nuit, l'air avait une douceur délicieuse. A longs intervalles, un cavalier, passant sur l'allée des Veuves, rompait le silence de la solitude. Au bord de l'allée ombreuse, contre la chaumière de la Belle Lilloise, sur un banc de bois, Évariste attendait Élodie. Depuis le jour où leurs doigts s'étaient rencontrés sur le linon de l'écharpe, où leurs souffles s'étaient mêlés, il n'était plus revenu à l'*Amour peintre*. Pendant toute une semaine, son orgueilleux stoïcisme et sa timidité, qui devenait sans cesse plus farouche, l'avaient tenu éloigné d'Élodie. Il lui avait écrit une lettre grave, sombre, ardente, dans laquelle exposant les griefs dont il chargeait le citoyen Blaise et taisant son amour, dissimulant sa douleur, il annonçait sa résolution de ne plus retourner au magasin d'estampes et montrait à suivre cette résolution plus de fermeté que n'en pouvait approuver une amante.

D'une humeur contraire, Élodie, encline à défendre son bien en toute occasion, songea tout de suite à rattraper son ami. Elle pensa d'abord à l'aller voir chez lui, dans l'atelier de la place de Thionville. Mais, le sachant d'humeur chagrine, jugeant, par sa lettre, qu'il avait l'âme irritée, craignant qu'il n'enveloppât dans la même rancune la fille et le père et ne s'étudiât à ne la plus revoir, elle pensa meilleur de lui donner un rendez-vous sentimental et romanesque auquel il ne pourrait se dérober, où elle aurait tout loisir de persuader et de plaire, où la solitude conspirerait avec elle pour le charmer et le vaincre.

Il y avait alors, dans tous les jardins anglais et sur toutes les promenades à la mode, des chaumières construites par de savants architectes, qui flattaient ainsi les goûts agrestes des

citadins. La chaumière de la Belle Lilloise, occupée par un limonadier, appuyait sa feinte indigence sur les débris artistement imités d'une vieille tour, afin d'unir au charme villageois la mélancolie des ruines. Et, comme s'il n'eût point suffi, pour émouvoir les âmes sensibles, d'une chaumière et d'une tour écroulée, le limonadier avait élevé sous un saule un tombeau, une colonne surmontée d'une urne funèbre et qui portait cette inscription : « Cléonice à son fidèle Azor. » Chaumières, ruines, tombeaux : à la veille de périr, l'aristocratie avait élevé dans les parcs héréditaires ces symboles de pauvreté, d'abolition et de mort. Et maintenant les citadins patriotes se plaisaient à boire, à danser, à aimer dans de fausses chaumières, à l'ombre de faux cloîtres faussement ruinés et parmi de faux tombeaux, car ils étaient les uns comme les autres amants de la nature et disciples de Jean-Jacques et ils avaient pareillement des cœurs sensibles et pleins de philosophie.

Venu au rendez-vous avant l'heure fixée, Évariste attendait, et, comme au balancier d'une horloge, il mesurait le temps aux battements de son cœur. Une patrouille passa, conduisant des prisonniers. Dix minutes après, une femme tout habillée de rose, un bouquet de fleurs à la main, selon l'usage, accompagnée d'un cavalier en tricorne, habit rouge, veste et culotte rayés, se glissèrent dans la chaumière, tous deux si semblables aux galants de l'ancien régime qu'il fallait bien croire, avec le citoyen Blaise, qu'il y a dans les hommes des caractères que les révolutions ne changent point.

Quelques instants plus tard, venant de Rueil ou de Saint-Cloud, une vieille femme qui portait au bout de ses bras une boîte cylindrique, peinte de couleurs vives, alla s'asseoir sur le banc où attendait Gamelin. Elle avait posé devant elle sa boîte, dont le couvercle portait une aiguille pour tirer les sorts. Car la pauvre femme offrait, dans les jardins, la chance aux petits enfants. C'était une marchande de « plaisirs », vendant sous un nom nouveau une antique pâtisserie, car, soit que le terme immémorial d' « oublie » donnât l'idée importune d'oblation et de redevance, soit qu'on s'en fût lassé par caprice, les « oublies » s'appelaient alors des « plaisirs ».

La vieille essuya, d'un coin de son tablier, la sueur de son front et exhala ses plaintes au ciel, accusant Dieu d'injustice

quand il faisait une dure vie à ses créatures. Son homme tenait un bouchon, au bord de la rivière, à Saint-Cloud, et elle montait tous les jours aux Champs-Élysées, agitant sa cliquette et criant : « Voilà le plaisir, mesdames! » Et de tout ce travail ils ne tiraient pas de quoi soutenir leur vieillesse.

Voyant le jeune homme du banc disposé à la plaindre, elle exposa abondamment la cause de ses maux. C'était la République qui, en dépouillant les riches, ôtait aux pauvres le pain de la bouche. Et il n'y avait pas à espérer un meilleur état de choses. Elle connaissait, au contraire, à plusieurs signes, que les affaires ne feraient qu'empirer. A Nanterre, une femme avait accouché d'un enfant à tête de vipère; la foudre était tombée sur l'église de Rueil et avait fondu la croix du clocher; on avait aperçu un loup-garou dans le bois de Chaville. Des hommes masqués empoisonnaient les sources et jetaient dans l'air des poudres qui donnaient des maladies...

Évariste vit Élodie qui sautait de voiture. Il courut à elle. Les yeux de la jeune femme brillaient dans l'ombre transparente de son chapeau de paille; ses lèvres, aussi rouges que les œillets qu'elle tenait à la main, souriaient. Une écharpe de soie noire, croisée sur la poitrine, se nouait sur le dos. Sa robe jaune laissait voir les mouvements rapides des genoux et découvrait les pieds chaussés de souliers plats. Les hanches étaient presque entièrement dégagées : car la Révolution avait affranchi la taille des citoyennes; cependant la jupe, enflée encore sous les reins, déguisait les formes en les exagérant et voilait la réalité sous son image amplifiée.

Il voulut parler et ne put trouver ses mots, et se reprocha cet embarras qu'Élodie préférait au plus doux accueil. Elle remarqua aussi et tint pour un bon signe qu'il avait noué sa cravate avec plus d'art qu'à l'ordinaire. Elle lui tendit la main.

— Je voulais vous voir, — dit-elle, — causer avec vous. Je n'ai pas répondu à votre lettre : elle m'a déplu; je ne vous y ai pas retrouvé. Elle aurait été plus aimable, si elle avait été plus naturelle. Ce serait faire tort à votre caractère et à votre esprit que de croire que vous ne voulez pas retourner à l'*Amour peintre* parce que vous y avez eu une altercation légère sur la politique, avec un homme beaucoup plus âgé

que vous. Soyez sûr que vous n'avez nullement à craindre que mon père vous reçoive mal, quand vous reviendrez chez nous. Vous ne le connaissez pas : il ne se rappelle ni ce qu'il vous a dit, ni ce que vous lui avez répondu. Je n'affirme pas qu'il existe une grande sympathie entre vous deux; mais il est sans rancune. Je vous le dis franchement, il ne s'occupe pas beaucoup de vous... ni de moi. Il ne pense qu'à ses affaires et à ses plaisirs.

Elle s'achemina vers les bosquets de la chaumière, où il la suivit avec quelque répugnance, parce qu'il savait que c'était le rendez-vous des amours vénales et des tendresses éphémères. Elle choisit la table la plus cachée.

— Que j'ai de choses à vous dire, Évariste! L'amitié a des droits : vous me permettez d'en user? Je vous parlerai beaucoup de vous... et un peu de moi, si vous le voulez bien.

Le limonadier ayant apporté une carafe et des verres, elle versa à boire, par habitude de ménagère et avec une grâce touchante. Elle lui conta son enfance, elle lui dit la beauté de sa mère, qu'elle aimait à célébrer, par piété filiale et comme l'origine de sa propre beauté ; elle vanta la vigueur de ses grands-parents, car elle avait l'orgueil de son sang bourgeois. Elle conta comment, ayant perdu à seize ans cette mère adorable, elle avait vécu sans tendresse et sans appui. Elle se peignit ce qu'elle était, vive, sensible, courageuse, et elle ajouta :

— Évariste, j'ai vécu une jeunesse trop mélancolique et trop solitaire pour ne pas savoir le prix d'un cœur comme le vôtre, et je ne renoncerai pas de moi-même et sans efforts, je vous en avertis, à une sympathie sur laquelle je croyais pouvoir compter et qui m'était chère.

Évariste la regarda tendrement :

— Se peut-il, Élodie, que je ne vous sois pas indifférent! Puis-je croire...

Il s'arrêta, de peur d'en trop dire et d'abuser par là d'une amitié si confiante.

Elle lui tendit une petite main honnête, qui sortait à demi des longues manches étroites garnies de dentelle. Son sein se soulevait en longs soupirs.

— Attribuez-moi, Évariste, tous les sentiments que vous voulez que j'aie pour vous, et vous ne vous tromperez pas sur les dispositions de mon cœur.

— Élodie, Élodie, ce que vous dites là, le répéterez-vous encore quand vous saurez...

Il hésita.

Elle baissa les yeux.

Il acheva plus bas :

— ... que je vous aime?

En entendant ces derniers mots, elle rougit : c'était de plaisir. Et, tandis que ses yeux exprimaient une tendre volupté, malgré elle, un sourire comique soulevait un coin de ses lèvres. Elle songeait :

« Et il croit s'être déclaré le premier!... et il craint peut-être de me fâcher!... »

Et elle lui dit avec bonté :

— Vous ne l'aviez donc pas vu, mon ami, que je vous aimais?

Ils se croyaient seuls au monde. Dans son exaltation, Évariste leva les yeux vers le firmament étincelant de lumière et d'azur :

— Voyez comme le ciel nous regarde! Il est adorable et bienveillant comme vous, ma bien-aimée; il a votre éclat, votre douceur, votre sourire.

Il se sentait uni à la nature entière, il l'associait à sa joie, à sa gloire. A ses yeux, pour célébrer ses fiançailles, les fleurs des marronniers s'allumaient comme des candélabres, les torches gigantesques des peupliers s'enflammaient.

Il se réjouissait de sa force et de sa grandeur. Elle, plus tendre et aussi plus fine, plus souple et plus ductile, se donnait l'avantage de la faiblesse et, aussitôt après l'avoir conquis, se soumettait à lui; maintenant qu'elle l'avait mis sous sa domination, elle reconnaissait en lui le maître, le héros, le dieu, brûlait d'obéir, d'admirer et de s'offrir. Sous l'ombrage du bosquet, il lui donna un long baiser ardent sous lequel elle renversa la tête, et, dans les bras d'Évariste, elle sentit toute sa chair se fondre comme une cire.

Ils s'entretinrent longtemps encore d'eux-mêmes, oubliant l'univers. Évariste exprimait surtout des idées vagues et pures;

qui jetaient Élodie dans le ravissement. Élodie disait des choses douces, utiles et particulières. Puis, quand elle jugea qu'elle ne pouvait tarder davantage, elle se leva avec décision, donna à son ami les trois œillets rouges fleuris à sa fenêtre et sauta lestement dans le cabriolet qui l'avait amené. C'était une voiture de place peinte en jaune, très haute sur roues, qui n'avait certes rien d'étrange, non plus que le cocher. Mais Gamelin ne prenait pas de voitures et l'on n'en prenait guère autour de lui. De la voir sur ces grandes roues rapides, il eut un serrement de cœur et se sentit assailli d'un douloureux pressentiment : par une sorte d'hallucination toute intellectuelle, il lui semblait que le cheval de louage emportait Élodie au delà des choses actuelles et du temps présent vers une cité riche et joyeuse, vers des demeures de luxe et de plaisirs où il ne pénétrerait jamais.

La voiture disparut. Le trouble d'Évariste se dissipa ; mais il lui restait une sourde angoisse et il sentait que les heures de tendresse et d'oubli qu'il venait de vivre, il ne les revivrait plus.

Il passa par les Champs-Élysées, où des femmes en robes claires cousaient ou brodaient, assises sur des chaises de bois, tandis que leurs enfants jouaient sous les arbres. Une marchande de plaisirs, portant sa caisse en forme de tambour, lui rappela la marchande de plaisirs de l'allée des Veuves, et il lui sembla qu'entre ces deux rencontres tout un âge de sa vie s'était écoulé. Il traversa la place de la Révolution. Dans le jardin des Tuileries, il entendit gronder au loin l'immense rumeur des grands jours, ces voix unanimes que les ennemis de la Révolution prétendaient s'être tues pour jamais. Il hâta le pas dans la clameur grandissante, gagna la rue Honoré et la trouva couverte d'une foule d'hommes et de femmes, qui criaient : « Vive la République ! Vive la Liberté ! » Les murs des jardins, les fenêtres, les balcons, les toits étaient pleins de spectateurs qui agitaient des chapeaux et des mouchoirs. Précédé d'un sapeur qui faisait place au cortège, entouré d'officiers municipaux, de gardes nationaux, de canonniers, de gendarmes, de hussards, s'avançait lentement, sur les têtes des citoyens, un homme au teint bilieux, le front ceint d'une couronne de chêne, le corps enveloppé d'une vieille lévite verte à collet

d'hermine. Les femmes lui jetaient des fleurs. Il promenait autour de lui le regard perçant de ses yeux jaunes, comme si, dans cette multitude enthousiaste, il cherchait encore des ennemis du peuple à dénoncer, des traîtres à punir. Sur son passage, Gamelin, tête nue, mêlant sa voix à cent mille voix, cria :

— Vive Marat!

Le triomphateur entra comme le Destin dans la salle de la Convention. Tandis que la foule s'écoulait lentement, Gamelin, assis sur une borne de la rue Honoré, contenait de sa main les battements de son cœur. Ce qu'il venait de voir le remplissait d'une émotion sublime et d'un enthousiasme ardent.

Il vénérait, chérissait Marat qui, presque chaque semaine, le recevait avec bonté dans sa pauvre maison, ouverte à tous, lui parlait avec le zèle du bien public, l'interrogeait parfois sur les desseins des ennemis de la patrie, et, doué d'une clairvoyance infaillible, ne dédaignait pas les faibles lumières d'un patriote obscur, qui, malade, les veines en feu, dévoré d'ulcères, épuisait le reste de ses forces au service de la République. Il admirait que les ennemis du juste, en conspirant sa perte, eussent préparé son triomphe ; il bénissait le tribunal révolutionnaire qui, en acquittant l'Ami du peuple, avait rendu à la Convention le plus zélé et le plus pur de ses législateurs. Ses yeux revoyaient cette tête brûlée de fièvre, ceinte de la couronne civique, ce visage empreint d'un vertueux orgueil et d'un impitoyable amour, cette face ravagée, décomposée, puissante, cette bouche crispée, cette large poitrine, cet agonisant robuste qui du haut du char vivant de son triomphe semblait dire à ses concitoyens : « Soyez, à mon exemple, patriotes jusqu'à la mort. »

La rue était déserte, la nuit la couvrait de son ombre ; l'allumeur de lanternes passait avec son falot, et Gamelin murmurait :

— Jusqu'à la mort !...

V

A neuf heures du matin, Évariste trouva, dans le jardin du Luxembourg, Élodie qui l'attendait sur un banc.

Depuis un mois qu'ils avaient échangé leurs aveux d'amour, ils se voyaient tous les jours, à l'*Amour peintre* ou à l'atelier de la place de Thionville, très tendrement, et toutefois avec une réserve qu'imposait à leur intimité le caractère d'un amant grave et vertueux, déiste et bon citoyen, qui, prêt à s'unir à sa chère maîtresse devant la loi ou devant Dieu seul selon les circonstances, ne le voulait faire qu'au grand jour et publiquement. Élodie reconnaissait tout ce que cette résolution avait d'honorable; mais, désespérant d'un mariage que tout rendait impossible et se refusant à braver les convenances sociales, elle envisageait au dedans d'elle-même une liaison que le secret eût rendue décente jusqu'à ce que la durée l'eût rendue respectable. Elle pensait vaincre, un jour, les scrupules d'un amant trop vérécondieux. Mais elle ne voulait pas tarder à lui faire des révélations nécessaires. Et elle lui avait demandé une heure d'entretien dans le jardin désert, près du couvent des Chartreux.

Elle le regarda d'un air de tendresse et de franchise, lui prit la main, le fit asseoir à son côté et lui parla avec recueillement :

— Je vous estime trop pour rien vous cacher, Évariste. Je me crois digne de vous : je ne le serais pas si je ne vous disais pas tout. Entendez-moi et soyez mon juge. Je n'ai à me reprocher aucune action vile, basse ou seulement intéressée. J'ai été faible et crédule... Ne perdez pas de vue, mon ami, les circonstances difficiles dans lesquelles j'étais placée. Vous le savez : je n'avais plus de mère; mon père, encore jeune, ne songeait qu'à ses amusements et ne s'occupait pas de moi. J'étais sensible; la nature m'avait douée d'un cœur tendre et d'une âme généreuse; et, bien qu'elle ne m'eût pas refusé un jugement ferme et sain, le sentiment alors l'emportait en moi sur la raison. Hélas! il l'emporterait encore aujourd'hui, s'ils ne s'accordaient tous deux, Évariste, pour me donner à vous entièrement et à jamais!

Elle s'exprimait avec mesure et fermeté. Ses paroles étaient préparées; depuis longtemps elle avait résolu de faire sa confession, parce qu'elle était franche, parce qu'elle se plaisait à imiter Jean-Jacques et parce qu'elle se disait raisonnablement : « Évariste saura, quelque jour, des secrets dont je ne suis pas seule dépositaire; il vaut mieux qu'un aveu, dont la liberté est

toute à ma louange, l'instruise de ce qu'il aurait appris un jour à ma honte. » Tendre comme elle était et docile à la nature, elle ne se sentait pas très coupable et sa confession en était moins pénible; elle comptait bien, d'ailleurs, ne dire que le nécessaire.

— Ah! — soupira-t-elle, — que n'êtes-vous venu à moi, cher Évariste, à ces moments où j'étais seule, abandonnée?...

Gamelin avait pris à la lettre la demande que lui avait faite Élodie d'être son juge. Préparé de nature ou par éducation littéraire à l'exercice de la justice domestique, il s'apprêtait à recevoir les aveux d'Élodie.

Comme elle hésitait, il lui fit signe de parler.

Elle dit très simplement :

— Un jeune homme, qui, parmi de mauvaises qualités, en avait de bonnes et ne montrait que celles-là, me trouva quelque attrait et s'occupa de moi avec une assiduité qui surprenait chez lui : il était à la fleur de la vie, plein de grâce et lié avec des femmes charmantes qui ne se cachaient point de l'adorer. Ce ne fut pas par sa beauté ni même par son esprit qu'il m'intéressa... Il sut me toucher en me témoignant de l'amour, et je crois qu'il m'aimait vraiment. Il fut tendre, empressé. Je ne demandai d'engagements qu'à son cœur, et son cœur était mobile... Je n'accuse que moi; c'est ma confession que je fais, et non la sienne. Je ne me plains pas de lui, puisqu'il m'est devenu étranger. Ah! je vous jure, Évariste, il est pour moi comme s'il n'avait jamais été!

Elle se tut. Gamelin ne répondit rien. Il croisait les bras. Son regard était fixe et sombre.

Il songeait en même temps à sa maîtresse et à sa sœur Julie. Julie aussi avait écouté un amant; mais, bien différente, pensait-il, de la malheureuse Élodie, elle s'était fait enlever, non point dans l'erreur d'un cœur sensible, mais pour trouver, loin des siens, le luxe et le plaisir. Dans sa sévérité, il avait condamné sa sœur et inclinait à condamner sa maîtresse.

Élodie reprit d'une voix très douce :

— J'étais imbue de philosophie : je croyais que les hommes étaient naturellement honnêtes. Mon malheur fut d'avoir rencontré un amant qui n'était pas formé à l'école de la nature et de la morale, et que les préjugés sociaux, l'ambition,

l'amour-propre, un faux point d'honneur avaient fait égoïste et perfide.

Ces paroles calculées produisirent l'effet voulu. Les yeux de Gamelin s'adoucirent. Il demanda :

— Qui était votre séducteur? Est-ce que je le connais?

— Vous ne le connaissez pas.

— Nommez le moi.

Elle avait prévu cette demande et était résolue à ne pas la satisfaire.

Elle donna ses raisons.

— Épargnez-moi, je vous prie. Pour vous comme pour moi, j'en ai déjà trop dit.

Et, comme il insistait :

— Dans l'intérêt sacré de notre amour, je ne vous dirai rien qui précise à votre esprit cet... étranger. Je ne veux pas jeter un spectre à votre jalousie; je ne veux pas mettre une ombre importune entre vous et moi. Ce n'est pas quand j'ai oublié cet homme que je vous le ferai connaître.

Gamelin la pressa de lui livrer le nom du séducteur : c'est le terme qu'il employait obstinément, car il ne doutait pas qu'Élodie n'eût été séduite, trompée, abusée. Il ne concevait même pas qu'il en eût pu être autrement, et qu'elle eût obéi au désir, à l'irrésistible désir, écouté les conseils intimes de la chair et du sang; il ne concevait pas que cette créature voluptueuse et tendre, cette belle victime, se fût offerte; il fallait, pour contenter son génie, qu'elle eût été prise par force ou par ruse, violentée, précipitée dans des pièges tendus sous tous ses pas. Il lui faisait des questions mesurées dans les termes, mais précises, serrées, gênantes. Il lui demandait comment s'était formée cette liaison, si elle avait été longue ou courte, tranquille ou troublée, et de quelle manière elle s'était rompue. Et il revenait sans cesse sur les moyens qu'avait employés cet homme pour la séduire, comme s'il avait dû en employer d'étranges et d'inouïs. Toutes ces questions, il les fit en vain. Avec une obstination douce et suppliante, elle se taisait, la bouche serrée et les yeux gros de larmes.

Pourtant, Évariste ayant demandé où était à présent cet homme, elle répondit :

— Il a quitté le royaume.

Elle se reprit vivement :

— La France.

— Un émigré! — s'écria Gamelin.

Elle le regarda, muette, à la fois rassurée et attristée de le voir se créer lui-même une vérité conforme à ses passions politiques, et donner à sa jalousie gratuitement une couleur jacobine.

En fait l'amant d'Élodie était un petit clerc de procureur très joli garçon, chérubin saute-ruisseau, qu'elle avait adoré et dont le souvenir après trois ans lui donnait encore une chaleur dans le sein. Il recherchait les femmes riches et âgées : il quitta Élodie pour une dame expérimentée qui récompensait ses mérites. Entré, après la suppression des offices, à la mairie de Paris, il était maintenant un hussard sans-culotte et le greluchon d'une ci-devant.

— Un noble! un émigré! — répétait Gamelin, qu'elle se gardait bien de détromper, n'ayant jamais souhaité qu'il sût toute la vérité. — Et il t'a lâchement abandonnée!

Elle inclina la tête.

Il la pressa sur son cœur :

— Chère victime de la corruption monarchique, mon amour te vengera de cet infâme. Puisse le ciel me le faire rencontrer! Je saurai le reconnaître!

Elle détourna la tête, à la fois attristée et souriante, et déçue. Elle l'aurait voulu plus intelligent des choses de l'amour, plus naturel, plus brutal. Elle sentait qu'il ne pardonnait si vite que parce qu'il avait l'imagination froide et que la confidence qu'elle venait de lui faire n'éveillait en lui aucune de ces images qui torturent les voluptueux, et qu'enfin il ne voyait dans cette séduction qu'un fait moral et social.

Ils s'étaient levés et suivaient les vertes allées du jardin. Il lui disait que, d'avoir souffert, il l'en estimait plus. Élodie n'en demandait pas tant; mais, tel qu'il était, elle l'aimait, et elle admirait le génie des arts qu'elle voyait briller en lui.

Au sortir du Luxembourg, ils rencontrèrent des attroupements dans la rue de l'Égalité et tout autour du Théâtre de la Nation, ce qui n'était point pour les surprendre : depuis quelques jours une grande agitation régnait dans les sections les plus patriotes; on y dénonçait la faction d'Orléans et les

complices de Brissot, qui conjuraient, disait-on, la ruine de Paris et le massacre des républicains. Et Gamelin lui-même avait signé, peu auparavant, la pétition de la Commune qui demandait l'exclusion des Vingt et un.

Près de passer sous l'arcade qui reliait le théâtre à la maison voisine, il leur fallut traverser un groupe de citoyens en carmagnole que haranguait, du haut de la galerie, un jeune militaire beau comme l'Amour de Praxitèle sous son casque de peau de panthère. Ce soldat charmant accusait l'Ami du peuple d'indolence. Il disait :

— Tu dors, Marat, et les fédéralistes nous forgent des fers !

A peine Élodie eut-elle tourné les yeux sur lui :

— Venez, Évariste ! — fit-elle vivement.

La foule, disait-elle, l'effrayait, et elle craignait de s'évanouir dans cette presse.

Ils se quittèrent sur la place de la Nation, en se jurant un amour éternel...

Ce matin-là, de bonne heure, le citoyen Brotteaux avait fait à la citoyenne Gamelin le présent magnifique d'un chapon. C'eût été de sa part une imprudence de dire comment il se l'était procuré : car il le tenait d'une dame de la Halle à qui, sur la pointe Eustache, il servait parfois de secrétaire, et l'on savait que les dames de la Halle nourrissaient des sentiments royalistes et correspondaient avec les émigrés. La citoyenne Gamelin avait reçu le chapon d'un cœur reconnaissant. On ne voyait guère de telles pièces alors : les vivres enchérissaient. Le peuple craignait la famine ; les aristocrates, disait-on, la souhaitaient, les accapareurs la préparaient.

Le citoyen Brotteaux, prié de manger sa part du chapon au dîner de midi, se rendit à cette invitation et félicita son hôtesse de la suave odeur de cuisine qu'on respirait chez elle. Et, de fait, l'atelier du peintre sentait le bouillon gras.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, — répondit la bonne dame ; — pour préparer l'estomac à recevoir votre chapon, j'ai fait une soupe aux herbes avec une couenne de lard et un gros os de bœuf. Il n'y a rien qui embaume un potage comme un os à moelle.

— Cette maxime est louable, citoyenne, — répliqua le vieux

Brotteaux. — Et vous ferez sagement de remettre demain, après-demain et tout le reste de la semaine, ce précieux os dans la marmite, qu'il ne manquera point de parfumer. La sibylle de Panzoust procédait de la sorte : elle faisait un potage de choux verts avec une couenne de lard jaune et un vieil savorados. Ainsi nomme-t-on dans son pays, qui est aussi le mien, l'os médullaire si savoureux et succulent.

— Cette dame dont vous parlez, monsieur, — fit la citoyenne Gamelin. — n'était-elle pas un peu regardante, de faire servir si longtemps le même os?

— Elle menait petit train, — répondit Brotteaux. — Elle était pauvre. bien que prophétesse.

A ce moment, Évariste Gamelin rentra, tout ému des aveux qu'il venait de recevoir et se promettant de connaître le séducteur d'Élodie, pour venger en même temps sur lui la République et son amour.

Après les politesses ordinaires, le citoyen Brotteaux reprit le fil de son discours :

— Il est rare que ceux qui font métier de prédire l'avenir s'enrichissent. On s'aperçoit trop vite de leurs supercheries. Leur imposture les rend haïssables. Mais il faudrait les détester bien davantage s'ils annonçaient vraiment l'avenir. Car la vie d'un homme serait intolérable, s'il savait ce qui lui doit arriver. Il découvrirait des maux futurs, dont il souffrirait par avance. et il ne jouirait plus des biens présents, dont il verrait la fin. L'ignorance est la condition nécessaire du bonheur des hommes, et il faut reconnaître que, le plus souvent, ils la remplissent bien. Nous ignorons de nous presque tout; d'autrui, tout. L'ignorance fait notre tranquillité; le mensonge, notre félicité.

La citoyenne Gamelin mit la soupe sur la table, dit le *Benedicite*, fit asseoir son fils et son hôte, et commença de manger debout, refusant la place que le citoyen Brotteaux lui offrait à côté de lui, car elle savait, disait-elle, à quoi la politesse l'obligeait.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

LE MAROC

ET LE GOUVERNEMENT

DE L'AFRIQUE FRANÇAISE

Non sans peine, la politique française en Afrique vient d'accomplir une nouvelle étape. Le Maroc. qui, depuis des siècles, avait secoué le joug de la chrétienté, est sur le point de passer sous notre domination. C'est là pour nous, au prix des sacrifices que l'on sait, le résultat de la négociation laborieuse qui vient de se poursuivre durant quatre mois. Ainsi doit s'achever une tardive revanche de l'Occident latin dans l'Afrique du Nord, où la France, la France gallo-romaine, recueille l'héritage de Constantin et de Théodose, du rivage de l'Atlantique à la frontière de la Tripolitaine.

Cet empire français de la Méditerranée, qui se trouve aujourd'hui relié à notre Afrique occidentale et que le Sahara prolonge jusqu'au cœur du continent, cet immense domaine, il ne nous suffit pas de l'avoir acquis, il nous faut le conserver et l'exploiter. Comment donc devons-nous y distribuer les rôles pour y régler l'exercice de l'autorité française? Allons-nous voir plusieurs ministres s'y partager des responsabilités plus ou moins bien définies? Ce n'est pas d'aujourd'hui que le problème se pose, mais plus que jamais, maintenant que le Maroc devient pays d'influence française à l'égal de l'Algérie et de la Tunisie, il est impossible de méconnaître l'importance

de la question. Une décentralisation administrative est toujours délicate à assurer, mais la centralisation l'est autant. Celle-ci ne peut avoir d'autre objet que de faciliter au pouvoir l'exercice du contrôle souverain. Pour gouverner, il est nécessaire d'être exactement renseigné, puis de disposer de moyens d'action suffisants. En est-il ainsi dans le nord et l'ouest de l'Afrique?



Personne ne songe à transférer à Paris une gestion administrative qui ne peut se pratiquer et s'apprécier si l'on n'est sur les lieux mêmes. L'expérience depuis longtemps est faite : l'existence d'une France d'outre-mer exige sur place la constitution d'un pouvoir fort, celui d'un gouverneur général, d'un résident général, ou simplement d'un gouverneur, — le mot importe peu, — qui assure lui-même et sous sa responsabilité la marche des services publics. Ce principe est aussi vrai pour des possessions situées à un mois de France que pour des territoires où l'on débarque après un voyage de deux ou trois jours. Il reste juste alors même que les communications postales et télégraphiques se multiplient, car la question n'est pas de savoir si l'autorité locale a ou n'a pas les moyens d'en référer au gouvernement avant d'agir, et, comme on dit, de *se couvrir* ; ce qui importe, c'est qu'elle décide elle-même, d'après ce qu'elle sait et ce qu'elle voit, sans avoir à s'abriter derrière des responsabilités mal délimitées et impersonnelles. C'est de cette vérité administrative que, dans la pratique, depuis vingt-cinq ans, on s'efforce de s'approcher le plus possible, en ce qui concerne du moins l'organisation de nos principales possessions. C'est d'elle assurément que l'on s'inspirera désormais au Maroc, où il semble indispensable de donner de larges pouvoirs au résident général, qui longtemps encore sera le mieux placé pour déterminer, envers le sultan et les populations, les mesures à adopter.

Le gouvernement de la métropole, être mystérieux et passif, doit-il donc se borner, de loin et en silence, à présider aux destinées de ses possessions lointaines? Personnage muet, mais

dont une fiction de commande proclamerait l'action toujours présente et invisible, il lui suffirait de conserver sur l'esprit inquiet des populations un prestige légendaire et pacifiant, analogue à celui que « la vieille dame de Londres » a pu jadis exercer sur l'imagination des Hindous.

Ce serait possible, et personne peut-être n'y trouverait à redire, s'il n'existait ni Constitution ni Finances publiques. Mais notre Constitution exige la participation de certains organes du pouvoir à des actes déterminés, lois ou décrets, dont l'intervention ne peut être évitée, en Europe ou hors d'Europe, au moins lorsque se trouve en cause le statut des citoyens français. Quant aux finances, il est assurément méritoire, en effet, de savoir, comme nous le faisons partout où nous sommes établis, tirer du pays des ressources sans cesse croissantes et régler sur elles les dépenses à prévoir : il est à la fois élégant et judicieux d'écrire dans des textes de loi que nos possessions doivent compter uniquement sur elles-mêmes pour maintenir en équilibre les dépenses locales : mais, en dépit de ces déclarations, le budget de l'État et nos budgets d'outre-mer se pénètrent chaque jour davantage ; ce n'est pas un fossé qui les sépare, c'est tout au plus un mur mitoyen. La métropole ne peut se désintéresser des budgets de ses possessions, soit qu'elle veuille pourvoir elle-même, pour l'armée, la marine et le traitement de certains fonctionnaires, à des dépenses qu'elle persiste à considérer comme la charge naturelle et l'indice de sa souveraineté ; soit que, pour accroître les ressources ordinaires du pays, on ait recours, ici ou là, à des emprunts dont la garantie de l'État vient améliorer les conditions de réalisation et de remboursement. Aussi l'État ne saurait-il perdre un droit de contrôle sur les budgets de ses colonies et de ses protectorats, et ce n'est pas sans raison que le Parlement fait étudier ces budgets chaque année dans des rapports documentés et étendus, bien qu'il ne concoure pas de façon directe à leur établissement. On a même pu dire, dans l'un de ces rapports, que les budgets de nos possessions étaient « des portions décentralisées » du budget de l'État, comme si celui-ci et ceux-là s'appliquaient dans le principe à l'emploi d'une richesse commune, la fortune de la France, simplement démembrée de façon provisoire et imparfaite. S'il se trouve un

jour des économistes et des financiers pour contester cette doctrine, on peut être sûr qu'on ne les rencontrera pas au Parlement, où l'opinion est unanime sur ce point.

Le Gouvernement, on le voit, est tenu, non seulement par un devoir moral, mais par une obligation légale, de s'intéresser à la saine croissance de ses possessions et d'y maintenir l'esprit d'ordre. Il ne veut être pour elles ni un médecin traitant, ni un régisseur, mais c'est toujours lui que l'on consulte dans les cas graves, et c'est à sa bourse enfin que l'on fait appel dans les circonstances difficiles. S'il n'est pas tout à fait pour ses possessions « un banquier donné par la nature », il est un peu, par un étrange renversement de la géographie, comme un oncle d'Amérique. On admet qu'il soit toujours là, en somme, pour assister, secourir, payer : comment lui contester le droit de se renseigner, de donner des conseils, et de les faire écouter?

Or ce rôle délicat et complexe, en face du monde islamique si uni et si méfiant, le gouvernement le partage à l'heure présente, pour ce qui touche nos possessions africaines, entre plusieurs ministères, — on pourrait presque dire entre tous les ministères. L'Intérieur s'occupe de l'Algérie, les Affaires étrangères de la Tunisie et pour le moment encore du Maroc, les Colonies de l'Afrique occidentale et de l'Afrique centrale; mais aucun de ces départements ministériels n'a le soin exclusif des possessions dont il centralise en principe la direction. Le ministère des Colonies lui-même, qui veille jalousement à ce que nul ne méconnaisse son autonomie, a dû, dans certains cas, tolérer la surveillance du ministère de la Guerre sur le commandement des troupes, du ministère de la Marine sur l'organisation des points d'appui de la flotte, du ministère des Postes et des Télégraphes sur l'exploitation de certaines lignes de câbles sous-marins. Il est vrai que cette intervention exceptionnelle, et à divers égards imposée par la nature des choses, le ministère des Colonies l'admet seulement dans des conditions déterminées, et surtout après avoir sauvegardé dans toutes ses manifestations l'autorité suprême du gouverneur. Ailleurs, dans nos possessions africaines, l'action des ministères de la Guerre, de la Marine et des Postes, se rencontre encore sous une forme

identique, mais alors ce n'est plus l'exception, c'est la règle.

En Tunisie, le ministère des Affaires étrangères agit peu par lui-même, s'en remettant d'ordinaire pour les décisions à prendre au résident général et au bey; quelles que soient la valeur et la bonne volonté de son personnel, il ne peut guère contrôler davantage, car il n'a à sa disposition ni organes techniques, ni comités consultatifs, et il doit, au besoin, faire appel, dans l'ordre économique et financier, aux ministères voisins et à leurs spécialistes. Au Maroc, où les affaires sont à peine sorties de la phase diplomatique, le ministère des Affaires étrangères n'a pu guère, jusqu'à ce jour, qu'observer, attendre et négocier. Quant à l'Algérie, ce serait une illusion de croire encore que le ministère de l'Intérieur en centralise tous les services. En réalité, le système dit « des rattachements », qui consiste à distribuer les affaires algériennes entre les ministères selon leur objet, ce système subsiste toujours, survivant à l'institution des « délégations financières » et à la transformation de l'Algérie en une véritable colonie. Ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'on le constate[1], et il est impossible qu'il en soit autrement, le ministère de l'Intérieur, créé pour nommer des Préfets et diriger l'Administration générale, ne pouvant en outre s'occuper d'agriculture, de travaux publics, de tarifs douaniers et d'enseignement. Bien plus, le territoire du Sud algérien dépend uniquement en fait du ministère de la Guerre et le lien est très relâché qui unit l'Algérie et la colonie militaire ainsi constituée sur les confins du Sahara. En vain depuis quelques années on a tenté d'obtenir la création au ministère de l'Intérieur d'une « direction » véritable à la place du « service » qui a pour le moment les affaires algériennes dans ses attributions. Mais toujours on a échoué devant ce dilemme : ou bien la réforme sera superficielle et purement verbale, donc inutile, ou bien le ministère de l'Intérieur perdra sa destination spéciale pour devenir une administration multiforme et encyclopédique, sans avoir auprès de lui, pour étayer sa science, les rouages nécessaires et les compétences voulues.

1. *Revue de Paris*, 1er mars 1904. *Un Ministère de l'Algérie et des Colonies.*

Cet émiettement des attributions, cette dispersion du pouvoir, c'est ce qu'on eût appelé au temps de Molière l'école de l'anarchie. Le danger n'est pas écarté du jour où les pouvoirs locaux sont entourés de conseils éclairés grâce à l'avis desquels ils peuvent n'adopter et ne présenter à leur tour que des propositions étudiées, des projets dignes de retenir l'attention. Et le danger subsiste alors qu'on introduit au pouvoir central des Gouverneurs ou Résidents généraux, en les nommant Commissaires du Gouvernement devant les Chambres et même, au besoin, en leur donnant accès au Conseil des Ministres. Ceci ne suffit pas à changer les pouvoirs constitués, ni à diminuer, en déplaçant les responsabilités, le rôle qui doit leur être normalement dévolu. Ce serait de plus un contresens que de vouloir fortifier et rendre permanente, par des moyens réguliers et définitifs, cette adjonction d'éléments nouveaux au pouvoir exécutif. On ne voit pas en effet comment un fonctionnaire, si haute que soit sa personnalité, peut devenir ainsi l'associé du Gouvernement dont il doit demeurer le mandataire toujours révocable, ni comment il y aurait place dans une République pour ces sortes de vice-royautés. Le Gouvernement d'ailleurs négligerait le premier de ses devoirs s'il renonçait à apprécier par lui-même, en dernier ressort et en toute impartialité, la nécessité des mesures à prendre dans ses possessions, mesures dont les influences particulières ou simplement un zèle excessif peuvent toujours sur les lieux mêmes dénaturer l'importance ou l'opportunité.

Il ne s'agit pas là d'une chicane de juriste : encore plus est-il indifférent de savoir si telle ou telle combinaison, à considérer l'harmonie générale des choses, est ou non satisfaisante pour l'esprit. La question est plus haute et plus positive, car elle intéresse la prospérité, l'essor, l'existence même de certaines de nos possessions. Pour ne citer qu'un exemple, croit-on que la fameuse affaire dite de l'Ouenza serait demeurée insoluble si l'homme éminent qui gouvernait alors l'Algérie n'avait eu à convaincre qu'un seul ministère, au lieu d'avoir à persuader tour à tour le département de l'Intérieur, celui des Travaux publics et celui des Finances, sans négliger l'avis des Administrations de la Guerre, de la Marine et des Affaires étrangères? Chacun en pareil cas

apporte son système, ses habitudes de travail, sa routine, et, si l'on ne peut concilier les arguments des uns et les objections des autres, il arrive finalement que, devant les Chambres, les divers partis en présence ont à la fois leurs avocats et leurs détracteurs, sans conclusion, sans issue. Qui donc aujourd'hui voudrait renouveler sur d'autres affaires la singulière expérience d'Oudjda, où l'on a vu naguère un général, haut commissaire, et un consul de France, commissaire civil, vivre côte à côte, dans des rapports plutôt difficiles, tellement difficiles que, pour se prononcer sur leurs mutuels griefs, on a dû faire appel au concours simultané de trois départements ministériels, les Affaires étrangères, la Guerre et les Finances.



Tout le monde est d'accord, cela ne peut durer. La situation serait vite améliorée si désormais un seul ministre était appelé à diriger l'ensemble de notre empire africain. L'idée simple, celle qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que le ministère des Colonies est tout naturellement qualifié pour se charger de cette centralisation. Cette conception a certainement gagné du terrain depuis quelques années. Elle a obtenu l'adhésion de commissions parlementaires, elle a généralement été accueillie avec faveur dans les congrès et les réunions diverses où l'examen des questions à l'ordre du jour donnait l'occasion de la développer.

Il y a eu toutefois des objections, dont les plus sérieuses ont concerné la Tunisie. La Régence, observait-on, n'avait pas, en la personne du bey, rompu tous liens avec la Porte; le principe de l'intégrité de l'empire ottoman demeurait sauf, s'accommodant tant bien que mal du protectorat de la France par une de ces combinaisons dont l'Orient a le secret. En confondant désormais la Tunisie et nos possessions africaines, n'allait-on pas déranger dans sa belle ordonnance, et compromettre par une dangereuse lézarde, la façade derrière laquelle le régime beylical continuait à subsister? n'était-il pas imprudent de mettre ainsi contre nous les apparences au moment où à l'étranger certains journaux dénonçaient si

souvent nos procédés de protectorat pour en déclarer d'avance inadmissible l'extension à l'empire marocain? Ces objections étaient très graves. Il y en avait d'autres, plus faciles à écarter. Les affaires algériennes, les affaires tunisiennes, disait-on, si la gestion en était donnée au ministère des Colonies, allaient démesurément grossir l'importance de ce ministère; il était aisé de répondre que le régime d'autonomie et de large décentralisation appliqué à nos possessions de l'Afrique du Nord, régime nécessaire et intangible, limitait d'avance à Paris l'action, quelle qu'en fût la forme, du pouvoir exécutif. Il y avait enfin les conservateurs de parti pris, ceux qui ont des yeux et ne veulent pas voir, des oreilles et ne veulent pas entendre. Les choses, disaient-ils, n'allaient-elles pas très bien comme elles étaient, et les faits ne le prouvaient-ils pas de façon suffisante? Le mouvement commercial de l'Algérie allait atteindre un milliard, celui de la Tunisie deux cents millions. Pourquoi changer? L'unité de l'Islam méconnue par des décisions divergentes, le contrôle souverain de l'État français affaibli ou abdiqué, toutes ces objections, n'était-ce pas surtout des mots, du rêve, de l'idéologie?

Bref, on n'a rien fait, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car il est très difficile de passer aux actes quand se trouvent en cause plusieurs ministères. Il a fallu plus de dix ans, il a fallu surtout les derniers événements du Ouadaï et l'agitation qui s'en est suivie dans le monde musulman, pour que fût institué un comité, dont la nécessité s'imposera cependant, tant que la direction de nos possessions africaines relèvera de plusieurs départements ministériels. Pour éviter à ceux-ci, envers nos sujets musulmans d'Afrique, des interprétations qui se contredisent et des décisions qui ne se peuvent concilier, il est indispensable que leurs représentants se réunissent périodiquement en une commission où ils puissent se mettre d'accord sur une politique. C'est le ministère Waldeck-Rousseau, qui, le premier, avait compris la nécessité de cet organe, et c'est seulement depuis quelques semaines que la commission est enfin constituée. Il ne faut pas se faire illusion du reste sur l'efficacité réelle de l'institution, car dans l'intervalle des séances de la commission, — et, comme il arrive en pareil cas, les séances tendront à s'espacer

de plus en plus, — un brusque revirement pourra toujours réunir des tribus jusqu'alors hostiles, changer l'attitude des confréries islamiques, amener un exode de population. susciter quelque intrigue enfin qui s'étendra de Tanger à Tombouctou, du Ouadaï jusqu'à Tunis et Alger.

Les événements viennent d'enlever tout prétexte à notre inaction. Après la récente négociation. le protectorat de la France au Maroc a cessé d'être pour certaines chancelleries l'épouvantail qu'on en avait voulu faire. Non seulement le mot ne fait plus peur, mais nous n'avons plus à dissimuler la chose ; nous avons même le devoir désormais de travailler activement à la réaliser. Quant à l'intégrité de l'empire ottoman, l'Italie s'est chargée de démontrer à coups de canon combien elle était fragile, et nous avons le droit de l'ignorer complètement quand il s'agit du Maroc. Chaque jour se resserre le réseau des occupations et des reconnaissances qui s'est, avec la domination française, étendu sur le nord et l'ouest de l'Afrique, chaque jour les communications intérieures se développent, les postes administratifs ou militaires et les centres urbains se multiplient. De plus en plus les différentes parties de notre empire africain se pénètrent et s'entremêlent davantage, confondant leurs populations, sans que souvent même on ait déterminé la limite exacte qui sépare nos différents territoires, dans les marches sahariennes notamment. Quand, par hasard, on a voulu définir cette limite, comme on l'a fait au mois de juin 1905 entre l'Afrique Occidentale et l'Algérie, on a dû, sur la carte, se borner à tracer des lignes que nul n'a le moyen de repérer sur les lieux. Au Maroc, à cet égard, la situation est particulièrement confuse, car personne ne pourrait établir exactement jusqu'où se prolonge vers le sud l'autorité du sultan. Sur une zone étendue, la limite demeure tout à fait imprécise, et l'on voit le ministère des Affaires étrangères avoir pour tâche d'y soutenir ou d'y rejeter diverses revendications, alors qu'il faut chercher dans les archives du ministère des Colonies l'origine et la justification des droits de chacun, en admettant que l'une et l'autre puissent être nettement établies.

Cet enchevêtrement d'attributions est funeste à l'intérêt français. Il y a un peu plus d'un an, la Turquie avait accepté

de procéder avec la France à une détermination de la frontière entre nos possessions et la Tripolitaine. Sait-on que la question se trouvait intéresser les ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur, de la Guerre, et des Colonies, chacun de ces Départements ayant une politique à faire valoir, un personnel à produire, l'intérêt de certaines tribus à défendre? La Turquie ne pouvait que voir d'un œil favorable cette situation singulière, et, pendant que nous nous mettions d'accord entre nous, elle en profitait pour s'assurer, en s'établissant partout où elle le pouvait faire, les avantages de la possession. Dans ce règlement exotique les « turqueries » de la Sublime Porte se trouvaient aux prises avec les « chinoiseries » de l'Administration française. Allons-nous, avec l'Italie pour voisine, tenter à nouveau demain cette dangereuse expérience?



Il est temps que la direction commune d'un ministère spécial vienne mettre un terme à cette confusion. Le département des Colonies, nous venons de le voir, peut tout naturellement recevoir cette tâche, mais. si on la juge trop lourde. on peut songer également à l'institution d'un ministère nouveau qui se bornerait à centraliser les affaires de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc. Ce ministère de l'Afrique du Nord, il y a quelques années déjà, on en avait proposé la création et le projet en avait été assez vite écarté. Avec l'Algérie et la Tunisie, dont il devait s'occuper alors à l'exclusion du Maroc, on pouvait redouter que le nouveau ministre n'eût des attributions un peu minces. Il n'y a plus de ministre « sans portefeuille », mais on ne conçoit pas bien non plus de ministre au portefeuille trop allégé. A laisser s'amoindrir la fonction, on peut risquer de diminuer en même temps l'autorité des ministres, c'est-à-dire celle du Gouvernement.

Aujourd'hui sans doute les circonstances ne sont plus les mêmes. Les affaires algériennes et tunisiennes, dans ces dernières années, ont pris de l'importance. En outre, la domination française au Maroc une fois reconnue par toutes les Puissances, et l'accord avec l'Espagne réalisé, il n'existera

plus de raison pour laisser au ministère des Affaires étrangères l'examen exclusif des affaires marocaines. Au contraire, le Maroc ouvert à l'influence française, le Maroc, pays neuf, à peine reconnu, et dont l'on vante les richesses, va certainement très vite attirer des initiatives et des entreprises multiples. On sera obligé d'y établir la sécurité, on aura besoin de ports, de routes, de chemins de fer; un gros effort financier sera nécessaire. Ces questions d'administration pure, dont l'établissement d'un protectorat change l'étiquette, mais non le caractère, il est évident que le ministère des Affaires étrangères ne sera pas outillé pour les examiner et les résoudre. S'il s'en occupe, ce ne doit être qu'à titre transitoire et pour ménager le passage d'un régime inorganique et à demi barbare à un régime plus régulier. Il peut y avoir là, d'autre part, tout un ensemble de préoccupations qui, jointes au souci des affaires algériennes et tunisiennes, suffise à absorber largement l'intelligence et l'activité d'un ministre.

On peut comprendre dès lors, ce qui semblait inadmissible il y a quelques années, que la France veuille un jour, avec l'Afrique du Nord, avoir son ministère des Indes. Le nouveau ministère justifierait son existence bien plus que ne put le faire, sous le second Empire, entre les mains du prince Napoléon, un ministère de l'Algérie et des Colonies. L'Algérie était déjà alors une possession d'importance, mais ce que nous avions ailleurs comptait peu de par le monde : des îles, des comptoirs, quelques établissements épars. A la place de ces colonies, ce serait le Maroc et la Tunisie qu'on adjoindrait, cette fois, à l'Algérie, et le nouveau ministère aurait de quoi s'occuper. Celui du prince Napoléon, cependant, était assez fortement organisé pour n'être pas oisif, et s'il disparut en 1860, après deux années d'existence, rien n'autorise à penser qu'il succomba à une anémie constitutive. Il avait un chef peu patient, assez versatile et prenant facilement ombrage d'empiétements, supposés ou réels, sur son autorité. Ce ministère, tel qu'on l'avait établi, comprenait déjà de nombreux services : Cabinet du Ministre, Secrétariat général, Direction de l'Intérieur, Direction des Finances, Direction des Affaires militaires. Cette division pourrait donner lieu du reste aujourd'hui à bien des critiques, et, si nous la citons, ce n'est pas pour qu'elle soit

imitée. Dans tout département ministériel où elles seraient réunies, les affaires algériennes, tunisiennes et marocaines devraient être traitées dans des services distincts et conserver leur caractère spécial, aussi bien entre elles, qu'envers d'autres groupes de possessions, si elles se trouvaient rattachées au ministère des Colonies tel qu'il existe, actuellement. Une direction commune, en effet, et c'est là un point capital, ne doit pas annuler la spécialisation des affaires, elle doit au contraire l'équilibrer et la renforcer par une appréciation mieux éclairée des choses, en évitant par exemple que le régime des biens habbous ne soit différent ici et là, et que l'impôt indigène, celui de la medjba ou tout autre, ne soit ici très lourd et ailleurs, si ce n'est à bon escient, volontairement omis.

A ce point de vue, l'institution d'un ministère de l'Afrique du Nord ne saurait mettre fin de façon complète aux inconvénients de la situation présente, et c'est là certainement l'objection à laquelle elle serait exposée. Nos sujets musulmans de l'Afrique se trouveront toujours dépendre de deux départements ministériels et ils continueront, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à être soumis à des régimes dissemblables. Si l'on voulait, avec l'institution nouvelle, obvier complètement à ce danger, il faudrait alors créer, non le ministère de l'Afrique du Nord, mais le ministère de l'Afrique française. Ce serait la solution vraie, mais l'absolu n'a jamais gouverné le monde, et ce projet, dont le premier effet serait de décapiter le ministère des Colonies, n'a aucune chance d'être favorablement accueilli. Toutefois il y a là des considérations suffisantes pour que, en ce moment du moins, au lieu de créer de toutes pièces un nouveau ministère, l'on préfère rattacher simplement au département des Colonies les affaires de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc, en les groupant, dans un Sous-secrétariat d'État. Avec l'institution d'un sous-secrétaire d'État. il est vrai, une autre conception serait possible. Pourquoi ne laisserait-on pas au ministre le soin personnel et direct des affaires de l'Afrique du Nord. ou même de l'Afrique française dans son ensemble. en donnant au sous-secrétaire d'État. soit la direction de nos autres colonies. soit, et sauf à le déterminer. un service d'administration générale?



Ce qui importe surtout, c'est de prendre une décision; il ne faut pas, par souci de la perfection, laisser au temps le règlement des difficultés. Quand il s'agit de pays d'Islam les solutions que le temps apporte peuvent être bien trompeuses; depuis plus de quatre-vingts ans et à travers plusieurs générations, qui donc oserait affirmer que la conquête française soit définitivement acceptée par les populations arabes? Or, si l'on remonte à cette période héroïque, que de chemin parcouru cependant! En occupant Alger, nous devions ne pas nous éloigner de la côte, et nous nous sommes avancés peu à peu de telle sorte que maintenant on nous retrouve sur plusieurs milliers de kilomètres, au Nord, à l'Ouest, au Centre. Si nous nous sommes éparpillés de cette manière, nous n'avons pas le droit de nous affaiblir en dispersant le pouvoir, en fragmentant l'autorité. Il faut, au contraire, par une concentration de nos forces sous une direction commune, que ceci corrige cela.

Vraiment, depuis des années que le débat est ouvert, la discussion est épuisée. En s'établissant au Maroc, la France est bien devenue la « grande puissance musulmane » que, sur une aire plus modeste, elle se flattait déjà d'être naguère. Plus que jamais, elle a le droit de prendre ce titre car, de toutes les nations européennes, c'est elle peut-être qui détient la plus large part de la « terre d'Islam ». Pourquoi donc ne l'avouerait-elle pas publiquement, en donnant à son gouvernement l'organe qui lui fait encore défaut? Les événements viennent de faire tomber le dernier scrupule qui, dans l'ordre international, aurait pu l'arrêter. Non seulement désormais elle a tous les droits pour agir, mais encore elle manquerait à son devoir si, après avoir édifié une œuvre grandiose, elle négligeait d'en assurer elle-même la consolidation et la durée.

ALBERT DUCHÈNE

LE JUBILÉ DE M. LÉON HEUZEY

Une fête intime réunissait le 5 novembre dernier les amis de l'archéologie et de la science orientale. Par les soins d'un comité composé de membres de l'Académie des Inscriptions de l'Académie des Beaux-Arts, et de conservateurs des Musées nationaux, une plaquette a été remise à M. Léon Heuzey pour célébrer le trentième anniversaire de la fondation du Département dont il fut, au Louvre, le premier titulaire. Cette plaquette est l'œuvre d'un graveur en renom, membre de l'Académie des Beaux-Arts, M. Frédéric Vernon. Elle synthétise sous une forme heureuse l'hommage rendu au savant et le souvenir de quelques-unes des œuvres précieuses dont il assura la possession à notre pays : d'un côté, la tête enturbannée et déjà populaire du patési Goudéa, de l'autre son gobelet de libation, blasonné de deux génies fantastiques et de deux serpents entrelacés ; sur la face : *A Léon Heuzey ses amis, ses élèves, ses admirateurs*; sur le revers : *En souvenir du XXe anniversaire de la fondation du Département des antiquités orientales au Louvre* (1881-1911). Enfin une adresse, remise avec la plaquette, contient les noms de 172 savants français et étrangers qui ont participé à cet hommage ; on y compte presque tous les orientalistes connus et la plupart des maîtres de l'archéologie contemporaine. Le comité a reçu des adhésions de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Autriche.

de Belgique, de Danemark, de Grèce, de Hollande, d'Italie, de Norvège, de Russie, de Suisse et des États-Unis d'Amérique.

Certains qui se sont abstenus ont voulu cependant en expliquer les raisons, et nous pourrions citer la lettre touchante d'un archéologue allemand qui, s'excusant de ne pas envoyer une cotisation à cause de la très grande modicité de ses ressources, tint à dire néanmoins tout ce qu'il devait aux travaux du maître français.

En me demandant d'exposer à ses lecteurs les motifs de ce jubilé, la *Revue de Paris* a voulu à son tour apporter son tribut d'amitié et de reconnaissance au savant que nous fêtons. Je voudrais répondre à son désir, sans me dissimuler les difficultés d'une tâche si délicate. « C'est une faute contre la politesse, dit La Bruyère, que de louer, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talents, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poète[1]. » Je ne sais si tous les archéologues me pardonneront de louer un archéologue, si tous les orientalistes entendront avec joie énumérer des titres scientifiques qui ne sont pas les leurs. Mais peut-être aussi s'en trouvera-t-il qui, connaissant bien le maître et son œuvre, penseront que je n'en dis pas assez ou que je le dis mal. Je prie ceux-ci seulement de m'excuser.

En retraçant la carrière, heureusement encore inachevée, d'un savant contemporain, c'est surtout aux jeunes gens que je songe, à nos étudiants, à tous ceux qui travaillent, pour leur montrer quel enseignement on en peut tirer. Ils verront combien la vie la plus régulière et la plus belle est quelque chose de complexe, que les événements conduisent, à laquelle ni l'incertain ni l'imprévu ne manquent. Ils comprendront comment un esprit délié sait s'accommoder aux circonstances, s'adapter à la science qui marche, la suivre et aussi la pousser dans la bonne voie. Ils sentiront enfin tout le prix de la ténacité dans l'effort, de la foi complète dans la dignité et la beauté morale du travail. Aux nonchalants et aux sceptiques qui se plaisent à railler eux-mêmes la vanité de la science et de leur propre labeur, il n'est pas mauvais d'opposer l'exemple de la

1. *De la Société*, XXXIII.

force que conserve à jamais celui qui croit à ce qu'il fait. Celui-là a une hygiène intellectuelle qui n'est pas une des moindres causes de sa supériorité sur les autres hommes.



Pour nous qui n'appartenons pas à la même génération, le premier fait qui frappe dans les débuts d'un jeune homme, initié à la science archéologique vers 1855, c'est la différence de préparation. La part laissée à l'initiative de l'étudiant était alors beaucoup plus grande ; pas de cours ni même de livres spéciaux pour le guider. Notre camarade, M. G. Radet, dans son livre sur l'*Histoire et l'œuvre de l'École d'Athènes* (1901), a retracé la physionomie de ce qu'il appelle spirituellement « l'âge héroïque », quand, débarquant en Grèce, chacun s'efforçait de trouver ce qu'il pourrait y faire, quand Grenier longeait l'Ilissus, son *Phèdre* à la main, et parcourait avec *Œdipe* le bois de Colone, quand l'enthousiaste Benoit se blottissait dans une crevasse du volcan de Santorin pour y lire la *Théogonie* d'Hésiode et y retrouver la nature bouleversée par le chaos de la genèse hellénique. C'était, en somme, pour mieux comprendre les auteurs classiques, pour mieux s'imprégner de l'atmosphère grecque que l'on s'expatriait ; la littérature était le but unique des travaux entrepris.

Les choses ont changé. Assurément nous ne regretterons pas la part faite aux recherches de monuments et d'inscriptions, aux publications de documents inédits, en un mot à la science proprement dite. Mais nous devons à nos aînés un double hommage. D'abord leur culture littéraire était incontestablement supérieure à celle d'aujourd'hui ; ils étaient élevés et nourris dans le commerce et l'amour des textes classiques. Ils n'ont pas commencé, comme tant de nos élèves, par se jeter dès l'âge de dix-huit ans sur les *Jahrbücher*, les *Mittheilungen* et les *Bulletins* pour s'abreuver des opinions d'autrui et y puiser des idées ou contradictoires ou toutes faites. Ils consacraient de longues années à former dans leur cerveau comme un *humus* fertile sur lequel on pouvait ensemencer. Cette éducation a été en Allemagne celle des Creuzer, des Gerhard, des

O. Jahn, en France celle des Lenormant. Quand on lit leurs livres — où beaucoup d'erreurs aujourd'hui démontrées sautent aux yeux —, on est pourtant ému par l'imposante érudition qui s'y découvre, par la sûre et abondante connaissance des textes dont ils font preuve.

C'est aussi l'impression qu'on a en lisant le *Mont Olympe* et la *Mission de Macédoine* de M. Heuzey, ou ses articles sur les terres cuites et sur les vases peints, publiés dans les *Monuments de l'Association des Études grecques*. Toujours la pensée de l'auteur se réfère à des passages d'auteurs que lui sont familiers. Sous la couche archéologique court un large flot de littérature antique qui s'épand librement. Nous aurions peine à trouver chez nos étudiants la même instruction. C'est moins leur faute que celle de notre enseignement, plus resserré, plus spécialement adapté à une fin précise. Peut-être n'est-il pas inutile aujourd'hui de rappeler combien les anciennes « humanités », réduites à elles-mêmes, ont produit de savants remarquables et bien outillés pour le travail scientifique.

En effet — et c'est ici le second point que je voulais mettre en lumière —, si l'on a pu quelquefois sourire des préoccupations vaguement littéraires d'un « Athénien » partant pour la Grèce, il y a cinquante ans, nous ne devons pas oublier que cette préparation générale n'a pas empêché nos aînés de trouver leur voie. Plus que les règlements, plus que les directeurs et les ministres, ce sont eux, ces « littéraires », qui ont créé l'École telle que nous la connaissons et telle que nous l'aimons. Ce sont eux qui, jeunes et ardents, lancés à la découverte sur les grandes routes de Grèce, mis face à face avec les ruines ensoleillées, ce sont eux qui ont découvert le vrai sens des choses et créé nos méthodes de travail. Ils ont compris, ces fervents adorateurs des lettres, que l'art ne vient pas se superposer simplement à la littérature, qu'il ne s'y accroche pas comme une fleur à un rocher, mais qu'il est à lui seul un langage et une substance, et qu'il contient tout un monde. La révélation se fit assez vite et c'est ce que M. Radet appelle « le nouveau régime », que nous devons à la génération dont firent partie nos maîtres Léon Heuzey et Georges Perrot. Mais ce qui resta à ces initiateurs des habitudes prises par leurs devanciers, ce fut de ne pas limiter leur curiosité,

d'ouvrir leur esprit à tout ce qui intéressait la vie grecque sous toutes les formes.

Il me semble qu'à cet égard, la première œuvre archéologique de M. Heuzey, le *Mont Olympe et l'Acarnanie* (1860), peut être considérée comme un des meilleurs spécimens du genre. Les antiquités du pays y sont envisagées sous les aspects les plus divers, monuments, inscriptions, langue, traditions et légendes, races.

La *Mission de Macédoine*, décidée sur l'ordre de l'empereur Napoléon III (1861-1862) et riche en documents de toute sorte dont la mise en œuvre dura quinze ans. parut en 1876; la composition en était conçue d'après les mêmes principes. L'auteur y fut servi par une collaboration précieuse, bien vite transformée en amitié étroite, celle de l'architecte, M. Daumet, dont la verte et active vieillesse rivalise glorieusement aujourd'hui avec celle de son camarade de voyage. Tout récemment, un Athénien qui a exploré la même région, M. Perdrizet, rendait hommage aux qualités de ce livre qui n'a presque pas vieilli[1]. Nous avons perdu l'habitude de publications de ce genre et nous nous contentons, d'ordinaire, de nos *Reisefrüchte* sous forme de quelques articles insérés dans une revue spéciale. Est-ce simplification, amour de la brièveté? Ou bien n'est-ce pas aussi que les voyageurs actuels seraient souvent embarrassés d'avoir en même temps à éditer des inscriptions grecques, à commenter un texte byzantin, à déchiffrer une vieille monnaie, à recueillir un conte ou une chanson populaire?

De la mission de Macédoine devait sortir plus tard encore, en 1886, une étude approfondie et serrée sur la campagne de Jules César et la bataille de Pharsale. Les lieux et les circonstances des combats y sont minutieusement décrits et suivis pas à pas, avec toute la rigueur possible. L'exactitude sévère de l'historien et la perspicacité de ses recherches sur le terrain placent le mémoire intitulé *les Opérations militaires de Jules César* parmi les meilleurs travaux de topographie ancienne. Il dénote une singulière souplesse à s'adapter aux besognes délicates d'une science très spéciale.

Mais, dès le début, les travaux relatifs à l'exploration de

1. *Annales de l'Est*, 24e année, fasc. 1, 1910.

la Macédoine avaient donné naissance à une œuvre qui contribua beaucoup à établir le renom du jeune écrivain : c'est sa notice sur l'*Exaltation de la fleur*, consacrée au beau bas-relief archaïque qu'il avait eu la chance de découvrir à Pharsale et qui est aujourd'hui un des joyaux du Louvre. Cette étude est restée célèbre dans le monde des archéologues et des amateurs de l'art grec, parce qu'elle est typique et caractérise admirablement la science française de cette époque. L'art d'écrire y est mis au service de l'érudition ; la préoccupation de bien dire n'y est pas moindre que celle d'analyser et de commenter. Certes, je connais bien des savants qui aujourd'hui font fi de ce souci, qui croiraient perdre leur temps s'ils avaient cure du style et qui englobent sous le terme méprisant de « littérature » tout ce qui n'est pas leur jargon négligé. Les archéologues qui étaient « des humanistes » ne raisonnaient pas ainsi. Il est juste d'ajouter que la race n'en est pas complètement perdue. Beaucoup d'entre nous tiennent à honneur de présenter leurs idées sous un vêtement qui ne soit pas sordide. Je ne sais rien de plus déplaisant que de parler d'art et de beauté dans un langage laid. Autant faire une conférence sur la propreté avec les mains sales. Ceux qui liront — ou qui reliront — les articles insérés dans le *Journal des Savants* de 1868 sur le bas-relief de Pharsale, auront la sensation d'une œuvre d'art littéraire encadrant une œuvre d'art plastique. Je me souviens d'avoir entendu quelqu'un, qui s'y connaît, dire que ces pages lui avaient tout simplement révélé l'art grec. Je ne crois pas commettre d'indiscrétion coupable en nommant M. Anatole France, et, comme je l'avertissais que l'interprétation proposée — d'ailleurs avec réserves — par M. Heuzey avait été très combattue, il ajouta avec un sourire malicieux : « Raison de plus pour l'aimer ! » Disons d'ailleurs que malgré l'argumentation d'O. Rayet contre le sens mystique du groupement des deux femmes tenant des fleurs, le relief du Louvre demeure énigmatique et ne rentre pas dans la série ordinaire des scènes familières, telles qu'elles apparaissent sur les sculptures destinées à des tombeaux. Aujourd'hui encore l'heureuse trouvaille de M. Heuzey bénéficie de l'attrait poétique et de la beauté mystérieuse dont il a su l'envelopper.

En 1863, la nomination de M. Heuzey à l'École nationale des Beaux-Arts comme professeur d'archéologie fut la première récompense de ses travaux et de ses missions. Il devait y rester quarante-cinq ans. Son enseignement y fut marqué par une innovation qui lui appartient en propre et qui rendit tout de suite son cours populaire : il créa la leçon de costume antique faite avec le modèle vivant. Chaque été, le maître résumait ses leçons de l'année en faisant paraître sur l'estrade, et en drapant lui-même de ses doigts habiles et légers, soit un Égyptien, un Chaldéen, un Assyrien, soit un soldat grec ou une Tanagréenne, un légionnaire ou un sénateur romain. L'hémicycle des Beaux-Arts était alors trop petit pour contenir la foule qui s'y pressait, mêlée aux élèves de l'École. J'y ai vu Chapu et Chaplain assis sur les bancs et dessinant comme des écoliers, Mounet-Sully et madame Bartet venant y surprendre quelque beau pli de draperie. On savait que par une étude attentive des monuments le professeur avait retrouvé les véritables principes de l'ajustement antique et réformé les idées fausses qui en dénaturaient la structure. De ces belles leçons et de cet enseignement n'est pas encore sorti le livre sur le costume grec et romain dont tous les éléments sont prêts; mais nous en possédons quelques chapitres détachés, comme la pénétrante *Étude sur la Draperie antique*, destinée au Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts, et un travail d'ensemble sur la Toge, publié dans la *Revue de l'art ancien et moderne* (1897). Que de fois j'ai dit à notre maître qu'en nous donnant un jour son traité didactique sur le sujet, il comblerait d'aise les artistes et porterait le dernier coup à la tradition des costumes pseudo-antiques qui continue à sévir sur tant de théâtres et dans tant de tableaux! Ne serait-ce pas aussi un acte de revendication légitime? Car aujourd'hui beaucoup de personnes qui connaissent les vraies règles du vêtement antique ignorent trop que ces principes ont été pour la première fois définis et appliqués dans les leçons de l'École des Beaux-Arts.



En 1870, quelques jours à peine avant la déclaration de guerre, M. Heuzey entra au Musée du Louvre. Il devait y

trouver, pendant près de quarante ans, un champ admirablement approprié à son activité scientifique. Le premier travail qu'il entreprit fut le *Catalogue des Figurines de terre cuite*, travail banal en apparence, dont il devait faire une œuvre originale et forte. Un des maîtres à qui je dois le plus, Albert Dumont, avait coutume de répéter à tout jeune Athénien arrivant à l'École : « Mon ami, faites un catalogue ; ce sera le meilleur moyen d'apprendre votre métier. » Je ne dis pas que ce conseil nous ait toujours charmés. Débarquer en Grèce, l'esprit plein de Phidias et de Praxitèle, rêver de découvertes qui renouvelleront l'histoire de l'art, et retomber de ces hauteurs pour mesurer, le mètre en main, des milliers de petits objets, c'était pour beaucoup d'entre nous une déception assez rude. Pourtant Dumont avait raison et, après vingt-cinq ans passés dans un musée, je me rends bien compte que l'on ne connaît les antiques qu'après les avoir maniés soi-même et longuement regardés avant de les décrire. M. Heuzey n'avait pas besoin des conseils d'autrui pour comprendre ce que la besogne minutieuse d'un catalogue contenait d'enseignement précieux. Il a connu aussi cet apprentissage plus décisif encore et plus redoutable : l'achat des objets, avec les dangers et les émotions qui s'y mêlent, la nécessité de saisir l'occasion au vol, la crainte d'être trompé. C'est un poste d'avant-garde et de combat. Tant pis pour ceux qui y font quelque faux pas; l'opinion publique, toujours heureuse des erreurs des savants, ne leur pardonne pas. Ceux qui ont passé par là savent que le métier comporte des nuits blanches. Mais de tels soucis ne font pas reculer les travailleurs qui viennent chercher dans un musée le laboratoire indispensable à leur science.

La rédaction du *Catalogue des Figurines* et l'acquisition de la magnifique collection de terres cuites qui forme aujourd'hui au Louvre la Salle de Tanagre, occupèrent les premières années du nouvel adjoint à la Conservation. Dans ce petit livre de 240 pages, paru en 1882, M. Heuzey me semble avoir fixé le véritable type des publications de ce genre. Au lieu d'énumérer les pièces une à une et de se contenter de les décrire, il les groupa et accompagna chaque catégorie d'un commentaire historique ou archéologique; c'est une leçon continue qui s'adresse au visiteur et qui lui explique tout ce qu'on peut

tirer de ces petits objets pour la connaissance générale de l'art et même de la société antique. Autre chose est d'instruire le promeneur qui parcourt nos galeries avec le désir d'apprendre; autre chose, de renseigner le savant et l'artiste qui veulent étudier l'objet en lui-même. De là, une double série d'ouvrages. Le petit *Catalogue* répondait à la première exigence. L'album des *Figurines antiques de terre cuite*, illustré par l'habile burin d'Achille Jacquet et publié en 1883, répondait à la seconde; les deux textes, adaptés à des lecteurs différents, se complètent et s'éclairent. On y trouve beaucoup d'idées qui ont passé aujourd'hui dans le domaine courant, mais qui alors étaient neuves et dont on oublie trop souvent la source · l'importance de l'art industriel, plus naïf et plus spontané que le grand art, témoin parlant des superstitions populaires, écho des modes et des prédilections artistiques, toujours changeant, toujours mouvant comme la société elle-même; le rôle des Grecs insulaires dans la formation de la plastique, intermédiaires naturels entre l'Orient et la Grèce continentale; l'action en retour des créations helléniques sur l'art oriental lui-même, formule heureuse qu'on voit maintenant répétée sans cesse et appliquée à toutes sortes de cas; la persistance des traditions dans les types divins, l'évolution qui mène de la brutale idole naturaliste à l'image idéale de la Vénus naissant des flots, ou de la sévère Déméter à la pimpante Tanagréenne. Tout l'art grec, avec ses éléments caractéristiques, est saisi et comme mis à nu dans ces humbles ex-voto d'argile qui, même sans grâce et sans beauté, ont toujours le mérite d'être ingénus et sincères.

On eut bientôt la preuve que la pratique quotidienne de ces monuments assurait à celui qui vivait familièrement avec eux une sûreté de coup d'œil fort utile à un conservateur de musée. Vers 1880 avait paru sur le marché de Paris une série de terres cuites, dites d'Asie-Mineure, où l'on remarquait des groupes de grande taille, dont le style romantique excita l'admiration enthousiaste de beaucoup d'amateurs. Soigneusement entretenue par les marchands qui y trouvaient des gains considérables, cette vogue dura une dizaine d'années, en dépit des polémiques violentes que suscita bientôt la question d'authenticité. Mon confrère et ami M. Salomon Reinach a retracé l'his-

toire de cette échauffourée archéologique, après avoir pris lui-même une part active à un combat où il reçut et distribua maints horions[1]. La partie était rude; non seulement les amours-propres scientifiques, mais de gros intérêts matériels étaient en jeu. J'ai connu un amateur qui, après m'avoir montré sa collection où il n'y avait même pas un pan de draperie antique, me disait : « Monsieur. j'en ai ici pour près de cent mille francs. » C'était le temps où le délégué d'un grand musée étranger venait, sous nos yeux, à l'hôtel Drouot, faire d'importants achats de ces terres cuites, à la grande joie de nos contradicteurs qui nous raillaient publiquement.

Aujourd'hui que l'orage s'est dissipé et que la vérité, comme toujours, a triomphé, je puis bien dire que notre plus ferme appui dans ces heures de lutte, parfois de découragement, fut le maître que nous considérions comme le plus sûr connaisseur en cette matière. Pas une fois je n'ai vu M. Heuzey varier dans son jugement sur ces « intruses ». Tout ce qu'il savait sur cet art populaire lui faisait considérer comme suspects les sujets soi-disant antiques et inédits que l'on vantait à grands cris. Son goût si pur répugnait à attribuer à des disciples de Praxitèle ou de Lysippe ce qui était à peine digne d'un élève de Chinard. Dès le premier moment son opinion fut faite, et je me souviens d'avoir assisté, dans son bureau du Louvre, à une longue séance où il essaya en vain — *quos vult perdere Jupiter dementat* — de convertir un savant professeur qui avait accepté de publier une collection parisienne remplie de ces dangereuses nouveautés.

Le plus difficile dans notre science n'est pas de douter. Beaucoup pratiquent cet art avec désinvolture et rejettent en bloc tout ce qu'ils ne connaissent pas. Il est autrement délicat de distinguer le bon et le mauvais, de condamner et d'absoudre à propos. L'épisode des terres cuites fausses eut une sorte de contre-partie heureuse dans la réhabilitation que M. Heuzey entreprit, après avoir examiné en 1890, au Musée de Madrid, un important groupe de sculptures ibériques que de bons juges avaient condamnées comme fausses. Mieux averti par ses connaissances de l'art oriental, M. Heuzey démêlait, au milieu

1. *Revue critique*, 1886, I, p. 481; II, p. 93; 1890, I, p. 41; 1891, I, p. 424; *Classical Review*, avril et mai 1888.

d'étrangetés qui déconcertaient l'œil au premier abord, des ajustements, des parures, des accessoires, des procédés d'exécution qui restaient conformes aux plus saines traditions antiques et qu'un faussaire aurait ignorés. Sa communication à l'Académie des Inscriptions[1], son article dans la *Revue d'Assyriologie*[2] étonnèrent d'abord ; on admira la hardiesse de la thèse, la vigueur de l'argumentation, mais la preuve restait à faire par d'autres moyens que des raisonnements. Elle fut faite. Grâce au zèle diligent d'un ancien membre de l'École d'Athènes, M. Arthur Engel, auquel s'adjoignit plus tard M. Pierre Paris, une mission s'organisa rapidement pour faire des fouilles sur l'emplacement d'où provenaient les statues de Madrid. Les travaux, dont on peut voir les résultats au Louvre dans notre Cabinet des Antiquités ibériques, démontrèrent surabondamment que le sol espagnol contenait encore des monuments tout semblables. Cette première victoire devait en amener une autre. Avec une véritable divination, l'auteur du mémoire sur *les Statues Espagnoles de style gréco-phénicien* disait que cet art, évoluant depuis l'archaïsme jusqu'à la décadence, avait dû passer par un stade de perfectionnement dont on ne connaissait pas encore les effets. Six ans après, en 1897, la découverte due à M. Pierre Paris du célèbre buste de la Dame d'Elche, acquis par M. Bardac et donné par lui au Louvre, prouva combien la prophétie était juste. Heureux les savants dont les hypothèses se vérifient ; plus heureux encore et plus rares ceux qui sont là pour voir triompher leur idée.



Les travaux et les découvertes que nous venons de rappeler suffiraient déjà à la notoriété d'un savant. Pourtant je n'ai encore rien dit de la carrière nouvelle où depuis 1881, placé à la tête d'un département spécialement créé, M. Heuzey était en train de conquérir d'autres titres à la reconnaissance du monde scientifique.

En 1877, le vice-consul de France à Bassorah, M. de Sarzec,

1. *C. Rendus*, 18 avril 1890.

2. Tome III, 1891, p. 96.

explorant la région du Chatt-el-haï, s'arrêta au lieu nommé *Tello* et fut frappé de l'abondance des débris antiques qui jonchaient le sol. Malgré l'insécurité du lieu, il s'y établit et y fit, à ses frais, deux campagnes de fouilles où il acquit la conviction que d'importants édifices reposaient ensevelis sous le sable. Revenu en France en 1878, il put montrer au Ministre de l'Instruction publique, M. Waddington, quelques pièces antiques qu'il apportait avec lui et celui-ci l'adressa à son confrère de l'Académie des Inscriptions, M. Heuzey, pour plus mûr examen. Dès la première inspection de ces fragments, dont quelques-uns appartenaient à une grande statue de diorite, restée sur place, le conservateur du Louvre comprit la haute valeur de la découverte. On peut voir dans nos vitrines un de ces débris, un petit éclat où subsiste un ongle ciselé avec une extrême délicatesse. Ce bout de pierre fut comme la pépite que rapporte un prospecteur et qui dénonce le placer d'or. Du premier coup, M. Heuzey avait deviné la richesse du sol de Tello et l'importance pour l'histoire de l'art des sculptures qu'on y découvrirait. En 1880, M. de Sarzec repartait, muni d'instructions précises, mais c'est seulement en 1882 qu'après de laborieux pourparlers, où plus d'une fois faillit sombrer l'espoir de rattacher définitivement la possession de ces objets à la France, le Parlement vota les sommes nécessaires au remboursement des frais déjà faits et à la continuation des fouilles. M. de Sarzec a dit lui-même, aux premières pages des *Découvertes en Chaldée*, quelle fut dans cette solution heureuse la part prépondérante de celui qui allait devenir son ami et son conseiller le plus intime.

Nous n'avons pas besoin de raconter les fouilles de Tello. On sait ce qu'elles ont produit et comment, d'un coup, en attendant les belles trouvailles des missions Dieulafoy et de Morgan à Suse, qui suivirent de près, elles transformèrent la section orientale du Musée du Louvre, jusqu'alors réduite à la possession des bas-reliefs assyriens de Khorsabad et de Nimroud. Tout le monde connaît l'imposante série de statues en diorite noir qui accueillent aujourd'hui le promeneur dans la grande galerie du rez-de-chaussée, et la salle du premier étage qui renferme les précieux reliefs et petits monuments de la mission de Sarzec. Le nom du patési Goudéa, popularisé par ces décou-

vertes, y forme comme un point lumineux qui éclaire une antiquité vieille de plus de quatre mille ans. Mais ce qu'on ne connaît pas, c'est le travail patient, l'effort continu et laborieux qu'il a fallu pour amener dans notre musée les trésors qu'on y voit. Pourparlers et négociations, correspondances, voyages à Constantinople, entrevues diplomatiques, audiences même de souverain, tout a été mis en jeu pour assurer au Louvre la possession de ces richesses.

J'ai été bien souvent le témoin et le confident de ces longues et délicates opérations ; je sais les peines qu'elles ont coûtées ; je sais aussi avec quel sentiment de patriotique fierté peut contempler son œuvre celui à qui nous devons la plus complète collection d'antiquités orientales qui existe actuellement au monde. Le *Catalogue des Antiquités chaldéennes du Louvre*, paru en 1902, et le grand ouvrage sur les *Découvertes de Chaldée*, commencé en 1884, expliquent en détail toutes ces acquisitions. Il y a là un ensemble de monuments qui font reculer d'environ vingt siècles les annales de l'Orient asiatique, qui nous renseignent sur l'organisation sociale et les mœurs de peuples dont on ne soupçonnait pas l'existence, qui mettent des milliers de textes nouveaux aux mains des épigraphistes, des centaines d'objets d'art entre celles des archéologues, et qui ouvrent un chapitre entier, celui du début, dans l'histoire du monde civilisé. M. de Sarzec, lui, a donné plus que son temps et sa peine à une telle œuvre ; il lui a donné sa vie. Je me souviens de l'avoir vu à Paris, en 1900, quand miné et rongé par la maladie de foie à laquelle il devait succomber, il préparait encore, avec une indomptable énergie, sa douzième campagne de fouilles. Il mourut à Poitiers, le 31 mai 1901, et, quelques semaines après, madame de Sarzec, compagne admirable de tous les voyages et de toutes les fatigues de son mari, était enlevée à son tour. Ceux qui portent leurs pas nonchalants dans les galeries d'un musée ne se doutent pas quel champ de bataille ils parcourent, ni que de vies humaines ont été sacrifiées pour mettre en place ce qu'ils regardent d'un œil distrait !

Depuis les premières découvertes de Tello et surtout depuis la création du département oriental en 1881, M. Heuzey avait résolument orienté ses travaux dans une autre direction. Il ne

disait pas adieu à la Grèce, mais il étendait son horizon et remontait aux sources mêmes de l'art hellénique. Sa publication, encore en cours, sur les *Origines orientales de l'art grec* (1891), est le témoignage de cette préoccupation. Par l'Orient il veut expliquer la Grèce. On conçoit que grâce à un effort soutenu un archéologue, en pleine possession de son talent et de sa méthode, arrive à pénétrer une science nouvelle. Mais pour y devenir lui-même un maître, pour y conquérir la réputation d'un savant dont l'opinion fait autorité, il faut des qualités peu ordinaires. Ce n'est pas la première fois qu'on voit en France un homme nourri des lettres grecques aborder le domaine oriental. F. Lenormant et A. de Longpérier en sont des exemples. Avec d'autres de ses contemporains, comme G. Perrot et G. Maspero, M. Heuzey a contribué à faire entrer dans le cycle des études classiques, dans l'ensemble des connaissances que nul homme de bonne éducation ne peut plus délaisser, des parties de l'histoire ancienne qu'on abandonnait autrefois aux spécialistes et aux érudits de profession. Mais dans cette tâche, qui a enrichi le domaine commun, il apporte des habitudes d'esprit et des idées qui lui sont propres. Il ne procède pas, comme d'autres, par vues d'ensemble et par cadres larges. Son travail est, avant tout, d'analyse et d'observation minutieuses. Son œil perçoit d'abord et scrute les parties les plus infimes d'un monument pris en particulier, pour en établir le caractère et le sens, avant d'en tirer une conclusion qui s'étendra à d'autres œuvres. A trois ou quatres reprises, il est revenu sur le monument le plus célèbre de Tello, la *Stèle des Vautours*, remettant en place un fragment nouveau, reprenant et complétant sa description, retournant en tous sens les détails des scènes sculptées sur les deux faces. Sa méthode est, comme on dit, exhaustive, et c'est bien, appliquée aux monuments d'Orient, celle que nous avions remarquée dès le début dans le *Mont Olympe* et la *Mission de Macédoine.*

Disons brièvement quelques-uns des résultats obtenus par ce mode d'auscultation patiente. Après les découvertes de Tello, l'histoire de l'art en Mésopotamie, pendant les hautes périodes antérieures à l'an 2000, était tout entière à constituer. C'était comme un grand chaos de monuments de tout genre,

les uns d'une rudesse incroyable de style, relevant d'une humanité presque sauvage, d'autres délicats dans leurs conventions archaïques. Déjà les inscriptions incisées sur tablettes de terre cuite ou gravées sur pierre avaient permis d'établir quelques généalogies de rois et de gouverneurs de villes. Les travaux d'Amiaud et d'Oppert, unis à ceux des orientalistes d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique, avaient réussi à débrouiller les périodes historiques et à jalonner la route. L'écriture elle-même permettait de suivre, avec ses changements de formes, l'évolution chronologique. A M. Heuzey revient l'honneur d'avoir complété l'œuvre des épigraphistes, en déterminant d'après le style des œuvres d'art les différentes phases de l'histoire chaldéenne, depuis les temps lointains du vieux Mesilim, roi de Kish, et d'Our-Nina, patési de Lagash, jusqu'aux débuts de la première dynastie babylonienne, c'est-à-dire pendant une durée de dix à douze siècles. Le point culminant qui marque la plus haute prospérité de la civilisation sumérienne est le règne du patési Goudéa, dont le Louvre possède onze statues presque complètes, une statuette qui le représente assis, la masse d'armes et le gobelet à libation, le cachet et autres petits monuments blasonnés à son nom. Il est précédé par un long archaïsme dont nous suivons les progrès avec d'importantes œuvres d'art, comme les tablettes généalogiques d'Our-Nina, la Stèle des Vautours d'Eannadou, le Vase d'argent d'Entéména. Tout se classe et s'ordonne dans le groupement présenté par le *Catalogue des Antiquités chaldéennes*, suivant des règles qui ne peuvent varier, car elles se fondent sur les lois connues du développement artistique. L'auteur montre que, là où les textes écrits font défaut, on peut se fier au caractère des objets, les ranger chronologiquement, et que l'on commettait de graves erreurs en plaçant à l'époque d'Our-Nina des pièces qui appartiennent au temps de Goudéa. Il est même arrivé à l'archéologue de rectifier des dates proposées par les épigraphistes, dans le cas, par exemple, du roi Dounghi dont on voulait faire un prédécesseur et un suzerain de Goudéa, alors qu'il lui est postérieur.

L'étude de la haute antiquité chaldéenne devait conduire bientôt à d'autres enquêtes aussi fécondes. J'en noterai une,

en particulier, dont les résultats sont exposés dans un court mémoire qui fait partie des *Mélanges Perrot* (1903), et dont l'application sert de base au chapitre des *Découvertes en Chaldée* concernant les cylindres gravés. Rien n'est plus compliqué que la mythologie orientale. Les dieux pullulent, les génies et les êtres fantastiques se mêlent et se confondent; les inscriptions confirment l'extrême abondance des divinités de tout genre. Comment ne pas se perdre dans ce dédale? Comment distinguer les grands dieux des génies secondaires, et les êtres célestes des simples mortels? De l'observation attentive des monuments assyriens et chaldéens, M. Heuzey a déduit quelques règles simples qui lui ont permis de réformer beaucoup des interprétations autrefois proposées pour expliquer les sujets gravés sur les cylindres. Il suffira de lire le texte rédigé par M. Menant pour la grande publication de la *Collection de Clercq*, ou tout autre catalogue des années antérieures, et de les comparer aux commentaires de M. Heuzey sur les cylindres de Tello. pour comprendre le progrès réalisé. Plus de sacrificateurs ni d'initiés, ni de prêtres aux chapeaux baroques. ni d'inventions aussi bizarres qu'inexactes. La lumière a pénétré dans cette matière confuse ; les cadres se forment, la hiérarchie divine apparaît. Tout n'est pas encore élucidé, mais tout s'éclaircit.

Ainsi, partout où il a touché à quelque sujet, son esprit d'ordre et de précision a servi l'auteur. On peut dire, sans faire tort aux qualités éminentes de la science étrangère, que par là il a montré des facultés bien françaises. Le besoin de clarté et de netteté l'obsèdent jusque dans les moindres détails d'un livre, dans l'agencement d'une planche, dans le choix des caractères d'imprimerie et de la beauté du papier. Ses éditeurs en savent quelque chose. Mais ce souci, qui va jusqu'à l'inquiétude, cette recherche passionnée de la perfection en toutes choses n'a-t-elle pas aussi sa noblesse?

Un petit fait prouvera jusqu'à quel point le conservateur du département oriental a poussé les scrupules; pour être mieux servi, il s'est fait lui-même ouvrier réparateur. Une opération très délicate dans un musée est le nettoyage et la restauration des pièces. On les confie à des professionnels, mais le résultat n'est pas toujours ce qu'on en attend. Parmi

les antiquités de Tello venues au Louvre se trouvait un vase d'argent, à monture de cuivre, tout recouvert d'une gangue épaisse. A travers les boursouflures de l'oxydation, on distinguait encore quelques traits incisés qui ressemblaient à une aile. Le vase était donc ciselé? M. Heuzey ne voulut s'en remettre à personne du soin de dégager le décor. Pendant des mois et des mois, chaque fois que j'allais le voir, je le trouvais entouré de petits grattoirs, de petits marteaux, de menus ciseaux, et tapotant doucement, effleurant de ses outils la surface du précieux objet. Enfin, peu à peu, se dessinèrent les linéaments d'une vaste composition héraldique, une des plus savantes que l'art oriental antique nous ait transmises. On peut voir au Louvre, ou dans la belle planche du tome II des *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, l'aspect actuel du vase d'Entéména, orné sur l'épaule d'une jolie frise de sept génisses couchées, blasonné sur ses quatre faces avec le groupe quatre fois répété, mais varié, d'un grand aigle à tête de lionne, qui lie de ses serres deux quadrupèdes, lions ou bouquetins. Je pense que parmi les objets réunis dans cette salle, c'est peut-être celui que le maître aime le mieux, d'une affection presque paternelle, puisqu'il l'a de ses mains rendu à l'existence.

Il arrive rarement à un homme d'avoir deux carrières dans sa vie. Il est plus rare encore d'y réussir également et de les fondre dans un tout harmonieux. C'est pourtant le cas de celui auquel nous devons le *Catalogue des Figurines antiques* et le *Catalogue des Antiquités chaldéennes*. L'helléniste et l'orientaliste ne se séparent pas. C'est, je crois, l'essence de l'enseignement que nous recevons de lui. Pendant longtemps on a pu vivre de la Grèce seule et satisfaire avec elle tous ses besoins intellectuels. Mais la science a marché et ce qui suffisait au passé ne suffit plus au présent. Quelque opinion que l'on ait sur les rapports de la Grèce et de l'Orient, qu'on accepte ou non les influences réciproques, il est impossible aujourd'hui à l'historien de séparer ces deux domaines par une cloison étanche. Qu'on le veuille ou non, l'helléniste de demain doit être en quelque façon un orientaliste, sous peine d'ignorer la moitié de son métier. L'apparition inattendue et surprenante de la Crète de Minos n'a fait que renforcer la nécessité de cette

double éducation. Il n'est point de livre ni d'article sur la période préhellénique qui ne touche à l'histoire orientale. A cet égard, l'auteur des *Origines orientales de l'Art* aura été un précurseur. L'enseignement en partie double qu'il s'est donné à lui-même et qu'il doit peut-être à des circonstances fortuites de sa carrière, est devenu le programme nécessaire de tout apprentissage archéologique.

Si j'ai, même imparfaitement, fait comprendre pourquoi l'idée de notre jubilé a été si bien accueillie en tous lieux, on pourrait peut-être me reprocher de n'avoir pas expliqué ce que l'homme de science et d'étude a été pour beaucoup d'entre nous, comme ami et comme guide. L'affection se tait, là où elle sait qu'elle exprimerait trop mal ce qu'il y aurait de meilleur à dire. M. Heuzey s'est chargé lui-même de tracer le portrait du maître dont la valeur morale entraîne et soutient ceux qui l'entourent. Dans la notice qu'il écrivit pour être placée en tête des *Mélanges archéologiques* d'Albert Dumont, on lit un passage qui s'applique avec justesse à lui-même. Comment mieux terminer qu'avec ses propres paroles, qui peignent si bien ce qu'il est, lui et les siens, ce qu'il sera longtemps encore pour nous ?

« C'est un spectacle fortifiant, dit-il, de voir se dérouler au sein de notre société française, si mal connue à l'étranger et si follement dénigrée par nous-mêmes, cette vie simple et grave, toute pleine de dévouement et de hautes pensées ; que de suivre l'histoire de cette âme formée naturellement dès l'enfance au respect de la dignité morale et trouvant facilement autour d'elle des esprits et des cœurs à sa taille, capables de la comprendre et de s'associer à sa destinée. On a parlé des trésors d'épargne qui renouvellent la richesse matérielle de la France ; de pareils exemples donnent à penser qu'il y a aussi chez nous des réserves de force intellectuelle et morale, qui se forment silencieusement dans l'ombre de l'éducation domestique. »

EDMOND POTTIER

SOUVENIRS[1]

V

LE COLLÈGE DE LAON

Ce fut vers quatre heures de l'après-midi, le premier lundi d'octobre 1852 que je quittai mon père. Quand il fut monté sur l'impériale de la diligence, je tendis les bras vers lui; il m'a depuis avoué qu'il lui avait fallu faire un grand effort pour se retenir de descendre. Heureusement je ne me trouvai point abandonné à moi-même. Un cousin germain et grand ami de mon père, le cousin Lebon, habitait Laon, en qualité d'employé surnuméraire à la direction des contributions indirectes. Après une promenade où il m'égaya de son mieux, il me conduisit au collège dont la haute grande porte cintrée me parut solennelle. Trois camarades jouaient dans la cour que je traversai pour aller au cabinet du principal. M. Duprat, après qu'il m'eut dit quelques bonnes paroles, les appela et me remit entre leurs mains. Nous jouâmes jusqu'au souper; un à un, les pensionnaires arrivaient, et ces nouvelles figures me distrayaient; mais lorsque je me trouvai dans mon lit, que personne ne borda, je cherchai à deviner de quel côté se trouvait le Nouvion, et je m'endormis, la tête tournée vers chez nous.

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

Je demeurai mélancolique assez longtemps. Je pensais à la maison paternelle; tout ce qui en venait m'était cher superstitieusement; je ne jetais pas les écailles des noisettes que j'en avais apportées; par un trou pratiqué au haut de ma poche, je les introduisais dans la doublure de mon pantalon où elles faisaient en bas un bourrelet. Le soir, sur l'agenda où j'inscrivais mes dépenses, je comptais : « Plus que tant de jours avant les vacances », et les derniers jours me semblaient longs; mais le régime de la maison où j'étais interné ne me déplaisait pas.



Le collège, c'étaient des murs et des bâtiments couverts de tuiles, encadrant deux cours rectangulaires, le tout d'une couleur gris triste. Mais, d'abord, on n'y était pas trop enfermé. La grande porte ouvrait tout droit sur la rue; le portier Bégat tirait souvent le cordon au va et vient des externes; ceux-ci apportaient toutes fraîches les nouvelles de la ville, parmi lesquelles des cancans sur le principal et les professeurs. Un d'eux, fils de la cuisinière de M. de Campaux, receveur général, nous montrait des menus de dîners, où figuraient des huîtres, des écrevisses et des truffes. C'est par ces menus que j'appris le mot truffe et ce qu'il signifie. Nous voyions passer madame Duprat allant au marché; nous voyions entrer nos vivres. Le mur du fond de la grande cour n'était pas si haut qu'on n'y pût monter. Les jours de neige, nous y appuyions un gros tas, du haut duquel nous interpellions les passants, d'ailleurs très rares. Le soir, retentissait, dans la sonorité des rues étroites, la retraite qui se dirigeait vers la citadelle, toute voisine du collège. On voyait et on entendait le dehors.

Nous nous promenions les dimanches et les jeudis. Quelquefois, nous sortions musique en tête, car nous avions notre musique où les cuivres faisaient grand tapage. Ces sorties d'apparat servaient de réclame au collège, qui avait un concurrent, la pension Babillot — plus tard Moucheron — avec qui nous étions en mauvais rapports naturellement. Nos externes se battaient dans les rues, et notre principal et

M. Babillot se saluaient froidement. Un jour, M. Duprat fit savoir à M. Babillot que, s'il était vrai qu'il permît à ses pensionnaires de se joindre à ses externes dans les combats, il lâcherait dans la rue tout le collège. Nous croyions que nos promenades humiliaient les Babillot qui n'avaient pas de musique, et dont les boutons et galons n'étaient que d'argent, tandis que les nôtres étaient d'or.

Pour les promenades ordinaires, si le temps était incertain, nous nous contentions de faire le tour de la ville; nous suivions, au pied du vieux rempart, le bord du plateau escarpé où l'antique cité est assise. D'un côté, la vue s'étendait sur une plaine indéfinie; de l'autre, elle s'arrêtait aux collines harmonieuses du Laonnois. Je me plaisais dans ces grands espaces; j'appris les noms des clochers lointains et j'imaginai des châteaux, et des tours au haut desquelles je voyais distinctement des bannières flotter au vent. Les beaux jours, nous descendions dans la plaine, le plus souvent pour aller au bois d'Ardon, qui revêtait un pli de terrain; nous y étions lâchés en liberté. Au retour, avant de gravir la raide montée vers la porte d'Ardon, nous nous arrêtions pour boire de la bière ou du cidre à la porte d'un cabaret, dont l'enseigne semblait s'adresser à nous, collégiens classiques : *Sta Viator*. Nous trouvions là, nous attendant, une vieille femme qui portait, à l'intention de nos porte-monnaie, un panier rempli de gâteaux et de fruits. Nous l'appelions Mère Gâteau, et les grands lui faisaient raconter ses anciennes amours.

Tous les deux dimanches, je sortais avec le cousin Lebon. Nous faisions de longues promenades, car nous étions bons marcheurs tous les deux. Il déjeunait et dînait à l'hôtel de l'Acacia en compagnie de jeunes employés comme lui, dont la gaieté m'amusait. Le soir, nous allions au café de la Comédie; le propriétaire, M. Michel, m'apportait les journaux que je lisais d'un bout à l'autre. L'approche de l'heure de la rentrée me donnait toujours un sentiment de tristesse; je tenais mon regard attaché au cadran de la pendule afin que les dernières minutes me semblassent plus lentes; mais ce chagrin passait vite.

Le cousin Lebon, très exact à remplir ses devoirs profes-

sionnels, avait pourtant l'esprit en perpétuel mouvement; il était passionné de musique, de mathématiques et de lettres; il apprenait le latin et l'italien; il parlait et riait avec exubérance. Bien que je sache lui devoir beaucoup, je ne sais probablement pas tout ce que je lui dois. Il connaissait mes professeurs et s'intéressait à mon travail; la générosité de son âme où il y avait de la chimère me plaisait; mais surtout il représentait pour moi la famille absente; il m'était vraiment paternel. Il fut nommé à Paris au moment où je commençais ma troisième année de collège; mais, deux ans après, je le rejoignis. Le cousin continua son office auprès de moi; je passai avec lui tous mes dimanches pendant mes années de lycée et d'école normale sans que jamais ma présence ait importuné ni lui, ni la femme excellente qu'il épousa. Et, puisque j'écris mes souvenirs, il faut bien que je lui exprime ici ma reconnaissance profonde. Il vit à présent sa quatre-vingt-quatrième année à Orléans, dans la rue des Pensées, entouré d'enfants, de petits et d'arrière-petits-enfants. Directeur honoraire des contributions indirectes, chevalier de la Légion d'honneur, il reparcourt dans sa mémoire la carrière administrative où il fut envers et contre tous un loyal et zélé serviteur de l'État. Il relit ses auteurs et vient d'achever une traduction complète de Dante, dont les cahiers reliés emplissent un casier dressé sur la table de son cabinet. Il travaille dans ce cabinet sans y allumer de feu, même dans les plus rudes hivers. Une lunette astronomique y est posée sur un trépied, visant le ciel, et, sur une carte céleste apposée au mur des épingles suivent la course des astres.



Dans notre collège, nous étions au régime du *minimum* de soins.

Point de salle pour la toilette. Nos boîtes, qui contenaient les ustensiles du nettoyage, étaient rangées sur le palier d'un grand escalier. De petites fontaines donnaient une petite quantité d'eau, que versait un petit robinet vers lequel nous tendions un petit bout de notre serviette, si nous voulions,

car personne ne nous obligeait à nous débarbouiller. Les bains de pied n'étaient pas prévus. De temps en temps, rarement, on nous conduisait à l'unique établissement de bains, où une demi-douzaine de baignoires suffisaient aux exigences de la propreté laonnoise. L'été, nous allions dans la plaine prendre quelques bains froids. Nous étions certainement des enfants malpropres.

Je n'ai pas conservé grand souvenir du réfectoire parce que la nourriture ne m'a jamais intéressé. Pourtant, je garde rancune à une purée de pois hebdomadaire, recouverte d'une sorte de croûte qui se ridait au moment où le garçon déposait le plat sur la table, et aussi aux petites pommes vieillottes et aux noix, qui composaient l'alternative de notre dessert. Les pommes desséchées me rappelaient par contraste les pommes fraîches où mes dents mordaient au pied des pommiers du Nouvion ; j'en mangeais pourtant ; mais je renonçais au dessert quand j'entendais, dans le corridor de la cuisine, le bruit des noix dans le haut panier qu'apportait Alexis, lequel ayant servi au séminaire avant d'entrer au service du collège, avait un air de défroqué ; par une calvitie commencée, il parodiait la tonsure. Ces noix me rappelaient celles qui servaient depuis des années et des années à marquer les points des parties de « bourre » à la veillée chez ma grand-mère.

L'infirmerie se composait d'une chambre située près de la lingerie. Le voisinage permettait à la lingère d'être en même temps infirmière : une très brave vieille femme, que nous appelions « la mère », qui nous tutoyait et que nous tutoyions. Chaque jour, elle montait du faubourg Saint-Marcel où elle habitait. Je ne connus l'infirmerie que pour y avoir soigné des oreillons. Le médecin prescrivit une purge, et la mère m'apporta un matin dans une grande tasse de l'eau de *Sellisse*, comme elle disait. Mais cette infirmière croyait que le mal s'en va tout seul ; elle me dit : « Tu sais, ce n'est pas bon ; si ça te dégoûte... », et elle me montra mon vase de nuit. Ça me dégoûta, et je suivis l'indication. Je me plus à l'infirmerie, dont la bibliothèque se composait d'un volume du *Magasin pittoresque* ; j'y admirai entre autres choses les ruines du château de Coucy.

Nous nous portions très bien dans l'air vif sur la « montagne » de Laon. J'ai souvenir d'hivers où il gelait à pierre fendre. Dans l'étude, un poêle au charbon rougissait et rôtissait ses voisins; mais le fond de la salle demeurait glacial. Dans la cour, nous jouions tête nue. Nous nous amusions à poser sur l'armature de fer du puits un doigt mouillé, qui se congelait et que nous détachions, moyennant une petite déchirure. Je hasardai un jour le bout de ma langue que je retirai sanguinolent. Nous avions presque tous des engelures aux pieds et aux mains, et qui crevaient, et il m'arriva de ne pouvoir retirer mes bas qui collaient à des plaies. Personne ne soignait nos engelures: si quelque douillet allait se plaindre à « la mère », elle ne connaissait qu'un remède : faire pipi dessus.



Nous avions d'étranges maîtres d'études. D'où était venu ce Pelletier de malheur, carabin à l'Hôtel-Dieu, qui lisait pendant les études des livres de médecine délabrés? Quelquefois il découvrait un de ses bras ou sa poitrine afin de contrôler *in corpore vili* les dires de ses auteurs. Le moindre mouvement qui le troublât était réprimé par des paroles brutales ou par une punition. Et puisque nous avions un second maître d'études qui s'appelait Sarus, comment se fit-il qu'un troisième s'appelât Poquérus? Celui-ci se coiffait d'une canailleuse casquette de cuir terne. Il venait de je ne sais pas quel midi; à tout propos, il disait : « Vous m'anuyez ». Nous le détestions cordialement, et il nous le rendait. La nouvelle courut un jour qu'il allait se marier. Poquérus marié! Nous n'y pouvions croire; pourtant la nouvelle était vraie. Les externes nous apprirent qu'il était fiancé à la demoiselle de l'établissement de bains, et, en outre que cette fille malpropre, qui n'aimait pas à sortir lorsqu'il aurait fallu qu'elle sortît, faisait ses ordures dans la cendre de la cheminée.

Notre principal était un homme d'aspect imposant, surtout quand il tenait son face à main dont les verres étaient encadrés d'or, ou quand il mettait ses lunettes larges à monture

d'écaille; mais il avait un bon sourire sur dents si blanches que je crois bien qu'il les avait achetées. Grand priseur, un petit ruisseau brun doré, s'il parlait un peu longtemps, descendait dans la rigole au-dessous de son nez, et il se mouchait à grand bruit dans un mouchoir rouge. Je l'ai vu en proie à des colères, dont les éclats faisaient trembler la maison. Mais ces accès étaient rares. Dans une armoire de son cabinet, il gardait, il est vrai, un martinet à lanières de cuir; mais il ne s'en servait que si des parents lui avaient recommandé ce genre de correction pour leurs enfants. Un de mes camarades, élevé en Algérie — c'est lui qui me fit faire la connaissance des dattes, un jour qu'il m'en donna deux pour un sou — était soumis au régime du martinet. Nous le surnommions Oli à cause des petits cris qu'il poussait quand les lanières prenaient contact avec la paume de sa main; mais je suis sûr que M. Duprat ne frappait pas fort. — Je ne sais pas pourquoi nous surnommions *Dico* notre principal.

La punition habituelle était la retenue; on y écrivait des pages d'histoire prises dans l'histoire ancienne de M. Guillemin, recteur de l'Académie de Douai, au ressort de laquelle appartenait notre collège. Le maximum, quarante pages, était rarement atteint; je l'atteignis dans une circonstance extraordinaire. La cave du collège communiquait avec un souterrain, qui s'en allait loin sous la ville. Les grands disaient que jadis ce chemin caché conduisait d'un monastère d'hommes à un monastère de femmes, et qu'à présent, il abritait des faux monnayeurs; d'aucuns affirmaient qu'ils avaient plusieurs fois entendu les coups sourds des balanciers. Plusieurs fois, j'y fis en compagnie de camarades des excursions qui n'étaient pas sans danger, car le mur s'était éboulé par endroits, et nous rampions entre les parois sablonneuses. Nous nous éclairions à l'aide d'une bougie apportée par quelqu'un de nous qui, prenant des répétitions avec un professeur, avait à fournir l'éclairage de la leçon, et, pour cet usage, tenait dans son pupitre une provision de bougies. Des externes nous procuraient les allumettes. Or, un jour que nous remontions du souterrain, nous trouvâmes, en haut de l'escalier de la cave, deux garçons qui s'apprêtaient à descendre, lanternes allumées, puis un groupe où nous reconnûmes avec effroi

M. le principal, madame la principale, et madame la préfète de l'Aisne! Le préfet, qui devint plus tard préfet de police, s'appelait M. Boitelle; la préfète, née Haussmann, était la proche parente — même, je crois, la sœur — du grand baron; elle avait fait venir auprès d'elle un jeune frère, Haussmann, qui était demi-pensionnaire au collège. Ce jour-là, elle vint le voir à la récréation; or, Haussmann faisait partie de l'expédition souterraine. Le portier Bégat l'appela donc inutilement dans la cour; on le chercha dans les classes et dans les études. Le principal accouru dirigea les recherches; la principale rassurait madame Boitelle. Avoir mis en inquiétude madame la préfète de l'Aisne, cela valait bien les quarante pages que nous écrivîmes le dimanche et le lundi de la Pentecôte, bien que fût joyeux le soleil de ces journées, et triste la prose de M. Guillemin, notre recteur.



J'ai gardé bon souvenir de M. Brassart, régent de septième, de M. Leleu, régent de sixième, de M. Delettre, régent de cinquième, et de M. Mengel, régent de quatrième.

La classe de septième était une petite salle étroite, précédée d'une antichambre où se faisait le nettoyage des chaussures, si bien que, pendant une année, nous vécûmes dans l'odeur du cuir et du cirage. Elle s'éclairait par une fenêtre dont les gros barreaux de fer coupaient la vue sur le jardin du principal, un de ces jardins de ville, gais comme des prisonniers cellulaires. Au haut des barreaux, je vis les feuilles d'une vigne rougir et tomber à l'automne de 1852 et reverdir au printemps de 1853. La tristesse de cette salle me fit penser plus d'une fois aux prisons de Silvio Pellico, dont j'avais lu les Mémoires dans un volume trouvé au grenier de chez nous. — Les feuilles de la vigne remuées par le vent envoyaient à nos cahiers des ombres qui se trémoussaient.

M. Brassart était un jeune homme qui se destinait au barreau de Laon: il étudiait le droit à domicile, n'ayant pas le moyen d'aller « faire son droit » à Douai ou à Paris. Il portait par avance les favoris professionnels. Ce jeune homme

était bien mis ; l'été, il mettait un chapeau gris endeuillé par un crêpe, bien qu'il ne fût pas en deuil, disaient les externes ; son crêpe était une élégance. Il taillait en pointe ses ongles longs et durs ; souvent, pendant la classe, il se grattait la tête, et, de sa chevelure noire engraissée de pommade à la rose, il retirait une crasse qu'en manière de plaisanterie il étalait sur nos livres.

Nous étions huit dans la classe, qu'il partageait en deux camps par un tirage au sort. Chacun de nous avait son adversaire, auquel il faisait réciter les leçons, en comptant les fautes sur ses doigts. Paul Grizot avait une façon de projeter ses doigts et de les renverser, quand il me comptait mes fautes, qui m'agaçait et me faisait me tromper. J'avais envie de le gifler, bien que j'aimasse beaucoup ce gentil camarade, qui devint plus tard officier de marine et mourut en mer.

M. Brassart intervenait aussi peu que possible dans le travail de la classe ; il se réservait pour un exercice non prévu par les programmes. Occupé à composer un roman historique, il nous le récitait de mémoire ou peut-être l'improvisait. Dans l'étroite allée qui séparait nos deux bancs, il allait et venait par grandes enjambées, ne nous regardant pas, perdu dans un lointain, remuant ses grosses lèvres et déclamant. Le roman se passait au XIIe siècle, au temps fameux de la commune de Laon. Et le maître nous parlait de l'évêque Gaudry, de ses méchancetés, surtout d'un serf nègre, instrument de sa volonté perverse. M. Brassart nous nommait les rues par lesquelles il faisait passer ses personnages. Il nous dit à quelle borne fut adossé dans la « ruelle rouge » le cadavre de l'évêque assassiné. Je suppose qu'il empruntait au récit d'Augustin Thierry et qu'il tirait le reste de son imagination ; mais peu importe ! Laon fut autrefois grand personnage historique, presque capitale de la France dans les derniers jours carolingiens, et la ville a gardé des monuments et un aspect d'autrefois ; nos maîtres paraissaient n'en rien savoir, M. Brassart excepté, de qui les récits tiennent une grande place dans mes souvenirs d'écolier. J'eus, en l'écoutant, la vision de choses terribles, réelles, arrivées dans un milieu que je connaissais. Quand je rentrais le dimanche soir au collège, en passant par la ruelle rouge, je sentais un petit frisson.

Dix ans après, j'étonnai M. Brassart en le remerciant des émotions qu'il m'avait données jadis. Mon ancien maître était alors un avocat réputé du barreau de Laon, et l'on vantait le succès de sa parole en cour d'assises. J'eus le regret d'apprendre plus tard qu'il mourut fou.

M. Leleu, régent de sixième, était un homme sévère, par timidité, je crois, car ses joues pâles et rasées rougissaient souvent. Il portait de longs cheveux flottants, à la romantique, et ses dents étaient noircies par l'usage du tabac à chiquer.

Très préoccupé de la ponctuation, il dictait quelquefois une dictée sans annoncer les points et virgules; puis il prenait, ou plutôt, car je ne le vis jamais descendre de sa chaire, il se faisait apporter les cahiers, et, réservant la correction de l'orthographe pour la copie que nous devions faire, il étudiait nos virgules et nos points. Jamais depuis je ne reçus de meilleures leçons de syntaxe. Je m'intéressais aux hésitations qu'il avouait à de certains endroits entre le point et virgule et le point : « Le point, disait-il, ferme le sens. » Et je m'appliquais, en écrivant sous la dictée, à déterminer le moment où le sens était fermé. Je me plus au jeu de l'articulation de la phrase par les virgules, les points et virgules et les deux points, et j'en vins à pouvoir discuter ma ponctuation avec le maître, qui plusieurs fois en rougissant me donna raison. Depuis — oh! la puissance des maîtres! — je suis hanté par la crainte de mal ponctuer. A chaque nouvelle épreuve d'imprimerie — et il me faut beaucoup de nouvelles épreuves —, je change la ponctuation de la précédente. Je voudrais écrire sur la matière un traité où je mettrais en épigraphe : « Dis-moi comment tu ponctues et je te dirai comment tu penses. »

Pour notre premier devoir de style, M. Leleu nous laissa choisir le sujet. J'écrivis une promenade dans la forêt du Nouvion, où je m'extasiai devant une grotte tapissée de fleurs; une source y coulait avec « un bruit de cristal ». C'est que j'avais lu, pendant les vacances les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*. Lu, c'est beaucoup dire. Le commencement m'avait séduit; il me sembla que j'entendais une musique simple et douce, et la nymphe Eucharis me charmait par la ressemblance que je lui prêtais avec mon amie Ferdinande,

d'Erloy, et je croyais retrouver en la fière Calypso la fière beauté d'Aurélie; mais le départ de Télémaque, fils d'Ulysse, me fâcha. J'en blâmai Minerve, que je jugeai d'ailleurs ridicule de s'être affublée en homme barbu, car j'avais vu parmi des modèles de dessin une Minerve qui m'avait semblé une très belle personne. Les conseils de Mentor me fatiguèrent; je ne savais pas, n'ayant pas lu la préface du volume, qu'il parlait pour M. le duc de Bourgogne, mais je sentais bien qu'il ne s'adressait pas à moi. La musique de Fénelon me devint monotone. Et puis Télémaque, c'était un fils qui cherchait son père; j'avais hâte qu'il le trouvât; mais il avait l'air de ne pas le chercher pour de bon et de se plaire aux aventures et aux tempêtes suscitées par ce maniaque de Neptune. Je pris le galop, sautai sur des pages puis sur des livres entiers, entrevoyant à peine Salente et Idoménée, les Manduriens, les Dauniens, Protesilas, Philoctète, Adraste et Diomède, et le Tartare et les Champs-Élysées, et je fus surpris et déçu de ne pas même voir Télémaque embrasser son père, à la fin, quand il le reconnut chez le fidèle Eumée. Mais les premières pages restèrent dans ma mémoire, et la grotte de Calypso me parut un lieu de délices; c'est pourquoi je la transportai dans la forêt du Nouvion. « Il y a une grotte dans votre forêt? » me demanda M. Leleu. J'avouai qu'il n'y en avait pas, et je fus grondé pour cette invention, grondé pour des mots poétiques, et mes camarades se moquèrent de moi. Je me rappelle que je défendis avec véhémence mon « bruit de cristal ».

De tout cela, on pourrait induire que M. Leleu n'était qu'un grammairien prosaïque. Or, il avait certainement l'âme poétique. Je le sentis à la façon dont il nous lut un jour, dans notre recueil de *Morceaux choisis*, un poème de Lamartine que nous devions apprendre par cœur. Ce fut la première fois que je vis le nom de Lamartine et que j'entendis des vers de lui :

Toi que je recueillis sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Le maître dit ces vers avec une émotion si profonde que je fus moi-même très ému. Il ne levait pas la tête; il avait l'air

de lire une prière. Il acheva le poème, sans ajouter un mot de commentaire, se contentant de le diviser en leçons. Le plus extraordinaire, c'est que, lorsque nous lui récitâmes des strophes de ce ton neutre que les écoliers emploient pour toutes les sortes de leçons, il ne nous reprit pas. Peut-être nous croyait-il incapables de sentir ce qu'il sentait lui-même; ou bien une timidité l'empêchait d'exprimer la passion que Lamartine lui inspirait. Du moins la révéla-t-il abondamment. Plusieurs fois, il nous dicta, par cœur, des vers de son poète, et, la dernière classe de l'année, il nous récita *le Lac*. Je suis reconnaissant à M. Leleu de m'avoir, le premier, fait sentir le trouble d'une âme sensible à la poésie.

M. Delettre, régent de cinquième, rural et chasseur, nous parlait de son village et de ses chasses. Membre de la Société d'Histoire de France, il nous racontait quelquefois des anecdotes tirées de vieilles chroniques qu'il venait de lire. La grammaire l'intéressait sûrement; il nous fit acheter une grammaire latine de Lhomond, grossie de notes par l'éditeur qu'on appelait, je crois, Sommer, et il discutait ces notes. Mais surtout il aimait le grec avec passion. Nous fîmes de grands progrès dans l'étude de cette langue, que nous avions commencée l'année d'avant. M. Delettre nous expliquait un chapitre de l'Anabase de Xénophon, et nous faisait répéter son explication sans s'arrêter aux difficultés grammaticales. Il nous montrait que le grec est plus « subtil » que le latin, c'est-à-dire plus agile. Sa passion sincère, il me la communiqua; ce que voyant, il prit de moi un soin particulier. A la fin de l'année, il me dicta une version tirée des Annales du Concours général; après lecture de ma copie, il me déclara que, si j'allais jamais dans un lycée de Paris, j'aurais certainement des prix de grec au Concours général, et il fut ce jour-là bon prophète.

Nous étions sept dans la classe de M. Delettre; il nous laissait remuer à notre aise. Jamais il ne montait en chaire; l'hiver, il s'asseyait près du poêle et nous laissait nous lever de l'unique banc pour nous tenir debout près de lui. Il semblait que nous fussions, non pas en classe, mais en visite chez un vieil ami qui savait des quantités de choses. Cette familiarité, que per-

mettait le petit nombre des élèves, était un des agréments du collège. L'été, les portes des classes demeuraient ouvertes ; nous entendions les voix des autres professeurs, quand ils parlaient un peu haut. Le professeur de rhétorique, M. Bricon, un grand paresseux spirituel, trouvant la classe longue, voisinait de temps en temps chez ses collègues. Un jour, il entra chez nous, s'étira les bras, regarda sa montre, regretta qu'il ne fût que trois heures et demie, et invita M. Delettre à faire après la classe une partie de billard.

Il ne faut pas que j'oublie de rappeler une action, qui nous parut héroïque, de M. Delettre. Un jour, il mit à la porte de sa classe Dumouchel, fils de l'inspecteur d'académie.

Je n'aimai point M. Mengel, le régent de quatrième, vrai type du *magister* : des lunettes, une tête à cheveux blancs ras, des yeux sans sourire, des lèvres pincées, un cou raide, la tête mue par saccades, une raideur de toute la personne, une voix qui semblait toujours dicter. Je pensai à lui longtemps après, un jour qu'assis à un déjeuner de première communion dans un lycée où j'étais professeur, l'inspecteur d'académie commença un toast par ces mots : « Messieurs, virgule... » Mais M. Mengel était bon grammairien ; nous passâmes une partie de l'année à « construire la proposition », comme il disait. C'était une de ses manies de préférer Sénèque à Cicéron ; il avait fait une collection de sentences où les deux écrivains exprimaient la même idée, et il humiliait Cicéron par la comparaison avec Sénèque. Je crois qu'il avait le goût du mauvais goût ; mais cela vaut mieux que de n'avoir le goût de rien.

A ces maîtres principaux, d'autres s'adjoignaient, pas nombreux. Je ne sais quelles étranges aventures précipitèrent en notre pauvre collège un gentilhomme. Les externes disaient que ses parents possédaient la moitié de l'île de Jersey. Il s'appelait Nicolay ; un jour qu'il mit la main sur mon livre, je vis une couronne sur le chaton de sa bague. Sans doute, il avait fait la grande fête à Paris. Un dimanche que je le rencontrai sur la promenade de la Couloire, il m'arrêta pour causer avec moi, car il était bienveillant et gracieux. Une fille vint à passer : « *Will you sleep with me* », murmura-t-il ?

Et il me traduisit ce propos peu pédagogique. La classe se passait tout entière en explications; aussi j'arrivai très vite à comprendre l'anglais. Je me rappelle la fierté que je sentis lorsque, trouvant dans *les Trois mousquetaires* ces mots de Milady : *I am lost; I must die*, je les compris aussi vite que le texte environnant. Ce gentilhomme fut un bon professeur sans le savoir. C'était évidemment une pénitence qu'il faisait à Laon ; un beau jour il partit, et fut remplacé par un vieillard, dont la figure — une pomme rouge ridée — se posait sur une grosse cravate blanche. Celui-là aussi était une épave.

Deux professeurs d'histoire se succédèrent. M. Warembey avait été relégué à Laon par disgrâce; il venait d'un lycée, je ne sais plus lequel. Son caban brodé de galons de soie aux boutonnières et au capuchon étonna les Laonnois, et nous parut de rare élégance. Il est le premier maître de qui j'aie entendu des leçons suivies; un très court sommaire enroulé autour d'un doigt, il parlait en marchant comme M. Brassart, et il parlait bien; mais de quoi? Je ne m'en souviens plus. Cette lacune dans ma mémoire, que je constatai lorsque, devenu professeur, je réfléchis sur mes souvenirs d'écolier afin d'en tirer des leçons à mon usage, m'avertit des difficultés de ma tâche. Un homme vêtu d'un caban, ayant un morceau de papier enroulé autour de son doigt, marchant et parlant, c'est tout ce que je me rappelle de mon premier professeur d'histoire; évidemment il ne nous parla pas comme il aurait fallu nous parler.

Le second professeur m'a laissé des souvenirs plus précis et fâcheux. C'était un gringalet parisien, qui, avec un accent de faubourg, se moquait de notre accent picard. Il braillait dans la classe. Jamais il ne nous expliqua les mots dont nous ne savions pas le sens. Dans un même sommaire dicté, il nous fit souligner les mots *Templiers*, *Hospitaliers*, *Assises de Jérusalem.* Il dit quelques banalités sur les Templiers; or tout près de nous, dans une cour de la pension Babillot, se trouvait un rare monument, une chapelle octogone de Templiers, il ne le savait pas; qui le savait, d'ailleurs? Je ne l'ai appris que longtemps après ma sortie du collège. Si j'avais osé, j'aurais demandé ce que c'était que les Assises de Jérusalem ; mais le maître n'aimait pas les questions, sans doute parce qu'il se

sentait incapable d'y répondre. Je crus donc qu'il s'agissait d'un tribunal qui jugeait des crimes dans le Palais de justice de Jérusalem, comme cela se faisait au Palais de justice de Laon. Plusieurs fois, notre professeur eut quelque peine à monter en chaire, parce qu'il était ivre. Il braillait alors plus fort qu'à l'ordinaire et couvrait les marches de la chaire de petits crachats blancs tout ronds. Frappant de quatre doigts la paume sèche de sa main droite, il nous parlait de ses succès de lycéen à Paris ; il se vanta d'avoir « décroché » un accessit au Concours général pour une composition française où il avait écrit cette phrase : « Quand on sème le vent, on récolte la tempête. »

Il ne me reste plus qu'à rendre hommage à la bonne grosse tête penchée de M. Mathey, qui nous enseignait l'arithmétique. C'était un maître de premier ordre, très patient, très clair, et qui ne se contentait pas, s'il n'avait pas été compris, de répéter sa démonstration dans les mêmes termes, comme faisaient autrefois la plupart des professeurs de sciences. Il s'ingéniait à nous faire réfléchir, nous laissait un peu nous égarer, nous arrêtait, nous ramenait comme un chat jouant avec une souris. Parmi les meilleures heures de ma vie scolaire comptent celles où j'appris le système métrique et le calcul des fractions dans la classe du père Mathey.



Plus tard, j'ai trouvé des griefs contre ces premières années d'éducation. C'était une absurdité trop grande, que de ne point contenter l'instinctive, la si naturelle curiosité qui pousse les enfants à connaître la nature.

Nous élevions en cachette des vers à soie dans nos pupitres. Nous attendions au printemps la venue des hannetons ; nous comptions au ventre de ces insectes les raies blanches, et nous faisions semblant de croire que chacune de ces raies marquait une année vécue. Un de mes camarades m'apprit qu'un hanneton pourvu de sept raies, se trouve arrivé à l'âge de raison, et que par conséquent ses péchés comptent. Il confessait les hannetons en les portant à son oreille ; à ceux qu'il

jugeait pervers, il infligeait pour pénitence la mort. Le vilain garçon avait fabriqué une guillotine qui fonctionnait sur la margelle du puits. Nous attendions aussi la venue des hirondelles, et c'était à qui signalerait la première ; elles étaient pour nous des oiseaux sacrés ; nous nous interdisions de jouer à la balle au voisinage d'un nid juché dans un angle de la première cour. Nous nous intéressions aussi au vol des corbeaux de la cathédrale que nous voyions passer et repasser ; nous savions que, dans la plaine, des enfants armés de perches défendaient contre ces voraces les semences jetées au sillon fraîchement ouvert. — Mais pourquoi donc personne ne nous parla-t-il jamais d'un insecte ni d'un oiseau ?

Nous voyions dans nos promenades naître et mourir les fleurs, et une petite herbe verte poindre et devenir l'épi des champs de blé, car le Laonnois est un des terroirs nourriciers de France. Personne ne nous a dit les mœurs des fleurs ni des plantes.

Un enfant regarde de temps en temps au ciel. Tout petit, j'appris à connaître des constellations ; ces jours-ci, une vieille amie me rappelait que nous cherchions, il y a de cela soixante ans, « le chariot David », et même elle me demanda s'il existait encore, et cette question me plut. Mais, au collège, la nuit n'est faite que pour dormir ; « l'emploi du temps » nocturne, c'est le sommeil réglementairement. Nous montions tout droit du réfectoire au dortoir, et personne jamais ne nous nomma une étoile.

Certes, il aurait été facile de trouver le temps d'une première initiation à la connaissance de la nature, car nous fîmes trop de thèmes et trop de versions à coup sûr ; mais le collège ignorait la nature. Et je répète : c'était une absurdité trop grande ; mais je n'en sentis que plus tard les effets déplorables. Au collège, je ne me plaignais pas de « l'emploi du temps ». Et je ne veux pas que mes griefs d'aujourd'hui me rendent injuste pour mes années laonnoises.

Ces années me furent certainement très utiles. Thèmes et versions me donnèrent l'habitude de la précision claire. L'éloquence de M. Brassart, les admirations de M. Leleu pour Lamartine, de M. Delettre pour Xénophon, même de M. Mengel pour Senèque éveillèrent en moi, je crois bien, le sens littéraire. Et puis heureusement, un écolier ne fait pas

que recevoir l'éducation de ses maîtres ; il s'éduque lui-même, cherchant et trouvant la nourriture qui convient à son âme.

De moi-même, car personne ne m'y convia, j'aimai Esther et Athalie, qui n'étaient dans nos classes que des textes pour ânonnements. Je crus reconnaître dans Esther la musique qui m'avait charmé dans les premières pages de Télémaque ; mais j'admirai surtout Athalie, que je sus par cœur, du premier vers au dernier. Les lectures bibliques en ma première école m'avaient préparé à comprendre le grand drame où je retrouvai l'Éternel bien qu'il y fût invisible. Mais pourquoi sentais-je une émotion plus vive et plus directe dans la lecture des poèmes de Lamartine ou de pages de Chateaubriand trouvées dans notre recueil de *Morceaux choisis*? Telle description d'un paysage d'Amérique, d'un paysage lunaire, me faisait rêver longtemps. Peut-être ces voix, plus voisines, parlaient-elles un langage qui satisfaisait en moi des instincts obscurs.

Les mêmes instincts obscurs me portèrent à aimer les antiquités laonnoises, les murailles de la ville avec leurs tours carrées ou rondes, la sombre et méfiante porte d'Ardon accueillant de travers le chemin malaisé qui grimpe vers elle, l'aspect triste du monastère emmuré de Saint-Vincent, les chevaliers de bronze couchés sur deux tombeaux dans l'église Saint-Martin, mais la cathédrale par-dessus tout.

Je n'avais aucune notion d'architecture, ni d'histoire de l'art; j'ignorais ce que c'était qu'être roman ou gothique ou de transition ; je ne me demandais pas par quel art et quelle science ces voûtes s'étaient élevées et demeuraient en équilibre, mais je me sentais si petit, si tout petit dans la nef si large et si haute ! Et la ville elle-même me paraissait si médiocre auprès de la monumentale église, et tout le plateau de Laon, escarpé dans la plaine, n'être qu'un piédestal taillé pour recevoir Notre-Dame de Laon ; car, de très loin, en arrivant par Soissons, par Guise, par Marle ou par Notre-Dame de Liesse, on voyait d'abord planer comme un nuage la haute masse grise. En approchant, on découvrait la montagne et la ville ; les maisons, peu à peu grandissaient ; mais, à mesure, s'élevaient plus haut les quatre tours dans le ciel entrevu par l'ouverture de leurs ogives.

C'était surtout les dimanches et jours de fêtes que je sen-

tais la grandeur de la cathédrale : l'assistance semblait un essaim de mouches sans ailes. On disait que toute la population de Laon, bien rangée, n'emplirait pas le chœur et les chapelles, et que la population de Soissons et celle de Marle tiendrait à l'aise dans les nefs ; mais, pour quelle ville avait-elle donc été bâtie, la cathédrale de Laon, et dans quel siècle? Je la sentais très vieille ; mon âge aussi était petit, si tout petit en comparaison.

Quand nous revenions de promenade, je ne cessais pas de regarder les quatre tours. Les jours de sortie, je ne manquais guère de faire une visite à la cathédrale et je circulais autour ; je m'arrêtais dans la cour grave qui la sépare de l'ancien palais de l'évêque devenu palais de justice : cette cour, solitaire le dimanche, était à moi : d'un côté, la maison de l'évêque, un cloître bas et trapu portant un étage massif ; de l'autre, la maison de Dieu montant vers le Ciel. Un jour, je m'adossai au mur de l'église, et, avec la pointe de mon couteau élevé au-dessus de ma tête, je marquai ma hauteur minuscule !

Je regardais passer des vols de corbeaux, qui semblaient tirer l'aile, d'un dernier effort, pour monter à leurs nids dans les tours. Ils annonçaient leur arrivée par des croassements lamentables. Chez nous, les corbeaux étaient de rares visiteurs qui posaient un moment leurs taches noires sur le vert de notre herbe. Dans les vieilles tours, ils étaient chez eux ; depuis combien de temps? Je savais que les corbeaux vivent longuement, et il me plaisait que les corbeaux laonnois fussent tous centenaires ; ils avaient l'air si fatigué ! Au-dessus de ma tête, planait un vol de siècles.

Je suis reconnaissant à Notre-Dame de Laon d'avoir enveloppé mon esprit d'une atmosphère de rêve. Quiconque ne regarde jamais dans le vague ne voit guère plus loin que le bout de son nez.



Notre vie morale était médiocre.

Je garde, en ma mémoire, un amer dégoût de ces pions, dont le contact me répugnait. Nos professeurs étaient de braves

gens sans aucun doute ; mais, de notre personne morale, ils ne se souciaient guère. Je ne me souviens pas d'avoir entendu aucun d'eux adresser une exhortation morale sérieuse à aucun de nous. Il s'agissait de bien faire ses devoirs, de bien réciter ses leçons, de se bien tenir en classe. Laisser tomber un encrier était une faute plus grave qu'un mensonge, car, disait le maître : « Si tout le monde laissait tomber son encrier... » Les notes des cahiers de correspondance, les places des compositions hebdomadaires, les mentions du palmarès dans les distributions de prix, où siégeaient sur l'estrade, en leur grande tenue, monsieur le général, monsieur le préfet, monsieur le procureur impérial, ne récompensaient que le travail de la classe. Les maîtres faisaient souvent appel à notre émulation. On me disait : « Vous allez vous laisser dépasser par Genaudet ou par Paul Grizot. » M. Mengel, qui était prévenu contre moi, parce que j'avais eu tous les prix chez M. Delettre qu'il n'aimait pas, m'annonçait que Sage, un nouveau, me donnerait « du fil à retordre », et, je notais dans mon agenda mes victoires sur Genaudet, sur Paul Grizot ou sur Sage, ou bien mes défaites.

Nous n'étions pas de méchants garçons ; nous vivions gentiment les uns avec les autres. Je me souviens d'amitiés charmantes ; on se racontait ses petites affaires ; on se confiait ses hâbleries enfantines. Je pensais alors à me préparer à l'école de Saint-Cyr ; le premier imprimé que j'ai acheté de mon argent chez le libraire Odiot — qui avait une gracieuse demoiselle de magasin au front lisse — fut un programme de l'école militaire. Un de mes plus chers amis voulait être ingénieur ; nous convînmes que, lorsque je serais général en chef et lui ingénieur en chef, nous mettrions le siège devant Londres, car nous voulions venger Jeanne d'Arc et Napoléon. Nous étions capables de dévouement les uns pour les autres ; je m'en souviens bien. Les différences des conditions sociales de nos familles n'étaient point sensibles dans nos relations ; une seule fois ma qualité de boursier me fut reprochée par un gros paysan riche et stupide. Plusieurs enfants appartenaient à l'aristocratie de la ville, le frère de la préfète, les fils du greffier du tribunal, le fils d'un avocat, le fils d'un avoué ; le plus considéré des externes était Guillaume, fils d'un

boulanger. Pourtant chacun de nous avait ses défauts et quelques-uns des vices. Et je suis bien sûr qu'aucun de nos maîtres, aucun ne se proposa de connaître nos âmes et de les conduire. Il y eut des jours, où tout enfant que je fusse, je me sentais abandonné.

L'instruction porte en elle une éducation; c'est vrai. Les maximes rencontrées dans les écrivains nous semblaient belles et les actions nobles nous émouvaient. J'admirai les héros antiques se dévouant à la Cité. Il y en eut même un dont je portai le nom quelque temps. J'avais à expliquer, je ne sais plus dans lequel de nos livres, probablement dans le *De viris illustribus urbis Romæ*, l'histoire d'Horatius Cocles, qui s'était porté en avant d'un pont menacé par l'ennemi et l'avait rompu derrière lui, s'exposant ainsi à périr sans secours. Le texte disait : *Et pontem rupit a tergo*. C'était la première fois que je rencontrais cette expression *a tergo*. La préposition *a* m'embarrassa. Je ne lui connaissais d'autre emploi que de marquer une action accomplie par une personne, ni d'autre traduction que la préposition *par*; mais je savais aussi que, lorsque l'action est faite par une personne, elle est marquée par le simple ablatif sans la préposition *a*. Or, *tergum*, que mon lexique traduisait *dos*, *derrière*, est une chose, je n'avais donc pas le droit de traduire : « Il rompit le pont avec son dos ou avec son derrière ». Sans doute; mais comment faire? Je ne pouvais sauter par dessus cet *a*. Peut-être pensai-je que la règle avait des exceptions. Et je me figurai Horatius Cocles s'asseyant sur le pont de bois, et soulevé sur les mains, frappant les planches à coup de derrière. Enfin je traduisis : « Il cassa le pont avec son derrière. » Alors Paul Grizot — ce n'était pas malin; il avait, lui, en plus du lexique réglementaire, un dictionnaire latin, où il avait trouvé « *a tergo*, par derrière » — éclata de rire, et le surnom de Cocles me fut infligé; je le portai pendant quelque temps. Mais je ne gardai pas rancune de cette mésaventure au héros romain. Il est certain que cette morale en action éveillait les nobles instincts. Seulement, elle nous arrivait sous la forme d'un devoir où l'on nous comptait des fautes contre la grammaire, et l'effet s'en trouvait bien atténué. Et puis il aurait fallu que cet enseignement moral fût soutenu par une vie morale de la maison.

L'enseignement religieux nous était donné par un vicaire de la cathédrale. Je connus successivement en cette fonction l'abbé Prévost et l'abbé Cardon, deux prêtres distingués, qui parvinrent dans la suite aux honneurs, le premier à l'archiprêtrise de Vervins et le second au vicariatgénéral de l'évêché. L'abbé Prévost était spirituel, ironique et taquin; l'abbé Cardon, sérieux et doux, un peu triste. Les leçons de l'aumônier se donnaient dans une classe du collège; nous récitions notre catéchisme du même ton scolaire que la liste des golfes et des détroits ou celle des noms en *al* qui font le pluriel en *als* ou en *aux*; la rédaction de catéchisme était un devoir comme un autre. Les compositions d'instruction religieuse donnaient droit à des prix et à des accessits inscrits au palmarès. Tout cet enseignement ressemblait aux autres par trop.

Je ne connus vraiment d'émotion religieuse que pendant les jours qui précédèrent ma première communion en 1855.

Le collège recélait un bijou; un corridor qu'empestait de sa fadeur l'odeur des légumes déposés sur les marches de la cave, conduisait à une chapelle toute simple, toute nue, mais de pur style XIIe siècle; on dit qu'Abélard y prêcha. Pendant les jours de la retraite, nous y demeurions des heures sans surveillance, et c'était une nouveauté pour nous. Nous repassions les « actes » et les cantiques. Je récitai plusieurs fois à mes camarades l'acte du renouvellement des promesses du baptême, que je devais dire dans la cathédrale. J'avais peur que la mémoire tout à coup me manquât au moment où je devrais parler à voix haute, dans le silence de tous, sous les grandes voûtes, écouté par Monseigneur de Garsignies, que je me figurais redoutable sous sa mitre d'or et la crosse en sa main.

Nous étions six, très sages, très sérieux. Ceux qui étaient « fâchés » s'étaient réconciliés, après mutuel pardon de leurs offenses, par une poignée de mains. Nous étions très recueillis. Un de nous, au moment où nous nous agenouillions sur les marches de l'autel, prenait sur le retable le crucifix d'argent pour le poser sur l'autel afin que nous fussions plus près du bon Dieu.

A la cathédrale, l'émotion s'affaiblissait: des garçons inconnus se joignaient à nous. Ensemble nous n'étions qu'une poignée de petits êtres perdus dans le grand espace. Un prêtre

inconnu nous parla. Il nous répéta ce qu'on nous avait déjà trop dit : que nous allions vivre le plus beau jour de notre vie. Dans un sermon sur la Passion, il s'écria plusieurs fois : « Pleurez mes enfants! » Nos larmes ne coulèrent pas sur commande. Un autre prêtre nous donna cet exemple de la puissance du sacerdoce : « Si un prêtre, passant devant une boulangerie prononçait les paroles de la consécration, la transsubstantiation s'opérerait, et ceux qui mangeraient de ce pain en état de péché mortel commettraient un sacrilège. » Une voix cria en moi : « Ce n'est pas vrai »!

Enfin, le jour arriva. Le matin, pendant que nous faisions notre toilette, un gros orage tonna : « Le bon Dieu est en colère, nous dit mon camarade Turquin; j'espère que ce n'est pas contre moi. » Nous partîmes pour la cathédrale. Notre petit groupe marchait en tête du collège; le principal en habit noir et cravate blanche se tenait auprès de nous. Nos mains droites portaient les paroissiens dont les tranches brillaient d'or neuf, et nous regardions nos brassards de soie blanche à frange d'or. Tout à coup, je lus sur un mur de la ruelle rouge une inscription à la craie, où les relations de « Rosalie » avec un « caporal tambour » étaient marquées par un mot qui me parut affreux. Je me crus souillé. Je ne pus suivre la messe. Au moment où l'archiprêtre, tenant le ciboire d'une main et l'hostie de l'autre, allait arriver près de moi, je me levai et fis signe à l'abbé Cardon, qui marchait près de lui, que j'avais quelque chose à dire; d'un geste bienveillant de la main et de la tête, il me commanda de me remettre à genoux, et j'obéis.

Le surlendemain, nous reprîmes la vie commune. Je ne sentis pas un grand changement en moi. Étais-je croyant ou ne l'étais-je pas? Je ne saurais le dire. A la maison, je n'avais pas reçu d'éducation religieuse. Mon père n'allait pas à l'église; ma mère y allait et s'y plaisait, mais elle n'était pas dévote; nous ne faisions pas de prières en commun. Et j'ai dit l'état d'esprit de mes chers vieux philosophes. Est-ce que ces braves gens étaient destinés à des peines éternelles? Je pensais : « Mon Dieu! Je ne peux pas le croire ».



Ma vie morale, je la vivais dans ma famille. Toutes les semaines j'écrivais à la maison. C'était une affaire difficile à ma maladresse que de plier ma lettre et de bien placer le pain à cacheter, l'usage des enveloppes étant inconnu. Mon père me répondait régulièrement; ma mère, ma grand'mère et ma sœur signaient au-dessous de sa signature. Quel malheur que je n'aie pas gardé ces lettres!

Les vacances m'étaient très douces. Quand la diligence sortait de la forêt et que je commençais à découvrir mon Nouvion, à droite, un petit coteau qui monte vers le hameau de Marlemperche, à gauche, le vieux clocher; de l'un et de l'autre côté, les pâtures très vertes, les têtes des pommiers, les fosses regardées par leurs saules, et les bonnes bêtes qui promenaient lentement sous les arbres les taches rouges, blanches et grises de leurs peaux, il me semblait rentrer dans mon paradis perdu. Je reprenais tout de suite mes habitudes. Tous les jours, je faisais ma tournée de famille.

Ces années-là, nous eûmes des veillées tristes. C'était le temps de la guerre de Crimée; le récit des misères de nos soldats dans les tranchées neigeuses de Sébastopol attristait, la longueur du siège inquiétait, et l'oncle Garbe pensait qu'au temps de l'Ancien, on menait plus rondement les guerres. De vieilles et de jeunes mains jetaient de la charpie dans des corbeilles. En 1854, le choléra rôda autour du Nouvion; en une nuit, il ravagea le village de Vénérolles. Ma grand'mère déclara qu'elle n'en avait pas peur; elle avait son remède sûr, — boire de l'eau —, et elle rappelait que l'oncle Godelle, atteint du choléra en 1832, s'était couché sous chaude couverture, ayant près de lui un seau rempli d'eau où il puisait, et qu'il avait « réchappé ». Ces mêmes années, de mauvaises récoltes se succédèrent; le prix du pain monta; on maudissait les accapareurs; à Guise, un marchand de grains, M. Cléry, faillit être écharpé dans une émeute d'ouvriers; il reçut un coup de sabre sur la tête. J'entendais demander : « Comment passerons-nous cet hiver-ci? » Et j'étais sensible à tant de misères; mais je n'en goûtais que mieux la douceur tiède du nid paternel.

Je retrouvais avec joie les camarades restés au pays, et nous reprenions les jeux d'autrefois. J'eus ce bonheur que les amies de ma sœur furent aussi mes amies : amitiés exquises, qui étaient comme des aurores d'amour : des poignées de main prolongeaient leur étreinte, de furtifs billets étaient glissés dans des manchons, et même des baisers légers et rapides échangés dans les parties de cache-cache. Elles étaient toutes jolies mes petites amies, excepté celle que je devais épouser, qui était belle.

Les gens du pays m'accueillaient bien ; ils me félicitaient de ma bonne mine : « On voit que tu es bien nourri. » J'étais en effet un garçon joufflu. Comme je grandissais, quelque vieux ne manquait pas de dire à un autre en me montrant : « Ça nous pousse, ça nous pousse »! On me félicitait aussi parce qu'on savait que « j'apprenais bien ». Mais justement parce que j'apprenais bien, l'ambition de mes parents croissait. A Paris, j'apprendrais beaucoup mieux; seulement quel moyen d'aller à Paris? Les bourses nationales ne se donnaient en ce temps-là qu'aux fils de fonctionnaires et d'officiers. La qualité paternelle de « lieutenant de pompiers nommé par S. M. l'Empereur » ne suffisait pas pour obtenir une bourse dans un lycée. Mais il y avait au Nouvion deux anciens élèves de l'Institution Massin ; ils savaient que les conditions de paiement s'adoucissaient pour les élèves jugés capables de gagner des couronnes au lycée Charlemagne et au Concours général, et de contribuer ainsi à l'illustration de la maison, et à son recrutement. Ils offrirent de s'entremettre auprès de M. Barbet-Massin. M. Duprat envoya chez nous un certificat chargé d'éloges, et les palmarès de mes quatre années de collège y furent joints. M. Barbet-Massin fit savoir qu'il me prendrait à demi-pension. Au mois d'octobre 1855, je partis donc pour Paris, où m'attendait une vie différente de celle que j'avais menée jusque-là, mais pas meilleure, il s'en faut!

ERNEST LAVISSE

(A suivre.)

LETTRES DE JEUNES FILLES[1]

(1820-1824)

XI[2]

A Mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près La Châtre.
(Indre.)

J'ai appris avec un plaisir inexprimable, chère Aurore, la nouvelle du rétablissement de ta bonne-maman, car j'avais pris bien vivement part à ton inquiétude. Et ta longue lettre si détaillée sur tes occupations m'a aussi beaucoup intéressée. Les miennes sont en effet bien différentes et [je t'envie bien le plaisir de monter à cheval et d'arpenter les terres labourées, la casquette sur l'oreille. Je tourmente même souvent mon *papa mignon*] pour qu'il m'apprenne à tirer le pistolet, et [je lui en ai arraché une promesse] pour après son retour. Nous l'attendons, ainsi que maman, demain dimanche ou lundi au plus tard. Je me suis un peu ennuyée pendant leur absence, qui aura duré un peu plus d'un mois et qui ne devait d'abord être que de huit ou dix jours. Mais toutes les demoiselles de notre connaissance sont venues nous voir avec une amabilité charmante. Nous

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.
2. D'Angers, mai 1821.

nous sommes promenées souvent avec Miss Gabb. Nous allons ordinairement en calèche pour traverser la ville et, à peu près à une demi-lieue, nous descendons dans la campagne. Mais sans aller si loin nous pouvons faire beaucoup d'exercice, car le jardin est extrêmement grand. Il y a des bosquets, [des plaines, des allées droites, des terrasses d'une longueur inouïe et des tours qui dominent sur une espèce de promenade où il passe assez de monde, et où je vais quelquefois regarder. Comme la préfecture était autrefois une abbaye, il y a encore, dans une partie du jardin entourée de murs et qui est comme un grand jardin séparé du reste, de vieilles ruines de l'église recouvertes de lierre, de vieux ifs taillés en pointe et de longues allées sombres ombragées par d'anciens tilleuls.

Tout rappelle les moines dans cette partie du jardin, la seule où on n'ait rien changé depuis eux, et je me les représente toujours lisant leur office dans ces longues allées ou maintenant j'aime à *rêvasser* ou à répéter les beaux vers du Tasse] que j'ai appris par cœur.

[Ceux que tu m'as envoyés[1] m'ont semblé magnifiques, je ne puis me lasser de les redire.] J'ai aussi quelques fragments du poème de l'*Enfer* : la mort du comte Ugolin. C'est une chose épouvantable.

[Non, vraiment, je ne chante plus] :

Sola non ritorn'a me
La pace del mio cor !...

[Mais Métastase] fait toujours mes délices. Ses pièces sont remplies des [plus beaux sentiments]. Mais je n'ai plus M. Colonna pour me diriger. Je donnerais bien deux sous pour que tu le connaisses. C'est bien l'être le plus extraordinaire qu'on puisse voir. Tous les officiers du régiment qui a remplacé le sien ici ne le sont pas moins : d'abord, laids à qui mieux mieux, et la conversation la plus hétéroclite. Il y en a cependant un qui m'a paru assez bien, — surtout, je crois, parce qu'il a été élevé à Florence et qu'il a la figure brune et les manières italiennes. — Mais il a été obligé d'aller pour quelque temps à Saumur et il n'est de retour que depuis le départ de maman,

1. Ceux du Dante, cités dans la précédente lettre.

de sorte que je ne l'ai vu que deux ou trois fois, au bal, cet hiver. Nous n'avons plus maintenant ni concerts ni bals, mais nous espérons quelques pique-niques à la campagne, où l'on dansera, ce qui est très amusant.

Adieu, [ma petite Aurore], je t'embrasse et [je vais me coucher, bien qu'il ne soit que neuf heures et demie, car je ne suis pas du tout disposée à passer comme toi la nuit à] écrire. La paresse est toujours mon péché capital et je ne suis jamais si bien que dans mon lit, surtout quand *Minet*[1] vient me dire bonsoir et que nous bavardons. Je lui fais quelquefois promettre, quand il sort, de venir m'embrasser à quelque heure de la nuit qu'il rentre, et, s'étant couché une fois sans y penser, il s'est relevé tout exprès. N'est-ce pas un beau trait? Je vais aussi souvent le voir dans son cabinet, et alors il faut bien qu'il parle au lieu d'écrire. Car sa bonté pour moi n'a pas changé et il fait ordinairement ce que je désire. à moins que ce ne soit trop déraisonnable. Mais adieu, je bavarde comme une pie sans penser que tout cela ne peut t'intéresser.

Écris-moi, tes lettres me font grand plaisir.

ÉMILIE.

Dis-moi si tu continues d'*écrire à Chérie*?

XII[2]

Mademoiselle
Mademoiselle Émilie de Wismes,
Hôtel de la Préfecture,
Angers.

Nohant, 28 mai 1821.

J'ai lu avec un plaisir infini. chère Émilie, la lettre aimable et charmante que j'attendais depuis un siècle, — comme les

1. Surnom familier donné par Émilie de Wismes à son père. — Voir encore la lettre précédente.

2. Cette lettre est scellée d'un cachet en cire rouge, ayant la forme d'un quadrilatère, à coins en pans coupés, mesurant 15 millimètres de haut sur 12 millimètres de large; au centre, la lettre *A*, et, autour de l'initiale, cette devise en petites capitales : SIT TIBI VITA DULCIS.

douceurs de ce monde, qu'il faut souvent attendre et désirer bien longtemps avant d'en jouir. — Tu es une petite charmante, de m'avoir parlé longuement et comme je le désirais de tout ce qui t'intéresse. Je t'assure, bien sincèrement, bien à la pensionnaire, que la manière dont tu t'exprimes sur ces sujets me les ferait chérir, si j'y étais indifférente et si déjà je n'éprouvais pas beaucoup d'intérêt pour tout ce qui te concerne. Je n'ai pas pu résister au désir de lire cette lettre à ma grand'mère. Pardonne-moi cette indiscrétion, je te prie, mais tu ne conçois pas tout le plaisir qu'elle a eu à l'écouter : elle m'a chargée de te le dire. Elle aime ton *Minet* à la folie. Oui, tu es bien heureuse, ma bonne Émilie, d'avoir un père, et un père surtout comme le tien : d'après tout ce que tu m'en dis, je juge bien du bonheur que tu dois éprouver maintenant, et je conçois bien facilement à quel point tu dois être chérie. J'ai de bonnes raisons pour n'en être nullement surprise. Je vois d'ici ton grand jardin, les vieux ifs, les ruines, les grandes allées ; je te vois aussi rêvant sous les tilleuls. Que tu es heureuse ! C'est tout ce que j'aime que ces vieilles murailles ; ces anciens restes, tout cela doit t'inspirer, te remplir de pensées rêveuses. Un beau jour, les sylphes viendront te visiter et t'adorer comme une divinité : prends garde qu'ils ne t'enlèvent. C'est ce qui pourrait bien arriver, et peut-être moi, dans mes promenades solitaires, je t'apercevrai traversant les airs avec eux. J'aimerais fort cette visite et j'espère qu'en apercevant aussi, de ton côté, un certain atome rampant sur la terre, tu daignerais abaisser ton vol, sur les bords de l'Indre, jusqu'à moi. Je suis sûre que toutes les naïades de mes roseaux ne seraient pas si satisfaites que je le serais de ton arrivée : car elles seraient jalouses de toi, à crever de dépit.

Ton bon Minet va t'apprendre à tirer au pistolet. Il faut viser à balle, dans un blanc. La première fois que j'ai essayé, comme j'avais peur du coup qui allait partir, j'ai spirituellement fermé les deux yeux en tirant la gâchette, et tu penses comme j'ai atteint le but. Ce serait te faire injure que de te recommander de n'être pas si bête que moi. Mais aussi maintenant je tire en hussard. J'attends, cet automne, de bonnes leçons d'un de mes cousins, Septime de Villeneuve, qui est officier dans les hussards, et qui fera de moi une Bradamante. Son père est ici mainte-

nant; c'est le plus excellent homme qui existe, d'une amabilité charmante. Nous faisons des courses énormes à cheval et nous visitons tous les plus beaux sites des environs. Il nous promet de revenir au mois d'octobre avec son fils. Nous chantons toute la journée et je gribouille la partition de manier à offenser beaucoup tes chastes oreilles si tu avais le malheur de m'entendre. Mais cependant j'ai l'égoïsme de le désirer bien souvent. J'aurais le bonheur de te voir, de t'écouter. Mais j'espère que nous ne sommes pas séparées pour toujours.

Oui, j'écris toujours à Chérie et je t'assure qu'on prendrait goût à une correspondance moins agréable. Elle est charmante, cette petite Chérie. Aime-la bien, elle en vaut la peine.

Mais adieu, ma bonne Émilie, je t'embrasse de tout mon cœur. Versifies-tu quelquefois? Écris-moi plus souvent et toujours longuement. Souviens-toi bien que je sais aimer et que, quand je m'en mêle, ce n'est ni avec tiédeur ni avec indolence.

J'embrasse Anna.

A. D.

XIII

A Mademoiselle Aurore Dupin,
au château de Nohant,
près La Châtre.

Ce dimanche 17 juin 1821.

Tu es la plus aimable du monde, ma petite Aurore, de m'avoir répondu si tôt. Tes lettres me causent toujours un grand plaisir et tous les détails que tu me donnes sur tes occupations et tes amusements m'intéressent beaucoup. Ta grand'-mère est bien bonne d'aimer mon Minet, et bien indulgente pour moi : exprime lui en ma reconnaissance. Ce cher papa est depuis quinze jours à peu près en Périgord; nous l'attendons pour la fête-Dieu, ce qui est encore bien long. Nous voulions faire aussi un petit voyage, maman et moi, aux environs de Laval, chez une parente âgée que je ne connais pas encore. Mais cette course est différée, pour ne pas dire perdue, jusqu'à ce que les chemins soient assez beaux, car des pluies continuelles les ont rendus fort difficiles. Nous avions formé beau-

coup de projets de promenades moins éloignées, qui n'ont pas pu s'exécuter non plus ; pour me consoler un peu, [j'ai été, il y a quelques jours, à ce que l'on nomme ici un *tantarare*. C'est une] soirée [composée de personnes âgées qui jouent au boston dans un salon fort peu éclairé. Quelques jeunes personnes qui ont suivi leurs mères bâillent ou en ont envie,] et quelques jeunes dames dispersées ne s'ennuient pas moins. [Pour moi, mon sort a été] plus heureux, [je me suis trouvée, par hasard, auprès d'une] personne [aimable et de mon âge ; nous avons beaucoup bavardé. Tu aurais été fort étonnée de nous entendre raisonner sur l'histoire de France] et la chronologie, sur laquelle nous n'étions guère plus habiles l'une que l'autre. De là nous avons voulu ou plutôt elle a voulu parler de l'histoire d'Angleterre, et je pouvais encore répondre comme une autre ; mais quand elle a commencé à nommer l'histoire de Russie, je me suis sentie fort embarrassée, n'en sachant pas un mot et cependant ne voulant pas en avoir l'air. J'avais heureusement vu, la veille, dans un almanach, une petite gravure, qui, me revenant dans l'esprit, m'a été fort utile ; puis, détournant ensuite agréablement l'entretien, je l'ai reporté [sur les temps de chevalerie. Nous avons cherché alors des hommes dignes d'être chevaliers, dans ceux que nous connaissons.] Les félons ne nous manquaient pas ; mais pour les véritables, je crois que [nous n'avons pu en trouver plus de deux ou trois. Il fallait leur donner des dames : la chose nous parut trop difficile pour réussir, quoiqu'au fond chacune pensât bien que c'était elle.

Tu me demandes si je versifie. Non, vraiment. J'ai laissé ce goût au couvent, où je ne pouvais avoir d'autres romances que celles que je composais. Maintenant, ce n'est pas un petit plaisir pour moi d'en chanter tant que je veux. Je joue aussi un peu] la partition. Mais je t'assure que mes oreilles sont assez accoutumées aux fausses notes pour ne pas s'en offenser. J'écorche, au contraire, celles de mon pauvre maître en confondant les clefs d'ut multipliées. Je voudrais qu'alors tu puisses le voir froncer le nez et fermer les yeux, ce qui rend sa figure fort comique. Que je serais contente, chère amie, de me trouver avec toi quelque temps à Nohant ! Que nous nous amuserions ! Malheureusement, je ne puis guère compter sur les puissances aériennes pour m'y transporter. Les sylphes, fussent-ils *berri-*

chons, n'en viendraient pas à bout ; mon poids augmente tous les jours. Le médecin m'ordonne peu de sommeil et beaucoup d'exercice, deux choses également difficiles pour une paresseuse comme moi. J'ai pourtant eu deux fois le courage de parcourir mes longues allées à cinq heures du matin, mais je crains bien que ma résolution d'y revenir tous les jours ne m'abandonne souvent. L'absence de papa suspend mes leçons de pistolet. D'ailleurs je suis bien moins habile que toi, n'ayant encore tiré qu'avec de la poudre. et sans but. Mais le bruit et le feu m'amusent beaucoup. Je te félicite de l'arrivée de ton cousin. Reçois-tu des nouvelles de M. Hippolyte? Je m'y intéresse beaucoup.

Adieu, ma bonne Aurore, je t'embrasse de tout mon cœur. Si la question n'est pas indiscrète, dis-moi si tu continues une correspondance avec Apollonie. Je n'entends plus parler d'elle, je ne sais où lui adresser mes lettres.

É. W.

XIV[1]

Tu es bien aimable, ma chère Émilie, de m'avoir répondu par une lettre aussi amusante et aussi gentille. Je te remercie du bon souvenir que tu me gardes et je puis te promettre que je ne suis point une ingrate. Tes lettres, je t'assure, me sont bien agréables et bien douces dans ma solitude. Je trouve ta conversation avec mademoiselle je ne sais qui charmante. On vous aurait pris pour les Femmes savantes. Mais ne crois pas que je veuille par cette comparaison t'attribuer leur sottise et leurs prétentions. Je sais très bien que ce n'est pas du tout ton genre. La modestie est celui du vrai mérite, et, soit dit sans compliment, c'est celui de ma bonne Émilie.

Je te vois d'ici, convertie en Bradamante, oser tirer un pistolet, — quoiqu'il n'y en eût guère du temps de cette demoiselle, mais n'importe. — Je suis sûre que tu aimerais la chasse si tu étais à la campagne, surtout la chasse à la grande bête. C'est un agrément que nous n'avons guère dans ce pays-ci. Et en revanche à peine avons-nous quelques perdrix à tirer. Quelque

1. De Nohant, juillet 1821

petit que soit le nombre, je leur déclarerai bientôt une guerre mortelle. Je voudrais un peu te prendre par-dessous le bras, et te faire courir les champs. Cela diminuerait fort le petit embonpoint dont tu te plains et qui pourtant te sied le mieux du monde. Comme nous sommes ici très isolés, et que d'ailleurs, pour chasser et monter à cheval, je m'habille en homme, (mais en redingote, comme on faisait quelquefois au couvent), ma grand'mère me laisse monter à cheval avec un domestique qui me suit aussi à cheval. Il ne faut pas te scandaliser de cette manière d'aller. Elle pourrait paraître déplacée aux environs d'Angers; mais, au fin fond du Berry, le peu de demoiselles qui l'habitent en font autant que moi, excepté que je me fais passer pour un *monsieur*, ce qui donne lieu à d'assez plaisantes bévues.

Un jour, à trois lieues d'ici, dans un village où personne ne me connaît, j'ai selon mon ordinaire envoyé mon domestique et mes chevaux manger à la première ferme, et j'ai été dessiner un vieux castel assez gothique. Cette action a beaucoup intrigué les habitants, qui n'ont pas l'idée du dessin : bientôt une *dame* sort du château et me propose de l'acheter, une *damoiselle* me fait de grandes révérences en m'appelant *monsieur*; peu accoutumée à voir des *élégants* dans ces *parages*, la donzelle rougissait, et me regardait avec de certains *yeux en coulisse*, tandis que, prenant un air galant, je me tuais à lui faire des courbettes auxquelles elle était fort sensible. Pendant ce temps, on faisait mille questions à mon domestique : « Votre maître a donc une place? — Oui. — Il tire donc des plans? — Oui. — Voyage-t-il beaucoup? — Sans cesse. — Il est bien jeune? — Oui. — Comment a-t-il donc fait pour avoir une place déjà? — C'est qu'il est riche. — Ah! j'entends, c'est un grand seigneur chargé par le gouvernement d'inspecter la province? — Vous l'avez trouvé. » J'arrive : tous les chapeaux sont mis bas. « M. l'inspecteur veut-il goûter le vin du pays? M. l'ingénieur veut-il voir les étables, la laine? » Bientôt on m'a traité de préfet; peu s'en est fallu que je ne devinsse gouverneur.

Je te prierai, ma bonne amie, de me rendre un petit service. C'est une petite lettre pour Hippolyte Chatiron, ce jeune homme dont je t'ai parlé, que sa sœur m'a priée, d'après la

certitude que je lui ai donnée de connaître à Angers une personne qui voudrait bien avoir cette obligeance, de t'adresser; c'est un petit tour qu'elle lui joue. Si l'histoire était moins longue, je te la raconterais. Je lui ai observé que ce message me compromettrait, mais j'imagine que tu me connais assez pour ne pas craindre de te charger de ma commission : tu voudras donc bien faire remettre cette lettre à la poste et l'affranchir, parce que sans cela je doute qu'elle lui parvienne. C'est une petite dette que j'espère trouver l'occasion de te rembourser. Je te remercie d'avance de ce petit service. J'espère qu'il ne te compromettra pas non plus; si cela était, je te prierais, quoiqu'en dise mademoiselle Chatiron, de la brûler et de ne point t'en charger : tu vois que je suis assez prudente.

Adieu, ma chère Émilie, je t'embrasse bien tendrement. Crois à l'amitié bien sincère que je t'ai vouée et réponds-moi bien, bien vite, malgré ta paresse.

AURORE

XV

Mademoiselle
Mademoiselle Émilie de Wismes,
Hôtel de la Préfecture,
Angers.

Nohant, le 17 septembre [1].

J'ai bien tardé, bonne Émilie, à répondre à ton aimable lettre [2]. Mais tu ne m'en voudras pas en apprenant que dans cet intervalle j'ai éprouvé pour ma chère grand'mère les plus douloureuses inquiétudes. Elle a eu encore une maladie affreuse, elle a été à l'extrémité. Le bon archevêque d'Arles, que la Providence nous avait envoyé, l'a administrée. Grâce à ses prières, ma grand'mère est beaucoup mieux et hors de danger. Il a passé deux mois près de nous et il vient de nous quitter.

Tu es bien gentille, chère amie, de m'avoir envoyé l'adresse de mon Isabelle. Je lui ai écrit et j'ai reçu d'elle la lettre la

1. 1821.
2. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

plus aimable : tu sais que c'est une de mes anciennes amies, juge quel plaisir tu m'as fait!

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles, ma bonne Émilie. Il est vrai que c'était à moi de t'écrire. Tes lettres sont si gentilles! J'aime à te suivre dans tes récits. Je te vois d'ici, comme au couvent, faisant de l'esprit avec un grand sang-froid et disant des choses charmantes avec ton petit air tranquille et posé. Je donnerais bien, je ne dirai pas comme toi « deux sous », — je suis plus généreuse, — mais « je ne sais pas quoi », comme on dit au couvent, pour te voir. Il me prend quelquefois des envies, quand je suis à cheval, de tourner la bride de *Colette* vers la route d'Angers, et je ne sais à quoi il tient que je n'arrive en Bradamante et que tu ne me voies apparaître comme un revenant sous un vieux if, dans les ruines du couvent.

J'ai ri trois heures de la figure de ton cheval avec ton voile et ton chapeau. Toute la journée, je croyais voir devant moi cette bonne physionomie. Mais pour te faire aimer de lui bien davantage il faut lui donner des restes de côtes de melon. J'ai un jeune cheval que je nomme *Pépé* à cause de son caractère lutin; il mord tout le monde. On pourrait faire une petite collection de tous les doigts, etc., qu'il a presque mangés. Mais je lui ai adouci le caractère avec du melon, dont il est très friand. — J'ai aussi un petit taureau noir tout frisé, que j'ai envie de t'envoyer, tant il est d'un aimable caractère. Il me pousse avec son nez quand je ne lui donne pas assez vite ce qu'il veut.

Tu vas dire que je suis bien bête de te conter de pareilles *nonsenses*. Mais je n'ai pas comme toi de jolies histoires à raconter. Je vis, au fond de ma tanière, d'une manière fort monotone, et rarement quelque événement vient faire diversion à mon petit train de vie accoutumé. Je m'occupe tant que je peux et je philosophe dans mon petit coin. Eh bien! je suis assez bête pour préférer ma solitude à tous les plaisirs *mondains*. Et cela, ne crois pas que ce soit par scrupule (c'est une maladie dont je suis revenue), c'est par goût. Quelle conversation vaut celle de mes livres? quelle société, quels plaisirs, seront aussi doux pour moi qu'une belle campagne?

...Au retour du matin,
Avez-vous quelquefois du sommet des montagnes
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,
Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le vaste amphithéâtre?

(DELILLE.)

Non, je ne pourrais plus vivre à la ville. J'y mourrais d'ennui. J'aime ma solitude *passionnément*, comme dit Isabella de la danse. Mais tu vas me prendre pour une sauvage. Sans ta politesse, tu me qualifierais presque d'*ours mal léché*. Mais je ne le suis pas plus qu'une autre. Quand je fuis la société, c'est celle des ennuyeux, des indifférents. Je changerais bien de langage si tu me parlais d'une amie, d'une personne aimable. Que ne donnerais-je pas, ma bonne Émilie, pour vivre près d'une compagne telle que toi! Quels agréments de la solitude, quelles réflexions vaudraient ton entretien? Mon malheur est d'être trop difficile et de vouloir ou une société comme la tienne ou aucune.

Adieu, il est tard, je vais me coucher. Je t'embrasse cent fois.

A. D.

Écris-moi.

XVI

A Mademoiselle Aurore Dupin,
rue Neuve-des-Mathurins, n° 12,
à Paris.

Angers, le 22 juin 1822.

Après avoir demandé en vain ton adresse à tout le monde, je viens enfin de l'apprendre par les sœurs de Miss Gabb, et je ne veux pas tarder à renouveler une correspondance qui a été interrompue bien involontairement de ma part, et qui m'est trop agréable pour la négliger. Miss Gabb m'a dit t'avoir vue, un instant, au couvent, mais trop peu pour pouvoir répondre à aucune de mes questions sur ton compte. Quand

tu m'écriras, dis-moi donc avec qui tu es, ce que tu fais, et sois sûre que tout ce qui te regarde m'intéresse vivement.

Pour moi, que te dirai-je? Je mène toujours exactement la même vie. Je me promène toujours dans l'allée des vieux ifs, auxquels le printemps donne une fraîche verdure qui leur sied beaucoup moins bien que celle qu'ils conservent l'hiver. Nous sommes dans ce moment-ci un peu solitaires : maman est allée passer quelque temps en Périgord ; son absence me laisse plus de temps à moi, passant une partie des soirées seule. Je lis et relis toujours mes poètes favoris italiens et français, mais il faut que je te parle d'un ouvrage que je ne connaissais pas et qui fait mes délices ce sont les *Géorgiques françaises* de l'abbé Delille. Je n'ai lu que le premier chant encore, tous les vers en sont charmants. J'aime la lecture à la folie. C'est un goût qui contribue beaucoup à l'agrément, mais il me manque celui de l'ouvrage, peut-être plus utile encore à une femme. Mais que dis-je? depuis quelque temps, j'ai trouvé un genre d'ouvrage qui me plaît infiniment, c'est de filer. J'ai un petit rouet charmant et une belle quenouille d'ébène, qui vaut bien celle de bois de rose d'Amélie, dans Gaston de Foix. Cette nouvelle occupation ne me fait point négliger les autres. La harpe et l'italien sont toujours pour moi au premier rang, quoiqu'il n'y ait ici ni maître de harpe ni une seule personne parlant italien, ce que je regrette tous les jours. En revanche nous avons un Espagnol, ce qui t'intéressera bien davantage. Il est aimable et parle avec un feu extrême, — surtout de la *chaloussie*, comme il l'appelle. — Il est d'un caractère excessivement jaloux et le dit de manière à faire mourir de rire : aussi maman l'agace-t-elle souvent en lui prédisant une femme coquette.

Maman nous a permis, ce voyage-ci, de faire quelques visites à nos amies avec Miss Gabb. Cela nous est fort agréable, et même le retour avec un domestique portant une lanterne ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Tu crois peut-être que la lanterne est un meuble inutile? Désabuse-toi. Les rues sont à peine éclairées de loin en loin par la faible lueur d'un réverbère, et si désertes qu'on en parcourt souvent deux ou trois sans rencontrer une seule personne. Il est d'usage ici, quand on ne trouve pas les personnes que l'on va voir, de rouler sa

carte et de la fourrer dans le trou de la serrure ; quand on le trouve déjà rempli, on glisse la carte par-dessous la porte. Je n'ai pas besoin, après cela, de te dire qu'il n'y a de portier dans aucune maison. Cette coutume nous a paru fort singulière d'abord. Mais il en est plusieurs autres qui ne le sont pas moins. Par exemple, quand on reçoit une invitation qu'on n'accepte pas, on renvoie la lettre sans autre réponse. Ailleurs, ce serait fort impertinent ; ici, c'est un usage tellement reçu que personne n'y pense.

Adieu, chère bonne Aurore, je t'embrasse cent fois. J'espère avoir bientôt de tes nouvelles.

Anna te dit mille choses.

ÉMILIE DE WISMES

XVII

A Mademoiselle Aurore Dupin.

Angers, le 26 septembre 1822.

Depuis longtemps, chère Aurore, je m'affligeais de ne plus recevoir de tes nouvelles, et chaque jour je pensais à t'écrire encore et à essayer si une nouvelle lettre serait plus heureuse que les autres, lorsque j'ai reçu celle qui m'apprend ton mariage. *Je m'empresse*, comme de raison, à t'en faire mon compliment. J'espère que tu voudras bien, toi-même, me donner quelques détails sur ce sujet et sur M. Dudevant, qu'en attendant je me figure grand, mince, blond, pâle, l'air un peu délicat, mais noble et doux. Suis-je très loin de la vérité?

Tu vas donc avoir une belle-mère. Demeureras-tu avec elle? Fais-moi connaître ta nouvelle famille, et sois sûre que rien ne peut m'intéresser davantage. Lorsque je relis les lettres si aimables que tu m'écrivais autrefois, je ne puis croire que tu aies interrompu notre correspondance tout à fait volontairement : aussi j'attends une réponse, cette fois-ci. Mais je ne te presse pas ; je sais qu'une nouvelle mariée a bien d'autres occupations, sans compter celle de la toilette qui n'est pas peu de chose : les robes à essayer, les petits bonnets, les bolivars retroussés, les plumes, que sais-je? Je suis curieuse de savoir

si tout cela te plaît. Ne préfères-tu pas, dans le fond, la redingote de sous-préfet? Mais non : quoique tes plaisirs soient différents, tu te trouveras très heureuse, et tu seras, j'en suis sûre, bien bonne et bien sensée.

Pour moi, je suis parfaitement heureuse, comme je te l'ai dit souvent, et, cet été surtout, nous avons eu beaucoup d'amusement : continuellement des journées à la campagne, avec d'autres jeunes personnes, des parties de barres, etc. Puis, tous les mardis, nous dansons. Maman, qui ne cherche qu'à nous amuser, nous a fait danser longtemps dans le jardin; mais, depuis qu'il fait trop froid, ne trouvant pas les appartements assez grands, elle a fait mettre le piano dans une salle immense qui servait autrefois de réfectoire aux moines. Là nous dansons, ou plutôt nous courons, jusqu'à ce que mort s'en suive : maman nous joue des contredanses qui durent trois quarts d'heure, où elle met de suite la boulangère, la gigue, la poste aux ânes, tout ce qu'il y a de plus fatigant, mais aussi de plus amusant. Je suis sûre que tu y trouverais beaucoup de plaisir : aussi je t'y ai regrettée bien souvent.

Adieu donc, chère amie, je t'embrasse tendrement, Miss Gabb et Anna te disent mille choses. Je ne sais ni où ni comment t'adresser ma lettre : je l'envoie à Lavinia; donne-moi ton adresse.

ÉMILIE DE WISMES

XVIII [1]

Mademoiselle,
Mademoiselle Émilie de Wismes,
à la Préfecture
Angers.

Nohant, 30 janvier [2].

Tes lettres sont si aimables, chère Émilie, qu'il m'est impossible d'être paresseuse avec toi. Je ne te sermonnerai pas pour

1. Cette lettre est scellée d'un cachet de cire rouge, figurant un *D* sur le quadrillé d'un écu en forme de bouclier, lequel mesure 15 millimètres de hauteur sur 11 millimètres de largeur au chef.

2. 1823.

te donner le goût du mariage, parce que cela te viendra tout comme à une autre et que d'ailleurs ta position est si agréable et si heureuse que je ne vois pas pourquoi tu te hâterais d'en changer. Je te rassurerai seulement sur l'intérêt que tu prends *aux peines attachées à mon état*[1]. Je t'assure bien, chère amie, que ces peines-là ne sont pas grandes et qu'au contraire il n'est pas de souffrance plus douce que celle qui vous annonce un enfant. J'avoue qu'ensuite l'inquiétude, les chagrins souvent qu'il vous cause, sont bien réels, mais je compte pour rien les maux physiques, et quand même *le médecin*, *la garde*, *l'apothicaire*, *les maux de toute espèce*, etc., m'épouvanteraient autant que toi, je pense que les petites caresses du nouveau-né vous font tout oublier. En attendant, tu ne conçois pas quel plaisir on éprouve à sentir remuer son enfant dans son sein. Et quels doux projets on fait pour lui !

Le second point de ton discours est plus juste. Je conviens que les contrariétés qui naissent de la diversité des goûts, des caractères, ne sont que trop réelles, dans la plupart des ménages. Il faut aussi être bien persuadée qu'il est *absolument impossible* de rencontrer une personne dont l'humeur et les goûts soient en tout semblables aux siens propres, puisqu'on peut dire de nous tous ce que l'*abbé Magnani* t'appliquait fort bien :

Natura la fè e ruppe la stampa.

C'était un éloge fort juste ; mais. soit que la nature ait bien ou mal travaillé, il est certain qu'elle ne s'est pas servie du même moule pour deux personnes. Chaque fois donc que l'un ou l'autre des époux voudra conserver ses idées et ne jamais céder, il se trouvera malheureux. Il faut, je crois, que l'un des deux, en se mariant. renonce entièrement à soi-même, et fasse abnégation de sa volonté non seulement, mais même de son opinion, qu'il prenne le parti de voir par les yeux de l'autre, d'aimer ce qu'il aime, etc. Quel supplice, quelle vie d'amertume, quand on s'unit à quelqu'un qu'on déteste ! Quelle triste incertitude, quel avenir sans charme, quand on épouse un inconnu ! Mais aussi quelle source inépuisable de bonheur, quand on obéit ainsi à ce qu'on aime ! Chaque privation est

1. La lettre à laquelle répond celle-ci n'a pas été retrouvée.

un nouveau plaisir. On sacrifie en même temps à Dieu et à l'amour conjugal et on fait à la fois son devoir et son bonheur. — Il n'y a plus qu'à se demander si c'est à l'homme ou à la femme à se *refaire* ainsi sur le modèle de l'autre; et, comme *du côté de la barbe est la toute-puissance*, et que d'ailleurs les hommes ne sont pas capables d'un tel attachement, c'est nécessairement à nous qu'il appartient de fléchir à l'obéissance. — Je te fais là une peinture qui doit paraître bien sombre aux yeux d'une indifférente et qui sans doute ne te réconciliera pas avec le mariage. Mais je ne sais pas tromper et je serais bien fâchée de te présenter le bonheur des *jeunes dames* sous un aspect sans nuage. Il faut aimer et aimer beaucoup son mari pour en venir là et pour savoir faire durer toujours *la lune de miel*. J'ai eu comme toi, jusqu'au moment où je me suis attachée à Casimir, une triste opinion du mariage, et, si j'en ai changé, c'est à mon égard seulement et sans oser encore prononcer sur le bonheur qu'y trouvent les autres.

Voilà un trop long chapitre; mais il y a tant de choses à dire qu'il est difficile de s'expliquer en peu de mots là-dessus.

Tu te moques de moi, je pense, avec ta « Madame la Baronne ». Je t'en prie, pas de ces mauvaises plaisanteries! Nos Berrichons font mieux : ils m'appellent « madame la comtesse ». Outre que je ne puis être tous les deux à la fois, je t'avertis que je ne prends ni l'un ni l'autre.

Les noms de notre pays sont dignes de figurer à côté de ceux du vôtre. Si vous avez M. *Ardent*, nous avons La Ville d'Ardente et M. Brasier. En compensation, nous avons madame du Bel-air, M. de Beau-regard et M. de Beau-repaire. Et puis la famille Chicot, ce qui présente une idée fort propre. En revanche on remarque des noms très drôles et assez jolis, tels que *Doradoux*, *Filiosa*, *Cherami*, *Doré*, *Pâquette*, etc. On a ici la singulière manie de féminiser tous les noms : ainsi l'on dit M. Papet et madame Papette, Rousseau et Roussette, etc. Mais ce qu'il y a de charmant, c'est le titre que porte le conducteur d'une mauvaise voiture nommée *patache*, qui fait le service de La Châtre à Châteauroux. Imagine-toi que ce pauvre homme s'appelle très sérieusement le *patachier*. J'ai honte d'écrire un pareil mot, et cependant nos gens de bon ton le prononcent très familière-

ment. Enfin nous avons madame de *Culong*, madame de *Vilaine*, M. *Moisi*, le château de *Rochefolle*, vieille ruine très romantique sur un rocher, qui s'avance sur un étang *lequel* forme une cascade, *laquelle* se perd dans les montagnes couvertes de bois. Non loin de là est la *Côte-Noire* et tout près de nous le château d'*Arse* : — est-ce français, ou anglais?

A propos, tu sais qu'Eugénie Le Febvre est maintenant madame de *Noir-Carme*? Dans les noms que tu me proposes pour mon poupon, j'aime beaucoup Raymon, mais je crois qu'il s'appellera Maurice comme mon père.

C'était hier le 29, et j'ai pensé toute la soirée à ta robe de tulle. Je crois très fort à la beauté d'Anna, mais je sais aussi que tu ne lui cèdes en rien, et je crois que personne à Angers n'a décidé entre vous deux.

Adieu, chère amie, amuse-toi bien, aime-moi un peu, et sois persuadée que je t'aime beaucoup. Après avoir tant discuté sur les noms, j'ai honte d'en signer un aussi ridicule que celui d'

AURORE

Hippolyte connaît beaucoup M. de Beauvau. Il a été au régiment avec lui. A propos d'Hippolyte, il doit être marié d'hier et nous l'attendons incessamment avec son *épouse*, qui est de la taille de madame Marie-Agnès. Lui qui est grand et gros pourrait la mettre dans sa poche, ou dans sa botte.

Je ne puis te rien raconter du mariage d'Anna Vié, n'en sachant pas plus que toi à cet égard. Mes réflexions étaient fondées sur ce qu'étant sans fortune, sans naissance, sans talents, et loin d'être d'une figure agréable, elle avait épousé un homme d'une aussi bonne maison et d'une belle fortune. Je ne le connais que parce qu'il est du pays de mon mari et qu'il a manqué épouser une de ses cousines, qui l'a trouvé trop vieux. Observons qu'elle a vingt-huit ans et qu'ayant beaucoup de goût apparemment pour les jeunes gens elle vient d'épouser un homme de vingt-trois. C'est aussi à peu près l'âge d'Hippolyte et de sa femme.

Je te prie d'embrasser Anna pour moi et de me rappeler au souvenir de Miss Gabb.

XIX

Mademoiselle,
Mademoiselle Émilie de Wismes.

(Comment trouves-tu ma distraction[1]?)

Nohant, 28 septembre[2].

Où es-tu? que fais-tu? que deviens-tu? Tu m'oublies? tu ne veux plus m'écrire? Tu ne songes qu'aux plaisirs, ou à ton mari? tout le reste n'est plus rien pour toi? Méchante Émilie, je ne te pardonnerai qu'en recevant une lettre de toi. Je t'en ai écrit une, éternelle : l'as-tu reçue? as-tu eu la patience de la lire? t'a-t-elle ennuyée? Dis-moi d'être moins *prolixe*, mais ne me tiens pas dans l'inquiétude. Tu m'avais fait tant de promesses! Ah! je t'en veux beaucoup; mais mon ressentiment ne tiendra pas contre quelques lignes de toi. Je suis trop mécontente de toi pour bavarder aujourd'hui; d'ailleurs je n'en finis pas quand je commence et je n'ai qu'un instant avant le départ du courrier. Mon enfant est gros et gras; il a deux dents qui l'ont fait un peu souffrir, mais il n'y pense plus et la rose n'est pas plus vermeille : *vermiglio al par' di rosa.*

A propos, tu m'avais promis des vers italiens sur une femme allaitant son enfant. Je te somme de ta promesse.

Je vis toujours dans la solitude, si l'on peut se croire seule quand on est tête à tête avec un mari que l'on adore. Pendant qu'il chasse, je travaille, je joue avec mon petit Maurice ou je lis. Je relis dans ce moment-ci les *Essais* de Montaigne, mon auteur favori. Tu es trop nouvelle femme pour connaître cet ouvrage: mais, si tu avais le temps de lire, je te conseillerais cette lecture. Je t'ai vu aimer la simplicité naïve du vieux langage : le style de Montaigne te plairait.

Mais ne voilà-t-il pas que je jase?

J'avais oublié que j'étais fâchée contre toi et que je ne voulais faire autre chose que de te gronder. Adieu, bonne et chère amie, je t'aime malgré tes torts et je t'embrasse bien tendrement.

1. Émilie de Vismes avait épousé en juin 1823 le vicomte de Cornulier.
2. 1823.

Parle moi de tes nombreux plaisirs. Te plais-tu à Limoges? Ma crainte est que tu n'y sois pas, et que mes lettres ne trouvent visage de bois. Mais je finis : le courrier part. Adieu encore. Je t'aime.

AURORE

XX

Madame
Madame la vicomtesse de Cornulier,
à Limoges.

Nohant, 4 novembre [1].

Il y a un siècle que je veux t'écrire, ma bien chère amie, mais je ne sais vraiment comment je vis? Je ne dirai pas que les occupations, les visites, etc., m'empêchent de le faire : me voilà depuis un mois plongée dans ma thébaïde. Mais mon petit Maurice m'absorbe à un tel point que j'oublie pour lui les choses qui me touchent le plus près et qui me tiennent le plus au cœur. Il a un peu souffert, ces jours-ci. Figure-toi mon bonheur : il a une dent et il n'a que quatre mois, et il n'est pas malade! il est frais comme une rose, il est d'une gaîté charmante. Il rit déjà aux éclats, son père l'adore. Ils passent tous deux des heures entières à se rouler par terre sur un tapis. Le petit est presque toujours nu : aussi est-il d'une force et d'une vivacité étonnantes pour son âge. Tu vois que j'en raffole et tu te plaindras peut-être de ce que je commence ma lettre par te parler de ce qui m'intéresse au lieu de m'occuper de toi. Crois que je t'aime toujours tendrement, bonne Émilie, mais si tu savais comme on est idolâtre et esclave de son enfant!...

Il me tarde d'apprendre que tu es grosse : tu es faite pour sentir et apprécier le bonheur d'être mère. D'ailleurs, pleine de talents, tu auras plus tard la jouissance de les élever toi-même.

Avant de quitter Paris, j'ai été forcée de donner dans les plaisirs. J'ai été passer quelque temps à la campagne, en Brie, chez mes bons amis. Nous avons joué la comédie avec Michaud, acteur très connu et très estimé, retiré du Théâtre-Français. Nous avons joué ensuite un vaudeville où le rôle de la mère

1. 1823.

Ragot, que je remplissais, a beaucoup fait rire, surtout à cause de ma jeunesse, que Michaud m'avait bien conseillé de ne pas déguiser par de fausses rides. Aussi mes paroles étaient-elles en contradiction à tout instant avec mon visage, car je ne parlais que du *temps jadis* et du troisième mari dont j'étais veuve ; avec cela, mon costume du XVIe siècle était fort drôle. Nous avions pour spectateurs le colonel du régiment de hussards en garnison à Melun avec presque tous les officiers ; ajoutez à cela une quarantaine de personnes de connaissance logées au château depuis huit jours et toute la société de Melun : cela formait un auditoire aussi nombreux qu'imposant. Malgré cela le rire avait gagné les spectateurs et les acteurs, qui, oubliant leur rôle sur la scène, — moi particulièrement, — payaient d'audace et composaient le plus plaisamment du monde. Nous avons eu ensuite un fort beau bal et un souper délicieux.

Nous avons été ensuite au bal chez le colonel ; mais, comme je n'aime nullement la danse et qu'il n'y avait personne de ma connaissance, je m'y suis passablement ennuyée. Aussi y ai-je acquis le surnom de *muette*, parce qu'à Melun les dames parlent beaucoup au bal, à tort et à travers, et que mon silence et ma froideur faisaient contraste avec elles. Du reste j'ai toujours autant d'éloignement pour le monde et, si je me suis amusée momentanément au milieu de ces fêtes, je serais bien fâchée de passer ma vie dans ce tourbillon et dans cette rumeur si peu compatibles avec ma sauvagerie et mon naturel silencieux.

Me voilà maintenant servie au delà de mes désirs, dans mon désert. J'ai beaucoup travaillé à embellir ma solitude. Mon petit château est vraiment joli ; seulement, il est dans un pays où on n'a pas une personne à voir. Je ne regrette pas le monde, mais j'aimerais à voir deux ou trois amies qui vinssent dessiner ou chanter souvent avec moi. Mon cher Casimir est le plus agissant de tous les hommes : il ne fait qu'entrer, sortir, chanter, jouer avec son enfant ; à peine si, le soir, je puis obtenir une ou deux heures de lecture. Mais j'ai lu quelque part que pour s'aimer parfaitement il fallait avoir des principes et des âmes semblables, avec des goûts et des habitudes opposées. Je suis tentée de le croire, et d'ailleurs je ne

sais pas si je pourrais aimer mon mari davantage s'il était poète ou musicien. Je ne crois pas que cela me fût possible.

Et toi? tu es bien heureuse, sans doute, et tu ne regrettes pas d'être mariée.

Mais quel homme aurait le cœur et l'esprit assez mal fait pour ne pas t'apprécier! Ah! n'eût-il pour toi d'autres sentiments que ceux de l'amitié (et je pense bien qu'il en a de plus vifs), ne te vît-il qu'avec mes yeux, il ne pourrait manquer de faire tout pour te plaire et se faire chérir.

Adieu, bonne et chère Émilie, donne-moi promptement de tes nouvelles. Sais-tu que nous ne sommes pas très éloignées l'une de l'autre? Si je n'étais pas nourrice, je crois que je ne pourrais résister au désir de t'aller voir. Mais, au premier voyage que je ferai en Gascogne, je m'arrêterai bien certainement plusieurs jours à Limoges. Je t'embrasse mille fois.

Ton amie,

AURORE

J'ai été au couvent avant mon départ. Entre autres curiosités, j'y ai vu mademoiselle Gilles de retour d'Angleterre, très maigre, ornée de l'accent anglais au suprême degré et à la veille de se faire religieuse, je crois, à Rouen. Je ne sais si elle a persévéré dans son dessein. J'ai vu, à Ivry, Anna Vié; sa fille est charmante.

XXI

Madame
Madame la vicomtesse de Cornulier,
Hôtel de France,
à Nantes.

Paris, 28 avril 1824.

Je n'ai reçu ta lettre qu'hier[1], chère Émilie, parce que, comme elle arrivait chez moi, j'en partais et qu'elle est venue me rejoindre ici, où elle m'a comblée de joie. Reçois mes félicitations sur ton bonheur, chère amie, et crois que je le partage bien sincèrement. J'espère que dans ta prochaine lettre tu me donneras des détails sur ce cher petit qui va faire ton bonheur et ton tourment. Le nourris-tu? Je t'en prie, parle m'en beaucoup.

1. Cette lettre manque.

Tu me prouves par ton aimable souvenir que tu me pardonnes le silence que j'ai gardé avec toi si longtemps. J'ai enfin quitté ma solitude et je crois que ce sera sans retour. C'est un beau pays, une charmante habitation, mais fort triste en ce qu'il n'y a point de société. Les Berrichons sont des animaux insupportables, bien autrement ennuyeux que les Limousins! Nous cherchons à louer ou à acheter une jolie maison de campagne du côté de Melun ou de Montgeron, et j'imagine que nous nous y fixerons bientôt. En attendant, je suis enchantée d'être à Paris, que j'aime beaucoup, sans toutefois aimer le monde plus que de coutume. Mais je vais au spectacle et je cours toute la journée.

Mon cher Maurice est sevré depuis deux mois; il en a dix bientôt. Il est charmant et d'une bonté et d'une douceur sans pareille. Quand on le promène aux Tuileries, toutes les femmes l'admirent et questionnent sa bonne sur son âge. *Il a sept dents! il n'a que dix mois! il est déjà sevré!* Enfin tu juges comme je suis fière. Il est certain que je n'ai point encore vu à Paris d'enfant de son âge si gras et si vermeil. Son grand-père ne l'avait point encore vu. Il ne nous attendait pas, et nous lui avons envoyé *bibi* sans lui dire qui il était, mais il l'a reconnu tout de suite. Il était souffrant de sa goutte : notre arrivée l'a guéri; il court maintenant comme un lapin. On met le petit bonhomme par terre entre ses jambes et il est heureux comme un roi de le voir se rouler sur son tapis et jouer avec la perruque de son grand-père sans jamais pleurer.

Quand ton petit Gaston en sera là, tu n'auras plus que du plaisir, mais que cette première enfance coûte de soins! Ton mari doit être bien content d'avoir un garçon. Le mien adore toujours le sien; ce sont déjà deux inséparables. Le petit ne pleure que quand il faut quitter son père, qui l'a presque toute la journée pendu à son cou.

J'ai vu les Bazouin et Anna d'Esparbès. Je n'ai point encore été au couvent, parce que je viens d'être malade pendant plusieurs jours.

Adieu, chère bonne amie, je te remercie mille fois de m'avoir fait part tout de suite de ton bonheur. Écris-moi maintenant bien longuement, bien minutieusement.

MADAME CASIMIR DUDEVANT, rue du Hazard, n° 1.

LA HORDE[1]

VIII

L'existence de Maltrana se modifia profondément. L'argent s'en allait, et des gains lents et irréguliers ne pouvaient suffire à l'entretien du ménage. Dès lors, Feli lui parut moins agréable. Elle témoignait à Isidro la même tendresse qu'autrefois, continuait à le soigner et à le dorloter avec cet empressement qui faisait d'elle une dévote plutôt qu'une amante ; mais elle avait des crises de tristesse inexplicable et contagieuse. Souvent, lorsque le jeune homme rentrait à la maison, il la trouvait couchée à plat ventre sur le lit et pleurant silencieusement.

— Qu'est-ce que tu as ? — criait-il avec colère. — Je voudrais bien savoir ce qui te fait pleurnicher !

Elle ne le savait pas bien elle-même : elle pleurait sans cause précise. La maternité bouleversait son faible organisme. Une profonde mélancolie s'emparait d'elle, tourmentait son imagination. Elle songeait vaguement à l'être mystérieux qu'elle portait dans ses entrailles, au destin qui attendait cet être lorsqu'il viendrait au monde, à la misère qui rôdait autour du logis et qui les menaçait tous des plus dures privations.

Il arrivait aussi qu'Isidro surprît dans les yeux de Feli une curiosité importune, comme si elle l'eût considéré pour la première fois, comme si elle le voyait sous un jour nouveau et

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

le trouvait complètement transformé. C'est que maintenant elle doutait de lui. La maternité semblait avoir aiguisé son intelligence : elle se demandait si son amant était l'esprit supérieur qu'elle avait rêvé, s'il ne manquait pas quelque faculté essentielle à cet homme incapable d'un travail soutenu, et qui, toujours indécis et inquiet, ne laissait pas, malgré la misère menaçante, de passer la plus grande partie de ses journées dans les salons de l'Ateneo ou dans les cafés, à bavarder sur l'avenir des « jeunes », sur la décadence des « vieux », sur le « propre de l'art », ou à proclamer le dessein d'écrire des livres sublimes, — mais qui, en fait, n'avait jamais la force de prendre la plume et de commencer un travail de longue haleine.

Isidro, de son côté, n'aimait plus Féli de la même manière. La Vénus devant laquelle il s'était agenouillé avec passion avait cessé d'être. Chez la pauvre fille, déformée par la grossesse, les lignes harmonieuses s'altéraient, les courbes divines perdaient leurs justes rapports. Ces bottines jaunes, dont elle avait été si fière, étaient maintenant trop étroites pour elle. Par instants, elle éprouvait des nausées, des défaillances, des crises de nerfs ; et Isidro, avec son égoïsme d' « intellectuel », abandonnait la maison, pour chercher ailleurs une compagnie plus agréable.

L'état maladif de Feli coïncida avec un événement qui faillit compromettre la vie de la jeune femme.

Un matin, Manolo, « le Fédéral », se présenta chez eux. Feli, qui ne l'avait pas vu depuis qu'elle avait quitté la maison paternelle, le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié.

— Et papa, comment va-t-il?

Mais Manolo répondit à peine, s'excusa en disant qu'il avait besoin de faire une communication urgente à Isidro, et pria celui-ci de descendre dans la rue, pour qu'ils pussent causer plus à leur aise. Maltrana, pressentant quelque chose de grave, se hâta de le suivre.

— Tu n'as pas lu les journaux d'aujourd'hui? — lui demanda Manolo, quand ils furent sur le trottoir. — Eh bien! le Mosco est mort, ou, pour parler plus exactement, il a été assassiné. Les sbires en sont venus à leur fins!

Et il raconta la mort tragique de son frère. La presse ne consacrait qu'un petit nombre de lignes à cet événement. L'homicide, accompli en terre royale, inspirait peu d'intérêt. Le Mosco et son digne acolyte Chispas étaient tombés dans une embuscade dressée par les gardes. Le maître était mort criblé de chevrotines; le disciple était à l'hôpital, avec deux balles dans l'épaule. Certains journaux, en rapportant le fait, affirmaient que les victimes étaient de redoutables braconniers, qui avaient tenu tête aux gardes; mais les feuilles de l'opposition protestaient que c'étaient de pauvres hères mourant de faim, qui s'étaient introduits dans le domaine sans autre intention que d'y cueillir des cardons.

— Le fait a eu lieu l'avant-dernière nuit, — continua le camelot. — Je l'ai appris hier, dans la soirée : on est venu des Carolinas pour m'en avertir. Mais je n'ai pas voulu aller voir le corps. A quoi bon? Puis-je le ressusciter? Ceux qui l'ont vu disent qu'il faisait pitié : une balle dans le front, une autre dans la bouche, du plomb partout. *Cristo!* Est-ce ainsi qu'on tue des hommes? Ils s'étaient réunis à plusieurs pour le surprendre; ils savaient où devait passer celui qu'ils guettaient; et, bien tranquilles, de derrière les broussailles, ils ont fait feu sans que le malheureux pût porter la main à son escopette. Les voilà contents! Ils sont débarrassés de leur bête noire. Quant au pauvre Chispas, aussitôt guéri, si tant est qu'il guérisse, il ira au bagne... On enrage, Isidro, à penser que des gaillards de cette trempe-là meurent comme des chiens, parce qu'ils ont voulu vivre du superflu des autres, et qu'on les chasse commes des bêtes féroces pour le seul crime d'avoir chipé quelques lapins. Sacrebleu ! Et, après ça, on s'étonne que nous demandions la révolution!...

La mort du Mosco affecta beaucoup Maltrana. Il se dit avec remords que peut-être, dans une certaine mesure, il était personnellement responsable de cette catastrophe : le braconnier, sous la poussée de la colère, s'était lancé, tête basse, dans ses expéditions périlleuses, comme pour défier la mort. Et le jeune homme songea aussi à la redoutable secousse que cette nouvelle donnerait à la pauvre Feli, déjà si faible et si souffrante.

Lorsqu'il remonta, elle l'attendait, les yeux interrogateurs

et la figure attristée, comme si son instinct de femme lui eût déjà fait deviner le funeste événement. Certes l'oncle ne s'était pas décidé à venir les voir sans un grave motif. S'agissait-il du père? Celui-ci s'était-il décidé à venir reprendre sa fille? Allait-il paraître d'un moment à l'autre? Les circonlocutions d'Isidro éclairèrent la perspicacité de Feli. Tout d'un coup, elle soupçonna la vérité.

— Ne m'en dis pas davantage, Isidro ! — murmura-t-elle. — Ne t'efforce plus de me cacher la chose. Tu n'as rien à craindre pour moi : je suis forte. Ils l'ont tué au Pardo, n'est-ce pas?

Isidro admira le courage avec lequel elle apprit le malheur. Cette femmelette nerveuse, qui souvent pleurait sans cause, demeura comme impassible, les yeux secs, au récit du meurtre de son père. Depuis longtemps, sans doute, elle pressentait cette fin ; et les premières paroles qu'elle prononça, lorsque le jeune homme eut fini de raconter, résultaient probablement de réflexions anciennes, qu'elle avait tenues secrètes.

— Ne crois-tu pas, Isidro, que, s'il est mort ainsi, ce soit un peu notre faute?

Isidro, qui s'était déjà posé la même question, s'empressa toutefois de rassurer sa compagne. Non, non, ils n'étaient aucunement responsables de ce malheur. Le Mosco n'était mort que de sa témérité. Cela, c'était la fin logique de toute une existence d'aventures : on n'adopte pas impunément une façon de gagner sa vie qui consiste à exposer sa peau chaque nuit. Feli n'avait-elle pas vu maintes fois son père rentrer tout ruisselant de sang, avec de terribles blessures?

Ces raisons parurent tranquilliser la jeune femme. Mais, dès qu'elle se trouva seule, elle éclata en sanglots.

Les jours suivants, l'oncle Manolo revint plusieurs fois, au sujet du modeste héritage. Ce fut lui qui vendit aux habitants de Tetuan les fameux chiens du braconnier, les engins de chasse, tous les meubles. Il réalisa ainsi une soixantaine de douros, qu'il remit à Feli, et celle-ci les garda, sans rien en dire à Isidro. Ils avaient un pressant besoin d'argent. La chaleur était venue, et le costume d'hiver que Feli portait encore, ne laissait pas, quoique râpé, d'être lourd, fatigant, étouffant. Ils prirent le deuil l'un et l'autre, avec des vête-

ments noirs achetés dans les magasins à bon marché de la rue de Toledo.

Feli ne se permit pas le moindre caprice à l'occasion de ces nouveaux achats. Pourquoi se faire belle? La grossesse altérait son corps frêle et malade. Elle passait des semaines entières sans sortir de sa chambre, sans se mettre à la fenêtre. Elle n'avait plus la force de s'habiller. C'était pour elle un pénible travail de se rendre à la cuisine et de préparer le repas. Elle ne prenait plus soin des effets d'Isidro, le laissait partir sans donner un coup d'œil à ses cols sales, à son pantalon crotté par la boue des pluies anciennes.

Elle aimait à être seule, préférait qu'il s'en allât. Quand il était parti, elle s'asseyait sur le vieux fauteuil dont il se servait pour écrire, et elle demeurait immobile pendant des heures, contemplant avec une fixité hynoptique son ventre énorme, monstrueux, qui enflait, enflait toujours, soulevait les jupes, découvrait les pieds gonflés. Et elle se demandait, d'une voix tremblante : « Qui sait? je vais peut-être en avoir deux?... »

Maintenant il arrivait parfois que don Vicente entrât chez ses voisins, le soir, même lorsque Feli était seule. Quelque ami du dévot était venu en l'absence de celui-ci, et il avait chargé la jeune femme d'une commission pour le « frère ». Tantôt, c'était un vieux curé à la soutane luisante et verdâtre, aussi fou et aussi pauvre que don Vicente lui-même, qui avait apporté un paquet de petits imprimés à distribuer; tantôt, c'était un membre d'une confrérie qui avait averti que les funérailles d'un sociétaire des Conférences catholiques se célébreraient le lendemain, à l'église de Santa Cruz; tantôt, c'était le terrible cordonnier converti qui s'était présenté deux fois dans la journée, d'un air farouche, pour dire qu'il avait besoin d'argent. sur l'heure.

Don Vicente souriait et faisait l'éloge de ces visiteurs : — « d'excellentes personnes, très pieuses et très honnêtes ». — Puis il demandait à Feli :

— Et vous?... Votre grossesse va bien?

Depuis qu'il la voyait dans cet état, défigurée, alourdie et dolente, ne pouvant faire un mouvement sans pousser des soupirs de fatigue, elle ne lui inspirait plus cet effroi que le

sexe causait toujours au saint homme. Pour lui, la douloureuse maternité sanctifiait cette femme : il pouvait désormais l'approcher sans crainte et sans répugnance, la traitait avec une familiarité paternelle. De son côté, Feli le consultait avec une confiance ingénue, comme s'il eût été une commère du faubourg, se plaignait à lui de l'inquiétante grosseur de son ventre, lui demandait si cela était naturel. Alors, sans aucun scrupule, il considérait l'abdomen gonflé, et il posait à son tour des questions étranges. Est-ce que l'être qu'elle avait dans les entrailles ne lui disait rien ? Est-ce que cet être ne lui avait jamais parlé, ne lui avait jamais manifesté sa volonté par des bruits insolites ?

— Vous auriez tort — ajoutait-il — de croire que je vous tiens ce langage sans rime ni raison. Tout laïque que je suis, j'ai de la lecture. Je possède chez moi une vie de saint Vincent Ferrer, mon illustre patron, que son panégyriste appelle à juste titre « le saint Paul espagnol ». Et ne vous imaginez pas que ce soit un de ces petits livres comme on en fait aujourd'hui. Non : c'est un gros volume relié en parchemin, imprimé depuis des siècles ; et il a pour auteur le Révérend Père Valdecebro, savant qui s'est acquis une grande renommée par ses ouvrages sur les mœurs des bêtes, et qui assurément était incapable de mentir. Eh bien ! le Père Valdecebro raconte que la mère du saint, au temps où elle était enceinte, éprouvait de vives inquiétudes à cause de la grosseur démesurée de son ventre et des bruits qu'y faisait la petite créature. Certaines nuits, elle crut même entendre des aboiements dans ses entrailles. Épouvantée, elle alla consulter à ce propos l'archevêque de Valence, qui était un prud'homme et un saint. « Ne t'effraie pas, femme, — lui répondit le prélat. — Si ton fils aboie dans ton ventre, c'est parce que Dieu veut qu'il soit le grand dogue de l'Église, le dogue qui se battra pour elle contre les loups de l'hérésie !... » Qui sait si Dieu, dont la bonté est inépuisable, ne voudra pas répéter en vous un semblable prodige et faire que vous mettiez au monde un autre dogue pour la défense de son troupeau ?

— Mais non, señor Vicente ! — répliquait Feli, apitoyée par la simplesse du dévot, et un peu choquée aussi par la métaphore saugrenue qui la faisait mère d'un chien. — Mais non ! je vous assure que mon bébé n'aboie pas encore !

— Ayez confiance dans la bonté de Dieu, — reprenait le dévot. — Tout arrivera en son temps. A l'heure des couches, je vous apporterai des reliques miraculeuses. qui appartiennent à l'un de mes amis, et une ceinture de la Vierge ,qui, en pareil cas, opère des prodiges...

Cependant l'été venait de commencer, et Isidro enrageait de voir que toutes les personnes qui auraient pu lui être utiles s'absentaient de Madrid. Il ne trouvait aucun travail : c'était la morte saison de la librairie; pas un traducteur n'avait besoin d'une collaboration: les suppléments illustrés des journaux étaient pleins d'images représentant les souverains en villégiature et l'aristocratie sur les plages du Nord. Il ne restait plus la moindre place pour un méchant article.

Les mauvaises odeurs de Madrid, endormies pendant l'hiver, se réveillaient avec la chaleur. Les écuries et les vacheries empestaient par la fermentation du fumier; les bouches d'égout exhalaient une puanteur de pourriture. La rue était plus bruyante qu'aux autres saisons. C'était à croire que les enfants naissaient d'entre les pavés : leurs bandes turbulentes occupaient les trottoirs et s'y livraient à toute sorte de jeux avec la même liberté que dans un village. Les fenêtres, ouvertes à cause de la température, laissaient entrer le fracas assourdissant des camions, les vociférations des revendeurs criant leurs marchandises, le grincement des couteaux aiguisés par le rémouleur, les gémissements de l'orgue de Barbarie dont les ritournelles infatigables donnaient la migraine.

Situées sous le toit, les chambres d'Isidro et de Feli recevaient du matin au soir les feux du soleil. Une chaleur asphyxiante descendait du plafond comme s'il y avait là-haut un four embrasé. Feli. dépoitraillée, toute en sueur, respirant avec peine, traînait çà et là ses savates, accablée par cette atmosphère torride qui était un nouveau tourment. Durant la nuit, on entendait craquer d'une façon inquiétante le bois des meubles et les planches chargées des livres de don Vicente. Les murs ardents rejetaient leurs parasites : les punaises tombaient sur le lit, les puces sautaient sur le carrelage, les cafards couraient de tous côtés en bandes répugnantes. Au milieu de cette vermine, Feli sentait empirer son inappétence et ses

nausées. Elle mangeait à peine. Le manque d'argent et les soucis de la misère aggravaient sa débilité. Maltrana la voyait se flétrir et perdre la vivacité de la jeunesse, comme si l'être caché en elle eût dévoré le meilleur de sa vie.

Lui aussi était en proie à de terribles crises de découragement. Lorsqu'il rentrait à la maison, il avait la mine sombre, s'affalait sur la couverture, disait qu'il voulait mourir. Il était retourné chez le marquis de Jimenez, avec l'espoir de lui inspirer l'idée d'un nouveau livre; mais le grave personnage était en villégiature dans un de ses domaines, et il y resterait probablement jusqu'à l'hiver. Dans ces heures d'abattement, Isidro se rendait bien compte de tout ce que sa situation avait de misérable. Ses bras étaient faibles, ses mains délicates, et il ne possédait même pas, pour gagner sa vie, la force physique d'un manœuvre. Il se rappelait avec amertume les déclamations qu'il avait lues tant de fois sur la pauvreté des ouvriers. Ah! ceux-là, du moins, ne mouraient pas de faim en pleine rue. L'homme de peine trouvait toujours une croûte et un verre de vin. Mais lui, qu'allait-il devenir avec son instruction inutile, puisqu'il n'avait pas la vigueur grâce à laquelle les gueux en blouse gagnent leur subsistance? Il appartenait à cette légion d'infortunés dont les plaintes n'ont pas d'écho, qui mendient timidement leur pain en rougissant de leur redingote râpée, et qui provoquent, non la pitié, mais le rire, par l'aspect grotesque de leur indigence, tandis que l'ouvrier manuel inspire plutôt de la crainte. Et, pour la première fois, il pensa que la plus grande erreur de sa vie avait été peut-être de se laisser déraciner du champ de misère où il avait pris naissance; que peut-être cette bonne dame, sa protectrice, avait été, sans le savoir ni le vouloir, la mauvaise fée de son destin; qu'il était condamné à la faim éternelle, parce qu'il avait rêvé la gloire et endossé les vêtements élimés du bohème, tandis que son salut aurait consisté à garder la blouse de ses ancêtres.

La pauvre Feli, anémiée par les privations, appesantie par la grossesse, eut un élan d'énergie surhumaine, fit un de ces efforts que seule est capable d'accomplir la nervosité féminine. Il lui était impossible de retourner à la fabrique de casquettes : elle habitait trop loin, et d'ailleurs le scandale de sa fuite lui en interdisait l'accès. Mais elle était habile aux menus ouvrages

qui sont à la portée des filles pauvres et qui les aident à tromper la faim. Elle ferait des « fleurs » pour corsets et elle poserait des « baleines ». Elle était restée en bonnes relations avec la patronne d'un magasin pour lequel elle avait travaillé quand c'était la morte saison à la fabrique de casquettes.

Isidro s'opposa d'abord à ce projet : « Eh quoi! elle travaillerait tandis qu'il demeurerait lui-même dans une inaction forcée? elle travaillerait, quoiqu'elle fût malade et que son état l'obligeât à de longues heures d'immobilité?... « Il s'imaginait que c'en serait fait de leur amour, si ces belles mains se soumettaient à l'esclavage du salaire : « Plutôt mourir l'un et l'autre de privations que de voir la douce Feli se dégrader de nouveau par un labeur servile! Elle était une dame, elle était femme d'un écrivain... »

Feli accueillit ces protestations par un haussement d'épaules. Son bon sens lui fit mépriser de tels scrupules; et, une nuit, en rentrant, le jeune homme vit la chambre pleine de corsets, de pauvres corsets blancs qu'elle était allée chercher au magasin. Elle cousait, le buste incliné sur son ventre énorme, faisait les « fleurs », c'est-à-dire les piqûres triangulaires qui ornent les extrémités des « baleines ». C'était une tâche pénible et mal rétribuée, comme tous les travaux de femme.

Isidro se fâcha : « Voulait-elle se tuer?... » Mais le sourire de Feli arrêta net ces remontrances. Elle lui indiquait des yeux le tiroir de la commode où elle serrait l'argent : il n'y restait plus qu'une pincée de pesetas provenant de la somme remise par l'oncle Manolo. Ils n'avaient pas payé à don Vicente les derniers mois de loyer; ils avaient des dettes dans plusieurs boutiques de la rue; et Isidro serait obligé de renoncer à la pièce blanche qu'elle lui remettait de temps à autre, pour son tabac, de renoncer aux banquets des « jeunes » et aux menues dépenses qu'il estimait indispensables pour se faire voir et pour entretenir sa réputation littéraire.

La misère approchait, la vraie, la noire, celle qui est sans trêve et sans miséricorde. Feli la sentait venir, et elle ouvrait ses grands yeux pleins de mystère, comme pour suivre du regard ce fantôme rôdant autour d'elle. Le petit être qu'elle portait dans ses entrailles semblait, lui aussi, pris d'inquiétude, commençait à s'agiter; et la mère pleurait en songeant

au sort de son petit. L'indigence serait la seule fée qui se pencherait sur le berceau. Si la fortune ne devait pas avoir enfin pitié d'eux, mieux valait que cet innocent pérît avant de venir au monde, avant que la mère l'eût serré dans ses bras et se fût attachée à lui.

Elle s'adonna au travail avec une vaillance de femme, avec cette opiniâtreté dont ne sont capables que les tempéraments nerveux. Quand Maltrana s'éveillait, il voyait Feli déjà installée devant un tas de corsets et cousant avec ardeur. L'unique beauté qui restât à la jeune femme, c'étaient ses yeux profonds et tristes. Et, lorsqu'il rentrait au logis, à une heure avancée, il la retrouvait encore devant le tas de corsets, et il n'obtenait pas sans peine qu'elle se couchât.

— Laisse-moi terminer cette douzaine, — lui disait-elle, sans lever la tête.

Il avait honte d'un tel sacrifice. Quand il était dans la rue, tout à coup il pensait à Feli, et il éprouvait un cuisant remords. N'était-ce pas abominable qu'il se promenât sans rien faire, pendant que la pauvre femme peinait dans cette atmosphère de four? Un besoin lui venait de retourner à la maison et de lui tenir compagnie : il s'imaginait que sa présence diminuerait l'ignominie de la situation. Remonté près d'elle, il allait d'une chaise à une autre, lisait, parlait, afin de dissimuler son ennui. Quelquefois, faute de livres, — car il avait vendu tous ceux des siens qui avaient quelque valeur. — il en tirait un de la bibliothèque de don Vicente et il s'amusait de leur pieuse extravagance. Mais ce n'était pas le temps de rire, et il finissait par replacer sur le rayon le bouquin mangé des mites.

D'autres fois, pour se mettre au niveau de sa courageuse compagne, l'envie lui venait de travailler. Il allait écrire un livre remarquable : il avait des idées plein la tête. Et il s'asseyait à son bureau, trempait sa plume dans l'encre, se caressait le front, tandis que derrière lui criait l'aiguille piquant la toile, et que les corsets s'empilaient avec un bruit sec, et que les mouches bourdonnaient autour de sa tête. Dans la chaleur suffocante, des gouttes de sueur perlaient à sa peau ; et il déchirait feuille sur feuille, finissait par jeter la plume avec un geste de colère. L'inspiration était mise en fuite par le grincement de l'aiguille, par le craquement de la toile et par

l'irritante obstination des mouches. Alors il se levait, se promenait de long en large, s'injuriait lui-même, s'accusait de n'être qu'un imbécile, — tant qu'enfin Feli, importunée par cette mauvaise humeur, l'engageait à descendre dans la rue pour y chercher un peu de distraction.

Humilié de son désœuvrement, il voulut, faute de mieux, accompagner Feli, lorsqu'elle rapporterait son ouvrage à l'atelier. La première fois, il avait laissé la pauvre femme se charger du paquet, qu'elle appuyait sur son ventre énorme, et se traîner ainsi jusqu'à la Puerta del Sol. N'était-il pas un intellectuel? N'avait-il pas de nombreux amis qui ne devaient pas le rencontrer dans la rue avec un fardeau? Même dans le malheur, un écrivain ne doit-il pas conserver sa dignité? Ces scrupules égoïstes se dissipèrent, lorsque, la seconde fois, il vit Feli souffler de fatigue en préparant le paquet.

— Laisse cela, ma petite, — murmura-t-il, honteux. — Je vais empaqueter les corsets et je te les porterai jusqu'au magasin. Je ne me pardonnerais pas de te laisser aller seule.

D'abord elle refusa cette aide. Un « monsieur » faire cette besogne de commissionnaire? Mais il insista, et elle était si brisée qu'elle consentit sans trop de façons. Dès lors, tous les deux jours, aussitôt que la nuit était venue, ils sortaient ensemble, lui pliant sous le poids du paquet pour lequel elle devait toucher quelques réaux. Il avait soin de se tenir sur le trottoir, tout contre le mur, tâchant de dissimuler son visage et jetant aux passants des regards obliques. Il marchait vite, et la jeune femme, malgré l'engourdissement de ses jambes, devait se hâter pour le suivre et haletait derrière lui.

Lorsqu'il n'y avait pas d'ouvrage à rapporter du magasin, le retour était plus lent et plus tranquille. Elle lui prenait le bras. La chaleur, emmagasinée dans la journée, montait de l'asphalte. Il y avait alors moins de monde dans les rues. Beaucoup de fenêtres étaient closes, et c'était à peine si quelques rectangles de lumière se détachaient sur les façades obscures. Des gens étaient groupés aux terrasses des cafés et des bars, devant les petites tables. Quand Isidro et Feli se rapprochaient de chez eux, c'est-à-dire des bas quartiers, une affreuse odeur, sortant des bouches d'égout, commençait à les

prendre à la gorge. La place de la Cebada, avec ses détritus de légumes, était un fumier en putréfaction.

Ils causaient de l'emploi de l'argent que Feli venait de toucher : cinquante centimes par douzaine de corsets. En travaillant jour et nuit, elle arrivait péniblement à gagner une peseta. Ce salaire était si mince qu'il ne suffisait pas pour les besoins les plus urgents. Même après avoir supprimé le café et le vin, même en ne mangeant que tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir d'inanition, il était impossible de nouer les deux bouts. Feli avait beau faire et refaire le compte des dépenses projetées, jamais cette petite poignée de sous ne permettait d'équilibrer le budget.

Un soir, comme ils traversaient la Puerta del Sol, leur attention fut attirée par les cris des camelots :

— La catastrophe! Demandez l'horrible catastrophe! Un mort et de nombreux blessés!

Une étrange curiosité l'emporta sur l'esprit d'économie, et ils achetèrent le journal. A la lumière d'un bec de gaz, Maltrana parcourut la manchette qui, imprimée en gros caractères, indiquait sommairement la nature de cette catastrophe. Il s'agissait de l'écroulement d'une bâtisse en construction, celle où travaillait José. Aussitôt, par une sorte de pressentiment, le jeune homme fut certain que c'était son beau-père qui avait péri sous les ruines de ce scandaleux édifice. Il chercha, dans l'article, la liste des victimes, trouva d'abord les noms des blessés, que l'on avait portés à l'hôpital, puis celui de José, avec l'adresse exacte du pauvre homme, le seul qui eût été retiré mort d'entre les décombres... Et son cœur se serra au souvenir de la bonté que l'ancien gendarme avait toujours témoignée à sa mère et à lui-même.

L'enterrement se fit le lendemain. Tous les ouvriers maçons avaient décidé d'assister au convoi et de promener le cadavre à travers Madrid, en manière de protestation contre les rapines homicides des gros bonnets. Isidro, lui aussi, voulut accompagner le corps au cimetière : c'était tout ce qu'il pouvait faire pour le défunt.

Il sortit par la porte de Toledo, arriva au pont, tourna à gauche, sur la rive du Manzanares, et se dirigea vers la Morgue.

où le cadavre avait été déposé. Le soleil chauffait le fleuve réduit en mares croupissantes et pleines des immondices qu'y déversaient les égouts. Des centaines d'ouvriers en blouses blanches, des femmes aux bras nus, qui venaient de sortir des lavoirs, s'étaient groupés aux environs. Ils commentaient tous la catastrophe avec des malédictions et des cris de colère. Les femmes étaient les plus audacieuses et les plus bruyantes. Elles regardaient du côté de Madrid, en levant les poings avec une expression menaçante.

— Voleurs! voleurs!... Ils tuent les prolétaires pour s'enrichir!... Ils ne se soucient que de leurs intérêts!... Les travailleurs peuvent crever comme des chiens!...

Puis elles dévisageaient les hommes, les apostrophaient, les insultaient grossièrement. Quelles poules mouillées! Après un fait pareil, ils resteraient calmes, comme toujours, ils attendraient que sonnât pour eux l'heure de périr dans une autre catastrophe... Ah! si elles avaient porté la culotte... si on leur permettait d'intervenir dans les affaires des hommes... non, non, cela ne se passerait pas ainsi!...

Et les maçons répondaient par des gestes de découragement. Que faire? Ils n'avaient pas d'armes; ils étaient las de se faire écharper, à la moindre protestation risquée dans la rue.

Maltrana put entrer à la Morgue en s'ouvrant un passage parmi la foule compacte des blouses blanches, et il aperçut le cadavre de José sur une table de marbre, dans une modeste bière qu'avaient payée les compagnons et dont le couvercle n'était pas cloué encore. Le malheureux avait, disait-on, l'épine dorsale brisée, le corps fracassé; mais la tête apparaissait intacte, contractée toutefois par une expression d'immense douleur. L'un des yeux, démesurément ouvert, semblait traduire par le regard fixe de sa pupille vitreuse la dernière pensée de la victime, la malédiction qui avait passé comme un éclair dans son cerveau, à la minute suprême. Sans doute, cet homme était mort en reniant tout ce qu'il avait respecté de son vivant.

On cloua le couvercle; on étendit sur la bière le drapeau rouge de la corporation; des maçons prirent le cercueil sur leurs épaules et commencèrent à fendre la cohue. Partout, sur la rive du fleuve, sur le port, dans le square de

Toledo, il y avait une multitude de blouses blanches; et les chapeaux ou les casquettes se soulevaient au passage du cercueil. Mais, quand le cortège, au lieu de franchir le pont pour aller au cimetière, obliqua vers Madrid et arriva devant les deux pyramides de pierre qui reposent sur les quilles dorées de leur piédestal, — si bien que ces monuments ont une vague ressemblance avec de gigantesques tables de nuit, — une épaisse barrière noire, semée de points brillants, intercepta le passage : c'était la police, venue en force pour empêcher la manifestation.

Le cortège ne lassa pas d'avancer résolument. Les femmes vociféraient autour du cercueil, irritées et larmoyantes, comme si le soleil trop ardent avait frappé de démence leurs têtes échevelées.

— Voleurs! voleurs!... A Madrid! à Madrid!... Mort aux assassins!

D'autres montraient la bière couverte du drapeau rouge, avec des gestes tragiques de pleureuses. Elles ne connaissaient pas la victime; mais elles criaient, enrouées par l'émotion :

— Il s'en va, le bon travailleur, l'honneur du monde!... Un homme du peuple! un homme en blouse!... Le malheureux!... Et ceux qui l'ont tué gardent les douros et font ripaille!...

La tête du cortège se heurta à la police. Un officier de paix harangua les manifestants. Ils pouvaient prendre l'avenue des Acacias et faire le tour de Madrid par les boulevards extérieurs, sans incommoder personne. Tels étaient les ordres qu'il était chargé d'exécuter. Mais défense était faite au cortège d'entrer en ville et de passer par la Puerta del Sol pour gagner la rue d'Alcalà.

En guise de réponse, une longue perche se leva sur la houle des têtes, perche au bout de laquelle flottait un haillon noir semblable à un sinistre linceul. C'était le symbole improvisé de la colère et de l'indignation, arboré par un groupe de jeunes gens. En même temps, les femmes protestaient avec violence, se massaient autour du cercueil, excitaient les porteurs à rompre les rangs de la police.

— C'est cela! il faut que nous passions par les boulevards extérieurs, comme le bétail!... Les pauvres à l'écurie, à l'abat-

toir!... Les rues de Madrid ne sont faites que pour les calèches et pour les automobiles!... A mort les voleurs! à mort les assassins!

Les policiers reculaient, mais sans cesser de tenir tête à cette poussée formidable; et, par la force de l'habitude, ils empoignaient leurs sabres et commençaient à dégainer avant l'ordre. Plusieurs d'entre eux semblaient même irrités des pourparlers de l'officier avec les manifestants. Qu'attendait-on pour cogner? On n'était venu que pour ça.

Isidro ne sut pas comment se décida la collision. Mais, tout à coup, il vit un remous se produire en avant du cercueil; des cris s'élevèrent; des coups secs retentirent, semblables au bruit du linge mouillé qu'on secoue. Sur les têtes de la foule brillèrent au soleil, comme des rubans blancs, les gros sabres qui taillaient.

La foule s'éparpilla, courant dans toutes les directions. En une seconde se forma ce vide tragique qui s'ouvre entre ceux qui fuient et ceux qui frappent. Le sol était couvert de casquettes perdues, et un homme tombé s'efforçait de se relever sur ses mains, le front sanglant.

Les femmes étaient moins pressées de se sauver que les hommes. Quelques-unes mêmes s'arrêtaient, les bras en anses de panier, hurlant toutes les injures que leur suggérait leur imagination surexcitée :

— Lâches!... Capons!... Argousins!... Crapules!...

Puis, soulagées par ces insultes, elles recommençaient de courir à l'approche des sabres levés.

Une troupe de robustes gars, postés dans les terrains vagues, résistait aux policiers assaillants avec l'impétuosité de la jeunesse. C'étaient les braves que fait surgir toute révolte populaire, les héros de la rue qui sont chantés par la plus enthousiaste poésie, lorsqu'une révolution triomphe, mais qui, après une simple émeute, sont jetés en prison pêle-mêle avec les escarpes.

— Des fusils! — rugissaient-ils en se regardant les uns les autres, comme pour se les demander mutuellement. — Ah! si nous avions des fusils!...

Leur geste avait quelque chose de tragique : il exprimait la résolution de vaincre ou de mourir. Faute d'armes, ils ramas-

saient des pierres, des gravois, des morceaux de fer-blanc, de vieux souliers, et ils lançaient sur les policiers une pluie de ces inoffensifs projectiles. Soudain, on entendit comme un claquement de fouet : l'officier de paix venait de décharger son revolver.

— Feu! feu!

Et les policiers, le revolver au poing, firent feu sur les épaules qui fuyaient comme sur des cibles mouvantes.

Maltrana, lui, ne voulut pas fuir; il demeura près du cercueil, pressentant qu'il y serait plus en sûreté. D'ailleurs il était l'unique parent du mort qui se trouvât dans le cortège, et son devoir était de ne point abandonner la pauvre dépouille. Dès le commencement de la bagarre, les porteurs avaient laissé là leur charge et avaient détalé. Le drapeau rouge avait disparu dans le tumulte, et la caisse de bois blanc gisait par terre, toute nue. Un homme en blouse vint rejoindre le jeune homme près du cercueil, comme dans un lieu d'asile.

Au moment de la fusillade, Maltrana s'était baissé instinctivement. Une seconde après, il entendit gémir à côté de lui : la blouse avait roulé dans la poussière et s'était tachée de sang. Il leva les yeux, vit briller sur sa tête l'éclair d'un sabre, se raplatit davantage encore, pour éviter le coup. Mais le coup ne s'abattit point, et le jeune homme entendit une voix qui disait :

— Laisse-le donc : tu vois bien que c'est un bourgeois.

Pour la première fois de sa vie, il comprit les avantages et les privilèges attachés à ce vêtement qu'il portait et qui était pour lui une livrée de misère. Il avait beau mourir de faim, il demeurait un bourgeois, un « monsieur », et les coups de sabre n'étaient pas pour lui.

IX

Don Vicente avait un tyran dont il subissait les exigences avec mansuétude. C'était ce savetier converti qui mettait dans sa foi nouvelle la même violence avec laquelle il était naguère mangeur de curés. Quand il parlait au saint homme, il l'effrayait par les instincts sanguinaires de sa dévotion. La seule

vérité, pour lui, c'était la vérité religieuse; et à ceux qui n'acceptaient pas cette vérité, le fagot! Un peu d'inquisition ne serait pas inutile, en ces temps d'hérésie et d'impiété. Il avait l'ardeur du néophyte qui épouvante son maître, l'audace du renégat qui veut effacer son passé par de terribles exagérations.

Cet individu ne parlait jamais à don Vicente sans l'interroger sur les locataires que celui-ci avait pris dans son appartement, sans s'informer avec minutie de la ponctualité qu'ils montraient à s'acquitter des termes échus.

— Je parie qu'ils ne vous ont pas encore payé le dernier mois! — s'écriait-il en abordant don Vicente. — Ni le mois précédent!... Et vous, tranquille, comme Baptiste!... Quel homme vous êtes, Seigneur Dieu! Ce n'est pas de la charité, c'est de la sottise. La vraie charité commence par les honnêtes gens, par ceux qui défendent les saines doctrines... N'est-il pas honteux que vous perdiez votre argent pour cette racaille-là, tandis que vous m'abandonnez, moi qui ai de la famille, moi qui suis votre fils spirituel et qui vis en bon catholique!

Là-dessus, le saint s'excusait timidement, fouillait dans ses poches, en tirait quelque monnaie pour arrêter les récriminations de son redoutable disciple.

— Ce ne sont pas de méchantes gens, — affirmait-il en parlant de ses hôtes, — mais ils n'ont pas de chance, et il faut leur venir en aide. Elle, c'est une excellente femme, très travailleuse, très sérieuse...

— Mais ils ne vont pas à la messe, don Vincente! — interrompait le savetier. — Observez-les bien, et vous constaterez qu'ils ne mettent jamais les pieds à l'église. Lui, c'est un impie qui a écrit dans les pires journaux. Entrez un jour dans sa chambre, quand il n'y sera pas, examinez ses papiers, et vous y trouverez des tas d'articles contre le Seigneur et contre les Saints... Et puis, j'ai idée qu'ils ne sont pas mariés. C'est un couple qui ne vit pas selon le commandement de Dieu...

Le crédule Vicente protestait : « son disciple commettait le péché de médisance; il ne fallait pas avoir ainsi mauvaise opinion de tout le monde; c'était une fâcheuse habitude que le néophyte gardait d'avant sa conversion. Certainement les locataires étaient mariés, puisque M. de Maltrana et sa femme

l'avaient déclaré à leur hôte, et celui-ci avait l'obligation de les croire. Chacun chez soi, sans bavardage et sans espionnage. Dieu se chargerait de châtier les méchants... »

— A merveille! — rugissait le disciple. — Ils vont vivre à vos crochets, manger votre argent, à vous qui êtes mon père, tandis que, moi, j'enrage de ne pouvoir me donner le plaisir d'aller aux « Quarante heures » et au sermon, et quand je suis forcé de travailler comme un nègre, pour que ma femme et mes mioches aient tout juste de quoi ne pas mourir de faim!

— Tout s'arrangera, — reprenait le « frère » avec bonté. — La miséricorde du Seigneur est grande et s'étend sur tout le monde...

Isidro, qui avait deviné l'hostilité du savetier, et qui ne voyait pas sans dégoût de quelle manière ce butor battait monnaie avec sa conversion, le recevait de fort mauvaise grâce, lorsqu'il venait demander don Vincente. Cette dévotion barbare lui semblait à la fois ridicule et odieuse; il constatait la tyrannie que le catéchumène exerçait sur le catéchiste, et comment le premier abusait de ce qu'il était une âme rachetée pour exploiter le second. D'autre part, il se rappelait certaines images pieuses où de saints missionnaires sont représentés avec un sauvage prosterné à leurs pieds, pour symboliser leurs conquêtes spirituelles, et il avait surnommé le savetier « l'Indien converti ».

— Cette brute est venue vous demander, — disait Isidro à don Vincente. — Quel animal! Soyez sûr qu'au ciel on ne vous saura aucun gré de cette recrue. Il faudra lui mettre une mangeoire dans l'écurie où gîtent le cheval de saint Martin et la bourrique de Balaam.

— Monsieur de Maltrana, — protestait le dévot, — un peu plus de charité et d'amour du prochain! Ce pauvre homme est rude, je n'en disconviens pas : il garde cela de son passé; mais il est honnête et il aime Dieu.

« L'Indien converti » ne se trompait pas quand il soupçonnait que don Vincente venait en aide à ses locataires. Le saint avait remarqué le labeur incessant de Feli, s'était renseigné sur leur indigence par des coups d'œil jetés à la cuisine, avait entendu de son lit les propos du couple discutant sur la pénurie

du lendemain. Et alors, quand Isidro était absent, il s'approchait avec timidité de Feli et déposait sur le tas de corsets ce qu'il trouvait dans ses poches. Ce n'étaient, le plus souvent, que des sous; parfois, c'était une pièce blanche, qu'il frottait avec son mouchoir avant de l'offrir.

— Que monsieur de Maltrana n'en sache rien, — disait-il, d'un ton mystérieux. — Que le secret demeure entre vous et moi. Les chrétiens doivent s'aider les uns les autres. Cet argent m'a été remis, dans la matinée, par les bonnes dames qui me protègent : il sera pour vous! Vous êtes aussi pauvres que les personnes que je visite dans la banlieue... Allons, ne pleurez pas! Des jours meilleurs viendront. Dieu serre parfois le garrot, mais il n'étrangle jamais!

Et il riait de la malice avec laquelle il faisait la charité, si secrètement que M. de Maltrana ne se doutait de rien.

Le jeune homme, lui aussi, recevait du saint des faveurs particulières.

— Don Vicente, voici le troisième mois que je ne vous paie pas. Les affaires vont mal : en été, il est impossible de trouver du travail. Mais, quand la saison sera meilleure, quand les gens seront revenus à Madrid, je m'acquitterai en une seule fois de tout l'arriéré.

— Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur de Maltrana! Je ne vous réclame rien. Avec l'assistance de Dieu, nous réussirons tous à vivre.

La situation du faux ménage devenait de plus en plus difficile. Les deux pesetas que gagnait Feli à baleiner des corsets, et les quelques réaux que Maltrana réussissait à grappiller dans la semaine en écrivant pour la *Revue Sociale* des articles à dix centimes la page, étaient insuffisants pour assurer leur subsistance. On ne mangeait plus régulièrement et à heure fixe; on n'allumait plus le fourneau que de temps à autre, et, lorsqu'on l'allumait, c'était Maltrana qui, malgré sa morgue d'intellectuel, surveillait la cuisson du maigre fricot, tandis que Feli continuait à piquer les « fleurs ». Si, par hasard, on avait encore mis le pot-au-feu, tantôt il était à moitié cru, faute de charbon, tantôt il était à moitié carbonisé, par la maladresse du cuisinier. La misère inspirait à tous deux une telle nonchalance

que, presque toujours, ils se contentaient de quelques débris de viande froide achetés à la gargote voisine.

Quand l'argent manquait tout à fait, Maltrana sortait pour battre le pavé. Il descendait de son quatrième étage, « comme le loup, disait-il, descend de la montagne à la plaine, aiguillonné par la faim ».

La victime que ce loup affamé cherchait de préférence, c'était Manolo, le Fédéral. Le jeune homme allait l'attendre dans sa « boutique » de la Puerta del Sol, et, dès que le camelot paraissait, il lui exposait les tristesses de sa vie. Le bon Fédéral écoutait, les yeux baissés, en hochant la tête, comme pour approuver les paroles d'Isidro, trouvait d'ailleurs que celui-ci parlait fort bien, puis plongeait la main dans une des poches de son pantalon, y remuait une poignée de monnaie, et finissait par en extraire une couple de pesetas, sans se faire prier. Tout ça, c'était la faute d'un régime décrépit.

— Tu vois, — disait-il avec solennité, — tu vois l'effet de l'unitarisme et de la centralisation ! Tu as du talent, et tu meurs de faim. Beaucoup d'autres, hélas ! sont dans le même cas. La centralisation ne profite qu'aux fripouilles. Le jour où chaque État et chaque particulier jouiront de leur autonomie respective, chacun aura son dû. Je te dis ça pour que tu ouvres les yeux, pour que, toi et les tiens, vous vous convainquiez de la façon dont l'unitarisme vous exploite.

Et il lâchait ses deux pesetas, non sans y ajouter une nouvelle avalanche d'incompréhensibles raisonnements, que Maltrana écoutait avec résignation.

Pour ne pas importuner trop souvent le Fédéral, Maltrana se souvint aussi de son oncle « l'Ingénieur », et il alla le relancer au café de San Millan. Il le trouva entouré de ses amis, tous aussi vieux que lui-même : — de joyeux drilles qui savaient par cœur les noms de toutes les jolies filles des bas quartiers. — Cette fois, l'oncle fit assez bon acceuil à la requête du neveu.

— Connu ! — répondit-il, en clignant de l'œil et donnant de petites tapes sur l'épaule de Maltrana. — Les femmes ! il n'y a rien de tel pour faire courir un homme après le quibus. Toutes dépensières, et elles ne sont pas contentes avant de nous

avoir grugé jusqu'à notre dernier sou. Combien te faut-il? Trois pesetas?... Mais non, mon garçon : avec ça, tu n'as pas même de quoi te faire dire une messe... Tiens! prends ces deux douros. Quand on a du cœur, on doit s'entr'aider. Ce que je fais aujourd'hui pour toi, tu le feras pour moi demain.

Et il lui remit les deux écus, avec un geste de compagnon d'armes. Puis il ajouta :

— Écoute! ton mariage, c'est de la blague; j'ai flairé ça aussitôt que vous avez ouvert la bouche. Ah! mon neveu, tu es un fameux paillard! Mais la fille en vaut la peine : elle a des yeux qui brillent comme des quinquets, et, si tu n'avais pas été de ma famille, je te l'aurais soufflée... Tu es plus jeune que moi, mais n'importe : j'ai quelque chose qui plaît aux femmes. Les amis que voilà peuvent te le certifier...

Isidro s'en alla, partagé entre des sentiments contraires. Il était reconnaisant du service rendu, mais irrité des inconvenantes sottises dites par l'Ingénieur. Toutefois, quinze jours plus tard, le besoin le ramena au café de San Millan.

— Ah! c'est toi? — fit l'oncle en le voyant entrer, non sans quelque déplaisir. — Prends donc une chaise.

Et il continua de causer avec ses amis. Puis, brusquement, il dit à son neveu :

— L'autre soir, je vous ai vus passer très chargés de paquets, toi et ta donzelle, dans la rue de Toledo. Elle n'a pas embelli, tu sais. Je n'y vois pas très bien; mais il me semble qu'elle est devenue laide, avec ce gros bedon, avec cette allure de barque qui roule, avec cette face enflée comme si tu venais de lui administrer une paire de taloches. Je crois même qu'elle a les yeux plus petits...

Maltrana souffrit en silence les propos grossiers de cet homme, d'autant plus pénibles pour lui qu'ils étaient tenus devant le cercle de vieux roquentins, et il feignit même de sourire, tout en pensant à l'argent désiré.

— M'est avis — continua l'Ingénieur — qu'est arrivée pour toi l'heure de tirer tes grègues. Les femmes durent peu. C'est comme les cigarettes : quand vous en avez fumé la moitié, le reste ne vaut rien et il faut jeter le mégot... Pas vrai, messieurs?

Tous applaudirent aux sages réflexions de l'ancien brocan-

teur. Et, quand le neveu crut le moment venu de formuler sa nouvelle requête, elle ne fut pas accueillie de la même manière que l'autre fois. Aux yeux de l'oncle, Isidro avait perdu son prestige de garçon à bonnes fortunes ; il ne lui inspirait plus d'envie ; il n'était qu'un jocrisse manquant de désinvolture pour sortir d'une situation gênante ; il dérogeait en gardant cette gaupe, pour l'insignifiante raison qu'il l'avait mise à mal.

— Tiens : voici trois pesetas. Je ne peux pas te donner davantage, et je t'avertis que c'est les dernières. J'ai beaucoup de charges, et les temps sont durs. Je n'ai pas encore pu vendre l'orgue de Barbarie.

La pauvreté se faisait de jour en jour plus cruelle. Feli, harassée, n'avait plus la force de résistance des premiers temps où elle travaillait. Par un suprême effort de volonté, elle se courbait sur son ouvrage, « baleinait » les corsets, brodait les « fleurs » ; mais, dès qu'elle en avait achevé une douzaine, le sang affluait à son visage, la tête lui tournait ; et, le corps renversé en arrière, elle fermait les yeux comme si elle eût été sur le point de s'évanouir.

Cependant la détresse allait empirant au logis, où il ne restait presque rien de l'installation primitive. Isidro, plus expérimenté qu'elle dans l'art de lutter contre la misère, s'était chargé de liquider le maigre avoir. Pièce à pièce, il avait à peu près tout vendu. Dans la chambre à coucher ne brillait plus ce lit doré, dont Feli avait été si fière. Ils dormaient sur un matelas étendu à même le parquet, et ils essayaient de se persuader que, par ces chaleurs, on était mieux ainsi. L'encrier, cadeau de Feli, avait pareillement disparu, et son sacrifice leur avait procuré un dîner, après un long jeûne ; mais, depuis la vente de cet objet acheté le premier jour de leur vie commune, il semblait à la jeune femme qu'ils étaient moins unis. Ils avaient aussi vendu leurs vêtements d'hiver, même ce costume de cérémonie acheté rue de Toledo, et qui marquait pour Feli l'apogée du bien-être. Quant aux bottines jaunes, il eût été impossible d'en tirer quoi que ce fût : elles étaient en aussi piteux état que les illusions du malheureux couple.

Maltrana qui, en d'autres temps, avait tenu tête à la pauvreté

avec l'allègre insouciance d'un oiseau vagabond, sentait maintenant passer dans son cerveau les idées les plus sombres, à voir Feli qui, résignée, silencieuse, besognait avec une énergie surhumaine, tandis que le fourneau était sans feu et qu'il ne restait dans nul coin de leurs chambres la moindre croûte. La misère, mauvaise bête, lui soufflait à l'oreille des idées malsaines. A certains moments, le regard du jeune homme errait, fureteur et sinistre, dans les pièces occupées par don Vicente. Ces pièces étaient devenues les plus riches de l'appartement : au moins étaient-elles garnies de quelque chose, tandis que les leurs ne montraient qu'un effroyable vide. Il éprouvait la criminelle tentation de s'emparer de livres pour les vendre, de décrocher le christ sanglant et de le porter au Rastro, où ses cousins l'achèteraient. Il était obligé de faire un grand effort sur lui-même pour repousser ces ignobles envies. D'ailleurs, si le christ valait quelques réaux, les livres n'étaient bons qu'à faire des cornets.

Le dénuement aigrissait son caractère, et peut-être était-ce pour cela que, depuis quelques semaines, don Vicente paraissait l'éviter. Le dévot entrait et sortait sans lui accorder un regard, sans lui adresser une parole; et même il ne s'approchait plus de Feli avec sa bonté cachottière, pour laisser quelques réaux sur le tas de corsets. En revanche, un soir qu'elle était seule, arrivèrent « l'Indien converti » et ce vieux curé aussi fêlé que don Vicente lui-même. Ils voulurent attendre le saint; mais, au lieu de pénétrer dans la chambre du « frère », ils s'introduisirent dans l'appartement des jeunes gens. « L'Indien converti » jetait des regards féroces sur les portraits cloués au mur, — le seul luxe rappelant l'aisance d'autrefois. — Isidro n'avait pas même essayé de les vendre, parce qu'ils n'avaient aucune valeur vénale. Et le curé, suivant les regards de « l'Indien », examinait les figures avec une distraction apparente, lisait et relisait les noms imprimés au bas des portraits, comme s'il avait peur de ne pas les retenir. En même temps, il avait une petite toux ironique : « Hem! hem! » Et « l'Indien » hochait la tête, comme pour répondre : « Hein? qu'est-ce que je vous disais?... »

Deux ou trois jours plus tard, Maltrana s'aperçut que don Vicente retardait ses sorties matinales ou rentrait de meilleure

heure à la maison, comme s'il cherchait une occasion de lui parler. Cette occasion ne se fit pas attendre. Un matin, au moment où le jeune homme partait, don Vicente le rejoignit sur le palier et lui dit :

— Monsieur de Maltrana, je désire causer une minute avec vous.

Après quelques phrases un peu embarrassées sur le regret qu'il avait d'être contraint par la nécessité à prendre une telle résolution, le saint finit par déclarer qu'il changerait de logement à la fin du mois.

— Vous comprenez, monsieur de Maltrana : je ne peux plus payer mon loyer. Ce n'est pas que je veuille vous faire un reproche ; mais vous ne m'avez prêté aucune assistance... Je sais bien que, si vous n'avez pas payé votre part, c'est que vous n'avez pas pu ; mais, moi, il faut que je déménage... Je mettrai mes livres quelque part. Ce bon prêtre, que vous avez vu de temps à autre, me les gardera... J'irai vivre avec le savetier : ce pauvre homme et sa famille veulent m'avoir pour me soigner un peu, ce dont j'ai grand besoin...

Maltrana fut anéanti par ce nouveau désastre. Où aller ?... Comme l'infortune le rendait irritable, il accueillit par d'aigres récriminations les paroles du saint.

— Don Vicente, vous êtes un homme dont le cœur est bon, et je ne vous crois pas capable d'avoir pris de vous-même une résolution pareille. C'est le fait de l'Indien converti, qui veut vous accaparer, et peut-être aussi de ce vieux prêtre...

Le saint protesta, défendit ses amis. On ne devait pas les juger mal, ni leur attribuer des intentions malveillantes. S'il déménageait, c'était parce qu'il était pauvre et ne pouvait suffire à la charge de l'appartement. Il en était bien fâché pour Feli et pour M. de Maltrana, qui lui étaient fort sympathiques et qui ne lui avaient jamais causé le moindre ennui. Mais, grâce à la miséricorde du Seigneur, tout s'arrangerait, et le jeune ménage finirait par se tirer d'affaire.

— Ce qui est essentiel, monsieur de Maltrana, c'est de vous mettre en règle avec Dieu, d'assurer à cet ange de bonté la situation à laquelle elle a droit, et de vous unir avec elle ainsi que le commande notre Sainte Mère l'Église.

Maltrana comprit tout : don Vicente savait que Feli et lui

n'étaient pas mariés! « L'Indien converti » avait sans doute couru toutes les paroisses de Madrid, afin de convaincre son catéchiste qu'il hébergeait un couple de pécheurs livrés à la concupiscence de la chair; et la physionomie du dévot exprimait sa répugnance à vivre en contact avec de tels débauchés. Le jeune homme entra en fureur contre ces pieux scrupules, qui lui étaient si funestes.

— Mariés ou non, que vous importe? — s'écria-t-il avec violence. — Nous nous aimons, nous supportons ensemble notre misère, et nous n'avons besoin pour cela ni de contrat ni de paperasses. Quel est donc notre crime?

Le saint haussa les épaules avec ébahissement, scandalisé que l'on pût mettre en doute l'énormité de ce péché-là.

— Et, de plus, — continua-t-il avec douceur, — vous m'avez trompé, vous vous êtes moqué de moi. Oh! je ne m'en fâche point, je ne vous en garde pas rancune. Je vous ai admis avec plaisir sous mon toit; mais je vous ai déclaré qu'il me serait impossible de vivre avec Voltaire, Garibaldi et autres enfants du démon...

— Eh bien? — interrompit Maltrana, en souriant malgré sa colère. — Ne me suis-je pas abstenu, pour vous être agréable, d'amener chez moi ces respectables personnages?

— Mais vous en avez amené d'autres! — répliqua don Vicente avec irritation, tandis que ses yeux enflammés pleuraient; — oui, d'autres qui sont pires encore, et vous les tenez là comme de saintes images, et peu s'en faut pour que vous ne leur brûliez des cierges... Je suis un ignorant, et je croyais qu'il n'y avait rien de plus pervers que les deux dont je vous ai dit les noms. Mais on a beau être ignorant, on connaît des personnes sages et prudentes, qui vous éclairent. Or, je le sais aujourd'hui, les portraits qui ornent votre chambre représentent des démons encore plus dangereux que les autres, quoique le Seigneur, par un mystérieux dessein de sa Providence, ait permis qu'ils vivent afin de nous mettre à l'épreuve.

— Que voulez-vous donc? — s'écria Maltrana, d'un ton agressif. — Vous voulez que je les enlève pour contenter ce savetier qui vous exploite ou ce curé fou qui vous assiste de ses conseils?

— Non, non, gardez-les, si c'est votre goût! — répondit le

saint avec mansuétude. — Vous et moi, nous ne devons plus vivre ensemble. Vous êtes jeune et de votre temps; moi, je ne suis qu'un pauvre oisillon du bon Dieu. *Ave, Maria purissima !...*

Maltrana jugea toute autre explication inutile : frère Vicente était résolu à se séparer du faux ménage. Dès lors le jeune homme, au lieu de supplier le saint, s'efforça de lui dissimuler le grave dommage que leur causait cette résolution inattendue.

— Fort bien ! Les logements ne me manqueront pas. Et, si cette histoire de déménagement n'est qu'un prétexte pour m'éconduire, vous pouvez rester tranquillement ici, avec votre christ et avec la collection d'inepties que renferme votre bibliothèque. Nous allons partir bien vite, plus tôt que vous ne le pensez.

Le saint protesta, quelque peu ému :

— Mais non ! ne vous pressez pas : vous avez tout le mois devant vous. Pour ce qui est des termes arriérés, n'en parlons plus... J'ai de l'affection pour vous, monsieur de Maltrana. Oui, j'ai de l'affection pour vous : car, en dépit de vos opinions, vous n'avez jamais blasphémé en ma présence.

Maltrana se contenta de tourner le dos à don Vicente, d'un air insolent. Mais, dans la rue, toute son arrogance tomba. A la colère succéda le découragement. Que faire? où aller? Il se sentait plus malheureux, plus faible qu'au temps où il errait sans gîte, passant les nuits dans une salle de rédaction. Il n'avait même plus comme ressource le grabat de la rue des Artistes.

Arrivé à la Puerta del Sol, il vit que le cadran du ministère marquait neuf heures. Il songea, un instant, à l'oncle Manolo, et il eut l'idée d'aller le chercher dans sa « boutique ». Ils pourraient se réfugier chez lui : certainement, lorsque le Fédéral les saurait sur le pavé, il les recueillerait, car c'était un brave homme. Mais Maltrana recula devant la perspective de vivre aux crochets d'autrui et de renoncer ainsi à cette autonomie dont le Fédéral parlait à toute minute. Au surplus, celui-ci avait une femme et des enfants qui verraient d'un mauvais œil l'intrusion d'un couple famélique. Et puis, malgré

les circonstances, Maltrana gardait assez d'optimisme pour imaginer que le sort changerait. L'hiver n'était pas loin : ses protecteurs reviendraient à Madrid, et il lui serait facile d'obtenir qu'on le chargeât d'une série d'articles, d'une longue traduction, d'un livre qui serait signé par un autre. L'important, pour l'heure, c'était de trouver un asile où l'on s'abriterait, en attendant le moment propice.

Dans la rue du Carmel, il aperçut près du trottoir la carriole de Zarathustra, philosophiquement occupé à faire le tri de ses ordures. Il pensa aussitôt à sa grand'mère, au trésor qu'elle tenait caché, et il éprouva une sourde colère contre la vieille avare qui, étant riche, laissait son petit-fils mourir de faim. Subitement il se décida : il profiterait de l'absence du chiffonnier et il irait voir la Mariposa. Il se sentait capable des pires brutalités à l'égard de cette femme sordide qui l'admirait, qui le portait aux nues, mais qui ne lui faisait jamais le plus petit cadeau.

Il y avait longtemps que Maltrana n'était allé aux Cuatro Caminos. Du vivant du Mosco, il n'osait plus s'aventurer du côté des Carolinas, et, depuis la mort du braconnier, il appréhendait de revoir ces lieux dont l'aspect aurait éveillé un remords dans son esprit. Mais le besoin fit taire la répugnance, et il se mit en chemin pour le faubourg de Tetuan.

Parvenu au mamelon où était construite l'habitation de Zarathustra, il dut, comme toujours, effrayer par des coups de pierre et par de grands cris les chiens du chiffonnier. Lorsque l'aïeule entendit ce vacarme, elle sortit de sa cuisine et, d'un air étonné, fixa ses yeux chassieux sur l'arrivant qu'elle ne reconnaissait pas.

— C'est moi, grand'mère... moi, Isidro...

La Mariposa reconnut enfin son petit-fils et fit un mouvement pour l'embrasser; mais, après avoir regardé ses mains souillées par d'immondes cuisines, elle s'arrêta. Isidro, que la chaleur suffoquait, s'assit dans la cour, à l'ombre d'un des trois bâtiments. Alors sa grand'mère lui dit qu'elle était surprise de le voir.

— Ah! j'étais bien loin de t'attendre! Il y a si longtemps que tu n'es venu! Depuis ton équipée avec la petite du Mosco...

Et elle s'interrompit, ne voulant pas insister davantage sur

le souvenir de cet événement qui avait ému tout le quartier, mais qu'aujourd'hui personne ne se rappelait plus.

— Qu'est-ce qui t'amène? — poursuivit-elle. — Car je me doute que tu ne viens pas ici sans motif.

Et la vieille clignait de l'œil et contractait le trou noir de sa bouche ridée, certaine que, si son petit-fils était là, quelque circonstance grave devait l'avoir déterminé à venir.

Isidro ne s'attarda pas à des préambules. Le temps pressait : Zarathustra reviendrait d'un moment à l'autre, et le jeune homme désirait avoir avec la vieille un entretien particulier.

— Grand-mère, — dit-il gravement, — épargnons les paroles inutiles. Je vais me brûler la cervelle; mais auparavant j'ai voulu vous dire adieu.

Elle se signa. Seigneur! est-ce qu'il était devenu fou? Pourquoi déraisonnait-il de la sorte? Puis, avec des yeux pleins de stupeur, elle écouta le récit qu'il lui fit de sa détresse. Il n'avait plus ni argent ni domicile, et sa pauvre compagne, malade, accoucherait bientôt dans la rue.

— Et moi qui te croyais tout à fait à ton aise! — répétait la Mariposa, consternée. — Et moi qui me figurais que tu gagnais des mille et des cent, à écrire dans les journaux!...

Mais bientôt il sembla qu'une idée traversait l'esprit de la vieille, qu'elle faisait un retour sur elle-même, qu'elle se repliait et rentrait dans ses haillons comme un escargot effrayé rentre dans sa coquille.

— Ah! mon Dieu! — gémit-elle. — Combien de misère il y a en ce monde! Ici, on ne sait rien de tout cela. Qu'allons-nous faire, Isidro? Qu'allons-nous faire?

La Mariposa lut dans les yeux d'Isidro la réponse qu'elle redoutait, et elle continua de geindre :

— Ah! je voudrais avoir les trésors de la reine d'Espagne, pour te les offrir. Mais je suis pauvre, plus pauvre qu'un rat. Le père Polo s'est fourré dans la caboche que j'ai un magot dans une cachette. Dès que j'ai réussi à économiser deux pesetas, il me les prend, et, si je n'ai rien à lui donner, il me rosse! Ah! si on n'était pas faite à tout, ce serait à en mourir!

— Grand'mère! grand'mère! — s'écria Isidro d'un ton suppliant, persuadé qu'en effet elle était riche et qu'elle n'avait parlé ainsi que par hypocrite ladrerie.

Et, s'évertuant à vaincre cette avarice impitoyable, il lui dépeignit l'horreur de sa situation. Il ne demandait rien pour lui-même; mais il adjurait la vieille de prendre en pitié Feliciana, cette martyre, qu'il avait détournée du foyer paternel, qu'il avait entraînée dans un abîme de misère, et qui ne cessait pas de lui témoigner tant d'amour, tant de dévouement.

— Comment vous dire, grand'mère, tout ce que cette malheureuse fait pour moi? Comme je manque de travail, elle peine jour et nuit, afin de nous procurer un peu de pain. Si vous m'aimez, aimez aussi celle qui se sacrifie afin de me sauver. Pour moi, elle est en même temps une épouse et une mère, et, plutôt que de la voir sans abri et sans soutien, je me tue, oui, je me tue!

Il s'exaltait par ses propres paroles, s'attendrissait en songeant au dévouement de sa compagne; si bien qu'enfin il baissa la tête et eut la voix coupée par des sanglots. Quand la vieille vit pleurer son petit-fils, elle se mit à pleurer aussi et frotta ses yeux avec le coin de son tablier, en gémissant :

— Tu as raison. Il faut faire quelque chose pour elle... Je vois que tu l'aimes beaucoup...

Et elle lui demanda quelle somme il lui faudrait pour se tirer d'affaire. Si la somme était petite, peut-être réussirait-elle à l'aider; peut-être trouverait-elle à emprunter cinq douros...

— Non, non, grand'mère ! J'ai besoin d'une forte somme, d'une très forte somme. Nous n'avons plus rien; nous manquons de tout. Cinq douros ne nous rendraient aucun service. Ce que je vous demande, c'est de faire un effort pour nous sauver, pour nous tirer de cette ornière, jusqu'à ce que je puisse marcher seul.

Les yeux de la Mariposa se séchèrent et sa physionomie prit une expression dure, comme si son émotion s'évanouissait brusquement. Impossible de donner une forte somme : elle n'était qu'une indigente... Et elle croisa les bras, résolue désormais à écouter d'une oreille impassible les lamentations d'Isidro.

Celui-ci comprit ce qui se passait dans cette âme dénaturée par l'avarice, et le désespoir lui arracha un cri de suprême protestation. Voulait-elle donc abandonner ainsi son petit-fils

en arguant de sa pauvreté, quand tous les chiffonniers savaient qu'elle possédait un trésor?

Elle eut une grimace de sorcière narquoise.

— Ah oui! mon trésor!... Voilà le mot lâché!... Toi aussi, tu viens pour ça? Mais ne t'ai-je pas dit mille fois que je ne possède aucun trésor? C'est une menterie des gens. Je te répète que je suis une pauvresse...

Toutefois son orgueil d'avare ne lui permit pas de dissimuler entièrement. Elle laissa échapper un sourire de satisfaction, qui décelait tout à la fois l'existence du trésor et la ferme résolution de le défendre envers et contre tous.

Alors Isidro essaya de l'attendrir en lui parlant de l'enfant qui naîtrait bientôt.

— Grand'mère, — supplia-t-il, — si vous ne voulez rien faire ni pour elle ni pour moi, faites au moins quelque chose pour celui qui va venir!

La pensée de l'arrière-petit-fils, du rejeton qui serait pour la vieille comme un prolongement de sa propre existence, entra en lutte avec l'avarice. De nouveau la Mariposa se mit à pleurnicher, à s'essuyer les yeux avec son tablier, et elle murmura :

— Le pauvre petit!

Mais elle ne fit aucun mouvement. Isidro insista, la conjura de se décider à le secourir. Elle continua de se lamenter, sans répondre.

Enfin le jeune homme, saisi d'indignation, s'écria :

— Eh bien, adieu! Gardez votre richesse. Je sais ce qui me reste à faire!

Puis il lui tourna le dos. Mais elle s'élança pour le retenir :

— Isidro! mon enfant! Non, ne t'en va pas!... Je te donnerai ce que tu voudras!... Je te donnerai tout, s'il le faut, dussé-je ensuite mourir d'indigence!

Et elle regarda aux alentours, d'un air inquiet, comme si elle craignait la présence de quelque témoin.

— Fais bien attention! — ajouta-t-elle. — Avertis-moi, dès que tu verras la carriole du père Polo.

Et elle se glissa dans l'étroit couloir qui menait à l'écurie.

Un temps assez long s'écoula. Isidro se figurait le mal que devait se donner la vieille pour extraire de la cachette, avec ses mains tremblantes, ce fameux trésor que flairait Zara-

thustra sans parvenir à le dénicher. Quand elle reparut, salie de toiles d'araignées, ayant des brins de paille dans ses cheveux blancs, elle tenait un torchon de toile grise, rempli d'objets, qu'elle déposa sur un billot de bois, avec de grandes précautions, comme s'il renfermait des choses fragiles, et l'on entendit à l'intérieur un tintement métallique. Ensuite, de ses doigts gourds, lentement et en regardant au loin, par crainte d'être surprise, elle déficela le torchon.

Une splendeur d'or et de pierres précieuses frappa les yeux de Maltrana émerveillé. Le trésor existait donc réellement! Vive Dieu! La réalité tenait en réserve des surprises de conte fantastique!

La vieille, ravie de l'étonnement que montrait son petit-fils, lui dit :

— N'est-ce pas que c'est beau? J'ai employé toute ma vie à réunir ça. Et ne va pas croire que j'aie rien volé, au moins! J'ai tout ramassé dans les balayures... Ah! oui, j'ai eu de bons clients, des richards!...

Mais Isidro avait détourné les yeux du trésor et considérait maintenant sa grand'mère avec une stupeur mêlée de compassion.

— Vous n'avez pas autre chose, grand'mère? — demanda-t-il doucement.

La Mariposa le regarda, scandalisée :

— Eh quoi! Cela te semble peu? Mais, mon garçon, avec ce que j'ai là, il y a de quoi acheter toutes les Carolinas! Examine-moi ça en détail.

Un long examen n'était pas nécessaire, hélas! Le premier éblouissement passé, Isidro avait reconnu l'évidente fausseté des bijoux, énormes et absurdes, qui brillaient sur ce tas de clinquant. C'étaient des parures de théâtre invraisemblablement fastueuses, en laiton doré, avec des verroteries multicolores, dont la grosseur faisait trembler d'admiration la pauvre Mariposa.

— Vois-tu ces bijoux de reine? — dit-elle. — Ils appartenaient à une actrice qui m'aimait bien. Je les ai trouvés dans une charretée de papiers déchirés, de vieilles robes et de rognures d'étoffes, que j'ai enlevée de chez elle après sa mort. J'ai eu l'idée, un moment, de les rapporter aux héri-

tiers : mais je me suis décidée à les garder, et je ne m'en repens pas. Les héritiers sont des Crésus.

Le jeune homme écarta cette pacotille ridicule pour voir le dessous du tas.

— Remarque ce chapelet, — reprit la vieille. — Tout en perles fines ! Il appartenait à une dame du Palais.

C'étaient des grains de verroterie, avec une faible monture dorée. Tout faux : les broches en doublé ; les bagues noircies, aux pierres opaques et mortes ; les épingles verdâtres et oxydées, aux cabochons de strass ; les boutons de grand uniforme, que la vieille croyait d'or pur...

Isidro mit seulement de côté ce que la Mariposa considérait comme de moindre valeur : deux douzaines de cuillers en argent, de formes et de grandeurs différentes, tombées sans doute dans le seau aux ordures, pendant qu'on lavait la vaisselle ; une chaînette d'or ; un hochet d'enfant du même métal, et quatre anneaux tout unis, mais d'un certain poids. Peut-être obtiendrait-il de tout cela trente douros.

La Mariposa, qui observait avec attention le choix fait par son petit-fils, souriait en le voyant se contenter des objets les plus modestes et laisser ces gros bijoux qui la remplissaient d'orgueil.

— Tu as raison, — approuva-t-elle. — Avec ce que tu emportes, tu auras bien assez pour l'instant. Quant au reste, ta grand'mère te le gardera, et, quand elle n'y sera plus, tu en seras maître et seigneur.

Puis, avec un respect religieux, elle replaça dans le torchon de toile grise l'éblouissante ferblanterie éparpillée par les mains de son petit-fils. En son for intérieur, elle lui décernait les plus grands éloges. Ce brave Isidro ! il ne voulait point abuser de la bonté de sa grand'mère. La reconnaissance de la vieille fut si vive qu'elle dénoua un des coins du torchon et en tira quelques pièces d'argent.

— Tiens, mon Isidrin ! — lui dit-elle. — Puisque tu n'as pas été trop exigeant, accepte encore ceci et ajoute-le aux petites choses que tu emportes. C'est tout l'argent que j'ai. Il y a au moins sept douros, en pièces tant petites que grosses.

Il fourra la somme dans son gousset, puis distribua dans les différentes poches de sa jaquette les cuillers et le reste.

— Maintenant tu as vu le trésor, — continua la vieille, d'une voix mystérieuse, — et tu es le seul qui l'aie vu. Aie bien soin de n'en parler à personne! Quand mon arrière-petit-fils sera grand, nous vendrons le diadème, les broches, l'épingle de cravate, tous ces bijoux ornés de diamants gros comme des pois chiches, qui brûlent les yeux... Réjouis-toi, Isidrin : on ne t'a pas trompé! Ta grand'mère est riche, elle possède réellement un trésor!

Et la vieille, craignant qu'on ne lui ravît ces richesses, prit congé d'Isidro à la hâte et disparut de nouveau dans le couloir, serrant entre ses bras le torchon gris.

X

En quittant l'appartement de don Vicente. Isidro et Feli allèrent d'abord habiter, rue des Ambassadeurs, une petite pièce qui donnait sur une cour. Le loyer en était de trois douros par mois; mais, le premier mois passé, ils ne purent payer le second, et ils furent obligés de chercher autre chose. Pourtant, comme par miracle, ils réussirent à sauver le peu de meubles qui leur restaient.

Encore plus que les tourments de la faim, Maltrana craignait le tracas et le désarroi qu'entraîne tout déménagement. Feli, elle, ne se préoccupait que d'avoir un logis assuré. Ils faisaient l'un et l'autre d'étonnantes économies, pour réunir peu à peu l'argent du terme. Déjà elle avait mis de côté trois pesetas, puis un douro; déjà elle approchait lentement de deux douros; mais tout à coup survenait quelque impérieux besoin, quelque nécessité inéluctable : la note de l'épicier, qui menaçait de couper le crédit si on ne lui versait pas un acompte, ou l'achat des fournitures qui servaient à baleiner les corsets, ou l'urgence de ressemeler l'unique paire de souliers que possédait Isidro, tandis que celui-ci demeurerait prisonnier à la maison. Ainsi la mauvaise fortune emportait, d'un tour de main, toutes les épargnes, sans jamais laisser à la pauvre femme le loisir de compléter le montant du loyer.

Maltrana prit une résolution. Les pauvres hères comme lui, les gueux dont les moyens d'existence sont problématiques, doivent se résigner à vivre dans ces taudis dont la location se

paie à la journée, dans ces phalanstères de la misère où s'entassent les ouvriers qui, soit par insuffisance de salaire, soit par vice, n'arrivent jamais à joindre les deux bouts.

Il habita plusieurs logements de ce genre, au quartier des *Peñuelas*[1] et au quartier des *Injurias*[2], malgré la répugnance qu'il éprouvait pour la promiscuité de ces agglomérations, pour la sordide saleté des murailles, pour les fréquentes batailles de femmes échevelées qui s'insultaient de balcon à balcon. Sa pauvre Feli n'était pas une princesse, bien sûr; mais il souffrait de la voir, elle si délicate et si douce, égarée dans un pareil enfer.

Déjà l'automne était avancé, lorsqu'il s'en fut aux Cambroneras. Il avait trouvé là une chambre indépendante, au premier étage d'une petite maison isolée, dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie; et il se décida à se transporter dans ce quartier, qu'habitaient surtout des gitanos, parce qu'ils lui semblèrent plus estimables et plus tranquilles que les familles logées dans les cités ouvrières.

Le loyer se payait, chaque soir, un réal et demi. A la tombée de la nuit, le receveur, — un homme sec et basané, que sa taille trop haute faisait marcher en courbant l'échine, — frappait à la porte. Il appartenait à la police, et c'était justement une des raisons pour lesquelles le gérant des immeubles des Cambroneras l'avait placé là en qualité de receveur et de gardien de l'ordre. Cet homme touchait comme salaire un tant pour cent sur les recettes, et il avait le logement gratuit pour lui-même, pour sa prolifique épouse et pour la bande de marmots qui complétait la famille. Des temps de sa jeunesse, passée à la campagne, il gardait beaucoup de goût pour la culture de la terre : quand ses fonctions d'agent secret ne l'obligeaient pas de se rendre à Madrid, il travaillait héroïquement à convertir en jardinets des coins de terrains vagues et des monceaux de décombres, et, à force de bras, il tirait l'eau d'une noria abandonnée.

Les deux nouveaux locataires inspiraient au receveur beaucoup de considération; il déclarait même que don Isidro et

1. « Les petites roches ».
2. « Les Injures », quartier pauvre, sur la rive gauche du Manzanares.

doña Feliciana étaient les seules personnes « convenables » qui habitassent les Cambroneras.

— Entrez, Pepe! — disait le jeune homme, quand, à la nuit close, un grand coup résonnait, frappé contre la porte.

Et Pepe apparaissait, tenant à la main un carnet à souches fait de papier bon à essuyer le rasoir. Il en remettait à Maltrana un feuillet, après y avoir griffonné quelques hiéroglyphes, et il recevait en retour un peu de billon.

Maltrana était assez satisfait de son nouveau logement. Par une fenêtre, il voyait le Manzanares presque à ses pieds, et, sur la rive opposée, les prairies peintes par Goya, les collines au sommet desquelles se massaient les cyprès et les mausolées, dans les cimetières de l'Almudena et de San Isidro. Par une autre fenêtre, il apercevait l'esplanade des Cambroneras, vaste terrain que traversait un ruisseau où les gitanes lavaient leurs nippes et où flottaient force chiffons et morceaux de papier.

En face de chez lui, de l'autre côté de la rue, s'ouvrait un grand porche qui donnait accès à une ruelle pavée de cailloux et bordée d'une double rangée de masures, blanches au dehors, noires au dedans. Les unes, très basses de toit, n'avaient qu'un rez-de-chaussée; les autres avaient au premier étage une galerie de bois, avec de petits escaliers extérieurs en planches vermoulues, qui craquaient à la plus légère pression et qui menaçaient ruine.

Le jeune homme ne tarda guère à connaître l'hétérogène population des Cambroneras. C'était un monde à part, une société indépendante parmi la horde des miséreux campée autour de Madrid. Pepe, le receveur, lui racontait les mœurs et les bizarreries de ceux qu'il appelait « son troupeau ».

Cette population se partageait en deux classes bien distinctes, qui ne se confondaient jamais : d'un côté, les *payos*[1], qui étaient les moins nombreux, et, de l'autre, les *gitanos* qui formaient la grande majorité.

Les *payos* se subdivisaient en *pordioseros*[2], qui allaient tous les matins, à Madrid, mendier aux portes des églises, et en *quinquilleros*[3] qui, l'été, couraient les foires de Castille pour

1. Littéralement « *paysans* », mais ici avec une nuance de mépris.
2. Ceux qui demandent « *pour l'amour de Dieu* », — mendiants.
3. Quincailliers.

vendre de la camelote, et, l'hiver, faisaient les bonneteurs dans la banlieue, ou, le cas échéant, participaient à quelques vols.

Les *gitanos* se répartissaient en trois nations : les Andalous, les Castillans et les Manchins. Ils se traitaient tous avec une certaine fraternité imposée par l'esprit de race et par la coutume ; mais chaque groupe demeurait fidèle à son origine et se croyait supérieur aux deux autres. Les Andalous reprochaient aux Manchins leur rusticité, aux Castillans leurs innombrables croisements avec les *payos*, croisements qui avaient trop adultéré le sang *cañi* dans leurs veines. Et, à leur tour, ceux des autres nations méprisaient les Andalous, à cause de leur fourberie et des micmacs qui avaient valu à leur race une si mauvaise réputation...

Quelques jours après son arrivée, Maltrana savait déjà les reconnaître à première vue. Les Andalous, toujours rasés, portaient de larges chapeaux, de petites jaquettes en velours vineux et avaient de grands accroche-cœur plaqués sur les oreilles. Les Manchins et les Castillans avaient les moustaches coupées court, portaient des casquettes de fourrure et de longs vestons de drap brun ; seul leur teint bronzé d'Orientaux les distinguait des villageois de la Manche, dont ils imitaient le costume.

Chez les femmes aussi on reconnaissait aisément la différence de l'origine. Les Andalouses étaient bavardes et criardes, parlaient en gesticulant des mains et de tout le corps, étourdissaient les voisines par leur intarissable caquet. Elles portaient des robes de percale à ramages, avec de grands volants, et leur toilette se complétait par le *manton*[1] croisé sur la poitrine, par un chignon gras retombant sur la nuque, par de petites cornes de cheveux collées sur le front, et par des fils de grains bleus enroulés autour du cou.

La plupart d'entre elles sortaient dès les premières heures du jour, et ne revenaient qu'à la tombée de la nuit. Elles s'en allaient vers la place de la Cebada, pour y dire la bonne aventure et pour tirer les cartes aux servantes qui formaient le meilleur de leur clientèle. Quand elles partaient, leurs hommes restaient à s'étirer sur le seuil des portes, et des bandes de

1. Large fichu qui se met sur les épaules, en guise de châle.

marmots au teint olivâtre, pieds nus, la panse à l'air, s'accrochaient aux jupes bariolées des mamans.

— *Gachi*[1], — disait le mari, — tâche de nous rapporter quelque chose à mettre sous la dent : je suis las d'avoir faim!

Et il souhaitait à sa femme de réussir à soutirer aux *payos* quelque *chulés*, c'est-à-dire quelques pièces de cent sous, ou au moins quelques *pianis*, c'est-à-dire quelques modestes pesetas : car la famille, livrée au hasard des occurrences, en avait grand besoin. Les marmots, eux, se démenaient autour de leur mère, l'accompagnaient jusqu'au pont de Toledo, et, après l'avoir quittée, lui criaient encore de loin :

— Rapporte-nous du *callardo*, maman! beaucoup de *callardo*!

Le *callardo*, c'était le chocolat, régal des gitanos, tout à la fois leur nourriture et leur liqueur. Sans doute, ils appréciaient le *balincho*[2], trouvaient le *balebas*[3] succulent, aimaient fort les *mantejos*[4], qu'ils se jetaient par poignées aux cérémonies de mariage; mais le chocolat, c'était ce qu'il y avait de plus exquis au monde, c'était l'aliment divin qui semblait les enivrer de son parfum délicieux et de sa chaleur vivifiante.

Et la gitana s'éloignait par la porte de Toledo, cherchant dans les replis de son imagination insidieuse le moyen de « refaire » quelque *payo* par la promesse de sortilèges qui assureraient au pauvre diable le gain du gros lot.

Elles rôdaient jusqu'à midi aux environs du marché, arrêtaient les servantes, les étourdissaient de leur bagou, louaient la beauté angélique de ces filles, même si celles-ci étaient d'une horrible laideur, gémissaient avec d'extraordinaires grimaces de désespoir sur les mésaventures amoureuses des maritornes, et les admonestaient de ne pas tarder à conjurer la mauvaise chance au moyen de l'art gitanesque.

— Ta main... montre-moi ta main, ma mignonne... Par saint Jean! je te le dis, en vérité : tu as là ta fortune et tu ne t'en doutes point!...

Elles avaient leurs clientes qui, douées d'une foi inébran-

1. Mot gitane qui signifie « femme » ou « fille ».
2. Porc.
3. Lard.
4. Amandes.

lable et toujours avides de nouvelles révélations, s'empressaient d'accourir dès qu'elles paraissaient. La gitana emmenait sa dupe à l'abri d'un porche solitaire, et là, sur le couvercle du panier, elle étalait les cartes crasseuses, tirées de dessous son châle. Alors tout défilait : l'homme brun, qui mourait d'amour pour la servante, mais qu'une autre femme retenait par des maléfices : la femme pâle, dont il fallait triompher; l'homme roux, souvent armé d'un sabre, — un militaire, — qui se présenterait pour l'enlever, monté sur un cheval gris tourdille : puis les « ors » sortaient deux fois : de l'argent et encore de l'argent!

— Tu as fait un héritage, — affirmait la gitane avec une conviction qui n'admettait pas de réplique.

— Quel héritage pourrais-je faire? Pauvre de moi ! — répondait la servante ingénue.

— Oui, oui, tu feras un héritage.

Et les cartes continuaient à prophétiser. Un valet : c'était de nouveau la mauvaise femme qui serait la perdition de la servante, si celle-ci ne la réduisait à l'impuissance en accomplissant exactement ce que prescrivait la devineresse.

Quand la fille, étourdie par ce flot de paroles, et se demandant si elle ne ferait pas bien de consacrer ses économies au grand remède qui lui soumettrait l'amant infidèle, finissait par lâcher deux réaux, la gitana éclatait en lamentations et en supplications :

— Ma reine, ajoute quelque chose, ne serait-ce qu'un petit réal!... Avec cette figure jolie comme un œillet, peut-on être si ladre?... Allons, allons, ma mignonne! Tu as de si beaux yeux de vierge!... Songe que j'ai une troupe de *churumbeles* [1] pas plus hauts que ça, qui crient la faim. Mon homme est perclus; mon *bato* [2] est à l'article de la mort; ma pauvre *dai* [3] est défunte, et mon *plan* [4] est au bagne d'Arcala...

Et elle continuait à énumérer des malheurs et des morts, comme si la peste noire avait passé aux Cambroneras.

1. Enfants.
2. Père.
3. Mère.
4. Frère.

— Voyons, ma belle! lâche un peu plus de *jurdé*[1] : ce n'est pas cela qui va t'appauvrir... Je ne te demande pas des billets de banque... Donne encore, ne serait-ce que trois petits sous de plus!...

Dans leurs explorations autour du marché, quand les gitanas vaguaient, ennuyées de ne pas trouver de clientes, elles se plantaient audacieusement devant les hommes qui sortaient des cabarets, ou devant les commerçants qui prenaient l'air à la porte de leurs boutiques.

— Vais-je te dire la bonne aventure, mon beau garçon? Donne-moi ta main, ma petite barbe de saint Jean, toi qui as des favoris de danseur et des prunelles de météore!...

Mais ils repoussaient les gitanas comme des chiennes et les menaçaient d'appeler la police. Alors elles s'éloignaient sans rancune, avec des moues ironiques, en ouvrant démesurément les yeux.

— Ah! Saint Père! Quel mauvais caractère il a, ce monsieur!...

L'après-midi, lorsque cessait l'affluence au marché, les gitanas, au lieu de retourner aux Cambroneras, poussaient jusque vers le centre de Madrid et battaient le pavé jusqu'au soir. Elles demandaient l'aumône : elles s'arrêtaient devant les fenêtres des cafés et donnaient de petits coups sur les vitres : elles lançaient des regards inquiets aux étalages extérieurs des magasins et songeaient à la possibilité d'une négligence. Tout ce qui s'offrait leur était bon, et le vol ne leur semblait pas un grand péché. « Chiper » était même une occupation digne d'éloges, à condition que la chose se fît avec adresse et sans risque. Quand elles avaient « chipé » une pièce de toile, quelques pommes ou un petit pain, elles revenaient très fières à la maison, et elles disaient aux voisines :

— Aujourd'hui, j'ai « refait » un *payo*.

Les gitanas de la Manche, elles, ne quittaient pas la maison comme les Andalouses : elles demeuraient volontairement recluses chez elles, avec une passivité d'Asiatiques, et on les voyait souvent assises par terre, en cercle, la mâchoire appuyée dans la main. Les pères ou les maris travaillaient pour sou-

1. Monnaie.

tenir la famille : et, en temps de chômage, ou lorsque le trafic des bêtes de somme venait à se ralentir, elles donnaient un tour de clef à leur estomac et supportaient la faim en silence, accroupies près des pierres froides du foyer, les jupes étalées autour d'elles comme d'énormes champignons, taciturnes et prêtes à mourir sans bouger de place...

Malgré le dénûment de son propre logis, Maltrana ne pouvait voir sans pitié les bouges de ces pauvres gens. C'étaient des tanières dont le sol de terre battue était beaucoup plus bas que la chaussée. Il n'y avait pas de cloisons, et, quand la pudeur exigeait la séparation des lits, on se tirait d'affaire en suspendant à une corde une vieille *manta*[1]. Au fond du taudis, la tête plongée dans des caisses qui servaient de râteliers, et la croupe tournée vers la porte, étaient attachés les chevaux, les mules et les ânes qui constituaient toute la fortune de la famille. La nuit, les matelas sales, empilés pendant le jour dans un coin, s'étendaient si près des bêtes qu'ils touchaient presque leurs pattes de derrière. Des briques disposées au milieu de la chambre servaient de cuisine. On n'allumait de feu que le soir. Alors la fumée du bois emplissait la pièce et sortait par où elle pouvait, soit par la porte ouverte, soit par les crevasses du plafond ; car il n'y avait pas le moindre orifice qui fît fonction de cheminée. Aux murs, une couche de suie séculaire. Les animaux, accoutumés à cette lente suffocation, se contentaient de souffler dans leurs mangeoires. Les femmes, que faisait larmoyer cette atmosphère asphyxiante, serraient sur leur poitrine les nourrissons qui toussaient, pelotonnés contre les mamelles comme pour s'y garantir.

Pepe, le receveur, célébrait les avantages de ces continuelles fumigations :

— C'est pour cette raison, — disait-il, — qu'ils ne meurent pas comme des mouches. La fumée nettoie ces êtres qui ne se lavent jamais : car notez bien, don Isidro, que tout ce monde-là est sordide. En revanche, je n'ai jamais vu gens plus scrupuleux sur le chapitre de la nourriture. A aucun prix on ne leur ferait accepter une aumône d'aliments. Lorsque leurs femmes reviennent de Madrid, elles rapportent des comestibles

1. Couverture de laine ou de coton, dont les Espagnols se servent aussi comme de manteau.

achetés dans les boutiques, des viandes crues qu'elles apprêtent en présence de la famille. Il leur arrive de passer des journées entières sans manger, avec l'indifférence que donne l'habitude du jeûne; et, en dépit de leur faim, ils font des gestes de dégoût lorsqu'ils parlent des chiffonniers, des mendiants, de tous les *payos* que la misère met en contact avec eux, plèbe « à l'estomac vil », qui se sustente avec les rebuts des autres. « Chiper » tout ce qu'on peut, fort bien, mais à condition que la denrée soit neuve et qu'elle n'ait encore servi à personne. Même scrupule pour ce qui est du vêtement. Les gitanos portent des habits rapiécés et malpropres; mais ces habits ont été faits pour eux; ils les préfèrent, avec toute leur saleté, aux plus belles hardes qui auraient déjà de l'usage; et, quand un costume d'occasion leur tombe entre les mains, ils le vendent aux chiffonniers avec des airs de grands seigneurs.

Le jeudi, les hommes se réunissaient au marché du bétail, près de la porte de Toledo. Ceux qui n'avaient pas de bêtes à vendre s'y rendaient tout de même, avec l'espoir de quelque aubaine imprévue, et ils prenaient une grande gaule, comme pour chasser devant eux un troupeau imaginaire. Au retour, ils se lamentaient tous sur la décadence du maquignonnage. Il fallait attendre les grandes foires de l'été. Au marché de Madrid, c'était à peine si l'on voyait quelques acheteurs. Il ne s'y rendait guère que des gitanos : comment auraient-ils pu se tromper entre eux?... Les plus riches faisaient rentrer par les portes étroites des habitations tout ce qu'ils avaient amené au marché : — les humbles *guernis*[1] aux longues oreilles, au braiement tapageur; le *gras*[2] aux crins tressés, à la queue peignée, qu'ils venaient de faire galoper en affirmant que le roi n'en montait pas un meilleur; la *chori* et le *choro*[3] qu'ils espéraient vendre un bon prix, pendant leur campagne d'été, en Castille et dans la Manche, pour offrir leurs bêtes aux paysans.

Le reste de la semaine, les gitanos demeuraient sans rien faire aux Cambroneras, attendant le retour de leurs femmes, ces oiseaux gais et babillards qui rapporteraient dans leur bec la pâture de la famille. Ils déjeunaient d'un verre d'eau-de-vie

1. Bourriquets.
2. Cheval.
3. Mule et mulet.

ou d'une croûte, et ils enduraient la faim tout le jour, dans un désœuvrement placide. Ils jouaient à la barre ou aux boules, sur l'esplanade des Cambroneras; les plus habiles pinçaient de la guitare et charmaient leur abstinence par des airs mélancoliques; les plus industrieux se couchaient sur le ventre, au bord du Manzanares, et demeuraient là des heures et des heures, en attendant qu'un moineau vînt se laisser prendre au filet tendu sur l'herbe. Des vieux, à l'air magistral, battaient des mains devant une troupe de diablotins au teint couleur chocolat et aux oreilles garnies de pinceaux de cheveux, qui apprenaient à danser avec une grotesque gesticulation des pieds et des bras, la panse agitée de contorsions sauvages. C'était la vie de tribu : les mâles se reposaient, par le privilège de la force, et ils comptaient sur l'activité de leurs femelles pour être nourris.

Au bout de quelques jours, Maltrana connaissait par leurs noms les plus notables vauriens du peuple gitanesque, bronzés, agiles, le visage piqué de petite vérole. Leurs sobriquets étaient le *Mono*[1], le *Bastian*[2], le *Matamoros*[3], le *Malafolla*[4], le *Cachuli*[5], le *Mochon*[6], le *Navaco*[7], etc... On ne les voyait jamais ivres. Le seul qui, par des discours incohérents et par de grands cris, trahît son goût pour l'alcool, c'était Salguero, qui se surnommait lui-même *Salguerillo*[8] : un petit vieux malicieux, qui habitait depuis trente et quelques années la première cahute de la ruelle. En hiver, il fabriquait des paniers d'osier, aidé par la vieille qui vivait avec lui; en été, il allait aux foires, où il exerçait son métier de tondeur.

A la chute du jour, les femmes revenaient, fatiguées de toute une journée de courses à travers Madrid. Les estomacs vides frémissaient à l'approche de ces messagères d'abondance. Les gitanos les reconnaissaient, dès qu'elles arrivaient à la côte des Cambroneras :

1. « Le Singe ».
2. « Le Bastien ».
3. « Le Matamore ».
4. « La Mêlée ».
5. « La Carpe ».
6. « L'Écorné ».
7. « Le Marais ».
8. Diminutif de *Salguero*, « Saule ».

— Voici la *Buchichi* et la *Pique*! — disaient les joueurs de boules, avisant les maris.

Puis c'était la *Clavellina*[1], la *Cortezona*[2], la *Pote*[3], le *Pelela*[4], et les *Chirrinas*[5]. Celles-ci étaient les plus jolies de toutes, et elles avaient la réputation d'être fort adroites à rapporter au logis un bon butin. En un clin d'œil elles « refaisaient » le *payo*. La seule qu'on pût leur comparer, c'était la *Culo de Corcho*[6], une gitane obèse, aux petits yeux qui semblaient cousus, mais à la main si preste qu'elle faisait disparaître instantanément sous ses jupes tout ce qui se trouvait à sa portée.

Les hommes allaient à la rencontre des femmes. Le porche de la rue des gitanos vomissait des bandes interminables de marmots sales qui, toute la sainte journée, avaient chanté en chœur, joué des castagnettes ou pris des leçons de danse, pour tromper la faim.

— Qu'apportes-tu? — demandait le mari, en étirant ses membres engourdis par l'inaction, en remontant des deux mains sa large ceinture, ou en lissant les mèches de cheveux qui recouvraient ses oreilles.

Si l'expédition avait été fructueuse, la gitana se pavanait avec orgueil. On allumait du feu dans le taudis et on s'asseyait autour de la poêle. La mère jetait des lopins de viande fraîche dans l'huile grésillante, et chacun y piquait avec sa *navaja*, mais d'une façon si hâtive que la cuisinière avait beau y précipiter morceaux sur morceaux, la poêle n'était jamais pleine. Dans d'autres maisons, la poêle était laissée de côté, et, malgré la journée de jeûne, on ne voulait d'autre aliment que le *callardo*. Toute la famille, à croppetons autour du foyer, regardait bouillir la marmite pleine de chocolat. Si la femme avait gagné un douro par ses tromperies et ses rapines, elle dépensait presque toute cette somme pour acheter des tablettes de la savoureuse pâte. Chacun buvait avec délices le chocolat liquide, ou le mâchait cru, en guise de pain.

1. « Le petit Œillet ».
2. « La grosse Croûte ».
3. « La Cruche ».
4. « Le Mannequin ».
5. « Les Criardes ».
6. « Derrière de liège ».

Mais il y avait d'autres maisons d'où partaient des cris désespérés, un bruit de lutte, de coups donnés contre les murs. Soudain une porte s'ouvrait, et une femme avançait la tête, échevelée, avec des gestes d'effroi.

— Au secours!... à la garde!... Mon Enrique me tue, me casse l'échine, me met en pièces, parce que je ne rapporte rien!

Et elle continuait de vociférer, la tête hors de la porte et le corps dans la maison, sans faire un mouvement, pour que le gitano put la rosser tout à son aise. Personne ne faisait attention à ces cris : ce n'était qu'un incident banal. Celle qui revenait de Madrid sans butin était sûre d'être rossée. Ainsi le voulaient les bonnes mœurs et la tradition vénérable.

A la nuit close, Pepe, le receveur, passait de bouge en bouge avec son carnet à souches. En certains logis, il trouvait l'homme assis dans un coin, l'air refrogné, et la femme couchée par terre.

— Passe au large, mon petit José! — gémissait la gitana. — Aujourd'hui, je ne peux pas te donner le réal : je n'ai rien gagné... Regarde l'état dans lequel cette brute m'a mise!

Et elle indiquait son mari qui demeurait impassible, en homme qui vient d'accomplir son devoir. Le foyer était sans feu et la bande des marmots, sûre qu'il n'y avait pas une croûte à la maison, continuait à jouer des castagnettes dans la rue, — *tra la la la la*! — en passant et repassant devant les portes plus favorisées d'où s'échappait l'odeur du chocolat, avec l'espoir d'attraper un morceau de pain trempé dans l'appétissant liquide.

En d'autres logis, le receveur remarquait le soin avec lequel la famille dissimulait son abondance. Le fourneau contenait tout juste quelques charbons ; les pots, salis de chocolat, étaient cachés derrière les paillasses. La plus vieille femme de la famille tendait à José quelque menue monnaie, en poussant des soupirs de découragement :

— Prends, mon Joselillo, cette *plani*. Nous n'avons que ça!... Je te dois encore deux réaux : je te les donnerai demain. Ah! nous mourrons d'inanition!

Et « Joselillo » poursuivait sa ronde, sans inquiétude au sujet de la recette : car, bien que ces gens fussent souvent en retard, ils finissaient toujours par payer. C'étaient des vaga-

bonds qui, dès le commencement de l'été, se mettaient à errer de foire en foire, et il n'en était que plus nécessaire pour eux d'avoir un gîte assuré, au moment où reviendraient les froids.

Le matin, quand Maltrana sortait de chez lui, il faisait un bout de conversation avec Salguero, le tondeur, qui s'avançait vers lui et le saluait d'un air de déférence.

— Dieu soit avec vous, excellent seigneur!... Vous savez que Salguerillo est votre serviteur fidèle, encore qu'il ne soit qu'un pauvre *cañi*.

Et, si Maltrana pouvait lui offrir une cigarette, le tondeur, flatté de la politesse, l'accompagnait au haut de la côte, jusqu'au *Paseo de los Ocho Hijos*[1], sans cesser de lui parler avec une incohérence toute gitanesque. L'état du ciel était sa plus grande préoccupation : depuis longtemps, il ne pleuvait pas et la chose prenait une mauvaise tournure.

— Mais à vous, — demandait Maltrana en riant, — que vous importe s'il pleut ou s'il ne pleut pas? Avez-vous des terres qui aient besoin d'eau?

Salguero faisait une moue de surprise. La pluie, c'était du pain pour les gitanos. C'était à la pluie qu'on devait les belles récoltes, et, quand il y avait abondance dans les campagnes, les paysans dépensaient plus d'argent avec les maquignons pour l'achat du bétail.

— Nous autres, nous vivons de l'été, don Isidro. Si ce n'étaient les foires, nous mourrions comme des rats. Moi, je tonds les bêtes, et mes camarades les vendent. En hiver, le fourrage est trop cher. Ces pauvres diables, que vous voyez là, jeûnent souvent afin que les animaux, qui sont leur fortune, ne restent pas devant un râtelier vide.

Salguero parlait avec enthousiasme des foires de l'été, de ces grands marchés de bétail qui assuraient pour le reste de l'année l'existence de la gitanerie vagabonde. Il les connaissait toutes : il y allait, monté sur un bourricot, les ciseaux à la ceinture. A cette époque-là, il ne restait aux Cambroneras que sa vieille compagne et quelques veuves. Même les gitanas les plus prolifiques suivaient la file des bêtes avec toute leur marmaille. Pendant que les hommes embobinaient le client, sur

1. « Promenade des Sept Fils. »

le champ de foire, elles couraient les maisons, tiraient les cartes, disaient la bonne aventure; et les plus âgées s'offraient pour guérir les maladies au moyen de remèdes mystérieux, transmis de mère en fille depuis la plus haute antiquité.

Les deux premières foires, — celle de Ségovie et celle d'Avila, — se tenaient à la Saint-Jean. Puis venait la fameuse foire d'Alcalà, — en août. Plus tard, en septembre, il y avait celle d'Illescas, d'Aranjuez, d'Oceana, de Mora, de Quintanar et de Belmonte. Enfin, en octobre, avaient lieu les dernières, celles de Consuegra, de Talavera et de Torija. Après quoi, tout le monde revenait à la maison, et la période des affaires était terminée.

— Ces foires-là, don Isidro, sont un paradis. A chaque instant, on y trafique et on y vend une bête. Ce n'est pas comme ici, où des jeudis entiers se passent, à la Porte de Toledo, sans qu'on échange une mauvaise bourrique. Moi, quand je ne suis pas occupé à tondre, j'interviens pour arranger les marchés. Comme j'ai la langue assez bien pendue, je pousse doucement à la roue pour aider mon compère à vendre la marchandise. Et ensuite il y a le pot-de-vin : on va boire un grand verre de *mor* ou un petit verre de *pañaló*... Vous ne savez pas ce que c'est? Que savez-vous donc, si, après avoir lu tant de livres, vous n'êtes pas plus avancé? C'est le piot et l'eau-de-vie. Et quand j'entends mes camarades dire que je suis *malalo*, c'est qu'ils croient que je suis ivre; mais non, je suis seulement un peu gai...

Dans les premiers jours, Feli avait éprouvé beaucoup de répugnance pour le milieu nouveau où elle se trouvait. Elle s'effrayait de voir tant de gitanos. Elle avait peur de ces hommes au teint bronzé, au regard oblique, pareils à des bandits de grand chemin. Elle craignait ces femmes qu'elle voyait de loin vociférer et se menacer dans un langage étrange, langage dont elle comprenait à peine quelques mots. Quoiqu'on laissât les nouveaux venus bien tranquilles, elle n'en ressentait pas moins l'inquiétude de l'Européenne transportée dans un douar africain, parmi des populations qui semblent soumises, mais en qui peut se réveiller brusquement l'hostilité innée de la race.

Isidro riait de ces préoccupations. Où pourraient-ils être mieux qu'ici? Sans doute, la rivière, pleine de détritus, sentait mauvais; mais ils finiraient par s'habituer à cette puanteur. En revanche, ils entendaient les oiseaux, et ils avaient sous les yeux la campagne, dès qu'ils ouvraient la fenêtre; leur vue ne se heurtait pas contre un mur malpropre qui, dressé à quelques mètres de distance, leur eût ôté l'air et l'azur du ciel.

Isidro, grâce à sa fantaisie d'homme de lettres, embellissait le quartier. Un siècle auparavant, c'était la plus charmante partie de Madrid. Feli voyait bien ces prairies, là-bas, de l'autre côté du Manzanares? Eh bien! c'était là que dansaient les *chisperos*[1] et les *manolas*[2] peints par Goya; c'était là que le grand artiste se promenait avec les jolies duchesses qui se faisaient portraiturer toutes nues. Ces bosquets avaient assisté aux scènes de la période la plus aimable et la plus pastorale de notre histoire.

— Songe, Feli, — ajoutait le jeune homme, — que pour un réal et demi nous vivons comme des seigneurs, en pleine nature, et que, de plus, notre loyer se paie à la journée, ce qui est très commode pour nous!...

A force de voir continuellement ces gens d'aspect effroyable et de mœurs paisibles, la jeune femme cessa de les redouter. Et, de leur côté, les gitanas, à force de la voir toujours travailler à ses corsets, près de la fenêtre, finirent par éprouver pour elle une sorte d'admiration. Tant d'activité laborieuse étonnait et disposait à une déférence mêlée de pitié ces vagabondes dont toute la besogne domestique était d'allumer le feu et de jeter dans la poêle des lopins de viande que la famille dévorait à moitié crus.

En outre, les gitanos avaient appris vaguement qu'Isidro était un homme de plume, lequel pourrait, un de ces jours, sortir de la triste situation où il se trouvait en ce moment; et cela suffisait pour qu'il leur inspirât autant de respect que le juge, que les greffiers, que tous les savants personnages dont la plume aussi a le pouvoir d'envoyer au bagne un pauvre diable, dès que vient à disparaître d'une écurie la moindre bête de somme. Quelques vieilles, portant la robe noire des veuves,

1. Homme du bas peuple de Madrid.

2. Grisette.

arrêtaient Maltrana pour lui recommander leur fils, qui était à Melilla ou à Ceuta.

— Pour rien, *señor*! — gémissaient-elles. — Un coup de colère! Il portait la *churi*[1] dans sa ceinture, et, comme on lui avait manqué de respect,... eh bien, il a fait une piqûre!... Vous avez sûrement de l'influence : tâchez donc d'obtenir sa grâce, ou au moins qu'on l'envoie dans une prison meilleure...

Ces gens à l'imagination vive et toujours en travail avaient créé une flatteuse légende autour de cette jeune femme si bonne, si travailleuse, qui se tenait des heures entières derrière les vitres, les yeux baissés, comme une « viergette » sur son autel. Les troupes de petites gitanas loqueteuses, dans leurs courses vagabondes qu'accompagnait le cliquetis des castagnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre et chantaient pour celle qu'elles appelaient *la Señorita*[2]. Feli voyait les petites têtes ébouriffées, aux yeux de braise, au teint de cuivre, les bouches ouvertes qui, en chantant, montraient leur palais d'un rose foncé, leurs dents aiguës d'une blancheur éclatante. Elle les saluait d'un doux sourire, et toutes poussaient le même cri :

— Donne-nous quelque chose, Señorita!... Envoie-nous au moins un baiser, ma jolie!

Et elles se répétaient entre elles ce qu'elles avaient ouï dire à leur mère. La Señorita était fille d'un riche personnage, d'un marquis ou de quelque chose d'approchant; mais, comme on ne lui avait pas permis d'épouser Isidro, elle s'était enfuie avec lui; et maintenant ils souffraient tous deux la faim et elle travaillait pour son homme, ainsi que doit le faire une femme honnête, — aussi consciencieusement que si elle avait été une bonne gitane.

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

(La fin au prochain numéro.)

1. Le couteau.

2. « La Demoiselle ».

L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE

L'Institut français de Florence a été fondé par l'Université de Grenoble à la fin de 1908. Quelques mois après, les Universités de Bordeaux et de Toulouse (auxquelles s'est jointe depuis l'Université de Montpellier), jetaient les bases de l'Institut français de Madrid (Union des étudiants français en Espagne et École des Hautes Études hispaniques). Entre temps, l'Université de Lyon s'associait à celle de Grenoble pour la direction scientifique de l'Institut de Florence. La création de l'Institut français de Saint-Pétersbourg a été décidée au début de 1911, avec le patronage des Universités de Paris, Nancy, Lille et Dijon, du Collège de France, de l'École des Langues orientales, de l'École des Chartes, de l'École pratique des Hautes Études et du Muséum d'histoire naturelle. On étudie en ce moment les projets d'institutions semblables en Angleterre, en Orient. La création d'une École française à New-York est décidée depuis le mois de juin dernier.

La Direction de l'Enseignement supérieur a, dès le début, soutenu ces initiatives, discrètement, mais fermement, avec les faibles moyens que son budget lui fournissait. L'Académie des Sciences Morales et Politiques, quelques mois après la fondation de l'Institut de Florence, sans plus attendre, lui

décernait un de ses gros prix. Dès le début aussi, les ambassadeurs de France à Rome et à Madrid ne lui ménagèrent pas leurs encouragements. Au Parlement, quelques personnalités influentes s'y intéressèrent activement. Une addition au budget des Affaires étrangères de 1910, après entente entre les ministres et la Commission du budget, attribuait, au chapitre des œuvres françaises d'Occident, 30 000 francs annuels à l'Institut de Florence : les deux Chambres votèrent sans discussion.

Lors du récent examen du budget de l'Instruction publique, les Instituts français ont donné lieu à un discours, et à plusieurs observations parties de la tribune ou du banc des ministres; la Chambre a approuvé non seulement l'œuvre accomplie, mais tout un programme pour l'avenir. Le ministre de l'Instruction publique avait demandé une augmentation de crédit de 25 000 francs, destinés à une dépense nouvelle : les « subventions aux œuvres d'enseignement supérieur des Universités à l'étranger ». M. A. Landry, député de la Corse, a, dans la séance du 13 février, soutenu et fait adopter un amendement portant ce crédit à 50 000 francs. Rappelant l'afflux toujours croissant des étudiants étrangers chez nous, il a montré les Universités portant maintenant notre enseignement supérieur hors de nos frontières, l'État créant des organes centraux pour soutenir leur expansion : office d'informations et d'études du ministère de l'Instruction publique, bureau des œuvres scolaires françaises au ministère des Affaires étrangères, bureau de renseignements de la Sorbonne, et le récent office national des Universités et Écoles françaises. L'orateur insistait sur l'intérêt qu'a la France à poursuivre désormais avec méthode son œuvre d'expansion intellectuelle, pour laquelle elle est bien douée et outillée. Le sénateur Maurice Faure, ministre de l'Instruction publique, répondant à M. Landry, déclarait son intention, à l'occasion du prochain budget, de proposer l'inscription dans un seul et même chapitre, de tous les crédits relatifs à ce que l'orateur avait justement appelé, comme le rapporteur M. Steeg, la « politique étrangère des Universités ». L'expansion scolaire de la France à l'étranger tenait en effet une place très large dans le rapport de M. Steeg. Il est à

présumer que le rapporteur, devenu ministre, va tenir la promesse de son prédécesseur et travailler à l'achèvement du programme.

Quel est exactement ce programme? à quels besoins répondent les nouvelles institutions? comment sont-elles organisées? que peut-on prévoir de leur développement et de leurs résultats? Questions sur lesquelles le public n'est pas encore renseigné, bien que son attention soit désormais éveillée, surtout depuis la dernière fondation de Saint-Pétersbourg, que la presse a très largement annoncée.

La croissante activité scientifique de nos Facultés des Lettres suffirait à justifier la création de permanentes missions scientifiques, de centres d'exploration historique, analogues à ceux que nous possédons depuis longtemps à Athènes, à Rome, au Caire et à la plus récente École d'Extrême-Orient. Les nouveaux Instituts de Madrid et de Saint-Pétersbourg ont à faire et feront de belles découvertes en archéologie et en histoire de l'art; l'histoire de l'art et l'histoire de la musique sont, à l'Institut de Florence, l'objet de recherches fructueuses, comme à Rome l'archéologie et l'histoire du Moyen âge. Les études d'histoire moderne et contemporaine, si prospères depuis quelques années dans nos Facultés des Lettres, profiteront de ces laboratoires français installés dans les pays de grande histoire. Et de même l'étude des littératures modernes : on est mieux placé à Florence qu'à Paris pour connaître la pensée et les œuvres littéraires de la Renaissance italienne: et seules quelques générations de savants ayant vécu en Russie pourront nous faire l'histoire de la pensée russe.

Mais en ces temps où la facilité des communications est si grande et s'accroît chaque année, était-il nécessaire de créer à ces missions scientifiques, des demeures stables, et relativement coûteuses, comme au temps où Athènes, où Rome même était si loin de Paris qu'il était juste de préparer un « chez eux » aux travailleurs français détachés là-bas? Aujourd'hui ce serait un luxe; il est clair que les nouveaux Instituts doivent la protection qu'ils ont rencontrée en haut lieu à d'autres raisons qu'à leur utilité scientifique.

Ils ont en même temps une fonction pédagogique. On n'y envoie pas seulement de jeunes savants en quête de travaux personnels, comme à Rome ou à Athènes; on y admet des élèves de nos Facultés en cours d'études, des candidats à l'agrégation, au diplôme d'études supérieures, même à la licence. On y enseigne surtout les langues et littératures modernes, dans des conditions exceptionnellement favorables à de rapides progrès dans la spécialité choisie. On sait quelle activité scolaire s'est développée, depuis quelques années, autour des chaires d'allemand et d'anglais, d'italien et d'espagnol dans nos Facultés. Les nouveaux Instituts sont les prolongements de ces chaires. Les programmes récents voulaient cet enseignement à la fois très pratique et très riche, comprenant en somme toute l'histoire de chaque grande nation moderne : histoire politique, littéraire, linguistique, et aussi l'étude de la vie sociale et morale de cette nation. Rien d'étonnant qu'on ait eu l'idée de transporter, pour un temps, élèves et professeurs dans le pays choisi : opération hardie en apparence, en réalité presque nécessaire.

Mais là n'était pas encore la raison décisive. Ce qu'on a cherché avant tout, sans quoi l'on n'eût probablement rien fait, c'est accroître et mieux organiser les relations de nos Universités avec l'étranger. Non pas que nos anciennes écoles de Rome et d'Athènes ne fussent en bons rapports avec les pays où elles sont installées; mais telle n'était point leur principale destination; tandis que les nouveaux Instituts français ont pour objet d'entretenir avec le public étranger les rapports les plus étroits possibles, en matière scientifique et pédagogique, et en toutes études dont se mêlent aujourd'hui nos Universités qui, on le sait, sont devenues entreprenantes. Là est la nouveauté de ces Instituts. Dès 1908, à propos de l'Institut de Florence, le *Temps* lançait le mot de « consulats intellectuels ». La fondation de l'Institut de Madrid fut précédée et accompagnée de conférences faites par des professeurs français en Espagne. Dans tous ces Instituts on fait et on fera des cours, largement ouverts au public étranger; on entreprend, on entreprendra des publications de vulgarisation. Nos maisons de Florence, Madrid, Saint-Pétersbourg, — en attendant les autres, — sont encore autant d'agences

d'informations sur les questions de science et d'enseignement.

Ces trois programmes si différents : scientifique, scolaire, et de « relations », s'entr'aident et se fortifient. Voyons, par exemple, comment est constitué et comment fonctionne l'Institut de Florence, qui est, jusqu'à présent, le plus achevé.

Administrativement, il est une annexe de la Faculté des Lettres de Grenoble; son budget dépend de celui de cette Université. Le directeur, professeur à la même Faculté, est nommé par le recteur sur présentation du Conseil de l'Université. Tous les actes importants de l'Institut doivent naturellement être approuvés par le ministre de l'Instruction publique; l'Institut est d'autre part en relations régulières avec l'ambassade et avec le ministère des Affaires étrangères; enfin les Universités de Lyon et de Paris, par l'intermédiaire d'un de leurs professeurs, directeur scientifique d'une des sections de l'Institut, ont part à la gestion de l'œuvre. Pour Saint-Pétersbourg, le système est différent : l'Institut est administré par un Conseil autonome, où sont représentés les deux ministères, le Parlement, plusieurs Universités et grandes écoles. Chacun de ces systèmes a ses avantages. Sans doute le statut administratif des divers Instituts sera un jour réduit à un type unique. L'important est que d'une part, tout en étant en rapports directs avec l'État, ils soient des organismes autonomes, libres de se modeler sur les besoins et les mœurs du pays où ils sont établis; que d'autre part ils ne soient pas la propriété exclusive d'une seule Université, mais qu'ils réunissent les efforts et les compétences de plusieurs institutions sur les points où elles peuvent se trouver en rapports avec la nation visée.

Le français est, en général, dans les pays étrangers, la seule langue qui soit comprise par un assez grand nombre: il est juste que nous en profitions. A Florence, deux cours publics hebdomadaires ont lieu : l'un d'histoire de l'art français, l'autre d'histoire de la musique française; il est encore juste, et prudent, surtout dans les pays de haute culture, que nous bornions notre enseignement public aux matières où nous sommes particulièrement compétents, sans prétendre apprendre

aux étrangers ce qu'ils peuvent savoir aussi bien que nous. Un cours public de littérature française serait également indiqué. De plus, chaque année, des savants et orateurs français viennent tenir des conférences extraordinaires.

L'enseignement réservé aux étudiants inscrits est divisé, à Florence, en quatre sections; les plus importantes jusqu'à présent sont : la section des Lettres italiennes pour les étudiants français spécialistes en la matière, la section des Lettres françaises pour les étudiants italiens qui se préparent à l'enseignement du français. Pour les premiers, l'organisation adoptée en commun par la Faculté des Lettres de Grenoble et l'Institut de Florence est propre à répondre aux exigences croissantes des divers examens et concours de langues et littératures modernes. Les étudiants d'italien de l'Université de Grenoble passent en moyenne deux ans à Grenoble et deux ans à Florence. A Grenoble, ils ont, outre l'enseignement spécial de la langue et de la littérature italienne (un professeur et un lecteur), l'enseignement général de la Faculté, auquel ils sont obligés de prendre part, au moins la première année, comme candidats aux épreuves françaises et latines de la licence; ils mènent, cependant, la vie de l'étudiant dans une Université française : il serait regrettable en effet que, même pour accroître leur connaissance pratique de la langue étrangère et profiter plus longtemps des ressources incomparables que leur offrent les bibliothèques florentines, ils fussent, durant tout le cours de leurs études, privés du contact avec leurs camarades français. L'Université de Grenoble n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, bien que, grâce à sa fondation de Florence, il eût été très facile d'obliger les étudiants boursiers à passer tout leur cours d'études à l'étranger. Et l'on a pu sans peine assurer l'unité de méthode dans la préparation pédagogique des futurs professeurs d'italien, pendant leurs quatre ou cinq années d'études, d'un côté et de l'autre de la frontière, avec des professeurs de nationalité différente.

A Florence, les étudiants français de l'Institut se trouvent dans des conditions telles que leur séjour doive porter tous ses fruits. Car il n'est pas sans exemple que des étudiants à l'étranger restent sans contact réel avec la population, soit parce qu'ils ne savent pas sortir de leur isolement, soit, quand

ils sont réunis en groupes libres ou dans une école, parce qu'ils demeurent entre eux. Nos étudiants de Florence n'habitent pas l'Institut; ils sont dispersés dans la ville chez des familles italiennes. A l'Institut même, ils se trouvent en relation avec leurs camarades italiens de la section des Lettres françaises. Par l'Institut, ils pénètrent facilement dans la société florentine. Un de leurs professeurs est chargé d'un cours sur la civilisation contemporaine en Italie ; il rappelle aux étudiants, dès leur arrivée à Florence, qu'ils ont à s'intéresser non seulement à l'histoire, mais aussi à la vie présente du pays qu'ils vont habiter. En réalité, ces jeunes gens ont presque tous des relations, non seulement dans les milieux italiens, mais aussi avec les étrangers d'autres nations, qui sont nombreux à Florence. Des échanges de leçons, de conversations entre Français, Allemands, Italiens, se font assez fréquemment dans les salles de l'Institut.

La même méthode est appliquée aux étudiants italiens de l'École supérieure de français, qui est une des sections les plus florissantes de l'Institut. Professeurs français, aidés de lecteurs français; relations quotidiennes avec des étudiants français; enseignement de l'histoire et de la géographie de la France, de la prononciation française, complétant les enseignements fondamentaux de langue et de littérature; bibliothèque d'études françaises, malheureusement trop pauvre encore; rigoureuse division des étudiants en trois cours successifs ; soin particulier apporté à la préparation pédagogique: nombre d'heures d'enseignement considérable, surtout pour les exercices pratiques (plus de trente heures au total par semaine pour l'ensemble de l'École) : ce sont des conditions qu'aucune Faculté des Lettres italienne ne pourrait réaliser en faveur de ses étudiants de français. Aussi les élèves sont-ils déjà nombreux : une quarantaine, presque tous destinés à enseigner notre langue dans les cours secondaires d'Italie. Plusieurs d'entre eux suivent en même temps le cours de littérature française de la Faculté des Lettres de Florence. Il serait facile que cette Faculté et notre Institut missent en commun leurs ressources didactiques en cette matière; de toute façon, Florence est dès à présent destinée à devenir un centre important de hautes études françaises.

Ceci est particulièrement intéressant à un moment où l'Italie commence de réformer les programmes de son enseignement secondaire, et veut donner aux études modernes une extension beaucoup plus grande qu'avant. Une loi de juin dernier introduit l'enseignement de l'allemand et de l'anglais dans les gymnases, où il n'existait pas, et augmente le nombre des heures d'enseignement du français. Nous avons, pour ces études, des méthodes dont les résultats ne sont pas à dédaigner, et dont nous avons le droit d'apporter un échantillon à la nation voisine et amie. Surtout, la tentative faite par l'Institut français de Florence est une expérience, qui pourrait être concluante dans une voie nouvelle : ne serait-il pas logique, ne serait-il pas possible et même aisé que les nations s'entendissent sur les moyens de s'enseigner réciproquement leurs langues, leurs littératures et leurs civilisations? Car c'est là un ordre d'études d'une nature particulière, pour lequel elles ont besoin les unes des autres.

Les sections d'histoire de l'art et d'histoire de la musique de l'Institut de Florence ne sont encore que de petits ateliers, mais déjà actifs, de recherches historiques. Elles doivent devenir deux écoles d'application pour les étudiants spécialistes en ces matières; elles sont déjà outillées pour cela (quoiqu'un peu trop modestement encore) : on attend que les intéressés prennent en plus grand nombre le chemin de Florence. Florence est le grand musée historique de la Renaissance italienne, le seul où l'on puisse l'étudier sous tous ses aspects; le laboratoire de Florence s'ouvrirait volontiers, en même temps qu'aux historiens, aux praticiens, élèves des écoles gouvernementales ou municipales d'art décoratif. L'histoire de l'art est devenue en Italie une science nationale; il existe d'autre part à Florence un florissant Institut allemand d'Histoire de l'art : l'Institut français entretient avec les spécialistes des deux nations d'excellents rapports, qui vont déjà jusqu'à la collaboration; il organise chaque année un ou deux voyages d'études en Italie, auxquels prennent part, sous la direction de professeurs des Universités françaises, des étudiants français et italiens : l'an dernier, c'était dans la Toscane montagneuse, entre Sienne et la mer, et à l'île d'Elbe; cette année, en Casentino et en Ombrie.

Quant à la section musicale, outre son activité didactique, qui sans doute sera toujours limitée, sauf le cours public, à un petit nombre de spécialistes, elle a entrepris le programme suivant : d'abord, recherche et mise au jour des textes musicaux, anciens et inédits, dont les bibliothèques italiennes contiennent un nombre considérable, souvent de première valeur. Ensuite, divulgation de la musique française en Italie, mise en rapports plus étroits de l'art français et de l'art italien d'aujourd'hui. C'est l'Institut français qui a, cette année, organisé la collaboration des spécialistes français au Congrès international de Musique tenu à Rome. Des concerts ont lieu à l'Institut : on y a vu cette année quatre jeunes musiciens, deux Italiens et deux Français, diriger l'exécution de leurs œuvres inédites.

L'art et la musique constituent ainsi une bonne part de ce qu'on pourrait appeler l'œuvre d'exploitation scientifique de l'Italie. Cependant cette œuvre n'est pas toute là. Le programme scientifique de l'Institut de Florence comprend, d'une façon générale, l'étude des relations entre la France et l'Italie, dans le passé et dans le présent.

A ce programme peuvent participer un assez grand nombre de sciences : l'histoire proprement dite, l'histoire littéraire, la linguistique, l'histoire de l'art, l'économie politique, le droit international. Présentement, à Florence, les chargés de conférences ou les chargés de missions dans les matières suivantes : histoire moderne, langue et littérature française, histoire de l'art, histoire de la musique, langue et littérature italiennes, travaillent en commun à la compilation d'un vaste *Répertoire bibliographique et analytique pour l'histoire des relations entre la France et l'Italie.* Des travaux de détail viennent s'ajouter à cette recherche d'ensemble ; une partie de ces travaux sont publiés dans la *Collection d'études d'histoire littéraire et de philologie françaises et italiennes comparées*, dont le premier volume a paru en 1910 et dont le second est sous presse, ou, quand ils sont de moindre importance, dans la *Collection d'opuscules de critique et d'histoire.* La production régulière et relativement abondante de ces travaux est assurée : les élèves français et italiens de l'Institut français qui, pour leurs examens ou concours de fin d'études, doivent présenter un mémoire ou une

thèse, sont obligés de choisir leur sujet dans le champ, d'ailleurs assez vaste, de l'histoire des relations entre la France et l'Italie.

Les publications de l'Institut ne sont pas toutes de caractère scientifique : la *Collection des Classiques français commentés pour le public et les écoles d'Italie*, et la *Collection des meilleurs historiens, critiques, moralistes français contemporains*, traduits en italien, dont plusieurs volumes sont sous presse, répondent à un programme de vulgarisation méthodique de la culture française. L'Institut publie enfin, depuis trois ans, à frais communs avec l'*Association des Italianisants*, une petite revue : le *Bulletin franco-italien*.

L'Office des relations, informations et échanges de l'Institut français a pu réaliser dans l'année écoulée une partie de son programme : nombreux envois de renseignements, en France et en Italie, sur des questions scolaires ou scientifiques ; recherches pour le compte de particuliers dans les bibliothèques et archives de Florence, organisation de conférences françaises en Italie, mise en relations de savants français et italiens de la même spécialité, placement de professeurs, intervention, en France et en Italie, dans plusieurs affaires intéressant les études italiennes et françaises Surtout l'Office s'est mis en relations régulières avec un grand nombre d'institutions ou de personnes qui pourront être utiles à son œuvre de diffusion et d'interprétation. Il est maintenant armé pour décupler son activité. Quelques essais ont donné d'étonnants résultats. Par exemple, un échange de correspondances écrites entre élèves des lycées français et italiens a été organisé ; le nombre des jeunes gens des deux nations mis ainsi en relations régulières par l'Institut français s'est élevé de cent l'année dernière à plus de sept cents cette année.

Enfin, l'Institut, établissement d'enseignement supérieur, a deux annexes qui, par leur programme, relèvent des deux autres ordres d'enseignement : des cours de français à l'usage des élèves des lycées (les programmes italiens arrêtent l'enseignement des langues vivantes après les classes correspondant à notre premier cycle); un enseignement du soir, pour adultes, de langue française, et des éléments de la civilisation française, très fréquenté par les ouvriers floren-

tins (quatre sections, douze heures de cours par semaine en 1911).



Ce qui est aujourd'hui réalisé à Florence, à Madrid, ce qui le sera prochainement à Saint-Pétersbourg, paraissait à beaucoup, il y a trois ans, une utopie. Il est certain maintenant que ces Instituts vivront et se développeront, et qu'ils sont une expression originale et forte de notre vie universitaire. Il sera temps, un peu plus tard, d'en dégager toute la signification. Par exemple : le consortium interuniversitaire, sur lequel ils reposent, est un fait curieux, et qui donne à réfléchir; d'autre part, ils apportent à l'organisation de nos sections de langues et littératures modernes un perfectionnement qui pourra être suivi de beaucoup d'autres. L'étude approfondie des relations intellectuelles entre les peuples, dont ces Instituts font une de leurs spécialités scientifiques, pourrait bien provoquer une orientation nouvelle des études d'histoire littéraire. Et encore : que ces Instituts soient, pour partie, l'œuvre des Universités de province, qu'ils établissent un lien entre un pays étranger et quelques grandes villes frontières, c'est un fait de nature à encourager le mouvement régionaliste. Toutefois, pour rester dans les limites strictes de mon sujet, j'insisterai seulement sur quelques conséquences immédiates, à propos desquelles il est utile d'attirer l'attention, dans l'intérêt même de l'œuvre entreprise.

En premier lieu, certaines obligations incombent désormais à l'État. Sans être, loin de là, la seule expression de notre expansion scientifique et scolaire à l'étranger, ces Instituts en sont, à l'heure qu'il est, la forme la plus perfectionnée, la plus explicite : il faut qu'à leur propos on prenne des mesures, qui étaient attendues depuis longtemps pour d'autres raisons. Par exemple, il faut régulariser la situation des Français qui enseignent à l'étranger, situation jusqu'à présent incertaine et souvent désavantageuse : la question a d'ailleurs été nettement posée devant la Chambre, lors de la discussion des crédits sur les œuvres universitaires françaises à l'étranger.

Nous devons d'ici peu posséder un personnel, spécialement préparé et spécialement garanti, de professeurs français pour l'étranger; un va-et-vient régulier sera organisé entre le cadre de la métropole et le cadre annexe des « détachés » au dehors. Les mesures administratives ne sont pas les seules à prendre à cet effet; une organisation pédagogique est nécessaire: déjà la Faculté de Grenoble vient de faire approuver par le ministre la création de deux diplômes nouveaux, qu'elle délivre à partir de cette année : le certificat et le diplôme supérieur pour l'enseignement du français à l'étranger, — examens où sont admis les seuls Français, et qu'il ne faut pas confondre avec les diplômes spéciaux déjà créés pour les étrangers.

Il faut encore que ces centres de culture française hors de France aient, non seulement un personnel, mais l'outillage nécessaire. Leur budget actuel n'est pas encore le quart de celui qu'ils doivent avoir un jour. — bientôt. Il serait imprudent de les avoir créés pour qu'ils végétassent. L'État, les Universités disposent, depuis quelques années, de nombreuses bourses de voyage à l'étranger : qu'on rattache ces boursiers (en augmentant leur nombre s'il se peut) aux divers Instituts : leur travail ne sera pas moins libre: il sera plus fécond et leur action plus pénétrante. Le personnel de l'Institut de Florence a commencé à faire des séries de conférences dans les villes d'Italie; sans attribuer à la conférence une importance exagérée, la méthode est à encourager. Et encore : qu'on enrichisse les bibliothèques de ces Instituts. Les bibliothèques publiques de l'étranger sont beaucoup plus pauvres en livres français que l'on ne croit : nos Instituts doivent devenir autant de dépôts, méthodiquement pourvus, de notre production littéraire et scientifique, et largement ouverts au public étranger. Est-ce trop s'avancer que de prédire qu'un jour on créera en leur faveur une sorte de « dépôt légal »?

Il est un ordre d'études que nous ne voyons pas encore représenté dans les Instituts existants ou en formation : les études économiques juridiques, administratives. Il serait naturel pourtant qu'ils devinssent en pays étranger des postes d'observation de la vie contemporaine, où seraient recueillis les faits et les opinions qui intéressent les rapports entre ce pays et la France, et qui même, en certains cas, pourraient

devenir la base d'accords internationaux. Les Facultés de Droit et les Institutions d'études sociales devraient se joindre aux Facultés des Lettres pour l'utilisation et le développement de nos Instituts à l'étranger.

Ce ne sont pas seulement l'État, les corps d'État et autres institutions, qui doivent s'intéresser à ces Instituts : c'est tout le public cultivé. Du moins, il est à souhaiter que dans ce public, les personnes qui, par goût ou par intérêt, sont déjà comme tournées vers un pays étranger, s'unissent pour soutenir l'Institut créé dans ce pays et s'en servir. Ce serait utile, ce serait logique, puisque encore une fois ces Instituts ne sont pas seulement des écoles ou des laboratoires, mais, plus largement, suivant le mot du regretté Georges Picot, — qui a tant contribué au mouvement dans ses débuts, — des « bureaux intellectuels » pour le service du public. La fondation de la Société des Amis de l'Institut français de Florence, la constitution du Conseil d'administration de l'Institut de Saint-Pétersbourg, celle du Conseil de l'Office national des Universités et Écoles françaises sont des signes que l'on désire la collaboration directe du public à l'œuvre d'expansion intellectuelle de la France à l'étranger. Mais jusqu'ici cette collaboration est limitée à quelques personnes. Il faut que les gens cultivés s'habituent à cette idée, qu'en tant qu'ils s'intéressent à un ou plusieurs pays étrangers, qu'ils en étudient la langue ou l'histoire, qu'ils en lisent les livres, qu'ils y vont pour affaires ou même qu'ils s'y promènent, ils ont occasion de faire œuvre de Français. Je ne parle pas seulement des libéralités, qui seraient d'ailleurs très désirables, sous forme de subventions à nos Instituts, création de bourses et dons de collections. Le public français, sauf quelques engouements littéraires, est en général assez ignorant des questions étrangères. Vouloir les connaître, fréquenter nos « Instituts français », comme les industriels et les commerçants ont recours aux consulats ou à l'Office du commerce extérieur ou aux chambres de commerce : l'élite du public français peut faire cela sans effort si elle consent à se laisser grouper. Nos savants, nos orateurs, nos artistes devront considérer comme un devoir de venir de temps en temps prendre la parole dans les chaires qu'on vient de créer pour eux dans

nos nouvelles maisons françaises, de contribuer aux expositions d'art, aux exécutions musicales que les Instituts français organiseront.



Enfin, quelques considérations d'ordre politique, ou si l'on veut, diplomatique, bien que le mot de diplomatie convienne peu à des affaires dont aucune ne doit être tenue secrète, à des institutions faites pour qu'on y parle le plus clairement et sur le plus grand nombre de sujets possible. La création des nouveaux Instituts, et surtout certains articles de presse écrits à cette occasion en ces derniers temps ont suscité, hors de France, des critiques ; on a exprimé, surtout en Allemagne, la crainte qu'ils ne fussent une forme nouvelle de propagande intéressée en faveur de l'influence française, d'un « Kulturellen Chauvinismus », comme écrivait à ce propos la *Frankfurter Zeitung*, le 16 février dernier. Qu'on n'aille pas dire : « si des concurrents s'inquiètent, tant mieux ». Les Instituts français peuvent être utiles à la France dans cette lutte. Mais dire que ce soit là leur fonction, ou même une de leurs fonctions, ce serait les compromettre gravement, et détruire leur principe même. Le journal allemand faisait d'ailleurs remarquer, avec quelque ironie, et non sans raison, que ces arrière-pensées seraient bien vaines, attendu « qu'une influence de culture ne garantit en aucune façon une égale influence politique, laquelle ne peut être fondée que sur la puissance matérielle ».

Non pas que nous devions affecter une feinte humilité, renier certaines supériorités que personne ne nous conteste sérieusement. Le même journal allemand le faisait observer : « La langue et la littérature française s'imposent d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de si grands efforts. » De tous côtés on nous laisse volontiers entendre que si la domination intellectuelle de la France est un rêve d'autrefois, on n'accepterait pas davantage celle d'une autre nation et que même on est tout disposé à reconnaître à la France un rôle exceptionnel dans la culture internationale, rôle dû à l'abondance et à la variété de notre production scientifique et littéraire, au caractère

classique de notre littérature, à l'extrême diffusion de notre langue, à la faculté particulière, qu'on reconnaît aux Français, de mettre au point et, de formuler rigoureusement et clairement leur propre travail intellectuel et celui des autres nations. Voilà sur quoi la France peut tabler dans son action intellectuelle à l'étranger : ni plus ni moins. Point de ces phrases ambitieuses et dangereuses comme malheureusement on en imprime encore, et qu'on répète même du haut de la tribune de la Chambre : « La France est appelée au rôle d'éducatrice des nations. » Point de timidité non plus. Nous pouvons jouer un rôle d'auxiliaires de la culture universelle, d'intermédiaires intellectuels entre les nations. Pour soutenir ce rôle, nous pouvons nous tracer un programme, créer même une organisation d'ensemble, et, en attendant, suivre avec attention et multiplier les expériences particulières, comme celles qui sont actuellement engagées à Florence, à Madrid, à Saint-Pétersbourg.

Ainsi le rôle de nos Instituts français, en cette importante et délicate matière, se trouve précisé : ils ne travaillent pas égoïstement pour la France, mais tout autant pour la nation où ils sont établis. Il n'est donc pas nécessaire, il est même imprudent de justifier l'existence de ces Instituts par d'enthousiastes déclarations sur les sentiments d'amitié qui unissent la France à la nation visée : nous ne devons invoquer que les intérêts communs à toutes deux. Il est possible de créer des Instituts français ailleurs que dans les pays alliés, comme la Russie, ou particulièrement « sympathiques » comme l'Italie.

Nous devons assurer à la nation, dont nous avons demandé l'hospitalité, la plus large part d'avantages dans l'entreprise et la plus large collaboration. A l'Institut français de Florence, une partie du personnel enseignant est italien ; des professeurs italiens sont appelés à faire partie des commissions d'examen à Florence et à Grenoble ; l'enseignement populaire du français a été créé en vertu d'un accord régulier avec l'Université populaire de la ville ; des savants italiens sont appelés à collaborer à tous les travaux scientifiques entrepris par l'Institut ; le personnel français de l'Institut, à peu près sans exception, parle couramment la langue du pays, ce qui est une des meilleures politesses qu'on puisse faire à ceux qui l'habitent ;

enfin certaines publications de l'Institut sont faites en langue italienne. Le public italien sait qu'une partie des efforts didactiques et scientifiques de l'Institut est consacrée à la langue et à la littérature italiennes et à la diffusion des études italiennes en France. La Société des Amis de l'Institut de Florence compte de nombreuses personnalités italiennes. Il y aurait encore mieux à faire dans ce sens; mais il convient d'attendre que le public et les gouvernements étrangers aient pris pleine confiance dans ces Instituts.

Quand les étrangers en auront reconnu l'efficacité, il est probable qu'ils songeront eux-mêmes à créer pour leur compte, à Paris, ou dans d'autres grandes villes françaises, des institutions analogues. Il en a déjà été question. Le gouvernement français, nos Universités et Écoles, y aideront volontiers. Les Instituts français à l'étranger en seront grandement affermis, et alors seulement feront toute leur œuvre.

JULIEN LUCHAIRE

LES EMPOISONNEMENTS ALIMENTAIRES

En 1900, un grand nombre d'habitants de Manchester furent frappés par une singulière épidémie : cela débutait par d'importants troubles digestifs, l'appétit se perdait, les sujets maigrissaient, la peau pâlissait, puis se couvrait de plaques ardoisées ; les jambes, quelquefois les bras, refusaient tout service et pendaient paralysés. Beaucoup de ces malades succombèrent en quelques semaines, et parmi les survivants beaucoup restèrent impotents pendant des mois. Aux premiers cas on trouva une origine toute naturelle : la grippe, maladie bonne à tout expliquer, causait les troubles digestifs, qui eux-mêmes, atteignant les nerfs moteurs, provoquaient des paralysies ; mais lorsqu'on vit la maladie prendre une allure épidémique, frapper de même façon une partie de la population et dépasser la saison de la grippe, la première explication devint invraisemblable. Pourtant, malgré le nombre et la gravité des cas, ce ne fut qu'après huit mois que le diagnostic d'intoxication arsenicale fut porté. L'enquête sanitaire devenue dès lors possible permit d'incriminer la bière : les brasseurs, à la faveur de l'autorisation que leur donnait le bill Gladstone, additionnaient de glucose leur moût ; cette substance, inoffensive par elle-même, était fabriquée en faisant agir sur de

l'amidon un acide sulfurique qui contenait des quantités considérables d'arsenic. L'épidémie disparut aussitôt, mais 4 000 habitants avaient été atteints et 300 étaient morts. Une épidémie presque identique à la précédente atteignit en 1887 la région d'Hyères, un viticulteur ayant versé dans sa récolte un sac d'acide arsénieux en croyant y verser du plâtre; le nombre des malades fut de 400, le chiffre des morts fut de quatre. Voici donc deux exemples d'intoxication chronique survenue à la suite de falsifications alimentaires.

On observe quelquefois des intoxications aiguës qui peuvent survenir sans addition ni falsification d'aucune sorte. En octobre 1885, dix-neuf personnes absorbèrent des moules, qui venaient d'être recueillies aux flancs d'un bateau en réparation dans la cale de radoub de Wilhelmshaven; quelques heures après l'ingestion, toutes présentèrent les symptômes d'un grave empoisonnement : vomissements, troubles de la vision, agitation, anxiété, gêne de la circulation aux extrémités qui devenaient bleues; quatre d'entre elles moururent. Il fut reconnu que seules étaient toxiques les moules qui séjournaient dans le bassin de radoub, que les actinies l'étaient aussi et que toutes perdaient leurs propriétés nocives après stabulation dans des eaux saines. Le foie des animaux fut trouvé seul toxique et l'on put en extraire une substance chimique dont l'inoculation reproduisait les accidents observés : les moules intoxiquées par l'eau s'étaient défendues en immobilisant dans leur foie le poison dans lequel elles baignaient.

Ainsi il est possible que des aliments sains en apparence, point suspects au goût, déterminent l'apparition de symptômes toxiques, tantôt foudroyants, tantôt insidieux, et à longue échéance. Il serait fastidieux de citer les aliments qui se sont montrés dangereux, tellement le nombre en est considérable; peut-être serait-il plus facile de citer ceux qui n'ont jamais causé d'accidents et encore serait-on bientôt démenti par de nouveaux exemples, car la fréquence des empoisonnements alimentaires augmente avec les progrès de la chimie et avec les exigences des consommateurs.

Nous n'insisterons pas sur les accidents causés par des substances qui ne sont pas comestibles : il serait difficile de qualifier ainsi la fausse-oronge, qui produit les plus graves

des intoxications par les champignons ou à la pomme épineuse du datura, que peuvent mordiller les enfants des campagnes. Certains poissons des régions chaudes, les tétrodons, ont donné lieu à des accidents parmi des équipages de navires et servent couramment de moyen de suicide dans les classes populaires du Japon. Si ces espèces nous intéressent peu, quelques-unes propres à nos climats, se sont montrées nocives à l'époque du frai. Plus proches de nous encore sont les accidents causés par les haricots de Java vendus par erreur comme comestibles, et qui contiennent une substance capable de donner de l'acide cyanhydrique sous l'influence des sucs digestifs; ces empoisonnements ont atteint en France un certain nombre de bestiaux; on les a vus en 1905 à Rotterdam causer des accidents, dont trois mortels, chez l'homme. Enfin les populations kabyles, qui dans les années de disette consomment du couscous de gesse sont atteintes, après plusieurs mois d'usage, de symptômes paralytiques, appelés lathyrisme en raison de leur origine.

Tous ces accidents sont facilement évitables; mais beaucoup plus menaçants pour nous sont les poisons qui existent ou se forment dans nos aliments de consommation courante.



Nos produits alimentaires peuvent être souillés de trois façons : par accident ou par falsification au cours de la fabrication, par addition de substances antiseptiques, par altérations en apparence spontanées.

Les souillures survenues par accident ou falsification, telles les intoxications arsenicales dont nous avons parlé, sont heureusement rares. Comme exemple de souillure arsenicale, signalons les bières dont le malt a été touraillé par des charbons arsénifères, les produits alimentaires colorés par des couleurs d'aniline mal débarrassées des produits arsenicaux que nécessite leur fabrication, les eaux gazeuses souillées par le contact d'une tête de siphon impure. Le vin et le raisin présentent depuis quelques années un nouveau danger : pour lutter contre les altises, les viticulteurs enduisent leurs vignes

de bouillies arsenicales ; appliqué précocement, avant la floraison, ce traitement ne présente aucun inconvénient, au dire de MM. Bertin-Sans et Roos, qui admettent chez la vigne un entraînement spontané, qu'il y ait pluie ou sécheresse ; mais appliqué sur les fruits, où il est d'ailleurs peu efficace, il peut rendre ceux-ci toxiques.

Si les intoxications arsenicales restent exceptionnelles, l'imprégnation par le plomb nous guette à chaque instant, et nous sommes d'autant moins bien armés contre elle qu'elle donne lieu à des symptômes très atténués et dont l'origine peut n'être pas soupçonnée. Si invraisemblable que cela paraisse, il fut un temps où le vin et le cidre furent clarifiés avec de la litharge ou avec d'autres composés saturnins : Orfila raconte que « Bourdelin, professeur de chimie au jardin du Roi, avait reconnu que la majeure partie des coliques auxquelles étaient en proie les habitants du faubourg Saint-Germain, étaient développées par du vin dans lequel on avait fait dissoudre de la litharge » ; le terme de colique du Poitou appliqué à la colique saturnine est resté comme témoin de ces errements ; les accidents causés par les farines souillées de mastic provenant des meules, disparaissent avec les progrès de la minoterie ; l'imprégnation du pain cuit au bois de démolition recouvert de céruse, la coloration des bonbons par des couleurs plombifères ont disparu avec l'application de lois et de décrets. Malheureusement le champ est encore vaste pour le saturnisme insidieux : le vernissage des poteries, l'étamage des casseroles, l'alliage des couverts, les soudures des conserves, l'empaquetage des denrées, la conservation des boissons gazeuses en contact avec de l'étain plombifère, sont des sources perpétuelles d'imprégnation toxique contre lesquelles les pouvoirs publics doivent exercer une surveillance incessante ; les produits d'origine étrangère ne nous donnent pas les mêmes garanties. Le plomb des conduites d'eau ne présente pas de danger appréciable ; outre qu'il se recouvre d'un enduit calcaire qui l'isole, il est inattaquable par l'eau lorsque celle-ci n'est ni trop douce, ni trop calcaire, ni trop carbonique, ni trop aérée ; ici le plomb pur est moins dangereux que les alliages, car ceux-ci, toujours peu homogènes, réalisent des piles hydro-électriques, qui peuvent amener la solubilisation des oxydes de plomb ; le même phénomène se

produit aux entours des robinets de cuivre, mais il est facile d'y remédier par un écoulement d'eau préalable. Signalons le danger du rinçage des bouteilles par des grains de plomb.

Le cuivre a joui pendant longtemps d'une très mauvaise réputation : on ne manquait pas de lui attribuer la plupart des intoxications causées par les moules attachées aux carènes métalliques des navires, et celles que l'on sait aujourd'hui être causées par la viande et par les œufs. Cette explication simpliste dispensait malheureusement de chercher la véritable; d'ailleurs elle manquait de base, car les sels de cuivre présentent, à la dose active, une saveur âcre qui les ferait repousser et une action émétisante qui les ferait rejeter; s'ils peuvent donner quelques coliques, ils ne sont pas capables de déterminer les graves accidents dont on les accusait. Mieux vaudrait manger la nourriture préparée dans des casseroles en cuivre même mal entretenues, que celle qui aurait séjourné dans des casseroles étamées en étain légèrement plombifère; une expérience prolongée en a été faite sur lui-même par M. Galippe.

A l'altération par falsifications se rattache la question toujours controversée du plâtrage des vins. L'addition de plâtre au moût de raisin en fermentation présente pour le viticulteur de nombreux avantages : richesse colorante plus considérable, et surtout augmentation du titre alcoolique et meilleure conservation du vin; ajoutons qu'il y a augmentation de l'acidité, de la teneur en potasse et de sulfates : ces modifications sont dans une certaine mesure proportionnelles à la quantité de plâtre employé. Pour le consommateur l'avantage est moins évident : l'excès de potasse est peu recommandable, l'augmentation de l'acidité se fait aux dépens de l'acide tartrique et au profit de l'acide sulfurique, et bien que cet acide puisse être considéré comme allié à la potasse sous forme de sulfate acide de potasse, il n'en existe pas moins dans le mélange. Le sulfate acide de potasse administré à forte dose à des cobayes a déterminé des altérations du foie entre les mains de M. Lancereaux; mais MM. Loos et Vires, prétendant que les doses employées dépassaient les limites de la vraisemblance, contestent la validité des expériences précédentes et ont obtenu des résultats négatifs avec des doses qu'ils considèrent comme normales.

Nous avons cité cet exemple pour montrer l'inanité de l'expérimentation en pareille matière. Beaucoup plus probants sont les troubles observés chez l'homme ; M. Brouardel rapporte l'exemple suivant :

J'avais été appelé à donner des soins à un préfet de police et à sa famille atteinte de diarrhée rebelle. Comme deux enfants seuls n'étaient pas malades et qu'ils ne buvaient pas de vin. j'incriminai ce liquide. — « Impossible. me répondit le préfet. il nous est fourni par l'oncle de ma femme. » Je n'en portai pas moins une bouteille au laboratoire municipal sans indiquer sa provenance. La réponse fut : « mauvais, nuisible, 5 grammes de plâtre... » Il suffit de supprimer l'usage du vin plâtré pour faire disparaître tous les accidents.

Aussi l'Académie de Médecine tenant compte de l'intérêt du consommateur et de celui du viticulteur, auquel le plâtrage permet d'utiliser certaines récoltes peu sucrées, a-t-elle fixé à deux grammes par litre la teneur des vins en sulfate de potasse.

Si le plâtrage est dangereux, le déplâtrage l'est plus encore : les sels de baryte qu'on ajoute alors au vin sont toxiques ; les sels de strontium le seraient moins si leur solubilité relative ne les rendait plus suspects encore. Il s'agit d'ailleurs ici d'une falsification véritable qui a pour but de faire passer pour vins de Bordeaux des vins plâtrés d'une autre provenance.

L'avènement des doctrines pasteuriennes et le progrès de la chimie nous ont valu une autre catégorie de falsifications : l'addition de substances antiseptiques aux produits alimentaires ; leur but est d'arrêter à point les fermentations utiles et d'empêcher les fermentations nuisibles. L'acide borique et les borates sont de tous ces corps ceux dont l'usage est le plus ancien pour la conservation de la bière, de la viande et des produits de laiterie ; ils sont en général délaissés, mais on les trouve encore dans des produits d'importation ; les fluorures présentent les mêmes usages. L'acide sulfureux et les sulfites sont utilisés pour la conservation des vins. L'acide salicylique et les salicylates ont joui pendant longtemps d'une faveur imméritée, la plupart des denrées alimentaires ont été salicylées, mais surtout le vin et la bière.

La saccharine, substance non assimilable, qui est douée d'un pouvoir sucrant considérable, est encore souvent employée non

pas comme édulcorant, mais comme antiseptique dans les vins, les bières, les sirops et les limonades; employée couramment par les diabétiques, elle a souvent causé manifestement chez eux des troubles digestifs. Le formol est un antiseptique puissant, quoique peu toxique; mais il transforme les matières nutritives en substances coriaces, qui ne sont pas plus accessibles à l'action de notre tube digestif que favorables à la nutrition des microbes. Le salpêtre est souvent utilisé par les charcutiers; c'est un antiseptique peu dangereux, mais peu efficace. L'eau oxygénée est un produit employé depuis peu pour la conservation du lait; sa nocivité est sans doute faible, mais son action est peu durable; il ne présente par conséquent pas d'avantages sur la traite effectuée dans des conditions rigoureuses de propreté. Le bicarbonate de soude employé dans le lait est le type de la substance qui doit être sévèrement proscrite : il n'est pas prouvé qu'à doses répétées chez les enfants il soit inoffensif; en outre il permet non pas d'empêcher, mais de masquer l'altération du lait en saturant l'acide lactique d'origine microbienne, qui provoque la coagulation; or tandis que la fermentation lactique est peu dangereuse, et peut être même utile, les fermentations en milieu alcalin peuvent constituer un redoutable danger (microbes typhiques, fermentations putrides, etc.) Ces deux derniers exemples montrent que les antiseptiques doivent être considérés comme des fraudes : les produits naturels préparés et recueillis normalement n'en ont pas besoin; ce qu'on appelle un produit alimentaire, c'est une substance, — tel le lait, — qui nécessite une consommation immédiate, ou une préparation, — tels le vin, les fromages, les jambons fumés — que l'expérience séculaire a démontré être douée de pérennité; ce sont ou des substances périssables, ou des substances durables. Appliqués aux aliments périssables, les antiseptiques sont des innovations dangereuses; si, par suite des nécessités de notre civilisation, certains aliments périssables doivent être consommés dans un délai éloigné, ce n'est pas aux antiseptiques qu'il faut s'adresser pour en prolonger la durée, mais aux agents physiques tels que la chaleur et le froid. Appliqués aux substances durables, les antiseptiques sont au moins inutiles; leur présence ne fait que masquer le caractère inférieur de

certains produits (vins, bières, etc.) qui ne sont pas nés viables. En tout cas, ils doivent donc être proscrits.

Avec les substances toxiques accidentellement incorporées aux produits alimentaires, les antiseptiques constituent un groupe de substances nuisibles auquel on peut donner le nom d'impuretés chimiques, par opposition à celles qui sont d'origine fermentative. En mettant à part les substances colorantes, qui peuvent être tolérées en raison de leur faible quantité et de leur innocuité presque certaine, toutes les substances chimiques doivent être recherchées avec vigilance et rigoureusement proscrites sans aucune exception. Il serait difficile de citer des accidents aigus dus avec certitude aux antiseptiques consommés avec les aliments; mais de là à admettre leur innocuité il y a loin. Voici le raisonnement tenu par leurs partisans : mélangez aux aliments telle dose de tel produit et vous pourrez constater sur les animaux d'abord, sur l'homme ensuite, qu'il n'en résulte aucun inconvénient. Nous avons déjà entendu cette argumentation à propos du plâtrage des vins, et encore à propos des salicylates, qu'on voit utiliser en thérapeutique à des doses très supérieures à celles que donne l'alimentation.

A cela on peut répondre que tous les hommes ne sont pas taillés sur le même modèle et on peut en citer les preuves suivantes. Si les salicylates sont en général bien tolérés, cela tient à ce qu'ils sont éliminés par le rein en proportion de leur ingestion; mais si le sujet ne possède pas d'émonctoires suffisants, le salicylate s'accumule, et le patient est intoxiqué par une dose que supporterait sans s'en apercevoir un sujet sain. Au surplus, toute question d'élimination mise à part, certains organismes sont particulièrement sensibles à certaines substances : les perroquets sont tués par le persil, les chiens sont intoxiqués par le chloroforme plus facilement que l'homme; enfin on a vu des empoisonnements provoqués par deux grammes de salicylate de soude. Ainsi de ce que à tel sujet, même malade, dont les organes d'élimination ont été reconnus sains et qu'on a constatés n'être pas trop sensibles, on peut donner telle dose de salicylate, on ne peut conclure que tous les consommateurs de produits salicylés n'en subiront aucun inconvénient. Cette argumentation vaut pour toutes les substances chimiques.

Mais la question à notre avis n'est pas là; des phénomènes aigus d'empoisonnement ne sont pas les plus dangereux; ils sont l'avertissement d'un organisme qui se défend. L'école de Salerne ne considérait-elle pas comme favorable à l'évacuation des humeurs peccantes un bon excès de vin répété tous les mois, avec toutes les réactions digestives qui en résultent? Mais pas plus que cette prescription ne constituait un argument en faveur de l'alcoolisme journalier, pas plus ne peut être autorisée l'ingestion à doses minimes, mais répétées, de substances non alimentaires, et à plus forte raison de substances antiseptiques. Certains corps peuvent d'ailleurs provoquer à doses minimes et fréquentes des effets très différents de ceux que déterminent des doses massives : 80 centigrammes de calomel administrés à un adulte constituent une purgation, réfractés en prises de 1 centigramme ils peuvent entraîner une intoxication grave. Sans doute la preuve de la nocivité des agents chimiques est souvent difficile à produire : pour rester dans la comparaison de l'alcoolisme, ne voit-on pas des individus s'adonner quotidiennement à l'abus des alcools sans en subir les inconvénients? Et cependant personne ne conteste la nocivité de l'alcool. Ici encore il existe des prédispositions individuelles, et comme pour les phénomènes aigus d'intoxication, c'est sur la minorité, constituée par les sujets les plus sensibles, qu'il faut tabler. D'ailleurs dans notre temps de vie intense et peu hygiénique, au milieu des empoisonnements et des infections qui nous guettent par l'air que nous respirons, il est naturel que nous exigions au moins de notre alimentation une innocuité parfaite : qui sait si l'accroissement du nombre des maladies digestives, si l'artériosclérose précoce que nous constatons souvent, ne s'expliquent pas en partie par des empoisonnements à longue échéance et que nous ne soupçonnons même pas? Claude Bernard a clairement résumé la règle qui doit présider à notre alimentation : « Toutes les substances, qui, à raison de leurs conditions physiques ou chimiques, ne peuvent entrer dans la composition de notre sang, ne sauraient pénétrer dans notre organisme où elles ne doivent pas rester, sans y causer des désordres passagers ou durables. » Les antiseptiques font partie de ces corps, puisqu'ils empêchent la vie.



Les altérations alimentaires les plus déconcertantes sont celles qui surviennent spontanément, c'est-à-dire sans addition apparente d'aucune sorte.

Quelques produits peuvent être ainsi souillés dès leur origine : les poissons capturés en empoisonnant les pièces d'eau à la picrotoxine, les escargots repus de solanées, le miel recueilli par des abeilles sur des fleurs toxiques, les plantes ayant poussé sur des terrains arsenicaux en sont des exemples, rarissimes il est vrai. La plupart des altérations spontanées des aliments sont des fermentations. La pomme de terre peut fermenter spontanément, émettre de jeunes pousses dont la teneur en solanine est suffisante pour donner des empoisonnements, mais tous les accidents causés par les pommes de terre n'ont pas cette origine.

D'autres fermentations de végétaux alimentaires sont liées au développement de champignons. La plus typique de ces altérations est celle qui atteint le seigle et quelquefois le blé sous l'influence de l'humidité : envahi par le Claviceps, le grain devient « ergoté » et renferme des substances qui communiquent au pain une couleur violacée et le rendent toxique : des convulsions et des gangrènes souvent mortelles sont survenues épidémiquement sous cette influence en Allemagne, en Belgique et en Russie. En France, on a plutôt observé des épidémies de seigle énivrant, causées par un autre parasite. Le maïs joue un rôle important dans les pays où se développe la pellagre, et certains échantillons de riz dans les pays où sévit le béri-béri : mais les parasites sont, dans ces cas, inconnus.

Les altérations microbiennes nous intéressent plus directement, parce qu'elles sont bien plus fréquentes et que nous y sommes tous exposés. La saison chaude les multiplie et les aggrave ; on peut cependant en observer, et de fort graves, en toute saison. Il n'y a pas d'aliment qui n'ait déterminé d'accidents de ce genre, mais la viande est plus souvent en cause que les autres. Tantôt les aliments sont pris en nature : viande crue, huîtres, moules, crèmes ; tantôt ils ont subi une préparation culinaire nécessitant la cuisson : rôtis, ragoûts ; dans ce

cas ou bien la consommation a suivi immédiatement la cuisson, ou bien elle a été différée de quelques jours. D'autres fois il s'agit d'aliments préparés en vue d'une conservation prolongée : fromages, saucisses, jambons, salé, — ou même de conserves véritables. On voit donc qu'aucune forme culinaire ne met à l'abri des intoxications alimentaires d'origine microbienne.

L'influence de la cuisson mérite une attention particulière; elle atténue les propriétés nocives des aliments, mais ne les fait pas toujours disparaître : dans une épidémie provenant du même lot de nourriture on a pu observer que les sujets qui consomment l'aliment cru sont atteints en plus grand nombre et plus gravement que les autres. D'ailleurs, la cuisson de nos aliments est souvent imparfaite : le centre d'un rôti peut n'être porté qu'à une température de 40° ou de 45°, insuffisante pour détruire les microbes dangereux.

Les symptômes de ces empoisonnements sont variables : tantôt ce sont des troubles de l'estomac et de l'intestin, tantôt des troubles nerveux : paralysies des membres, des muscles de l'œil, du cœur, somnolence. Dans certains empoisonnements causés par la charcuterie et par le poisson salé, ces symptômes nerveux sont même observés seuls, à l'exclusion des troubles digestifs; ces cas, d'après leurs symptômes et leur cause, reçoivent le nom de botulisme. Quelle que soit la forme de ces accidents, la mortalité est variable; quelquefois elle est considérable.

On a cru longtemps que les empoisonnements alimentaires de cet ordre résultaient de l'attaque des vases de cuivre par les sucs acides tels que le vinaigre ou le jus de citron. Cette hypothèse n'ayant pas été confirmée par la chimie, on s'est rabattu sur l'hypothèse de putréfactions; mais la plupart des aliments qui ont déterminé de tels accidents n'ont attiré l'attention par aucune odeur particulière, et la consommation de produits putréfiés est assez courante, puisque tel est le cas du gibier faisandé et de certains fromages; bien que de pareils aliments soient à déconseiller, on ne les voit que rarement causer des accidents. On tend actuellement à grouper les empoisonnements alimentaires d'origine microbienne en deux catégories : le botulisme et les infections paratyphiques. Le

botulisme est causé par les produits toxiques du bacille de Van Ermenghen, qui a pour caractère de vivre à l'abri de l'air et de se développer dans la profondeur de produits soumis à une conservation prolongée (jambons, saucisses, poisson salé); ici l'empoisonnement est tout, l'infection n'existe pas. La deuxième catégorie est causée par des microbes vivant à l'air, que leurs réactions vitales rapprochent du bacille de la fièvre typhoïde; la soudaineté des accidents, leur production même chez des sujets qui ont consommé les aliments cuits, sont des caractères qui ont pu faire incriminer les toxines sécrétées par ces microbes; mais les symptômes ultérieurs sont ceux d'une infection, par pullulation du microbe dans le sang.

Les bactéries capables de causer ces accidents ne sont pas très répandues; aussi le problème de leur origine se pose-t-il. En ce qui concerne la viande, il a été établi que neuf fois sur dix elle provient alors d'animaux malades : le veau surtout qui est sujet aux infections intestinales en raison de son âge et du régime spécial auquel on le soumet; puis le porc, souvent nourri contre toutes les règles de la plus élémentaire hygiène; les vaches atteintes d'infection puerpérale ou mammaire fournissent viandes et lait infectieux; aucune variété de nos animaux de boucherie ne donne de sécurité. Certains modes de préparation favorisent la pullulation microbienne : les canetons préparés par la méthode rouennaise, c'est-à-dire tués par piqûre du bulbe et non égorgés, restent imprégnés d'un sang asphyxique, qui permet la migration des microbes venus de l'intestin; or ces animaux sont soumis à une alimentation souvent répugnante et leur période d'engraissement est la saison chaude.

Si ces faits constituent la majorité, il n'en reste pas moins une minorité qui ne relève pas de l'explication précédente. L'hypothèse de souillures accidentelles reste la seule possible en ce qui concerne les animaux tués en pleine santé ou les produits végétaux; dans ce cas, le rôle de sujets sains, mais porteurs de germes dans leur intestin est possible. Il est très regrettable que la propreté des abattoirs, des boucheries et de leurs dépendances, laisse aussi souvent à désirer.



Nous avons jusqu'ici étudié les empoisonnements provoqués par l'addition aux produits alimentaires de souillures chimiques ou microbiennes : si tous les sujets qui ingèrent ces substances ne sont pas également atteints ou même ne le sont pas tous, il n'en est pas moins vrai que les accidents ainsi produits sont collectifs, sous l'influence d'une cause commune et valable pour tous. Venons aux cas d'empoisonnements par des substances alimentaires rigoureusement saines, empoisonnements dont la raison doit être cherchée dans l'organisme même de l'intoxiqué et qui s'expliquent par une prédisposition qui lui est particulière ; ici, en contraste avec les cas précédents, les accidents restent individuels, ou si on les observe multiples dans une même famille, c'est que la prédisposition se reproduit parmi ses membres sous une influence héréditaire. C'est un fait bien connu que certains aliments « ne réussissent pas » à quelques personnes ; sans parler de sujets présentant quelque lésion de l'estomac ou quelque tare du cœur ou des reins, plusieurs sujets ne peuvent par exemple supporter l'ingestion de moules normales, d'œufs, de fraises, sans présenter des éruptions ou quelquefois même des accidents graves ; on a vu des nourrissons être intoxiqués à la première ingestion de lait de vache. L'explication de ces faits reste incertaine ; pour essayer de les comprendre, nous devons remonter aux origines de la vie. Nos tissus sont composés de groupements de substances albuminoïdes combinées à des matières salines ; alors que celles-ci sont banales et interchangeables, les albumines sont au contraire étroitement spécifiques, particulières à l'espèce. Les sérums précipitants nous en donnent la preuve : injectons dans les veines d'un animal quelconque du sérum provenant du sang humain ; après quelque temps prenons du sérum de cet animal et mélangeons-le à du sérum humain, nous voyons le mélange d'abord limpide se troubler et présenter même des flocons. Si, au contraire, nous ajoutons à ce sérum d'animal antihumain du sérum de bœuf ou de cheval, la précipitation ne se produit pas, le mélange reste limpide. Ainsi donc les albumines de l'homme sont différentes de celles d'un bœuf ou d'un

cheval : celles-ci lui sont *hétérogènes*, et cependant l'analyse chimique la plus minutieuse leur assigne presque la même composition. Le nourrisson qui reçoit le lait de la mère absorbe des albumines de même nature que les siennes ; mais lorsqu'on lui procure des aliments hétérogènes, il arrive quelquefois qu'il éprouve une certaine difficulté à s'y habituer, il est obligé de s'immuniser contre l'arrivée de cet agent étranger. Cette homologation des albumines hétérogènes à des substances toxiques a été faite par le chimiste Hamburger ; sa vraisemblance a été renforcée par les recherches de Moro, qui a constaté dans ces conditions des réactions sanguines analogues à celles des infections. Les aliments cuits, auxquels le chauffage a retiré une partie de leur spécificité, présentent à ce point de vue de moindres inconvénients ; aussi n'est-il pas rare de voir des enfants supporter mieux le lait de vache chauffé que le même lait cru : il est moins bien utilisé, il laisse plus de déchets, mais il n'intoxique pas. Les aliments producteurs d'accidents sont donc ceux contre lesquels le sujet n'a pas pu s'immuniser.

Parfois même, les accidents sont si soudains, si violents, si disproportionnés avec la faible dose d'aliments, que se présente à l'esprit l'hypothèse d'une sensibilité exagérée, et non seulement d'une absence d'immunité. Sous le nom d'anaphylaxie, M. Richet a décrit le phénomène suivant : lorsqu'on injecte à un chien une substance extraite de l'ascidie, on le rend malade, mais il se rétablit. Si une nouvelle dose, même plus faible que la précédente, est injectée dans les délais nécessaires, l'animal est pris d'accidents plus rapidement que dans le cas précédent et meurt intoxiqué : ainsi donc la première injection n'avait pas vacciné l'animal, elle l'avait même prédisposé. Ce que réalise le poison de l'ascidie peut être obtenu par des substances qui se montrent inoffensives à forte dose à la première injection, avec du sérum provenant d'un autre animal par exemple ; ici encore l'albumine hétérogène se conduit donc comme un corps toxique ; or M. Richet a pu réaliser l'anaphylaxie par la voie digestive, ce qui nous rapproche des conditions de l'alimentation. Ces faits expliquent sans doute la brusquerie et l'intensité de certaines intoxications alimentaires, chez des enfants, qui ayant autrefois mal supporté le lait de vache, sont remis au sein, puis reprennent ultérieu-

rement l'aliment qu'ils avaient mal supporté la première fois. La conclusion pratique est que lorsqu'un sujet présente des accidents légers d'intoxication à la première ingestion d'un aliment, il est utile, sans nécessité absolue, de n'en pas cesser l'usage avant d'avoir obtenu une tolérance durable; la cessation par caprice peut occasionner un état dangereux d'anaphylaxie.



La prophylaxie des substances alimentaires par substances chimiques et par fermentation microbienne a été l'objet de nombreuses mesures législatives; en ce qui concerne le premier groupe (substances chimiques) le consommateur possède des garanties sérieuses. Il est protégé contre l'ingestion du plomb et de l'arsenic par la circulaire de 1878 sur les poteries vernissées, par les ordonnances de 1890 et de 1896 sur les feuilles et les vases d'étain.

La loi de 1905, dite loi sur les fraudes, possède une action plus étendue : elle prescrit des poursuites contre ceux qui fabriquent, vendent ou détiennent des produits falsifiés, corrompus ou toxiques, et contre ceux qui procurent le moyen d'effectuer ces altérations; mais cette loi est surtout faite en vue de la protection des producteurs agricoles contre la concurrence écrasante des fraudeurs, et la santé publique n'y trouve guère son compte. Le mot toxique qui y figure est trop gros : il ne viendrait à l'esprit d'aucun producteur d'additionner ses denrées de substances toxiques, surtout qu'il a été bien spécifié dans la discussion de la loi que seules les altérations toxiques sciemment effectuées seraient poursuivies; d'autre part, la loi est muette sur les antiseptiques, que cependant tous les hygiénistes s'étaient entendus à condamner. C'est seulement dans le décret de 1908 que les pouvoirs publics ont interdit toute addition aux aliments de substances antiseptiques en les proclamant toxiques par une sorte de coup d'Etat; si cela n'était aussi utile, il semblerait un peu forcé de proclamer toxiques des substances telles que le bicarbonate de soude, l'eau oxygénée. D'après ce décret, en dehors des substances contenues normalement dans

l'alimentation (amidon, sucres, alcool, albumine, gélatine, tannin, acide tartrique, acide citrique), les seuls antiseptiques permis sont le plâtre et les bisulfites, qui sont, paraît-il, nécessaires à la fabrication du vin, de la bière et du cidre. Ce décret constitue un grand progrès pour l'hygiène; néanmoins les hygiénistes ne seront satisfaits que le jour où une loi interdira l'addition aux aliments de toute substance inutile à l'alimentation, sans qu'il soit nécessaire de prouver ou de décréter qu'elle constitue une falsification ou un toxique. A la suite de l'expérience faite aux États-Unis, d'autres préfèrent définir l'aliment pur, type duquel ne doit pas s'écarter sensiblement l'aliment pratique, sans être soupçonné de fraude ou de nocivité. Tel est le vœu du Congrès d'hygiène alimentaire de 1910.

La protection contre les souillures microbiennes est plus difficile encore, des mesures particulières convenant à chaque variété d'aliments. Les œufs, avant d'être livrés à la consommation, subissent par les soins des municipalités l'opération du mirage, qui permet d'éliminer ceux qui sont opacifiés par infection; quoique leur pureté microbienne soit exceptionnelle, les œufs ne donnent pas de toxi-infections alimentaires, mais quelquefois les pâtissiers après avoir utilisé le jaune, mettent en réserve les blancs en vue de la fabrication du dimanche; cette pratique multiplie les chances d'infection microbienne. Il y a pis encore : quelques industries utilisant seulement une partie de l'œuf, mettent le reste en vente pour d'autres corps de métier; c'est ainsi que les mégissiers se servent de jaunes d'œuf collectés, qui viennent souvent de fort loin, et que les industries chimiques utilisent les blancs d'œuf conservés; or quelques débitants de produits alimentaires peu scrupuleux emploient ces substances, qui sont cependant largement infectées; il n'y a donc pas à s'étonner de la fréquence et de la gravité des intoxications par la crème. Aussi le Conseil d'hygiène de la Seine a-t-il demandé avec raison la dénaturation de ces produits industriels pour les rendre inutilisables à l'alimentation.

La surveillance de la viande, pour être efficace, nécessite l'inspection des animaux d'abord vivants, « sur pied »; cette surveillance ne peut par conséquent être exercée que dans les

villes dont les finances sont assez prospères pour construire des abattoirs et organiser un service permanent de surveillance vétérinaire. Lorsque le vétérinaire se trouve en présence d'une viande malsaine, à moins que l'animal soit mort spontanément, ou ait été atteint de peste bovine, de rage, de morve, de charbon ou de rouget, il ne peut pas légalement en opérer la saisie. Heureusement qu'il est en droit *d'avertir* le boucher que, conformément à la loi de 1905, la vente de produits alimentaires « putréfiés et toxiques » expose à des poursuites. De l'avis unanime des vétérinaires sanitaires (Martel, Panisset), cette législation incertaine devrait être remaniée ; mais ce qui complique encore la surveillance, c'est que, à ces difficultés juridiques, dont heureusement on n'a cure, s'ajoutent des difficultés pratiques par l'introduction sur le marché de viandes foraines, c'est-à-dire de viandes débitées dans des tueries particulières, souvent clandestines, en vue de l'utilisation d'animaux malades ; or l'inspection de ces viandes par quartiers ne présente aucune sécurité. Que peut être l'inspection des viandes dans les petites villes ?

Pour le lait, l'inspection sanitaire n'existe pas ; l'examen chimique ne donne aucune indication sur la salubrité ; seul le mouillage permet de présumer qu'il y a insalubrité. Vienne à éclater une épidémie provoquée par le lavage d'ustensiles de laiterie à l'aide d'eau de puits malpropre, ainsi que cela est arrivé à Couterne en 1907, le mal est fait avant que l'expertise bactériologique, que peut à la rigueur prescrire la loi de 1905, ait donné des résultats. Aussi M. Porcher demande-t-il l'établissement d'un service d'inspection, qui, préventif, serait seul efficace.

Les huîtres sont souvent insalubres, étant contaminées par les eaux des estuaires et des ports, qui sont d'ailleurs très favorables à leur engraissement ; cependant, lorsque ces huîtres ont été mises quelque temps dans une eau saine, elles deviennent salubres. S'il est possible de prendre ces mesures pour les huîtres notoirement contaminées, il serait plus naturel plutôt que d'attendre les effets de l'infection, de créer des mesures préventives contre les parcs que des enquêtes auraient montrés insalubres.

En somme, pour l'inspection préalable des aliments péris-

sables, les mesures préventives, qui sont nécessaires cependant, de l'avis des hygiénistes, ne peuvent être actuellement réalisées qu'en faisant valoir aux yeux des producteurs le caractère répressif de la loi de 1905. Les hygiénistes s'accordent pour demander des mesures qui seraient légalement préventives; certes elles seraient coûteuses, mais elles économiseraient des vies humaines.



Parlons des mesures propres à assurer la conservation des produits alimentaires. Il va sans dire que l'addition d'antiseptiques doit être rigoureusement proscrite; seul l'acide sulfureux, de l'avis du Conseil supérieur d'hygiène, serait toléré pour la conservation des viandes en temps de guerre.

Les procédés industriels de salage et de dessiccation combinés au fumage, ne donnent pas des résultats sur lesquels on puisse compter pour une conservation indéfinie; c'est dans ces conditions que se développent souvent le botulisme et les infections paratyphoïdes si fréquentes en Flandre et en Allemagne, où les produits fumés et salés sont en faveur.

Le procédé domestique du marinage dans le vinaigre donne certaines garanties, car, ainsi que nous l'avons vu à propos du lait, l'acidité, qu'elle provienne de fermentations spontanées ou qu'elle résulte d'une addition artificielle d'acides, est une sauvegarde contre la putréfaction et contre le développement d'organismes pathogènes. D'ailleurs les applications des méthodes précédentes sont très limitées.

Le chauffage présente des applications plus étendues. De 70 à 80 degrés, c'est la pasteurisation, qui, sans détruire la totalité des micro-organismes, tue les plus fragiles; or ceux-ci se trouvent être en même temps les plus dangereux (microbes typhiques, paratyphiques, bacille tuberculeux); ce chauffage modéré ne modifiant pas beaucoup le goût des aliments, est couramment utilisé dans les industries du vin, de la bière et du lait; mais la pasteurisation, si elle arrête temporairement le développement des microbes, agit peu sur leurs toxines, elle ne doit donc pas dispenser d'une surveillance sanitaire à action préventive. Le chauffage à 100 degrés est

celui qu'on utilise dans les préparations culinaires, il est plus actif que la pasteurisation, mais fait subir aux aliments des transformations complètes. Cependant la stérilisation définitive ne peut être obtenue qu'à 115 degrés, température qui nécessite l'usage de l'autoclave; ces deux dernières méthodes, combinées à l'action du vide, sont utilisées dans la préparation des conserves.

La chaleur est à la fois un agent de stérilisation. c'est-à-dire de destruction de certaines qualités dangereuses, et de conservation; elle donne donc de sérieuses garanties de salubrité. Mais il ne faudrait pas l'ériger en panacée, ni surtout la substituer à l'inspection préalable de la salubrité des produits alimentaires; car elle ne détruit pas toujours les toxines, elle n'est pas applicable à tous les cas, enfin elle modifie les aliments d'une façon qui peut être néfaste. L'usage exclusif d'aliments stérilisés et longtemps conservés engendre une intoxication particulière, le scorbut; fréquent autrefois sur les navires qui faisaient de longues traversées ou dans les places assiégées, il se rencontre encore quelquefois chez l'enfant soumis à des régimes exclusifs et prolongés. Le consommateur est en droit d'exiger des producteurs que les aliments soient salubres avant toute cuisson.

L'agent conservateur dont on fera de plus en plus usage, est le froid, qui présente le triple avantage d'être d'une application générale, de ne modifier en rien les propriétés gustatives et biologiques, et d'assurer une conservation prolongée. Deux degrés : la réfrigération et la frigorification. La réfrigération consiste à maintenir la température aux environs de zéro degré; si elle est applicable à tous les produits, elle ne peut en assurer la conservation au delà de quelques semaines. La frigorification qui abaisse la température à 10 degrés et entraîne la congélation « à cœur » des substances alimentaires, n'est guère applicable qu'au lait ou à la viande; mais elle permet une conservation de ces denrées presque indéfinie. L'application du froid est en réalité très délicate et soulève des difficultés techniques qu'on ne soupçonnerait pas à un examen superficiel : les substances alimentaires doivent être maintenues dans une atmosphère présentant un degré hygrométrique bien déterminé et différent pour chacune d'elles, sous peine de se

dessécher ou au contraire de se couvrir de moisissures; en outre, la température doit rester constante et le réchauffement ne peut être que lent et progressif, afin que de la vapeur d'eau condensée ne provoque pas à la surface de l'objet un ruissellement qui en dénature l'aspect; aussi la question n'est-elle pas au point pour toutes les denrées alimentaires et cela explique la défaveur dont ce procédé jouit auprès du public. Toutefois. lorsqu'on lui reproche de modifier le pouvoir nutritif des aliments et de favoriser la putréfaction lorsque le réchauffement est produit, il s'agit de préjugés que rien ne justifie.

Le froid facilite d'une façon appréciable l'inspection sanitaire des denrées; encore moins que la chaleur il ne saurait protéger contre les microbes ni contre leurs toxines. mais il en suspend le développement et conserve ainsi le *statu quo*: appliqué à l'inspection vétérinaire, il donne à l'expertise bactériologique le temps de fournir ses premiers résultats, qui sont souvent les plus importants (telle l'ingestion des aliments suspects par des souris). Avec l'organisation actuelle, le vétérinaire, dans les cas douteux, se trouve dans l'alternative ou de léser l'intérêt public en laissant la libre pratique à une viande suspecte, ou de léser l'intérêt du producteur en imposant à ses denrées un retard qui équivaut à une interdiction définitive: le froid permettra de remédier à cette situation en multipliant le nombre des recherches autant qu'il sera nécessaire.

La conservation par le froid présente une importance sociale considérable : elle évite les fluctuations exagérées du cours de la viande, elle permet la mise en valeur de nos colonies éloignées; c'est une remarque intéressante à faire au moment où le ministre des Colonies attire l'attention des débitants français sur les ressources du Sénégal: grâce à la frigorification, les produits de Madagascar, qui ne sont actuellement utilisés que pour les conserves de l'armée, pourraient entrer en jeu sur le marché de la métropole.

Les empoisonnements alimentaires sont toujours d'actualité; leurs remèdes dépendent de l'action combinée des pouvoirs publics, des agriculteurs, des industriels et aussi de l'éducation et de la bonne volonté du public.

D[r] ARMAND BEAUVY

L'EUROPE D'AUJOURD'HUI

Il n'y a plus d'Europe, s'écrie-t-on volontiers quand un coup de force s'accomplit impunément contre un des États du vieux continent. On veut dire par là que les lois écrites et les principes qui régissent ces États rattachés depuis longtemps les uns aux autres par des traités, des usages, des traditions, sont devenus inefficaces et que les audacieux peuvent tout se permettre. Mais ce n'est pas une si grande nouveauté; dans tous les temps, il y eut en Europe des besoins, des intérêts, des ambitions, qui ont essayé de se satisfaire par la force. Le moment et le sens de ces actions sont perceptibles d'avance même à des esprits moyens. Les coups les plus effrontés, les plus inattendus, ont été préparés à loisir. Des hommes politiques de second ordre, de simples observateurs un peu attentifs ont pu voir se former, prendre corps, ces desseins dont la brusque exécution surprend le public. En fait, toutes les transformations européennes, grandes ou petites, ont été prédites par nombre de gens. Après l'événement, on a toujours reconnu que les gouvernements pris à l'improviste avaient été dûment prévenus de divers côtés. De fâcheuses entreprises ont pu réussir, parce qu'on n'a pas cru devoir les arrêter à temps : on a été complice ou négligent. Si mal constituée que soit l'Europe, si relâchée que soit la morale internationale, il est des scandales qu'on peut prévenir. Seulement il faut connaître l'Europe dans laquelle on vit et il faut vouloir.



L'Europe de Bismarck se disloque. Une première fissure est apparue en 1878. L'hégémonie allemande s'était fondée non seulement sur des victoires, mais sur l'amitié russe. Après le congrès de Berlin, la confiance du tsar se retira. Alexandre II ne pardonna point à Guillaume Ier et à son chancelier d'avoir empêché la réalisation du rêve séculaire de la Russie dans les Balkans après avoir réalisé le leur entre la Bohême et les Vosges. Plus tard le heurt contre l'Angleterre s'annonça inévitable. En montrant à son peuple l'avenir sur la mer, en créant une flotte de commerce qui va disputer le fret aux cargo-boats britanniques dans tous les ports du globe, en construisant une flotte de guerre bientôt plus forte que celle de la France, en cherchant dans les deux hémisphères des terres libres pour y établir des colons, Guillaume II détourna peu à peu sur l'Allemagne les traditionnelles défiances inspirées jusque-là par la France à l'Angleterre. Les Anglais ne souffrent pas l'idée qu'on mette en péril leur maîtrise de la mer, condition de leur indépendance politique et de leur subsistance matérielle. Or, dès aujourd'hui, ils peuvent prévoir l'époque où leur marine n'aura plus la supériorité absolue qui les garantit contre l'invasion et la famine. Tout au plus sont-ils sûrs de conserver la supériorité relative. L'effort fiscal nécessaire pour maintenir le *Two Power Standard* touche déjà aux limites des facultés contributives de la nation. Quel que soit le parti au pouvoir à Londres, un intérêt capital lui commandera d'associer aux forces de l'Angleterre celles de la puissance présumée capable de tenir en échec sur terre la nouvelle rivale dans la domination des mers.

Privée de l'amitié russe passée à la France, exposée à la jalousie de la plus grande puissance maritime du monde, l'Allemagne a pour elle l'accroissement de sa population, l'expansion de son commerce et de son industrie, l'excellence de son outillage militaire, sa grande confiance en elle-même, l'éclat d'une série de victoires. Elle a aussi l'alliance de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie. Mais il lui faut défendre ses frontières à l'Est et à l'Ouest sur terre, au Nord sur mer. Il n'est plus question d'une hégémonie allemande. Le prestige du

dernier vainqueur s'affaiblit à mesure que le temps passe. La prépondérance diplomatique s'en est allée avec Bismarck. Les alliés de Vienne et de Rome ne sont plus des satellites ; sans sortir de l'orbite de l'alliance, ils suivent leur propre route. L'Allemagne reste une très grande puissance, capable de grandir encore : elle n'est plus l'arbitre de ses voisins. On ne s'efface plus respectueusement quand elle paraît. Son empereur se croit tenu de réclamer « sa place au soleil ». On reconnaît sa force, mais on la discute. On l'estime sans sympathie. On l'admire avec réserve. A ce moment de l'histoire où l'Orient se réforme, où l'Extrême-Orient ressuscite, où l'Afrique se partage, où l'Amérique prépare une nouvelle civilisation, il ne serait pas indifférent pour le succès des entreprises intérieures et extérieures de l'empire allemand proclamé en 1871 dans la Galerie des glaces de Versailles que le vainqueur eût ménagé le vaincu. Or, il a exploité à fond la victoire. Il n'a pas seulement voulu vaincre, il s'est vanté d'écraser, de détruire. Pourtant le blessé a guéri, a repris ses forces anciennes, en a gagné de nouvelles. Alors, à regret, avec condescendance, mais non sans retours de hauteur, le vainqueur a renoué peu à peu avec le vaincu des rapports d'égal à égal. Mais il est des souvenirs ineffaçables. Et puis, les pires douleurs fussent-elles amorties, un fait s'impose à la génération qui vient comme à celle qui s'en va : la France a dû livrer les clefs de sa maison. Comment pourrait-elle vivre en pleine confiance avec un voisin prêt à tout instant à faire irruption chez elle? Même entre bons voisins bien clos, on prend des précautions.

En deçà de ses portes de l'Est perdues, la France monte la garde entre ses ossuaires. Elle sent, elle sait, elle a déjà constaté que la moindre inattention pourrait lui être fatale. Sa vigilance n'est point une provocation, ni une manifestation de l'esprit de revanche; elle est la condition même de sa sécurité. La distraction lui est interdite sous peine de mort. Quelle différence si le vaincu de 1870 avait été traité comme celui de 1866! Il y aurait une autre Europe. Avec sa population surabondante, l'Allemagne posséderait à très peu de chose près la même supériorité du nombre, la même capacité d'expansion que dans son état actuel. Sans doute le vainqueur

a obéi à l'instinct humain, irrésistible, de la conquête. Il a pris sa revanche sur Louis XIV et Napoléon Ier. Toutefois il est permis à l'historien dégagé de tout préjugé national de penser que Bismarck eût été un plus grand homme, et même un plus grand Allemand, s'il s'était arrêté à Sedan, s'il avait traité avec la République sans entamer l'intégrité de son territoire. Pour garder les provinces annexées, il faut plus d'hommes qu'elles n'en fournissent. Qu'un Japonais ou un Américain établisse le bilan de l'annexion : il trouvera un passif supérieur à l'actif.

La modération dans le succès n'est point une bêtise, comme aiment à le proclamer après la victoire la plupart des compatriotes du vainqueur. C'est une assurance contre les inévitables retours de fortune. Équité, justice et droit à part, la modération se recommande au vainqueur comme la solution la plus avantageuse. La situation européenne est dominée depuis quarante ans par le fait que cette vérité a été méconnue en 1871.

* * *

Depuis la conclusion des accords franco-anglais (1904) et anglo-russe (1907), il n'y a plus de prépondérance en Europe, il y a équilibre. La prépondérance bismarckienne, d'ailleurs, n'avait jamais été absolue. Même dans les premières années qui suivirent 1871, le fondateur de l'empire allemand dut retenir dans sa main l'arme prête à frapper de nouveau. Le tsar et la reine de la Grande-Bretagne arrêtèrent le geste de haine. Ils avaient laissé terrasser le neveu de Napoléon qui les avait déçus et qui les inquiétait; ils trouvaient la leçon suffisante pour la France. Mais ces deux souverains ou leurs successeurs pouvaient perdre la notion exacte de l'équilibre, être attirés par le grand tentateur dans des combinaisons où la France eût été sacrifiée. Aujourd'hui les engagements écrits se superposent aux intentions ; les États de la Triple-Entente sont liés par leur parole comme par leurs intérêts. Dans l'autre plateau de la balance, l'Autriche-Hongrie et l'Italie aux côtés de l'Allemagne font contrepoids. Cet équilibre n'exclut pas les oscillations. Le public, qui voit sur-

tout les oscillations, a une foi médiocre dans l'équilibre. Cependant, jusqu'ici, après quelques secousses, les deux plateaux sont toujours revenus au même niveau. Aux yeux de l'observateur, l'histoire des dernières crises européennes démontre l'impossibilité pour l'un des deux grands groupements de puissances d'imposer à l'autre sa prépondérance à moins de recourir à la guerre.

Si la guerre n'a point éclaté entre les grandes puissances européennes depuis quarante ans, c'est qu'aucune d'elles ne s'est sentie assez forte pour l'entreprendre. Ce n'est ni la morale religieuse, ni le sentiment du droit, ni la simple pudeur qui ont empêché le déchaînement des convoitises ou l'assouvissement des rancunes : c'est la crainte du risque. Pour les plus forts, les plus glorieux, le risque était si grand en effet qu'aucun n'a succombé à la tentation. De légers avantages ont été remportés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. En aucun cas, depuis 1871, l'avantage n'a été poussé à fond. Les succès diplomatiques autour desquels on a fait le plus de bruit ont été à plus ou moins bref délai suivis de déceptions ou compensés par un succès équivalent d'un rival. Aucun État n'a grandi dans des proportions modifiant la balance des forces. De nouveaux États ont été créés dans les Balkans ; loin de rompre l'équilibre, ils contribuent à le maintenir.

Dans cette Europe en armes où l'on oppose régiment à régiment, batterie à batterie, cuirassé à cuirassé, où chacun ne compte que sur le respect inspiré par son état militaire pour conserver la paix avec honneur, la vieille morale a pourtant sa revanche. C'est elle qui fait pencher la balance. Ce n'est point un paradoxe. Dans le détail, dans les faits particuliers, secondaires, la morale perd trop souvent ses droits : on en accumulera facilement des exemples, quoique les réparations des iniquités soient plus fréquentes et moins lentes qu'on se l'imagine. Mais toutes les personnes qui ont le goût et l'habitude de la réflexion reconnaîtront que, dans le grand conflit qui mettrait aux prises la Triple-Alliance et la Triple-Entente, les forces morales joueraient, militairement et diplomatiquement, un rôle capital. Que ce soit pour l'ouverture du *casus fœderis* entre puissances alliées ou pour l'accession

d'autres puissances à l'un des deux grands groupements, pour la vigueur de l'attaque ou l'énergie de la défense, pour l'utilisation de la première victoire ou la résistance après un premier revers, pour la conduite des opérations de guerre ou celle des négociations, le fait que l'une des parties aura le bon droit de son côté, qu'elle le sentira elle-même et qu'elle aura réussi à faire partager sa conviction à l'opinion européenne, sera un avantage qui décidera probablement du succès final. Seulement il ne suffit pas de croire avoir le bon droit; il faut l'avoir en effet, et en outre ne point commettre d'imprudences ou de maladresses qui permettent à l'adversaire d'égarer l'opinion. Il y a une question de fait et une question d'appréciation. Il importe qu'elles soient toutes deux résolues dans le même sens. C'est à obtenir ce résultat qu'ont travaillé avec opiniâtreté les puissances engagées dans les dernières crises, et c'est parce qu'elles avaient conscience de ne pas l'avoir atteint qu'elles ont hésité et finalement reculé au moment de recourir aux armes pour imposer leur volonté. Les scrupules sont entrés pour peu de chose dans la résignation aux transactions. La crainte d'aborder une lutte vitale avec une opinion intérieure divisée et une opinion étrangère hostile a décidé en faveur de la paix. Des entreprises commencées dans la persuasion qu'elles coûteraient peu de chose ont dû être liquidées avec de gros sacrifices. Des machinations scandaleuses se sont retournées contre leurs auteurs. Il suffit parfois d'une seule voix, obstinée et claire, pour réveiller la conscience anesthésiée des tiers.

Déjà du temps de Bismarck, l'opinion était une force européenne. C'est pour avoir négligé de la mettre de son côté que le gouvernement de Napoléon III a fourni à l'adversaire qui le guettait l'occasion d'abattre la France. L'apologiste de la politique par le fer et par le feu connaissait la valeur de l'opinion. Avant comme après la victoire, il s'appliqua à se la rendre propice. Les moyens immoraux auxquels il recourut pour la gagner sont encore un hommage à l'efficacité des forces morales. S'ils réussirent, cela ne prouve pas que l'opinion se forme à la volonté du plus cynique ou du plus offrant. Cela signifie seulement que les questions politiques sont complexes, que leurs divers aspects échappent à l'immense majorité du public et qu'un État soucieux de se prémunir contre la mau-

vaise foi doit veiller quotidiennement à redresser les erreurs, à détruire les légendes, à remettre en bon chemin l'opinion dévoyée, à régulariser les courants populaires. Aucune précaution de ce genre ne fut prise en France de 1864 à 1870. A côté d'un gouvernement indécis, imprudent, qui comptait sur son étoile et qui était déconcerté par les événements, qui prétendait tout remanier et ne préparait rien, il y avait une opinion désorientée, sans boussole, flottant au gré des premières impressions. En face, se trouvait un Etat entraîné vers l'accomplissement de ses destinées nationales par une volonté décidée à surmonter ou à briser tous les obstacles. Bismarck parvint à créer, à l'intérieur et à l'extérieur, au moment opportun, une opinion favorable à la réalisation de ses desseins. Il eût suffi pourtant d'un peu de patience, de sang-froid, et d'habileté, pour retourner l'opinion.



L'équilibre résultant des deux systèmes d'alliances se maintient en Europe en dépit des ambitions et des rancunes. Personne n'ose troubler la paix. Les convoitises ne se sont satisfaites que dans la péninsule balkanique, au détriment de l'Infidèle resté en dehors du droit commun. Après la guerre de Crimée, le traité de Paris du 30 mars 1856 a déclaré, il est vrai, « la Sublime Porte admise à participer aux avantages du droit public et du concert européen ». Il a placé solennellement l'intégrité territoriale de l'empire ottoman sous la garantie commune de toutes les puissances signataires de cette charte de l'Orient. Mais le respect de ces engagements n'a pas survécu au prestige militaire de l'État sous l'influence duquel ils avaient été pris. La France vaincue en Occident, l'Orient redevint une proie. L'empereur des Français avait obtenu de son allié victorieux, le Padischah, la consécration et l'extension de l'autonomie des trois principautés danubiennes, ainsi que l'amélioration du sort des chrétiens. Sous les auspices des puissances occidentales, l'évolution orientale s'opérait alors d'accord avec le sultan. Des États tampons furent interposés entre l'empire des Osmanlis et les deux empires voisins

habitués à s'agrandir à ses dépens. Les provinces détachées de la Turquie servirent à raffermir l'équilibre. Depuis 1871, l'évolution s'effectue contre le sultan. A l'idée d'une Turquie, membre de la communauté européenne, succède l'idée de Turquie, masse partageable. Tout en laissant debout par pudeur le décor de 1856, tout en affirmant leur volonté de maintenir le *statu quo* ottoman, les puissances chrétiennes n'imaginent plus qu'un conflit oriental puisse se résoudre au profit du sultan. L'empereur allemand a bien repris en public le rôle d'ami du khalife devenu vacant. Mais son concours se borne à de bonnes paroles pour lesquelles il reçoit une généreuse rémunération. Il est l'allié de l'héritière présomptive de l'homme malade ; il lui laisse prélever des avancements d'hoirie. Expulsée par Bismarck de la Confédération germanique, l'Autriche-Hongrie descend vers la basse Adriatique, tourne ses regards du côté de Salonique.

Toutefois, même dans les Balkans, les ambitions des grands et des petits se contiennent. Elles se limitent provisoirement à rechercher pour les situations fausses la consécration légale. Les coups de force ont pour objet la substitution de l'état de droit aux états de fait créés à un moment où les puissances n'ont pas osé adopter des solutions nettes. Pour les grands, la distribution des forces en Europe est telle qu'ils redoutent de toucher à l'équilibre de 1878. L'aléa est si grand qu'ils ne veulent pas sans nécessité absolue risquer une conflagration générale. Les petits sont plus ardents, plus impatients; mais le calcul des risques les retient aussi. A n'examiner que les bouillonnements du patriotisme et l'impétuosité des appétits, on s'attend à chaque crise à voir l'Orient prendre feu. En allant plus au fond des choses, on s'aperçoit que les chances de paix y dépassent celles de guerre.



A défaut de carrière sur le continent, l'activité conquérante de l'Europe s'est portée au delà des mers. Là aussi un certain équilibre s'est établi. Soit en fait, soit en vertu d'accords conclus en prévision de certaines éventualités, les puissances

coloniales se sont réparti les terres libres et ont délimité leurs sphères d'influence.

A l'égard des vieux États d'Extrême-Orient, remués de fond en comble par la pénétration de la civilisation occidentale, par le perfectionnement des outillages et la transformation des armements, on observe une politique expectante. A vouloir les absorber prématurément, l'organisme européen se détraquerait. Du reste, l'un de ces États s'est déjà si bien assimilé les méthodes de l'Occident que celui-ci est invité à méditer sur les destinées de la race jaune. L'âpreté au gain, l'acharnement à pénétrer de force dans des États fermés pour y commercer, aboutissent finalement à la création d'Etats armés pour toutes les concurrences.

C'est depuis longtemps le cas pour l'Amérique. Dans le Nouveau-Monde, les races indigènes, faibles et éparpillées, ont disparu ou sont en voie de disparition. Le blanc règne sans conteste. Mais les colonies européennes se sont élevées à l'indépendance. Il n'en reste qu'une grande rattachée à la métropole et son autonomie est si étendue que le Canada n'entre plus guère en compte dans la balance des forces européennes. Dans quelques générations, quand l'Amérique aura achevé de se peupler, qu'elle exportera moins de matières premières et de produits agricoles, qu'il lui faudra des débouchés de plus en plus vastes pour ses usines, que les syndicats locaux de travailleurs lutteront contre l'immigration, qu'elle possédera des escadres de cuirassés, que ses banques détiendront des capitaux à faire fructifier, l'Europe se trouvera en délicate posture vis-à-vis d'elle. Par contre, l'Amérique est appelée à devenir la meilleure auxiliaire de l'Europe contre les Jaunes si ceux-ci parviennent à s'organiser.

L'Afrique est la dernière réserve de l'Europe. Terre de civilisation antique comme l'Asie, du moins dans sa partie septentrionale, elle restait encore au commencement du siècle dernier ouverte presque tout entière aux convoitises. Soit que son régime fluvial la rendît moins accessible, soit que la domination musulmane, puissante pour la destruction, n'eût rien su faire vivre, soit que la collaboration de l'homme manquât trop au climat, l'Afrique du Nord était retombée dans la barbarie. L'Afrique du Sud ne possédait que quelques

comptoirs installés sur la route des Indes. L'Afrique centrale était inconnue. Brusquement, dans le dernier quart du XIXe siècle, l'Europe se rua sur le continent noir. La France y cherchait des dédommagements pour l'amoindrissement de son patrimoine. Le nouvel empire allemand, héritier de la Hanse, aspirait à l'expansion coloniale dans le seul continent qui ne fût pas encore occupé. L'Italie unie, héritière de Venise, de Gènes et de Rome, pensait à Carthage et à Cyrène. L'Espagne et le Portugal se souvenaient de s'être partagé le monde au delà des portes d'Hercule. Travaillé par la décomposition intérieure, le Portugal défendait à grand'-peine son bien. Mais l'Espagne, débarrassée des guerres civiles et amputée des Grandes Antilles, reportait autour de ses présides marocains les ardeurs de son tempérament militaire et ses espérances coloniales. Quand s'ouvrit le XXe siècle, toute l'Afrique, du Cap Blanc au Cap de Bonne-Espérance, du Cap Vert au Cap Gardafui, était découpée en tranches que s'étaient distribuées les puissances coloniales d'Europe. Même les républiques boers avaient succombé sous le poids de l'or de leurs mines. Dans l'intérieur, seule l'Abyssinie avait défendu victorieusement son indépendance. Le long de la mer, l'Islam ne gardait que le Maroc et Tripoli.

Le monde est petit. Il est circonscrit, reconnu, partagé. Bientôt il sera exploité dans les recoins naguère les plus mystérieux. Il n'y a plus de rôle pour les grands navigateurs, pour les grands explorateurs, plus d'aliment pour les grands appétits. Les rations sont faites. On est en contact partout. Pour s'agrandir, il faut prendre quelque chose à quelqu'un. Et pourtant les appétits n'ont pas diminué, l'honnêteté internationale n'a pas augmenté.



Tel est le milieu dans lequel se développent les événements qui depuis quelques années rendent l'Europe anxieuse.

Les crises qui se sont succédé à de courts intervalles depuis six ans ont été provoquées par l'impatience des réalisations. On s'est montré aussi pressé d'arriver au but que les automobilistes et les aviateurs. On a prétendu appliquer à la

diplomatie les progrès de la locomotion rapide. A peine un projet est-il ébauché que le public en réclame l'exécution immédiate. Si les gouvernements temporisent, hésitent à devancer l'heure prévue, les initiatives privées surgissent, s'ingénient à leur forcer la main sans s'embarrasser d'aucune objection, d'aucun scrupule. Paladins et aigrefins, chrétiens pratiquants et libres penseurs, pasteurs des âmes et officiants de la Bourse, soldats piaffants et bureaucrates assoupis se rencontrent pour pousser les gouvernements aux entreprises contre des peuples inoffensifs. Le public ne se préoccupe pas de l'opportunité. Il cherche des héros. Après quarante ans de paix, il a le goût du sang. Il s'extasie aux récits de combats où des Africains à peine armés servent de cibles à des troupes munies des instruments de destruction les plus perfectionnés. Plus il y a de morts, plus il est content. Quand on n'en trouve point sur le champ de bataille, il se console en lisant que l'insidieux ennemi a enlevé les cadavres. Il frémit d'aise à l'écho des bombardements. Il est fier de penser qu'on a fait tant de bruit sous le pavillon national.

Les hommes qui, plus soucieux des réalités que des apparences, apprécient à sa valeur la collaboration du temps font figure d'arriérés au milieu de ces grands patriotes qui ne connaissent que l'actualité. Néanmoins la logique des événements corrige les déviations de l'enthousiasme populaire. La politique est une créancière impitoyable : tôt ou tard elle fait payer les fautes.

On a commencé par la réalisation marocaine. En vertu d'arrangements conclus avec l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, approuvés par la Russie, la France avait l'assurance que l'empire chérifien, sauf la partie réservée d'un commun accord à l'Espagne, tomberait sous sa domination. Elle n'avait qu'à continuer sa politique traditionnelle dans le Moghreb et à utiliser les circonstances pour accroître sûrement son influence. Elle disposait de moyens d'action efficaces. Quand l'occasion favorable de pousser à fond l'opération se serait présentée, elle l'eût saisie avec un minimum de risques. Dans l'intervalle, chaque année écoulée eût amélioré sa situation et augmenté les chances du succès final. Le seul danger de cette

méthode, c'était qu'un tiers profitât de notre inertie apparente pour s'introduire dans la place. L'Allemagne, informée de la conclusion des accords marocains entre les puissances méditerranéennes, en avait pris acte sans protester. Il était manifeste qu'elle ne risquerait pas une intervention au Maroc qui aurait été une provocation adressée aux alliances et ententes en vigueur. Mais elle pouvait, sans encourir la même responsabilité, tenter d'arrêter une action engagée sans son assentiment. En toute hypothèse, si l'Allemagne nourrissait des desseins d'intervention au Maroc, le plus sûr moyen de l'exciter à y donner suite était de prendre de notre côté une initiative à un moment où nous n'étions pas en état de la soutenir. Ce fut précisément notre imprudence. Nous invitâmes le sultan Abd-el-Aziz à accepter un programme de réformes en 1905, au moment où notre alliée était aux prises avec le Japon, où notre état militaire sur terre et sur mer était affaibli au point que nous étions tombés au rang de puissance de second ordre. Les conditions générales et spéciales commandaient d'ajourner la réalisation de l'opération marocaine; on céda à l'avis des personnes qui se plaignaient qu'on eût déjà trop tardé.

Guillaume II fit le voyage et le discours de Tanger. Conseillé par lui, Abd-el-Aziz demanda la réunion d'une conférence internationale. Il s'agit alors de savoir si la France passerait outre. Elle ne pouvait plus procéder à la réorganisation du Maroc d'accord avec le sultan. Il lui fallait recourir à la force ou composer avec l'Allemagne. Tout bien pesé, on reconnut que l'emploi de la force exposerait à de trop gros risques. L'événement prouva que la balance des forces était assez bien équilibrée pour qu'une puissance ne pût pas — ou n'osât pas, ce qui revient au même — réaliser une opération qu'une puissance de l'autre groupe était résolue à empêcher. Il fut également établi que cette opposition devait se contenir dans de justes limites, sans quoi l'adversaire reprendrait l'avantage. La politique ne se fait pas à coups de poings, comme le pensent les impulsifs. Les coups sont réservés pour l'état de guerre: en temps de paix ils affaiblissent souvent celui qui les donne.

Si l'Allemagne eût été une bonne calculatrice, elle se fût contentée du consentement de la France à traiter avec elle l'affaire marocaine. Elle eût ainsi renforcé son prestige et

obtenu une compensation appréciable. Elle voulut davantage. Elle prétendit démontrer à la France l'insuffisance de l'alliance russe et l'impuissance de l'Angleterre à assurer à sa partenaire la jouissance des avantages stipulés dans la Déclaration du 8 avril 1904. C'était mettre en cause tout le système. Les intéressés firent front avec la France. A son tour l'Allemagne dut reconnaître qu'elle s'était avancée sur un mauvais terrain. Comme la Double-Alliance et l'Entente cordiale, la Triple-Alliance avait ses faiblesses. Au Maroc, l'Italie était tenue de marcher avec les puissances méditerranéennes. Elle hésita, il est vrai, un instant. Mais son intérêt bien entendu s'accordait avec la fidélité à sa parole : elle fit honneur à sa signature. Dès lors la conférence d'Algésiras tourna peu à peu contre ses instigateurs. Bon gré mal gré, devant l'attitude de la très grande majorité des membres de cette assemblée réunie sur sa volonté expresse, le Cabinet de Berlin dut se résigner à se rallier aux solutions qui consacraient en fait les droits spéciaux de la France. Toute l'Allemagne éprouva une déception : elle ne gagnait rien, elle s'interdisait pour l'avenir de gagner quelque chose, elle avait eu la mortification de voir l'une de ses alliées voter avec l'adversaire; elle emportait d'Algésiras l'unique satisfaction d'avoir été aussi désagréable que possible à la France.

Ce genre de satisfaction se paie cher. Instruite par l'expérience, la France travailla à remonter promptement au premier rang des puissances militaires. Aussi touchée qu'elle, l'Angleterre activa la construction de ses cuirassés et se mit à reforger sa vieille armée de terre devenue impropre à sa nouvelle tâche. Le mirage extrême-oriental évanoui, la Russie reprit conscience de ses destinées. Elle comprit la vanité de sa rivalité traditionnelle avec l'Angleterre. Commencées à Algésiras même, les conversations amicales entre diplomates russes et britanniques aboutirent à l'accord d'août 1907. La Triple-Alliance avait en face d'elle la Triple-Entente.



On a beaucoup dit au printemps de 1909 que la Triple-Entente était impuissante. Pour porter un pareil jugement, il faut perdre de vue l'objet de l'Entente et les faits.

Au mois de juillet 1908, la révolution turque surprit l'Europe. Les Occidentaux voient l'Orient à travers les contes des Mille et une Nuits. Il ne leur venait pas à l'esprit que les Turcs pussent vivre sous un autre gouvernement que le despotisme, même le plus abject. Ils riaient des protestations contre les abominations d'Arménie. A leurs yeux le cauchemar hamidien était toujours le rêve oriental. Quand le Sultan Rouge dut accepter la constitution de Midhat pacha des mains des Saloniciens, ce fut une stupéfaction. On se persuada que c'était une feinte comme à l'aurore du règne, que cela finirait par quelque massacre et le retour aux vieilles mœurs. Mais l'enthousiasme fut si spontané, si général, si émouvant qu'on mesura la profondeur de la répulsion des Ottomans pour le régime déchu et la force de leurs espérances dans l'avenir. On comprit que le nouveau régime pourrait durer. Les héritiers de l'Homme Malade s'alarmèrent. Le malade allait-il guérir, l'héritage échapper? Au mois d'octobre, presque simultanément, François-Joseph I[er] « étendit » sa souveraineté sur la Bosnie et l'Herzégovine que le traité de Berlin lui avait donné le droit d'occuper et d'administrer; Ferdinand de Bulgarie érigea en royaume indépendant sa principauté vassale ; la Crète proclama son union à la Grèce.

Comment ces trois événements affectaient-ils l'équilibre? Matériellement, les deux plateaux de la balance restaient chargés des mêmes poids. L'incorporation dans la monarchie dualiste des deux provinces ottomanes occupées depuis 1878 n'ajoutait pas un homme à l'armée, pas un florin au trésor de l'Autriche-Hongrie. L'évacuation du Sandjak de Novi-Bazar semblait même diminuer les facilités d'invasion des troupes de François-Joseph en Macédoine. La transformation de la principauté de Bulgarie et du vilayet privilégié de la Roumélie orientale n'enlevait pas un kilomètre carré à la domination effective du sultan. La réunion de la Crète à la Grèce, restée d'ailleurs nominale, privait la Turquie d'une possession jouissant déjà d'une large autonomie, sans troubler l'équilibre européen, ni celui des Balkans. Les deux grands groupements de puissances restaient exactement sur leurs positions. Moralement, l'effet était grand. Le droit public était violé. De la part de la Bulgarie vassale et de la Crète à demi émancipée, le geste était

naturel. On n'a jamais considéré qu'un peuple asservi qui se libère violemment commette une violation du droit des gens : il n'est pas engagé d'honneur vis-à-vis du maître dont il subit la loi. Mais ce qui était grave, c'était la contagion de l'exemple : c'était la perspective de la dislocation de l'empire ottoman et de l'ébranlement de toute la machine européenne. Quant à l'acte de François-Joseph, il avait une autre portée ; il déchirait le traité de Berlin et meurtrissait la Serbie. A Vienne, on entassait les explications officielles, mais aucune ne parvenait à être une justification ; elles se résumaient toutes dans la raison d'État. Le fait incontestable était la violation d'un traité solennel portant la signature de toutes les grandes puissances. D'autre part, le rêve serbe d'une Grande-Serbie s'effondrait. Les rêves ne prévalent pas contre les réalités ; ce ne sont point des titres à opposer aux possesseurs. Cependant, à un certain degré d'intensité et quand ils sont entrés profondément dans l'esprit national, ils font corps avec le patrimoine d'un peuple. Quand on arrache le voile d'illusion, il semble qu'on broie en même temps le cœur de ce peuple. Le cœur de la Serbie se crispa jusqu'à éclater quand les frères de Bosnie et d'Herzégovine furent proclamés sujets austro-hongrois.

La Triple-Entente n'a point pour objet de triompher de la Triple-Alliance, mais d'empêcher celle-ci ou l'un de ses membres d'établir une hégémonie. En octobre 1908, son rôle ne consistait pas à rétablir par la force l'ordre prescrit par les traités — l'équilibre matériel était intact —, mais à arrêter le désordre et à obtenir des sanctions à la fois morales et compensatrices. Le désordre fut arrêté. La Grèce renonça à bénéficier officiellement de la décision des Crétois. La Bulgarie fut contenue dans ses limites et paya à son ancien suzerain le capital de son tribut annuel. Le Monténégro fut affranchi de ses servitudes à l'égard de Vienne. La Serbie fut protégée contre les entreprises des partisans de la grande politique du Ballhausplatz qui lui imputaient à crime l'explosion de sa douleur. Comme la petite Bulgarie, la grande Autriche-Hongrie dut payer une indemnité au sultan dépossédé. Elle eut en outre à supporter d'immenses dépenses militaires et le discrédit où tomba son gouvernement pour s'être servi de moyens dégradants contre les Serbes de Belgrade et d'Agram.

Si le droit écrit n'eut point sa revanche dans une conférence, c'est que la Russie, puissance la plus intéressée après la Turquie, s'était désarmée en négociant à Buchlau, avant la crise, une satisfaction personnelle avec le principal contrevenant et en déclarant à celui-ci qu'elle ne ferait point la guerre. D'ailleurs la formalité de la conférence comportait autant d'inconvénients que d'avantages. En toute cette affaire, la Triple-Entente se montra hésitante, sans cohésion ; elle ne fut ni impuissante, ni soumise. Le succès, remporté sur la diplomatie russe, fut en somme si léger qu'il ne gêna, par la suite, en aucune manière, l'action du Cabinet de Pétersbourg dans les Balkans.



Au cours même de cette crise, en novembre 1908, l'Allemagne éprouva sur un autre terrain la solidité de la Triple-Entente et la force diplomatique de la France. Le différend soulevé à l'occasion de la désertion de quelques légionnaires du corps d'occupation de Casablanca ne fut pas un simple incident. La prétention du Cabinet de Berlin que, préalablement à la signature du compromis d'arbitrage destiné à fixer le règlement des questions de droit, la France exprimât des regrets au sujet des voies de fait dont un agent consulaire allemand aurait été victime pendant la poursuite des déserteurs, mettait en jeu toute la politique extérieure des deux pays. Derrière les formules protocolaires, derrière les questions de mots en discussion au mois de novembre 1908 entre Paris et Berlin, on sentait des volontés et des forces qui se mesuraient. En refusant de s'incliner devant une exigence mal fondée, en opposant à la pression de Berlin une résistance qui fut invincible, le gouvernement français défendait non seulement la France, son présent et son avenir, mais aussi ses alliés et amis qu'une défaillance de sa part eût affaiblis presque autant qu'elle. Dans l'affaire orientale, l'opinion était oscillante, troublée, mal préparée à apprécier les événements. Dans l'affaire de Casablanca, claire et touchant aux fibres de la nation, l'opinion fut décidée, unanime. Le sentiment du bon droit acquit toute

son ampleur. Le gouvernement allemand se vit mal engagé entre une opinion étrangère indisposée et une opinion nationale indécise : il signa un accord aux termes duquel des regrets ne seraient exprimés d'un côté ou de l'autre que conformément au jugement des arbitres sur les faits et sur la question de droit.

Peu après, il subit une autre déception partagée avec le Cabinet de Vienne. Les deux chancelleries avaient imaginé d'associer la France à leur politique en Orient; elles nous donnaient à entendre que le moment psychologique pour la liquidation de l'affaire marocaine était venu et que nous jouirions enfin de la liberté d'action souhaitée dans le Moghreb si nous consentions à exercer une pression amicale sur la Russie pour l'amener à ratifier l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Divers emprunts émis sur le marché de Paris devaient aussi donner la mesure de notre bonne volonté. L'appât chérifien était tentant après les anxiétés d'Algésiras et de Casablanca. Il séduisit quelques Français qui se firent les auxiliaires de la politique viennoise. Allions-nous devenir les complices des adversaires de notre alliée, mettre notre influence et notre épargne à leur disposition, traiter les affaires d'Orient en dehors de l'Angleterre? Sous des aspects inoffensifs, il y avait le germe de la ruine de la Triple-Entente. Le Cabinet de Paris reconnut le piège à temps. Il jugea que le désintéressement de l'Austro-Allemagne au Maroc ne valait pas une défection : à ce prix toute possession est précaire. Il resta inébranlablement attaché à ses alliés et amis.

Alors l'Allemagne se décida à transiger directement avec nous. En tout état de cause, surtout dans la situation troublée de l'Orient, mieux valait avoir en face de soi une France apaisée qu'une France mécontente. Après avoir essayé sans succès de l'intimidation, on se résigna à la douceur. Trois semaines après la conclusion de l'accord austro-turc, le 9 février 1909, c'est-à-dire à un moment où une entente spéciale avec Berlin ne pouvait plus avoir de rapport avec la solution de l'affaire bosniaque, M. Jules Cambon et M. de Kiderlen-Waechter signaient une Déclaration ayant pour objet « d'éviter toute cause de malentendu dans l'avenir » au sujet de l'exécution de l'acte d'Algésiras. Le gouvernement impérial,

« ne poursuivant que des intérêts économiques au Maroc, reconnaissant d'autre part que les intérêts politiques particuliers de la France y sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure », se disait décidé à ne pas entraver ces intérêts. De son côté, le gouvernement de la République s'engageait à ne poursuivre pour lui ou pour d'autres « aucune mesure de nature à créer un privilège économique ». Les deux pays devaient associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourraient obtenir l'entreprise. Matériellement, la Déclaration du 9 février conciliait dans une juste mesure les intérêts politiques de la France avec les besoins économiques de l'Allemagne. Moralement, elle consacrait le principe de l'équilibre. C'était un grand résultat.

Il ne dura pas. L'association économique prévue eut de rares occasions de fonctionner. Elle se heurta à des obstacles locaux, à des compétitions de sociétés, à la défiance de l'Espagne, et aussi à des considérations d'ordre général. On ne tarda pas à se demander si, dans l'esprit des hommes d'État allemands, il n'était pas sous-entendu que l'association limitée au Maroc devait s'étendre ailleurs, être le symbole et le point de départ d'un consortium plus vaste. Il sembla que les financiers de Vienne et de Berlin traitaient le marché de Paris un peu en place conquise, que l'épargne française était appelée à fournir les fonds d'entreprises rivales des nôtres, à solder les comptes de l'opération bosniaque, à renouveler le matériel de guerre austro-hongrois, à faciliter la construction du chemin de fer de Bagdad. A Constantinople, l'exercice normal de notre action traditionnelle rencontrait l'hostilité persistante de l'ambassade d'Allemagne. Nos facilités d'action au Maroc devaient-elles avoir pour contre-partie notre renonciation à une influence séculaire dans le Levant? Pendant deux ans, les choses restèrent en suspens. La Déclaration du 9 février fut appliquée à la lettre, dans un sens plutôt restrictif. Les arrangements économiques restèrent pour la plupart à l'état de projets, la réorganisation de l'empire chérifien à l'état d'ébauche.

Au printemps de 1911, les choses changèrent brusquement. Sur l'appel du sultan Moulay-Hafid et du consul de France à Fez, le gouvernement de la République envoya à Fez une expédition militaire chargée de débloquer la capitale menacée

par des tribus rebelles et de délivrer la colonie européenne, notamment les officiers instructeurs des troupes chérifiennes. L'expédition s'acquitta heureusement de sa mission. Seulement elle dut étendre ses opérations pour se protéger, établir des postes pour assurer ses communications, installer des garnisons pour prévenir le retour du danger qu'on venait de conjurer. C'était l'occupation militaire, partielle, mais permanente. L'Espagne ne voulut pas se laisser distancer. Une convention secrète, conclue en 1904 avec la France sous les auspices de l'Angleterre, lui reconnaissait, sous certaines conditions et en prévision de certaines éventualités, une certaine zone d'influence au Maroc. Mise en défiance par le refus de ses offres de coopération à Paris, l'Espagne occupa Larache et El Ksar; elle annonça l'intention d'occuper Ifni. L'acte d'Algésiras s'effritait. Le 1er juillet, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris vint au quai d'Orsay informer notre ministre des Affaires étrangères que « le gouvernement allemand, soucieux de répondre à l'appel des maisons de commerce et des protégés allemands d'Agadir inquiets de la situation troublée de la région, avait envoyé dans ce port un navire de guerre chargé d'assurer en cas de besoin la sécurité de ces maisons et de ces protégés ».

L'acte d'Agadir a-t-il entraîné une rupture d'équilibre entre la Triple-Alliance et la Triple-Entente? A défaut d'une réplique immédiate de l'autre partie, a-t-il fait pencher la balance du côté de l'Allemagne? L'acceptation de négociations sous la menace équivalait-elle à une abdication? Isolé des circonstances, l'envoi de la *Panther* devant Agadir pourrait être interprété ainsi. Mais il y a les circonstances.

En signant l'accord de février 1909, le gouvernement français avait préféré à la politique de réalisation immédiate, de conquête, celle de temporisation, de pénétration pacifique. Il ne sut pas assurer l'exécution de son programme. Il n'entreprit rien, sans doute, qui dépassât les limites de l'accord ; mais il n'osa ni réprimer les excès de zèle des agents civils et militaires partisans de la conquête, ni contenir les intempérances de la presse, ni redresser l'erreur commune que depuis février 1909 l'acte d'Algésiras était caduc. Il

laissa ses officiers instructeurs à Fez édicter un règlement militaire dont la stricte application devait soulever les tribus. Il identifia l'honneur du drapeau avec le succès d'opérations d'intérêt chérifien. Il manqua de prévision, de volonté, de sang-froid. Quand il décida la mise en marche d'une expédition contrairement à ses intentions primitives les plus formelles, il donna aux puissances des promesses qu'il ne pouvait tenir. Il éveilla les défiances de l'Espagne par une attitude ambiguë, et quand il se vit pris dans l'engrenage auquel il s'était flatté d'échapper, quand il se sentit exposé au reproche de mauvaise foi, il fit secrètement à Berlin des avances. Il provoqua lui-même l'ouverture de nouvelles négociations, il indiqua le Congo comme élément de compensation. Il ne consentit donc, après l'envoi de la *Panther* devant Agadir, à rien qu'il n'eût admis d'avance. Si le public français, non initié aux tractations confidentielles, entretenu dans l'illusion patriotique de la conquête, reçut l'impression d'une défaite quand il vit recommencer à Berlin des conversations qu'il croyait closes depuis deux ans, la responsabilité de sa désillusion remonte aux ministres qui ont laissé se créer un état de choses menant fatalement à un conflit.

Même dans ces conditions, la Triple-Alliance ne prenait point l'avantage. L'Allemagne n'avançait au Congo que parce que la France avait voulu avancer trop vite au Maroc. Il n'y aurait eu prépondérance que si l'Allemagne avait demandé et obtenu une compensation hors de proportion avec l'importance de son désintéressement au Maroc. Elle la demanda en effet, mais ne l'obtint pas. Quand elle réclama le Congo occidental jusqu'à la Sangha, elle vit se dresser devant elle l'Angleterre. Elle dut renoncer à l'espoir de s'installer elle-même dans une partie quelconque du Maroc ou de nous enlever une grande colonie. La Triple-Entente remplit donc efficacement son rôle naturel. Après quelques semaines de crise, les conditions de la transaction furent débattues librement, courtoisement, sans pression, entre Paris et Berlin. La France paie d'une partie du Moyen-Congo sa précipitation à « réaliser » le Maroc. Elle peut demander compte de cette diminution de patrimoine aux ministres responsables. Il ne serait pas exact de dire qu'elle a subi un échec.

Le prestige de l'Allemagne ne sort point grandi de cette épreuve. La rudesse des manières de la Wilhemstrasse a fourni à l'Angleterre l'occasion de faire entendre un avertissement qui a été compris. Elle a troublé l'opinion dans l'empire même, agité l'Europe, inquiété la Belgique, renforcé en France le sentiment national.

En ce moment la politique de réalisation s'applique en Tripolitaine. L'ultimatum italien du 27 septembre 1911, la déclaration de guerre qui suivit vingt-quatre heures plus tard, l'ouverture des hostilités sur les côtes albanaises avant même que ce court délai fût expiré, sont des actes de force sans aucun rapport avec le droit. Les justifications invoquées à Rome s'inspirent uniquement de la raison d'État. Les arguments juridiques n'interviennent que pour la décence de la conversation internationale. L'acte est plus brutal, plus offensant pour la Turquie que l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Les conséquences peuvent en être immenses. Mais en soi, limité à son objet, il ne rompt pas l'équilibre. Le passage de la Tripolitaine sous l'influence italienne était prévu, accepté d'avance par les membres des deux systèmes d'alliances; la prise de possession ne modifie pas leurs rapports entre eux. L'irruption de l'Italie dans le vilayet de l'Afrique du Nord allonge la liste des coups de force, elle n'implique aucune supériorité du groupe auquel appartient l'État envahisseur.

***

Il y a donc toujours une Europe. Elle n'est pas ce qu'imaginent les idéologues. Ce n'est point une amphictyonie où les différends entre États égaux sont soumis à des juges. Ce n'est point non plus un chaos où les peuples errent sans boussole. C'est un agrégat composé d'éléments humains, soumis à des pressions constantes d'intérêts et de forces. Après les grands bouleversements, les grandes guerres, il se produit un tassement, et l'on dit alors qu'il y a une Europe. Mais l'Europe de la Sainte-Alliance ou l'Europe de Bismarck sont-elles des modèles à proposer à l'admiration publique? Depuis le tassement occidental de 1871 et le tassement oriental de 1878, il se

manifeste sur divers points une tendance à l'expansion, à la décomposition et à la recomposition. Des éléments longtemps comprimés se font jour. Le travail qu'on remarque à l'intérieur des sociétés se produit aussi dans la société des nations. Devant ce spectacle qui dure depuis le commencement du monde, il est plaisant de voir l'homme s'étonner, s'agiter, s'écrier qu'il n'y a plus rien. Il y a ce qui a toujours été : des conflits d'éléments et de forces, dont la source est dans la nature même.

L'équilibre des alliances et des forces a résisté aux crises qui ont ébranlé l'Europe depuis six ans. Sera-t-il détruit par une nouvelle secousse? Les menaces apparaissent à tous les coins du globe : en Orient, où l'héritage déjà entamé de l'Homme Malade suscite les convoitises ; en Perse, en Chine, où les vieux gouvernements tombent en poussière; en Amérique, où de colossales ressources sont employées à la construction d'une marine de guerre appelée à jouer on ne sait quel rôle; en Afrique, où des hommes d'affaires s'unissent à des hommes d'État pour combiner des remaniements; en Europe même, où les luttes de races et les rivalités économiques tendent à remplacer les guerres de magnificence et les rivalités dynastiques. Quel doit être le rôle de la France pendant les années qui viennent?

A plusieurs époques de son histoire, la France a manqué l'occasion de devenir la plus grande France. Le Grand Roi a usé si mal à propos d'admirables forces qu'à peine a-t-il pu défendre ses frontières vers la fin de sa vie. Le Grand Empereur a laissé une France diminuée dans une Europe où tous les anciens rivaux s'étaient agrandis. Les projets de reconstruction européenne de Napoléon III ont abouti à la fondation d'une Allemagne hostile et d'une Italie jalouse. Aujourd'hui l'Europe est constituée de telle façon que même une guerre heureuse ne pourrait procurer à la France d'autre profit territorial que sa frontière de 1870. Le temps des vastes espoirs est révolu. Un autre rôle nous incombe.

Nous devons travailler au maintien de l'équilibre, arrêter les tentatives d'hégémonie, nous opposer à toute combinaison qui aurait pour objet l'absorption des petits par les grands. Si les grands devenaient plus grands, nous deviendrions relativement plus petits. La portion qui nous écherrait pour prix de

notre complicité rétablirait-elle les proportions? Notre intérêt concorde donc avec le respect du droit. Tous les États existant actuellement en Europe ont droit à la vie et leur spoliation nous atteindrait indirectement. Nous devons, nous et nos amis, veiller à la sauvegarde de leur pleine indépendance.

La Turquie se trouve dans une situation particulière. État musulman gouverné comme une armée en campagne, inaccessible jusqu'en 1908 aux progrès les plus élémentaires de la civilisation, soumis à un despotisme ignominieux, théâtre de crimes atroces contre l'humanité, l'empire ottoman avait tout fait sous Abdul-Hamid pour se mettre en dehors de la famille européenne. Son existence était à la merci d'un accident. La révolution de 1908 eut pour but de le replacer dans le concert des nations. Il n'est guère de révolution sans crise extérieure, et la crise de 1908-1909 fut grave. Mais, en somme, le nouveau régime a sauvé tout ce qu'il était possible de sauver, et il dure. Il mérite d'être encouragé. La Turquie constitutionnelle doit résoudre de redoutables problèmes et sans doute a-t-elle commis de nombreuses erreurs. Pourtant sa tâche est si rude qu'il est équitable de lui faire crédit. Sa durée est liée à l'ordre général. Sa chute risquerait de déchaîner tous les conflits latents en Europe. Par tradition, par justice, en considération de notre commerce et de la propagation de notre langue, nous devons prêter notre concours à la Turquie dans la mesure où elle contribue de bonne foi au maintien de l'équilibre et à l'avancement de la civilisation.

La France a ses intérêts vitaux en Europe. Elle commettrait un suicide en se laissant affaiblir sur le continent pour se développer au delà des mers de façon à déplacer l'axe de sa politique. Elle fera œuvre saine, utile, profitable, glorieuse peut-être, en portant en Afrique le trop-plein de son activité. Elle y trouvera des débouchés pour ses produits, des matières premières pour ses manufactures, des placements pour ses capitaux, un terrain d'action pour ses soldats, un champ immense d'expansion pour sa langue. Mais ses grands établissements doivent rester dans le rayon d'action de ses flottes. Nos colonies d'Asie sont de précieuses réserves; il importe de les conserver et de les faire prospérer; mais il ne faut point les étendre, ni surtout s'empêtrer dans le guêpier chinois. Nous ne disposons

ni d'assez de troupes, ni d'assez de bateaux pour soutenir aussi loin une politique d'agrandissement. En Afrique même, notre installation doit être agencée de façon qu'il ne soit jamais nécessaire d'y envoyer des troupes destinées en cas de mobilisation à nos marches de l'Est. La force intacte en Europe est la condition absolue de notre sécurité sur le continent et de la conservation de nos colonies. Quand la défense de la métropole vient à être compromise, les colonies ne sont plus qu'un objet de convoitise. Les coloniaux qui perdraient de vue cette vérité seraient non seulement de mauvais citoyens, mais de mauvais coloniaux.

L'état militaire de la France, si près de la perfection qu'il puisse arriver, ne suffirait pas à la protéger contre la mauvaise fortune si elle manquait à ses obligations morales. La principale de ces obligations est la bonne foi. Démocratique et sujet aux changements de personnes, le gouvernement de la République est impropre à lutter de roueries avec les hommes dirigeants des monarchies. Il lui est difficile de suivre, de ministère en ministère, des affaires louches qui impliquent le secret. Il ne recueillerait pas le bénéfice de ses finesses, se déconsidérerait et tomberait dans l'isolement sans honneur. Il importe non seulement qu'il soit effectivement de bonne foi, mais qu'il paraisse l'être. Ici, l'apparence jointe à la réalité prend un relief singulier. Une réputation solidement établie de loyauté, c'est pour le diplomate comme pour le négociant une arme de premier ordre dans la concurrence.

Avec l'ensemble de ses forces matérielles bien organisées et de ses forces morales bien dirigées, la France d'aujourd'hui est capable de faire face à n'importe quelle situation. L'accord de ces forces est nécessaire. Une politique de fermeté à l'extérieur est incompatible avec une politique de décomposition à l'intérieur : de même les efforts coordonnés de toute une génération à l'intérieur sont exposés à être anéantis par une diplomatie imprévoyante. Il est de la fonction de tout gouvernement de veiller à ce que les énergies de tous les citoyens, sans distinction de partis, concourent à la double tâche du progrès dans l'union au dedans et de la paix dans l'honneur au dehors.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

AU PAYS DE SALAMMBÔ

— NOTES DE VOYAGE —

(1858)

AVANT-PROPOS

Au pays de Salammbô!... C'est le titre qui nous paraît le mieux convenir à ces notes griffonnées par Gustave Flaubert sur un carnet de poche, témoignages immédiats du voyage qu'il fit en Afrique à l'intention de son magistral et prestigieux roman.

Dès le mois de mai 1857, il écrivait à Jules Duplan : « Voilà 53 ouvrages différents sur lesquels j'ai pris des notes depuis le mois de mars... Quant au paysage, c'est encore bien vague... » Et, sans doute, en l'automne de cette même année, il confiait à Ernest Feydeau : « Quant à l'archéologie, elle sera *probable*, voilà tout. Pourvu qu'on ne puisse pas me *prouver* que j'ai dit des absurdités, c'est tout ce que je demande... Et puis, cela importe fort peu... Un livre peut être plein d'énormités et de bévues et n'en être pas moins fort beau... » Mais, le 23 janvier 1858, il déclarait à mademoiselle Leroyer de Chantepie : « Il faut absolument que je fasse un voyage en Afrique. Aussi, vers la fin de mars, je retournerai au pays des dattes. J'en suis déjà tout heureux! Je vais de nouveau vivre à cheval et dormir sous la tente... Ce voyage du reste sera court. J'ai seulement besoin d'aller à Kheff (à trente lieues de Tunis) et de me promener aux environs de Carthage dans un rayon d'une vingtaine de lieues pour connaître à fond les paysages que je prétends décrire... » Et, de Tunis, le 8 mai 1858, il mandait à ce même Feydeau : « Si tu ne veux pas ma mort, n'exige pas de lettres. J'ai cette semaine été à Utique, et j'ai passé quatre jours entiers à Carthage, pendant

lesquels jours je suis resté quotidiennement entre huit et quatorze heures à cheval. Je pars ce soir à cinq heures pour Bizerte en caravane et à mulet; à peine si j'ai le temps de prendre des notes... Il est probable que je m'en irai d'ici à Constantine *par terre*; cela est faisable, avec deux cavaliers du bey. Arrivé sur la frontière, à quatre jours d'ici, le commandant de Souk'ara me donnera des hommes qui me mèneront jusqu'à Constantine. Ce voyage est plus facile de Tunis à Constantine que de Constantine à Tunis, et cependant peu d'Européens l'ont encore fait. De cette façon, j'aurai vu tous les pays dont j'ai à parler dans mon bouquin. » Enfin, de Croisset, en juin 1858 : « J'ai d'abord passé quatre jours à dormir, tant j'étais éreinté; puis j'ai repassé à l'encre mes notes de voyage[1]... »

Ces notes repassées à l'encre, — sous laquelle, de-ci, de-là, le crayon est encore visible, — et celles que Flaubert, à peine revenu, s'empressa d'y ajouter, nous en respectons la forme abrupte et le désordre plus que familier; nous nous permettons seulement d'y pratiquer des coupures.

Ce ne sont que des notes, il faut l'avouer, comme celles qu'un peintre, en plein air, prend sur un calepin, à côté d'un croquis, pour aider ensuite sa mémoire. Mais, si le détail en est toujours menu et souvent sec, n'est-il pas curieux de surprendre un tel artiste, à la veille d'une telle œuvre, en ces préparations? Et, s'il arrive qu'on se fatigue à égrener les scrupules de son infatigable conscience, il arrive aussi qu'on soit récompensé tout à coup par la brusquerie d'un trait significatif ou d'une touche pittoresque. Aussi bien, parmi ces recherches et trouvailles qui doivent servir à *Salammbô*, il est amusant de reconnaître, à l'occasion, le réalisme savoureux de *Madame Bovary*, voire, par avance, la naïveté ironique de *Bouvard et Pécuchet*, — sans qu'il y manque, d'ailleurs, l'allégresse lyrique de *la Tentation*, témoin ce cri final : « Que toutes les énergies de la nature, que j'ai aspirées, me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre! A moi, puissances de l'émotion plastique! résurrection du passé, à moi! à moi! »

Inédites jusqu'à ce jour, — et, sans doute, sauf des lettres conservées en quelque profond secrétaire, est-ce les dernières lignes de Flaubert qui le soient encore, — ces notes, dont la *Revue de Paris* a la primeur, se retrouveront, avec d'autres, dans un prochain volume de l'exemplaire édition que publie M. Louis Conard[2].

1. *OEuvres complètes de Gustave Flaubert. — Correspondance*, troisième série (1854-1859). — Paris, 1910; Louis Conard, éditeur.

2. Dans le second des deux volumes qui paraîtront bientôt sous ce titre : *Notes de Voyage*.

Lundi 12 [avril 1858].

Mélanie a été me chercher un fiacre. — Au chemin de fer. Mes trois compagnons, bêtes de nullité : 1° blond, à pointe; 2° vieux mastoc, blanc, collet de fourrure à son manteau; 3° monsieur bien, étant « du Nord » et s'occupant d'agriculture : il disserte sur les huiles. — La nuit est belle et les étoiles brillent. Je fume et refume en retournant en moi toutes mes vieilleries.

A Lyon, la place où la statue de Nieuwerkerke déshonore l'univers. — Un barbier au coin de la rue. — Je lis : *Café du Monument.*

Je m'empiffre à Valence avec rapidité et délices. — Ma joie de voir des montagnes et le Midi! — A Avignon, des sorbets à la glace. — Mes trois compagnons se sont changés en trois autres plus supportables. — Grand étang à droite, bastide.

Marseille : la mer bleue! — Omnibus : deux vieilles dames. — Chez Parrocel, tout est plein par le maréchal Castellane : on me loge tout en haut dans une petite chambre. — Télégraphe. — Bureau des paquebots. — Je me bourre de bouillabaisse et je vais au café : amateurs marseillais jouant aux dominos.

Le lendemain mercredi, visite à bord de l'*Hermus*, dans le port neuf. — Jardin zoologique : délicieux. — Une cascade tombe et babille pendant qu'un lion rugit. — Des paons sur des arbres : un paon blanc. — C'est un endroit délicieux.

Jeudi, promenade au musée. — Les rues du vieux Marseille. Les murs des maisons s'effritent. Les femmes petites, noires, en cheveux : évidemment, le type italo-arabe. Pas une ne m'accoste, même de l'œil : quel bel éloge de la police!

Promenade au Prado. — Retour à l'hôtel. — M. Touraide ou Touraine, tout blanc, un père Lormier passé à la mélasse, met son bonnet de velours pour dîner. — Son épouse le regarde. — C'est un avocat d'Aix que les cors aux pieds préoccupent vivement : « Mes bottes... » Et la femme idem : « Je ne peux mettre que de vieilles bottines. »

Le soir, Gymnase-Dramatique, où l'on chante diverses

romances. L'odeur des latrines est tellement forte que je m'enfuis.

Vendredi, midi, embarquement. — Beaucoup de troupiers. Des émigrants, pêle-mêle, sur le pont. Tout cela se calme. Le vent fraichit : on disparaît dans ses cabines. — Jamais je n'ai vu de personnel plus insignifiant ni plus taciturne. (Je n'ai pas depuis huit jours échangé dix paroles.) — Le navire roule : engourdissement et mal de tête. — Le soir, la lune se lève, mince et recourbée comme le patin d'une Chinoise.

Toute la journée du samedi, malaise et engourdissement. — Je dîne dans ma cabine, couché.

A 5 heures, dimanche, je monte sur le pont : la terre d'Afrique est devant moi. — A droite, montagnes noires de médiocre hauteur. — La mer foncée. — On ne sait pas très-bien où est Stora. — Un petit officier de cavalerie ressemble un peu à Pendarès. Une femme de chambre, sylphide avec un œil à demi clos, a été dans l'Inde; chapeau de soie puce, éreinté. Les émigrants sont toujours sous le capot, pêle-mêle; les troupiers enveloppés dans de grandes couvertures grises, comme des cadavres, — Le navire se balance et balance tout cela monstrueusement. — Un Russe, grande redingote, l'air *rébarbaratif*. Son compagnon, grand, blond, un peu sot, répète : « Les hommes forts sont plus malades, tandis que les faibles supportent mieux : ainsi, moi. » — Mais la plus belle balle, c'est un bourgeois hideux, le Ferrand des *Mystères de Paris* : cravate blanche, habits noirs fripés, chapeau blanc très haut et défoncé; couturé de petite vérole. — Une destinée ignoble est gravée là. — Il a fait tous les métiers et il doit être ou maître d'école ou pharmacien.

Débarqué dans une barque maltaise qui est de Naples. — L'homme qui la conduit a de gros favoris; nez de vautour. Il sourit. Ses cheveux noirs sont par petites mèches, comme des paquets de ficelles goudronnées.

Hôtel des Colonies. — Télégraphe. — Une mosquée à droite. — Des Arabes couverts de grands linges grisâtres. — Un, surtout, un vieux, chassant un âne qui porte des

fagots. — La rue principale a des arcades genre rue de Rivoli. — Des Arabes jouent des couteaux au tourniquet. — Beaucoup de cafés. — Deux petits rochers à l'entrée du golfe. — L'*Hermus* est en face de moi, devant Stora. — A gauche, sur les rochers, la route de Stora à Philippeville. — Sous ma fenêtre, allant à droite, un chemin. — La mer est toute bleue; des cormorans jouent dans l'air.

Dimanche, 4 h. 1/2 du soir.



Philippeville.

Maisons à toits en tuiles; elles sont blanches et toutes modernes. — Je suis sous la mosquée qui est bâtie sur le versant droit (tournant le dos à la mer). — Roses, nopals, petites fleurs bleues.

Rencontré trois religieuses et des enfants qui faisaient s'envoler des écouffles. — Il y a, devant la mosquée où je suis, beaucoup d'herbes. — Des oiseaux crient dans les créneaux de la mosquée. — En face de moi, derrière une caserne, une grande meule de foin. — Çà et là un bouquet de genêts. — Le ciel bleu pâle.

Le soir, baraques de saltimbanques.

Deux espèces de nains, parmi les ruines, recueillis dans le théâtre, — trapus, têtes énormes, vêtements striés : — travail évidemment punique.



Constantine.

Parti le soir, dimanche, sur la banquette. Il y a derrière moi deux Maltais, un spahi et un Provençal ou Italien. La voiture craque et gargouille comme un ventre trop plein. Ces animaux, derrière moi, puent et gueulent. Le Provençal veut blaguer le spahi, qui rit en arabe; les Maltais hurlent : tout cela n'a aucun sens qu'un excès de gaieté. — Quelles odeurs! quelle société! « Macache! macache! » — A ma droite, un petit monsieur tout en velours, entrepreneur de toute espèce de choses, assurances, terrains, etc. Il a été spahi.

La route est bordée de saules; les montagnes sont basses. Cela ressemble au centre de la France. — La poussière obscurcit la lumière des lanternes. Il fait très chaud. J'ai mal aux yeux. — En montant à pied une côte, mon voisin me montre une place où il a, une nuit, en p...ant ainsi avec d'autres voyageurs, aperçu trois lions, couchés tranquillement : le pays en est plein.

La végétation diminue; les montagnes grandissent : — nous montons toujours. — Elles sont d'un vert épinard à ma gauche ; celles de l'horizon grises par le sommet.

On commence à descendre. — De pauvres Arabes couverts de haillons (pas *une* femme) chassent des ânes couverts de branches avec leurs feuilles. — Des jardins au bord de la route. — Des roses; un palmier, mais vilain. — Une chèvre jaune et sans cornes broute sur une pente à droite.

Les montagnes du fond s'accumulent. On tourne sur la gauche pour gagner Constantine et l'on monte — à pied : — interminable ascension. — Un de nos compagnons (un horloger), horriblement pied-bot, monte avec sa béquille.

Sous les remparts de Constantine, place grise, en pente, couverte d'Arabes. — Leurs cahutes, en forme de loge à chien, ont un toit (ce qui les différencie de celles des fellahs). Elles sont en pierres et en boue, hautes de trois à quatre pieds. — Le terrain est très en pente. — Les hommes font de longues masses blanc sale, flottant; ce qu'il y a de plus brun, ce sont les visages, les bras et les jambes. — Cela est d'une pauvreté et d'une malédiction supérieure : ça sent le paria. — Ce sont d'anciens habitants rejetés hors la ville.

On entre par la place d'armes : zouaves faisant l'exercice. — En face, la pyramide du général Damrémont. — Des garçons d'hôtel vous assaillent. — Hôtel du Palais.

M. Vignard, chef du bureau arabe. — Des décombres devant la porte; entrée par de petits couloirs à porte basse; patio, colonnes, murs blanchis à la chaux.

Visite chez le pharmacien, le D[r] Reboulot, élève de J. Cloquet.

Le secrétaire de M. Vignard, Salah-bey, petit-fils du bey de Constantine, grand jeune homme pâle, à tournure distinguée et un peu molle. — Il me mène dans les bazars, lesquels me

rappellent ceux de la Haute Égypte. — Tous les hommes en blanc, à figure brune. — Je sens (je re-sens) cette bonne odeur d'Orient qui m'arrive dans des bouffées de vent chaud.

Visite à trois mosquées : elles sont fraîches : les tapis alternent avec des nattes. — Dans l'une, un homme accroupi écrit, à un petit pupitre, à côté du tombeau d'un marabout. — Une autre : des figuiers dans la cour abritent des tombes. — A la mosquée de Sidi-el-Kettani, Salah-bey me montre celle de son grand-père. — Dans un compartiment entouré de grilles en bois, tombe d'une femme, entourée de voiles verts et jaunes : c'est là que dort une de ses aïeules, une vierge mystique, qui n'a jamais voulu se marier et qui est devenue maraboute. Deux hommes dorment au pied.

Salah-bey me conduit jusqu'aux bords du Rummel, près des débris du pont d'El-Kantara.

Retour chez M. Vignard. — Promenade à cheval. — Il me montre, en descendant, trois gaillards grêles et étranges : ce sont des mangeurs de haschisch, chasseurs de porcs-épics; quand ils en ont pris un, ils font un grand dîner. — Ces mêmes hommes prennent les hyènes vivantes, les amènent à Constantine et les lâchent à leurs chiens. — Pour prendre une hyène, ils vont à sa caverne, bouchent l'ouverture avec des toiles, et y laissent un trou. Ils poussent une sorte de *zagarit*: l'hyène vient au bord; le chasseur lui parle : « Tu es jolie, on te peindra de henné, on te donnera un mari, des colliers, etc. » L'hyène s'avance, l'homme passe sa main enduite de bouse de vache : cette graisse dont il frotte la patte de l'hyène plaît à cet animal et il y passe un nœud coulant. Alors les autres chasseurs, placés derrière, tirent à eux et la bâillonnent.

Nous mettons pied à terre. On contourne le rocher, sur un petit sentier bordé d'un parapet, et l'on entre dans le Rummel. — Cascades. — Peu d'eau au fond du torrent. — Énormes. à-pic. couleur rouge, des trous d'oiseau : des gypaètes tournoient dans l'air. — Une arche naturelle; elle a bien. de hauteur. deux cents pieds : c'est par là que des gens de Constantine, lors de la prise de la ville, sont descendus au bout d'une corde. — Quant au bey, le tableau de Court est faux : il était dans l'intérieur.

Puis une sorte de tunnel. — En continuant, on arrive au

pont d'El-Kantara. — Le Rummel me rappelle Gavarnie et Saint-Saba : c'est dans ce goût. — Quelquefois le rocher s'élargit en manière de cirque. C'est un endroit féerique et satanique. — Je pense à Jugurtha : ça lui ressemble.

Légende :

Un nègre et un Romain se trouvaient au passage d'une rivière, en même temps qu'une jeune fille. Le Romain avait un cheval. Contestation pour passer la fille afin d'en jouir. Elle se défend. Le Romain lui prête son cheval et elle passe seule. Ils passent ensuite tous les deux, et, là, la bataille commence entre eux à qui l'aura. Le nègre est tué. La jeune fille, au moment d'être .... est changée en rocher, et les deux hommes en deux rivières, le Rummel et le X..., condamnés perpétuellement à tourner autour d'elle et à lui baiser les pieds.

Dîner avec le directeur des postes et trois autres messieurs : ils connaissent la *Bovary* !



Nuit affreuse en diligence.

Arrivé à Philippeville à 6 heures. — Au lit jusqu'à 3.

Visité le jardin de M. Nobels, en vue de la mer : rosiers en fleurs embaument. — Une mosaïque, trouvée sur place, représente deux femmes, l'une assise et conduisant un monstre marin à bec d'aigle, une autre assise et conduisant un cheval ; — des iris entre les oreilles font des flammes rouges. — Une troisième, danseuse, avec des anneaux aux chevilles, pieds et jambes remarquables de forme et de mouvement, la droite sur la gauche. — Le champ est semé de poissons. — Le nègre jardinier qui m'a conduit va m'emplir un arrosoir et asperge la mosaïque pour me la faire voir. — Je suis pris de tendresse dans ce jardin ! — Le temps est brumeux. — Les soldats de la terrasse en face jouent des fanfares.

Difficulté pour avoir une voiture. — La mer est mauvaise ; toutes les barques parties. — Cabriolet que je mène.

Départ de Stora à 6 h. — Nous mouillons à 8 h. 1/2, à l'abri du Cap de Fer.

Écrit le soir à 10 h.

Le navire roule un peu sur ses ancres.

Le vent d'Est nous force à passer la nuit au Cap de Fer. — Le lendemain mardi et le mercredi, restés au Fort Génois à cause du mauvais temps et de l'hélice prise dans une chaîne de bouée.

Jeudi, débarqué à Bône. — Plage d'où la mer se retire : les chevaux se baignent à une grande distance du rivage. C'est désert, bête et lamentable. — Les montagnes sont vertes. — Hippone : mamelon vert dans une vallée entre deux montagnes, inclinant un peu sur la gauche.

Nous montons à la Casbah. Prisonniers militaires terrassant une terre blanche en plein soleil. Inscriptions exaspérantes sur les murs ; tout en est maculé. — M. de Bovy et M. de Krafft trouvent cela tout simple.

Le gouverneur, grand blond, à barbiche. — L'abbé de la Fontan charmant : un Fénelon brun.

En redescendant, nous voyons nos plongeurs napolitains qui sortent de l'église Saint-Augustin, où ils avaient été prier pour que le ciel leur accordât une augmentation de paie.

Histoire de l'amulette de M. de Krafft : — *il y croit*, quoi qu'il dise.

La faculté d'assimilation des Russes est-elle une puissance? Ne faut-il pas, *pour vaincre*, un élément nouveau, une originalité quelconque? Qu'apportera une pareille race d'hommes?... Merveilleux comme des mécaniques.

Je passe la nuit à causer avec le commandant. Il sait par cœur bon nombre de vers de Virgile et d'Hugo. C'est un ancien voltairien devenu catholique. Il accomplit toutes ses pratiques. — Est-il sincère? — Front élevé, exalté ; petite taille ; bouche épaisse et très sensuelle.

La nuit est douce, humide, claire. Cependant la lune de temps à autre voilée. Les étoiles brillent et la mer est calme.

A notre droite, nous passons près des « Deux Frères », qui ont l'air de vagues éléphants ou d'hippopotames, de je ne sais quels monstres sortant de la mer. Ces grandes masses noires sont effrayantes, sous la lune, au milieu du désert des flots. — Les falaises qui se suivent depuis Philippeville finissent au Cap Blanc ; le rivage s'abaisse et continue à plat. — Au loin, à gauche, les *Cani*.



L'entrée par la Goulette me rappelle l'Égypte : terrains bas, murs blancs. — Du bleu, du bleu. — Une silhouette d'homme ou de maison se dessinant là-dessus.

Douane. — Barque, deux grandes voiles, bon vent; nous penchons. — La couleur jaune du lac me rappelle le Nil.

Hôtel de France dans une ruelle, comme l'Hôtel du Nil. — Un tas de femmes qui cousent et repassent dans le patio. — Petite chambre.

Promenade dans les bazars, conduit par M. de Krafft. — Babouches.

Cimetière qui domine la ville. — En nous en retournant par le quartier maure, un Aïssaoua qui fait danser des serpents. Vieux, en haillons, maigre; ses dents canines supérieures très proéminentes, seules dents qui lui restent, le font ressembler à une bête féroce. Il a tiré d'un sac deux serpents à tête très plate. En face de lui, un joueur de tambourin et un fifre. — Un enfant dansait, ou plutôt sautait, et lui, le vieux, criant, gesticulant, tirait la langue et imitait le balancement des serpents qui se traînaient sur le ventre en faisant osciller leur tête. — Le cercle des spectateurs, entièrement composé de Maures, était tout blanc-gris; généralement la tête couverte, figures et bras bruns.

Le lendemain dimanche, promenade au Belvédère, avec M. Dubois, dans les oliviers. Le terrain monte doucement. Ça me rappelle certains aspects de la Palestine. — De temps à autre, une banquise entre les arbres : traces de l'aqueduc. — La terre est très labourée sous les oliviers. — Nous montons sur le sommet d'une colline très haute, d'où l'on voit la mer, le lac derrière Tunis, et la plaine de la Medjerdah.

Brume. — Retourné à l'Ariana. Charmante, délicieuse, enivrante chose. Les terrasses blanches des maisons à volets verts saillissent au milieu de la verdure. Le tout est dominé, en échappées, par des montagnes bleues. — Champs d'oliviers, caroubiers énormes. Des haies de nopals où les feuilles vieillissant sont devenues des branches.

La terrasse du café : — juifs et juives avec des jambarts d'or. — Une p..., les sourcils peints, complètement joints. — Une miss, belle-sœur du consul anglais, sur un cheval blanc.

Lundi 26, visite dans le quartier maure.

Mardi, parti à 8 heures du matin; au pas dans toute la plaine de Tunis. — Les oliviers, rares, cessent : une grande plaine d'herbe, verte maintenant. — Sur la droite, à l'embranchement de la route de la Goulette, un café. — Le terrain monte, haies de nopals, la Marsa. — La tente du dey sur la place, au fond de deux lignes de canons.

Malga : on entre dans des caves, voûtées çà et là, où habitent de pauvres gens. Elles sont très enfouies et l'on touche le haut de la voûte avec la main.

Monté à Saint-Louis. — Enclos de murs. — Déjeuner dans une chambre délabrée. — Gardien français, ancien domestique du colonel Pélissier. — Deux statues dans le jardin.

Descendu. Fait le tour des deux ports. — Pas une trace de mur autour des ports. — La colline est pleine de coquelicots, au milieu des blés verts, et d'une petite fleur jaune. — Promenade au bord de la mer. Mon cheval marche dans les flots.

A quoi servaient les murs qui descendent vers la mer, comme des cloisons? — Restes d'une cale, d'un môle, juste en face Saint-Louis. — Il devait y avoir un chemin en ligne droite pour y monter. — Des coquilles. Citernes. Un vieux drapé comme une statue.

Retour au puits artésien. — Temps de galop. — Halte au cap. — De bons Turcs dans de bons cabriolets.

Le soir, station dans un café chic. — Un banc de chaque côté du mur; au milieu, une longue estrade. — Trois musiciens, juifs : un aveugle, jouant de la mandoline, long nez, balançant sa tête continuellement comme un éléphant; un pâle, haut front, jouant d'une sorte de violon sans corps; un gros, bête, jouant du tambour de basque. — Enfant de douze à treize ans, veste couleur vin d'Espagne, un trou au coude (il jouait de la mandoline avec une plume d'oiseau), front élevé, tout pâle, yeux superbement noirs, l'émail brillant, les narines relevées et fines, la bouche en cœur et les

lèvres charnues, les dents un peu longues. Il restait dans la même attitude, le regard levé.

Au plafond, quantité de cages d'oiseaux. On entendait le cri des petites bêtes, qui avaient l'air de se réjouir de la musique. — Aux murs, une lithographie coloriée représentant une femme; des images de manœuvres militaires (Épinal). — Au fond, deux lions gigantesques, tirant la langue.

Les spectateurs sont impassibles. — Odeur de tabac, de café, de musc et surtout de benjoin. — Un gentleman qui nous fait brûler de l'encens sous le nez. Ses haillons de toutes couleurs lui donnent l'air d'être revêtu d'écailles bigarrées.

J'ai rencontré à la Marsa un santon couronné d'herbes, comme un dieu marin.

Mercredi 28, achat de parfums, d'une ceinture, de petites bouteilles. — Pluie, boue atroce. — Le Musée de l'abbé Bourgade. — Écoles. — Religieuses. — Dîner chez M. Rousseau. — Promenade le soir, dans les rues pleines de boue. Il est trop tard pour voir Caragheuz...

Jeudi 29, jour de courrier, écrit à ma mère. — Le soir, promenade sur la place de la Casbah, avec MM. de Saint-Foix, d'Haubersaërt, etc. — Lune magnifique et les minarets illuminés quand nous arrivons sur la place, à gauche: cafés pleins de monde et de bruit; de la musique qui grince et bourdonne avec des voix glapissantes par-dessus. — En face, un énorme caroubier à côté du grand mur blanc de la Casbah, — un mur coupé violemment par une large draperie d'ombre qui a l'air de faire la suite du sol, la terre (dans l'ombre) étant comme un tapis. — Le ciel était d'un bleu extrêmement pur et profond, avec des étoiles couleur de diamant. — Çà et là, au-dessus des terrasses blanches, un minaret carré entouré de lumières jaunes (lampes à huile qui brûlaient). — Odeur de tabac et de benjoin. — En face de la Casbah, un peu à gauche quand on lui tourne le dos, des monticules de terre, immondices ou décombres devenus collines, étaient perdus dans l'ombre. — Les places de terre éclairées par la lune étaient grises et les murs d'une étonnante blancheur. — En face de la Casbah, un peu à droite des monticules, un palmier se découpait sur le ciel bleu. — Des tambourins résonnaient,

des voix chantaient. — Tout cela était joyeux et d'une extrême douceur.

Nous avons, en venant là, vu un Caragheuz. Il avait une bosse et une espèce de costume espagnol. Les Arabes se ruent pour le voir : « Barra! Barra!... »

Avec M. de Kraff. j'en vois un autre. — Dans une salle étroite et longue et si pleine de monde qu'on y étouffait, les Arabes tassés sur deux bancs. Il ne paraissait encore rien derrière le transparent. Un homme entre les deux bancs, dans l'étroit passage qu'ils laissent, marchait en cadence en relevant très haut les genoux, ou bien dansait sans les remuer, agitant le bassin à la mode égyptienne, — mais avec quelle infériorité! — Ce qu'il y avait de beau, c'était les trois musiciens qui, de temps à autre, et à intervalles réguliers, reprenaient ce qu'il disait, ou mieux *réfléchissaient* tout haut, à la façon du chœur. Cela était très dramatique et il me semble que j'aurais compris. — Quant au Caragheuz..., quel triste spectacle pour un homme de goût! et pour un monsieur à principes!

Vendredi, visite au palais du bey. — Rien n'est ravissant comme le patio incrusté de bandes noires sur le fond blanc du marbre. — Au-dessus, des ornements en plâtre!!! — Les murs des appartements en petits carreaux de faïence; puis, au-dessus de la faïence, la bande de plâtre. — Pas un des carrés, pleins d'ornements, ne ressemble à l'autre; quelquefois les vis-à-vis se ressemblent. — Merveilleux plafonds, profonds, creusés, peints en vert, en bleu et en or.

Le mobilier (Empire et Restauration : pendules dorées à sujets, canapés et fauteuils en acajou), avec les lithographies coloriées (vieux Deveria, *Amour*, *François Ier et sa sœur*), déshonore cette merveille de l'architecture arabe.

Il en est de même pour le palais de la Manouba, où nous avons été l'après-midi. — Rencontré des Bédouins armés de coutelas énormes. — Aqueduc espagnol. — Le Bardo. — Jardin de la Manouba : on embaume; quantité de petites colonnes sur lesquelles sont des vases pleins de plantes en fleurs. — Un plafond à poutrelles bleues; le tranchant est doré : ça fait comme de grandes lames d'épées, bleuâtres, dont le fil serait d'or.

Retour par le lac derrière Tunis. — Une immense bande de flamants est au milieu. — Monticules. — Quartier maure. — Fait le tour de la ville ; rentré par la place. — Le soir, au cercle.

Samedi, 1er mai. — Porté mes lettres au Consulat. — Sellier. — Juive : on est enfermé sous les rideaux qui pendent carrément.

*
* *

En allant à Utique.

Plaine. — A gauche, des montagnes basses à grandes ondulations bleuâtres. — A droite, un pli de terrain vous cache la vue.

Au bout de cette première plaine, une seconde. — La végétation cesse tout à coup après les oliviers. — A droite. un santon abandonné. — Des Bédouins passent près de nous, armés jusqu'aux dents.

C'est dans les oliviers que l'on a tué le père de Bogo.

La vallée finit. Petite montagne, et tout à coup se déploie une autre plaine qui est immense : elle se présente plate comme la main. tout unie. — On arrive de suite au foudouk du Pont.

La Medjerdah est large comme la rivière de Bapeaume et de couleur jaune. — Les montagnes reparaissent sur la gauche. — Un grand troupeau de moutons blancs à tête noire.

Une heure après. arrivés à Menzel-Roul. — Le douar est au fond, ou plutôt à l'entrée d'une gorge. — Nous descendons de voiture et allons à la chasse des scorpions. La montagne est nue et couverte de petites épines. Un enfant du douar, avec un double bâton crochu. — Nous redescendons et nous installons dans un gourbi, sur des planches, très gaiement. Ce sont les planches de son lit qu'Amorr-Ben-Smidah a défaites pour nous les donner.

Nous fumons des pipes dehors, dans l'enceinte faite en bouse de vache desséchée. — De petites vaches, dans la cour, sont couchées par terre : nous manquons de tomber dessus. — Les chiens du douar aboient. Ils ont cette habitude d'aboyer

sans cesse, pendant toute la nuit, afin d'écarter les chacals; s'il se présente un homme (ou un danger quelconque), ils aboient d'une autre façon, pour donner l'éveil. — Notre cahute est en terre, plus longue que large. Trois arbres fourchus soutiennent le toit, qui est en roseaux, et une lampe suspendue nous éclaire et vacille. Les chiens aboient.

(Minuit. — Puces nombreuses.)

Nuit gaie. Bogo seul dort. De temps à autre, un de nous se relève et alimente la lampe avec l'huile de notre boîte à sardines.

Le lendemain dimanche 2 mai, partis de bonne heure, à pied, pour les ruines d'Utique.

Le pont de Dzana, — vieux pont qui conduit à Bizerte : — la Dzana est une petite rivière, sur la droite, à un quart de lieue du douar.

Petites fleurs bleues ; d'autres violet foncé, d'autres jaunes. Le ciel est couvert. Mes compagnons chassent des cailles : les coups de feu pètent au milieu des petits cris des alouettes, dans les blés verts tout pleins de coquelicots en fleurs.

Quand nous nous sommes levés pour partir, il y avait une grande bande bleue sur le ciel, du côté de l'Est.

La route monte un peu, en inclinant sur la gauche, et arrive en angle droit sur un vallon.

Premier, deuxième, puis troisième palmier à gauche. — Plaines plates. — Au milieu, à une lieue de distance, des ruines comme des palmiers et, çà et là, des blocs de maçonnerie : nous marchons sur les restes d'une chaussée romaine.

A gauche, des entrées de caves, de souterrains. Elles sont surmontées de petites collines qui ont l'air artificiel et sont à pans droits.

A droite, le bourrelet des collines, extrêmement bas, se relève, finit brusquement et laisse la plaine à découvert, indéfiniment, du côté de l'Est. C'est comme un grand demi-cirque : montagnes à base très large, mamelonnées, couvertes de bois et de broussailles. Elles ont des lambeaux de verdure çà et là.

Un vallon de cent pas de long sur vingt-cinq de large.

Chemin au milieu. De l'eau. De longues herbes. Un palmier se découpe à gauche. Un troupeau qui pâture, au loin, fait comme des bornes noires dans la campagne.

Nous tournons à gauche : ruines informes, grands blocs de maçonnerie comme si un tremblement de terre les eût renversés; à notre gauche, le vallon se ferme en courbe.

Monté sur le sommet du cirque, près des aqueducs : tournant le dos au soleil levant, on a devant soi, visible, une partie de la plaine d'où la mer s'est retirée. — L'eau de l'aqueduc venait de la montagne à gauche (en se tournant vers l'Ouest).

Les citernes sont de même construction qu'à Carthage. — A demi enfouies. — Mais, bien que Bogo prétende qu'elles se communiquaient, elles ne s'entre-croisent pas.

La face Est des grandes ruines regarde un espace semi-circulaire qui devait être le théâtre. Le Forum, plus douteux, était placé au-devant de l'entrée Ouest du Cirque, qui a complètement disparu sous l'herbe.

Fontaine sous un palmier jauni, — les feuilles du bas dans un négligé charmant. — Un enfant et un homme battent le linge avec leurs pieds, *coutume arabe* : cela fait un rythme. — Un vieux qui a une figue au nez.

Nous retournons au douar sur des bourriques.

Du phare de Sidi Bou Saïd :

Tout Carthage est beaucoup plus bas que moi. — Maisons blanchies. — Places vertes : des blés.

Un dromadaire sur une terrasse, tournant un puits : *cela devait avoir lieu à Carthage.*

(Chameau dans les airs : ses œillères énormes le font ressembler à une grenouille.)



Mardi. — Parti de Tunis à 8 h. 1/2.

La Marsa. — Longé le bord de la mer. — Pavillon de plaisance du bey. — Arrêtés par les rochers, nous rebroussons chemin : montée raide.

Vue du haut de Kamart : sables à droite et Sebkha : — à gauche, verdure et conats entourés de palmiers : — en face, les montagnes de Porto-Farina, gris de perle. — Nous prenons sur la gauche.

Maison du docteur Davis : galerie découverte à pleins cintres en maçonnerie pour entrer ; cour, escalier, vasque carrée, portique moresque. — Madame Davis maigre, gracieuse, petits yeux, os saillants. — Mademoiselle Nelly Rosemberg, pur type zingaro, longs cils, lèvres charnues, courtes et découpées ; un peu de moustache : des cils comme des éventails : les yeux plus que noirs et extrêmement brillants, quoique langoureux, pommettes colorées, peau jaune, prunelles splendides et noyées.

Course au bord de la Sebkha-er-Riana. Elle communique à la mer par trois ouvertures entre de grandes banquises plates. — La terre, quand il y en a, est couverte de touffes jaunes, en fleurs, pareilles à la fleur du genêt. — L'eau s'est retirée ; il reste de grandes flaques sèches, couvertes de sel : cela a l'air de neige.

Entre les bancs de sable de Kamart, la mer apparaît avec une brutalité inouïe, comme une plaque d'indigo : le ciel bleu en paraît pâle. — Le sable est blond. — Des mouettes volent magistralement : ça a l'air de l'écume des vagues qui s'envole, de grands flocons blancs emportés par le vent, dans les airs.

Nous revenons de la Sebkha en longeant la face Ouest de Kamart. — Bois d'oliviers à notre gauche. — Troupeaux de moutons à tête noire et à queue carrée. — Les bœufs et les vaches ne sont pas plus grands que des veaux.

J'ai rencontré le bey dans une sorte de mylord.

Dîné seul, dans une chambre, à l'hôtel italien de la Marsa.

Mardi, 9 h. 1/2 du soir.

Une fontaine d'eau douce en sortant de la Marsa, à droite. — Partout où l'on creuse sur ce rivage, on trouve de l'eau douce.

Dans la mer, rochers carrés, rouges. — Les falaises en terre, généralement ; les ravines qui les coupent régulièrement les font ressembler à des colonnes informes obliquement posées.

Les terrains, à mesure que l'on se rapproche de Saint-Louis, s'abaissent, inattaquables du côté de Sidi-bou-Saïd à cause des rochers. — Un promontoire bas ; puis, tout à coup, on aperçoit l'anse à l'extrémité de laquelle, en haut, est Saint-Louis.

Du sommet du promontoire, regardant le soleil (10 h. du matin), en face, le Korbous brun, vaporeux. — La mer, à droite et à gauche, bleue ; le soleil y fait rouler des étoiles. — A droite, au fond, le Zaghouan. — Des nuages sur le sommet de l'Hammam-Lif, qui a l'air en bronze, rouge par la base, brun doré en dessus.

Les galets, en une espèce de grès, sont blancs et lie-de-vin ; quelques-uns ont comme des bandes de fer plus foncées. — De petits rochers à fleur d'eau, pleins de trous comme de grosses éponges ; quelques-uns sont divisés naturellement comme les blocs de grands dallages.

De Djebel-Sidi-bou-Saïd, le dos tourné à la maison du Kasnadar, à l'endroit où l'on prend de la terre rouge de dessus une butte :

En face, la Marsa, plaine-isthme. — Verdures, maisons blanches ; puis la montagne de Kamart, et, à droite, le promontoire de Kamart, avec la crête promontoire fermant le golfe de la Marsa ; par derrière, montagne de Porto-Farina, gris-brumeux, avec des plaques blanches ; la pente du promontoire de Kamart est gris-rose. — Près de moi, à droite, la pente et le village de Sidi-bou-Saïd ; à gauche, au fond, montagne brumeux-bleu, presque gris-noir. — Sebkha. — Sables à peine perceptibles. Plaine.

En regardant Saint-Louis :

En face, plaine ; Saint-Louis au delà, et, à droite, le golfe de Tunis. — A gauche, Kasnadar.

Mer bleue-verte, Hammam-Lif.

Pour venir là nous avons pris un ravin, très large, d'argile rouge : ça a l'air de vagues de sang pétrifiées ; — on y trouve des restes de fouilles, le dessus d'une voûte : — il se bifurque et, au bas de sa branche droite, en regardant la mer, quatre grandes ruines et un mur.

Ces restes sont énormes : l'épaisseur des murs a environ deux longueurs de cheval. — Le mur isolé, à droite (sous la maison du Kasnadar), est en pierres de taille.

La mer rentre et, deux cents pas plus loin, deux entrées de voûtes. — Un mur à ras du sable. — Cent pas plus loin, une masse énorme qui fait cap. On y entre : c'est une grande voûte, plus de deux fois haute comme moi à cheval.

En dehors, du côté de Saint-Louis, c'est comme une montagne qui a plus de soixante pas de largeur. C'est bâti avec des galets de la mer.

Immédiatement après, les rochers qui descendent font une défense naturelle. — Ruines mêlées aux rochers. — Puis, pendant soixante pas (sous le fort), je longe les restes d'un mur énorme qui devait être un quai.

De dessus une butte (ayant le fort à gauche et les citernes à droite), en face, dans la mer, des ruines. — Est-ce un môle ou les restes d'une tour carrée? — Ça a bien, sur chaque face, deux cents pieds.

Sous les citernes, les ruines recommencent; au bord de la mer et dans la mer, colonnes blanches et brunes dans le sable.

Autre carré de ruines dans l'eau.

Cinq cents pas plus loin, un blocage carré, juste en face la façade de Saint-Louis.

Il devait y avoir un chemin. — C'est le bout de la chaussée ou de la rue. — Comme la base d'une tour.

J'aperçois, à droite, Sidi-bou-Saïd et, au bas, les citernes; plus à droite, les ruines s'avançant dans la mer, à fleur d'eau.

J'ai remarqué (sous les citernes), au bord de la mer, des pierres de taille, comme base de blocage.

Quarante-quatre murs descendant parallèlement vers la mer. Étaient-ce des murs? car, à certaines places, entre le seizième et le dix-septième, l'entre-deux est plein.

Partant de la Marsa, nous allons sur la crête et nous arrivons au sommet des terrains rouges de ce matin.

Après le Kasnadar, au bas du fort, à sa gauche, ruines descendant vers la falaise peu élevée.

Un mur. — Une masse de blocage. — Le haut d'une voûte et des restes informes.

Le dos tourné à la mer et regardant le fort : murs qui descendent comme ceux au bord de la mer. — Ce devait être un palais en terrasse.

Derrière le fort, dont on nous refuse l'entrée, deux quadri-

latères, restes de deux terrasses. — Celle de gauche (ayant le dos tourné au fort) est plus basse que celle de droite. — Murs de quatre pieds d'épaisseur environ. — La terrasse supérieure fait une surface de cent cinquante pieds de long sur cinquante de large. — La seconde terrasse, plus large et plus longue, supporte celle-ci.

Derrière cette seconde, commencent les citernes. — A l'angle Ouest des citernes et le terminant, il y a un dôme de même travail; le dessus, le sommet est tronqué : — se terminait-il en pointe? — L'intérieur fait une rotonde, — briques et blocage alternés.

Dans l'intérieur des citernes, partout, à chaque bassin, sous le stuc, deux rangs de briques à plat, supportant le blocage. — Deux bas-côtés, une nef, et les bassins sont transversaux. Ils ne devaient communiquer que par les bas-côtés.

Les trous, à la voûte, laissent entrer le soleil; des mouches bourdonnent; des herbes pendent par les trous, comme des lustres.

Kaliphat, avec nos deux chevaux, est couché à l'entrée en pleine lumière. — Un oiseau s'envole avec un bruit d'ailes. Un autre chante. — Poussière très fine. — Silence. — Pavois verts sur les murs. — De l'eau livide et épaisse dans quelques bassins.

Fouilles : mosaïques romaines communes; murs en stuc blanc, avec de larges bandes chocolat en rechampi.

Au bas des citernes, sous le fort et à sa droite, en regardant la mer, grand amas de ruines dans toutes les positions possibles. Quand on arrive vers elles, ça a l'air de vagues dolmens : morceaux de voûtes, grands blocs à demi-couchés qui se tiennent d'eux-mêmes.

Course à la Goulette.

Langue de terre qui va se resserrant de plus en plus. Lignes de murs propres. Place européenne. Cafés.

Passé de l'autre côté du canal. L'Hammam-Lif a l'air divisé par des vagues obliques : tons bleus et gris superbes.

Dans un café, j'examine à loisir l'illustre Caroubi, le premier ruffian de la Tunisie et qui a posé devant S. A. R. Mgr le prince de Joinville... Il a l'air très vénérable. Chapeau de

paille et paletot de matelot. Son chic participe du marin et du modèle d'atelier : barbe longue, bagues nombreuses, calvitie sur le devant de la tête. — Peut poser pour un saint Jean.

Revenu à la Marsa au grand galop. Le soleil, comme un bouclier rougi, se couchait à gauche.



Jeudi 7 mai.
Notes prises au clair de lune.
Lever de soleil, vu de Saint-Louis.

D'abord, deux taches; — celle du jour levant, à droite.

La lune sur la mer. — A droite, le ciel, un peu après, devient vert très pâle et la mer blanchit sous le reflet de cette grande bande vague, tandis que la tache que fait la lune sur la mer se salit.

La bande blanc-vert d'eau gagne dans le Nord; la mer s'étend orange-pâle.

Il n'y a plus que très peu d'étoiles, fort espacées.

Toute la partie Sud et Ouest de Carthage est dans une blancheur brumeuse. La prairie et la Goulette se distinguent. Les deux ports.

Les montagnes violet-noir très pâle, estompées de gris. Le Korbous est plus distinct. Quelques petits nuages dans la partie blanche du ciel, au-dessus de la bande orange. Un navire (barque de pêche?) comme une grosse mouette noire.

Du côté de Tunis, le ciel gris de perle et les montagnes violet-brun.

Le ciel est d'un bleu extrêmement doux. Au pied de l'Hammam-Lif, la mer est verdâtre.

Il y a encore une étoile, à la droite de la lune, du côté de Tunis. Les maisons blanches de la Goulette sont très distinctes. Le Cap Bon s'aperçoit très bien, les maisons de Sidi-bou-Saïd.

Le mont Korbous est estompé d'une brume violette.

La partie Est du ciel est maintenant rosée; ce qui domine immédiatemeut la ligne de l'horizon, blanchâtre et comme poudreux.

Derrière le Korbous, d'autres montagnes très indécises; — *id.*, derrière l'Hammam-Lif.

De la butte des terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd, en regardant Carthage, les inégalités de terrain qui existent d'ici à Byrsa disparaissent. Byrsa me cache en partie le lac que je revois à droite avec Tunis.

Montagnes. — Puis la Sebkha-er-Riana, à gauche de Byrsa; la Goulette, les ports, la mer, l'Hammam-Lif. — La mer est verte, le soleil se lève juste derrière les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd. — Du cap Carthage, le cap Kamart fait comme un croissant.

Du plateau (où sont encore des mosaïques), à droite des citernes, même vue, mais plus belle et plus rapprochée.

C'était, sans doute, là Megara. — Les Mappales étaient aux terrains rouges.

Byrsa se détache complètement. — Toute la plaine de Tunis, l'extrémité du lac et Tunis en rose. — Tout ce qui est à gauche de Saint-Louis, les ports, la Goulette. la mer, l'Hammam-Lif, très visible. — En se tournant à droite, la Sebkha bleue, bordée d'une ligne blonde — Le coteau de Kamart couvert d'arbres brun-vert.

De là, en descendant vers Saint-Louis, la forme d'un hippodrome. — Le cul-de-four est très visible; puis, ça s'élargit jusqu'au vallon transversal qui descend de la Marsa vers la mer; — ce vallon est très étroit à son entrée (venant de la Marsa).

Il y a au pied Est de Saint-Louis un autre vallon et une petite colline.

Parmi les fragments conservés à Saint-Louis, un bras droit avec une manche lacée.

Du plateau de Kamart, dans les oliviers, regardant l'Est : Sidi-bou-Saïd fait une bosse, puis tout dévale vers la droite.

Le Cap Carthage s'avance. la mer des deux côtés. — A droite, en face, l'Hammam-Lif.

Les terrains rouges, au pied de Sidi-bou-Saïd, sont juste en face le plateau de Kamart où il y a des catacombes.

La Sebkha-er-Riana, contrairement à ce que j'avais cru, est entièrement fermée. — Mais, dans l'hiver, quand il y a plus d'eau, elle doit communiquer.

Après ce plateau de Kamart, un vallon transversal, venant des sables au bord de la mer et allant à la mer. — Puis une re-colline, qui est à proprement parler le cap Kamart; mais, de la mer, il ne s'aperçoit pas.

Vendredi 7, dormi toute la journée. — Rhume.

Samedi 8, écrit des lettres.



Bizerte.

Dimanche 9, parti pour Bizerte.

Jusqu'à Utique, route connue. — Déjeuner sous le pont. — Pierres, revolver, fusil. — Ils filent : « Hallouf! Hallouf! »

Laissé notre douar à gauche. — Monté la route blanche que l'on aperçoit du pont. — D'en haut, la plaine d'Utique. — Nous longeons le fond de la baie. — Re-côte. — Broussailles. Verdure. Fontaine à gauche. Un cirque naturel.

On redescend en prenant sur la gauche, à travers des broussailles. — On aperçoit un grand lac, à gauche. — Au fond de l'horizon, un peu à droite, grand village blanc dans la verdure et les palmiers. — Traversé le village. — En haut, on aperçoit la mer à droite. — On laisse les dunes à droite, oliviers, et on arrive à la ville.

Porte : un pont à gauche, que l'on passe, et l'on a un lac entouré de murs à droite : c'est le port. En face, quai avec boutiques, et quelques peupliers qui ont la forme de pommiers.

La maison de M. Monge, consul de France : à gauche, patio sans colonnes : chien de chasse qui aboie. — Drogmans : un maigre et brun, attaqué de la poitrine.

Visite à M. Suchinais, juif, bégayant, à tics dans la figure; ressemble en laid à Fiorentino. — Madame Costa, anciennement belle, yeux noirs, parle très vite. — Nous revenons pour dîner. — Éreintés sur nos divans. — Arrivée du Père Jérémie et de M. Costa. — Sommeil sans puces.

Le lendemain, bain maure. — La ville est charmante : c'est une Venise orientale à demi-abandonnée. — L'eau du canal a

trois ou quatre pieds de profondeur, très bleue. — Les voûtes sous lesquelles on passe se comblent par le bas. — Maisons en ruines. — Des chameaux goudronnés sont étendus par terre.

Le Père Jérémie, jovial, ressemble un peu à Bourlet. Chachia sur le derrière de la tête, cheveux ébouriffés. Spirituel et très ironique, fait cas « des bons vivants » : c'est son mot. Ancien curé de Bouffarik. Il a mangé, par expérience, du lion, du chacal, de la panthère, de l'hyène : — il prétend que le lion est une excellente nourriture. — Il élève un sanglier, « n'ayant que quarante et un paroissiens », s'occupe beaucoup de vers à soie.

M. Costa, court, brun, excellent homme. Abondance de képis ; pantalon verdâtre, brodé de soie sur les coutures. — Mademoiselle leur fille, grosse brune rougeaude du pays de Caux, en robe rose. — Aux murs, gravures, images : *Passage du Saint-Bernard*, et des sujets vertuoso-polissons : *le Mari*, *l'Enfant*, *l'Accouchée*.

Après le déjeuner, nous pionçons sur nos divans. — Promenade dans le grand canal : pêcheries ; clôtures en roseaux. — Deux Napolitains nous conduisent.

Débarqué, fait le tour des murs du côté du grand lac. — Une montagne-île au milieu : il y a dedans des buffles sauvages.

Des animaux se promènent le long des murs : coup de fusil. — Halte : nous regardons la mer.

Mardi matin 11. — Retourné à la halte de la veille. — Les deux villages blancs qui sont au pied de la ville étaient des repaires d'assassins et de pirates. La ville romaine était plus à l'Ouest, sur l'éminence. — La moitié de la ville moderne est dans une île. — Le port-canal a une espèce de Rialto : de dessus, on voit une grille qui ferme le lac à cause des poissons.

Visité les vers à soie du Père Jérémie : — le ver à soie dort la tête levée.

Adieux. — Encore des gens et des lieux que je ne reverrai plus !...

Nous repassons sous les oliviers et le charmant village de dimanche. Nous laissons la route d'Utique à droite et nous contournons la montagne. — Nymphéas, roseaux, tortues. — Oliviers, la mer à droite, les montagnes à gauche : elles ont

l'air de grandes vagues vertes retirées et qui vont s'abaisser et reprendre leur mouvement. — Après les oliviers, plaine. — Puis on arrive sur le bord de la mer, ou plutôt du golfe de Porto-Farina. Haies de nopals mêlés d'autres verdures. Beaucoup d'amandiers, des cassiers. Quelle est cette fleur violette qui est toujours dans les haies de nopals?

Beau jardin à grille européenne sur la gauche, abandonné. Un fort. Officier qui reste coi à nous regarder. — Église et capucins. — M. Mosca, Italien, nu-pieds dans des pantoufles fort sales. — Un Français à haute chachia, que je prends pour un employé du bey, fils d'un instructeur français.

Dîner. — Appartement en pente. — Le capucin chauve. humble et empressé. — Nous logeons dans les appartements de Monseigneur. — On nous dit que nous ne pouvons monter sur les terrasses à cause de la jalousie des Maures. — Dans l'église, ce sont des tasses à café au lait enfoncées dans la muraille qui servent de bénitier.

Ce matin, mercredi 12, promenade au pied de la montagne pour voir la ville. — Parti à 8 heures. — Nous tournons le lac. Plaine. Soleil.

Toute la journée, nous marchons dans la plaine qui n'en finit. — Les montagnes de Porto-Farina, vers 3 heures du soir, paraissent grises avec un glacis rose; au sommet, des taches blanches, comme de la neige. — Sur l'immensité de la plaine, à l'horizon, points noirs carrés : ce sont des huttes de Bédouins, en terre.

Des blés verts. — Des places où l'eau séjourne. — La terre se fend régulièrement, en forme de dalles, comme dans la Haute Égypte.

Nous passons « la rivière sans eau », ancien lit de la Medjerdah. — Du côté de la Goulette, en face, des fumées filent à ras de terre. — Cela se représente plusieurs fois : mirage? Les objets supérieurs, estompés à la base par ces fumées, ont l'air suspendus.

Nous passons sous un marabout huché sur une montagne. — Les roches transversales ont l'air de ruines. — Bois d'oliviers. — Troupeaux çà et là : — nous les avons vus, à la Medjerdah et dans les grandes flaques, rester dans l'eau.

Accoutrement de Fregg, mon nègre. — Notre ânier dort un peu : il a fumé du haschisch toute la nuit. De temps à autre, il chante.

Retour de l'Ariana à Tunis en cabriolet, conduit par un Maltais. — Dîner avec MM. de Kraff et Cavalier.

Jeudi 13. — Reçu des lettres de ma mère et de Bouilhet. — Visite, après déjeuner. de MM. Dubois, Cavalier et Kraff : conversation libre.



Vendredi 14. — *Cérémonie du Baisemain.*

Parti en cabriolet jaune, avec Fregg dans sa houppelande brune et en vieux tarbouch. — Bardo à gauche. — Mulets, chevaux et guimbardes stationnant. — Entrée : pont, tours, couloir avec boutiques. — On tourne à gauche, voûte, cour carrée entourée de bâtiments. — Autre voûte, cour, escalier, palier, patio.

Un gros homme, habillé de rouge, portant un bâton à trois chaînettes, hurle d'une voix formidable : le Bey paraît et s'assoit sur sa chaise en os de poissons. — Un sabre et des pistolets sont derrière lui avec sa tabatière et son mouchoir. — Figure fatiguée, bête; grisonnant; grosses paupières, œil enivré. — Il disparaît sous les dorures et les croix.

Chacun, à la file l'un de l'autre, vient baiser l'intérieur de sa main, dont il appuie le coude sur un coussin. — Presque tous donnent deux baisers : — un, puis ils touchent le haut de la main avec leur front, et un second baiser pour finir.

D'abord les ministres, puis les hommes à turban vert et à turban potiron. — Les militaires, en costume, sont pitoyables : gros c... dans des pantalons informes, souliers éculés, épaulettes attachées avec des ficelles, immense quantité de croix et de dorures. — Les prêtres, blancs, maigres, sinistres ou stupides. L'air bigot est le même partout. L'intolérance du ramadan m'a rappelé celle du carême des catholiques. — Les lignes de troupiers finissent; re-prêtres. — Le Bey rentre dans ses appartements : le hurleur recommence.

La voiture de parade est attelée de neuf mules. — Un chariot

arabe : le conducteur est monté sur une selle qui est au milieu du joug; quatre ou six mules, deux roues, une capote en roseaux, la caisse portée sur l'essieu qui est en bois et serré avec de la sparterie.

Samedi. — Répétition de la veille. Corps consulaire! Binettes administratives. Les bons habits exhibés.

M. Rousseau nous introduit.

Prière des ulémas et notaires, la paume des mains ouverte, tandis que le baisemain continue.

Dimanche. — Visite à M. Davis. Dîner à 3 heures avec le médecin et le capitaine du navire qui doit le mener au Cap Bon, lady Franklin et sa dame de compagnie mademoiselle Rosemberg (Nelly). Elle est grande, taille flexible, sans corset, profil un peu allongé, nez fort, peau brune, dorée, lèvres minces et retournées, rouges comme du corail et très dessinées, large bouche et dents admirables. Les yeux sont archinoirs et la prunelle glisse sous la paupière... Sourcils démesurés, en arcs. Elle a l'air de toujours sourire. Quelque chose de langoureux et de bon enfant dans tout cela.

Revenu à Tunis, à 7 heures, sur un cheval atroce.

Lundi. — Retour du camp. — Poussière et vent : les blés mûrs remuent dessous : ça leur verse un glacis par-dessus leur ton rose.

Chameaux. — Réguliers. — Les irréguliers. — Fantasia des cavaliers dans la poussière. — Promenade avec M. Dubois sur les hauteurs. — Forteresse, vieux cimetière turc. — Du haut, on voit les deux lacs et Carthage en face. — Carrières de pierres, un peu jaunâtres.

Mardi. — Le village de Radès blanc et propre, lieu saint : — un prêtre, à la porte d'une mosquée, hurle, car il n'y a pas de minaret. — C'est un rendez-vous de parties fines pour les musulmans, une espèce de Fontainebleau : on y vient passer la belle saison avec sa maîtresse. — Rencontré sur un mulet un officier du général Kereddine.

Mercredi. — Oudenah.

Au bord du lac. — Vase. — Mohammediah abandonnée.

— Un seul palmier sur la droite. — Grand fondouk avec des chameaux couchés. — Champ d'orge. — On descend légèrement : Oudenah est à gauche, a l'air d'être au pied du Zaghouan. — Les ruines, méconnaissables, sont largement disséminées. — L'aqueduc comme la colonnade de Palmyre. — A droite, citernes-étable : grande quantité de bœufs et de vaches. — Les arcs sont plein cintre pur et le stuc assez bien conservé. — Tout le village m'accompagne. — Tentes noires. — Soleil. — Chiens, clôtures en pierres et en broussailles sèches.

Marché à pied dans des herbes raides, longues et jaunes. Paquets d'épines (comme dans la plaine d'Athènes). — On me fait glisser dans un trou : autres citernes qui ressemblent aux thermes de Titus à Rome ; — c'en est peut-être. — Si ce sont des citernes, elles ne ressemblent pas à celles de Carthage ni d'Utique. La construction même en est toute différente : c'est plus régulier et plus propre. — Longé l'aqueduc. — Retour. — Ravin large et à sec. — Accès de joie : je chante *Marlborough* et je fais claquer mon fouet. — Revenu à Tunis à 6 heures.

Jeudi 20. — Dîner chez M. Wood. — Soirée chez M. de Kraff : musiciens juifs que j'ai déjà vus.

Avant d'aller chez M. Wood, visite chez M. Cavalier. — Intérieur d'un célibataire : pots de fleurs à la fenêtre ; un petit chat ; deux ou trois pauvres curiosités.

Vendredi. — Dîner chez M. de Taverne avec M. de Bovy. Conversation religieuse.

Je me suis, la nuit du jeudi, et celle du vendredi, couché fort tard à cause de mes paquets et je suis parti de Tunis, pour le Kheff, éreinté.



Samedi. — Parti à 8 heures moins le quart, par la porte qui est au Sud.

Première plaine (du Bardo). — Nous passons entre la route

du Bardo et le lac. — A droite, ondulations très larges et douces des montagnes : à gauche, le lac. — Puis de petites collines grises, montagnes bleues derrière. Au bout d'une heure, on monte. La route, sur un rocher, est resserrée ; puis s'ouvre la deuxième plaine, très large et en forme de grand hippodrome. — A l'entrée de cette plaine, à gauche, massif de cyprès. — Palais du bey. — Des montagnes, on ne voit plus que le Zaghouan à gauche. A droite, c'est plus resserré et plus bas, vert pâle.

Arrêté au beau fondouk de Bordj-el-Amri. — Je fais la sieste en haut. — Fenêtre : trou carré. — Sous ma main, sous le matelas, une flûte. — Grands appartements silencieux. — Dans la cour, niches ogivales tout autour.

La plaine se resserre en montant insensiblement et on va dans une gorge élargie qui s'appelle Fedjarkoub-el-Djedavi. Elle est couverte de jujubiers sauvages, parmi lesquels des bouquets d'une verdure plus verte et luisante ; feuilles ovoïdes. — Puis on descend. — L'horizon se termine vite à gauche. — Place large et déserte. — Les puits. — Vieille femme qui se dispute contre un de nos cavaliers. — Tentes installées par le bey pour la sûreté de la route. — Ça ressemble aux puits de Kosséir.

On remonte. — A droite : grande ligne de montagnes basses, la première toujours noir-vert et la seconde grise, estompée de bleu : la nuit vient. — La lune me suit, à gauche.

Second passage de jujubiers, mais plus disséminés. — La plaine de Medjez-el-Bab a au fond un entassement de montagnes basses, escalopées, bleuâtres, les unes derrière les autres. Quand on la découvre, elles semblent devoir vous boucher la route, puis elles se placent à gauche comme si elles glissaient invisiblement.

Pont. — Village à droite, en haut. — C'est le lieu de jonction de la rivière d'El-Borich et de la Medjerdah. — Une grande ogive, deux petites latérales et deux fenêtres romanes. — Ça ressemble au pont de l'Eurotas avant d'arriver à Sparte. — Traces de murs évidemment antiques. — Les ruines marquées sur la carte ressemblent à celles de Carthage, comme matériaux. — N'est-ce pas ici le pont d'Hamilcar ? — Trois mamelons avant d'y arriver. Puis la plaine est large,

toute plate. — Orges mûrs : c'est blond uni par terre et bleu rose à l'horizon.

A partir du pont, on entre dans la vallée de la Medjerdah.

Medjez-el-Bab. — Sous la mosquée, hommes au café. — Un homme qui passe, au clair de la lune, portant de la braise sur sa tête dans un pot.

(Écrit au rez-de-chaussée du fondouk.) Énorme jarre pour me laver, qui a du mal à entrer par la porte.

Dans le premier endroit des jujubiers, on marche sur du sable. — Au pont, rochers à fleur de terre.

Nuit terrible par les puces : couché dans la cour. — Chameaux qui entrent au milieu de la nuit et encombrent.

Dimanche. — Parti à 5 heures juste. — Froid. — Nous passons un pont en sortant de la ville. La route suit le côté gauche de la vallée. — Morceau de ruines, carré, en briques, ressemblant à une tour. — Autre plaine. — L'horizon est bouché. — On passe la Medjerdah à gué. — Lauriers-roses : le bord d'en face en est si tapissé que l'on dirait un espalier.

La Medjerdah coule au pied des montagnes, à droite. — Elles sont grises, avec des taches, et deviennent de plus en plus chenues. — A gauche, c'est borné et très bas. — On ne marche plus dans un ravin plus ou moins élargi, mais dans une véritable vallée, avec un fond plat et deux murs. — Oliviers : voilà les premiers depuis Tunis.

Testour à gauche, blanc et propre. — Deux minarets. — Cimetière à gauche : porte basse en ruines. — Barbier. — Souks tout le long de la rue principale.

Usage des Arabes de brûler leurs enfants avec des charbons pour les rendre forts (Hérodote). — On dirait des marques d'anciens vésicatoires.

Les jambes de nos chevaux font des ombres minces sur le sable. Cela les grandit : on dirait des girafes.

Après Testour, on repasse encore la Medjerdah sur un pont, puis on s'engage au milieu de bouquets épineux dans les montagnes. Celles de gauche restent brumeuses, mais celles de droite deviennent de plus en plus grises et même rouges. — Un grand rocher saillant, très nu, semblable à une crête de coq.

Thugga. — Dormi sous un gros peuplier. — Cela me rappelle mes haltes de Syrie. — Et les puces aussi me rappellent la Syrie.

Trois ruines importantes :

1° Un cul-de-four en maçonnerie, de quatre-vingts pas de diamètre.

2° Restes d'un monument carré en pierres de taille sans ciment.

3° *Id.*, mais plus grand (en bas). — C'est là que sont les pierres salomoniques.

En dehors, une colonne par terre, de 9 pieds 1/2 de long. — D'autres entièrement lisses. — Des morceaux de frises avec des astragales.

Ce qui reste debout du monument est net comme du grec.

Une pierre avec des trous à crampons. — Feuilles d'acanthe.

Quant au grand monument, il ne reste que les angles et une partie du mur Ouest. — Le reste est des clôtures postérieures, faites avec des pierres rapportées.

Les petites ruines sont nombreuses. — La ville avait devant elle un amphithéâtre naturel. — A droite, la montagne est gris rouge.

A la hauteur de Glah, la vallée finit et on entre dans une large gorge, boisée de buissons. — Ravin au fond : il tourne sur la gauche. — En se retournant, rocher comme le piédestal d'un colosse disparu.

Un quart d'heure après, on descend, — plateau, — et le lit du torrent desséché que nous avions à droite tombe dans le chemin que nous allons suivre.

Nous entrons dans Kellad. — Il y a des lions.

Oliviers sauvages. — Puis une lande. — Nous tournons à droite pour aller à Dougga. — Montagne en forme de tombeau, un peu sur la gauche.

On monte rapidement. — Champs d'oliviers à gauche. — Nous arrivons dans le village : chiens qui gueulent. — Inscription sur un mur d'habitation. — Temple : quatre colonnes à chapiteaux corinthiens et cannelés. — Dans le tympan, un fragment de statue : une aile et un bras. — L'attique supportée par des modillons. Au-dessous, astragales, œufs et ruban. — Cela me semble dans le goût de Baalbek.

— Deux colonnes latérales seulement. — Au fond, l'opisthodome est encore très visible.

Sur le côté Ouest de la vallée, trois masses de ruines ou de rochers. — Une autre dans la vallée, qui est très verte à cause des orges, blanche par places. — Les montagnes, des deux côtés, sont moins chenues. — Nous sommes très haut.

Dîner au couscoussou. — Gassen me demande, de la part des Arabes, si je connais des femmes « d'une autre jambe » : — empuses! — Il y en a une dans le pays. — Je suis ici dans la patrie d'Apulée.

Nuit sur la terrasse. — Clair de lune. — Chiens. — Le fronton du temple, les maisons blanches. — La plaine bleue et perdue dans la brume.

Départ à 6 heures, lundi. — On descend et on suit la pente de droite. — Tournant vers la droite, petite rivière, Oued el Rummel. — Lauriers-roses. — Trois crapauds qui s'entre-dévorent. — Ruines sur la droite : leur destination est méconnaissable, mais je distingue des pierres salomoniques.

Il est difficile de loin de distinguer des rochers des ruines. — Ces dernières sont presque toujours sur une petite éminence.

Les deux montagnes qui sont au fond de la vallée et qui ressemblent à des tumulus sont, à ce que prétend Gassen, les tombeaux d'un frère et d'une sœur.

Longeant toujours la plaine d'El-Korib, Bédouins. — Je bois du lait à cheval. — Plus loin, à droite, à mi-côte. rocher avec un grand trou. — Sidi-Abdrobbou, restes d'un arc de triomphe — ou d'une porte? — Deux piédestaux, de chaque côté, en larges pierres de taille. Une petite corniche à douze pieds du sol environ.

Il y a une autre ruine de même construction, douze pas plus loin. — Le santon du saint à côté, sur la droite.

Pierres dispersées dans les environs. — Sur l'une, qui a encore des trous à crampons, une tête de Christ, dans une entaille. — Rayons et longues boucles : — sont-ce des boucles ou le cordon de la coiffure?

Plus loin, restes d'une autre porte — ou arc de triomphe? — A côté, une voie. — On quitte la plaine El-Garca (celle qui

pince à cause du froid). — Autre très longue, en couloir, propre aux évolutions militaires. — Collines basses, vertes à gauche : à droite, grises et vertes.

Au fond, deux montagnes grises, avec des taches blanches, — teinte bleue ; — Kheff est derrière celle de gauche.

Nous sommes dans la plaine de Bed-Nadjat. Quand on se retourne, le côté gauche des collines a disparu. Au fond, à droite, un mamelon comme une tortue.

La plaine se soulève, on monte, tourne à gauche. — Manière dont les moutons marchent pour se garer du soleil : par lignes d'un à la file, chacun mettant sa tête, inclinée, contre la cuisse de derrière de son devancier.

Fondouk de Bordj-el-Massaoud. — Dispute avec un Algérien à cause de nos chevaux. — M. Massaoud entre à la fin de la bagarre. — Fusil de chasse. — Un de ses hommes portant un plat de petits oiseaux. — Blanc, propre, doux, yeux bleus, chachia très en arrière, élégant. — C'est un chasseur de lions : il en a tué trente-deux. — S'amuse très fort, amène des douzaines de femmes et ripaille. — Boit son café très lentement, accepte de l'eau-de-vie et me demande la bouteille.

On continue à droite. C'est élargi : maquis, bouquets épineux. — Nous arrivons à un cul-de-four, plus développé à gauche, en face de montagnes assez basses. — Une petite rivière, Oued-el-Loug, — « rivière de l'amandier ». — Quelque temps après, on s'engage dans les gorges de Khangget-el-Kedim : charmantes. — Lauriers-roses, oliviers sauvages énormes ; puis, sur un plateau un peu s'inclinant vers la droite. — De là, montagne de Kheff : — comme des corniches successives ; — au fond, à l'extrême horizon, comme le haut d'un énorme pain de sucre un peu arrondi, tout noir. — Kheff est derrière la première montagne, qui est bronze avec une tache blanche.

Sur ma route, à droite, je rencontre une petite Bédouine, le coude dans la main et la joue dans les trois doigts ! Qui lui a appris cette pose-là ?

Des ruines toutes pareilles sur des éminences carrées, — formées sans doute par les décombres et qui permettent de supposer les contours du monument. — Cela est très fréquent : de demi-lieue à demi-lieue environ. — Elles sont

généralement à gauche de la route. — Ce devait être de petits temples, des stations pour aller au Kheff?

Rencontré des hommes assis par terre. — C'est un marié. — Jeune garçon qui joue d'une flûte longue, jaune, à taches noires, tout seul pour eux quatre dans la campagne.

Cette plaine, B'hiret-el-Kheleukhz, n'en finit! C'est désespérant d'uniformité. — A droite, c'est comme une succession de terrasses vues de flanc, ou bien un mur à divers étages.

Kheff sur un sommet, tout à droite. — Mais on a du mal à y arriver à cause des mamelons transversaux, obliques : il faut monter sur chacun et le redescendre.

Dar-el-Bey. — Bains. — Nuit excellente. — Fontaine en grosses pierres de taille, eau claire. — Négresses battant le linge avec leurs pieds. — Éclaboussures d'argile blanche partout. — Une très maigre, dans l'eau jusqu'aux chevilles et retroussée jusqu'au haut des cuisses.

Citernes du Kheff. — Dix couloirs, mieux conservés qu'à Oudenah. — Dix réservoirs parallèles : chacun a trente pas de long sur dix de large. — Il y en a encore deux autres.

Sortant de Kheff, — mosquée à droite, — immense plaine noire.

Quand on est en bas, Oued-el-Rummel. — Tourné à droite : rivière, arbres, lauriers-roses. — Porte : rocher, gourbis à droite. — On tourne à gauche très vivement et on laisse à gauche une montagne très boisée : Djebel-Soddin. — On passe le Meglagh. — Pays plus plat, assez boisé. — Puis on monte : granit, chênes, aubépines. — Plateau dénudé sur lequel est un petit ruisseau dit Sakiet-Sidi-Iousef. — Couché.

Le lendemain, bois sur un plateau; puis bas-fond. — On côtoie les contreforts d'une montagne à gauche. — Ravin. — Grandes vagues d'herbes à n'en plus finir. — Tentes à gauche. — Défilé. — Medjerdah. — Forêt. — On aperçoit Souk-Ahras sur la gauche. — Lignes rouges.



NOTES PRISES A CROISSET

Le samedi 12 juin 1858.

Arrivé au Keff, le soir, lundi 24 mai.

Un tombeau romain, sur la droite. Je lis en passant : « Livius ». — La ville se recule, à cause des vallons transversaux qui vous en séparent. — Il faut monter, puis redescendre. — La maison du caïd, tout en haut à gauche : banc de maçonnerie à gauche devant la porte ; cour extérieure ; énorme escalier droit. — Grande pièce ; bain turc excellent : Ibrahim, ne craignant pas la chaleur, vient me voir dans la dernière étuve. — C'est encore lui qui me donne l'éternel caouah. — Dîner arabe luxueux. — Bonne nuit. — Le caïd, petit homme maigre, grêlé.

Le lendemain, visité la ville. — Parti à midi. — Départ solennel : cinq cavaliers, puis sept ; une vingtaine d'hommes à pied me suivent.

C'est maintenant comme un bal masqué dans ma tête et je ne me souviens plus de rien. — Le caractère féroce du paysage finit au fond de la vallée ; on tourne à gauche. — Dans certains moments, gazon ; des vaches : c'est une place de parc anglais, — et puis la montagne reprend.

Couché chez les Bédouins : — tente blanche, ouverte. — La lune se lève en face. — Vent terrible. — L'ombre des animaux du douar passe comme des ombres chinoises. — Politesses arabes, couscoussou.

Parti au petit jour. — Nous attendons que le vent soit un peu calmé. — Toute la nuit, j'ai pensé à ma première nuit aux Pyramides.

Bientôt le paysage devient monotone. — Grandes vagues d'herbes qui n'en finissent. — Pluie fine, continue.

Surprise du douar : femmes au bord des tentes, sans voiles. — Je galopais, ma pelisse sur mes genoux, mon takieh sous mon chapeau. — *Zagarit*, coups de fusil, fantasia. — Le fils

du caïd en ceinture rouge. — Souk-Ahras! Souk-Ahras! — Tout cela envolé dans le mouvement. — J'ai ralenti devant les tentes. — Ils vont venir me baiser les mains, me prendre les pieds. — De quelle nature était l'étrange frisson de joie qui m'a pris? J'en ai rarement eu (jamais peut-être?) une pareille.

Le fils du caïd et son père galopent à côté et devant moi. Le père s'en va le premier; le fils me demande, deux heures après, la permission.

La pluie n'en finit. — Descente. — Forêt. — Un cabaret vide, où je demande ma route.

Les lignes rouges des bâtiments militaires de Souk-Ahras.

Ville neuve, atroce, froide, boueuse. — M. de Serval, sécot, inhospitalier. — Andrieux, l'hôtelier; sa microscopique épouse. — Couché, relevé. — Dîner. — Table d'hôte de MM. les officiers. — Collet crasseux du directeur des postes.

Le lendemain, M. G.... aliéné : il croit qu'on l'insulte. — Brave et gros hussard déjeune avec nous : « Un bon déjeuner, sacré nom de D..., un bon déjeuner! »

Partis à 3 heures, le jeudi 27. — Deux muletiers excellents. — On monte. — Forêt charmante. — Le camp, à droite. — Nous redescendons. — De temps à autre, une grande voiture de charbonnier dans la forêt. — Nous apercevons un bordj. — Deux Arabes dedans. — Deux troupiers de sa colonne, éreintés, l'un a un coup d'air sur l'œil et un coup de soleil sur le nez, désolés de l'état de leur commandant. — « Vous êtes Carpentin!... » Et il me prend au collet.

Je découvre le moulin de Medjez-Sfa, en bas, au bord de l'eau, la Seybouse. — M. Hauberger, gros mastoc, assez cordial; sa femme, brune, distinguée. — Le commandant n'y tient pas pendant le dîner, se promène. — Couché dans le moulin.

Le lendemain, Hauberger nous accompagne : fourrure courte, bottes. — Lauriers-roses et saules pleureurs. — Passage de l'hyène, passage du lion. — Nous passons plusieurs fois une rivière : — larges quais; — on remonte après. — C'est exquis, délicieux, plein de fraîcheur et de liberté. — Puis le paysage devient plus sec; les montagnes pelées reparaissent. — Tout au fond, à gauche, les maisons

blanches et un minaret, c'est Guelma. — Nous allons longtemps dans la plaine.

Millesimo, — village atroce, tout droit. — Ligne d'acacias devant les maisons basses, petites clôtures. — C'est la civilisation par son plus ignoble côté : enseignes de marchands de vin et les maisons sont vides, les fenêtres sans carreaux. — Des femmes, dans les champs, labourent ou sarclent, en vestes et en chapeaux d'hommes, portières de Paris transportées au pays des Moresques. — La crasse de la banlieue dans le soleil d'Afrique. — Et les misères qu'il doit y avoir là dedans, les rages, les souvenirs, et la fièvre, la fièvre pâle et famélique !

Guelma. — Café de M. Aubril. — Les monuments pour la troupe tiennent une grande place. — Logement charmant et entouré de verdure du commandant supérieur. — M. de Vanory ressemble en beau à E. Delamarre. — Déjeuner avec mon commandant : M. Borel, du bureau arabe, m'en débarrasse.

Parti à cinq heures. — Mon spahi, sorte de nègre blond idiot, me précède.

Verdure et eau. — Un grand quai. — Voitures et carrioles de maître. — L'ancien pénitencier, grande bâtisse où je bois du lait. — Le moulin d'Osman Mustapha : petits bâtiments, peupliers. — Une montagne assez basse en face.

Je couche dans le pavillon supérieur, — bruit de chiens et de chevaux, — sur un tapis : nuit atroce de puces. — On m'avait fait du feu. Nous sommes sur les hauteurs : il fait froid.

Le cawas, maigre, turban vert, yatagan, connaît tout l'Orient ; gueulard, officieux, aime l'alcool.

La route du moulin à Constantine est assommante d'ennui. — Petites montagnes toutes se ressemblant, puis une plaine. — Les fils du télégraphe tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche. — Cela est pauvre, sans grandeur et monotone sans majesté. — Je fouette à tour de bras le mulet de bagages. — Ferme Faucheux : le fermier, monsieur dégradé, borgne, le bras luxé. — Bouteille de *mon* bordeaux de Souk-Ahras bue avec délices.

Reparti à trois heures. On descend presque continuel-

lement : l'admirable Constantine s'aperçoit de loin. — Descente de la rampe du Rummel ; aloès sur le bord. Mon mulet glisse.

Entrée triomphante à Constantine avec mon plumet. — Hôtel. — Payé mon jeune Arabe et mon idiot de spahi, qui s'endormait dans les blés où il laissait brouter son cheval. — M. Vignard, Viel, Niepce, Cagnot. — Bain turc exquis ; un nègre admirable pour masseur. — Celui du Kheff me massait les genoux avec sa tête.

Partie de campagne à la Hamma, chez M. Paolo de Palma. — Ce petit village nouveau sous un grand caroubier. — Baignade dans la rivière d'eau chaude. — Déjeuner : je m'empiffre et je résiste au sommeil. — Danse. — Cagnot conduisant la polka. — Le notaire, en chapeau de meunier, joue aux cartes avec M. Dominique, le fils de la maison. — Un joueur de harpe.

Rentré, le soir, au clair de la lune.

Arembourg, procureur impérial, léger, petit, gai, chapeau de paille de matelot bordé de noir, guêtres.

Lundi, reposé.

Journée du mardi passée à mes caisses et à dormir. — Le soir, monsieur le conseiller de préfecture, homme bien et complètement nul. — Restes du théâtre : école municipale. — Citernes romaines modernisées. — Adieu aux couchers de soleil roses.

Mercredi. — A bord de la chaloupe avec M. Ricordeau, propriétaire de Bône, tout en coutil gris. — Chaleur. — Beaucoup de femmes. — Passagers : le capitaine Robert, un avocat de Paris, un vieux en alpaga et à tabatière, conduisant deux jeunes femmes ; la petite g... des quatrièmes et le vieux gendarme galant ; un chasseur d'Afrique ; le bureaucrate militaire à pantalon bleu, en lunettes, en casquette et en canne-rotin ; un Alsacien ; le comte polonais, tueur de lions, grand blond à cheveux et à barbe, déplaisant ; un monsieur bien, officier de la Légion d'honneur, grisonnant, parent de M. F. Barrot.

Mes deux nuits sur le pont, les jambes de mon pantalon nouées avec des mouchoirs dans ma pelisse.

Lu *Profils et grimaces* de Vacquerie, *Un vol de critiques* de Texier et *Promenades hors de mon jardin* de Karr.

Arrivée à Marseille à 2 heures. — Intolérable douane. — Odeurs. — Omnibus. — La vieille actrice de Bône, rôle de Marie Laurent, et une demoiselle de Philippeville, fille d'un pharmacien, grosse dondon enceinte.

Bureau du chemin de fer sur la Canebière. — Sentiment de débarras, de retour, de bien-être : je pars! — Seul dans une calèche. — Mes affaires se débouclent dans la gare.

Deux employés de chemin de fer atroces!

Enfin ils s'en vont : on s'endort. — A Lyon, Saulcy. — Pour compagnons, un chirurgien de marine et son chien, mon bureaucrate militaire qui va à Saint-Quentin; l'Alsacien est descendu en route pour aller à Strasbourg. — Déjeuner, solide, à Dijon. — Ennui de l'après-midi, chaleur. — Quel sot pays que la France! — Fontainebleau. — Melun. — La gare!

Le boulevard en été. — Ma maison vide. — Bousculade pour aller chez Feydeau. On me sert à dîner. — Visite chez madame Pradier, Masquilier, Person, de Tourbey : tout le monde absent. — Cirque. — Choïewski. — Souper au Café anglais. — Je dors sur mon divan. — Déjeuner au Café turc. — Auteuil, le Parc des Princes. — Dîner. — Le soir, de Tourbey.

Lundi. — Armurier, fourreur, Duplan, etc. — Café de Foy, Boyer. — Auteuil. — Pradier. — Janin, de Pène, de Tourbey. — Dîner chez Feydeau : Guimont, Plessy, A. Dumas fils, Uchard, Scholl, Saint-Victor, Pasquier, re-Boyer et son épouse. — Comme le vrai est peu compris!!!

Mardi, courses encore! Sabatier, Sainte-Beuve, Sandeau, Plessy, Maury. — Dîner chez Tourbey : Cabarrus, Marchal, Gozlan, Gatayes, Théo et Ernesta, Saint-Victor!...

Le lendemain, chemin de fer à 8 h. 30 matin. — Deux bourgeois. — Rouen! Hôtel-Dieu!



Voilà trois jours passés à peu près exclusivement à dormir. — Mon voyage est considérablement reculé, oublié! Tout est confus dans ma tête. Je suis comme si je sortais d'un bal masqué de deux mois. Vais-je travailler? vais-je m'ennuyer?

Que toutes les énergies de la nature, que j'ai aspirées, me pénètrent et qu'elles s'exhalent dans mon livre! A moi, puissances de l'émotion plastique! Résurrection du passé, à moi! à moi! Il faut faire, à travers le Beau, vivant et vrai quand même. Pitié pour ma volonté, Dieu des âmes! Donne-moi la Force — et l'Espoir!...

Nuit du samedi 12 au dimanche 13, — minuit [1].

GUSTAVE FLAUBERT

1. Un mois après, le 11 juillet 1858, Flaubert écrivait à mademoiselle Leroyer de Chantepie :

« J'ai songé à vous, quelquefois, là-bas, sur la plage d'Afrique où je me suis diverti dans un tas de songeries historiques et dans la méditation du livre que je vais faire. J'ai bien humé le vent, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots...

» J'ai visité à fond la campagne de Tunis et les ruines de Carthage, j'ai traversé la Régence de l'est à l'ouest pour rentrer en Algérie par la frontière de Kheff, et j'ai traversé la partie orientale de la province de Constantine jusqu'à Philippeville, où je me suis rembarqué...

» Et maintenant tout ce que j'avais fait de mon roman est à refaire; je m'étais complètement trompé. Ainsi voilà un peu plus d'un an que cette idée m'a pris. J'y ai travaillé depuis presque sans relâche et j'en suis encore au début. C'est quelque chose de lourd à exécuter, je vous en réponds! pour moi du moins. Il est vrai que mes prétentions intérieures ne sont pas médiocres! Je suis las des choses laides et des vilains milieux. La *Bovary* m'a dégoûté pour longtemps des mœurs bourgeoises. Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide... »

Salammbô, en effet, ne fut achevée qu'en 1862. (V. *Correspondance*. — Troisième série.)

LES DIEUX ONT SOIF[1]

VI

Dix heures du matin. Pas un souffle d'air. C'était le mois de juillet le plus chaud qu'on eût connu. Dans l'étroite rue de Jérusalem, une centaine de citoyens de la section faisaient la queue à la porte du boulanger, sous la surveillance de quatre gardes nationaux qui, l'arme au repos, fumaient leur pipe.

La Convention nationale avait décrété le *maximum* : aussitôt grains, farine avaient disparu. Comme les Israélites au désert, les Parisiens se levaient avant le jour s'ils voulaient manger. Tous ces gens, serrés les uns contre les autres, hommes, femmes, enfants, sous un ciel de plomb fondu, qui chauffait les pourritures des ruisseaux et exaltait les odeurs de sueur et de crasse, se bousculaient, s'interpellaient, se regardaient avec tous les sentiments que les êtres humains peuvent éprouver les uns pour les autres, antipathie, dégoût, intérêt, désir, indifférence. On avait appris, par une expérience douloureuse, qu'il n'y avait pas de pain pour tout le monde : aussi les derniers venus cherchaient-ils à se glisser en avant ; ceux qui perdaient du terrain se plaignaient et s'irritaient et invoquaient vainement leur droit méprisé. Les femmes jouaient avec rage des coudes et des reins pour conserver leur place ou en gagner une meilleure. Si la presse devenait plus étouffante, des cris s'éle-

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

vaient : « Ne poussez pas! » Et chacun protestait, se disant poussé soi-même.

Pour éviter ces désordres quotidiens, les commissaires délégués par la section avaient imaginé d'attacher à la porte du boulanger une corde que chacun tenait à son rang; mais les mains trop rapprochées se rencontraient sur la corde et entraient en lutte. Celui qui la quittait ne parvenait point à la reprendre. Les mécontents ou les plaisants la coupaient, et il avait fallu y renoncer.

Dans cette queue, on suffoquait, on croyait mourir, on faisait des plaisanteries, on lançait des propos grivois, on jetait des invectives aux aristocrates et aux fédéralistes, auteurs de tout le mal. Quand un chien passait, des plaisants l'appelaient Pitt. Parfois retentissait un large soufflet, appliqué par la main d'une citoyenne sur la joue d'un insolent, tandis que, pressée par son voisin, une jeune servante, les yeux mi-clos et la bouche entr'ouverte, soupirait mollement. A toute parole, à tout geste, à toute attitude propre à mettre en éveil l'humeur grivoise des aimables Français, un groupe de jeunes libertins entonnait le *Ça ira*, malgré les protestations d'un vieux jacobin, indigné que l'on compromît en de sales équivoques un refrain qui exprimait la foi républicaine dans un avenir de justice et de bonheur.

Son échelle sous le bras, un afficheur vint coller sur un mur, en face de la boulangerie, un avis de la Commune rationnant la viande de boucherie. Des passants s'arrêtaient pour lire la feuille encore toute gluante. Une marchande de choux qui cheminait, sa hotte sur le dos, se mit à dire de sa grosse voix cassée :

— Ils sont partis, les beaux bœufs! ratissons-nous les boyaux.

Tout à coup une telle bouffée de puanteur ardente monta d'un égout, que plusieurs furent pris de nausées; une femme se trouva mal et fut remise évanouie à deux gardes nationaux qui la portèrent à quelques pas de là, sous une pompe. On se bouchait le nez; une rumeur grondait; des paroles s'échangeaient, pleines d'angoisse et d'épouvante. On se demandait si c'était quelque animal enterré là, ou bien un poison mis par malveillance, ou plutôt un massacré de Septembre, noble ou prêtre, oublié dans une cave du voisinage.

— On en a donc mis là?

— On en a mis partout!

— Ce doit être un de ceux du Châtelet. Le 2, j'en ai vu trois cents en tas sur le Pont au Change.

Les Parisiens craignaient la vengeance de ces ci-devant qui, morts, les empoisonnaient.

Évariste Gamelin vint prendre la queue : il avait voulu éviter à sa vieille mère les fatigues d'une longue station. Son voisin, le citoyen Brotteaux, l'accompagnait, calme, souriant. son Lucrèce dans la poche béante de son habit puce.

Ce bon vieillard vanta cette scène comme une bambochade digne du pinceau d'un moderne Téniers.

— Ces portefaix et ces commères — dit-il — sont plus plaisants que les Grecs et les Romains si chers aujourd'hui à nos peintres. Pour moi, j'ai toujours goûté la manière flamande.

Ce qu'il ne rappelait point, par sagesse et bon goût, c'est qu'il avait possédé une galerie de tableaux hollandais que le seul cabinet de M. de Choiseul égalait pour le nombre et le choix des peintures.

— Il n'y a de beau que l'antique, — répondit le peintre, — et ce qui en est inspiré : mais je vous accorde que les bambochades de Téniers, de Steen ou d'Ostade valent mieux que les fanfreluches de Watteau, de Boucher ou de Van Loo : l'humanité y est enlaidie, mais non point avilie comme par un Baudouin ou un Fragonard.

Un aboyeur passa, criant :

— *Le Bulletin du Tribunal révolutionnaire!*... la liste des condamnés!

— Ce n'est point assez d'un tribunal révolutionnaire, — dit Gamelin. — Il en faut un dans chaque ville, que dis-je? dans chaque commune, dans chaque canton. Il faut que tous les pères de famille, que tous les citoyens s'érigent en juges. Quand la nation se trouve sous le canon des ennemis et sous le poignard des traîtres. l'indulgence est parricide. Quoi! Lyon, Marseille, Bordeaux insurgées, la Corse révoltée, la Vendée en feu, Mayence et Valenciennes tombées au pouvoir de la coalition, la trahison dans les campagnes, dans les villes, dans les camps, la trahison siégeant sur les bancs de la Convention nationale, la trahison assise, une carte à la main, dans

les conseils de guerre de nos généraux!... Que la guillotine sauve la patrie!

— Je n'ai pas d'objection essentielle à faire contre la guillotine, — répliqua le vieux Brotteaux. — La nature, ma seule maîtresse et ma seule institutrice, ne m'avertit en effet d'aucune manière que la vie d'un homme ait quelque prix; elle enseigne au contraire, de toutes sortes de manières, qu'elle n'en a aucun. L'unique fin des êtres semble de devenir la pâture d'autres êtres destinés à la même fin. Le meurtre est de droit naturel : en conséquence la peine de mort est légitime, à la condition qu'on ne l'exerce ni par vertu ni par justice, mais par nécessité ou pour en tirer quelque profit. Cependant il faut que j'aie des instincts pervers, car je répugne à voir couler le sang, et c'est une dépravation que toute ma philosophie n'est pas encore parvenue à corriger.

— Les républicains — reprit Évariste — sont humains et sensibles. Il n'y a que les despotes qui soutiennent que la peine de mort est un attribut nécessaire de l'autorité. Le peuple souverain l'abolira un jour. Robespierre l'a combattue, et avec lui tous les patriotes; la loi qui la supprime ne saurait être trop tôt promulguée. Mais elle ne devra être appliquée que lorsque le dernier ennemi de la République aura péri sous le glaive de la loi.

Gamelin et Brotteaux avaient maintenant derrière eux des retardataires, et parmi ceux-là plusieurs femmes de la section; entre autres, une belle grande tricoteuse, en fanchon et en sabots, portant un sabre en bandoulière, une jolie fille blonde, ébouriffée, dont le fichu était très chiffonné, et une jeune mère qui, maigre et pâle, donnait le sein à un enfant malingre.

L'enfant, qui ne trouvait plus de lait, criait, mais ses cris étaient faibles et les sanglots l'étouffaient. Il semblait pitoyablement petit, le teint blême et brouillé, les yeux enflammés, et sa mère le contemplait avec une sollicitude douloureuse.

— Il est bien jeune, — dit Gamelin en se retournant vers le malheureux nourrisson qui gémissait contre son dos, dans la presse étouffante des derniers arrivés.

— Il a six mois, le pauvre amour!... Son père est à l'armée : il est de ceux qui ont repoussé les Autrichiens à Condé. Il se nomme Dumonteil (Michel), commis drapier, de son état. Il

s'est enrôlé, dans un théâtre qu'on avait dressé devant l'hôtel de ville. Le pauvre ami voulait défendre sa patrie et voir du pays... Il m'écrit de prendre patience. Mais comment voulez-vous que je nourrisse Paul... (c'est Paul qu'il se nomme)... puisque je ne peux pas me nourrir moi-même?

— Ah! — s'écria la jolie fille blonde, — nous en avons encore pour une heure, et il faudra, ce soir, recommencer la même cérémonie à la porte de l'épicière. On risque la mort pour avoir trois œufs et un quarteron de beurre.

— Du beurre, — soupira la citoyenne Dumonteil, — voilà trois mois que je n'en ai vu!

Et le chœur des femmes se lamenta sur la rareté et la cherté des vivres, jeta des malédictions aux émigrés et voua à la guillotine les commissaires de sections qui donnaient à des femmes dévergondées, au prix de honteuses faveurs, des poulardes et des pains de quatre livres. On sema des histoires alarmantes de bœufs noyés dans la Seine, de sacs de farine vidés dans les égouts, de pains jetés dans les latrines... C'étaient les affameurs royalistes, rolandins, brissotins, qui poursuivaient l'extermination du peuple de Paris.

Tout à coup la jolie fille blonde, au fichu chiffonné, poussa des cris comme si elle avait le feu à ses jupes, qu'elle secouait violemment et dont elle retournait les poches, proclamant qu'on lui avait volé sa bourse.

Au bruit de ce larcin, une grande indignation souleva ce menu peuple qui avait pillé les hôtels du faubourg Saint-Germain et envahi les Tuileries sans rien emporter, — artisans et ménagères qui eussent de bon cœur brûlé le château de Versailles, mais se fussent crus déshonorés s'ils y avaient dérobé une épingle. — Les jeunes libertins risquèrent sur la mésaventure de la belle enfant quelques méchantes plaisanteries, aussitôt étouffées sous la rumeur publique. On parlait déjà de pendre le voleur à la lanterne. On entamait une enquête tumultueuse et partiale. La grande tricoteuse, montrant du doigt un vieillard soupçonné d'être un moine défroqué, jurait que c'était « le capucin » qui avait fait le coup.

La foule, aussitôt persuadée, poussa des cris de mort.

Le vieillard si vivement dénoncé à la vindicte publique se tenait fort modestement devant le citoyen Brotteaux. Il avait

toute l'apparence, à vrai dire, d'un ci-devant religieux. Son air était assez vénérable, bien qu'altéré par le trouble que causaient à ce pauvre homme les violences de la foule et le souvenir encore vif des journées de Septembre. La crainte qui se peignait sur son visage le rendait suspect au populaire, qui croit volontiers que seuls les coupables ont peur de ses jugements. comme si la précipitation inconsidérée avec laquelle il les rend ne devait pas effrayer jusqu'aux plus innocents.

Brotteaux s'était donné pour loi de ne jamais contrarier le sentiment populaire, surtout quand il se montrait absurde et féroce, « parce qu'alors, disait-il, la voix du peuple était la voix de Dieu ». Mais Brotteaux était inconséquent : il déclara que cet homme, qu'il fût capucin ou ne le fût point, n'avait pu dérober la citoyenne, dont il ne s'était pas approché un seul moment.

La foule conclut que celui qui défendait le voleur était son complice, et l'on parlait maintenant de traiter avec rigueur les deux malfaiteurs. et, quand Gamelin se porta garant de Brotteaux, les plus sages parlèrent de l'envoyer avec les autres à la section.

Mais la jolie fille s'écria tout à coup, joyeusement, qu'elle avait retrouvé sa bourse. Aussitôt elle fut couverte de huées et menacée d'être fessée publiquement, comme une nonne.

— Monsieur, — dit le religieux à Brotteaux, — je vous remercie d'avoir pris ma défense. Mon nom importe peu, mais je vous dois de vous le dire : je me nomme Louis de Longuemare. Je suis un régulier, en effet ; mais non pas un capucin, comme l'ont dit ces femmes. Il s'en faut du tout : je suis clerc régulier de l'ordre des barnabites, qui donna des docteurs et des saints en foule à l'Église. Ce n'est point assez d'en faire monter l'origine à saint Charles Borromée : on doit considérer comme son véritable fondateur l'apôtre saint Paul, dont il porte le monogramme dans ses armoiries. J'ai dû quitter mon couvent devenu le siège de la section du Pont Neuf et porter un habit séculier.

— Mon Père, — dit Brotteaux, en examinant la souquenille de M. de Longuemare, — votre habit témoigne suffisamment que vous n'avez pas renié votre état : à le voir, on croirait que vous avez réformé votre ordre plutôt que vous ne l'avez quitté...

Et vous vous exposez bénévolement, sous ces dehors austères, aux injures d'une populace impie.

— Je ne puis pourtant pas — répondit le religieux — porter un habit bleu, comme un danseur!

— Mon Père, ce que je dis de votre habit est pour rendre hommage à votre caractère et vous mettre en garde contre les dangers que vous courez.

— Monsieur, il conviendrait, tout au contraire, de m'encourager à confesser ma foi. Car je ne suis que trop enclin à craindre le péril. J'ai quitté mon habit, monsieur, ce qui est une manière d'apostasie; j'aurais voulu du moins ne pas quitter la maison où Dieu m'accorda durant tant d'années la grâce d'une vie paisible et cachée. J'obtins d'y demeurer; et j'y gardai ma cellule, tandis qu'on transformait l'église et le cloître en une sorte de petit hôtel de ville qu'ils nommaient la section. Je vis, monsieur, je vis marteler les emblèmes de la sainte vérité; je vis le nom de l'apôtre Paul remplacé par un bonnet de forçat. Parfois, même, j'assistai aux conciliabules de la section, et j'y entendis exprimer d'étonnantes erreurs. Enfin je quittai cette demeure profanée et j'allai vivre de la pension de cent pistoles que me fait l'Assemblée, dans une écurie dont on a réquisitionné les chevaux pour le service des armées. Là je dis la messe devant quelques fidèles, qui y viennent attester l'éternité de l'Église de Jésus-Christ.

— Moi, mon père, — répondit l'autre, — si vous voulez le savoir, je me nomme Brotteaux et fus jadis publicain.

— Monsieur, — répliqua le Père Longuemare, — je savais par l'exemple de saint Matthieu qu'on peut attendre une bonne parole d'un publicain.

— Mon Père, vous êtes trop honnête.

— Citoyen Brotteaux, — dit Gamelin, — admirez ce bon peuple plus affamé de justice que de pain : chacun ici était prêt à quitter sa place pour châtier le voleur. Ces hommes, ces femmes si pauvres, soumis à tant de privations, sont d'une probité sévère, et ne peuvent tolérer un acte malhonnête.

— Il faut convenir — répondit Brotteaux — que, dans leur grande envie de pendre le larron, ces gens-ci eussent fait un mauvais parti à ce bon religieux, à son défenseur et au défenseur de son défenseur. Leur avarice même et l'amour égoïste

qu'ils portent à leur bien les y poussaient : le larron, en s'attaquant à l'un d'eux, les menaçait tous; ils se préservaient en le punissant... Au reste, il est problable que la plupart de ces manouvriers et de ces ménagères sont probes et respectueux du bien d'autrui. Ces sentiments leur ont été inculqués dès l'enfance par leurs père et mère qui les ont suffisamment fessés...

Gamelin ne cacha pas au vieux Brotteaux qu'un tel langage lui semblait indigne d'un philosophe.

— La vertu — dit-il — est naturelle à l'homme : Dieu en a déposé le germe dans le cœur des mortels.

Le vieux Brotteaux était athée et tirait de son athéisme une source abondante de délices.

— Je vois, citoyen Gamelin, que, révolutionnaire pour ce qui est de la terre, vous êtes, quant au ciel, conservateur et même réacteur. Robespierre et Marat le sont autant que vous. Et je trouve singulier que les Français, qui ne souffrent plus de roi mortel, s'obstinent à en garder un immortel, beaucoup plus tyrannique et féroce. Car qu'est-ce que la Bastille et même la chambre ardente, auprès de l'enfer? L'humanité copie ses dieux sur ses tyrans, et vous, qui rejetez l'original, vous gardez la copie!

— Oh! citoyen! — s'écria Gamelin, — n'avez-vous pas honte de tenir ce langage? et pouvez-vous confondre les sombres divinités conçues par l'ignorance et la peur avec l'auteur de la nature? La croyance en un Dieu bon est nécessaire à la morale. L'Être suprême est la source de toutes les vertus, et l'on n'est pas républicain si l'on ne croit en Dieu. Robespierre le savait bien, qui fit enlever de la salle des Jacobins ce buste du philosophe Helvétius, coupable d'avoir disposé les Français à la servitude en leur enseignant l'athéisme... J'espère, du moins, citoyen Brotteaux, que, lorsque la République aura institué le culte de la Raison, vous ne refuserez pas votre adhésion à une religion si sage.

— J'ai l'amour de la raison, je n'en ai pas le fanatisme, — répondit Brotteaux. — La raison nous guide et nous éclaire; quand vous en aurez fait une divinité, elle vous aveuglera et vous persuadera des crimes.

Et Brotteaux continua de raisonner, les pieds dans le ruis-

seau, ainsi qu'il le faisait naguère dans un de ces fauteuils dorés du baron d'Holbach, qui, selon son expression, servaient de fondement à la philosophie naturelle :

— Jean-Jacques Rousseau, — dit-il, — qui montra quelques talents, surtout en musique, était un jean-fesse qui prétendait tirer sa morale de la nature et qui la tirait en réalité des préceptes de Calvin. La nature nous enseigne à nous entre-dévorer et elle nous donne l'exemple de tous les crimes et de tous les vices que l'état social corrige ou dissimule. On doit aimer la vertu ; mais il est bon de savoir que c'est un simple expédient imaginé par les hommes pour vivre commodément ensemble. Ce que nous appelons la morale n'est qu'une entreprise désespérée de nos semblables contre l'ordre universel, qui est la lutte, le carnage et l'aveugle jeu de forces contraires. Elle se détruit elle-même, et, plus j'y pense, plus je me persuade que l'univers est enragé. Les théologiens et les philosophes, qui font de Dieu l'auteur de la nature et l'architecte de l'univers, nous le font paraître absurde et méchant. Ils le disent bon, parce qu'ils le craignent, mais ils sont forcés de convenir qu'il agit d'une façon atroce. Ils lui prêtent une malignité rare même chez l'homme. Et c'est par là qu'ils le rendent adorable sur la terre. Car notre misérable race ne vouerait pas un culte à des dieux justes et bienveillants, dont elle n'aurait rien à craindre ; elle ne garderait point de leurs bienfaits une reconnaissance inutile. Sans le purgatoire et l'enfer, le bon Dieu ne serait qu'un pauvre sire.

— Monsieur, — dit Longuemare, — ne parlez point de la nature : vous ne savez pas ce que c'est.

— Pardieu, je le sais aussi bien que vous, mon Père !

— Vous ne pouvez pas le savoir, puisque vous n'avez pas de religion et que la religion seule nous enseigne ce qu'est la nature, en quoi elle est bonne et comment elle a été dépravée. Au reste, ne vous attendez pas à ce que je vous réponde : Dieu ne m'a donné, pour réfuter vos erreurs, ni la chaleur du langage ni la force de l'esprit. Je craindrais de ne vous fournir, par mon insuffisance, que des occasions de blasphème et des causes d'endurcissement, et, lorsque je sens un vif désir de vous servir, je ne recueillerais pour tout fruit de mon indiscrète charité que...

Ce propos fut interrompu par une immense clameur qui, partie de la tête de la colonne, avertit la file entière des affamés que la boulangerie ouvrait ses portes. On commença d'avancer, mais avec une extrême lenteur. Un garde national de service faisait entrer les acheteurs, un par un. Le boulanger, sa femme et son garçon étaient assistés dans la vente des pains par deux commissaires civils qui, un ruban tricolore au bras gauche, s'assuraient que le consommateur appartenait à la section et qu'on ne lui délivrait que la part proportionnelle aux bouches qu'il avait à nourrir.

Le citoyen Brotteaux faisait de la recherche du plaisir la fin unique de la vie : il estimait que la raison et les sens, seuls juges en l'absence des Dieux, n'en pouvaient concevoir une autre. Or, trouvant dans les propos du peintre un peu trop de fanatisme pour y prendre grand plaisir, cet homme sage, afin de conformer sa conduite à sa doctrine, dans les conjonctures présentes, et charmer l'attente encore longue, tira de la poche béante de sa redingote puce son Lucrèce, qui demeurait ses plus chères délices et son vrai contentement. La reliure de maroquin rouge était écornée par l'usage et le citoyen Brotteaux en avait prudemment gratté les armoiries, — les trois îlots d'or achetés à beaux deniers comptants par le traitant son père. — Il ouvrit le livre à l'endroit où le poète philosophe, qui veut guérir les hommes des vains troubles de l'amour, surprend une femme dans le secret de sa toilette. Le citoyen Brotteaux lut ces vers, non toutefois sans jeter les yeux sur la nuque dorée de sa jolie voisine ni sans respirer avec volupté la peau moite de cette petite souillon. Le poète Lucrèce n'avait qu'une sagesse; son disciple Brotteaux en avait plusieurs.

Il lisait, faisant deux pas tous les quarts d'heure. A son oreille réjouie par les cadences graves et nombreuses, jaillissait en vain la criaillerie des commères sur l'enchérissement du pain, du sucre, du café, de la chandelle et du savon. C'est ainsi qu'il atteignit avec sérénité le seuil de la boulangerie. Derrière lui, Évariste Gamelin voyait au-dessus de sa tête la gerbe dorée sur la grille de fer qui fermait l'imposte.

A son tour, il entra dans la boutique : les paniers, les casiers, étaient vides; le boulanger lui délivra le seul pain qui restât. Évariste paya, et l'on ferma la grille sur ses talons, de

peur que le peuple en tumulte n'envahît la boulangerie. Mais ce n'était pas à craindre : tous ces pauvres gens, instruits à l'obéissance par leurs antiques oppresseurs et par leurs libérateurs du jour, s'en furent, la tête basse et traînant la jambe.

Gamelin, comme il atteignait le coin de la rue, vit assise sur une borne la citoyenne Dumonteil, son nourrisson dans les bras. Elle était sans mouvement, sans couleur, sans larmes, sans regard. L'enfant lui suçait le doigt avidement. Gamelin se tint un moment devant elle, timide, incertain. Elle ne semblait pas le voir.

Il balbutia quelques mots, puis tira son couteau de sa poche, — un eustache à manche de corne, — coupa son pain par le milieu et en mit la moitié sur les genoux de la jeune mère, qui regarda, étonnée. Mais il avait déjà tourné le coin de la rue.

Rentré chez lui, Évariste trouva sa mère assise à la fenêtre, qui reprisait des bas. Il lui mit gaîment son morceau de pain dans la main :

— Vous me pardonnerez, ma bonne mère : fatigué d'être si longtemps sur mes jambes, épuisé de chaleur, dans la rue, en rentrant à la maison, bouchée par bouchée, j'ai mangé la moitié de notre pain. Il reste à peine votre part...

Et il fit mine de secouer les miettes sur sa veste.

VII

Usant d'une très vieille façon de dire, la citoyenne veuve Gamelin l'avait annoncé : « A force de manger des châtaignes, nous deviendrons châtaignes ». Ce jour-là, 13 juillet, elle et son fils avaient dîné, à midi, d'une bouillie de châtaignes. Comme ils achevaient cet austère repas, une dame poussa la porte et emplit soudain l'atelier de son éclat et de ses parfums. Évariste reconnut la citoyenne Rochemaure. Croyant qu'elle se trompait de porte et cherchait le citoyen Brotteaux, son ami d'autrefois, il pensait déjà lui indiquer le grenier du ci-devant ou appeler Brotteaux pour épargner à une femme élégante de grimper par une échelle de meunier; mais il parut dès l'abord que c'était au citoyen Évariste Gamelin qu'elle

avait affaire, car elle se déclara heureuse de le rencontrer et de se dire sa servante.

Ils n'étaient point tout à fait étrangers l'un à l'autre : ils s'étaient vus plusieurs fois dans l'atelier de David, dans une tribune de l'assemblée, aux Jacobins, chez le restaurateur Vénua : elle l'avait remarqué pour sa beauté, sa jeunesse, son air intéressant.

Portant un chapeau enrubanné comme un mirliton et empanaché comme le couvre-chef d'un représentant en mission, la citoyenne Rochemaure était emperruquée, fardée, mouchetée, musquée, la chair fraîche encore sous tant d'apprêts : ces artifices violents de la mode trahissaient la hâte de vivre et la fièvre de ces jours terribles aux lendemains incertains. Son corsage à grands revers et à grandes basques, tout reluisant d'énormes boutons d'acier, était rouge sang, et l'on ne pouvait discerner, tant elle se montrait à la fois aristocrate et révolutionnaire, si elle portait les couleurs des victimes ou celles du bourreau. Un jeune militaire l'accompagnait.

La longue canne de nacre à la main, grande, belle, ample, la poitrine généreuse, elle fit le tour de l'atelier, et, approchant de ses yeux gris son lorgnon d'or à deux branches, elle examina les toiles du peintre, souriant, se récriant, portée à l'admiration par la beauté de l'artiste, et flattant pour être flattée.

— Qu'est-ce — demanda la citoyenne — que ce tableau si noble et si touchant d'une femme douce et belle près d'un jeune malade?

Gamelin répondit qu'il fallait y voir *Oreste veillé par Électre sa sœur*, et que, s'il l'avait pu achever, ce serait peut-être son moins mauvais ouvrage.

— Le sujet — ajouta-t-il — est tiré de l'*Oreste* d'Euripide. J'avais lu, dans une traduction déjà ancienne de cette tragédie, une scène qui m'avait frappé d'admiration : celle où la jeune Électre, soulevant son frère sur son lit de douleur, essuie l'écume qui lui souille la bouche, écarte de ses yeux les cheveux qui l'aveuglent et prie ce frère chéri d'écouter ce qu'elle lui va dire dans le silence des Furies... En lisant et relisant cette traduction, je sentais comme un brouillard qui me voilait les formes grecques et que je ne pouvais dissiper. Je

m'imaginais le texte original plus nerveux et d'un autre accent. Éprouvant un vif désir de m'en faire une idée exacte, j'allai prier monsieur Gail, qui professait alors le grec au Collège de France (c'était en 91), de m'expliquer cette scène mot à mot. Il me l'expliqua, comme je le lui demandais, et je m'aperçus que les anciens sont beaucoup plus simples et plus familiers qu'on ne se l'imagine. Ainsi, Électre, dit à Oreste : « Frère chéri, que ton sommeil m'a causé de joie! Veux-tu que je t'aide à te soulever? » Et Oreste répond : « Oui, aide-moi, prends-moi, et essuie ces restes d'écume attachés autour de ma bouche et de mes yeux. Mets ta poitrine contre la mienne et écarte de mon visage ma chevelure emmêlée : car elle me cache les yeux... » Tout plein de cette poésie si jeune et si vive, de ces expressions naïves et fortes, j'esquissai le tableau que vous voyez, citoyenne.

Le peintre, qui, d'ordinaire, parlait si discrètement de ses œuvres, ne tarissait pas sur celle-là. Encouragé par un signe que lui fit la citoyenne Rochemaure en soulevant son lorgnon, il poursuivit :

— Hennequin a traité en maître les fureurs d'Oreste. Mais Oreste nous émeut encore plus dans sa tristesse que dans ses fureurs. Quelle destinée que la sienne! C'est par piété filiale, par obéissance à des ordres sacrés qu'il a commis ce crime dont les Dieux doivent l'absoudre, mais que les hommes ne pardonneront jamais. Pour venger la justice outragée, il a renié la nature, il s'est fait inhumain, il s'est arraché les entrailles. Il reste fier sous le poids de son horrible et vertueux forfait... C'est ce que j'aurais voulu montrer dans ce groupe du frère et de la sœur.

Il s'approcha de la toile et la regarda avec complaisance.

— Certaines parties — dit-il — sont à peu près terminées; la tête et le bras droit d'Oreste, par exemple.

— C'est un morceau admirable. Et Oreste vous ressemble, citoyen Gamelin.

— Vous trouvez? — fit le peintre avec un sourire grave.

Elle prit la chaise que Gamelin lui tendait. Le jeune militaire se tint debout à son côté, la main sur le dossier de la chaise où elle était assise. A quoi l'on pouvait voir que la Révolution était accomplie, car, sous l'ancien régime, un

homme n'eût jamais, en compagnie, touché seulement du doigt le siège où se trouvait une dame, formé par l'éducation aux contraintes, parfois assez rudes, de la politesse, estimant d'ailleurs que la retenue gardée dans la société donne un prix singulier à l'abandon secret et que, pour perdre le respect, il fallait l'avoir.

Louise Masché de Rochemaure, fille d'un lieutenant des chasses du roi, veuve d'un procureur et, durant vingt ans, fidèle amie du financier Brotteaux des Ilettes, avait adhéré aux principes nouveaux. On l'avait vue, en juillet 1790, bêcher la terre du Champ de Mars. Son penchant décidé pour les puissances l'avait portée facilement des feuillants aux girondins et aux montagnards, tandis qu'un esprit de conciliation, une ardeur d'embrassement et un certain génie d'intrigue l'attachaient encore aux aristocrates et aux contre-révolutionnaires. C'était une personne très répandue, fréquentant guinguettes, théâtres, traiteurs à la mode, tripots, salons, bureaux de journaux, antichambres de comités. La Révolution lui apportait nouveautés, divertissements, joies, sourires, affaires, entreprises fructueuses. Nouant des intrigues politiques et galantes, jouant de la harpe, dessinant des paysages, chantant des romances, dansant des danses grecques, donnant à souper, recevant de jolies femmes, comme la comtesse de Beaufort et l'actrice Descoings, tenant toute la nuit table de trente-et-un et de biribi et faisant rouler la rouge et la noire, elle trouvait encore le temps d'être pitoyable à ses amis. Curieuse, agissante, brouillonne, frivole, connaissant les hommes, ignorant les foules, aussi étrangère aux opinions qu'elle partageait qu'à celles qu'il lui fallait répudier, ne comprenant absolument rien à ce qui se passait en France, elle se montrait entreprenante, hardie et toute pleine d'audace par ignorance du danger et par une confiance illimitée dans le pouvoir de ses charmes.

Le militaire qui l'accompagnait était dans la fleur de la jeunesse. Un casque de cuivre garni d'une peau de panthère, et la crête ornée de chenille ponceau. ombrageait sa tête de chérubin et répandait sur son dos une longue et terrible crinière. Sa veste rouge, en façon de brassière, se gardait de descendre jusqu'aux reins pour n'en pas cacher l'élégante

cambrure. Il portait à la ceinture un énorme sabre, dont la poignée en bec d'aigle resplendissait. Une culotte à pont, d'un bleu tendre, moulait les muscles élégants de ses jambes, et des soutaches d'un bleu sombre dessinaient leurs riches arabesques sur ses cuisses. Il avait l'air d'un danseur costumé pour quelque rôle martial et galant, dans *Achille à Scyros* ou *les Noces d'Alexandre*, par un élève de David attentif à serrer la forme.

Gamelin se rappelait confusément l'avoir déjà vu. C'était en effet le cavalier qu'il avait rencontré, quinze jours auparavant, haranguant le peuple sur les galeries du Théâtre de la Nation.

La citoyenne Rochemaure le nomma :

— Le citoyen Henry, membre du Comité révolutionnaire de la section des Droits de l'Homme.

Elle l'avait toujours dans ses jupes, miroir d'amour et certificat vivant de civisme.

La citoyenne félicita Gamelin de ses talents et lui demanda s'il ne consentirait pas à dessiner une carte pour une marchande de modes à qui elle s'intéressait. Il y traiterait un sujet approprié : une femme essayant une écharpe devant une psyché, par exemple, ou une jeune ouvrière portant sous son bras un carton à chapeau.

Comme capables d'exécuter un petit ouvrage de ce genre, on lui avait parlé du fils Fragonard, du jeune Ducis et aussi d'un nommé Prudhomme : mais elle préférait s'adresser au citoyen Évariste Gamelin. Toutefois elle n'en vint, sur cet article, à rien de précis, et l'on sentait qu'elle avait mis cette commande en avant uniquement pour engager la conversation. En effet elle était venue pour tout autre chose. Elle réclamait du citoyen Gamelin un bon office : sachant qu'il connaissait le citoyen Marat, elle venait lui demander de l'introduire chez l'Ami du peuple, avec qui elle désirait avoir un entretien.

Gamelin répondit qu'il était un trop petit personnage pour la présenter à Marat, et que, du reste, elle n'avait que faire d'un introducteur : Marat, bien qu'accablé d'occupations, n'était pas l'homme invisible qu'on avait dit.

Et Gamelin ajouta :

— Il vous recevra, citoyenne, si vous êtes malheureuse : car son grand cœur le rend accessible à l'infortune et pitoyable à

toutes les souffrances. Il vous recevra si vous avez quelque révélation à lui faire intéressant le salut public : il a voué ses jours à démasquer les traîtres.

La citoyenne Rochemaure répondit qu'elle serait heureuse de saluer en Marat un citoyen illustre, qui avait rendu de grands services au pays, qui était capable d'en rendre de plus grands encore, et qu'elle souhaitait mettre ce législateur en rapport avec des hommes bien intentionnés, des philanthropes favorisés par la fortune et capables de lui fournir des moyens nouveaux de satisfaire son ardent amour de l'humanité.

— Il est désirable — ajouta-t-elle — de faire coopérer les riches à la prospérité publique.

De vrai, la citoyenne avait promis au banquier Morhardt de le faire dîner avec Marat.

Morhardt, Suisse comme l'Ami du peuple, avait lié partie avec plusieurs députés à la Convention. Julien (de Toulouse), Delaunay (d'Angers) et l'ex-capucin Chabot pour spéculer sur les actions de la Compagnie des Indes. Le jeu, très simple, consistait à faire tomber ces actions à 650 livres par des motions spoliatrices, afin d'en acheter le plus grand nombre possible à ce prix et de les relever ensuite à 4 000 ou 5 000 livres par des motions rassurantes. Mais Chabot, Julien, Delaunay étaient suspects. Lacroix, Fabre d'Églantine et même Danton, à tort ou à raison, passaient pour suspects. L'homme de l'agio, le baron de Batz, cherchait de nouveaux complices à la Convention et conseillait au banquier Morhardt de voir Marat.

Cette pensée des agioteurs contre-révolutionnaires n'était pas aussi étrange qu'elle semblait tout d'abord. Toujours ces gens-là s'efforçaient de se liguer avec les puissances du jour, et, par sa popularité, par sa plume, par son caractère, Marat était une puissance formidable, et la seule qui restait debout. Les girondins sombraient; les dantonistes, battus par la tempête, ne gouvernaient plus. Robespierre semblait destiné à une fortune médiocre comme son génie. D'ailleurs il était soupçonneux et d'une probité jalouse : rien à faire avec un tel homme. Il importait de circonvenir Marat, de s'assurer sa bienveillance pour le jour où il serait dictateur, et tout présageait qu'il le deviendrait : sa popularité, son ambition, sa préférence pour les grands moyens. Et peut-être, après tout,

que cet homme rétablirait l'ordre, les finances, la prospérité. Plusieurs fois il s'était élevé contre les énergumènes qui renchérissaient sur lui de patriotisme; depuis quelque temps, il dénonçait les démagogues presque autant que les modérés. Après avoir excité le peuple à pendre les accapareurs dans leur boutique pillée, il exhortait les citoyens au calme et à la prudence; il devenait un homme de gouvernement.

Malgré certains bruits qu'on semait sur lui comme sur tous les autres hommes de la Révolution, ces écumeurs d'or ne le croyaient pas corruptible, mais ils le savaient vaniteux et crédule : ils espéraient le gagner par des flatteries et surtout par une familiarité condescendante, qu'ils croyaient de leur part la plus séduisante des flatteries. Ils comptaient, grâce à lui, souffler le froid et le chaud sur toutes les valeurs qu'ils voudraient acheter et revendre, et le pousser à servir leurs intérêts en croyant n'agir que dans l'intérêt public.

Grande appareilleuse, bien qu'elle fût encore dans l'âge des amours, la citoyenne Rochemaure s'était donné la mission de réunir le législateur journaliste au banquier et sa folle imagination lui représentait l'homme des caves, aux mains encore rougies du sang de Septembre, engagé dans le parti des financiers dont elle était l'agent. jeté par sa sensibilité même et sa candeur en plein agio, dans ce monde, qu'elle chérissait, d'accapareurs, de fournisseurs, d'émissaires de l'étranger, de croupiers et de femmes galantes.

Elle insista pour que le citoyen Gamelin la conduisît chez l'Ami du peuple, qui habitait non loin, dans la rue des Cordeliers, près de l'église. Après avoir fait un peu de résistance. le peintre céda au vœu de la citoyenne.

Le cavalier Henry, invité à se joindre à eux, refusa, alléguant qu'il entendait garder sa liberté, même à l'égard du citoyen Marat, qui, sans doute, avait rendu des services à la République, mais maintenant faiblissait : n'avait-il pas, dans sa feuille, conseillé la résignation au peuple de Paris?

Et le jeune Henry, d'une voix mélodieuse, avec de longs soupirs, déplora la République trahie par ceux en qui elle avait mis son espoir : Danton repoussant l'idée d'un impôt sur les riches, Robespierre s'opposant à la permanence des sections. Marat dont les conseils pusillanimes brisaient l'élan des citoyens.

— Oh! — s'écria-t-il, — que ces hommes paraissent faibles auprès de Leclerc et de Jacques Roux!... Roux! Leclerc! vous êtes les vrais amis du peuple!

Gamelin n'entendit point ces propos, qui l'eussent indigné : il était allé dans la pièce voisine passer son habit bleu.

— Vous pouvez être fière de votre fils, — dit la citoyenne Rochemaure à la citoyenne Gamelin. — Il est grand par le talent et par le caractère.

La citoyenne veuve Gamelin donna, en réponse, un bon témoignage de son fils, sans toutefois s'enorgueillir de lui devant une dame de haut parage, car elle avait appris dans son enfance que le premier devoir des petits est l'humilité devant les grands. Elle était encline à se plaindre, n'en ayant que trop sujet et trouvant dans ses plaintes un soulagement à ses peines. Elle révélait abondamment ses maux à ceux qu'elle croyait capables de les soulager, et madame de Rochemaure lui semblait de ceux-là. Aussi, mettant à profit l'instant favorable, elle conta tout d'une haleine la détresse de la mère et du fils, qui tous deux mouraient de faim : « On ne vendait plus de tableaux : la Révolution avait tué le commerce comme avec un couteau. Les vivres étaient rares et hors de prix... »

Et la bonne dame expédiait ses lamentations avec toute la volubilité de ses lèvres molles et de sa langue épaisse, afin de les avoir dépêchées toutes quand reparaîtrait son fils, dont la fierté n'eût point approuvé de telles plaintes. Elle s'efforçait d'émouvoir dans le moins de temps possible une dame qu'elle jugeait riche et répandue, et de l'intéresser au sort de son enfant. Et elle sentait que la beauté d'Évariste conspirait avec elle pour attendrir une femme bien née.

En effet, la citoyenne Rochemaure montra de la sensibilité : elle s'émut à l'idée des souffrances d'Évariste et de sa mère et rechercha les moyens de les adoucir. Elle ferait acheter des ouvrages du peintre par des hommes riches, de ses amis.

— Car — dit-elle en souriant — il y a encore de l'argent en France, mais il se cache.

Mieux encore : puisque l'art était perdu, elle procurerait à Évariste un emploi chez Morhardt ou chez les frères Perregaux, ou une place de commis chez un fournisseur aux armées.

Puis elle songea que ce n'était pas cela qu'il fallait à un

homme de ce caractère, et, après un moment de réflexion, elle fit signe qu'elle avait trouvé :

— Il reste à nommer plusieurs jurés au Tribunal révolutionnaire. Juré, magistrat, voilà ce qui convient à votre fils. Je suis en relation avec les membres du Comité de Salut public ; je connais Robespierre l'aîné ; son frère soupe très souvent chez moi. Je leur parlerai. Je ferai parler à Montané, à Dumas, à Fouquier.

La citoyenne Gamelin, émue et reconnaissante, mit un doigt sur sa bouche : Évariste rentrait dans l'atelier.

Il descendit avec la citoyenne Rochemaure l'escalier sombre, dont les degrés de bois et de carreaux étaient recouverts d'une crasse antique.

Sur le Pont-Neuf, où le soleil, déjà bas, allongeait l'ombre du piédestal qui avait porté le Cheval de Bronze et que pavoisaient maintenant les couleurs de la nation, une foule d'hommes et de femmes du peuple écoutaient, par petits groupes, des citoyens qui parlaient à voix basse. La foule, consternée, gardait un silence coupé par intervalles de gémissements et de cris de colère. Beaucoup s'en allaient d'un pas rapide vers la rue de Thionville, ci-devant rue Dauphine ; Gamelin, s'étant glissé dans un de ces groupes, entendit que Marat venait d'être assassiné.

Peu à peu la nouvelle se confirmait et se précisait : il avait été assassiné dans sa baignoire, par une femme venue exprès de Caen pour commettre ce crime.

Certains croyaient qu'elle s'était enfuie ; mais la plupart disaient qu'elle avait été arrêtée.

Ils étaient là, tous, comme un troupeau sans berger.

Ils songeaient :

« Marat, sensible, humain, bienfaisant, Marat n'est plus là pour nous guider, lui qui ne s'est jamais trompé, qui devinait tout, qui osait tout révéler !... Que faire, que devenir ? Nous avons perdu notre conseiller, notre défenseur, notre ami. » Ils savaient d'où venait le coup, et qui avait dirigé le brasde cette femme. Ils gémissaient :

— Marat a été frappé par les mains criminelles qui veulent nous exterminer. Sa mort est le signal de l'égorgement de tous les patriotes.

On rapportait diversement les circonstances de cette mort tragique et les dernières paroles de la victime ; on faisait des questions sur l'assassin, dont on savait seulement que c'était une jeune femme envoyée par les traîtres fédéralistes. Montrant les ongles et les dents, les citoyennes vouaient la criminelle au supplice et, trouvant la guillotine trop douce, réclamaient pour ce monstre le fouet, la roue, l'écartèlement, et imaginaient des tortures nouvelles.

Des gardes nationaux en armes traînaient à la section un homme à l'air résolu. Ses vêtements étaient en lambeaux ; des filets de sang coulaient sur sa face pâle. On l'avait surpris disant que Marat avait mérité son sort en provoquant sans cesse au pillage et au meurtre. Et ç'avait été à grand'peine que les miliciens l'avaient soustrait à la fureur populaire. On le désignait du doigt comme un complice de l'assassin, et des menaces de mort s'élevaient sur son passage.

Gamelin restait stupide de douleur. De maigres larmes séchaient dans ses yeux ardents. A sa douleur filiale se mêlaient une sollicitude patriotique et une piété populaire qui le déchiraient.

Il songeait :

« Après Le Peltier, après Bourdon, Marat!... Je reconnais le sort des patriotes : massacrés au Champ de Mars, à Nancy, partout, ils périront tous. » Et il songeait au traître Wimpfen qui naguère encore, à la tête d'une horde de soixante mille royalistes, marchait sur Paris, et qui, s'il n'avait été arrêté à Vernon par les braves patriotes, eût mis à feu et à sang la ville héroïque et condamnée.

Et combien de périls encore, combien de projets criminels, combien de trahisons, que la sagesse et la vigilance de Marat pouvaient seuls connaître et déjouer! Qui saurait après lui dénoncer Custine oisif dans le camp de César et refusant de débloquer Valenciennes, Biron inactif dans la Basse Vendée, laissant prendre Saumur et assiéger Nantes, Dillon trahissant la patrie dans l'Argonne?...

Cependant, autour de lui, de moment en moment, grandissait la clameur sinistre :

— Marat est mort. Les aristocrates l'ont tué!

Comme, le cœur gros de douleur, de haine et d'amour, il s'en

allait rendre un hommage funèbre au martyr de la liberté, une vieille paysanne qui portait la coiffe limousine s'approcha de lui et lui demanda si ce monsieur Marat, qui avait été assassiné, n'était pas monsieur le curé Mara, de Saint-Pierre-de-Queyroix.

VIII

La veille de la fête, par un soir tranquille et clair, Élodie, au bras d'Évariste, se promenait sur le champ de la Fédération. Des ouvriers achevaient en hâte d'élever des colonnes, des statues, des temples, une montagne, un autel. Des symboles gigantesques, l'Hercule populaire brandissant sa massue, la Nature abreuvant l'univers à ses mamelles inépuisables, se dressaient soudain dans la capitale en proie à la famine, à la terreur, écoutant si l'on n'entendait pas sur la route de Meaux les canons autrichiens. La Vendée réparait son échec devant Nantes par des victoires audacieuses. Un cercle de fer, de flammes et de haine entourait la grande cité révolutionnaire, Et cependant elle recevait avec magnificence, comme la souveraine d'un vaste empire, les députés des assemblées primaires qui avaient accepté la constitution. Le fédéralisme était vaincu : la République une, indivisible, vaincrait tous ses ennemis.

Étendant le bras sur la plaine populeuse :

— C'est là — dit Évariste — que, le 17 juillet 91, l'infâme Bailly fit fusiller le peuple au pied de l'autel de la patrie. Le grenadier Passavant, témoin du massacre, rentra dans sa maison, déchira son habit, s'écria : « J'ai juré de mourir avec la liberté; elle n'est plus : je meurs. » Et il se brûla la cervelle.

Cependant les artistes et les bourgeois paisibles examinaient les préparatifs de la fête, et on lisait sur leurs visages un amour de la vie aussi morne que leur vie elle-même : les plus grands événements, en entrant dans leur esprit, se rapetissaient à leur mesure et devenaient insipides comme eux. Chaque couple allait portant dans ses bras ou traînant par la main ou faisant courir devant lui des enfants qui n'étaient pas plus beaux que leurs

parents et ne promettaient pas de devenir plus heureux, et qui donneraient la vie à d'autres enfants aussi médiocres qu'eux en joie et en beauté. Et çà et là passait une jeune fille grande et belle qui sur son passage inspirait aux jeunes hommes un généreux désir, aux vieillards le regret de la douce vie.

Près de l'École militaire, Évariste montra à Élodie des statues égyptiennes dessinées par David d'après des modèles romains de l'époque d'Auguste. Ils entendirent alors un vieux Parisien poudré s'écrier :

— On se croirait sur les bords du Nil!

Depuis trois jours qu'Élodie n'avait vu son ami, de graves événements s'étaient passés à l'*Amour Peintre*. Le citoyen Blaise avait été dénoncé au Comité de sûreté générale pour fraudes dans les fournitures. Heureusement que le marchand d'estampes était connu dans sa section : le Comité de surveillance des Droits de l'homme s'était porté garant de son civisme auprès du Comité de sûreté générale et l'avait pleinement justifié.

Ayant conté cet événement avec émotion, Élodie ajouta :

— Nous sommes tranquilles maintenant, mais l'alerte a été chaude. Il s'en est fallu de peu que mon père n'ait été mis en prison. Si le danger avait duré quelques heures de plus, je serais allée vous demander, Évariste, de faire auprès de vos amis influents des démarches en faveur de mon père.

Évariste ne répondit pas. Élodie fut bien loin de mesurer la profondeur de ce silence.

Ils allèrent, la main dans la main, le long des berges de la Seine. Ils se disaient leur mutuelle tendresse dans le langage de Julie et de Saint-Preux : le bon Jean-Jacques leur donnait les moyens de peindre et d'orner leur amour.

La municipalité avait accompli ce prodige de faire régner pour un jour l'abondance dans la ville affamée. Une foire s'était installée sur la place des Invalides, au bord de la rivière : des marchands vendaient, dans des baraques, des saucissons, des cervelas, des andouilles, des jambons couverts de lauriers, des gâteaux de Nanterre, des pains d'épices, des crêpes, des pains de quatre livres, de la limonade et du vin. Il y avait aussi des boutiques où l'on vendait des chansons patriotiques, des cocardes, des rubans tricolores, des bourses, des chaînes

de laiton et toutes sortes de menus joyaux. S'arrêtant à l'étalage d'un humble bijoutier, Évariste choisit une bague en argent où l'on voyait en relief la tête de Marat entortillée d'un foulard. Et il la passa au doigt d'Élodie.

Gamelin se rendit, ce soir-là, rue de l'Arbre-Sec, chez la citoyenne Rochemaure, qui l'avait mandé pour affaire pressante. Il la trouva dans sa chambre à coucher, étendue sur une chaise longue, en déshabillé galant.

Tandis que l'attitude de la citoyenne exprimait une voluptueuse langueur, autour d'elle tout disait ses grâces, ses jeux, ses talents : — une harpe près du clavecin entr'ouvert; une guitare dans un fauteuil; un métier à broder où était montée une étoffe de satin; sur la table, une miniature ébauchée, des papiers, des livres; une bibliothèque en désordre et comme ravagée par une belle main aussi avide de connaître que de sentir.

Elle lui donna sa main à baiser et lui dit :

— Salut, citoyen juré!... Aujourd'hui même, Robespierre l'aîné m'a remis une lettre en votre faveur pour le président Herman, une lettre très bien tournée, qui disait à peu près : « Je vous indique le citoyen Gamelin, recommandable par ses talents et par son patriotisme. Je me suis fait un devoir de vous annoncer un patriote qui a des principes et une conduite ferme dans la ligne révolutionnaire. Vous ne négligerez pas l'occasion d'être utile à un républicain... » J'ai porté sans débrider cette lettre au président Herman, qui m'a reçue avec une politesse exquise et a aussitôt signé votre nomination. C'est chose faite.

Gamelin, après un moment de silence :

— Citoyenne, — dit-il, — bien que je n'aie pas un morceau de pain à donner à ma mère, je jure sur mon honneur que je n'accepte les fonctions de juré que pour servir la République et la venger de tous ses ennemis.

La citoyenne jugea le remercîment froid et le compliment sévère. Elle soupçonna Gamelin de manquer de grâce. Mais elle aimait trop la jeunesse pour ne pas lui pardonner quelque âpreté. Gamelin était beau : elle lui trouvait du mérite. « On le façonnera », songea-t-elle. Et elle l'invita à ses soupers : elle recevait, chaque soir, après le théâtre.

— Vous rencontrerez chez moi des gens d'esprit et de talent : Elleviou, Talma, le citoyen Vigée, qui tourne les bouts-rimés avec une habileté merveilleuse. Le citoyen François nous a lu sa *Paméla*, qu'on répète en ce moment au Théâtre de la Nation. Le style en est élégant et pur, comme tout ce qui sort de la plume du citoyen François. La pièce est touchante : elle nous a fait verser des larmes. C'est la jeune Lange qui tiendra le rôle de Paméla.

— Je m'en rapporte à votre jugement, citoyenne, — répondit Gamelin. — Mais le Théâtre de la Nation est peu national. Et il est fâcheux pour le citoyen François que ses ouvrages soient portés sur ces planches avilies par les vers misérables de Laya : on n'a pas oublié le scandale de *l'Ami des Lois*...

— Citoyen Gamelin, je vous abandonne Laya : il n'est pas de mes amis.

Ce n'était point par bonté pure que la citoyenne avait employé son crédit à faire nommer Gamelin à un poste envié : après ce qu'elle avait fait et ce que d'aventure il adviendrait qu'elle fît pour lui, elle comptait se l'attacher étroitement et s'assurer un appui auprès d'une justice à laquelle elle pouvait avoir affaire, un jour ou l'autre, car enfin elle envoyait beaucoup de lettres en France et à l'étranger, et de telles correspondances étaient alors suspectes.

— Allez-vous souvent au théâtre, citoyen?

A ce moment, le cavalier Henry, plus charmant que l'enfant Bathylle, entra dans la chambre. Deux énormes pistolets étaient fourrés dans sa ceinture.

Il baisa la main de la belle citoyenne, qui lui dit :

— Voilà le citoyen Évariste Gamelin pour qui j'ai passé la journée au Comité de sûreté générale et qui ne m'en sait point de gré. Grondez-le!

— Ah! citoyenne — s'écria le militaire, — vous venez de voir nos législateurs aux Tuileries. Quel spectacle affligeant! Les représentants d'un peuple libre devraient-ils siéger sous les lambris d'un despote? Les mêmes lustres allumés naguère sur les complots de Capet et les orgies d'Antoinette éclairent aujourd'hui les veilles de nos législateurs. Cela fait frémir la nature.

— Mon ami, félicitez le citoyen Gamelin, — répondit-elle ; — il est nommé juré au Tribunal révolutionnaire.

— Mes compliments, citoyen ! — fit Henry. — Je suis heureux de voir un homme de ton caractère investi de ces fonctions. Mais, à vrai dire, j'ai peu de confiance en cette justice méthodique, créée par les modérés de la Convention, en cette Némésis débonnaire qui ménage les conspirateurs, épargne les traîtres, ose à peine frapper les fédéralistes et craint d'appeler l'Autrichienne à sa barre. Non, ce n'est pas le Tribunal révolutionnaire qui sauvera la République. Ils sont bien coupables, ceux qui, dans la situation désespérée où nous sommes, ont arrêté l'élan de la justice populaire !

— Henry, — dit la citoyenne Rochemaure, — passez-moi ce flacon...

En rentrant chez lui. Gamelin trouva dans l'atelier sa mère et le vieux Brotteaux qui faisaient une partie de piquet à la lueur d'une chandelle fumeuse. La citoyenne annonçait sans vergogne « tierce au roi ».

Apprenant que son fils était juré, elle l'embrassa avec transports, songeant que c'était pour l'un et l'autre beaucoup d'honneur et que désormais tous deux mangeraient tous les jours.

— Je suis heureuse et fière d'être la mère d'un juré, — dit-elle. — C'est une belle chose que la justice, et la plus nécessaire de toutes : sans justice, les faibles seraient vexés à chaque instant. Et je crois que tu jugeras bien, mon Évariste : car, dès l'enfance. je t'ai trouvé juste et bienveillant en toutes choses. Tu ne pouvais souffrir l'iniquité et tu t'opposais selon tes forces à la violence. Tu avais pitié des malheureux. et c'est là le plus beau fleuron d'un juge... Mais, dis-moi, Évariste, comment êtes-vous habillés dans ce grand tribunal ?

Gamelin lui repartit que les juges se coiffaient d'un chapeau à plumes, mais que les jurés n'avaient point de costune uniforme, qu'ils portaient leur habit ordinaire.

— Il vaudrait mieux, — répliqua la citoyenne, — qu'ils portassent la robe et la perruque : ils en paraîtraient plus respectables. Bien que vêtu le plus souvent avec négligence, tu es beau et tu pares tes habits ; mais la plupart des hommes ont

besoin de quelque ornement pour paraître considérables : il vaudrait mieux que les jurés eussent la robe et la perruque.

La citoyenne avait ouï dire que les fonctions de juré au Tribunal rapportaient quelque chose : elle ne se tint pas de demander si l'on y gagnait de quoi vivre honnêtement, car « un juré, disait-elle, doit faire bonne figure dans le monde ».

Elle apprit avec satisfaction que les jurés recevaient une indemnité de dix-huit livres par séance et que la multitude des crimes contre la sûreté de l'État les obligerait à siéger très souvent.

Le vieux Brotteaux ramassa les cartes, se leva et dit à Gamelin :

— Citoyen, vous êtes investi d'une magistrature auguste et redoutable. Je vous félicite de prêter les lumières de votre conscience à un tribunal plus sûr et moins faillible peut-être que tout autre, parce qu'il recherche le bien et le mal non point en eux-mêmes et dans leur essence, mais seulement par rapport à des intérêts tangibles et à des sentiments manifestes. Vous aurez à vous prononcer entre la haine et l'amour, ce qui se fait spontanément, non entre la vérité et l'erreur, dont le discernement est impossible au faible esprit des hommes. Jugeant d'après les mouvements de vos cœurs, vous ne risquerez pas de vous tromper, puisque le verdict sera bon pourvu qu'il contente les passions qui sont votre loi sacrée. Mais, c'est égal, si j'étais de votre président, je ferais comme Bridoie, je m'en rapporterais au sort des dés. En matière de justice, c'est encore le plus sûr.

IX

Évariste Gamelin devait entrer en fonctions le 14 septembre, lors de la réorganisation du Tribunal, divisé désormais en quatre sections, avec quinze jurés pour chacune. Les prisons regorgeaient ; l'accusateur public travaillait dix-huit heures par jour. Aux défaites des armées, aux révoltes des provinces, aux conspirations, aux complots, aux trahisons, la Convention opposait la terreur. Les Dieux avaient soif.

La première démarche du nouveau juré fut de faire une visite de déférence au président Herman, qui le charma par la douceur de son langage et l'aménité de son commerce.

Compatriote et ami de Robespierre, dont il partageait les sentiments, il laissait voir un cœur sensible et vertueux. Il était tout pénétré de ces sentiments humains, trop longtemps étrangers au cœur des juges et qui font la gloire éternelle d'un Dupaty et d'un Beccaria. Il se félicitait de l'adoucissement des mœurs qui s'était manifesté, dans l'ordre judiciaire, par la suppression de la torture et des supplices ignominieux ou cruels. Il se réjouissait de voir la peine de mort, autrefois prodiguée et servant naguère encore à la répression des moindres délits, devenue plus rare, et réservée aux grands crimes. Pour sa part, comme Robespierre, il l'eût volontiers abolie, en tout ce qui ne touchait pas à la sûreté publique. Mais il eût cru trahir l'État en ne punissant pas de mort les crimes commis contre la souveraineté nationale.

Tous ses collègues pensaient ainsi : la vieille idée monarchique de la raison d'État inspirait le Tribunal révolutionnaire. Huit siècles de pouvoir absolu avaient formé ses magistrats, et c'est sur les principes du droit divin qu'il jugeait les ennemis de la liberté.

Évariste Gamelin se présenta, le même jour, devant l'accusateur public, le citoyen Fouquier, qui le reçut dans le cabinet où il travaillait avec son greffier. C'était un homme robuste, à la voix rude, aux yeux de chat, qui portait sur sa large face grêlée, sur son teint de plomb, l'indice des ravages que cause une existence sédentaire et recluse aux hommes vigoureux, faits pour le grand air et les exercices violents. Les dossiers montaient autour de lui comme les murs d'un sépulcre, et, visiblement, il aimait cette paperasserie terrible qui semblait vouloir l'étouffer. Ses propos étaient d'un magistrat laborieux, appliqué à ses devoirs et dont l'esprit ne sortait pas du cercle de ses fonctions. Son haleine échauffée sentait l'eau-de-vie qu'il prenait pour se soutenir et qui ne semblait pas monter à son cerveau, tant il y avait de lucidité dans ses propos constamment médiocres.

Il vivait dans un petit appartement du Palais, avec sa jeune femme, qui lui avait donné deux jumeaux, la tante Henriette et la servante Pélagie, envers lesquelles il se montrait doux et bon. Enfin, c'était un homme excellent dans sa famille et dans sa profession, sans beaucoup d'idées et sans aucune imagination.

Gamelin ne put se défendre de remarquer avec quelque déplaisir combien ces magistrats de l'ordre nouveau ressemblaient d'esprit et de façons aux magistrats de l'ancien régime. Et c'en étaient : Herman avait exercé les fonctions d'avocat général au conseil de l'Artois; Fouquier était un ancien procureur au Châtelet. Ils avaient gardé leur caractère. Mais Évariste Gamelin croyait à la palingénésie révolutionnaire.

En quittant le parquet, il traversa la galerie du Palais et s'arrêta devant les boutiques où toutes sortes d'objets étaient exposés avec art. Il feuilleta, à l'étalage de la citoyenne Ténot. des ouvrages historiques, politiques et philosophiques : *les Chaînes de l'Esclavage*, l'*Essai sur le Despotime*, *les Crimes des Reines*. « A la bonne heure! — songea-t-il, — ce sont des écrits républicains! » et il demanda à la libraire si elle vendait beaucoup de ces livres-là. Elle secoua la tête ;

— On ne vend que des chansons et des romans.

Et, tirant un petit volume d'un tiroir :

— Voici — ajouta-t-elle, — quelque chose de bon.

Évariste lut le titre : *La Religieuse en chemise*.

Il trouva devant la boutique voisine Philippe Desmahis qui, superbe et tendre, parmi les eaux de senteur, les poudres et les sachets de la citoyenne Saint-Jorre, assurait la belle marchande de son amour, lui promettait de lui faire son portrait et lui demandait un moment d'entretien dans le jardin des Tuileries, le soir. Il était beau. La persuasion coulait de ses lèvres et jaillissait de ses yeux. La citoyenne Saint-Jorre l'écoutait en silence et, prête à le croire, baissait les yeux.

Pour se familiariser avec les terribles fonctions dont il était investi, le nouveau juré voulut, mêlé au public, assister à un jugement du Tribunal. Il gravit l'escalier, où un peuple immense était assis comme dans un amphithéâtre, et il pénétra dans l'ancienne salle du Parlement de Paris.

On s'étouffait pour voir juger quelque général. Car alors, comme disait le vieux Brotteaux, « la Convention, à l'exemple du gouvernement de Sa Majesté britannique, faisait passer en jugement les généraux vaincus, à défaut des généraux traîtres, qui, ceux-ci, ne se laissaient point juger... Ce n'est point, ajoutait Brotteaux, qu'un général vaincu soit nécessairement criminel, car de toute nécessité il en faut un dans chaque

bataille. Mais il n'est rien comme de condamner à mort un général pour donner du cœur aux autres... »

Il en avait déjà passé plusieurs sur le fauteuil de l'accusé, de ces militaires légers et têtus, cervelles d'oiseau dans des crânes de bœuf. Celui-là n'en savait guère plus sur les sièges et les batailles qu'il avait conduits que les magistrats qui l'interrogeaient : l'accusation et la défense se perdaient dans les effectifs, les objectifs, les munitions, les marches et les contremarches. Et la foule des citoyens qui suivaient ces débats obscurs et interminables voyait derrière le militaire imbécile la patrie ouverte et déchirée, souffrant de mille morts ; et, du regard et de la voix, ils pressaient les jurés, tranquilles à leur banc, d'asséner leur verdict comme un coup de massue sur les ennemis de la République.

Évariste le sentait ardemment : ce qu'il fallait frapper en ce malheureux, c'était les deux monstres hideux qui déchiraient la République : la révolte et la défaite. Il s'agissait bien, vraiment, de savoir si ce militaire était innocent ou coupable ! Quand la Vendée reprenait courage, quand Toulon se livrait à l'ennemi, quand l'armée du Rhin reculait devant les vainqueurs de Mayence, quand l'armée du Nord, retirée au camp de César, pouvait être enlevée en un coup de main par les impériaux, les Anglais, les Hollandais maîtres de Valenciennes, ce qu'il importait, c'était d'instruire les généraux à vaincre ou à mourir. En voyant ce soudard infirme et abêti, qui, à l'audience, se perdait dans ses cartes comme il s'était perdu là-bas dans les plaines du Nord, Gamelin, pour ne pas crier avec le public : « A mort ! » sortit précipitamment de la salle.

A l'assemblée de la section, le nouveau juré reçut les félicitations du président Olivier, qui lui fit jurer sur le vieux maître autel des Barnabites, transformé en autel de la patrie, d'étouffer dans son âme, au nom sacré de l'humanité, toute faiblesse humaine.

Gamelin, la main levée, prit à témoin de son serment les mânes augustes de Marat, martyr de la liberté, dont le buste venait d'être posé contre un pilier de la ci-devant église, en face du buste de Le Peltier.

Quelques applaudissements retentirent, mêlés à des mur-

mures. L'assemblée était agitée. A l'entrée de la nef, un groupe de sectionnaires armés de piques vociférait.

— Il est anti-républicain, — dit le président, — de porter des armes dans une réunion d'hommes libres.

Et il ordonna de déposer aussitôt les fusils et les piques dans la ci-devant sacristie.

Un bossu, l'œil vif et les lèvres retroussées, le citoyen Beauvisage, du Comité de vigilance, vint occuper la chaire devenue la tribune et surmontée d'un bonnet rouge.

— Les généraux nous trahissent, — dit-il, — et livrent nos armées à l'ennemi. Les impériaux poussent des partis de cavalerie autour de Péronne et de Saint-Quentin. Toulon a été livré aux Anglais, qui y débarquent quatorze mille hommes. Les ennemis de la République conspirent au sein même de la Convention. Dans la capitale, d'innombrables complots sont ourdis pour délivrer l'Autrichienne. Au moment que je parle, le bruit court que le fils Capet, évadé du Temple, est porté en triomphe à Saint-Cloud : on veut relever en sa faveur le trône du tyran. L'enchérissement des vivres, la dépréciation des assignats sont l'effet des manœuvres accomplies dans nos foyers, sous nos yeux, par les agents de l'étranger. Au nom du salut public, je somme le citoyen juré d'être impitoyable pour les conspirateurs et les traîtres.

Tandis qu'il descendait de la tribune, des voix s'élevaient dans l'assemblée :

— A bas le Tribunal révolutionnaire! A bas les modérés!

Un homme gras et le teint fleuri, le citoyen Dupont aîné, menuisier sur la place de Thionville, monta à la tribune, désireux, disait-il, d'adresser une question au citoyen juré. Et il demanda à Gamelin quelle serait son attitude dans l'affaire des brissotins et de la veuve Capet.

Évariste était timide et ne savait point parler au public. Mais l'indignation l'inspira. Il se leva, pâle, et dit d'une voix sourde :

— Je suis magistrat. Je ne relève que de ma conscience. Toute promesse que je vous ferais serait contraire à mon devoir. Je dois parler au Tribunal et me taire partout ailleurs. Je ne vous connais plus. Je suis juge : je ne connais ni amis ni ennemis.

L'assemblée, diverse, incertaine et flottante, comme toutes les assemblées, approuva. Mais le citoyen Dupont aîné revint à la charge ; — il ne pardonnait pas à Gamelin d'occuper une place qu'il avait lui-même convoitée.

— Je comprends, — dit-il, — j'approuve même les scrupules du citoyen juré. On le dit patriote : c'est à lui de voir si sa conscience lui permet de siéger dans un tribunal destiné à détruire les ennemis de la République et résolu à les ménager. Il est des complicités auxquelles un bon citoyen doit se soustraire. N'est-il pas avéré que plusieurs jurés de ce tribunal se sont laissés corrompre par l'or des accusés, et que le président Montané a perpétré un faux pour sauver la tête de la fille Corday?

A ces mots, la salle retentit d'applaudissements vigoureux. Les derniers éclats en montaient encore aux voûtes, quand Fortuné Trubert monta à la tribune. Il avait beaucoup maigri, en ces derniers mois. Sur son visage pâle, des pommettes rouges perçaient la peau ; ses paupières étaient enflammées et ses prunelles vitreuses.

— Citoyens, — dit-il d'une voix faible et un peu haletante, étrangement pénétrante : — on ne peut suspecter le Tribunal révolutionnaire sans suspecter en même temps la Convention et le Comité de Salut public dont il émane. Le citoyen Beauvisage nous a alarmés en nous montrant le président Montané altérant la procédure en faveur d'un coupable. Que n'a-t-il ajouté, pour notre repos, que, sur la dénonciation de l'accusateur public, Montané a été destitué et emprisonné?... Ne peut-on veiller au salut public sans jeter partout la suspicion? N'y a-t-il plus de talents ni de vertus à la Convention? Robespierre, Couthon, Saint-Just ne sont-ils pas des hommes honnêtes? Il est remarquable que les propos les plus violents sont tenus par des individus qu'on n'a jamais vus combattre pour la République? Ils ne parleraient pas autrement s'ils voulaient la rendre haïssable... Citoyens, moins de bruit et plus de besogne! C'est avec des canons, et non avec des criailleries, que l'on sauvera la France. La moitié des caves de la section n'ont pas encore été fouillées. Plusieurs citoyens détiennent encore des quantités considérables de bronze. Nous rappelons aux riches que les dons patriotiques sont pour eux la meilleure

des assurances. Je recommande à votre libéralité les filles et les femmes de nos soldats qui se couvrent de gloire à la frontière et sur la Loire. L'un d'eux, le hussard Pommier (Augustin), précédemment apprenti sommelier, rue de Jérusalem, le 10 du mois dernier, devant Condé, menant des chevaux boire, fut assailli par six cavaliers autrichiens : il en tua deux et ramena les autres prisonniers. Je demande que la section déclare que Pommier (Augustin), a fait son devoir.

Ce discours fut applaudi et les sectionnaires se séparèrent aux cris de « vive la République! »

Demeuré seul dans la nef avec Trubert, Gamelin lui serra la main :

— Merci. Comment vas-tu?

— Moi, très bien, très bien! — répondit Trubert, en crachant, avec un hoquet, du sang dans son mouchoir. — La République a beaucoup d'ennemis au dehors et au dedans; et notre section en compte, pour sa part, un assez grand nombre. Mais avec du fer et des lois on fonde les empires... Bonsoir, Gamelin : j'ai quelques lettres à écrire.

Et il s'en alla, son mouchoir sur les lèvres, dans la ci-devant sacristie.

La citoyenne veuve Gamelin, sa cocarde désormais mieux ajustée à sa coiffe, avait pris, du jour au lendemain, une gravité bourgeoise, une fierté républicaine et le digne maintien qui sied à la mère d'un citoyen juré. Le respect de la justice, dans lequel elle avait été nourrie, l'admiration vérécondieuse que, depuis l'enfance, lui inspiraient la robe et la simarre, la sainte terreur qu'elle avait toujours éprouvée à la vue de ces hommes à qui Dieu lui-même céda sur la terre son droit de vie et de mort, ces sentiments lui rendaient auguste, vénérable et saint ce fils que naguère elle croyait encore presque un enfant. Dans sa simplicité, elle concevait la continuité de la justice à travers la Révolution aussi fortement que les législateurs de la Convention concevaient la continuité de l'État dans la mutation des régimes, et le Tribunal révolutionnaire lui apparaissait égal en majesté à toutes les juridictions anciennes qu'elle avait appris à révérer.

Le citoyen Brotteaux montrait au jeune magistrat de

l'intérêt mêlé de surprise et une déférence forcée. Comme la citoyenne veuve Gamelin, il considérait la continuité de la justice à travers les régimes ; mais, au rebours de cette dame, il méprisait les tribunaux révolutionnaires à l'égal des cours de l'ancien régime. N'osant exprimer ouvertement sa pensée, et ne pouvant se résoudre à se taire, il se jetait dans des paradoxes que Gamelin comprenait tout juste assez pour en soupçonner l'incivisme.

— L'auguste tribunal où vous allez bientôt siéger — lui dit-il une fois — a été institué par le sénat français pour le salut de la République ; et ce fut certes une pensée vertueuse de nos législateurs que de donner des juges à leurs ennemis. J'en conçois la générosité, mais je ne la crois pas politique. Il eût été plus habile à eux, il me semble, de frapper dans l'ombre leurs plus irréconciliables adversaires et de gagner les autres par des dons ou des promesses. Un tribunal frappe avec lenteur et fait moins de mal que de peur : il est surtout exemplaire. L'inconvénient du vôtre, est de réconcilier tous ceux qu'il effraie et de faire ainsi d'une cohue d'intérêts et de passions contraires un grand parti capable d'une action commune et puissante. Vous semez la peur : c'est la peur plus que le courage qui enfante les héros ; puissiez-vous, citoyen Gamelin, ne pas voir un jour éclater contre vous des prodiges de peur !

Le graveur Desmahis, amoureux, cette semaine-là, d'une fille du Palais-Égalité, la brune Flora, une géante, avait trouvé pourtant cinq minutes pour féliciter son camarade et lui dire qu'une telle nomination honorait grandement les beaux-arts.

Élodie elle-même, bien qu'à son insu elle détestât toute chose révolutionnaire, et qui craignait les fonctions publiques comme les plus dangereuses rivales qui pussent lui disputer le cœur de son amant, la tendre Élodie subissait l'ascendant d'un magistrat appelé à se prononcer dans des affaires capitales. D'ailleurs la nomination d'Évariste aux fonctions de juré produisait autour d'elle des effets heureux, dont sa sensibilité trouvait à se réjouir : le citoyen Jean Blaise vint dans l'atelier de la place de Thionville embrasser le juré avec un débordement de mâle tendresse.

Comme tous les contre-révolutionnaires, il éprouvait de la considération pour les puissances de la République, et, depuis

qu'il avait été dénoncé pour fraude dans les fournitures de l'armée, le Tribunal révolutionnaire lui inspirait une crainte respectueuse. Il se voyait personnage de trop d'apparence et mêlé à trop d'affaires pour goûter une sécurité parfaite : le citoyen Gamelin lui paraissait un homme à ménager. Enfin on était bon citoyen, ami des lois...

Il tendit la main au peintre-magistrat, se montra cordial et patriote, favorable aux arts et à la liberté. Gamelin, généreux, serra cette main largement tendue.

— Citoyen Évariste Gamelin, — dit Jean Blaise, — je fais appel à votre amitié et à vos talents. Je vous emmène demain pour quarante-huit heures à la campagne : vous dessinerez et nous causerons.

Plusieurs fois. chaque année, le marchand d'estampes faisait une promenade de deux ou trois jours en compagnie de peintres qui dessinaient, sur ses indications, des paysages et des ruines. Saisissant avec habileté ce qui pouvait plaire au public, il rapportait de ces tournées des morceaux qui, terminés dans l'atelier et gravés avec esprit, faisaient des estampes à la sanguine ou en couleurs, dont il tirait bon profit. D'après ces croquis, il faisait exécuter aussi des dessus de portes et des trumeaux qui se vendaient autant et mieux que les ouvrages décoratifs d'Hubert Robert.

Cette fois, il voulait emmener le citoyen Gamelin pour esquisser des fabriques d'après nature, tant le juré avait pour lui grandi le peintre. Deux autres artistes étaient de la partie, le graveur Desmahis, qui dessinait bien, et l'obscur Philippe Dubois, qui travaillait excellemment dans le genre de Robert. Selon la coutume, la citoyenne Élodie, avec sa camarade la citoyenne Hasard, accompagnait les artistes. Jean Blaise, qui savait unir au souci de ses intérêts le soin de ses plaisirs, avait aussi invité à cette promenade la citoyenne Thévenin, actrice du Vaudeville, qui passait pour sa bonne amie.

ANATOLE FRANCE.

(*A suivre*).

SOUVENIRS[1]

V

L'INSTITUTION MASSIN ET LE LYCÉE CHARLEMAGNE

L'INSTITUTION MASSIN

La rue des Minimes est une des plus tranquilles du quartier du Marais. Elle part de la rue de Turenne, autrefois appelée Saint-Louis, pour aboutir à la rue des Tournelles. Au temps où je l'habitais, aucune boutique ne s'y ouvrait; les maisons, uniformes, basses et plates, logeaient de petits rentiers invisibles, car je ne me souviens pas d'avoir vu personne entrer dans ces maisons ni en sortir. L'institution Massin occupait le numéro 12, au coin de la rue de Béarn qui mène à la place des Vosges, de mon temps place Royale. Les bâtiments en subsistent encore aujourd'hui.

Au-dessus de la grande porte, on lisait en lettres d'or : *Institution Massin fondée en MDCCCX.* Derrière cette porte, à quelques pas, une grille blindée barrait le chemin ; entre les deux, s'ouvrait la loge du concierge, qu'il fallait traverser pour pénétrer dans la maison fortement close.

L'institution était divisée en deux collèges, dont chacun avait sa cour, séparée de l'autre par une grille. Les cours étaient, de trois côtés, entourées de bâtiments, et, de l'autre,

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

mur très haut. En entrant dans cette maison, il fallait laisser l'espérance de voir le dehors. Des fenêtres regardaient la rue, mais avec des carreaux dépolis qui ressemblaient à des yeux aveugles.

Pour représenter la nature, quatre arbres, dans la cour du grand collège, des internes comme nous, montaient. cherchant l'air et la lumière. A la rentrée d'octobre. quand je venais de quitter ma forêt natale où s'allumaient les premières teintes de l'automne, le lent balai des garçons assemblait les dernières feuilles tombées de nos arbres anémiques.

N'eussions nous été que trente ou quarante, nous aurions trouvé nos cours trop étroites pour les jeux; or, nous étions de trois à quatre cents élèves. Aussi ne songions-nous même pas à jouer. Dans la cour du petit collège, on sautillait, gambadait et se bousculait bêtement; chez eux, les grands allaient et venaient; s'ils voulaient marcher à quatre, il fallait que deux allassent à reculons. Un banc de pierre accolé à un mur se garnissait de causeurs; on s'y disputait les places, car nous aimions à nous asseoir.

C'était l'encombrement dans les dortoirs bas. où les lits se touchaient presque. et dans les études où nous étions rangés en files, le long de grandes tables. Si l'on était d'une file adossée au mur. comme aucun passage n'était ménagé derrière le banc, il fallait passer sur la table pour gagner sa place, et les souliers y laissaient des traces de leur poussière ou de leur boue. Dans un des couloirs intérieurs qui longeaient les études, on ne pouvait passer à deux de front; même, pour franchir un tournant, il fallait se présenter de biais [1].



Le régime de propreté ressemblait fort à celui du collège de Laon. Chaque dortoir, il est vrai, avait une salle de toilette: mais on s'y lavait autour d'un bassin de zinc percé de robinets, petits robinets à mouiller de petits bouts de serviette.

1. Si j'avais été élève de n'importe quelle autre institution du temps, j'aurais dit les mêmes choses, ou à peu près. On n'était pas mieux à Sainte-Barbe qu'à Massin; je crois même qu'on y était moins bien.

Rien n'était plus facile, d'ailleurs. que de ne pas se laver; le plus souvent. le maître qui surveillait l'opération, avait des raisons de n'être pas difficile sur la propreté d'autrui. La salle de dessin servait aux bains de pieds; on nous y appelait étude par étude, une fois par mois, je crois, peut-être deux fois; nous nous baignions plusieurs par baquet, et une serviette était allouée pour deux. L'été heureusement, nous étions conduits à des bains en Seine, les plus propres de Paris, en aval de l'estacade, les bains Petit.

L'infirmerie occupait quatre salles d'une maison en face, le n° 15, qu'habitait le chef de l'institution. L'infirmière faisait semblant d'être une religieuse; elle portait une robe noire et un bonnet d'aspect congréganiste: un crucifix pendait sur sa poitrine. Elle était revêche, mais soigneuse.

Un assez grand nombre d'entre nous étaient au régime du houblon ou de la *Quassia amara*; nous allions en bande boire nos tisanes, sous la conduite d'un maître qui avait ouvert la porte des études en annonçant : *L'Infirmerie*. Notre régime expliquait les malaises de nos estomacs. On respirait mal dans nos études, les soirs d'hiver surtout, dans la chaleur du poële et des quinquets, ces quinquets que tenait malproprement un étrange lampiste bossu, et pour cela appelé Bosco, né au faubourg Antoine comme il disait, et qui avait l'air d'un bandit. Quand, un godet étant gorgé d'huile. le quinquet fumait salement, on allait chercher Bosco. Un soir, quelqu'un le mit au défi d'avaler l'huile du godet : « Faites-moi seulement dix sous, dit-il, et vous verrez ». Il y avait des richards parmi nous; une collecte donna les dix sous, et Bosco avala.

Deux fois par jour, nous faisions, aller et retour, le chemin du lycée Charlemagne; en tout vingt minutes de marche environ. Le jeudi, nous nous promenions, s'il ne pleuvait pas. Aux mois de juin et de juillet, nous allions à notre « maison de campagne », sise sur la hauteur de Ménilmontant. La marche à travers des quartiers populaires était intéressante; car il est toujours intéressant de voir se remuer des gens qui gagnent leur pain de chaque jour; et, là-haut, deux grandes cours plantées de beaux arbres nous attendaient. On pouvait courir. jouer aux barres et à cache-cache. Même un portique

s'élevait, muni d'un trapèze et d'anneaux; même un pompier casqué s'offrait à nous enseigner la façon de nous servir des appareils. C'était ce que le prospectus de la maison appelait des leçons de gymnastique. Mais bien peu d'entre nous répondaient à l'invite du pompier; nous n'étions guère entraînés à exercer nos pauvres membres, nous qui demeurions assis ou couchés pendant vingt de nos vingt-quatre heures. Je me contentais de monter par l'échelle en haut du portique; la vue s'étendait sur le bois de Vincennes, à la lisière duquel le donjon se dressait dans sa noble simplicité vigoureuse. Au moment de descendre, quand il fallait enjamber pour atteindre l'échelle, je sentais une appréhension.

Les jeudis du reste de l'année, c'était l'éternelle promenade sur le trottoir gauche des grands boulevards depuis la rue du Pas de la Mule jusqu'à la Madeleine, avec retour par la rue de Rivoli. Une seule fois, l'itinéraire changea; un barrage de sergents de ville nous arrêta en face des guichets du Louvre. Nous traversâmes la cour du Carrousel pour aller suivre le quai. Comme nous arrivions à hauteur de Saint-Germain l'Auxerrois, nous vîmes passer rue de Rivoli un escadron de guides, puis des piqueurs, puis des carrosses d'or et de cristal. Le prince Napoléon amenait au Palais-Royal sa jeune épouse, la princesse Clotilde. Ces promenades, d'un pas traînard, monotones, et, à cause de cela, éreintantes, me déplaisaient. Aussi la pluie me semblait-elle bienfaisante quand elle tombait le jeudi. Si le temps s'obstinait à rester beau plusieurs semaines de suite, je demandais, sous prétexte de quelque composition à préparer, la faveur d'une « retenue » volontaire, que je passais dans une triste étude, où des camarades écrivaient leurs pensums.

Heureusement, nous sortions tous les dimanches, et je retrouvais le cousin Lebon. Dès que je fus en état de me reconnaître dans les rues, il me fut permis de sortir seul. C'est une date dans la vie du collégien, le jour où il sort *seul*. J'allais de la rue des Minimes à Batignolles, rue du Boulevard, fier d'être mon maître, content de faire une longue marche, flânant, m'arrêtant à tout propos pour regarder et pour écouter. Le soir, je rentrais par l'omnibus de Batignolles-Bastille; c'était tout un voyage, et les voitures d'alors marchaient de l'allure de personnes qui ont le temps; aussi

après avoir résisté une demi-heure à la tentation de goûter à des « provisions » que je portais dans ma poche, il m'arriva plus d'une fois de descendre place Royale, la poche vide.



L'institution Massin, la mieux réputée des grandes pensions du Marais, attirait des élèves de très loin, du Mexique et du Brésil. D'autre part, l'enseignement universitaire gardait encore du crédit dans les classes élevées. J'ai connu « à Massin », un Saint-Simon, de la famille du duc, un Caylus, un Portalis, deux d'Astanières, un Boucher d'Argis, et des fils de riche bourgeoisie parisienne. Ces jeunes gens étaient mieux habillés, plus propres, plus polis et de meilleures manières que le commun. Ils ne faisaient pas les fiers pourtant. Un jour, je regardais Portalis dessiner un château orné de tourelles sur un joli papier à lettres armorié. Je lui demandai : « Qu'est-ce que tu dessines-là? » Il me répondit : « C'est notre maison de... »; — j'ai oublié le nom —. Je me demandai si, à sa place, je n'aurais pas dit « château », et il me sembla que je l'aurais dit. J'étais flatté d'avoir pour camarades des fils de châtelains: mais je me sentais plus à l'aise avec les autres, surtout avec les externes, enfants du quartier, gamins de Paris, qui me défirent, en se moquant de moi, de ma prononciation picarde, de mes : « Veux-tu te finir », et autres locutions apportées du Nouvion et de Laon. Ils m'apprirent à dire : « C'est rien batte! » ou bien : « Chouette! Chouette! » en battant de l'index le pouce et le médium conjoints.



Plus encore qu'au collège de Laon, la vie morale était médiocre à l'institution Massin.

Lorsque j'arrivai dans la maison, elle était dirigée par M. Barbet-Massin, gendre du fondateur, « licencié ès lettres », un petit homme bedonnant, aux joues couperosées, et qui se vêtait de drap bleu. Il était aimable et spirituel; je l'ai

entendu faire très à propos des citations, qu'il prenait de préférence dans la *Henriade*. Mais M. Barbet-Massin était diabétique. Un soir, — il invitait à dîner tous les quinze jours, ceux qui avaient été premiers — je vis près de lui une bouteille coiffée d'un bouchon métallique et sur laquelle était collé un papier imprimé : mon voisin m'apprit que c'était de l'eau de Vichy. C'est ainsi que, peu à peu, je découvrais le monde ; le même soir, le même voisin, un élève de sixième à grosse tête où moutonnaient des frisons courts, Fromstecher, me demanda : « As-tu lu *la Divine Comédie*? » Ce fut la première fois que j'entendis parler de Dante. — Donc M. Barbet-Massin, malade, et qui, d'ailleurs, avait fait fortune, résolut de céder la maison, et il offrit sa succession vers la fin de ma première année de pension, à M. Lesage, professeur au lycée Charlemagne, qui l'accepta.

Je compte M. Lesage parmi les bienfaiteurs de ma vie. Au moment où je devais entrer en seconde, mon père, obligé de secourir un frère dont les affaires allaient mal, se demanda s'il pourrait continuer à faire la dépense de mes études. Ma mère vint bravement conter notre misère à M. Lesage, qui l'arrêta dès les premiers mots, et lui accorda la gratuité complète de mon éducation. Elle le remercia en pleurant.

M. Lesage avait une figure ouverte et souriante, une constante belle humeur, et sa voix était cordiale sincèrement. Le dimanche, à la chapelle, au milieu de laquelle il occupait une petite chaire basse, en face d'une chaire toute semblable réservée aux prédicateurs, il nous parlait. Les incidents de la semaine lui donnaient lieu à d'utiles avis familiers. Par exemple, si l'on avait cassé plus de carreaux qu'il n'était raisonnable, il disait : « Voulez-vous savoir si une balle lancée avec force, rencontrant une vitre, cassera cette vitre? Eh bien! je vous donne ma parole qu'elle la cassera. Ne prenez pas la peine de faire l'expérience. » A propos des fautes commises, il nous rappelait très simplement les « devoirs envers soi, envers la famille et envers l'institution » ; car l'institution était pour lui une personne, dont l'honneur lui était confié. M. Lesage était le parfait honnête homme.

Mais, dans son effort d'éducation morale, comme il était mal secondé!

L'« inspecteur » du grand-collège, un ancien sous-officier de la Garde de Paris, nous parlait comme parlaient à leurs hommes les sous-officiers de ce temps-là. Bon « disciplinaire », on le rencontrait dans tous les corridors, regardant à tous les judas. Il dépistait de très loin l'odeur de nos cigarettes furtives. Nous nous moquions de son langage où les mots prenaient des sens inattendus; on était puni, par exemple, pour lui avoir répondu « impunément ». Un de nous lui demanda s'il était permis de lire les œuvres d'Horace Vernet; Gosselin bredouilla une réponse évasive. Le sévère sous-officier avait des égards pour les bons élèves. mais une façon fâcheuse de les leur témoigner. Au réfectoire, il se tenait debout auprès d'une corbeille remplie de pain; il y puisait des morceaux pour les jeter à la volée vers les mains qui en demandaient. Il réservait à ses privilégiés les croutons qu'il logeait dans sa paume droite, où ils séjournaient. Or, il avait la main crasseuse et le geste de mouiller ses doigts de salive absinthée, pour affiler la pointe de sa barbiche militaire.

Parmi les maîtres d'études, je n'en ai connu qu'un qui fût un franc misérable, injuste, menteur, hargneux; les Mexicains lui achetaient l'impunité avec de l'argent ou du chocolat. Les autres maîtres n'étaient pas de méchantes gens. On disait que M. Louis, un homme jeune encore, de figure distinguée, se faisait appeler par son prénom, afin de ne pas déshonorer par sa triste profession le nom de sa famille. Il avait de l'esprit, s'intéressait aux « forts », et me disait de jolies choses quand il regardait mes devoirs. Il sentait mauvais et semblait n'avoir pas de chemise. — M. Duroc, neveu du maréchal, avait, disait-on, décliné l'offre que lui fit l'Empereur d'un poste de gardien des Tuileries « ne voulant pas servir où son oncle avait commandé ». Il déployait un de ces fronts larges derrière lesquels on devine, à l'insignifiance du regard, qu'il ne se passe rien. Lui aussi, il voulait lire les devoirs des bons élèves: un jour, il me fit apporter une version que je venais de finir. et me dit, après un effort où il ramassa toute son énergie : « Pour faire une bonne version, il faut d'abord bien comprendre et ensuite bien traduire ».

M. Jean Neveu. homme de lettres, écrivait pour le *Tintamarre* des « épitaphes anticipées », dont le premier vers devait

offrir au lecteur un calembour. C'est ainsi qu'une épitaphe des frères Nisard commençait par :

Nous connaissons plus d'un isard en France.

Il écrivait aussi des articles de critique dans une petite feuille littéraire dont j'ai oublié le nom. « Si j'étais né dix ans plus tôt, affirmait-il, on aurait dit le siècle de Jean Neveu, et non le siècle de Sainte-Beuve ». Il ne souffrait pas d'être appelé M. Neveu; nous devions dire Jean Neveu. Donc Jean Neveu loua un jour dans sa feuille le premier volume des *Misérables* de Victor Hugo en termes si beaux que l'exilé lui écrivit un de ces courts billets sur papier pelure qu'un ami rapportait de Guernesey pour les distribuer en France : « Vos pareils, disait le Maître à Jean Neveu, sont porte-glaive ou porte-flambeau ». Pauvre Jean Neveu, que nous voyions, à l'étude du soir, éclairé par le flambeau d'une chandelle posée sur sa table, avec les mouchettes à côté!

Je me souviens encore d'un M. Postel, qui avait eu des malheurs dans sa vie, et dont le visage se lamentait. Chargé de la police des mouvements, il ouvrait les portes des études pour y jeter les appels les plus divers : « L'infirmerie! Les bains de pieds! Les lieux! Le dentiste! Les protestants »!

Ce personnel, recruté au hasard dans les bureaux de placement, n'avait pas qualité pour recommander efficacement « les devoirs envers soi, la famille et l'institution ».



L'éducation religieuse était accessoire. Nous n'avions pas d'aumônier; un prêtre inconnu disait une messe basse le dimanche dans la chapelle, une longue salle qui aurait pu aussi bien servir à tout autre usage. Deux tableaux y étaient appendus, l'un que j'ai oublié, l'autre qui représentait la « tentation » : un enfant courait en souriant, le bras tendu, vers une fleur brillante qui, à mesure qu'il avançait, s'inclinait du côté opposé à sa marche; il ne voyait pas que la fleur était abaissée par l'ongle d'un diable cornu caché dans l'orifice de l'enfer, et qui riait sataniquement. Je ne comprenais pas

pourquoi l'ange gardien du pauvre petit se voilait la face au lieu de courir après lui.

Plusieurs fois par an, un prédicateur venait s'asseoir dans la petite chaire. Un père jésuite, le P. Lefèvre, tout mignon, tout blanc avec des yeux que nous voulions rouges afin de pouvoir l'appeler le Père Lapin, parlait avec une simplicité délicate et spirituelle. Un jeune prêtre, d'ardente figure, de parole ardente, les yeux brillants de fièvre, poitrinaire manifeste, et qui portait coquettement la chappe bleue génovéfaine, citait des vers contemporains. Nous l'admirâmes un jour qu'il nous raconta la mort de l'aigle expirant

L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil.

L'abbé Coquereau, aumônier de la marine, était éloquent et son geste semblait commander à des flots. Un jour, il nous parla des religieux du mont Saint-Bernard et de leur expulsion au temps révolutionnaire. Prenant à partie la devise républicaine : « Ces hommes, dit-il, avaient librement choisi leur profession sublime ; ils furent chassés au nom de la liberté ; ces hommes étaient nés les égaux des autres hommes ; ils furent chassés au nom de l'égalité ; ces hommes secouraient la détresse de voyageurs agonisant perdus dans la neige ; ils furent chassés au nom de la fraternité ». Nous eûmes envie d'applaudir. Malheureusement, l'année d'après, l'éloquent abbé, dont le carnet oratoire était probablement mal tenu, nous répéta le même sermon, du même ton indigné, avec le même geste dominant les flots ; mais les flots clapotèrent d'un rire intérieur. — Un dimanche que j'avais entendu l'abbé, je le rencontrai rue de Rivoli, coiffé d'un chapeau demi-haut-de-forme, à bords larges, et vêtu d'une redingote longue. Ce compromis me parut drôle.

Les dimanches sans sermon, l'allocution du maître de pension était généralement suivie d'une lecture pieuse. — Les lectures de M. Barbet, très longues, retardaient trop le moment de la sortie ; quelquefois, surtout quand le temps était beau, un murmure léger courait dans nos bancs. « Messieurs, disait M. Barbet en frappant sur son livre, prenez garde, le livre est gros ! » Cette lecture pieuse ressemblait trop à un pensum.

LE LYCÉE CHARLEMAGNE

Le personnel élève de l'institution Massin se divisait en deux catégories : les uns faisaient leurs études dans la maison; c'était la catégorie inférieure, et nous nous étonnions d'y trouver le Saint-Simon. Les autres suivaient les classes du lycée Charlemagne, qui n'avait pas d'internes et se recrutait dans le quartier, mais surtout dans les pensions du Marais, dont les principales étaient Massin, Favart, Verdot et Jauffret.

Le premier mardi du mois d'octobre 1854, je pris place dans la colonne des Massins, qui, gagnait, par les rues Saint-Louis et d'Ormesson, la rue Culture-Sainte-Catherine — Sévigné aujourd'hui —, et débouchait rue Saint-Antoine en face de l'église Saint-Paul. Une médiocre grille s'appuie au flanc gauche de l'église; en haut de cette grille, je lus *Lycée impérial Charlemagne*. Il me sembla qu'il y avait désaccord entre la pompe de ce nom et la médiocrité de cette entrée; la haute porte cintrée du collège de Laon avait plus fière mine. Notre colonne s'engouffra dans un étroit passage, le long de l'église: arrivée à une première cour, un couloir sous une voûte et quelques marches d'escalier la conduisirent dans la cour principale. Les pensions s'y alignèrent les unes à côté des autres; les Massins étaient fiers de leur ligne plus longue. Quand sonna l'heure, les colonnes furent rompues, et chacun se dirigea vers sa classe. La mienne était la quatrième, première division. M. Barbet-Massin avait en effet décidé que je redoublerais ma quatrième, sous le prétexte qu'arrivant d'un si petit collège, je me serais trouvé en état d'infériorité dans la classe de troisième d'un si grand lycée.

Devant la porte de la quatrième première, des élèves causaient; ils s'informaient de la répartition des « forts » entre les deux divisions. En apprenant qu'Henry Aron avait été classé dans la seconde, Leconte, un fort de la première, sauta en l'air et claqua ses doigts : « Chouette! Chouette! » Mais le professeur s'avança; il était en robe; il souleva sa toque pour répondre à nos saluts. La robe et la toque m'impressionnèrent; à Laon, je n'en avais vu que sur les épaules et les têtes de juges; je sentis comme un accroissement de dignité. Der-

rière le maître, nous entrâmes, et je m'étonnai des bancs en ampithéâtre sans dossiers et sans tables, de la grandeur de la classe et de notre nombre ; nous étions une quarantaine. Le professeur récita le *Veni Sancte*, prit nos noms, et nous dicta l'emploi du temps et la liste des livres qu'il nous fallait acheter. Le premier banc, à droite, resta vide ; il attendait les quatre premiers de la composition prochaine. Je jetai un regard de convoitise timide sur ce « banc d'honneur ».



En quatrième, j'eus d'abord pour professeur M. Cartault. Il avait l'air sévère, et je ne le vis pas sourire une seule fois ; mais je lui garde une reconnaissance particulière. Lorsqu'après la troisième composition, — c'était en version grecque —, il lut mon nom en tête de la liste, et qu'il déclara que j'étais un « cheval de concours », mon émotion fut vive ; je devins tout rouge et murmurai : « Quelle chance ! quelle chance ! » Et je pensai à la joie qu'éprouveraient les miens au reçu d'une si grande nouvelle. — De retour à la pension, M. Barbet-Massin me fit appeler : « Il y a, me dit-il, deux sentences latines qui se contredisent : l'une c'est *Non bis in idem* ; l'autre, c'est *Bis repetita placent* : la seconde est la bonne ». — Vers la fin du premier trimestre, M. Cartault nous quitta pour aller au lycée Louis-le-Grand. Il nous fit gentiment des adieux émus qui m'émurent. Son successeur fut M. Lesage, la classe, miroir fidèle, refléta la bonne humeur du nouveau maître. Tous, nous l'aimâmes, et ce fut une joie pour moi de le voir, l'an d'après, devenir le chef de la maison Massin.

Qui a vu Talbot, de la Comédie-Française, jouer le *Malade imaginaire*, a vu M. Bétolaud, notre professeur de troisième : un petit homme vieux, de qui le visage grave, presque lugubre, rendait le comique irrésistible ; car M. Bétolaud était un professeur comique. Le jour de notre entrée dans sa classe, il fit l'appel des noms : arrivé au dernier élève du dernier banc du haut, à droite, il lui dit : « Quant à vous, je ne vous demande pas votre nom ; vous êtes M. Lesbazeilles. » « Mais, Monsieur,

objecta l'élève interpellé, je m'appelle Beljame ». « Monsieur, riposta le professeur, vous êtes bien assis, n'est-ce pas, le dernier sur le dernier banc à droite près de la fenêtre, et vous appartenez à la pension Verdot? Eh! bien, l'an dernier, l'élève de cette pension assis à cette place se nommait Lesbazeilles. Il plaît à M. Verdot de changer chaque année les noms de ses élèves : je ne suis pas forcé de suivre ses fantaisies. » Et, toute l'année, Beljame, mon futur collègue de la Sorbonne, fut appelé Lesbazeilles par M. Bétolaud, qui mettait dans ses farces de l'esprit de suite. — Quand il dictait les places des compositions, il commençait par le dernier, et arrivé au nom du premier, il s'arrêtait pour s'adresser à un élève, de préférence Gresse, un joli Nimois, qui tenait ferme le dernier rang de la classe : « M. Gresse, vous aurez une exemption, si vous dites le nom du premier; sinon, quatre heures de consigne ». Gresse ne savait jamais le nom.

Un jour, je fus puni. On avait établi au lycée une conférence de grec, à l'usage des élèves désignés pour le concours général : cette conférence se réunissait avant la classe du soir. Ce jour-là, l'horloge du lycée avançait; les pensions furent en retard. J'étais en tête des Massins, qui arrivèrent les premiers; quand j'entrai, le professeur assis en sa chaire devant les bancs vides, expliquait un texte : « Continuez », me dit-il, et, comme je ne continuai pas, je fus puni de quatre heures de consigne, pour n'avoir pas suivi l'explication. Il est vrai que l'on ne faisait que s'amuser au lycée et à la pension des consignes de M. Bétolaud. Il les marquait sur une grande feuille qu'un élève de confiance — l'excellent M. Cajetani, comme disait le professeur — devait apporter chaque semaine, avec une petite provision de sciure de bois. Les heures de consigne étaient inscrites dans une colonne et les heures d'exemption dans une autre. A la fin de la semaine, le maître lisait les chiffres groupés en nombre. Si, par exemple, un élève avait 4 + 2 + 6 + 2 heures de consigne, il disait : « Vous avez 4 262 heures de consigne. »

M. Bétolaud était, d'ailleurs, très appliqué, à ses devoirs professionnels. Il aimait l'accentuation grecque, la prosodie latine et les expressions rares. Un jour, il loua Chateaubriand d'avoir dans une lettre à une dame, écrit : « acte de

votre naissance », au lieu de « votre acte de naissance ». Il était curieux d'étymologies aventureuses. Il raffinait les traductions: depuis des années qu'il faisait expliquer le *De amicitia*, il en préparait une version française. Si quelqu'un de nous avait trouvé un mot ou une tournure qui lui plût, il l'adoptait. J'imagine qu'après vingt ou trente années de ratures et de surcharges, texte et traduction n'avaient plus qu'une vague ressemblance. Enfin M. Bétolaud était poète; membre de l'Association des anciens élèves du lycée Louis-le-Grand, il lisait au banquet annuel un poème où il introduisait quantité de noms de sociétaires qui prètaient à calembours. Il admirait fort le poète Delille, qu'il avait vu en 1811, couché en son lit de mort, devant lequel défilèrent les lycéens impériaux. Delille avait la tête coiffée d'un bonnet de soie orné au front d'une cocarde violette.

De ma classe de seconde, je dirai seulement qu'elle me paraît avoir duré un siècle, dans un pays plat, sous un ciel de novembre, sans vent. Le maître était paresseux, ignare et maniéré. Fort en vers latins, il nous en lisait de sa composition, d'une voix monotone, et nous regardait avec des yeux ronds, pour juger de l'effet produit aux endroits qui lui semblaient beaux. Il accompagnait sa lecture de deux ou trois gestes hiératiques, que je reconnus plus tard dans une danse javanaise.

Nous nous réveillâmes en rhétorique, dans la classe dont MM. Lemaire et Boissier se partageaient la direction. Une fois de plus, je veux faire l'éloge de ces deux maîtres.

M. Lemaire avait une moustache grise, une mine sérieuse, et le ton de commandement d'une voix à dessein grossie — toutes les apparences d'un colonel. Si un de nous remuait, il était interpellé rudement : « Dites donc, vous, là-bas; avez-vous fini de pivoter sur votre derrière? » Quelquefois M. Lemaire employait un synonyme. Il m'a conté plus tard que, sa vue ne portant pas au delà des premiers bancs, il se faisait sévère pour assurer sa tranquillité. Nous nous doutions bien qu'il n'était pas si méchant qu'il en avait l'air; de temps en temps, nous le voyions réprimer un sourire, et nous

murmurions : « Il rit, il rit! » Un jour, il rendait compte d'un devoir de vers latins, dont le sujet était la folie d'Ajax qui attaque un troupeau de bœufs, croyant avoir affaire à Ménélas et à ses compagnons. Arrivé à la copie de Colin, il lut la note qu'il y avait mise : « deux vers faux; trois solécismes, une affreuse plaisanterie ». « Qu'est-ce que c'était donc », demanda-t-il? Il chercha : « Ah oui »! s'écria-t-il, Et il lut :

... Mactat et hostes
Cornigeros, Helenæque putat mactasse maritum[1].

Et le maître éclata de rire.

M. Gaston Boissier arrivait de Nîmes en droite ligne. Sa figure colorée entre des cheveux et des favoris légèrement dorés éclairait la classe; nous l'appelions Gaston Phœbus. Il parlait à peu près tout le temps et avec des gestes et des mouvements, se penchant, se renversant. Un jour, il fit tomber sur sa tête une grande carte d'Europe suspendue au-dessus de sa tête, et nous le vîmes s'agiter et se démener. Il nous réapparut dans un nuage de poussière, quand Albert Duruy l'eut dégagé, et il s'offensa de notre éclat de rire.

M. Lemaire était surtout un professeur d'éloquence et l'homme du discours français ou latin. Il choisissait avec soin ses matières, et l'on sentait qu'il avait plaisir à les dicter, paragraphe par paragraphe. Si nous avions raté un discours, il reprenait sa matière, la faisait valoir, et nous humiliait. Un jour, portant vivement sa main droite à son épaule gauche, dans un geste de mépris, il nous cria : « *Margaritas...* », sous-entendant : *ante porcos*.

Le compte rendu des devoirs, que M. Lemaire avait lus avec une attention scrupuleuse, obtenait l'attention de toute la classe. Il lisait la note écrite par lui au coin gauche de la page, sans ménagements de forme; par exemple : « premier paragraphe, vide; second, plat, etc. », et qui se terminait par une appréciation d'ensemble, quelquefois cruelle, comme celle-ci : « Fait ce qu'il peut, ne peut pas grand'chose ». Mais il était sévère surtout à ceux qui se permettaient d'ajouter un

1. « Il massacre ces ennemis porteurs de cornes, et croit avoir tué le mari d'Hélène! »

paragraphe ou d'en supprimer un : « Comment, disait-il, vous ne savez donc pas que, lorsqu'il me vient à l'esprit un sujet de discours, tout de suite, avec une facilité dont je ne suis pas fier, je le vois se diviser en trois, en quatre ou en cinq paragraphes; et, quand c'est trois, c'est trois; quand c'est quatre, c'est quatre; quand c'est cinq, c'est cinq. Je vous défends de toucher à ma matière ». Chaque paragraphe devait développer une seule idée. « Un paragraphe par idée, une idée par paragraphe; ne brouillez pas ma matière »! — Mais quel honneur pour nous que de recevoir ses éloges, que d'entendre lire par lui des fragments de nos copies! s'il en lisait une tout entière, c'était un triomphe. Il lisait très bien, et, à la fin des paragraphes, levait en l'air la paume de sa main droite; la large manche de sa robe noire descendait jusqu'à son coude.

M. Boissier n'exigeait pas un si rigoureux respect de la matière; il tolérait les additions, suppressions et interversions de paragraphes. M. Lemaire donnait ordinairement des sujets dramatiques; M. Boissier préférait, au pathétique, le spirituel. Son compte rendu des devoirs nous amusait; il y mêlait des souvenirs personnels et son érudition gaie. Il raillait la déclamation et l'emphase. Le sujet du premier discours français que je composai pour lui fut une objurgation à Condé révolté contre le Roi de rentrer dans le devoir. J'imaginai la France apparaissant au rebelle parmi la fumée d'une bataille : « Fils de France, lui disait-elle, ne reconnais-tu pas ta mère? » J'espérais beaucoup de l'effet produit en classe par la lecture de ce morceau, car je ne doutais pas qu'il ne fût lu; il le fut en effet, mais de quel ton! Jamais depuis je ne commis une prosopopée. — Un des conseils que ce maître, qui écrivait et parlait simplement, a répété le plus souvent, méritait en effet d'être répété : « Avant d'écrire ne vous mettez jamais dans l'état littéraire. »

M. Lemaire et M. Boissier, si dissemblables, et parce que, tous deux excellents, ils différaient, furent bienfaisants à leurs élèves.

M. Bénard, notre professeur de philosophie, s'indignait que la philosophie, tenue en suspicion par les programmes de M. Fortoul, fût officiellement réduite à l'enseignement de la

logique. Il ne se gênait pas, d'ailleurs, pour sortir des cadres imposés. Son visage annonçait un idéaliste ardent; il avait l'air étonné d'un homme qui regarde voler une mouche extraordinaire. On ne voyait guère alors dans cette classe finale que les candidats à l'École normale: nous étions tout au plus une dizaine, et je retrouvai la bonne intimité du collège de Laon. Nous nous amusions de la candeur de notre maître. Comme il était féru d'esthétique idéaliste, nous le fîmes souffrir par une admiration que nous exagérions à dessein pour Courbet et pour Baudelaire. Un de nous lui vanta une toile où Courbet, pour montrer le jeu simultané de muscles divers, avait peint un enfant assis sur son petit pot et mangeant une pomme. Un autre, pasticheur étonnamment habile, lui récita de prétendus vers de Baudelaire, qui le consternèrent. Mais nous avions nos heures sérieuses. Je n'ai pas oublié une réfutation du panthéisme, qui me découvrit la pensée de Spinoza, — où je crus assez longtemps avoir trouvé une explication de l'univers —, ni certains exposés de la philosophie cartésienne. Nous sentions, en écoutant le père Bénard, l'émotion d'un penseur. Henry Aron me dit un jour : « Il semble qu'un souffle passe dans ses cheveux ».

Tels étaient nos maîtres principaux. Les autres, professeurs de « spécialités », comme on appelait l'histoire, les langues vivantes et les sciences, étaient dédaignés par nous, bien qu'ils fussent de bons maîtres presque tous: presque tous, car je dois faire une exception pour M. Corréard, médaillé de Sainte-Hélène, qui avait appris l'anglais sur les pontons, où il fut détenu comme prisonnier de guerre. Il s'enorgueillissait d'avoir dressé un tableau où se trouvaient numérotées les diverses façons anglaises de prononcer les voyelles autrement qu'elles ne s'écrivent. Il était si ennuyeux que, le soir, lorsque je me sentais las en me couchant, et qu'il me semblait que huit heures de sommeil ne suffiraient point à me reposer, je les allongeais en pensant que huit heures, cela faisait quatre classes de Corréard, — une nuit qui ne finirait pas.



A la distance où je suis placé, je me vois, pendant six années, travaillant toujours, écrivant des thèmes grecs et latins, des versions grecques et latines, des discours latins et français, des dissertations latines et françaises, des vers latins, cherchant des mots dans les dictionnaires et dans le *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*. Nos livres de classe étaient pour la plupart des recueils de fragments *Narrationes*, *Conciones*, *Morceaux choisis* de Feugère — où se trouvaient trop de pages grisâtres du bon M. Nicole —. Un *Théâtre français* contenait des tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, et le *Misanthrope*. Un seul volume, notre Virgile, nous donnait l'œuvre entière d'un écrivain.

J'arrivai à lire couramment le grec et le latin. De plus en plus et de mieux en mieux, j'aimai les deux langues classiques. *Œdipe roi* me révéla la simplicité, la clarté, la naturelle noblesse, la noblesse née du génie grec. Des vers des *Géorgiques* et de l'*Énéide* chantèrent dans ma mémoire. Je m'épris de la concision de Tacite, d'où jaillissent des éclairs de poésie; j'emportais dans ma poche, le dimanche, les deux petits volumes de l'édition Tauchnitz, et je lus, pour mon plaisir, les *Histoires* et les *Annales*, en marchant par les rues, ou bien assis sur un banc dans le jardin du Luxembourg, et même au café de la Jeune-France, où je rencontrais des compatriotes étudiants en droit; j'y étonnai plusieurs demoiselles qui demandaient à lire dans mon « livre de messe ». Une d'elles, Tourangelle souriante et zézayante, me disait : « Moi, z'ai un nom latin: ze m'appelle Herminie *Vidi*; *Vidi*, ça veut dire z'ai vu ».

Le français demeurait à l'arrière-plan. Jamais un auteur français ne nous fut expliqué ni commenté; cette négligence de nos maîtres nous livra sans défense à la passion pour le romantisme dont nous fûmes saisis pendant les années de rhétorique. Nous n'avions point de dictionnaire français, ni de grammaire française; il était sous-entendu que nous savions notre langue. Mais nous en apprîmes l'usage par nos thèmes, nos versions et nos discours.

Certes nous fîmes trop de discours : je m'en suis plaint souvent depuis. Je revêtis successivement les personnages les plus divers : Marcile Ficin, je prononçai devant le peuple de Florence l'éloge funèbre de Cosme de Médicis ; Saint Bernard, je démontrai à l'assemblée de Chartres que je n'avais point à me reprocher les désastres de la seconde croisade ; Fréron, je réconfortai le poète Gilbert dans les angoisses de ses miséreux débuts ; Buffon, je dis à lord Kingston mes raisons de m'intéresser aux révolutions de la nature plus qu'à celles de l'histoire ; esclave de Sénèque, je profitai de la liberté des Saturnales pour faire entendre à ce philosophe, ministre et courtisan de Néron, des vérités très dures ; Geoffroy Saint-Hilaire, j'exhortai mes collègues de l'Institut d'Égypte à brûler les collections qu'ils avaient réunies, plutôt que de les livrer aux Anglais qui allaient entrer dans Alexandrie ; Vindex, j'incitai les légions de la Gaule à se révolter contre Néron souillé de tant de crimes ; Pierre le Grand, je remerciai l'Académie des Sciences de l'honneur qu'elle m'avait fait de me nommer membre de sa compagnie ; Condé mourant, j'écrivis à Louis XIV une lettre d'adieu ; empereur Henri IV d'Allemagne, je reprochai à mon fils Henri V de m'avoir trahi sur les conseils des légats du pape ; Scipion Nasica, je blâmai véhémentement les censeurs d'avoir fait bâtir un théâtre qui corromprait la vertu romaine ; Robert Asham, j'établis devant la reine Élisabeth un parallèle entre les orateurs de la Grèce et de Rome ; Corneille, mort en 1684, je me supposai informé que Fontenelle préparait les poésies pastorales, qu'il publia en 1688, et je donnai à mon neveu le conseil de renoncer à ce projet ; anonyme, j'imaginai le discours qu'aurait prononcé Algernon Sidney avant d'être décapité, s'il n'avait préféré se taire ; Bonaparte et premier consul, j'expliquai au Conseil d'État pourquoi je voulais créer un ordre de la Légion d'honneur.

Je me demande aujourd'hui d'où me vint l'audace de faire parler tant d'illustres gens que je ne connaissais guère sur des choses que je ne connaissais pas davantage : car nos maîtres ne nous en disaient pas long sur ces personnages, ni sur leurs milieux, — sur la cité romaine au temps des Scipions, sur la Rome impériale, sur la Chrétienté au temps de saint Bernard, sur la querelle du Sacerdoce et de l'Empire, sur la Florence des

Médicis et l'Angleterre d'Élisabeth. Ce brillant exercice était improbe et dangereux. Ceux qui ne s'aperçurent point plus tard qu'avant de parler il faut savoir; que, pour savoir, il faut apprendre; que, pour apprendre, il faut travailler avec méthode, demeurèrent toute leur vie des rhétoriciens, qui auraient bien parlé, s'ils avaient parlé, mais qui se turent, parce que personne ne leur dictait plus des matières, et qu'eux-mêmes étaient incapables d'en trouver une. J'en ai connu que cette impuissance aigrissait, gens vaniteux et stériles. Et ce fut une grosse erreur, que de nous donner à croire que le discours est le mode habituel de l'expression des idées, et qu'il faut, préalablement à la parole, se mettre en l'état oratoire. Cependant, c'est l'abus de cet exercice que je blâme aujourd'hui, et non l'usage. J'ai conservé souvenir de certaines heures d'énergie et d'enthousiasme. A l'étude du soir, les « forts en discours », leur matière relue, pris d'émotion, enfiévrés, le sang aux joues, déclamaient tout bas le discours en gesticulant. J'étais le voisin d'Henry Aron : les mouvements parallèles de nos bras tendus ou levés amusaient les camarades « faibles » qui se contentaient de couvrir deux ou trois pages d'inepties tranquilles. Certainement je ne perdais pas ma peine, quand je travaillais à mettre des idées en leur ordre et les exprimer en bon, même en beau langage.

Je crois donc savoir toute la reconnaissance que je dois à l'éducation classique comme on la donnait du temps que j'étais écolier. Mais, dans les deux dernières années de mes études, je sentais des regrets qui se sont précisés plus tard. Aujourd'hui, les souvenirs de ma vie intellectuelle d'alors me présentent un paysage vague; les plans y sont confondus; aucune perspective n'y conduit mon regard; des rayons de lumière vive descendent ici et là, perçant une grande brume flottante.

Pas un seul des écrivains classiques ne fut vraiment connu de nous. Nous avons traduit quantité de morceaux pris çà et là, quelquefois très médiocres, car j'ai découvert que bien des pages latines n'ont pas d'autre mérite que d'être latines, et qu'écrites dans le français même le meilleur, elles risqueraient de ne pas trouver un libraire qui les éditât. Nous ne les pren-

drions certes pas à la *Revue de Paris*. Il eût mieux valu attacher notre attention à ces œuvres maîtresses par lesquelles se manifeste un génie d'un homme et d'un siècle.

Aucun des écrivains ne nous fut présenté dans la vie de son temps, sous la couleur de son ciel, vivant parmi les vivants auxquels il parlait. Ils semblaient des ombres glissant dans un milieu incolore et muet. Aucune description, aucune image ne nous montra un temple de la Grèce ou de Rome, ni la scène et le théâtre des grands tragiques, ni le Pnyx et l'Agora, ni les Rostres et le Forum, ni la phalange, ni la légion, ni les vêtements, ni les armes, ni rien.

Personne ne nous conseilla d'aller voir dans un musée un tableau ni une statue. Nos livres, nos tristes volumes ternes, ne nous montrèrent aucune image. Aussi nous entendîmes et répétâmes bien des mots qui ne nous représentèrent aucune chose, des mots dont nous ne savions pas le sens par conséquent : ce qui est une des pires habitudes que puisse prendre l'esprit.

Au Marais, nous habitions en plein XVIIe siècle. Le lycée Charlemagne est un ancien collège des Jésuites ; c'étaient les *Grands Jésuites*, comme on disait ; le jeune duc d'Enghien fut leur élève. Leur église, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis, fut bâtie par le roi Louis XIII, en l'honneur et mémoire de « saint Louis roi ». Il ordonna en mourant que son cœur y fût porté : on plaça cette relique sous une arcade dans un coffre couronné que soutenaient de leurs longues mains deux grands anges en longues robes. Je ne sais pas ce que ce cœur est devenu ; mais, sur l'un des piliers de l'arcade, on lit encore en latin cette inscription : « Le très auguste cœur de Louis XIII, le roi juste... et magnifique est ici dans la main des anges ; au ciel, il est dans la main de Dieu ». — Le grand prédicateur de cette église au XVIIe siècle fut Bourdaloue, qui habitait le collège : il est enseveli au pied de la chaire ; une inscription simple et fière annonce : *Hic jacet Bourdaloue*. — Tout près de l'église, à gauche, s'étagent les balcons de l'hôtel de Beauvais ; c'était l'usage que les « personnes royales » vinssent prendre place au principal balcon pour regarder passer les grands cortèges, au débouché de la rue Saint-Antoine. La reine Anne et le cardinal Mazarin s'y assirent

en 1660 pour voir l'entrée superbe, en leur bonne ville, du beau Louis XIV et de la gentille Marie-Thérèse. Près de l'église encore, à droite, l'hôtel du Guise Mayenne, le grand chef de la Ligue, dresse sa haute façade et ses fiers combles du XVIe siècle. Dans la rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel Carnavalet, habita madame de Sévigné. Et la place Royale, toute voisine encore, fut, dans son cadre noble, un théâtre brillant de vie française au temps du roi Henri et de son fils Louis; des fêtes, des carrousels et des duels l'illustrèrent. De ces choses, personne jamais ne nous dit rien. Les Favart savaient-ils qu'ils habitaient l'hôtel de Mayenne; et les Jauffret, logés place Royale, que cette place ne fut pas toujours fréquentée par des enfants du quartier, qui piaillent autour de kiosques déplorables, et par d'étranges Juifs, qui, les soirs d'été, assis sur les bancs, parlent une langue inconnue; et quelqu'un avait-il dit aux Verdot qu'ils étaient chez madame de Sévigné, et que, pour se rendre au lycée, ils suivaient le même chemin que la marquise, lorsqu'elle allait aux Grands Jésuites entendre son prédicateur favori — ce qu'elle appelait « aller en Bourdaloue »? Et pourtant les personnages dont on nous parlait dans nos classes, le gros Mayenne, le triste Louis XIII, le grand Condé, la délicieuse marquise, d'autres encore, — ce Marais est rempli de tant de souvenirs — nous seraient devenus plus réels, plus concrets, plus vivants, plus intéressants, si nous avions trouvé quelque chose de commun entre elles et nous. Nous aurions été flattés de savoir que nous leur succédions en des lieux historiques, et que le vainqueur de Rocroy était notre « ancien camarade ». Mais, au lycée Charlemagne comme dans les autres lycées, à Paris, comme à Laon, comme partout, l'élève était un être de convention partout supposé le même, un élève X habitant l'endroit Y.

Dans les milieux historiques anciens et modernes, sobrement reconstitués, il aurait été bien facile de mettre une ou deux scènes authentiques où nous aurions perçu quelque sentiment des différentes et successives façons d'être de l'humanité. Nous aurions compris alors que les lettres sont un des principaux et le plus intelligent témoin de l'histoire humaine. Mais c'était le moindre souci de cet enseignement que de

nous éclairer sur cette histoire. Nous étions incapables de placer dans le temps la succession des œuvres littéraires. L'antiquité grecque et l'antiquité romaine se juxtaposaient sous nos yeux ignorants. A peine savions-nous qui, du Grec ou du Romain, parla le premier, et nous étions en droit de croire que Périclès et Cicéron furent contemporains. Nous expliquâmes Lucien avant Homère parce que les *Dialogues des Morts* sont plus faciles à comprendre que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*; mais il aurait fallu nous avertir à un moment de nos études qu'entre Homère et Lucien, l'intervalle est aussi long qu'entre le serment carolingien de Strasbourg, au milieu du IXe siècle, et *le Génie du christianisme*.

Les humanités, comme on nous les enseigna, nous apprirent vraiment trop peu de chose sur l'humanité.

Aucune idée ne nous fut donnée de l'histoire des lettres françaises. Cette histoire nous parut être une attente dans l'obscurité, jusqu'au jour où

... Enfin Malherbe vint, qui le premier en France...

La France admirable, la grande France inventrice des XIe, XIIe et XIIIe siècles, nous demeura aussi inconnue qu'aux ignorants classiques des XVIIe et XVIIIe siècles, lesquels, même les plus grands, en dirent de si incroyables sottises; car ils ne comprirent ni nos poèmes, ni nos cathédrales, ni nos châteaux, ni nos beffrois, ni notre effort pour établir une société sur des droits et des devoirs, ni rien de ce que nous fûmes au temps où l'étoile de France brillait dans l'aurore des peuples naissants. Ils ne comprirent rien de ce qui n'était pas imité ou inspiré de l'antique. Sans doute, on ne pouvait nous retenir longtemps sur l'histoire de la jeunesse vaillante de notre nation: mais il aurait au moins fallu nous avertir que nos pères l'ont vécue.

Je reproche aux humanités, comme on nous les enseigna, d'avoir étriqué la France.

Nous fûmes invités à dédaigner les langues et littératures vivantes. On tolérait dans nos lycées nombre de maîtres étrangers, incapables presque tous d'enseigner la langue qu'ils parlaient, ces Allemands surtout, desquels un Allemand spiri-

tuel me disait qu'il les appelait « bons » parce que, s'ils avaient été des femmes, ils n'auraient pu être employés en France qu'en qualité de « bonnes ». Un de nos maîtres classiques s'indignait que les compositions de langues vivantes comptassent pour le prix d'excellence. Il n'admettait pas qu'une humanité allemande et une humanité anglaise prissent une place parmi les humanités. Il ne voyait, dans l'univers, qu'une Grèce, une Rome, et puis une France, disciple perpétuelle de Rome et de la Grèce.

On nous permit d'ignorer les sciences. Il est vrai que, de même que nous dédaignions nos maîtres scientifiques, ceux-ci regardaient comme une corvée l'enseignement donné aux « littéraires »; ils nous apportaient une sorte de mépris préalable : par exemple, M. Orcel, professeur de cosmographie, toujours de mauvaise humeur, et de l'enseignement duquel j'ai retenu seulement cette phrase : « Le jour de la nouvelle lune, pas de lune ». Nous nous vengions de ses désagréables façons en racontant qu'Orcel, qui était boiteux, avait dû quitter l'école polytechnique, à la suite d'un accident de cheval qui l'avait désarçonné, et qu'à cause de cela on l'appelait « Hors selle »; car nous avions beaucoup d'esprit. Mais notre professeur d'histoire naturelle, M. Archambaud, un homme doux, aux fins cheveux blonds ondulés, se mettait en frais de coquetterie avec nous; il nous lisait, pour nous amadouer et se faire bien venir de messieurs les littéraires, des pages de l'*Insecte* et de l'*Oiseau* de Michelet. Il perdit sa peine. Un des brillants de la classe, dans une composition dont le sujet était « la feuille », étudia la feuille de vigne dans ses rapports avec les arts plastiques; décidément nous avions trop d'esprit.

Un jour, notre professeur de physique, M. Debray, après nous avoir parlé de Galilée regardant osciller une lampe sous une voûte de la cathédrale de Pise, ajouta que, depuis le commencement du monde, des objets suspendus, qu'on avait mis en mouvement, se balançaient, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à la perpendiculaire : « C'était, nous dit-il, un problème que la nature proposait aux hommes; mais Galilée le premier l'aperçut et le comprit; il y trouva la confirmation du système de Copernic, lequel était une explication nouvelle du monde »; et le maître nous expliqua brièvement la grande

chose qu'il entendait par là. Cela me parut si beau que, le soir même, j'écrivis à mes parents pour leur raconter cette classe en termes d'enthousiasme. Nous étions donc capables d'aimer la science et d'en comprendre la beauté, la grandeur, l'utilité. Mais je ne me souviens pas d'un autre moment pareil à celui-là dans toute la durée de nos classes. D'ailleurs, — que voulez-vous? — les compositions de sciences ne comptaient pas pour le prix d'excellence.

Par ces diverses causes et raisons misérables, les « littéraires » de ma génération quittèrent le collège sans rien connaître de la nature, ignorants de leur propre corps, étrangers dans cet univers dont ils ne savaient pas les lois éternelles, fermés à leur poésie précise et sublime, incapables d'admiration devant la grandeur de l'intelligence humaine, et, en même temps, de cette modestie devant les limites de notre esprit, de cette humilité devant l'inconnu, de cette gravité qui manquent à tant de consciences françaises.

Il y a quelques années, j'exprimai dans notre revue mes doléances au sujet de mon « éducation manquée »[1]. Plusieurs s'étonnèrent et me dirent que je n'avais pas le droit d'appeler « manquée » une éducation qui « a produit des hommes comme moi ». Je les remerciai de leur amabilité grande; mais « l'homme que je suis », moi seul le connais bien, et je sais quelle distance le sépare de l'homme que je voudrais être. Ces derniers jours, j'ai réfléchi encore sur mes griefs, et c'est en toute tranquillité de conscience que je répète ma doléance aujourd'hui.

ERNEST LAVISSE

(*La fin prochainement*).

1. Voir la *Revue* du 15 novembre 1902.

L'OBSERVATOIRE

DU MONT WILSON

Le Mont Wilson s'élève, dans la Californie méridionale, à 1 760 mètres au-dessus du niveau de la mer; il fait partie de la Sierra Madre et domine un des pays les plus beaux et les plus fertiles du globe; au pied même de la montagne s'étend la riche cité de Pasadena, hier à peine marquée sur les cartes. aujourd'hui populeuse. Comme la cité qu'il écrase de sa masse, le Mont Wilson était presque inconnu, lorsque l'audace d'un savant, George Ellery Hale, attira sur lui le regard de tous ceux qui s'intéressent aux sciences en y dressant l'observatoire le plus actif et le mieux organisé qui soit actuellement dans le monde.

La vie de Hale est vraiment représentative du monde américain, qui porte autant d'audace à conquérir la science qu'à imposer à l'univers les produits de son industrie. Après avoir étudié l'astronomie à l'Université Harvard, sous la direction de Pickering, il monta un petit observatoire à Kenwood, avec les subsides que son père mit à sa disposition : c'est là qu'il attaqua, par des méthodes nouvelles, l'étude du Soleil et qu'il réalisa, en 1892. le premier type d'un appareil, le spectro-

héliographe, qu'il devait porter plus tard à un haut degré de perfection[1]. Mais ses premiers travaux le convainquirent promptement de la nécessité d'employer des instruments plus puissants et de se placer dans les conditions les plus favorables à l'observation; il ne servirait à rien d'avoir la plus grande lunette du monde, si elle reposait sur un sol trépidant ou se dressait vers un ciel encapuchonné de brumes. Les grandes villes et leur voisinage immédiat forment un séjour « indésirable » pour un observatoire; les chemins de fer, les tramways, les charrois de toute sorte y agitent le sol; les fumées d'usines y entretiennent un voile persistant dont l'épaisseur peut dépasser plusieurs centaines de mètres; mais le voisinage des grandes nappes d'eau est tout aussi nuisible, car il produit dans l'air des vapeurs très légères, qui bien qu'invisibles souvent, altèrent grandement la transparence de l'atmosphère.

Lorsque la grande université de Chicago décida d'installer un observatoire puissamment outillé pour les recherches d'astronomie physique, elle eut le bon esprit de faire appel à Hale, qui se mit en campagne et fixa son choix, après de minutieuses études, sur une région rustique et peu élevée du Wisconsin, située à 120 kilomètres de Chicago. Le nouvel établissement reçut le nom d'observatoire Yerkes, en l'honneur d'un riche banquier qui l'avait doté d'une splendide lunette de quarante pouces d'ouverture; il bénéficia encore de la générosité de miss Snow, qui fit établir, à ses frais, un grand télescope horizontal; mais, en plus de son bel outillage, il possédait, dans Hale et ses collaborateurs, une âme infatigable et passionnée de recherches; c'est ainsi que l'observatoire Yerkes devint, dans cette Amérique qui a tant fait pour l'astronomie, le centre le plus vivant des recherches solaires.

Mais Hale ne tarda pas à reconnaître que, s'il avait clairement vu les principes, il les avait mal appliqués; l'emplacement de l'observatoire Yerkes avait été mal choisi, à une altitude insuffisante, dans une région trop septentrionale et trop humide, où les vents rabattent souvent des nuages venus des quatre coins de l'horizon. Ayant fait cette constatation, Hale prit une résolution dont bien peu d'hommes eussent été capa-

1. Il est équitable d'ajouter que notre savant compatriote M. Deslandres a créé de son côté, vers la même époque, un instrument analogue.

bles et qui donne une idée de son activité créatrice : il renonça à l'œuvre qu'il avait édifiée de ses propres mains et chercha ailleurs en Amérique une situation plus favorable aux observations astronomiques. C'est à la suite de cette enquête que le Mont Wilson fut choisi ; le ciel de la Californie méridionale est, en effet, un des plus beaux qui soient dans le monde. En hiver, quand le temps est orageux, des nuages s'élèvent parfois jusqu'au sommet de la montagne, mais, en général, la limpidité de l'atmosphère y est merveilleuse ; on en prendra une idée par ce fait que, durant l'année 1908, qui n'eut rien d'exceptionnel, 304 jours ont été assez beaux pour permettre de photographier le Soleil ; d'ailleurs, la transparence de l'air a été maintes fois contrôlée à l'aide de photographies du ciel prises, avec la même durée de pose, de Yerkes et du Mont Wilson ; les secondes sont incomparablement plus fouillées que les premières.

Quand l'exode fut résolu, il fallut d'abord trouver de l'argent ; mais, en Amérique, l'astronomie n'a jamais manqué de subsides : l'esprit profondément religieux des Yankees s'intéresse aux merveilles du Ciel « qui disent la gloire du Créateur » et leur caractère pratique dérive cet enthousiasme vers les recherches scientifiques. L'institut Carnegie fit donc, sans hésiter, les fonds du déménagement, mais l'opération elle-même n'allait pas sans difficultés : les flancs rocheux et escarpés du Mont Wilson n'étaient parcourus que par des sentiers muletiers larges de moins d'un mètre. Il existe ailleurs, il est vrai, à des altitudes bien plus grandes, des baraques en bois, munies d'instruments portatifs, qu'on a baptisées observatoires de montagne, mais il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux cas ; l'observatoire du Mont Wilson devait être muni des instruments les plus puissants qui existent au monde, à la fois lourds, encombrants et délicats. Ainsi, pour transporter le miroir du grand télescope construit à Yerkes par le professeur Ritchey, il fallut plusieurs mois de labeur ; le sentier dut être élargi et le précieux colis, placé sur une voiture spécialement construite et munie de freins à l'avant et à l'arrière, mit plus d'une semaine à atteindre le sommet.

Pour réduire au minimum les difficultés d'observation, on

scinda l'établissement en deux parties; on laissa à Pasadena les bureaux, le laboratoire de physique et les ateliers de construction pour les instruments. Je note ici, en passant, un caractère typique des méthodes américaines : les savants de ce pays ont pour principe de construire eux-mêmes tous leurs appareils : ceux-ci ont, peut-être, moins de « fini » que ceux qui sortent des ateliers professionnels, mais en revanche, établis par ceux-là même qui doivent les utiliser, ils sont mieux adaptés aux conditions du travail scientifique. La présence, au pied du Mont Wilson, d'une grande cité apporte ainsi à l'œuvre de science tout l'appui de l'industrie moderne.

On n'eut donc à installer au sommet de la montagne que les instruments d'observation et le « monastère » qui sert d'habitation aux astronomes; mais Hale se garda de copier les observatoires d'Europe, vastes bâtiments en maçonnerie, auxquels leurs coupoles donnent un vague aspect d'églises byzantines; au Mont Wilson, chaque grand instrument forme un tout isolé et il est installé dans les conditions qui lui sont appropriées; d'ailleurs, les formes originales et les dimensions de ces instruments ne permettaient pas de les emprisonner dans des observatoires du type classique.

Parmi ces appareils géants et solitaires, il faut citer d'abord le grand télescope horizontal Snow; cet appareil, transporté en 1905 au Mont Wilson, comprend un miroir plan, ou *cœlostat*, mû par un mouvement d'horlogerie qui compense la rotation de la Terre et renvoie dans une direction fixe les rayons lumineux issus du Soleil ou des étoiles : ces rayons sont alors déviés, suivant l'horizontale, par un deuxième miroir; puis ils tombent sur un miroir concave qui forme, à son foyer, c'est-à-dire à 18 mètres en avant de sa surface, une image du Soleil large de 17 centimètres. Cette image peut être observée avec un oculaire grossissant, ou photographiée, mais elle peut aussi être observée au *spectrohéliographe*.

Pour comprendre la destination de ce dernier appareil, il faut se rappeler que la surface éclairante du Soleil est formée de plusieurs couches superposées, la photosphère à l'intérieur, et, plus extérieurement, la chromosphère, qui se continue elle-même par une couronne peu lumineuse, visible seulement lorsque la Lune vient, au moment des éclipses totales, mas-

quer la partie brillante du disque [1]; ces couches sont formées de vapeur métallique, de carbone et de gaz parmi lesquels l'hydrogène est prédominant, mais elles sont loin de rester tranquilles et superposées, comme de l'eau et de l'huile dans un vase; une agitation incessante les brasse, sans jamais les transformer en un mélange homogène de telle sorte qu'il y a en définitive, un Soleil de fer, un Soleil de titane, de calcium, d'hydrogène qui nous apparaissent superposés; le spectrohéliographe sert à les dissocier et à nous les montrer séparément; à cet effet, les rayons solaires sont dispersés par des prismes qui en séparent les diverses radiations. Veut-on étudier la distribution du calcium sur le disque solaire? On arrête, à l'aide d'écrous, toutes les radiations, sauf celle du calcium qui continue son chemin et qui vient former, au fond d'une chambre d'observation, une image du Soleil qu'on peut étudier et protographier. En déplaçant les écrous, on peut ainsi faire une sorte de géographie, ou pour mieux dire, une héliographie de la surface solaire, qui montre à chaque instant, la distribution de principaux éléments sur la surface éblouissante de l'astre.

Ainsi complété par le spectrohéliographe et protégé par un bâtiment spécial contre les variations de température, le télescope Snow a permis, et permet encore, d'obtenir des résultats très intéressants dont nous parlerons tout à l'heure; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait besoin d'être complété par un autre appareil adapté spécialement aux recherches spectroscopiques; cet appareil, installé en 1907, est une des curiosités de l'observatoire du Mont Wilson. C'est une lunette ayant, comme le télescope Snow, 18 mètres de distance focale, et qui vise vers le zénith; le tube ordinaire des lunettes astronomiques est remplacé par l'ossature d'une tour en acier, maintenue solidement par des boulons métalliques. Au sommet de la tour, le miroir plan mobile d'un cœlostat reçoit les rayons solaires et les renvoie verticalement dans

1. Je rappelle que les Parisiens (et quelques provinciaux) auront, le 17 avril 1912, vers midi, l'occasion de contempler ce phénomène, — occasion fort rare puisqu'elle ne s'était pas reproduite depuis 1724; mais ils devront se hâter d'en profiter car la durée de l'éclipse totale, à Saint-Germain, ne dépassera pas deux secondes.

l'axe de la lunette; on obtient ainsi, au ras du sol, une image du Soleil, large de 17 centimètres, dont il s'agit d'analyser au spectroscope les diverses parties. A cet effet, un écran percé d'une fente isole la partie à étudier, par exemple une tache solaire, dont la lumière, continuant son chemin, descend dans un puits, profond de 9 mètres, creusé sous la tour; au fond de ce puits se trouve un *réseau*, c'est-à-dire une surface métallique striée d'un grand nombre de traits parallèles : le réseau utilisé en compte 568 par millimètre. Ce dispositif renvoie la lumière vers l'orifice du puits, mais en la dispersant, comme ferait un prisme, c'est-à-dire en séparant les diverses radiations qui la constituent; on obtient ainsi un spectre très étendu et très détaillé, qu'on peut observer à l'œil nu, mais qu'il vaut bien mieux photographier. Ce dispositif original se trouve, à l'user, excellent, et il est bien facile d'en comprendre la raison. En effet, la précision des mesures est limitée moins par le manque de puissance des appareils que par les petits déplacements, dus surtout aux variations de température; un écart de deux ou trois degrés suffit pour déformer les surfaces réfléchissantes et par suite les images; c'est pour cela que le miroir du cœlostat a été placé à une certaine hauteur de façon à être préservé contre les courants d'air chaud qui s'élèvent du sol échauffé par le Soleil, tandis que le réseau, placé au fond de son puits, reste à une température invariable; on peut ainsi obtenir, avec des poses de plusieurs heures, des photographies d'une netteté et d'une délicatesse admirables.

En présence des résultats obtenus, Hale songea aussitôt à faire mieux, et il entreprit la construction d'un second appareil du même type, mais dont le tour n'a pas moins de 45 mètres de hauteur. On se trouva, dans l'exécution, en face d'une difficulté nouvelle : bien que la charpente métallique eût été scellée dans d'épaisses murailles enfoncées au cœur du rocher, la puissance du vent est telle, à ces altitudes, que la tour éprouvait des oscillations de plusieurs centimètres d'amplitude; il en résultait une instabilité de l'image solaire qu'il fallait empêcher à tout prix. Hale eut l'idée de protéger la charpente métallique par une seconde tour dont chaque pièce enveloppe, comme un tube, la partie correspondante de cette

charpente; grâce à cet artifice la construction put s'achever dans de bonnes conditions.



L'observatoire du Mont Wilson comprend bien d'autres appareils, par exemple le télescope avec lequel le professeur Ritchey soumet les nébuleuses à des observations du plus haut intérêt; je n'ai retenu, dans tout cet arsenal scientifique, que les armes utilisées par Hale pour l'étude physique du Soleil.

Lorsqu'on examine avec soin une image très agrandie du disque solaire, on observe d'abord que son éclat n'est pas uniforme; Langley en compare l'aspect à celui d'un drap sur lequel sont tombés des flocons de neige; on appelle *grains* les parties les plus lumineuses et *pores* les régions moins brillantes; les plus petits grains qui puissent s'observer ont encore un diamètre voisin de deux cents kilomètres. Mais ces détails de la photosphère paraissent insignifiants à côté des taches; celles-ci ont toutes les formes et toutes les dimensions; les unes se réduisent à des pores à peine visibles dans les plus puissantes lunettes; d'autres se voient à l'œil nu et leur diamètre dépasse de beaucoup celui de la terre; elles sont entourées de régions encore plus brillantes que le reste du disque. Les taches ne conservent pas une forme invariable : tantôt elles se modifient à vue d'œil si bien que quelques heures suffisent pour les voir naître, se déformer et disparaître: tantôt elles persistent, en se déformant très lentement, pendant plus d'une année. Mais, dans cette variabilité sans règle apparente, un caractère au moins reste constant, c'est la rotation des taches, qui sont entraînées, toujours dans le même sens, autour du Soleil; celles qui sont voisines de l'équateur font un tour complet en 25 jours, tandis qu'à la latitude de 45 degrés, la période de rotation atteint 27 jours et demi.

Tous ces faits sont connus de longue date; nous devons au père Secchi, à Janssen, à Langley des descriptions, des dessins et des photographies d'une grande précision; il en résulte, avec certitude, que la surface solaire est fluide et animée d'une rotation d'ensemble dont la durée augmente de l'équateur aux

pôles. Mais quelles sont la nature et l'origine des taches? sont-elles en creux ou en relief par rapport à la photosphère? quelles sont les forces qui les produisent, les déforment ou, d'autres fois, leur assurent une surprenante stabilité? Sur tous ces points, nous en sommes réduits aux hypothèses. Jusqu'ici, la plupart des astronomes s'accordaient pour adopter provisoirement la théorie de Faye, qui attribue les taches à un mouvement tourbillonaire, créé et entretenu par la différence des vitesses de rotation des diverses parties de la photosphère; ainsi la force centrifuge écarterait le rideau éclatant de la photosphère pour nous laisser voir l'abîme sombre des régions intérieures. Vérification précieuse : les grands tourbillons des hémisphères nord et sud du Soleil paraissent tourner en sens opposés, ce qui est logique puisque la vitesse de rotation décroît, dans chaque hémisphère, de l'équateur aux pôles. Mais des doutes subsistent encore : on observe parfois de petits tourbillons qui paraissent tourner contrairement au sens indiqué par la théorie; de plus, la différence des vitesses sur les deux bords d'une tache paraît bien faible et insuffisante pour entretenir un mouvement tourbillonnaire; et enfin, ce n'est que d'une façon exceptionnelle que les taches montrent des apparences d'enroulement cyclonique; Secchi, qui a suivi des milliers de taches, n'a constaté le fait que dans six pour cent des cas observés.

Tel était l'état de la question lorsque Hale entreprit ses recherches; grâce à lui, l'hypothèse tourbillonnaire s'est à la fois vérifiée et précisée, et cela par deux méthodes entièrement distinctes. La première repose sur l'emploi du spectrohéliographe. Lorsqu'on examine, avec ce dernier instrument, la distribution du calcium sur la photosphère, rien ne révèle l'existence d'un tourbillon; des nuages épais de calcium se tiennent autour de la tache: mais observons maintenant le « Soleil d'hydrogène » en ne retenant que la radiation de ce dernier gaz dans la lumière qui nous arrive; ceci revient à nous élever dans l'atmosphère solaire, dont l'hydrogène forme la périphérie; on aperçoit alors de longues traînées sanglantes, enroulées autour des taches et la réalité du mouvement cyclonique devient indiscutable. Hale a pu suivre l'évolution d'un de ces tourbillons d'hydrogène dont la hauteur au-dessus de la

photosphère atteignait 27 000 kilomètres, soit deux fois le diamètre de la terre ; il a vu, dans l'espace d'un quart d'heure, ces longues traînées gazeuses, aspirées par la tache solaire, s'y engouffrer et disparaître à l'intérieur. Une autre fois, Hale a observé, toujours à l'aide du spectrohéliographe, deux taches jumelles situées des deux côtés de l'équateur ; elles firent, de conserve, une révolution complète autour du soleil et les mouvements tourbillonnaires étaient dirigés en sens inverse, comme la théorie l'exige.



Mais la meilleure preuve, ou du moins la plus élégante, repose sur l'application au spectre solaire d'un curieux phénomène, observé pour la première fois en 1896 par le physicien hollandais Zeeman ; il consiste dans une modification de la lumière émise par un corps lumineux, lorsqu'on place ce corps dans un « champ magnétique » puissant, c'est-à-dire dans une région où s'exercent de grandes forces magnétiques. Par exemple, faisons jaillir entre deux crayons de fer une série d'étincelles électriques ; nous obtiendrons ainsi une lumière très vive que le spectroscope décompose en des milliers de raies très nettes et très fines. Plaçons maintenant cette source de lumière entre les pôles d'un puissant électro-aimant ; dès qu'on produit le champ magnétique en faisant passer le courant électrique excitateur, ce spectre du fer se modifie, pour reprendre instantanément son aspect primitif dès qu'on cesse d'exciter l'électro. Or, cette modification diffère grandement selon la direction dans laquelle on vise la lumière ; si l'on regarde dans la direction des pôles, un certain nombre de raies se dédoublent ou, comme on dit, se transforment en *doublets* : dans le sens perpendiculaire, les raies sensibles à l'effet Zeeman se divisent en trois ou en quatre, autrement dit, elles donnent des *triplets* ou des *quadruplets*. Je n'indique ici que le squelette du phénomène, mais les choses sont, en réalité, beaucoup plus compliquées ; les physiciens sont loin de se plaindre de cette complication, car elle leur permet de

distinguer, sans ambiguité, les doublets, triplets et quadruplets dus à l'effet Zeeman de ceux qui peuvent avoir une origine différente; ainsi, au seul aspect d'un spectre, un homme du métier pourra reconnaître si la source de lumière examinée est placée dans un champ magnétique; bien plus, il pourra déterminer approximativement la direction des forces magnétiques et même mesurer leur grandeur d'après l'écart des raies décomposées.

Ce n'est pas un médiocre résultat, au point de vue de la philosophie naturelle, que d'avoir établi l'action du magnétisme sur la lumière; la découverte de Zeeman est d'autant plus belle qu'elle a pu rentrer dans le cadre actuel de nos hypothèses atomiques et leur apporter une confirmation imprévue. On sait que l'atome de matière nous apparaît aujourd'hui comme une sorte de système solaire dont les éléments essentiels, les *électrons*, sont, en quelque sorte, des atomes d'électricité négative; ces électrons tournent dans le domaine étroit de l'atome, chacun suivant un rythme différent: or, ce sont leurs mouvements qui mettent l'éther en vibration et qui produisent les ondulations lumineuses; on peut donc, dans une comparaison un peu grossière, assimiler les électrons aux corps sonores dont les vibrations engendrent les ondes du son; et, de même que la hauteur d'un son dépend de la fréquence de ces vibrations, la hauteur de la lumière, c'est-à-dire sa place dans le spectre, dépend du rythme vibratoire des électrons. Les forces magnétiques ont précisément pour effet d'altérer ce rythme, et ainsi s'explique leur action sur le spectre des corps lumineux.

Chose remarquable, le physicien hollandais Lorentz avait prévu le phénomène, d'après les idées modernes sur la constitution des atomes, avant que Zeeman l'eut constaté expérimentalement, et ses calculs se sont trouvés vérifiés dans tous leurs détails; il n'est pas mauvais de signaler de telles concordances aux sceptiques toujours prêts à sourire devant « l'édifice branlant » de nos hypothèses; elles prouvent que les idées actuelles, si elles ne sont pas l'expression définitive d'une réalité que nous ne connaîtrons peut-être jamais, nous en donnent pourtant une image assez fidèle.



Il reste maintenant à montrer comment Hale a utilisé l'effet Zeeman pour son enquête solaire. Les taches, qui paraissent sombres sur la blancheur du disque, ne sont pas absolument noires et la faible lumière qu'elles émettent, examinée au spectroscope, montre les raies du fer du sodium et de quelques autres métaux, de l'hélium et de l'hydrogène ; on y trouve même des radiations caractéristiques de certains composés chimiques, comme l'oxyde de titane, les hydrures de calcium et de magnésium. Lockyer, qui observa le premier ces raies en 1866, avait déjà constaté qu'elles étaient plus larges, quoique moins brillantes, que les raies correspondantes de la photosphère ; l'astronome Young, qui disposait d'instruments plus puissants, put montrer que ces raies élargies étaient, en réalité, des doublets, mais il attribue cette apparence à une absorption de la lumière par les gaz situés au-dessus de la tache solaire ; cette hypothèse, qui n'avait rien d'absurde *a priori*, était adoptée par la majorité des astronomes, lorsque Hale fut conduit par le raisonnement à soupçonner une cause toute différente.

On sait que les corps incandescents, flammes, filaments des lampes, charbons des arcs, émettent constamment des électrons ; cette propriété doit donc appartenir aussi à la surface solaire, puisqu'elle est constituée des mêmes éléments que nous trouvons sur notre globe, portés à une température qui dépasse six mille degrés ; lorsqu'il se produit une tache, c'est-à-dire un tourbillon, tous les électrons vomis par cette région du Soleil doivent être entraînés dans son mouvement, c'est-à-dire que leurs charges électriques dessinent comme autant de courants, tous de même sens, qui encerclent la tache comme les spires d'un gigantesque électro-aimant. L'intérieur des taches doit, par suite, être le siège de forces magnétiques qui doivent, à leur tour, agir sur les raies spectrales, comme dans les expériences de laboratoire, pour produire l'effet Zeeman.

C'est en partant de cette supposition que Hale a étudié les doublets observés dans les taches solaires ; il s'est attaché

d'abord aux raies du fer; la vapeur de ce métal est probablement une des plus lourdes et des moins volatiles de l'atmosphère solaire; elle doit donc se trouver de préférence au fond des taches; or, on trouve régulièrement que ces raies sont dédoublées dans le spectre des taches, et il existe de nombreux moyens de vérifier que le dédoublement est bien dû à l'effet Zeeman. Parmi toutes ces vérifications, il en est une, au moins, dont le principe se comprend aisément : chaque raie du fer obéit, pour son compte, à l'action du magnétisme, le dédoublement étant, en général, plus accentué du côté du rouge que pour les raies bleues et violettes; or, Hale a vérifié que les largeurs des divers doublets qu'on observe dans les taches sont bien dans le rapport qui convient à l'effet Zeeman. D'autres vérifications fournissent une justification surabondante de l'hypothèse et, par là même, prouvent l'existence du mouvement tourbillonnaire des taches; de plus, Hale a pu vérifier, par des mesures faites des deux côtés de l'équateur solaire, que les tourbillons y tournaient en sens inverses.

Ceci bien établi, Hale a pu mesurer la grandeur des forces magnétiques qui sont produites, au niveau des vapeurs de fer, par la rotation des électrons; il les a trouvées de six à dix mille fois plus grandes que celles qui existent à la surface de notre globe et qui orientent nos boussoles. Ainsi, sur toute l'étendue d'une tache solaire, c'est-à-dire dans un volume où la Terre pénétrerait souvent tout entière, il règne des forces magnétiques presque égales à celles que nous produisons dans le volume de quelques centimètres cubes qui séparent les armatures de nos électro-aimants. A ce fait nouveau, acquis aujourd'hui avec une pleine certitude, on peut ajouter une constatation importante : alors que le dédoublement des raies est très sensible pour les vapeurs lourdes du fer, il l'est moins pour le titane et pour le chrôme, moins encore pour le sodium et le magnésium; enfin, on n'observe plus aucun effet avec les raies de l'hélium : toutes ces radiations sont parfaitement sensibles, dans nos laboratoires, à l'action de l'électro-aimant, mais elles s'étagent, dans l'atmosphère solaire, suivant l'ordre décroissant de leurs densités; et ceci prouve que l'action magnétique décroît rapidement lorsqu'on s'élève au-dessus des taches. Il faut donc se garder de conclure des expériences

de Hale à une action magnétique directe du Soleil sur la Terre, qui causerait les aurores boréales et les orages magnétiques ; à la distance où nous sommes du Soleil, l'influence magnétique des taches solaires doit être insignifiante et, de plus, les actions inverses des taches de rotations opposées doivent se neutraliser sensiblement.

Nous n'avons abordé jusqu'ici que le cas le plus simple, celui des taches situées au milieu du disque solaire, qui nous envoient de la lumière suivant l'axe du tourbillon, c'est-à-dire dans la direction des forces magnétiques ; mais on peut aussi observer les taches situées près du bord ; dans ces conditions, les raies paraissent triples ou quadruples, et ce résultat est bien conforme aux expériences du laboratoire puisqu'on vise le tourbillon, non plus suivant son axe, mais à peu près suivant une perpendiculaire à cet axe. En y regardant encore de plus près, et en s'attachant spécialement aux raies les plus sensibles à l'effet Zeeman, Hale a pu constater que les tourbillons solaires ne sont pas axés verticalement, mais qu'ils sont toujours déviés, comme s'ils étaient repoussés par le plan de l'équateur.



Toutes ces observations ont modifié nos idées sur la structure de la surface solaire ; les taches ne nous apparaissent plus comme des trous, mais comme des parties transparentes de la photosphère. De même, lorsqu'on regarde la façade d'une maison, les fenêtres se détachent en noir sur la blancheur des murs, parce que la transparence des vitres nous laisse voir l'intérieur, qui envoie relativement peu de lumière.

Il reste à comprendre pourquoi certaines parties de la photosphère sont opaques, et d'autres transparentes ; pour cela, reportons-nous un instant à notre propre atmosphère et voyons ce qui s'y passe. Sous l'influence du rayonnement solaire qui échauffe l'écorce terrestre, des couches d'air chaud s'élèvent verticalement, tandis que d'autres masses d'air, venues des régions supérieures, s'abaissent jusqu'au ras du sol. Les premières se détendent en montant, c'est-à-dire qu'elles aug-

mentent de volume, puisqu'elles passent dans une région où la pression est moindre; par suite, elles se refroidissent. Si l'air qui s'élève est chargé de vapeur d'eau, le refroidissement a pour effet de condenser cette vapeur sous forme de nuages et l'atmosphère perd sa transparence : c'est ainsi qu'on voit souvent, aux jours d'été, l'air humide des prairies, soulevé par la chaleur du soleil, se charger de nuages qui obscurcissent le Ciel. Inversement, les nuages entraînés par un courant d'air descendant se fondent et se dissipent; la chaleur dégagée par la compression de l'air qui s'abaisse a suffi pour les ramener à l'état de gaz et bien qu'il y ait tout autant d'eau dans l'air, l'atmosphère est devenue limpide.

Des phénomènes analogues se produisent sans cesse à la surface du Soleil. La masse solaire est certainement gazeuse, au moins jusqu'à une certaine profondeur, mais la pression croît, à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur, avec une rapidité dont notre atmosphère terrestre ne peut pas nous donner une idée; elle augmente de trois mille cinq cents atmosphères par kilomètre; c'est à la faveur de ces pressions énormes que certaines combinaisons chimiques peuvent exister, malgré l'élévation de la température. Mais nous savons déjà que tout cet ensemble ne reste pas au repos; à chaque instant, des quantités énormes de gaz surchauffé sortent des profondeurs pour se précipiter à la surface et retomber en douche sur la chromosphère; elles forment les jets des protubérances, qui apparaissent, sur la tranche du disque solaire, comme des graminées dans une prairie. Or, il est certain que ces masses gazeuses, qui s'élèvent en se détendant brusquement, doivent en même temps se refroidir de plusieurs milliers de degrés. Arrhenius estime à dix degrés l'effet produit sur un gaz qui s'élève brusquement d'un kilomètre à la surface du Soleil : or, les jets des protubérances atteignent normalement quarante mille kilomètres; l'astronome hongrois Fenyi en a observé un qui s'éleva, à raison de huit cent soixante kilomètres par seconde, jusqu'à cinq cent mille kilomètres. Ainsi, le refroidissement qui résulte de ces brusques détentes est certainement suffisant pour amener à l'état de nuages opaques les vapeurs transparentes qui se trouvent à l'intérieur; c'est ainsi que les nuages de calcium qu'on observe au

spectrohéliographe résultent de la condensation des vapeurs qui émergent des régions profondes ; de dix mille, peut être vingt mille degrés, elles sont tombées à six ou sept mille, émettant alors une lumière éblouissante qu'elles doivent à la fois à leur température et à leur état physique, tandis qu'elles ne donnaient, avant leur ascension, que la faible radiation des corps entièrement gazeux.

La magma qui s'élève des régions internes du Soleil est un mélange très complexe de gaz et de vapeurs métalliques ; quand cet ensemble jaillit en se refroidissant, les matières les moins volatiles se condensent les premières; les gaz, et surtout l'hydrogène, font beaucoup plus de chemin avant d'atteindre leur température de condensation ; il se fait donc, au cours de cette ascension, une sorte de distillation fractionnée, une séparation progressive qui étage les éléments éclairants à des hauteurs d'autant plus grandes qu'ils sont plus volatils.

Toutes les matières projetées à l'extérieur retombent ensuite et vont se perdre de nouveau dans la masse du Soleil ; il se produit, dans ce retour, un effet inverse, c'est-à-dire que ces matières s'échauffent de nouveau en gaz transparents ou en « vapeurs sèches ». Ainsi s'explique l'aspect granulé de la photosphère ; les parties brillantes, les grains, sont des régions qui s'élèvent ; les pores obscurs sont le siège de courants descendants. Cet effet s'exagère dans les taches, mais en gardant toujours la même origine ; les bords brillants de la tache sont le siège d'un mouvement violent d'ascension des masses intérieures tandis que l'intérieur sombre de la tache est rempli par des torrents de gaz, et principalement d'hydrogène, qui viennent s'engloutir dans l'abîme central.

Reste à déterminer la cause qui produit et qui entretient ces vastes mouvements tourbillonnaires ; Emden l'a trouvée dans la composition des mouvements ascendants avec la rotation qui entraîne la masse solaire autour de son axe. Les gaz qui sourdent des profondeurs de l'astre tendent à conserver la faible vitesse de rotation dont elles étaient animées au voisinage de l'axe du Soleil : pendant qu'elles s'élèvent, elles sont remplacées par des gaz venus d'en haut et animés de vitesses de rotation plus grandes ; aux points de rencontre de ces masses gazeuses, il se produit d'énormes vagues qui, en se brisant,

engendrent les tourbillons. C'est en partant de ce point de vue qu'Emden a établi une théorie des taches solaires qui est d'accord avec tout ce que l'expérience a révélé jusqu'à ce jour, et qui explique même l'inclinaison des tourbillons constatée par Hale, de part et d'autre du plan de l'équateur.

Ainsi, peu à peu, notre connaissance du grand Luminaire s'étend et se précise; nous ne voyons plus dans les taches l'ombre des montagnes du Soleil, comme Fabricius, des trous, comme le père Scheiner ni, comme Galilée, des nuages opaques flottant sur le disque solaire. Ce qui est important, c'est que nous ne nous sentons pas désarmés pour l'avenir; la puissance de nos moyens d'investigation n'a pas atteint sa limite; pour faire mieux, il faut faire plus grand, c'est-à-dire plus cher; c'est à coups de millions que Hale a gagné ses victoires sur l'inconnu; je sais plus d'un laboratoire français où les études solaires seraient poussées plus vigoureusement si les ressources ne lui étaient pas mesurées avec parcimonie; c'est ainsi que la patrie de Laplace et de Le Verrier, la terre jadis si hospitalière à Huyghens et à Cassini, est en train de perdre une prééminence qu'elle devait au génie de ses fils de naissance et d'adoption.

L. HOULLEVIGUE

DE BISCHWILLER A ELBEUF

Migrations de peuples, industries qui se déplacent, villes qui meurent : phénomènes historiques appris un jour dans quelque phrase de manuel, presque oubliés aussitôt parce que nous n'avons pas vu, et qui ne sont plus pour nous que du passé lointain et confus. Pourtant, un de ces drames s'est joué hier ; il n'est pas encore de l'histoire morte, nous pouvons en saisir d'un regard direct tous les aspects : l'exode de Bischwiller à Elbeuf, à la suite de la guerre de 1870-1871.

*
* *

L'activité industrielle de Bischwiller avait son origine au début du XVIIe siècle. Hameau bâti autour d'une ferme de l'évêché de Strasbourg (*Bischoviswiler*, *Episcopi villa*), Bischwiller n'avait été longtemps qu'une seigneurie sans importance, maintes fois vendue ou engagée à des nobles du pays. Survient la Réforme, cause générale dont les répercussions locales vont déterminer toute la suite des destins de Bischwiller. Non loin de là, au débouché d'un col des Vosges, mais sur leur versant occidental, une ville neuve s'éleva bientôt, Phalsbourg, œuvre du comte palatin George-Jean de Veldence, refuge largement ouvert aux protestants persécutés de France et des Pays-Bas, industriels laborieux, commerçants actifs, qui vinrent en grand nombre s'y établir. Voici qu'en 1583 George-Jean vend sa

ville au duc Charles de Lorraine, par une « capitulation », il est vrai, qui garantit la tolérance aux habitants. Vaine précaution : on s'aperçut vite que le Lorrain n'oubliait pas la Ligue ; son fils et successeur, Henri, marcha sur les traces paternelles, et il fallut repartir par les routes incertaines à la recherche de foyers nouveaux. C'est alors (1618, 1621) que beaucoup d'entre eux gagnèrent Bischwiller. Le duc des Deux-Ponts, de qui elle était maintenant la propriété, leur offrit sans compter avantages et garanties : mêmes droits qu'aux anciens habitants, admissibilité au siège des échevins, liberté du travail, concession gratuite de terrains communaux pour y construire, exemption pour dix-sept ans de toute corvée seigneuriale, concession à la nouvelle corporation des drapiers d'une chute d'eau pour l'établissement d'un foulon... A ces travailleurs venus ainsi — par Phalsbourg — de Lixheim près de Sarrebourg ou de Courcelles près de Metz, de Rocroi, de Commenchon ou de Grandrieux, du Vermandois ou du Limbourg, appartient l'honneur d'avoir introduit à Bischwiller cette industrie textile qui devait transformer, vivifier, rendre célèbre l'ancien village obscur des nobles de Beger et d'Eschenau. Sans doute, dans la suite du XVIIe siècle, puis au XVIIIe et au XIXe, la culture du tabac, celle de la garance, celle du houblon, apparurent comme d'autres sources de richesse, — mais accessoires : dans l'industrie drapière apportée par les premières colonnes de réfugiés, « il y avait », dit un jour le Dr Luroth, un bon administrateur de Bischwiller, « il y avait un levain qui devait, tôt ou tard, faire lever toute la pâte ». Lorsqu'en 1811 l'admirable préfet que fut Lezay-Marnésia se fit rendre compte de la situation industrielle de Bischwiller, la ville comptait près de 4 000 habitants, la population ouvrière était de 1 700 personnes, dont 1100 occupées par la draperie, prospérité qui s'accrut considérablement, presque sans interruption, pendant soixante années, grâce à la filature mécanique, puis au moteur à vapeur, grâce aussi aux nouveaux moyens de communication (chemin de fer Paris-Strasbourg, chemin de fer Strasbourg-Haguenau-Wissembourg). Ce furent alors des périodes de splendeur : 1842, 1849-1852, 1855-1869, dont on se souvient encore à Bischwiller ; ce furent toutes les conséquences de la prospérité industrielle : agrandissement des écoles

et des ateliers, perfectionnement des métiers, construction d'un hôpital, construction d'un « Progymnase » secondaire, organisation de sociétés de secours mutuels, de charité maternelle, de patronage des enfants illettrés, fondation d'une bibliothèque populaire, de cours d'adultes : plus de 300 000 francs dépensés de 1850 à 1866, sans contribution de la commune ni d'aucune caisse publique, simplement par cette « initiative éclairée et ferme », par ces « seules forces d'associations fondées sur la plus large tolérance politique et religieuse », dont M. de Quatrefages fit un enthousiaste éloge à la cérémonie d'inauguration du Progymnase. Les ouvriers affluèrent, attirés par l'appât de gros salaires facilement gagnés ; on construisit, en 1853, un nouveau quartier : trois rues prolongeant des rues anciennes et six rues nouvelles, d'une largeur uniforme, sur un plan d'alignement régulier, bordées de petites maisons commodes, peu coûteuses, à simple rez-de-chaussée, qu'il fallut, souvent, surbâtir par la suite.

... Tout à coup, par un matin d'été, l'écho de canonnades proches, puis, l'après-midi, des lueurs d'incendie du côté de Frœschwiller, un cheval au galop, sans maître, revenant, affolé, vers son campement de l'avant-veille, quelques malheureux en fuite, et, le lendemain matin, un peloton de dragons badois, pistolet au poing, par les rues de la petite ville. C'en est fait de la prospérité de Bischwiller. On ne construira plus de quartiers nouveaux, on n'aura plus besoin de surbâtir les rez-de-chaussées.



Pour les Bischwillérois, comme pour tous les Alsaciens et tous les Lorrains, 1871 posa la même question angoissante : partir ou rester? On était libre de choisir sa nationalité, mais de quelle étroite liberté! L'option pour la nationalité française n'était valable que si l'on partait effectivement, et tout de suite, avant le 1er octobre 1872. Or, rester, c'était accepter, au moins en fait, la domination du vainqueur, être sujet allemand, faire de ses fils des soldats allemands, sacrifice que l'horreur des récents souvenirs rendait plus effrayant encore. Et partir, c'étaient tous les hasards d'une vie nouvelle, l'inconnu...

Mais Bischwiller était, comme toute l'Alsace, ardemment française. Faut-il dire aussi qu'elle mettait quelque coquetterie à garder un air révolutionnaire, et que son humeur indépendante devait mal augurer de l'avenir? L'Alsace, l'Alsace des Dix Villes Libres, de la République de Strasbourg et de la République de Mulhouse, l'Alsace de la *Marseillaise* allait tomber sous un joug étranger, le plus rude qui fût. Or, dans l'Alsace démocratique, les Bischwillérois se vantaient particulièrement de n'avoir pas, en 1793, arboré le drapeau blanc à l'approche des Autrichiens, d'avoir fait des réceptions triomphales à Benjamin Constant sous la Restauration, d'avoir naguère encore accumulé des *non* contre l'Empire, — et leur cité républicaine, au moment précis où la patrie devenait République, serait hors de la patrie! Ne pressentaient-ils pas confusément combien le régime à la prussienne froisserait ici la susceptibilité du démocratisme alsacien?... Peut-être; mais, plus qu'un sentiment confus, une idée claire occupait leurs esprits, animait leurs volontés. La France restait, et justifiait à soi seule le désir de rester à elle, d'aller la rejoindre... Ils partiraient...

Heureux ceux-là! s'ils voulaient partir, les conditions d'existence de leur industrie ne seraient pas un obstacle à leur départ. D'abord, en ce qui concerne les débouchés. Ils fabriquaient surtout des draps unis fins, pour une clientèle élégante et riche, du drap noir pour les soutanes de curés, ou pour les petites vestes de paysans bretons; ils n'avaient pas de clientèle allemande : vêtements fins? l'Allemagne était encore trop pauvre; soutanes? l'Allemagne était protestante. Or, s'ils restaient, les clauses douanières du traité de paix (franchise de droits jusqu'au 31 août 1871, reculée jusqu'au 31 décembre, — quart de droit du 1er janvier au 30 juin 1872, — demi-droit du 1er juillet au 31 décembre 1872, — puis, droit intégral) allaient les séparer de leur clientèle française. Ensuite, en ce qui concerne le développement même de leur industrie : elle n'avait pas encore atteint l'âge où elle eût été obligée de rester, rivée au sol par des charges trop lourdes. Il y avait d'autres centres manufacturiers en Alsace où le désir n'était pas moins général, ni moins ardent, d'échapper aux conséquences du traité : Mulhouse, par exemple, et pourtant

on n'y devait pas voir le même départ en masse. Ce n'est pas que Mulhouse eût déjà une clientèle allemande : la clientèle allemande ne lui est venue qu'avec le temps : mais l'agglomération y était plus importante qu'à Bischwiller. le nombre d'ouvriers à transplanter beaucoup plus considérable. les établissements industriels plus puissants, plus capables d'envoyer de l'autre côté de la frontière nouvelle des succursales ou des usines-sœurs, tout l'outillage plus perfectionné, plus compliqué. moins transportable, la Doller, enfin, intransportable, — la Doller dont les eaux se prêtent spécialement au blanchiment et à l'application des couleurs. Bischwiller était plus libre de sa personne... Raisons et raisonnements qui soutenaient l'élan premier. mais n'ôtaient rien à sa beauté. On voulait, et on pouvait partir; on s'y décida, sans hésitation, non sans angoisse. Malgré tout, l'avenir était incertain. Ne serait-il pas plus hasardeux de partir que de travailler à se refaire une clientèle en restant? L'ancienne clientèle les appelait, voulait continuer les relations; mais ne passerait-elle pas à d'autres, quand on n'aurait plus la marque d'origine? ne se lasserait-elle pas, la première émotion passée? Les agglomérations industrielles où ils allaient entrer verraient-elles leur arrivée avec plaisir. — facteurs nouveaux d'activité et de succès, ou concurrents?... Ils partirent...

En 1869, il y avait à Bischwiller 11 500 habitants; en 1874, il n'y en avait plus que 7 700. Des 96 fabricants d'avant la guerre, il n'en restait plus que 21 ; des 5 000 ouvriers. moins de 2 000 ; des 2 000 métiers, 650. Les expéditions de marchandises fabriquées ne se chiffraient plus que par 400 000 kilogrammes au lieu d'un million, et le total des affaires de la draperie que par 5 à 6 millions de francs au lieu de 18 à 20.



Où allèrent-ils? Quelques-uns à Sedan, à Vire, à Reims, à Tourcoing. La plupart, les plus importants, à Elbeuf.

L'antiquité d'Elbeuf était plus respectable encore que celle de Bischwiller. Mention est faite des drapiers elbeuviens dès avant l'an 900. Depuis, au rythme de l'histoire politique ou religieuse non moins que des théories économiques ou des

fantaisies de la mode, ils connurent des fluctuations parfois tragiques. Menaces de ruine : le jour, dit-on, où saint Louis résolut d'appliquer à sa personne les décrets des conciles et de ne plus porter aucune étoffe de luxe ; puis, tous les bouleversements du pays normand, guerre de Cent ans, guerres de religion : puis encore, dans la France pacifiée, la révocation de l'Édit de Nantes, qui chassa d'Elbeuf ses deux plus puissantes familles industrielles, les Lemonnier et les Lecointe. Renouveaux de confiance, amours-propres et bilans satisfaits : un achat de Richelieu, qui habille de drap d'Elbeuf la Compagnie écossaise de la garde du corps du roi ; des règlements de Colbert, qui les protège à la manière du grand siècle, ordonnant, inspectant, vérifiant l'origine des laines et le nombre des fils, les contraignant à bien faire, assurant ainsi leur réputation pour un long avenir ; des lettres-patentes de Louis XVI, qui met à leur service une autorité plus philosophique, assouplissant les règlements de Colbert, parce que, disait-il, « les institutions ne doivent point s'étendre jusqu'au point de circonscrire l'imagination de l'homme industrieux » : une visite du Premier Consul, qui les honore d'une devise brève et nette comme un commandement : « Elbeuf est une ruche : tout le monde y travaille »... En 1698, Elbeuf fabriquait 9 à 10 000 pièces, valant plus de 2 millions de livres ; en 1785, 18 000 pièces : 9 500 000 livres ; en 1823, sa production atteignait 36 millions de francs ; en 1834, 45 millions ; en 1868, 85 millions... Elbeuf ne dérogeait pas en accueillant Bischwiller, ni Bischwiller en se réfugiant à Elbeuf.

Toutefois, entre l'industrie de Bischwiller et celle d'Elbeuf, il y avait analogie, non identité. Les produits manufacturés, ici et là, n'étaient pas absolument les mêmes. C'est le drap noir qui avait fait la réputation de Bischwiller ; Elbeuf, de son côté, faisait surtout de la « nouveauté ». Différence aussi dans les matières premières ; ou, du moins, une d'entre elles, très usitée à Bischwiller, ne l'était pas du tout à Elbeuf : la *blousse*, c'est-à-dire les parties de laine trop courtes pour contribuer à la formation du ruban de peigné et qui tombent des machines au cours du peignage ; dérivés de la laine-mère dont on peut tirer parti, soit en les employant seuls, soit en

les mélangeant, au cardage, avec de la laine-mère. Différence enfin dans les procédés de fabrication. Jusqu'en 1871, la plupart des industriels elbeuviens étaient ce qu'on appelle des « fabricants en chambre » : ils faisaient tout faire à façon, depuis le nettoyage de la laine jusqu'au tissage des draps, n'avaient chez eux aucun outillage, mais seulement un magasin de vente, ou, tout au plus, un atelier de dessin et d'échantillonnage ; en outre, il y avait fort peu de métiers à tisser mécaniques, les tisserands de la campagne à qui l'on confiait le travail, tissaient à la main, les vieux tramant la trame, les jeunes faisant marcher le métier. Les Bischwillérois, au contraire, étaient de l'école de Mulhouse : ils apportaient et ils mirent en pratique à Elbeuf la formule moderne de la concentration dans les grandes usines.

Sans doute, l'action ne fut pas unilatérale, l'influence ne vint pas des Bischwillérois seuls ; il y eut pénétration réciproque. Au bout de quelque temps, les Bischwillérois fabriquèrent de la « nouveauté », comme les Elbeuviens : l'usage de la *blousse* se répandit ; l'expérience et l'habileté des façonniers elbeuviens dans chacune des opérations distinctes où ils se spécialisaient depuis des siècles, assurèrent le goût des Bischwillérois, rendirent plus difficile à contenter leur désir du fini et du parfait... Toutefois, — pour n'insister que sur un point —, cette lointaine spécialisation, contraire à l'esprit moderne du travail, n'était pas sans danger ; elle avait brillamment réussi à Elbeuf, de nombreux fabricants lui devaient leur renommée et leur fortune ; mais, par conséquent, ils ne tenaient guère à changer de système, étant assez riches pour se laisser vivre, — c'est-à-dire pour mourir lentement ; tandis que les Bischwillérois avaient besoin de mettre en œuvre toutes leurs ressources d'initiative et d'énergie, s'ils voulaient s'implanter là où ils s'étaient transplantés ; et l'on peut dire que la vie industrielle d'Elbeuf, par leur arrivée, se renouvela, comme celle de Bischwiller, par leur départ, s'était presque éteinte.



Quarante ans après... Du coup que lui a porté la séparation d'avec la France, Bischwiller ne s'est pas relevée. Ce fut

d'abord, non pas la misère : on l'a évitée en fuyant devant elle, — mais la désolation, dans le sens originel des livres sacrés, le vide, l'abandon, — une malédiction qui avait passé, destructrice peut-être de l'avenir même. Puis, ceux des fabricants qui étaient restés, essayèrent de reprendre courage, se remirent au travail ; et quelques-uns sont venus à bout, tant bien que mal, des difficultés créées par la situation nouvelle. Au bon temps, deux fois par année, en mai-juin et en novembre-décembre, les acheteurs affluaient dans Bischwiller ; en outre, pour les règlements, on avait affaire à une clientèle de premier ordre (Paris et Lyon). Depuis, il a fallu admettre les demandes de longs crédits, et aussi, au lieu d'attendre chez soi, entretenir une représentation au dehors. Tel d'entre eux, qui ne pouvait plus vendre son drap de soutane en France, chercha à l'écouler en Suisse, en Italie surtout, par des intermédiaires, et finit par y réussir. Tel autre, qui avait une spécialité de draps pour crêpes de deuil, garnitures de corbillards, tentures mortuaires — usages plus particulièrement catholiques et français, — a dû, à la longue, détacher la partie « crêpe » au-delà des Vosges, mais s'est mis, en compensation, à fabriquer de la « couleur », pour l'Italie, pour l'Orient. S'ils n'ont pas prospéré, du moins ont-ils continué de vivre. Même des industries nouvelles sont venues d'ailleurs (capitaux et administrateurs français ou alsaciens ; pour quelques-unes, exclusivement allemands), ont profité du départ des autres, acheté, souvent à bon compte, des immeubles vacants, recréé quelque activité : une fabrique de jute, une fabrique de cartouches, trois fabriques de cigares, deux fabriques de chaussures, une fonderie. Des ouvriers aussi, ceux qui restèrent purent vivre grâce aux vides laissés par ceux qui étaient partis. Avant la guerre, les ouvriers étaient les maîtres du travail, les patrons, comme on disait, les attendaient au pas des portes ; après, dans les premières années qui suivirent, ils ne pouvaient plus travailler que deux ou trois jours, gagnant dix à douze francs par semaine, mais ils trouvaient à se loger, avec une famille, pour 100 francs par an, à louer 12 francs un champ qui leur donnait des pommes de terre pour l'année ; depuis, les salaires se sont relevés, et, dans Bischwiller raréfiée, on ne

chôme plus. Mais, si les industries nouvelles, lentement, péniblement, ont un peu ranimé la ville, elles n'y ont pourtant pas ramené la vie d'avant 1870, large, hardie, confiante; même plus nombreuses ou plus importantes encore, y auraient-elles réussi? Sauf une ou deux, elles sont trop peu dans la tradition locale; la draperie, l'industrie séculaire du pays, est anémiée, sinon languissante, les cigares et les cartouches ne peuvent rien pour elle, et ne sont pas ce qu'elle fut : l'âme de la cité, — le « levain » qui fait « lever toute la pâte »! Aussi bien cette ville dont on a tant émigré, n'attire-t-elle guère d'immigrations compensatrices. Les Allemands qui ont passé le Rhin après 1871 se sont installés de préférence dans les grandes villes, où ils ont des leurs en foule dans l'administration et dans l'armée; à Bischwiller, en face de quelques Allemands, les Alsaciens restent entre soi, jalousement, rudes, avec ténacité, aux nouveaux venus, à ceux aussi des « indigènes », s'il s'en trouve, qui ne se gardent pas assez contre l' « infiltration »; quand, par exception très rare, un mariage se fait d'un camp à l'autre, le peuple se moque[1], le monde en parle pendant des années, les relations sont rompues avec le transfuge, et, une fois de plus, les « immigrés » ne comprennent pas... Alors, malgré la « Nouvelle Manufacture de Draps », le jute, les cigares, les cartouches et les chaussures, malgré la population de trois hospices ou asiles qui n'existaient pas avant la guerre, malgré la garnison, nouvelle aussi, de trois batteries d'artillerie, le chiffre des habitants de Bischwiller vient à peine de rattraper huit mille... Les rues s'allongent, trop calmes... Ceux-ci sont partis; et ceux-là aussi; et ceux-là encore. Voici leur usine vide, qui ne contient plus qu'une chaudière invalide et sale, ferraille à vendre. Voici un pâté de bâtiments énormes qui furent rachetés à des partants « pour un morceau de pain », et qui abritent maintenant l' « Asile pour enfants idiots ».

1. Parfois, des ouvrières, ou des bonnes, épousent des *immigrés*, sous-officiers ou employés de bureau; mais elles ne comprennent pas pour cela qu'on fasse comme elles quand on a les moyens de faire autrement. Une d'entre elles, apprenant le mariage d'une jeune fille de la bourgeoisie *indigène* avec un Allemand, disait en son dialecte : « *Ich thät mich awer schäme, wenn ich e* Mamsell *wär, so einer zu hirothe!* » « J'aurais honte, si j'étais une *demoiselle*, d'en épouser un comme ça! »

Voici, sur la rue, une maison qui semble habitée et gaie; mais, c'est l'été, on n'y vient qu'un mois par an, on ne l'a gardée que comme séjour de plaisance et comme souvenir; voyez, derrière la maison, l'herbe qui a envahi la cour, la fabrique déserte, ses murs qui se lézardent, ses vitres cassées qu'on ne répare plus. Voici des volets fermés, sur toute la largeur, sur toute la hauteur de la maison : des yeux clos pour toujours : ici on ne revient jamais... Témoins vieillis du temps heureux où l'on ne prévoyait pas que la vie serait à refaire, souvenirs des grands espoirs que la guerre a brisés.

Elbeuf. Le chiffre d'affaires des Bischwillérois est aujourd'hui le tiers du chiffre total des affaires de la place. Mais le succès ne leur a pas fait oublier les difficultés du début, la tristesse du départ, le passé, la petite patrie. Des chefs de maisons, plus d'un est encore là, qui a fait le transfert, ou qui l'a vu. Des ouvriers, plus d'un aussi se rappelle les aventures du voyage. On est venu, à six ou sept, comme une petite escouade, le patron en tête, « Monsieur Adolphe », le premier qui est parti. A Nancy, à Paris, à chaque étape, l'escouade se dispersait : le patron donnait cent sous à chacun, et l'on convenait d'un lieu de rassemblement du côté de la gare, pour reprendre le train le lendemain ou le surlendemain. Parfois, un incident drôle : à Paris, « M. Adolphe », ou « M. Henri », heureux de revoir des uniformes français, quels qu'ils fussent, serre joyeusement la main de quelques fédérés, leur offre à boire; mais il n'avait guère l'accent parisien, on commence à le regarder de travers. Il partit sans demander son reste. A Elbeuf, on loge tant bien que mal dans de vieux magasins, on couche sur des pièces de drap. Puis d'autres vinrent, et d'autres encore, des centaines et des centaines : environ deux mille sans doute, en tout. Dans le début, cela n'alla pas toujours très bien. Un jour, au cabaret des Écluses, sur la Seine, disputes et batteries : les Alsaciens d'un côté, les Normands de l'autre; on joua même du couteau. Mais tout s'est apaisé avec le temps.

Toutefois les Alsaciens continuent de former un groupement original dans la population elbeuvienne. D'abord, beaucoup

d'entre eux sont luthériens au milieu d'une population catholique, qui ne connaissait, avant la guerre, que quelques réformés ; leur pasteur, un Alsacien de bonne roche qui fut aux ambulances dans Strasbourg bombardé, leur fait un sermon en allemand tous les quinze jours, et, l'office terminé, s'entretient avec eux en dialecte. Car le dialecte subsiste, parlé couramment chez tous les vieux, fidèlement conservé par beaucoup de jeunes : je les ai entendus, entre eux, ou avec les patrons ; et d'entendre ce langage ici, dans une petite ville normande, à cinq cents kilomètres de l'Alsace, je me maîtrisais mal, je me sentais fébrile, je me croyais là-bas, chez eux, chez moi... Ils se sont longtemps mariés entre eux (et cette tradition non plus n'est pas perdue) : Philippe Oser, d'Oberhoffen, avec Julie Danner, de Bischwiller, François Schiellein, de Lambach, avec Sophie Dott, de Bischwiller ; Mathias Nonnenmacher, tisseur, né à Niederschaeffolsheim, fils de Mathias et de Catherine Kieffer, avec Sophie Kugelmann, épinceteuse, née à Bischwiller, fille de Georges et de Sophie Danner. Et quels témoins ! Constant Jehl, Jacques Becht, Charles Danner, Antoine Zipfel, Jacques Jesel, Guillaume Ostertag, — de Bischwiller, d'Oberhoffen, de Mothern, de Runtzenheim, de Rohrwiller... Quelles belles noces ce durent être ! non sans un peu de mélancolie, j'imagine, quand les vieux n'étaient pas là, qu'une procuration les représentait, envoyée par Me Kleinclauss, notaire à Haguenau, ou Me Kléber, notaire à Drusenheim. De leurs noms, du nom de leurs villages, comme de leur patois, la même émotion montait en moi, — de douceur familiale, et de lourd regret... De beaux types de là-bas subsistent, reconnaissables au plus lointain aspect : leur carrure, tout un air de vigueur laborieuse mêlée de bonhomie, la moustache et la « mouche », vieux souvenir aussi... En voici un, — au hasard —, dans le pavillon des anciens métiers qui battent lentement et qu'on ne garde que pour ces vieux : il parle de son tirage au *sòrt* — avec un *ò* très allongé et un *r* un peu dur qui ne trompent pas sur son origine —, il parle de ses « sept ans », du Mexique, et de son fils surtout, adjudant de tirailleurs, au Maroc, qu'il espère voir revenir un de ces jours, avec la médaille militaire. Un autre, qui fut de la rude journée, 22 janvier 1871, où les francs-tireurs de la *Délivrance* firent

sauter le pont de Fontenoy. Un autre, ici, au bureau, qui garde précieusement dans ses papiers une vieille carte de France du temps qu'il était écolier : un jour, le pasteur de son village, ou d'un village voisin, de Ringendorf ou de Rothbach, la lui avait donnée, après y avoir de sa main ajouté les deux départements nouvellement français, Savoie et Haute-Savoie. Depuis!... Un autre, là, un « foulonnier », debout près de sa machine, me demande si je connais son cousin de Bischwiller, qu'il n'a pas vu depuis plus de trente-cinq ans, conscrit de 1868 comme lui, et qui vient de lui envoyer, en souvenir du terroir, quatre pieds de houblon... Et puis... il y a Philomène! Philomène, qui est venue à pied de Bischwiller à Elbeuf, fillette de douze ou treize ans, avec son père, trois frères encore plus jeunes qu'elle, et une brouette : la brouette, pour véhiculer les petits quand ils étaient fatigués! C'était en 1878. Le père ne trouvait plus de travail régulier là-bas; ses six frères avaient été soldats français; il ne voulait plus rester. Il aurait bien pu emprunter quelque argent pour voyager d'une autre manière; mais il aurait fallu, pour cela, parler, écrire, apitoyer, attendre, peut-être aussi se priver d'un plaisir très alsacien : celui de montrer aux camarades de quoi on est capable, pour venir les rejoindre... Ils firent la route en trente-trois jours. A la frontière, le douanier français était de Haguenau; près de Châlons, ils eurent affaire à un gendarme qui était de Mutzig : bienheureux hasards, qui redonnaient de l'entrain à toute la troupe. Par contre, il arrivait qu'on restât trois jours sans entendre le parler du pays. Alors Philomène pleurait... Oui, je le sais, ce drame éternel est déjà dans Virgile : *patriæ fines et dulcia linquimus arva*. Mais Virgile est bien loin ; tandis que Bischwiller, c'est de notre histoire à nous, de notre chair, et de notre cœur.

GEORGES DELAHACHE

DURANT LES CENT-JOURS

Notre trajet rapide au travers des départements méridionaux de la France[1] fut une marche triomphale. Partout les relais de charrettes étaient prêts ; les populations nous attendaient aux lieux des haltes, avec des vivres et du vin. On nous saluait de bravos et de « Vive l'armée d'Aragon »! On comprendra cet enthousiasme en se rappelant que nous courions à l'ennemi qui inondait déjà toutes nos frontières et menaçait le cœur de la France.

Nous arrivâmes le 18 mars, à onze heures du soir, à Lyon, où nous avait précédés notre cavalerie, partie d'Espagne avant notre détachement. Une grande partie de la population, accourue au-devant de nous, nous accueillit avec une joie inexprimable bien qu'elle s'attendît à voir à notre tête le maréchal Suchet, son illustre compatriote. Il ne fut pas nécessaire de distribuer des billets de logement; les chefs de famille, dans toutes les classes de la société, s'emparaient de deux ou plusieurs d'entre nous et nous fêtèrent de leur mieux.

Lyon, cette capitale de l'industrie, était déjà menacée par la puissante armée du prince de Schwarzenberg. Dès le lendemain, la générale nous appela sur les places et nous fûmes

1. Cf. *Revue de Paris* des 1er et 15 août 1910, *Souvenirs d'un Cadet en Espagne*. Le nouveau fragment que nous publions raconte la rentrée en France de l'armée d'Espagne (mars 1814).

brusquement mis en route pour aller bivouaquer sur le revers méridional du mont Limonest. On mit autant d'ordre que possible dans nos rangs, embarrassés par nos conscrits inexpérimentés, nouveaux au métier des armes, transportés presque sans transition de leurs foyers sur le champ de bataille. Nous rencontrâmes au bivouac les débris du brave 13e cuirassiers, horriblement décimé la veille par l'ennemi dans les rues de Villefranche, et aussi une partie des troupes détachées en janvier de l'armée d'Aragon.

Cette rencontre de nos anciens frères d'armes fut touchante et empreinte toutefois d'une profonde tristesse. Naguère nous combattions ensemble sur le sol étranger : tous les fléaux de la guerre retombaient sur nos ennemis. Aujourd'hui, c'était la terre de France que nous étions appelés à défendre. Derrière nous, la grande ville de Lyon qui bénissait nos armes, trop faibles cependant pour la sauver; pour la plupart d'entre nous, le souci des plus chères affections, du pays natal déjà au pouvoir de l'ennemi ou exposé à tous les malheurs d'une invasion; autour de nous, ces riches campagnes, ce beau sol de la patrie qu'il nous fallait ravager pour asseoir nos bivouacs, élever des redoutes, pourvoir à nos besoins. Et puis, l'espoir de vaincre s'était évanoui!...

Des hauteurs de Limonest et du Mont-d'Or, nous pouvions voir l'armée autrichienne, triplement supérieure à la nôtre, s'étendre dans la plaine en avant de Villefranche, dont elle s'était emparée de vive force, ses rues jonchées de cadavres et inondées de sang, tandis que nous savions nos flancs incessamment menacés par les hordes innombrables qui envahissaient la France par les routes de Genève et de Chambéry.

Tout annonçait cependant une bataille pour le lendemain; il était impossible de se méprendre aux dispositions de l'ennemi et à celles qui se faisaient en toute hâte sur le revers septentrional de notre groupe de montagnes. Le maréchal Augereau, duc de Castiglione, nous commandait. Nous l'aperçûmes à peine au cours de cette journée où il eût été si naturel qu'il inspectât ses nouvelles troupes, composées en masse de conscrits, auxquels il eût fallu, à défaut d'expérience, inoculer de l'enthousiasme et cette ferveur patriotique qui enfanta tant de héros dans les guerres de la Révolution.

Était-ce découragement, trahison ou simplement satiété d'honneurs et de fortune chez cet ancien général de la Montagne, aujourd'hui duc et couvert de décorations? Quoiqu'il en soit, nous fûmes surpris d'un tel délaissement, auquel ne nous avait pas habitués la vigilante sollicitude du duc d'Albuféra. Dans la nuit, nous marchâmes en avant et fûmes établis sur l'un des nombreux contreforts de Limonest, du côté du Nord. Le 20 mars, au lever du jour, nous fûmes attaqués sur tous les points. Pendant la matinée, l'armée autrichienne se rua en vain sur nos positions de toute la pesanteur de ses masses; elle fut sans cesse culbutée. mais sans être entamée par notre cavalerie, devenue inutile sur les hauteurs et qu'il eût été imprudent de jeter, comme une proie, sur la fourmilière d'Autrichiens qui couvraient la plaine.

Cependant l'ennemi, revenant à tout instant à l'attaque avec des forces nouvelles, finit dans la soirée par s'emparer des mamelons de Montluzin et de Mâchy où étaient nos premières redoutes.

En ce moment, j'étais en tirailleur avec tout le reste de mon bataillon. Séparés des Autrichiens par une étroite vallée, nous choisissions en quelque sorte nos victimes parmi les tirailleurs qui nous étaient opposés, et nous subissions de leur part le même sort. C'était, à tout moment, des cris dans l'une ou l'autre ligne quand un coup de feu, annoncé à haute voix, abattait un ennemi. Un sous-officier allemand de haute taille vint à se faire remarquer, portant des ordres sur la ligne de ses soldats, tout en chargeant puis déchargeant son fusil. « Au sergent *Mange-suif* ! » criait-on à notre droite. Ce cri suivait le pauvre diable qui essuyait tour-à-tour le feu de notre ligne. Quand il fut à notre hauteur, je l'ajustai et je tirai en même temps que d'autres; le colosse allemand tomba raide mort aux applaudissements de mes camarades qui pouvaient s'attribuer, aussi bien que moi, ce triste mérite. Mais je venais d'être frappé au bras droit d'une balle qui, prenant horizontalement la veste et l'habit neuf dont j'étais revêtu depuis Montpellier, les mit en pièces et me fit une forte contusion au-dessous du coude. Mon bras enfla si brusquement qu'il fallut déchirer les manches de mon double vêtement pour découvrir la blessure. Ce lien rompu, mon bras enfla encore davantage et se noircit

subitement dans toute sa longueur. Je fus porté à l'ambulance. Les chirurgiens ne comprenant rien à mon état, voulurent opérer avec le bistouri; je m'y opposai énergiquement. Le membre fut alors comprimé avec de larges bandes imbibées de liqueurs fortes, et à la douleur extrême succéda un engourdissement complet. Je pus, ainsi accoutré, rejoindre ma compagnie qui m'accueillit avec le plus fraternel intérêt. On se battait encore, mais faiblement, sur toute la ligne. La nuit mit fin à cette scène sanglante pendant laquelle nous ne vîmes guère plus le maréchal Augereau que la veille; nous bivouaquâmes sur nos positions.

Dans la soirée du 21, un ordre général ébranla toutes nos lignes, et nous nous repliâmes sur Lyon, laissant une forte arrière-garde échelonnée de la crête de Limonest aux portes de la ville, avec mission de contenir l'ennemi le plus longtemps possible pour rendre plus facile et plus régulière l'évacuation de cette vaste cité. Il me fut permis de suivre ma compagnie, sans sac, sans armes, et le bras en écharpe.

Quel changement dans la physionomie de cette grande population, naguère enthousiaste, joyeuse de notre venue! Elle ne pouvait plus se méprendre aujourd'hui sur sa destinée; triste, découragée, enfouissant ses trésors, elle accourait encore sur ses portes pour nous dire un dernier adieu, pour secourir les blessés, pour reconnaître notre impuissant courage et le sang généreusement et si vainement répandu pour sa défense.

Les transports étaient insuffisants pour amener au delà de la Guillotière, dans la plaine de Saint-Fons, tout le matériel de guerre. On y mit le feu; on fit sauter un grand nombre de fourgons chargés de poudre. Pendant cette scène nocturne, dont l'écho dut être si effrayant pour Lyon qui en ignorait la cause, notre arrière-garde défendit vaillamment les approches de la ville; puis, à son tour, elle rejoignit l'armée, commandée par le général Digeon [1], le Balafré, déjà en pleine retraite sur

1. Général vicomte Digeon, pair de France, né à Paris en 1771, mort en 1826. Gouverneur des provinces de Cordoue et de Jaen en 1812. Ministre intérimaire de la Guerre en 1822. Fit preuve, à la Restauration, d'un fougueux zèle royaliste et se montra juge inexorable dans l'affaire de la conspiration d'août 1819.

la ville de Vienne, autour de laquelle elle bivouaqua le lendemain. Le maréchal Augereau nous avait précédés à Valence, que nous atteignîmes sans événements peu de jours après.

Arrêtés sur l'Isère, nous en occupâmes la rive droite jusqu'à ce que l'ennemi, considérablement augmenté par l'adjonction de nouvelles forces, vînt prendre possession de cette rive que nous ne pouvions disputer. Dès lors, nous passâmes sur la rive gauche, conservant toutefois de l'autre côté de l'Isère la ville de Romans, que des murailles gothiques, quoiqu'en ruines, mettaient à l'abri d'un coup de main et qu'un pont reliait à son faubourg situé sur la rive gauche.

J'avais bien souffert pendant la route, et ce fut pour moi un grand bienfait que notre séjour paisible et de quelque durée en cette ville occupée par mon régiment. Je fus logé chez de bons habitants qui me prodiguèrent les plus aimables soins, intéressés qu'ils furent par ma jeunesse; je fus complètement guéri en peu de jours.

Pendant ce temps, et dans la prévision qu'il nous faudrait tôt ou tard repasser l'Isère, on avait fait sauter une arche du pont; on y suppléa en jetant d'un bord à l'autre des câbles nombreux sur lesquels on fixa des madriers et des planches, ce qui, par parenthèse, pouvait donner l'idée de l'un de ces ponts suspendus, connus en France dix ans plus tard.

La guerre, une guerre de sentinelles et de tirailleurs, s'était rallumée sur les deux rives. L'Isère, en général, est étroit, profond, encaissé, de sorte que les sentinelles des deux partis étaient à demi-portée de fusil, — souvent bien plus rapprochées. A chaque instant, nous apercevions plus évidente la nécessité d'évacuer Romans, lorsqu'un officier supérieur de cavalerie ennemie vint, en parlementaire, nous sommer de rendre la ville, sous peine de la voir prise de vive force, livrée au sac et au pillage. Conduit les yeux bandés chez le général Ordonneau [1], il remplit sa mission avec une haute inconvenance. Le général, indigné, le renvoya sur-le-champ; mais il voulut que cet officier passât devant la brigade assemblée, pour qu'il jugeât de ses yeux débandés s'il ne devait pas un plus grand

1. Général baron Ordonneau, né en 1770, mort en 1855. Commis marchand à Bordeaux, il s'engagea comme volontaire. Se rallia aux Bourbons. Fut, en 1823, gouverneur de Cadix.

respect à notre patriotisme malheureux, mais non découragé, tant s'en faut!

L'outrage de cet officier étranger excita dans nos rangs un sentiment général de courroux et de vengeance, que put à peine comprimer sa qualité de parlementaire.

Depuis peu, mon bataillon, dont le commandant avait été tué à la bataille de Lyon, était passé sous les ordres de M. Villetard de Laguerrie, officier d'une bravoure éprouvée; il se recommandait à notre confiance et à notre estime par de brillants services, de rares qualités et la belle cicatrice d'un coup de sabre reçu sur le visage. Il bouillonnait d'impatience et ne put se contenir à la vue de l'insolent parlementaire. Il l'apostropha en termes énergiques, le défia en combat singulier, et, en tout cas, lui promit une sévère leçon pendant ou après la guerre. Dès ce moment, Villetard ne rêva plus que vengeance. Il écrivit vainement à son antagoniste, le sommant de venir se battre entre nos avant-postes; il apprit enfin par des affidés que le régiment dont faisait partie le commandant autrichien détachait à tour de rôle un de ses escadrons pour occuper un petit bois, à deux lieues sur la gauche de Romans, et proche de la rivière.

Villetard prit de nouveaux renseignements, associa à sa haine trois habitants connaissant parfaitement la localité, tous anciens soldats. Quand son projet fut mûri, il n'eut pas de peine à le faire adopter par le général Ordonneau. Il était de toute impossibilité de traverser la ligne formidable des troupes ennemies qui investissaient la ville; mais, sur tout le cours de l'Isère, nous avions fait retirer les barques sur la rive gauche, et il s'en trouvait en quantité suffisante à une lieue et demie de nous pour faire passer un gros détachement. En face de ce point, se trouvait habituellement une sentinelle autrichienne : elle serait surprise et massacrée; Villetard réunirait deux cents hommes d'élite; il jurait de ramener mort ou vif l'imprudent parlementaire. Le projet resta un secret impénétrable jusqu'au moment de l'exécution.

Au jour fixé, ma compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs eurent l'ordre patent de se réunir pour passer une inspection d'armes de l'autre côté de l'Isère. Dès que nous fûmes arrivés dans la campagne, Villetard nous annonça son auda-

cieuse entreprise ; il nous pénétra de son ardeur et de sa soif de vengeance, permettant d'ailleurs à quiconque manquerait de confiance, de se retirer. Nul, comme on le pense, ne recula. Tous signes éclatants de nos armes ou de nos vêtements sont arrachés ou voilés, nos fourreaux de sabre et de baïonnette attachés, nos fusils cachés sous les capotes ; la baïonnette est tenue à la main et est également dissimulée sous les vêtements.

La nuit tombée, nous nous portâmes en silence à proximité des barques, masquées par quelques maisons voisines. Un guide nous attendait. A un faible signal convenu, nous accourons et nous embarquons sans bruit, nos barques dirigées par les plus habiles d'entre nous, celle du guide en tête, quelques-unes vides traînées à la remorque.

Notre débarquement s'opère avec succès. Le corps d'un soldat autrichien est étendu sur la rive ; deux hommes sont auprès de lui et le jettent silencieusement à l'eau. Villetard leur parle bas ; ils attachent aussitôt nos barques les unes aux autres, puis ils vont s'embusquer pour nous attendre ou nous prévenir si quelque incident survient.

Nous partons à pas de loup, notre petite avant-garde en tête. Villetard court légèrement au milieu de sa petite phalange : « Pas un coup de feu ! dit-il, que nul ne bouge sans mon ordre ! Qu'à mon signal, tous agissent comme un seul homme ! » Il presse la main à plusieurs ; en dépit de la nuit ses yeux brillent de rage et d'espoir.

« *Halta ! Werda !* » ce cri d'alerte retentit à nos oreilles. Nous nous arrêtons un instant, puis nous reprenons notre marche. Quelques pas plus loin, notre passage est embarrassé par les corps morts et sanglants d'un homme et d'un cheval. Puis le même cri se répète ; même halte, même silence. Mais presque aussitôt nous remarquons à très peu de distance des feux allumés, et deux ou trois hommes se dessinant sur la flamme comme des fantômes. Nos yeux sont fixés sur le commandant qui lui-même semble impatient d'un signe de l'avant-garde, alors très proche de nous : « *A l'arme blanche !* », s'écrie-t-il, et nous nous élançons à sa suite comme des enragés. Les cavaliers qui sont debout, sont anéantis avant qu'ils aient pu courir à leurs armes. Leurs camarades, en bien plus grand nombre, sont éveillés en sursaut et comme hébétés

à la vue de nos sabres et de nos baïonnettes sur leurs poitrines. On les somme en allemand de se rendre et ils se soumettent avec la plus stupide docilité.

Mais Villetard court, haletant de rage et de vengeance. Sa proie, à lui, c'est le chef d'escadron; nul n'oserait la lui disputer. Il le voit enfin; c'est bien lui, le parlementaire de Romans! Il court à cet homme, l'épée nue; mais l'Autrichien jette son sabre et se rend : « Oh! le lâche, s'écrie Villetard, en jurant comme un possédé; mais tu reverras Romans aujourd'hui! »

Les prisonniers sont réunis, les blessés abandonnés, les chevaux détachés des arbres : « Point de pitié; au moindre mouvement, au moindre bruit, un coup de baïonnette! » Tous sont prévenus. On se met en marche en ordre et en silence, silence bien difficile à observer après de si remuantes émotions et une si merveilleuse réussite. Par un bonheur inouï, nous retrouvons nos deux barques et aussi nos deux affidés, tout ébahis d'un si complet et si rapide succès.

L'embarquement ne s'opéra pas sans peine. Les bateaux étaient insuffisants. On parvint péniblement à pousser un petit nombre de chevaux dans les barques; on en abandonna la plus grande partie. Quelques-uns furent tirés à l'eau par la bride et nous suivirent à la nage, mais deux ou trois furent emportés par le courant.

Nous atteignîmes enfin la rive gauche, et ce fut aussitôt de toutes parts un brouhaha d'expansion et de joie. Villetard est entouré, exalté par ses soldats qui reçoivent de ce brave officier les plus vives félicitations. On compte alors les prisonniers : quinze chevaux. soixante-cinq dragons allemands. Et le commandant autrichien est là, pâle, tremblant, n'osant lever les yeux. Nous arrivâmes au faubourg de Romans avant l'aurore, et le commandant fit aussitôt prévenir le général Ordonneau de notre plein succès. Sitôt le jour, nous rentrâmes dans la ville, nos prisonniers et les chevaux au centre, entre les deux compagnies, Villetard monté sur le cheval du parlementaire, celui-ci marchant à pied, confus, touchant la botte de son vainqueur. La population était accourue tout entière pour voir ce curieux spectacle et mêler ses applaudissements à ceux de notre brigade, réunie sous les armes.

Une verte leçon fut donnée par le général Ordonneau et traduite à haute voix par Villetard au commandant autrichien : « Vous n'êtes pas digne de partager le sort de vos soldats, lui dit le général ; ils sont prisonniers de guerre ; vous, monsieur, retournez à votre régiment, s'il veut vous recevoir ! un ennemi de votre trempe ne vaut pas la peine qu'on le garde ! Villetard, rendez-lui son sabre inutile ; faites-le conduire aux avant-postes autrichiens, et qu'on leur dise le cas que nous faisons de nos ennemis, quand ils sont lâches et insolents ! »

Le linge et les effets contenus dans les portemanteaux furent répartis entre les dragons captifs, les chevaux, vendus ; le prix en fut réparti également entre tous les hommes du détachement.



Deux jours après cet événement, nous évacuâmes la ville, après avoir fait éprouver de grandes pertes à l'armée ennemie qui se disposait à s'en saisir de vive force. Nous passâmes l'Isère, et mon bataillon fut établi au faubourg du Péage. Le pont suspendu avait été enlevé, et de part et d'autre, il fut pratiqué, non sans effusion de sang, un chemin couvert pour poser un factionnaire de chaque côté de l'arche détruite. Ces sentinelles adverses étaient donc à quelques toises l'une de l'autre, pouvant converser par la meurtrière de leurs guérites et se guettant mutuellement pour se décocher un coup de fusil, quand l'une d'elles s'avisait de quitter l'épaulement qui la garantissait.

Puis vint un armistice. Il mit fin aux combats, mais non à la guerre de tirailleurs que nous nous plaisions à faire d'une rive à l'autre et qu'aucun ordre ne parvint à arrêter. Tous les sergents-majors et les fourriers avaient été réunis dans une grande ferme sur le bord de la rivière, dans le but de mettre au courant la comptabilité des compagnies. Nos fenêtres plongeaient sur l'Isère ; en face de nous, sur le bord opposé, se trouvait une habitation assez considérable, occupée par un détachement autrichien. De part et d'autre on se surveillait, et souvent nous quittions la plume pour donner ou recevoir des

coups de fusil; cette inutile rancune fut fatale à quelques-uns de nos voisins de l'autre rive et à plusieurs de mes camarades.

A la fin d'avril, une vive rumeur nous fit pressentir le grave dénouement de la guerre, la chute de l'Empire et le prochain retour d'une dynastie dont la plupart de nous ignorait même le nom. Par un ordre du jour, frappé au coin de l'ingratitude, le maréchal Augereau annonça à l'armée l'abdication de l'Empereur, l'avènement des Bourbons au trône de France. Ce vieux général de la Révolution ne sut trouver aucun mot de regret en proclamant la grande infortune de son chef glorieux entre tous, de son ancien compagnon d'armes, de celui qui avait changé son mousquet en bâton de maréchal de France, son bonnet phrygien en couronne ducale! il promettait du dévouement et de la fidélité aux Bourbons!

Napoléon passa bientôt à Valence, marchant à son exil de l'île d'Elbe. Augereau fut au-devant de lui et il osa exprimer d'hypocrites doléances. L'Empereur fit refermer la portière de sa voiture, en disant avec mépris à cet illustre ingrat: « Vos regrets, monsieur le maréchal, je les connais, les voilà! » en lui montrant la proclamation de la veille, qu'on lui avait sans doute remise au précédent relai.

Déjà les troupes avaient dû prendre la cocarde blanche; par un sentiment exquis des convenances, elles arborèrent spontanément la cocarde tricolore pendant le passage de l'Empereur.

Ces détails coururent avec une étonnante rapidité dans toute l'armée, et y répandirent le deuil et l'indignation. Le maréchal Augereau courut des dangers. Une dislocation devint indispensable pour éviter de fâcheux événements; l'ordre en fut donné.

Mon bataillon fut dirigé sur Clermont, en Auvergne, par les montagnes de l'Ardèche et de Puy-en-Velay. Le voyage, pittoresque, mais pénible, fit une sorte de diversion à notre patriotisme et à notre orgueil militaire humiliés. Clermont avait été indiqué comme rendez-vous des six bataillons du 116e régiment, les uns venant des frontières de la Catalogne, un autre de Barcelone, un troisième du nord de la France, nous-mêmes des bords de l'Isère. Nous étions à la fin de mai. Ce fut un touchant spectacle que la rencontre de cette grande famille, longtemps dispersée sur tous les champs de bataille de l'Europe et ramenant en un seul faisceau sa gloire, le souvenir si varié

de ses périls, de ses exploits et de sa part dans la grande infortune de la France.

Bientôt, nous fûmes disséminés dans les belles vallées de cette province. Je fus cantonné successivement à Riom, à Thiers, à Aigueperse, à Maringues. Dans ce dernier village, je fus agréablement logé dans une famille, dans laquelle je trouvai tous les dédommagements possibles, après tant de fatigues et de privations.

Un ordre ministériel vint tout à coup briser les liens qui unissaient si étroitement les membres du 116e de ligne. L'armée était reformée sur de nouvelles bases, amalgamée pour éteindre l'esprit de corps. Chacun de nos six bataillons fut destiné à six régiments divers. Un mécontentement extrême éclata dans tous les cantonnements, et le régiment déclara qu'il ne bougerait pas, qu'on n'eût aligné la solde courante, que nous avions cessé de recevoir depuis un mois, nonobstant le vieil arriéré. En vain voulut-on nous ramener à des sentiments plus modérés! Les officiers, qui sympathisaient secrètement avec nous, furent priés par les soldats de rester dans leurs logements. L'émeute s'organisa avec de nouveaux chefs. Le régiment prit les armes, s'aggloméra près de Thiers, et il menaça de se faire justice lui-même, s'il n'était satisfait à ses réclamations. Les autorités de la province se résignèrent à employer toutes les ressources des administrations civiles pour enlever tout prétexte à notre mécontentement et, dès lors, chaque bataillon marcha docilement, avec ses officiers, vers sa nouvelle destination.

La mienne était Besançon. Nous nous y rendîmes par Gannat, Autun, Beaune et Arbois, dont le vin, surnommé casse-tête, devint par la suite un souvenir secourable, un subterfuge pour notre désaffection bourbonienne.

Arrivés dès les premiers jours d'août à Besançon, mon bataillon fut incorporé à l'ancien 93e de ligne, reformé sous le n° 77 avec des débris de je ne sais combien de régiments. On les fondit les uns les autres, pour amener à une sorte d'unité tant d'éléments divers. Cette opération fut dirigée par les soins du général Lecourbe, illustré pendant la Révolution dans les guerres de montagnes, et qu'à cause de sa queue et de ses ailes de pigeon, nous prîmes généralement pour un voltigeur

de Louis XIV, tandis qu'en réalité Lecourbe était un vieux jalon de la République.

A la revue d'honneur, on recomposa pour le défilé, à cause de la différence des uniformes, les anciens bataillons. Le mien, celui du 116e, se retrouva ainsi un moment sous les ordres du brave Villetard de Laguerrie. Ce fut une joie extrême. Ordre impératif avait été donné à toutes les compagnies, en défilant devant le général, de crier : « Vive le Roi ! » Nous résolûmes, nous, de suppléer à ce cri par celui de même consonance : « Vive Arbois ! » où, naguère, nous avions bu de si bon vin. Toutefois, quand notre tête de colonne fut à hauteur de l'inspecteur-général, le commandant Villetard, soit distraction, habitude, soit erreur volontaire, s'écria : « Vive l'Empereur ! » et ce cri de la vieille armée fut répété avec ardeur par la compagnie de grenadiers. Ce fut un émoi général parmi l'état-major du général Lecourbe et les autorités civiles qui l'entouraient. Notre colonel, Marchal, se précipita au-devant du second peloton, le sommant de réparer le scandale du premier par le cri ordonné. « Vive Arbois ! Vive Arbois ! » tel fut l'écho de tout le bataillon.

Après la revue, il fut signifié à M. Villetard de Laguerrie qu'il eût à rentrer en demi-solde dans ses foyers; les officiers de ma compagnie se justifièrent. Les sous-officiers et moi fûmes mis en prison pour quatre jours: une consigne générale fut infligée à nos grenadiers. Ah! comme alors les Bourbons apparaissaient à notre pensée comme la consécration de notre défaite! Eux et leurs amis, nous nous les imaginions tous dans l'accoutrement d'un autre siècle : les souliers à grande boucle, l'épée à poignée d'acier, la queue en trompette, les cheveux poudrés et à ailes de pigeon.

Ce fut un assez triste temps pour nous que les huit mois passés en garnison dans la capitale de la Franche-Comté. Nous en occupâmes successivement tous les forts, toutes les casernes, et plus souvent la citadelle qui domine à pic le cours du Doubs. Il n'était plus guère d'espoir d'avancement, tant les cadres de l'armée étaient surchargés d'officiers à la suite et sans emploi. A cette époque le casernement des troupes, singulièrement négligé au temps de l'Empire, dont les aigles étaient presque toujours plantées sur le sol étranger, se trou-

vait dans un affreux état. On n'avait point songé aux améliorations répandues, pendant les années de paix, sur le sort du soldat. Nous étions entassés dans de grandes chambres mal blanchies, couchés deux par deux, dans des lits et dans une atmosphère qui nous firent regretter plus d'une fois nos anciens bivouacs.

La discipline du 77e de ligne était d'une sévérité inouïe. La plus légère infraction dans la tenue ou dans les égards hiérarchiques était rigoureusement punie. Sous les armes, il fallait être bloc de marbre, automate mécanique; un mouvement de prunelle nous envoyait à la salle de police. A tout instant, le tambour appelait, avec ses batteries différentes, les sergents-majors, les sergents et les fourriers. Au dernier coup de baguette, si l'on n'était rendu au cercle dans une tenue complète, on était envoyé en prison; une récidive nous plongeait dans les cachots casematés de la citadelle.

La visite du comte d'Artois nous fut annoncée. Elle éveilla quelques rares ambitions dans nos rangs; mais le plus grand nombre en éprouva de l'impatience et du mécontentement. Nos cœurs vibraient encore au seul nom de l'Empereur dont, par une sorte d'instinct sympathique, nous espérions, nous attendions le retour. La présence du prince modifia peu ces sentiments. Nous l'accueillîmes avec froideur et nous fûmes peu flattés de la décoration du Lys que, par la plus bizarre des aberrations, on donna indistinctement, avec le brevet, à tous les officiers, sous-officiers et soldats, et dont ils furent contraints de parer leur poitrine. C'était un bouton de plus à l'habit.



Dès les premiers jours de mars 1815, une vague rumeur annonça le débarquement de l'Empereur sur les côtes de Provence. Ce fut une joie électrique dans notre garnison; elle ne put être réprimée par l'ordre du jour sévère du général Bourmont qui confirmait cette nouvelle et proclamait Napoléon hors la loi. Un silence significatif régnait dans nos rangs; nous nous comprenions par nos seuls regards. On se pressait la main

et cette étreinte mystérieuse révélait que la joie de chacun était dans le cœur de tous.

Le signal de partir, de marcher contre le grand homme fut donné. C'étaient autant d'auxiliaires qu'on envoyait à son audacieuse entreprise. Bientôt nous atteignîmes Lons-le-Saulnier, où nous fûmes rejoints par le prince de la Moskowa, le maréchal Ney, qui venait de jurer à Louis XVIII une fidélité promptement effacée par l'ascendant des souvenirs et par l'irrésistible sympathie de l'armée pour les couleurs nationales. Le maréchal fut accueilli avec une grande défiance par nos régiments. Tant de froideur pour la cause des Bourbons l'étonna ; il espéra, en vain, par le prestige de sa glorieuse renommée changer nos sentiments. Plus d'une fois il vint se mêler, sur la place de la ville, à nos groupes de sous-officiers et de soldats pour nous caresser, sonder nos dispositions. Alors, si un mot défiant sortait de tant de cœurs oppressés, le maréchal s'animait de la voix et du geste ; il nous peignait en traits de feu les malheurs que Napoléon ramenait sur notre patrie, la sainteté des serments qui nous liaient au drapeau des lys : « Je donnerai l'exemple, s'écriait-il ; je marcherai à votre tête ; et, s'il le faut, c'est moi qui tirerai le premier coup de feu ! » Le groupe se dissipait alors et allait se reformer plus loin pour exhaler le mécontentement et l'impatience qu'inspiraient les dispositions du prince, si peu en harmonie avec l'esprit de l'armée.

Le 13 mars, les sergents-majors, appelés dès la pointe du jour, eurent ordre de se rendre auprès de leurs officiers et dans leurs compagnies pour les prévenir qu'une heure après, toutes les troupes fussent réunies en grande tenue.

On courut aux armes avec une indicible émotion. L'approche d'un grand événement était flagrante à tous les yeux. Nous sortîmes de Lons-le-Saulnier et fûmes nous former en immense carré, l'un des côtés fermé par la cavalerie, sur une vaste promenade voisine de la ville.

Le prince parut bientôt, pâle, défait, sans cocarde à son chapeau, ce qui ne fut remarqué que plus tard. Il était suivi du général Lecourbe, du comte de Bourmont, ancien chef vendéen. Au roulement des tambours, qui mit chacun à son poste, succéda le plus solennel silence. D'une voix de stentor,

le maréchal, tenant son épée d'une main et une feuille de papier dans l'autre, appela au centre les officiers supérieurs. Un frisson d'impatience courut dans tous les rangs ; les coudes des soldats se pressèrent électriquement. Que fût-il advenu du prince, s'il eût proclamé anathème contre Napoléon?

« Officiers et soldats! dit le maréchal, d'une voix émue et accentuée, la cause des Bourbons est à jamais perdue! La dynastie légitime, que la nation française a adoptée, va remonter sur le trône. C'est à l'empereur Napoléon, notre souverain, qu'il appartient seul de régner sur notre beau pays. Que la noblesse des Bourbons prenne le parti de s'expatrier encore ou qu'elle consente à vivre au milieu de nous, que nous importe? La cause sacrée de notre indépendance et de notre liberté ne souffrira plus de leur funeste influence. Ils ont voulu avilir notre gloire militaire, mais ils se sont trompés. Cette gloire est le fruit de trop nobles travaux pour que nous puissions jamais en perdre le souvenir.

» Soldats! les temps ne sont plus où l'on gouvernait les peuples en étouffant leurs droits. La liberté triomphe enfin, et Napoléon, notre auguste empereur, va l'affermir à jamais. Que, désormais, cette cause si belle soit la nôtre et celle de tous les Français! Que tous les braves que j'ai l'honneur de commander se pénètrent de cette grande vérité.

» Soldats, je vous ai souvent menés à la victoire ; maintenant je vais vous conduire vers cette phalange immortelle que Napoléon conduit à Paris et qui y sera sous peu de jours. Là, notre espérance et notre bonheur seront à jamais réalisés. Vive l'Empereur! »

Les premiers mots de cette proclamation nous pétrifièrent. Nous n'osions pas en croire nos oreilles et nos yeux. Le cri de « Vive l'Empereur! » mit le feu à nos cœurs si longtemps comprimés ; une explosion indéfinissable de tous répondit au cri du maréchal. Les rangs se rompirent instantanément, les cavaliers abandonnant leurs chevaux, et nous fondîmes sur le prince de la Moskowa pour l'embrasser, lui presser la main, toucher à ses habits, à son épée. Ce fut un magnifique désordre dans lequel la hiérarchie se fondit un moment.

On s'abordait avec transport, on s'étreignait sans se connaître; un tambour embrassait son colonel! On riait, on

pleurait; c'étaient de toutes parts de frénétiques épanchements, des félicitations qu'on recevait et qu'on rendait mille fois. Les vivandières, exaltées par tant d'enthousiasme, ne vendaient plus l'eau-de-vie; elles la donnaient et elles soufflaient ainsi sur tant de flammes. On vit des officiers et des soldats se piquer les mains pour mêler leur sang à la liqueur et jurer ainsi de la répandre jusqu'à la dernière goutte pour la cause de Napoléon; et ils tinrent leur serment! Tous les havre-sacs avaient été spontanément ouverts, et chaque soldat, à peu d'exceptions près, en avait sorti sa cocarde tricolore soigneusement cachée depuis un an.

Le drapeau blanc, la cocarde des Bourbons furent foulés aux pieds. A la grande joie, à la surprise de tous, un vieux sous-officier exhuma de son sac l'aigle impériale qui jadis avait rallié son régiment sur maints champs de bataille. Cette glorieuse relique courut de main en main; chacun voulut la voir, la baiser.

Les rangs se reformèrent enfin lentement et non sans peine. Les chevaux de la cavalerie couraient épars et bondissaient dans la campagne; le son de la trompette guerrière les ramena à leurs escadrons.

Alors, et quand le silence fut rétabli, nous fûmes témoins d'une scène digne de l'antiquité. Le colonel de la garde nationale de Lons-le-Saulnier, vieux chevalier de Saint-Louis, qui avait suivi l'état-major du prince, s'avança au milieu du carré, et, brisant son épée, dit au maréchal d'une voix très émue : « Prince, cette épée ne peut et ne doit servir que les enfants de saint Louis! » Il salua, et s'en fut, défendu par l'estime et l'admiration de tous. Le colonel du 64e d'infanterie, Dubalen, s'avança à son tour : « Je ne juge la conduite de personne, dit-il; mais je me crois lié par mon serment. Prince, je vous demande l'autorisation de rentrer dans mes foyers. » Cette permission lui fut accordée, Bourmont présent, pâle et silencieux. Or, le jour même où *le Moniteur* annonça officiellement le mouvement de l'ennemi vers nos frontières et l'approche des hostilités, Dubalen partit à franc étrier, rejoignit l'Empereur à Laon, redemanda et obtint le commandement de son régiment. Le premier officier tué dans la campagne fut le brave Dubalen; il eut la tête emportée par un boulet.

Peu après la revue, on apprit que le comte de la Genetière, sous-chef d'état-major, obéissant aussi à la religion du serment, était brusquement parti pour la frontière. Huit ans plus tard, il devint mon colonel et resta mon ami.

Le maréchal, pour effacer ces impressions passagères, passa tour à tour devant chaque régiment, et il ne lui fut pas difficile de raviver l'enthousiasme un instant suspendu par ces belles et courageuses leçons de droiture et de fidélité.

Grand fut l'ébahissement de la population de Lons-le-Saulnier; une révolution venait de s'accomplir à ses portes et elle l'ignorait! Nous étions sortis le matin avec le drapeau et la cocarde des Bourbons: nous rentrâmes dans ses murs avec l'aigle impériale et nos couleurs nationales! Quelques désordres en résultèrent; les emblèmes de la monarchie qui brillaient sur une foule d'établissements furent brisés. L'anarchie triompha un moment; mais elle fut presque aussitôt réprimée par l'énergie de nos chefs et par le bon esprit de l'armée. Nous étions impatients d'ailleurs d'accourir sur les traces de Napoléon, dont l'aigle impériale volait de clocher en clocher.

Toutes les charrettes, toutes les voitures du pays furent mises en réquisition, des ordres donnés pour les relayer de distance en distance, de telle sorte que nous puissions voyager nuit et jour. Une proclamation du maréchal enjoignit aux municipalités et aux habitants d'apporter des vivres sur la route. On ne saurait se faire une idée du spectacle imposant et pittoresque de ce grand convoi; la route sans cesse était bordée des flots du peuple qui répondait aux chants patriotiques entonnés par nos dix mille voix. La marche de nuit était éclairée par des myriades de torches, des feux de joie autour desquels dansaient en ronde filles et garçons. Quelle époque de délire!

Le 18 mars, nous atteignîmes Auxerre. L'Empereur venait d'en partir. Nous apprîmes qu'il avait fait un accueil glacial au prince de la Moskowa. Nous y échangeâmes nos singulières voitures de poste pour nous embarquer sur l'Yonne dans de grandes barques destinées au transport des charbons. Nous avions une si vive impatience d'arriver à Paris et de voir l'Empereur que nous prîmes gaiement notre parti de la gène

extrême de ce voyage. Nous étions entassés dans ces barques, les pieds dans l'eau, ayant à peine la place nécessaire à chacun pour soi, son sac et ses armes. Nous traversions la patriotique Bourgogne, au milieu de ses populations enfiévrées. Les musiques de chaque régiment alternaient, exécutant des airs de circonstance que nos troupes répétaient en chœur.

Il était quatre heures du matin. Un épouvantable bruit se fait entendre. La barque qui formait la tête de colonne, venait de s'abîmer à la vue de Pont-sur-Yonne et sous le pont même de cette ville. Ses nautonniers, pris de vin ou distraits, se trompèrent, et ils dirigèrent leur barque, lourdement chargée sous une arche non destinée au passage de la navigation et hérissée de pieux aigüs. En un instant, la barque défoncée fut remplie d'eau. Avec un peu de sang-froid, les deux cents hommes de mon régiment qui l'encombraient, eussent pu se sauver; mais les plus rapprochés du bord ne purent sortir et s'élancer sur le rivage, retenus et accrochés qu'ils étaient par ceux placés derrière. En ne sachant pas attendre leur tour, ceux-ci rendirent le salut de tous impossible. De prompts secours arrivèrent; mais, la nuit étant sombre, ils furent mal dirigés. Cette malheureuse fraction du régiment fut noyée presque tout entière. A l'aurore, nos yeux furent attristés par la vue d'un grand nombre de cadavres gisant sur les bords de l'Yonne ou voguant avec nous. Quelques-uns de mes camarades et moi en fûmes si émotionnés que nous saisîmes la première occasion de nous faire débarquer, au risque d'encourir une punition sévère. Nous louâmes une charrette et nous atteignîmes ainsi Melun avant l'arrivée du régiment, dans les rangs duquel nous nous glissâmes au moment du débarquement. Ce fut d'ailleurs, de notre part, une insigne et inexplicable faiblesse.

Après quelques heures de repos, la division eut ordre de prendre la route de Paris et de doubler l'étape, pour arriver le lendemain, 26 mars, de bonne heure sur la place des Tuileries, et être passée en revue par l'Empereur.

Il ne fallait rien moins que l'état fébrile de nos esprits pour rendre possible une telle marche après tant de fatigues. Plus tard, amolli par les douceurs d'une heureuse vie, j'eus peine à comprendre comment je pus, si jeune encore, avec

une constitution assez frêle, ne pas fléchir sous le poids de mon bagage. Mais Napoléon, ce génie, ange ou démon, qui nous dominait tous! Mais la capitale, que je ne connaissais pas encore, étaient au bout de nos efforts; que n'eussé-je pas supporté encore?

Le 26 mars, à neuf heures du matin, nous défilâmes sur la place du Carrousel. Quel mouvement, quel enthousiasme de toutes parts! On voyait arriver par les diverses issues des Tuileries, en poste ou à franc-étrier, des généraux, des officiers de tous grades, accourus de toutes les parties de la France : 25 000 hommes vinrent s'agglomérer sur la place, à rangs pressés. Derrière nous, était massé un régiment de la Vieille Garde avec ses vieilles aigles, celles auxquelles Napoléon adressa de si déchirants adieux à Fontainebleau; devant nous, le 10e de ligne, morne, silencieux, attendait avec anxiété le jugement de l'Empereur que, seul de toute l'armée, il avait combattu sur les bords de la Drôme.

Mes yeux eussent voulu percer les murs épais du château. A midi enfin, le roulement des tambours annonça l'Empereur. Il me semble encore sentir le frisson dont toute ma personne fut glacée. Napoléon parcourut lentement le front de chaque régiment, reconnaissant à chaque pas de vieux officiers, d'anciens soldats. L'ordre avait été donné aux colonels de lui présenter pour chaque corps une liste de vingt noms pour la Légion d'Honneur. A la tête du régiment, il prenait cette liste de la main du colonel, la paraphait au crayon sur le pommeau de sa selle. Mon colonel avait de l'attachement pour moi : j'étais bien jeune, mais le plus ancien de mon grade. Il crut pouvoir se permettre, pour moi et quelques autres, une honorable tricherie. Il ajouta cinq noms aux vingt demandés; le mien fut compris. Le colonel me montra la liste; quelle émotion saisit alors mon cœur de dix-neuf ans! Dans quelques minutes je recevrais la croix des mains de l'Empereur!

Napoléon atteignit enfin la tête du 93e de ligne (car les régiments avaient repris leurs anciens numéros). Je suis certain qu'alors la circulation de mon sang s'arrêta. Je contemplais cet homme prodigieux : il était en face de ma compagnie de grenadiers, sur son cheval blanc. Sa tête sévère et bronzée était coiffée de l'historique chapeau; il était revêtu de l'uniforme de

colonel des chasseurs. Seul devant nous, il articulait avec sa voix sèche et brève de vieux souvenirs de mon régiment. Son sourire se dessinait gracieusement sur sa figure métallique, et toutefois on s'apercevait que le sourire n'arrivait à ses lèvres qu'après avoir traversé de tristes et graves préoccupations. A quelques pas devant l'Empereur, plusieurs soldats de l'île d'Elbe ; derrière et à même distance, le mameluck Roustan ; plus loin, en groupe, le maréchal Ney, triste, réfléchi, Bourmont, pâle sous sa cocarde tricolore, méditant peut-être sa prochaine trahison : puis une foule de généraux et d'officiers d'état-major.

« La liste des légionnaires ! », dit l'Empereur, et la recevant des mains du chef de corps : « Vous n'avez pas exécuté mes ordres », s'écria-t-il avec un inexprimable accent de sévérité en comptant rapidement les vingt premiers noms dont il déchira et jeta le supplément. Je pus voir à terre le morceau de papier que le vent emporta avec mon rêve de jeune homme. Je n'ai pas éprouvé en ma vie une peine plus poignante.

La revue finit à quatre heures du soir. Les troupes furent serrées en masse sur la place de Carrousel ; puis on appela au centre, dans la cour des Tuileries, tous les officiers et sous-officiers, qui se formèrent en cercle immense.

L'Empereur y pénétra seul, à cheval, pour nous haranguer. Quel silence devant cette voix solennelle ! Son discours produisit d'indicibles émotions. A maintes reprises, et lorsqu'il nous demandait notre sang pour la patrie, nous l'interrompîmes par les transports de notre enthousiasme : « Ce sang est à vous, à la France, nous le jurons ! »

Puis, avec une voix plus grave et se tournant vers le 10e de ligne : « Vous avez versé celui de vos frères, dit l'Empereur, vous marcherez à l'ennemi votre drapeau couvert d'un voile funèbre... » Ici, le colonel Roussel, d'un accent plein de chaleur, demanda qu'il fût permis au 10e de ligne d'expier ce malheur en marchant *sans cartouches* à l'ennemi ! « J'aurai l'œil sur vous, ajouta Napoléon, c'est au champ d'honneur qu'il faut vous réhabiliter. »

Au signal qu'il en donna, le cercle se rompit aux cris frénétiquement répétés de « Vive l'Empereur ! » Bientôt, la harangue de Napoléon et notre enthousiasme firent écho dans le cœur de tous nos soldats.

Il était cinq heures du soir. Nous n'avions pas dormi depuis plusieurs nuits; nous n'avions pris aucune nourriture et nous étions sous les armes depuis neuf heures du matin, après une marche forcée de deux étapes! L'Empereur disparu, nous sentîmes tous notre épuisement, et nous eussions volontiers couché sur le pavé de Paris, lorsque l'ordre arriva à mon régiment de partir pour le village de Vertus, aux environs de la capitale; c'étaient encore trois lieues à faire. Le découragement se dessina sur tous les visages; on murmura. Mais il fallut partir, et, par les rues de Rivoli et de Castiglione, nous passâmes sous la colonne d'Austerlitz, que je voyais pour la première fois.

Quelques sergents-majors eurent la pensée de se réfugier, à tous risques et périls, chez Riche, restaurateur sur le boulevard, et ils arrêtèrent successivement leurs camarades, pendant que le régiment poursuivait paisiblement sa marche. Nous envahîmes les salons de Riche, rejetant la carte qu'on nous présenta et demandant qu'on nous servît un confortable dîner et des vins généreux. Mais, après notre jovial festin, vint le quart d'heure de Rabelais avec la carte à payer, des prix exorbitants, inaccoutumés pour nous et, en tout cas, hors de proportion avec nos bourses. Nous ne parvînmes qu'à grand peine à satisfaire le restaurateur auquel nous dûmes laisser une montre en gage, réservant sur nos minces ressources un peu d'argent pour rejoindre en fiacre le village de Vertus. Le lendemain, nous fûmes sévèrement tancés, mais heureusement préservés de punition grâce à l'amnistie impériale accordée, après la revue, à toutes les infractions disciplinaires.



Tout se préparait pour la guerre. De nombreuses recrues avait complété nos régiments; la garde des places frontières avaient été confiée aux gardes nationales mobilisées. Le 14 juin 1815, une proclamation de Napoléon, qui venait de planter son pennon impérial à la tête de l'armée, signala les prochaines hostilités et accrut notre belliqueuse impatience. Le 15, il se transporta à Jumignan-sur-l'Heure; l'armée

s'ébranla et déboucha par Beaumont, Maubeuge et Philippeville ; le jour même, le général de Bourmont déserta et passa à l'ennemi qu'il put éclairer sur nos forces et sur le plan de campagne. L'indignation des troupes fut grande, et elle aura un long retentissement dans la postérité.

Le 16 juin eut lieu la bataille de Ligny, qui fut pris et repris sept fois par nos troupes et par l'ennemi. Mon corps d'armée fut jeté dans le bois de Bossu qui cachait les 90 000 hommes de Wellington. La lutte fut sanglante, et le terrain vaillamment disputé par les Écossais, habiles tireurs, qui faisaient la guerre au son de la cornemuse, avec leur costume national, la courte jaquette descendant à mi-cuisse et la jambe nue. Un moment, notre cavalerie fut culbutée; mais notre division, ayant Foy à sa tête, resta inébranlable et soutint le combat avec persévérance et intrépidité.

Les ruines fumantes de Ligny étaient encombrées de morts et de mourants. Le ravin, en avant, ressemblait à un fleuve de sang; le chemin creux qui bordait le bois avait disparu sous les corps ensanglantés des Écossais et de nos cuirassiers.

Le 17 juin, nos masses furent formées en deux colonnes. L'une de 65 000 hommes, conduite par l'Empereur, marcha sur la trace des Anglais qui, sous les ordres de Wellington, prirent position à l'entrée de la forêt de Soignes; l'autre, de 36 000 hommes, sous le maréchal Grouchy[1], fut chargée d'observer et de poursuivre les Prussiens.

La nuit du 17 au 18 juin fut affreuse. Une pluie violente avait détrempé le terrain; il nous fut impossible d'allumer des feux, même pour faire la cuisine. Nos bivouacs étaient jonchés de bœufs et de moutons dépecés par nos sabres et que nous ne pûmes faire cuire. La distribution de pain se fit attendre; nous couchâmes dans l'eau. Mais telle était notre fatigue que nous dormîmes profondément sous des torrents de pluie.

Le 18 juin, au matin, les Anglais nous apparurent sur les hauteurs, défendues par une triple muraille de canons et par les forces les plus imposantes.

1. Maréchal marquis de Grouchy, né en 1768, mort en 1847. S'engagea à l'âge de treize ans. En 1789, était sous-lieutenant aux gardes du corps. Après Waterloo, proscrit par la Restauration, ne rentra en France qu'en 1831. Louis-Philippe le nomma pair de France.

De bonne heure, Napoléon appela ses généraux en conseil. Les avis les plus divers furent émis. L'Empereur ordonna une attaque de front. L'ennemi, ayant son centre au village du Mont-Saint-Jean était soutenu, à droite par la ferme fortifiée d'Hougoumont, à gauche par celle de la Haie-Sainte. Des bois, des haies, des ravins, une immense artillerie, 90 000 hommes défendaient cette formidable position.

Ma division et celle du prince Jérôme furent disposées en face d'Hougoumont. L'Empereur, avec son état-major, se plaça sur un petit mamelon, près de la ferme de la Belle-Alliance, d'où il dominait les deux armées.

C'était un imposant spectacle que les apprêts de ce grand duel bientôt livré par 200 000 hommes et que l'histoire a consacré sous le nom de Waterloo. J'avais dix-neuf ans à peine; mais j'avais traversé tant d'épreuves diverses, assisté à de si nombreux, à de si terribles combats, que je pouvais à bon droit, ce me semble, me ranger parmi les vieux soldats de l'armée. Survivrais-je à cette mémorable journée? Je donnai une pensée d'affection à ma mère, à chacun des miens.

A midi et demi, le signal fut donné par un coup de canon. La division de Jérôme fut précipitée sur la ferme d'Hougoumont; le feu de l'artillerie et de la mousqueterie s'engagea sur une ligne de plus de deux lieues. Mon régiment resta longtemps dans une position critique; hors de la portée de la fusillade, il essuyait le feu des canons ennemis. Les boulets nous arrivaient après un ricochet occasionné par un pli du terrain, qui nous permettait de distinguer à la vue la courbe que les projectiles décrivaient avant de décimer nos rangs. Notre courage abnégatif était mis là à une rude épreuve, et il était par trop désespérant d'attendre ainsi la mort dans l'inaction la plus complète, entouré de mourants et de cadavres horriblement mutilés. Le prince Jérôme, qui vint un instant se mettre en communication avec l'Empereur, voyant à tout instant les plus braves officiers de sa suite succomber autour de lui, le prince Jérôme, dis-je, fit remarquer que bien du sang serait épargné, si l'on nous faisait avancer de quelques centaines de pas vers l'ennemi : le conseil fut suivi et, dès lors, en effet, les boulets sifflèrent sur nos têtes, allant toujours labourer la place que naguère nous occupions. Mais ce moment

de répit ne fut pas long. La division de l'ex-roi de Westphalie avait disparu dans le feu de l'ennemi ; la division Foy fut envoyée pour le remplacer sous les batteries d'Hougoumont. Autour de cette ferme, étaient amoncelés des milliers de morts, de blessés et de mourants, dont bientôt nous doublâmes le nombre, fauchés que nous fûmes à notre tour par la mitraille des Anglais et des Écossais retranchés dans leurs formidables positions.

Avant d'atteindre cette épouvantable boucherie, l'ordre fut donné de laisser en arrière les aigles sous la garde des sergents-majors. Mes camarades et moi, nous refusâmes d'obéir à cette disposition et, cette désobéissance, devant des périls si certains, nous valut les acclamations de nos régiments.

Ici je pourrais décrire de terribles scènes de carnage. Bientôt, nous eûmes les pieds baignés dans le sang ; en moins d'une demi-heure, nos rangs furent éclaircis de plus de moitié. Chacun attendait stoïquement la mort ou d'horribles blessures. Nous étions couverts d'éclaboussures sanglantes ; toutefois notre courage était monté au plus haut degré d'exaltation. Pas un blessé ne quittait le champ de bataille ; pas un mourant ne rendait le dernier soupir sans donner une pensée de dévouement à l'Empereur. Mon capitaine, traversé de deux balles et perdant tout son sang, ne cessa de nous exciter de sa voix défaillante, jusqu'à ce qu'il tombât au milieu de cette hécatombe immortelle.

Après les plus opiniâtres combats, nous restâmes maîtres des bois et des vergers. Il fallut un effort surhumain pour s'emparer du Mont-Saint-Jean et de la Haie-Sainte, qui fut prise et reprise nombre de fois par nous et par l'ennemi. Partout enfin, nous étions vainqueurs, lorsque le corps prussien de Bülow[1], échappé au maréchal Grouchy, débusqua brusquement à notre droite et changea l'ordre et le sort de la bataille. Les Anglais se rallient et attaquent à leur tour. Le plus affreux combat s'engage ; mais Bülow avançait et nous mettait entre deux feux. Un corps nouveau, celui de Ziethen, paraît derrière notre aile droite. Un instant, nous crûmes que c'était l'armée de Grouchy ; notre courage se ranima. L'Empereur

1. Comte de Bülow, né en 1755, mort en 1816. Sa statue s'élève à Berlin, Unter den Linden, auprès de celles de Blücher et de Scharnost.

demanda un dernier effort. Labédoyère accourut en son nom et prescrivit à Reille de se ruer sur l'aile droite de l'ennemi; Ney se précipita avec nous et quatre bataillons de la Jeune Garde. Mais, tout à coup, l'armée prussienne, qui avait fini de se développer derrière nous et que nous prenions pour le corps de Grouchy, ouvrit un feu terrible d'artillerie.

L'armée fut comme frappée d'une démoralisation soudaine. Des cris : *Sauve qui peut! à la trahison!* se firent entendre; la déroute devint générale. Toute discipline disparut; les régiments se confondirent dans un inexprimable désordre, formant des masses informes d'hommes que labourait en tout sens le canon de l'ennemi.

Deux ou trois fois, le prince de la Moskowa, démonté, sans aides de camp, sans domestiques, nous apparut, l'épée à la main, la tête nue, marchant avec peine, embarrassé de ses grosses bottes dans ce terrain gras et détrempé par la pluie de la veille. Sa voix éclatante parvenait à rallier une poignée de soldats; mais que pouvait cet illustre et malheureux guerrier devant tant d'ennemis et dans ce chaos? Vainement il chercha la mort. La mort, si prodigue en ce jour néfaste, ne voulut pas du brave Ney; elle réservait cette grande victime à des mains françaises.

Un seul carré résistait encore sur ce vaste champ de carnage; il était formé par la Vieille Garde, et c'est dans cette batterie vivante qui s'écroulait rapidement, que se plaça l'Empereur. Lui, vainement aussi, voulait mourir. Les supplications des généraux, de tant de vaillants soldats le déterminèrent enfin à partir. Il passa auprès de nous. Dans le soir tragique qui tombait, je vis disparaître à jamais le grand vaincu de l'Europe; il avait fallu l'arracher presque de force à cette scène unique dans l'histoire.

La déroute continuait. Nos masses désordonnées se fusillaient entre elles. Les fourgons, l'artillerie couraient sur la grande route, écrasant et aplatissant dans leurs cuirasses les morts et les mourants d'un régiment de cuirassiers qui, oublié dans sa position, avait été anéanti sans murmurer, ainsi que le 4e bataillon de mon régiment.

J'arrivai des derniers à Charleroi. Le passage de la Sambre était encombré par les fourgons du Trésor, dont les fonds

avaient été distribués à la Garde Impériale, par des milliers de voitures, de canons amoncelés sur le pont.

Désespérant de pouvoir passer, nous remontâmes les bords de la rivière dans la pensée que nous trouverions un gué, un moyen de salut quelconque. Bientôt, en effet, nous aperçûmes un de ces ponts tournants, sur un pivot planté dans le lit du fleuve et destinés au passage des troupeaux de moutons. Mais des milliers d'hommes y étaient arrivés avant nous ; il fallut attendre son tour. Épuisés de fatigue et de besoins, nous nous assîmes et presque aussitôt le sommeil pesa sur les paupières de la plupart d'entre nous. Combien de temps se passa-t-il? je l'ignore ; mais des coups de fusil nous réveillèrent. Les Prussiens étaient à quelques pas de nous. Heureusement le pont était libre ; nous nous hâtâmes de le passer, ceux du moins que le feu de l'ennemi n'atteignit pas sur son frêle parcours.

L'armée s'était en quelque sorte évanouie quand elle atteignit le sol de la France ; on ne parvint à en rallier que de misérables débris. Les soldats, qui avaient échangé leurs uniformes contre des habits de paysan, se réunissaient par département et reprenaient, le bâton à la main, le chemin de leurs foyers.

Près de Maubeuge, je rencontrai le général Foy, le bras en écharpe ; il avait été blessé et souffrait beaucoup. Seul, sans domestique, sans aide de camp, monté sur un mauvais cheval, il causa longtemps avec nous, et son éloquente douleur trouva de sympathiques échos dans nos âmes désolées. Il nous apprit que le rendez-vous général était Laon.

En effet, les débris de chaque corps trouvèrent dans cette ville un point de ralliement ; mais cela même nous apprit à mesurer nos pertes immenses et le vide apporté dans nos rangs par la déroute de Waterloo. Toutefois nous eûmes bientôt occasion d'apprécier ce faible retour à l'ordre et à la discipline. Une division prussienne nous avait gagnés d'une marche et s'était campée à cheval sur la route de Laon à Soissons ; il fallut lui passer sur le corps et se faire jour à travers des flots de sang pour atteindre cette dernière ville.

Notre retraite continua jusqu'à Paris où nous avait dès longtemps précédé l'Empereur ; la nouvelle de nos désastres était arrivée dans la capitale pendant les réjouissances de notre victoire de Ligny.

Nous travaillâmes beaucoup, mais sans confiance, aux ouvrages en terre élevés autour de Paris pour sa défense. Le désordre était partout, et nos fantômes de régiments étaient promenés sans but de bivouac en bivouac. L'ennemi ne tarda pas à s'agglomérer autour de la capitale, pendant que les bavards politiques de la Chambre votaient chaque jour le salut de la Patrie!

En vain l'Empereur, qui avait abdiqué de nouveau le 22 juin, demanda-t-il à reparaître dans l'armée comme simple général en chef pour tenter un dernier effort et mettre à profit les fautes que, dans son impatience d'entrer à Paris, l'ennemi avait commises. Davout, prince d'Eckmühl, fut d'une rare ingratitude à l'égard de Napoléon malheureux. Ce maréchal, suivi d'une ridicule députation de représentants, tenta vainement de ranimer l'enthousiasme dans les rangs de l'armée.

Sur ces entrefaites, mon régiment, réduit à quelques centaines d'hommes, reste des trois mille qu'il comptait à Fleurus et à Waterloo, fut bivouaqué à l'entrée de Saint-Denis, du côté de Paris et sur la route qui conduit à la capitale. Nous fournissions des postes à l'intérieur de la ville, dont l'extrémité opposée était occupée par l'ennemi, et aussi sur le canal de la Villette; nous allions souvent nous baigner, quand nous ne faisions pas le coup de feu avec les Prussiens qui occupaient, à une certaine distance, l'autre bord. Nous avions abattu les beaux arbres qui ornaient la route pour nous faire avec leurs branches et leur feuillage des abris contre l'ardeur du soleil au-dessus des ornières servant d'égouttoirs, dont les plus heureux ou les plus adroits avaient fait leur logis.

J'étais dans la mienne, la dix-septième à droite en venant de Paris; j'y étais couché sur quelques brins de paille, déshabillé, lisant pour la centième fois quelques feuilles d'un roman, recueillies je ne sais où. Tout à coup, j'aperçois debout, en face de moi, sur le seuil de mon gîte, mon frère aîné. Qu'on juge de ma surprise et de ma joie, après tant de vicissitudes, de périls et de misère; un si grand bonheur me semblait un rêve! Tandis que je m'habillais à la hâte, il m'apprit qu'il habitait Paris; il me donna des nouvelles de ma bonne mère et de tous les miens. Il me dit que depuis plusieurs jours, il explorait tous les bivouacs de l'armée sans que, dans le désordre qui

régnait, il eût pu savoir où était mon régiment et si je vivais encore. Il avait enfin distingué par hasard, et alors qu'il croyait avoir épuisé ses recherches, quelques schakos portant le n° 93, et il tremblait déjà d'apprendre que je ne fusse mort, lorsqu'on lui indiqua mon ornière.

Il se montra fort ému en remarquant mon extrême maigreur, mes vêtements en lambeaux, à ce point qu'ils faisaient jour à mes nudités. Nous allâmes ensemble solliciter un jour de congé; nous n'obtînmes que quelques heures! La première pensée de mon frère fut de réconforter mon estomac par un bon dîner qu'il nous fit servir à Saint-Denis, non loin des batteries ennemies. Il parut étonné des formes soldatesques de mon langage et aussi de mes habitudes de table; je ne buvais pas sans trinquer mon verre contre le sien, même alors que lui, ne buvait pas ! A chaque nouvelle qui excitait ma surprise, je m'écriais : « Le plus souvent! » Il en rit plus d'une fois à ma barbe. Enfin, nous montâmes en cabriolet et nous fûmes descendre au Palais-Royal, chez Derbois, marchand d'habits, dans l'arrière-cabinet duquel j'échangeai mes lambeaux contre des vêtements militaires tout neufs. Ce fut pour moi une jouissance qui ne se peut bien apprécier qu'en si piteuse occurence.

En sortant de ce magasin, nous rencontrâmes, dans les galeries, un ami de mon frère, lequel se montra fort touché de ma maigreur et parut très surpris qu'avec une si faible constitution j'eusse pu supporter tant de fatigues. Le soir, je retournai, heureux, fier et reconnaissant, au bivouac, avec quelque argent dans ma bourse, ce qui me permit d'associer mes amis à ma bonne fortune.

LARREGUY DE CIVRIEUX

LA HORDE[1]

XI

Le courage avec lequel Feli entretenait son mâle et les histoires romanesques circulant sur sa haute origine éveillaient chez les commères des Cambroneras une irrésistible curiosité. La première qui, mue par cette curiosité, s'introduisit chez Feli, fut Teodora, la vieille la plus considérée du quartier pour son grand savoir, et respectée des hommes eux-mêmes. C'était une veuve, qui portait le deuil avec une exagération gitanesque : par exemple, au-dessus de son foulard croisé, on apercevait le col d'une chemise en percaline noire. Sans mari qui la soutînt, sans autre ressource apparente que trois bêtes de somme appartenant à son fils, elle était la femme la plus riche des Cambroneras et elle y habitait la meilleure maison. Chez elle il y avait des tabourets pour s'asseoir, et les murs enfumés y étaient décorés avec des bandes de ce papier dont on garnit les planches des cuisines, bandes qui formaient une espèce de tapisserie multicolore et qui donnaient à ce réduit un cachet oriental, en harmonie avec le teint basané de l'occupante.

La Teodora était la femme la plus instruite de sa tribu. Elle servait de médecin aux hommes, d'accoucheuse aux femmes et de *catañeadora*[2] aux filles qui allaient se marier. Pas de gitana

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

2. Le sens de ce mot sera expliqué dans le texte.

dont la virginité ne passât entre ses mains, pour obtenir le certificat voulu. Les *payos* du quartier l'appelaient, par dérision, « la mère aux pucelles ».

Donc, afin de pénétrer chez Isidro, elle prétexta la grossesse de Feli. Elle était plus savante sur cet article que tous les docteurs ensemble. Après avoir longuement examiné le ventre énorme, en contractant ses paupières jaunes et en allongeant ses lèvres ridées, elle déclara d'un ton péremptoire :

— Ce sera une *churumbela*, plus gracieuse et plus mignonne encore que sa mère. Je la vois d'ici.

Flattée par les compliments absurdes de la vieille et par les récits extraordinaires que celle-ci lui faisait des mœurs gitanes, Feli savait gré à Teodora de venir la voir presque tous les jours. Parfois même la visiteuse amenait avec elle, soit quelque voisine, soit sa propre fille, — une jouvencelle de quatorze ans, quasi une gamine, toute vêtue de deuil, le visage empreint de cette tristesse résignée qu'aurait une religieuse contrainte à vivre dans le monde.

— Elle est veuve, — disait la vieille. — Son mari est mort après deux ans de mariage. Elle ne pourra pas se remarier : notre loi le lui défend. L'homme, lui, parce qu'il est homme, a le droit de prendre une nouvelle épouse, lorsque le temps de son deuil est terminé ; mais la femme, non. Voyez cette pauvrette : si jeune, et elle ne vit plus que pour se rappeler le défunt ! Adieu les fêtes, les noces et les bals ! Après la mort de son mari, on lui a coupé les cheveux, selon notre loi, non pas avec des ciseaux, mais avec un couteau ; puis on lui a jeté sur la tête une capuche, et désormais il ne lui reste qu'à pleurer. Elle dort dans des draps noirs, chausse de lourds souliers de Galicien, s'habille des étoffes les plus grossières, et, quand il y a divertissement à la maison, elle va chez une voisine, loin du bruit... Ah ! la *Merivén* ! Quelle maudite bête, et combien de tristesses la suivent !

Et, à nommer la terrible *Merivén*, c'est-à-dire la Mort, elle faisait de bizarres grimaces d'épouvante, comme si elle l'apercevait debout devant elle, et s'efforçait de l'écarter avec ses mains.

D'autres fois, l'attention de Feli s'attachait à une jeune fille dont la chevelure était ornée de peignes rouges, dont la

jupe à fleurs, très bouffante, était garnie d'amples volants, et qui avait au cou d'innombrables colliers verts, bleus et roses. C'était presque une enfant; à peine la puberté commençait-elle à bomber son corsage, et ses vêtements trop lâches trahissaient une gracilité de fruit vert.

— Et cette fillette, — demandait Feli, — quand la marie-t-on?

— Ah bien! — s'écriait la vieille avec un rire impudique, — il y a beau temps que la chose est faite!... C'est la femme de mon fils Rafaé, celui que l'on appelle le *Bolo*[1]. Elle a treize ans. Moi, je me suis mariée plus jeune encore : c'est à onze ans que j'ai épousé mon défunt.

Et la Teodora décrivait à Feli les particularités du mariage, qui est l'acte le plus important de la vie des gitanos. Le garçon de vingt ans faisait la cour à une fillette de douze ou treize ans : car, cet âge passé, les femmes n'ont plus aucune valeur. L'amoureux cherchait d'abord à obtenir l'appui de quelque matrone d'un âge respectable. Aux Cambroneras, c'était presque toujours à Teodora qu'on s'adressait. « Seña Teodora, — lui disait-on, — j'aime une telle, mais à bonne fin. » Et la vieille, satisfaite de cette marque de confiance, allait trouver la fillette. « Un tel veut être ton *buño*[2], mais selon les formes, et pour se marier ensuite. » La fillette baissait les yeux et répondait : « Puisqu'il ne m'aime pas pour me tromper et me perdre, et puisqu'une femme aussi respectable que vous me répond de ses intentions, je veux bien être sa *buñi*[3]. » Dès lors, les fiancés se voyaient à l'insu des parents, loin du quartier, et ils passaient des heures entières en tête-à-tête, absolument libres; mais il n'était pas à craindre qu'un bon gitano se permît rien de trop grave.

Quand le *buño* se croyait en état de faire vivre un ménage et pouvait compter sur un parrain qui consentirait à se charger de tous les frais de la noce, il enlevait la *buñi* et l'emmenait chez ses propres parents. Grand scandale dans le quartier! Le *bato*[4] de la fiancée sortait dans la rue en criant qu'il allait tuer

1. « L'Obtus. »
2. Fiancé.
3. Fiancée.
4. Père.

sa fille. Alors tous ses amis, compères et voisins, se saisissaient de lui, pour l'empêcher de mettre à exécution sa vengeance. Il jurait, roulait des yeux blancs, demandait une *pusca*[1] à deux canons, bien chargée de chevrotines, afin de brûler la cervelle des fugitifs, une *churi*[2] bien affilée, afin de leur couper le cou; mais d'ailleurs il ne bougeait pas, quoique ses amis ne fissent aucun effort pour le maintenir et se bornassent, suivant l'usage, à lui donner de prudents conseils.

— Que vas-tu faire, camarade!... Ce sont des choses qui arrivent, dans la vie!... N'avons-nous pas tous fait de même, quand nous étions jeunes?

Le père finissait par rentrer chez lui, et, comme il devait manifester de quelque manière son indignation, la coutume était qu'il administrât à sa femme une volée de bois vert et qu'il la laissât demi-morte sur le carreau.

Le surlendemain, se présentait devant le père le *gitanillo* ravisseur, en jaquette de velours grenat, la tête coiffée du *pavero*[3] blanc à larges bords, qu'on ne met que les jours de fête, et il s'agenouillait, tout contrit, devant le père, s'emparait d'une de ses grosses mains, la baisait en gémissant :

— Votre Grâce est le couteau, et moi, pauvret, je suis la chair. Que Votre Grâce frappe où elle voudra.

Cette formule, répétée durant des siècles, touchait jusqu'aux larmes le vieux gitano, comme s'il l'entendait pour la première fois. Il relevait le jeune homme, lui jetait les bras autour du cou et disait avec émotion :

— A toi, je te pardonne, parce que je t'aime et que tu n'es coupable de rien. Mais elle, Dieu la garde de venir : car je la tuerais!

Quelques jours plus tard, arrivait la fille, escortée de la Teodora et autres matrones des Cambroneras.

— Voici ta petite! — criaient-elles du seuil de la porte. — Nous allons voir si tu la bats, grande brute!

Le gitano roulait les yeux, levait les poings comme s'il voulait massacrer la fillette qui, mains jointes, était tombée à ses pieds, et, brusquement, il fondait en larmes :

1. Fusil.

2. Couteau.

3. Chapeau.

— Ma fille!... *Grani*[1] de mes entrailles!... Quel chagrin tu nous as fait!

Et il l'embrassait, lui donnait des baisers sonores, tandis que sa pauvre femme pleurait comme lui, mais de joie, parce que, pour le moment, la période des raclées avait pris fin. Puis, la fille retournait au logis du fiancé, où elle demeurait jusqu'à la noce, — laquelle n'avait lieu que huit ou dix mois plus tard, afin de laisser aux parents le loisir d'amasser la somme nécessaire pour la coûteuse cérémonie.

Feli était curieuse de savoir en quoi consistait cette cérémonie du mariage. Elle en avait ouï conter des choses extraordinaires.

— Nous prenons une cruche, — dit en riant une compagne de la Teodora, — nous la jetons en l'air, elle se casse, et les voilà mariés!

— Veux-tu te taire, mauvais ange! — s'écria la vieille. — Ne te moque pas de la Señorita. Cette histoire de la cruche n'est qu'une « blague » qu'on fait gober aux *payos*[2], et ils l'avalent comme aussi cette autre blague selon laquelle nous volons des *churumbeles* pour en prendre la graisse. Il n'y a ni cruche ni rien de semblable. Il arrive même que quelques-uns des nôtres se marient à l'église... Celle-ci, par exemple.

Et elle montrait sa bru, qui riait avec malice en se rappelant les beaux cadeaux de sa noce.

Des dames riches, qui allaient enseigner le catéchisme aux petites filles dans une église voisine, avaient éprouvé de la sympathie pour cette brunette si jolie et si accorte, et avaient exprimé un vif désir de la marier catholiquement. Teodora s'était donc abouchée avec les dames, alléguant l'insurmontable obstacle qu'opposait à ce désir la pauvreté de la petite. « D'ailleurs, — avait-elle ajouté, — les gitanos sont de bons croyants, qui ne craignent pas d'entrer à la *cangri*, c'est-à-dire à l'église. Mais les *erajaís*, c'est-à-dire les curés, font payer si cher leur travail! »

Conquises par la faconde de Teodora, les dames s'étaient chargées de tout. Elles avaient offert au marié un costume complet, avec une cape de drap fin; elles avaient si gentiment

1. Semoule.
2. Paysans.

habillé la mariée qu'elle était belle comme une Sainte Vierge; et, en outre, elles avaient gratifié les jeunes époux de cent douros, sans compter les dragées achetées en énorme quantité, de quoi donner une indigestion à tous les habitants des Cambroneras.

— Quelle noce, Señorita! Que de picaillons ces saintes dames ont lâchés! La *cangri* était éblouissante de lumières. On a tendu sur la tête de nos mignons un voile doré, et un *erajaí* grand parleur s'est mis à brailler avec force gestes, comme s'il n'avait jamais vu de gitanos se marier en catholiques, comme si nous étions des sauvages qui ne croyaient pas en Dieu. Après la messe, on a lancé dans les Cambroneras des bonbons aussi drus qu'une pluie qui serait tombée du ciel; et, une fois les dames parties, quand nous nous sommes retrouvés seuls, nous avons remarié les jeunes gens à notre mode, conformément à la loi gitane.

Avant d'expliquer ce qu'étaient cette mode et cette loi, Teodora jetait les yeux autour d'elle avec méfiance. Mais, puisque toutes les femmes présentes étaient mariées ou veuves et qu'il n'y avait là aucune petite fille, on pouvait s'expliquer sans scrupule.

C'était elle, Teodora, qui, dans la circonstance, jouait le rôle principal. La veille de la cérémonie, elle se rendait à Madrid, en compagnie des plus anciennes du quartier, toutes avec de grands paniers pour les bonbons. Elles les achetaient par arrobes [1], surtout les fondants, les dragées, les pralines, qui sont les friandises préférées des gitanos. Il fallait acheter aussi la couronne de fleurs pour la future épouse, l'écharpe de satin qu'elle mettrait en travers de sa poitrine, et le mouchoir, le fameux mouchoir, instrument essentiel de la cérémonie.

— Ne craignez pas la dépense, — disait le parrain, qui se chargeait de ces frais. — Que le mouchoir soit du *nipis* [2] le plus fin.

Le jour suivant, la fiancée, rayonnante de beauté, se présentait, en jupon et en camisole, avec la bande de satin rouge en travers de la poitrine, la chevelure dénouée et surmontée

1. L'arrobe vaut onze kilos et demi.

2. Toile transparente, d'un blanc un peu jaunâtre, qui se fabrique aux Philippines avec les fibres de l'agave.

d'une couronne de fleurs artificielles haute comme un casque. Les invités restaient à la porte de la maison, et la Teodora s'avançait, le mouchoir à la main, grave et sévère comme une prêtresse. Avec elle entraient les parents des futurs époux, les membres les plus âgés des deux familles, et, lorsqu'on avait refermé la porte, la fille s'étendait tout de son long, sans quitter sa couronne et son écharpe. Alors la Teodora, tranquille, sûre de son art et de son habileté, glissait le mouchoir sous le jupon ; et, quand il revenait à la lumière, tous les assistants y voyaient, de leurs yeux confiants, trois fleurettes blanches, signes de la virginité ! On pouvait donc célébrer la noce. La porte s'ouvrait ; la vieille montrait aux gens du dehors les trois fleurettes ; et tout le monde entrait en bande, vociférant d'allégresse, saluant la fiancée par de bruyantes acclamations :

— Vive la vertu ! Vive l'honneur ! *Olé* pour le mérite ! Célébrons le mariage !

Le parrain prenait un panier de pralines et le vidait tout entier sur la jeune fille. Celle-ci, toujours allongée, recevait cette grêle sans sourciller. Puis les parents la saluaient d'une seconde averse d'amandes confites ; et, après les parents, venait le tour des vieillards les plus respectables et de tous les invités. La fiancée disparaissait sous les bonbons : on n'apercevait plus que sa tête qui, coiffée du casque de fleurs, faisait effort pour se protéger contre cette giboulée, tandis que le reste de son corps demeurait immobilisé sous l'avalanche.

— Célébrons le mariage ! — criaient les gens. — De la musique ! de la musique !

Aussitôt les guitares faisaient entendre leurs mélancoliques accords. Le fiancé donnait la main à la fiancée, pour l'aider à se lever d'entre les amandes qui s'écrasaient sous ses pieds, et ils ouvraient le bal, après qu'elle avait posé sa couronne sur la tête de son mari. La nuit se passait à croquer des dragées, à les jeter contre les murs, à boire par douzaines les tasses de chocolat. Tous les gitanos dansaient avec la mariée, en se coiffant tour à tour du casque fleuri.

Le lendemain matin, les mères des jeunes époux emplissaient des assiettes avec les dragées répandues, et les envoyaient aux vieilles filles du quartier, en y ajoutant une fleur de la couronne. Le marié montait à cheval et emmenait sa femme

en croupe ; tous les garçons, à califourchon sur leurs meilleures bêtes, leur faisaient escorte, emmenant aussi en croupe les filles du quartier ; et la brillante cavalcade partait au trot dans la campagne, comme pour initier le jeune ménage à la vagabonde existence de la race.

— Et bien des jours s'écoulent encore, — achevait Teodora, — avant que les époux soient effectivement réunis. Tant qu'ils demeurent avec leurs parents, la pudeur les oblige à dormir séparés. Ils ne se décident à faire lit commun que lorsqu'ils s'établissent dans un logement à eux.

Quand Isidro rentrait, Feli lui répétait toutes ces histoires. Et le jeune homme, en l'écoutant, lançait des regards étonnés sur ce pont si voisin, où passaient voitures, charrettes et piétons, toute l'agitation d'une grande ville, sur ces rampes éclairées par des files de becs de gaz, sur ce tramway électrique descendant par le *Paseo de los Ocho Hilos* et faisant jaillir sous ses roues des étincelles bleues et vertes. A peine s'il y avait quelques mètres de distance entre la vie moderne, qui circulait là-haut, et cette dépression de terrain où persistaient encore les traditions de la vie nomade, la barbarie d'une race errante, insensible à tout progrès. Ces deux sortes d'existences se frôlaient continuellement, mais elles s'ignoraient l'une l'autre, se méconnaissaient ; et ceux d'en bas, dans leur isolement, ne subissaient d'aucune façon l'influence de ceux qui habitaient les quartiers supérieurs.

XII

Cependant la saison froide était venue, où devaient regagner Madrid les personnes capables de donner du travail à Maltrana. Mais la situation du jeune homme demeurait toujours aussi pénible. Les soucis le rendaient irritable, et, quand Teodora lui parlait de l'enfant à naître, lui en détaillait les agréments physiques, lui en décrivait les cheveux et les yeux comme si elle les voyait, il répondait à la vieille avec mauvaise humeur ; et, si elle s'obstinait dans son intarissable bavardage, il la laissait en plan et allait se promener.

Un jour, enfin, il apprit que le marquis de Jimenez était

rentré de sa villégiature. Cette nouvelle lui redonna un peu d'espoir, et il courut chez le grave personnage pour l'engager à écrire un nouveau livre. L'accueil fut terrible.

— J'en ai assez comme ça! — déclara don Gaspar en fronçant les sourcils. — Collaborer encore avec vous? Non, non. La jeunesse est trop indiscrète.

Et il raconta que, pendant l'été, tous ses amis s'étaient gaussés de lui. Le bruit courait que l'ouvrage n'était pas de celui qui l'avait signé; qu'il avait été rédigé par un jeune homme moyennant une faible rétribution, et que ce jeune homme s'était égayé aux dépens de l'auteur putatif, en citant des ouvrages qui n'existaient pas et en rapportant de longues citations d'écrivains imaginaires.

— Ce dernier reproche me laisse indifférent, — continua don Gaspar avec une magnanimité d'homme juste. — Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. Le livre est bon; tout ce qu'il énonce est vérité pure, je le sais de reste; et cette histoire d'écrivains fictifs et de livres inventés, c'est tout simplement une calomnie de ceux qui me jalousent. Ce qui me vexe, ce n'est pas cela; c'est qu'on prétend que le livre n'est pas mon œuvre et qu'on me compromet ainsi aux yeux du chef de mon parti, qui, vous ne l'ignorez pas, m'a honoré d'une préface... Or tout le mal est arrivé par votre faute : vous avez manqué de prudence; vous avez babillé avec l'étourderie de votre âge, et vous m'avez mis dans une situation ridicule, oui, monsieur, dans une situation ridicule et qui fait le plus grand tort à ma carrière politique!...

Bien qu'anéanti par la colère du sénateur, Isidro essaya de se défendre : « Il n'avait soufflé mot à personne de la façon dont le livre avait été rédigé. Peut-être les ennemis du marquis s'étaient-ils aperçus que lui, Maltrana, allait à l'imprimerie corriger les épreuves; peut-être l'indiscrétion venait-elle d'ailleurs; mais, qnant à lui-même, il pouvait jurer qu'il n'en avait commis aucune. » Pour ce qui touchait la fidélité des citations, sa conscience ne lui permit pas de repousser le reproche avec la même assurance; il se contenta de balbutier des excuses : « Peut-être avait-il fait quelques erreurs dans les références, attribué aux uns ce qui appartenait aux autres... » Mais le marquis l'interrompit brusquement :

— Non, non ; je vous répète que le livre est bien fait, et mon unique chagrin est d'entendre dire qu'il n'est pas de moi... Supposer qu'un homme comme moi soit capable de se parer des plumes du paon !

Il parlait d'un ton amer, avec la même intonation qu'il prenait au Sénat dans ses discours, lorsqu'il anathématisait les ministres qui ne s'intéressaient pas suffisamment à la question des blés ; de sorte que Maltrana lui-même finit presque par partager l'indignation du marquis contre les mauvaises langues qui doutaient que l'illustre sénateur fût capable d'écrire un livre...

Le jeune homme s'en alla sans avoir reçu ni argent ni commande. Au surplus, il comprit que désormais le sénateur lui interdirait sa porte. Le meilleur moyen pour celui-ci de répondre aux bruits fâcheux qui couraient sur son compte et de prouver que Maltrana ne lui avait pas prêté main forte, n'était-ce pas de rompre toute relation avec ce secrétaire compromettant ? Don Gaspar le lui avait donné à entendre par la froideur de son adieu, par la mollesse de sa poignée de main et par les conseils qu'il y avait ajoutés :

— Plus de discrétion, jeune homme ! Pour réussir, il faut être circonspect. La vie n'est pas un jeu. Préservez-vous du rêve, mon jeune ami !

Maltrana revint navré à son logis des Cambroneras.

Tous les jours, il se rendait à Madrid, s'obstinant à poursuivre une espérance qui s'envolait sans cesse devant lui et ne se laissait jamais atteindre. Il faisait visite à ses amis les journalistes, dans les bureaux de rédaction, leur demandait anxieusement s'il n'y aurait pas bientôt une place pour lui, s'offrait aux administrateurs pour coller des bandes et pour ficeler des paquets. Il se serait contenté de n'importe quoi : l'essentiel, c'était de gagner quarante sous par jour, à n'importe quelle besogne. Il se procura même des recommandations pour des conseillers municipaux, et il sollicita d'eux un poste, fût-ce le plus modeste, dans les bureaux de la mairie...

Il était rare, maintenant, qu'il portât des corsets à la fabrique. Depuis quinze jours, Feli en avait à la maison une douzaine, qu'elle ne parvenait pas à terminer. Elle était grave-

ment malade, et Isidro suivait avec inquiétude les progrès du mal. Elle se plaignait de fortes migraines ; elle perdait brusquement la vue, parlait d'une façon incohérente, insultait quelquefois son amant sans motif ; et quelquefois aussi elle se jetait à son cou et l'adjurait de lui pardonner, en pleurant à chaudes larmes.

Le froid très vif annonçait l'approche de l'hiver. Chaque matin, les eaux stagnantes du Manzanares étaient couvertes de glace. Les gitanos, claquemurés dans leurs taudis, s'y enfumaient autour des foyers. Chez les deux jeunes gens, il n'y avait ni feu ni pain. Feli portait encore ses robes d'été, auxquelles elle ajoutait un petit châle acheté dans une maison où l'on vendait à crédit. Isidro conservait toujours ce macfarlane de couleur indéfinissable, qui était comme la livrée de la misère, et qui lui servait à cacher son veston trop mince, sa chemise effilochée et mal dissimulée sous un foulard noir, luisant de crasse. Il était plus minable qu'au temps où il habitait la rue des Artistes, sans autre famille que son beau-père et son demi-frère. Feli, qui autrefois se montrait si soigneuse de sa personne, demeurait maintenant immobile sur l'unique chaise du logis qui ne fût pas boiteuse, et elle semblait ne rien voir, ne rien entendre, n'éprouver aucune autre sensation qu'un froid continu, qui la faisait trembler sous ses vêtements légers.

Un matin, au moment où Maltrana se mettait en route pour Madrid, le ventre creux, mal enveloppé dans son vieux manteau dont le vent glacial agitait les pans comme les ailes de quelque oiseau de mauvais augure, il s'arrêta étonné : lorsqu'il ouvrit la porte, un gros paquet de neige tomba du toit devant lui. Toute la campagne était blanche, d'une blancheur éclatante et funèbre qui faisait penser au suaire d'une vierge morte : blancs, le pont et le fleuve ; blanches, les pentes des Cambroneras, les toitures des maisons, toute l'étendue des terrains vagues. Le silence était profond, la solitude absolue. La petite fumée bleue qui s'échappait des cheminées était l'unique indice de vie.

Maltrana hésita, un instant. Il éprouva un soudain amour de la chambre close, du « chez soi » où il est si doux de s'enfermer dans la mauvaise saison. Mais, hélas ! il ne restait

rien au logis. La nuit précédente, le jeune homme avait dévoré une demi-livre de pain et les croûtes d'un morceau de fromage. Quant à Feli, elle n'avait pas mangé du tout : depuis longtemps, sa grossesse et une invincible répugnance pour les aliments grossiers lui avaient fait perdre l'appétit.

Or il fallait vivre! Maltrana fut donc obligé de partir, d'enfoncer dans la neige ses pieds mal protégés par des souliers décousus, qui baillaient; et, au bout de quelques minutes, il eut si froid qu'il lui sembla marcher pieds nus dans la neige.

A Madrid, il vit les rues désertes, sans voitures, sans tramways, tout égalisé, ruisseaux et trottoirs, par l'immense cape de neige. Les arbres paraissaient de coton; aux balcons et aux avant-toits pendaient comme des touffes de laine blanche. Les réverbères étaient coiffés d'un bonnet de nuit. Les gamins, enthousiasmés par la beauté de ce spectacle, faisaient rouler de grosses boules de neige sur lesquelles ils modelaient ensuite des figures de leur invention.

Maltrana, tremblant de froid, errait de côté et d'autre. Il monta à la chambre d'un ancien camarade pour lui demander un secours, ne fût-ce qu'une peseta; mais ce camarade était sorti. Il se rendit à l'extrémité opposée de la ville, monta chez un autre ami; mais celui-ci, non plus, n'était pas à la maison. Comme suprême ressource, il pensa au marquis de Jimenez : il lui demanderait la charité à genoux, s'il le fallait, et cet homme, qui faisait aux riches un devoir d'être charitables, n'aurait pas la cruauté de le laisser mourir de faim.

Il alla donc, en traînant les pieds, jusqu'au quartier de Salamanca. Il fut obligé de discuter avec le concierge, qui d'abord lui refusa le passage, mais consentit enfin à le laisser monter par l'escalier de service, pour que la neige fondue de ses chaussures ne tachât pas le tapis du grand escalier. Arrivé à la porte de la cuisine, il pria un domestique d'annoncer sa visite au marquis; mais, le domestique revint lui dire que monsieur le sénateur, très occupé, ne pouvait recevoir personne, et, sans plus de cérémonie, lui ferma la porte au nez.

Il était déjà midi. Le ciel, d'un gris blanchâtre, annonçait encore de la neige. La lumière, qui semblait celle d'un interminable crépuscule, se reflétait sur la blancheur en tons

lugubres. Maltrana cheminait, les bras ballants, la tête vide, sans savoir où il allait.

Sa volonté défaillait, vaincue. Incapable de lutter davantage, il souhaitait de mourir. Toutes les voies lui étaient fermées, et il se sentait seul comme si le monde se fût dépeuplé subitement. Toute la neige que voyaient ses yeux lui entrait dans l'âme.

A la Puerta del Sol, il aperçut un énorme brasero plein de feu, et, autour, une bande de voyous et de vagabonds qui se chauffaient les mains, en battant la semelle pour se dégourdir les jambes. Maltrana se joignit à ces pauvres hères, et l'action bienfaisante de la chaleur ranima un peu sa volonté... Que faisait-il là? Il pensa avec remords à Feli, qui devait grelotter dans leur chambre, tandis qu'il se chauffait au brasero public. Ces gueux sans famille et sans affections lui étaient supérieurs : ils étaient mieux armés que lui pour lutter contre la misère.

Il se dit qu'il réussirait peut-être à attendrir l'épicier des Cambroneras auquel il devait déjà tant. Pour le moment, son salut était là, puisqu'à Madrid il n'y avait moyen de parler à personne.

Il reprit le chemin de son logis. Quand il fut hors de la Porte de Toledo, il retrouva la neige immaculée et pure, sans une tache, sans un vestige de pas fangeux, unie et brillante comme un vaste linceul qui recouvrait le fleuve, les collines, les habitations. Cette étendue désolée lui fit peur. Comme son esprit était affaibli par la faim, hébété par le froid, il crut voir, dans une sorte d'hallucination sinistre, son avenir figuré par cette plaine blanche, silencieuse et morne.

Mourir de faim! Oh! pour lui, plût à Dieu que ce fût à l'instant même : il se reposerait enfin, une bonne fois. Mais cette malheureuse qui l'attendait, malade et presque folle, quel serait son sort?... A cette pensée, ses jambes fléchirent, et, s'appuyant contre un arbre, il pleura comme un enfant qui s'éveille dans les ténèbres, tâtonne avec ses mains tremblantes et ne rencontre plus la chaleur du sein maternel, ne sent plus autour de lui que le vide.

Au retour, Isidro put prendre un peu de nourriture. L'épicier des Cambroneras, apitoyé par cette affreuse misère, avait

accordé encore à son malheureux client deux pains, une bouteille de vin, un morceau de fromage et une boîte de sardines.

Fête complète! Après avoir mangé, Isidro sentit renaître en lui l'amour de la vie. Il gratta le fond de ses poches pour y trouver quelques miettes de tabac; il roula une cigarette, et, tout en soufflant des nuages de fumée, dans la volupté du bien-être, il contempla, de derrière les vitres, ce paysage neigeux qui, peu d'heures auparavant, lui avait inspiré une si profonde tristesse.

Quant à Feli, ce fut à peine si elle mangea : elle éprouvait une répugnance pour ces aliments; elle avait des nausées quand elle les approchait de sa bouche. Après deux ou trois bouchées, elle rentra dans cette immobilité insensible qui ressemblait à l'anéantissement.

Soudain le jeune homme entendit derrière lui un cri d'angoisse et quitta la fenêtre.

— Je n'y vois plus!... je n'y vois plus! — gémissait Feli, en portant ses mains à ses yeux.

Il courut vers elle :

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma petite? Qu'est-ce que tu éprouves?

— Mon père!... mon oncle Manolo!... — dit-elle d'une voix sourde. — J'ai froid, j'ai très froid...

Les yeux de Feli étaient fixes, énormément agrandis, faussés par un strabisme qui laissait à découvert toute la cornée et qui poussait la pupille vers l'angle des paupières. Elle avait porté ses mains à son front.

— J'ai mal... j'ai très mal, — murmura-t-elle, du ton d'une enfant malade.

Puis elle se toucha l'estomac en répétant la même plainte. Elle inclinait la tête, comme si elle ne pouvait résister au poids de cette migraine qui lui engourdissait l'intelligence. Elle répondait d'une manière incohérente aux questions anxieuses d'Isidro, ou elle ne répondait pas du tout, s'isolait dans un silence morose.

Tout à coup elle se plaignit d'un bourdonnement d'oreilles qui l'affolait, d'un fourmillement qu'elle sentait par tout le corps, d'une raideur qui paralysait tous ses membres.

— Ça tourne! — gémit-elle, — les murs tournent!... Le

sol s'ouvre... un trou noir, tout noir... Prends-moi, Isidro! Tiens-moi bien... Je tombe... je tombe...

Et, quoique Isidro la tînt fortement serrée dans ses bras, elle remuait les mains et elle se débattait pour ne pas choir dans l'abîme que découvrait son esprit égaré. Puis elle poussa un cri et se mit à pleurer désespérément.

— Mon père... mon pauvre père... Tu le vois? Il est là, sur le seuil de la porte... Il entre... il nous regarde... Il a un suaire... un suaire blanc... blanc comme la neige...

Ses yeux hagards se fixèrent vers le seuil, et il y avait dans ses paroles une telle certitude que Maltrana se retourna, croyant, une seconde, à la réalité de la vision hallucinatoire.

Avec de grands efforts, il réussit à la porter jusqu'au grabat et à l'y étendre, supposant que la crise était finie. Elle continuait de pleurer, et il espérait que les larmes la délivreraient de cette douleur qui lui oppressait la poitrine et qui lui perçait le front comme un clou rougi au feu. Mais bientôt il constata que la crise au contraire, allait s'aggravant. Couchée sur le dos, la malade ne jetait plus la tête de côté et d'autre, dans un laborieux va-et-vient : elle l'inclinait toujours sur l'épaule droite, en même temps que ses yeux persistaient à regarder vers la gauche avec une inquiétante fixité, comme si elle apercevait dans cette direction quelque chose qui l'épouvantât. Ses prunelles se dilataient; ses mâchoires tremblantes s'entr'ouvraient, puis se refermaient en meurtrissant la langue; la pâleur de sa face devenait livide ; sa respiration était pénible, brève, irrégulière, coupée par de gros soupirs. Tout à coup, une violente contraction des muscles de la poitrine ôta le souffle à la malade, qui demeura inerte, comme si elle allait mourir asphyxiée.

Isidro s'agitait, se démenait autour du grabat, consterné, ne sachant que faire, éperdu à cause de sa solitude et de son inexpérience.

— Feli... ma petite... Respire... parle!... Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que tu as?...

Et il lui frappait dans les mains, lui tirait sur les bras, lui soufflait dans la bouche, comme si cela pouvait rendre de l'air à ses poumons.

Cette pâmoison dura moins d'une minute; mais elle parut

interminable au jeune homme, que torturait une angoisse presque égale à celle de la malade. Celle-ci recommença enfin de respirer; mais son immobilité se changea bientôt en une surexcitation folle. Les muscles orbiculaires se contractèrent, puis se dilatèrent; les paupières ne faisaient que se clore et se déclore, par des battements rapides. Les yeux roulaient dans les orbites en jetant une lumière étrange, comme si l'électricité des convulsions y eût fait jaillir des étincelles vertes. Les mâchoires se fermaient brusquement et ensanglantaient la langue. Des bulles d'écume venaient poindre aux commissures des lèvres, avec des râles sourds. Le corps se ramassait sur lui-même, puis se détendait, se pliait en arc, tandis que la tête et les pieds s'enfonçaient dans les couvertures en désordre.

Isidro courait comme un fou dans la chambre. Il ouvrit la fenêtre :

— Au secours, — cria-t-il, — au secours ! Teodora ! Señora Teodora !

Personne ne l'entendit. La rue, la place, la ruelle des gitanos, tout était silencieux, couvert de neige. Pas une silhouette noire ne se montrait. Il continua de crier, dans l'angoisse de l'épouvante. Enfin surgit de la masure la plus voisine une tête bronzée, ridée, aux yeux curieux.

— Salguero ! Salguero ! Au nom de tes défunts, je t'en conjure ! Va avertir la Teodora ! Dis-lui qu'elle se dépêche de venir. Ma femme se meurt...

Quand il se retira de la fenêtre, Isidro vit Feli se rouler par terre, la face effroyablement tordue par la crise nerveuse, la bouche pleine d'une écume que le sang de la langue colorait en rouge. Les convulsions l'avaient jetée à bas du lit, le ventre contre le carrelage. Il eut grand'peine à la remonter et à la maintenir sur la couche, pour éviter qu'elle tombât une seconde fois.

Peu à peu, l'haleine de Feli devint moins tumultueuse. La bouche bâilla, buvant l'air avec de grandes aspirations sonores ; les ailes du nez s'écartèrent démesurément, puis se resserrèrent; les frissons furent moins violents : les muscles cessèrent de se crisper; les bras s'allongèrent, collés aux cuisses immobiles. Les yeux montraient leurs pupilles élargies et vitreuses : de vrais yeux de cadavre. Un sommeil pesant et

léthargique s'empara de la malade. Isidro crut, un moment, qu'elle était morte ; mais, ayant approché des lèvres son oreille, il se tranquillisa en percevant un souffle faible et râlant.

Cependant quelqu'un frappait à la porte : il alla ouvrir. C'était Teodora, en compagnie d'une autre vieille.

Tandis qu'Isidro, d'une voix tremblante, expliquait l'événement, Teodora examinait Feli. Ce n'était pas chose nouvelle pour la matrone, qui avait vu beaucoup de femmes souffrir ainsi pendant leur grossesse.

— Elle a du mal au cœur, don Isidro! — déclara-t-elle avec l'autorité que lui donnait son expérience. — La Señorita est si faible que son état la bouleverse. Mais, quand la *churumbela* sera venue au monde, les crises ne se reproduiront plus.

Ensuite elle parla de saigner Feli. Elle était capable de faire elle-même cette opération : elle avait « piqué » tous les malades du quartier avec une maîtrise que plus d'un barbier lui aurait enviée. Toutefois, devant le geste de protestation que fit Maltrana, elle n'insista point. Soit! elle s'abstiendrait de saigner : pour l'instant, il n'y avait rien à craindre. Mais, dès que la pauvre Señorita se réveillerait, elle lui ferait prendre quelques tasses d'une décoction qui opérait des miracles : des herbes des champs qu'elle avait cueillies elle-même et qu'elle gardait comme un trésor.

Sur son ordre, sa compagne alla donc chercher les simples ; et Maltrana demeura seul avec la vieille, près de la malade qu'il contemplait en silence.

Feli, les yeux fermés, dormait paisiblement. Elle ne se réveilla qu'à la nuit close, et elle porta aussitôt la main à son front, comme si elle voulait préciser des souvenirs. Elle regarda autour d'elle, d'un air étonné, parut surprise de se voir au lit, avec une bougie qui brûlait en projetant sur la muraille les ombres d'Isidro et de Teodora.

— *Olé!* tout va bien, — cria la gitana. — Maintenant, nous la tenons!

Teodora, aidée par l'autre vieille, prépara dans la cuisine la fameuse décoction, dont elle fit boire quatre ou cinq tasses à la malade. Puis, comme Feli était tranquille, les deux femmes s'en allèrent, après lui avoir bien recommandé de ne pas quitter le lit. Sans doute, cette crise n'avait été qu'un accident

particulier à l'état où elle se trouvait; mais elle n'en devait pas moins prendre des précautions : car il faisait un froid de loup.

Elle se rendormit. Le silence était profond. Au dehors, on n'entendait ni un pas ni une voix; l'inclémence du temps pesait sur la vie humaine, en étouffait toutes les manifestations. Il gelait. Un froid piquant et invincible, le froid qui suit les amples tombées de neige, s'insinuait par les fentes des portes, filtrait à travers les murs.

Feli se retourna dans son lit, en murmurant avec un soupir de fillette, sans ouvrir les yeux :

— J'ai froid... j'ai très froid!...

Elle avait sur elle l'unique couverture qu'il y eût dans la maison et le petit châle qu'Isidro lui avait acheté au commencement de l'hiver. Le jeune homme y mit en outre une robe de percale et le peu de linge pendu à des clous. Mais ces étoffes trop minces n'étaient qu'une protection illusoire. La malade continuait de frissonner; et le pauvre Isidro, tout tremblant de froid qu'il fût lui-même, ôta son macfarlane pour l'ajouter à ce qui la couvrait.

Nuit terrible! Le jeune homme, en se promenant dans la chambre, avait aussi froid que s'il eût été en pleine rue. On n'entendait pas un souffle de vent; le calme était parfait; mais, dans cette paisible atmosphère, le froid mordait d'une façon plus cruelle. Il semblait que le monde finirait cette nuit-là, que le soleil ne se lèverait plus, que la terre demeurerait à jamais ensevelie sous son linceul de neige.

Isidro, étant allé à la cuisine, y vit sur un petit fourneau quelques charbons encore brûlants, laissés par Teodora, lorsqu'elle avait préparé la décoction. Il emporta vite dans la chambre ce poêle improvisé, qu'il plaça près du lit.

Elle continuait de gémir, dans un demi-sommeil :

— J'ai froid... Mes pieds sont glacés...

Il ôta le veston d'été qu'il portait encore, comme une livrée de misère, et il l'étendit sur le lit. Les charbons consumés s'éteignaient peu à peu. Isidro pensa avec envie à la force musculaire des ouvriers : s'il avait eu la vigueur d'un maçon, d'un paveur, il aurait arraché une porte, mis une fenêtre en morceaux, pour entretenir le feu; il ne serait pas incapable de

se défendre contre cette terrible nuit, éternelle comme la mort.

Du feu!... de la lumière!... Feli les demandait anxieusement, tourmentée par la sensation de ce froid qui l'envahissait dans son sommeil.

Isidro regarda avec rage les papiers et les livres empilés dans un coin... A Madrid, il ne trouvait personne qui lui procurât du pain; mais, lorsqu'il revenait à la maison, il avait toujours les poches pleines de papier imprimé. Les camarades lui offraient des journaux, pour lui faire lire leurs articles; les auteurs le régalaient de livres enrichis de pompeuses dédicaces : « A l'érudit et magistral écrivain Isidro Maltrana, son admirateur, X... » Vraiment? On l'admirait? Et pourquoi? Sans doute, pour sa misère!... Les livres, il les vendait quelques réaux, se contentait du peu qu'on voulait bien lui en donner; mais néanmoins il avait toujours des volumes de reste au logis : poèmes plaintifs de gens bien portants et bien nourris, romans qui analysaient des crises psychologiques, traités qui prétendaient fournir la vraie solution du conflit social. Le papier sali d'encre le poursuivait, l'assaillait, lui barrait le chemin. Mais le pain et le bien-être fuyaient loin de lui, ne s'accordaient qu'aux idiots et aux fripouilles.

Avec la colère que lui inspiraient ces pensées, il jeta sur le fourneau un volume, le premier qui lui tomba sous la main. Le papier, épais et luisant, noircit; ses pages se recroquevillèrent; mais il ne s'éleva du feu qu'une flamme fuligineuse qui emplit de fumée toute la chambre. Ah! ce maudit papier qui suscitait tant de folles jalousies chez les imbéciles, n'avait pas même le pouvoir de donner un peu de chaleur! Le jeune homme, craignant que la fumée ne l'obligeât d'ouvrir la fenêtre, prit le fourneau avec le volume roussi et remporta le tout dans la cuisine.

Quand il revint, Feli avait ouvert les yeux, et elle parut stupéfaite de le voir en manches de chemise. Il allait s'enrhumer. Où avait-il mis ses vêtements?

Isidro mentit avec un aplomb à faire pleurer : « Il avait jeté son pardessus sur le lit, parce qu'il avait trop chaud. La nuit était magnifique; il sentait encore dans son estomac la tiédeur du vin qu'il avait bu et de ces sardines qui étaient un

régal de prince... » En parlant de la sorte, il claquait des dents, et il feignait de rire, pour que Feli ne s'aperçût pas de son mensonge.

Le froid finit par le contraindre à se réfugier dans le lit. Feli protestait contre son obstination à veiller : elle se sentait bien, et il n'y avait plus rien à craindre.

Leurs deux corps se rapprochèrent pour chercher la chaleur, se collèrent l'un à l'autre avec de grands frissons. Leurs haleines se confondaient: ils se réchauffaient peu à peu, et, dans cette communion physique, ils goûtaient une sorte de bien-être animal.

Feli se rendormit de nouveau ; mais Isidro demeura éveillé, réfléchissant. Il semblait que l'obscurité de la pièce embrouillât ses idées.

Sans savoir pourquoi, il se rappela un de ses jeux du temps où il était à l'Hospice. Les gamins prenaient une mouche, lui arrachaient les ailes, puis la taquinaient pour l'obliger à voler. Hélas! il ressemblait à cette mouche. On lui avait arraché les ailes, on l'avait dépouillé des armes qui, selon l'ordre de la nature, lui auraient permis de lutter pour la vie. Combien il aurait été préférable pour lui qu'on le laissât dans le bas-fond social où il était né ! Il se serait adonné au travail manuel, comme ses pères ; et ses bras seraient forts, ses mains seraient dures, le pain ne lui ferait pas défaut. Les affamés en blouse trouvaient toujours quelque moyen d'assouvir leur faim : ici, ils aidaient à décharger une charrette ; là, ils ouvraient la portière d'une voiture ; ils demandaient l'aumône à tout le monde, et les mains charitables donnaient, donnaient, comme si le rude aspect de l'ouvrier éveillait plus de compassion. Mais lui, mendiant en redingote, il errait dans Madrid, le dos courbé, avec l'abjection du quémandeur qui invente des mensonges pour obtenir un morceau de pain, sans autre ressource que d'obséder ses amis par le spectacle de sa misère, et trop souvent sans autre résultat que de s'entendre appeler « insupportable tapeur ».

Ah ! cette bonne dame qui l'avait enlevé à son milieu, quel mal elle lui avait fait sans le savoir! Certes il pensait à elle avec reconnaissance ; mais il se disait aussi qu'il aurait beaucoup mieux valu pour lui ne jamais la connaître, n'avoir

jamais ouvert un livre, être allé en apprentissage dès sa sortie de l'Hospice. Aujourd'hui, il serait couvreur ou maçon, et Feli lui apporterait le déjeuner au chantier, comme sa mère faisait autrefois, et ils mangeraient sur un trottoir ou dans une avenue, sans autre ambition que de satisfaire leurs besoins physiques. Pour le manouvrier, les risques de mort eux-mêmes ne constituaient-ils pas un avantage? La chute d'un échafaudage, l'écroulement d'un plancher n'étaient-ils pas des moyens qui permettaient de s'évader rapidement de ce monde de misère et d'en finir tout d'un coup?

Pour comble d'infortune, il n'était pas seul à pâtir de son déclassement et de son impuissance. L'iniquité du destin avait mis sur sa route une pauvre fille dont le seul crime était de l'aimer et de l'admirer; par égoïsme, il l'avait associée à son impuissance et à sa pénurie; et maintenant la malheureuse était là, le corps déformé et torturé par le labeur de la maternité, quasi agonisante. Son imagination la lui représenta comme un cadavre : il s'accusa de l'avoir assassinée, et il en éprouva un cruel remords. Et il se sentit lâche devant l'obstination de l'implacable fatalité qui le persécutait : il eut envie de mourir, de jeter là une vie trop nuisible à lui-même et aux autres; et il se mit à pleurer silencieusement, jusqu'à ce que la lumière du jour filtrât par les fentes des volets.

Le lendemain soir, quand il rentra de Madrid en barbotant dans la neige fondue, il trouva la maison en révolution. Il arrivait tout joyeux : il avait réussi à gagner quelques pesetas. Mais cette joie s'évanouit soudain à l'aspect de Teodora qui, entourée d'autres gitanas, se tenait à côté de Feli étendue sur la couche et plongée dans le coma. La crise s'était reproduite : la malade portait au front une contusion qui révélait une chute. Les femmes, averties par une voisine, étaient accourues pour l'assister.

En parlant au jeune homme, Teodora fronça les sourcils. Oui, la Señorita était bien malade, et ces attaques allaient se répéter souvent. C'était l'effet de la grossesse, qui se présentait dans de mauvaises conditions. D'après la matrone, Feli accoucherait dans un mois; mais ce mois serait dangereux à passer. D'ailleurs Isidro n'avait pas d'argent pour payer un médecin;

et rien de ce qui eût été nécessaire ne se trouvait à la maison. Maltrana ne pouvait pas même rester auprès de la malade pour la soigner, puisqu'il était obligé de se rendre à Madrid afin d'y gagner son pain.

— En somme, don Isidro, — conclut la gitana, — il faut prendre une résolution... Du courage! La chose est pénible... Je suis persuadée que cette pauvre Señorita serait mieux à l'hôpital.

A l'hôpital! Au premier moment, Isidro en demeura comme assommé. Mais ensuite il réfléchit. A l'hôpital? Et pourquoi pas? L'hôpital était fait pour les gens comme eux; et, comparé à cette maison dépourvue, où il voyait cachés dans tous les coins les spectres de la faim et de la douleur, c'était un lieu de délices. Ses parents, à lui, n'y étaient-ils pas morts?

La nuit, il voulut veiller Feli, qui avait repris connaissance, mais qui pouvait à peine parler : elle avait la langue enflée, parce qu'elle se l'était mordue pendant la crise. Comme elle le contemplait en silence, de ses yeux agrandis par les spasmes récents, il se décida à lui toucher un mot de la chose. Elle était trop mal ici; elle pouvait y mourir, faute de soins, pendant qu'il serait absent.

— Eh bien!... Je ne sais comment te dire cela, — expliqua-t-il d'une voix tremblante, avec de longues pauses. — Il faut se faire une raison, ma petite... prendre la vie comme elle est... Ce que je vais te dire, ce n'est qu'une idée qui m'a passé par la tête... Si tu ne veux pas, n'en parlons plus... Tu devrais aller à l'hôpital... Non, non, ne t'effraye pas : il ne s'agit pas de l'hôpital où va tout le monde. Tu irais à la clinique de l'École de Médecine. J'y ai de bons amis, dont j'ai fait la connaissance lorsque j'étais étudiant. Tu serais soignée par les professeurs, de vrais savants, ceux-là! Ce sera l'affaire d'un mois, tout au plus... L'enfant y serait beaucoup mieux soigné qu'ici. Ta santé se rétablirait, et ensuite... Ensuite nous continuerions notre existence avec plus de bonheur qu'à présent : car l'adversité ne s'acharnera pas toujours sur nous...

Il s'attendait à une explosion de larmes, à la protestation d'une répugnance instinctive; et il fut très étonné de voir que Feli, impassible, le regardait seulement avec des yeux fixes et tristes. Elle resta ainsi quelques minutes, sans rien dire;

puis elle baissa la tête, en signe d'approbation. Elle acceptait, elle irait à l'hôpital. Mais elle ne partageait pas l'optimisme de son amant :

— La seule chose que je regrette, — dit-elle en remuant sa langue avec difficulté, — c'est que, là-bas, je ne te verrai plus... et que peut-être nous ne nous reverrons jamais.

Le lendemain, Isidro sortit de bonne heure et se dirigea vers la rue d'Atocha, pour guetter devant la porte de San Carlos un ancien camarade de classe qui, reçu docteur, était maintenant attaché à la clinique de l'hôpital. Ce camarade s'appelait Nogueras; c'était un homme de petite taille, qui portait de grosses lunettes. De caractère jovial, il prenait la vie comme une farce, et, blasé par le spectacle quotidien des maux et des désordres qui affligent la machine humaine, il semblait avoir perdu la faculté de s'effrayer et de s'émouvoir. Il n'avait pas vu Isidro depuis longtemps. Quand il le reconnut, à la porte de l'École de Médecine, il lui jeta les bras autour du cou, en riant de son aspect lamentable :

— Il paraît que la littérature va mal! — s'écria-t-il. — As-tu besoin de quelque service? Demande-moi tout ce que tu voudras, excepté de l'argent. Tu vois : je suis docteur, j'enseigne à la clinique, et je touche par an quinze cents pesetas, dont il faut défalquer les retenues. Moins que les balayeurs des ministères!

Mais, devant la gravité de Maltrana, l'allègre docteur cessa de rire. L'autre lui parlait de Feli et de sa maladie.

— C'est une maîtresse que tu t'es payée? — fit le médecin.

Oui, c'était une maîtresse, et le jeune homme l'aimait plus que beaucoup de maris n'aiment leur femme; et cette maîtresse pouvait se vanter d'une fidélité que peu d'épouses mettent en pratique.

— Bon, bon! — interrompit Nogueras en haussant les épaules. — Dis-moi vite ce qu'elle a.

Isidro raconta les crises de Feli, tâcha d'en décrire toutes les particularités.

— Cela me suffit, — prononça le docteur, — et il est inutile que je descende aux Cambroneras pour la voir. Les symptômes sont clairs : elle est atteinte d'éclampsie puerpé-

rale. Il faut provoquer, hâter l'accouchement; sinon, elle est en danger de mort. Amène-la ici, cette après-midi : tu me trouveras au dispensaire. Nous la mettrons dans la clinique des accouchements. Ce n'est pas là que je suis de service; mais je la recommanderai chaleureusement à un confrère... Donc, à tantôt, n'est-ce pas?

Il s'excusa de ne pouvoir causer plus longtemps : son chef l'attendait dans la salle des professeurs. Il montra au jeune homme l'entrée du dispensaire : une petite porte située un peu plus bas que le portail de la Faculté. Il fixa le rendez-vous à quatre heures, et il partit, toujours souriant, sans que la douleur de son camarade entamât la cuirasse d'indifférence dont il était revêtu.

Feli quitta le logement dans l'après-midi. Ce départ fit beaucoup souffrir Maltrana. Quand elle franchit la porte, il eut le cœur déchiré. Non, elle ne reviendrait plus! Les pressentiments de la malade s'accompliraient : il la perdait pour toujours.

La côte des Cambroneras et l'avenue des Ocho Hilos furent un véritable calvaire. Feli, enveloppée dans son petit châle, la tête couverte d'un mouchoir qui formait visière sur ses yeux, avançait d'un pas lent et mal assuré, en s'appuyant au bras de son amant. Ses jambes enflées pouvaient à peine se mouvoir; le poids de son ventre énorme la fatiguait horriblement. Durant les longues semaines d'inaction, ses nerfs moteurs semblaient s'être paralysés. Elle s'arrêtait à chaque instant, se laissait choir, haletante, sur tous les bancs de l'avenue.

Teodora, qui avait voulu l'accompagner jusqu'à la Fuentecilla [1], l'encourageait par ses paroles et par sa gesticulation gitanesques.

— Allons, ma mignonne!... Quelques petits pas de plus! Faisons marcher ces jolies guiboles!

Puis, s'adressant à Maltrana, elle murmurait d'un ton plaintif :

— Elle est très mal, vous savez, don Isidro. Comme vous avez raison de la conduire à l'hôpital!

1. « Petite fontaine. »

Une fois la Porte de Toledo passée, la gitana les quitta, non sans avoir embrassé à plusieurs reprises la malade.

— Que le Baron du Ciel te rende vite une bonne santé! Que sa Très Sainte Mère te prenne sous sa protection! Adieu, mon petit morceau de sucre, ma petite amande douce...

Et la vieille s'éloigna, la face cachée dans son tablier.

Isidro fit monter dans un fiacre la malade qui, émue par les adieux de la gitana, était toute en larmes. Le peu d'argent qu'il avait dans sa poche servirait à payer ce douloureux voyage, le dernier peut-être qu'ils feraient ensemble...

Ils entrèrent au dispensaire et s'y trouvèrent mêlés à des femmes loqueteuses qui portaient des enfants à la mamelle, à des hommes minables qui montraient des infirmités horribles, des ophtalmies purulentes, des dartres rongeuses, des abcès déformants. Ils attendaient leur tour pour la consultation gratuite. Une forte odeur d'antiseptiques imprégnait l'air.

Nogueras, l'allègre docteur, aperçut Maltrana et Feli par un guichet du bureau voisin, et vint leur parler. Il arrêta sur Feli des regards si persistants qu'elle baissa les yeux, honteuse. Peuh! comme femme, ce n'était pas quelque chose d'extraordinaire. Puis il dit qu'il avait déjà fait ses recommandations au collègue chargé de la clinique obstétricale, qu'un lit était réservé pour Feli, et que la religieuse s'occuperait particulièrement d'elle.

— Quand vous voudrez, — conclut-il avec une certaine hâte. — Je vais la conduire dans la salle.

Les deux amants se tenaient l'un en face de l'autre, gênés. Lorsqu'Isidro était monté dans la voiture, il avait frémi en pensant à l'horreur de la séparation prochaine : des pleurs, des cris, des embrassements, peut-être une nouvelle crise. Mais il n'y eut rien de tout cela : ils se séparèrent silencieusement, avec une simplicité plus affreuse que ne l'auraient été de violentes manifestations de douleur. Ils se regardèrent, sans une larme, sans un soupir, avec des yeux démesurément ouverts, qui avaient une expression d'angoisse. Le moment était venu. Ce fut elle qui dit la première :

— Adieu, Isidro.

Et lui de répondre :

— Adieu, Feli.

Précédée du médecin, elle s'éloigna par un corridor obscur. Elle chancelait, mais elle ne retourna pas la tête.

Isidro s'en alla. Dans la rue, au bout de quelques pas, il dut s'appuyer contre un mur. Il était transi de froid, d'un froid qui le pénétrait jusqu'à l'âme. Le soleil de cette après-midi, — un soleil qu'Isidro n'avait jamais vu, un soleil sombre, voilé, funèbre, — semblait lui envoyer ses rayons à travers un crêpe.

XIII

Isidro ne revint pas aux Cambroneras : il eut peur d'habiter ce logement sans Feli, éprouvant la crainte superstitieuse de ceux qui ont perdu un être cher et qui n'osent plus entrer dans la chambre où il est mort. D'ailleurs, que serait-il allé faire seul dans ce faubourg écarté de Madrid, au milieu de ces gitanas qui lui rappelleraient sa maîtresse? Il avait besoin de voir de nouveaux visages, de s'étourdir, d'oublier son chagrin.

Cette nuit-là, il reparut à la rédaction, où il n'avait pas mis les pieds depuis plusieurs mois. Les camarades lui firent des ovations ironiques :

— Homère!... Le grand Homère!... Salut à l'illustre publiciste!

Et ils lui demandèrent quels fruits il rapportait de sa longue retraite, quels articles allaient jeter le terreur parmi les abonnés.

Quelques-uns d'entre eux l'avaient vu se promener avec Feli au Buen Retiro :

— Dis, Homère, qu'as-tu fait de cette jeune personne si sympathique à qui tu donnais le bras? Est-ce que tu l'avais trouvée dans un livre grec? Était-elle attique ou béotienne?

— Je viens de la conduire à l'hôpital, — répondit Maltrana, avec des pleurs dans les yeux.

Et son accent fut si triste qu'il imposa silence aux gais compagnons.

Il recommença de passer les nuits à la rédaction, et même, le jour, il y restait à dormir dans un coin obscur, sur un divan. Il mangeait à peine. Par besoin de distraction, d'étourdissement, de bavardages qui lui fissent oublier la réalité, il se joignait souvent à des ivrognes fameux, et on les voyait, dans

les rues les plus centrales, se promener d'un pas titubant et discuter à haute voix des questions de philosophie ou de littérature. Mais, quand il quittait ces gens, le souvenir de Feli revenait l'assaillir et il fondait en larmes.

Presque tous les matins, il allait attendre Nogueras à la porte de San Carlos. Lorsqu'il abordait le médecin, celui-ci faisait un geste de dégoût :

— Tu es dans une mauvaise voie, mon cher : tu empestes l'alcool. Qu'est-ce que tu gagnes à te soûler?

Maltrana se rebiffait, de mauvaise humeur : il ne demandait pas de conseils ; ce qu'il voulait, c'était connaître l'état de Feli.

Nogueras répondait avec un peu d'impatience. Il n'avait pas vu la jeune femme depuis deux jours : elle n'était pas dans sa clinique, et il avait tant d'autres choses à faire! L'avant-veille, elle allait assez bien. On hâterait l'accouchement, et, si les crises ne se répétaient pas, on la sauverait.

Quelques jours plus tard, ce fut Nogueras qui, apercevant Maltrana, s'empressa de l'aborder.

— Tu es père, — lui dit-il. — Là-haut, les religieuses te gardent un beau garçon. L'enfant va bien, et la mère ne s'est pas trop mal tirée de l'accouchement. Si tu ne veux pas que cette seconde édition de ta personne aille aux Enfants Trouvés, dépêche-toi de recueillir le marmot.

Maltrana ne ressentit aucune émotion. Il eut seulement l'idée d'aller aux Carolinas pour donner la nouvelle à sa grand'mère. Évidemment, il ne pouvait se charger lui-même du nourrisson : c'était la señora Eusebia qui en prendrait soin.

L'aïeule, émue de l'événement, descendit à Madrid, en compagnie d'une commère, afin d'en rapporter son arrière-petit-fils. Isidro la mena jusqu'à San Carlos, mais ne voulut pas franchir la porte de l'hôpital : son lâche égoïsme le retenait dehors. Il avait assez souffert ; et, au surplus, sa visite n'améliorerait pas l'état de la malade.

Quand l'aïeule reparut, suivie de son amie qui, plus jeune et plus robuste, portait le poupon dans ses bras, elle voulut montrer le nouveau-né à Isidro :

— Un vrai chérubin! — nasillait-elle en pleurant de joie. — Comme il est joli! C'est tout ton portrait!

Et Maltrana regarda cette chair palpitante, presque informe, qui remuait au fond d'un châle. Oui, certes, c'était bien son portrait : ce magot-là, avec cette caboche trop grosse, était aussi laid que son père.

La Mariposa emporta le petit. Elle n'avait pas l'intention de lui chercher une nourrice aux Carolinas. Elle connaissait une femme originaire du quartier, mariée à un ancien musicien de régiment, qui tenait une petite boutique près de la route d'Estramadure, sur la colline des Corvos. Cette femme venait de perdre un petit enfant, et elle se chargerait d'allaiter le fils de Maltrana pour un prix modique.

Isidro fut longtemps sans aller voir Feli. Tous les jours, il se promettait de lui faire visite le lendemain ; mais, le lendemain, il s'attardait de café en café avec ses compagnons d'ivrognerie et de vie errante, et, toujours triste, il buvait pour oublier. Il se contentait de venir, dans la matinée, jusqu'à la porte de San Carlos, pour avoir des nouvelles, et il y apprenait de Nogueras que Feli semblait se rétablir. Il redoutait d'avoir une entrevue avec elle dans ce lieu de douleur, et il craignait aussi qu'elle ne s'aperçût de son état d'ébriété.

— Un de ces jours, — disait-il au médecin, — tu me conduiras auprès d'elle, mais pas aujourd'hui ! Je ne me sens pas la force de la voir. D'ailleurs, je suis un peu en ribote. Est-ce que cela se remarque ?...

Enfin, un matin, il arriva décidé à la voir. Il avait soigné sa mise, comme pour un rendez-vous d'amour. Il était rasé de frais, et il cachait quelque chose sous la pèlerine de son macfarlane qui, ayant reçu quelques bons coups de brosse, paraissait moins vieux.

Nogueras lui fit traverser les cloîtres de l'École, monter des escaliers, suivre encore des galeries, et, finalement, il ouvrit une porte.

La première chose qu'aperçut Maltrana, ce fut la coiffe blanche d'une religieuse occupée à disposer, avec ses mains de cire, les fleurs artificielles et les bougies d'un autel. Il se trouvait dans une grande salle dont les murs étaient blanchis à la chaux et dont le sol était carrelé de briques, blanches aussi. D'un bout à l'autre de cette salle, des lits de fer s'ali-

gnaient en double file, nombreux, garnis de percale à ramages ; et, à côté de chaque lit, il y avait une petite table portant des fioles et un crachoir. Sur les oreillers se détachaient des têtes de femmes, d'une maigreur verdâtre, aux chevelures emmêlées et malpropres.

Le médecin s'arrêta devant un lit, qu'il désigna d'un geste à Maltrana. Mais Maltrana fut quelques instants à reconnaître la malade. Eh quoi! c'était Feli? Le jeune homme aurait pu passer bien des fois devant elle sans qu'elle attirât son attention. Comme elle était changée! Celle que lui représentait obstinément sa mémoire, depuis leur séparation, c'était toujours la Feli belle et gaie des premiers temps de leur amour. Et voilà qu'il avait brusquement sous les yeux une Feli émaciée, aux traits défaits, encore plus laide et plus pitoyable que le jour où elle était partie des Cambroneras!

Il s'arrêta, immobile, au pied du lit, et, d'une voix basse :

— Comment vas-tu? — lui demanda-t-il.

Elle le salua, sans paroles, d'un sourire qui navrait. La face exsangue, en se contractant. avait rendu plus aiguë encore la pointe du menton. Les yeux, — des yeux de folle, qui gardaient le strabisme causé par les crises récentes, — étaient l'unique trace de la beauté disparue. Elle considérait Isidro avec surprise, comme si elle le trouvait changé, lui aussi. Les amants s'étaient quittés depuis un temps très court, et pourtant il leur semblait à tous deux qu'ils se revoyaient après une longue absence.

Les premières paroles qu'elle prononça lui furent inspirées par l'instinct maternel : « Et son enfant? »

Isidro feignit d'être bien informé : « L'enfant était là-bas, route d'Estramadure, chez une excellente nourrice qu'avait cherchée la grand'mère. Feli pouvait être tranquille : rien ne manquerait au petit. » — En réalité, il n'était pas allé encore à la colline des Corvos et ne connaissait pas la nourrice.

Il l'interrogea sur sa maladie. Elle lui répondit d'une voix triste : elle semblait être résignée à rester là toujours, ne plus espérer de revenir dans le monde. Elle parlait lentement, avec des hésitations pénibles; et il y avait dans ses paroles un peu d'incohérence, quoiqu'elle fît des efforts manifestes pour coordonner ses phrases et lier ses idées.

Tout en l'écoutant, Isidro regardait du coin de l'œil la religieuse qui, debout près de l'autel, causait avec le médecin. Ah! comme le contact journalier de la misère humaine endurcissait les cœurs! Comme ces gens-là restaient impassibles devant la souffrance d'autrui! Les tortures de la maladie et les affres de la mort elle-même, tout glissait sur eux, sans déterminer aucun trouble dans leur âme.

De son côté, la religieuse, après avoir échangé quelques mots avec le médecin, jetait à la dérobée vers Maltrana des regards qui trahissaient une certaine curiosité. Elle avait deviné le couple illégalement uni, l'amour rebelle qui méprisait les conventions sociales et religieuses. Et, tandis que la sévérité de ses mœurs l'obligeait à détester cette jeunesse impie, son instinct de femme, éveillé malgré elle, lui faisait prendre une sorte d'intérêt maussade à l'amour criminel de ces deux pécheurs.

Lorsque Feli, lasse, eut cessé de parler, Isidro, embarrassé maintenant par les regards scrutateurs de la religieuse, garda lui-même le silence, pendant quelques minutes; puis, profitant d'un moment où l'infirmière était sortie de la salle, il tira de dessous la pèlerine de son macfarlane un petit bouquet de violettes qu'il y tenait caché et le posa sur le lit : le parfum des fleurs se mêla aussitôt à cette atmosphère viciée par la chair malsaine et par les antiseptiques.

— Oh! des fleurs! — murmura Feli, avec une expression de joie enfantine. — Des fleurs! Merci, merci!...

Et elle fixa sur Isidro des yeux pleins de gratitude. C'était un peu de poésie qui se posait sur le lit d'hôpital. Ces fleurs avaient réveillé chez l'un et chez l'autre le même souvenir : ils revoyaient en imagination les amandiers de la *Puerta del Obispo*, témoins de leurs premières entrevues, et aussi les bouquets qu'il lui jetait autrefois pour la réveiller, quand il revenait de banqueter en ville.

Il lui dit qu'il s'était bien souvenu aussi de son goût pour les oranges, et qu'il aurait voulu lui en apporter une; mais ce n'était pas encore la saison, et celles qu'il avait vues dans les fruiteries de la *Calle Mayor*[1] coûtaient cher :

1. « Grande rue ».

après avoir acheté les violettes, il s'était trouvé sans argent et il avait dû remettre l'achat de l'orange à un autre jour.

— Oui, tu m'entends, — lui chuchota-t-il à l'oreille, comme s'il s'agissait de quelque espièglerie enfantine, — un autre jour, je t'en apporterai une; et je te la donnerai en cachette, sans que le médecin ni la religieuse le sachent!

Et elle dit oui, en considérant son amant avec de grands yeux tristes, tandis qu'elle portait à son visage les violettes dont elle aspirait le parfum avec délices.

Mais Nogueras vint chercher Maltrana. L'entrevue se prolongeait trop : il ne fallait pas fatiguer la malade... Isidro prit la main jaunâtre que lui tendait la jeune femme.

— Adieu, Feli; adieu, ma petite. Je reviendrai bientôt.

— Et tu n'oublieras pas de m'apporter des oranges et des fleurs! Beaucoup d'oranges et beaucoup de fleurs!

Le désordre mental laissé par les crises lui faisait oublier que son amant n'avait pas le sou.

Maltrana ne revint pas, et plusieurs jours suivirent sans qu'il parût même aux alentours de San Carlos.

Or, un soir, le docteur Nogueras, en sortant du Théâtre d'Apolo, le rencontra sur le trottoir de la rue de Séville. Le malheureux était ivre, plus sale et plus négligé que jamais. Aux plis de son manteau, à l'état lamentable de ses vêtements, on devinait qu'il avait dormi tout habillé, selon les hasards de sa vie vagabonde. Son teint blême, ses traits tirés, ses yeux caves, dénotaient la faim et l'alcoolisme.

A la vue du docteur, il fit un effort pour paraître calme et il demanda :

— Eh bien, comment va-t-elle?

Le docteur se montra pessimiste. Elle n'allait pas bien. Il n'avait pas eu le temps de se rendre lui-même au lit de la malade; mais son collègue de la clinique obstétricale était inquiet. Les attaques d'éclampsie se répétaient avec fréquence, et la pauvre femme pouvait y rester.

— Mais toi, pourquoi ne vas-tu pas la voir? — conclut le docteur.

— Pourquoi? Cela me fait trop de mal, de la voir dans cette salle commune, au milieu de toutes ces malades qui me

regardent comme une bête curieuse, et sous la surveillance de cette religieuse qui m'empêche de lui parler en liberté...

Il se tut, un moment; puis, d'un air honteux, les yeux luisants de larmes :

— Au surplus, — ajouta-t-il, — je ne peux pas y aller les mains vides. Elle désire des fleurs, des oranges, et j'ai promis de lui en apporter. Mais je n'ai pas un centime. Je n'ai rien, absolument rien! Je ne peux pas même lui acheter un de ces petits bouquets qu'on vend dans la rue. Je mange à peine. Si je ne rencontrais des amis qui m'offrent à boire, je serais déjà crevé...

Puis, après une pause :

— Mais j'irai, — reprit-il d'une voix molle, — j'irai, dès que j'aurai de l'argent... dès que je pourrai lui apporter quelque chose... Elle ne va pas mourir tout de suite, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, Nogueras haussa les épaules et partit.

Une semaine s'écoula sans qu'ils se revissent. Enfin ils se rencontrèrent à la Puerta del Sol. Mais Nogueras était pressé : il rentrait à Madrid après s'être absenté deux jours pour une affaire professionnelle, et on l'attendait à la Faculté. Sans circonlocutions, il dit à Maltrana :

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Elle est morte.

Maltrana ouvrit des yeux stupéfaits, comme si la chose était extraordinaire.

— Tu es sûr? tu l'as vue?

Nogueras eut un geste agacé :

— Tu t'étonnes qu'elle soit morte? Il fallait t'y attendre. Nous sommes tous mortels, tu sais... Quant à la voir, non, je ne l'ai pas vue : j'étais obligé de partir en voyage. Mais, le jour où j'ai quitté Madrid, mon collègue m'a dit qu'elle venait de mourir.

Maltrana demeurait comme anéanti.

— Et qu'a-t-on fait d'elle? — demanda-t-il enfin au docteur. — Dis-moi : où a-t-on mis son corps?

Il éprouvait un remords immense de son égoïsme et de sa lâcheté. Il aurait voulu rendre au moins visite à la tombe, puisqu'il n'était pas allé voir la mourante à l'hôpital.

— Où l'a-t-on mise? Dans la fosse commune, bien sûr. La pauvre fille n'avait pas de parents, n'avait personne qui payât les frais du convoi.

— Mais avant qu'on la porte au cimetière?...

— Je suppose qu'elle a passé par l'amphithéâtre. Il y a une telle disette de cadavres, à la salle de dissection!

Maltrana ne voulut pas en entendre davantage : il se sauva comme un fuyard. Il erra longtemps par les rues, hébété, les yeux secs. A la fin, il s'aperçut que les gens le regardaient. Pour se soustraire à cette curiosité importune, il se dirigea vers la banlieue. Les maisons lui semblaient s'estomper dans une brume épaisse; les personnes et les voitures passaient à côté de lui comme des fantômes taciturnes. Il ne pensait à rien; il avait le cerveau vide; ses tempes bourdonnaient et sa langue répétait avec une obstination stupide :

— Ils l'ont disséquée!... Ils l'ont disséquée!...

Lorsqu'il se trouva dans la campagne, il put enfin pleurer. Après l'horrible image du corps dépecé sur la table de marbre, sa mémoire, par contraste, lui représentait Feli dans toute la grâce d'une saine et florissante jeunesse. Il revoyait les admirables détails de ce corps charmant, l'oreille rosée qu'il avait si souvent tourmentée par de douces morsures, la tête souriante qui, dans les caresses, s'appuyait si tendrement sur son épaule, les seins d'albâtre qui s'épanouissaient comme des magnolias d'amour, les jambes de déesse qu'elle se défendait de lui laisser voir, le matin, en s'habillant. Et des mains étrangères avaient violé le secret de ces membres adorables! Et ce chef-d'œuvre de la nature, déchiqueté par le scalpel, avait été jeté en morceaux dans un panier!

Lorsqu'il regarda autour de lui, il s'aperçut qu'il se trouvait près du cimetière de San Martin. Sans y prendre garde, il était venu instinctivement vers les lieux qui avaient assisté aux premières joies de son amour. Il n'osa pas entrer dans la nécropole : tout ce qui éveillait l'idée de la mort lui était devenu odieux. Il s'éloigna par le chemin qu'ils avaient suivi ensemble, le soir où, après leur visite au cimetière, ils étaient allés souper dans une guinguette d'Amaniel et où elle s'était donnée à lui pour la première fois. Et ce fut comme un pieux pèlerinage. Il s'arrêtait, à chaque instant, pour mieux

goûter l'amère jouissance des souvenirs : c'était ici qu'il avait fait l'aumône à des mendiantes, en leur recommandant de s'enivrer pour célébrer son bonheur ; c'était là qu'avec de tendres mignardises Feli lui avait donné une orange à sucer... Il erra si longtemps autour de la guinguette que le cabaretier s'inquiéta, mis en éveil par l'aspect misérable de ce rôdeur.

Près du Canalillo, les souvenirs l'accablèrent, et il se laissa choir sur l'herbe roussie par le froid. Avec quelle tristesse atroce il revoyait la scène de son bonheur passé! L'hiver avait dénudé les arbres, la terre était aride, et les amandiers de la *Huerta del Obispo*, qui avaient fait pleuvoir leurs fleurs sur la tête de Feli, ressemblaient maintenant à des balais plantés en terre par le manche...

Isidro se releva et, chancelant comme un blessé, s'en fut à la recherche de sa grand'mère.

Zarathustra et la señora Eusebia l'écoutèrent en silence, mais ne partagèrent pas son émotion. « La fille du Mosco était morte? Que la volonté de Dieu soit faite!... » Et les petits vieux, se repliant dans leur égoïsme, paraissaient se sentir plus forts, plus heureux de vivre, à voir que la mort s'attaquait à la jeunesse.

La Mariposa ne pensait qu'à son arrière-petit-fils, lequel se portait à merveille. Peu lui importait le sort de la mère : elle ne s'intéressait qu'à l'enfant.

Isidro demeura chez les vieillards. Où aller? Sa lâche inertie était arrivée à l'extrême limite de l'indifférence. Il n'attachait plus de prix à rien.

S'il eût été croyant, il se serait fait moine, frère lai dans un couvent de trappistes ou ermite dans un désert. Il comprenait maintenant qu'on s'enfuît du monde, qu'on cherchât l'isolement farouche, et que, de désespoir, on s'abîmât dans l'ignorance et dans la foi.

Pourtant sa conscience le tourmentait. Ce qui lui était le plus cruel. ce n'était pas la mort de Feli, c'était l'abandon où il l'avait laissée. La pauvrette était morte seule, sans un regard de tendresse, sans une main qui serrât la sienne. Et son crime, à lui, était irréparable.

Ah! si Feli pouvait ressusciter, ne fût-ce qu'un jour, une heure!... Alors il ferait son devoir, et ensuite il serait plus

tranquille. Il accourrait près de la malade, l'assisterait jusqu'à la dernière minute, la couvrirait de baisers lorsqu'elle serait à l'agonie; et ainsi cette pauvre fille, dont toute l'existence n'avait été qu'un martyre, s'en irait de ce monde avec la consolation de se savoir aimée. Et, dût-il se procurer de l'argent par le vol, il lui achèterait un beau cercueil, lui épargnerait la fosse commune, préserverait ces restes chéris d'être profanés dans l'abattoir aux murs blancs où l'on dépèce les cadavres des misérables...

Telle était son idée fixe, obsédante. Mais, hélas! on ne meurt qu'une fois!

Au bout de quinze jours, il retourna à Madrid. A la Puerta del Sol, il aperçut de loin Nogueras qui se dirigeait vers San Carlos, et il eut envie de lui parler. Il éprouvait pour le docteur une sympathie nouvelle : comme celui-ci avait connu Feli, il croyait retrouver en lui un vague reflet de la morte.

Nogueras accueillit gaiement Maltrana. Eh bien! le veuf était-il consolé? Avait-il rencontré une autre amie, pour remplacer la défunte? Ah! l'incorrigible bohème! Comme on était heureux d'être libre, de pouvoir changer de femme comme de chemise, et de n'être pas astreint à des occupations déprimantes!...

Puis le docteur fronça les sourcils, comme pour ressaisir un souvenir, et il ajouta :

— Une chose curieuse, mon cher! Te rappelles-tu ce jour où je t'ai dit que la petite était morte? Eh bien, ce n'était pas vrai! Quand je suis arrivé à San Carlos, en rentrant de voyage, mon collègue m'en a donné la nouvelle. Il avait commis une erreur : il croyait qu'elle avait trépassé dans une crise; mais, de fait, elle s'en était tirée.

Maltrana fut frappé de stupeur, comme s'il assistait à cette résurrection qu'il avait rêvée tant de fois.

— Alors elle vit? — balbutia-t-il, devenu blême.

— Mais non, mon cher! Elle est morte tout de bon, une semaine plus tard. Je voulais te l'écrire; mais qui diable peut savoir où tu perches, avec cette vie que tu mènes? Elle est morte, et, cette fois, il n'y a pas d'erreur : j'ai vu son cadavre sur une table de l'amphithéâtre.

XIV

L'hiver touchait à sa fin. C'était comme une après-midi de printemps, avec un ciel bleu et limpide, avec un soleil d'une délicieuse tiédeur.

Maltrana traversa le pont de Ségovie et s'engagea sur la route d'Estramadure. Il était vêtu de noir. Le macfarlane, cette odieuse livrée de la misère, ne pendait plus à ses épaules. Le sort le traitait avec moins de rudesse, depuis qu'il était seul. Il travaillait, quelques revues acceptaient des articles de lui ; on lui donnait quelques traductions à faire. Il logeait dans une *casa de huespedes*, et il économisait ce qu'il fallait pour payer la nourrice de son enfant. Certes il ne vivait pas dans l'abondance ; mais il n'avait pas non plus à souffrir les angoisses et les privations de naguère. C'était le bien-être qui commençait, mais trop tard pour qu'il pût en savourer la douceur.

Tout en marchant sur le trottoir, le long duquel filait un ruisseau, il regardait distraitement les écriteaux des guinguettes suburbaines. Sur une cahute de planches, il lut cette pancarte : *Taverne d'Agustin, dit le Bolero. Portions à dix centimes.* En quoi pouvait bien consister ces portions-là ? Et il songea que, malgré la qualité plus que suspecte d'une telle cuisine, il aurait été bien heureux, un peu auparavant, de manger à si bon marché. Nombre de balcons exhibaient des enseignes d'artificiers, avec montres de pièces pyrotechniques et d'énormes pétards. C'était à croire que tous les artificiers de Madrid étaient venus s'installer dans ce faubourg. Au haut de la côte prenait fin la double rangée des maisons, quasi rustiques, salies par la poussière des charrettes, et la route s'allongeait à perte de vue, flanquée d'un côté par le mur interminable de la *Casa de Campo* [1], de l'autre côté par d'arides collines où commençait à poindre une orge triste, souvent foulée par les pieds des passants.

A cet endroit, le jeune homme quitta la grande route pour s'engager dans un sentier qui menait vers une masure bâtie au sommet de la colline des Corvos. C'était dans cette masure

1. « Maison de campagne. » — C'est un vaste parc royal, établi par Philippe II à l'ouest de Madrid.

que la nourrice de son enfant tenait une petite boutique. Cette femme causait devant sa porte, sous une treille à demi desséchée, dans une petite cour d'où l'on dominait toute la partie de Madrid qui regarde le fleuve.

Dès que la nourrice le reconnut, elle se leva et voulut aller prendre le bébé qui dormait, pour le montrer à son papa. Mais le papa n'y consentit point : il avait le temps d'attendre, et il verrait le petit quand celui-ci serait réveillé.

Il s'assit donc sur un banc, devant une table de planches disjointes, et il contempla le panorama merveilleux. La femme, par politesse, lui offrit une goutte d'eau-de-vie ; mais il refusa l'eau-de-vie avec un geste de répugnance. De l'eau, rien que de l'eau ! Il avait renoncé définitivement à l'alcool.

Et ils se mirent à causer. La nourrice dit que les affaires allaient mal. Les masures voisines n'étaient habitées que par de pauvres diables, qui croupissaient dans le plus complet dénuement. C'étaient des briquetiers, presque tous : ils n'avaient de travail qu'en été. Le reste de l'année, ils vivaient de privations et achetaient tout à crédit. Leur seule ressource était d'escalader les murs de la *Casa de Campo* et d'y cueillir des cardons qu'ils allaient vendre à Madrid. Dans ces conditions-là, non seulement il n'y avait rien à gagner, mais il y avait à craindre de perdre les économies que le mari, ancien musicien, avait faites au régiment.

— Regardez un peu, don Isidro, cet enfant qui monte, une bouteille à la main. Bien sûr, il n'apporte pas d'argent ; et pourtant il va falloir lui donner à crédit, sous peine de perdre d'un coup tout l'arriéré.

Cela dit, elle se leva et rentra dans la boutique, suivie du gamin, tandis que Maltrana demeurait absorbé dans la contemplation de Madrid.

La ville, vue de là, était admirable. En haut, le ciel limpide, sans un nuage, comme si les dernières pluies en avaient lavé l'azur, et tellement diaphane qu'il absorbait et faisait disparaître aussitôt la fumée des cheminées. En bas, sur les pentes qui descendaient au Manzanares, de profondes masses de végétation : les grands arbres du *Campo del Moro*[1], de la *Virgen*

1. « Le Champ du Maure. »

del Puerto[1], de la *Cuesta de Vega*[2]. La blanche agglomération des maisons se partageait, au delà du pont de Ségovie, et une ligne métallique, une barre horizontale et noire, unissait les deux parties de la ville : c'était le viaduc. En face, l'énorme édifice du Palais Royal, avec ses pilastres saillants qui coupaient les files noires des fenêtres. D'un côté, la colline du *Principe Pio*, couronnée de casernes. De l'autre côté, la coupole de San Francisco le Grand et le Séminaire. C'était vraiment une superbe capitale, une métropole prodigieuse. Églises, palais et casernes y dressaient orgueilleusement leurs magnifiques architectures et semblaient écraser de leur grandeur les modestes habitations qui les entouraient.

Ensuite le regard du jeune homme se porta en deçà du fleuve, sur de grands toits crevés de larges brèches, par où entraient le vent et la pluie. C'étaient des bâtiments abandonnés, qui servaient de refuge aux vagabonds. Un peu plus loin brillaient au soleil les couvertures de zinc rouillé et de vieux fer-blanc qui abritaient les masures des indigents. Car là aussi fourmillait la misère; de ce côté de Madrid aussi, sous les fenêtres des palais et des casernes, campaient des errants et des désespérés.

Alors il pensa aux chiffonniers de Tetuan, aux ouvriers des Cuatro Caminos et de Vallecas, aux mendiants et aux rôdeurs des Panuelas et des Injurias, aux gitanos des Cambroneras, aux briquetiers sans travail du faubourg qu'il avait devant lui, à tous les infortunés que l'orgueilleuse ville chassait de son sein et qui campaient à ses portes, vivant en sauvages, recourant pour leur subsistance aux moyens et aux ruses de l'homme primitif, s'accouplant dans la promiscuité du paupérisme, procréant sur le fumier ceux qui hériteraient de leurs haines et qui exécuteraient leurs vengeances.

La capitale. dominatrice et triomphante, opprimait de sa lourde majesté tout le reste. Elle riait, se détachant sur le bleu du ciel, riait par les vitrages de ses palais étincelants sous le soleil, par la radieuse blancheur de ses édifices, par la verdure gazouillante de ses jardins, par la sveltesse de ses tours et

1. « La Vierge du Port », ermitage et promenade, au bord du Manzanares.

2. « Côte de la Vallée », place plantée d'arbres, près de la cathédrale.

de ses églises; et elle ne voyait pas la multitude famélique dispersée à ses pieds, la horde qui s'alimentait de ses rebuts et de ses ordures. Elle était belle et sans pitié; elle repoussait loin d'elle la misère, en niait l'existence. S'il lui arrivait quelquefois de penser aux malheureux, c'était pour élever dans ses faubourgs des monastères où les images de bois étaient mieux traitées que les hommes en chair et en os, des couvents d'une grandeur monstrueuse, dont les cloches sonnaient dans le vide, sans que personne les entendît : car les pauvres, les désespérés ne comprenaient plus ce langage, accusaient de mensonge cette sonnerie surannée. Et, en réalité, ce n'était pas pour eux, c'était pour d'autres que ces cloches étaient mises en branle; ce qu'elles criaient, ce n'était pas l'appel de l'amour, c'était la forfanterie de la vanité.

Mais, un jour, peut-être, la horde famélique cesserait de demeurer immobile. et ces gueux, qui maintenant se glissaient dès l'aube à Madrid, viendraient s'y présenter en plein midi. Au lieu d'accepter les rebuts, ils exigeraient leur part; au lieu de tendre la main, ils commanderaient avec arrogance. Et alors les riches trembleraient de peur devant les faces menaçantes, devant les vêtements en loques, devant les regards louches et haineux, devant les folles et criminelles envies de destruction. Où donc ces monstres-là s'étaient-ils cachés jusqu'à présent? De quel antre surgissaient-ils? Apprenez, gens heureux, que vous viviez à côté d'eux sans le savoir. Ils campaient sous vos murs, passaient chaque matin devant vos portes, à l'heure où vous dormiez... Vous n'avez pas pris garde à eux, lorsqu'il en était temps encore...

Maltrana fut tiré de ces réflexions par un vagissement et par la voix de la nourrice :

— Viens voir ton papa, Isidrito. Fais-lui bonjour avec ta menotte...

Et le papa prit sur ses genoux ce paquet de chair molle, où les yeux se distinguaient à peine, brillants comme deux gouttelettes noires. Cela fleurait le lait aigre, et certaine odeur aussi, et les forts aromates au moyen desquels la nourrice prétendait combattre toute puanteur. Maltrana respirait ce parfum avec délices. Il baisa le bébé sur sa petite bouche sans dents, et il n'osa point essuyer la bave qui était restée à sa moustache.

Être père! contempler une prolongation de sa propre vie, un dédoublement de sa propre personnalité, un témoignage de sa propre existence, témoignage qui, des années après que Maltrana serait mort, continuerait d'affirmer qu'avait passé en ce monde un individu nommé Maltrana! Cette chair molle et douce comme le duvet, c'était la sienne : il y avait en elle quelque chose de son être, à lui, et aussi de l'autre qui, hélas! avait disparu pour toujours.

Que lui importerait désormais le sort des malheureux, la destinée de la horde misérable et les terribles conflits qui pourraient s'élever dans l'avenir? Ce qu'il y avait de plus urgent pour lui, c'était de vivre; et le meilleur de sa propre vie, il le serrait entre ses bras. La chaleur de ce petit corps lui inspirait une résolution égoïste et tenace. De tenir ainsi son fils, il se sentait plus énergique. C'était comme une arme qui lui donnait confiance et puissance. Il voulait que cet enfant fût du nombre des heureux et des forts. La rouille de sa volonté tombait en poussière. Il était un autre homme, et son audace considérait avec dédain tous les obstacles. Il se sentait capable de tout pour le bonheur de cet enfant. Il n'avait pour outil que sa plume; mais il en ferait un instrument de succès et de richesse. Il se jetterait en pleine lutte avec l'insolence du mercenaire. Foin des idées, des théories, des principes! Tout cela, ce n'était qu'illusion. Puisque la force et l'argent sont aujourd'hui les vrais maîtres du monde, ce qui importe, c'est d'acquérir l'argent et la force.

Et, regardant au fond de ces petits yeux ronds, étonnés et inexpressifs, qui le considéraient fixement, il disait en pensée à son fils :

« Tu arriveras, mon petit! S'il le faut, je marcherai à quatre pattes devant toi, pour t'ouvrir le chemin. Je pataugerai dans la boue; mais, toi, tu avanceras sans te salir. Et je ne serai plus lâche! Je ne me lasserai point à la peine; je ne t'abandonnerai pas comme j'ai abandonné ta pauvre mère. L'amour qui à cette heure naît en moi, c'est un amour solide comme l'acier! »

V. BLASCO-IBÁÑEZ

(Traduit de l'espagnol par G. HÉRELLE.)

UN EXAMEN DE RECRUES

Jusqu'à l'année dernière, seuls les jeunes soldats qui ne savaient ni lire ni écrire, ou qui savaient seulement signer leur nom, faisaient partie de la catégorie des « illettrés ». Ils étaient astreints, pendant la durée de leur service militaire, à suivre des cours organisés dans chaque unité par les soins des capitaines commandants. Le soir, généralement, un sous-officier s'efforçait de les initier aux mystères de l'alphabet et de l'écriture penchée. Dure besogne, et pour le maître qui n'avait souvent ni la patience ni les aptitudes pédagogiques nécessaires, et pour les élèves, qui tâchaient de comprendre les explications, parfois un peu baroques, qu'on leur prodiguait sur le ton du commandement. Les progrès étaient nuls ou à peu près, et les cours commencés en octobre ou en novembre, expiraient doucement lorsque le printemps ramenait la période des réveils à l'aube et des longues marches sur les routes.

On a fait mieux dans certains corps en confiant l'instruction de ces pauvres illettrés aux instituteurs primaires qui faisaient partie du contingent. Les résultats obtenus furent souvent excellents. Dans d'autres régiments, et c'est le cas à Paris depuis plusieurs années, les instituteurs appartenant aux écoles primaires situées dans le voisinage des casernes, bien que fatigués par leur rude tâche quotidienne, consacraient trois ou quatre fois par semaine deux heures de la soirée à enseigner

à lire et à écrire à ces écoliers de vingt ans. Là encore les résultats ont été bons, et nombreux sont les jeunes conscrits, qui, arrivés au régiment dans un état d'ignorance absolue, partent au bout de deux ans sachant lire et écrire couramment et ayant même acquis quelques notions d'arithmétique, de géographie et d'histoire.

Il a paru au législateur que ces efforts n'étaient pas suffisants, et la loi du 27 juillet 1910, « établissant un examen annuel de l'instruction primaire des conscrits », dispose que « chaque année les conscrits non pourvus de diplômes ou certificats d'instruction primaire et secondaire doivent, dès leur arrivée au corps, subir un examen destiné à constater leur degré d'instruction ». Pour les jeunes gens dont les épreuves auront été jugées satisfaisantes, il doit être organisé dans chaque corps de troupe des cours spéciaux d'instruction élémentaire. Cette loi a été complétée par une circulaire du ministre de la Guerre, insérée au *Journal officiel* du 10 octobre 1911. Aux termes de cette circulaire, « le but à poursuivre est de donner une instruction élémentaire à tous les hommes sous les drapeaux, qui en sont dépourvus, et de ne laisser aucun soldat rentrer illettré dans ses foyers à l'expiration de son service... On emploiera, pour donner l'instruction, les instituteurs sous les drapeaux. Les chefs de corps peuvent utiliser, pour l'instruction des hommes, toutes les œuvres relevant du ministère de l'instruction publique qui consentent à prêter leur concours ». La même circulaire décide que l'examen comportera trois épreuves écrites d'une durée de trois quarts d'heure chacune : « une courte rédaction sous forme de lettre du genre le plus simple et le plus pratique, dont le sujet est emprunté aux circonstances de la vie journalière; la solution de trois petits problèmes de calcul usuel; la réponse à quelques questions très simples d'histoire de France, de géographie de la France et d'instruction civique ».

Dans le régiment auquel j'appartiens, l'examen a eu lieu quelques jours après l'arrivée du nouveau contingent; on a demandé aux recrues d'écrire une lettre à leurs parents où ils diraient les impressions que leur vie nouvelle avait produites sur eux; de relater les grands faits de l'histoire de France

depuis 1870. Enfin on leur a posé la question : « Pourquoi êtes-vous soldats ? »

Lorsqu'on m'apporta pour les juger les feuillets péniblement remplis par les jeunes soldats, j'avoue que j'eus la pensée qu'on m'imposait une corvée sans intérêt. Mais, tout de suite, je fus frappé de la netteté avec laquelle ces jeunes gens s'exprimaient et, après quelques minutes, profondément ému par les nobles sentiments qu'ils exprimaient.

La lecture de ces lignes, tracées par des doigts plus habitués à manier la bêche ou l'outil que la plume, me révéla l'âme de cette jeune génération. Mon émotion fut d'autant plus vive que nous venions de passer des semaines angoissantes.

Ce sont ces lignes que j'apporte ici, écrites par les plus humbles enfants de la nation ; leurs pères, ouvriers ou paysans, les ont envoyés à l'atelier ou aux champs dès l'âge de dix ans, afin qu'ils pussent commencer à gagner leur vie. Ces jeunes gens ne sont même pas des primaires ! Mais leurs réponses aux questions posées, avec leurs fautes innombrables de français et d'orthographe, ont une autre valeur que les phrases quelque peu emphatiques qu'auraient pu trouver des jeunes soldats plus instruits. Ils ont écrit sans chercher d'autres mots que ceux de leur langue journalière et c'est une preuve de leur sincérité.

Les uns sont nés dans les départements de Seine-et-Marne, du Loiret, du Loir-et-Cher ; quelques-uns en Bretagne, d'autres sont des ouvriers parisiens mariés dont la femme et les enfants habitent Paris. Malgré cette diversité d'origine, les réponses aux questions posées ont été semblables ou à peu près. Et toute idée d'entente préalable doit être écartée, l'examen ayant été passé dans chaque unité le même jour, à la même heure et dans des locaux très éloignés les uns des autres.

Pour comprendre les réponses faites à la première question posée, il faut savoir que le régiment d'infanterie auquel ces jeunes soldats appartiennent, est installé dans des casernes construites récemment et pourvues d'un grand confortable. Ils ont admiré la propreté des locaux ! Les parquets cirés des chambres surtout les ont étonnés.

T..., boulanger, de la Manche, décrit « le parquet qui

est tré bien tenut c'est cirait enfint cest unne glasse ». M..., employé de magasin, du Loiret, s'extasie : « J'aie trouvé ça beau les chambres cest parqueté et ciré partout sous les lits et on cire chacun son tour car ce nest rien mais faut lentretenir ».

Les lavabos voisins des chambres sont aussi fort appréciés. R..., ajusteur-mécanicien, du Loiret, dit à ses parents : « A côté de la chambre il y a des lavabeau avec de grandes glaces pour pouvoir se laver dans le genre de ceux qu'il y a à la gare de Lyon ». O..., carrier, de Seine-et-Oise, ne se sent pas d'aise : « Ses avec une joie que je vous diraie come ses propre les chambre son sirer nous avont des lavabo quon ne peut se figurer come cest propre des glaces des cuvetes ». Un autre, L..., domestique agricole, dans la Manche, constate : « Nous avon des lavabot pour se nettoyer très beau auprès de celui de chez nous. »

Evidemment, ces jeunes gens sont arrivés à la caserne avec l'idée qu'elle était un lieu redoutable, où les attendaient toutes sortes de tourments : brimades d'anciens, brutalités de sous-officiers, dureté des officiers. Il est bien étrange que l'on ne connaisse pas encore dans notre pays le grand progrès de nos mœurs militaires. Probablement les soldats en permission ou libérés s'amusent à raconter des histoires pour étonner les naïfs, et se vanter d'exploits imaginaires accomplis par eux dans la lutte contre la discipline. Toujours est-il que pas un seul des jeunes soldats dont j'ai eu les copies entre les mains n'omet d'écrire qu'il est étonné d'avoir un bon sergent, des caporaux bienveillants, des anciens qui ne le briment pas! Voici encore une série de témoignages :

C..., garçon épicier, de Seine-et-Marne, écrit : « Les gradés sont très gentis avec les jeunes soldats il ne sont pas comme je le croyait, les anciens ne nous font pas les misères que l'on disait car il sont les premier a nous montrer ce que l'on a de besoin. » C..., jardinier, du Loiret : « J'ai trouvé les gradés très aimables mais sericu faut les écouter, les anciens soldats sont très dévoués pour moi quand je leur demande un renseignement ils sont tou de suite à moi pour mexpliquer ce que je leur demande enfin je n'ai pas à me plaindre de mes

anciens. » M..., tisserand, du territoire de Belfort : « Les anciens soldats sont tous bons pour moi ce n'est pas comme ont me disait toujours que tous les anciens fesaient des misères aux bleus cela n'est pas vrai. » B..., charcutier, du Loiret : « Les anciens soldats ne sont pas si terribles quon nous les montrait avant d'aller au régiment ils nous montrent à faire notre ouvrage. » L...., meunier, du Finistère : « Les gradés se montre envers les jeunes soldats complesent les anciens soldats se montre envers les jeunes soldats très gentis et leur font voire ce que les gradés recomende tous les jours, la vie journalière est très bien. » D..., cuisinier marié, de Paris : « Les gradés comme je lai vue nous commande avec bontée les anciens se montre très genti avec nous. Quand à la vie elle est très régulière, pour un jeune homme c'est suremen un bien que de servir la patrie dans des conditions pareils. » D.... charretier, de Seine-et-Marne : « Je suis trait content de mes anciens à la chambre. Je suis aussi content de mes gradés à la chambre et suis content d'être soldat pour porter le sac et le fusil, et le monde de mon pays di celui qui n'ait soldats n'ait un homme. » B..., mécanicien-ajusteur, de Seine-et-Oise, dans une lettre à sa mère : « Je suis arrivée au corps le cœur bien gros. Mais enfin que veux-tu, à la caserne nous somme bien naturelement ce n'est pas la même vie mais nous n'avons pas à nous plaindre s'il falait écouté ce que l'on dit il n'y a rien de vraie. Les anciens sont bons ils sont au petit soins pour nous. » B..., charretier, du Loiret : « Les ansciens soldats nous ont pas fait aucune malice au contraire le premier jour il nous on monter notre paquetage et pui ils nous ont encouragée. » D..., plombier, de Seine-et-Oise : « Quand aux enssiens soldats ils comprennent ce que les autres ont été pour eux, est ils sont avec nous ce que lon a étés pour eumême. » Enfin, pour clore cette liste de citations que je pourrais allonger, C..., cardeur de matelas, du Loiret, déclare : « Les anciens soldats sonts de vrai fraires pour nous on nous disait qu'il nous faisait des farces et un tas d'autres bêtise et bien c'est pas vrai ! »

Les réponses faites à la question d'histoire, — quels sont les grands événements de l'histoire de France depuis 1870? —

ont été par contre médiocres ou déplorables. La plupart de ces jeunes gens connaissent l'héroïque charge des cuirassiers de Reischoffen et presque tous parlent de la trahison de Bazaine. Quant aux autres événements de la guerre, ils les ignorent, et plusieurs citent la défaite de Waterloo parmi les désastres éprouvés par nos armées pendant l'année terrible. Les expéditions coloniales récentes, Dahomey, Madagascar, Maroc, sont indiquées par la plupart. Mais la conquête du Tonkin est déjà bien oubliée, et aucun ne mentionne l'occupation de la Tunisie non plus que notre expansion en Algérie.

La dernière question était donc : « Pourquoi êtes-vous soldat? » J'avoue que je ne m'attendais pas à trouver dans *toutes* les copies une affirmation aussi nette de l'obligation pour chaque citoyen de contribuer à la défense de la patrie. Souvent, dans des conversations avec de jeunes soldats nouvellement incorporés, je leur avais demandé s'ils savaient pourquoi ils étaient venus passer deux années au régiment. Les réponses ne variaient guère, « parce que c'est la loi », disaient la plupart, « pour faire comme les autres », répondaient même quelques-uns. Cette année, j'ai senti qu'il y a eu quelque chose de changé dans notre pays, et c'est avec une joie profonde et une émotion véritable que j'ai lu sur *toutes* les feuilles cette réponse : « Pour défendre la Patrie. » Dans les conversations avec leurs parents et leurs amis, quelques jours avant de quitter leurs foyers, ils avaient entendu parler de l'éventualité d'une guerre, et beaucoup d'entre eux en partant pour le régiment pouvaient croire avec quelque raison qu'ils ne reverraient plus les êtres chers qu'ils quittaient. Ils ne venaient pas au régiment, comme leurs aînés, parce que « c'est la loi » ou « pour faire comme les autres ». Ils arrivaient préparés à remplir leur devoir, à « défendre la Patrie ». Le grand souffle patriotique qui aux moments de crise groupe, en France, toute la nation autour de ses drapeaux, venait de passer sur ces âmes de vingt ans.

Il me faudrait citer ici les trois cents réponses que j'ai eues entre les mains; je me bornerai à quelques-unes, prises comme exemples : T..., cultivateur, du Loir-et-Cher : « Je somme soldat pour en cas de guerre défendre la Paterie du

danger de l'ennemi qui songe à nous attaquer. » C..., peintre en bâtiments, marié, de Paris : « L'on est soldat pour défendre la Patrie s'il arrivait un cas de guerre on se leverait tous sous le drapeau Français. » L..., domestique agricole, de Seine-et-Marne : « On est soldat pour empêcher l'étranger de prendre notre pays. » F..., cultivateur, du Loir-et-Cher : « On est appellé pour deux ans au service millitaire pour assurer la cecurité de la France et soutenir ses biens en tems de danger. » C..., jardinier, du Loiret : « On est soldat pour défendre la Patrie quand je serai devant l'ennemi jamais je ne reculeré je marcheré toujour en avant. » C..., cultivateur, de Seine-et-Marne : « On est soldat pour devenir un bon citoyen capable de défendre son pays si jamais on l'attaque. » G..., serrurier, marié, de Paris : « On est soldat pour apprendre à servir son pays, pour être un bon soldat français, pour apprendre à servire la patrie et à savoir la défendre le plus savamment possible en cas d'attaque des ennemis. » C..., cultivateur, du Loir-et-Cher : « Lon est soldat pour faire sont devoir de Français, aimer la Patrie, la servir et verser son sang si un jour elle est en danger. » F..., maçon, du Loiret : « On n'est soldat c'est pour deffendre sa patrie en ca de dangé si elle était ataqué être soldat se nest un métier c'est un devoir et un honneur que lon doi à la Patrie. »

Et je pourrais continuer ainsi à accumuler les citations pendant des pages!

Ce qui prouve bien que nos jeunes soldats avaient participé à l'émotion des dernières semaines et qu'ils en savaient la cause, c'est une idée nouvelle exprimée, non plus par tous, mais par un assez grand nombre, celle de défendre non seulement le sol de la France, mais aussi les colonies!

B..., charretier, de Seine-et-Marne : « On n'est soldat pour servir la Patrie et deffendre la France et nos colonies contre nos ennemis qui sont toujours prêts à nous chercher la guerre. » L..., jardinier, de Seine-et-Oise : « On est soldat pour defendre son pays et pour le respect de nos colonies. » F..., peintre en bâtiments, du Loir-et-Cher : « Je suis soldat parce que je veux deffendre mes drois, notre territoire nos colonies en un mot tous mes drois de citoyen français. » B..., domestique

agricole, de Seine-et-Marne : « Lon ai soldat pour defendre la patrie, pour defendre notre territoire, pour defendre et pour conservé notre colonie africaine. » B..., domestique agricole, du Loiret : « On est soldat pour defendre ses biens, sa liberté et les colonies et pour défendre le drapeau. » G..., manouvrier de la Manche : « Nous devons, nous autres soldats travailler pour maintenir les droits de la France dans toutes ces belles colonies qui sont une grande richesse. » P..., charpentier en fer, de Paris : « On est soldat pour défendre nos terres françaises et nos colonies. » S..., marbrier, du Loiret : « Nous sommes tous soldats pour deffendre ses belles colonies en plus de notre pais et pour conserver nos libertés que nous avons chez nous plus que dans n'importe qu'elles nations et nous encourageons les jeunes à faire de bons soldats bien disciplinés prets à sauter sur l'ennemi en cas d'invasion étrangère pour la spoliation de nos droits et de nos foyers. »

Enfin, beaucoup de jeunes recrues semblent reconnaître la nécessité, pour les soldats, d'être employés à maintenir l'ordre à l'intérieur du pays. Il faut dire que ce sont surtout les cultivateurs, les ouvriers agricoles, les domestiques de ferme, en un mot les ruraux qui acceptent le plus volontiers ce pénible devoir.

D..., charretier, de Seine-et-Marne : « La France nous apele pour être soldat en cas que notre patrie soit en danger et de la protégée de son mieux ou bien encor en cas de révolutions ou des grèves de manière à mettre la paix dans notre pays. » B..., domestique agricole, de Seine-et-Oise : « On ai soldat pour servir la Patrie et deffendre la France et pour les villes de France en cas de grève pour mettre l'ordre et la paix. Si i ni avait pas des soldats il ni aurai pas d'ordre dans les villes. » L..., cultivateur de la Manche : « Pour servir sa Patrie, la defendre en cas d'attaque et le maintien de l'ordre public. » C..., mécanicien, du Loiret : « On est soldat parce qu'il faut qu'il y ait une force armée pour defendre la Patrie et aussi pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité publique. » B..., charretier, de Seine-et-Marne : « On est soldat pour deffendre la Patrie et donner la pais et la sécuritée dans tous les pays en

tems de grèves comme il y en a souvent. » P..., charron, de Seine-et-Marne : « On est soldat pour defendre sa Patrie contre des autres puissances et maintenir l'ordre en cas de grève et d'autre manifestation. » B..., mécanicien-ajusteur, de Seine-et-Oise : « On est soldat pour défendre ses biens, ses droits, sa Patrie; riche ou pauvre nous avons tous quelque chose à défendre. C'est aussi pour remettre la rumeur publique pour les grèves ou pour n'importe quoi que ce soit. » C..., cultivateur, du Loir-et-Cher : « On est soldat pour defendre sa Patrie, et s'il y avait pas de soldat le peuple se soulevrait et il n'y aurait pas d'ordre et s'il y avait quelle que choses dans une ville ou bien dans l'autre il n'y aurait plus moyen de si connaître. »

Ainsi, je constate dans mon régiment, que des jeunes gens venus de pays différents et dont les professions sont diverses, et qui ne sont pas entendus préalablement, ont exprimé des sentiments identiques : ils aiment leur patrie, ils veulent défendre son sol, son empire et l'ordre public.

Et certainement ce régiment n'est pas une exception dans l'armée. Il y a des raisons de croire que les sentiments de mes recrues sont ceux de toutes les recrues de France. au moins de la très grande majorité. Dans la crise qui vient de finir, le pays tout entier a montré sa résolution de défendre sa vie et son honneur. Il n'a pas fait de gestes de forfanterie et de provocation. Il a seulement signifié à qui de droit : « Quand vous voudrez. » Et « qui de droit » a compris. Or, mes jeunes gens ne sont pas non plus des fanfarons ni des provocateurs. Ils ne parlent pas d'attaquer, ils disent « défendre » : mais à cela, ils sont parfaitement résolus. N'ai-je pas le droit de conclure que les braves garçons dont j'ai lu les naïves copies témoignent d'un état d'esprit national rassurant et noble? J'avais bien tort décidément de croire que ce serait une corvée, de lire ces humbles feuillets. J'y ai trouvé la preuve qu'il y a quelque chose de changé en France, ou plutôt que l'action des sophistes déclamateurs et des utopistes n'a pas changé la France.

LIEUTENANT HERLAUT

NOTRE ÉTAT FINANCIER

Rien ne démontre mieux les dangers du régime parlementaire, tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, que la discussion des lois de finances. Des interpellations sans fin et des motions sans nombre en ont naguère prolongé la durée à ce point qu'il fallut avoir recours à sept douzièmes provisoires pour venir à bout du budget de 1911. Le seul résultat de tant de discours sur les sujets les plus divers a été d'aggraver les charges publiques. En principe, les députés n'ont plus le droit de proposer des amendements qui aient pour objet des accroissements de crédits. Mais ils ont trouvé le moyen de tourner l'article du règlement qui le leur interdit par le moyen des « projets de résolution » : au cours du débat financier qui a commencé au mois de novembre 1910 pour ne s'achever qu'au mois de juillet 1911, ils ont voté quatre-vingt-dix de ces motions improvisées dont la plupart n'avaient d'autre but que de satisfaire des intérêts particuliers aux dépens de l'intérêt général. Par contre, la Chambre des députés manifeste l'intention d'examiner très rapidement, cette année, le budget de 1912 et d'adopter presque sans débat les propositions qui lui sont faites.

Un ministre des Finances de la Restauration faisait déjà remarquer que « les Chambres devaient consentir l'impôt, et non l'offrir ». Aujourd'hui, c'est le contraire qui se produit.

Le Parlement provoque des accroissements de crédits et, par suite, des impôts nouveaux, soit directement par voie d'amendements ou de motions, soit indirectement, en votant des projets de loi dont il ne consent pas à prévoir les conséquences financières. Sans doute, il arrive qu'un membre du gouvernement prenne la défense du crédit de l'État; mais, mollement appuyé par le rapporteur général du budget et attaqué par la plupart de ceux qui devraient le soutenir, s'il résiste une première fois, il est condamné à céder la seconde, et il cède. Combien de ministres des Finances ont déclaré, avant la discussion du budget, qu'ils soutiendraient leurs projets avec fermeté et qui, au cours de cette même discussion, ont été contraints de les abandonner!



Là est la cause de cet accroissement continu des dépenses de l'État, dont les périls éclatent enfin à tous les yeux, mais qui semble préoccuper beaucoup moins le Parlement que l'opinion publique. D'après l'exposé des motifs du budget de 1912, voici les chiffres de ces accroissements :

Les dépenses publiques, explique le ministre des Finances, ont suivi, depuis le début de ce siècle, une progression singulièrement rapide et qui peut paraître inquiétante. Le budget de l'exercice 1901 s'élevait à 3 554 millions; trois ans plus tard, nous le retrouvons à un chiffre encore peu éloigné, à 3 565 millions : on a bien absorbé le bénéfice de la conversion des rentes 3 1/2, lequel s'élevait à 34 millions, mais, somme toute, l'effort que doit subir le contribuable est à peine accru. Puis la poussée des dépenses s'accentue; dès l'année suivante, l'augmentation est de 58 millions; elle atteint 86 millions en 1906 et 124 millions en 1907; en 1908, c'est une étape nouvelle de 77 millions; l'année suivante, par un bond de 95 millions, nous dépassons la ligne des 4 milliards; à son tour, le budget de 1910 accuse un accroissement de dépenses de 180 millions; celui de 1911 est voté avec un relèvement apparent de 201 millions, qu'il convient de réduire d'une somme de 45 millions représentant les crédits extraordinaires qui s'y trouvent incorporés, et de ramener à 156 millions. Enfin, cette année même, nous vous présentons un budget de 4 503 millions qui accuse, par rapport au

budget voté de 1911, une majoration apparente de 117 millions et une majoration réelle de 173 millions.

Tout compte fait, malgré l'économie de 34 millions provenant de la conversion de 1902 et aussi malgré l'inscription au budget annexe, où elles sont gagées par l'émission d'obligations amortissables, des dépenses d'établissement du réseau de l'État, le budget général est passé de 3 554 millions en 1901 à 4 503 millions en 1911 : soit, à 51 millions près, une augmentation d'un milliard.

Parmi les augmentations de crédits les plus importantes, se trouvent les dépenses de la Guerre, de la Marine et des Colonies, dont le total atteint aujourd'hui 1 431 964 000 francs, soit 320 millions de plus qu'en 1901 ; viennent ensuite les dépenses sociales qui s'élèvent à 179 591 000 francs, au lieu de 14 501 000 francs en 1901 : puis les frais de régie des Postes, Télégraphes et Téléphones qui s'élèvent à 328 965 000 francs, au lieu de 196 977 000 francs en 1901 ; les garanties d'intérêts et le déficit des chemins de fer de l'État, évalués à 110 435 000 francs, au lieu de 43 410 000 francs en 1901. Nous relevons encore dans les tableaux si intéressants que le ministre des Finances a fait distribuer aux Chambres, le 7 novembre dernier, les chiffres suivants : les pensions militaires ont passé, en dix ans, de 149 millions à 182 ; les pensions civiles, de 79 millions à 117 ; les pensions diverses de 16 millions à 23 ; les dépenses de l'Instruction Publique, de 206 à 297 millions ; les primes à l'Agriculture, à la Marine marchande et autres, de 31 millions à 51 ; etc.

Nous ferons remarquer, en passant, que les tableaux du ministre des Finances, exacts sans doute à l'heure où il les publiait, ne le sont plus aujourd'hui. La catastrophe de la *Liberté* et le scandale des poudres vont exiger des accroissements de crédits pour la Marine et pour la Guerre. Les modifications que le ministre du Travail propose à la loi sur les retraites ouvrières vont nécessiter l'ouverture de nouveaux crédits. Enfin, tout le monde sait que le total des garanties d'intérêts dues aux compagnies de chemins de fer va considérablement augmenter par suite des charges récentes qu'on leur a imposées : le ministre des Finances l'a d'ailleurs reconnu, puisqu'il a déjà demandé, sur ce chapitre, pour l'exercice prochain, un supplément de crédits de 6 700 000 francs.



Comment justifier cette formidable augmentation de dépenses? On peut le faire, dans une certaine mesure, quand il s'agit des frais de régie d'exploitations industrielles ou de perception d'impôts; l'importance s'en est assurément accrue depuis 1901. Il est clair que les frais de régie des Postes, des Télégraphes et des Téléphones, par exemple, dont les recettes n'atteignaient que 255 millions en 1901, ne peuvent pas être les mêmes en 1912, avec des recettes évaluées à 372 millions. Toutefois les dépenses d'exploitation des P.-T.-T. sont sensiblement plus lourdes, toutes proportions gardées, qu'il y a dix ans; elles atteignent 90,98 p. 100 des recettes, tandis qu'elles ne s'élevaient qu'à 79,16 p. 100 en 1901. Et cette augmentation de dépenses ne correspond nullement à une amélioration de ce grand service qui subit, plus encore que les autres, les effets du désordre général. En dépit de l'intelligence et des efforts du sous-secrétaire d'État qui les dirige, les P.-T.-T. ne donnent qu'une médiocre satisfaction à leur immense clientèle. Le service des Téléphones, notamment, provoque des plaintes sans nombre; de même que celui des Postes et des Télégraphes, il est moins bien organisé en France qu'en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, et surtout en Suisse où les dépenses sont cependant beaucoup moins élevées et les tarifs plus bas.

Les mêmes critiques sont justement adressées à toutes les exploitations de l'État, monopole des allumettes, des tabacs, des poudres, et surtout des chemins de fer rachetés. Afin d'échapper aux critiques de la Cour des Comptes, l'administration des chemins de fer de l'État lui a fait parvenir très en retard, cette année, la comptabilité de l'exercice 1909; la Cour a dû, par suite, remettre à l'an prochain l'examen de ces comptes. Or, de 1909 à 1912, trois ministres des Travaux Publics, au moins, se seront succédés au pouvoir et plusieurs directeurs du réseau auront été remplacés : qui sera responsable? Voici en quels termes le désordre de la comptabilité de l'Ouest-État est dénoncé par le rapporteur général du

budget, qui n'en reste pas moins un partisan convaincu du rachat :

Il est indispensable, dit-il[1], que l'Ouest-État apporte de l'ordre dans ses finances. Nous manquerions à tous nos devoirs en ne signalant pas que nous nous sommes trouvés en face d'un budget inexistant, d'une administration qui ne connaissait pas, le 20 octobre 1911, l'effectif exact de son personnel et qui ne pouvait, par conséquent, à l'heure où la Commission du budget s'est séparée, établir aucune prévision sérieuse pour ses dépenses de 1912. Il a fallu que la Commission du budget, pour en finir, adoptât à titre provisoire, en ce qui concerne les chapitres du personnel, les propositions contenues dans le projet de loi déposé par le Gouvernement. Un tel désordre est inconcevable. Il ne fait malheureusement que trop prévoir un prochain et lourd cahier de crédits supplémentaires pour 1911 et un accroissement corrélatif des crédits actuellement prévus pour 1912[2].

D'autres accroissements de crédits peuvent, il est vrai, mieux se justifier. Les dépenses de la Guerre et de la Marine sont de ce nombre. Toutefois, il faut bien rappeler que les erreurs et les négligences commises par des ministres de la Guerre et de la Marine, dont il est inutile de rappeler les noms, ont coûté très cher au budget. La première alerte du Maroc est survenue, il y a six ans, en pleine période de désorganisation militaire ; il a fallu engager à la hâte et dans la fièvre deux cents millions de dépenses pour protéger nos frontières : malgré les milliards consacrés depuis tant d'années, si notre sécurité ne fut pas assurée, il faut bien que les départements intéressés aient manqué à leurs devoirs L'étendue des sacrifices matériels imposés au pays par certaines imprévoyances est considérable ; mais les dommages moraux en furent plus grands encore : nous avons traversé, depuis six ans, plus d'un moment d'inquiétude, parce que les crédits énormes mis à la disposition de la Guerre et de la Marine ont été mal employés.

1. *Rapport général du budget de 1912*, p. 104.

2. Il est vraiment étrange que, après avoir fait cette constatation, le rapporteur général propose de diminuer de 2 millions et demi le budget des dépenses de l'Ouest-État. Il n'a fait cette proposition, il est vrai, que dans le dessein de réaliser des économies permettant d'équilibrer le budget de 1912. Mais il aurait dû les chercher ailleurs puisque, de son propre aveu, les crédits réclamés par cette administration seront déjà insuffisants.

En passant en revue les diverses augmentations de dépenses qui se sont produites depuis dix ans, il est aisé d'y découvrir bien d'autres exemples de prodigalités et de gaspillages. Nous signalerons, notamment, l'incroyable abus des mises à la retraite des fonctionnaires. Beaucoup, sans y avoir droit, jouissent d'une pension importante qu'on leur accorde généreusement sous prétexte qu'ils ont contracté certaines « infirmités » au cours de leur carrière administrative : or ces prétendues « infirmités » ne les empêchent pas de devenir ministres ou d'occuper dans de grandes sociétés industrielles ou financières des situations de l'ordre le plus élevé et largement rémunératrices. D'autres fonctionnaires, et c'est le cas le plus fréquent, sont mis à la retraite simplement parce qu'on a besoin du poste qu'ils occupent pour l'attribuer à un ami politique ou au protégé d'un député influent. Il faut d'autant moins s'étonner de l'accroissement des dépenses relatives aux pensions civiles ou militaires que l'État augmente sans cesse ses attributions et par suite le nombre de ses fonctionnaires.

Nous relevons à cet égard dans les tableaux publiés par le ministère des Finances[1], des chiffres fort édifiants. Le nombre des fonctionnaires rétribués sur le budget de l'État s'élève aujourd'hui à 644 339 et celui des fonctionnaires rétribués sur le budget des départements et des communes, à 278 094, soit au total 922 433 fonctionnaires, sans compter, il est vrai, les agents rétribués sur les budgets locaux des Colonies au sujet desquels le ministère compétent « n'a pu fournir dans les délais utiles », nous assure-t-on, les indications nécessaires; sans compter non plus les 60 ou 70 000 agents des chemins fer de l'État. Cette statistique des fonctionnaires est, d'ailleurs, incomplète et inexacte. Le ministère des Finances a fait une erreur de calcul qui s'explique, il est vrai, par la hâte avec laquelle a été élaboré, pendant les dernières vacances parlementaires, le projet du budget de 1912. Le nombre des fonctionnaires ou agents rétribués par les départements et les communes dans les services qui dépendent du ministère de l'Intérieur, ne s'élève pas, comme on l'annonce, à 241 668, mais bien à 295 095. Pour s'en rendre compte, il suffit d'addi-

1. Pages 170 et 171.

tionner les chiffres portés dans la colonne « des observations », laquelle renferme la « décomposition » du nombre total des fonctionnaires dont nous parlons. Il y aurait, en effet, d'après cette décomposition, 58 579 fonctionnaires rétribués sur les budgets départementaux ; 191 750 fonctionnaires rétribués sur les budgets communaux ; 32 980 fonctionnaires de la Préfecture de la Seine et 11 786 agents de la Préfecture de police : cela fait bien, au total, 295 095 fonctionnaires et non pas 241 668. Il faudrait donc ajouter 53 427 unités au chiffre total des fonctionnaires, ce qui le porterait à 975 860. En y comprenant les agents des chemins de fer de l'État et ceux des Colonies, on dépasserait certainement le chiffre total de 1 100 000 fonctionnaires ou agents. Rappelons que chaque fois qu'il a été question de restreindre l'importance de cette armée immense de salariés de l'État, les députés d'arrondissement s'y sont opposés avec la dernière énergie. Quand le ministère des Finances a voulu diminuer le nombre des perceptions et recettes particulières, il s'est heurté à une résistance opiniâtre et des désordres sérieux ont éclaté dans les villes menacées de cette dépossession.

Nous savons la nécessité des « œuvres sociales » qui s'imposent aujourd'hui à tous les gouvernements. « Que d'œuvres accomplies, déclare le ministre des Finances : 1 million et demi pour l'assistance médicale, 7 millions pour la mutualité, 9 millions pour l'enfance secourue, 58 millions pour les vieillards et les infirmes, 85 millions pour les retraites ! A 4 millions près, toute l'augmentation des dépenses sociales (167 millions) est là. » Mais, il faut bien, et, dans l'intérêt même des œuvres sociales, se préoccuper des conséquences financières. Les 85 millions destiné actuellement aux retraites ouvrières ne sont qu'une amorce et personne ne peut prévoir le nombre de nouveaux millions que nécessiterait l'application intégrale d'une loi mal rédigée et au fond impopulaire ; car on sait qu'il a fallu se livrer, auprès des ouvriers et des paysans, à un véritable racolage ; il a fallu les inciter, par mille moyens, à se faire inscrire sur le grand livre des pensionnaires de l'État, et ainsi l'on a pu obtenir péniblement que le sixième environ des « assujettis » voulût bien con-

tracter un engagement de versement. Après avoir de la sorte recueilli, d'après le rapporteur général du budget, 2 186 000 signatures on a décidé, « d'inscrire d'office » sur les registres administratifs les noms de 4 052 801 citoyens des deux sexes qui avaient le droit d'y figurer, mais qui n'ont pas voulu en faire usage et qui refuseront probablement à verser la moindre somme. Qu'arriverait-il le jour où plus de six millions de Français bénéficieraient déjà des avantages de la loi sur les retraites? Où trouverait-on l'argent pour accroître de plusieurs centaines de millions les crédits affectés aux retraites?



Les budgets, répète-t-on sans cesse, doivent s'équilibrer par des ressources normales, certaines et permanentes. Ce principe évident et toujours affirmé dans les documents financiers distribués aux Chambres n'en a pas moins été violé, depuis dix ans, d'une manière à peu près constante. Selon la détestable méthode adoptée en Allemagne, on a autorisé le ministre des Finances à couvrir le déficit des budgets de 1902, 1903, 1904, 1906, 1907, 1908, 1909 et 1911 par des émissions d'obligations à court terme. Fort heureusement, d'importantes plus-values de recettes ont permis de ne faire qu'un appel limité à ces emprunts irréguliers; mais il n'en a pas moins été nécessaire de créer en 1907, 1908, 1909, et 1911 une série de taxes nouvelles dont le produit a été évalué à 252 907 700 francs. A quel expédient pouvait-on recourir pour mettre en équilibre le budget de 1912, dont les prévisions de dépenses s'élevaient à plus de 4 milliards et demi, soit à environ 180 millions de plus que celles de 1911? On a songé à frapper les becs de gaz, d'électricité et d'acétylène d'une taxe évaluée à 15 millions, sous prétexte que l'éclairage par le gaz, par l'électricité et par l'acétylène était moins lourdement taxé que l'éclairage par le pétrole. Mais ce nouvel impôt, d'ailleurs insuffisamment productif, a soulevé de si légitimes protestations de la part des commerçants parisiens qu'on a dû y renoncer. Par contre, la commission du budget n'a pas hésité à approuver l'expédient assurément ingénieux qu'a proposé le ministre des Finances pour

éviter, provisoirement, des emprunts ou des impôts nouveaux. Elle a décidé, comme le fera certainement le Parlement, de faire état, dans le budget de 1912, du remboursement des avances consenties par l'État, au titre de la garantie d'intérêts, à la compagnie des chemins de fer de l'Est. Grâce à une gestion excellente et au développement économique de la région qu'elle dessert, cette compagnie remboursait, chaque année, au Trésor, conformément aux clauses de la convention de 1883, une partie de sa dette. On lui a demandé de la rembourser en une seule fois, au cours de l'an prochain : elle y a consenti, en échange de quelques menues compensations. Par suite, le budget de 1912 bénéficiera d'une ressource tout à fait « exceptionnelle » de 155 millions et pourra s'équilibrer, au moins sur le papier, sans qu'il soit besoin d'imposer aux contribuables de nouveaux sacrifices.

Aucune critique sérieuse ne peut être faite à la convention nouvelle qui vient d'être conclue entre le ministre des Finances et la compagnie de l'Est. Satisfaisante pour les deux parties, elle démontre une fois de plus au public et aux Chambres qu'il est plus avantageux pour l'État de se mettre d'accord avec les compagnies de chemins de fer que de leur déclarer la guerre ou de les racheter. Mais est-il possible d'admettre que le remboursement anticipé d'une dette à long terme serve à équilibrer le budget d'un seul exercice? S'agit-il, en l'espèce, d'une ressource « normale et permanente »? Évidemment non, et le simple bon sens indique que les 155 millions de la compagnie de l'Est auraient dû être employés à amortir la dette publique, ou à rembourser une partie des obligations à court terme qui ont été émises pour faire face aux déficits du passé et dont le montant en circulation s'élevait, au 31 décembre dernier, à à la somme de 258 millions. Mais, dans ce cas, l'équilibre du budget de 1912 eût été irréalisable : on a mieux aimé l'établir par un expédient, en profitant d'une circonstance indépendante de la volonté des pouvoirs publics.

Comment fera-t-on, plus tard, pour solder des dépenses de 4 milliards et demi et dont le total va fatalement s'accroître, en cours d'exercice, par l'abus invétéré des crédits supplémentaires? Les recettes du trésor ont été évaluées, avec beaucoup d'optimisme, à 4 340 000 francs environ en 1912, et l'on

admet avec raison qu'il sera impossible de découvrir, en 1913 et en 1914, des ressources supplémentaires de 150 à 160 millions pour combler ce déficit. Voici comment on espère se tirer d'embarras : le produit des droits de douane ayant augmenté, cette année, dans des proportions considérables par suite des mauvaises récoltes de l'an dernier, le ministre des Finances propose d'ouvrir un « compte provisionnel » de ces plus-values bienfaisantes ; il suppose que ce compte se soldera, à la fin de l'exercice 1911, par un crédit de 142 millions qu'on pourra alors appliquer aux déficits des exercices prochains. Cette innovation du « compte provisionnel » est fort ingénieuse. Mais à qui fera-t-on croire que les plus-values des recettes douanières ne seront pas depuis longtemps disparues en 1913, et surtout en 1914? Elles devraient servir, dans tous les cas, comme le remboursement anticipé de la dette de l'Est, à payer les propres dettes de l'État et à couvrir les déficits antérieurs. En prétendant les conserver, sous prétexte de parer aux déficits de l'avenir, par l'ouverture d'un compte provisionnel, on opère un simple jeu d'écritures qui ne change rien à la situation financière.

Faisons remarquer, au surplus, que les plus-values des recettes douanières ont pour effet de permettre au Trésor de bénéficier des souffrances de l'agriculture et de la cherté croissante des vivres, ce qui est profondément immoral. Notre régime économique provoque en effet cette criante iniquité : il enrichit d'autant plus l'État qu'il réduit les pauvres gens à plus de misère. Lorsque les récoltes sont insuffisantes en France, par suite des intempéries, il faut bien s'approvisionner au dehors ; mais les produits étrangers sont frappés de droits de douane nécessairement supportés par les consommateurs. Tout le monde pâtit, sauf le Trésor qui a bénéficié de ce chef, en 1911, comme le rappelle le ministre des Finances, d'une rentrée d'impôts indirects dont il est possible, du moins quant à présent, de mettre de côté 142 millions.

En s'engageant d'avance à réserver une large part des produits des droits de douane perçus sur les consommateurs, on manifeste sans doute l'intention de leur éviter plus tard le désagrément d'être frappés de taxes nouvelles. Mais pour que cette promesse soit tenue, il faut, d'une part, que les dépenses

ne subissent, en 1913 et en 1914, aucun accroissement et, de l'autre, que les récoltes ne deviennent pas trop abondantes, puisque, dans ce dernier cas, les produits des droits de douane sur les céréales étrangères diminueraient dans de larges proportions et que les déficits réapparaîtraient. La première de ces conditions ne sera certainement pas remplie. La seconde est plus vraisemblable et surtout plus désirable; mais, si elle se produit, les contribuables n'en retireront aucun profit, puisqu'il leur faudra compenser, sous une autre forme, les moins-values des recettes douanières.



Notre situation financière exige d'autres remèdes que ces expédients hasardeux. Le plus efficace consisterait à réduire considérablement les dépenses. Nous venons de signaler bien des abus; pour en relever d'autres, non moins graves, il suffit de parcourir les rapports annuels que la Cour des Comptes adresse au Président de la République sur la gestion financière de chaque département ministériel et qui sont mis ensuite à la disposition des Chambres. On y trouve des preuves nombreuses et éclatantes de l'incroyable sans-gêne avec lequel les ministres dépassent les crédits qui leur sont alloués et les appliquent à des mesures de favoritisme. Nous allons en rappeler quelques-unes qui ont été d'ailleurs citées dans un rapport récent de la Commission des comptes définitifs[1].

La tâche de cette Commission est d'examiner les projets de loi de règlements définitifs des exercices écoulés. Après le vote du budget et l'emploi que les ministres en ont fait, le Parlement doit, en effet, intervenir une seconde fois pour approuver ou pour blâmer l'emploi des crédits budgétaires, et il peut alors le faire en toute sécurité, car il a sous les yeux les déclarations de la Cour des Comptes. C'est en lisant avec soin ces déclarations, que M. E. Brousse, rapporteur de la Commission,

1. *Rapport général* (1re partie) fait au nom de la Commission des comptes définitifs chargée d'examiner le projet de loi portant règlement définitif du budget de l'exercice 1907, par M. Emmanuel Brousse, député (distribué aux Chambres le 7 novembre 1911).

s'est aperçu, — ce dont les députés ont paru ne point se douter. — de la persistance systématique des ministres à méconnaître les observations et les critiques des magistrats chargés du contrôle judiciaire de nos budgets.

Malheureusement dépourvu de sanction matérielle, ce contrôle n'en est pas moins gênant pour les ordonnateurs des dépenses qui se sont livrés à des virements ou à des dépassements de crédits : ils redoutent les attaques dont leurs adversaires politiques pourraient les accabler. si ceux-ci savaient comprendre leur rôle et se livrer à une opposition utile. Aussi. lorsqu'un ministère prévoit que ses irrégularités seront critiquées. il cherche à éviter ce désagrément. en n'envoyant à la Cour que des documents incomplets ou provisoires. sous prétexte que le temps lui a manqué pour réunir toutes les pièces nécessaires : nous savons déjà que c'est la méthode suivie par les chemins de fer de l'État. Et. lorsque. usant de son droit, la Cour réclame des éclaircissements aux ministères, elle ne reçoit aucune réponse; ou. si elle en reçoit. ce n'est qu'avec des retards de plusieurs années. Le Trésorier payeur général d'une de nos plus importantes colonies ne s'est décidé qu'en 1911 à envoyer ses comptes de gestion qu'on lui réclamait depuis 1900. Malgré cette mauvaise volonté. la Cour des Comptes a découvert une série d'abus et de gaspillages. que les Chambres n'ont pas encore trouvé le moyen de faire cesser.

Au ministère de l'Agriculture, les directeurs qui ont 15 000 francs de traitement estiment cette rémunération insuffisante, et ils se font allouer 5 000 francs de plus par an prélevés abusivement sur le chapitre des missions. Les fonds du pari mutuel, dont les deux tiers doivent être consacrés à des œuvres locales de bienfaisance, servent à payer des employés de l'administration centrale de l'Agriculture ou à subventionner des services de l'Instruction Publique, les Facultés de médecine, par exemple. En 1899, le ministère de l'Agriculture attribue un traitement de 7 083 francs 33 centimes à un « inspecteur de l'enseignement de la pisciculture ». et, comme les crédits ouverts au chapitre de l'enseignement agricole sont épuisés, il impute la dépense au chapitre des « subventions à diverses institutions agricoles » : la Cour ne cessant de protester, on finit par « régulariser » la situation de ce fonction-

naire en le nommant, en 1904, chef de bureau avec un traitement de 7 500 francs. Et comme il n'y a même pas de vacance d'emploi de cette nature, que fait-on? On charge ce chef de bureau sans emploi d'une mission « ayant pour objet l'établissement des statistiques agricoles en France et à l'Étranger »!

Aux Travaux Publics, il est d'usage de mettre prématurément à la retraite des inspecteurs généraux des Ponts et Chaussées dont le traitement est de 12 000 francs par an, afin de faciliter les avancements; mais il est bien entendu que, en passant de l'activité à la retraite, ces hauts fonctionnaires ne subiront aucun dommage pécuniaire : la Cour constate, en 1895, qu'un inspecteur général touche, depuis trois ans, sa pension de 6 000 francs par an et une indemnité de mission de la même somme prélevée sur quatre chapitres différents, ce qui est vraiment étrange; elle proteste aussitôt et on lui répond qu'il s'agit d'une « mission temporaire » qui se prolongera pendant six ans. En 1898, mêmes remontrances pour d'autres traitements irréguliers : cette fois, le ministre des Travaux Publics daigne répondre à la Cour que « des mesures ont été prises pour éviter le retour de semblables irrégularités », ce qui ne l'empêche pas de les perpétuer. Dans la même administration, on s'obstine à refuser à la Cour des Comptes les justifications des frais de voyages du ministre et de ses attachés, sous prétexte que cette justification est impossible et que, d'ailleurs, le ministre est seul juge de la nécessité et des frais de voyages qu'il entreprend lui-même.

A l'Instruction Publique, on complète les traitements de congé ou d'inactivité par des indemnités pour « travaux extraordinaires », afin que les fonctionnaires intéressés ne perdent rien à se reposer. Mais voilà qui est plus curieux encore : le 10 mars 1899, on charge un « agent tunisien » d'un cours complémentaire d'archéologie à la Faculté des Lettres de Nancy, avec un traitement de 4 500 francs par an. Le titulaire ne se rend pas à son poste, et le doyen de la Faculté répond à la question qui lui est posée « qu'il ignore pour quels motifs ce maître ne fait pas son cours ». Et le doyen ajoute : « J'en conclus qu'on doit le considérer (le professeur en question) comme étant en mission renouvelable pour un temps indéterminé. » L'intéressé a touché ses émoluments

pendant deux années consécutives, au bout desquelles il a bien voulu sans doute y renoncer, parce qu'on l'a pourvu d'une autre situation.

Aux Colonies, on prend l'habitude de mettre à la charge des budgets locaux des dépenses qui incombent au ministère : par exemple, des frais de missions qui s'accomplissent en France, des allocations à des agents en résidence à Paris, des traitements de disponibilité, des congés de convalescence, etc. Le rapport de la Cour de 1902 relève ce fait inouï d'une colonie qui paye trois traitements à la fois : celui d'un gouverneur en congé de convalescence, celui d'un gouverneur en congé régulier et celui d'un gouverneur intérimaire. Aux Affaires Étrangères, les crédits destinés aux missions sont employés à rémunérer des travaux exécutés à Paris et à doter d'appointements annuels des agents dont on ne sait que faire. On sait du reste, que, sous prétexte de mettre de l'ordre dans la comptabilité de ce ministère, on y avait introduit un fonctionnaire des Finances qui a profité de cette marque de confiance pour piller la caisse qu'il avait la mission de vérifier[1]. Les fonds de secours de l'Intérieur sont perçus par des attachés du cabinet ministériel, qui les remettent à des tiers sans justification. Depuis 1889, la Cour demande à la Marine de justifier les dépenses de solde d'une partie du personnel et on lui fait, en 1902, après des rappels répétés pendant treize ans, cette réponse stupéfiante « que l'administration de la Marine ouvre une enquête pour savoir s'il est possible, comme cela semble probable, de donner, sans une excessive complication d'écritures, satisfaction à la Cour ».

Nous citons naturellement ces diverses irrégularités un peu au hasard et à titre d'exemples. Ce qu'il y a de plus grave, c'est

1. Comment les désordres de la comptabilité du ministère des Affaires Étrangères n'ont-ils pas été aperçus par la Commission du Budget? C'est bien simple. Les rapporteurs spéciaux des budgets de chaque département ministériel ont pris l'habitude de réclamer des « notes » aux chefs de service de ces administrations. Ces notes sont assez complètes pour former en réalité un véritable rapport que les membres de la Commission du budget n'ont qu'à reproduire et à signer. De la sorte, ce sont les propres agents d'un ministère qui contrôlent leurs propres dépenses. Aux Affaires Étrangères, c'était M. Hamon qui fournissait des renseignements à la commission du budget, et qui, en cette qualité, réussissait à faire insérer dans les rapports parlementaires une série d'éloges sur sa gestion financière !

que d'après le dernier rapport de la Cour des Comptes sur l'exercice 1909 qui a été distribué aux Chambres le 7 novembre dernier, les abus du passé ne cessent pas de se renouveler. On les trouve classés sous des rubriques suggestives : « cumul des pensions de retraite avec les indemnités de missions ; accroissement des traitements du personnel des administrations centrales imputés sur d'autres chapitres que ceux affectés à cette dépense ; distribution des crédits de secours à des agents en activité ; infractions à la règle de la spécialité des exercices ; dépassements de crédits ; marchés passés dans des conditions irrégulières ; dépenses non justifiées ; majoration des traitements du personnel de l'administration centrale au moyen d'allocations accessoires ; agents des Affaires Étrangères et des Colonies résidant en France, auxquels on maintient la solde de résidence au dehors », etc.

Enfin la comptabilité départementale et communale ne souffre pas d'un moindre désordre que celle de l'État. Les conseils généraux de plusieurs départements persistent, notamment, « à faire rembourser à leurs membres les frais de déplacement résultant de l'accomplissement normal de leurs mandats ou même à leur attribuer des indemnités forfaitaires ». On tolère, également, que « des frais de représentation soient alloués aux maires de plusieurs communes où les fonctions municipales ne paraissent pas être réellement onéreuses », c'est-à-dire dans des villages de quelques milliers d'habitants. De même, des fonds de secours importants sont mis à la disposition de certains maires, avec dispense d'en justifier l'emploi, ce qui équivaut à la création de dépenses secrètes. Dans d'autres communes, on conclut des traités dans les conditions les plus anormales, on exécute des marchés avant leur approbation, et de graves irrégularités sont relevées dans la gestion de la commission administrative de certains hospices.

*
* *

La tâche du Parlement serait aisée, s'il consentait à remplir son devoir de contrôle. Il n'aurait qu'à voter des blâmes à

l'adresse des ministres qui ont commis ces abus, à refuser de voter les projets de règlements définitifs des budgets, jusqu'au jour où des sanctions bien nettes auraient été données aux gaspillages et aux détournements des fonds publics. Mais le Parlement n'y songe même pas ; lorsque la Cour des Comptes porte à sa connaissance des irrégularités certaines, il laisse dormir dans ses cartons les projets de loi et les rapports dont la discussion publique permettrait de porter remède aux abus les plus criants. C'est ainsi que le projet de règlement du budget de 1902 n'a été voté, d'ailleurs sans débat, que le 23 mars 1910 et que les projets de règlement des exercices 1889, 1890, 1891 et 1892 n'ont été adoptés qu'après dix, onze, douze et treize années d'attente, et sans qu'aucune des irrégularités dénoncées par le contrôle judiciaire ait fait l'objet du moindre débat.

Quant à la discussion annuelle du budget qui est la tâche essentielle des Chambres, qui est même leur raison d'être, elle n'offre plus le moindre intérêt. Nous avons été témoins, à une époque déjà ancienne, de grands débats financiers où des orateurs qui s'appelaient Léon Say, Gambetta, Rouvier, Burdeau, Ribot ou Jules Roche, défendaient avec passion et avec éclat le crédit public. Nous avons vu, en 1887, une majorité républicaine renvoyer à un ministère le budget mal équilibré qui lui était présenté et renverser ce cabinet, parce qu'il se refusait à réaliser des économies. Nous avons connu, pendant la période de 1878 à 1890 et même à 1900, une opposition de droite ou d'extrême-gauche qui harcelait les gouvernements pour les contraindre à épargner l'argent des contribuables. Lorsque cette opposition existait, les dépenses ne s'accroissaient guère : nos budgets sont restés à peu près stationnaires jusqu'en 1890 et, pendant la période déjà moins héroïque de 1890 à 1900, ils ne se sont accrus que de 500 millions. Or pendant la période suivante, de 1901 à 1911, ils viennent de s'augmenter d'un milliard : qu'est-ce à dire, sinon que les Chambres se désintéressent de plus en plus de leur mission essentielle ?

A ceux qui prétendent que la situation financière serait meilleure et que le désordre cesserait, si le pays envoyait siéger à la Chambre une autre majorité, élue sous le régime électoral d'aujourd'hui, nous répondrons que rien n'est moins certain.

Est-ce que le gaspillage et l'anarchie ont disparu à l'Hôtel de Ville de Paris depuis qu'a été remplacée l'ancienne majorité radicale-socialiste? Les services municipaux sont-ils mieux dirigés depuis trois ans? Le pavé de Paris est aussi malpropre, les rues aussi encombrées, la circulation aussi difficile, et la cherté de la vie s'est encore accrue. Au Palais-Bourbon, comme à l'Hôtel de Ville de Paris, il n'y a plus d'ailleurs ni opposition résolue, ni contrôle sérieux : à de rares exceptions près, il n'y a que des détenteurs de mandats qui ne songent qu'à se faire réélire, des élus d'arrondissement qui ne se préoccupent que des intérêts particuliers de leur clientèle.

La vérité est que tous les partis sont également coupables de la mauvaise gestion des finances publiques et de l'accroissement continu des dépenses. Ceux qui s'attachent à la fortune d'un ministère pour lui arracher des faveurs ferment les yeux sur les abus qu'il perpétue, et la minorité attend en silence qu'une occasion se présente pour renverser le cabinet au pouvoir et provoquer une crise, laquelle n'apportera aucun changement de politique générale ni aucun remède à la situation financière. Au lieu de se livrer à ce jeu puéril, à des intrigues de couloirs et à des manœuvres de séances, l'opposition rendrait au pays le plus signalé des services, en attaquant avec vigueur les lois de finances qui lui semblent mauvaises et en s'opposant avec énergie à l'accroissement des dépenses. Elle est, après tout, responsable, au même degré que la majorité, des déficits budgétaires et des augmentations de crédits, puisqu'elle les a souvent provoqués par ses propres surenchères, qu'elle les a votés ou, dans tous les cas, qu'elle ne les a pas dénoncés à la tribune en temps opportun. Il faut le répéter encore : une des causes principales de tout ce mal, c'est le scrutin d'arrondissement; les représentants du pays ont la même origine et la même tare; la même servitude les condamne à satisfaire des appétits et des intérêts particuliers pour conserver leurs mandats.

GEORGES LACHAPELLE

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA FAMILLE IMPÉRIALE

A SAINT-CLOUD ET A BIARRITZ

(1856-1867)

M. le Dr Barthez, médecin des hôpitaux, fut nommé au commencement de juillet 1856 médecin du Prince impérial, qui avait alors trois mois et demi. Il commença son service au château de Saint-Cloud. Madame Barthez se trouvant alors à Langrune avec ses enfants, il lui raconta ses premières relations avec la famille impériale. La lettre suivante fut écrite le lendemain de la première audience que lui donna l'Impératrice.

1856

I

8 juillet 1856.

. . . .

L'Impératrice fut gracieuse, sauf la froideur bien naturelle à sa haute position et à une première entrevue. Elle me parla de la force de son fils, de sa beauté, de sa douceur, de sa tranquillité, preuve de l'absence de toute souffrance. Elle m'engagea à examiner quelques petits boutons qu'il portait sur les bras et sur la figure.

Aussitôt après cette entrevue, Conneau[1] me mena chez le

1. Premier médecin de l'Empereur.

Prince qui dormait de tout son cœur à la suite d'une séance de portraiture (surprise que l'Impératrice fait à son noble époux). Le Prince dormait du sommeil le plus calme; ses petites mains potelées, posées gracieusement comme le sont celles des enfants du premier âge. Nous avons souvent admiré cette grâce chez notre cher baby, tu peux donc t'en rendre compte. Le Prince a la figure grosse et forte, les joues pleines, un peu pâles, peut-être un peu molles. Il est comme les enfants nourris de lait, d'un blanc un peu mat, gras et comme boursouflé, mais sans excès. J'aurais désiré voir ses yeux, mais il les tint obstinément fermés; il dormait si bien!

Après quelques mots mal échangés avec la berceuse, jeune Anglaise qui ne dit pas un mot de français; après quelques autres mots échangés avec madame de Brancion, sous-gouvernante du Prince, je m'engageai à le voir trois fois par semaine vers midi; puis je me retirai.

. . . .

Hier, 7 juillet, je suis retourné à Saint-Cloud un peu avant midi; j'ai trouvé le Prince se promenant dans le parc. Que tu aurais été heureuse, chère femme, de voir cette admirable habitation! Quelles délicieuses promenades! Sur le devant du château on domine le bassin de la Seine qui est là vert et varié; c'est un magnifique panorama, et l'air y est pur et agréable. Par derrière, dans le parc, sont des promenades charmantes qui montent et qui descendent sans cesse au milieu d'arbres superbes bien plantés, avec parterres et bassins que l'on découvre à l'improviste. Le Prince étant caché au milieu de ce dédale, je commençai une promenade à sa recherche, heureux de la brise embaumée que je respirais et de la fraîcheur qui tempérait la chaleur du jour.

Cependant je pensai de suite que ce lieu charmant était trop ombré pour une promenade habituelle d'enfant; qu'il y avait là trop d'humidité et pas assez d'air; je me promis bien de prendre des informations exactes sur les habitudes du Prince afin de modifier celles que je ne jugerais pas convenables. Lorsque la fortune est telle, que l'on peut avoir tout à souhait, il faut exiger tout pour la santé d'un enfant aussi précieux et il ne faut s'arrêter que devant la volonté inflexible des parents.

Je trouvai bientôt le Prince, promené sur les bras de son

Anglaise, et accompagné d'une autre personne qui remplaçait madame de Brancion[1] occupée à déjeuner. Cette personne ne savait pas l'anglais, et ne connaissait pas les habitudes du Prince. Alors, voulant profiter de l'absence de toute personne de marque pour causer avec l'Anglaise, j'appelai à mon secours tous les mots anglais dont je puis disposer et j'appris les choses suivantes :

Le Prince est nourri exclusivement avec le lait de la nourrice. Il tette toutes les deux heures dans le jour et environ trois fois dans la nuit. (Il paraît que la nourrice n'est pas habituellement avec lui, car je ne l'ai pas encore vue; c'est une bonne habitude lorsque l'on veut régler un enfant.)

. . . .

Au grand air, le Prince me parut être plus ferme et avoir meilleur teint que dans son lit. La peau de ses petits bras était bien marbrée. Il a de grands yeux, d'un bleu foncé, limpides et transparents qui me regardaient d'abord avec étonnement; puis il ne tarda pas à sourire aux quelques agaceries que je lui fis. J'avais envie de l'embrasser! Tu sais combien j'aime les enfants et puis, il me rappelait mon cher Ernest quoi qu'il ait les traits beaucoup plus distingués que ceux de notre gros paysan.

Au moment de me retirer je lui baisai la main et m'en allai causer avec Corvisart[2]... J'appris là que le Prince était dehors une bonne partie de la journée; que, sauf les promenades en voiture, il était toujours sous ces grands arbres, même jusqu'à six heures et demie du soir.

Lorsque je le quittai, Corvisart me dit :

« Si l'Impératrice vous interroge ou vous demande un avis pour le Prince émettez toujours une opinion bien nette et bien tranchée. Ne craignez pas de la dire même lorsqu'elle sera contraire à celle de Sa Majesté. Laissez lui la liberté de faire comme elle voudra; mais que votre avis soit nettement formulé. Sa Majesté est imprudente pour elle, pour l'Empereur et même pour le Prince. »

Corvisart a raison, car si je cédais aux désirs de Sa Majesté, le partage de la responsabilité ne serait pas égal. Je dois décon-

1. Sous-gouvernante du Prince impérial.

2. Second médecin de l'Empereur.

seiller tout ce qui sera imprudent. Cela est réellement dans ma conscience, et si ce n'est pas politique, tant pis pour moi. Je suivrai le conseil de Corvisart dussé-je en pâtir quelquefois. Je ne saurais pas être courtisan, ni par flatterie changer mon avis bien motivé.

II

9 juillet.

... J'ai vu la nourrice, c'est une grande femme, forte, portant bien sa belle taille, délicieusement habillée, quoique simplement, et faisant la grande dame. Bonne nourrice bien qu'elle ne soit pas jeune. Elle porte quarante ans et en a bien trente-cinq. Elle a nourri le second fils de Guéneau de Mussy[1].

III

11 juillet 1856.

Aujourd'hui le Prince a le teint bien meilleur; sa figure est plus rose, son œil plus animé...

L'enfant est gai et rit facilement aux personnes qu'il connaît. Mais madame de Brancion m'a dit que Rayer[2] avait recommandé de ne pas trop exciter le Prince à jouer à cause du développement très précoce de son intelligence (il a quatre mois à peine!) et que cette excitation pourrait lui être nuisible. Flatteur! que tu sais bien prendre ton monde! Il résulte de cette sotte flatterie qu'on ose à peine jouer avec le Prince et le secouer un peu ; à tel point que, ces jours derniers, le voyant si pacifique j'ai craint qu'il ne fût sourd et j'ai sérieusement cherché s'il entendait bien.

Aujourd'hui j'ai bien vu que Conneau ne donne pas dans ces billevesées et que le Prince est avec lui bien plus gai et plus content qu'avec les autres. Comment pour flatter, peut-on sacrifier ainsi et la vérité et le bien du Prince? Car R... n'est pas assez peu intelligent pour confondre l'intelligence avec l'excitabilité, la nervosité. On peut faire jouer et turlu-

1. Le docteur Guéneau de Mussy, médecin de la famille d'Orléans.

2. Médecin consultant de l'Empereur.

piner tant qu'on veut un enfant très intelligent, si en même temps cet enfant est calme et pacifique comme l'est le Prince. Plus tard il pourra y avoir lieu à ne pas le faire travailler de tête trop assidûment. Mais jouer, faire rire, faire sauter, faire comprendre ce qui se passe... Allons donc!... Ce serait tout autre chose si l'enfant très excitable, très nerveux prenait les choses vivement avec animation, avec emportement; si cette excitation du moment allait jusqu'à lui donner un peu de fièvre. Alors il y aurait lieu à tempérer. J'aime mieux croire que l'on a mal compris R. plutôt que de lui attribuer de pareilles sottises.

J'ai demandé à Conneau si le voyage était décidé [1]. Il m'a répondu que cela était fort probable; mais qu'il ne le savait pas. J'aime autant qu'on ne me consulte pas. J'ai parlé des inconvénients d'un voyage en plein jour par la grosse chaleur : peine perdue, mes représentations sont nulles.

IV

14 juillet.

Chaque fois que je vois le Prince, il me paraît avoir gagné. Je lui trouve plus de couleurs, le teint meilleur, plus d'animation; il grossit pour ainsi dire à vue d'œil. Il est évident que l'air de Saint-Cloud lui convient; pourquoi changer?

Le Prince est toujours constipé... Je n'aime pas trop cette constipation; elle est contraire à la nature d'un enfant gras et humide, si cette expression peut être appliquée ici. — Elle est difficile à vaincre; je n'ai pas encore osé demander si elle est héréditaire. Je me suis borné pour le moment à demander quel est le régime de la nourrice, afin de voir s'il n'y a pas moyen, en le modifiant, d'influer sur la constipation du Prince. Ce régime est composé d'un mélange suffisant de viandes et de légumes; une bouteille de vin par jour, c'est peut-être un peu trop. J'ai demandé que l'on augmentât un peu la proportion des fruits et des légumes; que l'on fît boire un peu d'eau d'orge mêlée au vin des repas.

1. Le voyage de Biarritz.

V

23 juillet 1856.

. . . .

J'ai terminé ma visite [aujourd'hui] en témoignant le désir d'assister à l'une des toilettes du Prince. Ce sera bon, soit pour mon instruction, soit pour que je puisse indiquer quelques modifications s'il y a lieu. On fait d'habitude deux toilettes avec bain matin et soir...

Le 21 juillet, à six heures, j'entre chez le Prince pour voir cette toilette. Il est encore à la promenade. Conneau m'apprend que la constipation persiste et me propose du sirop de manne... Alors la conversation devient plus générale et parmi les choses que me dit Conneau, j'ai retenu celles-ci :

L'Impératrice qu'on dit enceinte, ne l'est pas. Si la chose arrivait, elle voudrait être chloroformée. Il est même possible qu'elle force Jobert à le faire sans raison et uniquement pour savoir si elle peut l'être. Elle n'est pas encore guérie de ses couches...

Elle est d'ailleurs très difficile à soigner, ainsi que l'Empereur. Celui-ci pense qu'il y a remède immédiat à toute douleur; il supporte patiemment et avec un vrai stoïcisme la douleur provoquée. Il monte à cheval avec des vésicatoires récemment appliqués aux cuisses et aux jambes; il se fait venir des éruptions pustuleuses sur le dos; je crois même qu'il se pose des moxas, le tout sans difficulté, sans que personne de son entourage se doute de sa souffrance. Mais il n'en est plus de même pour les douleurs spontanées. Il est sujet à des névralgies, cutanées surtout, qui le mettent dans un état d'impatience dont rien n'approche. Il rejette sur les médecins l'insuccès des remèdes et, il croit au premier charlatan venu. Le somnambulisme, le magnétisme, l'homœopathie, ont un plein succès auprès de lui; voire même les tables tournantes.

Peu après arriva madame l'amirale Bruat, gouvernante des enfants de France, et madame Bizot, sous-gouvernante, et bientôt le Prince fut apporté, au retour de sa promenade, frais, rose et bien portant. Toujours calme, digne, pacifique, ne criant ni ne pleurant, riant quelquefois avec Conneau

surtout, et se tournant ensuite vers moi pour m'examiner avec un sang-froid... tout impérial!

Au bout du compte il n'y a rien qui m'étonne dans ce caractère tranquille et sérieux. Il peut être le résultat du tempérament du Prince, mais ce résultat doit être augmenté par les habitudes de son entourage. Il n'y a jamais de familiarité autour de lui; toutes les personnes qu'il voit sont en toilette et en tenue. toutes ont le maintien calme et s'occupent exclusivement de lui. Il est le point de départ et le point d'appel, le centre unique d'un mouvement calme, régulier, monotone. Il vit dans de grands appartements, se promène sous des grands arbres ou sur une large terrasse d'où la vue s'étend au loin. Jamais autour de lui il n'y a de ces rires, de ces sauts, de ces inégalités d'allure, de ces pleurs, de ces colères, de ces joies qui animent la vie lorsque plusieurs enfants sont réunis; toutes choses que les plus jeunes babys regardent avec tant d'intérêt, et de curiosité, par lesquelles ils s'animent et se développent; qu'ils comprennent, retiennent; par lesquelles ils prennent des notions et s'instruisent beaucoup plus tôt qu'on ne pense. Le milieu dans lequel vit un enfant agit sur lui dès que ses yeux voient et distinguent, dès que ses oreilles entendent. En tetant, il examine curieusement la figure de celle qui lui donne cette douce liqueur. S'il y voit des yeux souriants, attentionnés à ce qu'il soit placé convenablement et à son aise, il sourit bien vite. Si c'est encore la même figure qu'il voit riant, parlant, causant avec lui, pendant que la main qu'il connaît le nettoie et enlève les choses qui le gênent, il s'y habitue d'autant plus, s'y attache, et fait d'autant plus de progrès.

Ici l'on apporte l'enfant à la nourrice qui toutes les deux ou trois heures lui donne le sein sérieusement et faisant la belle dame: puis on ôte le Prince. La nourrice est une bouteille et rien de plus. Elle donne la nourriture du corps; mais celle de l'âme il faut que l'enfant la cherche ailleurs. Aussi n'ai-je pas vu le Prince chercher la figure de sa nourrice pendant qu'il tette; il regarde ailleurs.

Je ne blâme pas, je raconte et j'ajoute que voilà pourquoi, selon moi, à quatre mois le Prince impérial est déjà si froid, si paisible, si impassible; pourquoi il rit seulement à qui lui

rit, Conneau et sa berceuse. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne juge pas? J'aurais peut-être bien à dire, car là est le début de l'éducation qu'on doit donner aux princes. Mais cela n'est pas de mon ressort et exigerait un autre travail qu'une improvisation pareille à celle-ci.

Nous nous installâmes pour voir faire la toilette : le Prince tourné en face le jour sur les genoux de son Anglaise et nous en demi-cercle autour. Je m'étais placé le plus près possible, n'étant séparé du Prince que par sa baignoire. A ce moment, l'Impératrice entra vêtue d'une robe montante de couleur grenat ou à peu près, avec plusieurs bandes vert et jaune en travers, bouffante et crinolée à proportion... Elle se mit dans notre cercle, fit asseoir tout le monde, et je me trouvai placé à côté d'elle. touchant sa robe.

Le Prince fut déshabillé et mis entièrement nu sur les genoux de l'Anglaise qui fait tout cela avec une prestesse et une habileté remarquables. Je puis admirer le corps du Prince. Il est gras, potelé, ferme, bien fait, rose marbré, et sain à faire plaisir; c'est en somme un délicieux enfant, beau, fort, et bien constitué.

Avec un linge fin, formant un gâteau mollet imbibé de savon. l'Anglaise frotta légèrement toute la surface du corps, la tête, le cou, les bras, tout enfin excepté la figure. Après cette friction générale, douce, parfaitement faite, le Prince fut plongé dans la baignoire et là frotté avec une éponge douce; au bout de deux ou trois minutes, il fut enlevé, enveloppé dans un peignoir de flanelle; la tête fut essuyée la première, puis couverte d'un béguin, et la figure lavée avec une éponge fine. Le Prince a le même goût qu'Ernest; il ouvre la bouche et cherche à mettre l'éponge sur sa langue. Le corps ayant été essuyé avec la flanelle d'abord, puis avec un linge fin, on mit ensuite à plusieurs reprises de la poudre parfumée sur tout le corps, de la tête aux pieds, et pendant quelques instants une friction douce fut exercée avec la main. Cela fait, le Prince fut habillé, et on le mit au sein de la nourrice.

Pendant ce temps la conversation ne tarit guère et eut presque toujours le Prince pour sujet. Je ne fis d'ailleurs attention qu'à cela. On remarqua que le Prince se laissa faire

cette toilette longue et fort ennuyeuse sans crier, sans manifester la moindre impatience, paraissant au contraire fort satisfait, et jouant avec le coude de son Anglaise. Il faut dire aussi que cela fut fait avec une adresse et une habileté qui faisaient plaisir à voir. Il ne jeta quelques petits cris que lorsqu'il fut question de passer les derniers vêtements ; et à ce moment il paraissait avoir faim. Cette toilette me parut bien entendue et bien faite. Je n'avais rien à y modifier.

L'Impératrice me demanda si le Prince ne quitterait pas bientôt ses longs vêtements pour prendre un habillement court. Je répondis qu'on pouvait bien le laisser ainsi pendant tout l'hiver prochain. Car je ne vois pas trop la nécessité de mettre une robe courte à un enfant que l'on porte sans cesse sur les bras. La robe longue dans laquelle les jambes sont si bien à l'aise et si bien protégées est excellente pour l'hiver. Mais cela ne fait pas le compte de Sa Majesté. Elle est impatiente, elle ne voit pas les progrès, elle les trouve trop lents, elle voudrait voir le Prince plus avancé ; à quatre mois elle voudrait un enfant de dix, et cependant il est bien à point, et l'on ne peut pas désirer mieux.

Aussi elle s'inquiète des choses les plus futiles. Il a la main trop chaude, il a la tête trop grosse, et trop chaude ; il ne fait pas de progrès, ses mouvements sont indécis, il fait toutes sortes de zig zags avant d'arriver à l'objet qu'il veut prendre. Enfin c'est une mère qui en est à son premier enfant et qui a besoin de faire un apprentissage...

. . . .

Conneau paraît aimer beaucoup l'Empereur, et l'admirer beaucoup et vouloir qu'on l'admire, c'est bien juste. Il ne paraît pas aussi enthousiaste de l'Impératrice. Deux fois, je lui ai dit qu'elle était fort gracieuse, deux fois il ne m'a pas répondu, et même m'a paru faire une grimace en dedans, qui semblait dire que ce n'était pas là son avis. Mais ceci peut bien n'être pas vrai et je n'ai pas à approfondir des choses qui n'ont trait en rien à la santé du Prince.

Après le dîner, nous avons encore longuement causé de l'Empereur, d'une lettre qu'il vient d'écrire au Ministre [1] à

1. L'Empereur était alors à Plombières.

propos des inondations; de l'invention des batteries flottantes, de l'influence qu'elles ont pu avoir sur la décision de l'Empereur Alexandre en faveur de la paix [1] par la crainte qu'il a dû avoir que Cronstadt ne pût pas résister à ce moyen de destruction. Quand on songe en effet que l'une de ces batteries a reçu à Kimburn soixante boulets qui n'ont fait aucun dégât et qui n'ont tué qu'un seul homme, on comprend que jusqu'à nouvel ordre il n'y ait pas moyen à un fort en pierre de résister et de se défendre.

Je me suis retiré content de cette soirée, Conneau a été très aimable pour moi en même temps que très simple. Il paraît d'ailleurs, être tel dans sa vie intérieure. J'ai appris là que l'Empereur revenait bientôt, que je serais averti à temps si le voyage à Biarritz se faisait ou non. Et Conneau a eu bien soin de me dire que cette incertitude ne venait pas de ce que l'Empereur pouvait changer sa volonté; mais tout simplement parce qu'il ne la disait pas.

VI

11 août 1856.

Après ma visite au Prince, l'Empereur, nouvellement arrivé, m'a fait appeler. Il était avec l'Impératrice, j'entrai avec Conneau. L'Empereur fut gracieux et souriant. Il causa debout un instant, puis s'assit. Nous parlâmes de la santé du Prince, des moyens de tenir le ventre naturel, des inconvénients du séjour dans le midi, des dangers du voyage, de l'état sanitaire de Paris et de Biarritz. En somme je cherchai à rassurer Leurs Majestés sur la santé du Prince et sur les dangers du voyage. J'espère bien en effet qu'avec quelques précautions il n'en résultera aucun mal.

L'Empereur et Conneau parlèrent fort peu. L'Impératrice et moi tînmes le dé de la conversation. C'était juste, l'une était femme et mère; l'autre était là pour se faire connaître.

L'Empereur me parut engraissé, vieilli, sérieux, triste même.

Le Dr Barthez fut avisé un soir par une lettre du marquis de Lagrange, écuyer de l'Empereur, que la famille impériale partirait le

1. Traité de Paris, qui a terminé la guerre de Crimée.

lendemain à six heures du soir pour Biarritz et qu'il devait se trouver à la gare avec son valet de chambre. Il n'avait pas de valet de chambre. Le lendemain matin, il courut à Saint-Cloud pour parler au Dr Conneau de ce « cauchemar » de valet de chambre. Le Dr Conneau le rassura ; lui-même n'emmenait pas un valet de chambre ; il se faisait servir par un valet de pied du palais ; il en serait de même pour le Dr Barthez.

Celui-ci fut invité à déjeuner par le général Rollin, commandant du palais ; mais, comptant ne voir que le Dr Conneau, il avait mis sa « toilette la plus simple, vieil habit, vieux pantalon, vieilles chaussures ». Il fut confus en entrant dans « une magnifique salle à manger, ornée de quelques-uns des plus beaux meubles de l'Exposition », et de s'y asseoir « entre Conneau et la duchesse de Bassano ». « Cela me montra, dit-il, que, dans la nouvelle position qui m'est faite, il est nécessaire que je sois toujours prêt et sous les armes. »

Il raconte ces détails dans une lettre à madame Barthez, qui se termine par le récit suivant du voyage de Paris à Biarritz.

VII

Biarritz, 21 août 1856.

... Enfin à cinq heures et demie j'entre en gare où j'admire le train impérial dans lequel je dois voyager ; c'est, je t'assure, ma chère Octavie, quelque chose de beau et de bien combiné : huit wagons constituent le train ; les premiers sont destinés aux bagages et aux gens de service ; puis viennent cinq wagons les plus grands, les plus larges que j'aie vus, formant chacun un grand salon et communiquant entre eux par une porte et un pont suspendu au-dessus des attaches des wagons. Le premier, meublé de divans, de chaises, de fauteuils, et d'une longue table pliante, sert de salle à manger. Dans un petit compartiment situé à l'avant se trouve l'office d'un côté, et de l'autre certain endroit où l'on aime à être seul. La table une fois pliée, la salle à manger devient un salon où doivent se tenir les personnes de la société de Leurs Majestés. A la suite vient un salon découvert ou plutôt ouvert de tous côtés et destiné à servir de fumoir ; puis un wagon formant le salon de Leurs Majestés. Enfin la chambre à coucher de Leurs Majestés, puis celle du Prince et de ses femmes avec les divisions voulues pour que chacun soit commodément.

Aussitôt que le train fut en marche l'Impératrice se retira

avec ses dames dans son salon, et l'Empereur resta quelque temps avec nous : nous, c'étaient le comte Tascher de la Pagerie, le général E. Ney, les marquis de Lagrange et de Cadore, M. de Richemont, l'un des administrateurs du chemin de fer, et ton cher père, ma grosse Sophie[1]. Tout en causant, j'étudiai l'aménagement des deux wagons qui nous étaient dévolus. Notre salon fermé par de très belles glaces, tapissé par tout ailleurs de cuir repoussé de couleur brune et verte rehaussé d'arabesques d'or, garni de tapis, éclairé par quatre lampes, est en réalité un charmant salon ; peu commode cependant pour passer la nuit. Mais, ma petite Christine, comme j'ai promis de ne plus me plaindre, je n'insiste pas sur cet insignifiant détail.

Notre fumoir tout en fer est fermé par une balustrade à hauteur d'appui, à jour et représentant des feuilles et des branches entrelacées. Le toit est supporté par huit tiges en fer poli et façonné; il est orné de peintures et agréments divers. Des chaises, des pliants, des canapés y sont en quantité suffisante et de vastes rideaux en tapisserie épaisse ferment les quatre coins à volonté... Et siffle la machine; nous filions dix-sept lieues à l'heure, vitesse assez jolie qui fut maintenue avec une parfaite régularité jusqu'à Bordeaux. Le train était d'ailleurs admirablement conduit, évitant les secousses et les arrêts brusques, avec toute l'habileté voulue pour ne pas compromettre par un accident la sécurité de notre pays. Car c'était tout risquer à la fois, que de risquer la vie des trois personnes de la famille impériale. Aussi dit-on que les ministres n'étaient pas trop contents de ce voyage.

Vers sept heures on dressa la table, l'Impératrice et ses dames passèrent de notre côté; c'étaient : mesdames de Lourmel, de la Bédoyère, et de Brancion. On se mit à table, un peu gênés il faut bien l'avouer, la table trop étroite n'arrivait pas jusqu'aux divans, trop courte elle ne permettait pas à tous d'être assis commodément; cependant on se serra, et l'on finit par se caser. L'Empereur était à un tout petit coin avec un angle saillant sur son estomac et n'ayant que la place de son assiette : Je dis assiette par habitude ; car en réalité c'était de

1. Le Dr Barthez avait un fils, Ernest, et deux filles, Sophie et Christine.

la vaisselle d'argent. A côté de l'Empereur était l'Impératrice, M. de Richemont, moi et M. de Cadore. De l'autre côté de l'Empereur, madame de Lourmel, M. de Lagrange. madame de la Bédoyère, général Ney, madame de Brancion, M. Tascher occupant le bout.

On servit des volailles froides, des perdreaux, du jambon, du fromage, des fruits, du vin excellent.

La conversation fut gaie, riante, simple, sans façon. L'Impératrice parlait beaucoup, on riait à gorge déployée des saillies des uns et des autres. Il était impossible de mettre les gens plus convenablement à leur aise. Nous avions l'air d'une société riche et sans façons qui se donnait le plaisir d'une partie de voyage. Leurs Majestés sont très bonnes, aimables et gaies, l'Impératrice avec plus de vivacité et d'entrain, l'Empereur avec plus de calme. Il cause assez, rit souvent. et ce qu'il dit est juste et frappé au bon coin. Ses paroles portent toujours le cachet que met à ce qu'il dit un homme qui voit bien et qui est instruit. Aussi sa conversation sans être abondante est agréable, instructive même et souvent spirituelle. Lorsque nous passâmes devant la tour de Montlhéry on lui fit hommage d'une gravure représentant le pays, et à ce propos il nous cita les paroles textuelles d'un vieil historien au sujet de la bataille de ce nom. Je suis souvent au regret de ne pouvoir pas retenir des phrases et des mots saillants que j'ai eu plaisir à entendre.

Après le repas, l'Impératrice se retira, l'Empereur resta avec nous longtemps encore, fuma quelques cigarettes, et nous invita à fumer. Je fis comme les autres, je fumai au nez de Sa Majesté, cela est assez peu poli : mais Sa Majesté a la bonté de le souffrir.

Comme le soir approchait, chacun fit ses préparatifs et l'on quitta bientôt le chapeau pour la casquette. Je mis alors le feutre mou que j'avais acheté sur la recommandation de ma chère petite femme, et j'étais je t'assure le mieux chapeauté de la société. Puis on s'arrangea pour la nuit, les uns jouant, les autres dormant. Ceci bientôt nous arriva à tous et chacun adoptant une pose plus ou moins pittoresque se mit à ronfler.

Vers trois heures du matin je m'éveillai entendant un peu de bruit et à travers l'une des glaces de notre salon je vis

une figure rieuse qui avait tout l'air de se moquer de nous. C'était l'Impératrice qui venait nous surprendre et qui riait de tout son cœur de notre façon de dormir. Bientôt on fut debout et après quelques instants Sa Majesté se retira, nous disant que les représailles n'étaient pas permises.

... A Bordeaux qu'il fallait traverser pour changer de chemin de fer, nous nous arrêtâmes pour prendre une tasse de café. La table était trop petite, presque tout le monde était installé, il n'y avait plus de place pour moi et je me décidais à sortir maugréant un peu contre mon estomac qui criait famine un peu plus haut qu'il ne convenait, lorsque l'Impératrice, apercevant ma retraite, me rappela très gracieusement et me fit faire place. Ces attentions et ces gracieusetés abondent ici dans la vie intime d'où la morgue est complètement exclue.

Après avoir traversé la ville en voitures découvertes, nous prenons le chemin de fer du Midi et bientôt nous traversons les landes. Quel pays! Il faut les voir pour se faire une idée de ces immenses plaines incultes qui s'étendent à perte de vue. Pendant plusieurs heures de course en chemin de fer, je n'ai pas vu autre chose qu'un pays plat, garni de bruyères et de temps à autre d'une forêt de pins à l'horizon. Pas un village, pas une maison, rarement une chétive cabane, et pour tous habitants quelques rares bergers perchés sur leurs longues échasses. Je me demandais si je n'étais pas dans les vastes prairies primitives de l'Amérique et si je n'allais pas apercevoir le dernier des Mohicans.

Enfin nous arrivons à Bayonne où nous sommes reçus par les autorités civiles et militaires, et où nous montons en voiture pour aller à Biarritz.

La ville qu'il nous faut traverser est charmante, embellie par le confluent de l'Adour et de la Nive et par des points de vue délicieux. Tous les habitants sont sur pied et un enthousiasme réel éclate à chaque instant sur notre passage.

Te figures-tu, Christine, voir ton père traverser tout ce monde dans un équipage à quatre chevaux, conduits par deux postillons dorés sur toutes les coutures, portant la queue avec un œil de poudre, le tout suivi d'un peloton de cavalerie? Tu en es toute orgueilleuse, n'est-ce pas? Chère enfant, ne te livre pas trop à ce sentiment. Tout cela ne me donne pas un

grain de valeur de plus et ne me conduit nullement vers le paradis. Et puis! aucune de ces magnificences ne m'appartient; tout cela peut s'évanouir comme un songe doré! Il suffit de si peu de chose pour le détruire! Une maladresse de ma part, et j'en ai déjà commis plusieurs. Et puis il y a des compensations que ta jeune tête ne peut guère concevoir. Si tu savais combien de fois déjà je me suis dit que je préfère mon pauvre chez moi à tout le luxe qui m'entoure; ah! mes chères filles, ne laissez pas la vanité entrer dans votre cœur en pensant à la position qui m'est faite. En serai-je meilleur devant Dieu? Hélas! non. En serai-je plus heureux sur terre? Rien n'est moins démontré. En serai-je plus tranquille? Certes non. Demandez à Dieu que je sois et que je reste honnête homme et bon chrétien : et puis acceptez la bonne fortune sans orgueil et avec simplicité; recevez la mauvaise sans regret et avec soumission. Suivons la voie telle que Dieu nous la fait. Améliorons notre sort sur la terre, c'est un devoir; mais ne perdons pas de vue que la pratique du bien est un devoir bien autrement impérieux...

Nous fîmes donc la route de Bayonne à Biarritz en grand équipage et sous un soleil qui nous lançait d'aplomb ses rayons les plus chauds. J'étais à côté de madame de Lourmel, veuve d'un général, très aimé de l'Empereur, qui, ai-je lu autrefois dans les journaux, sacrifia bien maladroitement sa vie dans une attaque qu'il dirigeait contre Sébastopol. Je dis maladroitement parce qu'il se lança avec un courage aussi inutile qu'il était héroïque et sublime d'entrain contre un point d'attaque imprenable.

Enfin nous arrivons à Biarritz, pays nu, sans végétation, sans arbres, sans verdure; mais c'est là le seul vilain côté. Ce n'est pas un pays plat comme votre affreux Langrune.... (je dis affreux pour le pays, mais non en raison de ceux qui l'habitent, qui l'embellissent à mes yeux et qui lui donnent tout autant de charmes qu'en peut avoir le plus beau pays du monde)... Biarritz est accidenté de la manière la plus pittoresque : des falaises, des rochers détachés dans la mer, la ville bâtie en amphithéâtre, le phare, le château placé dans une charmante situation donnent à tous ces endroits l'aspect le plus agréable.

VIII

22 août 1856-au 27.

J'ai laissé ma narration, chère femme bien aimée, au moment de notre arrivée à la villa Eugénie, ainsi se nomme le château de Biarrits ou de Biarritz (car l'un et l'autre se dit ou se disent).

Le déjeuner était fixé pour midi : je n'avais que le temps de m'habiller. Je me hâtai et fus prêt bien avant l'heure. J'en profitai pour t'écrire et t'annoncer notre arrivée heureuse, je plaisantai un peu sur ce qu'il ne fallait pas faire attendre Sa Majesté et je cachetai ma lettre fort heureux d'être arrivé à la fin, avant le moment du déjeuner, et attendant en flânant qu'on vint m'avertir, lorsqu'un domestique entra subitement : « Monsieur le docteur, Sa Majesté est à table! » Coup de foudre! Il arrivait ce que j'avais voulu éviter. J'eus la honte de passer devant Leurs Majestés et le déplaisir de m'asseoir... après le premier plat commencé. Voilà, ma chère Octavie, ce qui m'a valu le désir de te rassurer; juge par-là de la culpabilité.

La villa Eugénie est un petit château, une bonbonnière, bâtie en pierres et en briques, ayant un rez-de-chaussée et un étage: et placé à une petite distance de la ville sur un petit promontoire. Ce promontoire s'avance quelque peu au milieu de la crique qui s'étend au nord de Biarritz et qu'on nomme la côte des fous. Quand la mer est haute, elle frappe le mur de la terrasse du château et se prolonge même un peu sur les côtés de manière à mettre cette terrasse dans une sorte de presqu'île. Quand on est sur le devant du château, on regarde l'ouest et la pleine mer. A gauche, est le midi où s'arrondit le promontoire sur lequel est bâtie la ville; à droite au nord, s'élèvent en tournant en demi-cercle des falaises à pic, et sur l'extrémité du promontoire est un phare. Du côté du levant, la vue assez étendue encore est limitée par des collines, des maisons, quelques jardins ou parcs assez éloignés.

. . . .

Ma chambre a la forme d'un carré long, elle n'est ni grande, ni longue, ni large, mais en revanche elle est extrêmement élevée. Elle est couverte de haut en bas par du papier perse à

fond vert clair, orné d'immenses bouquets de fleurs de toutes couleurs : les bordures maintenues par des bandes de bois d'acajou. Les rideaux de fenêtres et de lits, les couvertures du lit et des meubles sont de perse pareille au papier. Les meubles sont en acajou, simples mais suffisamment beaux. Le tout est neuf comme le reste du château qui est habité pour la première fois. En entrant, à gauche de la porte est la commode, puis la cheminée en marbre blanc forme Louis XV, simple cependant ; elle ferait les délices de ma chère Octavie. Dessus est une pendule, simple bloc de marbre vert avec un très grand cadran. De chaque côté deux grands flambeaux dorés : après la cheminée, un placard, puis en retour à côté de la fenêtre une petite table. A droite de la porte est une grande toilette ; nous pourrions nous y laver trois de front. Elle est simple, en marbre blanc partout ; elle a une grande glace mobile en tous sens ; la garniture est en fine porcelaine de Sèvres blanche avec un simple filet d'or. La cuvette est assez grande pour que je puisse m'y baigner tout entier (je ne dis pas sans exagération). Le pot contient un seau d'eau. Le lit vient ensuite en retour, grand, large, moelleux et doux à habiter. Après, vient le bureau, grand, commode, garni de papiers de toutes sortes, plumes d'oie et de fer, cire à cacheter, poudre, pelotte, épingles, bougeoir, heures de la poste... Si tu joins à cela deux fauteuils pompadour, deux chaises parfaitement rembourrées, si tu mets sur tout cela le parfum de propreté qui vient de tout ce qui est neuf, tu auras chère amie, une idée de la chambre que j'habite.

Après avoir ainsi fait le tour à droite et à gauche de la porte, je termine par la fenêtre. C'est là, ma bonne amie, que je passe quelques bons moments chaque jour ; on ne m'a pas donné la plus belle exposition du château, mais bien certainement celle que je préfère. Ma fenêtre regarde le nord, c'est-à-dire que ma pensée s'envolant par-dessus les terres se dirige en ligne droite vers Langrune. Lorsque je suis éveillé par le rayon de soleil qui entre joyeusement chez moi et que j'ouvre ma fenêtre pour sentir l'air du matin, il me semble que Langrune est là ; je me figure la chambre de ma chère petite femme dont la fenêtre tournée au midi regarde la mienne, et je lui adresse un bonjour lointain.

. . . .

Maintenant ma toute belle, voici la vie que je mène dans ce pays. Écoutez bien tous, petits et grands: cela est instructif et vous apprendra comment un homme qu'on dit intelligent trouve moyen de ne rien faire du matin au soir, tenant son intelligence au repos, de peur de l'user.

Le matin je m'éveille entre 6 et 7 heures. Je flane un peu au lit, puis je me lève, j'ouvre ma fenêtre, je souris au soleil levant qui m'arrive de côté, j'aspire à pleins poumons l'air pur et frais; je pense à Dieu qui me fait voir et sentir toutes ces belles choses; je pense bien un peu aussi à Langrune et à quelques-uns de ses habitants; je regarde si mes belles falaises sont à leur place, je vois où est la marée, je cherche s'il y a des voiles à l'horizon, si les ouvriers travaillent dans le jardin, et, après avoir donné un temps suffisant à ces intéressantes occupations, je me mets à ma toilette.

Je la fais lentement, longuement, compendieusement, minutieusement en homme qui a son temps à lui; je ne flâne pas cependant; car je ne veux pas imiter Christine qui s'arrête au milieu d'un coup de peigne pour voir une mouche qui vole de travers. J'agis toujours mais avec mesure et pour bien faire. Je fais ma barbe tous les jours; elle pousse si vite! Elle serait si affreuse si je lui laissais quelques heures d'existence en trop! Une des grandes questions que j'agite est celle de savoir si je me servirai de pâte d'amandes ou de savon. J'ai fini par décider après grand débat, et grand conseil avec moi-même que j'emploierais la pâte le matin (elle est bise et commune) et que je réserverais pour le soir le savon qui est fin et d'agréable odeur.

Ma toilette terminée, il est huit heures environ; j'écris ou je lis jusqu'au moment où l'on m'apporte mon déjeuner; c'est du thé avec un excellent beurre; service de porcelaine de Sèvres blanche et fine ornée d'or et des armes de Sa Majesté.

Alors je sors et je vais au parc où je trouve le Prince, auquel je fais ainsi ma visite du matin. Puis je vais m'installer sur le haut de la falaise où je fume un cigare, en jouissant de l'admirable panorama qui se déroule sous mes yeux et des charmants effets de lumière que produit le soleil levant en éclairant les rochers, la mer et la ville.

Puis je m'assieds, et m'essaie à lire quelques pages de *The last days of Pompei*... En haut de ma falaise j'ai encore un autre amusement, c'est l'inquiétude, la peine, le tourment que je donne à tous les gardes. gendarmes et agents de police du pays. Ce malheureux parc est ouvert à tout venant, on y entre de tous côtés avec la plus grande facilité. Comme on craint les mauvais coups, et cela avec grande raison, on place autour de la propriété une foule d'agents avec ou sans uniforme, qui surveillent tout ce qui entre ou sort, qui suivent de loin et à cachepot l'Empereur et le Prince dans toutes leurs promenades. L'endroit que j'ai choisi pour ma retraite le plus élevé, le plus éloigné, le plus solitaire de tous est aussi l'un de ceux par les quels on peut s'introduire le plus facilement : mais comme les personnes du château n'y vont guère, les gardes se contentent de le surveiller de loin. Quand j'y suis assis et tranquille, la distance d'en bas est trop grande pour qu'on puisse me reconnaître. Alors il faut voir les signes désespérés que les agents m'adressent du bas de la falaise pour m'ordonner de m'en aller. Mon impassibilité les désoriente; puis un agent fait le grand tour en tapinois, et arrive à pas de loup derrière moi. Bien entendu je ne l'entends pas, je le laisse approcher, puis je me retourne tout étonné d'être ainsi dérangé dans mon travail. Alors il me reconnaît et me tire un grand coup de chapeau en s'excusant.

Lorsque je suis resté là un temps suffisant, je retourne chez moi où je lis, j'écris, je travaille suivant la disposition du moment jusqu'à midi, heure du déjeuner. Bonne table, bien servie et sur laquelle tout le déjeuner est à la fois déposé. Je me place d'habitude à l'une des extrémités de manière à embrasser d'un coup d'œil toutes les personnes et notamment Leurs Majestés. — Après le repas, qui dure peu, on passe au salon, on cause, on arrange les distractions pour la fin de la journée. En général je reste peu de temps. Je tiens assez à ma liberté; je veux arriver à pouvoir, quand il me plaît, me retirer ou aller avec Leurs Majestés. Et c'est à quoi j'ai réussi jusqu'à présent. Tantôt je passe le temps de la chaleur du jour à faire une sieste, tantôt à lire de l'anglais ou à écrire; puis je sors visiter la ville et les environs, ou j'accompagne Leurs Majestés dans les promenades. Ainsi, dimanche, nous avons tous été

visiter le bas des falaises que je vois de ma chambre et que la marée haute vient baigner. Le lendemain nous avons fait une promenade en mer dans les canots de deux vaisseaux que Sa Majesté a fait venir de Brest, je crois, pour le plaisir de sa douce moitié.

Toujours est-il que, de façon ou d'autre, la journée se passe et arrive l'heure du dîner. Je fais une seconde toilette, je me mets comme tous les autres dans mes beaux atours, habit, cravate blanche, bottes fines. Leurs Majestés sont aussi en toilette, l'Empereur portant une partie de ses décorations, l'Impératrice ayant une nouvelle robe tous les jours, jusqu'ici du moins. Après le dîner, on cause dans le salon, on rit beaucoup et déjà on a donné un bal. Je reste plus ou moins longtemps suivant mon goût, puis je me retire lire mes lettres, fumer mon cigare, me coucher et dormir jusqu'au lendemain. Telle est ma vie.

DOCTEUR BARTHEZ

(A suivre.)

LES DIEUX ONT SOIF[1]

X

Le samedi, à sept heures du matin, le citoyen Blaise, en bicorne noir, gilet écarlate, culotte de peau, bottes jaunes à revers, cogna du manche de sa cravache à la porte de l'atelier. La citoyenne veuve Gamelin s'y trouvait en honnête conversation avec le citoyen Brotteaux, tandis qu'Évariste nouait devant un petit morceau de glace sa haute cravate blanche.

— Bon voyage, monsieur Blaise! — dit la citoyenne. — Mais, puisque vous allez peindre des paysages, emmenez donc monsieur Brotteaux. qui est peintre.

— Eh bien! — dit Jean Blaise, — citoyen Brotteaux, venez avec nous.

Quand il se fut assuré qu'il ne serait point importun, Brotteaux, d'humeur sociable et ami des divertissements, accepta.

La citoyenne Élodie avait monté les quatre étages pour embrasser la citoyenne Blaise. qu'elle appelait sa bonne mère. Elle était tout de blanc vêtue et sentait la lavande.

Une vieille berline de voyage, à deux chevaux, la capote abaissée, attendait sur la place. Rose Thévenin se tenait au fond avec Julienne Hasard. Élodie fit prendre la droite à la comédienne, s'assit à gauche, et mit la mince Julienne entre elles

1. Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

deux. Brotteaux se plaça en arrière. vis-à-vis de la citoyenne Thévenin; Philippe Dubois, vis-à-vis de la citoyenne Hasard; Évariste, vis-à-vis d'Élodie. Quant à Philippe Desmahis, il dressait son torse athlétique sur le siège, à la gauche du cocher, qu'il étonnait en lui contant qu'en un certain pays d'Amérique les arbres portaient des andouilles et des cervelas.

Le citoyen Blaise, excellent cavalier, faisait la route à cheval et prenait les devants pour n'avoir pas la poussière de la berline.

A mesure que les roues brûlaient le pavé du faubourg, les voyageurs oubliaient leurs soucis, et, à la vue des champs, des arbres, du ciel, leurs pensées devinrent riantes et douces. Élodie songea qu'elle était née pour élever des poules auprès d'Évariste, juge de paix dans un village, au bord d'une rivière, près d'un bois. Les ormeaux du chemin fuyaient sur leur passage. A l'entrée des villages, les mâtins s'élançaient de biais contre la voiture et aboyaient aux jambes des chevaux, tandis qu'un grand épagneul couché en travers de la chaussée se levait à regret; les poules voletaient éparses et, pour fuir, traversaient la route; les oies, en troupe serrée, s'éloignaient lentement. Les enfants barbouillés regardaient passer l'équipage. La matinée était chaude, le ciel clair. La terre gercée attendait la pluie. Ils mirent pied à terre près de Villejuif. Comme ils traversaient le bourg, Desmahis entra chez une fruitière pour acheter des cerises dont il voulait rafraîchir les citoyennes. La marchande était jolie : Desmahis ne reparaissait plus. Philippe Dubois l'appela par le surnom que ses amis lui donnaient communément :

— Hé! Barbaroux!... Barbaroux!

A ce nom exécré, les passants dressèrent l'oreille et des visages parurent à toutes les fenêtres. Et, quand ils virent sortir de chez la fruitière un jeune et bel homme, la veste ouverte, le jabot flottant sur une poitrine athlétique, et portant sur ses épaules un panier de cerises et son habit au bout d'un bâton, le prenant pour le girondin proscrit, des sans-culottes l'appréhendèrent violemment et l'eussent conduit à la municipalité malgré ses protestations indignées, si le vieux Brotteaux, Gamelin et les trois jeunes femmes n'eussent attesté que le citoyen se nommait Philippe Desmahis, graveur en taille-douce et bon jacobin. Encore fallut-il que le suspect

montrât sa carte de civisme qu'il portait sur lui, par grand hasard, étant fort négligent de ces choses. A ce prix, il échappa aux mains des villageois patriotes sans autre dommage qu'une de ses manchettes de dentelle qu'on lui avait arrachée; mais la perte était légère. Il reçut même les excuses des gardes nationaux qui l'avaient serré le plus fort et qui parlaient de le porter en triomphe à la municipalité.

Libre, entouré des citoyennes Élodie, Rose et Julienne, Desmahis jeta à Philippe Dubois, qu'il n'aimait pas et qu'il soupçonnait de perfidie, un sourire amer, et, le dominant de toute la tête :

— Dubois, si tu m'appelles encore Barbaroux, je t'appellerai Brissot; c'est un petit homme épais et ridicule, les cheveux gras, la peau huileuse, les mains gluantes. On ne doutera pas que tu ne sois l'infâme Brissot, l'ennemi du peuple; et les républicains, saisis à ta vue d'horreur et de dégoût, te pendront à la prochaine lanterne... Tu entends?

Le citoyen Blaise, qui venait de faire boire son cheval, assura qu'il avait arrangé l'affaire, quoi qu'il apparût à tous qu'elle avait été arrangée sans lui.

On remonta en voiture. En route, Desmahis apprit au cocher que, dans cette plaine de Longjumeau, plusieurs habitants de la lune étaient tombés autrefois, qui, par la forme et la couleur, approchaient de la grenouille, mais étaient d'une taille bien plus élevée. Philippe Dubois et Gamelin parlaient de leur art. Dubois, élève de Regnault, était allé à Rome. Il avait vu les tapisseries de Raphaël, qu'il mettait au-dessus de tous les chefs-d'œuvre. Il admirait le coloris du Corrège, l'invention d'Annibal Carrache et le dessin du Dominiquin, mais ne trouvait rien de comparable, pour le style, aux tableaux de Pompeio Battoni. Il avait fréquenté à Rome M. Ménageot et madame Lebrun, qui tous deux s'étaient déclarés contre la Révolution : aussi n'en parlait-il pas. Mais il vantait Angelica Kauffmann, qui avait le goût pur et connaissait l'antique.

Gamelin déplorait qu'à l'apogée de la peinture française, si tardive, puisqu'elle ne datait que de Lesueur, de Claude et de Poussin et correspondait à la décadence des écoles italienne et flamande, eût succédé un si rapide et profond déclin. Il en rapportait les causes aux mœurs publiques et à l'Académie,

qui en était l'expression. Mais l'Académie venait d'être heureusement supprimée et, sous l'influence des principes nouveaux, David et son école créaient un art digne d'un peuple libre. Parmi les jeunes peintres, Gamelin mettait sans envie au premier rang Hennequin et Topino-Lebrun. Philippe Dubois préférait Regnault, son maître, à David et fondait sur le jeune Gérard l'espoir de la peinture.

Élodie complimentait la citoyenne Thévenin sur sa toque de velours rouge et sa robe blanche. Et la comédienne félicitait ses deux compagnes de leurs toilettes et leur indiquait les moyens de faire mieux encore : c'était, à son avis, de retrancher sur les ornements.

— On n'est jamais assez simplement mise, — disait-elle. — Nous apprenons cela au théâtre où le vêtement doit laisser voir tous les mouvements et toutes les attitudes. C'est là sa beauté, il n'en veut point d'autre.

— Vous dites bien, ma belle, — répondait Élodie. — Mais rien n'est plus coûteux en toilette que la simplicité. Et ce n'est pas toujours par mauvais goût que nous mettons des fanfreluches ; c'est quelquefois par économie.

Elles parlèrent avec intérêt des modes de l'automne, robes unies, tailles courtes.

— Tant de femmes s'enlaidissent en suivant la mode ! — dit la Thévenin. — On devrait s'habiller selon sa forme.

— Il n'y a de beau que les étoffes roulées sur le corps et drapées. — dit Gamelin. — Tout ce qui a été taillé et cousu est affreux.

Ces pensées, mieux placées dans un livre de Winckelmann que dans la bouche d'un homme qui parle à des Parisiennes furent rejetées avec le mépris de l'indifférence.

— On fait pour l'hiver, — dit Élodie — des douillettes à la laponne, en florence et en sicilienne, et des redingotes à la Zulime, à taille ronde, qui se ferment par un gilet à la turque.

— Ce sont des cache-misère, — dit la Thévenin. — Cela se vend tout fait. J'ai une petite couturière qui travaille comme un ange et qui n'est pas chère : je vous l'enverrai, ma chérie.

Et les paroles volaient, légères et pressées, déployant, soulevant les fins tissus, florence rayée, pékin uni, sicilienne, gaze, nankin.

Et le vieux Brotteaux, en les écoutant, songeait avec une volupté mélancolique à ces voiles d'une saison jetés sur des formes charmantes, qui durent peu d'années et renaissent éternellement comme les fleurs des champs. Et ses regards, qui allaient de ces trois jeunes femmes aux bleuets et aux coquelicots du sillon, se mouillaient de larmes souriantes.

Ils arrivèrent à Orangis vers les neuf heures et s'arrêtèrent à l'auberge de la Cloche, où les époux Poitrine logeaient à pied et à cheval. Le citoyen Blaise, qui avait déjà rafraîchi sa toilette, tendit la main aux citoyennes. Après avoir commandé le dîner pour midi, précédés de leurs boîtes, de leurs cartons, de leurs chevalets et de leurs parasols, que portait un petit gars du village, ils s'en furent à pied, par les champs, vers le confluent de l'Orge et de l'Yvette, en ces lieux charmants d'où l'on découvre la plaine verdoyante de Longjumeau et que bordent la Seine et les bois de Sainte-Geneviève.

Jean Blaise, qui conduisait la troupe artiste, échangeait avec le ci-devant financier des propos facétieux où passaient sans ordre ni mesure Verboquet le Généreux, Catherine Cuissot qui colportait, les demoiselles Chaudron, le sorcier Galichet et les figures plus récentes de Cadet-Rousselle et de madame Angot.

Évariste, pris d'un amour soudain de la nature, en voyant des moissonneurs lier des gerbes, sentait ses yeux se gonfler de larmes; des rêves de concorde et d'amour emplissaient son cœur. Desmahis soufflait dans les cheveux des citoyennes les graines légères des pissenlits. Ayant toutes trois un goût de citadines pour les bouquets, elles cueillaient dans les prés le bouillon-blanc, dont les fleurs se serrent en épis autour de la tige, la campanule, portant suspendues en étages ses clochettes lilas tendre, les grêles rameaux de la verveine odorante, l'hyèble, la menthe, la gaude, la mille-feuille, toute la flore champêtre de l'été finissant. Et, parce que Jean-Jacques avait mis la botanique à la mode parmi les filles des villes, elles savaient toutes trois des fleurs les noms et les amours. Comme les corolles délicates, alanguies de sécheresse, s'effeuillaient dans ses bras et tombaient en pluie à ses pieds, la citoyenne Élodie soupira avec une tristesse véritable :

— Elles passent déjà, les fleurs!

Tous se mirent à l'œuvre et s'efforcèrent d'exprimer la nature

telle qu'ils la voyaient; mais chacun la voyait dans la manière d'un maître. En peu de temps Philippe Dubois eut troussé dans le genre de Robert une ferme abandonnée, des arbres abattus, un torrent desséché. Évariste Gamelin trouvait au bord de l'Yvette les paysages du Poussin. Philippe Desmahis, devant un pigeonnier, travaillait dans la manière picaresque de Callot et de Duplessis. Le vieux Brotteaux, qui se piquait d'imiter les flamands, dessinait soigneusement une vache. Élodie esquissait une chaumière, et son amie Julienne, qui était fille d'un marchand de couleurs, lui faisait sa palette. Des enfants, collés contre elle, la regardaient peindre. Elle les écartait de son jour en les appelant moucherons et en leur donnant des berlingots. Et la citoyenne Thévenin, quand elle en trouvait de jolis, les débarbouillait, les embrassait et leur mettait des fleurs dans les cheveux. Elle les caressait avec une douceur mélancolique parce qu'elle n'avait pas la joie d'être mère, et aussi pour s'embellir par l'expression d'un tendre sentiment et pour exercer son art de l'attitude et du groupement.

Seule, elle ne dessinait ni ne peignait. Elle s'occupait d'apprendre un rôle et plus encore de plaire. Et, son cahier à la main, elle allait de l'un à l'autre, chose légère et charmante. « Pas de teint, pas de figure, pas de corps, pas de voix », disaient les femmes, et elle emplissait l'espace de mouvement, de couleur et d'harmonie. Fanée, jolie, lasse, infatigable, elle était les délices du voyage. D'humeur inégale et cependant toujours gaie, susceptible, irritable et pourtant accommodante et facile, la langue salée avec le ton le plus poli, vaine, modeste, vraie, fausse. délicieuse, si Rose Thévenin ne faisait pas bien ses affaires, si elle ne devenait point déesse, c'est que les temps étaient mauvais et qu'il n'y avait plus à Paris ni encens ni autels pour les Grâces. La citoyenne Blaise, qui en parlant d'elle faisait la grimace et l'appelait sa « belle-mère », ne pouvait la voir sans se rendre à tant de charmes.

On répétait à Feydeau *les Visitandines*; et Rose se félicitait d'y tenir un rôle plein de naturel. C'est le naturel qu'elle cherchait, qu'elle poursuivait, qu'elle trouvait.

— Nous ne verrons donc point Paméla? — dit le beau Desmahis.

Le Théâtre de la Nation était fermé et les comédiens envoyés aux Madelonnettes et à Pélagie.

— Est-ce là la liberté? — s'écria la Thévenin levant au ciel ses beaux yeux indignés.

— Les acteurs du Théâtre de la Nation — dit Gamelin — sont des aristocrates, et la pièce du citoyen François tend à faire regretter les privilèges de la noblesse.

— Messieurs, — dit la Thévenin, — ne savez-vous entendre que ceux qui vous flattent?...

Vers midi, chacun se sentant grand'faim, la petite troupe regagna l'auberge.

Évariste, auprès d'Élodie, lui rappelait en souriant les souvenirs de leurs premières rencontres :

— Deux oisillons étaient tombés du toit où ils nichaient sur le rebord de votre fenêtre. Vous les nourrissiez à la becquée ; l'un d'eux vécut et prit sa volée. L'autre mourut dans le nid d'ouate que vous lui aviez fait. « C'était celui que j'aimais le mieux », avez-vous dit. Ce jour-là, vous portiez, Élodie, un nœud rouge dans les cheveux.

Philippe Dubois et Brotteaux, un peu en arrière des autres, parlaient de Rome où ils étaient allés tous deux, — celui-ci en 72, l'autre vers les derniers jours de l'Académie. — Et il souvenait encore au vieux Brotteaux de la princesse Mondragone, à qui il eût bien laissé entendre ses soupirs. sans le comte Altieri qui ne la quittait pas plus que son ombre. Philippe Dubois ne négligea pas de dire qu'il avait été prié à dîner chez le cardinal de Bernis et que c'était l'hôte le plus obligeant du monde.

— Je l'ai connu, — dit Brotteaux, — et je puis dire sans me flatter que j'ai été durant quelque temps de ses plus familiers : il aimait à fréquenter la canaille. C'était un aimable homme et, bien qu'il fît métier de débiter des fables, il y avait dans son petit doigt plus de saine philosophie que dans la tête de tous vos jacobins qui veulent nous envertueuser et nous endéificoquer. Certes j'aime mieux nos simples théophages qui ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, que ces enragés barbouilleurs de lois qui s'appliquent à nous guillotiner pour nous rendre vertueux et sages et nous faire adorer l'Être suprême qui les a faits à son image. Au temps passé, je faisais dire la messe à la

chapelle des Ilettes par un pauvre diable de curé qui disait après boire : « Ne médisons point des pécheurs : nous en vivons, prêtres indignes que nous sommes ! » Convenez, monsieur, que ce croqueur d'orémus avait de saines maximes sur le gouvernement. Il en faudrait revenir là et gouverner les hommes tels qu'ils sont et non tels qu'on les voudrait être.

La Thévenin s'était rapprochée du vieux Brotteaux. Elle savait que cet homme avait mené grand train autrefois, et son imagination parait de ce brillant souvenir la pauvreté présente du ci-devant financier, qu'elle jugeait moins humiliante étant générale et causée par la ruine publique. Elle contemplait en lui curieusement, et non sans respect, les débris d'un de ces généreux Crésus que célébraient en soupirant les comédiennes ses aînées. Et puis les manières de ce bonhomme en redingote puce si râpée et si propre lui plaisaient.

— Monsieur Brotteaux, — lui dit-elle, — on sait que jadis, dans un beau parc, par des nuits illuminées, vous vous glissiez dans des bosquets de myrtes avec des comédiennes et des danseuses, au son lointain des flûtes et des violons... Hélas! elles étaient plus belles, n'est-ce pas, vos déesses de l'Opéra et de la Comédie-Française, que nous autres, pauvres petites actrices nationales?

— Ne le croyez pas, mademoiselle, — répondit Brotteaux, — et sachez que s'il s'en fût rencontré en ce temps une semblable à vous, elle se serait promenée, seule, en souveraine et sans rivale, pour peu qu'elle l'eût souhaité, dans le parc dont vous voulez bien vous faire une idée si flatteuse...

L'hôtel de la Cloche était rustique. Une branche de houx pendait sur la porte charretière, qui donnait accès à une cour toujours humide où picoraient les poules. Au fond de la cour s'élevait l'habitation, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, coiffée d'une haute toiture de tuiles moussues et dont les murs disparaissaient sous de vieux rosiers tout fleuris de roses. A droite, des quenouilles montraient leurs pointes au-dessus du mur bas du jardin. A gauche était l'écurie, avec un râtelier extérieur et une grange en colombage. Une échelle s'appuyait au mur. De ce côté encore, sous un hangar encombré d'instruments agricoles et de souches, du haut d'un vieux cabriolet, un coq blanc surveillait ses poules. La

cour était fermée, de ce sens, par des étables devant lesquelles s'élevait, comme un tertre glorieux, un tas de fumier que, à cette heure, retournait de sa fourche une fille plus large que haute, les cheveux couleur de paille. Le purin qui remplissait ses sabots lavait ses pieds nus, dont on voyait se soulever par intervalles les talons jaunes comme du safran. Sa jupe troussée laissait voir la crasse de ses mollets énormes et bas. Tandis que Philippe Desmahis la regardait, surpris et amusé du jeu bizarre de la nature qui avait construit cette fille en largeur, l'hôtelier appela :

— Hé! la Tronche! va quérir de l'eau!

Elle se retourna et montra une face écarlate et une large bouche où manquait une palette. Il avait fallu la corne d'un taureau pour ébrécher cette puissante denture. Sa fourche à l'épaule, elle riait. Semblables à des cuisses, ses bras rebrassés étincelaient au soleil.

La table était mise dans la salle basse, où les poulets achevaient de rôtir sous le manteau de la cheminée, garni de vieux fusils. Longue de plus de vingt pieds, la salle blanchie à la chaux n'était éclairée que par les vitres verdâtres de la porte et par une seule fenêtre, encadrée de roses, auprès de laquelle l'aïeule tournait son rouet. Elle portait une coiffe et un bavolet de dentelle du temps de la Régence. Les doigts noueux de ses mains tachées de terre tenaient la quenouille. Des mouches se posaient sur le bord de ses paupières, et elle ne les chassait pas. Dans les bras de sa mère, elle avait vu passer Louis XIV en carrosse.

Il y avait soixante ans qu'elle avait fait le voyage de Paris. Elle conta d'une voix faible et chantante aux trois jeunes femmes debout devant elle qu'elle avait vu l'Hôtel de Ville, les Tuileries et la Samaritaine, et que, lorsqu'elle traversait le Pont-Royal, un bateau qui portait des pommes au marché du Mail s'était ouvert, que les pommes s'en étaient allées au fil de l'eau et que la rivière en était toute empourprée.

Elle avait été instruite des changements survenus nouvellement dans le royaume, et surtout de la zizanie qu'il y avait entre les curés jureurs et ceux qui ne juraient point. Elle savait aussi qu'il y avait eu des guerres, des famines et des signes dans le ciel. Elle ne croyait point que le roi fût mort. On l'avait

fait fuir, disait-elle, par un souterrain et l'on avait livré au bourreau, à sa place, un homme du commun.

Aux pieds de l'aïeule, dans son moïse, le dernier-né des Poitrine, Jeannot, faisait ses dents. La Thévenin souleva le berceau d'osier et sourit à l'enfant, qui gémit faiblement, épuisé de fièvre et de convulsions. Il fallait qu'il fût bien malade, car on avait appelé le médecin, le citoyen Pelleport, qui, à la vérité, député suppléant à la Convention, ne faisait point payer ses visites.

La citoyenne Thévenin, enfant de la balle, était partout chez elle : mal contente de la façon dont la Tronche avait lavé la vaisselle, elle essuyait les plats, les gobelets et les fourchettes. Pendant que la citoyenne Poitrine faisait cuire la soupe, qu'elle goûtait en bonne hôtelière, Élodie coupait en tranches un pain de quatre livres encore chaud du four. Gamelin, en la voyant faire lui dit :

— J'ai lu, il y a quelques jours, un livre écrit par un jeune Allemand dont j'ai oublié le nom, et qui a été très bien mis en français. On y voit une belle jeune fille nommée Charlotte qui, comme vous, Élodie, taillait des tartines et, comme vous, les taillait avec grâce, et si joliment qu'à la voir faire le jeune Werther devint amoureux d'elle.

— Et cela finit par un mariage? — demanda Élodie.

— Non, — répondit Évariste : — cela finit par la mort violente de Werther.

Ils dînèrent bien, car ils avaient grand'faim ; mais la chère était médiocre. Jean Blaise s'en plaignit : il était très porté sur sa bouche et faisait de bien manger une règle de vie ; et, sans doute, ce qui l'incitait à ériger sa gourmandise en système, c'était la disette générale. La Révolution avait dans toutes les maisons renversé la marmite. Le commun des citoyens n'avait rien à se mettre sous la dent. Les gens habiles qui, comme Jean Blaise, gagnaient gros dans la misère publique, allaient chez le traiteur où ils montraient leur esprit en s'empiffrant. Quant à Brotteaux qui, en l'an II de la République, vivait de châtaignes et de croûtons de pain, il lui souvenait d'avoir soupé chez Grimod de la Reynière, à l'entrée des Champs-Élysées. Envieux de mériter le titre de fine gueule, devant les choux au lard de la femme Poitrine, il abondait en savantes

recettes de cuisine et en bons préceptes gastronomiques. Et, comme Gamelin déclarait qu'un républicain méprise les plaisirs de la table, le vieux traitant, amateur d'antiquités, donnait au jeune Spartiate la vraie formule du brouet noir.

Après le dîner, Jean Blaise, qui n'oubliait pas les affaires sérieuses, fit faire à son académie foraine des croquis et des esquisses de l'auberge, qu'il jugeait assez romantique dans son délabrement. Tandis que Philippe Desmahis et Philippe Dubois dessinaient les étables, la Tronche vint donner à manger aux cochons. Le citoyen Pelleport, officier de santé, qui sortait en même temps de la salle basse où il était venu porter ses soins au petit Poitrine, s'approcha des artistes et, après les avoir complimentés de leurs talents, qui honoraient la nation tout entière, il leur montra la Tronche au milieu des pourceaux.

— Vous voyez cette créature, — dit-il, — ce n'est pas une fille, comme vous pourriez le croire : c'est deux filles. Comprenez que je parle littéralement. Surpris du volume énorme de sa charpente osseuse, je l'ai examinée et me suis aperçu qu'elle avait la plupart des os en double : à chaque cuisse, deux fémurs soudés ensemble ; à chaque épaule, deux humérus. Elle possède aussi des muscles en double. Ce sont, à mon sens, deux jumelles étroitement associées ou, pour mieux dire, fondues ensemble. Le cas est intéressant. Je l'ai signalé à monsieur Saint-Hilaire, qui m'en a su gré. C'est un monstre que vous voyez là, citoyens. Ces gens-ci l'appellent « la Tronche ». Ils devraient dire « les Tronches » : elles sont deux. La nature a de ces bizarreries... Bonsoir, citoyens peintres ! Nous aurons de l'orage, cette nuit....

Après le souper aux chandelles, l'académie Blaise fit dans la cour de l'auberge, en compagnie d'un fils et d'une fille Poitrine, une partie de colin-maillard, à laquelle jeunes femmes et jeunes hommes mirent une vivacité que leur âge explique assez pour qu'on ne cherche pas si la violence et l'incertitude du temps n'excitait pas leur ardeur. Quand il fit tout à fait nuit, Jean Blaise proposa de jouer dans la salle basse aux jeux innocents. Élodie demanda la « chasse au cœur » qui fut acceptée de toute la compagnie. Sur les indications de la jeune fille, Philippe Desmahis traça à la craie sur les meubles, les portes et les murs sept cœurs, c'est-à-dire un de moins qu'il n'y

avait de joueurs, car le vieux Brotteaux s'était mis obligeamment de la partie. On dansa en rond « La Tour, prends garde », et sur un signal d'Elodie, chacun courut mettre la main sur un cœur. Gamelin, distrait et maladroit, les trouva tous pris : il donna un gage, le petit couteau de six liards de la foire Saint-Germain. On recommença et ce furent tour à tour Blaise, Elodie, Brotteaux et la Thévenin qui ne trouvèrent pas de cœur et donnèrent chacun leur gage, une bague, un réticule, un petit livre en maroquin, un bracelet. Puis, les gages furent tirés au sort sur les genoux d'Élodie et chacun, pour racheter le sien, dut montrer ses talents de société, chanter une chanson ou dire des vers. Brotteaux récita le discours du patron de la France, au premier chant de *la Pucelle* :

Je suis Denis et saint de mon métier,
J'aime la Gaule...

Le citoyen Blaise, bien que moins lettré, donna sans hésiter la réponse de Richemond :

Monsieur le Saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine.

Tout le monde alors lisait et relisait avec délices « le chef-d'œuvre de l'Arioste français » ; les hommes les plus graves souriaient des amours de Jeanne et de Dunois, des aventures d'Agnès et de Monrose et des exploits de l'âne ailé. Tous les hommes cultivés savaient par cœur les beaux endroits de ce poème « divertissant et philosophique ». Évariste Gamalin, lui-même, bien que d'humeur sévère, en prenant sur le giron d'Élodie son couteau de six liards, récita de bonne grâce l'entrée de Grisbourdon aux enfers. La citoyenne Thévenin chanta sans accompagnement la romance de Nina : *Quand le bien-aimé reviendra*. Desmahis chanta, sur l'air de *la Faridondaine* :

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine.
Il n'en coûtait que la façon...

Cependant Desmahis était soucieux. A cette heure, il aimait ardemment les trois femmes avec lesquelles il jouait au « gage

touché », et il jetait à toutes trois des regards brûlants et doux. Il aimait la Thévenin pour sa grâce, sa souplesse, son art savant, ses œillades et sa voix qui allaient au cœur ; il aimait Élodie, qu'il sentait de nature abondante, riche et donnante ; il aimait Julienne Hasard, malgré ses cheveux décolorés, ses cils blancs, ses taches de rousseur et son maigre corsage, parce que, comme ce Dunois dont parle Voltaire dans *la Pucelle*, il était toujours prêt, dans sa générosité, à donner à la moins jolie une marque d'amour, et d'autant plus qu'elle lui semblait, pour l'instant, la plus inoccupée et, partant, la plus accessible. Exempt de toute vanité, il n'était jamais sûr d'être agréé ; il n'était jamais sûr non plus de ne l'être pas. Aussi s'offrait-il, à tout hasard. Profitant des rencontres heureuses du « gage touché », il tint quelques tendres propos à la Thévenin, qui ne s'en fâcha pas, mais n'y pouvait guère répondre sous le regard jaloux du citoyen Jean Blaise. Il parla plus amoureusement encore à la citoyenne Élodie, qu'il savait engagée avec Gamelin, mais il n'était pas assez exigeant pour vouloir un cœur à lui seul. Élodie ne pouvait l'aimer ; mais elle le trouvait beau et elle ne réussit pas entièrement à le lui cacher. Enfin, il porta ses vœux les plus pressants à l'oreille de la citoyenne Hasard : elle y répondit par un air de stupeur qui pouvait exprimer une soumission abîmée aussi bien qu'une morne indifférence. Et Desmahis ne crut point qu'elle était indifférente...

Il n'y avait dans l'auberge que deux chambres à coucher, toutes deux au premier étage et sur le même palier. Celle de gauche, la plus belle, était tendue de papier à fleurs et ornée d'une glace grande comme la main, dont le cadre doré subissait l'offense des mouches depuis l'enfance de Louis XV. Là, sous un ciel d'indienne à ramages, se dressaient deux lits garnis d'oreillers de plume, d'édredons et de courtes-pointes ouatées. Cette chambre était réservée aux trois citoyennes.

Quand vint l'heure de la retraite, Desmahis et la citoyenne Hasard, tenant à la main chacun son chandelier, se souhaitèrent le bonsoir ; sur le palier le graveur amoureux, coula à la fille du marchand de couleurs un billet par lequel il la priait de le rejoindre, quand tout serait endormi, dans le grenier qui se trouvait au-dessus de la chambre des citoyennes.

Prévoyant et sage, il avait dans la journée étudié les aîtres

et exploré ce grenier, plein de bottes d'oignons, de fruits qui séchaient sous un essaim de guêpes, de coffres, de vieilles malles. Il y avait même vu un vieux lit de sangles boiteux et hors d'usage, à ce qu'il lui sembla, et une paillasse éventrée, où sautaient des puces.

En face de la chambre des citoyennes était une chambre à trois lits, assez petite, où devaient coucher, à leurs guises, les citoyens voyageurs. Mais Brotteaux, qui était sybarite, s'en était allé à la grange dormir dans le foin. Quant à Jean Blaise, il avait disparu. Dubois et Gamelin ne tardèrent pas à s'endormir. Desmahis se mit au lit; mais, quand le silence de la nuit eut, comme une eau dormante, recouvert la maison, le graveur se leva et monta l'escalier de bois, qui se mit à craquer sous ses pieds nus. La porte du grenier était entre-bâillée. Il en sortait une chaleur étouffante et des senteurs âcres de fruits pourris. Sur un lit de sangle boiteux, la Tronche dormait, la bouche ouverte... Elle était énorme. Traversant la lucarne, un rayon de lune baignait d'azur et d'argent sa peau qui, entre des écailles de crasse et des éclaboussures de purin, brillait de jeunesse et de fraîcheur... Réveillée en sursaut, elle eut peur et cria; mais, dès qu'elle comprit ce qu'on lui voulait, rassurée, elle ne témoigna ni surprise ni contrariété et feignit d'être encore plongée dans un demi-sommeil qui, en lui ôtant la conscience des choses, lui permettait quelque sentiment...

Desmahis rentra dans sa chambre, où il dormit jusqu'au jour d'un sommeil tranquille et profond.

Le lendemain, après une dernière journée de travail, l'académie promeneuse reprit le chemin de Paris. Quand Jean Blaise paya son hôte en assignats, le citoyen Poitrine se lamenta de ne plus voir que de « l'argent carré » et promit une belle chandelle au bougre qui ramènerait les jaunets.

Il offrit des fleurs aux citoyennes. Par son ordre, la Tronche, sur une échelle, en sabots et troussée, montrant au jour ses mollets crasseux et resplendissants, coupait infatigablement des roses aux rosiers grimpants qui couvraient la muraille. De ses larges mains les roses tombaient en pluie, en torrents, en avalanche, dans les jupes tendues d'Élodie, de Julienne et de la Thévenin. La berline en fut pleine. Tous, rentrant à la nuit, en

apportèrent chez eux des brassées, et leur sommeil et leur réveil en fut tout parfumé.

XI

Le matin du 7 septembre, la citoyenne Rochemaure, se rendant chez le juré Gamelin, qu'elle voulait intéresser à quelque suspect de sa connaissance, rencontra sur le palier le ci-devant Brotteaux des Ilettes, qu'elle avait aimé dans les jours heureux. Brotteaux s'en allait porter douze douzaines de pantins de sa façon chez le marchand de jouets de la rue de la Loi. Et il s'était résolu, pour les porter plus aisément, à les attacher au bout d'une perche, selon les guises des vendeurs ambulants. Il en usait galamment avec toutes les femmes, même avec celles dont une longue habitude avait émoussé pour lui l'attrait, comme ce devait être le cas de madame de Rochemaure, à moins qu'assaisonnée par la trahison, l'absence, l'infidélité et l'embonpoint, il ne la trouvât appétissante. En tout cas, il l'accueillit sur le palier sordide, aux carreaux disjoints, comme autrefois sur les degrés du perron des Ilettes et la pria de lui faire l'honneur de visiter son grenier. Elle monta assez lestement l'échelle et se trouva sous une charpente dont les poutres penchantes portaient un toit de tuiles percé d'une lucarne. On ne pouvait s'y tenir debout. Elle s'assit sur la seule chaise qu'il y eût en ce réduit et, ayant promené un moment ses regards sur les tuiles disjointes, elle demanda, surprise et attristée :

— C'est là que vous habitez, Maurice? Vous n'avez guère à y craindre les opportuns. Il faut être diable ou chat pour vous y trouver.

— J'y ai peu d'espace, — répondit le ci-devant. — Et je ne vous cache pas que parfois il y pleut sur mon grabat. C'est un faible inconvénient. Mais durant les nuits sereines j'y vois la lune... En leur saison, les chats font un beau vacarme dans cette gouttière. Mais il faut pardonner à l'amour de miauler et de jurer sur les toits, quand il emplit de tourments et de crimes la vie des hommes.

Tous deux, ils avaient eu la sagesse de s'aborder comme

des amis qui s'étaient quittés la veille pour s'en aller dormir, et, bien que devenus étrangers l'un à l'autre, ils s'entretenaient avec bonne grâce et familiarité.

Cependant, madame de Rochemaure était soucieuse. La Révolution, qui avait été longtemps pour elle riante et fructueuse, lui apportait maintenant des soucis et des inquiétudes; ses soupers devenaient moins brillants et moins joyeux. Les sons de sa harpe n'éclaircissaient plus les visages sombres. Ses tables de jeu étaient abandonnées des plus riches pontes. Plusieurs de ses familiers, maintenant suspects, se cachaient; son ami, le financier Morhardt, était arrêté, et c'était pour lui qu'elle venait solliciter le juré Gamelin. Elle-même était suspecte. Des gardes nationaux avaient fait une perquisition chez elle, retourné les tiroirs de ses commodes, soulevé des lames de son parquet, donné des coups de baïonnette dans ses matelas. Ils n'avaient rien trouvé, lui avaient fait des excuses et bu son vin. Mais ils étaient passés fort près de sa correspondance avec un émigré, monsieur d'Expilly. Quelques amis qu'elle avait parmi les jacobins l'avaient avertie que le bel Henry, son greluchon, devenait compromettant par ses violences trop outrées pour paraître sincères.

Les coudes sur les genoux et les poings dans les joues, songeuse, elle demanda à son vieil ami, assis sur la paillasse :

— Que pensez-vous de tout ceci, Maurice?

— Je pense que ces gens-ci donnent à un philosophe et à un amateur de spectacles ample matière à réflexion et à divertissement; mais qu'il serait meilleur pour vous, chère amie, que vous fussiez hors de France.

— Maurice, où cela nous mènera-t-il?

— C'est ce que vous me demandiez, Louise, un jour, en voiture, au bord du Cher, sur le chemin des Ilettes, tandis que notre cheval, qui avait pris le mors aux dents, nous emportait d'un galop furieux. Que les femmes sont donc curieuses! Encore aujourd'hui vous voulez savoir où nous allons. Demandez-le aux tireuses de cartes. Je ne suis point devin, ma mie. Et la philosophie, même la plus saine, est d'un faible secours pour la connaissance de l'avenir. Ces choses finiront, car tout finit. On peut en prévoir diverses issues. La victoire de la coalition et l'entrée des alliés à Paris.

Ils n'en sont pas loin ; toutefois je doute qu'ils y arrivent. Ces soldats de la République se font battre avec une ardeur que rien ne peut éteindre. Il se peut que Robespierre épouse madame Royale et se fasse nommer protecteur du royaume pendant la minorité de Louis XVII.

— Vous croyez? — s'écria la citoyenne, impatiente de se mêler à cette belle intrigue.

— Il se peut encore — poursuivit Brotteaux — que la Vendée l'emporte et que le gouvernement des prêtres se rétablisse sur des monceaux de ruines et des amas de cadavres. Vous ne pouvez concevoir, chère amie, l'empire que garde le clergé sur la multitude des ânes... Je voulais dire : « des âmes » ; la langue m'a fourché. Le plus probable, à mon sens, c'est que le Tribunal révolutionnaire amènera la destruction du régime qui l'a institué : il menace trop de têtes. Ceux qu'il effraie sont innombrables ; ils se réuniront, et, pour le détruire, ils détruiront le régime. Je crois que vous avez fait nommer le jeune Gamelin à cette justice. Il est vertueux : il sera terrible. Plus j'y songe, ma belle amie, plus je crois que ce tribunal, institué pour sauver la République, la perdra. La Convention a voulu avoir, comme la royauté, ses grands jours, sa chambre ardente, et pourvoir à sa sûreté par des magistrats nommés par elle et tenus dans sa dépendance. Mais que les grands jours de la Convention sont inférieurs aux grands jours de la monarchie, et sa chambre ardente moins politique que celle de Louis XIV! Il règne dans le Tribunal révolutionnaire un sentiment de basse justice et de plate égalité qui le rendra bientôt odieux et ridicule et dégoûtera tout le monde. Savez-vous, Louise, que ce tribunal, qui va appeler à sa barre la reine de France et vingt et un législateurs, condamnait hier une servante coupable d'avoir crié : « Vive le roi! » avec une mauvaise intention et dans la pensée de détruire la République? Nos juges, tout de noir emplumés, travaillent dans le genre de ce Guillaume Shakespeare, si cher aux Anglais, qui introduit dans les scènes les plus tragiques de son théâtre de grossières bouffonneries.

— Eh bien, Maurice, — demanda la citoyenne, — êtes-vous toujours heureux en amour?

— Hélas! — répondit Brotteaux, — les colombes volent au blanc colombier et ne se posent plus sur la tour en ruines.

— Vous n'avez pas changé... Au revoir, mon ami!

Ce soir-là, le cavalier Henry, s'étant rendu, sans y être prié, chez madame de Rochemaure, la trouva qui cachetait une lettre sur laquelle il lut l'adresse du citoyen Rauline, à Vernon. C'était, il le savait, une lettre pour l'Angleterre. Rauline recevait par un postillon des messageries le courrier de madame de Rochemaure et le faisait porter à Dieppe par une marchande de marée. Un patron de barque le remettait, la nuit, à un navire britannique qui croisait sur la côte. Un émigré, M. d'Expilly, le recevait à Londres et le communiquait, s'il le jugeait utile, au cabinet de Saint-James.

Henry était jeune et beau : Achille n'unissait pas tant de grâce à tant de vigueur, quand il revêtit les armes que lui présentait Ulysse. Mais la citoyenne Rochemaure, sensible naguère aux charmes du jeune héros de la Commune, détournait de lui ses regards et sa pensée depuis qu'elle avait été avertie que, dénoncé aux Jacobins comme un exagéré, ce jeune soldat pouvait la compromettre et la perdre. Henry sentait qu'il ne serait peut-être pas au-dessus de ses forces de ne plus aimer madame de Rochemaure; mais il lui déplaisait qu'elle ne le distinguât plus. Il comptait sur elle pour satisfaire à certaines dépenses auxquelles le service de la République l'avait engagé. Enfin, songeant aux extrémités où peuvent se porter les femmes et comment elles passent avec rapidité de la tendresse la plus ardente à la plus froide insensibilité et combien il leur est facile de sacrifier ce qu'elles ont chéri et de perdre ce qu'elles ont adoré, il soupçonna que cette ravissante Louise pourrait un jour le faire jeter en prison pour se débarrasser de lui. Sa sagesse lui conseillait de reconquérir cette beauté perdue. C'est pourquoi il était venu armé de tous ses charmes. Il s'approchait d'elle, s'éloignait, se rapprochait, la frôlait, la fuyait selon les règles de la séduction dans les ballets. Puis, il se jeta dans un fauteuil, et, de sa voix invincible, de sa voix qui parlait aux entrailles des femmes, il lui vanta la nature et la solitude et lui proposa en soupirant une promenade à Ermenonville.

Cependant, elle tirait quelques accords de sa harpe et jetait autour d'elle des regards d'impatience et d'ennui. Soudain

Henry se dressa sombre et résolu et lui annonça qu'il partait pour l'armée et serait dans quelques jours devant Maubeuge.

Sans montrer ni doute ni surprise, elle l'approuva d'un signe de tête.

— Vous me félicitez de cette décision?

— Je vous en félicite.

Elle attendait un nouvel ami qui lui plaisait infiniment et dont elle pensait tirer de grands avantages; tout autre chose que celui-ci : un Mirabeau ressuscité, un Danton décrotté et devenu fournisseur, un lion qui parlait de jeter tous les patriotes dans la Seine. A tout moment, elle croyait entendre la sonnette et tressaillait.

Pour renvoyer Henry, elle se tut, bâilla, feuilleta une partition, et bâilla encore. Voyant qu'il ne s'en allait pas, elle lui dit qu'elle avait à sortir et passa dans son cabinet de toilette.

Il lui criait d'une voix émue :

— Adieu, Louise!... Vous reverrai-je jamais?

Et ses mains fouillaient dans le secrétaire ouvert.

Dès qu'il fut dans la rue, il ouvrit la lettre adressée au citoyen Rauline et la lut avec intérêt. Elle contenait en effet un tableau curieux de l'état de l'esprit public en France. On y parlait de la reine, de la Thévenin et même de ce bon Brotteaux.

Ayant achevé sa lecture et remis la lettre dans sa poche, il hésita quelques instants; puis, comme un homme qui a pris sa résolution et qui se dit que le plus tôt sera le mieux, il se dirigea vers les Tuileries et pénétra dans l'antichambre du Comité de sûreté générale.

Ce jour-là, à trois heures de l'après-midi, Évariste Gamelin s'asseyait sur le banc des jurés, en compagnie de quatorze collègues qu'il connaissait pour la plupart, gens simples, honnêtes et patriotes, savants, artistes ou artisans : un peintre comme lui, un dessinateur, tous deux pleins de talent, un chirurgien, un cordonnier, un ci-devant marquis, qui avait donné de grandes preuves de civisme, un imprimeur, de petits marchands, — un échantillon enfin du peuple de Paris. — Ils se tenaient là, dans leur habit ouvrier ou bourgeois, tondus à la Titus ou portant le catogan, le chapeau à cornes enfoncé sur

les yeux ou le chapeau rond posé en arrière de la tête, ou le bonnet rouge cachant les oreilles. Les uns étaient vêtus de la veste, de l'habit et de la culotte, comme en l'ancien temps; les autres, de la carmagnole et du pantalon rayé à la façon des sans-culottes. Chaussés de bottes, ou de souliers à boucles ou de sabots, ils présentaient sur leurs personnes toutes les diversités du vêtement masculin en usage alors. Ayant tous déjà siégé plusieurs fois, ils semblaient fort à l'aise à leur banc et Gamelin enviait leur tranquillité. Son cœur battait, ses oreilles bourdonnaient, ses yeux se voilaient et tout ce qui l'entourait prenait pour lui une teinte livide.

Quand l'huissier annonça le Tribunal, trois juges prirent place sur une estrade assez petite, devant une table verte. Ils portaient un chapeau à cocarde surmonté de grandes plumes noires, et l'habit à la française avec un ruban tricolore d'où pendait sur leur poitrine une lourde médaille d'argent. Devant eux, au pied de l'estrade, siégeait le substitut de l'accusateur public, dans un costume semblable. Le greffier s'assit entre le Tribunal et le fauteuil vide de l'accusé. Gamelin voyait ces hommes différents de ce qu'il les avait vus jusque-là, plus beaux, plus graves, plus effrayants, bien qu'ils prissent des attitudes familières, feuilletant des papiers, appelant un huissier ou se penchant en arrière pour entendre quelque communication d'un juré ou d'un officier de service.

Au-dessus des juges, les tables des Droits de l'homme étaient suspendues; à leur droite et à leur gauche, contre les vieilles murailles féodales, les bustes de Le Peltier Saint-Fargeau et de Marat. En face du banc des jurés, au fond de la salle, s'élevait la tribune publique, Des femmes en garnissaient le premier rang, qui blondes, brunes ou grises, portaient toutes la haute coiffe dont le bavolet plissé leur ombrageait les joues; sur leur poitrine, auxquelles la mode donnait uniformément l'ampleur d'un sein nourricier, se croisait le fichu blanc ou se recourbait la bavette du tablier bleu. Elles tenaient les bras croisés sur le rebord de la tribune. Derrière elles on voyait, clairsemés sur les gradins, des citoyens vêtus avec cette diversité qui donnait alors aux foules un caractère étrange et pittoresque. A droite, vers l'entrée, derrière une barrière pleine s'étendait un espace où le public se tenait debout. Cette

fois, il y était peu nombreux. L'affaire dont cette section du Tribunal allait s'occuper n'intéressait qu'un petit nombre de spectateurs, et, sans doute, les autres sections, qui siégeaient en même temps, appelaient des causes plus émouvantes.

C'est ce qui rassurait un peu Gamelin dont le cœur, prêt à faiblir, n'aurait pu supporter l'atmosphère enflammée des grandes audiences. Ses yeux s'attachaient aux moindres détails : il remarquait le coton dans l'oreille du greffier et une tache d'encre sur le dossier du substitut. Il voyait, comme avec une loupe, les chapiteaux à feuillage sculptés dans un temps où toute connaissance des ordres antiques était perdue et qui surmontaient les colonnes gothiques de guirlandes d'ortie et de houx. Mais ses regards revenaient sans cesse à ce fauteuil, d'une forme surannée, garni de velours d'Utrech rouge, usé au siège et noirci aux bras. Des gardes nationaux en armes se tenaient à toutes les issues.

Enfin l'accusé parut, escorté de grenadiers, libre toutefois de ses membres comme le prescrivait la loi. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, sec, brun, très chauve, les joues creuses, les lèvres minces et violacées, vêtu à l'ancienne mode d'un habit sang de bœuf. Sans doute parce qu'il avait la fièvre, ses yeux brillaient comme des pierreries et ses joues avaient l'air d'être vernies. Il s'assit. Ses jambes, qu'il croisait, était d'une maigreur excessive et il joignait au-dessous du genou ses mains noueuses. Il se nommait Marie-Adolphe Guillergues et était prévenu de dilapidation dans les fourrages de la République. L'acte d'accusation mettait à sa charge des faits nombreux et graves, dont aucun n'était absolument certain. Interrogé, Guillergues nia la plupart de ces faits et expliqua les autres à son avantage. Son langage était précis et froid, singulièrement habile et donnait l'idée d'un homme avec lequel il n'est pas désirable de traiter une affaire. Il avait réponse à tout. Quand le juge lui faisait une question embarrassante, son visage restait calme et sa parole assurée, mais ses deux mains, réunies sur sa poitrine, se crispaient d'angoisse. Gamelin s'en aperçut et dit à l'oreille de son voisin, peintre comme lui :

— Regardez ses pouces !

Le premier témoin qu'on entendit apporta des faits acca-

blants. C'est sur lui que reposait toute l'accusation. Ceux qui furent appelés ensuite se montrèrent, au contraire, favorables à l'accusé. Le substitut de l'accusateur public fut véhément, mais demeura dans le vague. Le défenseur parla avec un ton de vérité qui valut à l'accusé des sympathies qu'il n'avait pas su lui-même se concilier. L'audience fut suspendue et les jurés se réunirent dans la chambre des délibérations. Là, après une discussion obscure et confuse, ils se partageaient en deux groupes à peu près égaux en nombre. On vit d'un côté les indifférents, les tièdes, les raisonneurs, qu'aucune passion n'animait, et d'un autre côté ceux qui se laissaient conduire par le sentiment, se montraient peu accessibles au raisonnement et jugeaient avec le cœur. Ceux-là condamnaient toujours. C'étaient les bons, les purs. Ils ne songeaient qu'à sauver la République et ne s'embarrassaient point du reste. Leur attitude fit une forte impression sur Gamelin qui se sentait en communion avec eux.

« Ce Guillergues, songeait-il, est un adroit fripon, un scélérat qui a spéculé sur le fourrage de notre cavalerie. L'absoudre, c'est laisser échapper un traître, c'est trahir la patrie, vouer l'armée à la défaite. » Et Gamelin voyait déjà les hussards de la République, sur leurs montures qui bronchaient, sabrés par la cavalerie ennemie... « Mais si Guillergues était innocent?... »

Il pensa tout à coup à Jean Blaise, soupçonné aussi d'infidélité dans les fournitures. Tant d'autres devaient agir comme Guillergues et Blaise, préparer la défaite, perdre la République! Il fallait faire un exemple. Mais si Guillergues était innocent?...

— Il n'y a pas de preuves, — dit Gamelin à haute voix.

— Il n'y a jamais de preuves, — répondit en haussant les épaules le chef du jury, un bon, un pur.

Finalement, il se trouva sept voix pour la condamnation et huit pour l'acquittement.

Le jury rentra dans la salle et l'audience fut reprise. Les jurés étaient tenus de motiver leur verdict : chacun parla à son tour devant le fauteuil vide. Les uns étaient prolixes: les autres se contentaient d'un mot; il y en avait qui prononçaient des paroles inintelligibles.

Quand vint son tour, Gamelin se leva et dit :

— En présence d'un crime si grand que d'ôter aux défenseurs de la patrie les moyens de vaincre, on veut des preuves formelles que nous n'avons point.

A la majorité des voix, l'accusé fut déclaré non coupable.

Guillergues fut ramené devant les juges, accompagné du murmure bienveillant des spectateurs qui lui annonçaient son acquittement. C'était un autre homme. La sécheresse de ses traits s'était fondue. ses lèvres s'étaient amollies. Il avait l'air vénérable; son visage exprimait l'innocence. Le président lut, d'une voix émue. le verdict qui renvoyait le prévenu : la salle éclata en applaudissements. Le gendarme qui avait amené Guillergues se précipita dans ses bras. Le président l'appela et lui donna l'accolade fraternelle. Les jurés l'embrassèrent. Gamelin pleurait à chaudes larmes...

Dans la cour du Palais. illuminée des derniers rayons du jour. une multitude hurlante s'agitait. Les quatre sections du Tribunal avaient prononcé la veille trente condamnations à mort. et, sur les marches du grand escalier, des tricoteuses accroupies attendaient le départ des charrettes. Mais Gamelin. descendant les degrés dans le flot des jurés et des spectateurs, ne voyait rien, n'entendait rien que son acte de justice et d'humanité et les félicitations qu'il se donnait d'avoir reconnu l'innocence. Dans la cour. Élodie, toute blanche, en larmes et souriante, se jeta dans ses bras et y resta pâmée. Et, quand elle eut recouvré la voix, elle lui dit :

— Évariste, vous êtes beau. vous êtes bon. vous êtes généreux! Dans cette salle, le son de votre voix. mâle et douce, me traversait toute entière de ses ondes magnétiques. J'en étais électrisée. Je vous contemplais à votre banc. Je ne voyais que vous. Mais vous, mon ami. vous n'avez donc pas deviné ma présence? Rien ne vous a averti que j'étais là? Je me tenais dans la tribune, au second rang, à droite. Mon Dieu! qu'il est doux de faire le bien! Vous avez sauvé ce malheureux. Sans vous, c'en était fait de lui : il périssait. Vous l'avez rendu à la vie, à l'amour des siens. En ce moment, il doit vous bénir. Évariste, que je suis heureuse et fière de vous aimer!

Se tenant par le bras, serrés l'un contre l'autre, ils allaient par les rues, se sentant si légers qu'ils croyaient voler.

Ils allaient à l'*Amour Peintre*. Arrivés à l'Oratoire :

— Ne passons pas par le magasin, — dit Élodie.

Elle le fit entrer par la porte cochère et, montée à l'appartement, sur le palier, elle tira de son réticule une grande clef de fer.

— On dirait une clef de prison, fit-elle. — Évariste, vous allez être mon prisonnier.

Ils traversèrent la salle à manger et furent dans la chambre de la jeune fille.

Évariste sentait sur ses lèvres la fraîcheur ardente des lèvres d'Élodie. Il la pressa dans ses bras. La tête renversée, les yeux mourants, les cheveux répandus, la taille ployée, à demi évanouie, elle lui échappa et courut pousser le verrou...

La nuit était déjà avancée quand la citoyenne Blaise ouvrit à son amant la porte de l'appartement et lui dit tout bas, dans l'ombre :

— Adieu, mon amour! C'est l'heure où mon père va rentrer. Si tu entends du bruit dans l'escalier, monte vite à l'étage supérieur et ne descends que quand il n'y aura plus de danger qu'on te voie. Pour te faire ouvrir la porte de la rue, frappe trois coups à la fenêtre de la concierge. Adieu, ma vie, adieu, mon âme!

Quand il se trouva dans la rue, il vit la fenêtre de la chambre d'Élodie s'entr'ouvrir et une petite main cueillir un œillet rouge qui tomba à ses pieds comme une goutte de sang.

XII

Un soir que le vieux Brotteaux portait douze douzaines de pantins au citoyen Caillou, rue de la Loi, le marchand de jouets, doux et poli d'ordinaire, lui fit au milieu de ses poupées et de ses polichinelles, un accueil sévère.

— Prenez garde, citoyen Brotteaux, — lui dit-il, — prenez garde! Ce n'est pas toujours le temps de rire; les plaisanteries ne sont pas toutes bonnes : un membre du Comité de sûreté de la section, qui a visité hier mon établissement, a vu vos pantins et les a trouvés contre-révolutionnaires.

— Il se moquait! — dit Brotteaux.

— Nenni, citoyen, nenni. C'est un homme qui ne plaisante pas. Il a dit qu'en ces petits bonshommes la représentation nationale était perfidement contrefaite, qu'on y reconnaissait notamment des caricatures de Couthon, de Saint-Just et de Robespierre, et il les a saisis. C'est une perte sèche pour moi. sans parler des périls où je suis exposé.

— Quoi! ces Arlequins, ces Gilles, ces Scaramouches, ces Colins et ces Colettes, que j'ai peints tels que Boucher les peignait il y a cinquante ans, seraient des Couthon et des Saint-Just contrefaits? Il n'y a pas un homme sensé pour le prétendre.

— Il est possible — reprit le citoyen Caillou — que vous ayez agi sans malice, bien qu'il faille toujours se défier d'un homme d'esprit comme vous. Mais le jeu est dangereux. En voulez-vous un exemple? Natoile, qui tient un petit théâtre aux Champs-Élysées, a été arrêté avant-hier pour incivisme, à cause qu'il faisait jouer la Convention par Polichinelle.

— Encore un coup, — dit Brotteaux, en soulevant la toile qui recouvrait ses petits pendus, — regardez ces masques et ces visages, sont-ce d'autres que des personnages de comédie et de bergerie? Comment vous êtes-vous laissé dire, citoyen Caillou, que je jouais la Convention nationale?

Brotteaux était surpris. Tout en accordant beaucoup à la sottise humaine, il n'eût pas cru qu'elle en vînt jamais à suspecter ses Scaramouches et ses Colinettes. Il protestait de leur innocence et de la sienne. Mais le citoyen Caillou ne voulait rien entendre.

— Citoyen Brotteaux, remportez vos pantins. Je vous estime, je vous honore, mais ne veux être ni blâmé ni inquiété à cause de vous. Je respecte la loi. J'entends rester bon citoyen et être traité comme tel. Bonsoir, citoyen Brotteaux; remportez vos pantins.

Le vieux Brotteaux reprit le chemin de son logis, portant ses suspects sur l'épaule au bout d'une perche, et moqué par les enfants qui croyaient que c'était le marchand de mort-aux-rats. Ses pensées étaient tristes. Sans doute, il ne vivait pas seulement de ses pantins : il faisait des portraits à vingt sols. sous les portes cochères et dans un tonneau des halles, en compagnie des ravaudeuses, et beaucoup de jeunes garçons

qui partaient pour l'armée, voulaient laisser leur portrait à leur jeune maîtresse. Mais ces petits ouvrages lui donnaient un mal extrême, et il s'en fallait de beaucoup qu'il fît ses portraits aussi bien que ses pantins. Il servait parfois de secrétaire aux dames de la halle, mais c'était se mêler à des complots royalistes et les risques étaient gros. Il se rappela qu'il y avait dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, proche la place ci-devant Vendôme, un autre marchand de jouets, nommé Joly, et il résolut d'aller dès le lendemain lui offrir ce que refusait le pusillanime Caillou.

Une pluie fine vint à tomber. Brotteaux, en craignant l'injure pour ses pantins, hâta le pas. Comme il passait le Pont-Neuf, sombre et désert, et tournait le coin de la place de Thionville, il vit à la lueur d'une lanterne, sur une borne, un maigre vieillard qui semblait exténué de fatigue et de faim, et gardait encore un air vénérable. Il était vêtu d'une lévite déchirée, n'avait point de chapeau et semblait âgé de plus de soixante ans. S'étant approché de ce malheureux, Brotteaux reconnut le Père Louis de Longuemare, qu'il avait sauvé de la lanterne, six mois en çà, tandis qu'ils faisaient tous deux la queue devant la boulangerie de la rue de Jérusalem. Engagé envers ce religieux par un premier service, Brotteaux s'approcha de lui, s'en fit reconnaître pour le publicain qui s'était trouvé à son côté au milieu de la canaille, un jour de grande disette, et lui demanda s'il ne pourrait point lui être utile.

— Vous paraissez las, mon Père. Prenez une goutte de cordial.

Et Brotteaux tira de la poche de sa redingote puce un petit flacon d'eau-de-vie, qui y était avec son Lucrèce.

— Buvez. Et je vous aiderai à regagner votre domicile.

Le Père de Longuemare repoussa de la main le flacon et s'efforça de se lever. Mais il retomba sur sa borne.

— Monsieur, — dit-il d'une voix faible, mais assurée, — depuis trois mois j'habitais Picpus. Averti qu'on était venu m'arrêter chez moi, hier, à cinq heures de relevée, je ne suis pas rentré à mon domicile. Je n'ai point d'asile: j'erre dans les rues et suis un peu fatigué.

— Eh bien, mon Père, — fit Brotteaux, — accordez-moi l'honneur de partager mon grenier.

— Monsieur, — dit le barnabite, — vous entendez bien que je suis suspect.

— Je le suis aussi, — dit Brotteaux, — et mes pantins le sont aussi, ce qui est le pis de tout. Vous les voyez exposés sous cette mince toile à la pluie fine qui nous morfond. Car, sachez, mon Père, qu'après avoir été publicain je fabrique des pantins pour subsister.

Le Père de Longuemare prit la main que lui tendait le ci-devant financier, et accepta l'hospitalité offerte. Brotteaux, en son grenier, lui servit du pain, du fromage et du vin, qu'il avait mis à rafraichir dans sa gouttière, car il était sybarite.

Ayant apaisé sa faim :

— Monsieur, — dit le Père de Longuemare, — je dois vous informer des circonstances qui ont amené ma fuite et m'ont jeté expirant sur cette borne où vous m'avez trouvé. Chassé de mon couvent, je vivais de la maigre rente que l'Assemblée m'avait faite : je donnais des leçons de latin et de mathématiques et j'écrivais des brochures sur la persécution de l'Église de France. J'ai même composé un ouvrage d'une certaine étendue, pour démontrer que le serment constitutionnel des prêtres est contraire à la discipline ecclésiastique. Les progrès de la Révolution m'ôtèrent tous mes élèves et je ne pouvais toucher ma pension faute d'avoir le certificat de civisme exigé par la loi. C'est ce certificat que j'allai demander à l'Hôtel de Ville, avec la conviction de le mériter. Membre d'un ordre institué par l'apôtre Saint-Paul lui-même, qui se prévalut du titre de citoyen romain, je me flattais de me conduire, à son imitation, en bon citoyen français, respectueux de toutes les lois humaines qui ne sont pas en opposition avec les lois divines. Je présentai ma requête à monsieur Colin, charcutier et officier municipal, préposé à la délivrance de ces sortes de cartes. Il m'interrogea sur mon état. Je lui dis que j'étais prêtre : il me demanda si j'étais marié, et, sur ma réponse que je ne l'étais pas, il me dit que c'était tant pis pour moi. Enfin, après diverses questions, il me demanda si j'avais prouvé mon civisme le 10 août, le 2 septembre et le 31 mai. « On ne peut donner des certificats, ajouta-t-il, qu'à ceux qui ont prouvé leur civisme par leur conduite en ces trois occasions. » Je ne pus lui faire une réponse qui le satisfît. Toutefois il prit mon

nom et mon adresse et me promit de faire promptement une enquête sur mon cas. Il tint parole, et c'est en conclusion de son enquête que deux commissaires du Comité de sûreté générale de Picpus, assistés de la force armée, se présentèrent à mon logis en mon absence pour me conduire en prison. Je ne sais de quel crime on m'accuse. Mais convenez qu'il faut plaindre monsieur Colin, dont l'esprit est assez troublé pour reprocher à un ecclésiastique de n'avoir pas montré son civisme le 10 août, le 2 septembre, le 31 mai. Un homme capable d'une telle pensée est bien digne de pitié.

— Moi non plus, je n'ai point de certificat. — dit Brotteaux. — Nous sommes tous deux suspects. Mais vous êtes las. Couchez-vous, mon Père. Nous aviserons demain à votre sécurité.

Il donna le matelas à son hôte et garda pour lui la paillasse, que le religieux réclama par humilité, avec une telle instance qu'il fallut le satisfaire ; il eût, sans cela, couché sur le carreau.

Ayant terminé ces arrangements, Brotteaux souffla la chandelle par économie et par prudence.

— Monsieur, — lui dit le religieux, — je reconnais ce que vous faites pour moi ; mais, hélas ! il est de peu de conséquence pour vous que je vous en sache gré. Puisse Dieu vous en faire un mérite ! Ce serait pour vous d'une conséquence infinie. Mais Dieu ne tient pas compte de ce qui n'est pas fait pour sa gloire et n'est que l'effort d'une vertu purement naturelle. C'est pourquoi je vous supplie, monsieur, de faire pour Lui ce que vous étiez porté à faire pour moi.

— Mon Père, — répondit Brotteaux, — ne vous donnez point de souci et ne m'ayez nulle reconnaissance. Ce que je fais en ce moment et dont vous exagérez le mérite, je ne le fais pas pour l'amour de vous : car, enfin, bien que vous soyez aimable, mon Père, je vous connais trop peu pour vous aimer. Je ne le fais pas non plus pour l'amour de l'humanité : car je ne suis pas aussi simple que Don Juan, pour croire, comme lui, que l'humanité a des droits ; et ce préjugé, dans un esprit aussi libre que le sien, m'afflige. Je le fais par cet égoïsme qui inspire à l'homme tous les actes de générosité et de dévouement, en le faisant se reconnaître dans tous les misérables, en le disposant à plaindre sa propre infortune dans

l'infortune d'autrui et en l'excitant à porter aide à un mortel semblable à lui par la nature et la destinée, jusque-là qu'il croit se secourir lui-même en le secourant. Je le fais encore par désœuvrement : car la vie est à ce point insipide qu'il faut s'en distraire à tout prix et que la bienfaisance est un divertissement assez fade qu'on se donne à défaut d'autres plus savoureux ; je le fais par orgueil et pour prendre avantage sur vous ; je le fais, enfin, par esprit de système et pour vous montrer de quoi un athée est capable.

— Ne vous calomniez point, monsieur. — répondit le Père de Longuemare. J'ai reçu de Dieu plus de grâces qu'il ne vous en a accordées jusqu'à cette heure : mais je vaux moins que vous. et vous suis bien inférieur en mérites naturels. Permettez-moi cependant de prendre aussi sur vous un avantage. Ne me connaissant pas, vous ne pouvez m'aimer. Et moi, monsieur. sans vous connaître. je vous aime plus que moi-même. Dieu me l'ordonne.

Ayant ainsi parlé, le Père de Longuemare s'agenouilla sur le carreau. et, après avoir récité ses prières, s'étendit sur sa paillasse et s'endormit paisiblement.

XIII

Évariste Gamelin siégeait au Tribunal pour la deuxième fois. Avant l'ouverture de l'audience. il s'entretenait avec ses collègues du jury des nouvelles arrivées le matin. Il y en avait d'incertaines et de fausses ; mais ce qu'on pouvait retenir était terrible. Les armées coalisées, maîtresses de toutes les routes, marchant d'ensemble, la Vendée victorieuse, Lyon insurgé, Toulon livré aux Anglais, qui y débarquaient 14 000 hommes.

C'était autant pour ces magistrats des faits domestiques que des événements intéressant le monde entier. Sûrs de périr si la patrie périssait, ils faisaient du salut public leur affaire propre. Et l'intérêt de la nation, confondu avec le leur, dictait leurs sentiments, leurs passions, leur conduite.

Gamelin reçut à son banc une lettre de Trubert, secrétaire du Comité de défense ; c'était l'avis de sa nomination de commissaire des poudres et salpêtres :

Tu fouilleras toutes les caves de la section pour en extraire les substances nécessaires à la fabrication de la poudre. L'ennemi sera peut-être demain devant Paris : il faut que le sol de la patrie nous fournisse la foudre qu'il lancera à ses oppresseurs. Je t'envoie ci-contre une instruction de la Convention relative au traitement des salpêtres. Salut et fraternité.

A ce moment, l'accusé fut introduit. C'était un des derniers de ces généraux vaincus que la Convention envoyait au Tribunal, et le plus obscur. A sa vue, Gamelin frissonna : il croyait revoir ce militaire que, mêlé au public, il avait vu, trois semaines auparavant, juger et envoyer à la guillotine. C'était le même homme. l'air têtu. borné : ce fut le même procès. Il répondait d'une façon sournoise et brutale qui gâtait ses meilleures réponses. Ses chicanes, ses arguties. les accusations dont il chargeait ses subordonnés, faisaient oublier qu'il accomplissait la tâche respectable de défendre son honneur et sa vie. Dans cette affaire. tout était incertain, contesté, — position des deux armées, nombre des effectifs. munitions, ordres donnés, ordres reçus, mouvements des troupes : — on ne savait rien. Personne ne comprenait rien à ces opérations confuses, absurdes, sans but, qui avaient abouti à un désastre, personne, pas plus le défenseur et l'accusé lui-même que l'accusateur, les juges et les jurés, et, chose étrange, personne n'avouait à autrui ni à soi-même qu'il ne comprenait rien. Les juges se plaisaient à faire des plans, disserter sur la tactique et la stratégie ; l'accusé trahissait ses dispositions naturelles pour la chicane.

On disputait sans fin. Et Gamelin durant, ces débats, voyait sur les âpres routes du Nord les caissons embourbés et les canons renversés dans les ornières, et, par tous les chemins. défiler en désordre les colonnes vaincues, tandis que la cavalerie ennemie débouchait de toutes parts par les défilés abandonnés. Et il entendait de cette armée trahie monter une immense clameur qui accusait le général. A la clôture des débats, l'ombre emplissait la salle et la figure indistincte de Marat apparaissait comme un fantôme sur la tête du président. Le jury appelé à se prononcer était partagé. Gamelin, d'une voix sourde, qui s'étranglait dans sa gorge, mais d'un ton résolu, déclara l'accusé coupable de trahison envers la Républi-

que, et un murmure approbateur, qui s'éleva dans la foule, vint caresser sa jeune vertu. L'arrêt fut lu aux flambeaux, dont la lueur livide tremblait sur les tempes creuses du condamné où l'on voyait perler la sueur. A la sortie. sur les degrés où grouillait la foule des commères encocardées, tandis qu'il entendait murmurer son nom. que les habitués du Tribunal commençaient à connaître, Gamelin fut assailli par des tricoteuses qui, lui montrant le poing, réclamaient la tête de l'Autrichienne.

Le lendemain, Évariste eut à se prononcer sur le sort d'une pauvre femme, la veuve Meyrion, porteuse de pain. Elle allait par les rues poussant une petite voiture et portant, pendue à sa taille, une planchette de bois blanc à laquelle elle faisait avec son couteau des coches qui représentaient le compte des pains qu'elle avait livrés. Elle gagnait huit sous par jour. Le substitut de l'accusateur public se montra d'une étrange violence à l'égard de cette malheureuse, qui avait, paraît-il, crié : « Vive le roi ! » à plusieurs reprises. tenu des propos contre-révolutionnaires dans les maisons où elle allait porter le pain de chaque jour, et trempé dans une conspiration qui avait pour objet l'évasion de la femme Capet. Interrogée par le juge. elle reconnut les faits qui lui étaient imputés, et. soit simplicité, soit fanatisme. elle professa des sentiments royalistes d'une grande exaltation et se perdit elle-même.

Le Tribunal révolutionnaire faisait triompher l'égalité en se montrant aussi sévère pour les portefaix et les servantes que pour les aristocrates et les financiers. Gamelin ne concevait point qu'il en pût être autrement sous un régime populaire. Il eût cru méprisant, insolent pour le peuple, de l'exclure du supplice. C'eût été le considérer, pour ainsi dire, comme indigne du châtiment. Réservée aux seuls aristocrates, la guillotine lui eût paru une sorte de privilège inique. Gamelin commençait à se faire du châtiment une idée religieuse et mystique, à lui prêter une vertu, des mérites propres. Il pensait qu'on doit la peine aux criminels et que c'est leur faire tort que de les en frustrer.

Il déclara la femme Meyrion coupable et digne du châtiment suprême, regrettant seulement que les fanatiques qui l'avaient

perdue, plus coupables qu'elle, ne fussent pas là pour partager son sort.

Évariste se rendait presque chaque soir aux Jacobins, qui se réunissaient dans l'ancienne chapelle des dominicains, vulgairement nommés jacobins, rue Honoré. Sur une cour où s'élevait un arbre de la Liberté, un peuplier. dont les feuilles agitées rendaient un perpétuel murmure, la chapelle, d'un style pauvre et maussade, lourdement coiffée de tuiles, présentait son pignon nu, percé d'un œil-de-bœuf et d'une porte cintrée, que surmontait le drapeau aux couleurs nationales, coiffé du bonnet de la Liberté. Les Jacobins, ainsi que les Cordeliers et les Feuillants avaient pris la demeure et le nom de moines dispersés. Gamelin, assidu naguère aux séances des Cordeliers, ne retrouvait pas chez les Jacobins les sabots, les carmagnoles, les cris des dantonistes. Dans le club de Robespierre régnait la prudence administrative et la gravité bourgeoise. Depuis que l'Ami du peuple n'était plus, Évariste suivait les leçons de Maximilien, dont la pensée dominait aux Jacobins et, de là, par mille sociétés affiliées, s'étendait sur toute la France. Pendant la lecture du procès-verbal, il promenait ses regards sur les murs nus et tristes, qui, après avoir abrité les fils spirituels des grands inquisiteurs de l'hérésie. voyaient assemblés les zélés inquisiteurs des crimes contre la patrie.

Là se tenait sans pompe et s'exerçait par la parole le plus grand des pouvoirs de l'État. Il gouvernait la cité, l'empire, dictait ses décrets à la Convention. Ces artisans du nouvel ordre de choses, si respectueux de la loi qu'ils demeuraient royalistes en 1791 et le voulaient être encore au retour de Varennes, par un attachement opiniâtre à la Constitution, amis de l'ordre établi, même après les massacres du Champ-de-Mars, et jamais révolutionnaires contre la révolution, étrangers aux mouvements populaires, nourrissaient dans leur âme sombre et puissante un amour de la patrie qui avait enfanté quatorze armées et dressé la guillotine. Évariste admirait en eux la vigilance, l'esprit soupçonneux. la pensée dogmatique, l'amour de la règle, l'art de dominer, une impériale sagesse.

Le public qui composait la salle ne faisait entendre qu'un

frémissement unanime et régulier, comme le feuillage de l'arbre de la Liberté qui s'élevait sur le seuil.

Ce jour-là, 11 vendémiaire, un homme jeune, le front fuyant, le regard perçant, le nez en pointe, le menton aigu, le visage grêlé, l'air froid, monta lentement à la tribune. Il était poudré à frimas et portait un habit bleu qui lui marquait la taille. Il avait ce maintien compassé, tenait cette allure mesurée qui faisait dire aux uns, en se moquant, qu'il ressemblait à un maître à danser et qui le faisait saluer par d'autres du nom d'« Orphée français ».

Robespierre prononça d'une voix claire un discours éloquent contre les ennemis de la République. Il frappa d'arguments métaphysiques et terribles Brissot et ses complices. Il parla longtemps, avec abondance, avec harmonie. Planant dans les sphères célestes de la philosophie, il lançait la foudre sur les conspirateurs qui rampaient sur le sol.

Évariste entendit et comprit. Jusque-là, il avait accusé la Gironde de préparer la restauration de la monarchie ou le triomphe de la faction d'Orléans et de méditer la ruine de la ville héroïque qui avait délivré la France et qui délivrerait un jour l'univers. Maintenant, à la voix du sage, il découvrait des vérités plus hautes et plus pures; il concevait une métaphysique révolutionnaire qui élevait son esprit au-dessus des grossières contingences, à l'abri des erreurs des sens, dans la région des certitudes absolues. Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion: la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité. Dans l'unité et l'indivisibilité était le salut; dans le fédéralisme, la damnation. Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd. Désormais le Tribunal révolutionnaire, comme autrefois les tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal. Et, parce qu'il avait l'esprit religieux, Évariste recevait ces révélations avec un sombre enthousiasme; son cœur s'exaltait et se réjouissait à l'idée que désormais, pour discerner le crime et l'innocence, il possédait un symbole. Vous tenez lieu de tout, ô trésors de la foi!

Le sage Maximilien l'éclairait aussi sur les intentions per-

fides de ceux qui voulaient égaliser les biens et partager les terres, supprimer la richesse et la pauvreté et établir pour tous la médiocrité heureuse. Séduit par leurs maximes, il avait d'abord approuvé leurs desseins qu'il jugeait conformes aux principes d'un vrai républicain. Mais Robespierre, par ses discours aux Jacobins, lui avait révélé leurs menées et découvert que ces hommes, dont les intentions paraissaient pures, tendaient à la subversion de la République, et n'alarmaient les riches que pour susciter à l'autorité légitime de puissants et implacables ennemis. En effet, sitôt la propriété menacée, la population tout entière, d'autant plus attachée à ses biens qu'elle en possédait peu, se retournait brusquement contre la République. Alarmer les intérêts, c'est conspirer. Sous apparence de préparer le bonheur universel et le règne de la justice, ceux qui proposaient comme un objet digne de l'effort des citoyens l'égalité et la communauté des biens étaient des traîtres et des scélérats plus dangereux que les fédéralistes.

Mais la plus grande révélation que lui eût apportée la sagesse de Robespierre, c'était les crimes et les infamies de l'athéisme. Gamelin n'avait jamais nié l'existence de Dieu. Il était déiste et croyait à une providence qui veille sur les hommes. Mais, s'avouant qu'il ne concevait que très indistinctement l'Être suprême et très attaché à la liberté de conscience, il admettait volontiers que d'honnêtes gens pussent, à l'exemple de Lamettrie, de Boulanger, du baron d'Holbach, de Lalande, d'Helvétius, du citoyen Dupuis, nier l'existence de Dieu, à la charge d'établir une morale naturelle et de retrouver en eux-mêmes les sources de la justice et les règles d'une vie vertueuse. Il s'était même senti en sympathie avec les athées, quand il les avait vus injuriés ou persécutés. Maximilien lui avait ouvert l'esprit et dessillé les yeux. Par son éloquence vertueuse, ce grand homme lui avait révélé le vrai caractère de l'athéisme, sa nature, ses intentions, ses effets; il lui avait démontré que cette doctrine, formée dans les salons et les boudoirs de l'aristocratie, était la plus perfide invention que les ennemis du peuple eussent imaginée pour le démoraliser et l'asservir; qu'il était criminel d'arracher du cœur des malheureux la pensée consolante d'une providence rémunéra-

trice et de les livrer sans guide et sans frein aux passions qui dégradent l'homme et en font un vil esclave, et qu'enfin l'épicurisme monarchique d'un Helvétius conduisait à l'immoralité, à la cruauté, à tous les crimes. Et, depuis que les leçons d'un grand citoyen l'avaient instruit, il exécrait les athées, surtout lorsqu'ils l'étaient d'un cœur ouvert et joyeux, comme le vieux Brotteaux.

Dans les jours qui suivirent, Évariste eut à juger, coup sur coup, un ci-devant convaincu d'avoir détruit les grains pour affamer le peuple, trois émigrés qui étaient revenus fomenter la guerre civile en France, deux filles du Palais-Égalité, quatorze conspirateurs bretons, femmes, vieillards, adolescents, maîtres et serviteurs. Le crime était avéré, la loi formelle. Parmi les coupables se trouvait une femme de vingt ans, parée des splendeurs de la jeunesse sous les ombres de sa fin prochaine, charmante. Un nœud bleu retenait ses cheveux d'or, son fichu de linon découvrait un cou blanc et flexible.

Évariste opina constamment pour la mort, et tous les accusés, à l'exception d'un vieux jardinier, furent envoyés à l'échafaud...

La semaine suivante, Évariste et sa section fauchèrent quarante-cinq hommes et dix-huit femmes.

Les juges du Tribunal révolutionnaire ne faisaient pas de distinction entre les hommes et les femmes, inspirés en cela par un principe aussi ancien que la justice même. Et, si le président Montané, touché par le courage et la beauté de Charlotte Corday, avait tenté de la sauver en altérant la procédure, et y avait perdu son siège, les femmes le plus souvent étaient interrogées sans faveur, d'après la règle commune à tous les tribunaux. Les jurés les craignaient, se défiaient de leurs ruses, de leur habitude de feindre, de leurs moyens de séduction. Égalant les hommes en courage, elles invitaient, par là, le Tribunal à les traiter comme les hommes. La plupart de ceux qui les jugeaient, médiocrement sensuels ou sensuels à leurs heures, n'en étaient nullement troublés. Ils condamnaient ou acquittaient ces femmes selon leur conscience, leurs préjugés, leur zèle, leur amour mol ou violent de la République. Elles se montraient presque toutes soigneusement coiffées et

mises avec autant de recherche que leur permettait leur malheureux état. Mais il y en avait peu de jeunes, moins encore de jolies. La prison et les soucis les avaient flétries, le jour cru de la salle trahissait leur fatigue, leurs angoisses, accusait leurs paupières flétries, leur teint couperosé, leurs lèvres blanches et contractées. Pourtant le fatal fauteuil reçut plus d'une fois une femme jeune, belle dans sa pâleur, alors qu'une ombre funèbre, pareille aux voiles de la volupté, noyait ses regards. A cette vue, que des jurés se soient ou attendris ou irrités ; que, dans le secret de ses sens dépravés, un de ces magistrats ait scruté les secrets les plus intimes de cette créature qu'il se représentait à la fois vivante et morte, et que, en remuant des images voluptueuses et sanglantes, il se soit donné le plaisir atroce de livrer au bourreau ce corps désiré, c'est ce que, peut-être, on doit taire, mais qu'on ne peut nier, si l'on connaît les hommes. Évariste Gamelin, artiste froid et savant, ne reconnaissait de beauté qu'à l'antique, et la beauté lui inspirait moins de trouble que de respect. Son goût classique avait de telles sévérités qu'il trouvait rarement une femme à son gré ; il était insensible aux charmes d'un joli visage autant qu'à la couleur de Fragonard et aux formes de Boucher. Il n'avait jamais connu le désir que dans l'amour profond.

Comme la plupart de ses collègues du Tribunal, il croyait les femmes plus dangeureuses que les hommes. Il haïssait les ci-devant princesses, celles qu'il se figurait, dans ses songes pleins d'horreur, mâchant avec Élisabeth et l'Autrichienne, des balles pour assassiner les patriotes ; il haïssait même toutes ces belles amies des financiers, des philosophes et des hommes de lettres, coupables d'avoir joui des plaisirs des sens et de l'esprit et vécu dans un temps où il était doux de vivre. Il les haïssait sans s'avouer sa haine, et, quand il en avait quelqu'une à juger, il la condamnait par ressentiment, croyant la condamner avec justice pour le salut public. Et son honnêteté, sa pudeur virile, sa froide sagesse, son dévouement à l'État, ses vertus enfin, poussaient sous la hache des têtes touchantes.

Mais qu'est ceci et que signifie ce prodige étrange ? Naguère encore il fallait chercher les coupables, s'efforcer de les découvrir dans leur retraite et de leur tirer l'aveu de leur crime. Maintenant, ce n'est plus la chasse avec une multitude de

limiers, la poursuite d'une proie timide : voici que de toutes parts s'offrent les victimes. Nobles, vierges, soldats, filles publiques se ruent sur le Tribunal, arrachent aux juges leur condamnation trop lente, réclament la mort comme un droit dont ils sont impatients de jouir. Ce n'est pas assez de cette multitude dont le zèle des délateurs a rempli les prisons et que l'accusateur public et ses acolytes s'épuisent à faire passer devant le Tribunal : il faut pourvoir encore au supplice de ceux qui ne veulent pas attendre. Et tant d'autres, encore plus prompts et plus fiers, enviant leur mort aux juges et aux bourreaux, se frappent de leur propre main ! A la fureur de tuer répond la fureur de mourir. Voici, à la Conciergerie, un jeune militaire beau, vigoureux, aimé ; il a laissé dans la prison une amante adorable qui lui a dit : « Vis pour moi ! » Il ne veut vivre ni pour elle, ni pour l'amour, ni pour la gloire. Il a allumé sa pipe avec son acte d'accusation. Et, républicain, car il respire la liberté par tous les pores, il se fait royaliste afin de mourir. Le Tribunal s'efforce de l'acquitter ; l'accusé est le plus fort : juges et jurés sont obligés de céder.

L'esprit d'Évariste, naturellement inquiet et scrupuleux, s'emplissait, aux leçons des Jacobins et au spectacle de la vie, de soupçons et d'alarmes. A la nuit, en suivant pour se rendre chez Élodie, les rues mal éclairées, il croyait, par chaque soupirail, apercevoir dans la cave la planche aux faux assignats ; au fond de la boutique vide du boulanger et de l'épicier, il devinait des magasins regorgeant de vivres accaparés ; à travers les vitres étincelantes des traiteurs, il lui semblait entendre les propos des agioteurs qui préparaient la ruine du pays en vidant des bouteilles de vin de Beaune ou de Chablis. Dans les ruelles infectes, il apercevait les filles de joie prêtes à fouler aux pieds la cocarde nationale aux applaudissements de la jeunesse élégante ; il voyait partout des conspirateurs et des traîtres. Et il songeait : « République ! contre tant d'ennemis secrets ou déclarés, tu n'as qu'un secours. Sainte guillotine, sauve la patrie !... »

Elodie l'attendait dans sa petite chambre blanche, au-dessus de l'*Amour peintre*. Pour l'avertir qu'il pouvait entrer, elle mettait sur le rebord de la fenêtre son petit arrosoir vert, près

du pot d'œillets. Maintenant il lui faisait horreur, il lui apparaissait comme un monstre : elle avait peur de lui et elle l'adorait. Toute la nuit, pressés éperdument l'un contre l'autre, l'amant sanguinaire et la voluptueuse fille se donnaient en silence des baisers furieux.

XIV

Levé dès l'aube, le Père de Longuemare, ayant balayé la chambre, s'en alla dire sa messe dans une chapelle de la rue d'Enfer, desservie par un prêtre insermenté. Il y avait à Paris des milliers de retraites semblables, où le clergé réfractaire réunissait clandestinement de petits troupeaux de fidèles. La police des sections, bien que vigilante et soupçonneuse, fermait les yeux sur ces bercails cachés, de peur des ouailles irritées et par un reste de vénération pour les choses saintes. Le barnabite fit ses adieux à son hôte, qui eut grand'peine à obtenir qu'il revînt dîner, et l'engagea enfin par la promesse que la chère ne serait ni abondante ni délicate.

Brotteaux, demeuré seul, alluma un petit fourneau de terre ; puis, tout en préparant le dîner du religieux et de l'épicurien, il relisait Lucrèce et méditait sur la condition des hommes.

Ce sage n'était pas surpris que des êtres misérables, vains jouets des forces de la nature, se trouvassent le plus souvent dans des situations absurdes et pénibles ; mais il avait la faiblesse de croire que les révolutionnaires étaient plus méchants et plus sots que les autres hommes, en quoi il tombait dans l'idéologie. Au reste, il n'était point pessimiste et ne pensait pas que la vie fût tout à fait mauvaise. Il admirait la nature en plusieurs de ses parties, spécialement dans la mécanique céleste et dans l'amour physique et s'accommodait des travaux de la vie en attendant le jour prochain où il ne connaîtrait plus ni craintes ni désirs.

Il coloria quelques pantins avec attention et fit une Zerline qui ressemblait à la Thévenin. Cette fille lui plaisait et son épicurisme louait l'ordre des atomes qui la composaient.

Ces soins l'occupèrent jusqu'au retour du barnabite.

— Mon Père, — fit-il en lui ouvrant la porte, — je vous

avais bien dit que notre repas serait maigre. Nous n'avons que des châtaignes. Encore s'en faut-il qu'elles soient bien assaisonnées.

— Des châtaignes! — s'écria le Père de Longuemare en souriant, — il n'y a point de mets plus délicieux. Mon père, monsieur, était un pauvre gentilhomme limousin, qui possédait, pour tout bien, un pigeonnier en ruines, un verger sauvage et un bouquet de châtaigniers. Il se nourrissait, avec sa femme et ses douze enfants, de grosses châtaignes vertes, et nous étions tous forts et robustes. J'étais le plus jeune et le plus turbulent : mon père disait, par plaisanterie, qu'il faudrait m'envoyer à l'Amérique faire le flibustier... Ah ! monsieur, que cette soupe aux châtaignes est parfumée! Elle me rappelle la table couronnée d'enfants où souriait ma mère...

Le repas achevé, Brotteaux se rendit chez Joly, marchand de jouets rue Neuve-des-Petits-Champs, qui prit les pantins refusés par Caillou et en commanda, non pas douze douzaines à la fois comme celui-ci, mais bien vingt-quatre douzaines pour commencer.

En atteignant la rue ci-devant Royale, Brotteaux vit sur la place de la Révolution étinceler un triangle d'acier entre deux montants de bois : c'était la guillotine. Une foule énorme et joyeuse de curieux se pressait autour de l'échafaud, attendant les charrettes pleines. Des femmes, portant l'éventaire sur le ventre, criaient les gâteaux de Nanterre. Les marchands de tisane agitaient leur sonnette ; au pied de la statue de la Liberté, un vieillard montrait des gravures d'optique dans un petit théâtre surmonté d'une escarpolette où se balançait un singe. Des chiens, sous l'échafaud, léchaient le sang de la veille...

Brotteaux rebroussa vers la rue Honoré. Rentré dans son grenier, où le barnabite lisait son bréviaire, il essuya soigneusement la table et y mit sa boîte de couleurs ainsi que les outils et les matériaux de son état.

— Mon Père, — dit-il, — si vous ne jugez pas cette occupation indigne du sacré caractère dont vous êtes revêtu, aidez-moi, je vous prie à fabriquer des pantins. Un sieur Joly m'en a fait, ce matin même, une assez grosse commande. Pendant que je peindrai ces figures déjà formées, vous me rendrez grand service en découpant des têtes, des bras, des jambes et des

trones sur les patrons que voici. Vous n'en sauriez trouver de meilleurs : ils sont d'après Watteau et Boucher.

— Je crois en effet, monsieur, — dit Longuemare, — que Watteau et Boucher étaient propres à créer de tels brimborions : il eût mieux valu, pour leur gloire, qu'ils s'en fussent tenus à d'innocents pantins comme ceux-ci. Je serais heureux de vous aider, mais je crains de n'être pas assez habile pour cela.

Le Père de Longuemare avait raison de se défier de son adresse : après plusieurs essais malheureux, il fallut bien reconnaître que son génie n'était pas de découper à la pointe du canif, dans un mince carton, des contours agréables. Mais quand, à sa demande, Brotteaux lui eut donné de la ficelle et un passe-lacet, il se révéla très apte à douer de mouvements ces petits êtres, qu'il n'avait su former, et à les instruire à la danse. Il avait bonne grâce à les essayer ensuite en faisant exécuter à chacun d'eux quelques pas de gavotte, et, quand ils répondaient à ses soins, un sourire glissait sur ses lèvres sévères.

Une fois qu'il tirait en mesure la ficelle d'un Scaramouche :

— Monsieur, — dit-il, — ce petit masque me rappelle une singulière histoire. C'était en 1746 : j'achevais mon noviciat, sous la direction du Père Magitot, homme âgé, de profond savoir et de mœurs austères. A cette époque, il vous en souvient peut-être, les pantins, destinés d'abord à l'amusement des enfants, exerçaient sur les femmes et même sur les hommes jeunes et vieux un attrait extraordinaire ; ils faisaient fureur à Paris. Les boutiques des marchands à la mode en regorgeaient ; on en trouvait chez les personnes de qualité, et il n'était pas rare de voir à la promenade et dans les rues un grave personnage faire danser son pantin. L'âge, le caractère, la profession du Père Magitot ne le gardèrent point de la contagion. Alors qu'il voyait chacun occupé à faire sauter un petit homme de carton, ses doigts éprouvaient des impatiences qui lui devinrent bientôt très importunes. Un jour que pour une affaire importante, qui intéressait l'ordre tout entier, il faisait visite à monsieur Chauvel, avocat au Parlement, avisant un pantin suspendu à la cheminée, il éprouva une terrible tentation d'en tirer la ficelle. Ce ne fut qu'au prix d'un grand effort qu'il en triompha. Mais ce désir frivole le poursuivit et ne lui

laissa plus de repos. Dans ses études, dans ses méditations, dans ses prières, à l'église, dans le chapitre, au confessionnal, en chaire, il en était obsédé. Après quelques jours consumés dans un trouble affreux, il exposa ce cas extraordinaire au général de l'ordre, qui, en ce moment, se trouvait heureusement à Paris... C'était un docteur éminent et l'un des princes de l'Église de Milan. Il conseilla au Père Magitot de satisfaire une envie, innocente dans son principe, importune dans ses conséquences et dont l'excès menaçait de causer dans l'âme qui en était dévorée les plus graves désordres. Sur l'avis, ou pour mieux dire, par l'ordre du général, le Père Magitot retourna chez monsieur Chauvel, qui le reçut comme la première fois, dans son cabinet. Là, retrouvant le pantin accroché à la cheminée, il s'en approcha vivement et demanda à son hôte la grâce d'en tirer un moment la ficelle. L'avocat la lui accorda très volontiers et lui confia que parfois il faisait danser Scaramouche (c'était le nom du pantin) en préparant ses plaidoiries et que, la veille encore, il avait réglé sur les mouvements de Scaramouche sa péroraison en faveur d'une femme accusée faussement d'avoir empoisonné son mari. Le Père Magitot saisit en tremblant la ficelle, et vit sous sa main Scaramouche s'agiter comme un possédé qu'on exorcise. Ayant ainsi contenté son caprice, il fut délivré de l'obsession.

— Votre récit ne me surprend pas, mon Père, — dit Brotteaux. — On voit de ces obsessions. Mais ce ne sont pas toujours des figures de carton qui les causent.

Le Père de Longuemare, qui était religieux, ne parlait jamais de religion ; Brotteaux en parlait constamment. Et, comme il se sentait de la sympathie pour le barnabite, il se plaisait à l'embarrasser et à le troubler par des objections à divers articles de la doctrine chrétienne.

Une fois, comme ils fabriquaient ensemble des Zerlines et des Scaramouches :

— Quand je considère, — dit Brotteaux, — les événements qui nous ont mis au point où nous sommes, doutant quel parti, dans la folie universelle, a été le plus fou, je ne suis pas éloigné de croire que ce fut celui de la cour.

— Monsieur, — répondit le religieux, — tous les hommes

deviennent insensés, comme Nabuchodonosor, quand Dieu les abandonne; mais nul homme, de nos jours, ne plongea dans l'ignorance et l'erreur aussi profondément que monsieur l'abbé Fauchet, nul homme ne fût aussi funeste au royaume que celui-là. Il fallait que Dieu fût ardemment irrité contre la France, pour lui envoyer monsieur l'abbé Fauchet!

— Il me semble que nous avons vu d'autres malfaiteurs que ce malheureux Fauchet.

— Monsieur l'abbé Grégoire a montré aussi beaucoup de malice.

— Et Brissot, et Danton, et Marat, et cent autres, qu'en dites-vous, mon Père?

— Monsieur, ce sont des laïques : les laïques ne sauraient encourir les mêmes responsabilités que les religieux. Ils ne font pas le mal de si haut, et leurs crimes ne sont point universels.

— Et votre Dieu, mon Père, que dites-vous de sa conduite dans la révolution présente?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Épicure a dit : Ou Dieu veut empêcher le mal et ne le peut, ou il le peut et ne le veut, ou il ne le peut ni ne le veut ou il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, il est impuissant; s'il le peut et ne le veut, il est pervers; s'il ne le peut ni ne le veut, il est impuissant et pervers; s'il le veut et le peut, que ne le fait-il..., mon Père?

Et Brotteaux jeta sur son interlocuteur un regard satisfait.

— Monsieur, — répondit le religieux, — il n'y a rien de plus misérable que les difficultés que vous soulevez. Quand j'examine les raisons de l'incrédulité, il me semble voir des fourmis opposer quelques brins d'herbe comme une digue au torrent qui descend des montagnes. Souffrez que je ne dispute pas avec vous : j'y aurais trop de raisons et trop peu d'esprit, Au reste vous trouverez votre condamnation dans l'abbé Guénée et dans vingt autres. Je vous dirai seulement que ce que vous rapportez d'Épicure est une sottise : car on juge Dieu comme s'il était un homme et en avait la morale. Eh bien! monsieur, les incrédules, depuis Celse jusqu'à Bayle et Voltaire, ont abusé les sots avec de semblables paradoxes.

— Voyez, mon Père, — dit Brotteaux, — où votre foi vous

entraîne. Non content de trouver toute vérité dans votre théologie, vous voulez encore n'en rencontrer aucune dans les ouvrages de tant de beaux génies qui pensèrent autrement que vous.

— Vous vous trompez entièrement, monsieur, — répliqua Longuemare. — Je crois, au contraire, que rien ne saurait être tout à fait faux dans la pensée d'un homme. Les athées occupent le plus bas degré de la connaissance ; à ce degré encore, il reste des lueurs de raison et des éclairs de vérité, et, alors même que les ténèbres le noient, l'homme dresse un front ou Dieu mit l'intelligence : c'est le sort de Lucifer.

— Eh bien, monsieur, — dit Brotteaux, — je ne serai pas si généreux et je vous avouerai que je ne trouve pas dans tous les ouvrages des théologiens un atome de bon sens.

Il se défendait toutefois de vouloir attaquer la religion, qu'il estimait nécessaire aux peuples : il eût souhaité seulement qu'elle eût pour ministres des philosophes et non des controversistes. Il déplorait que les jacobins voulussent la remplacer par une religion plus jeune et plus maligne, par la religion, de la liberté, de l'égalité, de la république, de la patrie. Il avait remarqué que c'est dans la vigueur de leur jeune âge que les religions sont le plus furieuses et le plus cruelles, et qu'elles s'apaisent en vieillissant. Aussi, souhaitait-il qu'on gardât le catholicisme, qui avait beaucoup dévoré de victimes au temps de sa vigueur, et qui maintenant, appesanti sous le poids des ans, d'appétit médiocre, se contentait de quatre ou cinq rôtis d'hérétiques en cent ans.

— Au reste, — ajouta-t-il, je me suis toujours bien accommodé des théophages et des christicoles. J'avais un aumônier aux Ilettes : chaque dimanche, on y disait la messe ; tous mes invités y assistaient. Les philosophes y étaient les plus recueillis et les filles d'Opéra les plus ferventes. J'étais heureux alors et comptais de nombreux amis.

— Des amis, — s'écria le Père de Longuemare, — des amis !... Ah ! monsieur, croyez-vous qu'ils vous aimaient, tous ces philosophes et toutes ces courtisanes, qui ont dégradé votre âme de telle sorte que Dieu lui-même aurait peine à y reconnaître un des temples qu'il a édifiés pour sa gloire ?

Le Père de Longuemare continua d'habiter huit jours chez le publicain sans y être inquiété. Il suivait, autant qu'il pouvait, la règle de sa communauté et se levait de sa paillasse pour réciter, agenouillé sur le carreau, les offices de nuit. Bien qu'ils n'eussent tous deux à manger que de misérables rogatons, il observait le jeûne et l'abstinence. Témoin affligé et souriant de ces austérités, le philosophe lui demanda, un jour :

— Croyez-vous vraiment que Dieu éprouve quelque plaisir à vous voir endurer ainsi le froid et la faim?

— Dieu lui-même — répondit le moine — nous a donné l'exemple de la souffrance.

Il y avait huit jours que le barnabite logeait dans le grenier du philosophe, quand celui-ci sortit entre chien et loup pour porter ses pantins à Joly, marchand de jouets, rue Neuve-des-Petits-Champs. Il rentrait heureux de les avoir tous vendus, lorsque. sur la ci-devant place du Carrousel, une fille en pelisse de satin bleu bordé d'hermine, qui courait en boitant, se jeta dans ses bras et le tint embrassé à la façon des suppliantes de tous les temps.

Elle tremblait; on entendait les battement précipités de son cœur. Admirant comme elle se montrait pathétique dans sa vulgarité, Brotteaux, vieil amateur de théâtre, songea que mademoiselle Raucourt ne l'eût pas vue sans profit.

Elle parlait d'une voix haletante. dont elle baissait le ton de peur d'être entendue des passants :

— Emmenez-moi. citoyen, cachez-moi, par pitié!... Ils sont dans ma chambre, rue Fromenteau. Pendant qu'ils montaient, je me suis réfugiée chez Flora, ma voisine, et j'ai sauté par la fenêtre dans la rue, de sorte que je me suis foulé le pied... Ils viennent; ils veulent me mettre en prison et me faire mourir... La semaine dernière, ils ont fait mourir Virginie.

Brotteaux comprenait bien qu'elle parlait des délégués du Comité révolutionnaire de la section ou des commissaires du Comité de sûreté générale. La Commune avait alors un procureur vertueux, le citoyen Chaumette, qui poursuivait les filles de joie comme les plus funestes ennemies de la République. Il voulait régénérer les mœurs. A vrai dire, les demoiselles

du Palais-Égalité étaient peu patriotes. Elles regrettaient l'ancien état et ne s'en cachaient pas toujours. Plusieurs avaient été déjà guillotinées comme conspiratrices, et leur sort tragique avait excité beaucoup d'émulation chez leurs pareilles.

Le citoyen Brotteaux demanda à la suppliante par quelle faute elle s'était attiré un mandat d'arrêt.

Elle jura qu'elle n'en savait rien, qu'elle n'avait rien fait qu'on pût lui reprocher.

— Eh bien, ma fille. — lui dit Brotteaux, — tu n'es point suspecte : tu n'as rien à craindre. Va te coucher, et laisse-moi tranquille.

Alors elle avoua tout :

— J'ai arraché ma cocarde et j'ai crié : « Vive le roi! »

Il s'engagea avec elle sur les quais déserts, serrée à son bras.

— Ce n'est pas que je l'aime, le roi, — disait-elle; — vous pensez bien que je ne l'ai jamais connu et peut-être n'était-il pas un homme très différent des autres. Mais ceux-ci sont méchants. Ils se montrent cruels envers les pauvres filles. Ils me tourmentent, me vexent et m'injurient de toutes les manières; ils veulent m'empêcher de faire mon métier. Je n'en ai pas d'autre. Vous pensez bien que si j'en avais un autre, je ne ferais pas celui-là... Qu'est-ce qu'ils veulent? Ils s'acharnent contre les petits, les faibles, le laitier. le charbonnier, le porteur d'eau, la blanchisseuse. Ils ne seront contents que lorsqu'ils auront mis contre eux tout le pauvre monde.

Il la regarda : elle avait l'air d'un enfant. Elle n'avait plus peur. Elle souriait presque, légère et boitillante. Il lui demanda son nom. Elle répondit qu'elle se nommait Athénaïs et avait seize ans.

Brotteaux lui offrit de la conduire où elle voudrait. Elle ne connaissait personne à Paris; mais elle avait une tante, servante à Palaiseau, qui la prendrait chez elle.

Brotteaux prit sa résolution :

— Viens, mon enfant, — lui dit-il.

Et il l'emmena, appuyée à son bras.

Rentré dans son grenier, il trouva le Père de Longuemare qui lisait son bréviaire.

Il lui montra Athénaïs, qu'il tenait par la main :

— Mon Père, voilà une fille de la rue Fromenteau qui a crié : « Vive le roi! » La police révolutionnaire est à ses trousses. Elle n'a point de gîte. Permettrez-vous qu'elle passe la nuit ici?

Le Père de Longuemare ferma son bréviaire :

— Si je vous comprends bien, — dit-il, — vous me demandez, monsieur, si cette jeune fille, qui est comme moi sous le coup d'un mandat d'arrêt, peut, pour son salut temporel, passer la nuit dans la même chambre que moi.

— Oui, mon Père.

— De quel droit m'y opposerais-je? et, pour me croire offensé de sa présence, suis-je sûr de valoir mieux qu'elle?

Il se mit, pour la nuit, dans un vieux fauteuil ruiné, assurant qu'il y dormirait bien. Athénaïs se coucha sur le matelas. Brotteaux s'étendit sur la paillasse et souffla la chandelle.

Les heures et les demies sonnaient aux clochers des églises : il ne dormait point et entendait les souffles mêlés du religieux et de la fille. La lune, témoin de ses anciennes amours, se leva et envoya dans la mansarde un rayon d'argent qui éclaira la chevelure blonde, les cils d'or, le nez fin, la bouche ronde et rouge d'Athénaïs, qui dormait les poings fermés.

« Voilà, songea-t-il, une terrible ennemie de la République!... »

Quand Athénaïs se réveilla, il faisait jour. Le religieux était parti. Brotteaux, sous la lucarne, lisait Lucrèce, s'instruisait, aux leçons de la muse latine, à vivre sans craintes et sans désirs; et toutefois il était dévoré de regrets et d'inquiétudes.

En ouvrant les yeux, Athénaïs vit avec stupeur sur sa tête les solives d'un grenier. Puis elle se rappela, sourit à son sauveur et tendit vers lui, pour le caresser, ses jolies petites mains sales.

Soulevée sur sa couche, elle montra du doigt le fauteuil délabré où le religieux avait passé la nuit.

— Il est parti?... Il n'est pas allé me dénoncer, dites?

— Non, mon enfant. On ne saurait trouver plus honnête homme que ce vieux fou.

Athénaïs demanda quelle était la folie de ce bonhomme; et, quand Brotteaux lui eut dit que c'était la religion, elle lui

reprocha gravement de parler ainsi, déclara que les hommes sans religion étaient pis que des bêtes et que, pour elle, elle priait Dieu souvent, espérant qu'il lui pardonnerait ses péchés et la recevrait en sa sainte miséricorde.

Puis, remarquant que Brotteaux tenait un livre à la main, elle crut que c'était un livre de messe et dit :

— Vous voyez bien que, vous aussi, vous dites vos prières! Il vous récompensera de ce que vous avez fait pour moi.

Brotteaux lui ayant dit que ce livre n'était pas un livre de messe, et qu'il avait été écrit avant que l'idée de messe se fût introduite dans le monde, elle pensa que c'était une *Clef des Songes*, et demanda s'il ne s'y trouvait pas l'explication d'un rêve extraordinaire qu'elle avait fait. Elle ne savait pas lire et ne connaissait, par ouï-dire. que ces deux sortes d'ouvrages.

Brotteaux lui répondit que ce livre n'expliquait que le songe de la vie. La belle enfant, trouvant cette réponse difficile, renonça à la comprendre et se trempa le bout du nez dans la terrine qui remplaçait pour Brotteaux les cuvettes d'argent dont il usait autrefois. Puis elle arrangea ses cheveux devant le miroir à barbe de son hôte, avec un soin minutieux et grave. Ses bras blancs recourbés sur sa tête, elle prononçait quelques paroles, à longs intervalles.

— Vous, vous avez été riche.

— Qu'est-ce qui te le fait croire?

— Je ne sais pas. Mais vous avez été riche et vous êtes un aristocrate; j'en suis sûre.

Elle tira de sa poche une petite Sainte-Vierge en argent dans une chapelle ronde, un morceau de sucre, du fil, des ciseaux, un briquet, plusieurs étuis et, après avoir fait le choix de ce qui lui était nécessaire, elle se mit à raccommoder sa jupe, qui avait été déchirée en plusieurs endroits.

— Pour votre sûreté, mon enfant, mettez ceci à votre coiffe! lui dit Brotteaux, en lui donnant une cocarde tricolore.

— Je le ferai volontiers, monsieur, — lui répondit-elle; — mais ce sera pour l'amour de vous et non pour l'amour de la nation.

Quand elle se fut habillée et parée de son mieux, tenant sa jupe à deux mains, elle fit la révérence comme elle avait appris au village et dit à Brotteaux :

— Monsieur, je suis votre très humble servante.

Elle était prête à obliger son bienfaiteur de toutes les manières, mais elle trouvait convenable qu'il ne demandât rien et qu'elle n'offrît rien : il lui semblait que c'était gentil de se quitter de la sorte, et selon les bienséances.

Brotteaux lui mit dans la main quelques assignats pour qu'elle prît le coche de Palaiseau. C'était la moitié de sa fortune, et, bien qu'il fût connu pour ses prodigalités envers les femmes, il n'avait encore fait avec aucune un si égal partage de ses biens.

Elle lui demanda son nom.

— Je me nomme Maurice.

Il lui ouvrit à regret la porte de la mansarde :

— Adieu, Athénaïs.

Elle l'embrassa.

— Monsieur Maurice, quand vous penserez à moi, appelez-moi Marthe : c'est le nom de mon baptême, le nom dont on m'appelait au village... Adieu et merci... Bien votre servante, monsieur Maurice.

ANATOLE FRANCE

(A suivre.)

STRASBOURG[1]

Mon fils, un soir de juin, comme l'exultant azur d'Alsace, couleur de jacinthe bleue, pressait mollement les vieux toits en avalanche, les clochers de grès rose, et qu'au cadran de Saint-Pierre-le-Jeune le penchant arpège sonnait cinq heures, je suis allée vous chercher à la gare de Strasbourg.

Une attente, une anxiété, une manière de coup de vent, et le rapide de Paris entra sous la voûte. Si fier, et venu du cœur de la France, chaque soir, il tombe là, beau prisonnier dont s'emparent aussitôt les hommes aux cheveux jaunes qui veillent sur le Rhin.

Étourdi par le voyage, vous descendîtes du train, mon enfant, tenant votre puéril bagage, — un petit sac tout encombré de vains objets, et la cage de bois trop étroite où se meurtrissait votre canari stupéfié. — Vous vous êtes élancé sur le quai en riant, — vous qu'ici tout offense, — content, léger comme un petit garçon qui a obtenu ses vacances et qui entre dans l'été. Mais je ne vous laissai pas le temps d'être heureux : je vous pris avec violence, je m'appuyai sur vous, je me réfugiai en vous, je vous habitai, chère espérance, place vivante de mon pays ! Je ne sais quelles tendres, brèves, brusques paroles je murmurai contre votre douce joue, mais je vous vis sou-

1. Fragment d'un livre consacré à l'Alsace.

dain empli de cette peur mystérieuse, de cette surprise qui vous firent comprendre qu'un devoir vous attendait sur la terre où je vous avais appelé.

Lorsqu'un matin de printemps, — ayant quitté à Bâle le balcon de fer noir, fleuri de véroniques, d'où, penchée sur des auvents romanesques comme l'échoppe où rêvait Hans Sachs, j'évoquais l'antique Danse des Morts, — j'aperçus dans la verte vapeur des plaines les premiers peupliers d'Alsace, j'eus ce grand désir de vous.

Nul plus que vous, mon fils, ne me donne de privilèges sur le sol béni de France où je suis née, avec lequel je me confonds comme l'azur avec l'espace, comme la dryade avec le chêne de la forêt.

J'ai mis dans vos veines un sang qui chante aussi mélodieusement que la fontaine Castalie, et vous sur les bords de la Seine et de l'Oise vous me conserverez ma place éternelle : par cet échange si profond et si tendre je suis votre âme antique, et fille de mon fils.

Aujourd'hui j'attends de vous que vous considériez avec recueillement cette vive Alsace qui, toute fiévreuse, tout éblouie d'un si grand mariage, ne résistant qu'un peu, comme les fiancées, s'était donnée à la France. Par la franche obstination, la fierté, le gai dialecte, le rire dans les campagnes, elle était sa Bretagne heureuse. Son large nœud de soie imitait l'ombre du cerisier et le vol de l'aigle. Empressée dans les champs, dans les vignes, réjouie aux cadences nombreuses des forges et des métiers à tisser, elle travaillait dès qu'elle cessait de combattre. De ses petites villes précieuses, sculptées comme un coffret de la Renaissance, jusqu'à ses plus humbles villages que des hirondelles semblent avoir bâtis de chaux, de glaise, de blanc duvet, de douce salive d'oiseau, elle étincelait d'allègre honnêteté.

Le temps passa, ce fut la guerre. Pressée par l'Allemagne, elle se débattit, éperdue, acharnée, jetant sans mesure ses hommes dans le feu, dans les balles, dans les brèches, comme on jette des cris. Vaincue, elle ne sut pas qu'on accepte. Si quelque chose en Europe toujours palpite, ne veut pas se taire, laisse jaillir son cœur semblable aux flots de la mer enchaînée par Xerxès, c'est l'Alsace. Cette terre, mon fils, nous ne

pouvons désormais la saluer ni l'aimer, la traverser ni la fuir, sans qu'il y ait pour nous douleur, honte ou lâcheté...

Je le vois, vous êtes un petit corps si bondissant, si soulevé, si semblable encore à l'oiseau, que la moitié de vos journées, vous la passez au-dessus du sol, dans les sauts gracieux de la danse enivrée. Mais comment douterais-je de votre force, de votre gravité? Un enfant est tout lié à sa mère, et moi, vous le savez, même chétive, même malade, il n'est pas de jour où je ne puisse prendre dans mes bras le poids du monde et le porter sur la montagne.



Ce premier soir de votre arrivée, votre main accrochée à la mienne, en voiture, à pied, nous parcourûmes la cité conquise.

La grande paix de l'été dormait sur le monde. Pourpre et géante floraison, les dômes épanouis, les galants hôtels du XVIIIe siècle, les temples, le théâtre, la synagogue se renvoyaient l'un à l'autre la splendeur du jour.

C'était un été provençal; comme des feux de Bengale bleus, les cieux éclatants pénétraient la divine flèche de la Cathédrale, rose sapin mystique extasié dans le limpide éther. La chaleur dorée pendait par places comme une grappe de lourdes abeilles, et quelques balcons de fleurs, aux stores abaissés, semblaient aussi languissants que des midis créoles.

L'atmosphère du soir, chaude pêche irisée, exprimait son suc délicieux sur les toits glissants, tapissés de mousses humides, pareils à des collines. Ici et là un bouleau, un saule fusaient, tenaient suspendue leur verte pluie immobile. Sur les quais de l'Ill, les maisons étincelaient, blanches, lisses, aux tuiles écailleuses, maisons couleur de neige et de pomme de pin. Avec une passion intriguée, vous les regardiez, mon enfant, ces beaux toits de Strasbourg, paysage ailé, délicieuse forêt des airs, abrupte, espiègle, tortueuse; toits si graves pourtant, austères comme les peseurs d'or de Rembrandt, comme la cape baissée de l'Abbesse en oraison, mais où les rondes lucarnes semblent aussi naïves que les nids des mésanges au creux du hêtre vert. Les yeux levés, vous cher-

chez la cigogne de Jean de La Fontaine. Quelle joie lorsque nous l'aperçûmes, la maigre princesse de vos fables, juchée sur un clocheton, toute pointue dans le cristal bleu de l'air! Fière cigogne méditative, nette comme un dessin grec, peinte du noir profond des vases de Mycène et de Tyndaris.

Le soleil bourdonnait. Sous les épais marronniers des quais, dans un sable d'une teinte de grenade, nous suivions les eaux de l'Ill, si lentes, si paresseuses, encore alourdies de reflets et sur qui l'arceau vermeil des ponts met de pesants colliers. Telle une huile de myrrhe, cette langueur fardée du soir engourdissait la nonchalante rivière, qui semblait tout entière le « Bain des Roses », — suave appellation d'une des rues de Strasbourg. — Six heures du soir : les cloches s'ébranlèrent ; elles s'effeuillaient, se brisaient sur le vent tiède, et l'air fut tout chargé de pétales sonores. Nous allions ; je sentais que partout où vous et moi posions nos pas, nos gestes, nos vigilants regards, partout où le soleil couchait sur la terre votre ombre et la mienne, nous reconquérions un peu d'espace, un peu du terrain sacré.

Mais, tandis que, ignorant et innocent, vous vous réjouissiez de ce que donne de plaisir l'été universel, dans mon âme je vous disais :

O mon enfant, vous le sentez, nous n'avons droit à rien ici! Quand la fièvre du soleil couchant saisit la ville défaillante, frappe de langueur et d'amour l'énergique et frais azur, et s'allonge sur ce sable de grès rose, — si voluptueux qu'il fait songer à la phrase où Lamartine nous montre Graziella dansant sur la poudre de corail ; — quand la brise agite soudain, au bord des eaux de l'Ill, le sensible et nerveux feuillage des saules, des trembles, des bouleaux, qui nous livrent le secret de leur cœur d'argent et frémissent comme mille blanches ablettes dans la liqueur de l'air ; quand enfin vous vous émerveillez du parfum des tilleuls, si fort que, revenant de Palerme, la ville arabe, j'en fus plus enivrée que des citronniers du jardin Tasca, — vous le sentez, nous ne sommes autorisés à goûter de telles douceurs qu'en acceptant d'en souffrir. Nous nous engageons, vous et moi, à ressentir jusqu'à l'extrême détresse l'humilité de la part qui nous est faite ici.

Si je me hâte, mon fils, de vous associer à ces lourds souvenirs, c'est que l'Histoire comme la Vie, est toute neuve pour une âme qui commence. Les heures funèbres de vos nations n'ont pas à vos yeux, jeunes êtres, le recul et le nuage qui les voilent dans des cœurs fatigués ; le défi douloureux lancé par le Destin ne s'est point, comme l'ardent boulet, enfoncé dans la terre qu'il écarte et qu'il creuse. mais, poursuivant sa course implacable, de génération en génération il frappe, meurtrit, excite tous les jeunes orgueils. Ah! que de fierté chez un enfant qui joue! Quelle promesse de force et de bravoure! Le cœur bat, le sang s'exalte, — naissance des ailes, hardie aspiration : où s'arrêter, où atteindre? — Je vous ai vu jouer, mon fils : l'ardeur au plaisir, c'est déjà tout le courage.



Un grand écrivain de France me racontait qu'un jour de fête, à Venise, où il venait d'arriver, il désira visiter le palais des Doges : une humble foule vénitienne encombrait les portes, et le jeune Français, qui aurait pu avec un peu d'audace et le sentiment de sa propre valeur écarter cette patiente cohue, n'osa pas. « Quel droit. me disait-il, avais-je de supplanter ceux-là dont les pères ont construit les glorieux édifices?... »

Cet émouvant instinct d'effacement et de piété, en quelle irritation se transformera-t-il, si, autour des monuments élevés par vos ancêtres, vous rencontrez la protection, la puissance de l'étranger? C'est pourtant le sort qui vous attend ici. Tel balcon royal, avec ses pompeux reliefs de guirlandes et de cuirasses, nous attire : nous voudrions regarder, approcher. Mais un groupe militaire nous devance... Laissez-les passer, reculez-vous un peu : nous ne sommes plus chez nous.

Sur le quai Saint-Nicolas, cette maison chenue, boiteuse, branlante comme la sorcière appuyée sur sa canne, est-ce la demeure où les filles du professeur de danse, Émilie et Lucinde de Sessenheim, amoureuses du jeune Gœthe, se faisaient dire la bonne aventure? Est-ce là que le grave, étourdi et fiévreux Wolfgang, âgé de vingt ans, exécutait avec elles les pas du

menuet aux sons de la flûte traversière?... Penchée à cette fenêtre délicate qui s'arrondit au-dessus de la pharmacie de la Rose, quelle pimpante bourgeoise du temps de Watteau laissa tomber la fleur de son étroit corsage pour voir passer, dans la rue, Jean-Jacques qui se promenait, costumé en Arménien?

Vous me demandez, mon fils, pourquoi aujourd'hui, au coin de la place de Broglie et de la rue de la Nuée-Bleue, je lève la tête. Je vais vous dire. C'était un soir d'avril, en 1792, quelques amis se trouvaient réunis chez Dietrich, le maire de Strasbourg. Un jeune soldat, Rouget de Lisle, assis au clavecin, improvisait. Il faisait chaud, les fenêtres étaient ouvertes, le jeune homme chantait : ce chant, ces strophes de feu, saccadées, ascendantes, s'échappaient, gagnaient l'espace. Massée au dehors, sous les marronniers du mail, la foule, qu'enflammaient les nouvelles de Paris, acclama ce brûlant appel, reprit le refrain. Ainsi s'envola, un soir de printemps, d'un balcon de Strasbourg, *la Marseillaise*, mêlée d'Alsace et de France... Aujourd'hui, à cette place même, dans cette même chambre, un tailleur vend des uniformes militaires, expose le drap pourpre, orangé, indigo, jaune, cramoisi, de l'Allemagne bariolée. Et partout ici nous rencontrerons ces servitudes, ces involontaires et poignants renoncements. Tant de nobles façades du beau temps de Louis XV laissent à présent couler leurs grâces sans honneurs dans l'onde éplorée, si limpide, si prompte au reflet! Énorme, gonflée, la ville récente, le dur Strasbourg de pierre des conquérants, jette une ombre de tombe impériale sur la cité délicate, sur ce jardin mesuré, liquide et vert, où Racine et Boileau, accompagnant Louis XIV, virent s'arrêter au-dessus du Rhin, — maintenu dans l'azur par l'épée des Victoires aux tuniques flottantes, — le soleil triomphal des batailles françaises.

Mais, dans le désordre de la ville confondue, nos yeux ne se sont point trompés. Dédaignant les neuves constructions rocheuses, si peu dégrossies qu'elles semblent s'être détachées de la montagne même, pour se laisser, de choc en choc, choir jusqu'au bas, nous nous attardons et songeons devant ces petits bâtiments fragiles, posés légèrement, comme des cartes à jouer, sur les bords de l'Ill alanguie. Ce sont les casernes françaises, élevées au XVIIIe siècle. Regardez-les, mon enfant :

ces murs ténus, fantasques, malicieux, rouges et blancs comme l'as de carreau, ont abrité l'artillerie qui prit le monde, les tonnerres de Napoléon.

Et maintenant, quand nous levons la tête, nous voyons que partout à l'angle des rues les inscriptions allemandes ont recouvert le nom français; mais cet écrasement ne fut pas facile. Que de luttes sur la pierre obstinée! Ici, en beaux caractères paisibles, fanés seulement, transparaissent ces mots gracieux : « Place de la Comédie. » Là, il a fallu effacer, lacérer, briser : on voit les coups de couteau. Ces vexations, cette violence qui repousse le plus digne et prend sa place, ce triomphe établi, tranquille comme la nappe d'eau reformée sur le naufrage, est un fardeau toujours renouvelé dont notre mélancolie ne pourra pas se lasser. Et si j'insiste, c'est que je me souviens qu'à votre âge, étant une petite fille imprudente, j'ai souhaité mourir pour de pareilles offenses.

Ah! puisque dans la douceur de ce soir d'été une si dure tristesse nous étreint, et que, contre quelques pièces d'argent, vous venez de prendre des bleuets et des muguets dans la corbeille d'un petit garçon pauvre qui nous souriait, — allons porter notre offrande à la statue de Kléber.

Nous arrivons. Au centre de la place illustre s'élève la statue du héros. Les vieilles demeures avec leurs toits prudents, douillets, font de cette ancienne place d'armes une citadelle bénévole.

Sur la pierre incarnate du Conservatoire de Musique, — abandonné aujourd'hui au corps de garde, — on voit encore, tracés en sobres lettres de l'époque de la Révolution, les mots français que domine la traduction allemande : *Kleberplatz*.

Nous nous approchons de la statue. Les cendres glorieuses reposent là.

Coulé en bronze, noir comme les canons, élancé comme une colonne de fumée, le héros est debout, dans l'attitude de la force et de l'inspiration. On lit sur le socle :

J. B. KLÉBER
NÉ A STRASBOURG LE 6 MARS 1753
ADJUDANT GÉNÉRAL A L'ARMÉE DE MAYENCE
GÉNÉRAL DE BRIGADE A L'ARMÉE DE LA VENDÉE
GÉNÉRAL DE DIVISION A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
GÉNÉRAL EN CHEF EN ÉGYPTE
MORT AU CAIRE LE 14 JUIN 1800

Voilà sa brève et sublime histoire : dalle immortelle sur la voie des tombeaux.

Gravées dans l'airain, ses réponses aux sommations anglaises ont la rapidité et le dédain du haussement d'épaules.

Augustes vertus françaises : ce guerrier n'aimait pas tuer; chaque fois qu'il le put, il fut clément, infiniment humain. Bonaparte ne chérissait nul compagnon davantage. « Personne, disait-il, n'est beau comme Kléber un jour de bataille. » Leurs souffles s'étaient mêlés : au triomphal combat des Pyramides, Kléber enivré souleva dans ses bras le jeune général, le pressa sur son cœur, l'étouffa de tendresse. Il avait la gaîté robuste de la fraîche Alsace. Dans l'épopée orientale, on entend le sifflement des petits chevaux noirs qui passent, plus tranchants que le vent du désert, on entend le heurt des sabres, les rauques imprécations, la molle prière mahométane, l'éclatement des balles, — et, dit Hugo :

Et ton rire, ô Kléber!

Je songe qu'un peu en dehors de Strasbourg, au champ de manœuvres du Polygone, quatre marronniers touffus voilent un monument sensible comme une élégie, également consacré à la gloire du héros. Entouré de bornes que des chaînes relient, s'élève un petit obélisque sur la pierre duquel sont légèrement sculptés les pyramides, un palmier... Doux souvenir de l'Égypte!... Regard de Kléber mourant!... Sans doute, à son heure dernière, couché sur le divan où l'avait abattu le poignard de Soliman, et contemplant le ciel d'un bleu si fort, vit-il venir à lui ses fidèles cigognes d'Alsace. Au moment du suprême soupir, il la vit se dépêcher, se hâter vers lui, la belle cigogne de son toit natal, dont l'aile, comme une rame noire, semblait égoutter sur l'azur africain les eaux funèbres du Styx...

Que d'années ont passé! A présent, par une froide nuit de février, quand les brouillards de l'Ill enveloppent Strasbourg d'une buée rousse, semblable à un vaporeux embrasement, on peut voir des jeunes gens silencieux, furtifs, — ombres poignantes, — défiler, le front découvert, autour du soldat de bronze. Ce sont les étudiants d'Alsace qui apportent leur muet respect à ce grand offensé.

Nous laissons glisser les fleurs au pied de la statue de

Kléber. Elles s'écrasent, lourdes et mouillées, comme un poids tombé de notre cœur.

Mon enfant voit des officiers qui passent. Bien que brave, il s'inquiète, s'émeut :

— Que vont-ils nous dire? — demande-t-il.

Je lui explique que, si même on nous gronde, nous avons bien fait, nous en serons fiers. Il se tait, me regarde : il faut du temps à un petit enfant pour comprendre que l'honneur peut être du côté du blâme. Il fait chaud, l'air brille, l'été immobile tient ouvertes ses deux ailes d'émail. Quelques Alsaciennes traversent la place, coiffées du nœud noir, un panier au bras. Le soleil rapproché bondit comme une source d'argent torride sur la pente des toits résineux. Les arbres légers de la place, le vert catalpa, le bouleau, le saule scintillent, et un jet d'eau élance ses fusées de neige fondue. L'on n'entend plus que les cris des écoliers qui s'interpellent dans le charmant patois des campagnes, — bref, rude, insouciant comme le cri du libre oiseau, — bons petits enfants d'Alsace qui jadis grandissaient pour la France...

Ce soir, tout semblerait paisible, heureux, si de Saverne en Alsace à Fleurange en Lorraine on ne sentait courir le grand frémissement des cœurs enchaînés. Ah! de quelle ferveur, de quel respect il nous faut entourer cette terre stoïque qui lutte et ne se plaint pas! Tournée vers la France, elle ne l'énonce point, si parfois même elle le pense, ce reproche si las que Napoléon écrivait un jour dans un billet rapide : « Je suis fatigué de voir qu'on manque aux engagements que l'on prend avec moi... »

Chère Alsace, Pallas au clair visage, que mon cœur et celui de mon enfant soient entre vos mains un flambeau étincelant qu'attise encore, comme des résines accumulées, le souvenir de vos héros!



Ainsi nous voilà dans l'histoire vivante : que de choses nous avons apprises, éprouvées en une heure! Depuis que nous sommes nés, vous et moi, à vingt années de distance, dans

l'éclatant et mystérieux Paris, nous savons qu'il souffle des Vosges un vent vif, si chargé de plaintes fougueuses que parfois, sur les bords de la Seine attentive, il courbe les fronts. Nous ne savions pas réellement d'où venait la voix lyrique. et quel fleuve, en se retirant, a laissé chez nous ce limon de langueur.

Nous y voici. En vain le soleil délirant du crépuscule suspend-il aux hautes croisées ses blocs d'argent flamboyants, en vain les cloches assemblées de Saint-Guillaume, de Saint-Thomas, de Saint-Pierre, couvrent-elles nos têtes d'un dais mélodieux d'allégresse et d'amour : nous ne participons pas à la fête du soir d'été. Je vous regarde. petit ami, et vous me faites pitié dans votre gaieté assagie, parce qu'à votre âge vous n'avez pas cette méditation et ce silence par quoi, en ce moment, je me défends et me venge. Oui, malgré sa surface bariolée, ses casques provocants, la cape envolée des officiers, plus fière que l'aile des Walkyries, et cet orage de bottes militaires et de musique de cuivre qui ce matin forçait nos sens recueillis, je sais bien que toute cette ville fidèle accourt ce soir à mon cœur, comme un beau voilier, suivant sa calme destinée, entre dans un port de France...

Et laissez que je vous conte un souvenir de mon dernier printemps. C'était un jour brûlant dans Agrigente. Tout reposait sous la blanche poussière qui couvre les sandales des messagers d'Eschyle. Nous avions gravi une route crayeuse, aveuglante comme un canif ouvert au soleil : de petits chardons d'un jaune de citron perçaient cette poussière de marbre; l'insoutenable azur était un coup de lance dans le regard. On ne pouvait le croire, des oiseaux chantaient avec une aisance divine dans le torride espace! Soudain, devançant mes compagnons, hâtant le pas, j'abordai seule au temple de Junon Lacinienne. Là, joyeuse comme un pâtre des Acropoles, brûlée par les flammes blanches de l'air, frappée par le grand vent qui soulève les ailes des Victoires, je nouai mon écharpe à la colonne dorienne, et, muette, les yeux fermés, appuyée à la pierre vénérable, je prenais possession du royaume de mes dieux. C'est ainsi, mon fils, que je mets aujourd'hui dans vos mains impatientes, dans vos yeux éblouis, cette terre qui vous appartient.



Ce soir-là, comme le soleil allait disparaître, nous arrivâmes au rivage du Rhin.

Nous avions traversé des paysages semblables à ces estampes des bibles flamandes, où les fruits et les fleurs des quatre saisons, succombant de délices, rampent vers Adam et Ève. Sous un ciel de poudre bleue s'étendaient des prairies d'un vert humide, succulent, soleilleux. En larges bandes s'allongeaient, dans cette fascinante lumière mouillée, les maïs, les choux, le jeune blé, l'orge, l'avoine, les vignes basses, le frais tabac, rayons robustes et doux du vert soleil qu'est une plaine d'Alsace.

Élancés sur de longues perches, les vivaces houblons, flexibles comme des serpents qui dansent, formaient de grandes draperies de verdure. Dans les arbres feuillus, au bord des routes, l'innombrable cerise vermeille baisait l'azur de ses lèvres rouges, et la prune indigo, blottie au nid moelleux de l'air, chatoyait, duvetée comme les ailes des papillons. Partout gisaient des étangs, des mares claires, où les ajoncs et les saules se renvoyaient leur image comme un écho liquide. Paysages d'Alsace si opulents, si amoureux d'eux-mêmes que la nature leur donne ces limpides miroirs où ils se contemplent jusqu'à l'extase! Mais soudain nous vîmes le Rhin. D'abord une large nappe d'azur pâle où le reflet des bâtiments massifs fait traîner un manteau de pourpre : c'est déjà l'odeur du goudron, des cordages, la vie et le mouvement des ports. Sur la rive marchande, des amoncellements de fin charbon étincelaient au soleil, semblaient extraire et lancer leurs diamants. Au loin, la ligne des peupliers bleuissait sur un pré d'un vert délectable, plus vert que le printemps de Perse dans un jardin du Khorassan.

Le Rhin coulait. Nous nous taisions, nous regardions ce fleuve pour qui l'on meurt. Nous regardions, avec des yeux où se croisent toutes les épées de l'Histoire, cette formidable route d'azur, errante, calme, emportée, héroïque. Chaque flot, actif comme le cœur, mêlait son élan farouche, sa secousse et son arrachement à la fougue unanime de ce torrent paisible.

Nous nous taisions. Un lourd bateau venant d'Anvers avançait lentement. Ce noir vaisseau, exhorté par son puissant équipage demi-nu, contrariait avec une fière persistance les flots amassés, luttait contre le courant, et l'onde magnanime semblait s'efforcer de servir : c'était un sublime effort. Le jour se défaisait mollement. Les dalles violettes des quais, le bleu profond des rondes montagnes, l'eau invincible, ces peupliers inclinés, — graves comme le grand-prêtre et la vestale silencieuse, — les gazons d'un vert soyeux, formaient un paysage qu'eût aimé à méditer, dans sa tristesse prophétique, et tout brûlé encore du mont de Sinaï, le vieux Moïse...

Deux soldats passèrent. Nous nous taisions. Nous regardions ces vagues incessantes, fleuve éternel sur qui l'Honneur et le Désir des nations suspendent des ombres gigantesques. Près de nous, tout le feuillage couleur de lune, — le bouleau, l'érable, le saule plus sensible encore que les oliviers, les pâles étangs où la chaleur tournoie comme un encens, frémirent. Et l'on vit s'élancer des herbes, vaporeuses nuées d'argent, les nymphes mystérieuses du soir...

Mon fils, âgé de sept ans, bien que vous soyez un homme et moi votre mère, — parce que vous êtes un petit garçon de France, parce que, si vivant, vous avez pourtant, par votre noble sang, l'habitude de mourir sur les champs de bataille, — ce soir où tout l'air nous irrite, devant les plaines du Rhin que les ennemis vous ont prises, laissez que je baise votre main.

COMTESSE DE NOAILLES

SOUVENIRS[1]

VI

L'ÉDUCATION PERSONNELLE

A côté de notre éducation officielle et publique, nous en recevions une autre qui nous vint de l'air du temps, de notre jeunesse, et de l'ambition, naturelle à notre âge, de nous soustraire aux directions données pour chercher des chemins où marcher de notre pas.

Nous étions un certain nombre épris de la littérature et surtout de la poésie contemporaine. Mes dernières années de collège s'enfiévrèrent d'admiration pour Lamartine, Musset et Victor Hugo. Je lus plusieurs fois les *Méditations*, et, chaque fois, je percevais plus distinctement l'accompagnement d'une lyre. Un jour de vacances, je lus *Jocelyn* d'une traite. Mon attention s'assoupit, par moments, de ce demi-sommeil des longues lectures, où l'œil continue sa tâche sans que l'esprit s'y intéresse ; je me sentais alors porté par le courant calme d'un fleuve très large. Je lus les poésies de Musset, de qui je ne savais pas même le nom en arrivant à Paris ; sa libre allure, sa sincérité, son espièglerie gamine me surprirent et me charmèrent, et je fus troublé jusqu'au fond de mon âme par les sanglots du poète et par le frisson de ses bles-

1. Voir la *Revue* des 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

sures d'amour. Instinctivement, je lisais Hugo à haute voix; je sentais le besoin d'entendre de mes oreilles le poète sonore. J'admirai l'abondance de son verbe, l'éclat des images, le cliquetis brillant des antithèses, la volonté superbe de refléter le ciel et l'humanité, puis des moments de grâce, de sourire, de sensibilité, le pieux respect pour le vieillard et pour l'enfant, et la pitié pour les misérables de la nature et de la société humaine. J'appris par cœur des poèmes entiers de lui, en m'étonnant de cette vertu que possède son vers de saisir la mémoire comme par des griffes aquilines.

Dans notre groupe littéraire, trois camarades se distinguaient. Saint-Ouen, un des premiers de nos classes, le premier quand il voulait, s'insurgeait contre toute discipline. Il refusa de pousser l'étude de la grammaire grecque plus loin que la troisième déclinaison, qui lui sembla par trop déraisonnable. Il écrivait de jolis vers ironiques et sentimentaux, et sa prose était pure et fine. De sa mémoire, comme d'une source ininterrompue, de la poésie coulait. Nous pensions qu'il se ferait quelque jour un joli nom; mais il était incapable de se conduire dans la vie. Quand il eut achevé ses études, le diplôme de bachelier lui valut un poste dans un petit collège de Normandie. Après quelques semaines, il revint à Paris; il me déclara qu'il n'avait pu rester plus longtemps dans un pays où plusieurs fois par jour on lui disait : « Monsieur de Saint-Ouen, le vent est de Suroua, ou bien de Noroua », attendu que la direction du vent lui était indifférente. Il apprit dans une « agence de l'enseignement », rue Monsieur-le-Prince, qu'une pension de Belleville cherchait un professeur d'allemand et de gymnastique. Il savait quelques mots d'allemand, et il avait regardé souvent des acrobates travailler place de la Bastille: il se crut suffisamment préparé à la fonction offerte, se présenta et fut accueilli sur sa mine, qui était charmante. Il raconta je ne sais quoi à ses élèves, le premier jour. Le lendemain, le directeur entra dans sa classe et s'y assit pour l'écouter. Saint-Ouen, s'approcha de son oreille et lui confia qu'il sentait un impérieux besoin de s'absenter cinq minutes, et il sortit pour ne plus revenir. Il essaya d'autres métiers et se trouva par moments en grand embarras sans

qu'il voulût jamais recourir à l'amitié des ses anciens camarades, car il avait l'âme fière. Un jour que, le rencontrant, je lui demandai pourquoi il ne venait pas me voir, il me répondit : « Tu m'inspires de la considération et ça m'embête. » Il portait ce jour-là un béret bleu tiré en arrière pour découvrir son grand front : des mèches blondes s'en échappaient. Je sus qu'il travaillait dans une imprimerie et s'y plaisait.

Monteils — la maigreur même, une maigreur noire, un grand corps à bras longs, de petits yeux étincelants, les lèvres en dehors — marchait d'un pas allongé, penché en avant, les mains étendues, la bouche postillonnant, et il parlait, parlait, parlait, et récitait des vers.

Jacques Richard eut une heure de célébrité. Au concours général de l'année 1860, le sujet de la composition en vers latins fut la mort du prince Jérôme Napoléon, *In principis Hieronymi mortem*. Ce sujet fut mal accueilli par les élèves : des chuchotements circulèrent, chuchotements orléanistes chez les élèves du lycée Bonaparte, chuchotements républicains chez les élèves du lycée Charlemagne. Plusieurs posèrent la plume. Saint-Ouen, lui, travaillait. et même il semblait très en train. Nous étions étonnés; Richard lui fit passer un billet où il l'injuriait. Or, Saint-Ouen ne s'était ni douté ni soucié de ce que pouvait être cet Hiéronyme. Il savait vaguement qu'un personnage dont le nom ressemblait à celui-là — Hiéron — avait jadis régné en Sicile, et il s'était mis à versifier en suivant. phrase par phrase, la matière. Au reçu du billet, il s'exclama et même blasphéma. La douzaine de vers qu'il avait écrite et qu'il nous lut à la sortie était fort bien tournée, et peut-être aurait-il remporté le prix, si Richard ne lui avait révélé que Hiéronyme signifiait Jérôme. Quant à lui, Richard protesta par une pièce de vers français, qui commençait ainsi :

> Vous n'avez pas compris qu'il eût été plus sage
> De laisser reposer ce mort en son tombeau,

Quelques jours après, des copies en circulèrent dans Paris. Richard reçut des félicitations nombreuses; Jules Simon et Maxime du Camp voulurent le voir, et Victor Hugo lui écrivit quatre lignes.

Nous n'étions pas tout à fait d'accord dans nos admirations, et même nous nous querellions quelquefois, point au sujet de Lamartine, qui n'avait pas d'ennemis, mais non plus de si fervents admirateurs que les deux autres. Les Hugotistes reprochaient aux Mussétistes les pauvres rimes de leur poète, ses négligences et surtout ses obscurités. Je me rappelle une discussion sur les vers :

> Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne
> Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau?

Les Hugotistes criaient : « Expliquez! Expliquez! » Richard pressait ironiquement Monteils. Monteils, debout devant le banc de la grande cour, où nous étions assis, jura qu'il donnerait toutes les *Contemplations* pour ces deux vers. « Il faut que tu sois aveugle, disait-il à Richard, pour n'avoir pas vu, sur des tombes, les gouttes de la pluie d'automne; que tu sois sourd et aveugle pour n'avoir pas entendu passer le vent dans les cyprès et les sapins des cimetières, pour ne l'avoir pas vu se baisser dans sa course, afin de faire sa provision de larmes? Ça ne sait pas que la fonction du vent d'automne est de gémir et de pleurer, et ça se croit poète! » Par représailles, il récita la première strophe d'une ballade de Hugo, la Chasse du burgrave :

> Daigne protéger notre chasse
> Châsse
> De monseigneur saint Godefroy
> Roi.

Puis, il s'en alla par la cour, déclamant :

> Avec dix chandelles de cire,
> Sire,
> Donc te prions à deux genoux
> Nous

Il s'arrêta devant un groupe de Mexicains, cria :

> Nous qui, né de bons gentilhommes,
> Sommes
> Le seigneur Alexis
> Six;

et demanda : « Qu'en dites-vous, fils de Fernand Cortez »?

Pour ces discussions en attaques et répliques, il fallait que nos mémoires fussent bien approvisionnées. Nous nous exercions à les interroger; cela s'appelait une « colle de mémoire ». Voici, pour exemple, le procès-verbal d'une séance tenue sur le banc de la cour.

Monteils : « Levez-vous, monsieur de Saint-Ouen ». Saint-Ouen se lève. Monteils : « Qu'est-ce qu'elle ne savait pas? ». L'air de Saint-Ouen s'ahurit. Monteils : « Monsieur de Saint-Ouen, je vous demande de me dire *ce qu'elle ne savait pas* : vous entendez bien : « *Elle ne savait pas...* », et vous hésitez! » Saint-Ouen se gratte la tête; mais Monteils : « Asseyez-vous, Monsieur, vous me répugnez; » et il se lève, se voûte, étend le bras :

Elle ne savait pas lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries
Des rateliers dorés, des luzernes fleuries
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond...

« C'est la cavale sauvage! » crie Saint-Ouen. Monteils : « Il est bien temps en vérité; maintenant, récitez, Monsieur »; Saint-Ouen commence :

Lorsque dans le désert le cavale sauvage,
Après trois jours de marche attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sous les palmiers poudreux...
. . . .

Richard était le grand-prêtre du culte de Victor Hugo. Il lui écrivait souvent et lui envoyait des adresses que nous couvrions de nos signatures. Un jour, il nous récita un poème à « l'Exilé ».

Guernesey! Guernesey! Rocher rempli d'écume,
Qui, de loin, morne et grave, apparais dans la brume
Au rêveur soucieux,
Ilot que le Seigneur a jeté dans l'abîme
Comme une station pour lui l'homme sublime
Du brouillard à l'azur et de la terre au cieux...

Il disait très bien les vers. Hélas! la phtisie, qui devait l'enlever à vingt ans, allumait la fièvre dans ses yeux.

Après que nous l'eûmes applaudi, Richard nous proposa de discuter la théorie de l'art pour l'art. Nous conclûmes à l'unanimité — moins une voix, celle de Monteils — que l'art a ses devoirs envers le commun des âmes. Sur quoi, de nouveau, notre ami, de sa voix ardente que la fatigue voilait, glorifia le poète. Quelles que fussent, d'ailleurs, nos préférences personnelles, la force de Hugo, et sa grandeur haussée par le piédestal du rocher d'exil, nous subjuguaient. Le Maître, c'était lui.



Presque tous, dans notre groupe littéraire, nous étions républicains. Nous vivions dans un quartier démocratique, à l'entrée de la rue Saint-Antoine. Les autres lycées, en comparaison du nôtre, avaient des airs d'aristocrates. Nous nous rencontrions avec eux dans les salles de composition au concours général. Les élèves des lycées d'internes et du collège Stanislas étaient en uniforme; les Louis-le-Grand portaient cravate blanche; les Barbistes, élèves du même lycée, se paraient d'un joli habit bleu à boutons d'or; une tunique courte, sanglée d'un ceinturon marqué d'un grand S, et un pantalon gris donnaient aux Stanislas un air d'élégance. Les élèves des lycées d'externes, Bonaparte et Charlemagne, se distinguaient au premier coup d'œil les uns des autres; les Bonaparte, parmi lesquels nous entendions appeler des noms historiques parlementaires, Leroy-Beaulieu, Trouvé, Duvergier de Hauranne, s'habillaient chez les bons faiseurs, au lieu que nos jaquettes et vestons carolingiens nous enveloppaient comme ils pouvaient et laissaient voir la fatigue de leurs coudes. Le jour de la distribution des prix, c'était l'usage que chaque lycée applaudît les noms de ses lauréats; le battement de nos mains nues éclatait; les gants amortissaient le bruit des autres.

Un esprit républicain règnait, à Massin, parmi les professeurs répétiteurs, qui nous réunissaient en des conférences classe par classe. C'étaient d'assez pauvres diables, qui vivaient péniblement de leçons glanées çà et là. Je me rappelle M. Joyeux, qui, pour parler, décollait ses lèvres d'un bruit

sec, et sans doute, malgré son nom, était janséniste, car il nous lisait volontiers, avec un accent pieux, des pages mornes de Nicole; M. Lemaignan, qui nous appelait « drôles de corps », lorsque, ennuyés par la lecture de *Rome au siècle d'Auguste*, nous écorchions exprès les noms, disant par exemple le mont Capilotin au lieu de mont Capitolin; M. Labat, qui, pour nous aider à apprendre l'histoire des interminables guerres, écrivait au tableau les noms des batailles, théâtre par théâtre, période par période, et marquait nos victoires d'un drapeau debout et nos défaites d'un drapeau renversé; sa voix de baryton faisait trembler les vitres quand il prononçait : « *Clostersevern*, levez le drapeau! *Rosbach*, renversez-le! » Il nous quitta pour aller essayer cette voix à l'Opéra où elle ne réussit pas. — Quelques-uns de ces maîtres étaient des « victimes du 2 décembre », révoqués ou démissionnaires après le coup d'État, M. Maret, par exemple, qui avait un visage de démocrate triste, de petits yeux myopes, des lunettes épaisses et convexes, un chapeau bombé par en haut, un caban à capuchon, doublé de rouge, et un chien qu'il appelait Badinguet dans la rue pour faire enrager les sergents de ville. Ces républicains laissaient voir leurs opinions ou même les prêchaient dans l'intimité. Presque tous nos maîtres d'études sympathisaient avec eux. Nous sentions vivre auprès de nous un petit monde en révolte contre l'Empire, si puissant encore. Lorsque M. Maret, arrêté en vertu de la loi de sûreté générale, nous revint, après quelques semaines passées à Mazas, le capuchon rouge nous sembla flamboyer.

Victor Hugo fut notre grand maître en république. L'ardente évocation des soldats de l'an II, l'invective à la mer, qui, servante du « tyran », transporta les proscrits à Cayenne :

> O mer, n'est-ce pas toi, servante.
> Qui traînes sur ton eau mouvante,
> Parmi les vents et les écueils,
> Vers Cayenne aux fosses profondes,
> Ces noirs pontons qui, sur tes ondes,
> Glissent comme de longs cercueils;

l'apostrophe à Juvénal :

> Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal,
> Homme d'ivoire et d'or, descends du tribunal... ;

le mépris du proscrit crié à la lâcheté universelle, la fière déclaration :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là : »

cette éloquence, cette sonorité, faisaient passer dans nos âmes un souffle héroïque. Nous admirions les républicains de l'antiquité, les classiques meurtriers, Harmodius, Aristogiton, Brutus. Nous applaudissions le

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Richard nous lut un long poème, *la Mort de Caton*, où il avait mis en épigraphe une phrase de Jules Simon : « Celui qui ne sent pas dans sa conscience qu'il préférerait mille fois le rôle de Caton à celui de César doit se méfier de son cœur ». Je me rappelle la dernière strophe :

Et tandis qu'il fuyait loin de la terre ingrate.
Dieu tourna vers son fils un regard plein d'amour :
« Caton. lui dit-il, vient de rejoindre Socrate,
« Jésus, voici ton tour ! »

Le grand meneur de notre groupe républicain était un élève de mathématiques spéciales, le « taupin » Cendre, fils d'un républicain de la Nièvre. Il nous racontait la résistance de son département après le coup d'État. Il connaissait des proscrits avec lesquels son père demeurait en correspondance, et il nous donnait des nouvelles de l' « Exil ».

J'entrai dans une petite société de sept personnes choisies par lui. Nous nous réunissions les jours de sortie, tantôt chez notre camarade Saint-Ouen, qui habitait une mansarde dans une haute maison, place de la Bastille, tantôt chez notre camarade Marchand, fils d'un grand marchand de fer de la rue Saint-Antoine. Naturellement, nous nous croyions surveillés par la police; quand nous étions chez Marchand, nous lui demandions : « Es-tu sûr de ton valet de chambre »? Et, de temps en temps, quelqu'un de nous ouvrait brusquement la porte pour s'assurer qu'une oreille espionne n'était pas collée à la serrure. Nous délibérions sur toute sorte de sujets. Une longue séance fut conclue par cet ordre du jour qui rallia tous les suffrages : « Il faut en finir avec les religions positives. » Nous n'y voyions pas de difficulté sérieuse.

Nous nous proposions de réveiller le peuple par une propagande de parole et d'écriture ; mais nous ne savions comment parler au peuple. Les dimanches, des délégués de notre société allaient au faubourg Saint-Antoine; ils entraient chez des marchands de vin. Nous avions en ce « faubourg Antoine » une confiance mystique : ce serait là certainement, tout près de nous et à notre appel que le peuple se réveillerait. Mais le peuple buvait un verre, jouait aux cartes ou bien au bouchon, et nous ne trouvions personne à qui parler. Restait l'écriture ; mais où pourrions-nous écrire? Cendre nous communiquait des factums révolutionnaires, qui portaient au bas : « Imprimerie de la Liberté, au désert », mais nous ne pûmes découvrir où se cachait ce désert. Nous préparâmes une proclamation qui fut longuement discutée, paragraphe par paragraphe, et nous achetâmes une pierre à lithographier. Mais Cendre nous lut la constitution de 1848 ; il nous parut qu'elle était admirable, et que, si le peuple la relisait, il en voudrait refaire sa loi. Nous votâmes donc qu'elle serait lithographiée et répandue dans le faubourg; mais comment et par qui? Finalement nous renonçâmes au projet, sans nous l'avouer, et la pierre resta vierge dans la mansarde de Saint-Ouen.

Nous avions quelques relations au dehors. Je passai plusieurs soirées de dimanche, avant de rentrer à la pension, chez un ouvrier, relieur et poète, qui habitait un des toits de la place Royale. Il s'appelait Hippolyte Tampucci ; sa longue barbe était blanche, et sa moustache jaunissait au bord de la lèvre par l'usage de la cigarette. Il récitait très bien ses médiocres vers, parmi lesquels un poème adressé par lui à Victor Hugo, et il chantait des chants révolutionnaires :

> Les peuples sont pour nous des frères,
> Et les tyrans nos ennemis.

Il disait de grands mots, faisait des gestes vastes, et ses yeux s'attendrissaient; sa femme le regardait orgueilleusement. J'aimais ce relieur poète, en blouse blanche sous béret rouge, qui personnifiait pour moi l'idéaliste ouvrier de 1848.

Nous lisions les rares journaux de l'opposition, et surtout l'hebdomadaire *Courrier du Dimanche*. Alfred Assollant, Prévost Paradol et Eugène Pelletan nous délectaient. Pelletan

ayant été condamné à une amende de 2000 francs, mit sa bibliothèque en vente ; on ouvrit une souscription pour la racheter ; nous récoltâmes à la pension Massin vingt-trois francs.

Au quartier latin, quelques étudiants avaient une réputation de républicains militants ; nous fîmes leur connaissance. Un jour, à propos, je crois, de la souscription Pelletan, je vis dans un hôtel médiocre de la rue Monsieur-le-Prince, Georges Clémenceau. Chez Germain Casse, j'admirai, suspendu au plafond de la chambre, un chapeau de sergent de ville, ramassé dans quelque bagarre, et d'où descendait le feuillage d'une plante. Et, dans un hôtel de la rue Férou, je connus Vermorel ; il était pâle, avec une figure presque kalmouque, des lunettes et des airs de prêtre. Il venait d'achever un roman intitulé, si je me souviens bien, *Desperanza*. J'avais été envoyé chez lui par notre groupe, pour lui reprocher un éloge de Montalembert, publié dans la *Jeune France*. Il m'écouta, s'aperçut vite que je ne savais presque rien de Montalembert, et m'expliqua que, la principale vertu étant de haïr l'Empire, il fallait pardonner beaucoup à ce clérical « parce qu'il a beaucoup haï ». Ce propos me déplut.

J'allais de temps en temps causer avec Emmanuel Durand, Gustave Isambert, etc., rédacteurs de la *Jeune France*. C'était une de ces petites feuilles du quartier qui poussaient au printemps et mouraient avant l'automne ; on y glissait dans la rubrique faits divers, des malices sur des personnes de la cour des Tuileries ; les articles étaient pleins d'allusions politiques. Je me rappelle qu'un jour, je louai Brutus et insultai Cicéron, après avoir donné des extraits de leur correspondance ; une autre fois, je reprochai à M. Dubois-Guchan, auteur d'un livre sur Tacite, d'avoir trouvé, lui, procureur impérial, des circonstances atténuantes au parricide de Néron.

Nous étions fiers de connaître des aînés de « la cause ». Frédéric Morin était populaire parmi nous, je ne sais plus bien pourquoi. Je ne le vis qu'une fois, entouré de journaux, aimable, amusant, myope, avec des taches de sauce sur ses lunettes. Cendre contait qu'un jour il avait déjeuné chez Morin ; au dessert, on apporta sur la table un buste en plâtre de l'Empereur, à la stupéfaction des convives ; mais l'hôte, du manche de son couteau, cassa la tête du « tyran »,

et de petits volumes s'échappèrent; c'étaient les *Châtiments* arrivés de Belgique dans l'effigie impériale. Un dimanche soir, Cendre me mena place de la Madeleine, chez Jules Simon, qui me parut à la fois familier et solennel, chaud et froid.

Comment la République pourrait s'établir en France, nous ne nous le demandions pas. Le vocable nous paraissait pouvoir suffire à tout, étant miraculeux. Nous croyions que la République libérerait, en même temps que la France, l'humanité entière, qui attendait notre signal. C'était du balcon de l'Hôtel de Ville que partirait l'appel, bien sûr. Cendre allait de temps en temps regarder ce balcon, et il improvisait *in petto* un discours qu'il espérait y prononcer un jour. Notre jeunesse s'enflammait de grands espoirs. En attendant, il nous fallait nous contenter de manifestations enfantines : porter cravate rouge et longue chevelure; se mettre au premier rang de la foule sur le passage de l'Empereur, et se tourner les pouces au moment qu'il passait; aller à l'Odéon, les soirs où l'on jouait *Tartuffe*, pour crier : « Elle est bien bonne », quand « l'Exempt », à la dernière scène, prononçait le vers :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

***

Ce fut pendant ma première année de rhétoricien que je vécus cette vie charmante et fiévreuse. A la fin de cette classe, en 1860, j'eus à prendre une résolution grave. La rhétorique était alors, pour les littéraires, la fin des études secondaires. La philosophie figurait, il est vrai, au programme du baccalauréat; mais la lecture de quelques pages d'un manuel exposant la division de l'âme en facultés, les preuves diverses et numérotées de l'existence de Dieu, et les règles du syllogisme étaient une préparation suffisante à l'examen. Les candidats à l'École normale et quelques rares volontaires faisaient seuls une seconde année de rhétorique.

J'aurais bien voulu m'en aller..., Tout le régime de ma vie internée me fatiguait à la longue, mais m'en aller où? J'avais

abandonné depuis longtemps l'idée d'entrer à Saint-Cyr ; je me sentais incapable de répondre à un examen de mathématiques, à cause d'une presque impossibilité de résoudre les problèmes, quoique je comprisse bien les démonstrations. Aucune profession ne me tentait. M. Lesage m'avait parlé de l'École normale ; mais c'était l'internat encore, encore des classes, des devoirs, la contrainte d'un régime, et j'étais assoiffé de liberté ! Et puis, je voulais... « écrire ! » Je me rêvais habitant une mansarde, me contentant, s'il le fallait, de pain et d'eau, propriétaire de quelques livres aimés entre tous, d'une main de papier et d'une plume, propriétaire de moi-même, homme libre. Je travaillerais ; oh oui ! comme je travaillerais ! L'aube me regarderait, assis à ma table, pensant, écrivant. Mais j'avais bien peur de rêver l'impossible. Que diraient les miens quand je leur confierais ce projet d'une vie aventureuse ?

Les miens gardaient leur grande place dans ma vie. Hélas ! leurs rangs s'éclaircissaient : mort, l'oncle Godelle ; mort l'oncle Garbe, mort l'oncle Savreux ! Ma grand'mère demeurait le seul témoin des temps héroïques. Ma tournée de famille, c'étaient maintenant des visites au cimetière. J'aimais le cimetière où ma place est marquée — une bonne place, — tout près d'une haie, près de la maison des Lebon. A l'extrémité du pays, entre deux ruelles inhabitées, solitaire, il monte doucement le versant nord de notre vallon ; du pied du Calvaire, on découvre, par delà les maisons et les pâtures, la ligne solennelle de la forêt. Quand j'étais jeune, les tombes étaient modestes ; aucun caveau n'assemblait les morts d'une famille ; les morts, quels qu'ils fussent, suivaient la file, un à un. Des croix de fer ou de bois ou des colonnes de pierre surmontées d'une urne marquaient les places et disaient les noms. Aucun monument fastueux ne rappelait les inégalités de la vie ; aucune inscription ne promettait à des squelettes le privilège d'une tranquillité « perpétuelle ». L'œil n'était pas offensé par le clinquant criard de la quincaillerie funèbre d'aujourd'hui. De l'herbe vivait entre les rangées des morts. Plusieurs fois par vacances, j'allais au cimetière à l'heure où les derniers rayons du soleil s'attardent sur les têtes des grands peupliers. Je lisais les noms de tous les défunts — on se servait encore de ce mot grave dans le langage habituel — ; je me rappelais des

visages, et ma mémoire ressuscitait les voix, les bonjours qu'on m'avait dits lorsque je passais devant le pas des portes. Je m'arrêtais devant les tombes des miens, j'y méditais tête nue. Je sentais qu'une partie de ma vie s'en était allée dans la mort.

La maison paternelle me demeurait aussi douce et aussi chère. J'avais traversé assez vite l'âge de l'ingratitude, où le jeune homme, sentant sa force, et pressé de vivre sa vie à lui, rompt ses lisières, se dérobe à ses soutiens, dit *nous* en parlant des jeunes, oppose sa génération qui vient à celle qui s'en va, et ses espoirs et ses illusions aux désenchantements de l'expérience. Mon père et ma mère s'inquiétèrent de mes enthousiasmes. La guerre d'Italie et ses victoires libératrices exaltèrent mon groupe d'amis; nous parlions d'aller rejoindre Garibaldi. Je me vantai chez nous de ce dessein héroïque, une hâblerie peut-être, — je ne sais pas —. Mes cravates rouges déplaisaient à mon père, aussi les relations dont je me glorifiais avec les révolutionnaires d'alors. Ces souvenirs à présent me remordent, et je ne pense point sans une souffrance à certain jour où, dans une discussion, mon père tout à coup me dit : « Oh! je sais bien que tu es plus fort que moi! » Touché en plein cœur, je rougis : « Oh papa, lui dis-je, comment peux-tu croire... » Et je m'arrêtai; je ne sus pas lui exprimer tout ce que je sentais; il vit bien mon trouble et changea la conversation, à propos de quelqu'un qui passait dans la rue. Je me promis que jamais plus je ne ferais « le fort » à la maison, et je tins cette promesse.

Mon père savait que je l'aimais bien. C'était un grand plaisir pour nous que de faire ensemble, une ou deux fois la semaine, quelque longue course dans les hameaux et villages voisins, où il allait voir des amis ou des clients. Nous marchions canne en main, par nos jolis chemins entre les haies vives ou par des sentiers dans les pâtures, causant beaucoup de gens et de choses d'autrefois, de mes études aussi; car il me ramenait souvent à moi par de petits artifices discrets que je voyais bien. Il ressentait comme une timidité devant moi parce qu'il était fier de son fils. Que ce fût de lui qu'il dût être fier, de lui à qui je devais tant, de lui à qui je devais tout, il ne le pensait pas même au fin fond de lui-même.

J'avais résolu de l'entretenir de mes projets d'avenir, à notre première promenade des grandes vacances qui suivirent ma rhétorique; mais, sachant que j'allais lui faire de la peine, je retardai jusqu'à la troisième promenade ma confidence. Sa figure s'attrista; cet avenir que je projetais, me dit-il, c'était l'incertitude, la gêne, la misère peut-être; il voulait pour moi ce qui lui manquait à lui, la tranquillité du jour, la sécurité du lendemain, une « retraite » pour la vieillesse : « Tu sais bien, me dit-il, que je ne pourrai pas t'aider; ah! si j'avais quinze mille livres de rente »! Quinze mille livres de rente, c'était pour lui la grande fortune. J'insistai : je ne dépenserais presque rien; je donnerais des leçons, et je gagnerais bien quelque chose avec ma plume. Mon père hochait la tête et n'osant pas dire tout de suite : Non, il conclut : « Nous avons quelques semaines pour réfléchir; nous réfléchirons; nous irons au Robizeux consulter le cousin Godelle ».

Le cousin Godelle, fils de l'arrière-grand-oncle Godelle, conseiller d'État, était la gloire de la famille. Il venait passer les vacances chez son beau-père, M. Foulon, ancien notaire. La maison est située à deux cents mètres du chemin vicinal qui conduit de Bergues-sur-Sambre à Oisy. Elle est masquée par un petit bois, que traverse une avenue, à dessein recourbée, afin que les passants du chemin n'aperçoivent pas l'entrée du castel. C'est un castel, en effet, bâti au XVIII[e] siècle, entouré de fossés d'eau vive et flanqué de tourelles à petits toits pointus. Ces airs seigneuriaux m'inspiraient un respect. De tous les côtés, c'étaient les pâtures, leur verdure apaisante, les têtes rondes des pommiers, la lance barbelée des hauts peupliers, et le silence, le silence profond, interrompu par les meuglements rares de bœufs tranquilles.

Faire une visite au Robizeux était un événement pour nous. Nous y allions à pied, bien entendu, au risque de la boue et de la poussière. Mon père mettait dans une poche de sa redingote une brosse à souliers, et, dans une autre, une brosse à habits. Au tournant de l'avenue, il me brossait et se brossait de la tête aux pieds; puis il cachait les brosses dans la haie, et nous arrivions pimpants chez le cousin Godelle. En repassant, nous reprenions les brosses; mais, un jour, le cousin nous

reconduisit jusqu'au delà de la cachette. Nous ne fîmes semblant de rien, et, lorsqu'il nous eut quittés, nous revînmes sur nos pas furtivement.

M. Godelle, très simple et sincèrement affectueux, ne demandait pas tant de cérémonies. C'était un homme instruit. Curieux de lettres anciennes, il regrettait la perte des comédies de Ménandre. Il s'intéressait aux problèmes de l'histoire romaine, à la question de la *gens* par exemple. Il comprenait Leibniz; il me fit lire des pages de la *Théodicée*. Classique intransigeant, admirateur de Boileau et de Racine, il aimait Lamartine, détestait Hugo, ignorait Musset. Nous eûmes plus d'une querelle littéraire à Paris et au Robizeux. Un jour, je voulus lui réciter des vers de Musset; je commençai :

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de Dieux,
> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère...

Il m'arrêta : « Qu'est-ce qu'un ciel qui marche et respire en un peuple? C'est du galimatias ». Et il se mit à me déclamer un poème d'un de ses amis mort jeune, qui, assurait-il, eût été un grand poète. Je me rappelle le premier vers :

> Honte, honte éternelle à ces flatteurs des rois!

Et celui-ci :

> Sur un papier esclave ont fait mentir l'histoire.

Je me refusai à l'admiration de cette poésie, et même, impertinent, je fis le geste de tourner la manivelle d'un orgue de barbarie. Le cousin me donna une tape sur les doigts.

Il avait sur toutes choses des sentiments raisonnables. Il aimait l'empereur Napoléon III, mais avec inquiétude. Les « idées napoléoniennes » lui déplaisaient parce qu'elles étaient généreuses et vagues. Il désapprouva la guerre d'Italie, qui troublait « l'ordre établi ». Souvent il répétait sa maxime favorite : *Quieta non movere*; il ne comprenait pas qu'étant assis on voulût se lever. Mon enthousiasme pour la révolution italienne l'irrita; il me prédit les périls de l'avenir : « Tu verras, tu verras! » Mais il ne m'en voulait pas de nos dissentiments; il se souvenait qu'il avait été jeune lui aussi, et que

même, au temps de la Restauration, pour avoir manifesté au Nouvion contre « l'ordre établi », il avait été arrêté et conduit à la prison, où il passa la nuit.

Lors donc que nous allâmes consulter le cousin Godelle, j'étais bien sûr qu'il désapprouverait mes projets aventureux. Tout de suite, la chose fut mise en délibération. Six personnes étaient réunies : monsieur et madame Foulon, monsieur et madame Godelle, mon père et moi. Les dames ne dirent pas un mot : de madame Foulon, la perruque d'un noir luisant envieillissait le vieux visage immobile et clos, où vivaient et remuaient seulement deux grands yeux très noirs ; sa fille. madame Godelle, était la personne la plus tranquille du monde : « Une fois dans ma vie, disait son mari, j'ai vu courir madame Godelle » ; elle écouta la conversation en souriant de son habituel sourire, indiqué par un pli permanent des lèvres, un sourire une fois pour toutes. M. Foulon, l'ancien notaire. me malmena : « Les jeunes gens, ça ne sait pas la peine qu'on a pour gagner une pièce de cent sous ». Ma prétention de payer ma vie en écrivant lui parut infiniment drôle ; même il en devint spirituel : « Écrire. me dit-il ! Moi aussi, j'ai écrit. mais sur du papier timbré ; tu devrais apprendre à écrire sur ce papier-là ». Il me conseilla donc d'entrer comme clerc en l'étude de maître Liénard au Nouvion ; j'y resterais trois ou quatre ans ; je passerais ensuite deux ou trois ans dans une étude de Guise ou de Vervins, et j'achèterais une étude, et je ferais un beau mariage ; j'épouserais telle ou telle des jeunes filles, qu'il nommait. avec des chiffres de dots. En l'écoutant. je le méprisais.

Le cousin Godelle me parla très doucement. « Ton avenir ne m'inquiète pas : tu as un avenir, j'en suis certain ; mais il faut un présent assuré ». Il me vanta l'École normale et me cita les noms des normaliens célèbres, Edmond About, Prévost Paradol, Taine. Il m'étonna beaucoup en me disant : « Écrire ! mais tu es trop jeune ! tu n'as rien à dire ! »

Je me défendis de mon mieux. J'affirmai que je sentais un irrésistible besoin de liberté. Je déclarai que je saurais bien gagner ma vie. — Je suis sûr aujourd'hui que je l'aurais gagnée, en effet. — Je refusai au cousin Godelle la promesse immédiate, qu'il réclamait de continuer mes études à la rentrée.

Mais, peu à peu, je me sentais fléchir; je me demandais si j'avais le droit de me donner raison contre tout le monde. J'étais ému du silence inquiet que garda mon père pendant l'entretien. Après plus d'une heure écoulée, il se leva. Nous ne parlâmes guère pendant le retour à la maison. Déjà, je pensais comme à des biens perdus à ma mansarde, à mes livres, à mon papier blanc, à ma plume, à la vie que je voulais mener, pauvre et libre. Ma mère nous attendait avec impatience; mon père lui raconta la conversation du Robizeux; elle me regardait, espérant de moi un mot que je ne dis pas. Le soir, elle me suivit dans ma chambre: elle me rappela les difficultés de leur vie, la ruineuse faiblesse de mon père à l'égard de son frère, les inquiétudes pour l'avenir de ma sœur « dont la dot n'était pas commencée », les dépenses qu'il faudrait faire pour l'éducation d'un frère qui nous était né. Elle me fit comprendre qu'un jour peut-être on aurait besoin de moi. Je répondis : « Bien, maman ».

Je ne dormis pas cette nuit-là; mais il me vint une idée qui me rasséréna.

Ce qui me répugnait le plus, c'était de reprendre ma place dans la cohue. Oh! ce régime de l'internat; ce tassement, le contact serré de tant de coudes, d'épaules et de genoux; le trépignement sur place des petits et la marche encagée des grands; les vingt heures d'immobilité sur vingt-quatre; le mauvais air, l'air sale; le mur partout, ou bien la grille; l'uniformité de la règle; l'ignorance des lois qui régissent la sensible plante humaine! Nos maîtres ne savaient pas qu'au moment de la vie qui s'appelle la puberté, l'adolescent a besoin que des paroles lui soient dites, très douces : « Mon enfant, tu sens en toi des troubles inconnus; tu souffres d'un mal vague; retourne pour quelques jours chez ta maman; elle te donnera la clef des champs; tu marcheras dans la montagne ou dans la plaine; tu marcheras longtemps; tu retrouveras le bon sommeil qu'il te faut dormir et tu nous reviendras, l'âme plus tranquille ». — Oh! la perpétuité de cette surveillance, méfiante, prompte à la punition brutale, tracassant aussi bien que le petit à la joue duvetée, le grand dont la lèvre et le menton fleurissent; et la ruse et le mensonge employés comme armes défensives dans la lutte de chaque instant! Tout cela combiné

avec l'obligation de remplir une foule de tâches réglées, n'était-il pas fait, je le demande, et je prie qu'on me l'accorde, pour briser en nous toutes les sortes d'énergie? Et puis, l'impossibilité d'une heure de recueillement, d'une heure à soi! Certes je n'étais pas d'humeur triste. Je naquis avec une provision de joie, que la vie n'a pas toute dépensée. J'aimais les éclats de rire et les éclats de voix; mais j'avais de ces moments de mélancolie, où l'âme aspire à la solitude. — Non, je ne rentrerais pas dans la foule et dans le tumulte. Je voulais me mettre à part, me « séparer ». Or, quelques élèves, à la pension, habitaient une chambre particulière; pourquoi n'en aurais-je pas une moi aussi? J'en tiendrais la porte bien close; j'y vivrais avec moi; je travaillerais sous une lampe à moi; je serais presque libre. Le lendemain matin, je fis part de mon idée à mes parents: avec leur permission, j'écrivis à M. Lesage. L'excellent homme accueillit ma requête tout de suite, et, au mois d'octobre 1860, je rentrai à l'institution Massin pour y vivre deux années encore.

VII

EN CHAMBRE

Dans la cour du n° 15 — la maison que M. Lesage habitait en face de l'institution —, deux mansardes étaient aménagées au-dessus de l'infirmerie. Mon camarade Delaunay habitait l'une; l'autre me fut attribuée. Au côté opposé de la cour, une mansarde plus belle logeait mon camarade Clément d'Astanières. Delaunay se préparait comme moi à l'école normale et d'Astanières à l'école de Saint-Cyr. Nous travaillons ferme tous les trois, chacun chez nous; mais nous nous réunissions pour prendre le café, car nous faisions du café, ce qui nous semblait une manifestation de notre liberté. De temps en temps, nous passions la nuit à travailler ensemble: veiller pendant que dormaient les autres, et se coucher au moment où ils se levaient, c'était une autre preuve de liberté. De ma mansarde, j'avais vue sur la cour d'une maison voisine; une brunisseuse de bijoux, madame Lecœur, et sa sœur Louise, blonde, douce, et joyeuse, travaillaient près d'une fenêtre.

Nous échangions avec elles des propos et des gestes aimables. Quand M. Lecœur, employé aux Eaux de la Ville, rentrait, sa journée finie, madame Lecœur nous avertissait en encadrant son joli front de ses deux index levés. Cela, c'était encore de la liberté.

Le concierge de la maison n° 15 se trouvait être mon compatriote; il avait des bontés pour nous, et nous laissait aller et venir. Plusieurs fois, le soir, nous sortîmes; je me rappelle une visite aux cabarets de la Cité: avant d'entrer au *Lapin blanc*, illustré par le souvenir d'Eugène Sue, nous allumâmes nos pipes, nous désordonnâmes nos cravates, et tournâmes vers l'oreille droite les visières de nos casquettes. En ces circonstances, nous nous croyions des hommes tout à fait libres.

Presque chaque jour, je m'échappais un moment pour courir le quartier; je m'arrêtais devant les vieilles maisons qui furent autrefois des hôtels de grands seigneurs ou de magistrats parlementaires, et qui logent à présent des industriels. Je connus de monumentales cages d'escaliers et des rampes de fer forgé ou de chêne sculpté, le long desquelles montaient ou descendaient des mains ouvrières. J'aimais la place de Bastille, le soir : des lutteurs y faisaient les honneurs de leurs biceps; un charlatan secouait dans un bocal des dents qu'il avait arrachées « à des têtes couronnées », et désignait du doigt les molaires du sultan, qui étaient énormes. Sous un grand parapluie rouge, un chanteur éclairé, par un falot, chantait. On lui redemandait la romance d'une religieuse émue par la vue d'amoureux qui marchaient enlacés vers l'ombre d'un bosquet. Des ouvrières répétaient le refrain :

Et j'ai dit dans mon cœur qui tremble
Qu'ils sont heureux,
Les amoureux !

Plus que partout, je me plus sous les voûtes de la place Royale et dans le jardin d'où je regardais pieusement les fenêtres de la maison qu'habita Victor Hugo. Je fis de très longues séances, les beaux soirs d'été, sur un banc que je vais revoir de temps en temps; car, souvent en l'année 1861, Louise, la brunisseuse blonde, venait s'y asseoir tout près de

moi. C'était l'ouvrière parisienne, la Mimi Pinson de Musset. Je lui appris la chanson de cette Mimi; elle la disait à merveille; mais, mieux encore, elle chantait à voix basse :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer.
Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je ne restai qu'une année dans la mansarde du n° 15; mes deux camarades furent reçus en 1861, Delaunay à l'Ecole normale et d'Astanières à Saint-Cyr. M. Lesage m'avertit qu'à la rentrée suivante, il me donnerait une chambre dans la pension même. Ma pauvre liberté allait être bien amoindrie; un méchant concierge, M. Gouaud, ne me permettrait plus les allées et venues. Je supposai que mes escapades avaient été découvertes et que « ma sœur » de l'infirmerie avait surpris nos colloques avec la brunisseuse, laquelle, d'ailleurs se donnait le tort de lui faire des grimaces très drôles. Mais enfin, cette chambre, ce serait encore une chambre, après tout. Je la connaissais; mon camarade de Saint-Germain l'avait habitée avant moi; plusieurs fois, pendant ma première rhétorique, trompant la surveillance, j'étais allé boire du café chez lui. Il cachait dans une petite armoire une cafetière, un sucrier, et même une bouteille d'eau-de-vie sur laquelle il avait écrit *Poison violent*, afin d'inquiéter Bosco le lampiste, qui venait chaque jour « faire sa lampe ». Saint-Germain avait bouché le judas percé dans la porte par une inscription platonicienne :

ΜΗΔΕῚΣ ΕἸΣΊΤΩ ἈΓΕΩΜΈΤΡΗΤΟΣ

« Que personne n'entre, s'il n'est géomètre. » Cette inscription donnait au petit logis un air mystérieux de cellule philosophique.

Dans cette nouvelle chambre, je me trouvai mieux isolé du monde que je n'avais été l'année d'avant. Je ne communiquais avec le ciel que par le carreau d'une tabatière; il fallait monter

sur l'une de mes deux chaises et passer la tête par l'ouverture pour découvrir, de l'autre côté de la rue, l'ancien couvent des Minimes, habité par la Garde de Paris. J'entendais les sonneries militaires, et elles me plaisaient, surtout la mélancolie du couvre-feu. Je n'avais de voisins que les domestiques: quelquefois ils venaient faire une causette avant d'aller se coucher. Bosco, un jour, se présenta ivre. Il ne pouvait tenir droit le rat de cave qu'il portait allumé; la flamme s'approchait de son tablier huileux; j'eus peur de le voir flamber; je redressais sa main; mais il était en train de me raconter d'une voix de mélodrame un crime qu'il avait commis au bord du canal Saint-Martin, avec des détails si précis, que je crus bien qu'il disait vrai, et que je me trouvais en tête à tête avec un assassin.

La mansarde voisine de la mienne était le dépôt des chaussures du petit collège. Les après-dînées où je n'allais pas en classe, j'entendais le garçon cireur chanter des romances :

D'où viens-tu, beau nuage,
Emporté par le vent,
Viens-tu de cette plage,
Que je pleure souvent;

ou bien des chansons philosophiques, dont une commençait par :

J'ai voulu tâter de la gloire, une balle m'a bouché l'œil.

Il chantait avec conviction le refrain :

Moquons-nous des grandeurs, la fortune et la gloire.
Il vaut bien mieux aimer, chanter et rire et boire.

Dans cette mansarde à tabatière, je passai une des bonnes années de ma vie.



Ce fut une année de recueillement : je ne me proposai pas de me recueillir; je ne préméditai pas une retraite; la chose vint toute seule.

En philosophie, nous n'étions plus accablés d'exercices

scolaires. La préparation à l'École normale ne nous préoccupait guère ; dans ce temps-là, on n'était pas dressé en vue d'un examen. Jamais un professeur ne prononça devant nous le mot *baccalauréat* ; je ne me souviens pas non plus qu'on ait prononcé le nom de l'École normale. Tout au plus, nous croyions-nous obligés de lire l'histoire de la littérature française de M. Nisard, sachant que nous serions interrogés par lui et qu'il aimerait à constater que nous avions lu son livre. Nous n'étions donc pas surmenés. D'autre part, les études philosophiques invitaient aux réflexions sérieuses.

Cette année-là, je me libérai de mes préjugés littéraires. La solitude permet les libérations de cette sorte. La vie commune met en péril la sincérité des jeunes. L'entraînement de l'imitation, la vanité de paraître aussi originaux que les camarades, les induisent à se tromper sur leurs sentiments propres, qu'ils discernent mal, étant distraits par le bruit des voix et des rires, la vue des visages et des gestes et tout le remuement.

Pourquoi me sentis-je un jour comme forcé à relire *Œdipe roi*, et le premier chant de l'*Iliade*? Ce me fut une joie vive de rebaigner mon regard dans la lumière antique. Pourquoi entendis-je un rappel vers Athalie, demeurée vivante et tragique en ma mémoire? Pendant les vacances qui précédèrent ma classe de philosophie, j'avais lu à mon père des scènes de *Ruy-Blas* et m'étais étonné qu'il ne les eût pas admirées autant que j'aurais voulu ; il m'avait timidement dit : « C'est dommage que tu n'aies pas comme moi vu jouer *Phèdre* par mademoiselle Rachel ». Un soir, dans ma chambre, je me souvins de cette parole. Je relus *Ruy-Blas* et *Phèdre*, et le théâtre romantique souffrit de la comparaison.

Dans mes classes, j'avais récité deux ou trois des Oraisons funèbres de Bossuet ; ma mémoire n'en avait retenu que quelques phrases très belles, trop belles, où je sentais l'apparat d'une œuvre commandée pour une cérémonie. Un jeune vicaire de Saint-Roch, mon compatriote, m'apporta un cahier où il avait copié des sermons de Bossuet. Je suivis, dans un sermon sur la Passion, le Chemin de la Croix. Je regardai Jésus recevant les crachats sur sa « face droite et immobile », le fouet qui déchirait « sa chair suante et écorchée », et, sur

le gibet, ce « misérable », ce « pendu », qui n'était « plus soutenu que par des blessures », agoniser, de loin regardé par « la canaille » qui « hochait » la tête. Presque au même moment, je lus les *Pensées* de Pascal, que j'avais reçues en prix l'année d'avant. Je vis Pascal face à face avec Jésus, qui « sera en agonie jusqu'à la fin du monde ». J'entendis le Christ lui dire : « Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Les larmes me montèrent aux yeux à ce cri : « Joie! Joie! Pleurs de joie »! Nulle page de mes poètes ne m'avait donné d'impressions plus dramatiques, plus violentes que ces pages de Bossuet et de Pascal. C'était bien leur sensibilité particulière, leur personnelle émotion que ces grands classiques exprimaient, en quelle admirable langue! Je me repentis de mon injustice. Les sarcasmes romantiques, par exemple les *Profils et Grimaces* d'Auguste Vacquerie, qui m'avaient amusé, m'agacèrent. Je n'en continuai pas moins d'aimer nos trois poètes d'un grand amour, pleinement sincère désormais. Mais, des trois, Alfred de Musset me devint le plus intime.



Mes croyances, dont les racines n'étaient pas profondes, se desséchèrent. Je ne m'en réjouis pas; encore moins y trouvai-je un sujet d'orgueil et une raison de triomphe; je cessai de croire par absolue impossibilité de continuer à croire. Mais j'étais né sensible aux émotions religieuses, puisque la lecture de la Bible, à l'école de no-maître, m'avait ému et fait rêver. J'aimai dans les religions l'effort naïf, sauvage, ou réfléchi et sublime, des hommes à la recherche de l'Inconnaissable. Lorsque parut, à la fin de mes études, la *Vie de Jésus* de Renan, le débat sur la personne du Christ ne m'intéressa guère : Pascal m'avait montré, par le « mystère de Jésus », le Christ vivant et régnant dans une âme. Depuis, j'ai souvent pensé que ce serait la plus belle des histoires, celle de la vie de Jésus dans des âmes de tous les pays et de tous les siècles, depuis la première parole d'amour, qui lui fut dite en Galilée : « Nous vous suivons, Seigneur, parce que vous avez des paroles de vie éternelle ».



Je commençai à me préoccuper de mon avenir. Ce n'était point de moi-même et poussé par la force d'une vocation que j'avais choisi la profession où j'allais entrer; mais elle ne me déplaisait pas. J'ai toujours aimé les jeunes êtres; il m'a plu toujours d'expliquer des choses après les avoir bien comprises. Plusieurs fois, assis sur mon banc de classe, je me voulus à la place du maître, en chaire, sous la robe noire.

Après de courtes réflexions, je me décidai à choisir, entre les enseignements, celui de l'histoire. Depuis longtemps, c'était un plaisir pour moi de voir les gens agir et de les écouter parler. J'aimais à regarder vivre. Je sentais en moi la curiosité du passé, dont les monuments m'émouvaient. Et puis, j'avais entendu des témoins d'une grande histoire. J'appris la mort de Louis XVI, les victoires et les désastres de l'Empereur, les conquêtes et les invasions, non pas dans des livres, mais par quelqu'un qui avait vu le Roi conduit à l'échafaud, par des soldats de l'Empereur, par des gens qui s'étaient enfuis dans les bois à l'approche de l'ennemi. Des physionomies m'avaient exprimé des sentiments d'autrefois; j'avais vu de la gloire dans des yeux, et, dans d'autres yeux, des larmes. Quand mon oncle Garbe disait : « Tout d'un coup, v'là l'Empereur qui passe », il avait le regard dont il regarda Napoléon. Quand ma grand'mère me montrait l'endroit où pointa la lance des Cosaques, sa figure exprimait l'anxiété de ce moment-là. La lointaine sépulture inconnue de l'oncle Théodore me fit participer au deuil de tant de familles françaises. Ce passé ne m'était donc pas étranger: il ne me semblait pas loin de moi.

Je découvris que le passé est court; de bonne heure, je fis ce calcul que l'arrière-grand-oncle, qui naquit en 1764, régnant le roi Louis XV, connut dans sa jeunesse des contemporains de Louis XIV: que les aînés de ceux-ci avaient été gouvernés par le cardinal de Richelieu, et qu'il ne faudrait pas une longue chaîne d'hommes, pas plus qu'une trentaine d'octogénaires, pour atteindre le temps où Jésus-Christ vint au monde. Cette brièveté du passé me donna du respect pour l'avenir immense. Je me trouvai déjà dans une disposition d'esprit qui depuis s'est

précisée en moi. L'heure présente ne vaut pour moi qu'une heure. Parce qu'elle se trouve dans la durée de ma vie, ce n'est pas une raison pour que je la croie d'une valeur plus haute que les passées et les futures. Les idées, les sentiments, les intérêts qui se croient installés à toujours m'étonnent. Les plus solides édifices d'aujourd'hui, je sais bien que l'avenir en fera des ruines. Et j'ai confiance en cet avenir. Les esprits blasés, les esprits blessés de l'heure présente ne me font pas croire que l'humanité veuille ou puisse rebrousser le chemin qui part des cavernes primitives.

Dans mon éducation à la maison et dans mes études, j'avais pris l'amour de l'humanité. Je me la figurais comme une famille d'êtres divers, mais fraternels, marchant, cherchant des routes, s'égarant dans des impasses, rétrogradant, reprenant leur marche. J'aimais cette marche et je ne doutais pas qu'elle ne conduisît un jour à quelque terre promise. Il me semblait que le grand office de l'histoire est de suivre la route humaine, étapes par étapes, jusqu'à notre étape à nous, de façon à nous montrer d'où nous venons, où nous sommes, où nous allons peut-être.

Mes camarades et moi, nous aimions toutes les âmes de peuples ; les violences faites à quelques-unes m'étaient si odieuses que j'en souffrais. Notre petit groupe aspirait à la délivrance des « peuples opprimés » ; Jacques Richard nous révéla les poètes patriotes de Hongrie, de Pologne et d'Italie. Nous n'avions de haine que contre l'Autriche, état oppresseur de nations. Que la France eût prononcé des paroles libératrices et accompli des actes libérateurs, c'était une de nos raisons de la préférer au reste du monde. Nous sentions qu'être nés en France, c'est une noblesse.

Michelet fut mon grand maître. Son introduction à l'*Histoire Universelle*, qui me conduisit de l'Inde antique à la France, à travers des paysages, des idées et des sentiments, me sembla être un poème de l'humanité, qui me fit réfléchir et m'enthousiasma. Je m'arrêtai longtemps devant cette phrase : « Ce qu'il y a... de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe ; de plus européen, c'est ma patrie, c'est la France » ! Je lus à peu près toute l'œuvre de Michelet. Son tableau de notre pays, au second

volume de l'histoire de France, me fit descendre aux profondeurs de nos origines naturelles, et comprendre que l'histoire, c'est de la nature — un ciel et un sol — qui s'exprime par des pensées et par des actes. J'admirai en Michelet le don de retrouver la vie par une vision de poète, de l'exprimer en une langue de poète, le don de souffrir, et de haïr et d'aimer.



A la fin de ma féconde année de philosophie, je me présentai à l'École normale, où j'entrai au mois de novembre 1862 ; à cette date, finit une période de ma vie. Je n'ai pas l'intention de me laisser mener plus loin par mes souvenirs. J'ai senti en les écrivant un plaisir que j'ai avoué dès les premières lignes ; mais, pendant que ma plume courait, je m'apercevais que ces souvenirs pourraient servir à faire connaître l'éducation que reçurent, il y a un demi-siècle, les hommes de ma génération ; je me pardonnais l'inconvenance de parler de moi. Par mon entrée à l'École normale, je me séparai de la foule et je commençai un genre d'existence particulier. Pour continuer à écrire sur ma vie, il faudrait que je crusse qu'elle vaut la peine d'être contée, et je ne le crois certes pas. Je projette seulement de donner quelque jour mon témoignage sur des événements que j'ai vus de mes yeux et sur des personnes que j'ai observées pendant qu'elles faisaient l'histoire.

Notre éducation, je suis sûr de l'avoir exactement décrite. J'ai parlé avec quelque amertume du régime auquel je fus soumis pendant mes années de collège, parce que j'ai souffert de ses défauts, auxquels j'attribue, pour partie, les imperfections graves de ma tête et de mon cœur. Nous ne fûmes point préparés à comprendre tout ce que doit comprendre l'intelligence des hommes de notre temps. Nous ne fûmes point exercés à l'usage de la liberté ; nos volontés, instruments oubliés, se rouillèrent. Notre éducation scolaire fut étroite, formelle, disciplinaire, coercitive. Mais de bons maîtres nous furent bienfaisants ; l'application à leurs devoirs et la probité de leur vie nous donnèrent de beaux exemples. Et la naturelle vertu des lettres, leur beauté, leur humanité ennoblirent nos âmes.

Et puis, nous fûmes dociles à d'autres maîtres que ceux qui siégeaient dans des chaires. Nous dûmes beaucoup, mes camarades et moi, à l'éducation mutuelle, que nous échangeâmes au printemps de notre vie. Et je sens et je sais que je dois plus encore à l'esprit de mon temps, à l'invisible et présente puissance des aïeux, à l'admirable modeste famille où je suis né, à la terre et au ciel de la France.

A vingt ans, j'aimais ma patrie, j'aimais la liberté, j'aimais les hommes, individus ou nations, ceux qui souffraient surtout. J'étais sûr que ces sentiments conduiraient ma vie; solidement ancrés dans ma conscience, aucune tempête ne pourrait les en arracher. Hélas! des tempêtes sont venues, que nous ne prévoyions pas. Nos rêves ont eu affaire à des réalités terribles. Nos illusions dorées ont été dispersées aux quatre coins de l'horizon. Des nuages très noirs ont plané, planent au-dessus de ma vieille tête blanche. Oh! je vois bien l'imperfection des choses et des hommes. J'ai connu, je connais des heures d'inquiétude et d'angoisse; mais jamais je ne suis descendu, je ne descendrai jamais jusqu'au désespoir. Les sentiments de ma jeunesse, intacts et vaillants, me commandent l'espérance. J'espère.

ERNEST LAVISSE

AU DELÀ DU BONHEUR

I

C'était dans un vaste salon provincial, austère et suranné. A travers les deux hautes fenêtres, voilées de rideaux blancs, ornées de lourdes tentures sombres, la lumière de cette après-midi d'automne pénétrait, discrète et douce, éclairant à demi le velours fané des sièges, l'acajou du piano, les dorures ternies des boiseries et des cadres. Aux murs, quelques portraits d'aïeux et d'aïeules semblaient suivre, les uns avec une attention sévère, les autres avec une indulgence souriante. la conversation dont ils demeuraient les immuables témoins.

Une dizaine de personnes, en effet, se trouvaient groupées en cercle au milieu de la pièce. C'étaient des dames âgées, pour la plupart; quelques-unes avaient des bandeaux de cheveux blancs sous leur capote noire. D'autres, plus jeunes, gardaient néanmoins dans leur toilette, leur attitude, un air vieillot et compassé. Seules, madame de Vistrac et sa sœur cadette. madame Vieuville, qui disputaient l'une contre l'autre, avec une vivacité de ton et une franchise de langage inaccoutumées pour cette compagnie, paraissaient nettement

différentes de toutes celles qui les écoutaient. Elles étaient habillées et coiffées d'après les dernières modes parisiennes, avec une élégance un peu hardie; leur visage et leurs gestes avaient une mobilité piquante et maniérée. Elles n'habitaient le pays que depuis leur mariage, encore tout récent. Dans ce petit monde somnolent et taciturne, on les avait accueillies et choyées comme des enfants gâtées. En cette minute, on les considérait avec une bienveillance ironique, sans perdre une de leurs paroles, un de leurs mouvements...

Madame de Vistrac s'écria :

— Et moi, je te dis que tu l'assommes, la Sainte Vierge!

Cette affirmation, jetée avec une impatience et une ardeur comiques, accompagnée d'un geste péremptoire, provoqua de petits rires à demi étouffés, des exclamations de scandale. Quelques figures de vieilles personnes se pincèrent un peu, mais madame de Vistrac, tout échauffée par son succès, eut l'air de n'y point prendre garde. Elle continuait :

— Je te dis que tu l'assommes!... Si une dame ou un monsieur venait chez moi et me saluait en me faisant toutes sortes de compliments, je lui répondrais : « Monsieur... ou madame... prenez la peine de vous asseoir. vous avez sans doute quelque chose à me demander. » Mais, s'ils continuaient à me répéter : « Je vous salue... Je vous salue... » — et encore : « Je vous salue... » dix, vingt, trente fois de suite, je n'y tiendrais plus : « Pour l'amour de Dieu ! — leur crierais-je, — demandez-moi ce que vous voudrez; empruntez-moi de l'argent, si vous en avez envie, mais ne me dites plus bonjour! »

Cette fois, les rires éclatèrent librement. On se redressait, on se retournait, on frappait de petits coups sur les bras des fauteuils, on se regardait les uns les autres. on s'amusait. Madame Vieuville, à qui s'adressait tout ce discours, renversait et secouait sa petite tête brune, convulsée d'allégresse sous un immense chapeau bleu.

Mais une voix, acide et froide. vint tomber au milieu de cette joie légère, comme des gouttes de vinaigre sur de la crème battue :

— Il est probable, madame, que la Sainte Vierge a une manière de voir qui diffère de la vôtre.

Il se fit soudain un grand silence... Celle qui venait de parler était mademoiselle Marin, la sœur de l'inspecteur des forêts, une vieille fille qui avait dépassé la quarantaine et qui poussait, disait-on, la connaissance et l'amour des choses pieuses jusqu'à lire de gros ouvrages d'édification en plusieurs volumes, comme les *Illustrations de la Foi*, de l'abbé Bourniol, ou les *Sources de la Sagesse*, du chanoine Migne. Elle se tenait sur le bord de sa chaise, les lèvres crispées, la taille droite, et dardait sur son adversaire tout l'éclat de ses petits yeux bridés.

Mais celle-ci n'était point d'humeur à poursuivre une discussion théologique. Sans paraître entendre l'objection de mademoiselle Marin, elle se recueillit, un instant, et rassembla toute sa gravité. Puis elle se tourna vers la maîtresse de maison, que tout le monde semblait avoir oubliée, qui ne parlait point, s'efforçait vaguement de sourire, distraite et comme perdue dans un rêve douloureux.

— Alors, chère madame, — dit-elle, — cette grande séparation approche?

Tous les regards s'attachèrent aussitôt sur madame Dalvagne, avec une expression apitoyée. C'était une femme d'à peu près cinquante ans, dont le visage était pâle et doux. Son fils unique, âgé de vingt-cinq ans à peine, après avoir achevé, à Paris, de sérieuses études, après avoir acquis brillamment ses diplômes à la Faculté de Droit et à l'École des Sciences politiques, se décidait à entrer en religion : il devait partir, au bout de quelques jours, pour l'île de Wight, où s'étaient réfugiés les bénédictins de Solesmes.

Une telle vocation est, à notre époque, un événement si rare et surprenant, elle était surtout, de la part de Pierre Dalvagne, si peu attendue, si complètement inexplicable, que la nouvelle en avait ému toute la petite ville et prêté matière à d'interminables conversations. C'est pourquoi, cette après-midi, comme c'était jour de réception chez madame Dalvagne, presque toutes ses amies s'y étaient donné tacitement rendez-vous, moitié pour lui témoigner leur sympathie, moitié pour satisfaire leur curiosité. Mais le malheur des autres ne peut pas comprimer tout à fait l'instinct de gaieté qui est au cœur des femmes jeunes et bien portantes : voilà pourquoi madame de

Vistrac et madame Vieuville en étaient arrivées, elles ne savaient trop comment, à faire, à propos du chapelet, une digression aussi inconvenante, chassant ainsi, pendant quelques minutes, l'air de tristesse qui enveloppait cette réunion. Madame Dalvagne elle-même, qui était une pieuse chrétienne et dont la foi venait encore d'être exaltée par le sacrifice de sa tendresse, avait néanmoins souri sans amertume. L'aigre observation de mademoiselle Marin avait opprimé de nouveau tous les esprits. Madame de Vistrac s'était crue lourdement coupable, non pas envers la Sainte Vierge, dont la sensibilité lui paraissait, en la circonstance, tout à fait hors d'atteinte, mais envers cette bonne madame Dalvagne, que tout le monde aimait et dont le pauvre cœur devait tant pâtir. C'est pourquoi elle s'empressait à lui montrer, de toute sa personne contrite, que, malgré son invincible frivolité, elle pouvait, autant qu'une autre, partager le chagrin d'une amie.

Madame Dalvagne ne lui répondit d'abord qu'en soulevant un peu et laissant retomber avec résignation ses épaules. Puis, apercevant toute la pitié qui subitement convergeait sur elle, elle sentit qu'elle allait pleurer, car ses nerfs étaient exténués par la souffrance. Alors elle se raidit et s'efforça de parler.

— Oui, — commença-elle, — il doit partir lundi prochain, dans cinq jours... Vous lui pardonnerez : il ne veut faire aucune visite d'adieu. Il dit que ce n'est pas la peine, qu'il est déjà mort au monde... Je ne le contrarie point, d'ailleurs... Je suis si jalouse de lui, maintenant qu'il n'a plus que si peu d'heures à vivre auprès de moi !

Une vieille dame reprit :

— L'accompagnerez-vous jusque là-bas?

— Oh! non. Il ne veut pas. Je n'irai même pas jusqu'à la gare avec lui. Il dit qu'il doit tout quitter en franchissant le seuil de la maison.

Madame Dalvagne articula toutes ces paroles d'une voix lasse, brisée, à chaque instant, par les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Madame de Vistrac ne se contint plus : elle avait déjà les paupières mouillées de larmes.

— Eh bien, moi ! — s'écria-t-elle tout à coup, — je vous dis, ma pauvre madame Dalvagne, que votre fils est un monstre!

Il y eut, dans le salon, un murmure d'approbation timide. Madame Dalvagne secoua la tête et joignit les mains sur ses genoux. Seule, mademoiselle Marin, se redressa, toute frémissante, prête à l'attaque. Mais madame de Vistrac la cingla d'un coup d'œil rapide et dur.

— Oui! — répéta-t-elle en redoublant de vigueur, — un monstre!... Après que vous l'avez aimé comme vous l'avez aimé, après que vous lui avez donné tout votre cœur, tous vos rêves, toute votre vie, il vous laisse, il s'en va, il ne vous connaît plus! S'est-il demandé si sa mère ne mourra pas lentement d'ennui et de chagrin? Vous imagine-t-il pensant à lui, jour et nuit, dans votre grande maison vide? si vide et si triste, durant les longues soirées d'hiver!... Songe-t-il que vous vieillirez toute seule, toute seule! alors que de beaux petits enfants, bien criards, bien joufflus, auraient pu trotter autour de vous et s'accrocher à votre jupe?... Ah! le misérable! si je pouvais lui dire tout cela!...

— Il y a bien réfléchi, — répondit madame Dalvagne, prenant avec une vivacité instinctive la défense de son fils.

Puis, après un soupir, elle ajouta :

— Si je ne voyais pas qu'il souffre, lui aussi, de me quitter, ma douleur serait moins forte. Oui, je préférerais peut-être, maintenant, savoir qu'il ne m'aime plus.

— S'il vous aime, comment peut-il vous quitter?

Madame Dalvagne souleva lentement ses yeux bleus. Hélas! elle ne connaissait que trop le rival jaloux qui lui arrachait le cœur de son fils. Elle l'avait si obstinément supplié, ce Dieu impitoyable! Elle avait traîné ses genoux et meurtri son front devant lui. Un soir, même, exaspérée, presque délirante, elle l'avait maudit. Mais, dès le lendemain, accablée de remords, épouvantée de son blasphème, elle avait tout accepté; elle s'était inclinée sans retour, comme un roseau se briserait pour s'être, un seul instant, dressé contre l'orage. Maintenant elle était épuisée par sa torture, autant que soumise... Elle entendit à peine mademoiselle Marin qui prononçait de sa petite voix tenace :

— Notre-Seigneur a dit : « Si vous désirez être parfaits, laissez tout pour me suivre. »

— Mon Dieu! mademoiselle, — riposta madame de Vistrac

en lui jetant un regard de côté, — je ne connais pas les Évangiles comme vous. Je n'en ai retenu qu'une simple phrase : « Aimez-vous les uns les autres. » Il me semble que, si j'avais dit cela, je ne voudrais pas, ensuite, voir un fils unique laisser là sa mère, pour aller me prier, du matin au soir, toute sa vie durant... Mais il faut que je vous quitte, ma chère madame, — termina-t-elle en se levant d'un bond, de manière à couper court la réplique imminente de son adversaire. — J'ai promis à mes deux marmots de les conduire à la promenade : ils doivent s'impatienter depuis longtemps.

Debout, elle secouait dans ses petites mains grasses, la main longue et blanche, un peu flétrie déjà, de madame Dalvagne, qui s'était levée à demi :

— Non ! ne vous dérangez pas... Au revoir, chère madame ! Dites-vous bien que je prends part du fond du cœur à votre chagrin. Et venez me voir, quand vous vous sentirez trop seule.

— Vous êtes bonne, merci... Je viendrai. — balbutiait madame Dalvagne.

Madame Vieuville prit congé presque aussitôt après sa sœur. Plus silencieuse et réservée, elle se contentait d'exprimer toute sa gentillesse par le doux éclat de ses yeux gris, par sa voix chaude et caressante, par sa façon de pencher la tête sur son épaule.

— A bientôt, n'est-ce pas? — fit-elle simplement.

Après son départ, la conversation se traîna péniblement sur de mornes sujets. Puis les dernières visiteuses, une à une, se retirèrent... Quand ce fut le tour de mademoiselle Marin, elle tendit à madame Dalvagne le bout de ses doigts secs :

— Je partage aussi votre peine, — dit-elle. — Je prierai Dieu pour qu'il vous donne le courage de porter cette lourde croix.

— Priez-le pour qu'il m'accorde la grâce de ne pas la porter trop longtemps ! — répondit madame Dalvagne.

II

Lorsqu'il ne resta personne autour d'elle, madame Dalvagne se laissa retomber dans un fauteuil et promena sur le vaste

salon ses yeux égarés. Un vague parfum flottait dans l'air épaissi. La lumière diminuait. Dans leur cadre environné de pénombre, les aïeux, graves et bénins, se penchaient toujours avec leur même expression d'éternelle curiosité, pour considérer cette vivante accablée par la vie. Elle regardait les sièges vides où, tout à l'heure, ses visiteuses étaient assises. Elle sentait avec une clairvoyance cruelle l'inanité des sympathies fugitives qui s'étaient offertes à calmer son inguérissable torture. Qu'étaient-elles, ces amitiés étrangères, comparées à l'amour maternel qui plonge ses racines jusqu'aux fibres les plus profondes de la chair? Qu'étaient-elles, lorsque cet amour, depuis un quart de siècle épanoui, est arraché tout entier?...

Machinalement, madame Dalvagne se leva et se dirigea vers une jardinière emplie de fleurs... C'étaient de magnifiques roses d'automne aux colorations indéfinissables et suaves, des roses pâles dont le cœur se nuançait comme une aurore. Quelques pétales, gisant autour du vase, étaient arrondis et bistrés ainsi que des paupières closes; d'autres, dont les bords nacrés s'enroulaient en volutes, ressemblaient à de petites conques marines.

Madame Dalvagne aimait les fleurs avec tout le surcroît de sa tendresse exquise. Elle les aimait comme des êtres sensibles dont l'âme se manifeste humblement par leur parfum et leur beauté. Depuis son veuvage surtout, pendant les longues absences de son fils, elle vivait une partie de ses journées dans les allées de son jardin, s'occupant à de menus travaux de culture, y trouvant ces petites joies secrètes et insaisissables qui dilatent doucement le cœur et lui font oublier, pendant quelques instants, le bonheur essentiel qu'il attend ou qu'il a perdu. A cette heure même, rien qu'à manier ces roses à demi flétries, elle éprouvait une sorte d'apaisement que n'avait pu lui donner la présence, trop indiscrète et bruyante, de ses amies.

Comme elle recueillait dans le creux de sa main les feuilles éparses, la porte du salon s'ouvrit. Madame Dalvagne tourna vivement la tête et son visage alangui s'illumina aussitôt d'un rayonnement d'extase.

— Mon Pierre! — dit-elle.

Un jeune homme s'avança. Il était très grand et le paraissait encore davantage, à cause de ses épaules étroites et de sa taille élancée, prise dans une jaquette d'un gris sombre. Il avait des cheveux châtains coupés assez court, un front large et haut, un peu dégarni au coin des tempes, le teint mat, les traits délicats. L'ovale de sa figure était altéré par une déformation de la mâchoire inférieure, qui se projetait légèrement sur la gauche. La ligne tourmentée de sa bouche était dissimulée à demi par une moustache blonde assez épaisse, effilée et tombante. Le nez, long et mince, déviait un peu vers le bout, du même côté que le menton. Mais, avant qu'on eût remarqué tous ces détails, la beauté des yeux absorbait l'attention. Profondément enchâssés sous l'arc des sourcils, ombragés par les franges serrées des larges paupières, ils brillaient doucement ainsi que des fleurs de lin mouillées de rosée. A les voir d'abord, ces yeux semblaient trop purs pour se poser sur les choses d'ici-bas, trop limpides pour être obscurcis par l'orage des passions; l'âme qui les habitait paraissait inaccessible comme un glacier radieux. Quelquefois cependant, — au cours d'une conversation amicale, par exemple, — ils s'éclairaient d'une lumière mobile et caressante dont le charme était irrésistible. A d'autres moments, une flamme subite les faisait étinceler; mais elle s'éclipsait bientôt, vaincue par une puissante discipline intérieure; ils demeuraient alors, pendant de longues heures, ternes et froids...

Le jeune homme marchait silencieusement vers sa mère. Il dut s'incliner un peu en passant sous le lustre, ce qui la fit sourire.

— Comme tu es grand ! — dit-elle.

Ils se contemplaient l'un l'autre avec toute l'affection de leur cœur et ne trouvaient rien à se dire, tant leurs pensées étaient lourdes d'émotion contenue. Le premier, Pierre Dalvagne détourna la tête.

— Nous devrions aller sur la terrasse, — dit-il. — L'air est si doux, ce soir ! Vous n'aurez, sans doute, plus de visites?

— Il est en effet un peu tard, — répondit madame Dalvagne, en observant la pendule. — Je m'étonne pourtant que les dames Ruelle ne soient pas venues.

Le jeune homme abaissa vivement ses paupières; ses joues

pâlirent. Mais, après quelques secondes d'hésitation, il regarda de nouveau sa mère, d'un air tranquille, et lui offrit son bras. Ils sortirent.

De l'endroit où ils s'arrêtèrent, ils dominaient une vaste et merveilleuse étendue. Longtemps, ils restèrent, l'un auprès de l'autre, sans parler, graves et recueillis, unissant leurs âmes dans la contemplation de ce paysage familier.

On était alors au milieu d'octobre. Après de longues journées de pluie, tristes et grises, qui avaient éteint les dernières ardeurs de l'été, un automne somptueux et mélancolique était apparu. Vers l'horizon, se dressaient de hautes montagnes dont la chaîne circulaire et les pentes adoucies, descendant jusqu'à la vallée, figuraient les bords d'une large coupe, emplie de belles ombres et de riantes clartés. Les rayons obliques du soleil, qui traversaient la brume diaphane de la plaine, y faisaient scintiller des irisations d'opale. Des peupliers jaunis jaillissaient tout droits dans cette lumière, comme de grandes flammes élancées vers l'azur. Dans les prairies, dont la verte fraîcheur s'étalait en vigoureux contraste parmi les chaudes bigarrures des frondaisons, quelques bœufs, roux et bruns, paissaient avec une indolente majesté. Çà et là, au milieu des vergers et des champs, d'étroits canaux coulaient à pleines rives, et leur onde calme reflétait de lumineuses couleurs. Au pied des collines, une rivière capricieuse, grossie par les récents orages, formait comme une ample ceinture dénouée, miroitante et glauque, frangée d'écume. Sur les premières pentes, les châtaigneraies et les vignobles épandaient leurs feuillages d'ocre et de pourpre, qu'envahissaient, par endroits, les sombres cohortes des pins. Des hameaux aux toits gris et fumants, deux ou trois villages groupés autour de leur clocher, de petites maisons blanches coiffées de rose, s'apercevaient à de très grandes distances, accrochés au flanc des ravins ou blottis dans les ondulations des plateaux. Plus haut et plus loin, l'œil ne distinguait qu'avec peine la masse des bois, les rochers et les causses arides, à demi noyés dans la vapeur bleuâtre du soir. Mais, plus haut encore, la crête aiguë et noire des monts s'érigeait contre le ciel pâlissant.

Le regard de Pierre Dalvagne allait jusqu'à ces fières

murailles, y demeurait distraitement fixé. Il aimait cette terre du Vivarais, à la fois gracieuse et sauvage, cette terre pensive où son âme d'enfant s'était obscurément formée, où les premiers rêves de son adolescence s'étaient épanouis. Ces grands espaces paisibles, cet horizon étrange et harmonieux étaient mêlés à ses plus lointains souvenirs.

Il se revoyait, petit garçon taciturne, couché à plat ventre dans le sable du jardin, dévoré d'un inexplicable ennui parmi ses jouets délaissés, se soulevant sur le coude et considérant, avec de grands yeux stupides, cette inépuisable immensité. Ou bien, lorsqu'il parcourait avidement des histoires d'aventures et d'amours héroïques, il s'arrêtait dans sa lecture, le cœur gonflé, les poings frémissants, relevait sa tête pâlie et semblait défier par delà les plus hautes cimes, une légion d'invisibles ennemis.

Plus tard, quand il fut exilé dans un collège de Lyon, attristé, dix mois de l'année, par la laideur des murs jaunes, des cours arides, accablé par la monotonie des études et des classes, méconnu de ses camarades et de ses maîtres, quel ravissement il éprouvait, aux vacances, à retrouver ces coteaux grisâtres, argentés par les chauds reflets de midi et colorés de rose à la chute du jour! Plus tard encore, lorsqu'il arrivait de Paris, harassé par l'insipide besogne des préparations d'examens, écœuré par ce labeur sans joie dans la ville étouffante, quelques heures de méditation à cette même place, où il était assis maintenant, ramenaient en lui des pensées limpides et sereines, une calme conscience de sa destinée.

Voix mystérieuses du sol natal, ô voix profondes! Le plus souvent, pendant ces dernières années, elles n'avaient parlé à l'âme de Pierre que le langage impérieux et noble du devoir. En face de ces domaines modestes, péniblement conquis sur la nature avare par le labeur obstiné du paysan, la petite flûte susurrante de l'idylle se taisait toujours : les songes alanguissants de la volupté se dissipaient comme des brumes malsaines. « Je veux! je veux! » s'écriait parfois l'adolescent, soulevé par un grand élan d'orgueil, le cœur dilaté par un flot de forces inconnues qu'il sentait sourdre et bouillonner au fond de son être. Et l'ardent espoir d'ennoblir son âme étouffait en lui le désir d'aimer...

Il se rappelait à peine les traits de son père qu'il avait perdu à l'âge de dix ans. C'était un homme probe, un peu rude, absorbé par le soin d'une assez grosse fortune. D'ailleurs Pierre s'était toujours senti plus spontanément attiré vers sa mère, à laquelle il ressemblait davantage. Elle appartenait à l'une de ces vieilles familles de noblesse provinciale, à demi ruinées, presque insouciantes de leurs anciens titres, mais qui, le plus souvent, conservent de leur origine une rare distinction de manières et de pensée. Elle avait élevé son fils pieusement, avec une affectueuse et vigilante fermeté. Et, plus encore que ses leçons, l'exemple de cette vie solitaire et pure, la calme dignité de ce visage avaient laissé dans l'âme de l'enfant une ineffaçable empreinte. Un jour, — il venait d'avoir treize ans, — elle lui avait fait visiter l'intérieur du vieux château d'Albiac. dont les anciens seigneurs, dépossédés depuis un siècle, étaient apparentés à sa propre famille. Sur un des chapiteaux qui soutenaient la voûte de l'escalier d'honneur, il avait épelé la virile devise : « Au plus haut! » Depuis lors, ces trois mots étaient demeurés dans sa mémoire et, à mainte occasion. vibraient en lui comme un ordre confidentiel.

Il les entendait, ce soir, devant cet horizon qu'il contemplait avec un attendrissement mêlé d'une sourde inquiétude. Il les entendait, — mais leur accent sonnait autrement que jadis! C'était alors, pensait-il, la voix dure et sèche de son ambition; c'était maintenant l'appel irrésistible de Dieu.

« Mes pauvres collines. — se disait-il, — je ne voyais pas le ciel qui vous domine. C'est pourtant vos pentes arides qui m'ont élevé insensiblement jusqu'à cet azur infini. Je vais vous quitter pour toujours, avec beaucoup de tristesse, mais sans regret, puisque le ciel de Dieu se retrouve partout... »

Il tourna la tête vers sa mère et vit qu'elle tenait ses paupières baissées. Il devina qu'elle s'efforçait de concentrer en son cœur toute la joie douloureuse d'être encore, ce soir, auprès de son fils.

Une vague amère de pitié l'envahit : il posa doucement ses doigts pâles sur les pauvres mains jointes. Madame Dalvagne souleva lentement vers lui ses yeux humides, et deux larmes qu'elle ne put contenir roulèrent le long de ses joues amaigries.

— Ma mère! — fit le jeune homme, — je vous en supplie, soyez courageuse!

D'un geste brusque, elle retira ses deux mains et se couvrit le visage.

— Je ne peux pas, je ne peux pas! — sanglotait-elle.

Puis, quand elle fut un peu apaisée, elle parla d'une voix entrecoupée, enfantine, en s'essuyant parfois les yeux avec son mouchoir.

— Pardonne-moi, Pierre, — disait-elle. — Je sais que je te fais de la peine. Mais les larmes me montent du cœur malgré moi. Il me semble que je n'ai plus de force pour les arrêter... Je t'aime tant! — ajouta-t-elle, en le regardant et souriant un peu au milieu de ses pleurs.

Il ne l'avait jamais vue pleurer ainsi et son cœur était broyé par une intolérable souffrance. Il s'approcha d'elle et lui prit les mains.

— Maman! — dit-il, — moi aussi, je vous aime! Mais il faut aimer Dieu plus que tout. Un jour, bientôt peut-être, il nous réunira auprès de lui. Songez à cela! La vie est si peu de chose!

Elle hochait machinalement la tête, sans paraître entendre, et ses larmes ruisselaient toujours.

— La vie est courte, quand on est heureux, — balbutia-t-elle; — mais, quand on souffre comme moi, Pierre, comme elle paraît longue!

— Nous ne sommes pas sur la terre pour être heureux, — prononça-t-il d'une voix triste, mais ferme. — Nous avons chacun, comme Jésus, un calvaire à gravir.

Madame Dalvagne se ressaisit brusquement, sécha ses yeux rougis.

— Une dernière fois, mon enfant, il faut que je te parle, il faut que je te dise ce qui m'est venu à l'esprit pendant des jours et des nuits, ces affreuses nuits surtout où je ne peux plus dormir. Après, ce sera fini: je ne dirai plus rien, je consentirai à tout, je tâcherai que tu ne me voies plus pleurer. Mais écoute-moi!... Je te connais bien, Pierre; je te connais peut-être mieux que tu ne te connais toi-même : il me semble que mon âme est devenue la tienne, que j'ai toujours vécu en toi. C'est pour cela que je te demande aujourd'hui : « Es-tu

bien sûr de ne pas te tromper? es-tu bien sûr que Dieu veuille de toi ce que tu vas faire?... » Il est si difficile, quelquefois, de connaître la volonté du bon Dieu!... Je sais bien, il ne veut pas que nous soyons heureux, toujours; je ne l'ai pas toujours été, ni toi non plus, mon pauvre Pierre; mais il ne veut pas, il ne peut pas vouloir que nous soyons malheureux toute notre vie, que nous n'ayons plus même un espoir sur la terre. Lui était Dieu; il ne peut pas vouloir que de pauvres hommes souffrent comme il a souffert... Mais je te connais, Pierre : tu as toujours été exagéré en tout. Déjà, quand tu étais petit garçon, parfois, tu me faisais peur. Au lieu de t'amuser tranquillement comme tes camarades, tu brisais tes jouets et puis tu restais de longues heures à bâiller et à pleurer de désœuvrement. Au collège, tu travaillais, pendant des mois, jusqu'à te rendre malade; ensuite tu abandonnais tout : tes professeurs se plaignaient, n'y comprenaient plus rien. Aujourd'hui, pardonne-moi de te dire cela, mais je crains que ce ne soit un peu la même chose. Ta jeunesse a été si pure, si droite, si laborieuse! j'étais si fière de toi! Et voici que, subitement, tu renonces à tout, à tout. Tu vas, suivant ton habitude, jusqu'à l'extrême. Es-tu bien sûr que Dieu t'appelle? Je t'en supplie, sois raisonnable, réfléchis encore. Je suis chrétienne, mon enfant, j'aime le bon Dieu de toute mon âme. Si j'étais sûre, moi, qu'il t'appelle, je t'abandonnerais peut-être à lui sans murmurer... Mais je n'en suis pas sûre, Pierre, je n'en suis pas sûre!

Le jeune homme baissait la tête, écoutait, immobile. Ces paroles remuaient en lui le trouble profond qui ne cessait de le tourmenter durant ces dernières semaines et auquel il s'efforçait de résister comme à une tentation suprême. Quand sa mère se tut, il se recueillit avant de lui répondre.

Elle attendait, effrayée de ce qu'elle avait dit, angoissée par ce silence, tremblant d'entendre, une fois encore, des mots irrévocables. Un coup de sonnette les fit tressaillir. Ils se regardèrent l'un l'autre avec stupeur, comme s'ils s'éveillaient d'un songe. Madame Dalvagne eut un faible sourire.

— Ce doivent être les dames Ruelle, — dit-elle.

Pierre ferma les yeux et joignit fébrilement les mains. Sa mère s'était levée; elle allait, à l'autre bout de la véranda,

entr'ouvrir une porte d'où l'on pouvait distinguer les voix qui venaient du vestibule. Après avoir écouté, un moment, elle fit signe de la tête qu'elle ne s'était pas trompée.

— Pierre, — dit-elle timidement, en retournant vers lui sur la pointe des pieds, — tu devrais venir au salon avec moi. Il me semble que ce serait convenable :

Il réfléchit quelques secondes; ses paupières battaient rapidement... Enfin il fit un geste résolu :

— Eh bien! — dit-il, — j'irai avec toi :

III

Madame Ruelle, qui était très grosse et toujours un peu oppressée, se souleva péniblement de son fauteuil pour saluer madame Dalvagne.

Pendant ce temps, sa fille se dressait d'un bond, en poussant une petite exclamation joyeuse, et offrait à Pierre ses doigts menus, gantés de blanc. Il prit toute la main, qu'il secoua plaisamment avec une vigueur cordiale.

— Oh! — s'écria-t-elle, — vous m'avez fait mal... Bonsoir, madame Dalvagne. Vous savez, je doute encore de la vocation de Pierre : il manque un peu trop d'onction sacerdotale!

Et elle remuait le poignet d'un air malicieux.

Marguerite Ruelle et Pierre Dalvagne se connaissaient depuis leur enfance. De quatre ans plus jeune que lui, elle était fille unique. Elle était plus séduisante peut-être que belle : on ne pouvait la voir ni surtout l'écouter, un instant, sans être aussitôt charmé. Elle devinait instinctivement son pouvoir et en usait volontiers, mais sa coquetterie, naïve et franche, ne voulait inspirer que d'amicales pensées. Elle avait des cheveux d'or cendré, fins et soyeux, de grands yeux gris, mobiles et caressants, le nez un peu busqué, les lèvres charnues, naturellement arquées vers les pommettes. Élevée librement, aux côtés d'un père qui l'adorait, elle était plus instruite et cultivée que toutes ses compagnes; elle avait surtout ce don, que nulle d'elles ne possédait, d'estimer les choses et les gens d'une manière toute personnelle. Elle était même, quelquefois, un peu frondeuse et abattait sans pitié les petites

hypocrisies qui venaient, comme de gauches papillons nocturnes, se heurter à la claire lumière de son regard.

Avant l'étrange crise qui avait fait brusquement dévier sa destinée, Pierre s'était plu souvent à croire que Marguerite Ruelle pourrait plus tard devenir sa compagne. Il était certain d'avoir exploré, jusqu'au fond, cette âme limpide. La tendre amitié qu'ils éprouvaient déjà l'un pour l'autre s'épanouirait, pensait-il. en un amour tranquille et confiant qui les unirait chaque jour davantage. Sensée, spirituelle et douce, elle serait l'ornement et la joie de sa vie laborieuse.

Maintenant ce rêve dissipé le faisait plus cruellement souffrir que le chagrin de sa mère. Depuis son retour à la maison natale, un malaise nouveau pour lui et qu'il n'avait pas voulu reconnaître s'était peu à peu insinué dans son cœur et dans sa chair. L'estime affectueuse et paisible qu'il éprouvait encore, peu de mois auparavant, pour la jeune fille s'était mêlée à des émotions plus troubles. L'image de Marguerite Ruelle, le souvenir de sa voix, ce nom seul, prononcé devant lui, le frappait d'une sorte de vertige; il sentait une angoisse violente opprimer sa poitrine; ses mains tremblaient. Il ne pouvait se retenir, avec une sourde impatience, de songer à elle, de se rappeler l'expression de son visage, la douceur de ses yeux; il désirait la revoir, lui parler; il se demandait sans trêve de quelle manière elle pensait à lui, si elle s'affligeait de l'irrévocable séparation, si elle avait rêvé, elle aussi, d'une existence commune, ce qu'elle deviendrait enfin, lorsqu'il serait éloigné d'elle pour jamais...

Il s'absorbait malgré lui dans ces questions insolubles, puis sa conscience se dégageait soudain avec humiliation et colère. Il ne voulait pas céder, il ne voulait pas s'avouer qu'il était faible et qu'il aimait comme les autres hommes. Il s'efforçait de se railler lui-même : « Est-ce que je vais devenir amoureux? — se disait-il; — le moment serait bien choisi! » Tantôt il s'apaisait en réfléchissant que, pour le détourner de Dieu, l'Esprit du Mal, qui ne l'avait point ébranlé jusqu'ici, devait s'acharner contre lui en un dernier et perfide effort, car c'est à l'heure même d'agir que le plus facilement la volonté la plus résolue chancelle. Tantôt il craignait de perdre courage et appelait Dieu, plaintivement, à son secours. Mais, loin que l'équilibre

se rétablît, l'inquiétude gagnait plus profondément de jour en jour et minait tout son être...

Ce soir-là, voyant que Marguerite Ruelle affectait une insouciante gaieté, il voulut d'abord montrer la même indifférence. Ils parlèrent de son départ comme s'il s'agissait d'une simple absence de quelques jours.

— Vous avez de la chance, — disait-elle, — vous allez faire un beau voyage... On dit que l'île de Wight est délicieuse au commencement de l'automne... Passerez-vous par Londres?

Il lui décrivit son itinéraire. Il s'arrêterait une semaine à Paris pour revoir, une dernière fois, quelques-uns de ses amis et de ses maîtres. Puis, il gagnerait le monastère par la voie la plus courte : Le Havre, Southampton et Ryde. Il passerait seulement quelques heures à Rouen, pour prier dans ses merveilleux sanctuaires gothiques. Mais Londres ne l'intéressait pas.

Il expliquait tout cela d'un air froid et détaché, avec une sorte de triste dédain. La jeune fille ne souriait plus : elle le regardait, étonnée et attentive, comme si elle cherchait à résoudre l'austère énigme de ce visage. Elle avait connu Pierre, autrefois, si vivant, si curieux, si impatient d'accroître ses connaissances, si affamé d'inconnu, de voyages lointains!... D'une voix un peu sèche et railleuse, elle demanda :

— Vous ne sortirez plus jamais de votre couvent?

— Probablement non, — répondit-il d'un ton grave. — Il est très rare que les bénédictins changent de monastère. Quant aux congés, on ne leur en donne que pour des motifs exceptionnels.

— Et vous emploierez votre temps à écrire de gros livres?

Il secoua sévèrement la tête :

— Je ne le crois pas, — dit-il. — On s'imagine, en effet, que les bénédictins sont toujours penchés, la plume à la main, sur d'énormes volumes. On est persuadé, parmi les gens du monde, que c'est là l'œuvre essentielle de leur ordre, comme celle des trappistes serait de remuer la terre ou celle des dominicains de prêcher dans les cathédrales. La vérité est qu'il y a seulement quelques bénédictins érudits.

— Ah!... Et que font les autres?

— Avant tout, ils prient Dieu.

En disant ces mots, il baissa les paupières. Elle le considérait avec une expression à la fois ironique et navrée. Il souffrait de la sentir si différente de lui, si lointaine, presque hostile. Néanmoins il poursuivit, — mais l'accent de ses paroles se faisait toujours plus monotone et glacial :

— C'est là l'œuvre essentielle de l'ordre de saint Benoît : honorer Dieu en commun, de la manière la plus parfaite, le prier pour tous ceux qui ne le prient pas, pour tous ceux qui l'offensent. La liturgie est l'occupation principale de chaque jour.

A ce moment, Marguerite Ruelle détourna les yeux vers sa mère qui, après avoir entretenu madame Dalvagne de ses petites infirmités, de ses petits soucis domestiques, s'était mise, tout d'un coup, à écouter le jeune homme avec une vive attention.

Comme il se taisait, ce fut madame Ruelle qui se chargea de l'interroger sur le détail de la règle et des coutumes bénédictines. Car elle était de ces dévotes pour qui la description des pratiques religieuses a le même attrait savoureux qu'offre à certains gourmands le minutieux exposé d'une recette de cuisine.

Elle avait lu, ces derniers jours, *l'Oblat* de Huysmans, et, si toutes les digressions sur l'art et la symbolique du moyen âge l'avaient ennuyée, en revanche elle avait retenu, de façon surprenante, tout ce qui concerne la vie journalière des moines, leur ordinaire, leurs pénitences, leurs menus travers et leurs scrupules théologiques.

Pierre répondait à ses questions brièvement, d'un air obsédé; mais elle n'en persistait pas moins, poussait des exclamations aiguës, et semblait prendre à tout ce qu'il lui disait un intérêt passionné.

Soudain, pour arrêter cette conversation qui lui était intolérable, Marguerite lança un petit rire irrévérencieux :

— Vous allez couper votre belle moustache! — fit-elle.

Mais sa raillerie sonnait faux. Pierre sourit du coin des lèvres et ses yeux s'assombrirent. Madame Ruelle, suffoquée par l'impertinence de cette enfant gâtée, s'agitait lourdement dans son fauteuil. Madame Dalvagne posa sur le visage un peu confus de la jeune fille son regard amical et triste.

Celle-ci, involontairement attirée par cet appel caressant, la regarda aussi. Mais, après quelques secondes d'abandon,

elle ferma ses paupières, car elle se sentait devinée jusqu'au fond de l'âme...

— Il se fait bien tard, chère amie, — dit enfin madame Ruelle, qui se hissait hors de son siège, d'un pénible effort. — Monsieur Pierre, je ne puis guère espérer, n'est-ce pas? de vous revoir, — ajouta-t-elle en minaudant. — Je vous demande de vouloir bien, quelquefois, prier pour nous et surtout pour cette petite païenne-là.

Pierre se retourna vers Marguerite. Il s'attendait à une riposte, à un mot léger et tendre qui adoucirait peut-être l'amertume de ce dernier adieu.

Mais le front de la jeune fille demeurait grave et dur; elle prononça quelques paroles banales, d'une voix presque éteinte, et tendit à Pierre une main inerte. Ému de la voir si entièrement transformée, il tâcha de lire dans ses yeux; mais elle les lui déroba jusqu'au moment où la lourde porte de la maison allait se refermer.

Alors elle les ouvrit tout à coup et, pendant le rapide instant qu'ils se posèrent sur les siens, il vit en eux ce qu'il n'y avait encore jamais découvert : une flamme ardente et profonde et comme une lueur de haine...

IV

« Pourquoi l'ai-je revue? — se répétait Pierre, agenouillé, ce même soir, auprès de son lit. — Pourquoi l'ai-je revue?... »

Il essayait vainement de méditer ou de prier. Ses pensées se répandaient en lui comme un flot impétueux que sa conscience ne parvenait plus à contenir. Il s'épouvantait et s'irritait d'une telle impuissance. Toute sa chair était brûlante; des vapeurs lui montaient au crâne, à chaque idée nouvelle. De temps à autre, le dernier regard de Marguerite apparaissait devant lui, énigmatique et obsédant, et la netteté de cette image le faisait tressaillir comme une soudaine blessure. Qu'y avait-il derrière ces yeux farouches? Était-ce de la désolation, du ressentiment ou du mépris?...

Il se reprochait âprement de ne pas s'être montré, pendant cette dernière entrevue, plus affectueux, plus humain. Pour-

quoi, au contraire, s'était-il sottement raidi et guindé, comme si sa nouvelle destinée l'avait investi d'un prestige solennel, comme s'il avait dédaigné toutes les émotions, tous les rêves de ceux qu'il abandonnait derrière lui? Pourquoi laisser un pareil souvenir à celle qui peut-être s'était attachée à lui insensiblement, qui peut-être pleurait maintenant sur sa tendresse déçue?... N'aurait-il pas mieux valu dire quelques-unes de ces paroles qui demandent discrètement pardon, qui émeuvent et consolent? Il en est que le cœur aime à se rappeler, longtemps même après s'être guéri. Qu'est-ce qui l'avait empêché de les prononcer? Une vocation véritable ne devrait inspirer au néophyte qu'une sérénité humble et douce. Pourquoi, malgré lui, s'était-il fait détester et méconnaître?

« Méconnu, oui, je suis méconnu, de tous... de ceux qui me sont indifférents, et plus encore de ceux que j'aime... Il n'est que mademoiselle Marin qui m'approuve! » — songea-t-il en souriant avec amertume : car sa mère lui avait raconté les conversations de tantôt.

Il se demandait pourquoi il était humilié d'avoir été défendu par cette vieille fille. « Que de puérile vanité dans une cervelle humaine! — pensait-il. — Et que d'exigence dans notre pauvre cœur! Pourquoi faut-il qu'il se préoccupe de tous ceux qui passent sur notre route, quand, là-bas, Dieu nous fait signe? »

Et, pour imposer silence aux voix intérieures qui le tourmentaient, il tâchait à se rappeler, avec toute la ferveur de son âme, le jour où l'appel divin avait retenti en lui. Ce jour-là, n'avait-il point pressenti tous les obstacles futurs, toutes les lassitudes, tous les dégoûts? Mais comme cette part ténébreuse de l'avenir lui paraissait négligeable parmi l'éblouissante clarté qui l'inondait alors!... Ah! s'il pouvait raviver maintenant cette calme et souveraine lumière!...



Tant qu'avaient duré ses études, Pierre Dalvagne ne s'était jamais sérieusement inquiété du rôle précis dont il s'acquitterait plus tard. Le souci d'une « position » lui paraissait

bien accessoire et mesquin. Il prévoyait que les revenus de son patrimoine lui permettraient toujours de vivre avec une aisance dont il saurait se contenter; l'essentiel pour lui était d'élever son intelligence au niveau des plus hautes. Il « faisait son droit »: mais, tout en suivant les cours de la Faculté et en préparant ses examens, il se réservait assez de loisirs pour acquérir des connaissances plus étendues et plus variées; il tâchait de ne rester étranger à aucune des principales idées contemporaines. Peut-être, trop avide de les posséder, avait-il négligé d'en examiner personnellement la valeur et la solidité. A vingt-cinq ans, Pierre Dalvagne était un des jeunes gens les plus merveilleusement instruits et ornés de sa génération. Cependant tout ce vaste savoir n'était qu'un édifice fragile. qui allait s'abîmer à la première secousse de la vie.

Jusqu'au jour, assez tardif, de sa vocation, il n'avait point, à proprement parler, subi de crise religieuse. Chez la plupart des jeunes gens élevés par des parents et des maîtres chrétiens, cette crise, qui se manifeste d'ordinaire entre quinze et vingt ans, n'est autre chose qu'une poussée irrésistible d'indépendance et de fougueux désirs : enivrée de ses forces nouvelles, l'aventureuse adolescence secoue et brise ses entraves, et presque toujours sa raison est dupe de son impétuosité.

Mais Pierre Dalvagne était d'une race moins vulgaire. Son éducation dévote, l'influence de sa mère, l'image qu'il gardait d'elle au fond de son cœur. avaient entretenu en lui une certaine mysticité qui l'élevait naturellement au-dessus de ses instincts. Dès son arrivée à Paris, il s'était juré d'y rester pur, et sa fierté native, sa délicatesse presque féminine, aussi bien que son labeur acharné, l'avaient certes puissamment aidé à tenir jusqu'au bout ce présomptueux serment. Néanmoins il avait bientôt compris quel vigoureux secours la discipline catholique pouvait lui fournir dans la lutte ; sa vaillance chérissait le joug qui le conduisait par une route plus droite et plus sûre au but noblement souhaité, « au plus haut ».

Et, n'ignorant pas que la foi se soutient mieux encore par une volonté permanente que par les décrets successifs de l'intelligence, il s'était imposé plutôt de maintenir des croyances précieuses à sa vie morale que de les penser à nouveau. Dans ses études historiques ou sociales, chaque fois qu'un

argument heurtait sa conviction, s'il ne parvenait pas, en le discutant, à l'anéantir aussitôt, il l'écartait violemment de son esprit. « Je ne puis manquer de rencontrer quelque part la réponse que je n'entrevois pas aujourd'hui, — se disait-il; — une telle objection a dû être maintes fois réfutée. » Et, en fait, il en trouvait la réfutation parfois, ou bien il n'y songeait plus.

Jamais il ne s'était reproché cette duperie volontaire; jamais peut-être il ne se l'était avouée. C'est qu'en somme la religion n'avait pas, dans son âme, une importance dominante. Il était satisfait d'en éprouver l'influence morale et d'en observer les pratiques essentielles. A cette époque, la rupture n'était pas consommée encore entre les « modernistes » et l'intransigeance romaine. Pierre s'intéressait aux théories actuelles de philosophie et d'exégèse, mais il ne ressentait pas cet ardent besoin d'une croyance profonde et active qui tourmentait alors l'élite du clergé et de la jeunesse catholique. Il ne cherchait pas, comme ces gens de bonne volonté, à retenir passionnément, dans une âme nouvelle, tout ce qu'il pouvait garder de la vérité antique. Croire ou ne pas croire n'étaient pas pour lui des synonymes d'existence ou de mort : il ne vivait point de sa foi, elle l'aidait seulement à bien vivre.

Il avait peu de camarades; il n'avait pas un ami; sa courtoisie hautaine et froide les éloignait. Ambitieux, solitaire, il demeurait enfermé dans sa tâche égoïste...

Or, pendant les premiers mois de cette dernière année, il s'était laissé gagner, peu à peu, pas une irrésistible lassitude. Ce fut d'abord une tristesse lourde, dont il n'arrivait pas à démêler la cause. Il s'étonnait, en s'éveillant le matin, de considérer avec une sorte de dégoût la journée longue et vaine qui allait écouler encore ses heures monotones. Son travail ne lui donnait plus cette joie paisible, cette plénitude heureuse à laquelle il était accoutumé. Parfois, en levant les yeux vers les toits blancs de neige, vers le lambeau d'arbre et de ciel qu'il apercevait de sa fenêtre, il se sentait envahi par une émotion incompréhensible, une tendresse sans objet qui se dispersait en rêveries. Il pensait à sa maison lointaine, à sa mère, à Marguerite Ruelle; il avait un désir intime de les revoir, comme s'il pressentait qu'il devait bientôt les perdre à jamais. Souvent même il était agité, anxieux; il s'attendait à une mauvaise

nouvelle, à quelque infortune, depuis longtemps amoncelée, qui allait tout d'un coup fondre sur lui. Il employait toute l'énergie de sa raison à dissiper cette mélancolie qu'il jugeait odieuse et malsaine; mais, s'il y parvenait, ce n'était que pour un peu de temps. Sa piété s'exalta. Il suppliait Dieu, humblement, de lui rendre la paix sans laquelle toute vie humaine est haïssable. Mais l'angoisse l'étreignait plus fort encore, à mesure qu'il priait.

Il habitait un petit logement, rue Bonaparte, en face de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Une après-midi de mai, à la sortie de l'École, tandis que les étudiants, égayés par la beauté voluptueuse du jour, se répandaient bruyamment à travers le quartier, il était rentré directement chez lui, il s'était mis au travail. Mais son cerveau était lourd et vide. Dès qu'il était arrivé, péniblement, à recueillir une idée, elle se dissipait aussitôt comme une vaine poussière. Au bout d'un instant, il rejeta sa plume avec impatience et prit un livre. La solennité confiante de l'auteur l'exaspéra. Il en choisit un autre, qui lui parut bientôt d'une désolante frivolité. Alors il crut que ses nerfs avaient besoin d'un peu de divertissement et, sans même replacer les volumes, il se leva et sortit.

Il pénétra dans le jardin du Luxembourg par la porte qui est à droite du Musée. D'abord, la suavité radieuse de l'air le charma. Une brise molle et tiède apportait les parfums confondus des feuillages tendres, des lilas, des fleurs de marronniers et des tubéreuses. Des rayons de soleil, où vibrait une poudre bleuâtre et nacrée, tombaient sous les arbres, dans l'ombre douce des chemins. Les pelouses humides scintillaient. La foule était aussi nombreuse qu'aux plus beaux dimanches. Les étoffes claires des toilettes, les chapeaux de paille fleuris, les jambes nues des enfants, le bruit des bavardages, des cris et des rires, tout exhalait et répandait la joie légère du printemps.

Pierre se sentait un peu seul au milieu de cette fête. Il aurait voulu au moins rencontrer un camarade, flâner à ses côtés, échanger distraitement avec lui des paradoxes faciles. Il éprouvait une sorte de gêne à promener, parmi ce jardin tout expansif, une âme appesantie et solitaire. Il lui semblait que les passants voyaient avec un reproche muet la réserve morose

empreinte sur son visage. Comme il arrivait auprès du monument d'Eugène Delacroix, une bande de moineaux batailleurs s'enleva, avec des cris aigus, vers les branches des hauts platanes. Il les suivait des yeux, quand il fut heurté par un écolier d'environ douze ans, qui revenait du lycée, la tête jetée en avant, le bras courbé sur une serviette énorme, et qui marchait comme un fou, en se parlant à demi-voix. Pierre eut un vif mouvement d'humeur, qu'il regretta presque aussitôt : « Quel triste grincheux je suis aujourd'hui ! » pensa-t-il.

Le pourtour du grand bassin était couvert de promeneurs. Des ombrelles mauves, vertes et blanches s'épanouissaient sous le soleil oblique ; de longues ombres glissaient sur le gravier vermeil ; le jet d'eau ressemblait à un beau panache argenté : l'onde frissonnante reflétait le clair azur et, là-bas, la somptueuse avenue aux dômes épais et verdoyants montait vers la voûte lumineuse du ciel.

Pierre découvrait, pour la première fois peut-être, avec une acuité presque douloureuse, l'incomparable beauté de ce décor. Mais, loin d'en éprouver le moindre attendrissement, il n'en ressentait que davantage la désolation de son propre cœur. De quoi donc avait-il soif, puisque toute la beauté des choses ruisselait en lui sans l'apaiser ?

Tout en méditant des pensées amères, il s'acheminait lentement vers la fontaine de Médicis. C'était le coin du jardin qu'il préférait. Il s'y attardait volontiers, quelques minutes, en revenant de l'École de Droit ; souvent déjà il en avait admiré les harmonies délicates : le sombre miroir du bassin, le vert bronzé des lierres en guirlandes, le berceau chatoyant des platanes, puis, telle une scène d'opéra naïf immobilisée à jamais, les corps blancs et souples d'Acis et de Galatée, les sources, là-haut, enfumées par le temps, la dryade, le faune et le noir Polyphème.

Il prit une chaise et se plaça dans la petite allée montante qui contourne les vasques de la fontaine. A peine était-il assis, qu'il aperçut, en face de lui, un adolescent et une jeune femme étroitement pressés l'un contre l'autre. Ils paraissaient ne plus se souvenir que le monde existait autour d'eux ; leurs yeux et leurs mains échangeaient des caresses. Pierre en écarta son regard ; mais, à l'autre angle du monument, deux autres

amoureux, dissimulés à demi derrière un buisson de lilas, se donnaient des baisers furtifs. La délicatesse ombrageuse de Pierre s'irrita de leur impudeur, mais il ne put se défendre de remarquer la tendresse heureuse et sincère qui rayonnait de leur visage. Sa poitrine se souleva; il sentit qu'il les enviait...

Alors il s'en alla brusquement et se dirigea vers la sortie du jardin. Maintenant il était attiré malgré lui par la figure des jeunes femmes : il les considérait de loin, avec une attention avide. mais si, en s'approchant de lui, elles venaient à lever les paupières, il détournait aussitôt la tête en rougissant. Quelques-unes lui lançaient un coup d'œil éhonté : d'autres lui sourirent timidement. Mais les plus belles, celles qu'il aurait le plus désirées, s'appuyaient, languissantes, au bras d'un mari ou d'un amant, et elles passaient sans rien voir au delà de leur rêve...

Comme il s'était arrêté. dans la rue de l'Odéon, devant la vitrine d'un marchand d'antiquités. une fille vint se glisser tout près de lui et lui frôla le bras. Il se redressa vivement et examina l'intruse des pieds à la tête. Elle n'était pas laide; très jeune encore. elle n'avait l'air ni méchant ni vil. Elle portait une robe de toile bleue, déteinte, et un bizarre petit chapeau brun. Ses lèvres étaient violemment rougies, ses joues pâles et ses yeux brillants. Elle avait commencé, machinalement, une phrase câline; mais, voyant tout à coup le regard attaché sur elle, elle balbutia et se tut. Un éclair de colère méprisante et de désir avait d'abord étincelé dans les yeux du jeune homme; mais voici qu'ils s'adoucissaient peu à peu, ils redevenaient calmes et profonds et s'emplissaient de pitié...

Elle répéta à demi-voix :

— Tu viens?

Il secoua la tête et sourit sans lui répondre. Puis, il retira de sa poche une petite pièce d'or et la lui mit dans la main. Elle le contempla aussitôt avec un air de stupéfaction incrédule, ne sachant si elle allait l'injurier ou le remercier pour cette aumône. Mais, avant qu'elle pût lui parler encore, il tourna subitement le dos et s'éloigna...

Il s'enfuyait d'un pas rapide. la tête basse, frémissant à la pensée du gouffre où il avait failli rouler soudain. Une misérable prostituée de la rue! Lui qui avait toujours évité leur

approche avec un mélange de terreur et de dégoût, lui qui jusqu'ici avait préservé son âme et son corps de toute souillure volontaire!...

Qu'est-ce qui l'avait arrêté, à l'instant même où il allait tomber? Pourquoi son désir exaspéré s'était-il brusquement brisé, fondu en une abondante et douce compassion? Il se rappelait Jésus demandant à boire à la Samaritaine et disant à la femme adultère : « Va; moi non plus, je ne te condamne pas! » Et son cœur altéré fut dilaté d'amour. Il éprouva un besoin irrésistible de s'agenouiller et de prier. Il hésita, un moment; Notre-Dame l'attirait plus que tout autre sanctuaire : il hâta donc le pas de ce côté.

Après avoir suivi le boulevard Saint-Germain jusqu'au carrefour des Écoles, il s'engagea dans la rue de La Harpe et traversa les ruelles étroites et bossues qui avoisinent Saint-Séverin. Là encore, parmi le relent des cabarets et des boutiques, devant les couloirs sombres et puants des bouges, l'allégresse du printemps agitait la populace. Des haillons séchaient aux fenêtres ouvertes. Des garçons blêmes ou trop rouges, des filles casquées de chevelures lourdes, la gorge découverte, les seins libres tendant le corsage, s'attardaient sur les trottoirs, près des ruisseaux encombrés d'ordures. Les tavernes bourdonnaient comme d'énormes et sinistres ruches, toutes pleines d'ivresse, de fumée, de rires obscènes et d'infâmes querelles. Dans une blanchisserie, parmi les linges humides suspendus au plafond, une voix éraillée et traînante chantait une romance ignoblement bête. Pierre marchait, la poitrine soulevée de répugnance, frôlant ces plaies incurables, cyniquement étalées, de la misère et du vice. Ainsi, de plus en plus démasquée et hideuse, toute la vie humaine, attachée à ses pas, le chassait vers un refuge indestructible.

Il arrivait sur le quai. Aussitôt un élan impétueux, telle qu'une vague puissante, transporta son âme, dispersa au loin, comme une vaine écume, sa tristesse et ses rêves inquiets. En face de lui, vers la droite, Notre-Dame se dressait, gracieuse et colossale, toute vêtue de soleil, toute environnée d'azur. Elle vivait d'une existence surnaturelle; elle l'appelait, elle l'attirait à elle; ses tours semblaient deux bras levés pour une étreinte infinie; sa façade souriait, toute rayonnante d'une

impérissable jeunesse. Il ne voyait pas autre chose : en lui, autour de lui, tout avait disparu. Un enthousiasme plus véhément que toutes les émotions éprouvées jusque-là jaillissait de son cœur brusquement ouvert. Il traversa, comme un halluciné, la place du Parvis, sans prendre garde ni aux passants, ni aux voitures, les yeux éperdument fixés sur la masse prodigieuse qui dominait de plus en plus et murait tout l'espace. Il était violemment heureux et à peine conscient de son bonheur, livré tout entier à l'Être invisible et formidable qui absorbait, d'un seul trait, ses réserves accumulées de tendresse et de passion.

Après avoir parcouru, d'un fervent regard. les images naïves et accueillantes des porches, il entra par la porte de gauche. Ce fut aussitôt la pénombre profonde et silencieuse, l'odeur d'encens et de pierre humide, l'apaisement mystérieux où rien du dehors n'arrive plus, où les moindres bruits éveillent un écho étrange qui monte plaintivement vers les voûtes. Au voisinage de ces nefs saturées par tant de prières, de louanges et de renoncements, par tant de croyances naïves ou sublimes, le désir mystique qui avait entraîné Pierre jusque-là s'élargit peu à peu. Le jeune homme éprouvait maintenant une sorte d'alanguissement infini, de suave lassitude : ses pas le menaient sans qu'il s'en aperçût. Il s'agenouilla enfin dans un des coins les plus intimes et les plus sombres, derrière le chœur, entre la sacristie et les vitraux sanglants de l'abside.

Il ne pria point : aucune formule, aucun bégaiement ne lui était possible. Mais il se perdait en Dieu. Son cœur chaste et hautain, son pauvre cœur altéré. se dissolvait dans un océan d'amour infini. Parfois, seulement, impuissant à contenir cette joie surhumaine, il laissait échapper un long soupir, ou bien il étouffait, entre ses mains et ses lèvres, un murmure semblable à un gémissement...

Lorsqu'il se releva, ses joues étaient mouillées de larmes et il tituba, un instant, comme un homme ivre. Toutes les fibres de son corps, tendues à l'extrême vers d'insaisissables délices, avaient fini par se briser. Mais qu'importait maintenant? Il était allé jusqu'à Dieu ; il avait entendu sa voix doucement impérieuse ; il venait de comprendre, avec une entière certitude, que la vie ne pourrait être pour lui désormais qu'un

acte d'adoration et d'attente, une incessante préparation à l'existence éternelle. Tout le reste, aussi bien les travaux que les voluptés de la terre, était vain ou méprisable. Que d'autres s'y divertissent ou s'y abandonnent! Tous leurs efforts, toute leur science, ne chasseront pas de ce monde la souffrance et la mort : tous leurs misérables plaisirs n'arrêteront pas le temps qui s'écoule... Quand le Christ était descendu parmi les hommes, il ne leur avait parlé ni de travaux ni de voluptés humaines ; il ne leur avait enseigné que la résignation et l'espérance. Ce soir, il venait encore d'ouvrir les yeux au serviteur qu'il s'était choisi ; il lui avait fait entrevoir la clarté de cet autre monde où il n'y a plus ni effort ni souffrance et où le bonheur ne passe point.

Pierre Dalvagne entra dans la nef principale par un des bras du transept. Il contemplait maintenant tout ce qui l'environnait, mais avec une âme différente. La majesté de cette grande œuvre de foi ne l'exaltait plus ; elle lui souriait doucement comme si la pensée qui l'avait inspirée était sœur de la sienne. Il suivait d'un œil amical l'élan de ces fines colonnettes qui se détachent du corps trapu et massif des piliers, dépassent l'allée lumineuse du triforium, éploient au bord des ogives leurs chapiteaux fleuris, puis jaillissent encore en de sveltes nervures qui viennent se confondre et s'épanouir au centre de la voûte, symbolisant peut-être ainsi la communion des élus dans l'allégresse du ciel. Derrière le grand orgue, couvert d'ombres épaisses, l'énorme rosace, frappée au dehors par les rayons du soleil couchant, flamboyait en effet comme le seuil d'un paradis naïf, tandis qu'à l'autre extrémité, le Seigneur et Marie, peints sur les hauts vitraux du chœur, trônaient pacifiquement au milieu de leur gloire.

Après avoir prié une dernière fois, humblement, à côté de la porte, après avoir recueilli, par un suprême regard, l'image de ces lieux où son être s'était ainsi transfiguré, Pierre se signa et sortit...

Le soleil venait à peine de disparaître derrière les toits gris et une immense auréole d'or nimbait la ville tumultueuse. L'enchevêtrement des voitures et des piétons, le fracas des tramways, le grognement obstiné des trompes, le hurlement des sirènes sur le fleuve, tous les bruits et les embarras de la

cité empiraient à mesure que s'enfuyait le jour. A cette heure où, dans la vaste nature, tout s'apaise et se tait, les hommes semblaient ici courir avec plus d'acharnement vers leurs objets éphémères. Mais Pierre passait au milieu d'eux comme s'ils n'existaient pas, comme s'ils appartenaient à une réalité où son esprit ne s'abaissait plus.

Il dîna machinalement, rentra chez lui en suivant les rues les plus désertes, considéra sa chambre et ses livres avec une pitié attendrie; puis, comme il se sentait las, il se coucha, heureux encore et souriant à ses pensées, mais il s'endormit presque aussitôt...

Dès le lendemain, il se préoccupa de modifier sa vie. Il résolut d'achever consciencieusement sa thèse et de se préparer, d'une manière suffisante, aux examens qu'il devait subir vers le commencement de l'été. Mais il ne s'acquitta de cette tâche qu'avec indifférence et consacra la plus grande part de ses loisirs à lire les meilleurs ouvrages contemporains qu'eût inspirés la foi catholique. Certains, où vibrait une piété chaleureuse comme l'était présentement la sienne, épurée de toutes les mesquineries, de toutes les puérilités de la dévotion routinière, exaltaient encore ses sentiments nouveaux. D'autres le choquèrent un peu par leurs prétentions réformatrices, leur admiration de la science humaine, leur confiance naïve dans le progrès social.

Il arrivait à se persuader, de plus en plus profondément, que ces idées de progrès et de science auxquelles il avait consacré toutes les énergies de sa première jeunesse n'étaient que de dangereuses vanités. Cependant il les retrouvait encore dans les groupes catholiques qu'il fréquentait plus assidûment, depuis ce qu'il appelait « sa conversion ». Il remarquait spécialement chez les jeunes prêtres les mêmes soucis intellectuels qui l'avaient préoccupé autrefois, la même recherche des titres universitaires, la même hantise des connaissances les plus modernes, des théories les plus en vogue, le même désir de jouer un rôle actif dans les luttes politiques de notre époque. Il comprenait qu'un abîme le séparait maintenant de ce clergé séculier, détourné de sa fonction essentielle par de chimériques espérances, et où l'on ne jetait plus, de temps à autre, qu'un regard distrait vers les choses éternelles.

Ainsi, peu à peu, se formait en lui le projet qu'il avait déjà vaguement ébauché dans l'abside ténébreuse de Notre-Dame. L'existence monastique lui paraissait la seule qui pût satisfaire ses aspirations nouvelles. Son directeur, un vieux prêtre de Saint-Sulpice, observait, avec une émotion paternelle, l'essor de cette âme si noble : il ne s'étonna point de la voir se poser aux limites extrêmes de son idéal ; seulement, il avertit Pierre Dalvagne des sensations de vertige et d'angoissante solitude qui ne pourraient manquer de l'envahir, lorsque, après ce premier enivrement de l'infini, il se verrait si haut et si loin des hommes.

Il aurait voulu l'incliner à choisir un ordre qui ne fût pas complètement détaché du monde : celui des jésuites, par exemple, ou des dominicains, afin que, si le désir d'action et de puissance, autrefois si dévorant chez ce jeune homme, venait à surgir de nouveau et à dominer la flamme de l'amour divin, il pût, au moins, trouver un aliment dans la conquête des âmes. Mais Pierre s'obstinait doucement à croire que Dieu seul lui suffirait. Et il décida qu'il entrerait chez les bénédictins, dont le principal souci est de le prier, chaque jour, avec abondance et ferveur, pour tous les malheureux qui ne le prient pas.

Le vieux prêtre aurait eu scrupule d'entraver davantage une volonté aussi ferme et il écrivit lui-même au père abbé pour solliciter l'admission de Pierre Dalvagne dans le monastère de l'île de Wight. Il fut convenu que le jeune homme, après avoir goûté, pendant quelques semaines, le charme du foyer familial et s'y être reposé du surmenage des examens, viendrait commencer son postulat dans les derniers jours d'octobre.



Ce soir, Pierre tâchait désespérément de ramener en lui la paix heureuse qui, depuis cette décision, avait si longtemps habité son âme sans s'éloigner un seul jour. Il avait soutenu ses thèses de doctorat avec un détachement qui passa pour une marque de supériorité et contribua beaucoup à son succès.

C'était seulement après être revenu dans la maison natale qu'il s'était mis à souffrir d'un trouble presque incessant.

Il avait dû subir, d'abord, le chagrin déchirant de sa mère. Mais cette première épreuve, loin de l'abattre, l'avait stimulé comme un aiguillon. Ce sacrifice cruel l'enivrait. Mais, en même temps, il avait eu à lutter contre des attaques plus perfides, des doutes pesants, une sorte d'alanguissement intérieur. Livré à lui-même, tout le long des heures, dans la molle torpeur de la petite ville provinciale, il sentait lentement remonter en lui son âme de jadis, plus tendre maintenant et toute imbue d'émotion humaine. Cette existence monacale, qu'il avait si ardemment choisie, lui apparaissait quelquefois, brusquement, toute désenchantée, monotone et inutile, avec ses prières et ses liturgies sans fin. En regard, il voyait l'autre destinée qu'il avait rêvée jadis, lumineuse, ardente et féconde. Et, peu à peu, la blonde figure de Marguerite Ruelle rayonnait doucement à l'aube de cette destinée...

Ce soir, c'était elle encore, la douce figure, qui triomphait de toutes ses résolutions, de tous ses souvenirs. Malgré lui, il fallait qui s'abandonnât au charme de ce fantôme obstiné. Elle s'approchait de lui ; ses yeux pensifs et sa bouche moqueuse lui souriaient; elle s'inclinait et lui frôlait l'épaule de ses cheveux légers...

— Oh! pourquoi l'ai-je revue? — gémissait-il encore, en écrasant ses tempes dans la paume de ses mains. — Pourquoi l'ai-je revue?

Et, parce qu'il se sentait impuissant à chasser cette image, il s'efforça de la mépriser. Une fois de plus, il s'arma de toutes les idées qu'emploient contre la vie et le bonheur ceux qui ne peuvent ou ne savent pas en jouir. Il imagina les effets du temps rapide et destructeur, de la vieillesse et de la mort. Enfin, parce qu'il ne vit en son âme que flétrissures et ruines, il se crut victorieux. Un ricanement de défi arrêta les sanglots qui lui montaient à la gorge. Lorsqu'il se releva du prie-Dieu où, depuis deux heures entières, il était agenouillé, son front était serein, ses yeux brillaient d'un éclat dur et froid. Mais ses lèvres semblaient s'être amincies, contractées par une secrète amertume.

V

C'était cinq jours plus tard, trois quarts d'heure après midi.

Dans la salle à manger, à côté de la table que l'on venait de desservir, madame Dalvagne et son fils étaient debout. Ils ne se parlaient pas. Quels mots auraient pu, à cette dernière minute, sortir de leur poitrine qu'étreignait l'angoisse du départ, de l'acte maintenant inévitable? Pierre attendait, la voiture publique qui devait l'emporter vers la gare d'Albiac, située à plus d'un kilomètre de la petite ville. Comme il avait été convenu, sa mère ne l'accompagnerait pas.

Il trouva que cette voiture tardait un peu et regarda la pendule. Madame Dalvagne avait suivi son mouvement et, lorsqu'il se retourna, il rencontra les yeux de sa mère. De longues nuits d'insomnie et de larmes les avaient gonflés et rougis. Ils étaient secs maintenant, taris par la fièvre de cette suprême attente. Cependant une involontaire et craintive joie parut les illuminer. L'heure était déjà très avancée : si, par un impossible hasard, cette voiture allait ne pas venir!... Ce serait peut-être un jour de gagné, une longue journée encore...

Elle se rapprocha timidement de son fils. Elle était pâle; elle avait les traits crispés et vieillis. Malgré la tiédeur de ce beau jour d'automne, malgré le châle de laine qu'elle avait jeté sur ses épaules, de grands frissons la secouaient par instants. Elle pressait l'une contre l'autre ses mains glacées.

— Pierre! — dit-elle, — tu m'écriras souvent?

Il fit oui, de la tête, en souriant d'un air contraint. Puis il regarda de nouveau la pendule.

— Écoute-moi! tu m'écriras d'abord de Paris. Et puis, aussitôt que tu seras arrivé là-bas...

A ce moment, un bruit de grelots et de roues résonna au loin. Madame Dalvagne contemplait, avec une avidité soudain éperdue, le visage de son enfant. Pierre ouvrit les bras : elle se jeta contre lui en sanglotant, lui donna de violents baisers, lui mouilla les joues de ses larmes.

— Je ne te verrai plus, je ne te verrai plus! — balbutiait-

elle. — Mon Pierre, mon enfant! Pourquoi pars-tu? Embrasse-moi encore... Mon pauvre petit!

Il résistait de toutes ses forces à l'émotion qui le navrait. Malgré lui, ses yeux débordèrent de pleurs. Elles s'en aperçut et le serra encore avec plus de passion. Mais l'omnibus s'arrêtait brusquement au dehors, avec un grand fracas de freins grinçants et de vitres secouées. La porte s'ouvrit; on vint emporter les bagages.

— Adieu, maman. Que Dieu vous donne du courage!

Il se dégageait doucement, prenait son chapeau, se dirigeait vers la porte. Elle répétait : « Adieu! adieu! ... » d'une voix blanche, les yeux hagards, les bras inertes. Elle le vit franchir le seuil, lui dire une dernière fois :

— Adieu!...

Elle ne put lui répondre que par un petit signe de tête. Puis le lourd battant se referma; le choc retentit dans la maison vide... Puis, de nouveau, les grelots sonnèrent, les essieux gémirent, les vitres tremblèrent; la voiture pesante s'éloigna bruyamment...

Et, bientôt après, rien ne troubla plus le silence. Madame Dalvagne était toujours fixée à la même place, au milieu du vestibule, en face de cette porte qui lui semblait maintenant close à tout jamais. Elle-même paraissait n'avoir plus ni pensée ni souffrance; elle se tenait, les bras tombants, les mains jointes, rigide comme une statue. Ses yeux étaient immobiles, grands ouverts...

Tout à coup elle s'anima; son visage tressaillit. Elle se précipita dans la salle à manger, regarda la pendule. Une pensée venait de traverser son cerveau, la dominait, l'agitait tout entière : revoir son fils encore une fois, lui donner un dernier baiser; au moins, lui faire un dernier signe! Le train ne partait que dans douze minutes : en prenant le petit chemin pierreux et glissant qui dévalait tout droit la pente de la colline, peut-être arriverait-elle à temps sur le quai de la gare... A la hâte, de ses mains tremblantes et maladroites, elle épingla son chapeau, s'essuya les yeux, remplaça son châle par un manteau. Puis elle sortit presque en courant.

Dans le sentier abrupt, raviné par les dernières pluies.

encombré de cailloux énormes, elle butta plusieurs fois, faillit tomber, se meurtrit cruellement les chevilles. Un passant, qui montait devant elle et qui la connaissait, s'effaça tout interdit, la salua. Elle n'y prit pas garde et marcha plus vite... Subitement, un grand coup de sifflet déchira l'air. C'était le train qui approchait de la station; il ne s'y arrêtait que deux ou trois minutes. Alors elle se mit à courir... Enfin, comme elle était à bout de souffle, elle vit devant elle, à vingt mètres, la locomotive immobile. Elle courut encore... Mais voici que s'éleva un autre coup de sifflet, auquel répondit presque aussitôt une corne nasillarde. Puis, ce fut de gros soupirs rauques, un gémissement de chaînes tendues, et le lourd convoi s'ébranla...

Elle eut encore la force de traverser la place qui précédait la petite gare. Elle bouscula un groupe de gamins : ils crurent qu'elle manquait le train et vociférèrent derrière elle d'insultantes railleries. Mais elle ne les entendit même pas, car elle venait de l'apercevoir, lui, son fils, accoudé à la fenêtre d'un wagon qui glissait lentement au-dessus d'une barrière fermée. Il avait l'air distrait, indifférent et ne la voyait pas. Elle agita la main en courant toujours. Il abaissa les yeux, la reconnut brusquement, se pencha...

Mais, au même instant, un épais rideau d'acacias vint se dresser entre elle et lui. Les derniers wagons disparurent. Il n'y eut bientôt plus qu'un gros panache de fumée blanche qui s'effilochait à travers les arbres et, contre les pieux aigus de la barrière, les tenant à deux mains pour ne pas tomber, une pauvre femme haletante qui pleurait.

LÉON BARRY

(A suivre.)

AGADIR

ET

LA STRATÉGIE NAVALE

On n'attend pas d'un marin qu'il discute la signification diplomatique de la convention du 4 novembre, ni même — pour le moment du moins — les répercussions que cet acte peut avoir dans l'avenir sur notre politique extérieure et par conséquent sur notre « politique navale ».

Mais une question intéressante s'est posée dès le début de l'incident, dès l'envoi à Agadir de l'aviso « Panther », et l'intérêt de cette question n'a fait que grandir pendant ces quatre derniers mois, à mesure qu'il apparaissait plus clairement que l'Allemagne n'avait jamais eu l'intention réelle de s'établir dans ce coin reculé de la côte marocaine ; qu'elle ne voulait, en faisant ce geste, que nous émouvoir, — pour ne pas dire nous affoler, — nous obliger à « causer », à discuter, à négocier, finalement à *partager* avec elle ; ce à quoi elle a d'ailleurs parfaitement réussi.

Fallait-il donc s'émouvoir, en effet? Était-il possible de prendre ce geste au sérieux et, raisonnablement, ou, si l'on veut, militairement parlant, d'admettre que l'Allemagne voulût s'emparer d'Agadir pour y créer une base d'opérations maritimes?

Telle est la question ; et c'est une question de stratégie navale.

*
* *

Disons d'abord qu'Agadir, à le considérer comme base navale, ne pourrait être en tout cas qu'une base *secondaire* et que, pour la flotte allemande, les seules bases d'opérations *principales* sont en Europe, dans la mer du Nord, dans la Baltique.

Or, qu'est-ce au juste qu'une base navale secondaire ? — C'est un relai et un point d'appui.

C'est le relai établi sur une ligne d'opérations trop longue pour qu'elle puisse être parcourue d'une seule traite par les navires de guerre modernes, fort médiocres engins stratégiques, que l'énormité de leurs dépenses en combustible rive de près à la côte.

C'est le point d'appui fortifié, sûr, *relativement inexpugnable*, qui les abrite pendant qu'ils se réapprovisionnent, aussi bien en eau douce, en matières grasses, en munitions même, qu'en combustible ; qui leur permet, leurs forces revenues, d'entreprendre une nouvelle étape ou d'opérer efficacement dans ses environs même ; qui les recueille enfin, les protège, les répare, — réparations essentielles, du moins, et sommaires, — si un événement de mer ou un combat les a mis, momentanément, hors d'état de naviguer et de combattre.

Agadir pouvait-il être, ou devenir, même à grands frais, ce relai, ce point d'appui assuré ?

Évidemment non.

Prenons une carte marine et feuilletons le portulan des côtes occidentales d'Afrique. Qu'y voyons-nous ?

Agadir est un de ces mouillages forains — ne prononçons pas le mot de *port* — que l'on rencontre de distance en distance sur cette inhospitalière côte du Maroc où les bâtiments, si gros qu'ils soient, roulent éternellement « bord sur bord », balancés par l'impitoyable houle de sud-ouest. Au sud-ouest, justement, à l'ouest, au nord-ouest même, en somme, à tous les vents régnants et qui battent en côte, ce mouillage est lar-

gement ouvert et n'aurait rien, vraiment rien pour lui si la tenue des ancres n'y était bonne, assurée par des fonds de sable vasard, dans les sondes de 10 à 15 mètres.

Mais comme on ne peut faire de ravitaillement, en rade, qu'en eau à peu près calme et qu'au surplus une des conditions essentielles de l'établissement d'un « point d'appui » est qu'on y soit à l'abri des attaques du large, des coups de surprise des torpilleurs, notamment, on ne peut donc tirer parti de ce mouillage qu'en le fermant par des jetées.

Or, tout calcul fait, — approximativement, bien entendu, mais avec une exactitude suffisante, — si l'on admet la nécessité d'enclore un plan d'eau utilisable par les navires de guerre de un mille carré, environ, les jetées ou digues dont il s'agit auraient un développement de près de 3 000 mètres et ne coûteraient pas moins de trente millions.

Ce ne serait qu'une entrée en matière. Peu importe, en effet, que l'on puisse faire accoster les allèges et chalands aux navires mouillés à l'abri des jetées si ces chalands et ces allèges ne peuvent recevoir rapidement de nouvelles charges. Il leur faut donc des quais, des darses même, — car il y aura toujours du clapotis à la côte : sur les récifs de la ville basse, sur la petite plage des pêcheurs d'Agadir, — des engins de levage, potences ou grues plus ou moins perfectionnées, sans parler des remorqueurs destinés à les traîner sur rade et à les ramener.

Et puis, il faut, évidemment, des magasins, des bureaux, des parcs bien aménagés pour le charbon, avec voies ferrées, wagons, plaques tournantes, etc., etc.

Et enfin, tous ces organismes coûteux, — mettons en bloc 40 millions, au bas mot [1], — il faut les défendre eux-mêmes pour que le point d'appui soit en même temps un abri, pour que, en tout cas, il ne suffise pas à l'adversaire de se présenter pour s'en emparer ou le détruire.

Or, c'est ici que les affaires se compliquent.

Il y a en effet, quand il s'agit d'un point d'appui comme

1. Remarquons que je ne parle pas de bassin de radoub ou de dock flottant, ni d'ateliers de réparation de coques, ce qui augmenterait singulièrement le prix de revient de l'établissement. Nous y reviendrons plus loin.

l'eût été Agadir pour la marine allemande, deux sortes de défenses à prévoir, celles de terre et celles de mer. Or, elles sont toutes deux, ici, difficiles à organiser, les premières parce que la position est dominée, le terrain s'élevant par étages successifs[1], les secondes parce que l'établissement sera en façade sur la mer.

La position est dominée : c'est-à-dire que l'on ne saura jamais au juste jusqu'où aller, de sommet en sommet, de crête en crête, sans compter que, si l'on pousse trop avant, il faut se garder contre les attaques de flanc et se pourvoir d'effectifs capables d'occuper une surface étendue.

Pourquoi, dira-t-on, tant de précautions contre des populations clairsemées et qui, ne disposant que de fusils, s'arrêteront toujours devant un simple mur crénelé, le mur d'enceinte de l'établissement même?

Sans doute, s'il ne s'agissait que des Arabes et des Maures du Souss, ou des Berbères du Djebel Tamarakt.

Mais il faut compter, dans un avenir rapproché, sur les contingents français, sur les troupes du Maghzen réorganisées par nos instructeurs et pourvues tout au moins de canons de montagne. Tous les « gestes » du monde n'y feront rien, l'Allemagne le sait : la force armée de l'Empire Chérifien, désormais, ne peut être mise sur le même pied qu'un ramassis de sauvages.

La fortification des abords de l'établissement, du côté de terre, s'impose donc absolument — et c'est une grosse dépense de plus.

L'établissement serait en façade sur la mer : cela veut dire que de fortes batteries sont nécessaires pour battre efficacement le vaste plan d'eau d'où les navires ennemis pourraient bombarder et détruire magasins, parcs, casernes, outillage flottant, en même temps que la force navale qui serait venue s'abriter derrière la digue.

Or, une simple batterie de côte de quatre canons de

1. Agadir est juste au pied des derniers escarpements de l'Atlas, dans une situation analogue à celle de Port-Vendres. Mais à Port-Vendres il y a un port naturel, un fjord profond, malheureusement trop étroit et trop peu développé. A 10 ou 12 mètres d'Agadir, il y a déjà des hauteurs de 1 200 mètres, tandis que les deux vieux forts ruinés qui dominent la bourgade sont à la cote 200 environ.

240 millimètres, calibre à peine suffisant, même quand il s'agit d'une batterie haute, coûte environ 800 000 francs, pièces non comprises.

Il en faudrait au moins deux, avec, comme indispensables annexes pour le réglage du tir et pour combattre les bâtiments légers, deux batteries de 88 millimètres. Comptons par conséquent sur une dépense de 2 millions que viendra majorer encore le coût de toutes les constructions accessoires, de tous les organismes qu'entraîne l'emploi de l'artillerie de côte, magasins spéciaux, poudrières, observatoires, projecteurs électriques, avec toute leur machinerie, etc., etc...

Ces batteries de côte, du reste, ne dispenseraient pas d'organiser des *défenses sous-marines*, mines automatiques, ou électro-automatiques, barrages, estacades, filets en acier, en double ou triple rangée, contre les sous-marins.

Et tout cela exige, outre la main-d'œuvre de premier établissement, main-d'œuvre européenne en grande partie, un personnel technique, militaire et marin, dont l'entretien est fort coûteux [1].

Pourrait-on du moins espérer qu'au prix d'une dépense « une fois faite » (c'est l'expression allemande) d'une soixantaine de millions, et moyennant une augmentation sensible des dépenses annuelles d'entretien, on pût avoir à Agadir le point d'appui inexpugnable dont parlaient déjà, comme d'une chose acquise, les organes pangermanistes?

Nullement. Il n'y a pas, ou il n'y a guère de place forte maritime qui soit en mesure de résister à une attaque combinée de forces suffisantes de terre et de mer. Agadir ne sera jamais une place forte, au vrai et large sens du mot, et l'on ne voit pas bien ce « poste fortifié » arrêtant une escadre anglaise doublée d'une armée franco-marocaine.

En tout cas, à moins de lui donner un développement de magasins et d'organismes militaires hors de proportion avec le parti qu'on en peut tirer, ce poste ne soutiendrait pas un blocus rigoureux plus de quelques semaines.

Qu'on veuille bien le remarquer, les points d'appui exo-

1. N'oublions pas les casernements; quant à l'effectif, il faudrait compter à peu près sur 4 000 Européens. Et cet effectif devrait toujours être tenu au complet en raison de la difficulté de le renforcer en temps de guerre.

tiques des marines européennes sont tous établis dans des conditions de solidité et de sécurité autrement sérieuses que celles que pourraient réaliser les Allemands dans ce coin perdu d'un rivage quasi désertique.

Notre Dakar (relativement voisin d'Agadir et dont le rôle stratégique serait analogue), outre qu'il est fondé sur une terre où nous sommes bien chez nous, et de longtemps! — outre qu'il a derrière lui toute l'organisation militaire de l'Afrique occidentale française, qui est fort complète. Dakar, dis-je, cache son port et ses établissements dans un des rares replis très marqués de la côte africaine, à l'abri des « mamelles » du Cap vert et de l'île de Gorée, que nous avons fortifiés avec soin.

Aden, Hongkong, sont dans des îles de faible étendue, — mais point du tout les « nids à bombes » dont faisait justement fi Napoléon, — des îles que les Anglais possèdent tout entières, où ils ont des établissements de toute sorte, militaires et commerciaux, où il y a enfin de véritables ports naturels, s'enfonçant dans la terre.

Et la base allemande, elle-même, des mers de Chine, Tsing-Tau [1], ne réalise-t-elle pas à peu près l'idéal de l'abri sûr, aussi bien au point de vue militaire qu'au point de vue nautique? Sans doute, elle se greffe sur un pays étranger, foncièrement hostile et dont la force armée commence à se développer dangereusement; son « hinterland » immédiat, le Chan-Toung allemand n'est pas encore organisé pour en défendre, ou au moins disputer les approches; mais. le port est tranquille et le mouillage des vaisseaux parfaitement défendu à tous les points de vue.



Point d'appui extérieur de la flotte! — c'est bientôt dit; mais de quelle flotte, ou de quelle portion de la flotte allemande et pour quelles opérations?

1. Le nom de Kiao-Tchéou ou Kiau-Tchau, peut-être plus connu, est celui du golfe à l'entrée duquel (mais très bien caché par la pointe Yu-Nui-San) se trouve l'établissement de Tsing-Tau.

C'est ce qu'il convient d'examiner.

S'agit-il d'opérations dans la Méditerranée?

Agadir serait, dans ce cas, beaucoup trop dans le sud du Maroc. Il y a un peu plus de huit ans, j'écrivais ici même, à propos de l'éventualité de l'envoi d'une escadre allemande de Wilhelm'shaven à Pola, les lignes suivantes :

De là, — sans parler de l'avantage des grandes soutes à charbon et à munitions, des poudres stables[1], des chaudières économiques et faciles à nettoyer, des effectifs nombreux, robustes d'esprit et de corps, — le capital intérêt des *bases intermédiaires d'opérations*, ce sont des relais de force. L'Allemagne le sait bien quand elle négocie sourdement pour avoir un port de la côte du Maroc, qui serait à peu près au milieu de la longue ligne d'opérations Wilhelm'shaven-Pola ».

Alors, j'avais en vue Larache ou, tout au plus Rabat, déjà un peu loin dans le Sud; mais Agadir est bien plus éloigné encore, à 300 milles marins de Rabat, à 420 du détroit de Gibraltar et l'on voit aisément qu'il n'y aurait aucun bénéfice pour une force navale allemande destinée à la Méditerranée centrale à faire un crochet aussi marqué.

Restent les opérations d'une portée beaucoup plus étendue et visant, soit l'Atlantique sud, soit même l'Extrême-Orient puisqu'aussi bien, dans un conflit avec l'Angleterre, les vaisseaux allemands, ne pouvant user du canal de Suez, seraient obligés d'emprunter la route beaucoup plus longue du Cap de Bonne-Espérance.

Mais, justement, il y a là un danger auquel ne saurait en aucune façon les soustraire l'avantage d'une relâche et d'un ravitaillement à Agadir. C'est que les Anglais, toujours parfaitement prévoyants et admirables stratégistes, ont organisé dans leur domaine sud-africain, non plus un simple point de ravitaillement (« victualling yard », comme ils disent), mais une véritable base d'opérations à Simon's bay, qui est devenu l'arsenal de complet exercice de la puissante division de l'Océan Indien.

Doubler le Cap de Bonne-Espérance, dans de telles condi-

1. Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le voit, que les officiers de marine français se méfient de l'instabilité de la poudre qu'on leur impose. Cet article *la Marine autrichienne* est du 15 mai 1903.

tions, serait, pour les croiseurs allemands, forcément en nombre restreint, comme nous allons le voir, s'exposer à un cruel échec ou, en mettant les choses au mieux, à un succès sans lendemain, une victoire à la Pyrrhus, puisqu'ils tomberaient affaiblis, avariés, démunis, entre les mains de l'escadre anglaise des mers de Chine[1].

Du moins peut-on admettre que ces croiseurs allemands trouveraient à Agadir un appui vraiment favorable pour quelque entreprise dans la mer des Antilles? Mais c'est bien loin encore! Pour nous, Français, quand nous avons envisagé, il y a douze ou treize ans, les diverses chances du conflit qui semblait inévitable après Fachoda, Fort-de-France de la Martinique complétait Dakar et formait le jalon final de notre ligne d'opérations. Les Allemands n'ont rien de semblable aux « Indes Occidentales » et ces tard-venus à la colonisation des nations d'Europe ne peuvent, ni ne veulent, très sagement, y rien acquérir.

Je ne vois en somme, pour justifier Agadir comme base d'opérations secondaires, que l'hypothèse d'une attaque anglaise sur le Togoland ou le Cameroun. Seulement, il faudrait prouver d'abord que les Anglais méditent une diversion si « à côté » et si parfaitement inutile et il faudrait ensuite que l'on nous montrât — nous arrivons au point essentiel — quels sont donc les bâtiments que la flotte allemande pourrait détacher si loin du théâtre principal d'opérations, lancer du Nord, où se joueront les seules parties décisives.



Ces bâtiments n'existent pas.

Entendons-nous, toutefois. L'Allemagne a bien des croiseurs cuirassés et des croiseurs protégés[2] capables d'aller

1. Encore ne parlai-je ni de la flotte japonaise, ni des excellents ports de guerre nippons, qui seraient, aussi bien que Singapour et Hongkong, ouverts aux Anglais.

2. Des *éclaireurs* plutôt, justement du type *Berlin* perfectionné. Cette dénomination d'éclaireur montre bien qu'il s'agit de bâtiments ordinairement réservés pour le service des escadres.

porter la guerre sur les mers lointaines, mais ces unités ont leur place marquée, dès qu'il s'agit d'une guerre avec l'Angleterre, dans les formations d'escadre dont l'objectif immédiat est de couvrir les côtes allemandes ou, au contraire, d'attaquer les côtes anglaises, ce qui n'est point si difficile, certaines circonstances admises, que le prétendaient l'an dernier, dans leur « memorandum », les lords de l'Amirauté [1].

C'est en effet, jusqu'ici du moins et si l'on prend l'ordre de bataille de la flotte allemande tel qu'il est à l'heure présente, c'est, dis-je, une de ses plus intéressantes caractéristiques que la faiblesse relative du nombre des croiseurs cuirassés dont elle dispose.

J'en compte, en tout, 11 en service et 3 en construction, alors que l'Angleterre en a, dans ces deux catégories, 37 et 4. Nous-mêmes si pauvres par ailleurs, nous en possédons 18, tous en service. Il est vrai que nous nous arrêtons là. Nous n'en construisons, ni, paraît-il, n'en construirons plus. Nous avons aujourd'hui la « phobie » du croiseur, comme celle du torpilleur et de l'éclaireur; la phobie, en somme, de tout ce qui rappelle la « nouvelle école » d'il y a vingt ans, de tout ce qui va vite et de tout ce qui joue un rôle stratégique. Cela changera peut-être quand on aura pris le parti d'appeler les croiseurs cuirassés, *cuirassés rapides* (on n'exagérera jamais sur la puissance des mots en France), et quand on se sera avisé de fondre en un seul type, singulièrement agrandi et *cuirassé* — car il faut s'y résoudre — le torpilleur d'escadre et l'éclaireur. Il faudra aussi que nos mécaniciens cessent de redouter les grandes, très grandes puissances en chevaux-vapeur, que nous cessions nous-mêmes de nous hypnotiser sur la tactique d'évolution, sur le combat à grande distance, le long des deux tangentes à l'horizon, la « présentation au combat », les tirs de concentration... Et cela fait bien des choses!...

Revenons à nos Allemands.

Quelle est la répartition prévue de leurs 11 croiseurs cuirassés? 4 d'entre eux sont d'ores et déjà affectés, ainsi que 6 croiseurs éclaireurs, à l'escadre de ligne à titre de « groupe

1. J'ai déjà traité cette question, dans la *Revue de Paris* en 1909 et 1910. Il y aura peut-être quelque chose à dire encore sur cet important sujet.

d'éclairage »; 3 autres sont rattachés, pour le temps de paix, aux commissions d'expériences de canonnage et de torpilles, mais rallieraient immédiatement l'escadre à la première menace sérieuse de conflit; 2 sont en Extrême-Orient, avec 3 croiseurs éclaireurs et quelques canonnières[1], le 10e, le plus ancien, (*Fürst Bismark*) est en transformation et le 11e, le plus récent (*Moltke*), entreprend ses essais.

On ne voit guère là, *présentement*, les ressources nécessaires pour constituer une division indépendante qui pût braver, d'abord le puissant groupe de croiseurs cuirassés formé dans les eaux anglaises (Manche et Atlantique) par les « 4e et 5e escadres de croiseurs » qui présentent, en tout, 10 unités cuirassées et 3 protégées[2], ni même la concentration de forces qu'obtiendraient immédiatement les Anglais en faisant rallier à Singapour ou à Colombo les éléments les plus actifs de leurs quatre divisions ou escadres de Chine, d'Australie, des Indes et du Cap de Bonne-Espérance.

Et, donc, s'il est probable, plus que probable, que le combat ne commencera pas dans les parages du Cap, faute de combattants, de l'un des côtés, du moins, quel besoin de la base intermédiaire que les Allemands feignaient de rechercher au sud du Maroc?...



Je viens d'écrire qu'on ne voyait pas, *présentement*, les éléments d'une forte division allemande de croiseurs cuirassés, qui fût capable d'être détachée dans les mers lointaines sans compromettre le service, beaucoup plus important, des escadres de la mer du Nord et de la Baltique. Il faut cependant réserver l'avenir. Outre que le programme de constructions (que les

1. La « China Squadron » anglaise compte 3 croiseurs cuirassés, 3 croiseurs protégés, plus forts que les éclaireurs allemands et 5 destroyers, sans parler des avisos et canonnières. Dans les mêmes parages les Anglais peuvent réunir — *et cette réunion est prévue sous la dénomination d'« Eastern fleet »* — 8 grands croiseurs et 9 petits empruntés aux divisions d'Australie, des Indes et du cap de Bonne-Espérance.

2. Sans préjudice des trois premières escadres de croiseurs cuirassés, qui en comptent 18, affectés plus particulièrement aux opérations dans la mer du Nord.

Allemands suivent avec rigueur et qu'ils tendent plutôt à dépasser) prévoit, pour 1917, date extrême, 18 croiseurs cuirassés. c'est-à-dire 7 de plus qu'il n'en n'existe aujourd'hui en service; outre qu'il faut prévoir dès maintenant l'élaboration d'un nouveau plan de constructions, car il ne semble pas que la situation politique se soit détendue depuis le 4 novembre, ni même qu'elle puisse se détendre, entre les deux grandes rivales, d'ici longtemps, il convient de remarquer que certaines caractéristiques des croiseurs cuirassés que l'on met ou que l'on va mettre en chantier à Stettin, à Kiel. à Bremerhaven peuvent nous donner de précieuses indications sur le rôle que le « Cabinet » impérial de la Marine leur attribue d'avance et nous dire si, oui ou non, on médite d'entreprendre contre les lignes de communications, de ravitaillement, plutôt, de l'Angleterre les opérations que l'on désigne d'habitude, mais assez improprement, sous le nom de *guerre commerciale*.

La principale de ces caractéristiques est le rayon d'action. Jusqu'ici les croiseurs cuirassés allemands étaient en mesure de parcourir 4 000 milles marins, environ, à la vitesse économique de 10 milles à l'heure. Dans une guerre contre l'Angleterre, où il convient de prévoir un grand nombre de « chasses » à toute vitesse[1] et par conséquent une dépense journalière moyenne de combustible infiniment supérieure à celle qui résulte de l'allure de 10 nœuds, l'approvisionnement des unités antérieures au *Von der Tann* serait nettement insuffisante pour une croisière méthodique dans l'Atlantique Nord.

Il est possible que le *Von der Tann*, le *Moltke* et les *H*, *I*, *K*, actuellement en construction soient plus abondamment pourvus, et s'ils l'étaient en effet, d'une manière marquée, on trouverait là l'indication dont je parlais tout à l'heure.

Encore faudrait-il que ces bâtiments rapides — 27,

1. Ajoutons, ce que l'on oublie trop souvent, qu'un croiseur ne peut se risquer à rester à la mer jusqu'à complet épuisement de ses soutes à charbon, surtout quand il sait pertinemment, et c'est le cas des Allemands, qu'il aura à subir une dernière et terrible chasse de la part des bloqueurs avant de rentrer au port. Peut-être même sera-t-il finalement coupé et obligé de reprendre le large. Il lui faut donc conserver au moins un quart ou un tiers de son approvisionnement pour parer à ce danger.

28 nœuds — ne fussent pas munis de machines à turbines, car ces appareils, avec de grands avantages, ont le très grave inconvénient de dévorer furieusement le charbon dans les marches à grande allure, de sorte qu'ils perdraient d'un côté ce qu'ils auraient gagné de l'autre...

En tout cas si l'État-major allemand faisait rentrer la méthode de guerre navale dont il s'agit dans ses prévisions, par l'utilisation de ces nouvelles et très puissantes unités de 22 à 25 000 tonnes, il devrait prévoir aussi la constitution dans l'Atlantique Nord d'une base secondaire d'opération, très largement munie et outillée à la moderne.

Mais, hâtons-nous de le dire, cette base ne pourrait être placée à Agadir, beaucoup trop écarté, dans le sud-est, de la région des croisières fructueuses, celle où les routes de paquebots venant du Canada, des États-Unis, des Antilles, de l'Atlantique Sud, convergent assez déjà vers les Iles Britanniques pour qu'un seul bâtiment en puisse couper le faisceau à la vitesse moyenne de 18 à 20 nœuds.

Non, certes, ce n'est pas Agadir qui conviendrait, pas même un Agadir bondé de charbon, creusé de casemates, couvert de citernes à eau douce, muni d'ateliers compliqués, de magasins, de poudrières, de deux immenses bassins de radoub, — car il ne faudrait rien moins que tout cela, sans parler des digues et des défenses, pour desservir utilement une division de croiseurs Leviathan. Non : le point qui conviendrait serait certain port des Açores, Punta Delgada de San Miguel, sur lequel on a déjà jeté tant de regards de convoitise ! Et je ne puis m'empêcher ici de rappeler que, vers 1898-99, quand l'Angleterre, les mains prises dans l'étau Boër, commençait à se sentir si mal en point, des « conversations » s'engagèrent entre elle et l'Allemagne pour le partage amical des colonies portugaises.

Mais on peut être assuré que l'Angleterre n'eût cédé San Miguel qu'à la dernière extrémité, si elle nous avait senti, par exemple, disposés à marcher contre elle avec l'Allemagne, péril plus grand encore pour elle que celui qu'elle courut, il y a quelque cent ans, quand la Grande Armée couronnait les falaises de Boulogne, une immense flottille à ses pieds.

Et pourtant, l'Allemagne —, je dis l'Allemagne seule, — possédât-elle ce précieux point central de l'Atlantique Nord, je ne considérerais pas encore comme assuré le succès des opérations de ses grands croiseurs. Ils seraient là trop en l'air, trop isolés, jamais certains d'obtenir tout ce qui leur serait nécessaire — tant de choses! — de ce demi-arsenal où tout serait artificiel, importé, étranger et qu'il faudrait ravitailler lui-même, d'abord, pour qu'il les pût ravitailler ensuite.

C'est qu'il ne faut pas que les lignes de communications du belligérant qui veut entreprendre sur celles de son adversaire, soient coupées *naturellement*, elles-mêmes, à leur racine, à leur point d'origine, à la base principale et essentielle.

Or, c'est le cas de l'Allemagne. Quoi qu'elle fasse, où qu'elle veuille envoyer ses vaisseaux, — hormis dans la Baltique, contre la Russie — la flotte anglaise est là qui les intercepte : la côte britannique bloque naturellement, inexorablement, la côte germaine.



Que toute étude sérieuse —, étude militaire, s'entend, — de la question d'Agadir aboutisse à mettre à peu près exclusivement en cause l'Angleterre, c'est ce qui n'étonnera certainement pas les lecteurs de la *Revue de Paris*. On a d'ailleurs, dans les milieux qui observent et qui réfléchissent, assez répété, il y a quelques semaines, que, puisqu'il s'agissait surtout d'intérêts anglais dans cette affaire, c'était aux Anglais — à supposer qu'ils estimassent ces intérêts vraiment menacés — d'en poursuivre le débat avec l'Allemagne.

La conclusion du marché n'eût pu être, on en conviendra, plus onéreuse pour nous, qui, au surplus, aurions toujours suivi la négociation, comme l'a fait l'Angleterre elle-même. Les rôles eussent été seulement intervertis.

Mais je n'ai aucune envie de m'engager dans une discussion de l'ordre purement politique : c'est assez de côtoyer les bords de ce terrain dangereux en restant sur celui des principes de l'ordre militaire. Ces principes étaient-ils inconnus des diplomates du Quai d'Orsay? Ce serait possible sans qu'il y eût

aucun reproche à leur faire, ou bien est-ce en pleine connaissance de cause, sachant bien que vaine était la menace, que nous nous sommes hâtés de répondre au geste de mauvaise humeur de l'Allemagne par des sourires pleins de douceur, au lieu de lui dire froidement : « Vous voulez vous établir à Agadir? Faites-le donc; je vous en prie. Vous saurez, dans l'avenir, ce que vous coûtera ce Sébastopol exotique. En tout cas, et pour le présent, nous donnons la parole à nos amis les Anglais que ce genre d'affaires regarde plus que nous. »

Le ministre des Affaires étrangères, du moins, a-t-il consulté son collègue de la rue Royale avant de répondre quoi que ce soit, et le chef d'État-major de la Marine a-t-il été entendu sur la valeur d'Agadir?

Tout cela nous l'ignorons. Et puis, c'est fini, c'est le passé. Mais de ce passé il faut, pour conclure, tirer un enseignement : il y avait autrefois un officier de marine détaché auprès du ministre des Affaires étrangères. La pratique était bonne et il faudrait y revenir, à condition, — je crains que cette condition n'ait pas toujours été remplie dans le passé, — que le titulaire de ce poste fût effectivement qualifié pour l'occuper en raison de sa compétence dans les questions de l'ordre militaire et de sa connaissance des éléments principaux de la politique extérieure.

J'ai tout lieu de croire que l'on trouverait dans les officiers supérieurs sortis de l'École de guerre de la Marine des sujets satisfaisant à ces deux conditions. Et l'on ne contestera pas que, dans toutes les affaires qui touchent à la Marine, un bon avis, opportunément, c'est-à-dire *immédiatement* donné par cet adjoint bien informé, puisse nous éviter quelques fausses démarches et de fâcheuses erreurs.

★ ★ ★

MYSTÈRES ÉGYPTIENS

Dans les temples d'Égypte, des cérémonies étaient réservées à une élite de prêtres et de spectateurs. On les célébrait soit dans des édifices isolés, soit à des jours spéciaux, soit à d'autres heures que le culte régulier. Les Grecs appelaient ces cérémonies des « mystères » ; en langue égyptienne, le mot qui les définit le mieux semble être *khou*, qui a le double sens de « choses sacrées » et « défendues ». Quand on accomplissait, pour le compte d'un dieu ou d'un homme, les rites capables de le transformer en être sacré, « khou », on « faisait les choses sacrées », des gestes liés à des paroles, en vue d'une action magique. Le mystère comportait des actes symboliques et des allégories, dont le sens était plus profond, le pouvoir plus efficace, que la prière récitée ou le dogme expliqué : « La connaissance ou l'intelligence du divin ne suffit pas pour unir à Dieu les fidèles, sans quoi les philosophes, par leurs spéculations, réaliseraient l'union avec les dieux... C'est l'exécution parfaite, et supérieure à l'intelligence, d'actes ineffables, c'est la force inexplicable des symboles qui donnera l'intelligence des choses divines [1]. »

De telles cérémonies, à sens symbolique, se pratiquaient sous les Pharaons ; Hérodote nous dit : « A Saïs se trouve le

1. Jamblique, *De Mysteriis*, I, 11.

tombeau de celui que je me fais scrupule de nommer... Sur le lac (du temple) les Égyptiens représentent, de nuit, les souffrances subies par Lui; ils les appellent des Mystères... Sur ces mystères, qui tous, sans exception, me sont connus, que ma bouche garde un religieux silence![1] » Ainsi les mystères connus d'Hérodote sont bien des rites joués et mimés, dont la signification est symbolique et ne peut être révélée qu'à des initiés. N'employons-nous pas dans le même sens le mot mystère, pour désigner soit les « drames mystiques », joués dans les églises au Moyen âge, soit les dogmes qui dépassent notre intelligence?

Plutarque, à son tour, nous informe qu'Isis inventa des mystères en l'honneur d'Osiris : « Isis... ne voulut pas que les combats et les traverses qu'elle avait essuyés, que tant de traits de sa sagesse et de son courage fussent ensevelis dans l'oubli et le silence. Elle institua donc des mystères très saints, qui devaient être des images, des représentations et des scènes mimées des souffrances d'alors, pour servir de leçon de piété et de consolation aux hommes et aux femmes qui passeraient par les mêmes épreuves[2]. »

Le plus important des mystères égyptiens se rapporte à la vie et à la mort d'Osiris. Aux dates critiques de sa légende : — mort, ensevelissement, résurrection du dieu, — on célébrait en Égypte de grandes fêtes dramatiques, avec de nombreux figurants et une mise en scène imposante; on les jouait, partie en plein air devant le public, partie à l'intérieur du temple, parfois dans des édifices spéciaux, les « chapelles d'Osiris ».

Les monuments ne nous ont pas encore révélé la représentation de la mise à mort d'Osiris; cependant, elle était à l'état allégorique dans une fête de la végétation commémorée vers la fin de juillet, après les moissons, par un mystère que l'on peut appeler « la fête de la gerbe ». Le roi coupait solennellement de sa faucille une gerbe de blé et immolait un taureau blanc, en présence de la statue de Min, le dieu de l'énergie fécondante. Ce taureau divin est une des formes d'Osiris; sa

1. Hérodote, *Histoire*, II, 170.

2. *De Iside et Osiride*, 27.

mort et le démembrement des épis se rattachent évidemment aux rites agraires qu'ont pratiqués et que pratiquent tous les peuples au moment des moissons.

A la même époque, exactement le 22 Thot, se célébrait un autre mystère : la « grande Procession » pour rappeler l'ensevelissement et la résurrection d'Osiris. Cette fête est décrite sur une stèle de la XIIe dynastie[1]. Au temps du roi Senousrit III, le prêtre Igernefrit reçoit l'ordre de préparer la fête d'Osiris dans le temple d'Abydos, la ville sainte du dieu des morts. Il devient l'acteur principal du drame joué par la famille du dieu, Isis, Nephthys, Thot, Anubis ; il assume le rôle d'Horus, prépare la barque, orne le corps d'Osiris d'amulettes, habille le dieu, le revêt de ses couronnes et de ses sceptres, en ses fonctions de « chef du Mystère ».

Une procession se forme, car le meurtre d'Osiris est censé accompli et son corps rejeté sur la rive du fleuve ; on porte donc la barque vers le lieu de Nadit où gît le cadavre d'Osiris. Anubis, en sa qualité de chien, cherche le cadavre et le trouve ; mais au moment de déposer dans la barque le corps du dieu, une bataille s'engage entre les partisans d'Osiris et ceux de Seth, meurtrier du dieu ; le Bien triomphe avec Osiris.

Processionnellement le cortège vainqueur suit Osiris, dirigé vers la barque qu'amène Igernefrit. On la met à l'eau et Thot la conduit au tombeau du dieu, à Ropeqer.

Cependant, Horus continue la lutte contre les ennemis d'Osiris sur la rive de Nadit ; après un combat acharné il reste vainqueur. A Ropeqer, Horus vient célébrer la victoire de son père Osiris. L'image cadavérique du dieu est remplacée par une statue habillée et parée ; triomphalement la barque revient à Abydos, le dieu rentre dans son temple.

Comment se fait-il que ni dans la fête de la gerbe, ni dans la « grande Procession », ne figurent les rites qui opèrent la résurrection d'Osiris ? C'est pourtant là le nœud du drame sacré. Sans doute, cet acte, réputé secret, se jouait-il hors de la vue du public ; aussi n'est-il pas révélé par les inscriptions et les tableaux. Le peuple se tenait satisfait du dénouement : puisque le dieu est ramené triomphant dans son temple

1. Stèle d'Igernefrit, au musée de Berlin, publiée par H. Schaefer, *Die Osirismysterien in Abydos*.

d'Abydos, c'est qu'évidemment il a vaincu Seth, il s'est relevé de la mort; de même, aux fêtes de la gerbe, tout le monde savait qu'Osiris ne mourait pas avec le blé moissonné; le *vieux* dieu de la végétation allait renaître avec le blé nouveau, au prochain printemps.

Toutefois, à certaines dates, le peuple participait à des cérémonies moins secrètes, telles que l'érection du Dad et la fête Sed.

La première est représentée dans un tombeau thébain du règne d'Aménophis (XVIIIe dynastie). Le dieu de Busiris a souvent comme fétiche le Dad, pilier à quadruple chapiteau, figurant probablement quatre colonnes vues l'une derrière l'autre, selon les règles de la perspective égyptienne, ou peut-être un tronc d'arbre ébranché et stylisé. Ce pilier est surmonté parfois d'un chef couronné, muni d'yeux et de bras qui tiennent les sceptres canoniques. Couché à terre, il signifiait qu'Osiris gisait mort; relevé et redressé il symbolisait la résurrection du dieu. Aussi dans l'épisode décrit, — la fête de « redresser le Dad », — voyons-nous le roi lui-même tirer sur les câbles pour relever le fétiche en présence de la reine, de la cour. Les légendes attestent que ce pilier n'est autre que le dieu mort, Sokaris-Osiris. Au-dessous des prêtres et du roi, les habitants de Bouto (ancien royaume d'Osiris), dansent, gesticulent, luttent, échangent des coups de poing. « A Busiris, dit Hérodote[1], lors de la fête d'Isis, on voit, après le sacrifice, se frapper tous les hommes ainsi que toutes les femmes, en nombre prodigieux. »

Nous voilà donc en présence de jeux scéniques illustrant un mystère. Les lutteurs sont les partisans d'Osiris et ceux de Seth, et leurs gestes sont expliqués par le texte. L'un des personnages crie : « J'ai saisi Horus » ; un autre : « Que ta main tienne ferme » ; un autre : « Frappe! ». Enfin, quatre troupeaux de bœufs et d'ânes font quatre fois le tour du mur de la ville, à titre d'animaux d'Osiris et de Seth. Peut-être la fête se terminait-elle par la mise à mort des ânes, qui est rituelle dans des fêtes analogues[2]. Voilà une ville entière, toute

1. Hérodote, *Histoire*, II, 61.

2. Brugsch, *Thesaurus*, p. 1190.

bouleversée, bêtes et gens, par la réalisation d'une scène du mythe osirien.

La victoire d'Osiris, de l'Être-Bon, se proclamait encore à la fête Sed où l'on installait, dans un naos à deux sièges, une double effigie du dieu, en costume de roi de la Haute et de la Basse Égypte. Par devant le dieu nous voyons flotter sur un piquet, une peau d'animal typhonien. C'est la *nébride*, qui sert d'enveloppe (*out*) au dieu Anubis, appelé à cause de cela *Am-out*, « celui qui est dans Out ». Anubis s'affuble de cette peau pour des rites que je commenterai plus loin. Lui, et un prêtre revêtu d'une peau de panthère, l'*Anmoutef*, font exécuter au dieu triomphant divers rites que les rois d'Égypte imitaient lors de jubilés appelés « fêtes de la queue », que j'expliquerai aussi. Enfin, l'érection de deux obélisques attestait, par un symbolisme comparable à celui du Dad redressé, la stabilité du dieu vainqueur.

Au cours de ces drames, mimés avec le concours du populaire, s'intercalaient certaines cérémonies « secrètes », que tout mystère comprend par définition. Tout ce qui se célébrait à ciel ouvert et en public n'était qu'un moyen de populariser les péripéties de la vie d'Osiris, sa mort, sa passion, son triomphe. Quant aux rites qui provoquaient infailliblement la résurrection du dieu, ils ne s'exécutaient qu'à l'intérieur du sanctuaire, dans des locaux fort réduits, par les soins de prêtres spéciaux et de quelques laïques, Ceux-ci, instruits des choses divines, initiés, se disent « chefs du secret », ou du « mystère », à l'exemple du « chef » par excellence, Anubis, inventeur des rites de la momification et de la résurrection. Dans ces chambres ou chapelles interdites aux profanes, les bas-reliefs nous ont gardé ces rites, que Jamblique appelle « les choses secrètes d'Abydos ».

La momie d'Osiris est étendue sur un lit parmi des accessoires, couronnes, vases à libations, cassolettes pour les fumigations; tout autour, les prêtres portant les masques et jouant les rôles de la famille osirienne; à côté de ces prêtres acteurs et des déesses pleureuses, des prêtres récitants : l'officiant, qui dit les textes, le servant, qui fait les libations, les fumigations et qui manie les instruments magiques; le prophète, qui participe aux libations ; le voyant, admis à voir le

dieu. Les textes insistent sur le fait qu'il y a une « garde », une faction montée pendant les douze heures du jour et les douze heures de la nuit par les divinités. Celles-ci « ont partagé le jour et la nuit en heures », et l'une d'entre elles « prend la garde » chaque heure du jour et de la nuit. Pendant que le dieu de service surveille l'entrée possible des ennemis d'Osiris, les autres exécutent les divers rites suivants.

Le mystère osirien comprend vingt-quatre scènes, de la première heure de la nuit (six heures du soir) à la dernière heure du jour (cinq-six heures du soir [1]). Il progresse par étapes vers la résurrection du dieu, progression peu sensible parce que chaque heure est traitée scéniquement comme un petit drame complet : mort du dieu, triomphe, résurrection, déclin progressif qui ramène le dieu à sa détresse première. Les rites et formules de l'heure suivante tirent à nouveau Osiris de sa détresse, pour l'y plonger derechef à la fin de la scène. En groupant les actes et les paroles, j'aboutis à la description schématique qui suit :

Isis, Nephthys et les pleureuses se lamentent sur la détresse du dieu mort et annoncent l'arrivée de son fils Horus, de son frère Anubis, de son allié Thot, munis d'instruments magiques, qui vont le secourir. A six heures du soir, un récitant apporte un vase d'eau du Nil ; le Nil est l'écoulement de l'océan primordial, le Noun, où gisaient, avant la création, les germes de toutes choses. Par la vertu de la libation, Osiris renaît du Noun, comme en naquit Râ au jour de la création.

Après ces préliminaires, voici le Mystère de la reconstitution du corps. Le cadavre d'Osiris ayant été démembré par Seth, Isis et Nephthys avaient retrouvé et rassemblé les lambeaux divins. Aussi maintenant elles réunissent les membres séparés, assujettissent la tête du dieu sur le corps, et, par des embrassements et passes magnétiques, rappellent l'âme dans le cadavre reconstitué. Les dieux opèrent ensuite le Mystère du corps revivifié : Isis, « la grande magicienne » fait des onctions, touche les organes, en imitant les mouvements de chacun, afin de susciter le réveil des fonctions par le miracle de la magie sympathique.

Ces rites, qui opèrent la renaissance du cadavre osirien,

1. H. Junker, *Die Stundenwachen in den Osirismysterien.*

n'excluent point l'emploi d'autres pratiques. Ainsi, le Mystère de la renaissance végétale s'accomplit à la quatrième heure du jour : le corps d'Osiris est supposé « se réunir à la terre de Busiris » ; dans la terre, le dieu renaît avec la végétation annuelle. Le Mystère de la renaissance animale est également annoncé à Osiris en cette même heure : des victimes vont être sacrifiées ; leur peau, qui, suivant les rituels, est la peau de Seth l'adversaire, va servir de « berceau » à Osiris. Dans cette peau on fait passer la momie ; ou bien, le prêtre qui joue le rôle d'Anubis s'y « couche », en prenant l'attitude du fœtus dans la matrice. Les charmes de la magie imitative rendent efficace ce simulacre de gestation : quand Osiris, ou Anubis qui s'est substitué à lui, sortent de la peau, ils renaissent comme s'ils sortaient du sein maternel.

A midi, Osiris est ressuscité. Pendant les six dernières heures du jour, les dieux de garde l'adorent et lui disent : « Éveille-toi en paix, tu es *mâkhroou* ».

Cette dernière épithète revient comme un refrain au milieu de chaque heure et résume le privilège miraculeux des êtres divinisés par les rites. Leur voix, dans leur bouche, a un pouvoir créateur ; elle est le Verbe du dieu démiurge. Le dieu a-t-il quelque désir ? Il en nomme l'objet qui se réalise aussitôt. Le dieu a-t-il faim, a-t-il soif ? Surgissent à sa voix mets et liquides variés sur la table d'offrandes. Veut-il repousser un ennemi ? Il profère la menace et l'ennemi est anéanti. Grâce à ces deux miracles permanents de la voix créatrice et de la voix productrice d'offrandes, le dieu peut désormais séjourner en paix dans son naos. Peut-être lui reste-t-il une dernière terreur : celle de mourir une seconde fois, si Seth renouvelle ses attaques. La résurrection d'Osiris est vraiment précaire ! Mais le culte se charge d'écarter toute appréhension en renouvelant chaque jour sur l'autel le mystère du sacrifice et du salut.



Or, ces mystères ne devaient-ils conférer l'immortalité qu'à un Dieu ? Isis ne les avait-elle pas institués pour servir de leçon

à l'humanité opprimée par l'épouvante de la mort? Tout défunt pourrait revivre si on exécutait pour lui les rites qui avaient sauvé Osiris, et, en effet, la présence dans les nécropoles historiques de cadavres mis en morceaux prouve qu'on ne recula pas devant la répétition exacte du mythe osirien. Par la suite, il parut suffisant de réciter les formules qui assimilaient le défunt à Osiris démembré et reconstitué; on se borna à faire une momie, c'est-à-dire à embaumer et transjormer le cadavre à l'image du dieu, momifié par la science d'Anubis. Des prêtres remplacèrent la famille du défunt pour les cérémonies du rituel qui avait ressuscité Osiris : purifications qui lavent du péché; ouverture de la bouche et des yeux, qui rend à la momie la vie physique et intellectuelle; renaissance animale et végétale qui, de la dépouille mortelle, fait sortir un corps glorieux; appel de la voix créatrice et productrice d'offrandes. Le mort ainsi déifié s'appelle un Osiris et vivra à jamais.

Cette résurrection, les tombeaux la représentent par deux moyens : la renaissance végétale — que l'on figure quelquefois par un gazon verdoyant, taillé en silhouette d'Osiris, sur un cadre recouvert de terreau — et la renaissance animale, commentée par des sacrifices variés de victimes. Au début, et peut-être assez tard encore dans la période historique, on immolait réellement des victimes humaines. C'étaient le plus souvent des étrangers, des prisonniers de guerre : égorgés, ils payaient à la mort le tribut obligatoire et en rachetaient le défunt. Un premier adoucissement à ces sacrifices barbares fut la substitution aux victimes humaines de victimes animales : taureau, gazelle, oie, porc, identifiés à Seth. L'égorgement des animaux s'accompagnait toutefois d'un simulacre de sacrifice humain : on faisait passer un homme (ou un mannequin) dit « Tikanou », à travers la peau du taureau ou de la gazelle sacrifiés. Nous voyons ce Tikanou amené, puis couché sur un traîneau, en face d'une grande peau; plus loin, la peau, la cuisse et le cœur de la victime animale brûlent dans un trou, avec les cheveux du Tikanou, jetés là pour remplacer le personnage. Ainsi s'atténue la tradition du sacrifice humain. Mais Anubis avait imaginé, pour sauver Osiris, de faire servir la victime à une autre fin. Les rituels déclarent : « Il a passé pur par la peau-berceau,

pour le compte d'Osiris. » Le Tikanou répète donc le geste d'Anubis; pendant qu'il est « couché » sous la peau de la victime, sa silhouette dessine la position qu'a le fœtus à terme dans la matrice. Après cette gestation simulée, au sortir de la peau, le Tikanou revient à la lumière, comme l'enfant qui naît; par conséquent, le mort, pour qui se fait le rite, renaît lui-même automatiquement[1].

Ce rite complexe s'est ensuite simplifié. La victime animale subsista seule sans le simulacre humain; la peau de bête fut remplacée par un symbole, le linceul, et le Tikanou par un prêtre, le « Sam », qui « se couche », replié comme un fœtus, et qu'on voit sortir du linceul, ramenant avec lui l'ombre, c'est-à-dire l'âme récupérée du défunt. Sortent à leur suite des symboles divers : sauterelles, mantes religieuses, abeilles, qui signifient que la peau-linceul a été féconde, et que d'elle s'échappe la vie[2].



Ces mystères, institués pour la résurrection d'Osiris et des morts, ne furent-ils jamais célébrés pour des vivants? Ne pouvait-on en tirer un bénéfice terrestre ou une garantie de vie future? La réponse n'est pas aisée à fournir, faute de textes explicites. Pourtant, il y a au moins un homme sur terre qui s'applique à lui-même les rites osiriens et qui, par leur vertu, devient dieu : c'est le roi d'Égypte, Pharaon.

Pharaon, en sa qualité de fils des dieux et prêtre de tous les temples, possède, dès son avènement, la pureté rituelle et la divinité; il passe par la mort osirienne et subit la consécration qui le divinise. Il incarne alors aux yeux de son peuple l'être en état de grâce qui vit tel qu'un dieu; il est, au milieu des mortels, une source éternellement revivifiante, car il détient le fluide de vie et tout pouvoir magique. Or les Égyptiens

1. Les rites du *tikanou* sont figurés dans les tombeaux thébains de Rekhmarâ, Menna, Nebamon, Montouherkhepshef, et dans celui de Paheri, à El Kab. La scène de la renaissance par la peau est aussi figurée sur la stèle C 15 du Louvre.

2. Tombeau de Séti Ier; Cf. pyramide de Pépi II, l. 159.

redoutaient, comme d'autres peuples primitifs[1], que cette force divine s'épuisât à la longue dans le corps du roi. Il fallut donc renouveler au Pharaon sa vie surnaturelle, en même temps que sa dignité royale, par les mystères d'un jubilé, qui s'appelle la fête *Sed*.

La fête *Sed* signifie « fête de la queue[2] ». Sans doute, le roi porte, attachée à son pagne, une queue postiche; mais nous ne voyons pas que les rites de la fête Sed attribuent une importance particulière à cette pièce du costume. Nous devons nous demander si *sed* n'a pas un autre sens. Ce mot *sed*, « queue », est parfois remplacé par le mot *seshed*, « bandeau, enveloppe », et ces deux mots sont à raprocher d'un autre, *shed*, dont le sens premier est « peau ». Le jubilé était-il donc une fête de la renaissance par la peau? Plusieurs faits semblent le confirmer. Le prêtre qui exécute les rites, par lesquels le roi vivant devient un Osiris, porte toujours une peau de panthère. Son nom, « Anmoutef », a pris, par jeu de mots[3], le sens de « la peau est sa mère ». Son rôle serait donc de mimer la renaissance du roi en passant, au profit de celui-ci, dans une peau, ainsi qu'Anubis l'avait fait pour Osiris. Le dieu Anubis figure précisément dans le cortège de la fête Sed avec un accessoire singulier. Sur un pavois, le dieu-chien est debout, devant une sorte d'enveloppe en forme de niche, gardée par la vipère Uraeus. Les textes disent de cette enveloppe : « on passe sur elle pour aller au ciel[4] ». Son nom « shedshed » ou « seshed » est apparenté au nom même de la fête « Sed » ou « Seshed » et vient, semble-t-il, de la même racine « peau ». L'enveloppe me paraît être une étoffe repliée, jouant le même rôle que le linceul dans les rites déjà décrits, c'est-à-dire remplaçant la peau. L'enseigne divine représenterait donc Anubis, au moment où le dieu va exécuter le rite qui assurera la renaissance du roi.

1. Voir *Carnavals anciens*, *Revue de Paris*, 1er mai 1911.

2. Ici je touche à un sujet obscur où mes recherches n'ont éclairé encore que quelques points.

3. Le sens premier de ce nom, d'après la forme « Ankenmout » ferait allusion à une peau de cynocéphale ; le nom a passé par la forme « Anmoutek » avant de se fixer dans « Anmoutef ».

4. *Pyramide de Téta*, l. 29.

A côté du dieu-chien, on porte sur un pavois un objet jusqu'ici indéterminé, où je reconnais avec certitude la peau gonflée sous laquelle était couché le Tikanou. L'officiant qui joue ce rôle présente, dans son attitude stylisée, exactement la silhouette de l'embryon humain à terme, encore enveloppé dans la matrice. Le nom de l'objet *souten khen*, « peau du roi[1] », permet d'affirmer que c'était la représentation de la peau, grâce à laquelle le roi était censé renaître.

Le jubilé royal serait donc un mystère de la peau (shed) « qui renouvelait la naissance du roi[2] ». Si on l'a désigné par les termes « seshed » bandeau et « sed » queue, c'est par une métonymie fréquente du langage, exprimant le tout par la partie. De même, la queue portée par le roi ne semble qu'un abrégé de la peau tout entière qu'il revêtait primitivement, au jour où l'on célébrait sa renaissance pour une période d'années.



Cette interprétation nouvelle d'un des « Mystères » de la fête Sed causera peut-être quelque surprise. A qui ne suffirait pas le témoignage des monuments égyptiens, je rappelerai des scènes semblables, mais commentées par des textes formels, dans les rituels védiques.

La dikŝa indienne est une cérémonie analogue à la renaissance par la peau, telle que je l'ai montrée en Égypte. Dans les deux cas, il s'agit de diviniser un homme pour qui se fait le sacrifice et de le faire renaître à une vie nouvelle. Ici, on élève un hangar particulier pour le sacrifiant qui fait la dikŝa et on lui passe une peau d'antilope noire. Un texte des Brâhmanas expose les principaux rites de la dikŝa avec leur interprétation. J'emprunte au beau livre de Sylvain Lévi[3] les citations qui suivent :

1. Ed. Naville, *Festival hall of Osorkon II*, pl. IX. Pour toutes justifications de détail, et les figures, je renvoie à l'article que je consacrerai à ce sujet dans le tome XXXVI de la Bibliothèque de vulgarisation du Musée Guimet.

2. Épithète des Pharaons; « celui qui renouvelle les naissances ».

3. *La doctrine du Sacrifice dans les Brâhmanas*, p. 103.

« Les prêtres transforment en embryon celui à qui ils donnent la dikŝa. Ils l'aspergent avec de l'eau; l'eau, c'est la semence virile... : ils le font entrer dans le hangar spécial; c'est la matrice de qui fait la dikŝa; ils le recouvrent d'un vêtement; le vêtement, c'est l'amnios. On met par-dessus une peau d'antilope noire; le chorion est en effet par-dessus l'amnios[1]. Il a les poings fermés : en effet l'embryon a les poings fermés tant qu'il est dans le sein de la mère; l'enfant a les poings fermés quand il naît... Il dépouille la peau d'antilope pour entrer dans le bain; c'est parce que les embryons viennent au monde dépouillés du chorion. Il garde son vêtement pour y entrer, et c'est parce que l'enfant naît avec l'amnios sur lui. » — « En somme, la dikŝa est une seconde naissance, une régénération qui fait de l'homme un dieu. L'homme ne naît qu'en partie, c'est par le sacrifice qu'il est véritablement mis au monde. »

Le mécanisme de la renaissance n'est-il pas le même dans les mystères osiriens, particulièrement dans la fête Sed où il s'agit de « renouveler la vie » ou « la naissance » du roi vivant? Purifications par l'eau de vie, onctions de fards, passage par la peau, érection d'un édifice dit « pavillon de la fête Sed », où ces rites étaient célébrés, tous ces faits s'éclairent et prennent une signification décisive par la comparaison avec les rites hindous. Notons encore que si le hangar de la dikŝa est appelé « matrice » de l'initié, en égyptien les mots *shed* et *out* (la peau d'Anubis) ont aussi le sens « utérus ». Ainsi devient intelligible l'usage de mots désignant la peau[2] et la matrice, et d'objets simulant la forme du fœtus à terme, dans les fêtes célébrées pour les initiés du culte osirien.

Ce renouvellement de vie que les rois d'Égypte recevaient des Mystères osiriens, était-ce le privilège exclusif du Pharaon, fils des dieux? Les autres hommes, leurs sujets, devaient-ils attendre jusqu'à la mort pour subir ces rites qui assuraient la renaissance; ne pouvaient-ils jamais y être admis de leur vivant? Les textes sont d'autant plus discrets que ce

1. L'amnios et le chorion sont deux membranes qui entourent le fœtus.

2. L'hiéroglyphe *mes* qui signifie « naître, enfanter » représente trois peaux de bête; une amulette en forme de *mes* était déposée dans les tombeaux, comme instrument de renaissance pour le défunt.

sujet est un « mystère ». Toutefois je tiens pour bonne l'interprétation que Lefébure a proposée d'une stèle de la XIIe dynastie où un favori du roi affirme avoir connu de son vivant le mystère de la renaissance par la peau : « Je suis sorti sur les peaux « meska-ou », pour moi-même, à cause de la grande faveur que Sa Majesté me témoignait[1]. » Cette initiation était donc rarement accordée à un homme vivant ; mais était-elle complète ; y avait-il des degrés dans l'initiation? Aucun texte jusqu'ici ne nous renseigne avec certitude. Peut-être doit-on considérer comme des « initiés du dernier degré » ces hommes, assez peu nombreux, qui se vantent dans leurs épitaphes d'être « un *khou* parfait, muni, qui connaît les formules », ou « qui connaît toute la magie secrète de la Cour ». Si ceux-là étaient initiés par le roi dès leur vivant, les autres ne devenaient « *khou* parfaits » qu'après la mort, au moment où les rites funéraires faisaient d'eux des Osiris. Il n'est pas prouvé non plus que tous ceux qui aspirent à l'état de « béatitude auprès d'Osiris », et qui portant l'insigne[2] des *Amakhou*, aient été initiés dès leur vivant. Du moins, étaient-ils justifiés à croire qu'ils renaîtraient divinement après leur vie terrestre.



Le mystère osirien n'est donc en son fond qu'un drame de la résurrection, un ensemble de rites magiques pour régénérer l'homme, lui assurer des renaissances successives ou une survivance « à jamais éternelle ». Hommes et dieux, l'univers est soumis à la fatalité de la mort, mais si celle-ci est inéluctable, elle n'est pas définitive. Déjouer la mort, conjurer l'anéantissement final! L'homme n'admet pas qu'il soit né pour une durée éphémère, et le plus cruel des maux que lui réserve son existence, c'est d'en apercevoir le terme et la fin. C'est par une aberration de l'instinct primitif que le philosophe des civilisations fatiguées a plus tard maudit le jour où il est né. A

1. Stèle 40 de Munich, commentée par Crum et Lefébure dans les *Proceedings of Society of biblical Archaelogy*, XVI, p. 131.

2. C'était aussi une bandelette ou une ceinture avec queue, dont on disait qu'elle ceignait le dos d'Osiris ; j'y vois encore une allusion aux rites de la peau. Peut-être faut-il rapprocher de cet insigne de *l'Amakhou* la « ceinture d'herbe » des initiés hindous. (Frazer, *Rameau d'or*, II, p. 533.)

l'aube de l'histoire, nous voyons l'homme possédé d'une frénésie de vivre, s'efforçant d'organiser sa religion et ses coutumes en vue d'abolir la barrière entre la vie et le néant, de persister à travers le temps, et même à travers sa propre matière, de dégager au moins de son corps destructible, soit un double, soit une âme incorruptible pour ne pas périr tout entier!

A cet effet, beaucoup de peuples ont imaginé des rites magiques, plus tard épurés jusqu'au symbole, pour provoquer la renaissance. Ces mystères de la renaissance sont encore aujourd'hui pratiqués par des tribus sauvages, spécialement celles qui s'adonnent au totémisme, et constituent une opération magique. Quand vient l'âge de la puberté, l'adolescent se fait initier à certains rites pour faire sortir l'âme de son corps et la transférer dans son totem : « L'adolescent meurt en tant qu'homme, mais il ressuscite en tant qu'animal[1] ». La foi en ce simulacre de mort suivie de renaissance s'est perpétuée dans les civilisations plus avancées[2]. Nous avons vu par ailleurs que les Mystères mithriaques et les Mystères d'Isis[3] imposaient à l'initié une mise à mort apparente; tous ces rites d'initiation semblent avoir ce point de départ commun : faire du drame de la mort une épreuve d'initiation à une vie nouvelle, soit temporaire et renouvelable, soit acquise pour toujours.

Rattacher les rites égyptiens à une tradition commune à tous les peuples, c'est les diminuer peut-être en singularité, mais c'est les interpréter avec plus de certitude. Si le Mystère égyptien cèle encore beaucoup de secrets, du moins ai-je pu établir qu'il s'inspire de la mystique primitive et repose sur ce sentiment : vivre est le plus grand bien, mourir la pire détresse; il faut que la flamme de vie ne s'éteigne plus et que, ranimée par des procédés magiques, elle puisse braver le temps à jamais.

ALEXANDRE MORET

1. J. Frazer, *Le Rameau d'or*, II, p. 533; cf. p. 563.

2. « Suivant les injonctions des textes révélés, l'homme naît une première fois de sa mère naturelle; il naît une seconde fois quand on attache autour de son corps la ceinture d'herbe de Munga; il naît une troisième fois lorsqu'il est initié aux rites d'un sacrifice Srauta. » (Manou, cité par Frazer.)

3. *Revue de Paris*, 1er janvier 1911.

L'AVIATION ET LE PUBLIC

AU XVIIIE SIÈCLE

De 1781 à 1785, une série d'expériences retentissantes permit aux hommes de croire qu'ils avaient conquis le « royaume de l'air ». On vivait dans l'attente fiévreuse de la découverte décisive : « C'étoit avec raison, Monsieur, écrivait à la date du 29 août 1781 l'auteur de la *Correspondance secrète*, c'étoit avec raison que je vantois dernièrement la sagacité et le génie inventif qui caractérisent ce siècle ; mais je ne rendois pas justice à l'intrépidité de nos faiseurs de découvertes en disant que l'exemple de M. de Bacqueville les avoit dégoûtés d'essayer une promenade à travers les airs, et je faisois tort à leurs talents en doutant qu'ils pussent suivre le vol de l'hirondelle. On nous annonce aujourd'hui bien autre chose que l'art de tomber d'un endroit fort élevé assez doucement pour ne se faire aucun mal ; il s'agit de se trouver au milieu de l'air et de ne point tomber du tout, de naviguer dans cet élément comme sur un fleuve paisible. » Ici l'épistolier passait à la description du vaisseau volant bâti par François Blanchard, des Andelys, et l'on remarquera qu'il s'agissait non d'un ballon, mais d'un aéroplane véritable, analogue de forme et de matière à ceux qu'on construit aujourd'hui :

M. Blanchard, déjà connu par des découvertes singulières en méchanique et particulièrement par l'invention d'une machine qui

élève l'eau au sommet des plus hautes montagnes, décrit ainsi un navire aérien qu'il s'occupe de construire : sur un pied en forme de croix est posé un petit navire de quatre pieds de long sur deux de large, très solide, quoique construit avec de minces baguettes; aux deux côtés du vaisseau s'élèvent deux montans de six à sept pieds de haut, qui soutiennent quatre ailes de chacune dix pieds de long, lesquels forment ensemble un parasol qui a vingt pieds de diamètre et conséquemment plus de soixante pieds de circonférence. Ces quatre ailes se meuvent avec une facilité surprenante. La machine, quoique très volumineuse, peut facilement se soulever par deux hommes. Elle est actuellement portée à sa perfection; il ne reste plus que sa tenture à faire poser, que je désire mettre en taffetas; c'est ce que je ferai à ma possibilité; et, d'après cela, on me verra m'enlever facilement à la hauteur qu'il me plaira, faire un chemin immense en très peu de temps, descendre où je voudrai, même sur l'eau, car mon navire en est susceptible...

La machine en question était donc un « hydroplane » autant qu'un « aéroplane » et, comme dans nos appareils actuels, la « surface portante » était composée d'étoffe montée sur cadre robuste, mince et léger.

Blanchard avait prévu jusqu'aux moindres détails; il avait songé, par exemple, à protéger sa respiration contre la rapidité de la course : « On me verra fendre l'air, dit-il, avec plus de vivacité que le corbeau, sans qu'il puisse m'intercepter la respiration, étant garanti par un masque aigu et d'une construction singulière... ». Il savait comment se conduire : « La boussole qui sera sur la proue de mon vaisseau, servira à diriger ma course que rien ne pourra arrêter, sinon la violence des vents contraires; mais *omne violentum non est durabile*. Il n'y aura donc que les ouragans et la force des vents contraires qui pourront m'arrêter dans ma course, car un calme parfait me sera tout à fait favorable, avantage que j'aurai sur les vaisseaux qui ne peuvent non plus voyager pendant ce temps que par un vent contraire. L'armée des Grecs qui brûloit d'aller faire la guerre à Priam, roi des Troyens, fut obligée de rester six mois de suite au port avec toute sa flotte, parce qu'ils avoient sans cesse des vents contraires. A la vérité, je n'irai pas si vite par un vent contraire, mais encore j'irai beaucoup plus vite qu'un vaisseau qui a le bon vent. J'espère en donner la preuve physique dans peu. »

Blanchard avait d'ardents partisans qui, dans la louable intention de l'encourager, comme l'écrivait en plaisantant Métra le 26 octobre 1781, recherchaient « tous les exemples de curieux qui se sont ou cassé le cou, ou noyé, ou fracassé les membres en essayant de planer dans les airs à l'aide de bonnets, d'ailes, de châssis de taffetas ». Un « amateur éclairé » faisait imprimer à ses frais les plans de la machine d'un sieur Besnier qui, jadis, avait pu sans péril s'élancer dans les airs du haut d'une chaise, puis d'une table, puis d'une fenêtre, puis d'un grenier, pour passer enfin par-dessus les maisons du voisinage, et il exprimait des regrets touchants de ce que la dite machine n'eût point été munie d'une queue, « bien que la direction de cette queue auroit de grandes difficultés ». D'autres, au contraire, plaisantaient l' « homme-oiseau » ou le plaignaient. Parmi les quelques privilégiés qui avaient été admis dans le « hangar » de Blanchard « rue Taranne, faux-bourg Saint-Germain », les avis étaient partagés, ce qui, remarquait-on, était déjà en faveur de l'entreprise :

Les uns croient au succès de cette nouvelle navigation et rêvent déjà des flottes ou escadres aériennes. D'autres la regardent comme une extravagance et plaignent cet homme, d'ailleurs fort ingénieux, de s'être si opiniâtrément attaché à un travail qui finira, selon eux, par le tuer, lui casser bras ou jambes ou qui du moins le couvrira d'un éternel ridicule. Ceux qui ne connoissent M. Blanchard et sa machine que par la voix publique sont tous de cette dernière opinion. Quelques physiciens éclairés dans la méchanique pratique attendent prudemment l'épreuve et pensent qu'il seroit téméraire de prononcer sur l'impossibilité du succès...[1].

Ce succès, Blanchard ne l'avait point encore atteint quand arriva la nouvelle des résultats merveilleux obtenus par Étienne et Joseph-Michel Montgolfier, à Avignon, puis à Annonay, le 5 juin 1783, lors de l'assemblée des États particuliers du Vivarais. Étienne, mandé à Paris, rendit compte des essais à l'Académie royale des Sciences, qui l'inscrivit, le 20 août, ainsi que son frère, sur la liste de ses correspondants ; le 27 août, au Champ de Mars, il lançait son « globe à air chaud » devant une foule innombrable, et ce fut aussitôt dans tout Paris, dans toute la France, un mouvement d'indescriptible

1. *Correspondance secrète*, XII, 392 sq.

enthousiasme ; Étienne reçut de Louis XVI le cordon de Saint-Michel ; on expédia à son père des lettres de noblesse ; son frère Joseph reçut 40 000 livres et une pension. Les expériences se multipliaient : à Versailles, le 16 septembre, devant le roi, la reine et toute la cour : à Lyon où Étienne lançait un globe de 126 pieds de hauteur sur 102 de diamètre. On n'avait d'abord osé placer dans la « nacelle » que des animaux, moutons, poules ou canards ; des hommes s'enhardirent enfin jusqu'à quitter le sol : Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlande planèrent sur Paris le 21 novembre 1783 et traversèrent la Seine ; Charles, dans un globe gonflé d'hydrogène, allait de Paris en Picardie le 1er décembre, et l'année suivante Blanchard traversait la Manche, de Douvres à Calais.

L'invention nouvelle semblait progresser à pas de géant. On vit alors éclore toute une littérature de probabilités, d'hypothèses, infiniment amusante et actuelle pour nous qui venons de vivre des heures analogues. Dans les brochures, les pamphlets, les articles, les pièces de vers que les Français du XVIIIe siècle consacrèrent aux premiers « pionniers de l'air », comme dans notre littérature sportive d'aujourd'hui, nous retrouvons la même « gloire » et les mêmes craintes, le même espoir et les mêmes regrets : les sujets du roi très chrétien s'applaudissent tout comme les citoyens de la troisième République de voir la France à la tête des nations ; comme eux, ils comptent les avantages militaires ou pacifiques, commerciaux ou moraux de la navigation aérienne, les inconvénients qu'elle ne manquera pas de présenter, les remèdes qu'on peut apporter à ces inconvénients, et, comme eux, ils déplorent le risque et les morts. Les journaux sont remplis des gestes des « inventeurs » : l'*Année littéraire*, le *Journal de Bouillon* ou *Gazette des Gazettes*, le *Mercure*, les *Annales politiques*, etc., ne tarissent pas sur leur compte ; L.-G. Gérard compose en 1784 un *Essai sur l'art du vol aérien* avec figures (prix 36 sols, broché) que l'on court acheter soit « Au Temple du goût » chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, soit chez Brunet, rue de Marivaux, vis-à-vis la Comédie Italienne ; le sieur David Bourgeois lui répond dans ses *Recherches sur l'art de voler*[1]... ;

1. *Recherches sur l'art de voler, depuis la plus haute antiquité jusqu'à ce jour*, pour servir de supplément à la description des expériences aéro-

« Monsieur Sens-froid » et « Monsieur Tout-de-feu » se prennent aux cheveux dans l'*Année littéraire*, tandis que l'abbé Jeannet et l'abbé Jouffreau, vicaire de Saint-Hilaire près Moissac-en-Quercy, accordent leurs lyres pour chanter les nouveaux Icares, et que M. Arnaud de Saint-Maurice met en vente à Paris, chez Cussac, libraire rue du Vieux-Colombier, chez Samson sous la colonnade du Louvre et chez les « marchands de nouveautés », *L'observatoire volant et le triomphe héroïque de la navigation aérienne et des vesicatoires amusans et célestes*, poème en quatre chants avec des notes historiques sur cette belle découverte. Le théâtre s'en mêle; la Comédie Italienne reprend le 19 octobre 1783 un drame en quatre actes de M. de Cailhava, *le Cabriolet volant ou Arlequin-Mahomet*[1]. Un homme veut aussi dire son mot sur le grand problème que la vie a déçu jusque-là. C'est un docteur en médecine de l'Université de Saint-André d'Écosse, médecin des gardes du corps de Mgr le comte d'Artois. Fils de Jean Mara (*sic*) et de Louise Cabrol de Genève, il est né, dit-il lui-même, « avec une âme sensible, une imagination de feu, un caractère bouillant, franc, tenace, un esprit droit, un cœur ouvert à toutes les passions exaltées et surtout à l'amour de la gloire »; jamais il n'a rien fait « pour altérer ou détruire ces dons de la nature », il a « tout fait », au contraire, pour les cultiver; dans sa jeunesse, « la seule passion qui dévorait son âme était l'amour de la gloire[2] » : quoi de plus naturel dès lors que ce

statiques de M. Faujas de Saint-Fond, par M. David Bourgeois, à Paris, chez Cuchet, rue et hôtel Serpente, brochure de 140 pages, prix 36 sols. L'ouvrage porte cet épigraphe :

Huccine mortalis progressa potentia curæ?

1. Voici le scenario de ce drame : Un méchanicien fait présent à Arlequin d'un cabriolet volant dont il se sert pour échapper à la poursuite de ses créanciers. Arrivé dans un pays étranger, il apprend qu'une princesse ayant refusé d'épouser un roi qui demandoit sa main s'est enfermée dans une tour pour se soustraire à la fureur de l'amant dédaigné qui vient la chercher à main armée. Arlequin prend le costume de Mahomet, entre dans la tour avec sa machine, s'y annonce comme le prophète, est révéré, adoré et finit par tuer le prince assiégeant en lui cassant la tête.

2. Cf. *Journal de la République française*, par Marat, l'Ami du peuple, député à la Convention Nationale, numéro du 14 janvier 1793. — Marat dit encore dans cet article : « ... Dès mon bas âge j'ai été dévoré de l'amour de la gloire, passion qui changea souvent d'objet dans les diverses périodes de ma vie, mais qui ne m'a jamais quitté un instant. A cinq ans, j'aurais

médecin-physicien, amoureux de tout ce qui parle haut et clair à son imagination, et passionné déjà d'optique et d'électricité [1], se prenne d'un goût avide pour la « navigation aérienne » et cherche comme tant d'autres à prédire l'avenir que la découverte réserve? — Il s'y essaye dans la série des *Lettres de l'Observateur Bon-Sens à M. de M*** sur la fatale catastrophe des infortunés Pilâtre de Rozier et Romain, les aéronautes et l'aérostation.*



Les uns croyaient avoir tout à craindre, les autres tout à espérer de l'invention nouvelle. Marat dans une lettre datée du 24 juin 1785, résume ces espoirs et ces craintes.

Les Français n'osaient croire, écrit-il, aux aventures merveilleuses qu'on leur contait; « mais quelle fut leur admiration en voyant des hommes intrépides, emportés sur cette frêle machine, planer dans les plaines éthérées, au-dessus des montagnes, des fleuves, des mers, et, comme l'aigle superbe, envahir l'empire d'Éole! Dès ce moment, les têtes furent tournées. Également livrées au feu d'une imagination en délire, elles se divisèrent en deux classes, dont l'une sembloit tout espérer, et l'autre sembloit tout craindre. Désormais, on n'alloit voir régner sur la terre que désordre, trouble et confusion. Rien ne pourroit bientôt se dérober à l'audace des mortels entreprenans. Plus de barrières contre les entreprises des voleurs et des contrebandiers; plus d'asyle assuré pour la beauté indigente et vertueuse; plus de ressources contre les incendiaires; déjà l'avare trembloit pour ses trésors, et les mères vigilantes redoutoient de voir leurs filles donner des rendez-vous, au-dessus des nuages, à quelqu'amant chéri... »

voulu être maître d'école, à quinze professeur, auteur à dix-huit, génie créateur à vingt, comme j'ambitionne aujourd'hui de m'immoler pour la patrie... »

1. Il envoie à l'Académie des sciences, le 17 novembre 1779, un mémoire intitulé *Découvertes de M. Marat sur le feu, l'électricité et la lumière*, puis il publie : en 1780, ses *Recherches physiques sur le feu*; en 1782, ses *Recherches physiques sur l'électricité*; en 1783, ses *Recherches sur l'électricité médicale*; en 1784, ses *Notions élémentaires d'optique*.

D'autres, au contraire, ne voulaient voir que l'éclat de la découverte et la grandeur de l'homme maître de l'espace, et le bon vicaire de Saint-Hilaire près Moissac-en-Quercy, l'abbé Jouffreau, s'écriait, à propos d'un « hardi pilote de l'air » :

> ... sur des ailes inconnues
> Je l'aperçois du sein des nues
> Voler jusqu'au Palais du Jour;
> A la splendeur qui l'environne,
> Ne semble-t-il pas voir le trône
> Du roi de la céleste cour?
>
> Quoi! déjà vers ces lieux terribles
> Jusqu'à ce jour inaccessibles
> Il guide son vol radieux!
> Du milieu d'un brillant nuage,
> Il voit la France rendre hommage
> A ses talens ingénieux.

Tous cependant, partisans ou adversaires de la navigation aérienne, s'entendaient pour reconnaître à la France la gloire de la priorité d'invention et. comme l'imprimait un rédacteur de l'*Année littéraire*[1], « en attendant que ces projets séduisants puissent se réaliser. les François pourront au moins dire sans crainte d'être démentis : *nullius ante trita pede*[1] ».

A maintes reprises les auteurs insistent sur ce fait que l'invention nouvelle grandit la gloire de la France : « De quel droit osez-vous fronder ce qui transporte, ce qui enchante votre nation, ce qui fait sa gloire et le désespoir de toutes les autres? » écrit au cours d'une ardente polémique l'un des correspondants de l'*Année littéraire*[2], et il ajoute un peu plus loin : « Vous n'espérez ni ne souhaitez de voir nos expériences perfectionnées ; c'est-à-dire, pour parler françois, que vous n'espérez pas, vous ne souhaitez pas que votre nation s'immortalise, que le genre humain s'exalte, que la société se dégage insensiblement du sol fangeux où elle est attachée depuis si longtemps[3]. »

Un autre correspondant proteste contre l'habitude déplo-

1. *Année littéraire*, t. VI, p. 355.
2. *Ibid.*, t. I, p. 338.
3. *Ibid.*, t. I, p. 342.

rable qu'ont les Français de se moquer d'eux-mêmes et de leurs actes les plus graves, les plus utiles ; il regrette que l'étranger nous juge souvent sur le mal que nous aimons à dire de nous-mêmes : « Par attachement pour la vraie gloire de notre nation, pour celle de la Science et de la Vérité, j'avoue que je m'impatiente de voir que souvent nous nous faisons tort à nous-mêmes en tournant en ridicule tout ce qui est bon et jusqu'au peu de vraies découvertes que nous faisons[1] », et il s'indigne contre les pince-sans-rire qui demandent quelle serrure garantira désormais les propriétés, quelle tour assurera nos richesses, — comme si les machines aériennes perçaient les murs à la manière d'une bombe! — quelle maréchaussée empêchera les meurtres. — comme s'il n'était pas plus aisé de tuer à terre qu'en l'air! — quelle force préservera nos villes, nos forts, nos flottes, de l'incendie et du bombardement! toutes paroles qui ne sont qu'extravagances qu'on eût dû dire d'une allumette, d'un pistolet ou d'une échelle (objets bien plus à craindre que le navire aérien): toutes paroles venant en droite ligne d'une « prétendue philosophie très outrée et très dangereuse, propre à rendre une nation pusillanime et insouciante... ».

Un anonyme enfin, à propos de la traversée de la Manche, caractérise assez habilement la gloire aérienne française : « Si on ne réussit point dans une entreprise aussi téméraire, disait-il, elle pourra servir du moins à peindre le génie de la Nation. Pétulant, audacieux et léger, le François, donnant carrière à son imagination, voudroit planer à son gré dans les airs, tandis que l'Anglois, penseur profond, réfléchi, méthodique marcheroit gravement au fond des mers... Mais je crains bien, Monsieur, qu'on n'applique au premier la fable de l'Astrologue... » Cet anonyme appartenait, on le voit, à cette catégorie de Français qui aiment à se « tourner d'eux-mêmes en ridicule[2] ».

1. *Année littéraire*, t. II, p. 275.

2. Un Anglais compose ce quatrain :

> Les Anglais, Nation trop fière,
> S'arrogent l'Empire des Mers,
> Les François, Nation légère,
> S'emparent de celui des airs.



Toutes les utilisations militaires de la machine volante ont été prévues par les gens du XVIIIe siècle.

Le sieur David Bourgeois résumait ainsi dans sa brochure les trois usages essentiels de la machine en temps de guerre[1] : « Une ville assiégée pourroit faire demander des secours ou apprendre ceux qu'on lui enverroit. — L'ensemble d'une position d'armée ennemie pourroit être saisi d'un coup d'œil, et un général faire plus sûrement ses dispositions pour l'attaque ou la défense. — Un général ayant annoncé à sa cour l'avantage qu'il remporteroit sur l'ennemi s'il pouvoit le combattre en recevroit promptement l'ordre de combattre ou de différer. »

Il prévoyait donc : la communication avec les villes assiégées, les reconnaissances au-dessus de l'ennemi, le transport des ordres, qui sont bien parmi les missions essentielles de nos aéroplanes. On prévoyait également l'emploi de l'aéroplane comme machine de guerre proprement dite. Cette strophe d'une chanson que l'on chantait sur l'air de *Il étoit une fille*... le prouve :

Sur mer comme sur terre
Nous allons dominer.
Rien ne pourra nous résister.
Nous lancerons la foudre
Où bon nous semblera
Par les moyens du gaz...

Il imagine toutes les modifications que les machines volantes eussent apportées aux grands événements de l'histoire :

1. David Bourgeois faisait précéder l'étude de ces avantages des « Réflexions préliminaires » suivantes : « Ce seroit sûrement une folie, sans la nouvelle invention de M. de Montgolfier, de s'occuper de l'avantage et du désavantage qui résulteroit de l'art de voler, s'il peut jamais avoir lieu autrement que par le Ballon aérostatique, car enfin, quoique j'aperçoive qu'il y a moyen de voler par les seules loix de la mécanique, je crois cependant qu'il y aura déjà quelque temps qu'on aura pu voler par le Ballon aérostatique avant que le moyen mécanique soit en vigueur. Il est vrai aussi que quand le moyen mécanique sera trouvé celui du Ballon ne sera plus que l'accessoire du premier parce qu'on aura toujours plus de confiance à la voiture volante mécanique, dont on connoîtra toutes les pièces et tous les effets, qu'à une voiture volante par voie chymique dont les effets varieront comme l'air qu'elle parcourra... »

« Alexandre, dit-il, n'aurait pas répandu des larmes au bord de la mer qui arrêtoit ses conquêtes; il se seroit élevé au plus haut des airs pour découvrir des terres nouvelles qui servissent d'aliment à son ambition... » Un guerrier enfermé dans une place, manquant de provisions, « frémissoit autrefois de rage et s'abandonnoit aux murmures »; aujourd'hui, « si vous eussiez joui de ces machines, illustres et immortels Saguntins[1], dignes amans de la liberté, votre sang n'auroit pas été répandu inutilement sur vos murs, et vos cendres augustes ne reprocheroient pas encore et à toujours à vos fiers aggresseurs leur énorme attentat! »

Marat. lui-même, transformé en stratège, écrivait. moitié plaisant moitié sérieux. dans sa lettre du 24 juin 1785 : « De quel prix ne serait-elle pas [l'invention nouvelle] pour un adroit négociateur, un habile général en remplaçant nos lourdes machines par des chars aussi légers que le vent! Dans leurs beaux transports certains Ballomanes faisoient des vastes plaines de l'air le théâtre de la guerre : plaçant à leur gré d'intrépides carabins sur les ailes d'un ballon, ils leur faisoient parcourir le globe pour épier le moment opportun de pouvoir surprendre une place ou de brûler une flotte : des armées nombreuses devoient camper au-dessus des nuages et s'y livrer bataille[2]. » Par contre, dans sa lettre du 25 juin, il écrivait ces lignes qui émeuvent profondément aujourd'hui que tant de jeunes hommes, officiers ou soldats, payent de leur vie la mise au point d'une arme redoutable : « Si jamais une expédition périlleuse peut être de saison, c'est sans doute lorsqu'elle est entreprise pour le bien de l'Humanité, le bonheur de l'État,

1. Lire *Sagontins*. L'auteur fait allusion au fameux siège de Sagonte, en Espagne, par Hannibal.

2. On lit dans la *Correspondance secrète*. à la date du 24 septembre 1783, la nouvelle suivante : « Messieurs les Anglois, toujours plaisans, nous font déjà faire avec cette invention des choses admirables. On lit dans un de leurs papiers que le roi de France a ordonné cinq mille ballons lesquels doivent porter chacun un grenadier bien armé et muni de vivres pour six mois et former une petite armée aérienne dont la destination est encore ignorée, mais qu'on suppose être pour Constantinople. Ils ajoutent que deux mille autres ballons les suivront de près chargés d'un train complet d'artillerie et d'artilleurs. »

A signaler encore à la date du 19 novembre cette phrase : « Le dédain que les Anglois affectent pour la découverte dont nous nous honorons caractérise bien l'implacable jalousie de cette nation à notre égard. »

le salut de la Patrie. Toujours l'estime publique sera le prix d'une noble audace, et qu'il est doux d'en recevoir des marques aux yeux d'une multitude enchantée ! Que si le succès ne couronnoit pas constamment l'entreprise, la vertu ne resteroit pas sans récompense : l'immortalité seroit le prix de ce généreux dévouement. Je ne sais, monsieur, si mon cœur me fait illusion, mais je crois qu'il est encore aujourd'hui des hommes à qui le destin des Décius fait envie. Quoique l'amour de la Patrie n'ait point parmi nous l'énergie qu'il avoit chez les Romains et chez les Grecs, combien de braves militaires s'immolent à leur devoir! et que de prodiges d'héroïsme l'honneur ne produit-il pas chaque jour dans nos armées!... »

La machine volante transporterait aussi les correspondances. « L'avantage qui paroit le plus considérable, dit David Bourgeois, c'est l'établissement d'une poste aérienne; peu d'heures suffiroient pour avoir des nouvelles qu'on est quatre ou cinq jours à attendre. » La tâche du gouvernement en seroit facilitée : « La cour pourroit être instruite en un moment des choses qui se passeroient sur les frontières du Royaume ; on lui donneroit avis, sur le champ, des inondations. des embrasements, des malheurs causés par les révolutions de la nature ou la méchanceté des hommes, et, par conséquent, elle pourroit faire donner des ordres prompts et bienfaisans pour la réparation de ces malheurs. Elle seroit pareillement instruite des grands événements comme de la naissance, du mariage, de la mort d'un grand prince, du gain d'une bataille, etc... »

M. Arnaud de Saint-Maurice. dans son « Observatoire volant et le triomphe héroïque de la navigation aérienne », célébrait en vers pompeux la gloire du premier facteur aérien : c'est toi, lui disait-il,

Qui perces l'Empirée. aussi prompt que l'éclair,
Et te ris savamment des écueils de l'air,
Qui viens tout récemment, en nouveau créateur,
Etablir dans le ciel une correspondance,...

Qui sais habilement découvrir le chemin
Qui conduit des enfers dans ce séjour divin,
Inventes des courriers sans chevaux et sans brides
Et pour quarante sols, montes chez les Atrides...

Cette machine enlèverait les voyageurs comme les lettres : « Ce seroit un moyen, dit Bourgeois, de se transporter promptement en des lieux où la présence est nécessaire et la rapidité de l'aller et du retour seroit telle que les affaires domestiques n'en souffriroient pas... Le voyageur infatigable qui, après avoir visité les nations policées, veut encore connaître les barbares, court souvent les plus graves dangers... » Grâce aux machines nouvelles, tous ces dangers disparaîtront : « Nouvel Abaris, il traversera par les airs les déserts de sables brûlans, les chaînes de montagnes inaccessibles, les forêts impénétrables et les torrens impraticables... » Déjà d'ingénieux auteurs traçaient des projets de « voyages circulaires » effectués à une allure folle ; au lieu d'aller en partie de plaisir à Saint-Cloud, à Passy, à Auteuil, on irait à Constantinople, à Christiania ou au Maroc. On irait passer son après-midi au Kamschatka, à Java ou en Chine [1] ; suivant la saison, on gagnerait tout aisément les pôles ou l'équateur ; on serait délivré des tracas des relais, des cahots, des chaises de poste et des cris du postillon ; plus de fouet, de grelots, de galops, de culbutes, mais on irait droit au port par la route moelleuse des airs. Le malade,

Par l'air en triomphe porté,

pourrait aller rapidement

Vers un atmosphère enchanté,
Sous des voiles impénétrables

1. L'auteur de la *Correspondance secrète* rapporte ce plaisant itinéraire proposé par un faiseur de brochures aux « voyageurs aériens paroissant déterminés à partir la semaine prochaine », et à parcourir le monde à la vitesse de 375 lieues à l'heure : « En partant de Paris à six heures du matin, la première poste seroit à Bude en Hongrie ; la seconde dans la petite Tartarie ; la troisième à Astracan, près de la mer Caspienne qu'on traverseroit pour rafraîchir ; à dix heures à Usbeck ; remontant en voiture à onze heures, on arriveroit à midi dans l'Asie, et, laissant Pékin, sur la droite, on pourroit s'approvisionner de paille et de laine dans la Tartarie chinoise, souper à neuf heures au cap Patience près du Kamschatka, d'où, continuant sa route, on rencontreroit les ports de l'Amérique Septentrionale, à une heure ; et, tout en dormant dans la tranquille gondole, on traverseroit le Canada ; en s'éveillant à huit heures, on s'éveilleroit à Terre-Neuve. Franchissant ensuite à sec la mer du Nord, on pourroit descendre à dix heures au port de Mada ; mais, afin de faire une bonne journée, on iroit dîner à Brest ou à Orléans, d'où l'on reviendrait entendre pour dessert ce que les amateurs débiteroient sur cette nouvelle manière de voyager. » *Correspondance secrète*, XV, 164.

et grâce à ce nouveau chemin

Jouir sans trouble et sans alarmes
D'un séjour où règnent les charmes
D'un ciel plus calme et plus serein.

Une grande ville comme Paris serait en droit d'attendre tous les avantages de l'invention nouvelle. Il est si difficile d'amener jusqu'à ses halles les marchandises périssables dont elle use. Grâce aux voitures volantes, chaque matin, le Parisien recevra « des denrées telles que la marée fraîche », et les gourmets tremblent d'aise au seul espoir d'une joie si rare. La marée fraîche à Paris, quel rêve pour des gens qui ont dû organiser tant bien que mal un service spécial de messageries des ports de la Manche à la capitale! Ne nous étonnons donc point que M. Tout-de-Feu, le sensible correspondant de l'*Année littéraire*, écrive ces lignes enthousiastes[1] :

Oui, le signal est donné, les Dédales vont se multiplier: l'air est traversé dans tous les sens par mille globes nouveaux: on se rencontre, on se salue dans les régions supérieures. Oui, l'air le plus pur, voilà désormais notre patrie : le Lapon, le Hotentot, le Mexicain, le Chinois, tous viendront nous visiter et, réciproquement, nous pourrons nous rendre chez eux; des pavillons variés, des banderolles élégantes annonceront par leurs couleurs et leurs découpures le pays des navigateurs. — Quel plaisir de voir tomber du ciel des ballots d'indiennes, des caisses de café, des ananas, des oranges!...

On objecte en vain « les tempêtes, les vents qui se croisent, les courants... Peut-être ces dangers seront-ils plus redoutables dans l'air que sur la mer; mais est-il vrai qu'il y soit plus difficile de les éviter parce qu'on ne pourra jetter l'ancre et abattre les voiles? Il n'y a certainement point de navigation où l'on puisse prendre terre plus facilement... » Et puis, comme le dit une chanson, certains voyageurs constitueront pour le navire volant une marchandise bien légère :

O si l'Académie
Peut un jour s'y loger,
Nul vaisseau, je parie
Ne sera si léger.
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça?

1. Cf. *Année littéraire*, t. I, p. 344.

Le cœur des filles aventureuses danse de joie; c'est la mort des vieux murs de couvents aux pierres moroses et serties de mousse; plus jamais on n'utilisera les échelles branlantes au cours d'escapades nocturnes, et l'on ne suivra plus, en silence, sous les arbres, jusqu'à la lente chaise de poste, l'ami très aimable. L'enlèvement ne sera plus un vain mot et c'est vraiment du ciel que viendra « l'aigle » qui ravira la « colombe tremblante » et amusée. Comme M. Marat a eu raison d'écrire que les « mères vigilantes redoutent de voir leurs filles donner des rendez-vous au-dessus des nuages à quelque amant chéri!... » Toute surveillance deviendra impossible; les voitures volantes

... seront les messagères
De nos jeunes Chloris, de nos douces bergères,

et, — le poète Arnaud de Saint-Maurice l'affirme — l'amour régnera sur le monde en vainqueur. Hélas! que d'illustres amants eussent vu leurs vœux comblés s'ils avaient connu les machines. « Quel bienfait pour Hero si Léandre eût pu diminuer ainsi ses travaux trop périlleux et funestes et lui être conservé. Quels transports Sapho n'auroit-elle pas éprouvés en atteignant Phaon dans sa poursuite pour au moins lui reprocher son infidélité[1]! » Et vous, chevalier, qui, pour votre malheur, parlâtes d'amour dans la cour de l'hôtellerie à mademoiselle Manon Lescaut, qui fûtes enchaîné par son air charmant de tristesse, la douceur de son regard, son esprit et son cœur, que n'eussiez-vous donné pour emporter loin du monde votre belle inconnue et vivre en un lieu secret et retiré des hommes votre rêve de félicité amoureuse?

Mais oublions la bagatelle; songeons aux bienfaits infinis que l'art nouveau va procurer à la science.

M. David Bourgeois indique, dans leur plus grand détail, tous ces avantages. Ce seront : pour la physique, « les expériences de l'air constatées, les pesanteurs, les couches, propriétés de l'atmosphère prouvées et éclairées par la multitude d'expériences qu'on y peut faire »; puis on mesurera « les hauteurs

1. David Bourgeois, *Recherches sur l'art de voler*, etc.

des diverses couches de vent, leur densité et force, etc. ». On prendra « l'air des nues », on l'analysera, on en tirera et on en détruira l'électricité dangereuse : on achèvera de découvrir les causes de cette électricité ; — pour l'astronomie. on étudiera les « réfractions, les observations de l'horizon » ; on « communiquera à de grands espaces l'heure et les moyens pour vérifier les longitudes » ; quelquefois, « par-dessus les brouillards ». on pourra découvrir les comètes et autres phénomènes ; — pour la géographie, on parviendra à « prendre des angles si éloignés dans des courbes égales que les chaînes de montagnes et les forêts ne nuiront plus à la trigonométrie » ; — pour la mécanique, les avantages seront sans fin ; on pourra « donner du secours aux habitations les plus élevées, leur porter des vivres, [et cela] surtout à ces forts que les neiges rendent inaccessibles des mois entiers, etc... » ; on admirera « l'étonnante possibilité de monter des matériaux aux sommets les plus inaccessibles, de diminuer la peine des hommes en mille manières... » ; il sera possible de voler « dans des tours creuses, dans des puits de 5 a 600 pieds de profondeur, d'en remonter les poids, les ouvriers... ». et « quand les neiges séparent des pays, d'enjamber les plus hautes chaînes de montagnes pour se communiquer les nouvelles pressées... »



Mais voici le revers de la médaille. La machine volante qui facilitera le bien, aidera de même le mal. La brigue et l'intrigue ne tarderont pas à l'utiliser :

Au moindre chapeau vacant
Maint abbé frivole
S'en ira tout en planant
Droit au Capitole.

L'avarice à son tour en fera son profit :

Au fond du sable mouvant
Du riche Pactole
Comme Harpagon va souvent
Puiser l'or en fiole ! [1]

1. Vers du Chevalier de Piis.

S'il est juste que l'Amour ait recours à son aide, la morale souffrira de voir le Libertinage au volant[1] de la fameuse machine :

J'en connois qui, sur le champ,
Iront en carriole
Aux femmes du Grand Sultan
Parler gaudriole!...

Pour moi qui du sentiment
Fais ma seule idole,
Je rabattrai constamment
Aux pieds de Nicole.
« Va-t'en voir s'il vole,
« Jean,
« Va-t'en voir s'il vole.

L'illustre M. David Bourgeois, groupa savamment tous ces désavantages sous les chefs suivants :

Espions pénétrant partout. — « L'intérieur des palais, des maisons ne sera plus caché : renfermé chez soi on aura des espions à craindre. » Le Grand Turc, lui-même, ne sera pas à l'abri de leur atteinte.

Meurtrier impuni. — « Rien ne sera plus aisé à l'assassin que de s'enfuir par les airs sans laisser la moindre trace et de « se mettre ainsi à l'abri de la punition que mérite son crime ».

Effets volés introuvables ainsi que le voleur. — « Le voleur pourra s'insinuer plus facilement dans les maisons, faire ses vols, transporter au loin les objets enlevés et en rendre la recherche infructueuse en même temps qu'il se dérobera au châtiment. »

La débauche facilitée. — « La fille malhonnête aura plus de facilité de se soustraire aux recherches de ses parens. »

L'innocence et la noblesse dans le sexe en proie aux ravisseurs. — « Un séducteur, un « ravisseur infâme » fera sa proie de la pauvrette innocente et naïve, et la malheureuse ne sera pas plus retrouvée que la fille malhonnête et perverse. »

Incendies et autres malheurs. — Les criminels, ici encore, auront beau jeu : « Les incendies pourront être causés par une

1. A vrai dire le Chevalier de Piis n'emploie pas ce terme moderne, mais dans les quatre vers suivants, il peint d'une façon amusante le départ de l'aviateur accompagné d'un « observateur » :

Tandis qu'un sien confident
Tiendra la boussole,
Il doit, du grand mouvement,
Presser la virole...

matière inflammable versée sur la maison, la ferme, la grange, etc., de celui à qui l'on veut nuire. »

Alibi contre l'innocent. — « L'alibi, moyen dont les innocens ont quelquefois usé pour prouver qu'il n'avoient pu être coupables d'un crime dont les apparences, sans cette preuve, étoient néanmoins contre eux, ne pourra plus avoir lieu par la facilité du transport. » Le juge, en toute conscience, ne pourra plus attacher d'importance à la présence de l'accusé, vers l'heure du crime, loin du lieu de ce crime.

Alibi en faveur du coupable. — « Ce même alibi tournera au profit d'un méchant qui aura consommé son crime avec tant de dextérité qu'il pourra prouver par l'information la plus exacte qu'il n'étoit pas au lieu où ce même crime aura été commis ».

Droits d'entrées et de sorties fraudés. — Comment parviendra-t-on à réprimer la contrebande fatale? Par quel miracle empêchera-t-on les « marchandises défendues, précieuses ou légères » de pénétrer dans le royaume sans payer les droits? Fera-t-on que les préposés aux barrières de Paris puissent surveiller les airs le jour, la nuit, et y poursuivre aux besoins fraudeurs et contrebandiers? Quel déficit terrible l'invention nouvelle ne va-t-elle pas creuser dans le trésor public, et par quel miracle les finances françaises déjà si atteintes retrouveront-elles leur équilibre?

Pour remédier à ces « désavantages », Marat et ses contemporains s'ingénièrent à trouver une réglementation rationnelle de la navigation aérienne, et je suis bien persuadé que notre actuel préfet de police ne dédaignera pas les enseignements que lui pourront fournir les projets que je signale : réglementation, monopole de l'État, garages publics, organisation de corps de « volateurs » officiels, toutes les solutions possibles furent envisagées, pesées, discutées. Le très illustre M. David Bourgeois, dont le nom revient si souvent dans cette histoire d'Utopie, résuma ainsi les remèdes essentiels :

DES MOYENS DE REMÉDIER AUX DÉSAVANTAGES CI-DESSUS

Qu'il seroit possible de remédier à ces désavantages :

1° *Voitures volantes, défendues aux particuliers, employées au service du gouvernement.*

En rendant les voitures volantes voitures de gouvernement seulement, avec défense, sous les peines les plus sévères, aux particuliers, de quelques conditions qu'ils soient, d'en avoir de semblables.

2° *Mettre les fabricateurs en communauté sous la plus sévère inspection :*

En formant une communauté des hommes qui se livreroient à la fabrication de ces voitures, composée de gens non seulement éclairés, mais encore de la plus entière probité, qui n'en feroient pour les particuliers qu'après avoir reçu les ordres du magistrat chargé de ce détail.

3° *Exiger que le propriétaire se serve de sa voiture et non d'autres :*

En exigeant que les propriétaires de ces voitures ne s'en servissent que pour eux-mêmes ou leurs femmes, avec défenses de les laisser conduire par leurs enfans sans leur présence ; le tout pour éviter de faciliter la débauche des jeunes gens.

4° *N'en permettre la construction qu'en grande connaissance de cause :*

En ne permettant, de la part du magistrat, la construction d'une voiture volante, qu'après les informations les plus exactes de l'emploi de ces voitures.

5° *Ou plutôt défendre aux particuliers d'en avoir :*

En interdisant à tout particulier d'avoir à lui de semblables voitures, mais en en ayant un dépôt pour que ces mêmes particuliers pussent s'en procurer à location.

6° *Mettre les voitures en dépôt public, pour le service des particuliers, en donnant pour second un homme du gouvernement :*

En exigeant que le particulier souffre, dans sa voiture, pour coopérateur du vol aérien (ou second *volateur*), un homme préposé par le gouvernement, qu'on lui donneroit : lequel, homme fort, intrépide et honnête, ne souffriroit jamais que le particulier s'écartât de la route pour laquelle il auroit loué la voiture volante et que si l'homme du gouvernement voyoit qu'il lui fût impossible d'empêcher le particulier de faire fausse route, il fût obligé, à son retour, d'en faire son rapport pour servir contre le délinquant.

7° *Et pour que le service se fasse comme il faut, accorder des récompenses à ces hommes donnés pour second par le gouvernement :*

En réservant pour les hommes du gouvernement qui se seroient livrés à ce genre d'occupations dangereuses des récompenses honorifiques et pécuniaires. Attendu la difficulté du service et les hasards.

Voilà quels sont pour le moment les remèdes aux abus ; le temps et l'expérience en feront trouver d'autres.

Censeur royal, membre de l'Académie de Lyon, de celle de Rouen et de la Société Royale de Londres, auteur d'Institutions de Géométrie, d'un Traité sur les sections coniques et de deux autres traités intitulés le premier *Le Ventriloque ou l'Engas-*

trimique, et l'autre *Le Scaphandre*, tous deux marqués au coin du génie, M. l'abbé de la Chapelle avait déclaré qu'il « osoit avancer » que l'art de voler comme les oiseaux serait bientôt trouvé, mais qu'il lui paraissait que « cet art entraîneroit plus d'inconvéniens que d'avantages »; car, disait-il, « comment défendre alors les moissons et les produits des jardins contre la rapacité des *voleurs* »? Il ajoutait tristement : « Je conviens qu'on pourroit leur en opposer d'autres, mais avant d'y parvenir il y auroit bien du dégât et des meurtres. »

L.-G. Gérard tint à répondre aux graves paroles du censeur royal : « Tout ce que M. de la Chapelle dit ici est vrai, confessa-t-il, il est clair que si tout le monde avoit, lors de l'invention, permission d'avoir une voiture volante, les inimitiés, la cupidité, la vengeance ouvriroient la porte à une infinités de malheurs, et jusqu'à ce que le gouvernement ait établi une nouvelle manière de s'opposer au brigandage, il y auroit bien des victimes. Mais ce grand inconvénient ne suffit pas pour prescrire un art bon en lui-même : la génération présente, aidée de ses malheurs et de son expérience, offrira aux générations futures un art tout formé et des réglements qui remédieront aux abus. »

D'ailleurs les questions de la police de la terre et de la mer s'étaient posées avant la question de la police de l'air et avaient été heureusement résolues. Dans les premiers temps, les bois, les forêts avaient servi de refuge aux malfaiteurs, puis leurs retraites avaient été forcées; en fuyant ils étaient tombés entre les mains d'hommes postés pour les saisir au passage; et aujourd'hui le voleur ne pouvait plus lutter contre « nos maréchaussées qui sont si vigilantes et en si grand nombre, que les méchans s'abstiennent quelquefois de mal faire parce qu'ils sont intimement convaincus qu'ils ne pourront pas échapper ».

Sur mer, les mêmes précautions avaient été prises, les mêmes résultats obtenus, et, dans ces conditions, on pouvait espérer « pacifier et policer l'atmosphère ». — « Si on peut parvenir à voler, nous nous trouverons au premier degré et il nous faudra créer un nouvel art de conservation de nos possessions et de poursuite des méchans. Mais ces éléments n'en seront pas longs à naître et les avantages ne seront pas seule-

ment pour les générations futures, mais encore la nôtre pourra commencer à en recueillir le fruit ».

MM. David Bourgeois, de la Chapelle, Gérard, Marat et consorts se plaisaient évidemment à l'illusion ; leur imagination les entraînait d'un mouvement rapide, et quoiqu'il soit toujours sage de prévoir, leurs projets de réglementations aériennes étaient un peu bien prématurés.



Aux premières ascensions triomphales succédèrent bientôt les désastres et les deuils. La liste des martyrs de la foi nouvelle s'accrut avec une rapidité singulière. On s'émut. Des voix françaises s'élevèrent qui protestèrent âprement contre la perte inutile d'un sang « jeune et généreux » ; on s'indigna de ce que, par folle imprudence, des jeunes gens risquassent une vie précieuse ; on prétendit le leur interdire.

Des polémiques violentes s'engagèrent dans la presse. Des lettres fort curieuses furent, entre autres, adressées au rédacteur de l'*Année littéraire*[1], par un correspondant signant du pseudonyme M. Sens-Froid. « J'admire autant qu'un autre, — disait M. Sens-Froid, — les découvertes du génie, mais on n'arrachera jamais mes applaudissements par la témérité et l'imprudence, fussent-elles couronnées du succès, à plus forte raison si elles ont pensé devenir funestes... J'ai vu une entreprise hardie tentée avec toute la légèreté qu'on reproche à notre nation ; j'ai vu beaucoup d'impétuosité et presque nulle prévoyance, le point d'honneur introduit dans une opération qu'on devoit abandonner aux savans... »

A ces plaintes un anonyme répondit sans ménagements. Après avoir « stigmatisé comme il convient » la lettre de M. Sens-Froid, il terminait ainsi son épître : « ... Mais détrompez-vous : vos timides avis ne seront point écoutés. Le sort de Phaëton aura toujours des charmes pour les grandes âmes, et l'on servira la Patrie malgré vous. Nous tendons au sublime ; qui vous prie d'être de la partie? nous nous passerons de gens comme vous qui ne veulent jouer qu'à coup sûr.

1. Cf. *Année littéraire*, t. I, p. 278.

» Qu'on courre les risques d'être englouti dans un fleuve ou dans la mer, d'être empalé sur des rochers ou des roches pointues, cela vous fait pâlir, cela vous fait trouver mal. Eh bien! il ne faut pas disputer des goûts; restez dans votre coquille, demeurez sans gloire au coin de votre foyer, mais n'aiguisez pas vos épigrammes contre ceux qui ont plus de cœur que vous, n'essayez pas de flétrir leurs lauriers. Si vous étiez assez malheureux pour y réussir, vous deviendriez coupable du plus grand des crimes, celui d'étouffer le génie dans sa naissance. »

Sans laisser paraître cette colère véhémente, David Bourgeois disait avec tristesse et simplicité que la nouvelle industrie coûterait encore à l'espèce humaine du sang et des larmes. Il écrivait à la fin de sa brochure : « Je ne dois pas me dissimuler que bien des individus paieront de leur vie le nouvel apprentissage que l'espèce humaine va entreprendre; mais, il n'est aucune découverte qui, avant de devenir utile aux hommes, ne coûte la vie à plusieurs.

» Si l'on pouvoit compter ceux qui sont morts pour parvenir au développement de la navigation, des forces mouvantes de la mécanique appliquées aux grands travaux des fouilles, à l'élévation des édifices, de la chymie et de la physique en général, on seroit étonné du grand nombre et il faudroit, malgré soi, faire cette triste réflexion : que Dieu, en plaçant les hommes sur la terre, a voulu que l'esprit humain ne reçût aucune connoissance et ne s'aggrandît qu'aux dépends des individus. Cette distribution de malheurs et de connoissances tient sans doute à sa justice : cette dernière est trop grande pour que nous puissions la connoître; baissons donc un front soumis et ne cessons pas de continuer notre travail. »

Puis le souvenir lui revient des grandes découvertes que son siècle vient de faire et qui n'ont pas été sans tuer elles aussi : « Quelle invention utile à l'humanité, ne coûta aucun sacrifice de sang humain? L'inoculation en est-elle moins une pratique salutaire pour faire de tems en tems quelques victimes? Et la découverte du fluide électrique dans la foudre en est-elle moins précieuse parce que quelques physiciens ont payé de leur vie le désir de la constater? »

D'ailleurs, en tout état de cause, on n'a pas le droit

d'entraver l'essor du génie humain : « L'art de planer dans les airs est à peine au berceau : avec des lumières et du génie, il peut se perfectionner : et quand il resteroit toujours au point où il en est actuellement, il seroit insensé de le proscrire. »

Enfin, comparant les risques des navigations aérienne et maritime l'auteur déclare. « Sans doute, il y a des risques à courir pour un aéronaute, mais qu'ils sont en petit nombre, comparés à ceux d'un navigateur ! Et puis quel art, quel métier en est exempt ? Sans cesse environnés de périls, la moindre de nos démarches peut nous être funeste : renoncerons-nous donc à aller dans les rues parce qu'il y a du danger à passer sous un toit ? »[1]

Ce mélange de méthode et d'imagination débridée émeut et amuse. Nous avons un sourire pour ces rêveurs, nos frères aînés, à qui la vie parut plus belle dès qu'ils eurent quitté la terre, et cependant nous les aimons pour les prières et les espoirs, les angoisses, les joies encloses dans leurs phrases nombreuses ou leurs versiculets rapides ; nous les aimons parce que leurs actes semblent une préfiguration des nôtres, parce que leurs voix hardies tintent à nos oreilles familières et plaisantes. Après des découvertes analogues, à la fin du XVIIIe siècle comme au début du XXe, une fièvre d'enthousiasme a secoué le pays entier : les attitudes prises, les paroles prononcées ont été les mêmes ; au XVIIIe comme au XXe siècle, on a proclamé la gloire de la France, la triomphale et lumineuse initiatrice ; autrefois comme aujourd'hui on a voulu courir le risque suprême et l'on s'est refusé à craindre la mort.

ANDRÉ FRIBOURG

1. On lit dans l'*Année littéraire* : « ... Il ne faut rien hasarder légèrement ; mais dût-il y avoir quelques risques, sont-ils à comparer à ceux de la mer ? Témoin dans la dernière guerre quatre vaisseaux de cent canons abîmés sans toucher terre et les Hollandois qui calculent tranquillement les assurances sur la perte certaine d'au moins un vaisseau sur cent.

» On dira : pourquoi un risque de plus ?

» Pourquoi ? parce qu'il n'y en a point ou si peu qu'ils n'y sont point à comparer aux utilités sans nombre qu'on peut détailler et qui n'iront qu'en augmentant... »

LES ITALIENS EN TRIPOLITAINE

On entend les opinions les plus contradictoires sur l'avenir des Italiens en Tripolitaine. A l'heure où leurs marins débarquaient sur le quai de Tripoli, la presse européenne envisagea les futures opérations comme une simple promenade militaire et les Allemands surtout en plaisantèrent lourdement. Aujourd'hui que les bersagliers ont éprouvé une résistance inattendue de la part des Turcs et des indigènes coalisés, c'est à qui prédira les pires désastres, si même on ne prophétise pas l'insuccès final. Avoir cru à une soumission immédiate des Arabes et des Berbères de cette région, c'était mal connaître leur fanatisme et leur haine contre les Infidèles; penser que l'Italie sera réduite à battre en retraite, c'est ignorer la valeur de son armée et la puissance de son armement.



Pour se faire une idée précise des conditions dans lesquelles va se trouver le corps expéditionnaire, il faut d'abord connaître ses adversaires.

Quels sont ces indigènes dont l'Italie croyait faire immédiatement des auxiliaires pour sa colonisation et qui font au contraire cause commune avec les troupes régulières des Turcs? La presse de tous les pays est dans l'erreur quand elle affirme que les Africains de Tripolitaine sont animés d'une

haine toute personnelle contre les Italiens. Sans doute une pareille animosité existe à Tunis et dans le port même de Tripoli, chez les Arabes qui se sont trouvés en contact avec les Européens : mais, numériquement, c'est là une infime partie des révoltés. A l'intérieur du pays, cette animosité ne peut viser une nation plutôt qu'une autre. Ayant campé un peu partout chez les Arabes des terres basses et chez les Berbères des hauts plateaux, je ne crois pas à pareille distinction des nationalités européennes, chez ces tribus fort ignorantes de tout ce qui existe en dehors de leurs sables et de leurs rochers. Sous les gourbis des nomades, comme dans les souterrains artificiels des troglodytes; depuis les premiers déserts méditerranéens jusqu'aux extrêmes oasis du Fezzan : aussi bien chez les Arabes secs et impassibles que chez les Berbères trapus et vifs, tout étranger qui n'est pas coiffé du turban ou du fez est le Roumi, l'Infidèle, l'éternel ennemi. La seule distinction qu'ils fassent, c'est entre le juif et le chrétien, avec un peu plus de haine pour le second; mais la répartition de l'Europe en Italiens, Français, Anglais ou Allemands, ils ne la soupçonnent nulle part, hormis les quatre escales de la côte (Tripoli, Khoms, Benghasi et Derna). Et ce n'est pas dans ces villes ou bourgades peuplées presque exclusivement de Maltais et d'Israélites, que se recrute la levée actuelle des mahométans; c'est des huttes fezzanaises, des vastes étendues sableuses de la Hammada, des précipices du Nefousa, des campements de la Djeffarra, qu'accourent à bride abattue les hordes nègres et les chevauchées touaregs, les clans berbères et les tribus arabes, pour s'allier aux Turcs et les aider à refouler l'envahisseur. Le drapeau de l'Italie ne peut être, pour ces défenseurs, que celui de la chrétienté en général.

Contre cet ennemi commun est-ce le sentiment patriotique qui anime les cavaliers aux galopades effrénées ou les volontaires qui chargent pieds-nus? L'amour de la patrie, n'a jamais existé pour eux. Les seuls rapports qu'ils entretiennent, des uns aux autres, sont de perpétuelles luttes sanglantes entre familles. Est-ce un esprit de solidarité entre membres de même race, analogue à celui qui rapproche Slaves ou Magyars, dans les Balkans? Il y a autant de distance ehtnique entre le hammadien voilé et le nefussien déguenillé, entre le nègre presque

nu et l'arabe fièrement drapé, qu'il en existe entre eux et nous. Ce qui unit ces Tripolitains, c'est le fanatisme religieux. Les Tripolitains sont les plus fanatiques des musulmans.

Leur fanatisme va jusqu'à la stupidité. On ne sait si l'on doit s'indigner, ou rire, devant certaines de ses manifestations. Lors de notre conquête de la Tunisie, les Tripolitains accoururent dans leur port, emboîtèrent le pas aux régiments turcs et hissèrent des canons rouillés, vieux de deux siècles, jusqu'au sommet de la citadelle. Une de ces lourdes pièces tomba du haut des remparts et écrasa plusieurs hommes : « Voyez, s'exclamèrent les artilleurs improvisés, quelle est la puissance de cette machine de guerre, puisqu'elle tue les gens avant même d'être chargée! » Les Turcs protégèrent énergiquement les consulats, mais ils ne parvinrent à faire évacuer la ville exaltée qu'au moyen d'un subterfuge : un de leurs livas feignit de partir pour Tunis avec sa brigade et fit croire qu'il avait jeté les envahisseurs à la mer.

Une explosion aussi générale du fanatisme tripolitain ne va pas sans des circonstances exceptionnelles ; mais il n'est pas de jour où la passion religieuse ne le trahisse. Dès mon premier séjour, j'en fus témoin : au retour d'un pique-nique, que les familles des trois consultats généraux avaient organisé dans les grottes de Gagarech, nos onze fiacres faisaient sonner leur vieille ferraille sur le sable durci des dunes et nous roulions joyeusement vers le port. Autour de nous, c'était la solitude : soudain un homme se dresse, se précipite sur une des voitures, brandit son couteau et l'abat férocement sur une des touristes. Par miracle il avait dévié, l'assassin ayant été renversé au même instant par la roue ; mais il s'en fallut de quelques millimètres que la lame n'atteignît en plein cœur la jeune comtesse Mancinelli, femme du consul italien de Benghasi. Quelques jours après, devant la cour martiale, le coupable avouait qu'il avait agi par haine contre les Roumis, avec le seul désir de mériter une meilleure place au paradis de Mahomet en tuant des Infidèles. Un autre soir, une vieille femme arabe rasait le mur de sa maison pour y rentrer, lorsqu'un jeune homme embusqué lui déchargea son fusil dans la tête. La victime était une de ces très rares converties que les missionnaires capucins réussissent à catéchiser clan-

destinement. Sa propre famille, flairant l'abjuration, l'avait épiée, surprise et condamnée à mort. Mieux encore, l'aventure suivante montrera l'intolérance irréductible des adorateurs d'Allah. Un négociant piémontais de Bengasi avait emmené son domestique nègre à Turin et celui-ci s'estimait fort heureux de sa vie nouvelle. Soudain, une lettre de ses parents lui apprit qu'on tuerait sa famille tout entière s'il ne revenait pas en Afrique : un musulman isolé parmi les chrétiens court le risque d'apostasie et la perte d'une âme pour Mahomet est pire que la mort d'une tribu tout entière. Le serviteur noir dut s'embarquer aussitôt à Gênes.

Même après une longue fréquentation chez les chrétiens, le musulman garde une sourde antipathie contre tous ceux qui ne sont pas ses coreligionnaires. Un nommé Hammer que le consul général de France m'avait donné pour me servir de protecteur moral sur les territoires de sa tribu, était comblé, depuis trente ans, de bienfaits par les consuls, chaque fois qu'il venait à Tripoli. Il m'accompagna dans mes trois premières explorations. Je trouvais qu'il se faisait payer cher les services qu'il me rendait, mais j'avais, comme tout le monde, confiance en lui ; il ne négligeait d'ailleurs aucune occasion de m'affirmer son dévouement. Une nuit, nous campions dans la région la plus dangereuse des pillards Orfellas et nous devions veiller chacun à notre tour, l'officier turc qui commandait mon escorte, Hammer et moi. Quand vint l'heure de la faction pour Hammer, il avait disparu pour donner l'éveil sur notre présence ; notre campement dut passer sur pied le reste de la nuit, ce qui fit renoncer sans doute les redoutables rôdeurs à une agression.

L'ensemble des rancunes de l'Islam s'est concentré sur cette seule terre musulmane qui, en Afrique, soit restée jusqu'ici à l'écart de toute influence européenne. Les réfractaires de l'Algérie, de la Tunisie, du Sahara et même du Soudan et du Nil s'y sont réfugiés. Au surplus la secte des Senoussis y entretient méthodiquement l'agitation. Les Senoussis sont les maîtres absolus des consciences, depuis la mer jusqu'au Tchad. Rien ne s'y fait qu'ils n'aient consenti : tout s'accomplit de ce qu'ils ont décrété. Ces apôtres vivaient en mauvaise intelligence avec le pouvoir temporel des Turcs, et les Turcs

étaient réduits à baisser pavillon devant eux. J'ai vu des tribus refuser catégoriquement de payer l'impôt aux kaïmakans ottomans et ceux-ci parlementer modestement avec les moines de la secte pour amadouer les insoumis. Que les Senoussis aient simplement été, dans l'esprit de leur fondateur, des religieux destinés à veiller à la pureté des dogmes et à exercer l'hospitalité envers les pèlerins de la Mecque, c'est possible ; mais, précisément à cause de leurs fonctions, ils sont les ennemis les plus implacables de tout ce qui ne se prosterne pas devant le croissant du Prophète. et ils se servent très activement de leur pouvoir moral contre les empiétements des Roumis, quels qu'ils soient.

L'Italie se trouve donc en présence. non pas comme on le croyait, d'indigènes disposés à échapper à la tutelle exécrée des Turcs pour accepter bénévolement la sienne, mais au contraire de fanatiques acharnés plus qu'en n'importe quel autre domaine de l'Islam à lutter farouchement contre le Chrétien.

Les révoltés tripolitains sont dirigés par des généraux turcs d'une réelle valeur. L'un d'entre eux, Fetym-bey, a prouvé qu'il ne le cédait en rien aux grands chefs les plus réputés de France ou d'Allemagne. Avec un pareil officier, on peut s'attendre à des plans hardis. à des surprises habilement conçues. En outre, l'état-major ottoman est secondé par la troupe régulière qui encadre les volontaires et leur donne le maximum de puissance.

On ne peut connaître avec exactitude ce qu'est actuellement la garnison turque de la Tripolitaine, puisqu'elle a été amoindrie depuis deux ans pour fournir des renforts dans l'Arabie. En 1904, je m'étais livré à une étude à ce sujet, sans penser que ces recherches auraient l'intérêt qu'elles acquièrent aujourd'hui.

L'armée se compose d'un corps d'occupation, sous les ordres d'un *mouchir* (maréchal), qui commande les deux territoires de Tripoli et de Benghasi, séparés administrativement. L'effectif comprend deux divisions et demie d'infanterie, une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie. Lors de mon dernier voyage, il y a quatre ans, la garnison totale s'élevait à 15 000 hommes. Cette garnison se répartit dans les principaux centres administratifs. La portion principale, celle de Tripoli,

fournit une compagnie à Orfella, une autre à Tarhouna, ainsi que des sections à Karabouli et à Zenzour. Le bataillon établi à Khoms détache une compagnie à Msellata, une autre à Zlitten, une troisième à Misrata. La compagnie de Misrata envoie un poste d'une section à Taorgha. Le bataillon d'Yffren fournit une compagnie à Gariana, une autre à Mizda, ainsi qu'une section à Kikla. Un bataillon, à effectif renforcé, établi à Djado, dans le district de Fossato, rayonne jusqu'aux frontières de l'Erg par sa compagnie de Rhadamès et celle de Nalout. A Zouara, près de la frontière tunisienne, un bataillon détache des sections à Fourva, à Abou-Adjila et à Zavia. A l'extrémité méridionale, un bataillon réside à Morzouk, dans le Fezzan: enfin, une compagnie a été installée à Rhat en 1903.

On a répété que cette garnison turque était mal entetenue, que l'indiscipline y régnait et que les soldats se mutinaient souvent pour obtenir leur solde, jamais payée. Il est certain que les uniformes laissent beaucoup à désirer et qu'ils dépassent même en sordidité tout ce que peuvent imaginer ceux qui ne les ont pas vus. Mais, depuis les efforts dévoués du regretté Redjeb pacha, l'armée n'avait plus à se plaindre d'aucune privation. Les soldes sont régulièrement payées et les rations mensuelles ponctuellement réparties.

Dans les grades subalternes les appointements en espèces paraissent insuffisants, tant ils diffèrent de ceux qui leur correspondent en Europe : en réalité, les militaires turcs vivent au moins aussi largement que les nôtres. Buvant de l'eau, mangeant à bon marché, n'ayant aucun frais de représentation, ils n'ont pas de grosses dépenses à faire après qu'ils ont touché la ration, dont le total mensuel est de 7 kilos de viande, 4 kilos de riz, 60 grammes de beurre et 60 galettes de pain. Chaque homme, depuis le simple soldat jusqu'au lieutenant, reçoit une ration; le capitaine, deux; le chef de bataillon et le lieutenant-colonel, quatre; le colonel, huit; les généraux de brigade et de division reçoivent des vivres spéciaux; le maréchal perçoit une indemnité en espèces.

Les provisions alimentaires sont fournies par la population indigène de chaque centre. Chez les officiers supérieurs, comme elles dépassent les besoins, elles sont revendues en partie par

les bénéficiaires et deviennent un supplément de traitement qui ne coûte rien au budget de l'armée.

La solde, mensuelle aussi, se répartit comme suit : soldat, 4 fr. ; caporal, 6 fr. ; sergent, 8 fr. ; sous-lieutenant, 50 fr. ; lieutenant, 60 fr. ; capitaine, 80 fr. ; chef de bataillon, 200 fr. ; lieutenant-colonel, 300 fr. ; colonel, 400 fr. ; général de brigade, 700 fr. ; général de division, 1 400 fr. ; maréchal, 4 000 fr. La progression de ces chiffres paraîtra quelque peu bizarre à ceux qui ne connaissent pas la hiérarchie musulmane : elle est au contraire très rationnelle et conforme aux obligations de chaque grade.



Il est tout à fait impossible d'évaluer, même approximativement, le chiffre des effectifs que représente autour de ces troupes régulières la coalition des indigènes. Non seulement on n'a aucune notion statistique sur la population du vilayet et du sandjak soumis aux Turcs, mais comment saurait-on le nombre des alliés qui s'y concentrent de tous les points d'un territoire dix fois grand comme la colonie ottomane? Il est certain que ce nombre peut être considérable : il est probable qu'il le sera, si l'on en juge par les rares nouvelles qui parviennent en Europe. Qui sait si le mouvement ne s'étendra pas beaucoup au delà des frontières tripolitaines! Déjà les Touaregs de l'Erg tunisien en font partie, et les musulmans s'agitent jusque dans le Yemen.

Ce ne sont pas seulement des effectifs peut-être supérieurs aux siens que l'Italie devra repousser, ce sont des combattants courageux et bien armés. La valeur guerrière des Africains du Nord, la France l'a éprouvée à ses dépens avec les Arabes du Tell et les Kabyles de l'Atlas. Chez les successeurs des Numides, la cavalerie est restée l'arme par excellence, non pas cette cavalerie de légende, tout au plus bonne pour les fantasias, mais des hommes qui manœuvrent avec autant de discipline que de rapidité. Aux portes mêmes de Tripoli, les bersagliers viennent de faire leur apprentissage contre la tactique des chevauchées arabes qui consiste à tourner l'adver-

saire sans qu'il s'en aperçoive et à lui décharger les fusils dans le dos.

Et ce ne sont plus des fusils à pierre qui ballottent en bandoulière autour des burnous. Les Turcs ont eu le temps de distribuer à leurs alliés des armes perfectionnées et le ravitaillement des munitions s'effectuera sans difficultés par toutes les portes ouvertes sur la terre ferme. Seule l'artillerie manquera aux Musulmans qui s'efforceront de s'opposer en rase campagne à l'occupation de la zone maritime. Pour déblayer ces plaines jusqu'à la tranche verticale du haut plateau qui les domine à cent kilomètres du rivage, les Italiens auront la supériorité du canon ; mais il faut de nombreux artilleurs pour servir toutes ces bouches à feu, il faut de plus nombreux fantassins et des troupes montées pour protéger le tir des pièces. On ne met pas en mouvement un pareil groupement d'hommes et d'animaux sans leur assurer la nourriture et le breuvage. Toute la plaine de la Djeffara n'est forée que de quelques puits très espacés ; les défenseurs s'empresseront de les combler à mesure qu'ils se retireront. Un continuel va-et-vient de chameaux s'imposera au service des intendances italiennes : rations de la troupe, fourrage des chevaux et mulets, eau pour gens et bêtes. Sur place on ne trouvera pas ces chameaux, parce que les ennemis les ont déjà accaparés, autant pour en priver l'envahisseur que pour leur propre usage. Le bruit court que l'Italie en fait acheter partout, en Algérie, en Égypte, jusqu'au Maroc. Mais un tel achat sera malaisé, faute de bêtes disponibles, et puis la neutralité que se sont imposée la France et l'Angleterre permettra-t-elle une exportation semblable, même si les besoins des deux nations ne s'y opposent pas?



Le théâtre où se dérouleront les péripéties de l'occupation favorise la défense. Comme en Algérie, il se divise en zones parallèles au littoral, mais il n'y a pas de Tell en Tripolitaine ; le versant maritime, qui, d'Oran au cap Bon, offrait une merveilleuse fertilité à nos troupes conquérantes, n'est qu'un affreux désert entre Gabès et la Cyrénaïque. La nature s'y

montre hostile à l'envahisseur dès le rivage. Les côtes prolongent leurs sables et leurs roches au loin sous les flots, obligeant les navires à manœuvrer au large, sur des courants dangereux. En dehors des mauvaises rades de Tripoli, de Khoms, de Benghasi et de Derna, tout débarquement est impossible, si la défense s'abrite derrière les dunes littorales.

Ces dunes courent, presque sans interruption, rempart de 10 et 30 mètres de hauteur, de 100 à 200 mètres d'épaisseur aux premières plaines qui ne dépassent pas le niveau de la mer et descendent parfois au-dessous. De Zouara, près de la frontière tunisienne, à Abou-Adjila, la ligne des dunes protège à l'intérieur une série de sebkas desséchées, autrefois salines célèbres, couvertes presque entièrement de touffes d'herbes drues qui laissent seulement apparaître un sol aussi plat et blanc que les sentiers unis d'un parc. A partir d'Abou-Adjila, un chapelet d'oasis s'égraine jusqu'à Tadjourah, au delà de Tripoli, avec des interruptions plus ou moins longues. De Tadjourah à Khoms, le désert recommence, sans les salines : les dunes s'évasent en ondulations de sable mouvant, très pénibles pour la marche. A Khoms, sur un développement de dix kilomètres environ, le littoral est immédiatement dominé par des collines rocheuses de 300 mètres, dernier contrefort du plateau de Tarhouna. De Khoms à Misrata, les dunes réapparaissent, abritant deux oasis immenses, Zlitten et Misrata. Enfin, à Misrata, la côte tourne au Sud pour gagner le fond de la grande Syrte, englobant des lagunes desséchées comme celle de Taorgha.

Sur ce littoral morne et inhospitalier, les oasis ont beaucoup contribué à égarer l'opinion sur la valeur agricole de la zone maritime. Peu nombreuses, elles sont toutes à proximité immédiate de la mer et séparées les unes des autres par de vastes espaces déserts. Sans doute, ces oasis alimentées par la couche d'eau sous-jacente, et rafraîchies par les brises marines, sont prospères et d'un aspect séduisant : mais leur superficie totale, comparée au reste de la Djeffara, est infime, à peine la millième partie des terres basses.

A Zouara, près de la frontière tunisienne, les palmiers qui sortent du sable, comme des plumeaux piqués dans la farine, abritent aussi des plantations et des bosquets où vivent un

millier de personnes, sur un kilomètre de rivage; Abou-Adjila est une série de champs d'orge et de vergers qui se succèdent sur 7 à 8 kilomètres de longueur et 5 kilomètres d'épaisseur; Zavia, très verdoyante, avec ses immenses palmiers, ses arbres fruitiers, ses orges et ses légumes, est le centre d'un des districts les plus importants de la Djeffara occidentale; Djedjaim, Mayat, Sayat sont des jardins plus petits, mais aussi fertiles. Chacun d'eux, qui atteint à peine une longueur d'un kilomètre, nourrit 12 à 15 000 habitants; Zenzour, qu'on aperçoit de Tripoli, est l'oasis la plus belle du vilayet. La population qui s'élève à 4 000 âmes, y cultive avec le plus grand succès tous les légumes et tous les fruits d'Europe, grâce à une eau renommée pour sa qualité. Les sables de l'intérieur cherchent constamment à en envahir les cultures mais les habitants, luttent tenacement pour les arrêter. La Menchya, l'oasis qui entoure la ville de Tripoli « comme un collier d'émeraude », est maintenant connue comme le Bois de Boulogne. Ses 15 000 habitants, qui doublaient la population du port, s'est entièrement dispersée au dehors, les Juifs et les Maltais dans la ville, les Arabes dans les rangs turcs.

Sous le nom de Tadjourah, on désigne les palmeraies ininterrompues qui se rattachent à la Mechya et se continuent jusqu'au cap Tadjourah. C'est la plus étendue des taches vertes du littoral et non la moins vive : les arbres y croissent jusqu'au bord de la plage, ombrageant parfois les flots qui meurent sur le sable; les jardinets qui à Khoms poussent aux embouchures de quelques ouadis ne méritent pas le nom d'oasis; ils n'ont même pas de population sédentaire et les Arabes du Tarhouna ne les occupent qu'au moment de la cueillette. Il n'en est pas de même de Zlitten qui, avec Misrata, est la plus vaste des palmeraies de la côte, sur une longueur de 20 kilomètres; mais l'emplacement de Misrata a été mal choisi, à 10 kilomètres en arrière du rivage, de sorte qu'il profite peu des escales établies depuis quelques années par les compagnies de navigation italiennes.

A partir de Misrata, il n'y a plus sur le littoral aucune végétation jusqu'au petit port de Seurt, au fond du golfe qui sépare la Tripolitaine de la Cyrénaïque. Ainsi le Tell plantureux de l'Algérie se réduit ici à des lambeaux d'oasis maritimes. Le

reste de la Djeffara n'est qu'un désert, à peine interrompu par les rares semis que les nomades dispersent dans les bas-fonds.

Cette Djeffara est un palier de terres basses entre la mer et le haut plateau de l'intérieur, palier qui s'élève insensiblement de la Méditerranée jusqu'au pied de la grande falaise des Djebels où il atteint l'altitude de 300 mètres. Il s'étale en ondulations à peine sensibles, en monticules mouvants de sable jaunâtre, entre lesquels végètent des touffes de lentisques et d'herbes ligneuses. Quand les pluies automnales sont tombées avec une abondance exceptionnelle. les montagnards des hautes terres viennent semer l'orge autour des flaques. Plus régulièrement, ils cultivent la ligne des oasis qui court au pied de la grande falaise intérieure, mais ce deuxième chapelet de palmeraies, à 100 kilomètres en moyenne du premier, est aussi pauvre que l'autre est prospère.

Les puits forés çà et là dans la Djeffara, plus particulièrement dans le district d'El-Kedoua, prouvent qu'une nappe d'eau souterraine s'étale à peu près partout sous la plaine. Ce ne sont pas les ouadis des hautes terres qui alimentent une nappe aussi vaste, puisqu'ils ne perdent qu'un débit infime, dans les premiers sables où ils disparaissent. Peut-être la couche liquide provient-elle d'une infiltration de l'humide Soudan par la pente des strates sous-jacentes et imperméables qui s'inclinent vers la Méditerranée.

Cette surface djeffarienne sera donc pour les Italiens un théâtre d'opérations en rase campagne, où le ravitaillement présentera quelques difficultés, mais où la supériorité du canon donnera assez vite gain de cause aux conquérants. Tout autres seront les conditions quand, au bout de la plaine, l'agresseur se trouvera subitement dominé par des falaises de 300 mètres à pic et qu'à l'assaut de ravins encaissés la poudre devra céder la place aux baïonnettes.

Lorsque, du littoral on avance vers le Sud, l'horizon est partout barré par une ligne de hauteurs et une falaise verticale, muraille gigantesque, apparaît enfin. C'est la tranche du haut plateau intérieur du côté maritime. La crête en surplombe la base de 300 à 350 mètres; elle est continue depuis Nalout, à la frontière tunisienne, jusqu'à la terrasse orientale du Tarhouna.

Les stratifications de cette falaise se superposent horizontalement avec une étonnante régularité qui la font ressembler à une page de papier à musique. Mais il s'en faut que cette muraille soit intacte : surtout à Nalout, à Kabao, à Djado, à Yffren, à Kikla, à Gariana, elle est tourmentée de profonds ravins comme les bords très tailladés d'une table. Et ces échancrures constituent une zone de 10 à 12 kilomètres d'épaisseur à laquelle les indigènes ont donné le nom de Djebel. Creusée de couloirs où les montées sont raides et sinueuses, hérissée de roches surplombantes, cette tranche septentrionale du plateau a bien en effet les apparences d'une chaîne de montagnes aux yeux de ceux qui l'abordent par le Nord.

La plus vaste de ces échancrures, celle de Kikla, creuse une âpre vallée de 3 kilomètres de largeur à sa base et sépare le Djebel Nefoussa du Djebel Gariana, qui se ressemblent par leur structure, mais diffèrent par leur population. Le Nefoussa est peuplé de Berbères purs, comme ceux du M'zab et de Rhadamès, trapus, vigoureux, laborieux et farouches : c'est là que les Turcs ont trouvé la plus vive résistance, vers 1850. Le Gariana abrite des Arabes et des colonies juives.

D'autres échancrures, moins vastes, mais aussi profondes s'ouvrent à Aourmed, Mejabra, Kabao, Farsetta, El-Balha, Djoch, Slamatin, Ouamzireff, Rhebat, Gétal, Mastura. Plusieurs sont dominées de citadelles creusées à même le roc, sans la moindre assise de pierre : l'extérieur en est sculpté verticalement: l'intérieur est creusé de ruelles étroites et profondes, aux parois percées de trous comme des pigeonniers. Ces petits orifices ouvrent autant de coffre-forts où chaque famille entasse ses provisions alimentaires.

Partout, dans les djebels, les excavations artificielles de Troglodytes abondent. On les retrouve telles qu'Hérodote les a décrites, avec les mêmes dispositions, les mêmes sculptures murales, les mêmes ustensiles. Certaines traditions en font remonter l'origine à la captivité de Babylone, lorsque les premiers Israélites vinrent s'exiler dans ces parages. Ces abris en creux ont de grands avantages sur les demeures en relief dans une région où l'écart est si grand entre les nuits froides et les journées torrides; elles se maintiennent dans une moyenne de température constante; elles échappent aussi aux vents d'une

violence extrême qui balayent presque sans cesse l'extérieur, entre les foyers d'appel du Sahara et de la Méditerranée.

Une fois le Djebel franchi, on se trouve sur le plateau, ou T'ahar, qui s'étale à perte de vue vers le Sud, en une désolante uniformité de surface.

Pour se hisser jusque-là, on a déjà bien de la peine quand on escalade pacifiquement les ravins profonds que les bouleversements géologiques et les écroulements ont creusés. Au fond de ces gorges où le soleil ne luit jamais, derrière les éperons qui les surplombent, au sommet des nids d'aigles qui font penser aux dessins de Gustave Doré, l'adroit et intrépide Berbère aura beau jeu sur un adversaire deux ou trois fois plus nombreux. Ce sont les guerrillas de Kabylie qui recommenceront là, et chaque rocher ne pourra guère être enlevé sans que celui d'en dessous ne soit teint de sang. Les officiers italiens feront bien d'emporter avec eux les récits de notre escalade du Djudjurah et de les méditer pendant les étapes. La boucherie glorieuse que fut la prise de Constantine recommencera sans doute à cours de leurs assauts.

Lorsque, tirant mon cheval par la bride, je grimpais au T'ahar par les raidillons sinueux de ce chaos, mon instinct d'ancien militaire se réveillait souvent aux tournants des couloirs où se dressaient tout à coup des obstacles que je ne soupçonnais point à deux pas en arrière ; et je me demandais comment je m'y prendrais pour conduire mes hommes en pareil terrain.

Il y aurait bien un moyen de tourner la position, mais par une manœuvre peut-être aussi difficile que l'attaque de front. On débarquerait alors les troupes dans le golfe Syrtique, où viennent mourir sans berges les ouadis qui descendent du centre du plateau et l'on remonterait le thalweg aplani du Soffedjin jusqu'au point où il commence de s'encaisser. On cheminerait alors sur l'esplanade jusqu'à Mezda et l'on se trouverait de plain-pied avec l'ennemi ; mais quelle marche à travers la région pétrée des Orfellas, où l'on peut suivre les traces d'une caravane au sang qu'y ont laissé les pieds des chameaux ! Seule l'artillerie de montagne avec ses affûts bâtis sur les mulets pourrait être utilisée. Les trois cents kilomètres qui séparent Mizda du débouché du Soffedjin sur la mer

opposent de telles difficultés au ravitaillement qu'ils équivalent à une distance dix fois plus grande. Vraiment, si le chef du corps expéditionnaire se rend bien compte de la tâche qu'il lui reste à accomplir, il ne doit pas dormir tranquille en ce moment dans son bivouac de Tripoli et, quand il l'aura remplie, son pays lui devra tous les lauriers qu'il a pu rêver.



Lorsque le vilayet sera conquis, lorsque des garnisons importantes occuperont les positions principales jusqu'à Morzouk, reliées entre elles par les détachements échelonnés sur les pistes caravanières, la colonisation commencera son œuvre. Le climat permettra-t-il aux émigrants de la péninsule de se détourner de la République Argentine pour aller cultiver la terre passée sous le protectorat de l'Italie? Devront-ils, au contraire, demander l'aide des Arabes, des Berbères pacifiés? Les Berbères, agriculteurs habiles, mais sauvages et intransigeants, voudront-ils l'accorder? Les Arabes, paresseux et indolents, le pourront-ils?

On ne peut risquer de conjecture sérieuse que sur la valeur agricole du sol. Selon les uns, c'est l'aridité la plus désespérante, selon les autres la plus surprenante fertilité, — une Calabre pouilleuse, tantôt une grasse Lombardie. — Sans tomber dans de pareilles exagérations, nous-même nous avons changé plusieurs fois d'avis à mesure que nous connaissions mieux la contrée.

Il est certain que lorsqu'on borne son inspection de la Tripolitaine à une promenade dans l'oasis de la Menchya, aux portes de la ville, et surtout à Zenzour le long du rivage, on s'en fait dans ces beaux jardins une idée magnifique. C'est une caressse pour l'œil que le velours des champs d'orge ombragés par les arbres fruitiers qu'abritent de hauts palmiers. Quand on pousse, au contraire, une pointe vers le sud à quelques pas dans le désert très proche, il semble que le Sahara commence là pour ne plus s'interrompre. C'est du moins ce qu'ont cru les touristes et les reporters dont les articles ont inondé les journaux, surtout à Rome. De là ces écarts de jugements.

Une documentation de tout premier ordre dans cet ordre de recherches, ce sont les traces que les Romains ont laissées dans l'intérieur, jusqu'au Fezzan. Nous savons par divers textes latins, entre autres ceux de Salluste, que cette partie de l'Afrique était inculte lorsque les légions romaines s'y établirent. Les vestiges de l'antiquité sont posés sur cette terre comme autant d'indices révélateurs.

La structure géographique de la Tripolitaine est des plus simples : un vaste plateau l'occupe tout entière, sauf en une zone côtière, la Djeffara. Ce plateau descend en une pente insensible vers le Sud, tandis qu'il tombe à pic sur le Nord. La grande muraille qu'il forme ainsi sur le versant septentrional se déchiquette en ravins, comme les bords tailladés d'une table. Ainsi trois régions disparates s'étendent parallèlement au littoral : les terres basses, les djebels tourmentés, les terres hautes. Citons aussi le petit contrefort que les Djebels prolongent jusqu'au-dessus de Khoms, et que forme une terrasse intermédiaire dont l'extrémité meurt sur la mer en jolies montagnettes, célèbres dans l'antiquité sous le nom de « Collines des Grâces ».

La région basse ne possède d'autres traces de l'antiquité que les trois ports d'Oza (Tripoli), de Sabratha et de Leptis-Magna, dont le nombre valut à la région le nom grec qui lui est resté. Quelques fondations de villas, quelques pans de mosaïque, sur la plage, en dehors des « trois villes », n'étaient que des habitations de plaisance abritées sous les palmeraies. Les oasis maritimes d'autrefois formaient probablement un rideau ininterrompu depuis la frontière tunisienne jusqu'à la grande Syrte. Nous le pensons parce que les ruines dont nous venons de parler se trouvent aussi sur des plages aujourd'hui arides. Il s'en faut que ce rideau, d'ailleurs fort mince, subsiste intégralement; il n'en reste au contraire que d'infimes, tronçons épars. En résumé, la première région de la Tripolitaine, couverte de sables, n'a jamais été exploitée ; elle n'est qu'un espace inutile et même nuisible puisqu'elle éloigne de la mer les deux autres régions, moins rebelles à l'activité humaine.

La région des Djebels est habitée aujourd'hui par les Berbères, les seuls autochtones de l'Afrique septentrionale. Ces

Berbères y ont été refoulés par l'invasion arabe et s'y sont maintenus indépendants jusqu'à la domination turque. Hier encore, ils se montraient hostiles, méfiants et obligeaient leurs maîtres à tenir de fortes garnisons parmi eux. Leur territoire tourmenté n'offre pas de grandes surfaces à exploiter, mais l'eau ne manque pas dans les vallées et les Berbères excellent à ensemencer les moindres lopins des versants, dont ils maintiennent la terre par des murs de soutènement. On n'y trouve, en fait de ruines, que les châteaux forts modernes dont nous avons parlé.

Dans cette deuxième zone, les Romains ne s'étaient pas installés non plus; nulle part on n'y trouve leurs traces. Il est évident que libres de choisir les meilleurs terrains dans un pays tranquille, ils avaient dédaigné les sables du littoral et les rochers des Djebels. Mais, une fois ces solitudes franchies, les conditions changent. Le T'ahar s'étale à perte de vue dans le Sud, recouvert d'un sable jaune, chargé d'humus, très fertile puisqu'à présent encore les indigènes n'ont qu'à y jeter un peu d'eau pour y faire pousser leurs orges.

Les ruines romaines y sont nombreuses. D'abord nous les trouvons sur une rangée qui traverse tout le pays de l'Ouest à l'Est, en rasant la bordure du plateau. Les Latins appelaient cette dernière le *limes tripolitanus* parce qu'ils y avaient échelonné une série de caravansérails et de garnisons, destinés à protéger les exploitations et à ravitailler les convois. Depuis le Sud de la Tunisie jusqu'à la Syrte, les voyageurs de tous genres trouvaient la sécurité pendant la marche de jour et un abri pour la nuit. Ces postes avaient été identifiés sur le parcours tunisien par nos officiers; j'ai eu la bonne fortune d'achever leur œuvre sur le parcours tripolitain.

D'après l' « Itinéraire d'Antonin », le Limes Tripolitanus comptait vingt-deux stations entre Tacapé (Gabès) et Leptis-Magna (Khoms). Les neuf premières se trouvaient dans notre Sud tunisien; les autres traversaient le quadrilatère tripolitain en diagonale, avec des distances très variables, suivant l'importance des sites. La piste, courant sur les hautes terres, évitait les montées et les descentes de la zone échancrée.

Les autres ruines du plateau gisent toutes au fond des ouadis qui le sillonnent parallèlement au rivage jusqu'au golfe de la

Grande Syrte. Les ouadis Soffedjin, Zemzem, Merdoum, Memoun, en possèdent d'innombrables, sur leur thalweg tapissé de terre végétale et ces groupes de vestiges correspondent aux emplacements que les indigènes cultivent encore aujourd'hui.

En dehors de ces couloirs, il n'y a nulle part sur le plateau une seule trace de colonisation ancienne; la nappe d'eau souterraine, déjà si profonde sous les thalwegs qu'il fallait y creuser des puits de 60 à 80 mètres, aurait nécessité des forages impossibles. D'ailleurs les surfaces supérieures sont presque partout recouvertes d'énormes pierres, résultant du long effritement du sol par les écarts de température.

Les Romains ont construit leurs villes sur la corniche des ouadis, de telle sorte que ces « castella » dominaient leurs jardins de 50 à 60 mètres à pic. Installer les habitations parmi les plantations, il n'y fallait pas songer : dans ces régions il pleut très rarement, mais quand, par hasard, une avalanche vient à fondre, elle roule inopinément en fleuve impétueux sur le sol dénudé et emporte bêtes et gens.

Le long du Soffedjin, les principaux centres, depuis Mizda, étaient : *Ometela*, dont le castellum, fortement incliné par un éboulement du sol, se refuse à tomber; Ngassa, où les citernes avaient un ciment tel qu'aujourd'hui les indigènes s'en servent encore; *Eremta*, *Mahadoula*, *Tininaye*, *Argous* étaient autant de cités avec leurs temples, où les Arabes passent actuellement les nuits à boire le thé.

Sur le Merdoum, *Feskia*, *M'sellat*, *Oujaran Sassou*, sont des groupes d'anciennes fermes. Ce district de Taorgha paraît avoir été le plus exploité de tous; mais les ruines les plus belles, les plus somptueuses, s'élèvent en un site complètement désert aujourd'hui, à Ghirza, sur un petit tributaire du Ouadi Zemzem. Nulle mention n'en est faite dans les écrits anciens et pourtant c'était là une grande ville, une ville très riche, puisque les bâtiments en sont considérables et les nécropoles merveilleusement ornées. Les mausolées, en forme de temple, ne sont pas seulement des œuvres admirables; ils nous apprennent par leurs bas-reliefs, quelle était l'existence des anciens colons dans ces parages où l'on ne trouverait aujourd'hui pas un brin d'herbe.

Les habitants de Ghirza cultivaient les céréales et la vigne. Ils attachaient la charrue à leurs chameaux, ce dont nul ne se doutait parmi les historiens modernes, puisqu'on datait de l'époque arabe l'introduction de ces animaux dans l'intérieur du pays. Les distractions non plus ne manquaient pas : courses de chevaux, combats de taureaux, chasses aux lions, aux antilopes, aux gazelles. Ce territoire, où les nomades eux-mêmes ne s'aventurent plus, était sans doute un de ces greniers d'abondance où Rome puisait ses graines et le fameux sylphium dont elle emplissait ses coffres. On sait que Jules César préférait à la monnaie fiduciaire cette plante dont une tige valait plusieurs centaines de francs. Et les lois punissaient sévèrement ceux qui en gaspillaient maladroitement le suc : le sylphuim passait pour une panacée universelle, guérissant non seulement de la fièvre et de la peste, mais même des fractures.

En résumé, la beauté des édifices publics, la richesse des tombeaux, l'importance des habitations, prouvent que les établissements romains étaient très prospères dans les hautes terres tripolitaines. Là, comme dans le reste de l'Afrique, les anciens maîtres du monde employaient l'indigène à emplir ses cohortes et à cultiver le sol. Aucune inimitié ne s'interposait d'ailleurs entre le protecteur et le protégé : païens tous deux, ils adoptaient réciproquement leurs dieux. Tanik devint à Rome la *Dea Cœlestis* et *Baal Hammon*, le tout-puissant Saturne. Les descendants de Romulus formaient seulement les cadres de l'armée indigène et l'on sait quelle aide ils apportaient aux agriculteurs en se faisant les instituteurs de leurs subordonnés.

Si l'on compare ces couloirs de verdure ancienne aux immenses étendues pierreuses qui les séparaient les uns des autres, la disproportion entre les bonnes terres et les déserts laisse une impression défavorable : mais en bloc, le pays ne devait pas être sans valeur puisque les colons les plus avisés qui furent jamais s'y installèrent luxueusement.

De nos jours, les rares tribus arabes n'y cultivent que le strict nécessaire à leur subsistance, usant des mêmes procédés que les protégés du Capitole autrefois : dans cette région où il ne pleut presque jamais, ils forent des puits et pompent l'eau qui s'étale partout en nappe souterraine.

C'était une heure charmante pour moi, le soir, après les fatigues des heures brûlantes de la marche, de me reposer en face des ruines de ces grandes fermes et de reconstituer par la pensée l'existence des sages colons d'autrefois. Les champs déserts reprenaient à mes yeux leur antique opulence, le maître rentrait sous l'atrium et gagnait la piscine du bain ; le chef des fermiers rejoignait sa famille dans le *saltuarii janus* ; le chef des troupeaux, dans le *pecuarii locus*.

C'était partout la grande aisance ; c'était parfois le grand luxe, comme en témoignent les ruines de Ghirza.



Les Italiens, après leur conquête, trouveront donc un champ à leur expansion coloniale. Nos futurs voisins ne porteront nullement ombrage à notre Tunisie et l'on doit se féliciter de les voir introduire la civilisation à nos côtés. Mais il est une autre question sur laquelle il me semble indispensable et urgent d'appeler l'attention.

Cette question, c'est le trafic transsaharien. La Tripolitaine est peut-être aussi importante par sa valeur commerciale que par sa valeur agricole.

Dès la plus haute antiquité, les Phéniciens s'étaient établis sur son littoral ; ils avaient remarqué que l'échancrure des Syrtes abrège considérablement le trajet des caravanes[1] qui échangent les produits de l'intérieur avec ceux de l'extérieur. Les « trois villes » maritimes furent des *emporia* très achalandés, où les marchands de Tyr et de Sidon échangeaient, avec les Garamantes du Fezzan et les autres nègres du Soudan, leurs cargaisons contre l'ivoire, les peaux tannées, la plume d'autruche, etc., sans jamais quitter eux-mêmes les ports. Les Romains les imitèrent puisqu'à Sabrata et à Leptis leurs murs d'enceinte comprenaient des espaces immenses pour abriter les caravanes. Depuis, ce trafic a considérablement baissé, surtout au siècle dernier, mais la faute en est à l'insécurité des pistes et aux razzias des marchands d'esclaves qui ont désolé le Soudan.

1. Quatre cents kilomètres.

L'organisation des caravanes, telle que nous la retrouvons aujourd'hui, remonte aux siècles les plus reculés. Elle est le monopole de cinq à six chefs caravaniers, à qui les négociants de Tripoli et de Benghasi confient les marchandises à importer au Soudan. La réputation de probité de ces chefs n'a jamais subi la moindre atteinte; on connaît même des cas où, pillés par les Touaregs, ces commissionnaires se sont ruinés plutôt que de faire subir les pertes à leurs commanditaires. L'honnêteté n'est pas la seule vertu nécessaire pour conduire à bien de si longues opérations commerciales; il faut allier une grande habileté à un courage inébranlable pour jouer tour à tour de diplomatie et de force contre les grands rôdeurs du Sahara.

Les caravanes emploient six mois au trajet de Tripoli au Tchad, qui se répartissent en moyenne de la façon suivante : De Tripoli à Rhat, 50 jours; arrêt à Rhat, 30 jours; de Rhat à l'Aïr, 45 jours; arrêt dans l'Aïr, 270 jours; de l'Aïr à Zinder, 20 jours; arrêt à Zinder, 4 jours; de Zinder à Kano, 7 jours. Les longs arrêts à Rhat, dans l'Aïr et à Zinder sont imposés par la recherche de chameaux nouveaux : ceux du versant méditerranéen ne vivraient pas dans le Sahara, et ceux du Sahara périraient au Soudan. Deux années sont alors employées par les caravanes à parcourir le Ouadaï pour écouler les marchandises européennes et acquérir les produits indigènes. Il faut compter trois ans entre le départ de la côte et le retour. Alors les commissionnaires et les commanditaires établissent leur bilan commercial et se partagent les bénéfices à part égale.

Les marchandises d'Europe qui ont le plus de succès parmi nos nègres sont les soies de Lyon, la soie rouge surtout; achetées à raison de 80 francs les 50 kilos, elle se vendent 220 francs, dans le centre africain. La soie verte est aussi très recherchée. Les pains de sucre de Marseille se revendent trois fois leur valeur; le papier, le double du prix d'achat ; ainsi que toutes les cotonnades anglaises, les mouchoirs de couleur, les indiennes, la droguerie, les épices. Les bénéfices les plus étonnants se réalisent sur les draps d'Autriche, rouges, bleus, verts, jaunes, pour la confection des burnous. Une caravane transporte environ quarante mille francs de marchandises. Les produits indigènes qu'elle rapporte à la Méditerranée ne varient jamais : plumes d'autruches, ivoire, peaux tannées.

Tous les chefs de caravanes estiment que le trafic transsaharien va augmenter considérablement; ils voudraient que la France créât des postes de protection dans l'Aïr et en face de Rhat. Il est de toute évidence qu'à la suite de l'établissement de notre protectorat autour du Tchad et de nos postes futurs entre le Soudan et la Méditerranée, les anciennes opérations commerciales reprendront leur activité. Elles viendront aboutir fatalement dans cette échancrure de la Tripolitaine, parce que les débouchés par le Nil ou par l'Afrique occidentale seront toujours trop difficiles ou trop coûteux. Qu'arrivera-t-il alors? Par Tripoli les Italiens enverront leurs marchandises dans notre Soudan et en retireront les produits indigènes. Nos protégés deviendront ainsi les clients presque exclusifs de l'Italie. C'est pour nous un danger auquel il conviendrait de songer dès à présent.

Nous en avons le remède. Notre Gabès, au fond du Golfe tunisien, se trouve exactement dans les mêmes conditions que Tripoli comme tête des débouchés soudaniens : même distance, même genre de pistes, qui peuvent toutes être établies sans quitter les territoires français, depuis Kouka jusqu'à la mer; y créer un abri pour les navires, y installer des factoreries, ne serait pas une entreprise téméraire : elle nous assurerait au contraire tous les bénéfices futurs d'un négoce qui produisait autrefois tant de richesses et qui a encore de meilleures chances pour en produire désormais. Mais il faudrait se presser. Les Arabes, par qui se fait tout le colportage, sont routiniers : quand ils auront pris l'habitude des routes italiennes, il sera bien difficile de les en détourner, sinon impossible.

Que les Italiens mettent en valeur leur Tripolitaine, nous pouvons, nous devons y applaudir! Qu'ils y fassent un fructueux commerce avec leurs protégés jusqu'au Fezzan, nous y applaudissons aussi: mais c'est bien le moins que les bénéfices à tirer de notre Empire africain ne nous échappent pas.

H. M. DE MATHUISIEULX

SUR LES NÉGOCIATIONS FRANCO-ESPAGNOLES

Au lendemain de la récente convention franco-allemande, l'attention du public s'est tournée vers l'Espagne. On savait en effet qu'un accord secret, conclu en 1904 avec cette puissance sous les auspices de l'Angleterre, lui reconnaissait deux sphères d'influence, l'une au nord, l'autre au sud du Maroc. Avant que notre situation dans l'Empire chérifien soit définitivement réglée, il est donc nécessaire d'examiner ce que valent les engagements que nous avons pris il y a sept ans, s'il faut les appliquer à la lettre ou si les événements qui se sont produits pendant cette période longue et troublée ne doivent pas conduire les signataires à les reviser.

Un grand nombre de personnes connaissaient les termes du traité secret de 1904, cependant il n'avait pas été rendu public. Un journal du matin en donna le texte *in extenso* le 7 novembre. Cette initiative fut, pour notre presse, le signal d'un véritable concours de divulgations. On exhuma un à un tous les documents confidentiels ou inconnus concernant les pourparlers franco-espagnols, au besoin on en inventa ; presque chaque jour une révélation nouvelle apparaissait à la première page d'un quotidien. Ces publications étaient accompagnées de commentaires souvent favorables aux revendications espagnoles ; un grand nombre de journaux parisiens s'érigèrent en

champions des droits de nos voisins méridionaux avec une telle ardeur et dans un langage si fougueux, si vibrant qu'on s'étonnait de ne pas voir leurs articles imprimés en castillan.

Quoi qu'il en soit, cette agitation présentait du moins l'avantage de renseigner complètement l'opinion sur les négociations des trois pays (France, Angleterre, Espagne) et sur les conventions qui en avaient résulté. On sait maintenant que les pourparlers amenèrent une première offre de partage faite en 1902 par la France à l'Espagne et qui n'aboutit pas fort heureusement par suite du refus de celle-ci, que les échanges de vues reprirent plus tard de concert avec l'Angleterre et aboutirent, en 1904, à une convention entre l'Angleterre et la France, que suivit la signature du traité dit secret, conclu entre la France et l'Espagne. Nous ne reproduirons pas ici ces documents, dont le texte est encore présent à toutes les mémoires.

Prenons d'abord le projet de 1902. Non seulement il cédait à l'Espagne, qui — il n'est pas inutile de le noter — ne nous demandait rien, tout le nord du Maroc avec Fez, mais il prolongeait vers le sud de la capitale la zone espagnole jusqu'à la crête du Moyen-Atlas. Cette pointe de territoire espagnol eût coupé toute communication entre l'Algérie et le versant de l'Atlantique. Le seul chemin qui conduit de notre frontière actuelle au Maroc occidental, la trouée Oujda-Taza-Fez, eût été barré. Heureusement le cabinet de Madrid refusa les propositions françaises qui faisaient du Maroc pour la France une colonie d'outre-mer, au lieu de prolonger notre domaine algérien.

En 1904, notre ministre des Affaires étrangères convenait avec le gouvernement britannique de céder à l'Espagne la côte de la Méditerranée et de l'Atlantique jusqu'« aux hauteurs qui dominent la rive droite du Sebou ». Le traité secret franco-espagnol est l'interprétation de cette condition obtenue par l'Angleterre; mais il lui donne un sens extrêmement large, accordant aux Espagnols un vaste hinterland sans s'occuper de la configuration du sol, ni des groupements des tribus. Dans un pays en partie inexploré, sur des cartes inexactes, on avait tracé au petit bonheur une frontière hasardeuse. Qu'est-ce, je vous le demande, que la crête la plus sep-

tentrionale d'une ligne de faîte? Et que veut dire : *au-dessus* de la lagune de ez Zerga?

Ainsi, en 1904, la partie du Maroc réservée à la France était limitée au nord par les dispositions du traité secret conclu avec l'Espagne, dispositions dont quelques-unes sont validées par notre convention avec l'Angleterre. C'est donc à l'Angleterre et à l'Espagne toutes deux que nous avons affaire. Voyons quelle est aujourd'hui notre situation vis-à-vis de chacune d'elles.



D'abord l'Angleterre. On affirme que le cabinet de Londres prétend aujourd'hui exiger de nous l'exécution de l'engagement que nous avons pris en 1904 concernant les côtes marocaines, c'est-à-dire l'abandon à l'Espagne du littoral de l'Atlantique depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux hauteurs qui dominent la rive droite du Sebou.

Cette prétention peut s'expliquer de deux manières : ou bien le gouvernement britannique sert son propre intérêt et désire éloigner du détroit une nation puissante au profit d'un État plus faible, ou bien il se considère comme solidaire de l'Espagne, à qui il a apporté son appui il y a sept ans, appui qu'il ne veut pas lui retirer aujourd'hui.

Si nous envisageons le premier cas, nous sommes conduits à remarquer d'abord que l'accord conclu avec l'Angleterre en 1904 ne concernait pas seulement le Maroc, mais visait toutes les questions pendantes entre les deux puissances sur l'étendue entière de leurs vastes empires coloniaux. Les concessions mutuelles s'équilibraient. Le désintéressement dont nous faisions preuve en Égypte, à Terre-Neuve et sur la côte septentrionale du Maroc était balancé par des avantages consentis dans le reste de l'empire chérifien, en Guinée et au Soudan. Mais pour que cet équilibre subsistât il fallait qu'aucune difficulté extérieure ne vînt annuler ou diminuer la valeur des acquisitions de chacun des contractants. L'Angleterre n'a eu à souffrir d'aucune intervention étrangère ni à Terre-Neuve, ni en Égypte, où elle a pu asseoir définitivement sa domination sans être gênée par personne. La France au contraire n'a pu,

au Maroc, exercer les droits que lui reconnaissait l'Angleterre : elle a dû les payer une seconde fois, à l'Allemagne, par d'importantes cessions territoriales au Congo. De ce fait l'équilibre du traité de 1904 se trouve rompu au détriment de la France et, pour le rétablir, il n'est que juste de reviser l'accord à notre profit. Comme nous ne pouvons rien demander en Égypte, c'est au Maroc qu'il nous appartient d'obtenir un dédommagement : ce doit être la réduction de la bande côtière que l'Angleterre a garantie à l'Espagne ; nous laisserions à celle-ci le littoral de la Méditerranée et nous occuperions celui de l'Atlantique.

Si l'Angleterre s'oppose à notre installation sur cette partie du littoral, prétextant qu'elle est engagée par les accords de 1904 vis-à-vis de l'Espagne, nous lui répondrons que cette thèse ne peut se soutenir, car les Espagnols ont violé ces accords en occupant au moins de juin Larache et el Ksar, contrairement au traité conclu avec nous, et en maintenant leur occupation, malgré nos protestations réitérées et les observations de l'Angleterre elle-même.



Passons à l'Espagne. A son égard, la situation depuis sept ans s'est modifiée plus profondément encore : elle exige que les négociations soient menées sur des bases très différentes de celles de 1904. Les faits nouveaux sont au nombre de deux : la conclusion de l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, la violation du traité franco-espagnol de 1904 par l'Espagne.

L'accord franco-allemand nous impose, pour jouir de certains droits au Maroc, la cession d'une partie de nos possessions congolaises. L'Espagne de son côté n'a rien donné ; il est cependant équitable qu'elle participe au sacrifice que nous avons consenti pour obtenir le désintéressement de l'Allemagne dans l'Afrique du Nord ; presque tous les Espagnols le reconnaissent.

Cette manière de voir a été exprimée très clairement par un des hommes politiques les plus distingués de la péninsule, M. L. Romeo, dans la *Correspondancia de España*, du 15 no-

vembre. « Ce que le sens commun nous dicte, dit-il, peut se résumer ainsi : bénéficiaires en même temps que la France du territoire déshypothéqué, nous devons contribuer au paiement fait par la France à l'Allemagne. Nous devons y contribuer dans la proportion et du prix payé et de notre part de gain. » On ne saurait mieux dire. Tel serait en effet le point de vue auquel nous devrions nous placer si les accords de 1904 avaient été respectés. Mais ils ne l'ont pas été et nous allons aborder maintenant l'examen du second fait nouveau, la violation du traité secret.

Le 8 juin, des troupes espagnoles débarquaient à Larache, peu après elles occupaient el Ksar et s'y maintenaient malgré les protestations du Sultan et de la France. Pour justifier cette action le gouvernement de Madrid s'appuyait sur l'article III du traité de 1904, qui est ainsi conçu : « Dans le cas où l'état politique du Maroc et le gouvernement chérifien ne pourraient plus subsister, ou si, par la faiblesse de ce gouvernement et par son impuissance persistante à amener la sécurité et l'ordre public, ou pour toute autre cause à constater d'un commun accord, le maintien du *statu quo* devenait impossible, l'Espagne pourrait exercer librement son action dans la région qui constitue dès à présent sa sphère d'influence. »

Or, on ne saurait prétendre que dans la région de Larache et d'el Ksar le maintien du *statu quo* était devenu impossible. Il s'était produit en avril et en mai dans le sud du Gharb, à Souk el Arba, une certaine effervescence, que la présence de quelques cavaliers du makhzen accompagnés des instructeurs français Jeannerod et Le Boëtté avait suffi à calmer. Un peu plus tard un agitateur, nommé Tazia, parcourut les montagnes des Djebala à l'est d'el Ksar, mais avant qu'il eût pu réunir un nombre de partisans suffisant pour quelque entreprise sérieuse. il fut battu les 3 et 5 juin par les troupes chérifiennes de la mehalla instruite par le capitaine Moreaux. Depuis, on n'en entendit plus parler : il a probablement été tué au cours du second de ces combats. Dans les environs de Larache et d'el Ksar, à aucun moment ne se produisit le moindre trouble; les courriers postaux assuraient leur service sans escorte et n'étaient nullement molestés. Le représentant du Sultan administrait paisiblement el Ksar et des troupes chéri-

fiennes assuraient l'ordre dans l'enceinte comme aux environs. Cependant, le consul d'Espagne, M. Villata, prétextant une insécurité qui n'existait pas, adressait des appels réitérés à son gouvernement le priant d'envoyer des troupes : il faut ajouter que ce fonctionnaire souffrait d'aliénation mentale et qu'il mourait moins de six semaines plus tard dans une maison de fous. Un correspondant de l'*Imparcial*, feuille nationaliste de Madrid, essayait de convertir le public espagnol à l'idée d'une occupation en adressant périodiquement à son journal des nouvelles aussi alarmantes que dénuées de fondement.

En somme, rien ne permettait de soutenir que l'autorité du Sultan cessait de s'exercer dans le Gharb, puisque, au contraire, ses fonctionnaires et ses troupes assuraient le maintien de l'ordre.

Une expédition espagnole avait quitté clandestinement Cadix et jeté l'ancre devant Larache, mais n'osait encore débarquer. On se rendait sans doute compte à Madrid que les prétextes qu'on invoquait n'étaient pas suffisants et qu'il fallait en inventer de meilleurs. En conséquence, les Espagnols résolurent de faire naître un incident à el Ksar, afin de justifier leur intervention, mais ils s'y prirent extrêmement mal. Dans la nuit du 7 au 8 juin, une vingtaine de cavaliers arabes parurent aux portes de la ville, déchargèrent leurs fusils en l'air, puis disparurent. On a su plus tard que ces gens faisaient partie de la clientèle du chef er Remiki, connu depuis longtemps comme agent stipendié de l'Espagne ; plusieurs de ces cavaliers, appartenant à la tribu des Ouled Djelala, étaient des protégés espagnols.

Cette plaisanterie, qu'on baptisa du nom pompeux d'insurrection d'el Ksar, détermina le débarquement des troupes à Larache le lendemain et l'occupation d'el Ksar dans la nuit du 9 au 10 juin. Les envahisseurs invoquaient aussi comme cause de leur action l'assassinat d'un protégé indigène, nommé ben Malek. Or, il s'agissait là d'un simple crime de droit commun : d'ailleurs, comme le *Times* l'a fait remarquer, ce crime a été commis par la tribu des Masmouda, dont le territoire est situé dans la zone française.

Tels sont les faits. On voit qu'aucun d'eux ne permettait aux Espagnols de considérer « le maintien du *statu quo* comme

impossible » et qu'ils ne peuvent se prévaloir de l'article III du traité secret pour justifier leur conduite. Ainsi l'Espagne a formellement violé la Convention qu'elle a conclue avec nous en 1904 : elle est donc mal venue aujourd'hui d'invoquer les clauses d'un contrat qu'elle a été la première à rompre.



Au demeurant, non seulement l'Espagne a contrevenu aux termes mêmes du traité, mais encore elle n'en a pas respecté l'esprit. En s'entendant au sujet du Maroc il y a sept ans, les trois puissances intéressées (France, Angleterre et Espagne) avaient conclu un acte amical et s'obligeaient moralement en cas de complications à se prêter un mutuel appui. L'Angleterre n'a pas failli à cet engagement tacite. Au contraire, l'Espagne a profité de nos embarras pour entamer une action séparée, dans un moment critique pour la France.

Notre colonne de secours — dont j'avais l'honneur de faire partie — venait d'atteindre Fez et de délivrer la capitale de l'investissement des tribus berbères. Nos succès avaient éveillé les susceptibilités de l'Allemagne, dont la presse se montrait franchement hostile et dont le gouvernement nous témoignait une froideur de mauvais augure. Par son débarquement injustifié, l'Espagne embrouillait la situation et multipliait nos difficultés. Au lieu de la trouver à nos côtés dans ces circontances délicates, au lieu d'avoir en elle un auxiliaire, nous la voyions manœuvrer contre nous et faire le jeu de nos rivaux : l'arrivée du *Panther* à Agadir suivit de près le débarquement de Larache.

Entre temps, les Espagnols dans le Gharb continuaient à violer les accords qu'ils avaient signés et affichaient une attitude arbitraire et brutale. En tête de leur corps expéditionnaire, ils avaient fait marcher la police du port de Larache, instruite par eux. Première illégalité. Cette police, conformément aux termes de l'acte d'Algésiras, qui l'a créée, ne doit pas franchir les limites qui lui sont désignées à petite distance de sa garnison. A cette incorrection s'ajoutait bientôt une seconde : le colonel Silvestre, instructeur de la police espa-

gnole de Casablanca, quittait son poste sans autorisation pour prendre la direction des forces occupant el Ksar; cet officier, employé par le Sultan, abandonnait son commandement pour se mettre à la tête d'une entreprise contre laquelle le Sultan s'était empressé de protester.

On comprend que les Espagnols, se jouant ainsi des conventions et des traités, n'aient pas vu sans mécontentement à el Ksar les troupes chérifiennes des caïds ben Dahan et Abd-es-Slam, accompagnées du lieutenant instructeur français Thiriet. Leur présence soulignait le manque de valeur des raisons invoquées par le gouvernement de Madrid. Aussi le colonel Silvestre a-t-il cherché par tous les moyens à se débarrasser de ces témoins importuns. Employant d'abord la persuasion, il n'a pas craint de dire aux deux caïds, devant le lieutenant Thiriet, que l'expédition occupait el Ksar à la demande du Sultan et que les fonctionnaires chérifiens devaient prendre les ordres du commandant espagnol. A quoi le lieutenant français répondit : « Il est inutile de tenir ces propos aux caïds; ils savent parfaitement que le Sultan a protesté contre votre présence ici. » Cette altération de la vérité n'ayant pas atteint son but, le colonel Silvestre essaya de l'intimidation et ne réussit pas mieux. Il s'en prit alors aux soldats chérifiens : il leur fit de belles promesses, leur donna de l'argent et amena ainsi un grand nombre d'entre eux à déserter. On se rappelle comment il prit violemment possession de la caserne d'el Ksar et saisit les armes qui s'y trouvaient. Un jour, on arrêtait le rekkas (courrier) de l'agent consulaire de France, puis notre représentant lui-même était appréhendé et promené par les rues, sous la garde de soldats armés. A ce sujet, le gouvernement espagnol exprimait ses regrets au nôtre : le colonel Silvestre écrivait une lettre d'excuses à notre agent, sans se donner la peine d'aller les lui présenter.

A peine cet incident était-il clos, qu'un autre, beaucoup plus grave, se produisait. Le 20 juillet, le lieutenant Thiriet se rendait du camp de la mehalla à el Ksar pour y négocier un chèque et chercher la solde de la troupe, lorsqu'il rencontra à mi-chemin de la ville un groupe de déserteurs chérifiens, en uniforme, dont l'un se mit à le narguer. L'officier se saisit de la chechia de cet homme pour prendre son numéro matricule,

mais il se vit bientôt entouré d'une foule de soldats, les uns déserteurs chérifiens, les autres appartenant au tabor espagnol de Larache, qui le frappèrent, essayèrent de le désarçonner et le menacèrent de mort. Des caporaux et des sous-officiers espagnols qui se trouvaient là n'intervinrent pas. Le lieutenant se rendit chez le colonel Silvestre, qui le reçut fort mal et le renvoya sans lui donner satisfaction.

Le gouvernement français, qui entamait alors des négociations très laborieuses avec l'Allemagne et désirait éviter toute complication nouvelle, eut l'insigne faiblesse de ne pas exiger de réparation. Il alla même, afin d'éviter le retour d'un semblable incident, jusqu'à conclure avec le cabinet de Madrid un *modus vivendi* qui fixait une espèce de frontière que les Espagnols et les Chérifiens ne devaient pas franchir sans autorisation. Mais il restait bien entendu que le *modus vivendi* n'était qu'une mesure temporaire, qui ne conserverait sa validité que jusqu'au moment du règlement de comptes général entre les deux pays.

Ce moment est arrivé maintenant. L'Espagne recommence à nous entretenir de son amitié pour nous et des liens qui doivent unir les deux nations latines. Nous venons de montrer par le simple exposé des faits comment l'Espagne entendait cette amitié lorsque nous nous trouvions dans l'embarras. Elle fait vraiment preuve d'inconscience — employons un euphémisme — à venir en parler aujourd'hui.

Dans leurs revendications actuelles, non seulement les Espagnols font appel à l'amitié de la France, mais ils se placent encore à un autre point de vue. Ils prétendent que leur honneur est engagé et qu'une nation « chevaleresque » comme la leur ne peut évacuer des villes où son drapeau a flotté. Le parti militaire, sur lequel s'appuie le gouvernement actuel et qui est le plus ferme rempart de la dynastie, ne peut admettre une pareille abdication. Voilà la thèse qu'un Espagnol occupant à Paris une très haute situation va développer, dit-on, chez les députés et les sénateurs français qui s'occupent plus spécialement des questions extérieures.

Nous en sommes bien fâchés, mais si telles sont actuellement les appréhensions du cabinet Canalejas, pourquoi ne les a-t-il pas éprouvées lorsqu'il a fait occuper Larache et el Ksar? C'est

à cette époque qu'il fallait songer à l'honneur castillan, à la répercussion, dans le pays, d'une évacuation ultérieure. Il n'a pas tenu compte alors des difficultés que son entreprise nous créait. Qu'il ne s'étonne donc pas que ses ennuis particuliers ne nous émeuvent que modérément aujourd'hui.



Ainsi l'Espagne a violé le traité de 1904 dans sa lettre et dans son esprit. Les pourparlers avec elle auraient donc dû être repris sur une table rase. L'Espagne se présente sans beaucoup d'arguments à faire valoir. Il y a son voisinage, ses possessions du Riff : il y a encore ce qu'elle appelle ses droits historiques, droits dont on parle beaucoup depuis quelque temps à Madrid. Cette dernière prétention fait sourire. Installés depuis quatre siècles à Melilla et depuis près de trois à Ceuta, les Espagnols n'ont, jusqu'en 1860, jamais réussi à avancer d'un pas au delà de leurs murs d'enceinte. Par contre, ils y ont été fréquemment assiégés par les Marocains.

En 1860, ils organisèrent une première expédition qui partit de Ceuta : elle comptait 45 000 hommes et mit plus d'un mois à franchir les 60 kilomètres qui séparaient sa base de Tétouan. En 1893, la garnison de Melilla eut maille à partir avec les tribus environnantes. Elle fut battue dans toutes les rencontres et son gouverneur tué. Enfin, en 1909, l'Espagne tenta sur le même point un effort considérable. Il lui fallut encore près de 50 000 hommes et plusieurs mois d'efforts pour avancer la ligne de ses postes d'un petit nombre de kilomètres. A ces efforts poussifs se réduisent les droits historiques de l'Espagne dans l'empire chérifien.

Malgré l'attitude anti-amicale des Espagnols, la France est cependant obligée de tenir compte de leurs sacrifices dans le Riff, de l'argent qu'ils y ont dépensé, du sang qu'ils y ont versé. Non seulement nous devons leur reconnaître, sur le rivage méditerranéen, les mêmes droits que nous exercerons dans le reste du Maroc, mais il faut que nous obtenions du gouvernement chérifien qu'il leur cède cette région en toute propriété. Ainsi l'Espagne, dans la zone qu'elle recevra, ne connaîtra pas les

restrictions économiques et administratives que nous impose la Convention franco-allemande ; elle ne sera pas obligée de gouverner par l'intermédiaire de fonctionnaires chérifiens. Elle gagnera en pouvoir ce qu'elle perdra en territoire.

Dans la sphère d'influence que le traité de 1904 lui attribue au sud du Maroc, elle jouira des mêmes privilèges, car. ici, malgré quelques velléités d'occupation, l'été dernier, elle n'a pas violé ses engagements et les stipulations de 1904 restent intactes.



Ainsi depuis sept ans la situation a changé. Les Allemands ont obtenu de nous des territoires au Congo, les Espagnols ont violé le traité de 1904. En conséquence, nous devons exiger de Londres et de Madrid la solution suivante. L'Espagne recevra en toute propriété.

1° Au nord du Maroc la région du Riff et de Tétouan, limitée par une ligne de démarcation qui partira de l'embouchure de l'oued Allan (entre Ceuta et Tanger), passera par le fondouk situé à mi-chemin de la route de Tanger à Tétouan, suivra ensuite la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée jusqu'au bassin de la Moulouya exclusivement. A partir de là, la frontière ne pourra être déterminée que lorsque le pays aura été suffisamment exploré. En tout cas, elle devra atteindre le cours de la basse Moulouya (qu'elle suivra jusqu'à son embouchure), en un point tel que l'oued Msoun et ses affluents restent en territoire marocain.

2° Au sud du Maroc, la région que le traité de 1904 place dans la zone d'influence espagnole.

Tout le reste de l'empire chérifien sera placé sous le protectorat de la France d'après les principes établis par le traité franco-allemand du 4 novembre 1911. Nous prendrons en outre vis-à-vis de l'Angleterre l'engagement de ne pas fortifier la côte entre l'embouchure de l'oued Allan et celle de l'oued Sebou.

RÉGINALD KANN

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

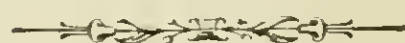
Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE



La Revue de Paris